Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/laformationdelap0000vari

Paul DESCHAMPS

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrégé de l'Université

LA FORMATION DE LA PENSÉE DE COLERIDGE

(1772-1804)

ÉTUDES ANGLAISES

15

DIDIER

LA FORMATION
DE LA
PENSÉE DE COLERIDGE

Copyright, Librairie Marcel Didier, 1964.
Printed in France.

WITHDRAWN

A MON PERE

AVANT-PROPOS

Notre intention première — pleinement approuvée par M. Louis Cazamian qui avait accepté de diriger notre travail — était d'étudier « la pensée de Samuel Taylor Coleridge » dans son ensemble. Les travaux consacrés à Coleridge jusque-là étaient soit de savantes et difficiles biographies, soit des analyses limitées à un aspect particulier de la pensée; c'était le cas notamment de l'ouvrage de Charles Cestre, La Révolution française et les poètes anglais, *celui de I. A. Richards,* Coleridge on Imagination, *ou celui de J. L. Lowes,* The Road to Xanadu. *Une seule étude d'ensemble avait été tentée, celle de J. H. Muirhead,* Coleridge as Philosopher; *mais trop exclusivement occupée de voir en l'auteur un philosophe de métier, elle laissait de côté l'aspect littéraire de l'œuvre, ignorait l'interaction, si bien soulignée par M. G. D'Hangest dans l'édition bilingue intitulée* Coleridge, Vingt Cinq Poèmes, *entre la réflexion philosophique et les remous d'une existence qui fut assez mouvementée, et s'intéressait essentiellement à la pensée, à vrai dire assez monolithique, du Coleridge de la maturité et de la vieillesse, celui de* The Friend, Biographia Literaria *et* Aids to Reflection.

L'inventaire des matériaux et les premiers travaux d'approche ne tardèrent pas à faire apparaître l'immensité de la tâche entreprise; impressionnante, en particulier, était la masse de documents inédits proprement philosophiques appartenant à la seconde moitié de la vie de Coleridge : manuscrits dispersés, incomplets, souvent mutilés ou difficilement déchiffrables; le seul établissement du texte semblait devoir demander des années. Par contre, nous fûmes très tôt frappé par l'importance des Notebooks *du British Museum; une très faible partie de ces carnets avait été éditée, souvent avec des erreurs et des remaniements considérables, notamment dans* Literary Remains *et* Anima Poetae; *et nous fûmes surpris de constater combien peu nos prédécesseurs, J. H. Lowes mis à part en ce qui concerne le* Gutch Notebook, *les avaient utilisés dans leurs recherches. Ceux des années 1795-1810 nous paraissaient offrir un intérêt exceptionnel et apporter une lumière considérable sur ce qui fut la grande période de création poétique chez notre auteur.*

De plus, à mesure que progressait notre travail, nous voyions au cours de ce que l'on peut appeler la jeunesse de Coleridge se dessiner, comme nous l'avions pressenti, une évolution relative de la pensée; celle-ci, infiniment riche, variée, ondoyante, facilement en contradiction avec elle-même, présentait dans l'ensemble une remarquable continuité, mais on voyait apparaître sous cette continuité, de 1795 à 1800 principalement, une courbe qui conduisait finalement aux prises de position, inchangées par la suite, de 1803 et 1804.

Après avoir pris conseil de M. Raymond Las Vergnas, qui maintenant dirigeait notre travail, ainsi que de M. Maurice Le Breton, nous décidâmes de limiter notre étude à la première moitié de la vie de Coleridge, c'est-à-dire de 1772 à 1804, date du départ pour Malte, et demandâmes la modification de notre sujet en : « La formation de la pensée de S. T. Coleridge », ce qui nous fut accordé en 1957.

La même année paraissait, publié par la Bollingen Foundation à New-York et Routledge and Kegan Paul à Londres, le premier volume de la monumentale édition des Notebooks *par Miss Kathleen Coburn, professeur à Victoria College, Toronto, qui très aimablement nous avait aidé de ses conseils et avait mis à notre disposition son manuscrit dactylographié avant la publication; grâce à son admirable travail, les carnets de Coleridge étaient enfin accessibles; les passages obscurs, mutilés, quasi illisibles, étaient reconstitués et éclairés de notes substantielles qui faisaient sur eux toute la lumière possible; grande est notre dette envers Miss Kathleen Coburn et nous sommes heureux de lui dire ici toute notre reconnaissance. Notre travail doit beaucoup également au Professeur Earl Leslie Griggs de l'Université de Californie, qui nous a encouragé, aidé, et à son édition des* Collected Letters, *monument de science et de patience, qui pour la première fois met à la disposition du lecteur la précieuse correspondance de Coleridge dans sa quasi-totalité.*

Nous tenons également à exprimer toute la reconnaissance que nous devons à nos maîtres de Paris : M. Raymond Las Vergnas qui a dirigé nos travaux d'une main ferme et bienveillante et nous a très utilement conseillé au moment de la mise en forme et de la rédaction; M. Maurice Le Breton qui, dans les moments de découragement que nous traversâmes, a su trouver les mots qu'il fallait pour nous redonner confiance et espoir; M. Jean-Jacques Mayoux, qui a consacré des pages lumineuses à notre auteur et a bien voulu nous faire profiter de ses réflexions; M. Louis Bonnerot qui, lui aussi, s'est intéressé à Coleridge et nous a signalé certains aspects fondamentaux de son imagination; M. Louis Landré dont le Leigh Hunt *a été une source de renseignements précieux, tant sur la vie des pensionnaires de Christ's Hospital que sur la portée de la dis-*

tinction fancy-imagination. *C'est pour nous un devoir enfin de rappeler ici ce que nous devons à André Koszul en France et Humphry House en Angleterre qui, trop tôt disparus du cercle des Coleridgiens, nous ont l'un et l'autre prodigué encouragements et conseils.*

Nos remerciements vont aussi à tous ceux qui ont facilité nos recherches et permis l'achèvement de ce travail sous sa forme définitive, la direction du British Museum, la direction de la Bristol Library, notamment M. James Ross et Miss M. Grinham, le personnel de la bibliothèque de l'Université de Reading, entre autres M. D. T. Richnell qui a bien voulu mettre à notre disposition les microfilms que possède cette bibliothèque des manuscrits de Coleridge actuellement à Victoria College. Le professeur George Whalley nous a aidé de ses bienveillants conseils et nous a autorisé, avec l'accord de la revue, à reproduire en appendice la liste des emprunts de Coleridge à la Bristol Library publiée par lui dans The Library; *la Johns Hopkins Press nous a aimablement permis de donner en un second appendice la liste des emprunts faits à la bibliothèque de l'Université de Göttingen et publiée dans* Modern Language Notes.

Enfin nous devons exprimer notre gratitude aux diverses maisons d'édition qui nous ont autorisé à reproduire dans nos citations certains passages en provenance d'ouvrages publiés par leurs soins : Routledge et Kegan Paul pour les Notebooks, *The Clarendon Press, Oxford pour* Collected Letters of S. T. Coleridge, Poetical Works *et* Biographia Literaria, *Constable pour* The Road to Xanadu *et* Shakespearean Criticism, *The Duke University Press pour* Coleridge on the Seventeenth Century, *Chatto and Windus pour* Coleridge, the Visionary.

Nous avons cru bien faire, chaque fois où cela était possible, de renvoyer notre lecteur à une édition moderne, aisément accessible, généralement définitive et offrant pour le texte des garanties que n'avaient certes pas les éditions antérieures; c'est le cas en particulier des Notebooks *édités par Miss Coburn et des* Collected Letters *éditées par le professeur Griggs.*

ABRÉVIATIONS

Ouvrages fréquemment cités

Aids	*Aids to Reflection in the formation of a Manly Character*, S.T. Coleridge, Londres, 1825.
A P	*Anima Poetae from the unpublished notebooks of S.T. Coleridge*, ed. E.H. Coleridge, Londres, 1895.
Beer	J.B. Beer, *Coleridge the Visionary*, Londres, 1959.
B L	*Biographia Literaria*, S.T. Coleridge, ed. J. Schawcross, 2 vol., Oxford, 1907.
B M	British Museum.
Brinkley	*Coleridge on the Seventeenth Century*, ed. by R.F. Brinkley.
Bristol B.	*The Bristol Library Borrowings of Southey and Coleridge.* G. Whalley, The Library, Transactions of the Bibliographical Society, 5 th Series, vol. IV, 1949, pp. 116-126. Voir Appendice I.
Chambers	E.K. Chambers, *Samuel Taylor Coleridge*, Oxford, 1938.
C L	*Collected Letters of Samuel Taylor Coleridge*, ed. E.L. Griggs, 4 vol., Londres, 1956-1959.
C W	*The Complete Works of Samuel Taylor Coleridge*, ed. W.G.T. Shedd, 7 vol., New-York, 1853.
D.W. J	*Journals of Dorothy Wordsworth*, éd. E. de Selincourt, 2 vol., Oxford, 1939.
E O T	*Essays on his Own Times forming a second series of the Friend*, S.T. Coleridge, ed. Sara Coleridge, 3 vol., Londres, 1850.
Friend	*The Friend, a series of essays*, S.T. Coleridge, 3 vol., Londres, 1818.
Gillman	*The Life of Samuel Taylor Coleridge*, J. Gillman, Londres, 1838.
Göttingen B.	*Books borrowed by Coleridge from the Library of the University of Göttingen, 1799.* A. Snyder, MP, XXV, 1927. Voir Appendice II.
Hanson	L. Hanson, *The Life of S.T. Coleridge : the Early Years*, Londres, 1938.
Hazlitt	*The Complete Works of W. Hazlitt*, ed. P.P. Howe, 21 vol., Londres, 1930, 1934.
House	Humphry House, *Coleridge*, Londres, 1953.
J D C	*The Poetical Works of Samuel Taylor Coleridge*, ed. J.D. Campbell, Londres, 1893.

Lamb	*The Works of Charles and Mary Lamb*, edited by E.V. Lucas, Revised edition, Londres : Methuen, 6 vol., 1912.
Lay Ser.	*A Lay Sermon, addressed to the higher and middle classes on the existing distresses and discontents*, S.T. Coleridge, Londres, 1817 (reproduit par R.J. White dans : *Political Tracts of Wordsworth, Coleridge, Shelley*, Cambridge, 1953).
L B	*Lyrical Ballads with a few other Poems*, Bristol et Londres, 1798.
L B 1800	*Lyrical Ballads with other Poems*, William Wordsworth, 2 vol., Londres, 1800.
Logic	*Coleridge on Logic and Learning*, ed. A. Snyder, Londres, 1929.
Lowes	J.L. Lowes, *The Road to Xanadu*, Londres, 1930.
L R	*The Literary Remains of Samuel Taylor Coleridge*, ed. H.N. Coleridge, Londres, 1836-1839.
M C	*Coleridge's Miscellaneous Criticism*, ed. T.M. Raysor, Londres, 1936.
Method	*S.T. Coleridge's Treatise on Method, as published in the Encyclopaedia Metropolitana*, ed. A. Snyder, Londres, 1934.
N B	*The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge, 1794-1804*, ed. K. Coburn, Londres, 1957.
N B. B M.	*Coleridge Notebooks*, Collection du British Museum (Add. 47496-550).
Poole	*Thomas Poole and his Friends*, M.E. Sandford, 2 vol., Londres, 1888.
P W	*The Complete Poetical Works of Samuel Taylor Coleridge*, ed. E.H. Coleridge, 2 vol., Oxford, 1912.
Schneider	Elisabeth Schneider, *Coleridge, Opium and Kubla Khan*, Chicago, 1953.
Sh C	*Coleridge's Shakespearean Criticism*, ed. T.M. Raysor, 2 vol., Londres, 1930.
Southey	*The Life and Correspondence of Robert Southey*, ed. C. Southey, 6 vol., Londres, 1849-1850.
Statesman's	*The Statesman's Manual or the Bible the Best Guide to Political Skill and Foresight*, S.T. Coleridge, Londres, 1816, reproduit par R.J. White dans Political Tracts of Wordsworth. Coleridge, Shelley, Cambridge, 1953.
T T	*Specimens of the Table Talk of the late Samuel Taylor Coleridge*, ed. H.N. Coleridge, 2 vol., Londres, 1835.
U L	*Unpublished Letters of Samuel Taylor Coleridge*, ed. E.L. Griggs, 2 vol., Londres, 1932.
Watchman	*The Watchman*, published by the author S.T. Coleridge, Bristol, 1796. Les dix numéros du périodique se trouvent au British Museum, Ashley, 2842.
W L	*The Letters of William and Dorothy Wordsworth*, ed. E. de Selincourt, 5 vol., Oxford, 1935-1939.
W Prelude	*The Prelude or Growth of a Poet's Mind*, W. Wordsworth, ed. E. de Selincourt, Oxford, 1926.
W P W	*The Poetical Works of William Wordsworth*, ed. E. de Selincourt and H. Darbishire, 5 vol., Oxford, 1940-1949.

Périodiques

Ces abréviations sont celles de l'Annual Bibliography of English Language and Literature, Cambridge.

Ang	Anglia.
CBEL	Cambridge Bibliography of English Literature.
CE	College English.
CJ	Cambridge Journal.
CL	Comparative Literature.
EA	Etudes Anglaises.
EC	Essays in Criticism.
EJ	English Journal.
ELH	English Literary History.
ESMEA	Essays and Studies by Members of the English Association.
HLB	Harvard Library Bulletin.
HLQ	Huntington Library Quarterly.
JEGP	Journal of English and Germanic Philology.
JHI	Journal of the History of Ideas.
Library	The Library-Transactions of the Bibliographical Society.
L. Mod	Les Langues Modernes.
MLN	Modern Language Notes.
MLQ	Modern Language Quarterly.
MLR	Modern Language Review.
MP	Modern Philology.
NQ	Notes and Queries.
PMLA	Publications of the Modern Language Association of America.
PQ	Philological Quarterly.
QR	Quarterly Review.
RES	Review of English Studies.
RLC	Revue de Littérature Comparée.
SET	Studies in English.
SP	Studies in Philology.
TLS	Times Literary Supplement.
UTQ	University of Toronto Quarterly.
YR	Yale Review.
YWES	The Year's Work in English Studies, Oxford.

INTRODUCTION

> « No man was ever yet a great poet, without being at the same time a profound philosopher. »
>
> (Biographia Literaria, II, 19.)

On l'a souvent dit : Samuel Taylor Coleridge fut le maître intellectuel du mouvement romantique en Angleterre. Il est permis d'aller plus loin; on peut affirmer que ses idées, toujours stimulantes et fécondes, servies par une immense culture, une dialectique puissante, un verbe vigoureux, la magie d'un art évocateur, ont laissé leur empreinte profonde en philosophie, en critique, en esthétique, et sont à l'origine du grand courant idéaliste qui traverse tout le dix-neuvième siècle anglais. Chose étrange ! La plupart des grands contemporains : Southey, Hazlitt, De Quincey, Wordsworth lui-même ont porté sur lui des jugements sévères, souvent motivés par des querelles personnelles qui n'étaient pas à leur honneur; mais tous ont subi son influence, tous ont reconnu, en termes plus ou moins explicites, la stature du poète et du penseur. Hazlitt, qui devait largement contribuer à instaurer l'image d'un Coleridge aboulique, esclave de l'opium et noyé dans les rêves métaphysiques, ne déclarait-il pas à la fin de ses *Lectures on the English Poets :*

> « Je puis dire ici qu'il est le seul homme que j'aie jamais connu qui réponde à l'idée que l'on peut se faire d'un homme de génie. Il est le seul homme qui m'ait jamais appris quelque chose [1]. »

N'est-il pas surprenant de voir John Stuart Mill, éminent représentant du courant philosophique adverse, élevé dans la tradition empiriste du dix-huitième siècle, héritier de Hartley, de Bentham, de Ricardo et de James Mill, décerner à Coleridge un magnifique éloge en 1838, alors que Carlyle, qui présente tant d'affinités avec lui dans sa réaction contre les empiétements de la science mécanique, déterminée à éliminer le surnaturel et le mystère, ne reconnaît ses mérites qu'avec tiédeur dans *The Life of Sterling* [2], après l'avoir fort maltraité dans ses lettres ?

[1] Hazlitt, V, 167.

[2] « Coleridge is sunk inextricably in the depths of putrescent indolence... » Lettre à Jane Welsh dans Froude, *Thomas Carlyle*, Londres, 1882, I, 263. « ... a mass of richest spices putrified into a dunghill », *Ibid.*, 292.

> « Il est deux hommes récemment disparus, écrit John Stuart Mill, auquel le pays doit beaucoup; il leur doit non seulement la plus grande partie des idées fondamentales qui sont apparues chez les penseurs du temps, mais une révolution dans le mode général de la pensée et des investigations intellectuelles... Ils ont été les maîtres des maîtres; on trouverait à peine en Angleterre un représentant tant soit peu distingué du monde de l'esprit qui (quelles que soient les opinions adoptées par lui dans la suite) n'ait d'abord appris à penser auprès de l'un ou auprès de l'autre... Ces deux hommes sont Jeremy Bentham et Samuel Taylor Coleridge [3]. »

La critique, devant une personnalité aussi riche, aussi diverse, aussi ondoyante, reste divisée. La tendance générale a été trop longtemps de louer sans réserves le poète au détriment du penseur, comme si les grands poèmes, *The Ancient Mariner, Christabel,* ou même ceux plus modestes que Coleridge intitulait : « Conversation Poems », comme *Frost at Midnight* et *The Nightingale,* avaient pu être écrits par un homme qui, au hasard de ses lectures, de sa conversation, de ses réflexions quotidiennes, n'ait pas médité longuement et profondément sur la destinée humaine et sa signification.

Trop souvent le critique assume le ton de la condamnation morale en face des faiblesses de l'homme et pose en principe que sa vie, son œuvre, furent un échec. Et c'est sous l'angle de ce postulat initial qu'a malheureusement été rédigée la très complète et très utile biographie de E. K. Chambers, qui conclut : « Ainsi disparut Coleridge, laissant derrière lui une poignée de poèmes qui sont des joyaux, le vide dans le cœur de quelques amis et des fureurs pour penseurs obnubilés [4]. »

Plus pénétrantes sont les vues de ceux qui, très tôt, ont considéré que les dons poétiques de Coleridge avaient été anéantis ou diminués par ses recherches philosophiques. C'est ce que pensaient au fond d'eux-mêmes ses contemporains et ses amis, Southey et Wordsworth en particulier [5]. Six ans après sa mort, résumant l'opinion générale, John Wilson déclarait dans le *Blackwood's Magazine :* « Il écrivit de la bonne poésie pendant sa jeunesse, mais gâcha son Hélicon par sa métaphysique lorsqu'il avança en âge [6]. »

[3] *Dissertations and Discussions,* Londres, 1807, I, 330, reproduit dans *Mill on Bentham and Coleridge,* with an Introduction by F.R. Leavis, Londres, Chatto and Windus, 1950, p. 7.

[4] E.K. Chambers, *Samuel Taylor Coleridge,* Oxford, 1938, p. 331. La même tendance se retrouve, nuancée de sympathie, dans *The Dark Night of Samuel Taylor Coleridge,* New-York, 1960, de M. Suther qui analyse longuement ce qu'il appelle le « cas » Coleridge. Voir également : J. A. Richards, « *Coleridge, the Vulnerable Poet* », Y.R., juin 1959, p. 491-505.

[5] Voir la lettre de B.P. Graves, citée dans Armour and Howes, *Coleridge the Talker,* Londres, 1940, p. 378.

[6] « The Late James Smith », *Blackwood's Magazine,* septembre 1840.

Coleridge lui-même, souvent porté à considérer que sa vie sentimentale et littéraire avait été un échec, souligne fréquemment l'opposition entre création poétique et recherches philosophiques; dans un fameux passage de *Dejection, an Ode*, constatant la ruine de son talent poétique, il déclare son intention de se tourner vers les spéculations abstraites qui tueront « l'homme naturel » en lui [7]. Il ne s'agit pas là seulement d'un accès de découragement, mais de l'une des multiples antinomies que nous étudions dans le corps de notre ouvrage [8] et qui sont si caractéristiques de sa pensée; elles relèvent à la fois de la logique formelle, du sentiment de la complexité de l'univers, des hauts et des bas de la vie affective. Comme nous le verrons, il s'agit surtout d'une opposition rattachée à l'antinomie λόγος-ἔργον et à la notion chrétienne d'humilité [9]. En fait, Coleridge connaissait fort bien la valeur de sa formation philosophique et même celle des rudiments scientifiques qu'il avait pu acquérir, poussé par une curiosité universelle, en mathématiques, en chimie et en médecine; il n'ignorait pas, d'ailleurs, quelles précieuses richesses, quel approfondissement il avait apportés, au cours des conversations enthousiastes de l' « *Annus Mirabilis* », à un Wordsworth encore jeune et un peu fruste, poète déjà confirmé mais peu lucide, incapable de résoudre seul la crise morale et intellectuelle où l'avaient plongé ses contacts avec la Révolution française [10].

Malgré des contradictions flagrantes, comme celles du chapitre I, où Coleridge raconte comment très tôt il s'était égaré dans les spéculations métaphysiques et les controverses théologiques dont il fut sauvé par les poèmes de Bowles [11], les deux volumes de *Biographia Literaria* représentent un effort considérable pour donner un substrat philosophique à l'expérience poétique. La conclusion générale en est celle du chapitre XV :

> « Personne n'a jamais encore été grand poète sans être en même temps profond philosophe [12]. »

[7] « And haply by abstruse research to steal
From my own nature all the natural man. »
Dejection, an Ode, vers 90-91 (PW, I, 367).

[8] Voir : Quatrième Partie, ch. I, 2 : « *Recherches abstruses et vérité* ».

[9] Sous cet aspect, l'opposition se rencontre dans les premiers poèmes, comme par exemple, *The Eolian Harp*, où le poète demande pardon à sa fiancée de s'être abandonné à une méditation métaphysique devant la beauté du paysage et d'avoir oublié qu'elle était là, à ses côtés.

[10] Cf. *The Prelude*, 1805, X, 873-908, et XIII, 253-268. Wordsworth a maintes fois souligné la richesse de l'apport intellectuel qu'il devait à Coleridge, la faculté qu'avait celui-ci « of throwing out in profusion grand central truths from which he evolved the most comprehensive systems » (*Memoirs of W. Wordsworth*, by Ch. Wordsworth, Londres, 1851, II, 288).

[11] BL, I, 9-10.

[12] BL, II, 19.

une des qualités requises chez le poète est « la profondeur et la vigueur de la pensée » ; sans elles, il n'y aurait que « promesses d'éclairs fugitifs, une faculté poétique météorique ». Dans une lettre à John Thelwall, du 31 décembre 1796, il déclare, il est vrai : « Je pense trop pour un poète » ; mais c'est au cours d'une comparaison entre ses propres dons poétiques et ceux de Southey ; Southey, lui,

> « pense trop peu pour être un *grand* Poète. Mais il abjure *la pensée* — et fait porter l'essentiel de l'excellence sur *le sentiment.* — Or (comme vous le dites) les deux doivent aller de pair [13] ».

Des témoignages multiples, dans les lettres, les carnets, les notes, viennent confirmer la nécessité de cette alliance de la tête et du cœur, de la pensée et de la sensibilité.

Sur la pensée philosophique proprement dite — inséparable chez lui de la pensée tout court, comme le montrent bien les carnets, où le moindre incident de la vie quotidienne trouve sa place dans la méditation — quels jugements convient-il de porter ?

Ici encore les avis sont partagés. René Wellek, dans *Kant in England,* est sévère ; il ne trouve chez Coleridge qu'un idéalisme éclectique et peu cohérent ; tirant argument de la célèbre définition de la vérité dans *Biographia Literaria* [14], il déclare que Coleridge, en quête d'un système personnel et cohérent, n'a pas su dépasser la terminologie et les formules des penseurs qu'il a successivement étudiés, n'a pas réussi à construire un édifice qui puisse être défini comme l'édifice coleridgien [15]. Avec toute la compétence d'un spécialiste averti, R. Wellek ne fait d'ailleurs que reprendre un jugement formulé depuis longtemps par des hommes comme Leslie Stephen qui, admirateurs sincères de Coleridge, croyaient qu'il fallait renoncer à chercher chez lui un système philosophique cohérent et se contenter de voir en lui l'un des promoteurs, sur un plan très général, de l'idéalisme au dix-neuvième siècle [16].

[13] CL, I, 294.

[14] « I regard truth as a divine ventriloquist : I care not from whose mouth the sounds are supposed to proceed... » (BL, I, 105).

[15] « Coleridge has little insight into the incompatibility of different trends of thought. It is not the fact that several passages in Coleridge are borrowed or paraphrased or influenced by other thinkers ; it is rather the circumstance that these adaptations of others' thought are heterogeneous, incoherent and even contradictory, which makes the study of Coleridge's philosophy ultimately so futile ». *Kant in England,* Princeton University Press, 1931, p. 67. Ajoutons que R. Wellek consacre soixante-dix pages pleines d'aperçus intéressants à la pensée de Coleridge.

[16] Leslie Stephen, art. « Samuel Taylor Coleridge » dans le *Dictionary of National Biography.* Voir également : *Hours in a Library,* vol. IV.

Tel n'est pas l'avis de J. H. Muirhead. S'appuyant sur les travaux de Miss A. D. Snyder [17], qui s'est attelée à la difficile tâche de collationner, déchiffrer, publier et commenter les importants fragments philosophiques rédigés par Coleridge dans la seconde moitié de sa vie et demeurés inédits, le professeur Muirhead, dans *Coleridge as Philosopher* [18], a voulu présenter notre auteur comme un grand philosophe dont il s'est efforcé de reconstituer la pensée sous une forme systématique. Il croit pouvoir trouver chez lui une logique, une métaphysique, une philosophie morale et politique, une esthétique, une philosophie religieuse qu'il étudie successivement en autant de chapitres distincts de son ouvrage.

Comme il arrive souvent, les positions extrêmes respectivement adoptées par R. Wellek et J. H. Muirhead nous paraissent justifiées en ce qu'elles affirment et fausses en ce qu'elles nient. R. Wellek va trop loin en refusant à Coleridge toute cohérence et toute originalité; il est d'ailleurs en partie revenu sur son jugement dans *A History of Modern Literary Criticism* [19]. J. H. Muirhead ignore les fluctuations, les contradictions, les incertitudes de la pensée de Coleridge ou essaye artificiellement de les résoudre; il signale à plusieurs reprises le côté éclectique de cette pensée, mais il ne fait pas à cet éclectisme la part qui convient.

Ce trait fondamental de la personnalité se révèle de façon saisissante à la lecture des lettres et des carnets. Coleridge lisait énormément; il avait tout lu; il était, comme il l'a dit lui-même, « a library cormorant [20] ». Animé d'une insatiable avidité intellectuelle, il était ouvert à toutes les influences; un titre, un nom, une idée nouvelle l'arrêtaient en chemin. Cette constante disponibilité relevait à la fois de l'intelligence et de la sensibilité; elle se traduisait par une sorte de sympathie intellectuelle à l'égard de la pensée d'autrui qu'il saisissait rapidement, de l'intérieur, avec une merveilleuse intuition, retenant essentiellement ce qu'il y avait de commun entre cette pensée et la sienne, tentant d'aplanir les diffé-

[17] A.D. Snyder, *Coleridge on Logic and Learning*, with selections from unpublished manuscripts, Yale University Press, 1929. Il s'agit surtout des Manuscrits *Logic* et *Opus Maximum* dont nous parlons plus loin.

[18] Londres, Allen and Unwin, 1930. Muirhead reprenait en fait la tentative, dans l'ensemble malheureuse, effectuée par H.J. Green, disciple et « literary executor » de Coleridge qui pendant près de trente ans travailla à rassembler et mettre en ordre les matériaux laissés par Coleridge et mourut avant d'avoir pu mener cette tâche à bien; publiée en 1865, *Spiritual Philosophy* est une sorte de somme théologique où la personnalité de Coleridge disparaît complètement derrière celle de son trop zélé disciple. Voir Muirhead, *op. cit.*, p. 256, et Appendice B, p. 273-276.

[19] New Haven : Yale University Press, 1955, vol. II : *The Romantic Age*, p. 26 et 255. Voir également l'excellent compte rendu de cet ouvrage par L. Cazamian, dans E.A., juillet-sept. 1957, p. 226-228.

[20] CL, I, 260.

rences et de ramener l'ensemble à l'unité. L'éclectisme était la rançon de cette intelligence, aggravé par un goût marqué pour le maniement des idées en tant que telles; Coleridge aimait jouer avec les spéculations intellectuelles; c'est ce don, ou ce travers, qui rendait sa conversation si attrayante et faisait tomber sous le charme tous ceux qui l'écoutaient dès les jours de *Christ's Hospital;* il aimait démonter le mécanisme intérieur d'un système philosophique, en caresser les rouages, même si les postulats initiaux étaient de ceux qu'il pouvait difficilement admettre. Il lui arrivait la plupart du temps, au cours de ces flirts, de se laisser prendre au piège. On constate chez lui des accès d'enthousiasme successifs, aussi sincères qu'éphémères, souvent contradictoires. Ne s'était-il pas pris de passion pour Voltaire à *Christ's Hospital*[21] ? — mais ces feux de paille laissaient la plupart du temps quelque trace durable en lui; ce fut le cas pour Hartley et Godwin, dont il devait cependant radicalement rejeter la doctrine au bout d'un certain temps.

Aussi, par-delà les jeux d'ombres, parfois ténues, parfois insaisissables, est-il possible de découvrir une ligne relativement continue dans le développement de la pensée depuis les années d'adolescence jusqu'à la maturité, époque à laquelle elle se stabilise de façon à peu près définitive. L'objet de notre étude a été de retrouver cette continuité et ce développement par-delà la diversité des influences subies. J. H. Muirhead a fait une tentative de ce genre en vingt-cinq pages au début de son ouvrage, mais ce premier chapitre, beaucoup trop schématique, établit des cloisons étanches entre les diverses étapes; de plus, il est sans rapport apparent avec les chapitres suivants consacrés à la logique, à la métaphysique et aux autres aspects de la pensée.

Les besoins de l'analyse étaient tels que l'étude de chaque influence ne pouvait être faite que séparément, dans ses grandes lignes tout au moins; malgré la complexité de l'ensemble, où les diverses lignes de force se superposent, s'enchevêtrent, se confondent, nous étions donc contraint d'adopter un ordre plus ou moins chronologique, lié d'assez près à la biographie de notre auteur. Mais rien n'eût été plus éloigné de la vérité qu'une présentation schématique dans le genre de celle que propose Southey,

[21] « After I had read Voltaire's *Philosophical Dictionary*, I sported infidel : but my infidel vanity never touched my heart ». Gillman, *Life of Coleridge*, p. 23.

Lamb, Hazlitt, De Quincey, Henry Crabb Robinson ont tous signalé ce trait particulier. Southey qui, moins doué, ne connaissait pas les mêmes tentations intellectuelles, l'avait très tôt dénoncé comme un défaut (cf. J.D Campbell, *Samuel Taylor Coleridge*, Londres, 1894, p. 135). Voir R.W. Armour and R.F. Howes, *Coleridge the Talker*, Londres, 1940.

retraçant en 1808 l'évolution spirituelle de son ancien ami [22]; la malveillance flagrante du ton indique clairement que la simplification excessive déforme délibérément la réalité des faits.

Cette réalité, chez Coleridge plus que chez tout autre, était vivante et complexe; chaque enthousiasme était un enrichissement; il laissait toujours quelque chose. Son esprit ne rejetait jamais complètement une idée qui l'avait séduit; plutôt que d'écarter la pensée d'autrui, lorsqu'elle ne concordait pas avec ses propres vues, il cherchait à la travailler, à la remanier, pour la rendre assimilable, l'intégrer et la faire sienne. Si nous étudions, dans l'ordre, l'influence de Platon, celle de Hartley, celle de Berkeley, puis celle de Spinoza, cela signifie simplement que Coleridge s'est spécialement intéressé à chacun d'eux à un certain stade de son itinéraire intellectuel; cela ne signifie nullement que l'influence de Platon ou celle de Hartley ait brusquement cessé au moment où Berkeley est entré en lice.

Les deux volumes de *Biographia Literaria* ne comportent ni date ni l'esquisse d'une évolution. Coleridge était depuis toujours brouillé avec la chronologie, qu'il s'agisse de sa propre date de naissance [23], des emprunts contractés auprès de ses amis pour faire face à de perpétuelles difficultés financières, ou des promesses faites à ses éditeurs. Mais ici il y a plus; le sentiment de la complexité de sa vie intellectuelle et morale proscrivait nécessairement toute indication trop précise. Il se contente de déclarer au début du chapitre IX :

> « Après m'être mis successivement à l'école de Locke, de Berkeley, de Leibnitz et de Hartley, sans pouvoir trouver chez aucun de quoi satisfaire ma raison, je me pris à me poser la question suivante : un système philosophique en tant que tel, c'est-à-dire indépendant de l'histoire et de toute classification historique, est-il possible [24] ? »

[22] Lettre à W. Taylor, 11 juillet 1808 : « Hartley was ousted by Berkeley, Berkeley by Spinoza, and Spinoza by Plato; when last I saw him (c'est-à-dire en 1804), Jacob Behmen had some chance of coming in. The truth is that he plays with systems and any nonsense will serve him for a text from which he can deduce something new and surprising. » *Memoir of the Life and Writings of William Taylor of Norwich*, by J.W. Robberds, 1843, I, 215. Voir également BL, I, 242.

Il existe un autre compte rendu, étonnant par son indescriptible fourmillement, des mille coins et recoins de la culture philosophique de Coleridge : c'est celui que donne, sur le ton badin qui lui est propre et avec un désordre qui se veut amusant, William Hazlitt dans *The Spirit of the Age, Mr Coleridge*, Londres, 1825, p. 88 et suiv. Hazlitt avait connu Coleridge d'assez près au cours des années cruciales; ce passage de son essai n'est malheureusement qu'une simple curiosité littéraire.

[23] Il était né le 21 octobre 1772, mais toute sa vie célébra le 22 octobre comme son anniversaire (NB, 6 et n. et 997).

[24] BL, I, 93.

Ni les chapitres précédents, ni ceux qui suivent ne viennent confirmer cette indication bien fragmentaire; nous n'avons rien qui ressemble au tableau vivant et concret de la formation reçue à *Christ's Hospital,* qui fait l'intérêt du chapitre I.

Pris dans son ensemble, l'ouvrage est d'ailleurs décevant, et ce malgré la profondeur des vues, la valeur documentaire de certaines remarques, malgré le tour anecdotique que revêtent, bien trop rarement, certains passages proprement biographiques. Il ne s'agissait pas à l'origine d'une biographie, mais d'une préface destinée à la nouvelle édition des poèmes réunis sous le titre de *Sybilline Leaves* [25]; dans cette préface, Coleridge pensait faire une mise au point définitive de sa doctrine de la création poétique. Il n'avait jamais eu l'occasion de le faire, sous cette forme tout au moins. Bien que nées de leur étroite collaboration [26], les préfaces successives des *Lyrical Ballads* n'avaient pas été écrites par lui, mais par Wordsworth : celui-ci n'avait pas toujours su formuler les conclusions auxquelles ils étaient arrivés aussi clairement que l'eût souhaité Coleridge, qui d'ailleurs sur certains points était franchement en désaccord avec lui, et dès 1802 songeait à reprendre l'ensemble de la question pour son propre compte [27]. Dans une lettre à Thomas Wedgwood, du 20 octobre 1802, il annonce même comme imminente la parution de cet ouvrage sur un sujet auquel il « a longtemps réfléchi [28] ».

En fait il devait mettre quelque quinze ans à réaliser son projet; chemin faisant, il s'était aperçu que le problème de la création poétique était si vaste qu'il ne pouvait être résolu en tant que tel et impliquait des investigations en profondeur dans le domaine de la psychologie, de la morale et même de la métaphysique. Comme le remarque fort justement G. Whalley dans l'article

[25] « Your old friend Coleridge », écrivait Lamb à Sara Hutchinson en août 1815, « is very hard at work at the preface to a new edition... at first the preface was not to exceed five or six pages, it has however grown into a work of great importance. I believe Morgan has already written nearly two hundred pages. The title of it is « *Autobiographia Literaria* » to which are added « *Sybilline Leaves* »... » (L. Letters, II, 172). Voir également la lettre de Coleridge à Byron du 30 mars 1815 (CL, IV, 561).

Voir l'excellent article de G. Whalley, *The Integrity of Biographia Literaria,* dans *Essays and Studies.* Londres, 1953, où l'auteur rapporte le jugement porté par A. Symons : « The greatest book of criticism in English... and one of the most annoying books in any language » (ESMEA, 1953, p. 87).

[26] C'est ainsi que la définition célèbre de la poésie, « emotion recollected in tranquillity » (préface de 1800), se retrouve dans une note des carnets, malheureusement fort mutilée, d'août 1800 (NB, I, 787), sur le problème de l'imitation dans l'art.

[27] Lettre à W. Sotheby du 13 juillet 1802 (CL, II, 812) et lettre à Southey du 29 juillet (CL, II, 829).

[28] CL, II, 877 : « Very shortly however, I shall present you from the Press with my opinions in full on the subject of Style in prose and verse. »

précité [29], ce sentiment de la complexité des choses avait fait échouer la biographie de Lessing, à laquelle il avait tant travaillé en Allemagne, du jour où il s'était aperçu que ce qui l'intéressait vraiment n'était pas la vie du poète, mais le processus de la création poétique chez lui. Dans sa lettre à Southey du 29 juillet 1802, il annonce son intention d'écrire un Essai « Concerning Poetry and the characteristic merits of the Poets, our contemporaries » dont l'objet sera

> « non pas d'examiner ce qu'il y a de bon chez chaque auteur, mais ce qui a pu plaire ipso facto, ainsi que les facultés, passions ou habitudes d'esprit que l'on peut supposer intéressées par ce plaisir [30] ».

Aussi n'est-on point étonné de trouver dans les carnets la note suivante de septembre 1803 :

> « Seem to have made up my mind to write my metaphysical works, as my Life, & in my Life, intermixed with all the other events or history of the mind & fortunes of S. T. Coleridge [31]. »

Tel était bien l'objet de cette biographie dans son ampleur et sa complexité; conçue d'abord comme une simple préface, puis destinée à être publiée à part, elle fut finalement imprimée en deux volumes à la suite d'une regrettable décision de l'éditeur, à laquelle Coleridge dut bien malgré lui se conformer [32]. Ceci n'explique qu'en partie le caractère décevant, quasi illisible de l'ensemble; Coleridge lui-même l'appelle « an immethodical miscellany [33] » et Wordsworth, qui tient une si grande place dans l'ouvrage, déclare simplement : « Je n'ai pas lu la Biographie de M. Coleridge; je me suis contenté d'en feuilleter certaines parties [34]. » Encombrés de digressions philosophiques au tour exagérément abstrait, les deux volumes, bien que riches en indications précieuses, sont en effet d'une lecture extrêmement difficile et fastidieuse.

Nous n'avons pas voulu refaire une biographie littéraire de Coleridge bâtie sur le même modèle; elle eût été vouée aux mêmes échecs. Nous nous sommes efforcé de concentrer notre étude sur les réactions concrètes de notre auteur en face du monde, en face de l'expérience de la vie.

[29] ESMEA, 1953, p. 91.

[30] CL, II, 830.

[31] NB, I, 1515.

[32] E.L. Griggs retrace l'histoire de la publication et de ses fâcheuses conséquences dans CL, IV, 657 et suiv. Voir aussi Whalley, ESMEA, 1953, p. 96, 97.

[33] Il n'était nullement satisfait de son œuvre. Voir CL, IV, 760, 874, 923; TT, II, 335.

[34] Lettre à R.P. Gillies du 19 juin 1817 (WL, II, 791).

J. H. Muirhead avait analysé les divers aspects de sa pensée sur un plan purement abstrait; or, à mesure que progressait notre travail nous constations l'importance, dans les lettres, les carnets et même dans les poèmes, d'une perpétuelle confrontation entre la réflexion philosophique et l'expérience de l'existence quotidienne; il y avait des échanges continuels dans les deux sens, une interaction fertile et vivante : la pensée pénétrait la vie, la vie donnait substance à la pensée et la fécondait.

C'est ainsi que l'observation de ses propres enfants en bas âge est pour Coleridge non seulement l'occasion d'envols poétiques tels que celui de *Frost at Midnight*, mais aussi le point de départ de réflexions sur la sensation, la perception, la constitution du langage, la vie psychologique tout entière de l'enfant et de l'adulte; les résultats en sont consignés sans attendre dans l'un des carnets qui se trouvent à portée de sa main. De même, au cours des longues randonnées à pied au Pays des Lacs ou en Ecosse, les remarques effectuées à propos d'un paysage, d'une chaumière ou d'une coutume locale fournissent l'impulsion initiale à des considérations morales ou philosophiques toujours riches d'intérêt, même lorsqu'elles sont manifestement arbitraires ou paradoxales.

Nous n'avons donc pas voulu rejeter cet aspect, qui s'est révélé fondamental, de la pensée de Coleridge. Dans son admirable ouvrage [35], J. H. Lowes avait mis en lumière les rapports surprenants entre les poèmes, leurs images, leurs symboles, leurs thèmes, et le donné des lectures; nous avons entrepris d'étudier les relations entre la pensée de Coleridge et l'ensemble du donné de l'expérience : lectures, vie quotidienne, problèmes sociaux et politiques de l'heure, création poétique enfin — tâche immense, qui eût été insurmontable si nous n'avions eu à notre disposition trois sortes de documents d'une valeur inappréciable, où cette interpénétration de la pensée et de la vie était mise à nu : les lettres, les carnets, les notes marginales; là, et là seulement, il était possible de démêler les fils constituant la trame de la méditation, de saisir sur le vif ce qui dans *Biographia Literaria* avait été reconstitué rétrospectivement et déformé par le prisme de l'abstraction.

Les lettres de Coleridge n'ont cessé, depuis sa mort, d'être la source principale de renseignements utilisée par ceux qui se sont intéressés à sa vie et à ses activités. Mais à mesure qu'une grande figure entre dans le passé, on voit apparaître la tendance à réduire sa vivante complexité à quelque formule stéréotypée. C'est aux lettres de Coleridge que devront revenir ceux qui veulent pénétrer l'intimité de son esprit; elles nous rendent non seulement le jeu quotidien de sa grande intelligence, mais la voix, les gestes de l'homme, les soudaines fluctuations de sa sensibilité; à les lire et

[35] *The Road to Xanadu*, Boston et New-York, 1931.

les relire, on vit chaque mois, presque chaque journée d'une existence impitoyablement dominée par les exigences intellectuelles; on suit les lentes transformations de sa pensée autour d'un axe immuable. Coleridge aimait écrire comme il aimait parler; dans une lettre, comme dans une conversation, il se sentait libre, il était à l'aise, il était souvent brillant; sans cesse pénétré du sentiment de la complexité des choses, il osait, dans sa correspondance, s'aventurer très loin, même s'il savait le terrain mouvant sous ses pieds; sa pensée, quoique ferme et vigoureuse, n'était pas contrainte de prendre ce tour définitif qui l'effrayait tant lorsqu'il fallait envoyer un manuscrit à l'impression.

Très tôt, ses contemporains se préoccupèrent de publier ce qu'ils avaient pu réunir de cette énorme correspondance dont ils mesuraient l'intérêt [36]. Les trois éditions principales sont celle de E. H. Coleridge, 1896, celle de E. L. Griggs, 1932, et enfin les *Collected Letters* de Griggs, 1956, 1959, dont les quatre premiers volumes seulement sont parus au moment où nous écrivons. Nous devons beaucoup à cette édition monumentale, fruit d'une immense érudition et de longues, patientes recherches; un tiers des lettres publiées dans ces quatre premiers volumes, qui mènent jusqu'à 1819, étaient inédites; c'est donc l'édition des lettres auxquelles nous renvoyons normalement le lecteur jusqu'à cette date; pour les lettres postérieures, nous avons utilisé soit l'édition de E. H. Coleridge, soit l'édition de Griggs de 1932.

Les *Notebooks* nous ont fourni des matériaux précieux. Dès 1794, à Bristol, Coleridge avait commencé à noter sur divers carnets ses réflexions, ses impressions, ses lectures, le journal de ses randonnées, ses grands projets de travaux littéraires ou philosophiques; dans ces notes sa personnalité se révèle encore mieux que dans ses lettres, car il est seul avec lui-même : les carnets ont été « les seuls confidents qui ne m'ont *pas* trahi [37] »; et jusqu'à sa mort, il devait conserver l'habitude de confier ainsi ses pensées les plus humbles comme les plus hautes à des documents dont il savait le prix mais qu'il ne destinait pas à la publication, en tant que tels tout au moins. Certains furent cependant publiés, très partiellement et très mal, après sa mort, avec des omissions, des remaniements injustifiables dans *Literary Remains*, 1836-1839, *Anima Poetae*, 1895, *Coleridge's Poetical Works* [38] de J. D. Campbell, 1893, et *Poetical Works* [39] de E. H. Coleridge, 1912. Mais, comme pour les lettres, il fallut attendre l'appareil de la critique

[36] Le premier recueil en date, celui de Th. Allsop, fut publié deux ans après sa mort, en 1836; celui de Cottle en 1837. Voir notre Bibliographie pour les éditions successives des lettres.

[37] Note du 21 juin 1823. NB, I, XIX.

[38] P. 453 à 458.

[39] II, p. 988 à 995.

moderne pour avoir une édition exhaustive et scientifique des carnets. Miss K. Coburn, Professeur à Victoria College, Université de Toronto, s'est attaquée à la tâche immense de réunir, déchiffrer, dater, classer les carnets ou fragments de carnets dispersés de par le vaste monde et de les publier en une suite organisée, par ordre chronologique — approximatif, car rares et souvent peu sûres sont les indications de date — quel que soit le carnet d'origine. Les deux premiers volumes, contenant l'un le texte, l'autre les notes explicatives de Miss Coburn, parus en 1957, conduisent le lecteur jusqu'à la fin janvier 1804. Tous ceux qui ont pu voir ces carnets soit au British Museum, soit en microfilms, ont pu, comme nous l'avons fait, mesurer les difficultés énormes de l'entreprise; les carnets, à part les deux collections du British Museum et de Victoria College, Toronto, sont dispersés; ils sont souvent en mauvais état, d'une écriture peu lisible disposée dans tous les sens de la page, rédigés en termes sibyllins avec de multiples ratures et surcharges. Mais c'est une tâche que Miss Coburn, à force de travail et de clairvoyante érudition, a su mener à bien et grande est notre dette de reconnaissance envers elle, car ces deux volumes ont d'une part confirmé les résultats partiels auxquels nous avions nous-même abouti au moment de leur parution et nous ont d'autre part apporté quantité de matériaux nouveaux. Par ailleurs, ils mettent toute la riche substance des carnets à la disposition du lecteur non spécialiste sous une forme aisément accessible; aussi toutes nos références renvoient-elles à l'édition de Miss Coburn [40].

Les « *Marginalia* » ont été notre troisième grande source d'information. L'habitude qu'avait Coleridge d'enrichir d'annotations marginales les ouvrages imprimés qui lui passaient entre les mains était bien connue de ses contemporains et de ses amis [41]. Il obéissait, ce faisant, à l'impulsion immédiate de sa réaction envers le texte; mais il cédait aussi à une tendance, plus profonde en lui, qui lui faisait éviter les exposés systématiques, au tour trop définitif, et préférer le commentaire rapide, fragmentaire, inachevé dans le fond et la forme, mais presque toujours lumineux et pénétrant.

[40] *The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge*, edited by K. Coburn, volume I, Londres : Routledge and Kegan Paul, 1957.

[41] Cf. Lamb, *Essays of Elia, The Two Races of Men*, Lamb, II, 31. « Reader, if, haply thou art blessed with a moderate collection, be shy of showing it; or, if thy heart overfloweth to lend them, lend thy books; but let it be to such a one as S.T.C.; he will return them (generally anticipating the time appointed) with usury, enriched with annotations tripling their value. I have had experience. Many of these precious mss. of his (in *matter* oftentimes, and almost in *quantity* not unfrequently, vying with the originals), in no very clerkly hand-legible in my Daniel, in old Burton, in Sir Thomas Browne, and those abstruser cogitations of the Greville, now alas ! wandering in Pagan lands. I counsel thee, shut not thy heart nor thy library against S.T.C. »

Dans sa bibliographie de 1903, J. L. Haney [42] donne la liste de 341 ouvrages contenant des annotations marginales de Coleridge et il devait compléter cette liste par deux fois dans la suite : en 1923, dans un article intitulé : « *The Marginalia of S.T.C.* [43] », et en 1934, dans un autre article : « *Coleridge the Commentator* [44] » ; encore cette liste n'est-elle nullement exhaustive; chaque année voit surgir quelque nouveau volume annoté [45]. La meilleure mise au point récente a été faite par G. Whalley dans un article intitulé : *The Dispersal of Coleridge's Books* [46].

C'est à partir de 1821 que Coleridge commence à parler de ses annotations marginales comme d'une partie importante de son œuvre. Il rédige son testament en septembre 1829 et institue exécuteur testamentaire Joseph Henry Green auquel il confie l'ensemble de sa propriété littéraire [47]. Or la plupart des ouvrages qu'il possédait — presque tous portaient des annotations marginales — se trouvaient soit chez le Docteur Gillman soit chez Green. Le reste avait eté donné à des amis ou à divers membres de sa famille. A sa mort, en juillet 1834, Green, aidé de Gillman, tria soigneusement tous les volumes et, l'année suivante, racheta la plupart d'entre eux; puis il devait, pendant vingt-huit ans, travailler à réunir en un tout cohérent les notes que Coleridge avait accumulées pour son *Opus Maximum*, tandis que le Docteur Gillman écrivait sa vie de Coleridge, publiée en 1838, et que Henry Nelson Coleridge, aidé de sa femme, fille du poète, rassemblait les notes, les poèmes, les fragments épars qui devaient constituer les quatre volumes des *Literary Remains*, publiés de 1836 à 1839.

La très grande majorité des notes publiées dans *Literary Remains* provenait des ouvrages appartenant à Gillman et à Green; mais certaines avaient été trouvées dans des volumes appartenant à Wordsworth, Southey, Derwent, Edward et Henry Nelson Coleridge. La bibliothèque du Docteur Gillman fut vendue peu de temps après sa mort, en 1843; celle de Green en 1880; et les procès-verbaux de ces deux ventes sont au British Museum. Il a

[42] John Louis Haney, *A Bibliography of Samuel Taylor Coleridge*, Philadelphie, 1803.

[43] Dans : *Schelling Anniversary Studies*, New-York, 1923.

[44] Dans : *Coleridge, Studies by Several Hands*, ed. E. Blunden and E.L. Griggs, Londres, 1934.

[45] C'est ainsi qu'a été découvert récemment un exemplaire de *The Friend*, 1812, portant des remarques manuscrites d'un grand intérêt datant de 1816. Voir J. Wordsworth, *Some Unpublished Coleridge Marginalia* (TLS, 14 juin 1957).

[46] TLS, 20 oct. 1949. Cet article fut suivi d'une brève note du même auteur dans TLS, 9 déc. 1949.

[47] « All my books, manuscripts, and personal estates and effects whatsoever... upon trust, to sell and dispose thereof... according to his discretion » (cité par Whalley, *The Dispersal of Coleridge's Books*, TLS, 28 oct. 1949).

été possible, à partir de ces procès-verbaux, de retracer l'histoire des deux collections depuis leur dispersion jusqu'au retour de la plupart des ouvrages importants au British Museum ou à d'autres grandes bibliothèques anglaises ou américaines. C'est cette histoire qu'esquisse George Whalley dans l'article précité.

Ces notes, qui sont évidemment d'un très grand intérêt pour l'étude de la pensée de Coleridge, n'ont été publiées qu'en partie et souvent fort mal. La critique moderne [48] a bien mis en lumière les remaniements maladroits ou sacrilèges auxquels s'est livré Henry Nelson Coleridge sur les textes manuscrits publiés par lui dans *Literary Remains* de 1836 à 1839; on y trouve des erreurs manifestes de lecture, mais aussi d'impardonnables omissions ou modifications dans le sens de ce que l'auteur croyait être la décence ou l'orthodoxie [49]; il avoue d'ailleurs en toute franchise dans sa préface qu'il s'est donné pour objet « de présenter ces matériaux sous un jour aussi peu désavantageux que possible, compte tenu des circonstances [50] »; plus tard, dans la préface de 1842, il devait ajouter naïvement : « Il n'est rien dans les pages qui suivent qui puisse avoir un caractère offensant pour quiconque [51]. » Les éditions postérieures se firent heureusement un devoir de traiter avec plus de scrupules ces notes marginales, si fragmentaires qu'elles pussent paraître.

On trouvera dans notre bibliographie la liste de certains ouvrages fondamentaux portant des annotations manuscrites de Coleridge; elle comprend seulement les ouvrages effectivement utilisés par nous et en particulier ceux comportant des annotations que l'on puisse avec assez de certitude considérer comme antérieures à 1804; dans le corps de notre étude, nous renvoyons le lecteur, toutes les fois où c'est possible, aux éditions successives des « *marginalia* ».

Il est une catégorie d'ouvrages que Coleridge ne pouvait enrichir de ses commentaires marginaux, ce sont ceux qu'il emprunta aux bibliothèques de son temps, en particulier à la bibliothèque de Bristol, de 1794 à 1798, et à celle de l'Université de Göttingen, en 1799, lors de son séjour en Allemagne. Nous avons le bonheur

[48] Voir T.M. Raysor, *Coleridge's Miscellaneous Criticism*, Londres, 1936, p. 28, n. 1; p. 97, n. 2; p. 117, n. 1, et F. Brinkley, *Coleridge Transcribed* (RES, juillet 1948).

[49] P. Elmen dans un article intitulé : *Editorial Revisions of Coleridge's Marginalia* (MLN, janvier 1952), étudie les remaniements opérés sur les notes marginales d'un exemplaire de Jeremy Taylor : Σύμβολον θεολογικόν, Londres, 1674.

[50] *Literary Remains*, 1836, I, VIII.

[51] *Literary Remains*, III, XVI.

de posséder la liste des volumes empruntés à ces deux bibliothèques. Nous reproduisons en appendice la liste des emprunts de Bristol, telle que l'a finalement établie G. Whalley [52] d'après les archives de la Bristol Library ainsi que celle des emprunts de Göttingen, reconstituée par A. Snyder [53] dès 1927.

Ces documents sont précieux, car ils correspondent aux deux périodes qui furent cruciales pour la formation de la pensée de notre auteur. La première fut celle de l'amitié avec Southey, de la collaboration étroite avec William et Dorothy Wordsworth, de la conversion à l'associationisme de Hartley, mais aussi d'un retour non équivoque à une forme d'idéalisme qui seule pouvait répondre aux exigences profondes de la nature de Coleridge. La seconde vit, sinon les premiers contacts avec la littérature et la philosophie allemandes, du moins l'affirmation des affinités qui avaient déterminé l'auteur de *The Ancient Mariner* à entreprendre un voyage pour mieux connaître le pays de Schiller, de Lessing et de Kant.

Toutefois, comme nous le montrons dans le corps de notre étude, les résultats du séjour en Allemagne ne furent pas immédiats; à Göttingen, Coleridge employa le plus clair de son temps à acquérir une connaissance plus théorique que pratique de la langue allemande et se plongea dans l'étude de l'histoire naturelle sous la direction de J. F. Blumenbach; il semble en particulier qu'il n'ait alors pris contact avec la philosophie de Kant que de façon très superficielle. En quittant l'Allemagne, en juillet 1799, il emmenait toute une malle d' « ouvrages métaphysiques [54] » dont il allait aborder l'étude au bout de plusieurs mois seulement; d'autres occupations et d'autres soucis l'attendaient en Angleterre.

Aussi, après mûre réflexion, avons-nous cru devoir arrêter notre étude au mois de janvier 1804, quelques semaines avant le départ de Coleridge pour Malte.

Sans doute peut-on considérer qu'à cette date la période d'évolution n'est pas terminée. Elle le sera seulement, comme le pense

[52] *The Bristol Library Borrowings of Southey and Coleridge*, 1793-8. *Transactions of the Bibliographical Society*, fifth series, vol. IV, september 1949, p. 116-126. Sur les péripéties qui aboutirent à la découverte du précieux registre portant les signatures de Coleridge et Southey (« ... among a heap of rubbish in the attics ») par Ivor James en 1890, voir l'intéressant article de Morchard Bishop, *Captain James and Ivor James*, dans TLS, 16 janvier 1959.

[53] *Books borrowed by Coleridge from the Library of the University of Göttingen*, 1799, MP, XXV, 1927.

[54] Voir la lettre à G.B. Greenough du 6 juillet 1799, où Coleridge dit avec humour sa détresse de ne pas avoir vu arriver la précieuse malle à Hambourg le jour prévu (CL, I, 522, 523).

à juste titre E. Chinol [55], en 1818, avec la refonte de *The Friend* [56]; c'est en effet à cette date que l'on voit naître l'élaboration d'une pensée proprement philosophique qui ne variera plus et à l'édification de laquelle Coleridge travaillera jusqu'à la fin de sa vie. Entre 1810 et 1818, il y avait eu un net mouvement en direction de Fichte et de Schelling, considérés un temps comme les continuateurs de génie de la philosophie critique [57], puis en 1817 un retour marqué aux rigoureuses analyses kantiennes, très sensible dans l'édition précitée de *The Friend* et les lettres de 1816 à 1820 [58]. Si l'on songe que, dès 1801, Kant était considéré comme un maître [59] et que Fichte et Schelling, avec, il est vrai, des différences substantielles, n'ont fait que prolonger les conclusions de l'idéalisme kantien, il est permis de considérer que ces quelque quinze années n'ont été marquées que par les développements et les fluctuations d'une pensée déjà formée.

En 1804, la période de gestation est terminée; les grands courants, le platonisme, l'associationisme, l'immatérialisme de Berkeley, l'intellectualisme de Spinoza, ont tous traversé le développement de la pensée et chacun a laissé quelque empreinte; les recherches vigoureuses de l'hiver 1801 [60] ont permis à Coleridge de faire le point à l'endroit de la philosophie cartésienne et post-cartésienne; elles le menaient tout naturellement au Kantisme auquel il était préparé par un long travail d'approche, resté jusque-là fort peu méthodique; et les réserves formulées à l'égard du Kantisme, celles-là mêmes que l'on retrouve dans *Biographia Literaria* et qui, pour un temps, feront de lui un disciple de Fichte et de Schelling, s'affirment peu après avec netteté [61].

L'année 1804 marque une coupure à la fois dans la pensée et la vie. Il devait s'embarquer pour Malte à Portsmouth le 9 avril; depuis longtemps il songeait à quitter l'Angleterre pour quelques années; ses ennuis de santé, en particulier cette affreuse douleur

[55] E. Chinol, *Il Pensiero di S.T. Coleridge*, Venise, Neri Pozza, Editore, 1953, p. 14 seq. E. Chinol, dans cette brève, mais dense étude, insiste sur le retour à Kant après 1818, retour dont il souligne l'importance dans *Aids to Reflection* ainsi que dans les manuscrits non publiés du « *Treatise on Logic* » et du « *Magnum Opus* ».

[56] « The additions forming so large a proportion of the whole work and the arrangement being altogether new... » *Friend*, vol. I, Advertisement b. Sur les remaniements opérés, voir E.L. Griggs, MP, septembre 1938, p. 369-373.

[57] Cf. BL, I, 101-104, et II, 310-314.

[58] Voir en particulier la très importante lettre à J. Gooden, du 14 janvier 1820 (UL, II, p. 265) : « Yet I by no means recommend to you an extension of your philosophic researches beyond Kant. In him is contained all that can be learnt... »

[59] Voir CL, II, 675, 676, 707, 768.

[60] Sur ces recherches, les lettres à Josiah Wedgwood de février 1801 (CL, II, 677-703) apportent des renseignements précieux.

[61] Voir dans les carnets les notes de décembre 1803; NB, 1705, 1710, 1711.

qui, à intervalles répétés, venait lui tenailler la poitrine [62], les insomnies et les cauchemars terribles décrits dans le poème *The Pains of Sleep* et lucidement analysés dans les carnets [63], l'instabilité psychique où le plongeait l'opium, sans doute à la fois remède et cause du mal, la mésentente croissante à l'intérieur de son foyer, enfin un besoin d'évasion associé dans sa pensée au vague espoir d'un renouveau physique et moral, tout l'incitait à changer de climat, d'horizons, d'occupations et, pour ce faire, à quitter l'Angleterre. Depuis octobre 1803, ses souffrances étaient devenues intolérables [64]. Arrivé à Londres en janvier 1804, il n'allait plus songer qu'au départ. Le séjour à Malte devait être une coupure radicale dans sa vie; il allait devenir irrémédiablement l'esclave de l'opium et voir se tarir définitivement en lui la source de l'inspiration poétique. A son retour, Wordsworth, et Dorothy plus encore, eurent peine à le reconnaître, tant il avait changé [65]. Il allait seulement se consacrer à ces « spéculations abstruses » qu'il avait flétries comme inférieures dans *Dejection, an Ode* et déjà condamnées, beaucoup plus tôt, par exemple dans *The Eolian Harp*, connaissant bien cette tendance, innée en lui, à s'égarer, souvent par jeu, dans les labyrinthes de la métaphysique.

En quittant Keswick, vers la mi-décembre, il était allé passer trois semaines, avant de gagner Londres, à Grasmere où il avait rejoint Wordsworth, Mary Wordsworth, Dorothy et Sara Hutchinson. Ces trois semaines furent comme une oasis de bonheur et de paix dans la chaleur de l'amitié retrouvée [66], une oasis qui vint miraculeusement prendre place entre les souffrances de l'automne et la séparation de l'exil et à laquelle nous devons une série de réflexions philosophiques du plus grand intérêt, à la fois dans les lettres et les carnets. Coleridge est heureux et, comme toujours lorsqu'il est heureux, sa pensée prend corps et vie, sa méditation se fait dense et pénétrante. On trouve à la fin du premier volume

[62] Sans doute, déjà formé, l'énorme kyste que le Dr Gillman devait découvrir au cours de l'autopsie qui suivit sa mort. Cf. NB, 1651 et note : « a stifling asthmatic flatulence ».

[63] NB, *passim*, et en particulier de septembre à décembre 1803.

[64] Voir la lettre, en particulier, du 1er octobre 1803 à Sir George et Lady Beaumont; CL, II, 999.

[65] Lettre de Dorothy à Catherine Clarkson, du 6 novembre 1806 : « He is utterly changed; and yet sometimes, when he was animated in conversation concerning things removed from him, I saw something of his former self. But never when we were alone with him... His fatness has quite changed him — it is more like the flesh of a person in a dropsy than one in health; his eyes are lost in it — but why talk of this ? You must have seen and felt all... » (WL, II, 69).

[66] « A dear room, with such dear friends and such a dear fire, that I seemed to love the moving shadows on the wall for their own sake... » (NB, I, 1829).

des *Notebooks*, dans l'édition de Miss Coburn, une série de notations précieuses ayant trait à Kant et qui donne la clef de la position de Coleridge face à la philosophie kantienne, dont il admire la rigueur, mais à laquelle il reproche de ne faire aucune place à l'amour [67]. Quant aux lettres, elles contiennent, clairement formulée pour la première fois, la distinction fondamentale qui plus tard sera pleinement développée dans *Biographia Literaria* entre *fancy* et *imagination* [68].

Dans la mesure où il était légitime d'introduire la chronologie dans l'histoire d'une pensée à la fois si ondoyante et si une, nous avons donc arrêté notre étude à janvier 1804; mais bien entendu nous avons eu recours à tous les documents postérieurs, comme *Biographia Literaria*, qui pouvaient éclairer la période considérée [69].

En 1804, Coleridge a trente-deux ans; sa pensée, définitivement formée, va se préciser, s'édifier peu à peu en de savants ensembles; mais les ouvrages les plus importants sortis de sa plume ne prendront pas forme définitive et resteront à l'état de manuscrits. C'est le cas en particulier de ce *Magnum Opus* ou *Opus Maximum* auquel, déclare-t-il en 1821, il avait consacré plus de vingt ans de sa vie et qui devait être la somme de ses connaissances et de ses réflexions [70]; bien qu'il ne cessât jamais d'y penser et d'y travailler, l'ouvrage ne devait jamais voir le jour. Il y fait continuellement allusion de 1814 à 1820; le titre en est tantôt *The Productive Logos, human and divine* [71], *Logosophia* [72], *The Logos* [73], *Christianity the one True Philosophy* [74]. Il est certain qu'il fit alors de grands efforts pour rassembler et ordonner tous les matériaux dont il disposait; mais cette œuvre trop ambitieuse

[67] NB, I, 1704 à 1718, 1723, 1771, 1827. Ces notes font l'objet d'une étude détaillée dans notre chapitre : *Sur la route de l'idéalisme allemand.*

[68] Voir lettre à Richard Sharp du 15 janvier 1804, où *fancy* est définie comme la faculté « of the aggregating power » (CL, II, 1034).

[69] Il se trouve donc que le terme retenu par nous coïncide avec la fin du premier volume des *Notebooks* dans l'édition de Miss Coburn.

[70] « ...my Great Work, to the preparation of which more than twenty years of my life have been devoted and on which my hopes of extensive and permanent utility, of fame, in the noblest sense of the word, mainly rest ». Lettre de janvier 1821 à Th. Allsop, dans *Letters, Conversations and Recollections of S.T. Coleridge*, by Th. Allsop, Londres, 1858, p. 82.

[71] BL, I, 92.

[72] BL, I, 179, 182.

[73] CL, III, 480.

[74] CL, III, 533. Le second volume prévu est désigné sous le nom d'*Organum vere Organum* dans CL, IV, 589, et devait aboutir à ce que A. Snyder appelle *The Bristol Notebook*, publié par elle dans *Coleridge on Logic and Learning*, Londres, 1929. Pour d'autres allusions au *Magnum Opus*, voir CL, IV, 591, 604, 687, 703, 736, 870, 884 889, 893, 917.

dépassait ses moyens; il n'avait plus ni l'énergie ni la faculté de synthèse nécessaires pour la mener à bien; à mesure que passent les mois et les années, le ton se fait plus découragé.

> « Vivrai-je assez longtemps, déclare-t-il en novembre 1918, pour terminer le grand Ouvrage auquel tous mes travaux passés n'auront servi que de préparation, c'est fort incertain; et même si cet ouvrage était terminé, il est peu probable qu'aucun éditeur accepte de le faire imprimer. En retirer un bénéfice quelconque est hors de question [75]. »

Et le 6 décembre 1818, il fait à W. Collins l'aveu suivant, pathétique dans sa simplicité :

> « Faire des conférences est le seul moyen qui me permette de me forcer à poursuivre le grand ouvrage philosophique auquel a été consacrée la meilleure, et la plus réconfortante partie de mon temps au cours des vingt dernières années de ma vie [76]. »

L'auteur du *Vieux Marin* et de *Kubla Khan* est devenu « Coleridge the Talker »; il est le sage de Highgate que les hommes de la génération suivante écoutent avec une attention à la fois déférente et tant soit peu sceptique, car ses échecs sur le plan humain sont connus de tous.

Sa conversation est brillante, stimulante, émaillée d'éclairs singuliers qui en denses formules résument parfois toute une série d'aperçus littéraires ou philosophiques. De Quincey, Keats, parmi bien d'autres, tomberont sous le charme. Des hommes aussi divers que Ludwig Tieck, Philarète Chasles, Emerson viendront en pèlerinage à Highgate pour l'écouter.

Mais Coleridge n'écrit plus guère, il parle. Il lui faut déployer des efforts surhumains pour rédiger *The Friend* et *Biographia Literaria*. Il semble frappé de paralysie lorsqu'il s'agit de faire œuvre achevée. On voit grandir et s'hypertrophier en lui la tenace inhibition dont il se plaignait beaucoup plus tôt déjà et qui l'avait empêché de terminer *Christabel*. Il parvient tant bien que mal à faire quelques conférences suivies; encore déçoit-il souvent son public; il arrive en retard, ne vient pas, ou traite un tout autre sujet que celui annoncé. Il n'est vraiment à l'aise que devant un petit groupe d'auditeurs qu'il connaît personnellement et avec lesquels il se sent en sympathie intellectuelle. Comme l'a fort bien dit Hazlitt, avec la perspicacité lucide et facilement cruelle qui est souvent la sienne : « Il pose la plume pour s'assurer un auditeur et hypothèque l'admiration de la postérité à seule fin de briller aux yeux du premier venu [77]. »

[75] Lettre à C.A. Tulk du 24 novembre 1818 (CL, IV, 884).
[76] CL, IV, 893.
[77] *The Spirit of the Age*, Hazlitt, XV, 30.

Sans doute faut-il voir là une tendance fondamentale du tempérament [78], qu'il convient d'envisager sous son double aspect, positif et négatif. On retrouve chez l'homme affaibli par l'âge, la maladie, les désillusions, les dons précoces de l'enfant qui à Londres, porté sur les épaules de son oncle de taverne en taverne, émerveillait de ses propos son grossier entourage et qui à *Christ's Hospital* figeait d'admiration les visiteurs, stupéfaits de l'entendre réciter Homère dans le texte ou discourir avec aisance sur les mystères de Plotin. Mais il y avait aussi dans cette répugnance à faire œuvre achevée et ordonnée, dans cette paralysie tenace apparemment inexplicable chez quelqu'un qui brillait si spontanément dans la conversation, une faiblesse secrète aux racines profondes et complexes.

Au cœur du mal, comme nous avons essayé de le montrer dans la première partie de notre étude, on trouve le conflit entre une pensée qui se veut sans cesse libre et infinie dans ses développements et l'expression de la pensée, toujours inadéquate, nécessairement imparfaite et limitée, dès qu'elle se trouve couchée par écrit. Coleridge croit certes à la magie du langage — c'est même là le sens profond de sa controverse avec Wordsworth — mais seulement parce qu'il voit dans le mot le précieux dépositaire de la richesse que lui a confiée l'esprit de l'homme. Et ce dépositaire souvent paraît avoir des dimensions trop exiguës lorsqu'il s'agit pour sa pensée de s'exprimer. Il semble qu'il y ait dans chaque vers, dans chaque ligne de prose tombés de la main de Coleridge toujours plus que les mots ne peuvent normalement contenir; le lecteur qui le connaît bien perçoit, au-delà du plan immédiat du langage, l'amorce de voies plus larges et menant toujours plus loin où brûle de s'engager une pensée sans cesse active, richement alimentée par la lecture et la méditation, impatiente de renouveler sa substance.

Comment soutenir, dès lors, que chez Coleridge la pensée a tué le poète ? S'il est exact que l'excès de la pensée, parmi bien d'autres causes relevant de l'inadaptation de l'homme en face de la vie, a contribué à paralyser le poète, il est non moins vrai que cette poésie doit son caractère propre, sa richesse, sa profondeur, à la pensée qui l'anime. Bien plus, les brillants développements littéraires ou philosophiques qui charmaient tant les auditeurs — et le sceptique Hazlitt était du nombre — lorsque Coleridge commençait à parler, ne devaient-ils pas leur pouvoir de séduction à une certaine couleur poétique dont, par une sorte

[78] Sans en faire le fondement même de la personnalité, comme le font R.W. Armour et R.F. Howes dans *Coleridge the Talker.*

de phénomène naturel, ils paraissaient immédiatement s'envelopper ? Il est significatif, après la coupure du séjour à Malte, au moment où semble avoir triomphé la stérilité, où paraît consacré le divorce entre activité créatrice et recherches abstruses, de voir soudain surgir dans les lettres la flamme d'autrefois en des accents douloureux et pathétiques :

> « En admettant qu'il plaise au Tout-Puissant de me faire recouvrer la santé requise et de m'accorder encore un certain nombre d'années à vivre, j'aimerais consacrer mes facultés à la composition de trois ouvrages. Le premier (car je suis convaincu qu'un Système authentique de Philosophie (= la Science de la Vie) s'enseignera le mieux, et le plus sûrement, en Poésie) se composera de Sept Hymnes, comportant chacun une préface ou un commentaire en prose important : — 1) au Soleil; — 2) à la Lune; — 3) à la Terre; — 4) à l'Air; — 5) à l'Eau; — 6) au Feu; — 7) à Dieu [79]. »

Le même regret, sinon le même espoir, se retrouve dans la lettre à W. Collins citée plus haut; après avoir annoncé tristement que faire des conférences lui semblait le seul moyen de poursuivre les grands travaux philosophiques entrepris, Coleridge ajoute :

> « La poésie est hors de question. Toute tentative en ce sens ne ferait que me plonger dans cette atmosphère de sentiments exacerbés dont me protège, en m'offrant son refuge, la recherche abstruse, mère de l'oubli. Parfois cependant, en dépit de moi-même, je ne puis me contenir et m'écrie comme le fait de façon si émouvante notre Spenser (ce « vin », ces « guirlandes de lierre » seraient pour moi les capacités requises et une vie heureuse) :
>
> *Thou kenn'st not, Percy, how the rhyme should rage !*
> *Oh, if my temples were bedewed with wine,*
> *And girt with garlands of wild ivy-twine,*
> *How I could rear the Muse on stately stage !*
> *And teach her tread aloft in buskin fine,*
> *With queen'd Bellona in her equipage !*
> *But ah, my courage cools ere it be warm !*
>
> Mais que la volonté de Dieu soit faite... [80]. »

De tels passages sont hautement révélateurs. C'est en eux qu'il faut chercher le vrai Coleridge, le grand Coleridge. On y voit clairement que s'il y eut jamais désaccord entre pensée et poésie, la rupture à ses yeux n'était que secondaire, contingente; elle n'était que la conséquence fâcheuse des hauts et des bas de l'existence.

[79] Lettre à H.J. Rose du 25 septembre 1816 (CL, IV, 687). Le projet d'*Hymne aux Eléments* était très ancien; il y est fait maintes fois allusion dans les *Notebooks*.

[80] CL, IV, 893.

Coleridge, en fait, ne cessa jamais de considérer que toute pensée véritablement riche et pénétrante tendait naturellement, comme il le constatait en lui-même, vers une expression poétique, et qu'inversement toute poésie authentique était lourde de signification métaphysique. Il demeura convaincu au fond de lui-même que tout grand poète devait être en même temps un profond philosophe.

Il est infiniment probable qu'une affirmation de ce genre ne sera jamais qu'un postulat. C'est en tout cas le postulat sur lequel s'est édifiée notre étude et qui constamment nous a servi d'hypothèse de travail. Nous pensons l'avoir en partie vérifié concrètement en analysant l'interaction, constante chez notre auteur, de la pensée et de la pratique poétique.

PREMIÈRE PARTIE

LA PERSONNALITÉ

« I seldom feel without thinking, or think without feeling. »

(CL, I, 279.)

CHAPITRE PREMIER

LOGICIEN, MÉTAPHYSICIEN, BARDE

1. — Richesse et diversité des aptitudes.

Samuel Taylor Coleridge eut le redoutable privilège de naître à l'aube d'une époque qui devait être l'un des plus grands tournants de l'histoire de l'Angleterre et du monde. Les succès remportés par les sciences physiques, l'exploration sans cesse plus poussée de l'univers et de ses mystères, la libre spéculation appliquée à tous les problèmes de l'homme, la transformation incroyablement rapide de l'Angleterre traditionnelle atteinte par le développement industriel, allaient susciter d'innombrables questions nouvelles, tant pour le fond que pour les méthodes d'investigation, sur presque tous les plans et en tous les domaines, philosophique, religieux, politique, social, économique, artistique. A toutes ces questions, à toutes ces investigations, Coleridge, bien que poète par vocation et conviction profonde, s'intéressa passionnément; mû à la fois par le besoin de savoir et le sentiment d'une impérieuse obligation morale, il prit une part très importante, et souvent pour lui très lourde, aux efforts déployés par ses contemporains pour faire face aux exigences nouvelles.

Né le 21 octobre 1772 [1] au cœur du Devonshire, en la petite ville d'Ottery St-Mary, qui avec son presbytère du XIV^e^ siècle, sa coquette église, sa rivière, les prairies et les bois des environs est si évocatrice de l'Angleterre du XVIII^e^ siècle, Samuel Taylor Coleridge, tout en conservant une nostalgique tendresse pour son pays natal et tout ce qu'il représentait à ses yeux, ne resta étranger à aucune des préoccupations fondamentales de son temps. Sa génération devait connaître le développement inouï de la chimie, de la physique, des sciences mécaniques, l'application brutale des méthodes scientifiques à tous les problèmes de l'homme; elle devait

[1] Coleridge fut toujours brouillé avec la chronologie et il est caractéristique de le voir célébrer généralement le 20 ou le 22 octobre comme son anniversaire, soit dans les lettres (CL, I, 118, 303), soit dans les carnets (NB, 6 et note, et 997). Il lui arrivait, comme le remarque Miss Coburn, de se tromper d'une année entière (voir aussi Chambers, I, et Lowes, 414, 584). Le registre des naissances d'Ottery-St-Mary donne bien la date du 21 octobre.

connaître aussi la Révolution française et ses bouleversements spirituels et moraux, puis l'essor d'une Allemagne jeune et dynamique, fièrement consciente de l'originalité de la pensée germanique, l'Allemagne de Kant, de Schiller, de Schelling, de Fichte et de Herder. Coleridge s'informa de tout, s'intéressa à tout, prit position sur tout.

Sans doute est-ce cette curiosité universelle — on serait tenté de dire cette compétence universelle, s'il ne lui était arrivé de prononcer des jugements hâtifs et inexacts — qui tendrait le plus à faire de lui un homme de génie. Très tôt, dès *Christ's Hospital*, il avait décidé, comme tant d'autres grands esprits, un Michel-Ange, un Pascal, un Bacon, de prendre « toute la connaissance pour son domaine ». Et c'est bien sous les traits d'un homme de génie qu'il nous est dépeint par ses contemporains, tous admiratifs et par ailleurs tous conscients, à des degrés divers, de l'échec de l'homme et de l'œuvre.

> « Samuel Taylor Coleridge — Logicien, Métaphysicien, Barde ! » s'écrie Charles Lamb dans le passage bien connu des *Essays of Elia* où il évoque ses souvenirs de *Christ's Hospital*. « Comme je me souviens avoir vu le passant, qui d'aventure traversait le cloître, s'arrêter, figé d'admiration (il mesurait toute la distance entre les propos et l'accoutrement du jeune Pic de la Mirandole) en t'entendant exposer, de tes accents graves et mélodieux, les mystères de Jamblique ou de Plotin (car dès ce temps-là tu absorbais sans broncher ces redoutables breuvages philosophiques) ou réciter Homère dans le texte grec, ou Pindare — tandis que les murs des antiques Franciscains renvoyaient l'écho des paroles de cet enfant assisté de génie [2]. »

[2] « Samuel Taylor Coleridge — Logician, Metaphysician, Bard ! — How have I seen the casual passer through the Cloisters stand still, entranced with admiration (while he weighed the disproportion between the *speech* and the *garb* of the young Mirandula), to hear thee unfold, in thy deep and sweet intonations, the mysteries of Jamblichus, or Plotinus (for even in those years thou waxedst not pale at such philosophic draughts), or reciting Homer in his Greek, or Pindar — while the walls of the old Grey Friars re-echoed to the accents of the *inspired charity-boy* ! »

Christ's Hospital Five and Thirty Years Ago dans : *The Works of Charles and Mary Lamb*, edited by E.V. Lucas, Revised Edition, Londres : Methuen, 6 vol., 1912, II, p. 25. Sauf indication contraire, c'est à cette édition de Lamb que nous renvoyons normalement par la suite.

Lamb ne devait jamais cesser d'admirer la puissante intelligence de Coleridge. En 1798, au moment du seul nuage qui devait traverser une amitié de toute la vie, il se contente de se demander si les qualités *morales* de Coleridge ne sont pas considérablement inférieures à ses qualités intellectuelles : « Whether God loves a lying Angel better than a true man ? » (Lamb, V, 116). « Ange », « Archange » tels sont les termes qui reviennent sous sa plume lorsqu'il parle de son ami. Et en avril 1816, lorsque Coleridge se remet entre les mains du Dr Gillman à Highgate, il écrit à Wordsworth : « ... his face when he repeats his verses hath its ancient glory, an Archangel a little damaged » (Lamb, V, 515).

William et Dorothy Wordsworth tombent eux aussi sous le charme lorsque Coleridge, le manuscrit d'*Osorio* dans la poche, vient pour la première fois leur rendre visite à Racedown, le 5 juin 1797, inaugurant ainsi ce qui devait être l'une des plus admirables collaborations de tous les temps.

> « Vous avez beaucoup perdu », écrit Dorothy à Mary Hutchinson, « en manquant Coleridge. C'est un homme merveilleux. Sa conversation est d'une richesse extraordinaire d'âme, d'intelligence, de flamme. Et puis il est si bienveillant, d'humeur si agréable, si joyeuse et comme William il s'intéresse tellement à toutes les petites choses. Au premier abord, je l'ai jugé ordinaire, c'est-à-dire, pendant environ trois minutes; il est pâle et mince, a une grande bouche, des lèvres épaisses, des dents qui ne sont pas très bonnes, de longs cheveux noirs en désordre, flottants et à demi-bouclés... Mais si vous l'entendez parler cinq minutes, vous oubliez tout cela. Il a de grands yeux pleins, non pas noirs mais gris; des yeux auxquels une âme obtuse donnerait une expression des plus ternes, mais qui reflètent les moindres impressions de son esprit sans cesse en mouvement. ... Il a de beaux sourcils sombres et un front surplombant [3]. »

Cette très précise et en tous points remarquable analyse de Dorothy Wordsworth est intéressante à bien des égards. Elle confirme pleinement l'impression générale que nous pouvons retirer des divers portraits de Coleridge encore jeune qui ont pu parvenir jusqu'à nous, en particulier celui de la National Gallery, peint en 1795 par ce Vandyke dont Cottle disait qu'il était un descendant du grand Vandyke, ajoutant qu'aucun portrait de Coleridge n'était plus ressemblant. Dorothy Wordsworth a notamment le mérite de noter clairement, quelques jours seulement après l'arrivée de Coleridge, le contraste entre une certaine mollesse des traits, perceptible dans la bouche un peu large, les lèvres épaisses, les yeux facilement inexpressifs et le charme intense qui se dégageait du visage tout entier lorsqu'il s'animait au cours de la conversation. Coleridge lui-même avait conscience de cette ambiguïté où il voyait une caractéristique profonde de sa personnalité.

[3] « You had a great loss in not seeing Coleridge. He is a wonderful man. His conversation teems with soul, mind and spirit. Then he is so benevolent, so good-tempered and cheerful and, like William, interests himself so much about every little trifle. At first, I thought him very plain, that is for about three minutes; he is pale and thin, has a wide mouth, thick lips and not very good teeth, longish, loose-growing, half-curling, rough black hair... But if you hear him speak for five minutes you think no more of them. His eye is large and full, not dark but grey; such an eye as would receive from a heavy soul the dullest expression; but it speaks every emotion of his animated mind... He has fine, dark eyebrows and an overhanging forehead » (WL, I, 168). William Wordsworth souligne lui aussi, à plusieurs reprises, le grand front et les yeux de son ami, en particulier dans : *Stanzas written in my Pocket-Copy of Thomson's Castle of Indolence* (WPW, II, 25, 26).

« Mon visage », écrit-il à Thelwall [4] en novembre 1796, « lorsqu'il ne s'anime pas sous l'effet de l'éloquence du moment, exprime une grande indolence et une bonhomie non moins grande, à vrai dire presque stupide. Ce n'est qu'une ébauche de visage : il est gros et rond, flasque, ce qu'il exprime surtout, c'est le manque d'expression. Cependant l'on me dit que mes yeux, physionomiquement, mes sourcils et mon front sont bons; mais c'est une chose que le titulaire ignore. Quant à ma silhouette, elle est assez bien faite, mesurée en pieds et pouces; mais le port est gauche et la démarche, le personnage tout entier laissent voir une *indolence susceptible d'énergie* ».

Malgré une robustesse indéniable — dont on a la preuve dans les distances incroyables qu'il parcourait à pied soit seul, soit en compagnie d'amis, sur les routes du Somersetshire comme sur les landes du Cumberland, et plus encore peut-être dans la longue résistance opposée à la maladie, à l'alcool, à l'opium — Coleridge semble avoir été affecté par une sorte d'incapacité physiologique à fournir un effort prolongé sans défaillance; à Cambridge, lorsqu'il n'est plus soutenu par la rigide discipline de *Christ's Hospital*, lorsqu'il se trouve libéré des contraintes imposées par Boyer et sa férule, il s'abandonne à la fantaisie du jour et manifestement perd son temps; toute sa vie, il composera par élans, fulgurants parfois, et par à-coups; souvent, à son grand désespoir, il restera de longues semaines sans écrire une ligne. Nous tenterons plus loin d'analyser les causes complexes de cette apparente indolence. Mais nous devons dès maintenant constater l'existence, parallèlement à l'indolence physique, d'une intense, d'une inépuisable activité mentale — de cette flamme, de cette vie intérieure qui, comme l'avait remarqué Dorothy Wordsworth, transformait un visage naturellement inexpressif lorsque l'homme se mettait à parler. Son infatigable curiosité intellectuelle ne connaissait pas de limites; mais alors que chez les hommes de moindre envergure, cette curiosité, plus superficielle, disparaît sans laisser de traces profondes, Coleridge enregistrait, notait, comparait, méditait; sa mémoire était

[4] « ... My face, unless when animated by immediate eloquence, expresses great sloth, and great, indeed, almost idiotic good-nature. 'Tis a mere carcase of a face; fat, flabby, and expressive chiefly of inexpression. Yet I am told that my eyes, eyebrows, and forehead are physiognomically good; but of this the deponent knoweth not. As to my shape, 'tis a good enough shape if measured, but my gait is awkward, and the walk and the whole man indicates *indolence capable of energies* » (CL, I, 259).

Dans un poème de 1791, Coleridge parle de « that fat vacuity of face » (PW, I, 32), et Mrs Sandford rapporte une tradition de Stowey selon laquelle Coleridge déclarait volontiers : « I have the brow of an angel and the mouth of a beast » (Poole, I, 224). Cf. Chambers, 66; Lowes, 532.

excellente [5]; mise en présence de la masse des matériaux accumulés par elle, l'intelligence se mettait inlassablement au travail, opérait des rapprochements en profondeur, entreprenait l'édification de grands ensembles où chaque détail devait avoir sa place. Mais cette incessante et intense activité l'épuisait et il se trouvait sans énergie au moment de l'effort créateur; s'il n'avait pas, alors, quelque stimulant extérieur, la présence d'amis chers ou d'un auditoire avec lesquels il pût se trouver en sympathie intellectuelle, son inertie naturelle reprenait le dessus.

Toutefois, même ceux des contemporains qui ont montré le plus de sévérité dans leurs jugements n'ont pas manqué d'exprimer leur admiration pour les dons extraordinaires de Coleridge, pour la vie intérieure intense qui émanait de toute sa personne. C'est en particulier le cas de Hazlitt qui devait garder le souvenir inoubliable du premier jour où il le vit et l'entendit prêcher à l'église dissidente de Shrewsbury en janvier 1798 :

> « Lorsque j'arrivais, l'orgue jouait le psaume 100; lorsqu'il eut terminé, M. Coleridge se leva et annonça le texte du sermon : « Et il se retira dans la montagne pour prier, *sans compagnons, Seul.* » Lorsqu'il annonça ce texte, sa voix « s'éleva comme l'encens de riches parfums distillés » et lorsqu'il arriva aux derniers mots qu'il prononça d'un ton grave, fortement et distinctement, j'eus l'impression, moi qui étais encore jeune, que les paroles que j'entendais jaillissaient du plus profond de l'âme humaine et que cette prière eût pu remplir l'univers entier en un silence solennel. L'image de saint Jean se présenta à mon esprit, l'image « de celui qui crie dans le désert, les reins ceints de cuir, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage ». Puis le prédicateur se lança alors dans son sujet comme un aigle en plein vol joue avec le vent. Le sermon traitait de la paix et de la guerre; de l'église et de l'état — non de leur union, mais de leur séparation — de l'esprit du monde et de l'esprit du christianisme, présentés non comme identiques, mais opposés... Je n'aurais pas connu de plus grand ravissement si j'avais entendu la musique des sphères. Poésie et philosophie étaient réunies. La Vérité et le Génie s'étaient rejoints, sous les yeux et avec l'approbation de la Religion [6]. »

[5] Elle ne venait à faillir qu'en matière de dates ou, plus rarement, en matière de manuscrits, d'édition et impression. Son ancien condisciple de *Christ's Hospital* Charles Le Grice décrit ainsi les soirées qu'ils passaient ensemble à Cambridge : « Ever and anon, a pamphlet issued from the pen of Burke. There was no need of having the book before us. Coleridge had read it in the morning and in the evening he would repeat whole pages verbatim. » *Gentleman's Magazine*, déc. 1834; Chambers, 20; Hanson, 33.

[6] « When I got there, the organ was playing the 100th Psalm and when it was done, Mr Coleridge rose and gave out his text : « And he went up into the mountain to pray, *Himself, Alone.* » As he gave out his text, his voice « rose like a stream of rich distilled perfumes », and when he came to the two last words, which he pronounced loud, deep and distinct, it seemed to me, who was then young, as if the sounds had echoed from the bottom of

Il est regrettable que nous ne possédions pas le texte de ce sermon prononcé à une époque où Coleridge songeait sérieusement à devenir ministre unitarien — c'était la raison de sa présence à Shrewsbury où il y avait une vacance probable [7] — et où il était tout pénétré de la pensée de Milton; il est aisé d'imaginer dans quelle brillante demi-improvisation, à son habitude, il avait dû se lancer et quel parti il avait dû tirer des deux mots : « *Himself, Alone* », servi par cette belle voix grave qui savait respecter les silences et les rythmes et qui faisait l'admiration de tous lorsqu'il récitait *Christabel* ou *Kubla Khan*. Sans doute, comme le dit fort bien Hazlitt, poésie, philosophie, religion se trouvaient-elles harmonieusement réunies comme elles l'étaient déjà chez le jeune prodige de *Christ's Hospital*, à la fois « logicien, métaphysicien et barde ».

Au sein d'une personnalité étonnamment riche et complexe, l'intelligence, la sensibilité, l'imagination se rejoignaient, s'interpénétraient, collaboraient étroitement pour former un ensemble d'une profondeur singulière, aux résonances multiples. Une immense culture philosophique et littéraire venait informer une méditation sans cesse au travail, alimentée par les expériences les plus diverses de la vie quotidienne, ravivée, soutenue, infléchie par les fluctuations de la sensibilité. Une capacité intellectuelle exceptionnelle était alliée à une sensibilité extrêmement délicate, presque maladive, dont le travail souterrain accompagnait infailliblement les démarches de l'intellect, leur fournissant souvent l'impulsion initiale nécessaire, les renforçant et les enrichissant à l'occasion, parfois s'opposant douloureusement à elles, mêlant de façon inextricable les préférences secrètes du cœur aux conclusions lucides de la raison.

Aussi la pensée proprement philosophique est-elle intimement liée, chez Coleridge, à la pensée tout court; et la pensée tout court ne saurait être séparée de la personnalité. Parlant de sa critique littéraire, si neuve et si féconde à tant d'égards, Miss A. D. Snyder n'hésite pas à déclarer :

the human heart and as if that prayer might have floated in solemn silence through the universe. The idea of John came into my mind « of one crying in the wilderness, who has his loins girt about and whose food was locusts and wild honey ». The preacher then launched into his subject like an eagle dallying with the wind. The sermon was upon peace and war; upon church and state — not their alliance, but their separation — on the spirit of the world and the spirit of Christianity, not as the same but as opposed to one another... I could not have been more delighted if I had heard the music of the spheres. Poetry and philosophy had met together. Truth and Genius had embraced, under the eye and with the sanction of Religion. » *My First Acquaintance with Poets*, Hazlitt, XVII, 108.

[7] Le titulaire, un certain John Rowe, était sur le point de prendre sa retraite. Cf. Chambers, 87; Hanson, 221, 222.

« Il y a un élément dans la critique de Coleridge qui inévitablement ramène le chercheur, tôt ou tard, à l'étude du tempérament philosophique de l'homme... Au-delà de toutes les sources, de toutes les causes historiques définissables, il n'est personne probablement qui ait tenté un examen approfondi de la critique chez Coleridge sans constater qu'il lui fallait, à un degré tout à fait inhabituel, s'occuper d'une personnalité [8]. »

Inversement, on peut dire que la biographie de Coleridge se ramène à l'histoire d'une pensée, en ce sens que ce qui comptait véritablement pour lui, c'était la vie de l'esprit, les divers événements du monde extérieur et de sa propre existence ne prenant de signification profonde à ses yeux qu'en fonction de l'évolution générale de sa pensée. Aussi l'homme qui sans aucun doute a le mieux saisi les secrets de la personnalité de Coleridge, le professeur Humphry House, trop tôt disparu du cercle des Coleridgiens, conclut-il sans hésiter que « son histoire est l'histoire d'une pensée [9] ».

Le dur régime de *Christ's Hospital,* que décrit Lamb si complaisamment et qu'ignore superbement Coleridge [10], les frasques de Cambridge, les ennuis d'argent, le voyage en Allemagne, le séjour à Malte et même les amours déçus, qu'il s'agisse de Mary Evans ou de Sara Hutchinson, ne pèsent pas très lourd en regard des étapes marquantes de la pensée; et certains grands événements, la rencontre avec Southey, la pantisocratie — son édification, comme son échec — l'amitié des Wordsworth ne prennent toute leur importance qu'en fonction de la pensée, d'une pensée sans cesse à la recherche de la vérité morale et métaphysique.

[8] « There is that in Coleridge's criticism which inevitably brings back the investigator, sooner or later, to a study of the man's philosophical temperament... In spite of all definable historic causes and sources, probably no writer has attempted a thoroughgoing discussion of Coleridge's criticism without finding that he was having to deal to an unwonted extent with a personality. » A.D. Snyder, *The Critical Principle of the Reconciliation of Opposites as Employed by Coleridge.* Ann Arbor, University of Michigan Press, 1918, p. 12.

Miss Snyder s'est surtout intéressée à la pensée philosophique de Coleridge; elle a eu le mérite d'entreprendre la difficile publication du Manuscrit « *Logic* » du British Museum (Egerton 2825 et 2826); A.D. Snyder : *Coleridge on Logic and Learning,* New Haven : Yale University Press, 1929.

[9] « It is now a familiar line of approach to say that the outward events of Coleridge's life are of quite secondary importance and that his history is the history of a mind. » H. House, *Coleridge, The Clark Lectures 1951-52,* Londres : Rupert Hart-Davis, 1953, p. 13.

[10] Il est intéressant, à cet égard, de comparer le tableau de la vie à Christ's Hospital d'une part chez Lamb (*Recollections ef Christ's Hospital,* Gentleman's Magazine, juin 1813, Lamb, I, 162-174, et *Christ's Hospital Five and Thirty Years Ago,* dans *Essays of Elia,* Lamb, II, 14-26), d'autre part chez Coleridge (*Biographia Literaria,* ch. I; BL, I, 1-18). Coleridge ne s'intéresse qu'à l'enseignement et à la façon dont était donné cet enseignement.

La première allusion que nous ayons au projet d'une « biographie littéraire », ou plutôt « métaphysique », se trouve dans une note des carnets que l'on peut dater de septembre 1803; elle est significative :

> « Seem to have made up my mind to write my metaphysical works, as *my Life, & in* my Life — intermixed with all the other events or history of the mind & fortunes of S. T. Coleridge [11]. »

En somme c'est ce qu'avait voulu faire Wordsworth dans *The Prelude*, où il se proposait de retracer « la croissance de l'esprit d'un poète [12] ». L'intention dans les deux cas correspondait au sentiment de la complexité de la nature humaine, à la conviction très nette, bien que confuse dans son application, qu'il n'était pas possible de séparer la pensée abstraite de la vie et des impressions laissées par la vie, de dissocier ce que notre auteur appelait « *the history of the mind* » de ce qu'il appelait « *the fortunes of S. T. Coleridge* ». Mais les proportions étaient inversées; chez Wordsworth, la vie et les impressions laissées par la vie — avec au premier plan, bien entendu, les multiples contacts avec la nature — étaient l'élément prédominant; chez Coleridge, le développement de la pensée absorbait la vie, il devenait la vie entière.

A ce titre, on peut dire, comme le fait J.-J. Mayoux dans le bref et dense chapitre qui ouvre l'étude intitulée *Vivants Piliers*, que Coleridge est « à vingt ans tel qu'il sera toujours [13] ». Sans doute est-ce à vingt ans qu'apparaît « l'angoisse silencieuse et solitaire »; l'enthousiaste condisciple de Charles Lamb ne la connaissait pas; mais dès *Christ's Hospital*, dès les années d'enfance à Ottery St-Mary, où il dévorait en secret les ouvrages imprudemment laissés par son père à la portée de sa main [14], le jeune Coleridge présente les signes de cette insatiable avidité intellectuelle qui est l'un des traits fondamentaux de sa personnalité

[11] NB, 1515.

[12] *The Prelude, or, Growth of a Poet's Mind, An Autobiographical Poem*, ed. by E. De Selincourt, Oxford, 1926.

[13] « ... on le verra à vingt ans tel qu'il sera toujours et qu'on prétendra que l'opium l'a fait, déchiré, paralysé, témoin lucide de son abjection et de son impuissance. Au commencement est l'angoisse : « J'ai fui dans les débauches l'angoisse silencieuse et solitaire... » Les militaires, pour lui rendre la liberté, décideront qu'il est fou. Le fait est qu'il dépasse follement chaque circonstance, qu'il outre follement chaque sentiment. » *Vivants Piliers*, Paris, Julliard, 1960, p. 10.

[14] Voir les lettres autobiographiques à Thomas Poole, en particulier la lettre du 9 octobre 1797 : « ... hence I took no pleasure in boyish sports — but read incessantly... At six years old I remember to have read Belisarius, Robinson Crusoe & Philip Quarle — and then I found the Arabian Nights' entertainments... My father found out the effect, which these books had produced — and burnt them » (CL, I, 347).

et qui, malgré les fluctuations de la pensée, variera peu dans sa forme et ses manifestations jusqu'à la fin de sa vie. Ne le voit-on pas, alors qu'il n'avait pas dix ans, au printemps de 1782, disserter dans les tavernes de Londres, comme il dissertera à Nether Stowey, à Greta Hall et plus tard à Highgate, écouté en silence par un auditoire admiratif ? Il avait été accueilli, en attendant son admission à *Christ's Hospital,* par son oncle maternel, John Bowdon, marchand de tabac et employé chez un assureur maritime, dont la maison était située à côté du Stock Exchange. L'homme était généreux, bienveillant, mais c'était un pilier de cabaret [15]. Il reçut son neveu avec grand plaisir et le promena, malgré son jeune âge, dans les cafés qu'il fréquentait habituellement autour du Stock Exchange.

> « Mon oncle était très fier de moi et prit l'habitude de m'emmener de café en café, et de taverne en taverne, où je buvais, parlais, discutais, comme si j'avais été un homme. Rien n'était plus commun que d'entendre un groupe important d'auditeurs s'écrier en ma présence que *j'étais un prodige,* etc... etc... [16]. »

L'angoisse viendra plus tard; le jeune Pic de la Mirandole, plongé dans les mystères de Jamblique et de Plotin, est trop enthousiaste pour la connaître. Mais cette angoisse que l'étudiant de Cambridge se met à éprouver en face de l'univers et de lui-même nous semble relever autant de l'intelligence que de la sensibilité. Elle est l'angoisse métaphysique de tous les grands penseurs autant qu'une défaillance de la volonté ou une faiblesse de la sensibilité. L'intelligence est prise de vertige devant les mystères du monde qu'elle cherche à pénétrer; la sensibilité, avertie que la destinée humaine est indissolublement liée à ces mystères, s'émeut à leur spectacle. Bien vite, l'intelligence prend conscience de ses limites et mesure la complexité des choses : elle n'ose risquer une explication sur un point, alors que tant d'autres, qu'elle devine connexes, ne sont encore résolus. Et la sensibilité s'irrite de cette impuissance, s'en effraye, fait retour sur elle-même, paralyse l'intelligence en l'accablant de ses émois et de ses reproches; puis, servie par l'imagination, qui ne tarde pas à présenter le tableau le plus noir d'un échec partiel ou momentané, conduit irrémédiablement au découragement et à l'abdication.

[15] « He was generous as the air & a man of very considerable talents — but he was a Sot » (CL, I, 388).

[16] Cinquième lettre autobiographique à Thomas Poole, 19 février 1798 (CL, I, 388) ; « My uncle was very proud of me and used to carry me from Coffee-House to Coffee-House, and Tavern to Tavern, where I drank & talked & disputed, as if I had been a man —. Nothing was more common than for a large party to exclaim in my hearing, that *I was a prodigy*, etc... etc... »

2. — Enfance et adolescence.

Si l'hérédité eut sa part dans l'éclosion précoce de ces dons extraordinaires chez le jeune Coleridge, c'est du côté du père, le pasteur John Coleridge, qu'il faut chercher des antécédents valables.

Nous savons relativement peu de choses sur les ancêtres du poète. E. K. Chambers arrive seulement à la conclusion que, du côté paternel comme du côté maternel, ils appartenaient tous à de vieilles familles du Devonshire [17]. L. Hanson donne à la fin de son étude [18] un tableau généalogique qui remonte à l'arrière-grand-père de Coleridge; mais l'affiliation n'est nullement certaine [19].

La mère du poète, Ann Bowdon [20], seconde femme de John Coleridge, appartenait à une famille d'honnêtes et solides fermiers du Devonshire [21]. J. D. Campbell, qui est la source la plus sûre pour les biographes contemporains, la décrit comme une femme

> « heureusement dotée d'un esprit plus pratique que son mari. Elle était à peu près sans instruction et peu émotive; mais c'était une épouse, une mère et une ménagère admirable [22] ».

La note finale ne corrige guère la sévérité de l'appréciation dans son ensemble. Nous savons, par ailleurs, qu'elle détestait « ces demoiselles qui jouent du clavecin », préférant pour les jeunes personnes les vertus plus robustes dont elle croyait elle-même avoir l'apanage [23]. Malgré nous, et bien que ce soit sur un tout autre plan, nous ne pouvons oublier que son fils, tout au contraire, devait toujours songer avec nostalgie « à la jeune fille au tym-

[17] Chambers, p. 1-3. On pourra consulter toutefois *The Story of a Devonshire House*, by Lord Coleridge, Londres, 1905, et l'article de E.H. Coleridge, qui résume tout ce que l'on sait sur la famille dans : *Coleridge, Studies by Several Hands on the Hundredth Anniversary of his Death*, Londres, Constable, 1934, p. 5 et suiv.

[18] Hanson, p. 576-577. Le tableau donne par contre la généalogie complète, qui ne présente pas le moindre intérêt, de Frances Duke Taylor, épouse de James Coleridge, dit « le Colonel », frère du poète.

[19] Cf. Chambers, p. 2 : « A John Coleridge, who married a Sarah Ealeb at Dunsford in 1694, may have been the poet's great grandfather... » Il est toutefois piquant de remarquer que cet obscur ancêtre s'était épris d'une « Sarah »...

[20] ou « Bowden ». Dans les lettres, Coleridge écrit normalement « Bowden ».

[21] « My family on my Mother's side can be traced up, I know not how far — The Bowdens inherited a house - stye & a pig - stye in the Exmore Country, in the reign of Elizabeth, as I have been told — & to my own knowledge, they have inherited nothing better since that time » (CL, I, 302).

[22] « The Vicar's wife was fortunately of a more practical turn than himself. She was, comparatively, an uneducated woman, and unemotional; but was an admirable wife, mother and house-keeper » (JDC, XII).

[23] JDC, XII : « and although she disliked - « your harpsichord ladies », determined to make gentlemen of her sons — an ambition in which their father was deficient ». Elle regrettait Christ's Hospital pour Samuel, elle eût préféré Charterhouse (Chambers, 7).

panon, aperçue un jour en une vision [24] ». Il ne montra jamais envers elle que la déférence filiale qu'il lui devait. Dans les premières lettres qu'il lui écrit de *Christ's Hospital*, il l'entretient sans chaleur des menus détails de sa vie d'écolier; nulle part, il ne lui parle comme à une confidente qui serait chère à son cœur, nulle part il ne s'émeut [25]. Le bref jugement qu'il porte sur elle dans la deuxième lettre autobiographique à Poole : « Ma mère gérait admirablement l'économie de la maison, elle en avait la direction exclusive » semble résumer parfaitement les sentiments qu'il éprouvait à son égard [26].

Il en était tout autrement pour celui que Coleridge appelait « mon père vénéré » et auquel il pensait ressembler physiquement et moralement [27]. Malgré sa mort prématurée [28], il lui doit beaucoup; il fut pour lui l'exemple d'une vie digne, intègre et pieuse, animée par une grande intelligence et un idéalisme ardent. On trouve chez cet homme foncièrement bon, naïvement confiant en son érudition théologique et classique — Coleridge disait de lui qu'il était un véritable « *Parson Adams* [29] » — plus d'un trait qui annoncent la forme d'esprit et les tendances profondes du tempérament de son treizième et dernier enfant.

John Coleridge, pasteur titulaire de la paroisse d'Ottery St-Mary, directeur de la *King's New Grammar School* et *Chaplain*

[24] « *A damsel with a dulcimer*
In a vision once I saw »
(*Kubla Khan*, vers 36-37; PW, I, 295).

[25] Voir par exemple la lettre du 4 février 1785, qui est la première lettre de Coleridge que nous possédions (CL, I, 1) : « Dear Mother, — I received your letter with pleasure on the second instant... I also with gratitude received the two handkerchiefs and the half-a-crown from Mr Badcock, to whom I would be glad if you could give my thanks... My uncle, aunt, and cousins join with myself and Brother in love to my sisters, and hope they are well, as I, your dutiful son S. Coleridge, am at present. »

Voir également CL, I, 21, 38 (et la traduction du texte latin de la lettre p. 40), 57, 63, 409 et 803 : « You will give my love & Duty to my Mother, of whose health & good spirits I am delighted to hear » (lettre à son frère George du 3 juin 1802).

[26] « My Mother was an admirable Economist, and managed exclusively » (CL, I, 310).

[27] « Had I not felt a greater reverence for all that bear the name of my revered Father (and whom, I confess, I have a feeling, one third pride & two thirds tenderness in being told that I strongly resemble him in person and mind)... » (Lettre à son frère George du 11 mai 1808, CL, III, 104) et plus tard : « because I felt and feel myself sinking into the grave and yet from my constitutional likeness to my Father anticipate, that my death will be sudden or after a very short illness » (Lettre à John M. Gutch de janvier 1817; CL, IV, 700).

[28] Survenue en 1781, alors que le jeune Samuel n'avait pas encore neuf ans. Voir le récit pathétique de cette fin brutale dans CL, I, 355.

[29] « I need not detain you with his Character — in learning, good-heartedness, absentness of mind, & excessive ignorance of the world, he was a perfect *Parson Adams* » (CL, I, 310).

priest de la Collégiale, n'avait pas eu une jeunesse facile. Il était le fils d'un John Coleridge, tisserand et drapier à Crediton, bourgade proche d'Exeter. Une tradition dont Coleridge se fait l'écho, mais dont il ne garantit nullement l'authenticité [30], veut que le drapier ait fait faillite aux alentours de 1735 et se soit vu dans l'obligation d'envoyer son fils chercher fortune de par le vaste monde, nanti d'une demi-couronne et de sa bénédiction. Quoi qu'il en soit, il devait posséder de l'énergie, le goût de l'étude et d'indiscutables capacités intellectuelles, car il enseigna très jeune comme maître d'école dans une bourgade du Devonshire avant de se faire admettre à force de travail et de persévérance à Sidney Sussex College, Cambridge, où, nous dit son fils,

> « il se distingua dans l'étude de l'hébreu et des mathématiques et aurait pu obtenir une *fellowship* — s'il n'avait été marié [31] ».

De Quincey a tracé de John Coleridge un portrait devenu légendaire; avec un sourire indulgent, il nous le présente auteur d'une grammaire latine où « par souci de simplification pour les jeunes esprits » les appellations traditionnelles des déclinaisons se trouvaient bouleversées et où l'ablatif devenait le cas « *quale* — *quare* — *quidditif* »; ou encore il nous le montre en chaire, citant devant ses ouailles ravies des passages de l'Ecriture en hébreu, qui, disait-il, « était le langage direct de l'Esprit Saint [32] ».

[30] « These sketches I received from my mother and Aunt; but I am utterly unable to fill them up by any particularity of times, or places, or names... I cannot pledge myself for the accuracy of the accounts... » (CL, I, 303).

[31] « While his first wife lived, having scraped up money enough, at the age of 20 he walked to Cambridge, entered at Sidney College, distinguished himself for Hebrew and Mathematics & might have had a fellowship; if he had not been married » (*ibid.*). En fait, il avait non pas vingt ans, mais vingt-huit ans; sa première femme devait mourir quatre ans plus tard, lui laissant trois enfants (E.K. Chambers, 3; E.H. Coleridge, *op. cit.*, p. 6).

[32] « In particular an attempt is made to reform the theory of the cases; and it gives a pleasant specimen of the rustic scholar's *naiveté* that he seriously proposes to banish such vexatious terms as the *accusative;* and, by way of simplifying the matter to tender minds, that we should call, it, in all time to come, the « *quale — quare — quidditive* » case, upon what incomprehensible principle I could never fathom. He used regularly to delight the village flock, on Sundays, with Hebrew quotations in his sermons, which he always introduced as « the immediate language of the Holy Ghost ». De Quincey, *Samuel Taylor Coleridge, Collected Writings*, ed. D. Masson, Londres, 1896, p. 165.

« *L'accusatif* » est évidemment une erreur de De Quincey. Coleridge donne une version légèrement différente : « My father's new nomenclature was not likely to become popular, altho' it must be allowed to be both sonorous and expressive — exempli gratia — he calls the ablative the Quippe — quare — quale — quia — quidditive case ! » (CL, I, 310).

Mais la grammaire donne bien : « quale — quarec — quidditive case » (*A Critical Latin Grammar, containing clear and distinct rules for boys just initiated*, 1772, p. XIV et 161).

Sans doute le personnage avait-il une candeur bien sympathique, qu'il est permis jusqu'à un certain point de retrouver chez son fils. Mais ce serait une erreur, à la suite de De Quincey, de le considérer comme un être falot et légèrement ridicule. On trouve chez lui la curiosité intellectuelle et la vaste culture qui caractérisent le benjamin de la famille. Outre la fameuse grammaire latine et quelques opuscules à l'usage des écoliers, il écrivit plusieurs articles pour le *Gentleman's Magazine,* collabora aux travaux de Benjamin Kennicot sur le Vieux Testament, publia en souscription un substantiel ouvrage d'exégèse [33] ainsi que certains de ses sermons où, avec une hardiesse toute coleridgienne, il ne craignait pas d'aborder des sujets d'une brûlante actualité [34].

Ce qui nous paraît le plus intéressant chez lui, pour autant que nous puissions le connaître, est la volonté d'un examen critique des choses, qu'il s'agisse de la nomenclature des déclinaisons latines ou des raisons qu'a l'Angleterre de poursuivre la guerre contre ses colonies d'Amérique révoltées. N'est-il pas significatif de le voir rejeter la routine, les habitudes acquises pour justifier ses innovations, opposant la « coutume » à la « raison [35] » ? Son esprit curieux ne se contente pas des vues superficielles du commun; il s'efforce d'atteindre le fond des choses, ici de jeter un pont entre l'ablatif, tel qu'il figure dans la déclinaison, et les démarches profondes de la pensée qu'il exprime; comme le fera plus tard son fils, « logicien » autant que « métaphysicien », il va droit à l'essentiel : le difficile mécanisme de la pensée en face du réel, contestant, rejetant tout ce qui relève de la frivolité, de la vanité ou du caprice des hommes et n'est pas solidement fondé en raison.

Les affinités entre le père et le fils furent renforcées, semble-t-il, par la très grande affection qu'ils se portaient mutuellement durant la première enfance du poète; John Coleridge avait cinquante-trois ans lorsque naquit Samuel et, comme il arrive souvent, il conçut pour son dernier né un attachement rendu plus vif par le grand nombre d'années qui les séparait; il devina rapidement en lui des dons exceptionnels et très tôt décida qu'il serait

[33] *Miscellaneous Dissertations,* arising from the 17 th and 18 th chapters of the book of Judges, 1768, 275 p.

[34] *Government not originally proceeding from Human Agency, but Divine Institution,* shewn in a Sermon preached at Ottery St-Mary Devon, december 13, 1776, on the Fast Day, appointed by reason of our - much - to-be lamented American War, and published at the request of the hearers. By John Coleridge, Vicar of and Schoolmaster at Ottery St-Mary, Devons, London : printed for the Author, 1777.

[35] Il propose « prior, possessive, attributive, posterior, interjective and quare — quale — quidditive » pour remplacer les appellations traditionnelles, « for which antiquity pleads in opposition to reason » (*A Critical Latin Grammar,* VIII). Remarquons que « *possessive case* » a subsisté.

pasteur comme lui-même; il s'établit entre eux une sorte de confiance, d'entente profonde que Coleridge ne devait jamais oublier :

> « Je lisais tous les livres qui me tombaient sous la main, sans distinction »

écrit-il beaucoup plus tard, le 16 octobre 1797, dans une lettre autobiographique à Poole,

> « mon père m'aimait tendrement; il avait l'habitude de me prendre sur ses genoux et d'avoir de longues conversations avec moi. Je me rappelle qu'à huit ans je revenais avec lui, un soir d'hiver, d'une ferme située à un mille d'Ottery — et il me dit le nom des étoiles — m'expliqua que Jupiter était mille fois plus grand que notre terre, et que les autres étoiles qui scintillaient étaient des soleils qui avaient des astres tournant autour d'eux — quand nous fûmes rentrés à la maison, il me montra comment ils tournaient en cercle. Je l'écoutai avec ravissement et admiration... [36] ».

En présence de l'immensité et du mystère de l'univers cosmique, l'enfant ressentait profondément la calme poésie émanant de ce soir d'hiver où le pasteur était allé rendre visite à quelque fermier du voisinage; il était tout pénétré de l'harmonie de cette scène, où les hommes semblaient vivre en paix sous le firmament étoilé et à laquelle le père tout proche apportait la consécration de sa présence et de sa tendresse. Ces impressions d'enfance, où l'intelligence, la sensibilité, l'imagination avaient chacune leur part, devaient laisser sur le jeune Samuel leur empreinte indélébile [37].

[36] « My Father was very fond of me, and I was my mother's darling » (CL, I, 347).

« My Father (who had so little of parental ambition in him, that he had destined his children to be Blacksmiths etc. & had accomplished his intention but for my Mother's pride and spirit of aggrandizing her family) my father had however resolved that I should be a Parson » (CL, I, 354).

« I read every book that came in my way without distinction — and my father was fond of me & used to take me on his knee and hold long conversations with me. I remember that at eight years old I walked with him one winter evening from a farmer's house a mile from Ottery — & he told me the names of the stars and how Jupiter was a thousand times larger than our world — and that the other twinkling stars were Suns that had worlds rolling round them — & when I came home, he shewed me how they rolled round — I heard him with a profound delight and admiration... » (CL, I, 354).

[37] On retrouve le sentiment éprouvé devant les sphères célestes et leurs révolutions dans la *Greek Ode on Astronomy*, écrite à Cambridge en 1792 pour la *Browne Gold Medal*, qui fut d'ailleurs attribuée à un autre. Le texte grec en a été perdu, mais nous avons la traduction anglaise qu'en fit Southey en 1802 (*The Complete Poetical Works of Robert Southey, Collected by himself*, 10 vol., Londres, 1837-1838, II, 170-174). Le texte intégral de cette traduction est reproduit par J. Beer, *Coleridge The Visionary*, Appendix I, p. 297-300. Cf. les vers suivants de la strophe V :

« Beyond where Mars his fiercer light can fling,
And Jupiter's vast plains,
(The many belted king) »

Il apprit à lire à l'âge de trois ans, à l'école maternelle de la « vieille dame Key, qui était tout le portrait de l'institutrice de Shenstone [38] », puis, à six ans, entra à la *Grammar School* d'Ottery St-Mary, où il fut en butte aux tracasseries des élèves de son père qui ne cessaient de le tourmenter [39].

Son instruction proprement dite commença à *Christ's Hospital* où il entra en septembre 1782, un an après la mort du pasteur.

La vieille école [40] des « *blue coat boys* » de Newgate Street avait certes ses défauts, notamment les terribles châtiments corporels décrits par les anciens élèves, la brutalité ambiante qui était de règle dans les « *grammar schools* » aussi bien que dans les « *public schools* » du temps, un certain nombre de pratiques archaïques, telles que le port de l'humiliante livrée bleue et jaune, la routine enfin des longs et lassants exercices religieux propres à détourner les esprits de tout sentiment authentique [41], mais l'enseignement que l'on y donnait, tout au moins pour ceux des élèves capables d'arriver jusqu'à la *Upper Grammar School*, semble avoir été excellent; il était soit pratique et d'ordre général, pour ceux des élèves destinés à devenir officiers de marine ou hommes d'affaires, soit classique, à l'intention de ceux qui avaient la chance d'être choisis pour l'église anglicane et l'université. Malgré la discipline féroce de la maison, qui comptait près de cinq cents élèves, malgré les méthodes sévères employées par la plupart des maîtres, il semble qu'un goût sincère de l'étude, qu'un réel intérêt pour les lettres et la philosophie aient prévalu chez les élèves de la section classique.

Nombre des anciens camarades de Coleridge et de Lamb devaient devenir d'érudits professeurs, des hommes d'église cultivés, des écrivains de talent. George Richards, « le pâle et studieux *hélléniste* [42] », remporte brillamment en 1791 le *Newdigate Prize* d'Oxford, pour une dissertation intitulée : *The Aboriginal Britons*. Thomas F. Middleton, de trois ans plus âgé que Coleridge et qui

[38] CL, I, 312.

[39] CL, I, 347.

[40] Sur *Christ's Hospital*, voir Lamb, *Recollections of Christ's Hospital*, dans Lamb, I, 162-174, et *Christ's Hospital Five and Thirty years Ago*, Lamb, II, 14-26, et Leigh Hunt, *Autobiography*, éd. R. Ingpen, Londres, 1903, vol. I, ch. III. L. Landré, dans *Leigh Hunt, Contribution à l'histoire du Romantisme anglais*, I, *L'Auteur*, Paris, 1935 consacre quelques pages très intéressantes à la vie de l'école (pages 25-32) et donne une très complète bibliographie (p. 25). Consulter en particulier : R. Brimley Johnson, *Christ's Hospital : Recollections of Lamb, Coleridge and Leigh Hunt*, Londres, 1896; J. Derocquigny, *Ch. Lamb, sa Vie et ses Œuvres*, Lille, 1904 (p. 25-38); et E. Blunden, « Coleridge and Christ's Hospital », dans E. Blunden and E.L. Griggs, *op. cit.*, p. 55 et *sq.*

[41] C'est du moins ce que pensait Leigh Hunt (*Autobiography*, I, ch. III, 68). Voir L. Landré, *op. cit.*, p. 26.

[42] Lamb, *Essays of Elia* (Lamb, II, 24) : « a pale, studious grecian ».

fut pour lui tant à *Christ's Hospital* qu'à Cambridge, « un patron et un protecteur [43] », fait connaître au jeune Samuel les sonnets de Bowles et attire sur lui l'attention de Boyer, après avoir découvert son jeune condisciple assis dans un coin du cloître, en train de lire Virgile « pour son plaisir [44] »; en 1793, il publie à Gainsborough un recueil d'essais intitulé *The Country Spectator* et en 1813 devient évêque de Calcutta. L'infortuné Robert Allen, « à la mine ouverte et souriante, et plus ouverte encore lorsqu'il riait franchement [45] », fait de remarquables études de médecine à Balliol, puis à Westminster Hospital; mais il est poète à ses heures et abandonne la chirurgie pour faire du journalisme et vivre de sa plume, sans grand succès, semble-t-il [46]. Charles Valentine Le Grice poursuit ses études à Cambridge, entre dans les ordres, devient pasteur d'une riche paroisse du Cornwall, publie quelques sonnets et quelques essais en prose; probablement assis à côté de Coleridge dans la classe de Boyer [47], il se livre avec le jeune Pic de la Mirandole à ces brillantes joutes oratoires dont Lamb nous fait, dans les *Essais d'Elia*, un si vivant tableau, soulignant fort bien la façon dont la solide et pénétrante intelligence de Coleridge se révèle moins rapide et moins agile que celle de son partenaire, en raison même de ses très grandes qualités :

> « Nombreux étaient les « assauts d'esprit » (pour nous amuser à peindre les choses comme le fait notre bon Fuller) entre lui et C. V. Le G. que je vois tous deux semblables l'un à un grand gallion espagnol, l'autre à un vaisseau de guerre anglais; Maître Coleridge, pareil au premier, était construit beaucoup plus haut de bord en savoir, il était massif, mais lent dans ses évolutions; C.V.L., comme le vaisseau de guerre anglais, d'une masse moins imposante, mais plus léger à la manœuvre savait tourner en toutes circonstances, louvoyer et profiter de tous les vents, grâce à la promptitude d'un esprit vif et inventif [48]. »

[43] « a schoolfellow... who during the whole time he was in our first form (or, in our school language a Grecian) had been my patron and protector » (BL, I, 8).

[44] Gillman, 19. Middleton, qui travaillait à Pembroke College en vue d'obtenir une *fellowship*, devait considérablement aider Coleridge au cours des premiers mois que celui-ci passa à Cambridge.

[45] « with the cordial smile, and still more cordial laugh » (Lamb, II, 25).

[46] Voir Lamb, *Newspapers Thirty-Five Years Ago*, dans Lamb, II, 253. « Poor Allen » devait s'écrier Coleridge en apprenant que son ami s'était engagé comme médecin dans l'armée en 1797 (CL, I, 336). A *Christ's Hospital*, il fut l'un des meilleurs amis de Coleridge qui avait grande estime pour son intelligence (CL, I, 33, 48, 70). C'est lui qui devait présenter Coleridge à Southey à Oxford, en juin 1794.

[47] Blunden, *op cit.*, p. 61.

[48] « Many were the « Wit combats » (to dally a while with the words of old Fuller) between him and C.V. Le G. « which two I behold like a Spanish great Galleon and an English man of war; Master Coleridge, like the former, was built far higher in learning, solid, but slow in his perfor-

Plus jeune que le poète, Samuel Favel devient le disciple de Coleridge, unanimement reconnu par ses camarades comme le plus doué d'entre eux; lui aussi est poète à ses heures; il semble avoir collaboré à la composition de *Monody on the death of Chatterton* [49]; il s'enthousiasme pour la pantisocratie et écrit un sonnet sur le projet qu'il envoie à Coleridge [50]. Si George Dyer [51] est plus ancien et Leigh Hunt [52] plus jeune, Charles Lamb entre à l'école la même année que Coleridge et lie avec lui une amitié qui, sauf une brève éclipse, durera toute la vie. Il est significatif de voir Coleridge, à l'automne de 1794, fuyant Bristol et la pression qu'exerce sur lui Southey pour qu'il épouse Sarah Fricker, se réfugier à Londres, tout près de son école et retrouver ses anciens amis; il loge à *Angel Inn* et passe ses soirées avec Lamb à la taverne *Salutation and Cat* à deux pas de *Christ's Hospital* [53] « dans une charmante petite pièce enfumée », qui, dira Lamb deux ans plus tard, « m'est constamment présente à l'esprit, avec tous les souvenirs qu'elle évoque : pipes, tabac, œufs à la bière, Welsh rabbits, métaphysique et poésie [54] ». Instinctivement, Coleridge, comme il le faisait souvent

mances. C.V.L., with the English man of war, lesser in bulk, but lighter in sailing, could turn with all times, tack about, and take advantage of all winds, by the quickness of his wit and invention » (Lamb, II, 25).

[49] Cf. J.D.C., note 14, p. 563. Favell est le « W » de Lamb dans « *Poor Relations* » : Poor W — was of my own standing at Christ's, a fine classic and a youth of promise » (Lamb, II, 181). Favell devait mourir des suites de blessures reçues à Salamanque en 1805.

[50] Lettre de Coleridge à Southey du 1er septembre 1794 (CL, I, 100).

[51] Le charmant lettré, naïf et distrait, *d'Oxford in the Vacation*' « I found him busy as a moth over some rotten archive, rummaged out of some seldom explored press in a nook at Oriel » (Lamb, II, 11).

[52] Leigh Hunt entre à Christ's Hospital le 23 novembre 1791 (L. Landré, *op. cit.*, p. 25). Coleridge avait quitté l'école en juillet. Sur le bénéfice que Leigh Hunt retira de son passage à *Christ's Hospital*, consulter L. Landre, *op. cit.*, p. 28-29.

[53] Angel Inn était située dans Butcher Hall Street et le *Salutation and Cat* au n° 17 du Newgate Street, dans un immeuble détruit par un incendie en 1884. Dans les lettres qu'il écrit à Southey, Coleridge ne peut s'empêcher de montrer la joie qu'il éprouve. Voir en particulier la lettre du 1er septembre 1794 (CL, I, 98) à Southey : « The day after my arrival I finished the first act. I transcribed it. The next morning Franklin (of Pembroke, Cam. — a ci-devant *Grecian* of our School — so we call the first Boys) called on me and persuaded me to go with him and Breakfast with Dyer, Author of the Complaints of the Poor... I slept at the Angel Inn, near Christ's Hospital, and lived with the *Grecians* in one of whose *Studies* I am now writing...

The Angel Inn
Angel Street
Butcher Hall Lane
Newgate Street ! »

[54] Lettre à Coleridge du 2 décembre 1796 : « it was two Christmases ago, and in that nice little smoky room at the Salutation, with all its associated train of pipes, tobacco, Egghot, welch Rabbits, metaphysics and Poetry » (Lamb, V, 60).

lorsqu'il était à Cambridge, est venu rejoindre dans un moment de crise le cadre familier de ce quartier de Londres où il avait grandi, où il avait donné sa mesure, où il avait des amis avec lesquels le dialogue s'établissait spontanément; là, il se sentait chez lui; là, il pouvait renouer avec des habitudes, avec une discipline intellectuelle et morale, à moitié voulue par lui, à moitié imposée par ses maîtres, dont il n'ignorait pas toute la bienfaisante influence : Cambridge comptait bien peu en comparaison [55].

Il est certain que le séjour à *Christ's Hospital* eut une influence décisive sur la formation de Coleridge. En fait le jeune Samuel apportait avec lui, lorsqu'il arriva à Londres, des dons extraordinaires; l'école lui fournit l'occasion de les développer pleinement; ils trouvèrent un terrain éminemment favorable pour croître et fructifier dans cette atmosphère de culture classique semi-désintéressée et surtout dans l'émulation amicale qui se créait, spontanément, parmi les jeunes pensionnaires, sous la férule indulgente, voire indifférente du révérend Matthew Field, plus homme du monde que pédagogue, ou celle, ô combien plus sévère, de l'irascible James Boyer [56]. Nous avons maint témoignage sur l'intense activité qui régnait, librement, semble-t-il, malgré les apparences, derrière les sombres murs de la maison [57].

Le livre d'or dans lequel Boyer permettait à ses élèves de relever les meilleures de leurs compositions en prose ou en vers est l'un de ces témoignages [58].

[55] Lorsque Robert Waithman attaquera l'école et son administration en 1811, Coleridge prendra vigoureusement sa défense dans le *Courier* (15 juillet 1811), louant ses méthodes et les buts qu'elle se propose (Blunden, *op. cit.*, p. 67).

[56] Voir l'excellent portrait que trace Lamb des deux maîtres dans *Christ's Hospital Five and Thirty Years Ago* (Lamb, II, 20-21).

[57] Cf. Leigh Hunt, *Autobiography*, I, ch. III, p. 60-67. Dans *Recollections of Christ's Hospital* (1813 et version remaniée de 1818), Lamb dépeint sous un jour très sympathique la vie des élèves (Lamb, I, p. 162-173); il s'est plu, en grande partie par jeu, à assombrir le tableau dans les *Essays of Elia.*

L'aîné de Coleridge, George Richards, auteur de *the Country Spectator*, publia en 1797, dans le *Gentleman's Magazine*, un sonnet sur *Christ's Hospital* qui se terminait ainsi :

« ... and that happy age
When, after Learning's pleasant labours done,
And school-tasks ended, with the setting sun,
We trod, in puny majesty the stage,
In boyish tones delighting to rehearse
Southern's (perchance) or gentler Otway's verse »

(dans Blunden, *op. cit.*, p. 59). Ceci n'expliquerait-il pas l'intérêt que Coleridge devait plus tard porter à Otway ?

[58] Voir A.W. Trollope, *A History of the Royal Foundation of Christ's Hospital*, 1834, et l'article de J.D. Campbell dans *Illustrated London News*, 26 décembre 1891.

Parmi les nombreux morceaux de la main de Coleridge [59], à côté d'un « *Essai sur la Tempérance* », pur exercice scolaire où l'intempérant est comparé à un navire emporté par les tourbillons du vent, on trouve une série de poèmes qui sans doute offrent souvent de simples lieux communs, moraux ou philosophiques, mais où il est déjà possible de déceler une note personnelle montrant bien qu'il n'y avait pas coupure entre l'exercice scolaire et la vie.

Le fragment intitulé *Quae Nocent Docent* laisse clairement apparaître la menace d'une certaine indolence qui, par inertie, laisse fuir un temps précieux; on croit déjà entendre dans les premiers vers le ton des amers reproches que plus tard Coleridge s'adresse à lui-même dans les lettres à son frère George ou à ses amis de confiance [60] :

> « *O, que ne peuvent revenir les heures si mal employées par moi !*
> *On ne verrait plus, comme naguère, l'Indolence jeter sur moi*
> *Sa chaîne de plomb qui asservit l'âme* [61] *!* »

et plus loin on retrouve le tableau du jeune penseur tel que nous le décrit Lamb :

> « *Mais sous la lampe, à minuit, j'aimerais m'absorber dans l'étude,*
> *Je tenterais avec zèle d'explorer les profondeurs du beau Savoir;*
> *Et d'amasser les trésors de la Science;*
> *Ou occupé à faire mûrir les pensées embryonnaires,*
> *Qui à demi-formées s'agitent dans mon esprit,*
> *J'arpenterais l'obscurité solitaire du cloître* [62]. »

Un poème du *Liber Aureus* intéressant entre tous est *Monody on the Death of Chatterton*, dont la première version fut écrite en 1790 et auquel Coleridge devait s'intéresser toute sa vie, puisqu'il le remania plusieurs fois, notamment en 1794, en 1796 et en 1829 [63].

[59] Sur l'écriture de Coleridge et les modifications qu'elle devait subir au cours de sa vie, voir l'excellente analyse que donne Miss Coburn dans l'introduction des *Notebooks* (NE, I, XXIII).

[60] Voir par exemple CL, I, 63, 64, 67.

[61] « *Oh ! might my ill-past hours return again !*
No more, as then, should Sloth around me throw
Her soul-enslaving, leaden chain ! »
(1789, PW, I, 7).

[62] « *But o'er the midnight Lamp I'd love to pore,*
I'd seek with care fair Learning's depths to sound,
And gather scientific Lore :
Or to mature the embryo thoughts inclined,
That half-conceived lay struggling in my mind,
The cloisters' solitary gloom I'd round ».
(PW, I, 7-8).

[63] Voir I.A. Gordon, « The Case History of Coleridge's *Monody on the Death of Chatterton* » (RES, 1942, XVIII, p. 48-71), où sont étudiées les diverses versions du poème. L'auteur montre que le texte original de 1790 est en grande partie une réponse à la présentation malveillante de Chatterton que donnait l'Ode de Thomas Warton, *The Suicide* (*op. cit.*, p. 52).

L'histoire de Thomas Chatterton, qui s'était empoisonné en 1770, à l'âge de dix-sept ans, dans une maison d'Holborn pas très éloignée de *Christ's Hospital* et bien connue des élèves, était restée très vivante au sein de l'établissement; le poète avait été lui aussi un « *charity-boy* », élevé dans une autre institution il est vrai, mais tout à fait semblable à *Christ's Hospital, Colston's Hospital* de Bristol; comme tant d'autres « *Blue-coat Boys* », il avait quitté sa province natale pour venir connaître à Londres le dépaysement et une gloire passagère; aux yeux de tous, il était le symbole du jeune homme énergique et doué incompris de la société; pour beaucoup, il était une sorte d'exemple et de modèle; et le jeune Samuel se sentait d'autant plus près de lui que Chatterton était né à Bristol et y avait passé toute son enfance. Nul doute que Coleridge se fasse l'interprète des sentiments de ses condisciples lorsqu'il s'écrie, après avoir évoqué le sort de Chatterton :

> « *Alors, des sentiments divers s'emparent de mon âme;*
> *Tantôt un soupir gonfle ma poitrine,*
> *Et tantôt un éclair de Rage*
> *Brille dans la larme qui perle à mes yeux !*
> *Est-ce donc là ce pays des Cœurs généreux !*
> *Ce pays où jamais en vain le Génie*
> *Ne fit entendre sa voix qui ravit l'âme*[64] ? »

Sur un plan tout autre, nous avons un témoignage non moins significatif de la vitalité de ce milieu d'écoliers; il s'agit de l'argot qui était spécial à l'établissement et où les souvenirs de la culture classique viennent se mêler aux préoccupations du réfectoire, comme si les uns et les autres étaient également essentiels. Une note du *Notebook 6*, étrange quant au contenu et à la présentation, nous donne quelques-uns des termes les plus employés; cette note, qui date de 1802, et qui montre bien tout l'intérêt rétrospectif que Coleridge portait à sa vieille école, laisse clairement apparaître le tour d'esprit inventif et l'humour pittoresque des pensionnaires de *Christ's Hospital;* dans sa nudité même, elle devait évoquer tout un passé inoubliable :

« Crug — Jack — Piggin/Spadges of Butter/Spadging Skulk — Faz — Pun/Flux — *Pazzy* — Ditto Wig — *Tug-boy*/Jack-boy — Grecian/Deputy Grecian/Little and great Erasmus, First and

[64] « *Whilst various passions all my mind engage;*
Now is my breast distended with a sigh,
And now a flash of Rage
Darts through the tear, that glistens in my eye.
Is this the land of liberal Hearts !
Is this the land, where Genius ne'er in vain
Pour'd forth her soul-enchanting train ? »
(vers 9-15; PW, I, 13).

Second Merchants and 8 first/Monitors and Markers/Jolly first order/ [65]. »

« *Crug* » désignait le pain, et par extension, sans doute parce que l'école assurait tant bien que mal la subsistance de ses pensionnaires, un élève. Le mot se trouve chez Lamb [66], de même que « *piggin* », pichet de bois dans lequel était servie la bière.

« *Spadging skulk* » est une expression qui signifiait faire l'école buissonnière, ou « sécher la classe », avec semble-t-il, comme le suggère Miss Coburn, une particulière habileté et une certaine distinction, car « *spadge* » indiquait une démarche digne et solennelle.

« *Pazzy* » ou « *passy* » s'employait avec le sens de « sévère et emporté », en particulier pour un maître, et en particulier pour la fameuse perruque de Boyer, celle dont nous parle Lamb et qui, arborée le matin, ne présageait rien de bon pour la journée [67].

Les *Grecians* et *Deputy Grecians*, ou « hellénistes » et « sous-hellénistes », étaient les élèves de la *Upper Grammar School :* les *Grecians* expliquaient Sophocle et Euripide, les *Deputy Grecians* Homère, Cicéron et Démosthène. Les deux classes de la *Lower Grammar School* étaient appelées *Petit* et *Grand Erasme*, parce qu'on y étudiait les *Colloques* d'Erasme; la première traduisait Ovide, la seconde Démosthène, Cicéron et Virgile.

En fait, l'enseignement reposait essentiellement sur les langues anciennes et les mathématiques. Le révérend James Boyer présidait aux destinées de la *Upper Grammar School*. Lamb ne l'aime guère; non seulement, comme Coleridge, comme Leigh Hunt, il lui reproche ses sautes d'humeur, ses colères, sa brutalité, mais il nous le décrit sous les traits d'un « pédant irascible » dont l'anglais était « embarrassé au point de tomber dans les barbarismes » :

> « les hymnes de Pâques qu'il écrivait (car ses fonctions l'obligeaient à composer des envolées de ce genre) vous écorchaient les oreilles comme d'aigrelets pipeaux [69] ».

[65] NB, 1103, et note. Dans sa note, Miss Coburn cite les ouvrages qui ont pu l'aider à déchiffrer ce rébus, en particulier M. Marples, *Public School Slang*. Londres, 1940, et E. Blunden, *Christ's Hospital : A Retrospect*, Londres, 1923. Certains termes semblent communs à l'ensemble des « *public schools* ».

[66] *Christ's Hospital Five and Thirty Years Ago*, Lamb, II, 14.

[67] Lamb, II, 23, « Woe to the school, when he made his morning appearance in his *passy* or *passionate wig* ».

[68] Voir BL, I, 4 - 10; Lamb, I, 162-173, II, 14-26; Leigh Hunt, *Autobiography*, I, 68 - 72; J. Derocquigny, *Ch. Lamb, sa vie et ses œuvres*, 29-35; L. Landré, *op. cit.*, 26-31.

[69] « B. was a rabid pedant. His English style was crampt to barbarism. His Easter anthems (for his duty obliged him to those periodical flights) were grating as scrannel pipes » (Lamb, II, 22).

Coleridge, tout en mentionnant lui aussi les accès de fureur de Boyer, qui lui valaient, personnellement, un coup de verge supplémentaire à la fin d'une correction, parce qu'il était « si laid avec ses cheveux noirs », trace un portrait tout autre de son vieux maître :

> « A l'école, dit-il, j'eus l'inestimable avantage de trouver un maître d'un bon sens extrême bien qu'extrêmement sévère. De bonne heure il forma mon goût et m'apprit à préférer Démosthène à Ciceron, Homère et Théocrite à Virgile et Virgile à Ovide. Il m'apprit à comparer Lucrèce (du moins d'après les extraits que je lisais alors), Térence et surtout les poèmes les moins licencieux de Catulle, non seulement aux poètes latins de l'âge de bronze et de l'âge d'argent, mais même avec ceux de l'âge d'Auguste; et au nom du bon sens et de la logique universelle à distinguer et affirmer la supériorité des premiers du point de vue de la vérité et de la spontanéité, à la fois pour le fond et la forme... Il nous envoyait à l'université latinistes et hellénistes excellents et hébraïsants passables [70]. »

Tel fut le maître auquel Coleridge ne cessa de rendre hommage jusqu'à la fin de la vie [71]. A son école, il était devenu avant tout « excellent helléniste » ; l'étude de la langue grecque, la pratique familière des auteurs grecs, qu'il s'agisse de la vision intellectuelle du monde ou des cheminements mêmes de la pensée à la poursuite du vrai, semblent bien avoir eu une influence décisive sur la formation de son esprit. Nous trouverons chez lui d'une part un idéalisme indéfectible, la croyance en la suprématie de l'esprit face aux choses, une confiance à la fois solide et raisonnée en l'activité du sujet pensant face au monde passif de la sensation, et d'autre part le besoin constant d'aller au fond même de toute

[70] « At school, I enjoyed the inestimable advantage of a very sensible, though at the same time a very severe master. He early moulded my taste to the preference of Demosthenes to Cicero, of Homer and Theocritus to Virgil and again of Virgil to Ovid. He habituated me to compare Lucretius (in such extracts as I then read), Terence and above all the chaster poems of Catullus not only with the Roman poets of the, so called, silver and brazen ages; but with even those of the Augustan era; and on grounds of plain sense and universal logic to see and assert the superiority of the former in the truth and nativeness, both of their thoughts and diction... He sent us to the University excellent Latin and Greek scholars, and tolerable hebraists » (BL, I, 4-6).

[71] Une des dernières lettres, écrite le 27 mai 1834, quelques semaines avant sa mort, rappelle le souvenir de Boyer : « I was myself educated for the Church at Christ's Hospital and sent from that honored and unique Institution to Jesus College, Cambridge, under the tutorage and discipline of the Revd James Boyer who has left an honored name in the Church for the zeal and ability with which he formed and trained his Orphan pupils to the Sacred Ministry, as Scholars, as Readers, as Preachers and as sound Interpreters of the Word » (UL, II, 456).

affirmation, d'en peser le contenu, d'en contester l'évidence, de rejeter impitoyablement tout ce qui est surface, préjugés, habitudes acquises, jugements tout faits relevant de la coutume. C'est dès l'époque de *Christ's Hospital* qu'il lit et récite, comme le dit Lamb, les grands auteurs grecs « dans le texte »; et non seulement les poètes, Homère, Pindare, mais aussi les philosophes et, parmi eux, les plus obscurs et les plus difficiles, Jamblique, Plotin et d'autres. En effet, à l'en croire, il avait traduit huit hymnes de Synesios en vers anglais anacréontiques avant sa quinzième année [72]. Il est possible que, dès ce moment-là, il ait eu entre les mains certaines des traductions de Thomas Taylor qui commençaient à se répandre, entre autres celle des *Commentaires de Proclus sur le premier livre des Eléments d'Euclide* [73]. Mais, comme le remarque L. Hanson [74], tel que nous le connaissons, le jeune Samuel n'avait pas dû tarder à aller au texte original.

Coleridge devait toujours préférer le grec au latin. En 1802, écrivant à son frère George, il déclare étudier spécialement les auteurs grecs et les auteurs allemands, et remarque que le grec devrait être enseigné indépendamment du latin dans les écoles; les ouvrages écrits en grec, affirme-t-il, sont plus nombreux et ont plus de valeur que ceux écrits en latin; la langue elle-même est plus aisée et plus limpide; il est regrettable que seuls quelques érudits puissent la lire couramment [75].

Dans les lettres et les carnets les citations grecques sont infiniment plus nombreuses que les citations latines. Le latin apparaît seulement lorsque Coleridge étudie un auteur, accessible dans cette

[72] BL, I, 170, note de Coleridge; cf. CW, III, 152-153.

[73] *The Philosophical and Mathematical Commentaries of Proclus... on the First Book of Euclid's Elements*, Londres, 1788-1789. Mathématicien et grand traducteur de Platon, celui que Coleridge appelait « The English pagan » en 1796 (CL, I, 260) avait déjà publié en 1787 *the Hymns of Orpheus concerning the Beautiful*. On trouvera une bibliographie complète de Taylor dans G.M. Harper, *The Neoplatonism of William Blake*, Londres, 1961, p. x-xii. Taylor devait s'intéresser tout spécialement aux néoplatoniciens et ses traductions eurent une très grande influence à l'époque.

[74] Hanson, p. 21. En tout cas, il avait lu les textes originaux plus tard, car en 1810 il écrivait à Lady Beaumont, parlant de Proclus : « A Part of it has been translated by Taylor; but so translated that difficult Greek is transmuted into incomprehensible English » (CL, III, 279.)

[75] « As to my Studies, they lie chiely, I think, in Greek and German. (Hartley made me laugh the other day by saying that Greek Letters were English Letters *dried up*). Tho' I have a great prepossession in favour of all ancient usages : (τὰ ἀρχαῖα κρατείτω) yet I cannot but conjecture, that it would be both a feasible anad profitable Scheme to teach Greek first. It seems wrong that a language containing Books so much more numerous and valuable than the Latin, and in itself so much more easy and perspicuous, should be confined, as to the ready and fluent Reading of it, to a few Scholars » (CL, II, 802).

langue, dont il veut commenter ou réfuter la pensée; c'est le cas en particulier pour certains passages de Hobbes, *Elementorum philosophiae, sectio prima, de corpore* (1655) [76] ou de Galilée, *Dialogus de systemata mundi* (1663) [77]; encore laisse-t-il le soin à Sara Hutchinson de recopier un long passage de saint Thomas d'Aquin; sans doute jugeait-il ce travail trop fastidieux [78]. Il en va tout autrement des citations grecques; ce sont souvent des pensées ou maximes relevées avec amour; même s'il ne se donne pas la peine de reproduire correctement l'accentuation ou si — James Boyer en eût frémi d'indignation — il ne met aucun accent pour aller plus vite [79], on sent que Coleridge les fait siennes, qu'il désire les graver dans sa mémoire parce qu'elles sont à ses yeux chargées d'une signification précieuse. En novembre 1801, à un moment où il réfute l'empirisme du XVIII[e] siècle, celui de Hobbes et de Locke en particulier, et où il s'efforce de mettre au point une doctrine du sujet pensant face au monde de la matière et aux lois rigides qui le régissent, il note simplement :

> " Ψυχῆς φύσιν αξίως λογοι κατανοῆσαι οἷει δυνατὸν εἶναι, ανευ τῆς τοῦ ὅλου φυσεως. "
>
> (Plato in Phaedr.)

« Do you suppose the nature of the soul can be sufficiently understood without the knowledge of the whole of nature [80] ? »

Et l'on comprend tout ce que cette belle citation du *Phèdre* devait représenter pour lui; elle signifiait l'impuissance pour les mécanistes, tout juste capables d'expliquer une faible partie du monde de la nature, à rendre compte des choses de l'âme; elle annonçait déjà par certains côtés la distinction entendement et raison.

Ce n'est parfois qu'une brève remarque, en apparence sans importance, mais qui lui semble s'adapter parfaitement à ses propres préoccupations de l'heure, leur conférer dignité, profon-

[76] NB, 937 F et note.

[77] NB, 937 D. Miss Coburn donne en note la traduction de ces citations latines.

[78] NB, 973 A. Il s'agit d'un long commentaire sur Aristote tiré de : *In Librum de memoria et reminiscentia expositio. Lectio V*, qu'utilisera Coleridge plus tard dans *Biographia Literaria*, I, 13.

[79] On le voit par exemple relever dans le *Gutch Notebook* la citation suivante empruntée aux sermons de Jeremy Taylor (*The Whole Works*, éd. R. Heber, Londres, 1883, VIII, 382; référence donnée par Miss Coburn, NB, 183 n.) : " Δικαιοσυνη βεβαμμενος εις βαθος της Αληθειας ".

J. Taylor traduit : « righteousness dipped in the wells of truth ».

[80] NB, 1002. Coleridge connaissait bien les dialogues de Platon qu'il cite continuellement, mais, comme le remarque Miss Coburn (NB, 1002 n.), il trouva la citation et sa traduction en tête de l'ouvrage de Sir Kenelm Digby, *Two Treatises*, 1645, qui est mentionné dans la note 1004 du même carnet.

deur et pérennité. En janvier-février 1803, dans la perplexité où il se trouve avant le départ pour Malte, ne sachant s'il se décidera à accompagner Tom Wedgwood sur le continent, il relève dans le *Notebook 8,* qui semble avoir recueilli ses impressions d'actualités de 1802 à 1804 [81], un vers d'Homère sans commentaire, et sans accentuation :

″ οιον ακουομεν, ουδε τι ιδμεν ″

Innombrables sont les cristallisations de ce genre autour d'une phrase d'Epictète, de Platon, d'Aristote ou d'Aristophane [82].

Grand admirateur de la profondeur et de la lucidité des penseurs grecs, Coleridge était également sensible aux qualités d'expression d'une langue qu'il possédait parfaitement. Il envie la concision, la densité de certains mots composés, difficilement traduisibles en anglais. Ainsi le voit-on appliquer l'épithète ″ ὁ μυριένους ″, « the myriad minded » à Shakespeare et l'image : ″ ὁ μεγαλοφωνότατος τῆς αληθείας κήρυξ ″, « the great voiced herald of the truth », à Bacon, dans une note bien difficile à expliquer pour les non initiés [83]. Au chapitre XV de *Biographia Literaria,* Coleridge écrit :

> « the greatest genius, that perhaps human nature has yet produced, our *myriad-minded* Shakespeare »

et il ajoute en note : « ″ Ανήρ μυριόνους ″, a phrase which I have borrowed from a Greek monk, who applies it to a Patriarch of Constantinople. I might have said that I have *reclaimed,* rather than borrowed it : for it seems to belong to Shakespeare de jure singulari et ex privilegio naturae [84] ».

En fait Coleridge avait non seulement sauvé le terme de l'oubli, mais en l'isolant de son contexte, qui signifiait exactement « à

[81] BM Add. MS 47, 505. Voir NB, XXXVI, sur l'emploi de ce carnet. Le texte dans NB porte le numéro 1345; Miss Coburn donne en note la référence (Iliade, II, 486) et la traduction : « We hear only and know not anything » (NB, 1345, n.).

[82] Cf. NB, 200, 201, 204, 208, 246, 247, 851, 937, I, 1 000.

[83] La note, sur laquelle Shawcross qui ne possédait que le texte imparfait d'*Anima Poetae,* s'était lourdement trompé (BL, II, 269) et sur laquelle Humphry House (Coleridge, *The Clark Lectures,* p. 30-33, et Appendice III, p. 167), puis K Coburn (NB, 1 070 n.) ont fait toute la lumière, se présente ainsi :

″ Ο μυριόνους — hyperbole from Naucratius's
Panegyric of Theodorus Studites — Shakespeare ?
Item — Ο πολλοστός καὶ πολυειδής τῇ ποικιλοστρόφῳ σοφία.
Ο μεγαλοφωνότατος τῆς ἀληθείας κήρυξ — Lord Bacon.

[84] BL, II, 13. Le terme en fait venait d'une eulogie écrite par Naucratius à la mort de St Théodore, et Coleridge le tenait de seconde main, l'ayant trouvé dans Cave, *Scriptorum ecclesiasticum historia literaria,* 1688, comme le montrent H. House et K. Coburn à la suite d'une difficile enquête (NB, 1 070 n.).

l'esprit innombrable dans l'art de gouverner sous le regard de Dieu », lui avait conféré une portée beaucoup plus générale et lui avait insufflé une vie nouvelle [85].

Sur un plan plus littéraire, il relève telle quelle une invective empruntée aux *Grenouilles* d'Aristophane, qu'il applique mentalement, comme semblent l'indiquer les notes précédentes, à quelque homme politique de l'heure, probablement le premier ministre [86] : il recopie deux vers de l'*Hippolyte* d'Euripide déclarant que ceux qui n'ont pas l'audience des sages passent pour éloquents auprès de la foule [87], note un fragment de l'*Electre* de Sophocle distinguant ceux qui, en politique, font le mal en actions et en paroles [88], cite enfin dans une page difficile du *Notebook 21* [89] une épigramme attribuée à Statyllius Flaccus dont il admire la dense concision; les deux vers anglais qui traduisent le grec n'ont certes pas la force d'expression de l'original :

> « *Jack finding gold left a rope on the ground :*
> *Bill missing his gold used the rope which he found* [90]. »

Un passage du *Notebook 16* est particulièrement intéressant; Coleridge déclare aimer passionnément la poésie hébraïque et déplore que tant de textes hébreux et grecs aient été détruits; toute une vie n'aurait pas suffi pour les lire; ce qu'ont fait certains écrivains latins comme Catulle n'a été qu'une adaptation du grec; encore était-ce faire preuve de génie chez un Romain que de comprendre et reproduire ce qu'un poète grec inspiré avait pu écrire [91].

Avec le grec, les mathématiques constituaient l'enseignement de base de *Christ's Hospital*. Lamb trace un portrait vigoureux

[85] House, *ibid.*, 33. Le texte exact est : " ὁ μυριόνους τῇ θεοσκόπῳ κυβερνήσει " (NB, 1 070 n.).

[86] NB, 105.

[87] NB, 111.

[88] NB, 117.

[89] BN Add. MS 47, 518. La note se trouve dans NB, 1613, et se présente ainsi :

" Χρυσον ανηρ ευρων ελιπε βροχον, αυταρ ὁ χρυσον.
Ον λιπεν ουκ ευρων, ηφεν ον ευρε βροχον.
Perfection of brief Narration. — »

[90] Ils furent publiés dans *Omniana*, 1812, II, 123. Cf. PW, II, 971.

[91] « Passionately fond of the Hebrew Poetry, I often have thought of the Library therein contained of Oracles and History, of which our present Bible is but a meagre and fortuitous extract, of but few Times and with grief and so of the Greek Hymns and Dithyrambics and Corybantics, many perhaps equal to the Atys of Catullus, which I deem a translation from the Greek, and think it high Genius in a Roman to feel and to represent an inspired Greek/ but what if all these had been preserved ? A Life would not have sufficed to the Reading thereof, and the admiration would have killed all original Power, all Hope/ we have enough to excite Emulation, more would overlay it. dec. 18, 1803 » (NB, 1749).

du professeur, William Wales, « hardi marin et excellent mathématicien, compagnon du capitaine Cook dans ses navigations », doté d'un « fonds d'humour qui ne le quittait pas et d'un tempérament heureux », homme bon et généreux, malgré la sévérité des sanctions qu'il infligeait [92]. Il s'occupait surtout des « *King's boys* », ceux des élèves destinés à entrer comme officiers dans la marine royale [93], mais il enseignait également dans la section classique. Coleridge fait dans *The Friend* l'éloge de sa perspicacité, de son jugement, de son bon sens, à propos d'une brochure écrite par lui en réponse aux vues pessimistes que ne cessait de répandre Richard Price sur la situation politique et économique de l'Angleterre [94].

Il ne semble pas que Coleridge ait été un très bon élève en mathématiques, bien que grec et mathématiques aient été les disciplines essentielles étudiées à Cambridge, la première année tout au moins [95]; son ami Middleton lui promet de l'aider, ce qui lui sera d'un très grand secours [96]; mais le professeur de mathématiques de *Jesus*, un certain Newton, est détesté de lui et l'antipathie est réciproque [97]; en avril 1797, il déclare à Cottle qu'il aimerait être « un mathématicien acceptable [98] »; et à la fin de sa vie, dans une note marginale de l'*Allgemeine Naturgeschichte* de G. H. Schubert, au nombre des échecs et des regrets de sa vie, il range la négligence des mathématiques : pas une semaine ne se passe qu'il

[92] « ... that hardy sailor, as well as excellent mathematician, and co-navigator with captain Cook, William Wales... There was in William Wales a perpetual fund of humour, a constant glee about him, which, heightened by an inveterate provincialism of North country dialect, absolutely took away the sting from his severities » (*Recollections of Christ's Hospital*, Lamb, I, 171). Cette opinion est confirmée par Leigh Hunt dans son *Autobiography*, III, 82.

[93] « Two or three times a year, the Mathematical Master beats up for recruits for the King's boys, as they are called » (CL, I, 389).

[94] « My old mathematical master, a man of an uncommonly clear head, answered this blundering book of the worthy Doctor's, and left not a stone unturned of the pompous cenotaph in which the effigy of the still living and bustling English prosperity lay interred... Mr Wales's pamphlet, though a masterpiece of perspicacity as well as perspicuity, was scarcely heard of » (Friend, II, 72-73).

[95] Lettre à George Coleridge de novembre 1791 : « We have Mathematical Lectures once a day. Euclid and Algebra alternately. I read Mathematics three hours a day — by which means I am always considerably before the Lectures, which are very good ones » (CL, I, 16). Coleridge, qui redoute le jugement de son frère George, embellit certainement les choses.

[96] « After he has taken his degree, he has promised to read Mathemathics with me, which will be of infinite service to me » (*ibid.*, p. 18).

[97] « you must understand, we hate each other most cordially » (*ibid.*, p. 49). La lettre est adressée à Mary Evans avec laquelle il pouvait être plus franc qu'avec George.

[98] « I would be a tolerable Mathematician » (CL, I, 320).

n'éprouve le sentiment de cette lacune [99]. En fait, Coleridge avait souvent une vision géométrique du paysage et une vision quasi arithmétique des arguments au sein d'un raisonnement, comme nous le verrons en étudiant le caractère spécifique de son imagination; mais il ne fut jamais un mathématicien même « acceptable », et ce depuis l'époque où à *Christ's Hospital* il dessinait rectangles et triangles sur sa culotte d'écolier [100].

Composition originale, grec et mathématiques se trouvent plaisamment réunis dans l'un des premiers poèmes composés à *Christ's Hospital.* Suivant l'exemple de Proclus, commentateur d'Euclide, et de son éminent traducteur Thomas Taylor, grand mathématicien et grand helléniste, Coleridge adresse à George, en mars 1791, « un spécimen de traduction d'Euclide en une série d'odes pindariques [101] »; il a imaginé de mettre en vers anglais, selon le schéma d'une ode pindarique, la construction d'un triangle équilatéral; des réminiscences de Pope viennent émailler un raisonnement à la rigueur incontestable; mais le problème pour un jeune homme de dix-neuf ans était élémentaire.

La strophe II du poème semble être la plus intéressante :

« From the centre A. at the distance A. B.
Describe the circle B. C. D.
At the distance B. A. from B. the centre
The round A. C. E. to describe boldly venture.
(Third postulate see)
And from the point C.
In which the circles make a pother
Cutting and slashing one another,
Bid the straight lines a journeying go.

[99] « ...the neglect of mathematics under the strongest motives and the most favorable helps and opportunities for acquiring them. Not a week passes in which I do not regret this Oversight of my Youth with a sort of remorse that turns it to a sin... » M. J. Aynard, « Notes Inédites de S.T. Coleridge » (RLC, 1922, p. 298). Le volume annoté qui était alors la propriété de J. Aynard est actuellement au British Museum, C. 44 d 36.

[100] Lettre à George Coleridge, écrite à *Christ's Hospital* le 26 mai 1789; c'est l'une des premières lettres que nous possédions.

« Dear Brother,

You will excuse me for reminding you that, as our holidays commence next week, and I shall go out a good deal, a good pair of breeches will be no inconsiderable accession to my appearance. For though my present pair are excellent for the purposes of drawing Mathematical Figures on them... » (CL, I, 5).

[101] CL, I, 7. « *A Mathematical Problem* », dans PW, I, 21. La lettre d'envoi débute ainsi :

« Dear Brother,

I have often been surprised that Mathematics, the quintessence of Truth, should have found admirers so few and so languid. Frequent consideration and minute scrutiny have at length unravelled the cause; viz. that though Reason is feasted, Imagination is starved... »

Sous l'ironie enjouée, on croit déjà entendre le brillant argumentateur de l'âge mûr.

C. A. C. B. those lines will show
To the points, which by A. B. are reckon'd,
And postulate the second
For Authority ye know.
A. B. C.
Triumphant shall be
An Equilateral Triangle,
Not Peter Pindar carp, nor Zoilus can Wrangle. »

L'enseignement littéraire de Boyer était heureusement plus sérieux, tout en restant très vivant. Il avait le jugement exceptionnellement sûr et, si l'on en croit les souvenirs que Coleridge rapporte dans *Biographia Literaria*, il était loin d'être le « pédant irascible » dont parle Lamb. Non seulement il préférait Démosthène à Cicéron, Homère et Théocrite à Virgile, c'est-à-dire les créateurs véritables aux simples imitateurs, le génie spontané et original au talent, si adroit ou si érudit fût-il; mais il faisait lire essentiellement à ses élèves Shakespeare et Milton, et « c'était ces leçons-là qui demandaient le plus de temps et le plus de peine à préparer, si l'on voulait échapper à ses critiques [102] ».

Il n'acceptait aucune convention, rejetait tout artifice; il voulait du vrai et exigeait de ses meilleurs élèves une grande honnêteté intellectuelle. Il était l'ennemi juré des métaphores surannées, des clichés, de tout ce qui pouvait s'interposer entre la pensée et son expression, de tout le fatras mythologique plus ou moins hérité de la *poetic diction* qui dispensait de faire un effort de réflexion original [103]. Bien plus, il apprenait à ses élèves, avec une rare vigueur dans le dessein poursuivi et dans la méthode employée, à discipliner leur pensée, à conduire un développement avec ordre et lucidité.

> « Souvent, nous dit encore Coleridge, qui juge le procédé excellent, il laissait s'accumuler, sous le vague prétexte de manquer de temps, cinq ou six compositions du même élève avant de les regarder; puis, il les plaçait toutes en ligne devant lui sur son bureau et demandait à leur auteur si telle ou telle phrase n'aurait

[102] « At the same time that we were studying the Greek Tragic Poets, he made us read Shakespeare and Milton as lessons : and they were the lessons too, which required most time and trouble to bring up, so as to escape his censure » (BL, I, 4).

[103] « In our own English compositions, (at least for the three years of our school education) he showed no mercy to phrase, metaphor or image, unsupported by a sound sense, or where the same sense might have been conveyed with equal force and dignity in plainer words. Lute, harp, and lyre, muse, muses and inspirations, Pegasus, Parnassus and Hippocrene were all an abomination to him. I fancy I can almost hear him now, exclaiming « Harp ? Harp ? Lyre ? Pen and ink, boy, you mean ! Muse, boy, Muse, Your Nurse's daughter, you mean ! Pierian spring ? Oh aye ! the cloister - pump, I suppose ! » (BL, I, 5). Notons qu'à en croire la tradition le poème de jeunesse *Genevieve* (1789) fut effectivement inspiré par la fille d'une infirmière de l'école (PW, I, 19).

pas pu trouver place tout aussi bien dans tel ou tel autre développement; si aucune réponse satisfaisante n'était donnée et si deux fautes du même ordre se retrouvaient dans le même exercice, l'impitoyable verdict tombait, la composition était déchirée et devait être refaite sur le même sujet en plus des devoirs et leçons de la journée [104]. »

La formation intellectuelle de Coleridge est terminée lorsqu'en octobre 1791, à l'âge de dix-neuf ans, il entre à *Jesus College*, et sans aucun doute il doit beaucoup à *Christ's Hospital* et à James Boyer. D'ailleurs, nous l'avons vu, il reconnaît volontiers ses obligations envers un homme d'une très grande probité, qui portait un intérêt authentique aux choses de l'esprit et se donnait corps et âme à sa tâche d'éducateur. Faiblement rêveur et indolent dès cette époque-là, il apprit à son école à se mettre à la tâche sans réserves, à ne pas se contenter de jugements approximatifs, à aborder les problèmes littéraires avec une rigueur toute scientifique, à considérer que :

« la poésie, même celle des odes les plus inspirées et, en apparence, les plus exemptes de règles, avait une logique à elle, aussi sévère que celle de la science; et plus difficile, parce que plus subtile, plus complexe et dépendant d'éléments plus nombreux et plus fuyants [105] ».

Il apprit enfin, à son exemple, à faire de la recherche intellectuelle l'objet essentiel de la vie. Il garda fidèlement en mémoire l'image de l'homme qui, le trouvant en pleurs, dans un coin du cloître, à un retour de vacances, lui avait déclaré avec une rudesse empreinte de bienveillante sympathie :

« Mon garçon ! le collège est votre père ! mon garçon, le collège est votre mère ! le collège est votre frère et votre sœur ! votre cousin et votre cousin germain, et toute votre parenté ! Je ne veux plus voir de larmes [106]. »

[104] « He would often permit our exercises, under some pretext of want of time, to accumulate, till each lad had four or five to be looked over. Then placing the whole number *abreast* on his desk, he would ask the writer, why this or that sentence might not have found as appropriate a place under this or that other theses : and if no satisfying answer could be returned, and two faults of the same kind were found in one exercise, the irrevocable verdict followed, the exercise was torn up, and another on the same subject to be produced, in addition to the tasks of the day » (BL, I, 6).

[105] « I learnt from him that Poetry, even that of the loftiest and, seemingly, that of the wildest odes, had a logic of its own, as severe as that of science; and more difficult because more subtle, more complex and dependent on more, and more fugitive causes » (BL, I, 4).

[106] « Boy ! the school is your father ! Boy ! the school is your mother ! Boy ! the school is your brother ! the school is your sister ! the school is your first cousin, and all the rest of your relations ! Let's have no more crying ! » (TT, II, 90).

CHAPITRE II

DONS ET FAIBLESSE DE L'HOMME ET DU PENSEUR

1. — L'activité intellectuelle.

Le trait le plus frappant de la personnalité de Coleridge est sans conteste la curiosité universelle qui le poussait à s'intéresser aux sujets les plus divers avec la même passion, le même désir de savoir, la même intense capacité d'attention et de réflexion. On peut à juste titre lui appliquer cette épithète de « *myriad-minded* » qu'il avait empruntée à Naucratius pour caractériser les multiples aspects du génie de Shakespeare. Ne le voit-on pas déclarer en avril 1797, dans une lettre à son ami Cottle, libraire et éditeur à Bristol, qu'il lui faudra pour composer le grand poème épique auquel il songe — et qui ne sera jamais écrit — dix ans de préparation « consacrés à recueillir les matériaux » et à « stimuler ses facultés intellectuelles en les nourrissant de science universelle ». Il aimerait

> « avoir une maîtrise acceptable des mathématiques, une connaissance complète de la mécanique, de l'hydrostatique, de l'optique, de l'astronomie, de la botanique, de la métallurgie, de la paléontologie, de la chimie, de la géologie, de l'anatomie, de la médecine »,

et il aimerait connaître :

> « *l'esprit de l'homme* — puis *l'esprit des hommes* d'après toutes les histoires, toutes les explorations, tous les voyages [1] ».

Nous aurons l'occasion de voir que, si l'épopée ne fut jamais écrite, certains de ces vastes projets furent réalisés en partie et que les connaissances de Coleridge en botanique et en chimie n'étaient pas négligeables.

[1] « I should not think of devoting less than 20 years to an Epic Poem. Ten to collect materials and warm up my mind with universal science. I would be a tolerable Mathematician, I would thoroughly know Mechanics, Hydrostatics, Optics, and Astronomy, Botany, Metallurgy, Fossilism, Chemistry, Geology, Anatomy, Medecine — then the *mind of man* — *then the minds of* men in all Travels, Voyages and Histories » (CL, I, 321).

Les lettres nous montrent leur auteur traitant avec aisance et un désordre parfois charmant, parfois irritant, des sujets les plus disparates : poésie, médecine, recettes de cuisine, métaphysique, critique littéraire, politique se succèdent, se côtoient, s'interpénètrent; et ce caractère hétéroclite se retrouve plus accentué encore dans ce qu'un critique anonyme appelait récemment le « *labyrinthe coleridgien* » des *Notebooks* [2] où observations et réflexions sans lien apparent se suivent en des notes sibyllines réduites à quelques lignes, parfois à quelques mots. Ces notes se présentent la plupart du temps sous la forme d'un véritable rébus, Coleridge se contentant de consigner sous une forme abrégée et cryptique une image ou une idée qui l'ont arrêté, au hasard d'une lecture, d'une conversation, d'une promenade dans la campagne ou d'une soirée de méditation solitaire. Voici par exemple les sept notes d'une page du fameux *Gutch Memorandum Book* [3] :

« — My heart seraglios an whole host of Joys —
— And Poxes scab his efflorescent face
— Electrical picture
— an horrible phiz that would castrate a cantharidized Satyr —
— treacherous memory that will *not* forget — applied to Pitt
— Anti-platonic Blade
— Some hundred years ago, when the Devil was a a little boy & my grand mother had teeth in her head. »

Ce qui frappe chez Coleridge, c'est l'interaction entre un travail mental intense, qui ne connaît aucun répit — il semble, à lire les *Notebooks*, que les moments où il est malade et déprimé, où il souffre dans son corps et dans son âme, sont ceux où la méditation intérieure s'approfondit et s'exalte [4] — et, d'autre part, l'apport sans cesse renouvelé de matériaux en provenance de

[2] « Through the Coleridgean Labyrinth », compte rendu dans TLS, 4 mai 1962, du second volume des *Notebooks of Samuel Taylor Coleridge* (1804-1808), éd. K. Coburn, Londres : Routledge and Kegan Paul, 1962. L'article rend un hommage bien mérité au travail d'édition et d'élucidation effectué par Miss Coburn.

[3] British Museum. Add. Mss 27, 901, f. 17 v. Le carnet doit son nom à John Matthew Gutch, ancien élève de *Christ's Hospital* et ami de Coleridge, qui possédait l'ouvrage avant l'acquisition de celui-ci par le British Museum en 1868. Les notes ci-dessus portent les n°s 135 à 141 dans NB; les explications de Miss Coburn viennent heureusement apporter quelque lumière.

[4] Voir en particulier les notes datant de l'automne 1803, où il traversa une grave crise physique et morale : NB, 1644, 1770, 1772, 1779, 1782, 1823. Cf. House, p. 44. Le passage le plus significatif est celui de la note 1644 : « Very unwell all Sunday... Indisposed in my Bowels — Observe that this Feeling of (Bowel-) uncomfortableness & is combined with *Fear*, with *tender Thoughts*, tender and serious recollections — and if I were with one whom my Soul loved, it would rather increase than decrease my happiness. »

l'extérieur dont il paraît ne vouloir rien rejeter; ses sources sont multiples : conversation avec un ami, événement politique plus ou moins attendu, récits de voyage, il prétend tout retenir, tout intégrer, tout passer au laminoir de la prodigieuse activité mentale qui ne le quitte pas. Le résultat en est souvent le chaos apparent dont J. L. Lowes donne une si pittoresque description au début de *The Road to Xanadu;* il lui est aisé de faire ressortir avec humour le caractère hétéroclite des sources du *Vieux Marin* et de *Kubla Khan*, bric-à-brac puisé un peu partout au hasard des lectures et consigné sans ordre de 1795 à 1799 dans le *Gutch Notebook* qu'Alois Brandl fut le premier à publier en 1896 et dont il fut le premier à souligner toute l'importance [5]. On trouve là pêle-mêle de vieilles traditions bibliques ou greco-latines — le Nil, Caïn, le Mont Abora, l'Euphrate — des observations géographiques, géologiques, astronomiques — météores, aurores boréales, tremblements de terre, apparitions d'étoiles, l'Observatoire de Pékin, des cavernes de glace — des renseignements sur la faune et la flore exotiques — alligators, autruches, baleines, serpents d'eau — des remarques empruntées à la vie de tous les jours, de grands projets de travaux philosophiques ou littéraires, des réflexions morales, des citations empruntées aux plus grands penseurs de tous les temps, de Platon et Aristote à Newton et Godwin.

Lowes s'est évidemment plu à accentuer le caractère hétéroclite des matériaux réunis; pour ce faire, il a bouleversé leur ordre, a confondu thèmes et images et a effacé la trace de la logique interne qui donnait un sens au basson, aux stalactites de glace et aux serpents d'eau. Car chez Coleridge le fait même le plus menu, une fois observé et noté, ne reste jamais, si l'on peut dire, à l'état brut; il devient le point de départ d'un développement intellectuel ou poétique, il prend place dans un ensemble.

Relevant dans l'*Opticks* de Priestley que deux chandelles réunies donnent davantage de lumière que la somme des deux flammes séparées, il pense au mariage et à l'enrichissement réciproque des époux l'un par l'autre [6]; il utilisera l'image dans *Ode on the Departing Year.* Un savon qui glisse lorsqu'il est mouillé, mais adhère une fois sec, est l'occasion d'une réflexion sur instabilité et stabilité, sans doute en matière politique, à moins qu'il

[5] Lowes, *The Road to Xanadu*, p. 3. A. Brandl : « S.T. Coleridge's Notizbuch aus den Jahren 1795-1798 », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, XCVII, p. 333-372. Sur l'histoire du *Gutch Notebook*, voir l'Introduction de K. Coburn, dans NB, notes, p. xviii-xx.

[6] « The flames of two Candles Joined give a much stronger light than both of them separate — evid. by a person holding the two Candles near his Face, first separate & then joined in one.

Picture of Hymen » (NB, 13 et n.; Lowes, 13, 39, 474, Cf. *Ode on the Departing Year*, PW, I, 161).

n'ait songé à la vie psychologique [7]. Il observe longuement une araignée tissant sa toile, suspendue au bout de son fil avec des oscillations, comme si elle avait un matelas « d'air élastique » placé sous elle et finalement accrochant son travail terminé à une herbe, « comme un pêcheur étend son filet pour le faire sécher au vent et au soleil [8] ». Il admire l'architecture d'une fourmilière, reproduction de la grande architecture du monde, et, comme à ce moment-là il lit le *Treatise on Education* de David Williams qui recommande l'enseignement de l'histoire naturelle aux enfants, il note avec plaisir le désir de son fils Hartley d'avoir une fourmilière à proximité de la maison.

> « Ants having dim notions of the architecture of the whole System of the world, and imitating it, according to their notion in their ant-heaps — & even these little Ant.-Heaps no uncomely parts of that great architecture — Hartley's intense wish to have Ant-heaps near [a/our] house/ his *Brahman* love & awe of Life/ N.B. to commence his Education with natural History — [9]. »

On trouve, condensés en ces quelques lignes, un vague sentiment panthéiste, un intérêt pour la psychologie de l'enfant et ses premiers contacts avec le monde, enfin des préoccupations pédagogiques qui ne sont pas sans lien avec une philosophie générale de l'homme et de l'univers.

Il arrive qu'au cours de cette collaboration constante entre l'observation des faits et la méditation intérieure, ce soit la seconde qui l'emporte de beaucoup; l'expérience pratique ne vient alors qu'apporter une confirmation *a posteriori* de l'idée retenue. C'est le cas, par exemple, dans cette note de septembre 1801. qui à première vue semble n'être qu'une simple constatation expérimentale :

[7] « The thing that causes instability in another state — of itself causes stability — as for instance wet soap slips off the ledge, detain it till it dries a little and it *sticks* » (NB, 1017; AP, 19). Sans doute, dans le texte de la note, la pensée apparaît-elle première et l'image seconde; mais il est probable que le processus mental fut l'inverse.

[8] « On St Herbert's Island I saw a large Spider with most beautiful legs floating in the air on his Back by a single Thread which he was spinning out, and still as he spun, heaving in the air, as if the air beneath were a pavement elastic to his Strokes — from the Top of a very high Tree he had spun his Line, at length reached the Bottom, tied his Thread round a piece of Grass and re-ascended, to spin another/ a net to hang as a fisherman's Sea-net hangs in the Sun and Wind, to dry » (NB, 1598; AP, 32).

[9] NB, 959 et n. Coleridge avait emprunté le *Treatise on Education* à la Bristol Library en 1796 (cf. Bristol B. n° 82).

« En songeant aux différentes parties de son vêtement, je puis par moments me rappeler le visage de cette femme — mais pas de façon aussi nette que lorsque ce visage se présente de lui-même — j'ai cessé en conséquence d'essayer de l'évoquer de cette façon [10]. »

En fait, comme le montrent les notes voisines, Coleridge s'intéressait à ce moment-là à l'association des idées et plus spécialement au rôle de celles-ci dans la mémoire. En juillet, il avait emprunté à la bibliothèque de *Durham Cathedral* le volume II de l'édition de 1612 des *Opera Omnia* de saint Thomas d'Aquin [11]; il avait trouvé là, au chapitre V, un commentaire sur la théorie de la mémoire d'Aristote, qu'il avait fait relever dans un autre *Notebook* [12] par Sara Hutchinson; il y était expliqué que dans l'effort de la remémoration il y a intérêt la plupart du temps à remonter d'image en image pour atteindre le souvenir cherché, mais qu'il arrive parfois d'atteindre le dernier terme sans avoir à remonter tous les maillons de la chaîne; nanti des éléments abstraits du problème, Coleridge se tourne vers le donné de l'expérience pour lui demander la vérification de ce qu'il vient de lire; et il constate qu'il retrouve plus facilement le visage aimé de Sara Hutchinson directement, sans essayer de revoir d'abord ses vêtements.

Cette note a également l'intérêt de faire apparaître un trait fondamental de la personnalité de son auteur, nous voulons dire la lucidité, la probité intellectuelle de Coleridge, soucieux de vérifier l'exactitude d'une affirmation rencontrée au fil des lectures ou d'une conclusion à laquelle il croit avoir abouti au terme de sa méditation. Sans doute, la plupart des tentatives auxquelles il se livre pour confronter ainsi son rêve intérieur avec le réel sont-elles rudimentaires et maladroites, marquées au sceau d'une « certaine innocence, d'une candeur enfantine », comme le remarque J.-J. Mayoux [13]; elles n'en demeurent pas moins significatives chez un homme qui souvent donne l'impression de chercher à fuir la réalité plutôt que de la contempler froidement en toute objecti-

[10] « By thinking of different parts of her Dress I can at times recall her face — but not so vividly as when it comes of itself and therefore I have ceased to try it » (NB, 986).

[11] Cf. la note très utile de K. Coburn (NB, 973 A n.) qui, toutefois, ne donne aucune explication pour 986.

[12] *Notebook* 22 (BM Add. 47, 520); il s'agit de *Lectio V, in librum de Memoria et Reminiscentia Expositio*. On trouve en particulier dans le passage recopié : « Alio vero modo contingit, quia secundus motus sequitur post primum non ex necessitate, sed ex consuetudine, quia scilicet aliquis consuevit post hoc cogitare vel dicere vel facere et tunc secundus modus sequitur post primum non semper... » (NB, 973 A).

[13] *Vivants Piliers*, p. 10.

vité [14]. Pour diverses raisons relevant à la fois de l'intelligence et de la sensibilité — attrait de l'inconnu d'une part, insatisfaction et recherche d'un bonheur parfait d'autre part — Coleridge tente d'échapper à un monde qu'il juge médiocre et prosaïque. Mais il le fait en toute lucidité; il sait qu'il s'aventure sur des routes peu sûres et, chemin faisant, tente de poser quelques jalons ou relais solides; dans l'édification des spéculations les plus hardies, il observe scrupuleusement les règles de la logique et, l'ensemble terminé, il redescend sur terre, se met en devoir de comparer le monde du rêve et le monde de l'existence quotidienne et tente de les faire coïncider sur divers plans : le plan esthétique, le plan moral et, si l'on peut dire, le plan de la réalité tout court elle-même — car quelle preuve a-t-il, après tout, que le monde de l'existence quotidienne soit plus *réel* que l'autre ?

On croit retrouver dans cette rigueur de la pensée en face de son objet — une fois cet objet fourni par les postulats initiaux — la lointaine influence de *Christ's Hospital* et de la sévère discipline intellectuelle de James Boyer [15].

Le même carnet, *Notebook 22,* offre une citation bien intéressante de Daniel Sennertus, recopiée à peu près à la même époque que le passage de saint Thomas d'Aquin, et toujours par la dévouée Sara Hutchinson, sauf en ce qui concerne les citations grecques, car sa compétence se limitait au latin [16]. Dans cet extrait qui avait arrêté l'attention de Coleridge au cours des recherches philosophiques ardues de 1801 et qu'il devait reproduire en partie dans *Biographia Literaria,* il est fait appel à l'autorité de Platon, d'Epictète et de Galien pour souligner l'importance d'une bonne définition des termes dont il est fait usage dans le langage, car

[14] H. Fairchild, dans *Religious Trends in English Poetry,* III, 266, souligne bien cette antinomie de l'attitude intellectuelle. « ...though he was to some extent genuinely in quest of truth, he was also — despite his comparative peace of mind — in flight from reality, a contradiction which he would never be able to reconcile », et plus loin (*ibid.,* 306) : « this dreamer was also an acute and subtle thinker whose reason was always a little sceptical of his reveries ».

[15] C'est bien à la clarté et à la lucidité intellectuelle que conduisait en dernière analyse ce que H. Fairchild appelle : « Boyer's astringent commonsense » (*ibid.,* p. 267).

[16] NB, 1000 C; BL, II, 22; BL, II, 228. Miss Coburn indique (NB, 1000 C, n.) que le passage est emprunté avec des variantes au chapitre V de *De chymicorum cum Aristotelis & Galenicis consensu ac dissensu,* dans *Opera* de Danielus Sennertus, probablement édition de Leyde, 1676; en voici l'essentiel : « Sat enim vero in hac vitae brevitate et naturae obscuritate rerum est, quibus cognoscendis tempus impendatur, ut obscuris sermonibus intelligendis illud consumere non opus est. Et proinde recte dictum putamus a Platone in Gorgia : .., ος αν τα ονομαστα ειδει, ισεται και τα πραγματα... »

« étant donné la brièveté de la vie et l'obscurité des choses, nous avons assez à faire pour nous instruire sans connaître les ennuis qui naissent de la confusion du discours »;

Platon dans le Gorgias déclare que :

« l'homme qui sait voir le sens des mots saura aussi percevoir la signification des faits »;

pour Epictète « l'éducation commence avec l'examen des termes »; et à en croire Galien, « l'emploi confus des termes embarrasse et rend obscure la connaissance des faits ». Or comme nous le verrons, en 1801 précisément, Coleridge se livrait à une enquête approfondie qui devait le conduire finalement à Kant; il était amené à examiner ce que recouvraient exactement des termes tels que *space, time, sensation, reason, understanding, fancy, imagination* et il constatait que certains, le terme de raison en particulier, avait été employés avec des sens bien différents depuis la renaissance.

Cet effort de clarté et de lucidité ne se limitait pas à la terminologie; les *Notebooks* nous montrent notre auteur effectuant un perpétuel retour sur lui-même, analysant l'état d'esprit dans lequel il se trouve avec la crainte plus ou moins avouée de ne pas se trouver dans les conditions requises pour penser efficacement. Il fait un effort tout spécial pour rester lucide et conscient lorsqu'il se sent menacé par le chagrin, par le découragement ou par l'opium; il semble avoir eu conscience de la double action de la drogue, qui d'une part provoque une hyper-excitation intellectuelle et d'autre part un obscurcissement de la lucidité du *moi*. On le voit dans certaines notes, incontestablement rédigées sous l'influence de l'opium, lutter pour se rattacher de façon aussi exacte, aussi scientifique que possible à l'observation du monde extérieur, alors que sous l'effet du poison l'esprit tend à s'en éloigner; et il met dans cet effort même tout le surplus d'énergie psychique que lui verse la drogue. Il y a alors quelque chose de pathétique non seulement, comme le note K. Coburn, dans la tentative faite pour décrire avec précision le monde extérieur tel qu'il le voit à ce moment-là, mais aussi dans le travail d'introspection, le travail que la conscience opère sur elle-même en se débattant pour rester lucide. C'est le cas des trois notes suivantes du *Notebook 16* [17]; elles datent de décembre 1803; nous les reproduisons telles quelles,

[17] BM Add. MS 47, 513. L'écriture devient haute et large lorsque Coleridge est sous l'influence de l'opium. Une note précédente apporte d'ailleurs une confirmation, bien superflue. La première ligne en a été rayée à l'encre par une main pieuse, trop pieuse; et la note se termine ainsi :

« of the necessity of writing and indeed of all other motion IN LARGE, whenever... »

La page a été déchirée, mais Miss Coburn suggère :

« whenever... I have taken opium or laudanum » (NB, 1750 et n.).

car la demi-incohérence même de la ponctuation et des répétitions de mots est significative [18] :

> « I have only to shut my eyes to feel how ignorant I am / whence these forms & colored Forms & colors, distinguishable beyond what I can distinguish, these varying and infinitely co-present Colours / these Shapes which I ask what they are / to what they belong in my waking Remembrance — & almost never receive an answer. Only I perceive and know, what whatever [sic] I change in any part of me, produces some change in these Eye-Spectra, as for instance, if I press my thigh, change sides, etc. etc.
>
> Purple *Steams* in manifold Shapes, but angular — & then white or flesh-colored Streaks with Dark Streak / or Darkness streaked with Life and Flesh.
>
> Angle — angular — yet a doubt whether I have spelt the word / the nature of memory / the Effort in writing — compare this writing with sober writing — the diminished Facility of Volition, whatever that Faculty be. »

Ce sont là des cas exceptionnels; mais Coleridge avait en général la claire conscience de lui-même, de ses qualités, de ses défauts; et il arrivait souvent que ce souci de vérité à l'égard de sa propre personne entrât en conflit avec l'estime de soi-même, qui était un autre besoin fondamental chez lui. Non seulement il se méfie du rêve, mais il connaît aussi sa propre tendance à se laisser emporter par son éloquence lorsqu'il est en présence d'un auditoire sympathique; il est sur ses gardes, car il sait que dans ce cas-là la facilité avec laquelle il parle, jongle avec les idées est une manière d'évasion :

> « Mon éloquence était très communément suscitée par le désir de chercher un refuge et d'échapper à mes sentiments intimes et personnels, et non le désir de les exprimer [19]. »

Il a adopté un terme spécial pour désigner la façon dont l'affectivité peut, dans certains cas, fausser et déformer le jugement; il appelle « *bulls* » les erreurs d'interprétation où l'on constate « l'effet des passions sur la faculté du raisonnement [20] », et il se

[18] NB, 1765, 1767, 1768 et n. La note 1765 avait été publiée, partiellement expurgée, dans *Anima Poetae* (AP, 55) où « *my thigh* » devient « *my legs* » et où surtout la demi-incohérence est soigneusement effacée, ce qui rend méconnaissable l'effort de lucidité dont nous parlons.

Cf. H. House, p. 14 : « He is far more alert and sensitive to the modes in which sense-experience conditions the life of the mind than most technical philosophers... His quivering alertness to every stimulus of sense was, as I hope to show, the ground of his strengths and of his weaknesses. »

[19] Th. Allsop, *Letters, Conversations and Recollections of S.T. Coleridge*. Londres, 1836, II, 136.

[20] « The effect of the Passions on the reasoning power imprimis in producing *Bulls* » (NB, 1643). Voir également BL, I, 52 n., où une définition légèrement différente est donnée : « A *Bull* consists in a mental juxtaposition of incongruous ideas with the sensation, but without the sense of connection. »

plait à trouver des *bulls* autour de lui : son fils Derwent, en retard à l'heure du thé et déçu de voir qu'il ne reste plus de gâteau, ne se calme pas lorsqu'on lui dit qu'il aura sa part le lendemain et continue à s'écrier : « Oh, ne mangez donc pas le gâteau ! »; la passion, dit Coleridge,

> « avait produit une confusion complète de la notion du temps et de ses conséquences; il voyait que la chose était faite et cependant vous suppliait ardemment de ne pas la faire[21] ».

Dans d'autres cas, c'est l'auteur lui-même qui est victime d'un *bull*[22] ou ce sont les philosophes qui confondent logique et métaphysique[23].

Si le philosophe est l'homme qui conteste une évidence, évidence du sensible pour une théorie de la connaissance, évidence du plaisir pour une morale, nul ne fut plus philosophe que Coleridge. De même que son père avait rejeté la routine des grammaires latines traditionnelles, il rejettera les habitudes acquises autour de lui, surtout pendant la première partie de sa vie, et dans tous les domaines tentera d'aller au fond des choses; c'est surtout à ce titre que l'expérience, malheureuse il est vrai, de la pantisocratie est intéressante : elle est la contestation des privilèges acquis dont la seule justification est l'usage établi, une tentative pour édifier une communauté où les diverses activités des hommes seraient fondées en droit et en raison. Il est une note des carnets qui illustre bien cet aspect de la pensée de Coleridge; c'est celle où, en 1801, il relève la définition de la philosophie que donne Wolff au début de sa *Logik*[24] :

> « Everyman asks — how ? This power and instinct is the true substratum of philosophy — thence called by Wolff eine Wissenschaft aller möglicher Dinge, wie und warum sie möglich sind. »

[21] « Derwent (Nov. 6 Tea time) came in & all the cake was eat up & he was by no means willing to accept dry Toast and butter as a Substitute. « Don't eat all the Cake ! » — « Well, we will not to-morrow ! » — « O but don't eat the Cake... His Passion had completely confounded his Sense of Time & its consequences — He saw that it was done; & yet he passionately entreated you not to do it... Derwent's *Bull* from eager Desire & Disappointment » (NB, 1643, 1645).

[22] NB, 1620.

[23] Cf. NB, 915 : « Novi ego aliquem qui dormitabundus aliquando pulsari: horam quartam audiverit et sic numeravit Una, Una, Una, Una... » K. Coburn traduit dans sa note : « I knew a person who during imperfect sleep or dozing as we say, listened to the clock as it was striking four and as it struck, he counted the four, one, one, one, one; and then he exclaimed, why, the clock is out of its wits; it has struck one four times over. » Coleridge ajoute : « Bulls almost always confusion between Logic and Metaphysics, a science of things as they *are* out of the mind. »

[24] Christian F. Wolff, *Logik oder Vernünftige Gedanken von den Kräften des menschlichen Verstandes*, 1712. La note est dans NB, 891; Miss Coburn traduit : « a science of all possible things, how and why they are possible ».

Il est significatif de voir Coleridge arrêté par cette remarque et de le voir la faire sienne; elle soulignait un besoin universel de savoir et d'expliquer, qui s'était manifesté en lui depuis les années d'enfance. Sans doute était-ce la raison pour laquelle la pensée semblait se mouvoir plus lentement chez lui que chez certains de ses camarades, à l'esprit plus vif, mais plus superficiel; Le Grice, comme le notait Lamb [25], était comparable à un vaisseau anglais, rapide et maniable; Coleridge ressemblait à « un grand gallion espagnol », haut de bord, puissant, plus lent dans ses évolutions; parce que chez lui la pensée allait au fond des choses ou tout au moins s'efforçait de le faire.

On trouve enregistrés dans les carnets quantité de menus faits dont l'auteur aurait aimé trouver la raison exacte; la note s'accompagne souvent d'un « *NB* » ou d'un « *Quaere* » qui annonce une question clairement formulée — et dont la réponse est différée *sine die*. Le *Notebook 21*, qui contient maintes descriptions du paysage que Coleridge apercevait de la fenêtre de Greta Hall à Keswick, nous donne par exemple le tableau exact de ce qu'il voyait le 26 août 1800, à six heures du matin — (pour une fois nous avons la date et l'heure) : les nuages qui se meuvent à mi-hauteur du Skiddaw, la luminosité baignant les sommets qui entourent le vallon de Borrowdale [26]; et, contrastant avec elle, l'obscurité qui enveloppe les rochers de Derwent Water; et brusquement l'auteur écrit :

> « N.B. What is it that makes the silent bright of the Morning vale so different from that other silence & bright gleams of late evening ? Is it in the mind or in is there any physical cause [27] ?... »

La question, indubitablement liée aux préoccupations de l'heure concernant les limites de l'objectif et du subjectif, devait évidemment rester sans réponse, comme tant d'autres.

Il sait d'ailleurs combien la vérité est insaisissable et combien il est difficile pour l'homme d'atteindre les causes véritables; écrivant à son frère James qui a des ennuis de santé dont il ne peut trouver la raison, il déclare :

> « Lorsque George vous dit que vous avez de la bile, Ned de l'acidité dans l'estomac et Mère une goutte arthritique, tous ne font inconsciemment que vous proposer des arguties — ce qu'ils disent est faux en un sens, vrai en un autre, mais sans intérêt.

[25] Lamb, II, 25. Cf. *supra*, chapitre I, note 48.

[26] Vallon bien connu des lecteurs de *Christabel*. C'est celui d'où le diable répond d'un rire moqueur à la cloche qui sonne les matines au château :

> *« The devil mocks the doleful tale*
> *With a merry peal from Borodale »*

(PW, I, 227; vers 358-359).

[27] NB, 789.

> Qui ignore qu'il existe une étroite sympathie entre les poumons et l'estomac et entre l'estomac et le foie ?... Lorsque l'estomac et les poumons sont manifestement malades, le foie secrète toujours de la bile, parfois de façon maladive — en qualité ou en quantité. Mais qu'est-ce vous dire de plus que ceci : Vous avez le teint jaune ? Vous toussez beaucoup ? Votre miroir ou vos propres oreilles vous auront dit si la chose est vraie ou non... Mais s'ils veulent dire davantage et déclarent que telle est la *cause* de vos malaises, ils parlent sans preuves et, je le crains, contre toute probabilité — ils confondent les symptômes avec la cause première du mal...[28]. »

De la même façon, Coleridge aimait à s'appliquer à lui-même l'épithète « d'idoloclaste » ou « *breaker of idols* », comme il traduit dans la préface de *Satyrane's Letters*[28 bis]; dans une note de novembre 1803, où il consigne une fois de plus la liste des vastes ouvrages en projet, on trouve un « *Eidoloclastes* » qui vient en sixième position, immédiatement après la grande histoire de la poésie anglaise à laquelle il n'avait jamais cessé de songer[29]; et une lettre à J. P. Estlin de décembre 1802 permet d'imaginer les « idoles » auxquelles il pensait s'attaquer :

> Même adorer un seul Dieu devient de l'idolâtrie, j'en suis convaincu tout au moins, quand à la place de l'Etre éternel et omniprésent en qui nous vivons et agissons et de qui nous tenons notre être, nous installons un Jehovah distinct paré des attributs anthropomorphiques du temps et des pensées successives[30].

Il est clair que l'idolâtrie à ses yeux n'était qu'une sorte de *bull;* en nous abandonnant à ce « péché originel », en imaginant Dieu

[28] Lettre du 14 décembre 1802 :

« When George tells you you are bilious, Ned that you have an acid in your stomach and Mother that you have the Rheumatic bout, they ail unconsciously equivocate, in one sense it is false, in another sense true, but trifling. Who does not know that there exists a close sympathy between the Lungs and the Stomach & between the Stomach & the Liver ? Where the stomach & the Lungs are confessedly diseased, the Liver will always secrete the Bile, at times, diseasedly — in quality or quantity. But what does this tell you more than if a man should tell you that you looked yellow or coughed much ? Your own Looking-glass and your own ears will have informed you whether this is true or no... But if they mean more and say that such is the *cause* of you disorder, they speak without proof — & I suspect, against probability — they confound the *Symptoms* with the primary Disease... » (CL, II, 895).

[28bis] Friend, I, 178. Cf. *A Tombless Epitaph*, v. I (PW, I, 413).

[29] NB, 1646. Il devait même noter quelque temps plus tard un fragment de Locke qu'il pensait utiliser comme épigraphe pour l'ouvrage en question :

« Motto for my Idoloclastes : « It is ambition enough to be employed as an underlabourer in clearing the Ground a little, and removing some of the Rubbish that lies in the way to Knowledge.

Locke's Epistle to the Reader prefixed to his Ess. on Hum. Underst. » (NB, 1729).

[30] CL, II, 893.

comme il aimerait qu'il soit pour répondre à ses besoins personnels, l'homme laisse en lui l'affectivité obscurcir le jugement; et il est relativement aisé pour le sage qui sait aller au-delà de la surface des choses de remonter aux causes véritables de la déformation.

Ce sens critique, qui n'allait toutefois pas jusqu'au scepticisme [31], mais qui correspondait seulement au besoin de découvrir partout la vérité profonde, avait pour contrepartie chez Coleridge le don d'édifier de vastes ensembles à l'architecture harmonieuse, même si certaines pierres restent cachées ou manquantes dans la construction de la cathédrale. On a souvent défini l'intelligence comme la faculté de percevoir les liens entre les choses; or le lecteur de Coleridge ne peut manquer d'être frappé par la facilité vraiment extraordinaire avec laquelle il établit sans cesse des analogies entre les aspects multiples du réel, jette des ponts entre des formes de pensée qui paraissent parfaitement étrangères, rapproche les points de vue les plus opposés en apparence. Qu'il ait eu lui-même conscience de cette tendance naturelle ne fait aucun doute; il était de ces esprits qui unissent plutôt qu'ils ne divisent, qui d'instinct cherchent la sympathie intellectuelle. A ses yeux, la vérité était « une divine ventriloque », comme il le dit dans un passage de *Biographia Literaria* où il se justifie de l'accusation portée contre lui d'avoir emprunté la plupart de ses idées aux penseurs allemands; il explique qu'il prend son bien où il le trouve :

> « ... je ne me soucie pas de savoir de quelle bouche peut bien venir la voix, il me suffit que les paroles soient audibles et intelligibles [32] ».

L'éclectisme, sinon le plagiat, sont évidemment la rançon de cette intuition des identités profondes, qui est, elle, un élément positif de l'intelligence. Les conférences philosophiques de 1818-1819 sont faites de rapprochements à grande échelle, parfois outrés et sommaires, mais presque toujours stimulants pour l'esprit. Comme le remarque K. Coburn dans l'introduction de son édition des *Philosophical Lectures* [33], Anaxagore rejoint Locke, Démocrite ne fait

[31] On le voit, par exemple, recopier toute une phrase du texte latin du *Discours de la Méthode* : « Nec tamen in eo Scepticos imitabar, qui dubitant tantum ut dubitent et praeter incertudinem ipsam nihil quaerunt » (NB, 914), qui résume assez bien sa propre attitude.

[32] BL, I, 105. Le tour très miltonien de la formule, qui n'est pas sans rappeler les images de l'*Areopagitica*, est confirmé par la citation qui suit immédiatement empruntée à *The Reason of Church Government against Perlacy*, II, I (BL, I, 248, note). Cf. CLI, 398 : « In general conversation & general company I endeavor to find out the opinions common to us... »

[33] *The Philosophical Lectures of Samuel Taylor Coleridge*, ed. by K. Coburn, Londres, 1949, p. 44.

qu'un avec Hobbes, Plotin et Schelling se retrouvent dans le panthéisme, Antisthène et Berkeley dans l'idéalisme subjectif et Pyrrhon et Hume dans le scepticisme. Négligeant les nuances et procédant par des généralisations qui souvent, il faut le reconnaître, s'avèrent bien hâtives, Coleridge va droit à ce qui est l'essentiel d'un tempérament, d'une attitude intellectuelle. Et cet aspect fondamental de sa pensée, qui se révélera pleinement dans *The Friend* et dans *Biographia Literaria,* se dessine nettement dans les poèmes de jeunesse tels que *Religious Musings* ou *Fears in Solitude.*

L'imagination, au moment où prend corps la distinction *fancy-imagination,* se trouve identifiée avec le « sentiment moral » des déistes et idéalistes du XVIII[e] siècle, avec l'Un de Plotin, et également avec la raison pure, puis la raison pratique kantienne; nous retrouvons ici « le labyrinthe coleridgien », pour lequel certains critiques ont été sévères [34], trop sévères selon nous, car il y a bien dans l'histoire de la pensée humaine des constantes, des affinités, des ressemblances que Coleridge avait su découvrir et qui, en fin de compte, sont plus significatives que les différences.

Toutefois ces rapprochements, ces identifications ne se font pas seulement à l'échelon de la pensée philosophique; ils s'effectuent aussi, et c'est bien sur ce plan que l'aspect constructeur de la pensée de Coleridge est le plus intéressant, au niveau des contacts entre la pensée tout court et le donné de l'expérience. A. Snyder résume excellemment cette tendance en déclarant :

> « ... abstraits comme ils le sont, ses écrits sont imprégnés du sentiment des valeurs métaphysiques. Quoi que d'autres puissent dire, il suffisait pour Coleridge de trouver dans l'univers de l'expérience quotidienne, dans la cascade de la montagne, dans le feu de bois de la chambre où il travaillait, l'immobilité, le mouvement, l'unité, l'individualité et autres mystères de l'univers des métaphysiciens [35] ».

En effet, même sur le plan élémentaire de la description, Coleridge ne se contente pas de noter les divers éléments composant un paysage; il classe, organise, tente de faire coïncider les

[34] C'est le cas de R. Wellek dans *Kant in England* et de H. Fairchild qui, dans *Religious Trends in English Poetry* (III, p. 308), conclut ironiquement : « The reason sense is the Logos; the Logos is that light which is the life of man and the animating principle of all nature. Thanks to Jacobi, Plato, St-John, Boehme, Moses and Dr Hunter, nothing could be simpler. »

[35] A. Snyder, *The Critical Principle of the Reconciliation of Opposites as Employed by Coleridge,* Ann Arbor, 1918, p. 14 : « ...abstract as they are, his writings are replete with a sense of metaphysical values. Whatever others may say, to Coleridge it was enough to find in the world of every day experiences, in the waterfall on the mountain, or the wood-fire in his study, rest, motion, unity, individuality and all the other mysteries of the metaphysicians' world. »

données de la vision avec des formes géométriques déterminées. C'est parfois une colonne de fumée qui forme une arche [36]; ce sont très souvent les contours des montagnes ou les formes des nuages, par exemple, une courbe qui descend du Ben Nevis, à l'extrémité d'une combe, et qui, partagée en deux par un sillon oblique, prend l'allure d'un éléphant [37]. Les éboulis, qui descendent des parois du Scafell, ont la forme d'un « tablier » ou « d'une carafe pointue » ou « d'un éventail déployé [38] »; trois vallons, où coulent trois rivières jusqu'à la mer, forment en se rejoignant « un trident [39] ». On trouve dans les *Notebooks* nombre de dessins à la plume reproduisant les contours du relief, avec parfois un numéro affecté aux diverses parties composant l'ensemble [40]; et le commentaire prend alors l'allure d'un passage de géométrie descriptive [41]. Ce qui nous paraît significatif est la perpétuelle confrontation entre le chaos de la vision concrète et les formes abstraites que l'intelligence cherche à introduire dans ce chaos ou mieux à lui imposer.

La confrontation toutefois ne prend pas seulement l'aspect d'un rapprochement entre paysage et formes géométriques. La méditation intérieure, sans cesse poursuivie, trouvait dans les données du concret ample matière où puiser analogies, identifications, à la limite métaphores et symboles. Un exemple entre tous nous paraît caractéristique; c'est celui de la petite source où coexistent repos et mouvement; deux lignes suffisent à la décrire, suivies des initiales de William Wordsworth, Mary Hutchinson, Dorothy Wordsworth, Sara Hutchinson :

> « La source avec le minuscule petit cône de sable mobile qui s'élève et redescend sans cesse au fond — mais la surface n'a pas une ride. — W.W. M.H. D.W. S.H. [42]. »

[36] « Déc. 1 st. 1800. Two Chimneys their smoke forming an arch the one rising straiter » (NB, 859). La note n'en dit pas davantage; il n'est pas impossible que Coleridge ait songé à l'homme et à la femme réunis dans le couple.

[37] NB, 1489.

[38] NB, 1213, et CL, II, 839.

[39] NB, 1217, et CL, II, 840.

[40] NB, 494. L'édition de Miss Coburn reproduit fidèlement ces dessins à la plume ou au crayon parfois fort compliqués (NB, 1206, 1220).

[41] Cf. NB, 360 : « The woods on the left bank run up into semi-circles and Triangles... »

NB, 549 : « and now I have gained the upper end of the first Reach & look down to the other end... comprehending a long majestic Parallelogram, but when I stand so as to take in part of the 2nd Reach the whole appears a semi-circle enfolding in its two arms the convex semi-circle of the bare knobby crag... »

[42] NB, 980; AP, 17, sans les initiales : « The spring with the little tiny cone of loose sand rising & sinking at the bottom, but its surface without a wrinkle. — W.W. M.H. D.W. S.H. » L'image sera réutilisée dans le fragment poétique : *Inscription for a Fountain on a Heath*, PW, I, 381.

Dans son commentaire, H. House, qui cite le passage, ne voit que le lien affectif entre la source et les quatre amis chers au cœur de Coleridge [43]; le poète, selon lui, se serait rendu avec eux près de cette source, aurait observé le petit cône de sable et les deux souvenirs seraient restés associés en son esprit. Sans exclure cette hypothèse, nous pensons qu'il s'agit ici de tout autre chose; c'est l'élément intellectuel, et non l'élément affectif qui est véritablement important. Miss Coburn est incontestablement sur la voie lorsqu'elle voit dans l'opposition : repos-mouvement la clef du passage; mais elle se trompe en l'identifiant au contraste entre la paix de Dove Cottage, où vivaient les Wordsworth, et l'agitation de Greta Hall où Coleridge souffrait de la dissension perpétuelle qui régnait à son foyer [44]. En fait, le contraste doit être cherché au sein même du cercle des Wordsworth. La note est de septembre 1801; Wordsworth devait épouser Mary Hutchinson le 4 octobre 1802; nul doute que Dorothy ne vît approcher l'échéance fatale avec terreur; on se souvient que le jour du mariage, elle resta enfermée dans sa chambre, prostrée en pleurs sur son lit pendant que le couple était à l'église; par ailleurs Coleridge avait rencontré Sara Hutchinson à l'automne de 1799 et n'avait pas tardé à lui déclarer son amour; la chose n'était pas demeurée ignorée très longtemps; il est probable que les Wordsworth durent dès le début juger cette liaison avec sévérité, comme ils le firent plus tard en 1810, au moment de la rupture; peut-être adressèrent-ils des reproches à leur future belle-sœur. C'est à ces remous, à ces passions bien vivantes derrière la paix tranquille de Dove Cottage que songeait certainement Coleridge en observant le petit cône de sable monter et descendre sous la surface sans ride de l'eau.

[43] House, p. 52 : « The observation is emotionally linked to William and Dorothy Wordsworth and Mary and Sara Hutchinson. » L'auteur en profite pour nous rappeler la part de l'affectivité dans la théorie de l'association des idées et de la mémoire chez Coleridge (*ibid.*, note 2).

[44] NB, 980, note. K. Coburn toutefois esquisse ce qui nous paraît être l'interprétation véritable lorsqu'elle conclut : « Wordsworth's happy lot is here noted with pleasure, though it may be observed that the idea of surface tension is implicit in it. Coleridge was not the man to be unaware of Dorothy's suppressed feelings at this time... » La main pieuse qui édita le fragment dans *Anima Poetae* avait sans doute compris et c'est pourquoi elle supprima les initiales. La même image devait servir à plusieurs reprises dans la suite, ce qui montre bien son caractère intellectuel, avec une signification légèrement différente : pour décrire l'état de santé de Mrs Gillman (*Notebook 30*, f. 62 v) ou l'union physique dans l'amour partagé : « O best reward of Virtue ! to feel pleasure made more pleasurable in legs, knees, chests, arms, cheeks — all in deep quiet, a fountain with unwrinkled surface yet still the *living motion* at the bottom that « with soft and even pulse » keeps it full » (Notebook 17, f. 41). Les deux passages sont cités dans Beer, p. 238-239.

A quoi songeait-il en écrivant en octobre 1802 les quelques lignes suivantes ?

> « Le calme arc-en-ciel au milieu de ce déluge de brouillard et de grêle emporté par le vent ! Quel concours d'Images et de Sentiments, d'une Permanence fantastique au sein du rapide changement de la Tempête — la tranquillité est fille de la Tempête [45]. »

Sans doute à l'opposition entre l'agitation du découragement et le calme de l'espoir retrouvé sur laquelle reposait tout entière la belle Ode de *Dejection* écrite quelques mois plus tôt, sans doute aussi aux orages qui traversaient son existence à ce moment-là, derrière lesquels il croyait voir luire la lumière sereine et immuable que donne la sagesse au poète et au philosophe qui a appris à renoncer; mais très certainement aussi à ces grands mystères de l'univers qui veulent que le mal soit nécessaire pour qu'existe le bien, la mort pour qu'existe la vie, le faux pour qu'existe le vrai, comme le pensaient les grands esprits de la tradition néo-platonicienne et mystique qui lui avaient appris à réconcilier les contraires.

Aussi convient-il d'être prudent et de ne pas taxer d'incohérence tel ou tel passage des *Notebooks* ou des lettres qui semblent ne présenter qu'un incompréhensible chaos; il existe une cohérence cachée, celle des analogies, des vastes rapprochements que Coleridge opérait en profondeur. C'est malheureusement ce que Lowes n'a pas toujours perçu dans son étude, par ailleurs admirable; trop souvent il limite son examen à des rapprochements d'ordre purement verbal et s'interdit d'aller plus loin; il ironise à loisir, alors, sur un désordre dont il ne sait percevoir l'ordre caché [46]; le tableau récapitulatif qui ouvre l'enquête sur les sources de *The Ancient Mariner* et de *Kubla Khan* est brillant; on ne peut dire qu'il soit très juste à l'égard de Coleridge; car l'ordre des remarques et citations des *Notebooks* a été bouleversé de façon à accentuer encore leur caractère hétéroclite.

[45] « The steadfast rainbow in the fast-moving, hurrying, hailmist ! What a congregation of Images and Feelings, of fantastic Permanence amidst the rapid Change of Tempest — quietness the Daughter of Storm » (NB, 1246).

[46] Cf. Lowes, p. 9, où l'auteur, après avoir cité un passage du *Gutch Notebook*, où apparaît Hartley, le jeune fils de Coleridge, entre deux fragments empruntés à Bartram sur les alligators, écrit : « Poor little hapless Hartley, sandwiched weeping between their layered egg-heaps and their thunder - echoing roars, he extricated later in the closing lines of « *The Nightingale.* » Or l'enfant consolé en admirant le clair de lune, comme les alligators pondant leurs œufs, sont des exemples de l'harmonie universelle de la création (cf. NB, 218, 219, 220, 221). Ceci est amplement confirmé dans la note 330-13 : « Στόργη — the absurdity of the Darwinian System — Birds — Allegators [sic] »; le mot grec Στόργη désigne, en effet, l'amour des parents pour leurs enfants.

A partir de ce que Lowes appelle le « chaos » des expériences, livresques ou autres, la pensée de Coleridge va tendre vers l'unification, classant, organisant, reliant les éléments apparemment les plus rebelles à tout rapprochement, selon une méthode que l'on pourrait appeler « la méthode centrante » et que H. House [47] a bien vue, bien qu'il n'ait pas prononcé le mot et qu'il pense au travail opéré par la sensibilité plutôt que par l'intelligence. Certes la sensibilité est présente; elle colore l'ensemble de la méditation, l'oriente en partie, commande même certains rapprochements; mais la part prépondérante nous semble être, dans les carnets comme dans les lettres et les poèmes, celle de l'intelligence.

La méthode centrante apparaît clairement, en particulier dans les poèmes que Coleridge appelait *Conversation Poems,* c'est-à-dire ceux où la méditation intérieure se déroule en toute simplicité suivant son rythme propre et sans l'intervention d'aucune structure préalable imposée de l'extérieur. *The Nightingale* [48] est composé de cinq morceaux différents et à vrai dire assez disparates, tout au moins quant à leur origine : une description de la nuit tranquille juste après le crépuscule (vers 1-11), la réfutation de la légende faisant du rossignol, en particulier dans *Il Penseroso,* un « oiseau mélancolique » (vers 12-39), un rappel de la communion spirituelle entre le poète et William et Dorothy Wordsworth (vers 40-43 et 69-82), un tableau du chant joyeux des rossignols en pleine nuit (vers 43-69 et 82-86), enfin le récit de l'épisode au cours duquel le jeune Hartley cessa soudain ses pleurs en apercevant le clair de lune (vers 87-110), épisode consigné quelque temps auparavant dans le *Gutch Notebook* [49]. Le point focal se trouve être ici l'idée que

> « dans la nature il n'est rien de mélancolique » (v. 15)

et que

> « la joie doit être associée à la nuit » (v. 108).

Cette idée centrale a suffisamment de force et de poids pour unir et fondre les divers éléments du poème en un tout harmonieux, malgré, il est vrai, quelques brutales transitions (vers 40, 49, 69). Plus tard Coleridge devait appeler *imagination,* par opposition à *fancy,* cette faculté spéciale qui permet au poète véritable d'unifier

[47] House, p. 26 : « The whole of these extracts — I take them to be at least three entries in the book, made at different times in the course of about sixteen hours — have a half-achieved unity on which their emotional effect much depends. This all - but unity derives from the method... by which several different kinds of experience are given outwardly in detail and are then drawn in to a centre, first in the room and then in the consciousness. »

[48] *The Nightingale,* A Conversation Poem, April 1798; PW, I, 264-267.

[49] NB, 219; Lowes, p. 9. Cf. *supra,* note 46.

ainsi les matériaux disparates de la vision en un ensemble organiquement construit [50]. Au terme de cette étude des diverses formes prises par l'activité intellectuelle chez Coleridge, nous sommes tenté de voir en cette *imagination* quelque chose comme une aptitude naturelle de notre auteur, une sorte de faculté particulièrement developpée chez lui qui apparaît dans ses ouvrages philosophiques, ses études critiques, sa conversation et bien entendu à un degré plus élevé dans ses poèmes.

Enfin cette vertu unificatrice de la méditation confère un réel intérêt à certains passages des *Notebooks* que l'on peut considérer comme de véritables monologues intérieurs [51], où la méthode centrante apparaît jusque dans ces identifications, ou assimilations approximatives, que sont les calembours ou les fausses étymologies. Ici, évidemment, l'imagination vient prêter main-forte à la pure intelligence et il est bien difficile de tracer la limite exacte entre l'une et l'autre dans l'élaboration de la vision. Ce qui est certain, c'est que Coleridge, seul avec lui-même, ne prend guère la peine de noter explicitement les liens logiques que son intelligence établit entre les choses; il se contente de les juxtaposer en une sorte de raccourci, de rébus d'une rare densité, d'où la claire conscience n'est généralement pas exclue [52]; mais il sait que certaines associations, certaines identifications peuvent n'être qu'une illumination fugitive qu'il sera difficile à la mémoire de retrouver plus tard; et dans ce cas, il souligne, utilise des abréviations telles que *Mem.* ou *NB,* cherche à fixer l'instant qui lui a permis d'entrevoir, en un complexe où l'ensemble de la personnalité était présent [53], une vérité qu'il aimerait pouvoir retenir.

Cette surabondante activité intellectuelle n'était pas sans ses revers; en un certain sens, elle conduisait tout droit à la paralysie et à la stérilité; et le reproche d'indolence souvent adressé à Coleridge doit être compris selon cette perspective. D'autre part,

[50] « He (the poet) diffuses a tone and spirit of unity, that blends and (as it were) fuses, each into each, by that synthetic and magical power, to which we have exclusively appropriated the name of imagination » (BL, II, 12).

[51] C'est la conclusion à laquelle arrive J.-J. Mayoux (*Vivants Piliers*, p. 21) : « Ainsi commence à entrer dans le grand courant littéraire, fût-ce par des notes clandestines, ce qui jusque-là n'était apparu qu'aux frontières de la littérature. Et Coleridge, à ma connaissance, donne le premier modèle d'un monologue intérieur hypnagogique à la *Marion Bloom...* »

[52] On trouve par exemple au beau milieu d'un monologue intérieur sur la nécessité de connaître les autres et les vertus des autres pour les aimer, la réflexion suivante : « I need write no more/simply, this is the current of Thought, which I must seek out again & sail down with it... » (NB, 1816).

[53] *K. Coburn* remarque très justement que les carnets représentent dans l'ensemble un effort de Coleridge pour atteindre à une conscience plus grande de lui-même et du monde (NB, 1763 n.).

sur un plan horizontal, si l'on peut dire, une sympathie excessive de l'intelligence menait tout droit à un éclectisme décevant; et d'autre part, en profondeur, le sentiment même de la complexité des choses interdisait toute affirmation trop catégorique ou trop hâtive, empêchait de prendre parti là où d'autres esprits, moins pénétrants ou moins scrupuleux, n'auraient pas hésité à se déclarer certains de posséder la vérité. Aussi verra-t-on Coleridge sans cesse tenté de remettre au lendemain le moment de prendre la plume pour donner à sa pensée un tour définitif; les lettres, les carnets, l'improvisation brillante dans une conversation ou une conférence, seront les genres auxquels ira spontanément sa préférence, car ce sont des genres qui ne demandent pas une forme achevée, qui permettent à l'auteur de se reprendre, d'aborder la vérité de façon prudente et détournée. En un certain sens, c'est son propre portrait qu'a tracé Coleridge en décrivant les hésitations d'Hamlet, en particulier au cours de la scène où Hamlet surprenant le roi en prière, décide de l'épargner et remet son poignard au fourreau [54]; « Shakespeare, nous dit-il, place son personnage dans des situations où il se trouve obligé d'agir sous l'impulsion du moment; Hamlet est brave et ne craint nullement la mort; mais il hésite en raison de sa sensibilité et tergiverse parce qu'il pense trop; il perd la faculté d'agir dans l'énergie qu'il dépense à se décider... Il s'imagine à tort que voir les chaînes qui le retiennent prisonnier suffit pour les briser, retarde l'action jusqu'au moment où l'action ne sert plus à rien et meurt victime de simples circonstances accidentelles [55] ». L'action pour Coleridge consistait à prendre la plume et rédiger un manuscrit définitif, prêt pour l'impression; et devant cette forme d'action, surtout à partir du voyage en Allemagne, il se sentait désarmé.

Ce trait de sa personnalité était bien connu de ses contemporains et de lui-même. Dans une lettre à John Thelwall du 22 juin 1796, il souligne la façon dont il se sent trop rapidement porté à louer et admirer la pensée d'autrui [56]. Et, dans une lettre du

[54] Johnson s'est trompé, dit Coleridge, en voyant dans les tergiversations de Hamlet la marque d'une méchanceté diabolique; il est resté sur le plan des manifestations du tempérament au lieu d'aller au « germe » qui commande toutes les actions du personnage; et ce « germe » est l'excès de l'activité intellectuelle (Sh. C, I, 32). Le passage en question se trouve dans *Hamlet*, acte III, scène 3.

[55] Sh. C. II, 37-38.

[56] CL, I, 221 : « No ! Thelwall... My vice is of the opposite class — a precipitance in praise — witness my Panegyric on Gerald & that *black* gentleman, Margarot — in the Conciones — & my foolish verses to Godwin in the Morning Chronicle. » Le révolutionnaire Joseph Gerrald fut déporté en mai 1794 pour sédition ; Margarot, né aux Antilles, fut déporté avec lui. Voir *Conciones ad Populum*, 22, et EOT, I, 18-20.

1er mars 1800 à J. P. Estlin, il donne une analyse assez exacte de ce qui se passait exactement en lui :

> « Mes propres subtilités trop souvent me conduisent en des terres étranges où momentanément (Dieu soit loué) je m'égare. Souvent, comme une araignée ailée, je me prends aux fils de la toile que je viens de tisser — mais rien à craindre pour moi, je ne faisais que battre des ailes — et me voilà reparti [57] ! »

En mars 1800 également, il écrit à Godwin pour revenir sur les propos qu'il a tenus la veille au soir sous l'influence du punch et qui sont à l'opposé de ce qu'il pense :

> « Boire un peu a, et a toujours, un effet désagréable sur moi — celui de me faire parler de façon *très* extravagante et comme, à l'état normal, je parle de façon assez extravagante pour laisser croire que j'ai bu si j'étais quelque personne ordinaire, la discrimination est délicate et il est difficile de savoir si je suis ou ne suis pas sous l'effet de la boisson. Une idée jaillit dans mon cerveau — je la poursuis dans tous les coins et recoins, par monts et vaux, contre vents et marées — avec apparemment tout l'intérêt qu'un homme mettrait à défendre un des vieux principes auxquels il tient depuis longtemps... J'aurai beau penser toute ma vie, je ne serai jamais protégé contre le bouillonnement et le fourmillement de mon esprit, lorsqu'il est stimulé au-delà de son activité naturelle [58]. »

Le goût ardent de la spéculation intellectuelle, la richesse même, la profusion des idées qui se pressaient en foule chez lui, à l'état normal comme sous l'influence d'un excitant quelconque, alcool, opium, excessive fatigue physique, étaient une cause de paralysie et d'impuissance :

> « S'il arrive qu'une pensée conduise à une autre, il arrive souvent aussi qu'elle en efface une autre... mes pensées fourmillent, se détruisent mutuellement et conduisent à l'anéantissement [59]. »

[57] « My own Subtleties too often lead me into strange (tho' God be praised) transient Out-of-the-waynesses. Oft like a winged Spider, I am entangled in a new-Spun web — but never fear for me, 'tis but the flutter of my wings — & off I am again ! » (CL, I, 578).

[58] « ...tipsiness has, and has always, one unpleasant effect — that of making me talk very extravagantly/ & as when sober, I talk extravagantly enough for any common Tipsiness, it becomes a matter of nicety in discrimination to know when I am or am not affected. — An idea starts up in my hand [head] — away I follow it thro' thick and thin, Wood & Marsh, Brake and Briar — with all the apparent Interest of a man who was defending one of his old and long-established Principles... the wole Thinking of my Life will not bear me up against the accidental Press and Crowd of my mind, when it is elevated beyond it's natural Pitch/ » (CL, I, 580).

[59] AP, 189 : « If one thought leads to another, so often does it blot out another... my thoughts crowd each other to death » (cité par H. House, p. 46).

En somme, la trop grande abondance de biens le laisse démuni, et c'est exactement ce qu'il dit, utilisant une formule d'Ovide, où il retrouve une de ces oppositions qu'il aimait tant :

« Inopem me copia fecit [60]. »

Il y avait incontestablement chez lui une baisse rapide de l'intérêt pour un sujet vers lequel sa curiosité s'était d'abord portée, lorsqu'il croyait en avoir fait le tour et en avoir en gros épuisé les possibilités. G. L. Tuckett, qui le connaissait bien et qui avait travaillé à sa libération de l'armée en 1794, n'hésitait pas, dans une lettre à R. Allen [61], à prédire l'échec du *Watchman* avant même la parution du premier numéro. L'universalité de la curiosité intellectuelle ne pouvait manquer de provoquer un éparpillement de l'activité qui devait lui être fatal et dont il avait conscience.

« Il est sans cesse occupé à faire autre chose »

note-t-il à deux reprises dans les *Notebooks*, appliquant à ses propres échecs cette citation anonyme qui n'est peut-être que la remarque d'un ami ou d'un visiteur, qui lui serait revenue aux oreilles; et il prend de bonnes résolutions :

> « ... avec la prière fervente de pouvoir concentrer dans mon être assez d'énergie virile et de persévérance pour faire une chose à la fois — pour comprendre clairement et pratiquement que, quel que soit l'ouvrage par lequel je commence il y aura des objections — des raisons de préférer autre chose [62] ».

Les raisons de cette incapacité à mener à bien une œuvre de longue haleine étaient en réalité assez complexes; la paresse n'est pas exclue; peut-être y avait-il aussi une certaine instabilité mentale, surtout dans les périodes où sa santé n'était pas bonne, qui

[60] NB, 1383. La citation est empruntée aux *Métamorphoses*, III, 466 (NB, 1383 n.). C'est également l'avis de De Quincey (*op. cit.*, III, 74) qui déclare que Coleridge était paralysé en face d'un sujet sur lequel il avait trop pensé ou auquel il avait trop travaillé.

[61] Lettre reproduite dans *Illustrated London News*, 15 avril 1893 (citée par E.L. Griggs dans CL, I, 192, note 1) : « You know how subject Coleridge's to fits of idleness — Now, I' ll lay any wager, Allen, that after three or four numbers the sheets will contain nothing but Parliamentary Debates... » C'est de ce côté, en effet, que doivent être cherchées les raisons véritables de l'échec du périodique.

[62] NB, 935, 1646 : « He is always doing something else » — et la seconde note comporte d'amers remords : « With a deep groan from the Innermost of my Heart, in the feeling et self - humiliation & a lively sense of my own weakness & the distraction of my mind, which is indeed « always doing something else » I yet write down the names of the Works that I have planned, in the order in which I wish to execute them, with a fervent prayer that I may build up in my Being enough of manly Strength and Perseverence to do one thing at a time — to know with efficient knowledge that whichever I began first, some objections would exist — some reasons of Preference ! »

l'empêchait de fixer son attention [63]; mais au fond, l'intelligence de Coleridge nous semble avoir été plus contemplative que véritablement créatrice; elle ne sut jamais résister à l'attrait de l'inconnu et du mystère. Et c'est ce trait que souligne Hazlitt qui sut juger avec pénétration, sinon avec bienveillance, la plupart de ses contemporains :

> « Il déclara considérer Butler comme un authentique philosophe, un penseur profond et scrupuleux, quelqu'un qui avait su lire en la nature et en lui-même. Il ne parla pas de son *Analogie*, mais de ses *Sermons* prononcés à *Rolls' Chapel* dont je n'avais jamais entendu parler. Coleridge en quelque sorte s'est toujours arrangé pour préférer l'inconnu au connu [64]. »

Il y a là une des observations les plus justes qui aient jamais été formulées sur la personnalité de l'auteur; sans doute existe-t-il chez lui, comme chez Lamb, le goût des « *out-of-the-way books and writers* »; sans doute aussi la spéculation intellectuelle pouvait-elle se donner plus facilement libre cours dans un domaine jusque-là inexploré par d'autres; mais il y a plus; il y a certainement chez notre auteur l'impression, sinon la conviction, que le « *connu* » n'est jamais qu'une simplification arbitraire, humaine, rudimentaire et déformée, de la complexe réalité des choses qui demeure, elle, cachée quelque part dans le domaine de « *l'inconnu* ». Aussi comprend-on aisément que l'esprit de Coleridge ne se fixe nulle part, qu'il soit « tangentiel » comme le dit encore Hazlitt [65]; dès qu'il a « compris » une idée ou un auteur, c'est-à-dire dès

[63] Cf. NB, 1737 : « The Soul within the Body, can I any way compare this to the Reflection of the Fire seen thro my window on the solid wall, seeming of course within the solid wall, as deep within as the distance of the fire from the Wall ? — I fear, I can make nothing out of it / but why do I always turn away from any interesting Thought to do something uninteresting — as for instance, when this Thought struck me, I turned off my attention suddenly & went to look for the Wolff which I had missed — Is it a cowardice of all deep Feeling, even tho' pleasurable ? or is it Laziness ? or is it something less obvious than either ? — Is it connected with my epistolary Embarrassments ? » — Dans cette note cependant, il est permis de penser que le souci même d'introspection était un facteur interdisant à l'attention de se fixer sur son objet.

[64] « He considered Bishop Butler as a true philosopher, a profound and conscientious thinker, a genuine reader of nature and of his own mind. He did not speak of his *Analogy*, but of his *Sermons* at the *Rolls'Chapel*, of which I had never heard. Coleridge somehow always contrived to prefer the unknown to the known » *My first Acquaintance with Poets*, Hazlitt, XVII, 113.

[65] « Our author's mind is (as he himself might express it) *tangential*. There is no subject on which he has not touched, none on which he has rested. With an understanding fertile, subtle, expansive, « quick, forgetive, apprehensive » beyond all living precedent, few traces of it will perhaps remain. — He lends himself to all impressions alike : he gives up his mind and liberty of thought to no one in particular. » *The Spirit of the Age, M. Coleridge*, Hazlitt, XI, 29.

qu'il en a distingué le mécanisme interne, convaincu que la réalité profonde qu'il cherche n'est pas là, il s'évade et passe à autre chose. Seuls trouveront grâce devant lui les auteurs qui, comme lui, sont au fond d'eux-mêmes convaincus que l'intelligence de l'homme, dans son appréhension du réel, ne peut que déformer et simplifier exagérément les choses, ceux qui, par conséquent, comme les platoniciens en général et les mystiques en particulier, laissent la porte ouverte à la spéculation intellectuelle, refusent de circonscrire la vérité, de la réduire à la mesure de l'homme.

Hazlitt nous rapporte encore un bien curieux incident qui eut lieu sur un chemin de campagne du Shropshire où il accompagnait Coleridge, au lendemain de sa première rencontre avec le grand homme :

> « Il se lançait dans des digressions, dans des développements sans fin, passant d'un sujet à l'autre et ce faisant me parut flotter dans les airs, glisser sur la glace... J'observai qu'il traversait constamment la route devant moi, passant d'un côté à l'autre du chemin. Ceci me frappa comme quelque chose de bizarre, mais à ce moment-là, je ne rapprochai pas ce mouvement d'une instabilité du caractère ou d'un changement inconscient dans les principes comme je l'ai fait depuis. Il semblait incapable de tenir la ligne droite [66]. »

L'aspect moral n'est pas en cause; Hazlitt se trompe ou il se laisse aller à la malveillance sur ce point. Mais l'aspect intellectuel de l'incident est significatif. Manifestement, sur ce chemin du Shropshire, en la compagnie de ce jeune homme de dix-huit ans qui n'avait rien à lui apporter et envers lequel il se montrait bienveillant surtout par charité. Coleridge cherchait autre chose, un aliment plus sérieux à sa méditation et son insatisfaction se traduisait par ces méandres perpétuels comme s'il avait pu trouver ce qui lui manquait de l'autre côté de la route. Il savait garder la ligne droite lorsqu'il se promenait avec William et Dorothy Wordsworth, sauf lorsqu'il avait l'esprit exceptionnellement préoccupé; et sa démarche n'avait rien d'hésitant lorsqu'il gravit le Scafell au cours d'une ascension solitaire en août 1802 [67].

[66] « In digressing, in dilating, in passing from subject to subject, he appeared to me to float in air, to slide on ice... I observed that he continually crossed me on the way by shifting from one side of the foot - path to the other. This struck me as an odd movement; but I did not at that time connect it with any instability of purpose or involuntary change of principle, as I have done since. He seemed unable to keep a straight line » (Hazlitt, XVII, 113).

[67] Voir NB, 1214 à 1219, et CL, II, 840 (lettre à Sara Hutchinson du 1-5 août 1802) : « I ascended Scafell by the side of a torrent, and climbed and rested, rested and climbed, till I gained the very summit of Scafell — believed by the Shepherds here to be higher than either Helvellyn or Skidaw... » Cette ascension solitaire fut une véritable prouesse. Cf. E.L. Griggs, ed., *Wordsworth and Coleridge*, p. 135-165; et NB, notes XXII.

Coleridge en fait considérait qu'une pensée achevée était, par définition même, moins parfaite qu'une pensée inachevée. Et sa répulsion à l'égard de l'action relève autant de l'intelligence que de la sensibilité, comme le montre clairement la note suivante :

> « Il y a de façon inhérente quelque chose de vil dans l'action. Même la création de l'univers dérange l'idée que je me fais de la grandeur du Tout-Puissant — ou le ferait, si je ne savais pas que chez Lui la pensée crée [68]. »

Il ne s'agit pas seulement pour lui d'une vieille opposition théorique devenue l'une des difficultés classiques de la théologie; il s'agit d'une réalité vécue; en s'inscrivant dans l'être, la pensée nécessairement s'appauvrit, se limite, s'emprisonne en s'incarnant, perd le dynamisme essentiel qui est son propre.

On comprend qu'un tel homme, comme le note H. House [69], redoutât la publication de ce qu'il écrivait et tentât plus ou moins consciemment de remettre à plus tard le moment de donner un tour définitif à sa pensée; il semble invoquer parfois toutes les raisons imaginables, tous les prétextes pour se donner quelque délai supplémentaire; le voyage en Allemagne, soi-disant nécessaire pour réunir la documentation voulue avant les grandes œuvres de la maturité [70], le séjour à Malte, considéré comme indispensable pour recouvrer un minimum de santé compatible avec la création littéraire, ne sont dans une certaine mesure que des prétextes de ce genre.

En décembre 1802, enfin, il constatait que :

> « la métaphysique rend toutes les pensées également corrosives à l'égard du corps, étant donné l'habitude de faire des pensées habituelles et passagères l'objet d'un intérêt et d'une énergie intellectuelle inhabituels [71] ».

Et dans un moment de découragement, alors qu'il souffrait de dyspepsie à Grasmere en janvier 1804, il allait jusqu'à se demander si les êtres exceptionnellement doués n'étaient pas des malades et si le génie même n'était pas « une belle maladie [72] ».

[68] « Something inherently mean in action. Even the Creation of the Universe disturbs my Idea of the Almighty's greatness — would do so, but that I conceive that Thought with him Creates » (NB, 1072; AP, 27).

[69] House, p. 58.

[70] Cf. lettre à Poole, du 3 août 1798 : « With regard to Germany, these are my intentions, if not contravened by superior arguments. I still think the realisation of the Scheme of high importance to my intellectual utility; and of course to my moral happiness (CL, I, 414).

[71] « Metaphysics make all one's thoughts equally corrosive on the Body by the habit of making momently & common thought the subjects of uncommon interest and intellectual energy » (NB, 1313; AP, 23).

[72] « Great and innocent minds *devalesce*, as Plants & Trees, into Beautiful Diseases/ Genius itself, many of the most brilliant sorts of English Beauty, & even extraordinary Dispositions to Virtue, Restlessness in good — are they not themselves, as I have often said, but beautiful Diseases... » (NB, 1822).

2. — La sensibilité et le besoin d'harmonie.

Dans une lettre à J. Thelwall du 17 décembre 1796, où il fait son propre portrait avec un optimisme confiant que désillusions et découragement n'ont pas encore entamé, Coleridge souligne bien l'interaction chez lui de la sensibilité et de l'activité intellectuelle :

> « Je ressens fortement les choses et je pense fortement; mais il m'arrive rarement de sentir sans penser ou de penser sans sentir. Aussi, ma poésie, bien qu'elle soit en général *colorée* par la tendresse ou la passion, présente rarement un exemple de pure tendresse ou de pure passion sans mélange. Mes opinions philosophiques se mêlent à mes sentiments ou dérivent de mes sentiments [73]. »

Sans doute en est-il ainsi chez tout homme. Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, ou ne connaît guère, et nous croyons tous plus ou moins ce qui nous agrée. Mais l'interaction semble avoir été particulièrement étroite chez Coleridge, malgré la grande lucidité dont elle s'accompagnait, en raison de l'existence chez lui d'une sensibilité vive et profonde, dont les antennes délicates réagissaient à la moindre excitation extérieure, soit positive, lorsqu'il trouvait chez autrui chaleur et sympathie, soit négative, lorsqu'il rencontrait indifférence, froideur ou hostilité. D'une épreuve qui chez tout autre eût été aisément surmontée et vite oubliée, il sortait brisé, les fibres secrètes de la personne douloureusement meurtries, les facultés intellectuelles gravement affectées. Il avait, comme le dit G. D'Hangest dans la pénétrante préface de son édition des poèmes, « le sentiment inné, mais confirmé par ses épreuves, du tragique de l'existence [74] »; et ce sentiment des valeurs métaphysiques engagées dans ce qui pouvait paraître parfois n'être qu'un détail de la vie quotidienne éveillait de redoutables échos dans les profondeurs de sa personnalité. Certains ont préféré tourner en dérision le cavalier du 15e Dragon ou le poète dolent de *Dejection, an Ode* [75]. Ils se sont lourdement trompés. Il y eut incontestablement des incidents burlesques dans la vie de Coleridge — et son engagement dans la cavalerie comme troupier le 4 décembre 1793 est l'un d'eux — mais d'une part il avait assez d'humour pour rire le premier de ce qu'ils pouvaient avoir de comique et, d'autre part l'épisode, pour insignifiant qu'il fût, grossi

[73] CL, I, 279.

[74] *Coleridge, Vingt Cinq Poemes*, Paris, 1945, p. 148. Miss Coburn, qui est probablement la personne au monde connaissant le mieux Coleridge, rend hommage à G. d'Hangest et cite cette phrase à propos d'une note de 1803 où la vision du poète semble s'assombrir (NB, 1337 n.).

[75] C'est le cas en particulier de M. Carpenter dans : *The Indifferent Horseman, The Divine Comedy of Samuel Taylor Coleridge*, Londres, 1954, dont le ton est sarcastique d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

par l'imagination, prenait des proportions et un sens véritablement tragique, éveillait des résonances profondes dans la sensibilité.

Cette sensibilité encombrante fit que jamais chez Coleridge la tête ne l'emporta tout à fait sur le cœur; sa nature profonde n'était vraiment satisfaite que lorsque l'intellect se trouvait subordonné aux exigences du moi secret. En un certain sens, toute sa vie sera un effort pour donner un fondement rationnel et philosophique à des impulsions, à des préférences, à des prises de position qui procédaient davantage du cœur que de la raison; on trouve même en lui un certain pragmatisme, à cet égard, qu'il n'ignorait pas :

> « Crois-moi, Southey, une solution métaphysique qui ne parle pas immédiatement au cœur, doit être sérieusement soupçonnée d'être apocryphe [76]. »

D'ailleurs pourquoi considérer les rapports entre la sensibilité et l'intelligence sous la forme d'un conflit ? Sans doute, il y eut souvent conflit chez Coleridge, avec des résonances d'autant plus douloureuses que sa lucidité était grande; mais il y eut aussi souvent entre l'une et l'autre une collaboration féconde; et la plupart de ses poèmes doivent leur excellence à cette collaboration. Que serait *Dejection, an Ode* si le poète se contentait de se plaindre sans chercher à découvrir les raisons de cette « douleur sans élancements, vide, sombre et triste [77] » qui le tenaille, ou inversement s'il donnait sans souffrir une analyse froide et abstraite de la perte de son inspiration poétique ?

> « Je n'eus pas plus tôt éprouvé l'émotion que je cherchai à comprendre [78] »

écrit-il au chapitre IV de *Biographia Literaria* à propos de l'impression que fit sur lui la première lecture des *Descriptive Sketches* de Wordsworth et plus encore l'audition de *The Female Vagrant* que Wordsworth lui récita alors qu'ils venaient de faire connaissance. Et ceci est caractéristique de la manière de Coleridge; souvent, il éprouve une sensation ou un sentiment puissant; puis l'intelligence se met au travail et tente de comprendre ce qui s'est passé.

Les sensations sont vives et sont essentiellement celles de la vue et de l'ouïe; les formes et les couleurs, comme les sons, font grande impression sur lui et sont notées avec minutie dans les carnets et les lettres.

Les rochers du Pays des Lacs et d'Ecosse ont toutes sortes de « belles formes », comme ce roc dont l'aspect est celui d'une

[76] « Believe me, Southey ! a metaphysical Solution that does not instantly *tell* for something in the Heart, is grievously to be suspected as apocryphal... » (CL, II, 961).

[77] « A grief without a pang, void, dark and drear... » (PW, I, 364, v. 21).

[78] « ...I no sooner felt than I sought to understand » (BL, I, 160).

mitre d'évêque[79]; les nuages et les brumes revêtent mille apparences pittoresques ou fantastiques :

> « *Ce n'étoit pas une brume, et pas tout à fait un nuage. Mais il s'en alla doucement en direction de la mer, Doucement et légèrement entre ciel et terre*[80] » ;

les sources, les cascades, les lacs sont infiniment variés et charment la vue[81]; les montagnes et les arbres s'y reflètent magnifiquement : ici c'est « l'énorme pyramide du pic rocheux[82] », là c'est l'arbre qui, réfléchi à la surface ridée, prend l'allure d'un boa, puis d'une vipère, et enfin de l'épée de feu de l'archange[83]. Cette dernière remarque est empruntée à une note intitulée de façon significative « *Images* » et qui est une véritable toile de peintre en plusieurs volets :

> « L'étoile (à Barnard Castle) brillante, grosse, la seule visible, juste au-dessus de la tour — et maintenant exactement posée à son sommet — puis, comme nous approchons, scintillant au-delà du pan de muraille immobile, haut mur *en ruine* devenu grossière obélisque;
>
> Filaments d'eau qui dévalent la pente de la grande dalle verte — Des variantes de ceci sur la Clyde, pendant mon tour en Ecosse —
>
> La *blanche rosace* d'écume du tourbillon, là où le torrent descend dans un évidement creusé ou buriné dans le roc de son lit...[84] »

[79] NB, 1545.

[80] « *'Twas not a mist, nor was it quite a cloud,*
But it pass'd smoothly on towards the Sea
Smoothly and lightly betwixte Earth and Heaven » NB, 315.
Fragment publié par E.H. Coleridge dans PW, I, 1000. Pour d'autres descriptions des nuages voir NB, 549, 551, 553, 1603.

[81] Cf. NB, 540 (« *force* » désigne une cascade : « Scale force — The first fall a thin broad white ribbon from a stupendous Height, uninterrupted tho' not unimpinged by, the perpendicular Rock down which it falls, or rather parallel with which, there is no pool at the bottom, but a common shallow brook over small flattish pebbles... » Voir également NB, 753, 793, 804, 825, 1204, 1450.

[82] NB, 553, « the huge pyramidal Crag... the image in the water still brighter ».

[83] « Shadow of the Tree in the ruffled water distinguishable from the Breeze on the water only by its stationariness. — In clear water over an uneven channel, as in the Greta behind my House, a huge *Boa* convolvulus — an enormous Adder — at other times the waving Sword of Fire of the Cherub over Paradise » (NB, 1589). La même image se retrouve dans NB 402, 1199.

[84] « Star (at Barnard Castle) bright, large, the only one, right over the Tower — now absolutely cresting it — & now as we came nearer, twinkling behind the motionless Fragment, a high wall *ruined* into a rude Obelisk.
Shootings of water threads down the Slope of the huge green Stone. — Varieties of this on the Clyde, in my Scotch Tour. The *white rose* of Eddy - foam where the stream ran into a scooped or scolloped hollow of the Rock in its channel... » (NB, 1589).

ou encore c'est le tableau formant une note à lui seul de :

> « ... la truite qui bondit au soleil et projette sur le fond de la rivière des cercles concentriques de lumière [85] ».

Les couleurs sont tout aussi variées et tout aussi vives que les formes; ce sont les arbres, à l'automne surtout, qui attirent son regard :

> « Des trembles — 25 Oct. — l'un d'un beau jaune clair — l'autre rouge, ou plutôt couleur de pavot [86] »

> « ... des hêtres de couleur violette et des aubépines grandes comme des arbres, rouges et violacées tant elles ont de fruits, comme si les baies étaient des fleurs... [87] »

> « L'églantier d'un jaune brillant extrêmement clair, puis : immédiatement après, un rien plus sombre, le frêne commun/3. Le bouleau qui est doré/4. Le frêne des montagnes un rien plus sombre que le bouleau. — La vallée de St-John, la vallée des lumières, les parties éclairées par le soleil d'un blanc aqueux, comme le clair de lune en vérité, toute cette promenade est un enchantement [88]. »

Lacs et rivières offrent aussi une riche palette :

> « ... Derwentwater (le tiers supérieur du lac) d'un jaune riche et sombre, avec ses découpures, ses échancrures, et avec une ceinture *brillante* qui court, tout le long de ses rives découpées et échancrées [89]. »

> « O Thirlmere ! — il me faut d'une façon ou d'une autre célébrer le monde qui se mire dans tes eaux — Imaginez toutes les variétés possibles de formes, les champs, les arbres, les sommets nus ou vêtus de fougère — les ravins coiffés de bouleaux, les cottages... tout cet univers brillant et clair, jaune, jaune-vert, vert, rouge

[85] « The trout leaping in the Sunshine spreads on the bottom of the River concentric circles of Light » (NB, 1200).

[86] « Aspen — Oct. 25 — one a lovely light yellow — the other red, or rather *poppy* - colored » (NB, 490, octobre 1799).

[87] « ... violet-colored Beeches & Hawthorns quite Trees, red and purple with fruits, as if the *berries* were flowers... » (NB, 549, novembre 1799).

[88] « The wild rose the lightest bright yellow, next to that, one shade deeper, the common Ash/ 3. The Birch, which is golden/ 4. The Mountain Ash, a shade deeper than the Birch — St John's Vale, o the Lights, the watery white Sun-sections, like a moonlight/indeed the whole walk an enchantment/ » (NB, 1542, octobre 1803).

[89] « .... Derwentwater (the higher third of it) a Dusky yellowy richness, indented and tongued, & with a rim of *brightness* along all its tongued and indented Shores... » (NB, 798).

ardent et orange !... et lorsqu'un souffle d'air irise délicieusement la surface du lac, toutes ces couleurs semblent flotter en l'air, comme le reflet du soleil levant ou du soleil couchant... [90]. »

L'arc-en-ciel, cher à Wordsworth, le ciel, les nuages ont eux aussi leurs couleurs :

« Un bel arc-en-ciel sur le Skiddaw — dont le pied est dans le troisième champ sous Ormathwaite... il s'est évanoui et n'est plus qu'un reflet vert, conservant sa forme... [91]. »

« Le soleil, il est juste passé midi, est au-dessus du Lac — il est assez caché pour qu'on puisse le regarder, si l'on n'a pas la vue faible — les nuages sont en partie d'un blanc brillant, en partie de sombres nuages de pluie, avec des îlots de ciel bleu [92]. »

Les maisons blanchies à la chaux furent l'occasion, comme le note K. Coburn [93], d'un premier différend avec Wordsworth; celui-ci ne les aimait pas et Coleridge commença par se rallier à son point de vue [94]; puis il changea graduellement d'idée [95] et finit par les trouver spécialement belles au clair de lune [96]. L'hostilité de Wordsworth semble avoir été provoquée simplement par le fait qu'il s'agissait d'une nouveauté à l'époque et en 1799 il était déjà très conservateur, tout au moins pour ce qui touchait à son bien-aimé Pays des Lacs [97]. Significative est la réaction de Coleridge; libre de préjugés, elle est liée à l'impression ressentie.

Enfin les montagnes elles-mêmes présentent aussi leurs teintes variées; le « noir promontoire est ceint d'un cercle d'argent fondu [98] »; sur la pente de la montagne « le rouge, le jaune

[90] « O Thirlmere ! — let me somehow or other celebrate the world in thy mirror — Conceive all possible varieties of Form, Fields and Trees, and naked or ferny Crags — ravines, behaired with Birches — Cottages... All this in bright lightest yellow, yellow-green, green, crimson and orange !... and when a little Breath of Air spread a delicious Network over the Lake, all these colours seemed then to float on, like the reflections of the rising or setting Sun » (NB, 1607).

[91] « A beautiful Rainbow on Skiddaw — the foot of the arch in the 3rd field under Ormathwaite... it faded away into a green reflection preserving its figure... » (NB, 807).

[92] « The Sun, it being just past noon, hangs over the Lake — clouded so that any but a weak eye might gaze on it — the clouds being in part bright white, part dusky Rain-clouds, with islets of blue Sky... » (NB, 549, novembre 1794).

[93] NB, 836 n.

[94] NB, 511, 514 : « ... the Trespass on the Eye by his damned white washing. »

[95] ... the peep of Ullswater & its white building is delicious » (NB, 798). Voir aussi : 1497, 1624, 1639.

[96] NB, 836.

[97] Cf. WL, I, 233.

[98] NB, 536.

et le vert-rouille des rochers se mêlent au vert du gazon [99] » ; et cette crête est bien belle avec ses « rocs rongés par le torrent, couleur de lait et de framboise [100] ».

Moins évidente au premier abord, l'acuité de l'ouïe n'en est pas moins grande. Comment en eût-il été autrement, d'ailleurs, chez l'auteur de *Christabel* ? Mainte note des carnets nous rapporte des sons, agréables, désagréables, harmonieux ou pittoresques [101]. Dans une lettre écrite à Malte le 5 juin 1804 et adressée à Mrs Coleridge, il se plaint amèrement du bruit qui règne dans le port de La Valette [102]. Et alors qu'en décembre 1802 il s'intéresse au problème sensation-perception et relit Berkeley, il reprend le terme de « *outness* » forgé par ce dernier pour la vision, mais l'applique aux sensations auditives.

> « Enlevez aux sons, etc., le sentiment de l'extériorité — quelle horrible maladie deviendrait chaque instant / un bruit de voiture qui passe sur la chaussée, etc... [103]. »

Et bien entendu, nous avons la grande voix mélodieuse des torrents et des cascades, qui parfois s'unit à celle des hiboux, dont le chant est harmonieux dans les carnets comme dans *Christabel* :

> « la rivière a une voix puissante, son autobiographie des pluies et des averses d'aujourd'hui. Les hiboux sont silencieux — ils ont beaucoup fait entendre leur mélodie... [104]. »

Tels sont « les formes merveilleuses et les sons intelligibles », dont, nous dit Coleridge dans *Frost at Midnight*, il avait été privé à *Christ's Hospital*, mais que sa sensibilité n'allait pas tarder à retrouver dès le séjour à Clevedon.

[99] NB, 804.

[100] NB, 798.

[101] Cf. NB, 1270 : « Sunday, Nov. 21 at Crescelly — returned to St Clear's, on Monday left it on Tuesday [*sic*] for Narborth Mem. — the various noises of the House » ; et 1272 : « Men & women, Servants, Drivers, Waiters, Master & Mistress — all talking at once, very loud — & one or two Laughs always, when it was not scolding — Women scolding the children — Children trampling, laughing, screaming in play, yowling in earnest... Bells ringing — Dogs barking — The above sounds imitated in its own natural scream by a Parrot — & some one talking to the Parrot in a low voice... » (le 23 novembre 1802, au White Hart, Narberth).

[102] « ...sudden shot-up explosive *Bellows* — no cries you ever heard in London would give you the faintest Idea of it. — Even when you pass by a fruit stall, the fellow will put his Hand like a speaking Trumpet to his mouth & shoot such a Thunder bolt of Sound full at you/— then the endless Jangling of these cursed Bells... » (CL, II, 1139).

[103] « Take away from sounds etc. the sense of outness — what a horrid disease every moment would become/ the driving over a pavement etc... » (NB, 1307 et n.).

[104] « ...the river has a loud voice, self-biographer of to-day's rains and thunder showers. — The owls are silent — they have been very musical... » (NB, 1660).

Ce qui est frappant est la façon dont le cadre extérieur est associé à un état d'âme, non seulement, cela va de soi, dans les poèmes, mais dans les *Notebooks*, comme par exemple ce souvenir d'un repas pris au cours d'un tour au pays de Galles en compagnie de Tom et Sally Wedgwood, en novembre 1802 :

> « 30 nov. avons visité les St Gowen's Rocks et dîné à Pembroke / le croissant de lune, la Caverne, un chenal de la mer à marée haute et la mouette soulevée à chaque vague... [105]. »

Il y a là un effort qui fait de Coleridge un véritable précurseur des modernes pour fixer l'instant dans ce qu'il a d'unique, et dans toute sa complexité psychologique; il lui faut une sorte de substrat matériel associé à l'intensité de l'émotion pour conserver intact, semble-t-il, le contenu de cette émotion; c'est par exemple la bougie qui se consume sans être mouchée, alors que William et Dorothy Wordsworth l'écoutaient réciter « avec un inlassable intérêt » la seconde partie de *Christabel*, la nuit du 4 au 5 octobre 1800 [106], ou la senteur des peupliers à l'automne lorsque tombent les feuilles [107].

Cette sensibilité frémissante était certainement liée chez Coleridge à ce qu'on pourrait appeler les « sensations internes », notamment l'influence psycho-physiologique des conditions météorologiques et des hauts et des bas d'une santé qui, malgré une grande robustesse générale, le fit perpétuellement souffrir [108]. Au rhumatisme articulaire [109], à une sorte de dysenterie qu'il appelle « *my bowel-complaint* [110] », il faut ajouter le kyste qui lui compri-

[105] « Nov. 30 th (visited St Gowen's Rocks & dined at Pembroke) the half moon, the Cavern, a thoroughfare of the High Tide, & the Gull heaving on the Waves » (NB, 1285).

[106] NB, 821 : « Listning with untir'd eagerness, while the unsnuffed Candle's Cone burnt with two points — »

[107] NB, 472 : « The aromatic spell of the Poplars in the fall of the Leaf » (septembre 1799, probablement au cours du tour effectué avec Southey dans le Devonshire, alors que Coleridge, à son retour d'Allemagne, retrouvait la campagne anglaise).

[108] Voir les lettres des Wordsworth — en particulier : WL, I, 272-273, 278-280, 326, 330, 337-338 (oct. 1803), 344, 347 (nov. 1803), 356-358 — qui viennent confirmer ce que Coleridge nous dit lui-même dans les lettres et les carnets. C'est un aspect de sa vie que souligne bien G. D'Hangest, *op. cit.*, p. 50-54.

[109] En 1805, W. et D. Wordsworth se déclaraient prêts à quitter le pays des lacs, qu'ils aimaient tant, pour s'installer là où Coleridge s'installerait à son retour de Malte; car ils pensaient que l'humidité du climat était désastreuse pour lui (WL, I, 481).

[110] NB, *passim*; mais surtout 1644 : « Very unwell all Sunday... Indisposed in my Bowels — Observe that this Feeling of (Bowel-) uncomfortableness etc. is combined with Fear, with *tender* Thoughts... »

mait les poumons et que le docteur Gillman découvrit en pratiquant une autopsie après sa mort [111]. Comme le souligne H. House ces tourments continuels eurent pour effet d'aviver la sensibilité [112]; le poème intitulé *The Pains of Sleep* [113], composé en 1803 et dont les critiques ont fait un usage immodéré, est à cet égard beaucoup moins significatif que certains passages des carnets ou des lettres comme le suivant, où une accalmie entre deux attaques de la douleur semble conférer au patient une acuité de perception et une lucidité nouvelles face au monde des sensations externes et internes :

> « Car en vérité, mon cher Southey ! — Je suis accablé par le Rhumatisme, dans la tête et les épaules, et non sans élancements aussi dans les bras et les cuisses — / mais lorsque la Douleur se relâche, elle laisse ma sensible carcasse *si* sensible ! Je puise une joie si profonde dans ce qui m'entoure : le feu, la bougie, l'idée qui m'occupe l'esprit, le vieil in-folio que je suis en train de lire — et le silence de notre maison silencieuse, est si *complètement*, si *totalement* délicieux — que sur mon âme ! le rhumatisme n'est pas aussi terrible que les gens veulent bien le dire... [114]. »

[111] Coleridge prenait la sensation d'étouffement qu'il ressentait pour de l'asthme; cf. NB, 1651 :

« Friday Night, Nov. 11 (1803) — Martinmas Day — The Barometer for the last 3 days & more portentously low, & I not only frenzied with rheumatic tortures, now in the right jaws, teeth, face, eye & forehead, & now in the left; but wandering about, unable to sit or lie — & miserable when in motion from a *stifling asthmatic flatulence*... I almost think, I should prefer the Stone to Asthma — »

Cf. WL, I, 408. Pour les résultats de l'autopsie, voir A.W. Gillman, *The Gillmans of Highgate*, p. 35-37, et L.E. Watson, *Coleridge at Highgate*. Londres, 1925, 27-31. E. Schneider, qui semble ignorer l'existence du kyste, attribue tous ces symptômes à un effort de Coleridge pour se passer de la drogue (Schneider, p. 65).

[112] H. House cite la remarque suivante : « My new and tender health is all over me like a voluptuous feeling » (Cottle RM, 168, dans House, p. 38).

[113] E. Schneider montre que les terribles cauchemars décrits dans le poème ne sont dus ni à la maladie, ni à l'influence de l'opium, mais à l'absence de celui-ci, le désir sexuel en particulier, supprimé pendant l'action de la drogue, se réveillant avec une intensité accrue, souvent pendant le sommeil, au moment où cesse cette action (Schneider, p. 63). Cf. PW, I, 389 :

« Desire with loathing strangely mixt
On wild or hateful objects fixt. »

[114] Lettre du 15 oct. 1799 (CL, I, 539) : « For in truth, my dear Southey ! — I am *harassed* with the Rheumatism in my head and shoulders, not without arm — and — thigh — twitches —/ but when the Pain intermits, it leaves my sensitive Frame *so* sensitive ! My enjoyments are so deep, of the fire, of the Candle, of the Thought I am thinking, of the old Folio I am reading — and the silence of the silent House is so *most* & *very delightful* — that upon my soul ! the Rheumatism is no such bad thing as *people make for...* » (également dans House, p. 39).

Il semble à peu près certain aussi que l'intensité des impressions subjectives, sinon des perceptions, ait été accrue par l'usage de l'alcool et de l'opium; que Coleridge ait eu recours à l'un et à l'autre comme à une sorte d'anesthésique ne fait pas de doute [115]; c'est à peu près le seul rôle que E. Schneider reconnaisse à l'opium; mais s'il est vrai, comme elle le prétend sur la foi d'expériences récentes, que loin d'intensifier l'acuité de la perception, l'opium voile de brume les rapports du sujet avec le monde extérieur [116], il paraît incontestable que la drogue intensifie l'aspect subjectif de la sensation, sur la rétine par exemple, si elle ne provoque pas spontanément une certaine excitation de celle-ci; en somme l'opium engourdit les sens dans l'accomplissement de leur fonction fondamentale, qui est de faire communiquer le sujet avec le monde extérieur, mais accroît l'intensité subjective des rares sensations qui peuvent passer à travers le filtre momentanément imposé par l'absorption de la drogue [117]. Sans doute on ne saurait expliquer *Kubla Khan* par l'opiomanie, mais il est permis de penser que l'acuité de certaines sensations : « *sunny spots of greenery* » (v. 11), « *gardens bright with sinuous rills* » (v. 8) et surtout le contraste brutal entre l'obscurité « *caverns... down to a sunless sea* » (v. 5) et la lumière environnante doivent quelque chose à l'influence de l'opium, quelles que soient les sources livresques [118] ou autres ayant fourni les matériaux de la vision.

Certaines notes des carnets, écrites en gros caractères, comme toutes les fois où Coleridge est sous l'influence de la drogue, font apparaître une sorte de délectation dans la contemplation des couleurs qui ne trompe guère; et c'est le cas précisément pour la description de ce pot d'urine qui en d'autres circonstances serait passé inaperçu :

[115] Cf. NB, 1662, où il écrit au moment de la maladie de l'automne 1803 : « Suppers & Brandy and water always want only injure/ the latter with scarce any sense of Exhilaration... », et plus loin (*ibid.*, 1665) : « Tuesday Morning Nov. 14-1803. On the brink of six — I vow solennly to God & my Conscience that I will not taste either Wine or Spirit, for the remainder of this Month. »

[116] Schneider, p. 41-42.

[117] Voir R. Dupouy, *Les Opiomanes*, Paris, 1912, p. 93-94; M.H. Abrams, *The Milk of Paradise*, Cambridge, Mass. 1934, p. 20, p. 40, p. 60-66; Alfred R. Lindesmith, *Opiate Addiction*, Bloomington, Ill. 1947, p. 40.

[118] Incontestablement celles découvertes par Lowes, p. 353-387-392-395. Mais voir aussi NB, 783 : « once the whole vale of Newlands *sunny*, the *only sun-spot* »; l'expression revient à maintes reprises dans les descriptions du pays des lacs (« *a green sun spot* », 789, et *passim*); ce qui montre bien que les « sources » n'étaient pas purement livresques et qu'il y avait interaction entre les lectures et l'observation de la nature.

« Quelle belle chose que l'urine dans un pot; elle est jaune brun, translucide, on y voit refletée l'image en losange de la bougie, cette fois-ci en particulier, car j'avais vidé dedans les mouchettes; la cire flottait à la surface et peignait des ombres de toute forme sur le fond [119]. »

Il fallait peu de chose, on le devine, pour atteindre dans la vie quotidienne les zones profondes de cette sensibilité. L'absence des êtres chers, le changement de résidence affectèrent toujours Coleridge spécialement. La première grande séparation fut celle d'avec sa famille, lorsqu'il quitta Ottery St-Mary pour entrer à *Christ's Hospital*. Lamb, Wordsworth et Coleridge lui-même nous ont laissé un portrait sans doute exagérément pathétique du « pauvre enfant sans ami [120] », de « l'écolier en livrée [121] », qui dans la grande ville fut « emprisonné dans le cloître sombre [122] »; à Ottery, il laissait sa sœur Ann qu'il aimait tant et dont la mort prématurée, en 1791, devait lui causer tant de chagrin [123]. Comme l'écrit H. Fairchild, il avait toujours eu besoin d'affection, besoin qu'on s'occupe de lui, qu'on l'estime « comme une fleur a besoin du soleil [124] ». Il n'avait

[119] NB, 1766 : « What a beautiful Thing Urine is, in a Pot, brown yellow, transpicuous, the Image, diamond shaped of the of the [sic] candle in it, especially, as it now appeared, I having emptied the Snuffers into it, & the Snuff floating about, & painting all - shaped Shadows on the Bottom. » Le passage est cité dans House, p. 48; cité et traduit par J.-J. Mayoux, *op. cit.*, p. 21. Il fut sans aucun doute écrit, comme les notes qui précèdent et qui suivent, sous l'influence de l'opium (cf. NB, 1750 n., 1765 n.).

On peut même esquisser un rapprochement entre cette description et un passage dont nous reparlerons à propos de l'imagination; l'auteur dit « qu'après avoir absorbé une quantité considérable de laudanum », fermant les yeux, il vit apparaître « le spectre d'une queue de faisan »; il s'agit bien alors d'impressions de la rétine, sans aucun contact, si mince soit-il, avec le monde extérieur : « I then put out the Candles & closed my eyes — & instantly there appeared a spectrum, of a Pheasant's Tail, that altered thro' various degradations into round wrinkly shapes, as of (Horse) Excrement, or baked Apples — indeed exactly like the latter — round baked Apples, with exactly the same colour, the same circular intracircular Wrinkles.. *Why those Concentric Wrinkles ?* » (NB, 1681). A noter qu'il va ensuite à la fenêtre « pour vider son pot d'Urine » (qui décidément l'occupait beaucoup et peut-être faut-il voir là l'un des effets « dégradants » dont parle E. Schneider p. 63-64) et décrit le paysage nocturne avec une particulière acuité des sensations : « ...the black, yet form preserving Mountains/ the Sky, moon-whitened there, cloud blackened here... »

[120] « I was a poor friendless boy... O the cruelty of separating a poor lad from his early homestead... » (Lamb, II, 13).

[121] « Yet a liveried schoolboy... » (W Prelude, VI, 274).

[122] « In the great city, pent 'mid cloisters dim », *Frost at Midnight* (PW, I, 242, vers 52). Voir aussi NB, 1176.

[123] Cf. PW, I, 20, 21 et 78, *To A Friend* :

« *I too a Sister* had, *an only Sister* —
She lov'd me dearly and I doted on her ! »

[124] *Religious Trends in English Poetry*, III, 245.

pas tardé à retrouver à Londres, à l'école d'abord, dans la famille Evans ensuite, la chaude atmosphère sans laquelle il ne pouvait vivre. Aussi est-ce un nouveau déchirement lorsqu'il faut quitter *Christ's Hospital*, malgré la joie et la fierté éprouvées à entrer à l'Université [125]. Plus tard, obligé de partager la maison avec les Southey qui viennent s'installer pour quelque temps à Greta Hall, il note :

> « Jeudi 24 nov. 1803 — Eh bien ! aujourd'hui *nous déménageons* ! c'est un remue-ménage partout / et je n'aime pas beaucoup le *remue-ménage*; mais ce n'est pas cela qui me déprime, c'est le *Changement* ! — Le changement ! — Oh, le changement m'inspire d'indicibles tourments ! — Il faut changer, changer, changer et se déplacer ! Mais ils ne m'expulseront pas — de toi, ma chère chambre de travail ! — Il faudra que j'écrive un poème sur ce sujet... [126]. »

En songeant aux êtres qu'il aimait — dans le cas présent Sara Hutchinson — il écrit :

> « La crainte d'une séparation provoque une nostalgie si semblable à celle de l'absence que par moments elle fait de votre présence une absence [127]. »

En fait, Coleridge avait un besoin fondamental d'harmonie et il tremblait lorsqu'il sentait menacées les harmonies précaires qu'il avait réussi à édifier en lui et autour de lui : harmonie intérieure de sa propre personne, harmonie entre lui-même et le cadre naturel de son existence, harmonie enfin entre lui-même et les êtres qui l'entouraient.

Une des exigences essentielles de la sensibilité est chez lui l'unité de la personne morale; il souffre lorsqu'il se sent divisé intérieurement et essaye désespérément de mettre un terme à la division. Il ne peut supporter l'idée d'être diminué par le péché, pas plus qu'il n'accepte la souffrance morale ou l'idée de faire pénitence. Dans une lettre à son frère George du 23 février 1794, où il reconnaît humblement ses erreurs passées, il ne peut s'empêcher de s'écrier :

[125] Cf. *Sonnet, on Quitting School for College*, PW, I, 29.

[126] « Thursday, nov. 24 th, 1803 — Lo ! on this day, *we change Houses* ! — All is in a bustle / and I do not greatly like *Bustle*; but it is not that that depresses me / it is the *Change* ! — O change doth trouble me with Pangs untold ! But change, and change ! change about ! — But they shall not get me out — from Thee, Dear Study ! — I must write a Poem on this — » (NB, 1682). Il faut ajouter que Mrs Southey était une Fricker et que Coleridge était peu amène envers les membres de sa belle-famille en général.

[127] « Fear of Parting gives a yearning so like Absence, as at moments to turn your presence into absence » (NB, 1334).

« Douces sont aux yeux de Dieu et des légions célestes les larmes de la pénitence — perles du ciel — pain des anges ! Voilà ce que disent les théologiens — mais les théologiens ont exagéré — Le repentir peut procurer la tranquillité qui permettra de suivre le droit chemin sans dévier, mais il ne peut redonner à l'esprit ce sentiment intérieur de dignité qui engendre toute énergie féconde ! — Je ne suis plus ce que j'étais — le dégoût — c'est ce que j'éprouve en moi-même — a flétri toutes mes facultés [128]. »

Il est curieux de le voir dès ce moment-là, alors qu'il n'a pratiquement encore rien écrit, penser qu'il a perdu l'essentiel de ses facultés intellectuelles, comme il le fera plus tard dans *Dejection, an Ode,* et cela parce qu'en lui l'harmonie intérieure paraît brisée.

Il a besoin d'être réconcilié avec lui-même, sinon de « s'aduler [129] », comme il le dit; c'est à cette condition qu'il peut redevenir « *l'homme naturel* [130] », qui n'est pas seulement un philosophe absorbé dans des « recherches abstruses », mais un homme connaissant la plénitude de la vie, mari heureux, père heureux, écrivain fécond, homme d'action écouté de ses contemporains et respecté de tous, en paix avec lui-même et avec l'univers — toutes choses qu'il n'a pas ou ne croit pas avoir au moment où, en avril 1802, il écrit *Dejection* [131].

Ce besoin d'unité se fait sentir sur tous les plans; la position de Coleridge est à l'opposé de la doctrine de l'art pour l'art; il s'agit chez lui non pas d'une affirmation théorique, mais d'une conviction profonde, liée à sa vie intime; le poète, au même titre que le savant ou que le philosophe, a pour mission de découvrir la vérité; il ne pourra le faire que s'il possède cette harmonie de la personne morale qui est la condition même de la joie et de l'inspiration; et il a le devoir de faire triompher les parcelles de vérité

[128] « Sweet in the sight of God and celestial spirits are the tears of Penitence — the pearls of Heaven — the Wine of Angels ! — Such has been the Language of Divines — but Divines have exaggerated — Repentance may bestow that tranquillity which will enable man to pursue a course of undeviating harmlessness, but it can not restore to the mind that inward sense of Dignity, which is the parent of every kindling Energy ! — I am not, what I was : *Disgust* — I *feel* as if it had — jaundiced all my Faculties » (CL, I, 67).

[129] « — yet when I look back on the number and character of those, who have honored me with their Regard, I am almost reconciled to myself, and half-listen to the whispers of self-adulation » (lettre du 12 mars 1794 à George Cornish qui était venu lui rendre visite à Reading, au temps de son aventure militaire; CL, I, 72).

[130] *Dejection, an Ode,* vers 89-90 :

« And haply by abstruse research to steal
From my own nature all the natural man »

(PW, I, 367).

[131] Dans une lettre à Southey, du 29 juillet 1802, il explique ce qu'il croit être les causes de la perte de l'inspiration en lui (CL, II, 831).

qu'il a pu découvrir. S'il tente, par égoïsme ou par faiblesse, de se dérober à cette double mission, il se verra condamné à perdre l'harmonie intérieure qui est le bien le plus précieux de l'homme; sa poésie sera nourrie « sur un lit de roses... de sentiments beaucoup trop délicats pour servir [132] » : c'est-à-dire qu'elle perdra toute signification profonde; elle ne sera plus qu'un jeu adroit et superficiel; elle relèvera seulement du talent, et non plus du génie. Le devoir de l'homme de lettres est de :

> « *S'en aller rejoindre avec sa tête, son cœur et son bras,*
> *Ferme et actif, ceux qui combattent dans la bataille pacifique*
> *Pour la Science, la Liberté et la Vérité dans le Christ* [133]. »

Plus tard, dans *Biographia Literaria*, Coleridge déclarera que « le poète, tel qu'il serait dans un état de perfection *idéale*, fait entrer en activité toutes les facultés de l'âme... [134] » ; nous aurons l'occasion de revenir sur cette déclaration dans notre quatrième partie, en étudiant l'unité organique chez l'auteur et dans l'œuvre littéraire; mais nous pensons que ce qui en 1817 est une prise de position théorique, est en 1795 une réaction de la sensibilité et que, comme très souvent chez Coleridge, la prise de position abstraite n'a été qu'un effort pour traduire une préférence intime de l'être.

Cette unité intérieure de la personne doit s'accompagner d'une harmonie entre l'homme et le cadre où se déroule son existence, c'est-à-dire essentiellement pour Coleridge la nature [135]. Il ne s'agit pas seulement d'une correspondance passagère entre un paysage et un état d'âme — comme on en trouve chez tous les poètes

[132] *Réflections on Having Left a Place of Retirement*, vers 46-47. Le poète, en décembre 1795, décide de quitter le paisible cottage de Clevedon et de revenir à Bristol pour descendre dans l'arène sociale et politique et prendre sa part du combat pour la justice et la vérité :

> « *Was it right*
> *While my unnumbered brethren toil'd and bled,*
> *That I should dream away the entrusted hours*
> *On rose-leaf beds, pampering the coward heart*
> *With feelings all too delicate for use ?* » (PW, I, 107).

[133] *Ibid.*, V. 60-63 :

> « *I therefore go, and join head, heart and hand,*
> *Active and firm, to fight the bloodless fight*
> *Of Science, Freedom and Truth in Christ.* »

[134] « The poet, described in *ideal* perfection, brings the whole soul of man into activity... » (BL, II, 12).

[135] Plusieurs poèmes laissent apparaître le sentiment d'harmonie qui peut naître au sein de l'habitation, mais c'est presque toujours en liaison avec le cadre naturel environnant; c'est le cas de *The Eolian Harp* où les fleurs du jardin et le paysage sont associés au bonheur du jeune couple qui va venir habiter la maison (PW, I, 100) et de *Frost at Midnight* où la paix silen-

romantiques et chez Coleridge lui-même — il s'agit d'un sentiment permanent et profond qui, dès 1794, lui faisait relever dans le *Notebook 1* cette phrase tirée du Livre de Job :

« L'homme juste est en paix avec toute la nature. Job. V. 23 [136]. »

et dont les raisons devraient être sans doute cherchées dans les premiers émois de l'enfance à Ottery St-Mary, en particulier cette promenade en compagnie de son père sous le ciel étoilé qu'il nous raconte dans sa quatrième lettre autobiographique à Poole du 16 octobre 1797 [137].

Il dut être assez dur pour le garçonnet de dix ans de quitter la campagne du Devonshire et en particulier cette rivière dont le *Sonnet to the River Otter,* écrit en 1783 au cours d'une période de vacances, nous retrace tous les charmes avec à la fois une grande minutie d'observation et des accents qui semblent wordsworthiens avant la lettre :

« ... *La planche qui te traversait, ta rive avec ses saules gris,*
Et le sable de ton lit, qui, veiné de teintes variées
Brillait à travers tes eaux transparentes ! Sur mon chemin,
Visions de mon enfance ! vous avez souvent trompé
Les soucis de l'homme mûr solitaire tout en éveillant des soupirs
[nostalgiques... [138]. »

A *Christ's Hospital* il ne pouvait « rien voir de beau que le ciel et les étoiles [139] » et avait pris l'habitude, nous dit Wordsworth dans *The Prelude,* de monter sur les toits de plomb de l'école où il restait étendu à contempler les nuages se déplaçant dans le

cieuse du cottage à minuit est l'image du calme puissant qui enveloppe toute la nature durant une nuit d'hiver (PW, I, 240).

Toutefois, dans un passage des carnets que cite K. Coburn dans *Inquiring Spirit,* p. 217, Coleridge oppose la négligence de Wordsworth (« the dusty paper-wilderness of his room ») à ce qu'il appelle « Wholeness with creative delight in particular forms » chez lui-même et chez Southey. La note date du 20 mai 1815.

[136] « The good man in league with all nature. Job. V. 23 » (NB, 8).

[137] CL, I, 354. Plus tard, il ne cessera de retrouver la nature avec émotion après un séjour en ville. Cf. NB, 1256 : « The first sight of green fields with the numberless nodding gold cups. & the winding River with alder on its banks affected me, coming out of a city confinement, with the sweetness and power of a sudden Strain of Music » (octobre 1802).

[138] « *Thy crossing plank, thy marge with willow grey,*
And bedded sand that vein'd with various dyes
Gleam'd through thy bright transparence ! On my way,
Visions of Childhood ! oft have ye beguil'd
Lone manhood's cares, yet waking fondest sighs... »
(vers 8-13; PW, I, 48).

[139] *Frost at Midnight* (vers 53; PW, I, 242).

ciel [140]. Peut-être est-ce à ces rêveries où défilaient les nuages sur le fond du ciel étoilé que l'on doit la première idée de *The Ancient Mariner* [141].

Sans doute l'influence de William et plus encore de Dorothy Wordsworth fut-elle déterminante pour apprendre à Coleridge à vivre en communion avec la nature. A leur école, il se mit à voir les choses de façon encore plus directe, encore plus exacte, à s'intéresser au détail comme il ne l'avait jamais fait jusque-là; il y a de ce point de vue un progrès réel dans les *Quantocks Poems* [142] écrits au début de l'amitié féconde, une amitié de tous les instants et de toutes les pensées, qui devait conduire à l'*Annus Mirabilis*. On sait le tribut que Coleridge paye à Dorothy dans *The Nightingale;* elle est cette « très douce jeune fille » qui le soir se glisse parmi les sentiers et écoute le chant du rossignol dont elle connaît tous les secrets [143]. Au contact de William, qui savait merveilleusement trouver une signification spirituelle au monde de la nature, à l'arbre, au ruisseau, aux pierres du chemin, Coleridge apprit à jeter un pont entre la méditation philosophique telle que nous la trouvons dans *Religious Musings, The Destiny of Nations* et *Ode to the Departing Year* et les divers aspects du monde animal, végétal, minéral qui l'entourait [144]. Il devait d'ailleurs reconnaître sa dette envers Wordsworth à cet égard, notamment dans *Biogra-*

[140] W Prelude, VI, 264-270 :

« Of rivers, fields,
And groves I speak to thee, my Friend ! to thee,
Who, yet a liveried schoolboy, in the depths
Of the huge city, on the leaded roof
Of that wide edifice, thy school and home,
Wert used to lie and gaze upon the clouds
Moving in heaven... »

[141] C'est du moins ce que suggère E. Blunden (dans : *Coleridge, Studies by Several Hands,* p. 66).

[142] Sur l'observation des menus faits dans cette série de poèmes, voir l'excellente étude de L. Bonnerot : « The Two Worlds of Coleridge : Some Aspects of his Attitude to Nature », dans *Essays by Divers Hands, The Transactions of the Royal Society of Literature,* vol. XXVIII, 1956, en particulier p. 97-100. L. Bonnerot pense que l'influence de Dorothy a été exagérée (p. 97); c'est également notre avis; elle n'a pas appris à Coleridge à voir la nature, mais elle a suscité en lui un renouveau d'intérêt pour la nature.

[143] *The Nightingale,* vers 69-75 (PW, I, 266). Dorothy, comme le montre bien son *Journals,* avait une connaissance instinctive du monde naturel. Les parallèles entre ce *Journals* et le décor de *Christabel* sont bien connus (voir House, p. 123).

[144] C'est ce que souligne bien H. Fairchild, *op. cit.,* III, 286, qui conclut : « The example of Wordsworth whom he regards as a great philosophical poet, now impels him toward a genuinely poetic interweaving — some critics would say an identification — of seeing, feeling and thinking. »

phia Literaria [145]. Enfin William et Dorothy eurent l'insigne mérite de faire connaître à Coleridge le Pays des Lacs, c'est-à-dire l'univers mystérieux, et imposant par ses dimensions, des montagnes [146]; les précurseurs du XVIII[e] siècle, Thomson, Gray lui-même — qui fut le premier à employer le terme de « romantic » en l'appliquant à un paysage de montagne lorsqu'il traversa la Chartreuse — n'étaient pas allés très loin dans cette voie; au contraire, le récit que Coleridge fait des deux tours qu'il effectua dans les montagnes du Pays des Lacs en 1799 et 1802 est extrêmement intéressant [147], à la fois par l'originalité et l'authenticité des sentiments décrits; il devait d'ailleurs utiliser ses souvenirs de l'ascension du Scafell dans *Hymn before Sunrise in the Vale of Chamouni;* et si le poème doit beaucoup à des réminiscences ou emprunts, notamment au fragment de Friedericke Brun, comme l'avait remarqué De Quincey dans le *Tait's Magazine* [148] dès 1834, quelques mois après la mort de Coleridge, il n'y a aucune raison de soupçonner la sincérité de celui-ci lorsque, dans une lettre à William Sotheby de septembre 1802, il cite un passage de *To Matilda Betham from a Stranger* [149] et ajoute un souvenir personnel :

> « *Les sentiments poétiques, comme les rameaux flexibles*
> *Des chênes puissants, rendent hommage à la tempête,*
> *S'agitent au souffle du vent, fuient devant la rafale,*
> *Ils deviennent tourbillon fou de feuilles à la dérive;*
> *Et en même temps, restant eux-mêmes, ils demeurent*
> *Egalement proches du tronc solide qui les porte,*
> *Le tronc de la Vérité et de la Nature, dans le blizzard qui hurle*
> *Comme dans le calme qui règne sur le bosquet de trembles.*

[145] En particulier BL, I, 10 : « ...still there was a long and blessed interval, during which my natural faculties were allowed to expand and my original tendencies to develop themselves : my fancy, and the love of nature and the sense of beauty in forms and sounds. »

[146] Cf. « Samuel Taylor Coleridge Discovers the Lake Country », by the Rev. Gerard Hartley Buchanan Coleridge in : *Wordsworth and Coleridge. Studies in honor of George Mc Lean Harper*, Princeton University Press, 1939, p. 135-165.

[147] NB, 490-555, 1207-1229. Le récit de la seconde randonnée, au cours de laquelle Coleridge gravit seul le Scafell, se trouve également dans le journal envoyé sous forme de lettre à Sara Hutchinson (CL, II, 834-845). L. Bonnerot, dans « The Two Worlds of Coleridge », *op. cit.*, p. 103, souligne à juste titre le mérite de cette ascension solitaire : « These two diaries deserve close attention for their brilliance and accuracy of description and also for their revelation of Coleridge's courage and even rashness for his only equipment, in his ascent of the Scafell group, was a besom stick and a pocket book. »

[148] Voir *De Quincey's Collected Writings*, Londres, 1896, II, 143. Sur cet emprunt et les accusations de plagiat qu'il provoqua, cf. Adrien Bonjour, *Coleridge's Hymn before Sunrise, a Study of Facts and Problems connected with the Poem*, Lausanne : Imprimerie La Concorde, 1942. Voir également CL, II, 865, note I.

[149] PW, I, 375, vers 34-41.

Qu'il y ait là quelque chose de profondément enraciné dans notre nature, c'est ce que j'ai senti quand j'étais sur le Scafell. Sans le vouloir, j'ai exprimé mes sentiments dans un hymne à la manière des *Psaumes*, bien que j'aie considéré par la suite les idées, etc. disproportionnées à nos humbles montagnes — et tombant accidentellement sur une brève note de certains poèmes suisses concernant la vallée de Chamouny et sa montagne [sic], je me transportai là-bas en esprit et adaptai les sentiments que j'avais éprouvés à ces aspects plus majestueux du monde extérieur [150]. »

Que Coleridge ait effectivement éprouvé ces sentiments ne fait aucun doute; il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux impressions qu'il consigne dans le *Notebook* 2, au sommet même de la montagne. Nous reproduisons le passage tel quel, dans sa concision quasi intraduisible :

« ... The clouds came on fast — & yet I long to ascend Bowfell. I pass along Scafell Precipices, & came to one place where I thought could descend & get upon the low Ridge that runs between Scafell & Bowfell & look down into the wild *savage, savage* Head of Eskdale / Good Heavens ! what a climb ! dropping from Precipices and at last should have been crag fast but for the chasm... [151]. »

Ceci c'est l' « agitation au souffle du vent, la fuite devant la rafale »; et voici maintenant le calme « qui reste lui-même », lorsque Coleridge « lounded [152] », c'est-à-dire « bien abrité, derriere un rocher », ecrit une lettre du sommet à Sara Hutchinson :

« And here I am *lounded* — so fully lounded — that tho' the wind is strong & the Clouds are hast'ning hither from the Sea — and the whole air sea-ward has a lurid Look — and we shall certainly have Thunder — yet here (but that I am hunger'd & provisionless) here I could lie warm, and wait methinks for tomorrow's Sun / and on a nice Stone Table am I now at this moment writing to you — between 2 and 3 o'Clock as I guess / surely the first Letter ever written from the Top of Sca'fell [153] ! »

Dans *Hymn before Sunrise*, le contraste entre l'agitation des éléments et l'impression de sérénité qui se dégage de la montagne est beaucoup plus marqué que chez Friedericke Brun [154] ou chez Bowles, dont le fragment *Coombe Ellen* peut probablement être considéré comme une autre source du poème [155].

[150] CL, II, 865. E.H. Coleridge, décidément bien maladroit, a cru rendre service à Coleridge en omettant dans son édition des lettres l'allusion à « une brève note dans certains poèmes suisses » (*Letters of Samuel Taylor Coleridge*, Londres, 1895, I, 405).

[151] NB, 1218, et note de K. Coburn sur la difficulté de l'ascension qui confirme pleinement le point de vue de L. Bonnerot.

[152] Terme du dialecte du Nord (cf. NB 1204, 1218).

[153] Lettre à Sara H. 1 au 5 août 1802 (CL, II, 840).

[154] Le texte allemand original se trouve dans PW, II, 1131.

[155] Cf. CL, II, 865 note 1.

Dorothy Wordsworth n'ignorait pas quelles ressources cachées le panorama aperçu des fenêtres de Greta Hall offrait à un homme tel que Coleridge [156]; et effectivement, que de fois nous trouvons ce panorama avec ses sommets montagneux associé à la méditation diurne ou nocturne dans les *Notebooks*.

D'ailleurs, Coleridge a l'impression que dans le Nord l'homme est plus proche de la nature [157]; chaque ruisseau, chaque rocher porte un nom; lui-même se met à baptiser les bancs de mousse et les rochers des environs de Keswick; il y a le « *Sopha de gazon* » au-dessus de la Greta, sur une pente ventée, mais où il est agréable de se chauffer au soleil; il sera l'occasion d'un poème écrit en collaboration avec Wordsworth [158]; il y a le « *Rocher de Sara* », où Coleridge grava un jour, au-dessus des initiales S. H., son nom et celui de Dorothy quelques jours après avoir écrit *Dejection* [159]; et enfin il y a le « *Fauteuil de Sara* » construit par les quatre amis à l'aide de pierres éparses le 10 octobre 1801, mais dont la première pierre avait été posée par Sara dès le 26 mars [160].

Ces pieux enfantillages en des lieux où il aurait aimé « errer toujours, errer sans fin [161] » marquent à la fois le besoin chez Coleridge de communier avec la nature et celui d'avoir autour de lui des présences amies, on serait tenté de dire des présences féminines, si à certains moments de sa vie la proximité de Southey ou de Wordsworth ne lui avait été indispensable au même titre que celle de Dorothy ou de Sara Hutchinson. Il avait vraiment besoin de chaleur humaine, besoin ici encore d'harmonie, à son foyer, avec ses amis, avec ses lecteurs ou ses auditeurs et même, pourrait-on dire, avec le genre humain tout entier.

« Etre aimé est tout ce dont j'ai besoin », s'écrie-t-il en 1803 à la fin du poème *The Pains of Sleep* [162] et, deux ans plus tard,

[156] WL, I, 240. Cf. NB, 1257 et *passim*.

[157] Cf. NB, 1592 et 1578 : « In the North every Brook, every crag, almost every Field has a name, a proof of greater Independence & of a Society truer to Nature. »

[158] Sur le « *sopha of sods* », voir NB, 830 et note, 1415, 1556; le poème *Inscription for a Seat*, se trouve dans PW, I, 349.

[159] NB, 1163 : « April 20, 1802. Tuesday Evening. ½ after 7 / Cut out my name & Dorothy's over the S.H. at Sara's Rock. »

[160] NB, 1242, note.

[161] « Scenes in Easedale, rocks & woods, & trees starting up around Rocks & out of Rocks — where under the boughs & through the Boughs you have the glimmering Lake & Church Tower — places wherein — To wander & wander for ever & ever » (NB, 948; avril-mai 1801).

[162] Vers 51-52 :

« *To be beloved is all I need*
And whom I love, I love indeed » (PW, I, 391).

c'est un nouveau cri de désespoir qu'il lance dans *The Blossoming of the Solitary Date-Tree* en constatant le manque d'amour dans sa vie :

« Pourquoi ai-je été fait pour aimer et pourquoi l'amour m'est-il refusé [163] ? »

Dans une lettre à Southey de novembre 1801, où il raconte la joie de son fils Hartley lorsqu'il porta sa première culotte, il conclut par ces mots :

« Si ma femme m'aimait et si j'aimais ma femme, ne serait-ce que pour la moitié de l'amour que nous portons l'un et l'autre à nos enfants, je serais l'homme le plus heureux sur terre — mais ceci n'est pas — et ne sera pas [163 bis] !... »

Qu'il s'agît de Mary Evans, de Sara Fricker ou de Sara Hutchinson, ce qu'il recherchait d'abord était l'absolu de la communion entre les deux êtres. Sur la première page du *Gutch Notebook* il relève en mars 1795, à un moment où il était entendu qu'il épouserait Sara Fricker, le quatrain suivant, qui est, comme le dit E. K. Chambers, son adieu à Mary Evans [164] :

« *Je me mêle à la vie et m'efforce de paraître libre,*
Libre et satisfait des gens et des choses du commun,
Alors que chacune de mes pensées, chacune de mes actions
[tendent vers toi,
Et que chaque mouvement de mon âme émane de toi. »

Dans les lettres qu'il écrit à l'époque à Southey, il souligne, tout en protestant qu'il « fera son devoir », l'union de la tête et du cœur qu'il croyait avoir réalisée avec Mary [165].

Une fois décidé le mariage avec Sara Fricker, il fait en septembre 1795, pour construire loyalement avec elle un foyer répondant à la très haute idée qu'il se faisait de l'union de l'homme et de la femme, le pathétique effort dont *The Eolian Harp* nous donne le vivant témoignage; il tente avec douceur dans les premiers vers d'associer la jeune fille à la vision qu'il a de leur avenir commun, lié à ce jardin où croissent les fleurs, à cette maison où ils vont vivre ensemble; puis, à la fin, lisant une lueur de reproche

[163] « Why was I made for Love and Love denied to me ? » (Vers 78; *ibid.*, I, 397).

[163 bis] CL, II, 774.

[164] Chambers 38; PW, I, 292; NB, II :

« *I mix in life and labor to seem free,*
With common persons pleas'd & common things —
While every Thought & action tends to thee
And every impulse from thy Influence springs. »

K. Coburn (NB, II n.) montre qu'en fait le fragment n'est pas de Coleridge, mais a été emprunté à William Preston.

[165] « She was very lovely, Southey ! We formed each other's minds — our ideas were blended — Heaven bless her ! I cannot forget her... » (lettre du 3 novembre 1794; CL, I, 123).

Coleridge cherchera à lui faire partager ses préoccupations philosophiques :

> « En m'efforçant de faire comprendre tout ce que je sais à celle que j'aime infiniment j'apprends l'art de rendre les vérités les plus abstruses intelligibles et intéressantes même pour ceux qui ne possèdent pas le savoir [174]. »

Il associe tous ses états d'âme et tous ses sentiments à la pensée de l'aimée :

> « Carland Crags — [O Asra], partout où je suis et éprouve quelque sentiment, mon cœur vous réclame et je sais bien des choses sur le cœur de l'homme qu'autrement je ne connaîtrais pas [175]. »

et en fait tous les moments de la vie, comme le montre bien une note de septembre 1801, où l'image de Sara est présente dans la méditation, bien qu'il s'agisse d'une source contemplée beaucoup plus tôt, à un moment où Coleridge ne connaissait pas la jeune fille, le « puits naturel de Nether Stowey [176] ».

Comme tous ceux qui attendent beaucoup de l'amour, il pense que les gens qui l'entourent ne s'aiment pas véritablement. Southey est poli et calme avec sa femme, Edith Fricker, mais n'est pas mieux compris d'elle et apparemment n'en souffre pas [177]. Wordsworth, lui, n'a jamais aimé; il est « par nature incapable d'être amoureux, bien qu'il n'y ait personne au monde de plus tendrement attaché »; il ne voit dans l'amour qu'un « mélange de désir

[174] Note de septembre 1801 (*NB*, 984 et n.) : « Endeavoring to make the infinitely beloved Darling understand all my knowledge I learn the art of making the abstrusest Truths intelligible; & interesting even to the unlearned. » Les mots : « infinitely beloved darling » ont été à moitié effacés par une main bien intentionnée et sacrilège.

[175] Note d'août 1803, prise au cours d'une randonnée en Ecosse en compagnie de William et Dorothy Wordsworth : « Carland Crags — [O Asra] wherever I am, & am impressed, my heart akes for you & I know a deal of the heart of man, that I otherwise should not know. » [*O Asra.*] est en grande partie illisible (*NB*, 1451 et note).

[176] « Item — Murmur of a stream — Item — well with Shadows — Item Why aren't you there? » (*NB*, 981 et note). On retrouve la même idée dans certains poèmes de 1801 et 1802, en particulier *The Picture* (PW, I, 370); et surtout *A Day-Dream* (PW, I, 385) et *Answer to a child's Question* (PW, I, 386).

[177] « The only time I ever saw S. angry with Edith was on occasion of her sportfully putting a little milk in his mash which (a drop or two) fell on his jacket & he feared would stain it. « It was wrong » with a frown (unnoticed — as a beggar's Fiddle on a crowded crossing — as a pompous Funeral in Cheapside at noon, noticed chiefly by those who curse it for going so slow) » (*NB*, 1030). Sans doute Southey était-il effectivement moins exigeant que Coleridge en fait d'harmonie spirituelle et, partant, moins vulnérable que lui.

d'une part et d'estime et d'amitié d'autre part, qui se porte sur un unique objet, d'abord accidentellement par association, puis de façon permanente, par habitude et sentiment du devoir [178] ».

Le même besoin d'entente profonde et de communion intime se retrouve sur le plan des amitiés. Que d'amis nous trouvons sur sa route : camarades d'école auxquels il restera fidèlement attaché, compagnons d'études à l'université, hommes simples, droits et bons comme Cottle l'imprimeur ou Poole le tanneur, qui admirent son génie et à l'occasion lui viennent en aide, hommes d'église comme Estlin, le ministre unitarien de Bristol, hommes de science comme Beddoes ou Davy, d'innombrables écrivains et hommes de lettres — depuis John Thelwall l'athée, qu'il entreprend de convertir par lettres jusqu'à William Sotheby, poète et dramaturge raffiné, sans oublier les esprits superficiels comme Southey ou les fantoches comme Charles Lloyd — enfin des gens de la noblesse, comme Sir George et Lady Beaumont dont il fait la connaissance à Greta Hall en 1803 et avec lesquels il ne cessera d'entretenir des relations d'estime et de respect réciproques. Chez tous il cherche une sympathie de la tête et du cœur; il essaye de leur communiquer ses idées, de leur faire connaître ses joies et ses chagrins; auprès de tous, il essaye de trouver la chaleur que lui-même est prêt à donner.

Parmi la longue liste de ses amis, il en est trois qui eurent une place privilégiée : Charles Lamb, William Wordsworth et Dorothy Wordsworth. Quelle joie ce fut pour lui de les avoir tous trois à Nether Stowey en juin 1797 et quel regret de ne pouvoir les accompagner faire cette promenade dans la vallée des Quantocks qu'il aimait tant ! C'eût été pour lui l'occasion précisément dont il avait rêvé, de leur faire partager son émerveillement devant « ce vallon où gronde la cascade, envahi par les bois, étroit, profond [179] ». Les vers qui ouvrent le poème marquent bien tout le prix qu'il attachait à cette journée :

> « *Les voici donc partis, et moi je dois rester ici*
> *Emprisonné sous cette charmille de tilleuls : j'ai perdu*
> *Des beautés et des sentiments dont le souvenir m'eût été précieux.*
> *Même aux jours où l'âge m'eût enlevé la vue...* [180], »

[178] Lettre à H.C. Robinson de mars 1811 (UL, II, 46; CL, III, 305; citée dans Beer, p. 281). Le jugement date évidemment de l'époque où le différend entre les deux poètes avait commencé; mais il semble qu'il comporte une part d'exactitude.

[179] *This Lime Tree Bower my Prison*, v. 10 (PW, I, 178). Il était cloué à la maison, sa femme lui ayant maladroitement versé un pot de lait bouillant sur le pied.

[180] « *Well, they are gone, and here must I remain,*
This lime tree bower my prison : I have lost
Beauties and feelings, such as would have been
Most sweet to my remembrance even when age
Had dimm'd mine eyes to blindness !... » (v. 1-5).

Il songe surtout à Lamb le londonien qu'il voudrait convertir à l'amour de la campagne, Lamb dont la sœur, à l'automne précédent, a provoqué dans un accès de démence la terrible tragédie familiale que l'on sait, Lamb qui n'a pu obtenir que quelques jours de congé et va bientôt repartir, Lamb enfin qui éprouve à l'égard de tous les êtres qui vivent une sympathie universelle [181].

Quant à l'amitié de Dorothy et William, peut-on en exagérer l'importance [182] ? Dorothy, si merveilleusement différente de Sara Fricker, apporta à Coleridge la présence féminine amie et, qui plus est, admiratrice dont il avait tant besoin. Pour son frère, les choses sont plus nuancées; il est exact jusqu'à un certain point seulement que Coleridge ait trouvé en lui l'exemple d'une stabilité morale auprès de laquelle il retrouva courage et confiance. Au début de leurs relations, Wordsworth était à peine remis de la crise morale traversée à son retour de France, doublement atteint qu'il était par ses désillusions concernant la Révolution française et la triste fin de son idylle avec Annette Vallon. Le dynamisme manifesté par Coleridge, tout au moins au cours de l'année 1797, eut pour lui une grande valeur salvatrice; de plus, voici que les sentiments confus qu'il éprouvait, mais savait mal exprimer, sur le caractère divin de la nature, recevaient l'appui philosophique qui leur manquait, car, beaucoup mieux armé que lui en la matière, son nouvel ami avait tôt fait, pour confirmer ses vues, de faire appel à Platon, Plotin ou Spinoza [183].

A l'école de William et de Dorothy, Coleridge apprit à s'intéresser aux gens simples de la campagne et là aussi à chercher sympathie et harmonie. Il se penche sur leur vie et leurs activités — surtout lorsqu'il visite une région pour la première fois et que tout lui paraît nouveau, le Pays des Lacs, les environs de Hambourg, l'Ecosse — avec une attention où la sensibilité le dispute à la curiosité intellectuelle. Il aime parler avec ces âmes frustes,

[181] « *For thee, my gentle-hearted Charles, to whom*
No sound is dissonant which tells of Life » (*ibid.*, v. 75-76).

[182] « We were three people, but one soul » est une image universellement connue, attribuée à Coleridge par William Knight, *The Life of William Wordsworth*, Londres, 3 vol., 1889 (I, p. 129), et par J.D. Campbell, *S.T. Coleridge, A Narrative of the Events of his Life*, Londres, 1894 (p. 75), qui déclare simplement : « Coleridge says somewhere... » J.L. Lowes (p. 602, n. 37) déclare qu'il n'a pas pu en trouver l'origine. Nous n'avons pas été plus heureux que lui. Toutefois, il y a de fortes présomptions pour que ce soit, déformée, la phrase suivante d'une lettre de Coleridge à Godwin de 1801 : « A great change from the society of W. & his sister — for tho' we were three persons, it was but one God » (CL, II, 775).

[183] Il est certain qu'il avait été question de Spinoza dès 1797, puisque « l'espion » envoyé par le gouvernement à Alfoxden pour surveiller ces « jacobins » les entendit parler, alors qu'il était caché dans un buisson, d'un certain « *spy nosy* » et se crut découvert. Voir l'amusante anecdote dans BL, I, 126-127, ainsi que : « Wordsworth, Coleridge and the Spy » dans *Studies by Several Hands*, p. 73.

observer leurs habitudes, étudier leurs pensées dont il retient surtout l'humour et la poésie; il note la réflexion d'une vieille femme pour qui les étoiles sont « toutes de la même couleur — certaines plus sombres, d'autres plus lumineuses [184] »; d'une autre qui, rencontrée le Vendredi Saint, ne pouvait croire que le Christ avait été crucifié, car cela s'était passé « il y a trop longtemps et trop loin » et au pied de la montagne, où elle habitait, « les gens n'avaient jamais de nouvelles [185] »; d'un vieillard de quatre-vingts ans déclarant espérer que Dieu ne va pas le rappeler à lui au milieu de la vie [186]. Pendant la saison des foins, quand les salaires sont très élevés, un pauvre gaillard est sans travail, mais dissimule une canne à pêche [187]. Et enfin, humour et admiration pour la vie laborieuse de ces populations du Pays des Lacs sont réconciliés dans la note suivante, si pittoresque dans le fond et la forme [188] :

> « About a 1/4 of a mile from Jakesson's enquired of an old Woman the way to Watendlatter. — She was carrying in hay in'o a barn with vigor — four Grandchildren — sitting on the hay lazily helping her — Which way to W ? — Up the gap — a gay canny road — How far ? — Two miles & more ? — Is there much to climb beyond the highest point we see ? — as much again before you get on a level — Tis a gay canny clim — / You may get there in an hour — I'self could ga there in an hour who's eighty & over. She was eighty three — her son had 9 children those we saw were the 4 youngest — »

[184] NB, 756 : « Old woman & the Star — all Stars — all of one color — some darker and some lighter. » Cf. aussi le charmant tableau de deux enfants s'abritant de la pluie sous la même pèlerine, aux environs du Ben Lomond : « Two children, in the rain, under one cloak, their arms round each other, their two faces, a pair ! the drapery, etc. very picturesque » (NB, 1468).

[185] NB, 744 : « The old woman spinning etc. N. of Bampton — Good Friday — « Hope they havn't killed the poor Gentleman — Well, it is so long ago & so far away, that I hope it is not true — O well — we live up under the Hill here — we do never hear a bit of news ! » Hazlitt rapporte la même anecdote dans *The Examiner* (Hazlitt, XVII, 70), mais, comme le note K. Coburn, avec beaucoup moins de pittoresque.

[186] NB, 746 : « An old man of 80 — Hope of God's Mercy, that he won't cut me off short in the midst of my Days. »

[187] NB, 761; AP, 10 : « Poor fellow at a distance idle ? in this haytime when wages are so high ? Come near — thin, pale, can scarce speak — or throw out his fishing rod. » Cf. Wordsworth, WPW, II, 117.

[188] NB, 762 et n. Coleridge se rendait de Dove Cottage, Grasmere, où habitaient les Wordsworth à Greta Hall, Keswick. « Which way to Watendlatter ? » était une plaisanterie locale. K. Coburn cite l'anecdote rapportée dans le guide de W. Gilpin, *Observations relative to Pictures Beauty.... in Cumberland and Westmoreland*, Londres, 1792, I, 215 : « Which way to Watenlath ? said one of our company to a peasant as we left the vale of Borrodale. « That way » said he, pointing up a lofty mountain, steeper than the tiling of a house. »

gay = gey; *canny* = pretty; dialecte du Nord de l'Angleterre (Note de K. Coburn).

Coleridge s'intéresse aux histoires, aux légendes locales et tout particulièrement aux épitaphes des cimetières où il voit une expression de la pensée et de l'art populaires; il relève certaines en Allemagne [189] au printemps de 1799, d'autres au Pays des Lacs [190] à l'automne de la même année; enfin toute une série d'inscriptions tombales à Larn ou Laugern, dans le pays de Galles, en novembre 1802 [191]. Il avait discuté avec Wordsworth la composition d'un ouvrage sur ce sujet, où il serait question « du polytheisme et du monotheisme, des tombes du bord du chemin et des tombes des cimetières [192] ». Qu'un certain sentiment démocratique, outre l'opposition banale entre la vie et la mort, ait été attaché chez lui à ces inscriptions ne fait aucun doute; l'épitaphe du forgeron, remarquée au cimetière de Gainsford, dont les caractères étaient à moitié recouverts de mousse, en fait foi [193]. La même note unanimiste avant la lettre, pourrait-on dire, se retrouve dans le soin qu'il prend de relever en allemand dans le *Notebook 21*, en janvier 1799, le fameux passage où Luther déclare qu'il ne faut pas s'adresser au latin pour savoir comment prononcer l'allemand, mais

> « à la mère de famille à la maison, aux enfants dans la rue, à l'homme du commun au marché... [194]. »

Cette note elle-même est immédiatement précédée d'une autre qui va dans le même sens et qui est empruntée, elle, aux *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle, « tanquam scopulus sic fugias insolens verbum [195] », c'est-à-dire : « évite comme un roc tout mot qui n'est pas courant ». Nous voilà tout à fait dans la ligne de l'évangile poétique et moral prêché par Wordsworth; et Coleridge, à n'en point douter, partageait parfaitement ces vues à l'époque, même si plus tard il devait marquer son désaccord sur certains points de la doctrine. En politique, il n'acceptera jamais de considérer

[189] NB, 418.
[190] NB, 495.
[191] NB, 1267.
[192] NB, 1588.
[193] K. Coburn en donne le texte en note : « My Sledge and Hammer lie reclined / My Bellows too have lost their Wind / My Fire's extinguish'd; Forge decayed / And in the Dust my Vice is laid / My Coal is spent; my Iron gone / The last Nail's driven — My work is done » (NB, 495 n.).
[194] NB, 385 : « A fine passage from Luther's Letter on Interpretation. Denn man muss nicht die Buchstaben in der Lateinischen Sprache fragen wie man soll Deutsch reden : sondern Man muss die Mutter im Hause, die Kinder auf der Gassen, den gemeinen Mann auf dem Markte darum fragen... » Coleridge utilisait l'édition *Werke*, Walch, Halle, 1749 (BL, I, 259, note); la référence est XXI, 318; une traduction en anglais du passage est donnée par Coleridge dans BL, I, 138, avec une légère erreur que K. Coburn ne manque pas de relever (NB, 385 n.).
[195] NB, 384; BL, I, 2.

que la fin justifie les moyens, ou que la « route du ciel passe par l'enfer [196] » ; on ne saurait briser l'harmonie naturelle entre les hommes sous prétexte d'atteindre à un bien supérieur.

Cette vive sensibilité, par sa richesse, par sa profondeur même, offrait une grande vulnérabilité et comportait d'indéniables revers. Dans les carnets, dans les lettres, dans les poèmes [197] aussi, on voit apparaître, sous des aspects divers, un perpétuel sentiment d'insatisfaction, ou plus exactement encore de frustration. Faut-il voir là une névrose initiale, un traumatisme de l'enfance, une jalousie du poète à l'égard de son frère Francis, particulièrement choyé par Molly, la servante qui avait été sa nourrice, ce frère contre lequel il se rua un jour, un couteau à la main [198] ? C'est peu probable. La névrose, si névrose il y eut, vint plus tard avec les désillusions, l'opium, l'incapacité de produire. L'enfance de Coleridge ne fut pas malheureuse, malgré le départ d'Ottery et la transplantation à *Christ's Hospital*. Mais le besoin même de sympathie qu'il portait en lui était en un certain sens une faiblesse; il y a chez lui une tendance secrète à s'appuyer sur autrui, il lui faut la présence et l'approbation d'un autre; sans elles il est perdu [199]; même dans les carnets et les notes marginales, où il est seul avec lui-même, il donne l'impression de parler à quelque interlocuteur invisible qu'il aimerait instruire et convaincre. Un certain manque d'assurance est parfois perceptible dans les lettres et alors, par compensation, le ton se fait plus persuasif, plus pressant : « Thelwall ! », « Southey ! », comme si l'auteur rappelait à l'ordre son correspondant ou le mettait en face d'une indiscutable évidence; mais en réalité c'est lui-même qu'il veut raffermir et convaincre. Il avait la claire conscience de ce besoin fondamental en lui :

> « L'indicible réconfort pour l'esprit d'un homme de bien, et même d'un criminel, que d'être *compris* — d'avoir quelqu'un qui vous comprend — qui sur terre n'éprouve pas ce sentiment [200] ?... »

Et les admirables poèmes *The Eolian Harp*, *Reflections on Having Left a Place of Retirement*, *This Lime Tree Bower my*

[196] NB, 56.

[197] K. Coburn remarque à propos de l'une des sources d'*Osorio*, « this sketch of a tragedy, disait Coleridge; all is imperfect and much obscure » (préface de l'un des manuscrits *d'Osorio*, PW, II, 1114), que les thèmes tragiques présentent une sorte de fond commun « involving as they seem to do, unprovoked injury, a child - parent relation or its substitute, sympathy, conflict, remorse... » (NB, 210 n.). Rien n'est plus exact, qu'il s'agisse de *The Ancient Mariner*, de *The Foster-Mother's Tale* ou de *Christabel*.

[198] CL, I, 347, 353.

[199] Cf. *Table Talk*, Oxford, 1917, p. 463 : « a Solitude which I so trembie at, that I cannot attribute it even to the Divine Nature. »

[200] AP, p. 19; cité par House, p. 42. Cf. également NB, 1602 : « a medley of good nature, diseased Proneness to Sympathy... »

Prison, dont chacun mérite le sous-titre de *The Nightingale : « A Conversation Poem »*, ont tous été écrits avec le même besoin d'être compris; on y trouve alliées une grande profondeur de la pensée et une simplicité extrême du ton, comme si le poète désirait faire participer les êtres chers qui l'entourent au déroulement parfois difficile de sa méditation intérieure. Il sait que ses amis, Lamb, Wordsworth, Dorothy, Poole n'ont pas reçu sa propre formation philosophique et qu'il sera sans doute impossible pour eux de le suivre s'il se lance sur les grandes routes de la métaphysique qui lui sont familières. Mais il a besoin de savoir que le contact ne sera pas rompu; il ne peut, ni ne veut les exclure; leur présence lui est indispensable au même titre que celle du paysage qui l'entoure. Aussi s'en tient-il à ce mode d'expression proche de la conversation qu'à propos de *Fears in Solitude*, il déclare être :

> « une sorte d'intermédiaire entre Poésie et Rhétorique — *sermoni propriora* — certaines parties étant, j'en ai conscience, trop humbles même pour de la prose tant soit peu relevée [201] ».

La restriction, justifiée en partie pour *Fears in Solitude*, ne l'est pas pour les purs chefs-d'œuvre cités plus haut.

Ce besoin de sympathie, de chaleur humaine n'avait malheureusement pas toujours des effets aussi salutaires. Dorothy Wordsworth, qui connaissait bien les ressources, mais aussi les faiblesses du poète, fait part à Lady Beaumont, dans une lettre de septembre 1806, des craintes qu'elle éprouve en voyant Coleridge se préparer à donner des conférences publiques :

> « Un homme est perpétuellement tenté de se mettre au niveau de ses auditeurs, d'établir la sympathie entre eux et lui, et personne ne serait plus susceptible de céder à de telles tentations que Coleridge [202]. »

En fait, Coleridge ne tomba pas dans ce défaut au cours de ses conférences — tant s'en faut; mais il est incontestable que « ce penchant excessif pour la sympathie [203] » fut la cause de certains de ses échecs. Dès octobre 1803, il constate qu'il ne peut atteindre l'absolu de l'amitié avec le plus cher de ses amis, William Wordsworth [204]; il se rend compte, à la même époque, que l'amour parfait ne peut être qu'un amour désincarné, comme celui qu'un mari peut éprouver pour sa jeune femme défunte

[201] PW, I, 257.
[202] WL, II, 66.
[203] Cf. *supra*, note 200.
[204] NB, 1606 : « Evidently, the instinct of all fine minds to *totalize* to make a *perfectly congruous* whole of every character — & a pain at the being obliged to admit incongruities... »

> « qui est son ange gardien au ciel et dont la beauté repose dans la tombe, inviolée, ... bien plus semblable à une fleur que lorsqu'elle vivait — froide au toucher et resplendissante à la vue — [205] »

il sait qu'il se met à trembler avant d'ouvrir une lettre, dans son excessive sensibilité,

> « ignorant si elle sera affectueuse ou pleine de reproches, attristée ou heureuse — j'ai gardé certaines dans ma poche une demi-journée, parfois une journée entière — les ai finalement ouvertes, ai regardé seulement la fin pour voir si elle en était aimable ou gaie — puis les ai posées sur mon bureau ou les ai remises une fois de plus dans ma poche — pour faire le tour du jardin ou de ma chambre durant une heure ou deux, épuisant l'excitation et l'émoi provoqués par la lettre en un effort pour composer des plans d'ouvrages... [206] ».

Il subit, dans sa recherche d'un bonheur parfait, un véritable supplice de Tantale :

> « J'écris avec mélancolie, toujours avec mélancolie : vous penserez qu'il y a là un défaut naturel de mon tempérament — Hélas ! non — Le grand point est que ma nature est faite pour la Joie — me pousse à connaître la Joie — et je ne peux jamais, jamais m'y abandonner — Je suis un véritable Tantale [207]. »

Aussi éprouve-t-il une véritable répugnance en face de l'action, qui est définie et limitée, et ne peut jamais apporter la plénitude de joie imaginée lorsqu'elle n'était que virtualité; sur le plan de la sensibilité comme sur le plan de la recherche intellectuelle, l'action déçoit [208]; il est tellement plus satisfaisant « d'errer, d'errer sans cesse et à jamais [209] ». Comme il l'écrit à Godwin le 22 janvier 1802 :

> « ... mes idées, mes désirs et mes sentiments sont à un degré maladif coupés du *mouvement* et de *l'action*. En bon et clair anglais, je suis un rêveur et par conséquent un indolent [210]. »

Il se trouve donc paralysé par le découragement qui naît d'une trop grande sensibilité;

> « il vaut mieux ne rien faire que faire des riens »

note-t-il dans un carnet, alors qu'il est à Londres en février 1802 [211]; chaque année le mois d'octobre, mois de son anniversaire qui lui fait mesurer le temps perdu, mois aussi de sa première rencontre

[205] NB, 1506.
[206] NB, 1517. Cf. également NB, 901 (lettre de Sara H.).
[207] NB, 1609.
[208] Cf. *supra*, note 68 : « something inherently mean in action » (NB, 1072)
[209] NB, 948.
[210] CL, II, 782; ceci quelques semaines avant d'écrire *Dejection*.
[211] NB, 1087.

avec Sara Hutchinson, ramène une crise de mélancolie qui le laisse particulièrement désarmé [212]; « l'anxiété qui stimule d'autres hommes » infuse en lui « un nouveau narcotique [213] ». Il est particulièrement sans ressources lorsqu'il se trouve en face d'une obligation tant soit peu déterminée, qu'il s'agisse d'une tâche imposée de l'extérieur (article de journal à rédiger pour une date prévue, manuscrit promis à un éditeur) ou de l'intérieur, en vertu d'un sentiment moral conscient. En janvier 1804, il a promis à Southey de lui fournir les éléments d'un compte rendu que celui-ci doit faire de l'ouvrage de Malthus récemment paru : *Essay on the Principles of Population* [214]; il constate qu'il ne peut effectuer ce travail :

> « All this evening, indeed all this day (Monday, jan. 9) I ought to have [been] reading and filling the Margins of Malthus — I had begun and found it pleasant — why did I neglect it ? — Because, I OUGHT not to have done this — The same in reading & writing Letters, Essays, etc. etc. — surely this is well worth a serious Analysis, that understanding I may attempt to heal / for it is a deep and wide disease in my moral Nature, at once Elm-and-Oak-rooted. — Love of Liberty, Pleasure of Spontaneity, etc. etc., **these all express, not explain, the Fact** [215]. »

L'explication que donne l'auteur lui-même dans la note suivante et qu'il rattache à la doctrine de l'association ne nous paraît pas convaincante, bien qu'elle puisse comporter une part de vérité [216] :

> « ... depuis la première enfance jusqu'à l'âge mûr, soumis à l'autorité de nos parents, de nos maîtres d'école, de nos professeurs, des inspecteurs, nous avons vu interrompre nos plaisirs et les plaisantes occupations choisies par nous (choisies parce que plaisantes et non pas *originellement* plaisantes parce que choisies par nous) et nous nous sommes vus contraints à de mornes tâches

[212] Cf. NB 834 et n. : « He knew not what to do — something he felt must be done — he rose, drew his writing desk suddenly before him — sate down, took the pen — & found that he knew not what to do. octob. 30 — 1800. »

[213] CL, I, 125.

[214] Londres, 1803. Cf. lettres à Southey, CL, II, 1026, 1039. L'exemplaire de l'ouvrage se trouve actuellement au British Museum avec, dans la marge des premières pages, quelques notes de Coleridge qui ont été publiées par G.R. Potter, dans PMLA, 1936, p. 1061-1068.

[215] NB, 1832. Nous reproduisons la note en anglais; en effet, K. Coburn, si perspicace lorsqu'il s'agit d'un passage difficile, pense que Coleridge veut dire : « Because I *ought* to have done this », le *not* étant un lapsus. Nous pensons simplement que le *this* signifie « me donner à moi-même le triste spectacle d'un homme qui n'a rien fait d'utile de toute la journée ». Quoi qu'il en soit, le sens général est clair.

[216] H. House, très occupé dans cette partie de son étude de ce que Coleridge appelait « *the streamy nature of the associating faculty* », semble l'adopter (House, p. 45).

élémentaires sans signification ou à un pénible labeur / — *Or*, tout devoir est ressenti comme un *commandement*, il commande *le plus souvent* et il est donc ressenti, en vertu des lois de l'association, comme si *toujours*, de l'extérieur et par voie de conséquence, il suscitait les impressions etc... pénibles que nous infligeaient parents, maîtres d'école, etc. etc., il commande de l'extérieur [217]. »

Point n'était besoin, pour le pauvre Coleridge, de recourir aux lois de l'association, qu'il avait presque entièrement répudiées à l'époque, et de les mêler à quelques vagues souvenirs de l'impératif catégorique kantien, pour expliquer que toute tâche ne pouvait vraiment être agréable pour lui que si elle était libre et spontanée — et qu'il n'avait jamais été capable de s'imposer une tâche désagréable, pas plus que d'accepter la souffrance ou le sacrifice.

Mis en face de contraintes qui apparaissent insupportables, il ne peut s'empêcher de se dérober, de fuir et de se réfugier dans l'univers de la méditation solitaire, où sa pensée se mouvait en toute liberté et où sa sensibilité se satisfaisait sans entraves, en orientant le cours de la méditation dans ses directions préférées. Ainsi il prit l'habitude « de ne plus chercher à s'inscrire dans la réalité matérielle, parce qu'elle le blessait toujours quelque peu, parce qu'il trouvait en lui-même, dans le jeu de ses idées, un accomplissement riche et intense [218] ».

La solitude lui est nécessaire :

> « Lundi, 24 oct. 1803. Suis allé avec Southey et Hazlitt, par le vallon de Borrodale, jusqu'à Watendlath et suis donc revenu tard à la maison pour le dîner. Naturellement, ce ne fut qu'une promenade à pied; car il faut que je sois seul, si l'imagination ou le cœur doivent être touchés ou enrichis [219]. »

Il est permis d'imaginer qu'il en eût été différemment s'il s'était trouvé en compagnie, non de Southey et de Hazlitt, mais de Wordsworth et de Dorothy. Toutefois, dans une note légèrement postérieure, il marque son désaccord avec Wordsworth, qui semble avoir pris le parti de Hazlitt et auquel il reproche de s'attacher seulement à l'aspect superficiel des choses pour jouir de leur beauté [220].

Sans doute la nature lui offre-t-elle souvent la retraite souhaitée; le long « poème topographique » projeté *The Soother of Absence*, dont la composition fut décidée au cours de l'expé-

[217] NB, 1833.

[218] J.-J. Mayoux, *op. cit.*, p. 12.

[219] NB, 1610. C'était l'époque où, à Keswick, Hazlitt terminait le portrait de Coleridge. Il semble s'être rendu particulièrement désagréable (cf. Howe, *The Life of William Hazlitt*, 1928, p. 77-80).

[220] NB, 1616.

dition dans le massif du Scafell [221], et qui ne fut jamais écrit, devait peindre les consolations apportées par la nature à l'homme frustré du bonheur. Ce sentiment n'est d'ailleurs pas sans rapport avec la tradition préromantique et se trouve à l'état diffus, bien qu'à un degré moindre que chez Wordsworth, dans tous les *Quantocks Poems*. Il est significatif de voir Coleridge, dès 1795, citer *The Castle of Indolence*, « ce poème exquis » dont il relève quelques vers opposant l'inconstance de la fortune à la pérennité des beautés de la nature [222].

Plus que le spectacle des beautés du paysage, ce que Coleridge va chercher dans la nature, c'est l'occasion de se retrouver dans l'univers tranquille et splendide de sa méditation intérieure, où l'imagination et le rêve ont autant de place que la spéculation proprement dite. Cette prépondérance de l'élément subjectif, renforcée par une sensibilité qui, en dernière analyse, ne peut se satisfaire que d'elle-même, semble être apparue très tôt chez l'enfant et chez l'adolescent. Coleridge raconte à Poole qu'après l'épisode où son père eut brûlé ses livres, il devint « *un rêveur* » :

> « ... j'acquis une sorte d'incapacité pour toute activité physique et je ne tenais pas en place, je me passionnais de façon anormale; comme je ne savais jouer à rien et étais indolent, les autres me méprisaient et me détestaient [223]. »

Et certains poèmes de jeunesse, bien que conventionnels, permettent d'entrevoir le même besoin d'évasion [224]. Plus tard, les « recherches abstruses », les spéculations métaphysiques seront, elles aussi, un refuge; Coleridge nous dit qu'elles furent un moyen d'échapper « à la douleur physique et à une sensibilité égarée [225] ».

Enfin la sensibilité avait un dernier moyen d'évasion dans l'ivresse, ivresse de l'alcool et de l'opium, ivresse, paradoxalement chez ce faible qui craignait la vie, de l'action et de l'aventure, ivresse aussi du péché et du désespoir.

Que Coleridge ait cherché dans l'excitation provoquée par le whisky, le vin — et aussi par le laudanum — un moyen d'oublier

[221] « Here it was seated on this Mount, on Saturday, August 7, that I resolved to write under the name of the Soother of Absence, the topographical poem which I had long mummel'd about in my mind... » (NB, 1225). Voir aussi NB, 1541, 1646.

[222] « *I care not, Fortune ! what you me deny —*
You cannot rob me of free Nature's Grace ! »
(*Op. cit.* II, st. III; lettre à George Dyer du 10 mars 1795; CL, I, 154).

[223] Lettre du 9 octobre 1797; CL, I, 347.

[224] *To the Evening Star* (PW, I, p. 16); *Honour*, vers 56-58 : « I curse Experience that he makes me wise... » (PW, I, 25).

[225] BL, I, 10. Cf. A. Snyder : « A refuge from life (and finally even from Art) in a somewhat isolated world of metaphysical speculation. The evidence is only too patent » (*The Critical Principle of the Reconciliation of Opposites*, p. 14).

une réalité qui le blessait ne fait aucun doute. L'écriture des carnets, souvent désordonnée, irrégulière, est la preuve qu'une certaine quantité d'alcool avait été absorbée sous forme de vin, de whisky, ou même d'éther, pris plus ou moins comme un médicament; c'est le cas de cette note du *Notebook 6*, où il déclare :

> « Dans une demi-ivresse, tous les objets deviennent plus fondus et diffus, par différence perçus et détruits en même temps [226]. »

ainsi que d'une série de notes prises au cours du tour effectué en Ecosse à l'automne de 1803, dont celle-ci :

> « grâce peut-être au Camphre + Ether que j'ai pris, le peu de sommeil que j'ai obtenu fut tranquille — O, je donnerais n'importe quoi pour dormir tranquillement [227]. »

L'opium, sous forme de laudanum, pris d'abord pour calmer la douleur physique, devint vite un moyen de connaître une euphorie qui temporairement effaçait l'anxiété, les soucis, les chagrins. Coleridge ne devint probablement esclave de la drogue que vers 1796 [228]; mais une lettre à son frère George montre qu'au printemps 1798 il connaissait en tout cas une réelle euphorie après l'avoir absorbée :

> « Laudanum gave me repose, not sleep : but YOU, I believe, Know how divine that repose is — what a spot of inchantment, a green spot of fountains & flowers & trees, in the very heart of a waste of Sands [229]. »

Le rapprochement avec le début de *Kubla Khan* semble évident. Et l'on comprend que J. L. Lowes et M. H. Abrams aient été conduits à considérer, en s'appuyant d'ailleurs sur la déclaration expresse dont l'auteur fit précéder le poème avant de le publier en 1816 [230], que le fragment était une vision d'opiomane,

[226] « Half-tipsy, all the Objects become more interfused by and diffused by Difference perceived & [? destroyed] at the same time » (NB, 1203; juin 1802).

[227] NB, 1496. K. Coburn remarque en note que *The Pains of Sleep* fut écrit à Edimbourg deux ou trois jours plus tard. Voir également : NB, 1475, 1488, 1490 (« 3 Eggs beat up, 2 glasses of Whisky, sugar & 2/3 rds of a pint of boiling water... »), 1662, 1665 (où il fait le vœu de ne plus boire ni vin, ni alcool).

[228] Voir Schneider, p. 60, 64, et note 62, p. 317; Lowes, p. 415, 416.

[229] Lettre à George Coleridge du 10 ou 12 mars 1798, CL, I, 394. Les *termes* employés pour décrire les sensations sont empruntés aux lectures (cf. Lowes).

[230] PW, I, 295. Il est possible, sinon probable, que Coleridge ait démesurément grossi à la fois l'épisode du rêve et de l'interruption dont il fut victime au moment où il écrivait pour justifier son impuissance à terminer le poème, demeuré inachevé au même titre que *Christabel* et tant d'autres ouvrages à peine esquissés.

même si les choses devaient être ramenées à de plus justes proportions par E. Schneider. Les carnets, qui nous donnent la preuve de la toxicomanie et aussi des efforts déployés pour s'en défaire [231], nous montrent également Coleridge avidement occupé à analyser l'étrange état psychique où il se trouve et qui constitue une sorte de passionnante expérience. La nuit où

> « après avoir pris une quantité considérable de laudanum [232] »

il voit apparaître en fermant les yeux une queue de faisan qui

> « dégradée en des formes rondes et irisées ressemblait à du crotin de cheval ou à des pommes cuites »,

il saute hors du lit, allume la bougie et note ces « irisations circulaires irrégulièrement concentriques » dont il se demande quelle peut être la raison [233].

Le processus, qui ressemble étrangement, il faut bien le reconnaître, à celui décrit dans la préface de *Kubla Khan*, réapparaît dans plusieurs notes postérieures, dont une note de décembre 1803, en grande partie mutilée et déchirée par la main pieuse et bornée — si une main pouvait être bornée — de Mrs Gillman ou de E. H. Coleridge, éditeur de *Anima Poetae*, où on lit seulement, à la fin :

> « Of the necessity of writing & indeed of all other m[otion] IN LARGE, whenever... [234]. »

Coleridge avait dû connaître un phénomène psychologique ou psycho-physiologique du même ordre, plus ou moins recherché, sous l'influence de l'opium, car il écrit :

> « ... tout entier occupé du phénomène, je me levai, allumai ma bougie, et me mis à écrire — des figures géométriques, les yeux toujours ouverts, des carrés & (suit un dessin en forme de rectangle), de couleurs variées et je ne sais quoi /
>
> Comment en suis-je arrivé en quelques minutes à oublier un tel assemblage d'impressions distinctes, ébullitions, colonnes de

[231] NB, 1436, 1487 et 1456 : « The still rising Desire still baffling the bitter Experience, the bitter Experience still following the gratified Desire. » Voir également 1619.

[232] NB, 1681 (« I had taken a considerable quantity of λαυδανυμ »). Cf. *supra* note 119. C'est, une fois de plus, l'automne de 1803.

[233] *Ibid.* : « I started out of bed, lit my Candles, & noted it down, in order to state these circular irregularly concentrical Wrinkles, something like Horse dung, still more like flat baked or (dried) Apples such as they are brought in after Dinner. — *Why those Concentric Wrinkles ?* »

[234] *Notebook 16*, f. 41 v. BM Add. MS 47, 513; NB, 1750. K. Coburn, comme d'habitude, voit juste et suggère : « Whenever... I have taken opium or laudanum. »

couleurs dorées empilées, pour penser ensuite à la nature de la mémoire... Vision si intense, oubliée cependant en l'espace d'une minute ! la même chose dans les rêves / *Pense à cela, si, peut-être, il t'est donné de vivre* — HELAS [235] ! »

L'évasion pouvait aussi prendre la forme de l'aventure, du dépaysement dans l'action, du rêve vécu qui venait s'inscrire dans le réel et s'enrichissait de mille aspects nouveaux en se réalisant. Il y eut en ce sens, chez cet homme qui prétendait avoir traversé la vie « la plupart du temps comme un étranger [236] », de curieux élans, de soudaines et brutales initiatives pour se réinstaller dans une existence nouvelle et faire coïncider rêve et réalité; de là ces lubies, ces fugues, ces frasques toutes marquées du signe de l'évasion; à Ottery, après la querelle avec son frère Francis, il fuit le foyer familial et se réfugie sur les bords de la rivière où il passe la nuit, enfermé dans le cauchemar de la culpabilité [237]; à *Christ's Hospital,* peut-être parce qu'il a appris que Spinoza polissait des verres de lunettes et que Boehme réparait les chaussures, il imagine de devenir cordonnier et persuade un brave homme du métier de venir demander à Boyer de le libérer [238]; à Cambridge, se plongeant à nouveau dans l'univers imaginaire de la malédiction, il quitte tout et s'engage sous un faux nom dans un régiment de dragons; jeune réformateur de la société, il rêve d'émigrer en Amérique pour échapper aux obstacles, aux résistances auxquels il se heurte en Angleterre; et le voyage en Allemagne, le départ pour Malte sont eux aussi des efforts pour fuir un monde — le monde de ses échecs personnels, familiaux, sociaux — et trouver un autre monde qui le satisfera peut-être.

Il y a incontestablement chez Coleridge, comme l'a remarqué L. Bonnerot [239], une contradiction interne entre un désir indiscu-

[235] *Ibid.*, NB, 1750.

[236] *To the Reverend George Coleridge,* vers 39-42 :

« *Yet at times*
My soul is sad, that I have roam'd through life
Still most a stranger, most with naked heart
At mine own home and birth - place... » (PW, I, 174).

[237] CL, I, 353. Cf. J.-J. Mayoux, *op. cit.*, p. 11 : « ... et qui s'enfuit comme le Caïn maudit — et manqué — qu'il se sent — ».

[238] Le malheureux fut reçu comme l'on pense. Cf. Gillman, p. 22; Hanson, p. 20.

[239] « The Two Worlds of Coleridge », *op. cit.*, p. 102. L'auteur cite la lettre écrite à Poole le 7 octobre 1795 (CL, I, 160) où Coleridge, quelques jours après son mariage, déclare : « We are settled — nay — quite *domesticated* at Clevedon — our comfortable Cot »; puis, il ajoute : « Domesticated is another word which is most suggestive of the duality of Coleridge's aspirations — He associated with it a feeling of security and peace — being domesticated in a way meant being safely encircled by walls and protected from his other roving self. » Cf. l'emploi du mot « lownded » dans les carnets.

table de stabilité et de tranquillité d'une part et un besoin de mouvement, de changement, d'aventure d'autre part; le poète aimait éprouver, nous dit-il, « un sentiment de sécurité et de paix », lui donnant l'impression d'être protégé « contre son autre moi épris d'aventure ». Et il est curieux de retrouver cette antinomie, présente à vrai dire dans nombre des grands poèmes, dans le curieux fragment intitulé *Dura Navis* qui n'est qu'un exercice scolaire composé en 1787; il nous présente d'un côté tous les dangers qui attendent le marin en mer, de l'autre les joies du foyer

> « *Où la Paix, au doux regard s'unit à l'humble Abondance*
> *Pour chaque jour te servir et te donner le bonheur*[240]. »

N'est-ce pas, sur un plan élémentaire, toute l'histoire du Vieux Marin, comme celle de la gente Christabel, qui imprudemment, un soir, a quitté la sécurité du château paternel pour s'en aller[241] dans la forêt rêver au chevalier qu'elle aime et prier pour lui ? C'est peut-être aussi, comme nous aurons l'occasion de le voir, l'histoire du Khan qui s'est lancé dans l'aventure de la guerre, de la conquête et qui, régnant en tyran, fait construire un magnifique, mais éphémère palais.

Enfin la soif de l'aventure vécue peut être celle du péché et du désespoir, comme lors de la fugue de l'enfance. Sans rien de l'obsession puritaine, Coleridge donne l'impression parfois dans ses lettres et ses carnets de mettre une certaine complaisance dans ses confessions, de prendre un certain plaisir à exposer ses fautes, ses faiblesses et l'étendue de son repentir. Il s'agit d'autre chose qu'un simple exhibitionisme; c'est pour son propre compte qu'il s'interesse, sur le plan de la sensibilité comme sur le plan de l'intellect, à une existence qu'il imagine coupable, qu'il a décidé une fois pour toutes de considérer comme coupable. En un certain sens, le péché n'est pas pour lui, comme le souligne H. Fairchild,

> « un vilain petit désagrément que l'on avoue et auquel on ne pense plus, mais une particularité psychologique infiniment séduisante que l'on va analyser, discuter, exposer à ses amis avec une certaine satisfaction[242] ».

[240] « *Here, meek-eyed Peace with humble Plenty lend*
Their aid united still, to make thee blest » (v. 59-60; PW, I, 4).

[241] Cf. notamment vers 23-26 :

> « *The lovely lady, Christabel,*
> *Whom her father loves so well,*
> *What makes her in the wood so late,*
> *A furlong from the castle gate ?* » (PW, I, 216).

[242] H. Fairchild, *op. cit.*, III, 317. Cf. également N. Wilde : « The Development of Coleridge's Thought », *Philosophical Review*, 1932, XXVIII, p. 62 : « Not merely is there this lack of self-control, but also a perhaps unconscious sense of justification through confession and making a merit of self-abasement. »

Ici, naturellement, nous sommes au cœur de ce qui fait l'attitude romantique et Coleridge nous paraît être au centre du mouvement, unissant à la sérénité de la contemplation wordsworthienne une tentation du désespoir qui est déjà celle de Byron.

Car c'est bien de l'aventure du désespoir qu'il s'agit, de la possibilité, sur le plan poétique, de tirer un triomphe de la défaite même. Ce triomphe n'est nulle part plus apparent que dans *Dejection, an Ode* où paradoxalement les plus beaux vers sont ceux où l'auteur déplore la perte en lui de la faculté créatrice :

> « *Mais aujourd'hui les afflictions m'accablent*
> *et me rivent à la terre,*
> *Et peu m'importe qu'elles m'enlèvent ma gaieté;*
> *Mais, hélas, chaque nouveau coup du sort*
> *Suspend ce que la nature me donna à ma naissance*
> *Le pouvoir créateur de l'Imagination*[243]. »

3. — L'imagination.

L'imagination jette un pont entre la sensibilité et l'intelligence; sans elle, chez Coleridge en particulier, l'une et l'autre seraient vouées à une relative impuissance; la sensibilité pourrait désirer, haïr, souffrir; l'intelligence, elle, saurait percevoir une différence ou une analogie, et en resterait là; mais l'imagination est présente; elle se met à coordonner et édifier. La sensibilité crée l'impulsion initiale et, chemin faisant, dicte certains choix, certaines orientations; l'intelligence fournit les matériaux, puis surveille la construction de l'édifice; c'est l'imagination qui bâtit la cathédrale.

Un étudiant perspicace de Cambridge avait vu clair aux temps heureux de la pantisocratie et c'est Coleridge lui-même qui nous rapporte ses propos dans une lettre à Southey du 18 septembre 1794 :

> « Il m'a déclaré que la puissance de mon Imagination avait intoxiqué ma Raison — et que la perspicacité de ma Raison avait fourni une influence directrice à mon Imagination[244]. »

[243] Vers 82-86 :

> « *But now afflictions bow me down to earth :*
> *Nor care I that they rob me of my mirth;*
> *But oh ! each visitation*
> *Suspends what nature gave me at my birth,*
> *My shaping spirit of Imagination* » (PW, I, 366).

[244] CL, I, 103. Il s'agit de George Caldwell, qui fut l'un des meilleurs camarades de Coleridge : « Though a man of fortune, he is prudent; nor does he lay claim to that right, which wealth confers on it's possessor, of being a fool » (CL, I, 21). Il devait devenir *Fellow* et *Tutor* de Jesus College.

Coleridge s'empresse bien entendu de réfuter cette appréciation; mais en fait le jeune étudiant de Cambridge ne s'était pas trompé; il avait seulement oublié la sensibilité. Dans ce jeu subtil, dont il est souvent difficile de démêler les fils, la part de l'imagination paraît telle qu'il est permis de considérer Coleridge comme un « visionnaire [245] ».

Il s'agit très probablement chez lui d'une tendance fondamentale du tempérament intellectuel que ni les impressions d'enfance, ni la formation reçue à *Christ's Hospital* ne sauraient totalement expliquer. On a exagéré l'importance du passage bien connu de la quatrième lettre autobiographique à Poole, du 16 octobre 1797 :

> « Comme je m'étais mis à lire très tôt les Contes de Fées, les histoires de Génies, etc., etc..., mon esprit s'était très tôt habitué à contempler le *Vaste* et je ne considérais jamais mes sens, en aucune façon, comme le critère de ce que je devais croire. Je réglais toutes mes convictions sur mes conceptions, et non d'après ce que je voyais, même à cet âge [246]. »

Comme le remarque H. House [247], ces vastes perspectives ne représentent qu'un aspect de la vision du poète qui, en 1805, dans un autre passage autobiographique, en vers cette fois, s'écrie :

> « *L'imagination — fins honorables poursuivies —*
> *Libre communion avec le chœur qui ne saurait mourir;*
> *Science et poésie;* le ravissement dans la contemplation des [menues choses
> *L'enfant bouillonnant qui survit chez l'homme* [248]. »

En fait, il y a deux mondes chez Coleridge, celui de l'infiniment grand et celui de l'infiniment petit — ceci correspondant d'ailleurs à l'une des nombreuses oppositions ou antithèses qui lui sont familières. Et ces deux mondes se rejoignent au sein de ce que J.-J. Mayoux appelle « la magie » :

> « Tout cela pour lui est magie et se trouve mis à pareil usage : lui donner le sentiment d'un univers vivant tenu ensemble par de mystérieuses intentions, manifestant une puissance cachée [249]. »

[245] *Coleridge the Visionary* est le titre retenu par J.B. Beer, pour l'excellente étude qu'il vient de publier chez Chatto and Windus, Londres, 1959, et que nous aurons l'occasion de citer fréquemment. Coleridge lui-même écrit au début du Sonnet *Pantisocracy* :

> « *No more my visionary soul shall dwell*
> *On joys that were...* » (PW, I, 68).

[246] CL, I, 354.

[247] House, 47. Cf. aussi L. Bonnerot, « The Two Worlds of Coleridge », *op. cit.*, p. 96 et suivantes.

[248] « *Imagination : honourable aims;*
Free commune with the choir that cannot die;
Science and song; delight in little things,
The buoyant child surviving in the man... »
The Blossoming of the Solitary Date Tree, vers 48-51; PW, I, 396 (les italiques sont de nous).

[249] J.-J. Mayoux, *op. cit.*, p. 11.

Quelles que soient les voies suivies, celle de l'infiniment grand ou celle de l'infiniment petit, celle du temps ou celle de l'intemporel, celle du repos ou celle du mouvement, c'est l'imagination qui construit ce cosmos tendant à englober la totalité de l'expérience. La précoce initiation métaphysique et poétique que Coleridge dut à son père, en particulier au cours de cette belle nuit étoilée où il lui expliqua les mouvements des planètes, comme les diverses influences subies à *Christ's Hospital*[250], ne firent qu'encourager un penchant inné chez l'enfant.

Coleridge, à n'en pas douter, était un visuel; les notes des carnets, en particulier celles prises au cours des grandes randonnées qui le conduisirent au Pays de Galles, au Pays des Lacs, en Ecosse, montrent qu'il avait l'œil d'un peintre. Nous avons déjà cité cette remarquable note d'octobre 1803, simplement intitulée « *Images* », où l'on voit la réflexion d'un arbre dans l'eau, l'unique étoile suspendue au-dessus de la tour du château, la rosace du tourbillon dans le torrent[251]. Souvent ces descriptions sont de véritables compositions, et c'est le cas en particulier pour le paysage qu'il découvre de la fenêtre de sa chambre de travail à Greta Hall[252]; les éléments en sont soigneusement catalogués, classés, disposés les uns par rapport aux autres. Parfois, l'étude devient une véritable composition ou recomposition géométrique, comme dans cette description du même décor, vu du même endroit, à une heure du matin, le 27 octobre 1803 :

> « Jeudi matin, une heure quarante minutes — un calme parfait... La lune est maintenant à mi-hauteur au-dessus de Cowdale Halse — en ligne et reposant sur chacun des deux pieds divergents de son triangle un nuage en forme de tête de poisson — sur toute la surface du triangle, ciel bleu — mais au-dessus du nuage et dans l'intervalle situé entre la lune et lui, de petits floconnets à peine plus grands que de grosses étoiles[253]. »

[250] Cf. E. Blunden, *op. cit.*, dans *Studies by Several Hands*, p. 66 : « I mean partly that the superstitions and tales of wonder current among the Blues gave encouragement to the tendency of his own faculty... »

[251] NB, 1589. Cf. *supra*, note 84. Voir aussi NB, 1604 : « Image (oct. 21.1803) of a Moth restlessly beating against the Glass of my Lanthorn ! »

[252] Voir en particulier NB, 804 et note. Coleridge explore à pied le décor pour mieux en analyser les éléments.

[253] NB, 1616 — Thursday Morning, 40 minutes past One o'clock — & perfect calm — The Moon now hangs midway over Cowdale Halse — in a line, & resting on each of the divergent Legs of its Triangle a fish - head - shaped Cloud — the whole area of the Triangle blue Sky — but above the Cloud & in the inter - spaces between it and the Moon little cloudlets, scarcely larger than large Stars — Sadly do I need to have my Imagination enriched with appropriate Images for Shapes — / Read Architecture, & Icthyology [*sic*]. » Cf. AP, 35; House, 53.

La description se poursuit, puis l'auteur conclut soudain :

> « J'ai malheureusement grand besoin d'avoir mon imagination enrichie d'images appropriées pour décrire les formes / Lire de l'architecture et de l'ichtyologie. »

Peut-être était-il effectivement nécessaire de lire des ouvrages de cette sorte pour accroître les ressources du vocabulaire, pour disposer d'un grand nombre de comparaisons et de termes. Mais Coleridge n'avait nullement besoin de ces moyens d'expression pour *voir*, ou plus exactement pour organiser dans la *perception* qui n'est plus simplement *sensation* de l'œil, mais *construction* active, les matériaux qui lui étaient fournis par la vue. Or le même processus de construction active se retrouve face aux matériaux fournis par la spéculation abstraite. Il y avait chez Coleridge une faculté toute spéciale, celle de reproduire sous une forme visuelle, c'est-à-dire nécessairement spatiale, les démarches de l'intelligence. En somme le travail de l'imagination visuelle illustre fort bien chez lui et en vertu d'un trait du tempérament l'exemple que donne Kant lorsqu'il veut démontrer que l'espace est une forme obligatoire de l'entendement chez l'homme, à savoir que nul ne peut se représenter sa vie autrement que sous la forme d'une droite, d'un fil, ou d'une route le long de laquelle un certain nombre de bornes marqueraient les principaux événements de l'existence; c'est-à-dire qu'il ne saurait y avoir, à proprement parler, d'intuition intellectuelle : l'appréhension, plus ou moins incertaine, d'une idée abstraite doit prendre une forme spatiale pour devenir claire et intelligible. C'est l'imagination qui construit ces édifices dans l'espace, qui, comme Kubla Khan ou comme le devin inspiré, bâtit ces « majestueux palais d'été ». Ce genre d'édifices se trouvent en particulier chez les néo-platoniciens et les mystiques, et l'on comprend que Coleridge ait été attiré par eux.

Les rapports entre la sensation pure et la vision ne sont pas simples. Il semble qu'on puisse distinguer trois stades. Dans un cas concret, comme celui du nuage en forme de tête de poisson, il y a la sensation, le travail de l'imagination sur cette sensation, la vision finale enrichie qui est, si l'on peut dire, une perception *a posteriori*. Dans le cas d'une idée abstraite, lorsque la pensée est première, il y a d'abord formulation, plus ou moins claire, de cette idée, puis sa représentation sous une forme concrète, métaphorique ou symbolique, enfin fusion de l'idée et de l'image en un tout dont le contenu est plus riche que l'idée initiale, car il y a eu réaction en retour du concret sur l'abstrait; c'est le cas par

exemple, dans *Christabel* [254], au moment où la jeune fille, qui vient d'apercevoir l'œil de serpent de la belle inconnue, reporte ses regards par hasard sur le bouclier de son père. Le sens général du poème est, au centre du conflit entre le bien et le mal, l'initiation nécessaire au mal pour l'être innocent, ceci plus ou moins en accord avec la tradition mystique et ésotérique de J. Boehme et Swedenborg. Le rôle naturel des parents est de protéger leurs enfants contre la contamination; au moment où Christabel fait pénétrer le mal dans le château, sous la forme d'un envoyé du démon, son regard se pose sur le bouclier de son père; mais l'idée abstraite initiale sort considérablement enrichie par l'incarnation concrète; Christabel songe seulement à ne pas troubler le sommeil de son père [255] : elle est d'âge maintenant à prendre certaines initiatives sans l'en informer immédiatement; et puis, le bouclier est accroché dans cette vieille niche depuis longtemps; il y a des années qu'il n'a pas servi; Sir Leoline est âgé, saura-t-il protéger efficacement son enfant ? D'ailleurs ce bouclier est une arme de guerre, faite pour le champ de bataille; de quelle utilité serait-il contre cette forme subtile du mal qui a pris l'apparence d'une jeune femme richement parée demandant assistance dans le malheur ? La protection paternelle se révélera bien futile dans la suite du poème, lorsque le vieillard jettera un regard concupiscent sur la belle étrangère. Comme Coleridge le remarque lui-même plus tard en étudiant les modalités de l'expérience poétique, le symbole ouvre la porte toute grande à l'imagination qui peut se livrer à des développements infinis.

Il en est de même pour la source à la surface tranquille au fond de laquelle s'agite le petit cône de sable [256]; Coleridge y voyait une image de ce qui se passait dans le cercle des Wordsworth; mais non seulement il y a contraste entre le calme apparent et les remous cachés, il est dit de plus que le petit cône de sable « s'élève et redescend sans cesse » ; les sentiments mêlés de Dorothy Wordsworth ne connaissent-ils pas des sursauts suivis d'accalmies où elle accepte de voir son frère se marier, si son bonheur est à cette condition ?

[254] Vers 160-164 :

« *And Christabel saw the lady's eye,*
And nothing else saw she thereby,
Save the boss of the shield of Sir Leoline tall,
Which hung in a murky old niche in the wall » (PW, I, 221).

[255] Vers 164-165 :

« *O softly tread, said Christabel,*
My father seldom sleepeth well. »

[256] NB, 980; cf. *supra*, note 42.

Une image du même ordre est celle du :

« courant dans la rivière qui forme une autre rivière — le Génie parmi les autres hommes[257] ».

Sans doute l'homme de génie devance-t-il ses contemporains; il va plus vite et voit plus loin; mais il est à remarquer que les autres progressent aussi, sur les bords de la rivière; ils ne sont pas immobiles : ils accompagnent le génie en participant au mouvement d'ensemble et l'aident dans sa marche en avant.

L'image précise la pensée; elle lui donne corps et contours distincts; peut-être exceptionnellement la suscite-t-elle, la provoque-t-elle, la détermine-t-elle complètement.

Ici nous abordons le grave problème de savoir quel était l'élément prépondérant au cours du travail opéré par l'imagination. Etait-ce l'image ? Etait-ce la pensée ? Trop de critiques modernes étudiant, comme c'était leur droit le plus légitime, les images pour retrouver la pensée ont insensiblement changé de plan; ils ont en somme extrapolé la méthode critique qu'ils employaient; ils ont installé chez le poète, à l'intérieur du processus créateur, la méthode qui leur avait servi de voie d'approche.

Loin de nous la pensée de faire de Coleridge un pur philosophe ou un mystique dans le genre de Jacob Boehme qui, nous rapporte la tradition, eut sa deuxième vision à l'âge de vingt-cinq ans en contemplant un vase d'étain et éprouva tout à coup une vive illumination qui le transporta au centre même du monde invisible; il n'y avait dans ce cas aucune relation entre le vase d'étain et les visions de Boehme; tandis qu'il y a d'étroits rapports logiques entre la source au cône de sable et les sentiments qui couvaient à Dove Cottage, entre le bouclier du père de Christabel et la protection que les parents doivent à leurs enfants, entre la construction du palais du Khan et l'édification d'un empire. Pour Coleridge, le monde extérieur existait, même s'il n'était qu'un monde d'apparences, et les images qu'il lui empruntait, tout comme celles qu'il empruntait à ses innombrables lectures, incarnaient, coloriaient sa pensée. Mais avaient-elles un rôle vraiment constitutif dans l'élaboration de celle-ci ? Est-ce auprès d'elles qu'il faut chercher le secret de la méditation ? Passant, au bord de la rivière, un autre homme aurait-il pensé au génie qui progresse plus rapidement que ses contemporains et, contemplant la source, eût-il songé aux sentiments qui agitaient le cœur de Dorothy Wordsworth ?

Il est bien évident que les images associées de façon passive n'expliquent rien et qu'une imagination active est nécessaire pour

[257] NB, 1143 : « The current in the river like another river = Genius amongst his fellow-men. »

jeter le pont entre le concret et l'abstrait. Coleridge avait la tête constamment occupée d'un certain nombre de problèmes, ou plus exactement de thèmes philosophiques et moraux, comme le montrent sans ambiguïté les lettres, les carnets, les écrits en prose de jeunesse. Les sources hétéroclites, si bien analysées par J. L. Lowes et plus récemment par E. Schneider, M. H. Abrams, F. Kermode, lui fournissaient un monde kaléidoscopique aux matériaux infiniment riches et variés qui çà et là arrêtaient son attention; la vue et l'ouïe étaient certes intéressées; le mot ou la phrase avaient leur puissance d'évocation visuelle comme leur valeur sonore; mais c'est en fin de compte l'intelligence qui choisissait, retenait, organisait, et par le truchement de l'imagination présidait à la coordination de ces matériaux informes selon les préoccupations de l'heure; c'est elle qui tissait la trame selon laquelle se constituaient les associations d'idées. Nous ne nions pas qu'en certaines occasions — et c'est en particulier le cas de *Kubla Khan*, quelle que soit l'interprétation qu'on en puisse donner — la partie active de l'imagination se trouve dangereusement réduite au profit de l'enchaînement quasi passif des impressions, visuelles et auditives, qui semblent s'affirmer avec une puissance irrésistible. Mais même dans ces cas extrêmes, un fil conducteur, si ténu soit-il, relie les divers éléments de la vision. Sans doute l'esprit semble-t-il s'abandonner à une sorte de rêverie où les images viennent s'inscrire en lui sans qu'il les sollicite; mais ici aussi une trame demeure où s'affirment, en filigrane, les grands thèmes de la pensée. Et ici encore c'est l'imagination qui tisse la trame, qui organise le kaléidoscope suivant le filigrane.

Essayant d'expliquer l'origine du mal, Coleridge, dans une note du *Notebook 16* du 28 décembre 1803 [258], parle de ce qu'il appelle :

> « the streamy Nature of Association which Thinking = Reason, curbs and rudders... »

J. L. Lowes cite cette phrase, en omettant : « = Reason », et déclare qu'il y a là « dix mots chargés de sens [259] ». House pense que « la raison » n'avait probablement rien de kantien ici; ce n'est nullement certain; nous verrons qu'en décembre 1803 Coleridge lisait Kant de façon assidue et la raison pure kantienne, qui est la faculté des idées, a précisément une fonction régulatrice. Mais

[258] *Notebook 16*, f. 48; NB, 1770; AP, p. 46; House, p. 44.

[259] Lowes, p. 72 : « Coleridge himself has once for all put it in ten pregnant words : « *the streamy nature of association which thinking curbs and rudders.* » And that « streamy nature of the associative faculty », curbed and ruddered by the disposing imagination, is the prime instrument in the hands of genius and its implications lie at the very roots of art ». J. Lowes omet : [= Reason] parce qu'il utilise le texte d'*Anima Poetae*.

l'essentiel n'est pas là. En pratique, Lowes a retenu la première partie de la citation, il a complètement ignoré la seconde. Il déclare bien dans le même passage que les opérations mécaniques et involontaires qui se déroulent dans « le puits profond » du subconscient n'expliquent pas tout et qu'il faut faire la part de ce qu'il appelle « l'imagination architectonique »; mais en fait il se laisse emporter au cours de son ouvrage par l'étude des « sources » (images et mots) et traite les grands poèmes comme s'ils étaient seulement l'aboutissement « du flux mouvant de l'association », c'est-à-dire d'un processus purement passif; il nous dit que l'imagination « se mouvant, *sua sponte*, parmi les fragments épars du chaos discerne, latent dans leur confusion, le dessin général d'un ensemble [260]; or l'imagination ne peut rien « discerner » dans ce chaos, parce que dans ledit chaos il n'y a rien, il n'y a aucun dessin général, latent ou non: il eût fallu dire que l'imagination « construit » un dessin original qui est son œuvre en totalité: la trame de *The Ancient Mariner* ne se retrouve, même partiellement, dans aucun des ouvrages qu'étudie J. Lowes; ces ouvrages n'ont même pas fourni l'un des cinq ou six thèmes centraux qui viennent des néo-platoniciens et des mystiques; ils n'ont fourni que des images, des assemblages verbaux suscitant des images sonores et visuelles; et c'est l'imagination qui a servi d'intermédiaire entre les grands thèmes philosophiques et les images. Mais cela, Lowes ne le montre nulle part; dans les dernières pages de l'étude il tente bien de souligner que les poèmes n'ont pas été le fruit du hasard et parle à propos de *The Ancient Mariner* du travail effectué par « *a controlling imaginative design* », mais ces pages de conclusion n'apportent rien de précis; et une fois de plus l'imagination est considérée comme une simple faculté « conductrice » et non véritablement « édificatrice ». Considérant seulement le plan des métaphores, parce que procédant surtout par des rapprochements d'ordre purement verbal, l'auteur en arrive à voir, dans les lectures dont il retrouve la trace, des conditions à la fois nécessaires et suffisantes de la création littéraire; il laisse seulement entendre qu'il y a entre les souvenirs de lectures et la création proprement dite un domaine inexplicable, qu'il loge quelque part entre le conscient et le subconscient, et pour lequel il emploie, faute de mieux, diverses métaphores qui n'expliquent rien, même sur le plan de l'association passive des idées; c'est tantôt « le puits profond », ou exceptionnellement « le pouvoir créateur [261] »; mais il y a aussi le « moi subliminal », « les eaux du subconscient », la

[260] *Ibid.* D'ailleurs, parlant de *Kubla Khan*, Lowes déclare plus loin : « ...Coleridge's associations of ideas are all that count in Coleridge's dream. » L'affirmation est pour le moins imprudente dans la forme.

[261] « the deep well » (*ibid.*, p. 38-63), « the shaping spirit » (p. 64-73).

« synthèse magique », le « travail de menuisier », « l'alambique de la quintessence », « l'alchimie authentique », « les régions crépusculaires de la conscience [262] ».

Le danger réel de ces termes est que la plupart d'entre eux suggèrent un processus purement passif, comme si les images déposées dans la mémoire réagissaient les unes sur les autres à la manière des corps mis en présence au cours d'une réaction chimique. Pour expliquer la différence entre « habile menuiserie » et « alchimie authentique » — ce que Coleridge eût appelé « *fancy and imagination* » ou encore « talent et génie » — Lowes n'a recours qu'au facteur temps; si certaines images n'ont pu se transformer par la vertu de l'alchimie authentique, dit-il, et devenir poésie véritable, c'est qu'elles n'ont pas assez longtemps séjourné « dans les régions crépusculaires de la conscience [263] » ! Nous ne nions certes pas le rôle joué par le subconscient dans la vie psychologique en général et au cours de la création poétique en particulier; mais nous refusons d'admettre qu'au cours de cette création l'esprit soit passif.

De plus Lowes, fermement décidé à s'en tenir au plan des associations d'images auquel ses recherches érudites l'ont conduit, se garde d'examiner si les lectures ont pu avoir une influence quelconque sur l'évolution de la pensée dans l'ordre intellectuel ou moral, en somme si les lectures, même les plus anodines en apparence comme les récits de voyage, ont pu peser sur le cours de la pensée. C'est ainsi que le fameux ouvrage de James Bruce, *Travels to Discover the Source of the Nile*, dont une édition complète avait été publiée à Edimbourg en 1790, n'était pas seulement un récit de voyage; c'était tout autant un ouvrage de mythologie et même de théologie [264], esquissant des rapprochements entre les croyances religieuses des peuples de l'antiquité et essayant de les rattacher à des traditions bibliques, en particulier à l'idée de la chute originelle. Or Lowes, très arbitrairement, n'en fait qu'un récit de voyages, dont il cite quelques épisodes, pour expliquer la

[262] « the subliminal ego », « subliminal pools », « magical synthesis », « joiner's work », « ethereal alambic », « authentic alchemy », « twilight realms of consciousness » (*ibid.*, p. 72, 74, 92, 93, 110, 104).

[263] *Ibid.*, p. 104 : « ... the bits of Crantz and Leemius, at least, spent little time in transit between the printed and the written page. There is wanting the descent into the flux and reflux of the twilight realms of consciousness. »

[264] Cf. Beer, p. 63 : « Coleridge's age was an age when travel-books were eagerly read, not only for their descriptions of peoples and customs, but for their accounts of the mythologies of various countries. Scholars and others had noted the many similarities between mythologies of widely separated communities, and it was not long before they were offering their theories to explain the common origins of all myths... It is against the background of this sort of interest that one has to view the extraordinary success of such a work as James Bruce's *Travels to Discover the Source of the Nile.* »

présence dans *Kubla Khan* de certains éléments tels que *Mount Abora*, ou, dans la description du poète en transe : « *his flashing eyes, his floating hair* »; ces yeux et cette chevelure semblent effectivement avoir été empruntés à un roi d'Abyssinie tel que le décrit Bruce, mais Lowes ne se demande pas si l'identification du poète avec le roi d'Abyssinie combattant pour défendre son trône peut avoir eu dans l'esprit de Coleridge une signification quelconque [265].

De même, commentant l'image des deux bougies réunies qui donnent un surcroît de lumière comme les deux époux dans l'Hyménée [266], Lowes donne la source, à savoir Benjamin Franklin, déclare, ce dont personne ne doute, que Franklin n'a jamais vu là l'image du mariage et conclut en disant que « cette note sentimentale est purement accessoire ». Or, précisément elle ne l'est pas; et tout le travail de l'imagination consiste à effectuer le rapprochement entre les deux bougies de Franklin et le bonheur rayonnant des deux époux, qui est une joie, un réconfort moral pour eux-mêmes et pour ceux qui les contemplent. Lowes s'intéresse seulement à la question de savoir si oui ou non Coleridge avait lu l'*Opticks* de Joseph Priestley [267], et c'est son droit. Il a fait sur ce plan un énorme, un irremplaçable travail, indispensable pour toute étude sérieuse de Coleridge; nul n'est tenu à l'impossible et il ne pouvait, dans les limites d'une existence humaine, conduire ses recherches à la fois sur le plan des lectures et sur celui de la pensée. On peut, et on doit, lui reprocher d'avoir, en vertu d'une conception passive de l'imagination, prétendu rendre compte intégralement de la composition de poèmes comme *The Ancien Mariner* ou *Kubla Khan* et d'avoir adopté trop souvent, à l'égard d'un grand poète et d'un grand penseur, une attitude protectrice, ironique, voire sarcastique — ceci lorsqu'il se trouvait en présence de problèmes qu'il ne connaissait pas ou ne comprenait

[265] Lowes, p. 370-376.

[266] NB, 13. Lowes, p. 39 : « Coleridge, then had read the *Opticks* at least the 807th page ! He had also... seen in Franklin's two candles which gave more light together than when separate what certainly, on the occasion of a pair of candles, never entered the heart of Benjamin Franklin to conceive — to wit, the emblem of a happy marriage — But the touch of sentiment is incidental... » J. Beer, qui cite ce passage, demande très justement, comme nous le faisons : « Is it ? Are we not seeing here a principle of selection different from that which takes up a poetic image simply because it is vivid ? » (Beer, p. 103).

[267] Priestley, page 807 de l'*Opticks*, déclare en effet : « Dr. Franklin shewed me that the flames of two candles... » Le passage est cité par Lowes qui poursuit : « As if to make double sure the assurance [*sic*] of Coleridge's knowledge of the *Opticks*, another observation of Franklin's from the same 807th page of Priestley appears on the next page of the Note Book... » (*ibid.*).

pas [268]. On n'explique pas l'édification d'une cathédrale en étudiant exclusivement la provenance des matériaux qui ont servi à sa construction.

L'admirable étude de J. Beer est venue remettre les choses au point; l'auteur, tout en se limitant en principe au domaine des images, voit fort bien qu'on ne peut guère parler des « visions » de Coleridge sans les rattacher aux grands thèmes de sa pensée et esquisse, entre les uns et les autres, des rapprochements qui laissent apparaître le travail créateur de l'imagination; il montre par exemple pourquoi les diverses traditions associées au personnage biblique de « Ham » ou « Cham » que Coleridge avait pu trouver soit dans le Vieux Testament, soit dans des ouvrages comme celui de Jacob Bryant, *Analysis of Ancient Mythology* [269], avaient retenu son attention au point de faire l'objet d'une note, plus condensée encore que d'habitude, du *Gutch Notebook :*

> « *Ham* — lustful rogue — Vide Bayle under the article *Ham* — Nimrod, the first king, taught Idolatry, & persecuted for Religion's sake. He was the firts who wore a crown — (according to the Persian writers) having seen one in the Heavens — made war for conquest — »

Coleridge cherchait à la fois des symboles et une explication véritable de l'origine du mal; Ham fut adoré comme le dieu soleil, qui donne la chaleur, mais non la lumière; et « il avait fait la guerre pour la conquête »; il est aisé de percevoir les rapports avec le calme plat qui immobilise le bateau du Vieux Marin sous l'équateur et aussi avec *Kubla Khan.*

Ceci suppose bien entendu que les grands poèmes ont un sens symbolique; or sur ce point trois grandes écoles s'affrontent. Certains, comme J. H. Muirhead, pensent que ce serait pédantisme que de chercher un enseignement philosophique dans les vers de *The Ancient Mariner* [270]. D'autres, comme R. P. Warren [271], considèrent le poème comme une œuvre d'art se prêtant à toutes les

[268] C'est le cas en particulier de la démonologie, comme le souligne fort bien J. Beer (*op. cit.*, p. 103-104).

[269] Londres, 1774. La note se trouve dans NB, 280. Lowes la cite, sans commentaire, comme exemple de ce qu'il appelle le « chaos » (p. 30). J. Beer la cite également, la replace dans son contexte en donnant un passage de Bryant expliquant que les fils de Chanaan étaient les descendants de Ham et la fait suivre d'un commentaire pénétrant (p. 213-214).

[270] Muirhead, p. 43. J. Beer qui cite la phrase ajoute : « So it would be, indeed, if Coleridge were a normal metaphysician » (Beer, p. 133).

[271] « A Poem of Pure Imagination », *Kenyon Review,* 1946, VIII, 391-427. L'article reproduit les idées exprimées dans : *The Rime of the Ancient Mariner,* with an Essay by R.P. Warren, New-York : Reynal and Hitchcock, 1946. La même position est adoptée par G. Wilson Knight dans *The Starlit Dome,* Londres, 1943.

interprétations possibles et donnent la leur sans trop se soucier de savoir si elle correspond ou non à ce qui fut l'intention de l'auteur; leurs aperçus néanmoins sont souvent féconds et intéressants. Enfin un troisième groupe de critiques, tout en s'opposant à ce que certaines interprétations peuvent avoir de gratuit, sinon de fantaisiste, et en refusant d'admettre qu'un certain symbolisme, celui qu'imaginent les chercheurs modernes, correspondit jamais à la théorie ou à la pratique de Coleridge, pensent que les poèmes ont un sens et que ce sens est accessible à travers les images; le jasmin et le myrte de *The Eolian Harp* sont « les dignes emblèmes de l'innocence et de l'amour »; la harpe éolienne elle-même, qui est la voix de la nature rendue audible, est un symbole parfaitement clair; les yeux de serpent de Géraldine dans *Christabel* ne trompent personne [272]. C'est cette troisième position qui est la nôtre, avec quelques réserves pourtant; car nous pensons que dans *The Ancient Mariner* et *Kubla Khan*, certains symboles, consciemment introduits par l'auteur, ne sont pas évidents; il faut pour les saisir une certaine familiarité avec la pensée de celui-ci. Nous savons d'ailleurs, par maints témoignages, que Coleridge aimait réciter ses poèmes devant ses amis et les commenter [273]; et son commentaire devait aller fort loin dans la voie de la métaphysique, car C. Carlyon, qui se trouvait en Allemagne en même temps que lui avec une bourse de Pembroke College, déclare qu'il était impossible de le suivre jusqu'au bout lorsqu'il se mettait ainsi à expliquer le sens de ses poèmes pendant l'hiver 1799 [274]. Sans doute l'imagination de Coleridge se remettait-elle alors au travail pour se lancer dans des développements qui n'avaient pas été explicitement prévus au moment de la composition du poème. En ce sens, on doit refuser d'admettre que le Vieux Marin soit « un unitarien des plus convaincants », comme le voudrait S. F. Gingerich [275]; mais on peut penser, avec Leslie Stephen,

> « que le germe de tout ce qu'a pu dire Coleridge peut être retrouvé — avec tant soit peu d'ingéniosité dans The Ancient Mariner ».

[272] C'est la position adoptée par E.E. Stoll, « Symbolism in Coleridge » (PMLA, 1948, LXIII, 214-233); et par E. Schneider, *Coleridge, Opium and Kubla Khan*. Cf. notamment Schneider, p. 253-255, où l'auteur déclare : « The snake images in *Christabel* are patently evil; the reader does not have to guess. »

[273] La glose marginale ajoutée au texte de *The Ancient Mariner* pour l'édition des *Sibylline Leaves* en 1817 peut être considérée comme l'un de ces commentaires.

[274] C. Carlyon, *Early Years and Late Reflections*, 1858, I, 138-139 : « He frequently recited his own poetry and not unfrequently led us rather farther into the labyrinth of his metaphysical elucidations, either of particular passages, or of the original conception of any of his productions, than we were able to follow him. » Voir aussi Beer, p. 140-141, où ce passage est cité.

[275] « From Necessity to Transcendentalism » (PMLA, 1920, XXXV, 17-25).

Car, quel est le secret, ajoute-t-il,

> « du charme étrange de ce chef-d'œuvre unique en son genre ? Je ne veux pas parler de ce qu'on peut appeler ses mérites purement littéraires — la mélodie du vers, la maîtrise de la langue, la vie intense des passages descriptifs et autres qualités — je laisse tout cela aux critiques ayant un sens plus poussé des nuances et une plus grande habitude des superlatifs. Mais une partie, au moins, de ce secret réside dans l'aisance avec laquelle Coleridge se meut au sein d'un monde dont la mécanique (pour parler comme les critiques d'autrefois) est fournie par le philosophe mystique [276] ».

C'est bien là en effet qu'est le secret travail effectué par l'imagination. Que Coleridge en eut conscience non seulement dans *Biographia Literaria,* mais dès la composition de ses premiers poèmes ne fait aucun doute.

> « Pourquoi être si violemment opposé à la métaphysique en poésie ? » demande-t-il à Thelwall en 1796, « le poème d'Akenside n'est-il pas métaphysique ? Peut-être n'aimez-vous pas Akenside — soit — *mais moi je l'aime* — et beaucoup d'autres l'aiment aussi [277]. »

Il est vrai qu'en cette occasion Coleridge cherche à défendre *Religious Musings* auquel Thelwall reprochait « un furieux et pompeux emploi des épithètes doubles » et que la fusion entre les images et la trame philosophique est loin d'être aussi parfaite dans ce poème que dans *The Ancient Mariner;* mais même dans *Religious Musings,* dans *France an Ode,* dans *Fears in Solitude,* qui restent à bien des égards des poèmes fastidieusement didactiques, l'imagination avait opéré ses mystérieuses constructions et transmutations; s'il est vrai que cette série de poèmes n'est pas de la classe de *The Ancient Mariner* ou *Kubla Khan,* il est bien vain de faire une distinction entre les poèmes où Coleridge « est en extase » et ceux où « il n'est pas en extase », comme l'a fait un critique contemporain [278]; la distinction pourrait peut-être s'appliquer à *Kubla Khan,* elle ne peut s'appliquer à *The Ancient Mariner,* délibérément voulu, consciemment composé au cours de longs entretiens avec Wordsworth [279].

[276] *Hours in a Library,* Londres, 1892, III, « Coleridge », p. 358. Cité en partie dans Muirhead, p. 43, et dans Beer, p. 133.

[277] Lettre du 13 mai 1796; CL, I, 215. Le poème d'Akenside est *The Pleasures of Imagination,* 1744, pour lequel Coleridge éprouvait une grande admiration (CL, I, 230, 279, 289).

[278] R. Graves, « The Integrity of the Poet », *The Listener,* 31 mars 1955, p. 579-580.

[279] Cf. Lowes, p. 222-223, 301; Wordsworth, *Memoirs,* 1851, I, 107.

On comprend que Coleridge ait affirmé à maintes reprises qu' « un grand poète devait être aussi un profond philosophe [280] » ; non seulement une poésie ne contribuant pas à résoudre l'énigme de l'univers lui semblait faillir à sa mission, mais le poète avait trop conscience du travail interne opéré par l'imagination au cours de la création poétique pour accepter l'idée d'une poésie qui ne serait que simple description ou simple juxtaposition d'images sans signification profonde; la vraie poésie était précisément à ses yeux l'occasion de dire plus que le langage ordinaire ne permettait d'exprimer; elle apparaissait — en prose ou en vers, ce n'était qu'une question de degré — toutes les fois où le mot se révélait chargé d'une signification débordant son contenu immédiat, c'est-à-dire lorsque l'imagination, celle du lecteur comme celle de l'auteur, était invitée à se mettre au travail de façon active. Comme pour *The Ancient Mariner* que certains esprits bornés accusaient — suprême ironie — de n'avoir pas de « morale [281] », on pourrait dire que *Kubla Khan,* loin de n'avoir aucun sens, est au contraire chargé de trop de signification; trop de routes s'ouvrent à l'imagination du lecteur, comme trop de routes très probablement s'ouvraient à l'imagination de l'auteur, soit au moment de la vision, soit lorsqu'il commentait le poème à ses amis.

Le commentaire de Coleridge assimilant le crime du Vieux Marin au geste imprudent du marchand des *Mille et Une Nuits* est d'un grand intérêt. J. Lowes l'utilise pour souligner que seul l'élément esthétique compte réellement indépendamment de toute intention morale; ce en quoi il se trompe. Il y a la vraie morale qui se moque des fausses morales, et la vraie morale, pour Coleridge, était inséparable de la beauté, même formelle. La réponse du poète est, bien sûr, une condamnation de tous les gens sans esprit qui, comme le dit Lowes, « ont besoin d'une morale au bout d'un poème comme de pain et de beurre avec leur thé ». Mais ce qu'il reproche surtout à ceux de ses lecteurs qui ne percevaient pas la morale de *The Ancient Mariner* est de n'avoir pas su faire l'effort d'imagination, nécessaire chez l'auteur et le lecteur, pour établir la relation entre le meurtre de l'oiseau et ses conséquences difficilement prévisibles — conséquences cachées, voilées comme le sont celles du geste du marchand des *Mille et Une Nuits.* Le

[280] Voir en particulier : CL, II, 810; BL, II, 19.

[281] Il s'agit surtout de Mrs Barbauld à qui Coleridge répondit que le défaut du poème était au contraire : « the obtrusion of the moral sentiment so openly on the reader as a principle or cause of action in a work of such pure imagination. It ought to have had no more moral than the « *Arabian Nights'* tale of the merchant sitting down to eat dates by the side of a well and throwing the shells aside, and lo ! a genie starts up, and says he *must* kill the aforesaid merchant, *because* one of the date shells had, it seems, put out the eye of the genie's son » (*Table Talk,* 31 mai 1830; Hanson, p. 256; Lowes, p. 301, 569; Beer, p. 172; TT, I, 154-155).

fait que le commentaire ait été écrit quelque trente ans après la composition du poème ne change rien à l'affaire; dans les dernières années de sa vie, Coleridge ne se privait pas de critiquer ceux de ses poèmes qu'il désavouait; il ne désavoua jamais *The Ancient Mariner,* ni *Christabel,* ni *Kubla Khan.*

Quel était donc exactement ce travail interne opéré par l'imagination ? Il semble qu'il y ait eu un double mouvement; d'une part les images s'organisent suivant le schéma que leur impose [282] la méditation intellectuelle; d'autre part, l'ensemble des images prend forme, croît, affirme son existence avec de plus en plus d'intensité, devient mythe et la pensée à son tour se modèle plus ou moins sur le mythe.

Ce double mouvement apparaît clairement par exemple dans la note suivante du *Notebook 16 :*

> « Le livre d'un grand homme en Angleterre est comme une chandelle en Laponie, éteinte dès qu'elle vient d'être allumée par les insectes, les moucherons, les mouches bourdonnantes [283]. »

Coleridge à ce moment-là, comme le montrent les notes qui précèdent et suivent immédiatement, lisait l'*Histoire naturelle* de Blumenbach, dont il avait suivi les cours à l'Université de Göttingen en 1799; le livre VIII de l'ouvrage en question traitait des insectes; l'intelligence, aidée par l'imagination, établit le rapport; mais l'image devient mythe; les innombrables esprits étroits qui étouffent un grand livre en Angleterre se voient mués en moucherons qui sont attirés par sa lumière et la détruisent sans lui donner le temps de briller comme elle devrait. La vision s'incarne et devient réalité.

Cette tendance semble s'être fait jour très tôt chez le poète; dans sa troisième lettre autobiographique à Poole, il raconte comment dans la boutique de sa tante, à Crediton, où il passait souvent quelques jours de vacances, il lisait tous les livres qui lui tombaient sous la main et rejouait pour son propre compte, dans le cimetière voisin, les divers épisodes rencontrés dans les lectures [284]. A six ans, il lut en particulier *Robinson Crusoe* et les

[282] « *impose* » et non « *discerne* parmi elles », comme le voulait Lowes (cf. *supra,* note 260).

[283] NB, 1743 et note; K. Coburn donne la référence probable dans Blumenbach, *Handbuch der Naturgeschichte,* 1799, VIII, par. 68, dont Coleridge possédait un exemplaire qu'il se proposait de traduire (cf. CL, I, 590).

[284] « My Father's Sister kept an every thing Shop at Crediton — and there I read thro' all the gilt-cover little books that could be had at that time, & likewise all the uncovered tales of Tom Hickathrift, Jack the Giant-killer, etc. etc. — and I used to lie by the wall and *mope* — and my spirits used to come upon me suddenly & in a flood — & then I was accustomed to run up and down the churchyard, and act over all I had been reading on the docks, the nettles and the rank grass » (CL, I, 347).

Mille et une Nuits, dont un conte, celui d'un homme « obligé de chercher une vierge au cœur pur » fit une telle impression sur lui (il l'avait lu « le soir pendant que sa mère raccommodait des bas ») qu'il fut « hanté par des spectres », toutes les fois où il se trouvait dans l'obscurité [285]. De même, à *Christ's Hospital,* un jour de sortie, il circule parmi la foule dense du Strand imaginant traverser l'Hellespont comme Léandre à la nage, et de son bras tendu accroche la poche d'un passant qui le prend pour un voleur [286]. Il y a là, comme le dit J.-J. Mayoux, « une sorte d'innocence, une candeur enfantine, une absurdité touchant au grotesque [287] » qui le conduira de vision en vision jusqu'à la fin de ses jours; la pantisocratie est l'une d'elles; une fois de plus il tente de faire passer dans la réalité une construction échafaudée par l'imagination, d'où sa sensibilité exclut tout ce qui lui est désagréable dans le milieu où il vit, notamment la mère de sa femme, dont il redoute la pernicieuse influence sur les enfants [288]; obligé de renoncer, et pour cause, à son projet, il rêve à Nether Stowey de gagner sa vie et celle de sa famille en travaillant la terre, ce qui était bien le dernier métier pour lequel il était fait :

> « Je serai (s'il plaît à Dieu) », écrit-il à Thelwall le 19 novembre 1796, « horticulteur et fermier »,

et trois mois plus tard, au même correspondant [289] :

> « Je ne vais jamais à Bristol — de sept heures à huit heures et demie, je travaille dans mon jardin; du déjeuner jusqu'à midi je lis et rédige; puis me remets au travail — donne à manger aux cochons, à la volaille, etc. jusqu'à deux heures — après dîner me remets au travail jusqu'au thé — du thé jusqu'au souper, *comptes-rendus* pour revues... Je fais pousser des pommes de terre et toutes sortes de légumes, ai un verger; et aurai assez de blé, cultivé à la bêche, pour ma famille. Nous avons deux cochons, des canards et des oies... »

[285] *Ibid.* : « ... and then I found the Arabian Nights' entertainments — one tale of which... made so deep an impression on me (I had read it in the evening while my mother was mending stockings) that I was haunted by spectres whenever I was in the dark... »

[286] Gillman, p. 20; Hanson, p. 18.

[287] *Op. cit.*, p. 10.

[288] « That Mrs Fricker — we shall have her teaching the Infants Christianity — I mean — that mongrel whelp that goes under its name... » (CL, I, 123).

[289] CL, I, 260; I, 308. Cf. NB, 283, pour l'emploi du temps d'une journée à Stowey (mais sans doute cette belle rigueur fut-elle très éphémère) et lettre à Poole (CL, I, 249) : « To live in a beautiful country and to inure myself as much as possible to the labors of the field... the vision — weaving *Fancy* has indeed often pictured such things, but *Hope* never dared whisper a promise ! »

> *prose* ! It sees *Isabel* crammed on one of its pegs — as the name of the heart of darkness of the grand male battle and procreation of the *Iberian*, runs away with it to the meadows of new *Isabel*, large of all sorts, of the Provençal ! Isn't metaphor a jewel ! Hurrah[202] ! »

L'idée que les mots ont une influence sur la pensée revient fréquemment dans les carnets et les lettres, c'est ainsi qu'une citation latine de Hobbes déclarant qu'il est facile de passer d'un usage impropre des termes à des erreurs de fait est relevée dans le *Notebook 21* et peut après utilisée pour réfuter Locke dans une lettre écrite à Josiah Wedgwood en février 1801[203].

Coleridge considère d'ailleurs qu'il est souhaitable que le contenu sémantique du mot n'ait pas des contours trop nettement définis, de façon à ne pas paralyser l'activité de l'esprit; il pense que :

> « les langues anciennes étaient mieux appropriées à la poésie, parce qu'elles exprimaient avec clarté seulement les idées saillantes et n'exprimaient les autres qu'obscurément »,

le français, selon lui, n'est donc pas fait du tout pour la poésie, parce qu'il ne laisse pas autour du mot ce halo de semi-incertitude où l'imagination peut jouer librement[204]. En ce sens, tout mot est davantage qu'une simple notation algébrique; il est point de départ pour l'imagination, il devient symbole.

Le travail de l'imagination semble s'effectuer tout spécialement, chez Coleridge, selon deux grandes directions générales : d'une part une sorte de dichotomie, au cours de laquelle deux contraires ou deux pôles apparaissent; d'autre part une réunification de ces contraires, par laquelle les pôles sont réconciliés au sein d'un ensemble qui les englobe et les dépasse[205]. Sans doute

[202] Lettre de 6 juillet 1794 (*CL*, I, 84). Les lettres offrent maints exemples de ce phénomène où sont toujours liés à une vision de l'imagination : *vaccinulgence* (art de traire les vaches, lettre à Poole, *CL*, I, 251) : « Will you try to look out for a fit servant for us — simple of heart, *physiognomically* handsome & scientific in vaccinulgence ? That last word is a new one : but soft in sound and full of expression. Vaccinulgence ! » — vision idyllique ou des exigences sans doute fort pratiques venaient rejoindre l'élément pastoral et non entendu la série des termes critiques, tels que « *exemplastic power* » pour l'imagination, que nous aurons l'occasion d'étudier.

[203] *NB*, 911; *CL*, II, 691. La citation est empruntée à *Examinatio et Emendatio Hodiernae Mathematicae*, dans *Opera Philosophica*, Amsterdam, 1668, 49 : « Animadverte quam sit ab impropriatate verborum, pronum hominibus **prolabi in errores circa res** » (*NB*, 911 et note).

[204] *NB*, 383.

[205] Voir A. Snyder, *The Critical Principle of the Reconciliation of Opposites as employed by Coleridge*, Ann Arbor, 1918. Aussi Lowes, p. 32 (mais Lowes voit dans la « polarité de l'imagination » une association d'idées par contraste purement passive); et *L. Bonnerot*, « The Two Worlds of Coleridge : Some Aspects of his Attitude to Nature », dans *Essays by Divers Hands. The Transactions of the Royal Society of Literature*, vol. XXVIII, 1958, p. 96-105.

retrouvons-nous là quelque chose de semblable aux deux démarches intellectuelles que l'on désigne communément en logique du nom d'analyse et de synthèse; mais c'est aussi beaucoup plus que cela. Dans l'analyse ordinaire, le dualisme n'est pas de règle; les éléments peuvent être au nombre de cinq ou six, ou davantage; et si ces éléments sont disparates ou hétérogènes, ils ne sont pas nécessairement antithétiques; ici au contraire, les éléments de la vision semblent obligatoirement se diviser en deux et se grouper autour de deux centres d'attraction opposés, exactement comme de la limaille de fer autour des pôles d'un aimant : le grand et le petit, le jour et la nuit, le mouvement et le repos, l'un et le multiple, la pensée et l'action. De plus, l'antinomie ainsi créée, puis sa résolution ne paraissent pas relever chez Coleridge de la logique pure, mais d'une certaine forme de psychologie; c'est l'imagination qui creuse le fossé entre les contraires, qui repousse les choses vers les deux extrémités, c'est elle ensuite qui échafaude un édifice où se trouvent réconciliés ces contraires, comme les deux piliers d'une voûte ou le froid et la chaleur dans la douleur qu'ils provoquent. Il ne s'agit pas d'une simple association d'idées par contraste, mais d'une vision où l'imagination est active, soit dans la dichotomie, soit dans la réunification, car elle force les oppositions, puis les ressemblances.

En face de la petite source à la surface immobile et au cône de sable mouvant [297], un physicien, ou simplement un homme de bon sens, tout en percevant l'opposition, se serait simplement dit que la distance entre le tourbillon du fond et la surface était suffisante pour que celle-ci ne fût pas troublée; il n'aurait pas concentré son attention sur l'effet de contraste comme le fait Coleridge, ne l'aurait pas érigé en une dualité entre deux absolus, l'absolu du mouvement et l'absolu de l'immobilité — qui peut affirmer d'ailleurs que la surface de l'eau ait été *parfaitement* immobile ? — n'aurait pas réconcilié ces deux contraires au sein d'une entité, la source, à laquelle l'imagination conférait une personnalité une et indivisible.

Cette vision binaire des choses, qui était chez Coleridge une véritable habitude de l'esprit [298], se rencontre aussi bien dans la

[297] NB, 980; cf. *supra*, note 42. Voir aussi : *Inscription for a Fountain on a Heath*, PW, I, 381.

[298] Cf. A. Snyder, *op. cit.*, p. 12 : « It matters little which way we put it : the temper of his speculative thinking strongly colored his use of this principle; or the principle had so insinuated itself into his thinking that it to some degree determined his philosophical temper... »; et plus loin (p. 19-20) : « He seems to take positive delight in finding oppositions to reconcile — He never tires of calling attention to the fact that extremes meet, but he is very evidently looking to find in nature as many pairs of extremes as possible... It would, I think, be fair to call Coleridge's interest in the principle of the Reconciliation of opposites a constitutional malady. »

contemplation d'une cascade que dans un jugement sur la Révolution française. Décrivant à Sara Hutchinson une cascade des environs de Keswick, il conclut en ces termes :

> « Quel spectacle offre une cataracte comme celle-ci ! — les tourbillons qui opèrent leurs révolutions au sein de l'eau — les bonds en avant, les plongeons que font les multitudes de perles et de bulles de verre — le *changement* continuel de la *Matière*, l'*identité* perpétuelle de la *Forme* — on a là l'Image, le Reflet terrible de Dieu et de l'univers [299]. »

Et face à la Révolution française, après les hésitations et les fluctuations que l'on sait, il finira par considérer que l'équilibre doit être recherché entre la stabilité des institutions et le progrès des idées,

> « entre les certitudes de bien et les promesses de mieux [300] »

et que son devoir est double :

> « rappeler à ceux qui profitent des avantages sociaux les obligations de la justice et de l'humanité, la loi du changement; rappeler à ceux qui souffrent des imperfections de la société, la discipline morale et sociale, la loi de la permanence [301]. »

Qu'il y ait eu là une tendance fondamentale du tempérament ne fait aucun doute; les antithèses verbales se traduisaient en oppositions visuelles : deux cercles séparés ou concentriques, ou les deux extrémités de la base d'un triangle, dont le sommet incarnait la réconciliation des deux termes. Il se peut que les exercices scolaires de *Christ's Hospital* aient fortifié ce penchant; tous les poèmes figurant au livre d'or de Boyer sont plus ou moins construits sur de banales antithèses, entre autres l'amant et le chien de la maîtresse dans *Julia*, l'adversité et le vrai bonheur dans *Quae Nocent Docent*, la liberté et l'oppression dans *Monody on the Death of Chatterton* [302].

Il est possible également que la vision quasi géométrique des choses jointe à la formation pseudo-scientifique de Coleridge ait joué un rôle; presque toutes les mathématiques reposent sur le rapport « *moins grand que* » ou « *plus grand que* », qui peut éventuellement se résoudre en une égalité [303]; et les sciences phy-

[299] Lettre du 25 août 1802 (CL, II, 852). Dans TLS, 28 sept. et 26 oct. 1951, A.P. Rossiter tente de démontrer que ce passage est la source de *Hymn before Sunrise, in the Vale of Chamouni* (v. 42-47; PW, I, 379). Le rapprochement n'est nullement convaincant; les *Notebooks* et les lettres abondent en descriptions du même ordre.

[300] Ch. Cestre, *La Révolution française et les Poètes anglais*, p. 485.

[301] *Ibid.*, p. 474.

[302] PW, I, p. 6, 7 et 13.

[303] Il est significatif à cet égard de voir Coleridge utiliser, pour exprimer des rapports logiques, un certain nombre de signes spéciaux : =)=(= (« en opposition avec »), —)—(— (« comparé à »), comme s'il voulait présenter lesdits rapports sous une forme visuelle; ceci lui permet de disposer dans la page les contraires l'un en face de l'autre.

siques utilisent constamment l'opposition entre des contraires tels que immobilité et mouvement, corps simples et corps composés, analyse et synthèse; le terme même de « *poles* », que Coleridge utilisait conjointement avec ceux de « *opposites* », « *contraries* », « *extremes* », avait une origine scientifique; il s'agissait des deux pôles à la fois séparés et réunis de l'aimant, dont les propriétés intriguaient fort les esprits du temps, occupés des récentes découvertes sur le magnétisme et l'électricité. Il est intéressant de voir, dans la conclusion de *Biographia Literaria,* l'opposition : « *Cause-Effet* », réconciliée en une sorte d'éternité intemporelle ou supratemporelle, comparée aux deux pôles d'un aimant et ainsi :

> « manifester l'existence et l'unité de la puissance unique par des opposés qui ne sont que relatifs et donner, pour ainsi dire, un substrat de permanence, d'identité, et par conséquent de réalité, à l'écoulement des apparences dans le Temps [304] ».

Et voici que les deux pôles de l'aimant avaient un avantage incommensurable; comme Coleridge le savait depuis 1799, ils étaient interchangeables ! un éclair suffisait à les intervertir [305] : le négatif devenait positif, le positif devenait négatif; quelle magnifique illustration de la relativité des termes et de leur réconciliation ! L'homme peut soudain passer du bien au mal et du mal au bien. Le Vieux Marin n'est-il pas soudain converti et racheté lorsque l'albatros suspendu à son coup se détache et tombe comme du plomb dans la mer ? Il lui a suffi de regarder les serpents d'eau — ces êtres repoussants qui lui paraissaient peu de temps auparavant ramper sur une mer en putréfaction —, de percevoir leur beauté, de s'écrier : « O heureuses créatures vivantes [306] ! », pour que l'éclair jaillisse; les pôles du bien et du mal sont inversés; la laideur et la beauté des êtres qui vivent se trouvent réconciliées au sein de la création universelle dont la loi est l'amour.

Il est possible également que cette polarité de l'imagination, si frappante au cours de la spéculation intellectuelle, ait été encouragée par les études grecques qui étaient poussées très loin à *Christ's Hospital;* l'écolier avait dû se familiariser très tôt avec

[304] « The sense of Before and After becomes both intelligible and intellectual when, and only when, we contemplate the succession in the relations of Cause and Effect, which like the two poles of the magnet manifest the being and unity of the one power by relative opposites, and give, as it were, a substratum of permanence, of identity, and therefore of reality, to the shadowy flux of Time » (BL, II, 207).

[305] Note de mai 1799 (NB, 432-29) : « It is not true that men always go gradually from good to evil or evil to good. Sometimes a flash of lightning will turn the Magnetic Poles. » On pourrait rapprocher de cette idée, celle de « Inopem me copia fecit », « l'abondance des ressources me laisse démuni » (NB, 1383).

[306] *The Ancient Mariner* (v. 235-291), PW, I, 197-198.

une pensee qui gravitait presque entièrement autour de la distinction de l'un et du multiple, chez les Eléates en particulier. La dialectique platonicienne elle-même, employée pour atteindre le vrai, était l'héritière du dialogue socratique et reposait tout entière sur une perpétuelle confrontation entre une affirmation et l'affirmation opposée.

Nous voyons cette dichotomie apparaître nettement dans la structure de la plupart des poèmes. Dans *The Eolian Harp* [307] nous avons d'abord l'opposition entre le petit monde du cottage, ses fleurs, l'étoile qui semble appartenir à ce décor restreint (vers 1-12) et l'univers entier auquel s'étend ensuite la vision (vers 26-33); puis une autre antinomie se fait jour dans la couleur morale prise par la méditation du poète; vue d'abord comme un instant exceptionnel où l'homme a la révélation du divin, elle est ensuite condamnée comme « fantaisie de l'esprit non racheté de la faute originelle » et « vaine philosophie ». Dans *Reflections on having left a Place of Retirement* [308], une antithèse du même ordre est poussée si loin que le lecteur en éprouve le sentiment d'une certaine artificialité; la retraite de Clevedon, où le poète mène depuis trois mois l'existence paisible du juste, est décrite comme un Eden intellectuel et moral qui réussit à séduire le commerçant de Bristol « assoiffé d'or » venu se promener dans les environs; dans la deuxième partie du poème, cette existence idyllique est présentée comme une vie oisive, passée « sur un lit de roses » à nourrir « des sentiments beaucoup trop délicats pour servir [309] ». *Dejection, an Ode* [310] repose entièrement sur le contraste entre les signes avant-coureurs de la tempête qui ouvrent le poème — les sombres nuées qui défilent silencieusement dans le ciel — et la dissipation de ces menaces qui vient avec la conclusion, ce contraste étant d'ailleurs le reflet de ce qui se passe dans l'âme du poète, partagée entre le désespoir et l'acceptation courageuse d'une existence où l'amour peut encore trouver sa place.

La réconciliation des contraires suit nécessairement; l'âme du poète ne peut accepter semblable division; l'imagination se met au travail et échafaude un édifice au sein duquel l'unité se trouve rétablie : dans *The Eolian Harp,* par l'humble foi chrétienne et les louanges que l'homme doit à Dieu [311]; dans *Reflections on*

[307] PW, I, 100. Les vers 26-33 datent, il est vrai, de 1828; mais le texte des versions précédentes comportait le même élargissement de la vision (PW, I, 101, note).

[308] PW, I, 106.

[309] Vers 44-48. Cf. *supra,* note 132.

[310] PW, I, 362.

[311] PW, I, 102, v. 58-60 :

« *For never guiltless may I speak of him,*
The Incomprehensible ! save when with awe
I praise him, and with Faith that inly *feels...* »

having left a Place of Retirement, par la décision que prend le poète d'aller précisément porter aux habitants des grandes villes le message de bonheur et de paix dont il a jusqu'ici égoïstement profité; dans *Dejection, an Ode,* par un effort stoïque pour dominer la douleur en l'acceptant, pour trouver la joie dans le renoncement et dans l'amour, à peu près totalement désintéressé, de la femme aimée :

> « *Fais passer sur elle, doux Sommeil ! ton aile bienfaisante...*
> *Au-dessus de sa demeure puissent les étoiles du firmament* [*resplendir,*
> *Silencieuses, comme si elles veillaient sur la Terre endormie* [312]. »

Notons que, comme les deux pôles de l'aimant qui étaient inversés par l'éclair, chacun des deux termes se trouve partiellement modifié au cours du processus de réconciliation; dans *Dejection, an Ode,* le vent, qui au début est annonciateur de la tempête et messager du désespoir pour l'âme du poète, n'est plus à la fin qu'une force de la nature redoutable en apparence seulement, dont l'homme aurait tort de s'effrayer; il n'est plus qu'un « *harpiste fou* » qui en avril, « mois des averses, des jardins brun sombre et des fleurs à peine écloses », ne devrait pas faire entendre un « chant hivernal »; il n'est qu'un « *acteur* » sachant reproduire à la perfection toutes les voix tragiques [313], c'est-à-dire qu'il n'est plus « qu'un

[312] PW, I, 368, v. 126-131 :

> « *'Tis midnight, but small thoughts have I of sleep :*
> *Full seldom may my friend such vigils keep !*
> *Visit her gentle Sleep ! with wings of healing,*
> *And may this storm be but a mountain-birth,*
> *May all the stars hang bright above her dwelling,*
> *Silent as though they watched the sleeping Earth ! »*

Ces vers, qui se trouvent dans la strophe VIII, la dernière, de la version de 1834, sont les vers 216-222 de la version originale, qui en compte 340, adressée dans une lettre à Sara Hutchinson le 4 avril 1802 (CL, II, 790-798; *Wordsworthian and other Studies* by E. de Selincourt, Londres, 1947, p. 67-76; House, Appendix I, p. 157-165). Mais la version originale se terminait sur la même note courageuse et confiante, dans l'oubli de soi-même et le désir de voir le bonheur de l'être aimé :

> « *Thou free'd awhile from Cares and human Dread*
> *By the Immenseness of the Good and Fair*
> *Which thou seest every where*
> *Thus, thus, should'st thou rejoice !...*
> *O dear, as Light and Impulse from above,*
> *Thus may'st thou ever, evermore rejoice ! »* (vers 331-340).

[313] *Ibid.*, vers 108 :

> « *Thou Actor ! perfect in all tragic sounds ! »*

rêve sombre de la réalité », et non plus la réalité elle-même; le poète refuse de se laisser tromper par lui :

> « *Arrière, pensées reptiliennes, qui venez m'enserrer l'esprit,*
> *Rêve sombre de la réalité* [314] *!* »

C'était l'imagination qui avait démesurément grossi la menace perçue dans les gémissements du vent; c'est l'imagination qui, en réconciliant découragement et espoir retrouvé, efface cette menace en enlevant au premier des deux termes une partie de sa réalité.

> « *Puisse cette tempête être la souris dont accouche la montagne* [315] »

s'écrie le poète avant de s'abandonner à la vision de l'aimée, heureuse et en lieu sûr, dans son cottage, sous le firmament étoilé.

Il est permis de penser que la fameuse description *théorique*, que donne Coleridge du rôle joué par l'imagination dans *Biographia Literaria*, avait été inspirée en partie par la *pratique* même de l'expérience poétique, telle qu'il l'avait constatée chez lui-même et, à l'en croire, chez Wordsworth. Le poète, dit-il,

> « ... diffuse une coloration, un principe d'unité qui mêle et *fond*, pour ainsi dire, les divers éléments les uns dans les autres, par la vertu de cette magique faculté de synthèse à laquelle nous avons exclusivement réservé le nom d'imagination. Cette faculté, d'abord mise en mouvement par la volonté et l'intelligence et maintenue sans relâche, bien que sans violence et sans qu'on le remarque, sous leur contrôle (*laxis effertur habenis*) se révèle dans l'équilibre ou la réconciliation de qualités opposées ou discordantes : l'identité et la différence; le général et le concret; l'idée et l'image; l'individuel et le représentatif; la fraîcheur et le sentiment de la nouveauté avec les objets vieux et familiers... [316] ».

[314] « *Hence, viper thoughts, that coil around my mind*
Reality's dark dream ! » (*Ibid.*, vers 94-95).

[315] *Ibid.*, vers 129 :
« *And may this storm be but a mountain-birth* ».
G. D'Hangest traduit (*op. cit.*, p. 339) : « Et puisse l'orage ne pas quitter la montagne. » Ce sens n'est pas exclu, car un peu plus haut le poète vient de déclarer que le royaume du vent était « les rocs dénudés, le lac perdu sur les sommets, l'arbre frappé par la foudre » (vers 100-105); mais comme très souvent chez Coleridge, nous sommes à mi-chemin entre sens littéral et symbole. L'essentiel de la signification semble être celle du vers d'Horace (Art Poétique, v. 139) : « Parturient montes, nascetur ridiculus mus. » Après certaines hésitations, qu'il expose dans : Appendix II (House, p. 165-166), H. House s'est finalement rallié à cette interprétation qui avait toujours été la nôtre. L'important n'est pas que le vent « sache mimer toutes les voix tragiques » (D'Hangest, *ibid.*), c'est qu'il ne soit qu'un « acteur ».

[316] BL, II, 12. En fait cette description du rôle de l'imagination devait beaucoup à la pensée proprement philosophique de l'auteur, comme nous le verrons dans notre Troisième Partie.

La polarité, sous son double aspect établi par l'imagination, faculté psychologique essentielle, n'était pas que la loi interne du travail opéré par l'esprit sur les choses; elle était aussi, chez Coleridge, une forme d'analyse du réel, apparemment universellement valable, qu'il s'agît des cascades du Pays des Lacs, des sentiments du poète aux côtés de sa fiancée ou de la Révolution française; et elle était également une norme, un état d'équilibre vers lequel il faut tendre parce qu'il correspond à la structure cachée de l'Univers; c'est-à-dire que la polarité présente un aspect psychologique, méthodologique ou logique, et enfin métaphysique.

Il existe une note bien curieuse de Coleridge, que K. Coburn place à l'automne de 1803, c'est-à-dire à un moment où la pensée du poète prenait définitivement corps; elle déclare que « les erreurs engendrent les erreurs opposées », mais que ceux qui évitent les extrêmes « sont en danger [317] », car ils seront forcés de prendre parti, ou seront considérés comme ayant pris parti; c'est déclarer la quasi-impossibilité pour l'homme de rester neutre ou d'avoir des choses une vision neutre; la polarité semble être une loi fondamentale de la structure de son intelligence.

« Les extrêmes se rejoignent » était l'une des maximes favorites de notre auteur; et dans une note de décembre 1803 il déclare qu'il aurait pu faire un volume entier d'exemples destinés à illustrer ladite maxime; il décide sur-le-champ, « ce soir, 11 décembre 1803, à onze heures et demie », de consacrer les neuf dernières pages de son carnet à réunir des exemples de ce genre. La note se poursuit ainsi :

« EXTREMES MEET

The parching Air
Burns frore, and Cold performs the Effect of Fire
Par — Lost, Book 2. 594
Insects by their smallness, the Mammoth by its hugeness, terrible [318]. »

Puis viennent une série d'observations du même ordre; identité et changement dans une cascade, égotisme et désintéressement dans la conversation, nouveauté et banalité dans un sujet littéraire, obscurité et excès de lumière qui aveuglent pareillement.

Il est curieux de voir l'imagination de Coleridge réconcilier les contraires en maints domaines après les avoir opposés. L'anti-

[317] NB, 1565. En fait Coleridge a en vue les positions extrêmes en politique et l'intolérance religieuse, plus particulièrement les accusations de calvinisme et d'arminianisme contre ceux qui tentent d'éviter les extrêmes.

[318] NB, 1725; AP, 52-53. Le carnet en question est le *Notebook 16*, carnet de voyage où sont consignées surtout des observations et réflexions sur le monde de la nature.

nomie le petit et le grand, qui est celle des géants et des nains [319], celle de l'observation minutieuse du détail et des vastes perspectives, semble trouver sa résolution, comme le remarque L. Bonnerot [320], dans le spectacle offert par les montagnes. L. Bonnerot cite le passage suivant, extrait d'une lettre du 8 septembre 1800 à Godwin que le poète invite à venir passer quelques jours à Keswick :

> « L'altitude est assurément un avantage, car elle relie le ciel et la terre, par les nuages qui perpétuellement effleurent les sommets, gravissent les pentes ou les descendent, montent des abîmes, comme les fumées sortent d'un chaudron, voilent ou enjambent le haut ou le bas des cascades [321]. »

Il ne s'agit pas seulement de réconcilier le ciel et la terre, l'idéal et le réel, ce qui est une autre opposition; de façon plus précise, le journal tenu au cours des deux randonnées au Pays des Lacs nous offre constamment d'une part des observations de détail et d'autre part de vastes panoramas, avec un effort pour unifier les uns et les autres, en faisant apparaître l'unité fondamentale cachée derrière les différences d'échelle et en fondant les divers éléments dans l'ensemble du tableau, comme dans ce passage emprunté au récit de l'ascension du Scafell en août 1802 où il y a réconciliation entre l'humain et la grandeur inhumaine des montagnes :

> « ... Sol doux et moussu, chacun y fait son propre sentier — enjamber et sauter — où poussent les joncs l'homme peut passer — ... vous montez encore et arrivez à un parc à moutons abandonné — c'est de là que j'écris ces lignes; belles étendues vertes et sauvages — bêlements des moutons et bruit des cascades — droit en face le Haut de Grasmere et les sommets immenses, ses égaux, avec le Skiddaw loin derrière / deux champs, à peine aperçus, la plus haute terre cultivée du côté Newland de Buttermere — et les arbres qui s'y trouvent sont les seuls arbres en vue... [322]. »

[319] NB, 160; PW, II, 990 (premiers mois de 1796) :

> « *Leanness, Disquietude & secret Pangs*
> *Some puny perambulatory Sin*
> *Goes before like Dwarf to proclaim*
> *The coming of a Giant.* »

K. Coburn adopte « *leanness* » comme E.H. Coleridge dans PW; mais il semble qu'il faille plutôt lire « *meanness* », comme d'ailleurs elle le suggère dans NB, 160, note.

[320] « The Two Worlds of Coleridge », *op. cit.*, p. 103 : « What Coleridge looked for and found in the mountains was a connecting link between his two worlds :... »

[321] CL, I, 620.

[322] NB, 1207. La lettre à Sara Hutchinson, qui reprend ce récit, ajoute : « I left the Sheepfold with regret — for of all things a ruined Sheepfold in a desolate place is the dearest to me and fills me most with Dreams and Visions... » (CL, II, 836).

Mais la réconciliation peut prendre maintes autres formes. La chute de Napoléon et celle de Simplicius Snipkin [323], qui glissa sur une plaque de glace, ont la même cause : le gel, dans une épigramme burlesque à la manière de Pope intitulée : *Association by Time*. Et, plus sérieusement, tous les êtres grands et petits sont réunis dans l'amour divin au sein de la Création :

> « *Celui qui prie le mieux de tous est celui qui aime le mieux*
> *Toutes les créatures, grandes et petites;*
> *Car le Dieu vénéré qui nous aime*
> *Nous a tous faits et nous aime tous* [324]. »

De même l'antinomie mouvement et repos peut revêtir maints aspects et trouver sa résolution de mille manières. On la trouve en particulier dans les cascades où l'eau se précipite en une courbe qui paraît immobile, tournoie rapidement en des remous dont la forme reste inchangée [325]; dans le contraste entre le calme majestueux des jardins de *Kubla Khan* et l'intense agitation de la rivière souterraine [326]; dans l'opposition entre deux formes d'amour, celle qui se manifeste par un besoin d'énergie dépensée, « l'amour bouillonnant », et celle qui se satisfait d'une contemplation sereine, « l'amour immobile [327] ».

Dans *The Ancient Mariner*, au début du voyage,

> « la belle brise soufflait, la blanche écume volait, le sillage suivait, libre de glaces »;

puis c'est le calme plat, le bateau est arrêté

> « sans un souffle d'air, sans un mouvement, figé sur un océan figé, comme sur la toile du peintre [328] ».

[323] « Thus Time's co-presence links the great and the small » (PW, II, 985); cité par L. Bonnerot, p. 98. Il s'agit évidemment de la retraite de Russie.

[324] *The Ancient Mariner*, vers 614-617; PW, I, 209. Cité par L. Bonnerot, p. 98.

[325] Le terme de « eddy » revient constamment dans les descriptions des *Notebooks*. Voir en particulier NB, 1589 (cf. *supra*, note, 84) : « *The white rose* of Eddy-foam... this shape, an exact white rose, was for ever overpowered by the Stream rushing down in upon it and still obstinate in resurrection it spread up into the Scollop, by fits and starts, *blossoming* in a moment into a full Flower. — Hung over the Bridge, & musing considering how much of this Scene of endless Variety in Identity was Nature's — how much the living organ's... » Cf. *The Ancient Mariner*, vers 556-559.

[326] *Kubla Khan*, PW, I, 295; vers 1-11 et 16-24. Le rythme des vers reproduit admirablement le contraste, qui réapparaît dans la dernière partie du poème (vers 36-50).

[327] *The Statesman's Manual*, 1816, Appendix, p. xxix.

[328] PW, I, p. 190-191; vers 103-106, vers 115-118.

La glose, un peu plus loin [329], nous informe que le Vieux Marin contemple avec envie la lune qui se meut dans le ciel et les étoiles

> « qui toujours demeurent à leur place et toutefois toujours voyagent ».

Le mouvement n'est d'ailleurs qu'une forme du changement, l'immobilité qu'une forme de la permanence; le changement est multiple, la permanence est une. Le vol d'étourneaux, comme le tourbillon de la cascade, reste lui-même, en prenant de multiples formes : un cercle, un globe, un carré, une ellipse, un demi-cercle concave [330]. Varieté et Identité se retrouvent dans la description de presque chaque paysage, dans les maisons, les jardins, les champs du Pays des Lacs [331]; la « diversité fantastique » du lac de Rydale est compensée « par l'uniformité de la neige qui recouvre tout [332] »; ailleurs, les carrés de terre cultivée par leur « multitude acquièrent l'unité dans la multiplicité [333] »; l'ensemble « fond l'infinie diversité des couleurs [334] »; et songeant à Spinoza, Coleridge médite sur

> « le mystère éternel... comment l'un peut-il être multiple ? Il semble que ce soit impossible, cependant cela est — et cela est partout [335] ! »

Le même contraste se retrouve entre les mouvements de l'homme et l'immobilité de la nature [336]; entre la pensée et les pensées [337], entre l'identité de la personne et ses multiples manifestations [338]; entre l'interne et l'externe « réconciliés dans toute

[329] *Ibid.* p. 197, vers 263-266 : « In his loneliness and fixedness, he yearneth towards the journeying Moon, and the stars that still sojourn, yet still move onward; and every where the blue sky belongs to them. » K. Coburn (NB, 1382 n.) nous apprend que l'idée peut avoir été empruntée à l'*Eneïde* (VI, 724-726) par l'intermédiaire de J.S. Erigene : quelle qu'en soit la source, la vision de l'imagination est là.

[330] NB, 1589.

[331] NB, 1228 : « The Houses, Gardens, fields & woodland upon this crescent Hill are all in admirable *Keeping*, various as heart [sic] can wish, yet all sweet Brothers & Sisters — so various that when together you see small likeness / so like that when separate, you might mistake one for the other... » Voir aussi NB, 681.

[332] NB, 849.

[333] NB, 784.

[334] NB, 1603.

[335] NB, 1561.

[336] NB, 591 : « Nov. 20 (1799). Evening — The unmoveableness of all things thro' which so many men moved — harsh contrast ! — Compared too with the universal motion of things in Nature. » La note fut écrite en novembre 1799 à Londres, où Coleridge retrouvait l'agitation de la capitale après avoir quitté Sockburn.

[337] NB, 1077.

[338] NB, 1712 : « On the simplicity or manifoldness of the human Being ? In what sense is it one ? Sense, Appetite, Passion, Fancy, Imagination, Understanding, & lastly the Reason or Will ? »

œuvre d'art [339] » ; entre la vie intérieure religieuse et les rites qui sont ses manifestations extérieures [340], enfin entre la vie et la mort, qu'il s'agisse du corps — les perdrix montent en flèche lorsqu'elles sont mortellement blessées [341] — ou de l'âme, comme dans *The Ancient Mariner* où la « *Mort* » et la « *Vie dans la Mort* » se disputent le Vieux Marin.

L'antinomie peut être concrète ou morale, et souvent elle est l'un et l'autre à la fois, car les choses deviennent symboles, comme c'est le cas dans l'admirable *Frost at Midnight*, construit tout entier sur l'opposition entre l'animation du village pendant la journée :

« les innombrables allées et venues de la vie [342] »

et la paix qui entoure le poète, lorsqu'il médite seul à minuit dans la maison endormie; ce contraste physique devient le point de départ d'une méditation sur l'antinomie silence et bruit, où le travail silencieux du gel se révèle plus puissant que le vacarme du vent, où la méditation retirée du poète prend davantage de signification et de poids que l'agitation des hommes sur la place du marché à midi. De même le Vieux Marin appartient au monde du silence, celui d'une terrible expérience morale; il parle peu, toute sa force est concentrée dans son regard qui retient l'invité à la noce pressé d'aller rejoindre la fête et « son joyeux tapage [343] », où l'appelle la musique du « sonore basson », en lequel J. Lowes croit reconnaître un instrument du chœur de l'église de Nether

[339] BL, II, 258.

[340] CL, I, 625.

[341] NB, 564 : « Partridges towering after being shot is a certain proof that they are mortally wounded. »

[342] PW, I, 240, vers 12-13 :

« *With all the numberless goings-on of life*
Inaudible as dreams... »

et vers 1-2 :

« *The Frost performs its secret ministry*
Unhelped by any wind... »

[343] PW, I, 187; vers 7-8 :

« *The guests are met, the feast is set :*
May'st hear the merry din. »

et vers 13-16 :

« *He holds him with his glittering eye —*
The Wedding-Guest stood still,
And listens like a three years' child :
The Mariner hath his will. »

Stowey, après s'être étonné de le trouver en compagnie des « bulles de glace et des brises » sur la route de l'Equateur au Cap Horn [344].

Mais ici, nous sommes sur la voie qui mène aux contraires moraux et notamment à l'opposition du bien et du mal; celle-ci en effet forme la trame sur laquelle viennent s'inscrire les images de *The Ancient Mariner*, *Christabel* et, comme nous le verrons plus loin, *Kubla Khan*. Là encore, la vision de Coleridge tendra jusqu'à la fin de sa vie vers l'unité; il cherchera à faire de la connaissance de l'homme et du monde un tout complet, un édifice achevé, où il y aurait interdépendance et cohésion parfaite entre les parties et le tout. Les notes des carnets représentaient dans son esprit des matériaux qui, malgré leur caractère hétéroclite, devaient un jour (lorsqu'il mettrait sur pied le vaste ouvrage qu'il avait en projet, le fameux *Magnum Opus*, ou *Novum Organum*, ou *Opus Maximum*) se trouver réunis et apporter chacun leur pierre à la construction — travail gigantesque qu'aucun homme n'aurait pu mener à bien, effort semblable à celui de Bacon, pour lequel Coleridge avait tant d'estime [345], mais différent en ce sens que chez Coleridge, au moins jusqu'en 1804, c'est l'imagination qui joue le rôle prépondérant dans l'élaboration de la vision.

Keats d'abord [346], puis Walter Pater [347] reprocheront à Coleridge cette infatigable recherche de l'unité et à peu près pour les mêmes raisons; il ne sait pas, disent-ils, s'arrêter au détail qui a une beauté en soi; et Pater se montre plus sévère encore que Keats, préoccupé comme il l'est par son désir de faire triompher l'esprit moderne, fondé essentiellement selon lui sur le sens du relatif par opposition à la pensée d'autrefois qui cherchait l'absolu. Tous deux ne perçoivent pas qu'il y a un élément esthétique dans l'élaboration de la vision coleridgienne; si l'imagination ne peut

[344] Lowes, p. 3 et 213. Cf. *supra*, note 5. Il eût été plus intéressant de faire le rapprochement — que Lowes ne fait pas, bien qu'il cite le passage (p. 15) et s'étende sur les sources possibles de la fête au village (p. 251, 546) — avec une note du *Gutch Notebook* (f 5 v) : « A Robber concealed over a room and hearing the noise of Mirth & dancing — his Reflections » (NB, 46) où l'imagination reconstruit la même antinomie entre la puissance cachée du voleur silencieux et la vaine agitation d'un monde frivole.

[345] Cf. K. Coburn, *Inquiring Spirit*, 1951, p. 59.

[346] Lettre à George et Thomas Keats, décembre 1817 : « Coleridge would let go by a fine isolated verisimilitude caught from the Penetralium of mystery, from being incapable of remaining content with half knowledge » (*The Letters of John Keats*, ed. H.B. Forman, 1952, p. 71). Le passage est cité dans Beer, p. 26.

[347] « Coleridge... was restlessly scheming to apprehend the absolute. » *Appreciations*, dans *English Critical Essays, XIX Century*, Oxford University Press, p. 423.

s'arrêter en route, c'est parce qu'il manque une pierre — ou une aile entière — à l'édifice; il est dans la nature du poète d'aller jusqu'à l'achèvement total.

Les visions de Coleridge ne sont toutefois pas celles d'un mystique; l'imagination construisait, mais l'intelligence lucide veillait; le surnaturel sans doute joue un grand rôle dans les poèmes; mais il était pour notre auteur un moyen de faire comprendre aux hommes que le monde visible, le monde matériel n'était pas tout et qu'il existait un autre monde — un monde qu'il devait être possible d'explorer par l'intelligence et l'imagination, sous le contrôle de la raison. Nous verrons Coleridge s'intéresser à la tradition occultiste, aux mystères d'Eleusis, aux mystères Cabiriques, à la démonologie, lire avec passion Plotin, Jamblique, Psellus, Jacob Boehme et Swedenborg; mais garder la tête froide, lâcher les rênes à son imagination en conservant toutes ses facultés d'analyse lucide, persuadé que ces spéculations étranges pouvaient constituer un apport intéressant dans un domaine où l'homme savait si peu de choses, mais restaient justifiables de la claire raison.

DEUXIÈME PARTIE

MODES ET ASPECTS FONDAMENTAUX DE LA PENSÉE

« Wisdom, Mother of retired Thought. »
(NB, 180; PW, II, 991.)

CHAPITRE PREMIER

IDÉALISME ET VIE INTÉRIEURE

1. — Le mystère et le surnaturel.

De l'avis des critiques les plus récents et les plus autorisés, Coleridge fut incontestablement, fut éminemment un poète religieux. Il n'est guère possible de voir en lui un chrétien orthodoxe, un platonicien, un panthéiste ou un théosophe; il fut à la fois tout cela, avec telle ou telle tendance l'emportant sur les autres suivant les occasions et selon les divers stades de son évolution spirituelle. Mais ce qui importe est la ferveur que l'on constate dans son attitude face à la destinée humaine et à l'univers. H. Fairchild qui a cependant fort peu d'estime pour la pensée de Coleridge en général, et pour sa pensée religieuse en particulier, n'hésite pas à conclure à propos des recherches philosophiques de 1801 : « Le motif sous-jacent de toute cette fermentation est religieux. Désormais et jusqu'à la fin de ses jours, Coleridge se demandera : « Que dois-je faire pour être sauvé ? Comment pourrai-je, moi qui suis si faible, si profondément marqué par le mal, me défaire de ce corps haïssable et du monde non moins haïssable où il se meut et trouver quelque fondement élevé à la conviction que j'éprouve d'être en vérité bon, sage et créateur[1]. » Ce jugement peu indulgent comporte une part d'exagération en ce qui concerne les recherches épistémologiques de 1801; mais il est exact si on le rapporte à l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Coleridge. Il ne cessa jamais de croire en l'existence d'un monde spirituel ou supra-sensible plus beau, plus réel que le monde visible et dont l'accès devait être ouvert à l'homme, d'une façon ou d'une autre, en partie pendant la vie, puis après la mort; il ne cessa pas non plus de penser que le christianisme, au sens large du mot, était la voie normale permettant d'accéder à ce monde. Sans doute y eut-il certaines fluctuations dans sa foi religieuse; l'étudiant de Cambridge avait laissé « le scepticisme miner l'espoir que l'on doit avoir dans le Sauveur »; il était « loin de mettre en doute la vérité de la religion révélée, mais encore plus loin d'une foi solide,

[1] *Religious Trends in English Poetry*, III, 309.

la foi véritable et active... [2] ». Plus tard, l'éditeur du *Watchman* sera unitarien et socinien; et le poète des *Lyrical Ballads* est encore assez loin de l'orthodoxie anglicane dont l'éditeur de *The Friend* se fera l'ardent défenseur. Mais la ligne générale reste inchangée; et en 1796 Coleridge tente de convertir Thelwall l'athée, comme il s'oppose à Godwin, comme il s'opposera à tous ceux qui mettent leurs espoirs uniquement dans le monde visible et s'interdisent de considérer la possibilité d'une réalité qui serait au-delà de ce monde; il y a chez lui un sentiment religieux de l'âme, de la lumière de l'intelligence, de l'ensemble des facultés supérieures de la personne humaine. Sans doute faut-il voir dans ce souci de vie intérieure profonde les influences précoces du milieu familial. Dans la lettre autobiographique à Poole où il trace de son père le portrait amusé et attendri que nous connaissons, Coleridge conclut :

> « ... La vérité est que si mon père ne fut pas un génie de premier ordre, il fut un chrétien de premier ordre... [3]. »

Le monde surnaturel devait être sans cesse présent au cours des conversations que le pasteur avait avec son jeune fils, lorsqu'il l'emmenait admirer la campagne ou le ciel étoilé – et ce d'autant plus qu'il voyait en son dernier-né un futur homme d'église; pour lui l'hébreu, qu'il connaissait bien, était « la langue même du Saint-Esprit [4] », et il est curieux de voir son fils beaucoup plus tard, à la fin de sa vie, repousser comme ridicules les hypothèses faisant du sanscrit l'ancêtre le plus reculé des langues connues, parce qu'il pouvait difficilement admettre que l'hébreu ne fût pas le langage enseigné par Dieu à Adam au Paradis [5].

Une série d'expressions et images empruntées à l'Ancien Testament et relevées en 1796 dans le *Gutch Notebook* [6] est bien intéressante; elle se présente ainsi, la première ligne constituant une sorte de titre :

[2] Lettre à son frère George du 11 février 1794 (CL, I, 65). Voir aussi CL, I, 71 : « I have little *Faith*, yet am wonderfully fond of speculating on mystical schemes... », et *ibid.*, p. 78 : « I long ago theoretically and in a less degree experimentally knew the necessity of Faith in order to regular [*sic*] Virtues — nor did I ever seriously disbelieve the existence of a future State... I had too much Vanity to be altogether a Christian — too much tenderness of Nature to be utterly an Infidel... » Toutes ces déclarations remontent à la crise, très relative, de scepticisme traversée en 1794.

[3] Lettre à Poole de mars 1797 (CL, I, 310).

[4] Th. De Quincey, *Collected Writings*, ed. by D. Masson, 1889, II, 164; Chambers, 4.

[5] *Table Talk and Omniana of S.T. Coleridge*, Oxford, 1917, p. 196; cité dans Beer, p. 279.

[6] F. 75 v.; NB, 259; K. Coburn donne en note les références; tout, ou presque, vient du Livre des Psaumes.

« bowed spirit
Deep inward stillness & a bowed Soul —
Searching of Heart —
Fancy's wilder foragings —
God's Judgment *dallying* — investiture —
retirement
feeble and sore-broken —
disquietness of my heart —
languishing — pour out my soul.
I will open my dark sayings on the Harp !
hasten my escape — inhabit thou his praises —
heritage
Prevent the dawning of the Morn with prayers
My afflicted shouted for Joy — my Weak Ones cried
Aloud
O Lord, thou Lover of Souls
The People of Perdition. »

Coleridge songeait probablement à utiliser dans ses poèmes ces membres de phrases et ces métaphores — la deuxième ligne fut effectivement employée dans *Ode to the Departing Year* [7] — mais il est significatif de les voir graviter autour de deux idées centrales : celle de la misère de l'homme face à la Toute-Puissance divine et celle des contacts nécessaires entre l'homme et Dieu dans le recueillement, l'humilité et la prière, qui sont précisément les thèmes principaux de *Religious Musings, Ode to the Departing Year* et *Fears in Solitude*. La prière semble avoir particulièrement occupé l'esprit de Coleridge à ce moment-là, car elle est le sujet de plusieurs notes qui précèdent [8] et il avait l'intention d'écrire un essai sur la prière [9], où apparaîtraient cinq stades depuis le « poids des infortunes immédiates » qui nous fait nous tourner vers l'invisible jusqu'à l'oubli de nous-même lorsque « l'âme entre dans le Saint des Saints » ; or l'une de ces notes dit simplement :

« Prière [c'est-à-dire : Essai sur la Prière] Parler de ma Mère m'apprenant à balbutier mes premières prières [10]. »

Et il est permis de supposer qu'il ne s'agit pas là d'une simple figure de rhétorique, mais d'un souvenir d'enfance bien précis et que la mère de Coleridge, bien que femme d'intérieur surtout, avait eu sa part dans l'éducation religieuse précoce de son fils.

[7] PW, I, 160 ; vers 6 :
« *With inward stillness and a bowed mind* »
La note 268, qui est du même ordre, se retrouve dans *Fears in Solitude* (PW, I, 263 — vers 196-197). Il est probable aussi que tout cela, comme les emprunts faits aux Sermons de Jeremy Taylor (NB, 272), était destiné à l'essai sur la prière qu'il songeait à écrire.

[8] Voir NB, 239, où il y a déjà une prière, dont Coleridge s'était servi pour prêcher à Mosely, près de Birmingham, en août 1796 (CL, I, 230-233).

[9] NB, 257, 267, 268.

[10] NB, 263 ; voir aussi 750.

Ce qui frappe avant tout, c'est la façon dont cette vision idéaliste et religieuse des choses se présente; elle n'est pas seulement le fruit d'une spéculation philosophique; elle prend la forme d'une expérience vécue, liée intimement aux incidents de la vie et aux fluctuations de la sensibilité. Les derniers vers de *The Eolian Harp* ont un accent de sincérité qui ne trompe pas; renonçant aux thèmes philosophiques de la méditation, pourtant si belle, qui l'occupait, Coleridge se tourne vers sa fiancée assise à ses côtés et conclut :

> « *... sauf quand avec crainte et respect*
> *Je loue le Seigneur — avec une foi qui parle intérieurement,*
> *Lui qui par sa miséricorde et par ses bienfaits m'a guéri,*
> *Homme plein de péché et de misère que j'étais,*
> *Plongé dans l'égarement et les ténèbres et m'a donné à posséder*
> *La paix, cette chaumière et toi, vierge que j'honore en mon [cœur* [11], »

Ici pas plus que dans *Frost at Midnight* [12] ou dans *Hymn before Sunrise in the Vale of Chamouni* [13], le sentiment n'est inspiré par la souffrance ou l'échec; il est l'expression spontanée d'une attitude intérieure admirative et reconnaissante face aux merveilles de la Création, faites pour l'homme, semble-t-il, sans qu'il les ait demandées ou méritées. Toutefois il est vrai, comme le remarquent entre autres H. I. Fausset et H. Fairchild [14], que Coleridge semble se tourner vers la religion surtout dans les moments difficiles, lorsqu'il souffre dans son corps ou sa sensibilité, lorsqu'il se sent envahi par le découragement et le sentiment de son impuissance, au printemps de 1794 lorsqu'il s'est engagé dans l'armée [15], plus tard en 1802 et 1803 lorsqu'il est malade et

[11] PW, I, 102; vers 59-64. La même opposition se retrouve dans *Religious Musings* entre l'homme « centré sur lui-même » et celui qui sait « n'être qu'une partie d'un tout merveilleux » (vers 88-91 et 126-130). Dans une note Coleridge explique que les passions mauvaises, sous l'effet du sentiment religieux, deviennent innocentes et peuvent même servir à l'édification de la vertu; il ajoute : « In the preceding paragraph, agreeably to this truth, we had allegorically narrated the transfiguration of Fear into holy Awe » (PW, I, 112 et note 2).

[12] Vers 58-64 :

> « *...so shalt thou see and hear*
> *The lovely shapes and sounds intelligible*
> *Of that eternal language, which thy God*
> *Utters who from eternity doth teach*
> *Himself in all and all things in himself* » (PW, I, 242).

[13] Notamment vers 54-63 (PW, I, 379).

[14] H.I. Fausset, *Samuel Taylor Coleridge*, p. 248 et H. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry*, p. 296.

[15] Voir les lettres qu'il écrit à ce moment-là à son frère George (CL, I, 64, 65, 67, 71, 78).

prend conscience de la diminution de ses facultés intellectuelles, plus tard encore lorsque, vieillissant, il aura l'impression que sa vie n'a été en grande partie qu'un échec.

On peut considérer, comme le fait H. Fairchild [16], que le sentiment religieux se présente chez lui sous deux aspects : il y a l'humilité du pécheur, conscient de la misère et de l'impuissance de l'homme et il y a l'assurance du philosophe qui affirme l'existence du monde transcendental et l'autonomie de la volonté; il est exact, comme le dit encore H. Fairchild, que, sur un certain plan, les deux aspects étaient irréconciliables; mais sur un autre plan, ce qui nous paraît intéressant est l'effort perpétuel que fit Coleridge pour les concilier, pour réunir les deux voies, faire que la pensée nourrisse l'action, et que l'action incarne la pensée au sein de l'expérience vécue. C'est même à cette expérience, au point d'intersection de la pensée et de la vie, que nous devons les plus belles méditations et les plus beaux poèmes. A la fin de *The Ancient Mariner*, l'invité de la noce s'en va « plus triste et plus sage [17] », parce que le Vieux Marin, en lui racontant son histoire, lui a communiqué ce que lui-même avait appris au cours de sa terrible aventure; or il était nécessaire pour celui-ci de *vivre* cette expérience de l'ignorance, du péché, de la souffrance, du rachat, pour *savoir;* toutes les spéculations philosophiques du monde n'auraient pu lui faire *voir* les choses comme il les a vues au cours de son effrayant voyage. Et dans un passage de *Biographia Literaria*, parlant des années qui suivirent son départ de Cambridge, Coleridge nous dit que

> « sa tête était avec Spinoza, pendant que son cœur entier demeurait avec saint Paul et saint Jean [18]. »

Il faut toutefois se garder d'exagérer l'importance de cette opposition de la raison et du cœur; Coleridge constate son existence sur le plan psychologique, voire moral; il la refuse sur le plan métaphysique. Comme Milton, son grand prédécesseur, qu'il lit

[16] *Op. cit.*, p. 316 : « ...he approaches God both as a miserable sinner and as an immensely self-confident transcendental philosopher, full of proud words about intuition and the autonomy of the will. The two roads never joined despite his best efforts to prove them identical. »

[17] Vers 624-625 :

> « *A sadder and a wiser man,*
> *He rose the morrow morn* » (PW, I, 209).

[18] BL, I, 134. Il s'agit en l'occurrence de résoudre l'antinomie personnalité individuelle et infini de Dieu.

activement et dont il subit fortement l'influence en 1795 et 1796 [19], il considère qu'il y a une seule vérité, et non pas une vérité philosophique et une vérité religieuse séparées.

Aussi voit-on Coleridge s'opposer radicalement à la tradition du rationalisme anglais, né à la Renaissance avec Bacon et Hobbes, qui distinguait la religion, gouvernée par la foi, de la philosophie, royaume de la raison, et ce malgré la grande admiration qu'il avait pour l'auteur du *Novum Organum*. Celui-ci affirmait en effet que

> « si l'on s'imaginait, par l'observation et la recherche dans le monde matériel et sensible, obtenir une lumière quelconque sur la nature ou la volonté de Dieu, on se tromperait dangereusement [20]. »

Or Coleridge ne fit jamais autre chose toute sa vie durant. A ses yeux, religion et philosophie ne sont que des voies différentes conduisant au vrai, qui est d'essence surnaturelle; et la poésie véritable qui est, lui semble-t-il, le meilleur moyen d'accéder à cette vérité, concilie l'un et l'autre. Il ne cessera de s'opposer instinctivement, malgré la puissance de ses moyens intellectuels, à toutes les écoles qui voudraient réduire l'univers aux dimensions de la raison humaine et tendent à éliminer le mystère, le surnaturel, le divin; il acceptera de faire de l'homme la mesure de toutes choses seulement si l'homme est à l'image de Dieu, de faire confiance à son intelligence seulement si celle-ci est le reflet d'une autre intelligence qui la dépasse infiniment et qui, elle, est parfaite [21]; en s'intéressant à l'homme, en observant l'homme, comme lorsqu'il observe la nature, il a l'impression de rencontrer à chaque pas le mystère et le surnaturel; nous retrouvons ici, sur le plan de l'idéalisme comme sur le plan de la sensibilité, le « sentiment du tragique de l'existence » dont parle G. D'Hangest [22]; car nul homme ne peut prévoir les répercussions infinies du moindre de ses actes; la vie déborde bien au-delà des limites de l'espace et du temps que nous voyons à la surface de la terre; le Vieux Marin et ses compagnons vivent dans un monde dont ils perçoivent trop

[19] Comme l'indique K. Coburn (NB, 39 note), le *Gutch Notebook* montre clairement que Coleridge en 1795 lisait les œuvres en prose de Milton et, d'après l'ordre des citations, très probablement dans l'édition Toland, Amsterdam, 1698, dont Charles Lloyd possédait un exemplaire. L'influence de Milton fut grande, non seulement sur l'attitude religieuse de Coleridge, mais aussi sur sa pensée politique.

[20] *The Works of Francis Bacon*, ed. by J. Spedding, 8 vol., Londres, 1879; III, 218.

[21] Il est amusant à ce sujet de le voir à *Christ's Hospital* lire Voltaire et s'enthousiasmer, très momentanément, pour les brillantes « légèretés » du *Dictionnaire Philosophique* (Gillman, 23; CL, I, 78, 197). Il s'était laissé prendre, et ce n'était pas la dernière fois, au plaisir du jeu intellectuel.

[22] *Op. cit.*, p. 148.

tard les virtualités tragiques; ils se meuvent et agissent, comme le commun des mortels, sans se rendre compte que l'équilibre de l'univers peut être rompu par une action apparemment anodine; mais le poète, le penseur se doivent d'avoir des antennes qui leur font pressentir la gravité des choses. Il est oiseux de déclarer avec Pope que « l'étude qui convient à l'homme est celle de l'homme », sans chercher à scruter le mystère de Dieu, car nul ne sait où commence l'homme ni où il finit.

En fait, toute sa vie durant Coleridge restera convaincu que l'intelligence humaine, livrée à ses seules ressources et dans la mesure même où elle peut avoir une existence qui lui soit propre — ce qui, pense-t-il, n'est nullement prouvé — ne peut percevoir du réel qu'une image simplifiée et tronquée, celle que lui présente normalement la faculté inférieure qu'il appelle « *understanding* », ou « *entendement* », une fois familiarisé avec la philosophie kantienne, c'est-à-dire la faculté des concepts, celle qui organise le donné de la sensation suivant la quantité, la causalité et effectue d'autres opérations du même ordre qui ne donnent nullement la clef de la réalité.

La note du *Notebook 21* sur un passage du *De divisione Naturae* de G. S. Erigène montre clairement quelle était la position de Coleridge à cet égard; il loue « l'interprétation hautement philosophique » que donne Erigène du mystère de la Trinité, lorsqu'il

> « affirme que les trois personnes existent seulement en tant que *Relations* discernables — *habitudines* — et déclare que toute la doctrine est une invention et une concession de la théologie destinée à l'intelligence de l'homme, qui est dans l'obligation de *définir* et par conséquent de *personnifier* pour comprendre; et à qui il faut quelque représentation de l'entendement pour maintenir vivante dans le cœur la substance de la foi[23] ».

Sans doute ceci appartient-il à une époque où Coleridge était sur la voie du Kantisme et de la distinction entendement et raison; mais l'essentiel de son idéalisme de toujours est dans cette convic-

[23] « he positively affirms that these three exist only as distinguishable *Relations* — habitudines — and he states the whole Doctrine as an invention & condescension of Theology to the Intellect of man which must *define* and conseq. *personify* in order to understand & must have some phantom of Understanding in order to keep alive in the heart the substantial Faith... p. 10 & 11. a curious confession that we cannot affirm anything of God but as a pia fraus to make our Intellect instrumental to Faith... » (*Notebook 21*, f. 47 v.; NB, 1382; reproduit en partie dans AP, 58). Le passage est cité dans une lettre à Southey de juillet 1803 (CL, II, 954); il est emprunté à *De Divisione Naturae*, Oxford, 1681, p. 8, 10 et 11; l'exemplaire se trouve actuellement au British Museum; il comporte quelques annotations marginales de Coleridge allant dans le même sens que le commentaire ci-dessus.

tion profonde que la réalité de l'univers est un mystère insondable pour l'intelligence de l'homme, tout au moins sous sa forme habituelle, telle qu'elle se présente chez le physicien ou le chimiste.

On peut dire que toute la pensée de Coleridge peut s'expliquer par cette attitude essentiellement ouverte, et non limitée à l'intelligence humaine, face à ce que l'univers comporte d'inconnu et de surnaturel. Il ne cessera de s'opposer au matérialisme scientifique de l'époque non en tant que tel — il s'intéressera au contraire passionnément aux découvertes de son temps — mais dans la mesure où celui-ci prétend tout expliquer et, dans ce qui deviendra plus tard l'utilitarisme, fournir à l'homme une règle de vie. D'instinct, il se tournera vers les philosophies qui sauront respecter ce mystère, entre autres le platonisme et le néo-platonisme, et ne prétendront pas le réduire aux dimensions de l'homme.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre le fameux passage de *Biographia Literaria* où l'auteur tente de démontrer qu'il n'est « ni possible ni nécessaire » pour tous les hommes d'être philosophes :

> « La première ligne de collines qui entoure l'étroite vallée de la vie humaine constitue l'horizon de la majorité de ses habitants. Sur ses crêtes le soleil de tous les jours naît et disparaît, les étoiles montent et en les touchant s'évanouissent. La plupart des hommes ne connaissent qu'imparfaitement cette première ligne de collines. Les sommets en sont trop souvent cachés par les brumes et les nuées qui montent des marais en friche que bien peu ont le courage ou la curiosité d'explorer. Pour la multitude du fond de la vallée, ces vapeurs apparaissent tantôt comme de sombres régions habitées de forces terrifiantes où personne ne saurait pénétrer impunément, tantôt parées d'une lumière resplendissante et de couleurs qui ne sont pas les leurs comme les demeures merveilleuses du bonheur et de la puissance. Mais de tous temps il y a eu quelques hommes qui, mesurant et sondant les rivières de la vallée au pied de leurs chutes les plus reculées et les plus inaccessibles, ont appris que les sources devaient en être beaucoup plus haut et beaucoup plus à l'intérieur du pays; quelques hommes qui même dans les eaux calmes ont détecté la présence d'éléments que ni la vallée ni les montagnes environnantes ne semblaient contenir ou pouvoir offrir [24]. »

Malgré une certaine incohérence dans les images que Coleridge devait sévèrement juger à la fin de sa vie [25], ce beau passage définit fort bien les trois attitudes possibles pour l'exercice de l'intelligence chez les hommes. Il y a ceux qui se contentent de vivre dans le monde de la sensation qu'organisent les facultés psychologiques

[24] BL, I, 165-166.

[25] « ...I should not believe that I had been guilty of so many hydrostatic Bulls as are contained in this unhappy allegory or string of metaphors ! » (BL, I, 266, note).

élémentaires; c'est le monde « des allées et venues innombrables de la vie » sur la place du village dans *Frost at Midnight*, celui de la noce, de ses invités, de sa musique dans *The Ancient Mariner*. Il y a ceux qui, dans les formes rudimentaires de la religion, se font une image fruste des régions inconnues en fonction de la peur ou des espoirs qu'ils éprouvent. Et il y a l'élite des grands esprits qui savent voir même « dans les eaux calmes » de l'existence quotidienne les signes d'un monde infiniment plus vaste et plus beau, ceux qui perçoivent la présence du surnaturel dans les menus faits de tous les jours.

La nature même de l'homme est complexe; elle n'est pas semblable à celle « des feuilles sur l'arbre, du papillon dans le jardin, des petits oiseaux au printemps » qui suivent la loi de leur développement; il y a au contraire chez l'homme « une sagesse qui s'oppose aux impulsions nées de la nature » et qui fait que lui ne peut aveuglément « cueillir lorsqu'il est temps les roses de la vie [26] ». Sans doute cette sagesse devrait-elle régner sans conteste sur l'ensemble de la personne; mais ici encore nous retrouvons le mystère :

« l'âme et le corps forment un imbroglio sans nom [27]. »

Les matérialistes tentent d'appliquer les méthodes des sciences physiques à l'étude de l'âme; mais ils se trompent lourdement; en refusant « d'admettre le côté mystérieux de notre nature », ils ne font qu'accroître le mystère. « Il n'est rien », disent-ils, « de mystérieux dans les nerfs, dans les yeux »; soit; mais comment expliquer que les nerfs puissent servir de véhicules à la pensée ? puissent « penser » ? Ces pseudo-savants ne font « qu'agiter les sédiments déposés au fond de la source transparente et ainsi tout rendre opaque [28] ». Au lieu de prendre les choses par en bas, il serait préférable de les prendre par en haut et tenter d'expliquer les mouvements du corps par les fluctuations de l'âme; une cita-

[26] NB, 626 (date approximative : janvier 1800). « We sparkle an hour & then we go out — Pluck thou the Rosebuds while they are growing then — etc. etc. Do you not think so ? should perhaps, were it not for the thinking so. Had this been our Nature, we should all do so, & could not otherwise — as the Leaves on the Tree, the Butterfly in the garden, the Small Birds in early Spring. — But a wisdom that is opposed to an action from the Nature of the Wisdomist is either Derangement or supposes a higher Nature. »

[27] NB, 1304 : « Body and soul, an utterly absolute Mawwallop. »

[28] NB, 920 (mars 1801); AP, 14. « Materialists unwilling to admit the mysterious of our nature make it all mysterious nothing mysterious in nerves, eyes etc... but that nerves think etc... — Stir up the sediment into the transparent water & so make all opaque. »

tion de Kenelm Digby, soigneusement relevée dans le *Notebook 21*, nous apprend que

« chaque passion, disent les médecins, a un pouls distinct[29] »;

et à travers les écrits des contemporains, notamment ceux de Beddoes, Coleridge s'efforcera de trouver des exemples de ce genre où l'âme semble agir sur le corps — ample confirmation de l'impossibilité où l'on se trouve d'expliquer l'âme par le corps.

Un passage de *Religious Musings* illustre bien la vision qu'a l'auteur de l'homme et du monde :

> « *Il est un seul Esprit, un Esprit omniprésent,*
> *Omnifique. Son nom très saint est l'Amour,*
> *Vérité aux effets sublimes ! de cette vérité*
> *Quiconque nourrit et sature son âme avec constance*
> *Echappe à son étroite orbite particulière*
> *En un bienheureux envol...*[30]. »

Le sublime de l'homme est de prendre conscience de son appartenance à ce grand Tout[31]; sa déchéance est de se laisser « fasciner par des babioles, aveugler par de vains désirs », de prendre « son moi misérable pour le centre de l'univers[32] ».

L'activité de l'homme, comme le dit une citation du *Novum Organum* de Bacon relevée en mars 1801 dans le *Notebook 21*, « s'est proposé des tâches mesquines et superficielles » et « ce qui est pire que tout, cette mesquinerie se manifeste avec orgueil et arrogance[33] ». Aussi « le pédantisme de l'athée » était-il une des idées familières de Coleridge; par là il entendait l'étalage d'une fausse supériorité intellectuelle, chez Godwin, par exemple, qui dans la conversation ne manquait pas de railler comme une superstition vulgaire l'idée d'une présence divine dans l'univers; mais Godwin « n'était pas grand-chose dans le domaine de l'intelligence[34] ». En 1796, au contraire, Coleridge se donne beaucoup de mal pour convertir Thelwall par lettres; Newton, Locke et Hartley, dit-il, sont venus à la religion chrétienne « après d'intenses investigations, précédées chez chacun d'eux par l'incroyance[35] »; et une

[29] NB, 1005. K. Coburn donne la référence : *A Treatise on Bodies*, 1645, ch. 35, p. 377. L'idée sera utilisée, bien entendu, pour les études de métrique (cf. BL, 56).

[30] PW, I, 113; vers 105-110.

[31] *Ibid.*, vers 126-128.

[32] *Ibid.*, vers 146-152.

[33] *Novum Organum*, Liber I, Aph. LXXXVIII; NB, 913 et note.

[34] « God bless him, to use a vulgar Phrase » — « this is a quotation from Godwin, who used these words in conversation with me & Davy — the pedantry of atheism tickled me hugely. — Godwin is no great Things in Intellect » (Lettre à Southey du 19 décembre 1799; CL, I, 549).

[35] CL, I, 280; lettre à Thelwall du 17 décembre 1796.

fois de plus il résume ce qui lui paraît l'essentiel de « la religion qu'enseigna le Christ » ; à savoir que

> « premièrement, il existe un Père omniprésent, d'une puissance, d'une sagesse et d'une bonté infinies, en qui nous nous mouvons tous et avons notre être. Et deuxièmement... que nous ne périssons pas complètement après la mort, mais continuons à vivre en possession des conséquences et des effets naturels des habitudes formées sur terre, qu'elles soient bonnes ou mauvaises [36] ».

En 1803, une dispute mémorable et « des plus désagréables » l'oppose à Hazlitt, alors que celui-ci séjournait à Keswick et s'était permis de parler « si irrévérencieusement, si méchamment de la sagesse divine » qu'il en fut bouleversé ; ce qui peina surtout Coleridge fut de voir Wordsworth prendre le parti de Hazlitt :

> « Cher William, note-t-il dans le *Notebook 21*, pardonne le pédantisme chez les autres et évite le chez toi, évite de railler le pédantisme chez les hommes bons qui défendent une cause bonne et de devenir un pédant toi-même au service d'une mauvaise cause... [37]. »

Et, lisant en 1797 un passage des *Sermons* de South où l'apôtre Thomas est pris comme exemple des incrédules qui ne voient pas plus loin que ce qui tombe sous les sens, Coleridge note simplement :

> « Escargots de l'intelligence qui voient seulement avec leurs cornes [38]. »

C'est dans ces limites de l'intelligence humaine face au mystère de l'univers qu'il faut chercher l'explication de l'opposition — toujours plus ou moins présente à l'esprit de Coleridge — entre les spéculations philosophiques et la certitude poétique ou religieuse. On la rencontre dans *The Eolian Harp*, avec le retour, à la fin du poème, à une rigoureuse humilité chrétienne, dans *Dejection*, où les « recherches abstruses » sont présentées comme un jeu desséchant pour l'âme et la personne tout entière, mais aussi dans nombre de passages où elle n'est pas aussi clairement formulée, comme dans la description du « bon Ermite » de *The*

[36] *Ibid.* Coleridge conclut : « This is the Christian Religion & all of the Christian Religion. »

[37] NB, 1618. Il y a quelque chose de pathétique dans cette façon de s'adresser directement à Wordsworth dans une note de ses carnets que Coleridge destinait à son usage personnel.

[38] « Snails of intellect, who see only with their Feelers » (NB, 328 ; AP, 6). K. Coburn cite le passage de R. South, *Sermons Preached upon Several Occasions*, 1737, V, 166.

Ancient Mariner [39], qui s'agenouille sur la mousse de la forêt à l'aube, à midi et le soir; c'est cet homme simple, qui puise son assurance morale dans une foi sans complication, qui « absoudra l'âme » du vieux marin et « effacera le sang de l'albatros... »

Très tôt, nous trouvons notée dans le *Gutch Notebook :*

> « la profonde et sombre perplexité où nous laissent les controverses métaphysiques [40] »

et dans la souffrance, dans la maladie ces controverses ne sont d'aucun secours, comme Coleridge l'écrit dans une lettre à Benjamin Flower en décembre 1796 :

> « Mes subtilités philosophiques et mes théories métaphysiques gisaient à mon côté aux heures d'angoisse comme des jouets près du lit d'un enfant gravement malade. Puisse Dieu continuer à éprouver mon âme, à la courber à terre, jusqu'à ce qu'aient entièrement disparu l'orgueil et l'assurance laodicéenne de la raison humaine; et avec une conviction sans cesse accrue, je m'écrie : ô mon Ame, tu es indigente, misérable, pauvre, aveugle et nue... [41]. »

Certes, il s'agit là d'un sentiment qui n'a rien d'original et qui relève de la tradition chrétienne tout entière; mais il nous paraît avoir été authentiquement vécu par Coleridge, même lorsque, comme c'est le cas ici, les images employées pour le décrire ont été empruntées à des penseurs ou des théologiens [42]. Des écrivains tels que Plotin, Proclus, Boehme, Jeremy Taylor n'ont pas été pour lui des *sources* à proprement parler; leur expérience correspondait à la sienne propre et on le voit s'empresser de noter dans les carnets tout ce qui vient confirmer ce qu'il avait personnellement éprouvé de la façon la plus directe. Comme le dit R. Haven dans un récent article [43], Coleridge n'avait pas besoin de « sources »

[39] PW, I, 206; vers 508-538.

« *This Hermit good lives in that wood*
Which slopes down to the sea...
He kneels at morn, and noon, and eve —
He hath a cushion plump :
It is the moss that wholly hides
The rotted old oak-stump » (vers 514-522).

[40] NB, 27 (fin 1795).

[41] CL, I, 266. Dans cette lettre, écrite à B. Flower après la mort de sa fille, Coleridge raconte également la tragédie survenue deux mois plus tôt dans la famille de Lamb.

[42] Voir NB, 182 : « Our quaint metaphysical opinions in an hour of anguish like playthings by the bedside of a child deadly sick. » Note prise à la lecture de Jeremy Taylor, *Supplementary Sermon III* (référence donnée par K. Coburn).

[43] « Coleridge, Hartley and the Mystics », JHI, oct.-déc. 1959, p. 487, « So far as the nature of mystical experience itself is concerned, he did not require any source; it was part of his own experience. » Voir également le chapitre intitulé « *The Truth in Christ* », dans Beer, p. 76-98.

en ce domaine; il s'agissait d'une expérience incommunicable qui ne pouvait être ni expliquée ni interprétée de l'extérieur.

Les lettres, les carnets, les poèmes laissent apparaître un sentiment sincère de respect et d'amour pour la personne du Christ. Dans la lettre contrite écrite à son frère George en mars 1794 où il confesse avoir lu « non sans plaisir les légèretés de Voltaire et les raisonnements d'Helvétius », Coleridge ajoute :

> « ... mais mon cœur me contraignait à admirer la beauté de la Sainteté que nous présente l'Evangile, me contraignait à *aimer* ce Jésus que ma Raison (ou peut-être mes raisonnements) ne me permettait pas *d'adorer* [44] »

et dans la longue lettre de décembre 1796 où il tente de convertir Thelwall, après avoir souligné la beauté des textes sacrés qu'il oppose à la mythologie gréco-latine, il défend longuement la morale chrétienne, fondée sur l'amour sans égoïsme du prochain, qui permet d'aimer les hommes pour eux-mêmes et non pour l'agrément que peut comporter leur présence :

> « Si l'incrédulité ne conduit pas à la sensualité, ce que j'ai vu se produire dans presque tous les cas sauf le vôtre, elle ne manque pas de tuer tout respect pour les personnes dont la présence se fait désagréable par suite des infirmités de la maladie ou la décrépitude de l'âge [45] »

et, après avoir rappelé les vertus chrétiennes traditionnelles, il conclut :

> « Le christianisme considère la morale comme un moyen — il trouve l'homme vicieux et insensible aux motifs d'action d'un ordre élevé; et graduellement il le conduit, ou tout au moins s'efforce de le conduire, jusqu'aux sommets de la Vertu désintéressée — là où, selon les facultés et les forces qui sont en lui, il est parfait « comme notre Père dans les cieux est parfait » [46]. »

A cet idéal dépouillé, Coleridge devait toujours rester fidèle, même au temps de ses sympathies unitariennes; et si, comme nous le verrons, il conçut à ce moment-là quelques doutes sur la divinité du Christ, il ne cessa d'admirer les vertus de celui que dans *Religious Musings*, écrit la veille de Noël en 1794, c'est-à-dire au début de son radicalisme politique et religieux, il appelle le « Galiléen méprisé »; en lui il voit « une splendeur plus lumineuse que le flamboiement des anges », car :

[44] CL, I, 78.
[45] *Ibid.*, I, 281.
[46] *Ibid.*, I, 283.

« ... *l'Invisible immense*
(Qui n'est perçu que par des symboles)
Brille d'un éclat particulier et insurpassé
Sur le visage du Juste opprimé
Lorsque, indifférent à ses propres souffrances, le saint martyrisé
Verse des larmes pour son oppresseur [47]. »

Plus tard, au moment où il se sépare du socinianisme et le réfute, il ira plus loin; il en vient à considérer que l'exemple du Christ, si noble soit-il, n'est pas tout et qu'une mystérieuse régénération de l'homme est opérée par l'acceptation des souffrances subies sur la croix; c'est quelque chose, écrit-il à son frère George en juillet 1802, qu'il ne comprend pas, mais dont il éprouve le besoin profond au plus intime de sa nature [48].

Le Christ, comme le dit un passage des *Sermons* de R. South relevé dans le *Notebook 21* [49], est le « grand soleil de la Justice, qui connut un lever resplendissant après un coucher rouge, de couleur sang »; et il est certain que dans *The Ancient Mariner* le soleil prend de façon plus ou moins explicite cette signification symbolique, en particulier dans les deux vers fameux :

« Nor dim nor red, like God's own head,
The glorious Sun uprist. »

La chute du Vieux Marin, ses souffrances, son rachat reproduisent, à une echelle réduite (celle de l'homme) la passion du Christ et sa résurrection; aussi au moment de l'épreuve, après le meurtre de l'oiseau, lorsque le bateau est pris par le calme plat, est-ce le soleil « couleur de sang » qui se trouve « juste au-dessus du mât, pas plus grand que la lune [50] »; il annonce les épreuves à venir.

La haute idée que Coleridge se faisait de l'idéal chrétien n'est pas sans certaines résonances puritaines; et ici l'influence de Milton dut venir renforcer les tendances du tempérament et l'empreinte du milieu familial. Tout en s'appuyant sur la psychologie de l'homme pour justifier la foi, il ne cessa de tendre vers un sentiment religieux conçu dans toute sa pureté, dépouillé de tout

[47] PW, I, 109; vers 9-14.

[48] CL, II, 807.

[49] NB, 327 : « Christ, the great Sun of Uprighteousness, & Saviour of the World, having by a glorious rising after a red & bloody setting, proclaimed his Deity to men & angels... » En note, K. Coburn fait l'historique du rapprochement entre d'une part les *Sermons* de South et *l'Origine de tous les cultes* de Dupuis et d'autre part les vers 97-98 de *The Ancient Mariner* que nous citons.

Voir Lowes, p. 232-233; R.C. Bald, « Coleridge and The Ancient Mariner », *Nineteenth Century Studies*, ed. H. Davis, Ithaca, N.Y., 1940, p. 2-3; Beer, p. 109, 119, 213.

[50] PW, I, 190; vers 107-110.

motif égoïste, où l'amour du Bien souverain ne serait pas le fruit des « moteurs de l'espoir et de la crainte[51] ». Ce refus de tout compromis avec des motifs bassement humains apparaît surtout au cours des années 1795-1796, à l'époque des *Bristol Lectures* et du *Watchman;* l'Eglise romaine avec son apparat, l'importance qu'elle donne aux formes extérieures du culte reste la « prostituée de Babylone »; et au cours de la tournee qui, en janvier 1796, conduisit Coleridge de Bristol à Sheffield, il refusa de prêcher autrement que vêtu « d'une veste bleue et d'un gilet blanc[52] »; une seule fois, à Birmingham, il dut accepter, avec mortification, de revêtir la robe sombre des hommes du clergé[53].

Même en 1802, alors qu'il avait rejeté l'extrémisme socinien des unitariens, il condamne dans une lettre à J. P. Estlin « l'idolâtrie » non seulement des prélats de Rome, mais aussi « d'une grande majorité de protestants » :

> « Si les mots ont un sens, les Quakers et les Unitariens me semblent être les seuls chrétiens qui soient totalement exempts d'idolâtrie — et même chez eux, j'ai parfois l'impression pénible que certains Unitariens font trop une idole de leur Dieu unique — Même l'adoration d'un seul Dieu devient de l'idolâtrie, selon moi, lorsqu'à la place de l'Etre Eternel et Omniprésent, en qui nous vivons, nous nous mouvons et *en qui nous avons* notre être propre, nous installons un Jéhovah déterminé, paré des attributs *anthropomorphiques* du Temps et de la Pensée échelonnée dans le temps — et lorsque nous nous le représentons comme une Personne *de qui* nous avons reçu notre être. La tendance à l'idolâtrie me semble être à la racine de tous nos vices humains — elle est notre péché originel... »

et après avoir rappelé que Dieu étant esprit doit être adoré comme esprit, il conclut :

[51] Cf. NB, 872, où est relevée l'anecdote suivante, empruntée à Jeremy Taylor, Sermon XII, dans *The XXVII Golden Grove Sermons* : « he met a grave Matron on the way with a fire in one hand and water in the other : and... asked her what those symboles meant and what she meant to do with her fire and water. She answered, my purpose is with the fire to burn Paradise & with my water to quench the flames of Hell that men may serve God without the incentives of hope and fear & purely from the love of God. » Cf. BL, I, 69 note (Référence et texte donnés par K. Coburn dans NB, 872 note).

[52] « I set off on a tour to the North, from Bristol to Sheffield, for the purpose of procuring customers, preaching by the way in most of the great towns, as an hireless volunteer, in a blue coat and white waistcoat, that not a rag of the woman of Babylon might be seen on me » (BL, I, 114-115). L'opposition puritaine à l'église établie se retrouve dans les lettres passionnées écrites à Southey à l'automne de 1795, au moment où celui-ci abdique les principes de la pantisocratie et décide d'entrer dans les ordres (CL, I, 158, 166).

[53] Lettre à J. Wade du 2 février 1796 (CL, I, 180).

> « J'approuve complètement et adopte sans réserves la religion des Quakers, mais éprouve la plus grande antipathie pour leur *secte* et l'idée qu'ils se font de leur propre religion. Par Quakerisme, j'entends les opinions de George Fox plutôt que celles de Barclay, qui fut le saint Paul du Quakerisme [54]. »

Une note de 1803 du *Notebook 21* confirme cette sympathie pour la doctrine des Quakers; Coleridge, qui avait en projet une vie de George Fox, rapproche les Quakers des bardes gallois en lesquels il voit leurs prédécesseurs; eux aussi refusaient de porter les armes et de prêter serment. Et une autre note légèrement postérieure fait des réserves identiques quant aux membres de la secte et blâme les Quakers de ne connaître aucune « gradation dans les sentiments », comme celle, souhaitable, que l'on rencontre entre les membres plus ou moins proches d'une même famille; il reproche aux Quakers d'être tout d'une pièce, d'être souvent

> « comme chez C. Lloyd, comme dans l'Enfer de Milton, soit tout glace, soit tout feu tout flammes — sans climat intermédiaire [56]. »

Cette haute idée de la pureté du sentiment religieux n'allait pas sans les exigences morales correspondantes; elle s'accompagnait du souci constant d'une vie morale située au même diapason; les lettres, les carnets font apparaître une conscience délicate, jamais satisfaite, souffrant douloureusement de l'écart qu'elle perçoit entre la réalité médiocre de ce qui s'accomplit et l'idéal élevé sur lequel elle a les yeux fixés. Coleridge se reproche dès Cambridge et dès l'épisode malheureux de son engagement dans l'armée [57] d'avoir laissé inutilisés les dons qu'il avait reçus de son créateur, d'avoir perdu son temps; et l'on voit naître un sentiment de culpabilité qui se fera de plus en plus net avec l'âge. Conscient de la mission qu'il avait à remplir, le poète se reprochera amèrement d'avoir laissé tant d'ouvrages, importants à ses yeux, à l'état de projet, de n'avoir pu mener à bien tant d'autres qui, comme le *Magnum Opus*, demeurent à l'état de notes fragmentaires et de plus ne cessera de penser à son asservissement au laudanum comme au grand péché de sa vie, parce qu'il a tué en lui les facultés reçues pour accomplir sa mission: la honte qu'il éprouve

[54] CL, II, 893.

[55] « N.B. to examine the proofs of the antiquity of Welsh Bardism, as a System of Quakerism; & if it have really existed in its present State anterior to George Fox... » (NB, 1956).

[56] NB, 1637.

[57] Voir les lettres à G.L. Tuckett, George Coleridge, James Coleridge de février 1794 (CL, I, 62, 63, 65, 67).

à cet égard lui fait naïvement écrire λαυδανυμ ou γυιλτ même dans ses notes privées, comme s'il craignait quelque lecteur indiscret incapable de déchiffrer les caractères grecs [58].

Les beaux vers de *To William Wordsworth*, écrits en janvier 1807, dans la nuit où Wordsworth lui lut *The Prelude*, le grand poème auquel il avait tant travaillé et qu'il venait d'achever avec bonheur, expriment admirablement ce regret des valeurs perdues, rendu plus sensible par la comparaison avec la solidité morale et la fécondité de Wordsworth :

« Ah ! comme j'écoutais le cœur perdu,
Je sentis renaître en mon être les battements d'autrefois;
Et de même que la vie revient au noyé,
La joie de vivre, en se rallumant, ranima une série de souffrances
Douloureux élancements de l'amour, se réveillant comme un [enfant
Qui s'agite, avec un grand cri dans le cœur;
Les craintes, nourries d'elles-mêmes, qui évitaient le regard [de l'espoir;
Et l'espoir qui osait à peine se distinguer de la crainte;
Le sentiment de la jeunesse enfuie, de la maturité arrivée en [vain,
Du génie accordé, du savoir conquis en vain;
Et tout ce que j'avais cueilli au sein des bois sauvages,
Tout ce qu'un patient labeur avait édifié, et tout
Ce qui avait fleuri dans la communion avec toi — tout n'était [que fleurs
Répandues sur mon cadavre et portées sur ma bière
Dans le même cercueil, pour la même tombe [59]. »

Est-il permis de voir en Coleridge un mystique ? Certainement pas dans le sens que l'on donne au mot lorsqu'on parle des grands mystiques comme saint Bonaventure. Chez Coleridge, le sentiment religieux ne supprimait jamais complètement le désir de savoir par les voies les plus naturelles de l'intelligence et de la raison; il avait un tour d'esprit beaucoup trop philosophique et spéculatif pour s'absorber dans des démarches purement contemplatives où les investigations de l'intellect n'ont point place. Mais Coleridge était un mystique dans le mesure où il percevait le divin dans les

[58] NB, 1681 : « ... tho' I had taken a considerable Quantity of λαυδανυμ » (novembre 1803). Cf aussi NB, 1823 : « of course while I was at it was inebriated with its fumes + ΩPM... » (janvier 1804).

Cf. aussi la note marginale dans *Allgemeine Naturgeschichte*, de G.H. Schubert, Erlangen, 1826 : « Next to that, to which there is no Near, the γυιλτ and the avenging Daemon of my Life... » Cette note, rédigée dans les dernières années de la vie de Coleridge, a été publiée par J. Aynard : « Notes inédites de S.T. Coleridge » (RLC, 1922, p. 298).

[59] PW, I, 407; vers 61-75.

moindres incidents de la vie quotidienne, dans la mesure où il pensait que l'homme, par ces humbles démarches que Wordsworth appelait :

> « ... *de petits gestes, anonymes et oubliés,*
> *De bienveillance et d'amour* [60] »

s'inscrivait dans le plan surnaturel de l'univers, contribuait à l'édification d'un monde où l'homme collaborait avec son créateur.

Dans cette vision religieuse du monde, il n'y a pas place pour la crainte puritaine, pas place pour l'obsession du péché; la mission divine de l'homme lui impose des devoirs; mais la création, telle qu'elle a été voulue par Dieu, a été bien faite; et l'homme peut s'abandonner à son destin, s'il se conforme aux normes qui lui sont révélées, avec un optimisme confiant. Au début de sa vie surtout, Coleridge aimait à se déclarer « optimiste ». En se rangeant du côté de l'omnipotence de Dieu, l'homme n'a rien à craindre, il est sûr de gagner la bataille [61]; d'ailleurs optimisme et nécessitarisme sont associés; dans un monde où l'homme est psychologiquement déterminé, il n'y a plus place pour la responsabilité et par conséquent pour le châtiment [62]; plus tard, à une époque où le déterminisme a été abandonné, la pensée se précise; elle devient source de réconfort, d'abandon à la sagesse et à la toute-puissance divine. Une note d'août 1803 déclare :

> « J'étais extrêmement déprimé, en fait en proie à un désespoir sans mélange, et prenais sans courage quelque nourriture, quand je me mis à penser à mes Dents, aux Dents en général — à la Langue — à la présence manifeste des *moyens* et des *fins* dans la nature / je ne saurais exprimer quel viril réconfort + des résolutions religieuses je tirai de ces pensées — C'était les derniers jours d'août 1803. Je regrette de n'avoir pas retenu le jour et l'heure exacte [63]. »

[60] « *His little, nameless, unremembered acts*
Of kindness and of love » (*Tintern Abbey*, vers 34-35).

[61] NB, 22 : « Optimist — by having no will but the will of Heaven, we call in Omnipotence to fight our battles ! » (1795). Le même argument est repris dans *The Watchman*, du 19 avril 1796, où il est dit, à propos de la guerre d'indépendance de l'Amérique, « that rebellion to tyrants is obedience to God; and that they therefore who struggle for freedom fight beneath the banners of omnipotence » (passage cité par K. Coburn, NB, 22 n.).

[62] Lettres à Southey de décembre 1794 (CL, I, 145), d'août et novembre 1795 (*ibid.*, 159 et 168); lettre à Thelwall d'avril 1756 : « A Necessitarian, I cannot possibly disesteem a man for his religious or anti-religious Opinions — and as an *Optimist*, I feel diminished concern » (*ibid.*, 205).

[63] NB, 1512. Il est curieux de rapprocher de cette note une autre qui date de décembre 1803 et dans laquelle, s'inspirant de J.F. Blumenbach, *Handbuch der Naturgeschichte*, Göttingen, 1799, Coleridge défend le *Paresseux* contre la description sévère qu'en donne Buffon dans son *Histoire Naturelle* (NB, 1738).

Plus que le finalisme emprunté au déisme du XVIII[e] siècle et plus particulièrement à Buffon, ce qui est intéressant dans cette note est l'émotion vécue, le pathétique effort pour se replacer dans un univers qui prend un sens seulement dans une perspective religieuse — et ce sans rien de la sombre vision calviniste à laquelle Coleridge resta toute sa vie foncièrement opposé [64].

Chez lui, le sentiment religieux, profond et sincère, fondé sur une représentation essentiellement idealiste de l'univers, s'associait à une grande largeur de vues en ce qui concerne les dogmes, pendant la première partie de sa vie tout au moins; c'est cette largeur de vues qui fit de lui pour un temps un unitarien, à l'époque de ses jeunes enthousiasmes révolutionnaires. Il écrit à J. P. Estlin en juillet 1797 que « son intelligence refuse d'accepter jusqu'à maintenant les rites et les sacrements », bien qu'il n'ait constaté « aucun effet funeste chez les Dissidents qui les emploient [65] »; en fait ses enfants ne furent pas baptisés avant novembre 1803 [66]. Coleridge voyait dans ces pratiques des détails accessoires qui n'étaient pas la partie « véritable et vitale du christianisme », mais l'occasion funeste pour la folie et l'intolérance des hommes de déchaîner des persécutions [67].

Il préfère pour l'éducation des enfants les « auteurs polis » aux théologiens, même s'il s'agit de Jeremy Taylor qu'il aimait tant [68]; il ne croit pas à l'éducation par les sanctions, les exhortations, les récompenses, car à ses yeux la « pure vertu » doit avoir suffisamment d'attrait pour être un motif d'action malgré la douleur et les mille désagréments qu'elle peut comporter; sur ce point, il s'oppose non seulement, en 1803, à l'associationisme de Hartley, mais encore, comme le remarque K. Coburn, aux ouvrages éducatifs de Maria Edgeworth [69].

Un certain humour irrévérent, voire insolent, vient çà et là égayer les *Notebooks*, et l'on croit alors entendre le ricanement du diable qui, du fond du ravin de Borrodale, répond à la cloche des matines du château de *Christabel* [70]. C'est avec un malicieux sourire qu'il note l'épisode amusant qui s'était produit précisément dans la région de Tryermaine; un certain John Slee, quaker et professeur de mathématiques à l'école de Kendal, avait, aidé de ses élèves, joué un bon tour aux habitants de Mungrisdale en

[64] Cf. H. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry*, III, 274.

[65] CL, I. 337.

[66] Le 8 novembre, selon Dorothy Wordsworth (WL, I, 347).

[67] « Baptism & Lord's Supper — & to see all the Massacres attached to these — & other — & what more other / & whether *any* of them are of the *vital* or *true* parts of Christianity... » (NB, 1516). Voir aussi NB, 1543.

[68] NB, 128, 803.

[69] Voir NB, 1713 et note.

[70] PW, I, 227; vers 357-359.

décrochant la cloche de la chapelle qu'il était allé enterrer, malgré son poids énorme, dans un bois voisin [71]. Le même ton enjoué et légèrement satirique se retrouve dans la fantaisie intitulée *The Devil's Thoughts,* poème écrit en 1799 en collaboration avec Southey et publié de façon anonyme dans le *Morning Post* du 6 septembre; on y voit en particulier le démon retrouver « une de ses vieilles connaissances » à une réunion méthodiste et lui adresser un salut amical [72].

Ce ne sont là que bagatelles qui, loin d'enlever quoi que ce soit à la vie intérieure profonde du poète, ne font que souligner son désir de distinguer l'esprit et la lettre et d'éviter que celle-ci ne tue celui-là :

> « En prêchant hier sur la Foi », écrit-il à Poole en août 1796, « j'ai déclaré que la Foi était infiniment meilleure que les œuvres — comme la cause est plus grande que l'effet — et comme le cœur qui aime est d'une bien plus grande valeur que la bienveillance qu'il suscite naturellement et *nécessairement...* [73] ».

C'est dans l'âme de l'homme, qui inspire toutes ses actions, qui gouverne ses sentiments, qu'il faut chercher, pense-t-il, la seule réalité valable [74]. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la conclusion de *The Ancient Mariner :*

> « Celui qui prie le mieux de tous est celui qui aime le mieux [75]. »

Il convient de chercher en toute occasion le principe intérieur, et non les manifestations imparfaites, partielles, déformées de ce principe. Les miracles ne sont pas des preuves, car ils ne sont que des manifestations extérieures; et l'homme devrait regarder en son âme plutôt qu'en dehors de lui [76]; ils ne sont que la substance de la foi; mais s'il n'y avait pas la flamme de la foi, ils ne serviraient pas à l'alimenter [77].

[71] NB, 795 : « Isaak Ritson with Slee & others carried off the Bell of Grisdale Chapel & buried it among stones in woody Park. They took it down on a ladder, it made a Hole in the Earth / weighed 14 Stone / hummed the folks & sent them to seek for it in strange places. »

[72] PW, I, 322; vers 46-53.

[73] CL, I, 230.

[74] Cf. NB, 700 : « Instead of outward actions to bring [our] inmost Thoughts into Front. Milt-Apol. » La citation est empruntée à *An Apology against Smectymnuus* de Milton et comme le remarque K. Coburn pourrait servir d'épigraphe à *Biographia Literaria,* et aussi, pourrait-on ajouter, au *Prélude* de Wordsworth.

[75] PW, I, 209; vers 614. Cf. *supra,* chapitre II, note 321.

[76] Lettre à George Fricker; CL, II, 1189.

[77] « ...the beautiful Fuel of the Fire of Faith / the fire must be preexistent, or it is not fuel... » (NB, 1247).

Or à l'origine de ce principe intérieur, il y a l'amour, qui fait sa force, qui lui donne la vie; l'amour

> « qui est aux diverses passions et facultés de l'âme ce que la musique est aux diverses variétés du son [78] ».

Nécessaire au bonheur et à l'équilibre moral de l'homme [79], l'amour est nécessaire également à toute perception intellectuelle; il ne saurait y avoir de compréhension véritable sans sympathie du sujet pour l'objet de sa connaissance; ceux qui n'éprouvent pas cette sympathie sont condamnés à rester à la surface des choses :

> « Hazlitt a commis l'erreur habituelle des gens qui observent sans aimer. Apercevant une faiblesse à la surface d'un caractère, il n'a fait aucune place à la force qu'il pouvait y avoir en lui; et bien que percevant une force déterminée (comme chez Wordsworth) il serait assez enclin à faire la part des faiblesses non perçues, mais supposées certainement exister... [80]. »

Il y a chez l'homme « un indicible réconfort » à se sentir compris, à sentir à ses côtés la présence d'un autre qui partage ses sentiments et éventuellement excuse ses fautes parce qu'il remonte à leurs sources et peut partager les mouvements de l'âme qui sont à leur origine; et ce besoin est particulièrement vif chez les criminels [81]. Les hommes au cœur bon aiment voir chez les autres les qualités qu'eux-mêmes possèdent; les pharisiens au contraire éprouveront de la joie à constater chez autrui la présence d'un vice qui, par contraste, fera ressortir une de leurs propres vertus [82]. Aussi en 1803, au moment où il s'oriente définitivement vers le Kantisme, Coleridge fera-t-il d'expresses réserves en ce qui concerne la morale de l'impératif catégorique qui, dans la *Critique de la Raison Pratique*, tout au moins, ne fait pas de place à la sensibilité et à l'amour.

Dès 1799, on voit apparaître ce qui sera l'idée maîtresse de Coleridge en critique littéraire : faire la critique des beautés

[78] « Love to all the Passions & Faculties, as Music to all the varieties of Sound / » (NB, 1229).

[79] Cf. *Religious Musings*, PW, I, 122, v. 341 : « the vast family of Love... »

[80] Note de 1799 du *Notebook 3* (NB, 624); K. Coburn se déclare impuissante à en déterminer la date de façon plus précise.

[81] NB, 1082 — 6 : « The unspeakable Comfort to a good man's mind — — nay even to a criminal to be *understood* to have some one that understands one — & who does not feel that on earth no one does... ». Cf. aussi NB, 1174 et 1473.

[82] NB, 1816.

plutôt que celle des défauts [83]; juger d'une œuvre par ses imperfections est

« un principe qui obscurcit la tête et assombrit le cœur [84] ».

Aussi n'éprouve-t-il aucun regret à différer des « *Scotch Reviewers* » qui s'arrogent le droit de siéger comme un véritable tribunal devant lequel les auteurs sont appelés à comparaître [85]; qu'il s'agisse d'une personnalité ou d'une œuvre, il convient de mettre l'accent sur les éléments positifs, et non sur les aspects négatifs d'apprécier l'ensemble sans se laisser arrêter par les futilités que retiendront surtout les hommes à l'esprit étroit ou malveillant [86].

Ces mêmes hommes qui ne savent pas aimer sont aussi les « escargots de l'intellect » qui ne savent pas percevoir le surnaturel, soit dans la nature soit chez l'homme. Le vrai surnaturel n'est certes pas celui du roman « gothique », et Lowes commet une grave erreur d'optique en faisant de Coleridge un « adepte des mystères du culte gothique [87] », sous prétexte que le Vieux Marin présente certains traits du Juif Errant tel qu'il apparaît dans *The Monk* de M. G. Lewis. En fait, comme le remarque J. Beer, le compte rendu que Coleridge fit de *The Monk* dans *The Critical Review* en février 1797 comporte au contraire une condamnation de tout le fatras « du terrible et du préternaturel [88] »; et cette condamnation est formellement répétée dans une lettre à W. L. Bowles du 16 mars 1797, où Coleridge, rappelant qu'il vient de faire le compte rendu de *The Monk* et de *The Italian* de Mrs Radcliffe, déclare être las des « cachots, vieux châteaux, maisons solitaires au bord de la mer... ainsi que de tout le bric-à-brac de l'Horreur et du Mystère... [89] ».

Le vrai surnaturel, à n'en point douter, était ailleurs aux yeux de Coleridge; le « gothique » était un moyen, mais non une

[83] « Modern Poetry & Landscape — vice of judging from defects not from excellencies » (NB, 519); cf. AP, 30. L'idée sera reprise dans *Biographia Literaria*, I, 43.

[84] NB, 1551.

[85] *Notebook* 4, f. 27; dans NB, 1418. Comme le suggère K. Coburn, il s'agissait, dans le premier numéro de la *Edinburgh Review* (octobre 1802, p. 63-83), d'un compte rendu du *Thalaba* de Southey dirigé contre Wordsworth et Coleridge tout autant que contre Southey lui-même. L'auteur de l'article, Francis Jeffrey, parle de ce qu'il appelle son « *inquisitorial office* » et présente Southey comme « *brought before us for judgment* ».

[86] Cf. NB, 1602, le portrait de « B », qui est Hazlitt ou Southey.

[87] « Coleridge like Byron and Shelley and Jane Austen after him was an adept in the mysteries of the Gothic cult. » Lowes, p. 279.

[88] *The Critical Review*, XIX, 194-200; Beer, p. 142; il est dit notamment que « the horrible and the preternatural have usually seized on the popular taste at the rise and decline of literature ».

[89] CL, I, 318.

fin. Dans le compte rendu qu'il fit en août 1794, dans la même *Critical Review* des *Mysteries of Udolpho,* il déclare que :

> « ces terreurs mystérieuses suscitent continuellement dans l'esprit l'idée d'une apparition surnaturelle, nous maintenant pour ainsi dire à la frontière et sur le bord même du monde des esprits, tout en étant ingénieusement expliquées par des causes familières [90]. »

Ce que le gothique fournit ce sont des procédés, une atmosphère, qualifiée de « romantique » et recouvrant tout ce que le rationalisme étroit de l'âge précédent avait ignoré ou supprimé dans son effort pour éliminer le mystère; le gothique contribue à arracher le lecteur aux réalités prosaïques de la vie quotidienne; il enlève le bandeau qui aveugle le commun des mortels; il ouvre la porte au monde des choses de l'esprit; et Coleridge allait l'utiliser en ce sens, à des degrés divers, dans *Osorio,* puis dans les *Lyrical Ballads* et dans *Christabel.*

Dans *Osorio,* décrit au moment de sa composition comme « un drame romantique, sauvage et quelque peu terrible [91] », nous avons d'étranges personnages, tels que le faux magicien Albert et la superstitieuse Maria, se mouvant sur un arrière-plan irréel où ils semblent apparaître et disparaître sans raison; mais l'étrangeté des personnages, tout comme l'horreur de certaines scènes, celle en particulier où Alhadra raconte le meurtre de son mari, qu'elle découvre râlant au fond d'une caverne à la lueur d'une torche [92], n'est pas exploitée pour elle-même; elle est l'illustration de la nuit morale dans laquelle l'être humain se débat, surtout dans cette Espagne de Philippe II où la vérité chrétienne se trouve paradoxalement aux mains des inquisiteurs, ainsi que de l'aveuglement auquel peut être conduit un homme qui, « constitutionnellement innocent de tout crime depuis son enfance, croit à tort posséder de ce fait une grande force de caractère [93] » et se laisse entraîner de crime en crime pour faire taire en lui la voix du remords.

De même, dans *The Ancient Mariner* certains procédés, à vrai dire faciles, empruntés au fantastique servent à arracher le lecteur aux banalités de l'existence quotidienne, exactement comme le

[90] *The Critical Review,* août 1794, vol. II, p. 362; MC, 356. Une note de E.L. Griggs, dans CL, I, 318, cite l'article de C.I. Patterson « The Authenticity of Coleridge's Reviews of Gothic Romances », JEGP, oct. 1951, p. 517-21, montrant que seul le compte rendu de *The Monk* est indubitablement de la main de Coleridge. Nous ne croyons pas devoir mettre en doute l'authenticite des autres comptes rendus, reconnue par des spécialistes aussi éminents que T.M. Raysor (MC, 355), S. Potter (*Coleridge : Select Poetry and Prose,* 1933, p. 203) et K. Coburn (NB, 161-i-n.).

[91] Lettre à Bowles du 16 mars 1797 (CL, I, 318).

[92] Acte IV, vers 387-425 (PW, II, 581-582).

[93] Préface d'*Osorio* (PW, II, 519 et 1184).

Vieux Marin arrache l'invité à la joyeuse agitation de la noce, et à créer une atmosphère propice au mystère dans laquelle le véritable surnaturel pourra s'installer. Il s'agit avant tout de la mort qui menace tout homme à chaque heure de son existence malgré la sécurité apparente de la vie quotidienne; sa dure réalité nous est brutalement rappelée à plusieurs reprises :

> « *Quatre fois cinquante hommes bien en vie*
> *(Et je n'entendis ni soupir ni plainte)*
> *Avec un bruit sourd, devenus masse innerte,*
> *S'écroulèrent sur le pont l'un après l'autre...*
> *Leur âme à chacun près de moi passa,*
> *Comme le sifflement de mon arbalète* [94]. »

Mais il s'agit aussi de l'effrayant mystère de l'au-delà, de la possibilité et de l'enjeu terribles d'un bonheur sans fin ou d'une malédiction éternelle par-delà cette vie où tout n'est qu'apparence; les craintes, les superstitions de l'humanité, devenus lieux communs du roman noir, tout est bon pour orienter la pensée du lecteur vers ce monde de l'au-delà :

> « *Et j'avais fait une chose digne de l'enfer,*
> *Et qui allait leur porter malheur...* [95]. »

> « *Et chacun d'eux, avec un spasme effrayant,*
> *Tourna vers moi son visage et me maudit du regard...* [96]. »

Les deux bateaux-fantômes, le premier un mirage, le second une réalité, avec tous les membres de l'équipage gisant morts sur le pont, et s'animant soudain pour reprendre leur poste, sont des procédés du même ordre, comme l'est la terreur du pilote et de l'ermite en apercevant le Vieux Marin à son retour [97].

On doit accorder la même signification aux emprunts faits au christianisme médiéval et au catholicisme, en particulier aux allusions à la Vierge Marie et aux saints tant dans *Christabel* que dans *The Ancient Mariner* [98]; sans doute, comme le remarque H. Fairchild, Coleridge ne prenait-il pas ces invocations à la lettre; il n'était d'ailleurs pas un « médiéviste romantique [99] »; mais il voyait en ces légendes et ces croyances l'expression du sentiment qu'avait le peuple du mystère et de la sainteté de l'univers — sentiment qui, lui, correspondait à la réalité des choses. Lorsque

[94] PW, I, 196; vers 216-223.
[95] *Ibid.*, I, 190; vers 91-92.
[96] *Ibid.*, I, 196; vers 214-215.
[97] *Ibid.*, I, 207; vers 560 et suivants.
[98] *The Ancient Mariner*, vers 178, 286, 294, 563, 574. *Christabel*, PW, I, 214 et suiv.; vers 54, 69, 139, 327, 353 582.
[99] « As a romantic medievalist, Coleridge somewhat wistfully enjoyed the atmosphere of « Mary Queen » and « my kind saint », but no more believes in them than Chatterton shared the faith of Rowley. » H. Fairchild, *op. cit.*, III, 294.

dans le ravin de Borrodale le diable répond par son ricanement à la cloche des matines du château, il souligne la précarité des efforts de l'homme pour édifier un monde où règne la sécurité physique et morale de la personne; le vieux châtelain va se laisser émouvoir par la beauté de Géraldine, et Christabel elle-même court le danger de perdre son âme, en toute innocence, en faisant franchir à l'intruse la porte du château. C'est-à-dire que les emprunts faits au gothique et au christianisme médiéval sont en fait utilisés comme symboles; et il en est de même du bon ermite, qui chante les hymnes qu'il compose dans la forêt [100]; H. Fairchild se demande s'il est William Wordsworth [101]; il n'est pas nécessairement William Wordsworth; mais il est certainement le « reclus », dont Wordsworth et Coleridge avaient tant parlé et qui devait donner son nom au grand poème projeté par Wordsworth; en lui les deux amis voyaient un idéal de vie dont ils rêvaient; il était, comme le Barde de *Christabel*, l'homme qui, vivant dans le calme et la retraite, perçoit le mystère de l'univers, caché aux yeux de ceux qui vivent dans le bruit et l'agitation de la société, perçoit la signification profonde et divine de l'homme et de la nature.

Le surnaturel que recherche Coleridge est en effet toujours lié à la nature, plus exactement à l'observation de la nature, animée du sentiment que celle-ci constitue un royaume merveilleux plein de mystère et d'enseignement pour l'homme. « Ce qui justifie chez Coleridge l'emploi du surnaturel », déclare très justement Paul de Reul [102], « ce qui le sauve, l'ennoblit, l'élève à la dignité poétique, c'est la nature observée patiemment en nous-mêmes et autour de nous ». Rien n'illustre mieux son émerveillement devant un monde où il perçoit la présence du divin que cette note de 1798 où il contemple des enfants heureux de sauter et courir dans le vent :

> « La sagesse et la bonté de Dieu manifestées dans la première enfance de l'espèce humaine — sa beauté, sa longue durée, etc... Des enfants dans le vent — les cheveux flottants, agités, reproduisant en miniature le mouvement des arbres sous lesquels ils jouaient — l'aîné tournoyant de joie sur lui-même; le petit, un gros bébé en jupons tourbillonnant, moitié de son gré, moitié sous la force de la rafale — repoussé en arrière, luttant pour avancer — tous deux ivres de plaisir, tous deux criant leur hymne de joie [103]. »

Cette vision du monde et de la place occupée par l'homme dans ce monde, qui est très semblable à celle de Wordsworth, dont

[100] PW, I, 206, vers 510-511; cf. *supra*, note 39.

[101] « Has any excessively subtle commentator suggested that the hermit is William Wordsworth who « singeth loud his godly hymns — That he makes in the wood » » (*op. cit.*, III, 294).

[102] *De Wordsworth à Keats. Etudes sur la Poésie Anglaise*, Paris, Albert, 1933, p. 100.

[103] NB, 330-14.

l'influence fut grande sans doute sur ce point [104], procède du sentiment que le devoir de l'homme est de percevoir et de révérer la présence divine dans l'univers qu'il habite. Admirant les branches dénudées des poiriers en décembre 1802, Coleridge note simplement :

> « En chaque saison, la Nature me convertit et m'arrache à quelque hérésie où manquait l'amour — elle finira par faire de moi un *catholique*, / les *poiriers* dans ce beau vallon de Teme — dimanche 19 décembre [105]. »

Il éprouvait une sorte de vénération pour les arbres, dont il admirait en particulier les feuillages agités par le vent [106]; et en septembre 1803, il n'hésite pas à écrire dans le *Notebook* 7, à la fin d'une journée en Ecosse :

> « Il y a eu des moments où levant les yeux vers les arbres qui m'abritaient, je pouvais sentir en chaque feuille la présence du Tout-Puissant [107]. »

D'instinct, il avait toujours eu la notion, qu'il précisera au moment où il se mettra à étudier sérieusement Berkeley et Spinoza, de la présence de *natura naturans* au sein de *natura naturata*, du Créateur dans la création, c'est-à-dire de l'immanence de la puissance divine; dans quelle mesure cette immanence croissait-elle au point de lui faire oublier la transcendance de Dieu, c'est-à-dire dans quelle mesure le sentiment religieux prenait-il un tour franchement panthéiste, c'est ce que nous aurons l'occasion d'examiner plus loin.

Mais seuls, les cœurs purs sauront percevoir le divin dans le monde créé, sauront voir l'Un dans l'infinie diversité du multiple :

> « *Heureux ceux qui,*
> *Dans ce monde de chair, les Elus du ciel,*
> *Perçant d'un regard puissant les actions des hommes,*
> *Adorent, en une contemplation humble et sereine,*
> *Celui qui est l'essence, l'esprit, l'énergie de la Nature* [108]. »

Nous retrouvons ici, incontestablement, l'influence de Milton, le Milton de *Comus* et de l'*Areopagitica* en particulier, celui qui

[104] Cf. NB, 1189 : « The rocks and Stones put on a vital semblance; and Life itself thereby seemed to forego its restlessness, to anticipate in its own nature an infinite repose and to become, as it were, compatible with Immoveability — Kirkstone. » Il s'agit évidemment des pierres de Kirkstone Pass, l'un des pèlerinages favoris de Wordsworth.

[105] NB, 1302.

[106] Cf. la description du frêne du vallon des Quantocks dans *This Lime Tree Bower my Prison* :

> « *Where its slim trunk the ash from rock to rock*
> *Flings arching like a bridge — that branchless ash,*
> *Unsunn'd and damp, whose few poor yellow leaves*
> *Ne'er tremble in the gale, yet tremble still,*
> *Fann'd by the water-fall !* » (PW, I, 179; vers 12-16).

[107] NB, 1510.

[108] *Religious Musings*, PW, I, 111; vers 45-49.

établit un lien si étroit entre la pureté du cœur et la clarté de l'intelligence, celui qui traite de « bouches aveugles » ceux de ses contemporains qui se laissaient accaparer par les grossiers appétits de la terre. Cette influence, déjà perceptible dans *A Greek Ode on Astronomy* [109] de 1793, est présente dans tous les poèmes de jeunesse; dans tous ces poèmes, en effet, la faculté intellectuelle, sous sa forme la plus haute, est liée à la vie morale, et on sent déjà naître la distinction entre deux catégories d'hommes [110] : ceux qui ont le cœur pur et voient Dieu, ce sont les hommes de génie; ceux qui ne peuvent atteindre à ces hauteurs parce qu'ils n'ont pas réussi à faire en eux-mêmes l'unité de la personne morale; ces derniers doivent se contenter des formes inférieures de l'intelligence; ils ne possèdent que le talent, qui est un simple savoir-faire, qui est la faculté de combiner superficiellement les idées ou les mots pour produire d'heureux effets, mais qui ne permet pas à l'esprit de l'homme de progresser sur le chemin de la vérité. Cette distinction fondamentale, qui est l'une des idées maîtresses de Coleridge, peut revêtir de multiples aspects; c'est une opposition des contraires, réconciliés chez le poète qui possède à la fois le génie pour découvrir le vrai et le talent pour formuler ses découvertes; c'est aussi l'opposition entre l'esprit et la lettre, entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie, entre la maxime et la loi, entre *imagination* et *fancy*, et finalement entre entendement et raison; mais il ne paraît pas exagéré de dire que l'origine en fut certainement dans la profonde ferveur que Coleridge éprouvait en lui-même face à l'univers et dont il constatait l'absence chez certains. Ceux qui ne portent pas en eux cette lumière intérieure sont des

« Cyclopes, qui possèdent le savoir sans la philosophie [111] »;

[109] Voir Beer, p. 74, où un rapprochement est esquissé avec *Paradise Lost*, Bk VII, v. 1-12, à propos d'Uranie et de la Sagesse.

[110] C'est évidemment le sens de la fin de *The Eolian Harp* (PW, I, 102; vers 54-65; cf. *supra*, note II). Significative également est la visite que fait le citoyen de Bristol, commerçant aisé qui possède le talent, mais non le génie, au modeste cottage de Clevedon à l'automne de 1795 (*Reflections on Having Left a Place of Retirement*, PW, I, 106; vers 9-17). On pourrait citer aussi la fin de *This Lime-Tree Bower my Prison* :

« Henceforth I shall know
That Nature ne'er deserts the wise and pure;
No plot so narrow, be but Nature there,
No waste so vacant, but may well employ
Each faculty of sense, and keep the heart
Awake to Love and Beauty »

(PW, I, 181; vers 59-64).

[111] « Learning without philosophy a *Cyclops* » (NB, 662; date approximative 1800). K. Coburn rapproche de cette note un passage de TT, 24 juin 1827 : « A man of maxims only is like a Cyclops with one eye and that eye placed at the back of his head » et une lettre à Poole du 6 mai 1799 : « For I find being learned is a mighty easy thing... » (CL, I, 494).

ils s'imaginent à tort, comme Dr Johnson, Dryden et Adam Smith, que

> « les auteurs qui entrent par contrainte dans le métier sont susceptibles d'être les meilleurs, c'est-à-dire des musiciens professionnels [112] » ;

les gens comme Pope et Dryden, s'ils n'ont pas changé leur tour d'esprit avant vingt-cinq ou trente ans,

> « n'ont pas le moindre espoir d'avoir du génie, mais peuvent avoir certains talents et faire d'excellents hommes de loi [113] ».

La poésie véritable intéresse toutes les facultés de l'âme [114], les facultés morales comme les facultés intellectuelles et comme les sensations; c'est-à-dire qu'elle ne saurait être un jeu abstrait de l'intelligence. C'est ce qu'illustre bien la note suivante de novembre 1803 :

> « Test efficace et facile de la poésie. Si elle concerne la vue, un homme instruit né aveugle aurait-il pu l'écrire ? Examiner Blacklock. Et si elle concerne l'oreille ou les sons, le sourd — si les sentiments, un homme parfaitement sans cœur [115] ? »

Comme le remarque K. Coburn, cette note doit être rattachée à celle qui précède immédiatement dans le carnet et qui décrit une mendiante et ses enfants endormis sur les pierres d'un torrent à sec :

> « La Mendiante et ses Enfants endormis dans un Torrent *à sec* près d'un frêne mince, abrité par un énorme rocher placé au milieu du lit de la rivière; ce frêne au moment de la furie de l'automne, du printemps et de l'hiver — les feuilles secouées par le souffle des eaux et même le tronc par les ramifications de la cataracte qui viennent juste toucher et baigner ses raci-

[112] « A pernicious Opinion that of Dr Johnson's & Dryden's & Adam Smith's &c, that Authors by compulsion in the profession are likely to be the best, i.e. / professional musicians, etc... » (NB, 661; date approx. 1800).

[113] « Like Pope and Dryden till 15, well ! — if from thence to 25 or thirty — no hopes of Genius — but may have Talents & make an excellent Lawyer » (NB, 669; circa 1800).

[114] Cf. BL, II, 12.

[115] « True and easy Test of Poetry. If it relate to sight, might a well educated man born blind have written it — Examine Blacklock. And if to ear or sound, the deaf — if to feelings, a man utterly heartless ? » (NB, 1692). K. Coburn explique que Thomas Blacklock, qui avait perdu la vue dans la première enfance, à l'âge de six mois, avait publié un recueil de poèmes en 1746.

> nes / mais maintenant ils sont tous endormis sur les dalles sèches, bercés par le murmure de l'eau qui se faufile invisible sous les pierres desséchées [116]. »

Ici, effectivement, nous avons une collaboration entre la vue, l'ouïe et le cœur; et c'est cette collaboration qui donne à cette vignette sa valeur poétique. La perception visuelle sans aucun doute était nécessaire, mais elle n'était pas suffisante; l'ouïe note le murmure de l'eau invisible; l'intelligence voit dans le tableau un exemple des contraires, l'hiver et l'été, la furie des éléments et leur apaisement, l'eau et la sécheresse; et le cœur ne manque pas de noter qu'il s'agit d'une mendiante, de jeunes enfants, sans ressources, sans protection aucune contre les intempéries, qui néanmoins savent vivre dans la sécurité et le confort que leur apporte le moment présent, sans s'inquiéter du lendemain, faisant confiance à la nature et à son créateur pour leur procurer ce dont ils ont besoin et leur donner une sérénité de l'âme, par surcroît, qui n'est guère possible que dans le dénuement évangélique.

C'est en ce sens

> « qu'un grand poète doit être un profond métaphysicien, implicitement, sinon explicitement; il se peut qu'il n'ait pas tout cela sous forme cohérente et logique, dans son cerveau et dans ses paroles; mais c'est une question de *finesse*... [117]. »

La contradiction avec cette autre déclaration, dans une lettre à Thelwall du 31 décembre 1796 : « Je pense trop pour un poète [118] » n'est qu'apparente; en effet, Coleridge pensait alors à ce qu'il appellera plus tard « les recherches abstruses » dans *Dejection an Ode*, c'est-à-dire précisément les spéculations sans âme de l'intellect, les démarches de l'intelligence qui ne comportent pas la ferveur et l'émerveillement qu'éprouve l'âme profondément religieuse devant la grandeur de l'univers.

La teneur générale des lettres et des carnets illustre bien l'étroite union de l'élément moral et de l'élément intellectuel chez

[116] *Notebook 16*, f 28. NB, 1691 : « The Beggar & her Children asleep on the dry Torrent, by a slender Ash which had been sheltered by a huge Rock in the middle of the Stream, that Ash in Autumn, Spring & Winter fury, shaken all its leaves by the Water-blast & its very Trunk by the Stray Cataractlings, that just touch and lave its roots / but now they are all asleep, on the dry stones, lulled by the Noise of the water that crept unseen under the dusty Stones. »

[117] Lettre à William Sotheby du 13 juillet 1802 (CL, II, 810). Cf. BL, II, 19 : « No man was ever yet a great poet without being at the same time a profound philosopher. »

[118] CL, I, 294. Coleridge fait une comparaison entre Southey et lui-même, à propos de *Joan of Arc*, dont il déclare « le neuvième chant exécrable » et conclut : « I *think* too much for a *Poet;* he too little for a *great* Poet. But he abjures thinking — & lays the whole stress of excellence — on feeling. Now (as you say) they must go together. »

le penseur et chez l'artiste [119]. Plus encore que la justice « la vérité est aveugle et requiert la sagesse pour la guider [120] » ; et l'artiste, lui aussi, doit faire la part de l'élément moral; à Florence un distique latin rappelle, sous le buste de Brutus laissé inachevé par Michel-Ange, que le sculpteur dut interrompre son travail en songeant au crime commis par l'ami de César [121], à moins, comme le suggère une inscription ultérieure, qu'il n'ait été paralysé par l'émerveillement devant les vertus du triumvir. Dans les deux cas, l'anecdote soulignait bien l'insuffisance du talent lorsqu'il est réduit à lui-même et montrait bien que chez un homme comme Michel-Ange il était subordonné aux facultés supérieures communément désignées sous le nom de « génie ».

Il est clair que la même opposition se retrouve dans l'antinomie « sources et citernes ». Les hommes qui ne possèdent que le talent,

> « habitués uniquement à recevoir, à pleins bords ou à peine selon l'habileté de ceux qui les remplissent, n'ont aucune idée de la production vivante par contraste avec une fabrication mécanique. S'ils trouvent un beau passage dans Thomson, ils le rattachent à Milton; dans Milton à Euripide ou Homère; chez Homère, ils considèrent comme acquise sa pré-existence dans les œuvres perdues de Linos ou de Musée... [122]. »

Les uns ne sont que des citernes; leur activité se borne à classer et reproduire ce qu'ils ont emprunté à d'autres. Les autres sont de véritables créateurs; possédant le génie, ils peuvent prendre leurs matériaux n'importe où; ils en font quelque chose de vivant, et par conséquent de neuf, parce qu'en les transcendant, au lieu de les assembler superficiellement, ils leur donnent la marque de leur originalité propre, qui ne procède ni de l'affabulation, ni du canevas, ni des images, mais de l'esprit « tout entier présent dans chaque partie, qui réconcilie et unifie tout [123] ».

[119] Cf. NB 487 et 1585, 1541.

[120] NB, 568.

[121] NB, 1352 (février 1803) :

« Under Michael Angelo's unfinished Bust of Brutus in Florence is written a [Distich

Dum Bruti effigiem sculptor de marmore finxit,
In mentem sceleris venit et abstinuit. —
An English Gentleman wrote under it :
Brutum effinxisset sculptor sed menti recursat
Multa viri virtus; si stit et obstupuit. »

K. Coburn, toujours vigilante, remarque que *sceleris* est un lapsus pour *selceris* et que l'épisode est repris dans *The Friend*, II, 231.

[122] Lettre de décembre 1811 à un correspondant inconnu (CL, III, 355). Cf. également Preface de *Christabel* de 1816 (PW, I, p. 214-215). Voir D'Hangest, *op. cit.*, p. 137-138.

[123] Lettre de décembre 1811; CL, III, 361. Dans cette lettre, Coleridge cherche à se justifier de l'accusation d'avoir plagié A.W. Schlegel dans ses conférences sur Shakespeare.

2. — « A Library Cormorant. »

Cette vie intérieure intense, animée par une ferveur sans cesse renouvelée, s'alimentait non seulement aux sources de la méditation quotidienne, mais aussi aux multiples lectures que Coleridge ne cessa de faire du début jusqu'à la fin de sa vie. Il y a là un autre trait caractéristique de sa personnalité qu'il n'ignorait point.

> « Je suis et j'ai toujours été un grand lecteur », dit-il dans la lettre à Thelwall du 19 novembre 1796 où il trace son propre portrait physique et moral — « et j'ai lu presque tout — je suis un *cormoran* de bibliothèque — profondément versé dans tous les ouvrages qui sortent de l'ordinaire, soit des âges monastiques, soit de l'ère puritaine — J'ai lu et digéré la plupart des Historiens... [124] ».

Et sur ce point, Coleridge est beaucoup plus près de Lamb, grand lecteur lui aussi et grand amateur des « livres qui sortent de l'ordinaire », que de Wordsworth. Chez Wordsworth le sentiment de la présence divine dans l'univers fait naître une méditation morale qui se nourrit d'elle-même et de la contemplation de la nature; chez Coleridge la méditation prend un tour spéculatif où l'élément intellectuel l'emporte, au moins provisoirement comme dans *The Eolian Harp*, sur l'élément moral et où triomphe l'idée de l'harmonie entre l'homme et la nature, conçue sur un plan philosophique, alimentée par des matériaux hétérogènes empruntés aux lectures et que l'imagination se charge d'organiser selon les lois qui lui sont propres.

Coleridge nous dit lui-même dans sa troisième lettre autobiographique à Poole [125] quelles furent les premières lectures de son enfance et quelle vive impression elles firent sur son imagination; *Tom Hickathrift*, *Jack the Giant-Killer*, *Robinson Crusoe*, *Philip Quarll* et les *Contes des Mille et Une Nuits* occupèrent à tel point son esprit que son père, pressentant le danger, dut brûler tous ses livres. Plus tard, il continua de lire beaucoup à *Christ's Hospital*, en particulier à partir du jour où le généreux passant du Strand qu'il avait heurté en traversant « l'Hellespont » lui eut fait don d'une carte de lecture pour la bibliothèque tournante de King Street, dans Cheapside. Presque chaque jour, il s'arrangeait pour quitter l'école et aller retirer les deux ouvrages pour lesquels le

[124] CL, I, 260.

[125] Lettre du 9 octobre 1797 (CL, I, 347). J. Lowes a essayé d'identifier les diverses éditions utilisées et donne un compte rendu érudit des difficultés qu'il a rencontrées en particulier pour *The English Hermit* de Quarll et la traduction anglaise des *Mille et Une Nuits* (Lowes, p. 459-461).

prêt était autorisé; il commença par le début du catalogue et lut dans l'ordre même de ce dernier, quel que fût le genre de volume sur lequel il tombât [126].

Plus tard, il fréquenta assidûment la *Bristol Library* [127], en compagnie de Southey, les deux amis signant souvent l'un pour l'autre sur le registre du prêt; lorsqu'il était à Nether Stowey il se faisait envoyer les livres par la poste [128] et se faisait souvent rappeler à l'ordre pour avoir conservé des volumes au-delà des quinze jours de la durée du prêt, comme lorsqu'il s'agissait d'un ouvrage tel que l'*Historia Critica Philosophiae* de Brucker, dont il devait conserver les deux volumes (« deux mille quatre cents pages de texte grec et latin en petits caractères ») [129] du 23 mars au 11 mai 1797. Cette bibliothèque « est une ruche bourdonnante qui nous rendra peu de services », écrit-il d'Allemagne à Poole en janvier 1799 [130]; mais il s'agit d'une boutade; lecteur infatigable, il en avait épuisé toutes les ressources et, par ailleurs, souhaitait s'établir à son retour en Angleterre non loin de Wordsworth qui était décidé à rejoindre le Pays des Lacs.

Reconstruite à neuf en 1739, cette belle bibliothèque était administrée depuis 1772 par les soins de la *Bristol Library Society*, dont le comité directeur comprenait des hommes éclairés comme le Révérend Estlin, l'historien William Barrett, Richard Champion, fabricant de la fameuse porcelaine de Bristol et ami d'Edmund Burke. En 1798 la bibliothèque comptait 218 abonnés, parmi lesquels les frères Cottle, John Pinney, ami de Wordsworth, les Wedgwoods, le docteur Beddoes et le chimiste Humphry Davy, et quelque 5 000 volumes. D'octobre 1793 à juin 1798, Southey et Coleridge empruntèrent 108 ouvrages dont certains, comme les œuvres de David Hartley (août 1794) ou de Berkeley (mars 1796), eurent une influence capitale sur la formation de la pensée de notre auteur.

A Göttingen, où il arriva au début de février 1799, Coleridge s'inscrivit comme étudiant et, grâce aux lettres de recommandation dont il était porteur, obtint aisément de Heyne, conservateur de la bibliothèque de l'université, l'autorisation d'emprunter des

[126] Gillman, 17; Chambers, 9; Hanson, 18.

[127] Cf. Appendice I. Sur la bibliothèque et son histoire, on pourra consulter : Charles Tovey, *The Bristol City Library*, Londres et Bristol, 1835; W.R. Barker, *The Bristol Museum and Art Gallery*, 1772-1906, Bristol, 1906; P. Kaufman, *Borrowings from the Bristol Library*, 1773-1784, Bibliographical Society of the University of Virginia, Charlottesville, 1960.

[128] Cf. Lettre à Thelwall du 6 février 1797 : « I never go to Bristol... I send & receive to and from Bristol every week » (CL, I, 308).

[129] Réponse sur le mode plaisant que fit Coleridge au Conservateur adjoint, G. Catcott, qui lui réclamait les volumes (CL, I, 323).

[130] CL, I, 455. Dans une lettre à Thelwall du 22 juin 1796, il écrit au contraire : « We have a large and every way excellent library... » (CL, I, 221).

ouvrages en aussi grand nombre qu'il le voudrait, privilège réservé en principe aux professeurs; cette bibliothèque lui paraît, avec ses deux immenses salles, « la première du monde, à la fois en elle-même et pour l'organisation de son fonctionnement [131] ». Durant les quatre mois de sa résidence à Göttingen, Coleridge emprunta relativement peu d'ouvrages [132]. Une grande partie de son temps était occupée par les cours et conférences qu'il suivait régulièrement, en particulier ceux du fameux naturaliste J. F. Blumenbach, auteur entre autres de *Handbuch der Naturgeschichte*. Il emprunta surtout des études de linguistique ou de littérature, et, chose assez surprenante, aucun ouvrage de philosophie proprement dit.

En juillet 1801, au moment où il faisait le point de ses connaissances philosophiques, Coleridge utilisa la bibliothèque de la cathédrale de Durham; il logeait à la ferme de George Hutchinson, située à Bishop Middleham, à quelque distance de la ville; Sara Hutchinson vaquait aux soins du ménage. Il eut certaines difficultés à obtenir l'autorisation d'emporter « quelques ouvrages que personne ne lisait jamais »; l'ecclésiastique faisant fonction de bibliothécaire, « un imbécile à l'air hautain », lui répondit, lorsqu'il lui demanda s'il avait un Leibniz, « nous n'avons pas dans cette bibliothèque de musée pour curiosités naturelles [133] ». Il put finalement emprunter pour quelques semaines un *De Sententiis* de Dun Scot [134], les *Opera Omnia* de Francis Suarez [135], et surtout les *Opera Omnia* de saint Thomas d'Aquin, où il releva — fit relever, plutôt, par la dévouée Sara — le long passage en latin du *Notebook 22*, qui est un commentaire sur la théorie de la mémoire d'Aristote [136].

L'année suivante, d'avril à juin, il emprunta une dizaine de volumes à la bibliothèque de la cathédrale de Carlisle; les plus importants furent empruntés, de façon caractéristique, le 4 avril, deux jours après la composition de *Dejection, an Ode*, dans laquelle il déclarait que la seule ressource qui lui restait était de s'adonner aux « recherches abstruses » qui tueraient en lui « l'homme naturel [137] »; il put ainsi se procurer plusieurs ouvrages de Hobbes,

[131] Lettre à Mrs Coleridge, du 12 mars 1799 (CL, I, 475).

[132] Voir Appendice II : A.D. Snyder, « Books borrowed by Coleridge from the Library of the University of Göttingen, 1799 », *Modern Philology*, février 1928, p. 377-380.

[133] Lettre à Southey du 25 juillet 1801 (C, II, 747). Voir également NB, 970.

[134] Lettre au même du 22 juillet : « I am here, in the vicinity of Durham, for the purpose of reading from the Dean & Chapter's Library an Ancient, of whom you may have heard — Duns Scotus » (CL, II, 746 et note 1).

[135] Paris, 1619; y figuraient en particulier *Disputationes Metaphysicae* (NB, 973 et note).

[136] NB, 973 A et note.

[137] Version originale, dans CL, II, 797; PW, I, 367, vers 89-91.

dont *Elementorum philosophiae sectio prima, De Corpore* [138], ainsi que les œuvres de Henry More [139], le second devant servir en grande partie, comme nous aurons l'occasion de le voir, à réfuter le premier; enfin *Two Treatises* de Kenelm Digby [140], dont Coleridge relève la dédicace écrite par l'auteur à son fils :

> « He that seeeth not by his own light, must in this dangerous Ocean steer by the Lanthorn, which another Vessel hangeth out to him. Sir K. Digby [141]. »

En fait, Coleridge avait maintes façons de se procurer un ouvrage, fouillant les librairies, les bibliothèques, empruntant sans scrupules les livres qui l'intéressaient sur les rayons de ses amis [142], les chargeant, lorsqu'il ne pouvait commodément se déplacer, d'acheter les volumes pour son compte, éventuellement de les trouver dans une bibliothèque, de les lui expédier par poste ou, mieux encore, de les lui porter à domicile.

En novembre 1796, il écrit de Bristol à Londres à Thelwall qu'il n'avait jamais vu et avec qui il n'avait fait que correspondre, la pittoresque épître qui commence ainsi :

> « Mon cher Thelwall,
>
> Ah, misère de moi ! L'*Aventure* littéraire n'assure le pain et le beurre que *par hasard* !... [143] »,

qui se poursuit par son propre portrait, l'envoi de deux sonnets sur la naissance de son fils Hartley et se termine par l'étrange post-scriptum suivant :

> « PS. I have enclosed a five guinea note — The five Schilling over please to lay out for me thus — In White's (of Fleet Street or the Strand, I forget which — O ! the Strand, I believe — but I don't know which) well, in White's Catalogue are the following Books

[138] Cf. NB, 937 et 937 F. Sur tous ces emprunts une excellente étude, malheureusement demeurée inédite, a été faite par George Whalley : « Samuel Taylor Coleridge; Library Cormorant » (University of London, 1950).

[139] *A Collection of Several Philosophical Writings*, of Dr Henry More, 1662. On y trouve notamment le fameux : *Antidote against Atheism* (cf. NB, 938 et note; 1000 A et n.).

[140] NB, 1002, 1004, 1009.

[141] *Notebook 21*, f. 35; NB, 1004.

[142] Cf. Lamb, The Two Races of Men : « That foul gap in the bottom shelf facing you, like a great eye-tooth knocked out... once held the tallest of my folios, *Opera Bonaventurae*, choice and massy divinity... *that* Comberbatch abstracted upon the faith of a theory he holds, which is more easy, I confess, for me to suffer by than to refute, namely, that the title to property in a book (my Bonaventure, for instance) is in exact ratio to the claimant's powers of understanding and appreciating the same. » Lamb, II, 29. Coleridge s'était engagé dans le 15e Régiment de Dragons sous le nom de Silas Titus Comberback.

[143] CL, I, 258.

4674. Iamblichus, Proclus, Porphyrius etc. One shilling and six pence, One little volume —

4686. Juliani Opera, three shillings —

Which two books you will be so kind as to purchase for me & send down with the 25 pamphlets. But if they should unfortunately be sold, in the same Catalogue are :

		S	D
2109	Juliani Imp. Opera	12	6
676	Iamblichus de Mysteriis	10	6
2681	Sidonius Apollinaris	6	0

& in the Catalogue of Robson, the Bookseller in New Bond Street,

	S	D
Plotini Opera, a Ficino, £ 1	1	0

making all together

S	D
£ 2 10	0

... I make no apology for this commission — because I feel (to use a vulgar phrase) that I would do as much for you [144]. »

Et sept ans plus tard, le même Thelwall, toujours athée, mais séjournant cette fois à Kendal, se verra requis de sortir pour lui de la *Sandes Library* de Kendal le *De Sententiis* de Duns Scot, suprême ironie, et de le lui apporter à Grasmere ou Keswick [145].

Mû à la fois par son insatiable curiosité intellectuelle et le désir, que l'on rencontre aussi chez Lamb, de trouver refuge dans le monde de ses lectures, Coleridge lisait la plume à la main et son esprit sans cesse aux aguets s'en allait fureter de droite et de gauche dans les ouvrages que signalaient les notes du volume qu'il avait sous les yeux. C'est ainsi qu'il lut, comme l'a bien montré Lowes, *The History of Hindostan,* de Maurice [146], avec à côté de lui le *Gutch Notebook;* songeant aux *Hymnes aux Eléments* qu'il projette d'écrire, il tombe sur la note suivante de Maurice :

« See Quinti Curtii, lib. 3 cap. 3
Ibid. lib. 3 cap. 4 »

et note dans son carnet :

« Sun
Hymns — Remember to look at Quintius Curtius — lib. 3 cap. 3 & 4
Major Rennell [147]. »

En effet le texte de Maurice laisse entendre que les passages indiqués décrivent les rites solaires d'une armée perse partant au combat; quant au Major Rennell, il était l'auteur « d'un très intelligent Mémoire et d'une carte très exacte de l'Hindoustan »,

[144] CL, I, 262. Thelwall s'acquitta fort bien de sa tâche et les deux premiers volumes demandés arrivèrent à destination (cf. Lowes, p. 231).

[145] CL, II, 1020. Coleridge n'est d'ailleurs pas insensible à l'humour de la chose et ajoute : « You will laugh heartily at travelling in a Gig with old Duns Scotus for your Companion. »

[146] Vol. I, Londres, 1795; Lowes, p. 33. La note de Maurice se trouve dans *op. cit.,* I, 105.

[147] NB, 241 et note.

auquel Maurice renvoie plus haut son lecteur [148]. Il est peu probable que Coleridge, comme le pense Lowes, voulût vérifier les références et les sources de Maurice; mais découvrant que le culte solaire de la Perse pouvait lui apporter des matériaux intéressants pour ses hymnes, il note un ouvrage que Maurice avait recommandé à tous ceux qui « s'intéressent au commerce de l'Orient ou éprouvent du goût pour sa littérature »; il est évident qu'il pense trouver dans le mémoire du Major Rennel un complément d'information sur ces pratiques dont il vient de découvrir l'intérêt.

Parmi l'infinie diversité des lectures vers lesquelles Coleridge se trouvait ainsi attiré, il convient de distinguer les récits de voyage pour lesquels il semble avoir eu une prédilection spéciale; ils offraient pour lui un délassement tout autant qu'une source de thèmes et d'images pour ses propres compositions littéraires. Il aimait entre tous l'ouvrage dont J. Lowes [149] le premier découvrit toute l'importance : *Travels through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida, The Cherokee Country, The extensive Territories of the Muscogulgues or Creek Confederacy and the Country of the Chactaws, containing an Account of the Soil ana Natural Productions of Those Regions; together with Observations on the Manners of the Indians. Embellished with Copperplates,* de William Bartram, Philadelphie, 1791; il fit cadeau de l'exemplaire qu'il possédait à Sara Hutchinson en décembre 1801, avec une dédicace disant que l'ouvrage était non pas

> « un récit de voyage à proprement parler, mais une série de poèmes, surtout descriptifs, écrits à l'occasion des objets observés par le voyageur » et ajoutant que « c'était un livre délicieux, dont il convenait, comme pour tout ce qui est délicieux, de ne prendre que peu à la fois [150] ».

Il lut avec le même plaisir, laissant son imagination vagabonder dans l'espace et le temps, les deux récits de Samuel Purchas, *Purchas His Pilgrimage, or Relations of the World and the Religions observed in all Ages and Places discovered, from the Creation unto this Present* (Londres, 1617) et *Purchas His Pilgrimes* (Londres, 1625) [151], ainsi que maints autres dont J. Lowes a patiemment

[148] *Op cit.*, I, 12. Cf. Lowes, p. 382, où le passage est cité : « I have immediately directed my own and my reader's attention to the intelligent Memoir and very accurate map of Hindostan, presented to the world by *Major Rennell,* whose unwearied efforts to elucidate her intricate geography, must secure him the applause of all those who are either interested in the commerce, or attached to the literature of the East. » K. Coburn remarque que le Major Rennell était probablement obscurément apparenté à la famille des Coleridge; l'information nous paraît sans intérêt.

[149] Lowes, p. 7-8; 452-453; 513-516.

[150] Cette dédicace est reproduite dans NB, 218, note; l'exemplaire en question se trouve actuellement à Dove Cottage, à Grasmere.

[151] Cf. Lowes, *passim,* et spécialement p. 360-363.

retrouvé la trace, parmi lesquels celui que K. Coburn appelle le « délicieux ouvrage » de George Sandys [152] : *A Relation of a Iourney begun An : Dom : 1610. Foure Bookes. Containing a description of the Turkish Empire, of Aegypt, of the Holy Land, of the Remote parts of Italy and Islands adjoining* (Londres, 1632), les *Voyages* du capitaine James Cook ou ceux du capitaine Rogers [153].

Que Coleridge s'intéressât parfois aux guides pratiques de voyage ne fait pas de doute; nous en avons la preuve en particulier dans les lettres et les carnets des semaines où il songeait à un voyage sur le continent en compagnie de Tom Wedgwood; il consultait alors le *Guide des Voyageurs en Europe* de Reichard (Weimar, 1795) ou le *Manuel du Voyageur en Suisse* de Ebel (Zürich, 1793) [154]. Mais c'était là l'exception; en général les volumineux récits de voyage dont il faisait ses livres de chevet étaient de véritables encyclopédies, où l'astronomie, la géologie, l'histoire, la zoologie et ce que nous appellerions aujourd'hui la sociologie avaient autant de place que la géographie proprement dite; la curiosité scientifique du lecteur y trouvait un aliment de choix tout autant que sa réflexion philosophique. C'est ainsi que Coleridge relit Purchas au moins en partie en janvier 1804, note certaines observations qui lui paraissent intéressantes et qu'il rapproche, plus ou moins artificiellement, de ses préoccupations du moment; le maquillage de la femme d'un chef tartare « qui parut très laid à nos yeux » est enregistré comme exemple de la relativité du goût en matière de beauté [155]; puis un débat sur l'origine du mal entre un chrétien et un chef tartare comme exemple de la complexité du problème [156]. Aussi K. Coburn, dans son introduction générale, souligne-t-elle que le *Gutch Notebook*

[152] NB, 1245 et note. K. Coburn cite en référence les passages de Sandys où Coleridge a puisé la matière d'un fait significatif ou d'une réflexion comme celle-ci : « The Palm still faithful to forsaken Deserts, an emblem of Hope » (passage correspondant dans Sandys : « [The camels] are the ships of Arabia; their seas are the desarts... A barren and desolate country bearing neither grasse nor trees, saue only here and there a few Palmes which will not forsake those forsaken places »). NB, 1245-1 et note; cf. AP, 61 et BL, I, 21.

[153] James Cook, *A Journal of a Voyage round the World, in His Majesty's Ship Endeavour in the Years 1768, 1769, 1770 and 1771* (Londres, 1771); Lowes, p. 45-46; 477. Woodes Rogers, *A cruising Voyage round the World... Begun in 1708 and finished in 1711* (Londres, 1712); Lowes, p. 187, 272.

[154] Cf. CL, II, 922, 924, 928, 937; NB, 1341, 1342, 1343.

[155] Coleridge relève le passage et note : « I have quoted this in order to remind me of investigating the caprices of Taste respecting personal Beauty — first, make a little collection of some score or more Instances — & then proceed to explain... » (NB, 1840).

[156] « Whence cometh Evil, saith the Tuine / you ask amiss, said Rubruquis / for first you should ask *what* Evil is / before you demand *whence* it is. Purchas, 42 » (*ibid.*).

« fait apparaître dans son ensemble une infrastructure complexe de préoccupations théologiques, sociales et philosophiques [157] » ; c'est cette infrastructure que J. Lowes a ignorée ou n'a pas eu la possibilité d'étudier.

A côté des récits de voyage proprement dits, on trouve parmi les lectures de Coleridge quantité d'ouvrages hybrides comme celui de James Bruce, *Travels to Discover the Source of the Nile* (Londres, 1790) ou celui de Thomas Maurice, *A History of Hindostan* qui traitent principalement des religions des pays décrits [158]. Les légendes et mythes de l'antiquité retiennent particulièrement son attention; en novembre 1796, il déclare à Thelwall son intention de lire les douze volumes de Dupuis qu'il vient de recevoir de Londres, « un volume seulement par semaine » ; car il ne sait pas parler le français et « ne le lit que lentement [159] ». Dès 1796 également, il se passionne à la lecture de Thomas Burnet, *The Sacred Theory of the Earth* [160], qu'il songe à mettre en vers. En 1797, la mythologie scandinave à son tour éveille son intérêt; il lit la traduction anglaise de l'*Edda Soemunder* faite par Amos Cottle, frère du libraire de Bristol, et emprunte le texte original à la *Bristol Library* [161]. Il ne négligeait pas pour autant, bien entendu, les études théologiques et philosophiques proprement dites, comme *The True Intellectual System of the Universe* de R. Cudworth [162] ou les *Sermons* de Jeremy Taylor [163].

Ce ne sont là que quelques titres parmi les ouvrages que l'on peut considérer comme les plus caractéristiques d'une certaine forme de curiosité chez Coleridge; mais il faudrait ajouter pour que la liste soit complète, les innombrables traités scientifiques auxquels il s'intéressa jusqu'à la fin de sa vie, les études de philosophie pure les plus ardues et, bien entendu, toutes les grandes œuvres littéraires, d'Homère à Catulle, de la *Divine Comédie* aux

[157] NB, notes p. xx.

[158] Cet aspect est bien souligné dans Beer, p. 63 et 263 en particulier.

[159] C.F. Dupuis, *Origine de tous les Cultes ou Religion universelle*, Paris, 1795 (CL, I, 260).

[160] NB, 61, 188, 1655; Lowes 149, 461, 502.

[161] Cf. Bristol Bor. Appendice I, n° 63, 67, 99, 102. La traduction de Cottle, *Icelandic Poetry or the Edda of Soemund Translated into English Verse*, Bristol, 1797, comporte une préface qui établit un parallèle entre les mythologies grecque et scandinave.

[162] Londres, 2 vol., 1743 (éd. Thomas Birch). Coleridge sortit l'ouvrage deux fois de la *Bristol Library* (15 mai-1er juin 1795; 9 novembre-13 décembre 1796. Cf. Appendice I). Cudworth s'efforce de démontrer, en prenant des exemples empruntés aux religions de l'antiquité, qu'il y a dans l'âme de l'homme des besoins religieux fondamentaux.

[163] Londres, 1668; empruntés à la Bristol Library du 22 septembre au 12 octobre 1796 (cf. Appendice I).

Essais de Montaigne [164], des *Pensées* et *Provinciales* de Pascal au *Désastre de Lisbonne* de Voltaire [165], avec, en ce qui concerne les lettres anglaises, une prédilection spéciale pour les auteurs considérés comme secondaires que Coleridge et son ami Lamb aimaient tant [166].

Coleridge semble avoir tant lu qu'il est permis de se demander s'il avait vraiment tout lu, s'il avait lu intégralement les multiples ouvrages dont il parle dans les lettres et les carnets et dont certains critiques se sont plu à retrouver la trace dans ses poèmes. Sans aucun doute, il lisait avec une grande facilité et très vite :

> « En bref », écrit-il à Thelwall en novembre 1796, « je lis rarement autrement que pour me divertir — et suis presque toujours en train de lire... Je compose très peu, — et déteste composer. J'éprouve à cet égard une si grande aversion que même le sentiment du devoir est parfois trop faible pour la surmonter [167] ».

Les dates des emprunts à la *Bristol Library* montrent clairement qu'il n'avait guère le temps, tout au moins pour certains ouvrages imposants comme l'*Historia Critica Philosophiae* de Brücker [168], de dépouiller minutieusement tout ce qu'il avait entre

[164] La traduction en deux volumes de la *Divina Commedia* du Rev. Henry Boyd fut empruntée à la *Bristol Library* le 23 juillet 1796 (cf. Appendice I). Pour les *Essais* de Montaigne (traduction en trois volumes de Ch. Cotton, 1685), voir NB, 1839, et note.

[165] Les *Pensées* sont citées en français dans une lettre à Poole du 6 avril 1799 (CL, I, 478) ; les *Provinciales* furent lues avec enthousiasme en septembre 1803 (lettre à Sir George et Lady Beaumont du 22 septembre 1803, CL II, 994 ; voir aussi NB, 1647). Pour Voltaire, déjà lu en partie à *Christ's Hospital*, il est bien connu qu'un passage d'*Osorio* est une adaptation du *Désastre de Lisbonne* (PW, II, 559 ; *Désastre de Lisbonne*, vers 96-99 et 104-107). Lowes suggère, et c'est probable, que Coleridge avait également lu *La Pucelle* (Lowes, 105 et note p. 488).

[166] Beaumont et Fletcher (NB, 1406), Massinger (CL, II, 1054), Samuel Daniel (NB, 1793, 1795), Sir Thomas Browne (NB, 690, 699) et Robert Burton (NB, 674, 680), sur qui Coleridge avait projeté d'écrire un essai (NB, 803).

A propos de Sir Thomas Browne, voir la lettre à Sara Hutchinson du 10 mars 1804 : « Sir Thomas Browne is among my first Favorites. Rich in various knowledge, exuberant in conceptions and conceits, contemplative, imaginative, often truly great and magnificent in his style and diction... thus I might without admixture of falsehood describe Sir T. Brown [*sic*] and my description would have only this Fault that it would be equally, or *almost* equally, applicable to half a dozen other Writers, from the beginning of the reign of Elisabeth to the end of the reign of Charles the second... » (CL, II, 1081).

[167] CL, I, 260. Voir également la lettre à Poole du 21 mars 1800, où il explique le refus qu'il vient d'opposer à D. Stuart, qui lui offrait la moitié des actions du *Morning Post* et du *Courier* : « I told him that I would not give up the Country & the lazy reading of Old Folios for two Thousand Times two thousand Pound... » (CL, I, 382). Sur ce point, il est très proche de Lamb ; mais la curiosité de Coleridge était plutôt philosophique, celle de Lamb plutôt littéraire.

[168] Cf. *supra*, note 128.

les mains. Il lisait avec cet « œil de faucon », dont parle J. Lowes [169], qui lui permettait de détecter rapidement et infailliblement ce qui çà et là serait susceptible de transmutation poétique. Et sur un plan plus élevé, lorsqu'il s'agissait de la pensée philosophique, son exceptionnelle intelligence lui permettait d'aller très vite à l'essentiel et de situer avec beaucoup de sûreté la position d'un auteur; il s'arrêtait surtout à ce qui lui paraissait correspondre à ses propres vues, à ce qui le frappait comme confirmant une opinion qu'il avait précédemment faite sienne ou illustrant par un exemple une de ses idées favorites; ou inversement, son attention se fixait sur un passage contredisant violemment une de ses positions fondamentales; une note marginale venait alors exprimer et justifier son opposition en termes souvent ironiques, voire sarcastiques.

De toute façon, sa lecture était la plupart du temps sinon cursive, du moins très rapide. Pour avoir le plus possible de renseignements en un minimum de temps, il avait souvent recours à des ouvrages généraux, encyclopédies ou anthologies, comme cette *Anthologia Hibernica,* empruntée à la *Bristol Library* le 28 mars 1796 [170], qui contenait un extrait de Bartram sur les crocodiles et leurs nids, le récit d'une ascension du Ténériffe — avec des cavernes de glace et des fragments de roc projetés en l'air comme dans *Kubla Khan* — ainsi qu'un extrait de la traduction de Boyd de l'*Enfer* de Dante.

Souvent aussi, Coleridge s'arrêtait en chemin et laissait inachevée la lecture d'un ouvrage dont il croyait avoir pénétré la signification générale et épuisé l'intérêt principal. C'est très probablement ce qui se produisit pour les *Provinciales* de Pascal dont il déclare, le 22 septembre 1803, avoir lu la Préface et deux lettres, après avoir trouvé l'ouvrage par hasard parmi les livres de Southey :

> « Je m'en emparai, avec quel empressement ! Il me semblait revoir de mes propres yeux Lady Beaumont et l'entendre exprimer devant moi son admiration enthousiaste pour ce grand homme ! Malgré la pauvreté de mes connaissances en français, je n'allai pas me coucher avant d'avoir lu la Préface et les deux premières lettres. Non seulement elles sont excellentes, mais leur excellence est d'une espèce entièrement nouvelle pour moi... [171]. »

[169] « The Falcon's Eye », Lowes, p. 32-37. Voir p. 34 en particulier : « ... a reading in which the mind moved, like the passing of a magnet, over pages to all seeming as bare of poetic implications as a parallelogram, and drew and held fixed whatever was susceptible of imaginative transmutation. »

[170] Cf. Appendice I, n° 76. *Anthologia Hibernica; or Monthly Collections of Science, Belles-Lettres and History,* 4 vol., Dublin, 1793-1794. Voir Lowes, p. 567, note 100.

[171] Lettre à Sir George et Lady Beaumont du 22 septembre 1803 (CL, II, 994; cf. *supra,* note 164).

Or nous n'avons aucune indication nous permettant de penser que Coleridge ait jamais terminé la lecture des *Provinciales*, tout au moins dans les mois qui suivirent, car il n'y fait plus allusion ni dans les lettres ni dans les carnets avant juillet 1804.

Sur un point au moins, nous avons la preuve que Lowes s'est trompé en pensant que Coleridge était remonté à la source originale, alors qu'il tenait ses citations de seconde main, comme l'a bien montré K. Coburn au terme de patientes recherches.

Il s'agit d'une note du *Gutch Notebook*, datant approximativement de septembre 1796 et qui fut en partie réutilisée dans *The Destiny of Nations :*

« Wisdom, Mother of retired Thought »

εστι τις θεος ενδον πολυν εσσαμενοι νουν [172]

Lowes, reprenant les résultats de l'enquête de Brandl [173], pense que Coleridge a emprunté directement les deux citations grecques au *De Oraculis Chaldaicis* de Psellus; alors qu'elles furent relevées dans les *Sermons* de Jeremy Taylor, empruntés à la *Bristol Library* du 22 septembre au 12 octobre 1796 [174]. Sans aucun doute Coleridge lut ensuite le *De Oraculis Chaldaicis;* il est même possible qu'il ait été conduit à le faire par les citations trouvées dans Jeremy Taylor.

De même plusieurs citations grecques de Platon et de Plotin du *Gutch Notebook* ont été relevées dans R. Cudworth, *The True Intellectual System of the Universe* (Londres, 1743) emprunté deux fois à la *Bristol Library*, en 1795 et 1796. Et il n'est nullement certain que Coleridge ait lu *A Voyage to the South Atlantic and round Cape Horn into the Pacific Ocean...*, de James Colnett (Londres, 1799); il en avait lu le compte rendu, cela nous le savons de façon certaine, dans *The Monthly Review*, mai 1799, où il releva la description d'un phénomène météorologique curieux [175].

La plupart du temps Coleridge se contente de noter rapidement, tel quel, ou avec une très brève indication personnelle, le passage qui l'a frappé; assez souvent il s'agit d'un passage très court, une phrase, voire quelques mots, auxquels sa pensée

[172] NB, 180 et note; PW, I, 137, vers 140. Le grec est sans accent aucun.

[173] Dans *Herrig's Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, 1896, p. 335; Lowes, p. 235 et 537, note 46.

[174] Cf. Appendice I. K. Coburn cite le passage (J. Taylor, *The Whole Works*, ed. R. Heber, VIII, 254) : « the Christian religion is someting that is not seen, it is the hidden man of the heart : "εστί τις θεος ἔνδον". « it is God that dwells within »; and true Christians are men who, as the Chaldee oracle said, are "πολὺν ἐσσαμένοι νοῦν". "clothed with a great deal of mind". »

[175] Cf. *supra*, note 161. Il s'agit de NB, 200, 201, 204. K. Coburn donne en note de précieuses indications, avec toutes les références utiles; elle cite également le passage de *The Monthly Review* en question (NB, 1249, note).

s'accroche; il aimait la formule toute faite qui pouvait servir de point de départ à une longue méditation et il se servit abondamment de citations empruntées en guise d'épigraphes [176]; il laissait à sa mémoire le soin de retrouver plus tard ce qui lui avait paru faire l'intérêt du passage, une fois le moment venu de faire la synthèse des matériaux enregistrés; cette synthèse s'avéra malheureusement impossible le plus souvent; les grands travaux restèrent à l'état de projet [177].

Les raisons de cette paralysie sont multiples et nous en avons déjà signalé quelques-unes, comme l'ambition d'une pensée qui veut tout embrasser et se résigne difficilement à se limiter. Il semble que le caractère encyclopédique des lectures et la méthode même employée pour consigner leurs résultats doivent être également incriminés. Au hasard d'une lecture, Coleridge était séduit par un incident, un personnage, une idée; il notait brièvement le point intéressant auquel il avait songé et rapidement échafaudait en esprit les grandes lignes d'un développement; mais plus tard, en face de la masse hétéroclite des matériaux accumulés, il n'avait plus le courage ou l'énergie nécessaire pour trier, classer, organiser en un tout cohérent la poussière des renseignements recueillis. Toutefois, si les grands projets restèrent à l'état virtuel, il ne cessa jamais de reprendre les carnets et de tenter de les utiliser. C'est ainsi qu'un commentaire de *Biographia Literaria* reprend le passage de saint Thomas sur Aristote, relevé en latin treize ans plus tôt dans le *Notebook 22* par Sara Hutchinson [178].

Une autre conséquence de ces vastes lectures est l'éclectisme que certains critiques modernes comme R. Wellek reprochent à Coleridge en termes sévères. Convaincu que « l'erreur intellectuelle consiste surtout à nier [179] » et que « tant que l'on n'a pas compris l'ignorance d'un auteur, il vaut mieux se supposer ignorant de ce que lui comprend [180] », il est tenté par des prises de positions fort diverses rencontrées au hasard des lectures, parce que chez lui intelligence et sympathie intuitive sont trop grandes et lui font oublier des divergences parfois substantielles. Il est vrai de dire,

[176] Dans une lettre à Estlin du 30 décembre 1796, parlant de la citation de l'Agamennon d'Eschyle, placée en épigraphe à *Ode to the Departing Year*, poème paru le 31 décembre dans le *Cambridge Intelligencer*, il écrit : « You know, I am a *mottophilist*, and almost a *mottomanist* — I love an apt motto to my Heart — » (CL, I, 293).

[177] A maintes reprises, les lettres et les carnets offrent de vastes programmes édifiés avec amour et minutie, mais qui ne devaient pas être réalisés. Voir notamment NB. 161, 174, 1646.

[178] NB, 973 A et note; BL, I, 73.

[179] AP, 147.

[180] « Until you understand a writer's ignorance, presume yourself ignorant of his understanding » (BL, I, 160), et lettre à J. Gooden du 14 janvier 1820 (UL, II, 265).

en ce sens, qu'il n'arrivera jamais à une philosophie cohérente sauf pendant les dernières années de sa vie, la résolution des oppositions perçues lui paraissant plus importante que les distinctions auxquelles correspondaient lesdites oppositions [181]. Aussi déclare-t-il, dans une lettre à Poole du 13 février 1801, qu'après avoir beaucoup lu à Keswick durant les mois précédents, il croit pouvoir dire que ses lectures lui donnent maintes raisons « d'être excessivement méfiant à l'endroit des *soi-disantes découvertes* en métaphysique [182] ».

Le besoin de sympathie intellectuelle était si développé chez lui qu'il lui arrivait d'ajuster assez librement la pensée d'un auteur lorsqu'elle ne différait pas notoirement de la sienne et même de trouver des analogies, parfois, où il n'y en avait guère. Il parvenait ainsi sans difficulté à convertir la substance d'autrui en la sienne propre; et c'est là, sans aucun doute, l'explication des nombreux emprunts ou plagiats dont certains s'indignèrent; il y avait véritablement une fusion entre les matériaux fournis par les lectures et la méditation personnelle qui leur redonnait une vie et une originalité nouvelles [183], comme ce fut le cas pour cette épithète de « *myriad-minded* » appliquée à Shakespeare et qui avait été traduite de l'expression " μυριόνους ", appliquée par l'obscur Naucratius au non moins obscur Théodore Studite [184].

« Pereant qui ante nos... [nostra dixerunt] »

note Coleridge en novembre 1802, alors qu'il est plongé dans les recherches philosophiques et, à son grand désappointement, s'aper-

[181] On retrouve ici l'intelligence qui procède par analogies ainsi que l'imagination qui réconcilie les contraires. A. Snyder remarque très justement : « It is evident that Coleridge was strongly impressed with the necessity of always emphasizing the positive rather than the negative... Great good, Coleridge said, therefore, of such revolution as alters not by exclusion, but by an enlargement that includes the former, though it places it in a new point of view » (*The Critical Principle of the Reconciliation of Opposites as employed by Coleridge*, p. II).

[182] Il s'agit en l'occurrence de la « soi-disante découverte de la loi de l'association par Hobbes » (CL, II, 675).

[183] C'est ce que Coleridge explique pour sa propre défense dans la lettre de décembre 1811 citée plus haut (cf. *supra*, note 121) et que T.M. Raysor appelle « a magnificent letter » (Sh. C, II, 231-239). L'argument invoqué est la distinction entre activité et passivité de l'esprit, qui aboutit à la classification des auteurs en « *sources* » et « *citernes* ». Coleridge avait conscience d'être parfaitement innocent; il sentait trop bien l'activité créatrice bouillonner en lui et considérait par ailleurs que la vérité était « ventriloque » (BL, I, 105) et bonne à prendre partout où elle se trouvait. Lui-même n'avait jamais craint d'être plagié. Cf. NB, 224 : « Plagiarists suspicious of being pilfered — as pickpockets are observed commonly to walk with their hands in their breeches pockets. »

[184] NB, 1070. CF. *supra*, chapitre I, note 83.

çoit qu'une idée qu'il considérait comme sienne — nous ne savons pas laquelle dans le cas précis — avait été exprimée par quelque auteur précédent [185].

En fait, sauf en ce qui concerne les études proprement philosophiques, les lectures de Coleridge furent surtout pour lui une source d'images, de menus faits notés et utilisés comme l'étaient les menus faits observés dans la nature. Mais qui pourrait prétendre que *The Ancient Mariner* n'est que l'assemblage passif de matériaux empruntés à Purchas, à Bartram et aux autres récits dont Lowes a retrouvé la trace ? Il semble au contraire que ce soit Coleridge qui ait semé à tous les vents — ou plutôt qui ait, comme il le dit, pondu ses

> « œufs d'autruche dans les sables brûlants du désert de ce monde, avec l'insouciance de l'autruche et l'oubli de l'autruche ».

Une grande partie d'entre eux a été foulée aux pieds et perdue; mais certains, ayant réussi à éclore, « auront servi à parer de plumes les couvre-chefs des autres [186] ».

3. — La curiosité scientifique.

L'homme qui en avril 1797 écrivit à Cottle qu'il désirait

> « s'échauffer l'esprit par l'étude de la science universelle [187] »

fut amené à s'intéresser aux innombrables découvertes scientifiques de son temps pour deux raisons principales; d'une part, il obéissait à une impulsion de sa nature profonde qui, mue par une intelligence exceptionnelle, ne voulait rien ignorer des multiples aspects de la vérité, scientifique ou autre; et d'autre part, il désirait s'informer pour éventuellement pouvoir combattre les arguments des champions de la nouvelle idole sur leur propre terrain; très vite, en effet, il comprit que ceux-ci, forts de leurs récentes victoires en physique, en chimie, en biologie, prétendaient résoudre

[185] NB, 1284; K. Coburn donne l'origine de la citation, Aelius Donatus, fournie par l'*Oxford Dictionary of Quotations* et sa traduction : « A curse on those who say our good things before we can do so. »

[186] NB, 1248 : « I lay too many Eggs (in the hot Sands of this Wilderness, the World !) with Ostrich Carelessness & Ostrich Oblivion. The greater part, I trust, are trod underfoot & smashed; but yet no small number crawl forth into Life, some to furnish Feathers for the Caps of others... » K. Coburn remarque que l'image, empruntée à George Sandys (*A Relation of a Iourney...*, cf. *supra*, note 151), se trouve également chez Milton dans le *Tetrachordon* et cite d'autres passages où on la retrouve chez Coleridge (lettre à Poole du 14 octobre 1803; CL, II, 1011, et BL, I, 32).

[187] « To collect materials and warm my mind with universal science » (CL, I, 320). Cf. *supra*, chapitre II, note 1.

par les méthodes qui avaient si bien fait leurs preuves dans l'étude de la matière les énigmes de la destinée humaine qui étaient d'un ordre tout différent et que les plus grands esprits tentaient en vain de résoudre depuis des millénaires.

Il est inexact de déclarer, comme le fait A. Snyder, que l'intérêt montré par Coleridge à l'endroit de la science fut seulement l'effort d'un philosophe préoccupé de défendre ses positions doctrinales [188]. L'homme qui, le 1er janvier 1800, demandait dans une lettre à H. Davy quelle était

> « la cause de la sensation de froid éprouvée après l'inhalation de quelques gouttes de peppermint [189] »

et qui en 1802 note dans un carnet

> « la propagation du mouvement et de la force dans les ondulations d'une corde qui repose à terre [190] »

s'était intéressé depuis ses années d'enfance à l'observation des phénomènes naturels; c'est plus tard que vint s'ajouter à cette curiosité spontanée le désir de faire entrer la science dans les spéculations philosophiques en lui assignant ses limites et son domaine propre, qui est, selon lui, celui de l'entendement kantien et non celui de la raison. En février 1801, il pense encore que l'étude de la chimie peut conduire à de véritables découvertes métaphysiques et songe à établir avec un voisin un petit laboratoire à Keswick [191]; il ne fait aucune différence à l'époque entre le savant, le poète et le philosophe. Au reste, le chimiste Davy n'écrit-il pas des poèmes ? Et Coleridge considère que s'il n'avait pas été l'un des plus grands savants d'Angleterre, il aurait été un de ses plus grands poètes [192]. D'ailleurs, il n'écartera jamais systématiquement la science; elle est l'une des voies menant à la vérité; mais elle ne saurait embrasser la totalité du réel, puisqu'elle s'occupe uniquement de mesurer les choses dans l'espace et le temps; il lui faut un complément : la réflexion philosophique —

[188] *Coleridge on Logic and Learning*, p. 16 : « ... merely the effort of a philosophic partisan to justify his positions. »

[189] « What is the cause of that sense of cold which accompanies inhalation, after having eat peppermint Drops ? » (CL, I, 557).

[190] « Propagation of motion & force in the waves of a Rope plucked back, as it lies on the ground » (NB, 1268).

[191] Lettre à H. Davy du 3 février (CL, II, 671-672). Il espère voir Wordsworth participer à l'entreprise.

[192] *Apologetic Preface to « Fire, Famine and Slaughter »* (PW, II, 1097). L'union étroite entre les sciences physiques et la philosophie était l'un des charmes qu'avaient aux yeux de Coleridge les théologiens, penseurs et poètes du XVIIe siècle, comme le remarque K. Coburn à propos de la note suivante, prise à la lecture du poème *Doomes-day* de William Alexander : « But in the last Judgment by Fire how can the Salamander die ? This & Drayton's Noah's ark a fine elucidation of an idea *spectrally* and at once given — Grand-awful ! analysed-devilized-rational — Most exquisitely ludicrous on Salamanders ideally / Third Hour — 9th Stanza » (NB, 1026 et note).

associée à la raison pure et, pense-t-il à la fin de sa vie, à la raison pratique, c'est-à-dire à la règle morale fidèlement suivie — qui seule pourra aboutir à une représentation valable d'un univers où l'espace et le temps ne sont que des apparences du réel.

Les mathématiques furent la seule branche scientifique à laquelle il cessa très rapidement de s'intéresser; peut-être même n'avait-il jamais éprouvé pour elles un réel intérêt, malgré le maître sympathique de *Christ's Hospital* et les divertissements poétiques euclidiens du genre de *A Mathematical Problem;* à Cambridge, l'enthousiasme du début [193], nous le savons, ne dura guère; il détestait son professeur qui le lui rendait bien [194]; et les carnets ne présentent par la suite aucune note décelant un intérêt quelconque pour la géométrie ou l'algèbre; on y trouve seulement, comme nous l'avons vu, l'emploi des formes géométriques dans la description des paysages, mais ce trait relève de l'imagination du visionnaire et ne témoigne pas d'un intérêt pour les mathématiques en tant que science.

Les mêmes carnets au contraire abondent en observations portant sur les phénomènes du milieu physique, phénomènes sur lesquels l'homme, qui est le souverain de la création, peut agir par son intelligence [195]; ce sont soit des observations directes faites par Coleridge lui-même, soit des phénomènes curieux relevés dans les lectures; assez souvent aussi, il arrive qu'un rapprochement soit effectué entre un souvenir de lecture et une observation directe, comme dans cette note du *Notebook 21,* où le spectacle du firmament constellé d'étoiles, dont certaines paraissent sombres, rappelle à l'auteur la théorie de Paracelse selon laquelle l'obscurité serait produite par des astres noirs, à l'inverse de la lumière, produite par des astres brillants [196]. Toujours intensément en éveil, la vie intellectuelle de Coleridge lui permettait de s'intéresser aux choses les plus hétéroclites : la lune qui n'est pas habitée, car elle n'a pas d'atmosphère [197]; l'extraction du sucre à partir de la betterave,

[193] Voir lettre à George Coleridge de novembre 1791 (CL, I, 16; cf. *supra,* Première Partie, chapitre I, note 95).

[194] Lettre au même du 7 février 1793 (CL, I, 49). Nous savons qu'à la fin de sa vie, Coleridge regrettera d'avoir négligé les mathématiques (cf., Première Partie, chapitre I, note 99).

[195] Cf. NB, 331 : « a fine Epitheton of Man would be, Lord of Fire and Light. — All other Creatures, whose existence we perceive, are mere Alms-receivers of both — ». Cette note, qui est probablement de 1798, montre que Coleridge avait fort bien compris ce qu'est la physique moderne, qui vise à agir sur les choses plutôt qu'à en expliquer le mystère profond.

[196] « ... but I looked again at the sky — & there were many Stars so dim & dingy that they might have put into Paracelsus's Fancy his whim of the Astra tenebricosa, that radiated cold & darkness... » (NB, 1774 et note).

[197] NB, 10 (date approximative 1795); la source semble avoir été Erasmus Darwin, *The Botanic Garden; a Poem in Two Parts. Part I. Containing The Economy of Vegetation. Part II. The Loves of the Plants. With Philosophical Notes.* Londres, 1791. Cf. Lowes, 13, 35, 473.

importante découverte de l'époque pour l'Europe continentale contrainte par le blocus de vivre sur ses propres ressources [198]; la découverte par un apothicaire de Lille d'un procédé économique pour chauffer une pièce à l'aide d'un vase d'étain rempli de chaux vive [199]; le sol du Labrador fait « de pierres brunes enrobées dans du quartz [200] »; le lierre qui recouvre la tour du château et dont les feuilles sont d'un beau jaune-vert lorsqu'elles font face à la mer, d'un vert sombre dans les endroits abrités [201]; ou encore le papillon qui, « libéré, monte très haut, monte follement », sans but apparent [202].

Il est certain que cette curiosité perpétuellement ouverte sur le réel a été pour Coleridge un facteur d'équilibre psychique et moral et a contribué à lui conserver la santé de l'âme face aux tentations du désespoir. Dans les cauchemars qui l'obsédaient, dans les tourments de l'insomnie, dans les affres qui suivaient l'euphorie suscitée par l'absorption de l'opium, il conservait assez de lucide énergie pour se pencher avec intérêt sur le monde extérieur qui l'entourait et aussi sur ce qui se passait à l'intérieur de lui-même. Les notes de l'automne 1803, en particulier, nous le montrent à maintes reprises sautant de son lit au milieu de la nuit, alors qu'il se réveille en proie à un cauchemar, se précipitant à sa fenêtre et analysant le spectacle qui s'offre à ses yeux : le ciel étoilé, parsemé de nuages, les silhouettes familières des montagnes transformées par l'obscurité [203].

Il convient de remarquer que Coleridge avait une prédilection spéciale pour le phénomène naturel « extraordinaire », le phénomène exceptionnel qui semblait contredire les lois habituelles de la physique. Il relève en 1796, dans *The History of Hindostan* de

[198] Une longue note en allemand extraite d'une revue scientifique, et dont la source n'a pas été identifiée, couvre huit pages du Notebook 3 ½; elle date de mai 1799, lorsque Coleridge était à Göttingen (NB, 438).

[199] NB, 444.

[200] NB, 585 et 1590.

[201] « The Ivy on the Castle I observed to be a beautiful yellow green when it faced the sea / but a deep dark green on the sheltered sides, & even in the sheltered recesses of the seaward side / » (NB, 1266).

[202] « Butterfly let loose, how very high, how madly, how purposeless / it pushes the air under it & runs up the Stairs of Air » (NB, 1428).

[203] Voir NB, 1619 : « This I wrote on Friday Morning, 40 minutes past 3 o'clock — the Sky covered with one Cloud, that yet lies in dark & light Shades, & tho' one smooth Cloud, by the Dark Colour it appears to be *steppy* — A sad night — went to bed after Tea — & in about 2 hours absolutely summoned the whole Household to me by my *Screams*, from all the chambers... » et NB, 1620 (note écrite deux heures plus tard, la même nuit) : « Frid. Morn. 5 o'clock. Dosing dreamt of Hartley as at his Christening — how as he was asked who redeemed him & was to say, God the Son, he went on, humming and hawing... Awakening, gradually I vas able completely to detect that it was the Ticking of my Watch... I arose instantly & wrote it down — it is now 10 minutes past 5. » Voir également : NB, 1624, 1635, 1660, 1681.

Maurice, l'histoire d'une « bulle de glace » qui croissait et disparaissait dans une caverne du Cachemire selon les variations de la lune [204]; il note avec soin les phénomènes optiques étranges qui créent un spectre ou un halo et en lesquels la superstition populaire voit des présages chargés de signification; c'est l'apparition d'une auréole appelée « *a glory* » dans les montagnes du Pays de Galles rapportée dans les *Memoirs of the Literary and Philosophical Society of Manchester* [205]; c'est aussi le fameux spectre du Brocken en Allemagne qu'il ne put réussir à voir, bien qu'il ait fait l'ascension de la montagne pour la deuxième fois en quittant Göttingen [206], ainsi que la vision qu'il a un jour au Pays des Lacs de deux milans qui ne sont que les deux feuilles d'un arbuste [207]. Ainsi s'explique l'intérêt que Coleridge éprouve, comme l'a si bien montré J. Lowes [208], pour des ouvrages comme l'*Opticks* de J. Priestley, où se trouvaient réunies toutes sortes d'observations portant sur des phénomènes étranges tels que les poissons phosphorescents ou la lumière émise par les substances en putréfaction [209].

Curiosité scientifique et intention littéraire ou poétique se trouvaient la plupart du temps étroitement alliées. La flamme des bougies, qui semble avoir exercé sur Coleridge ce que Lowes appelle « une fascination particulière [210] », donne lieu à deux notes du *Gutch Notebook;* l'une est purement scientifique :

> « The lowest part of the flame [of a]
> Candle is always blue — w [hen]
> the flame is sufficiently el [ongated]
> so as to be just ready to [smoke]
> the Tip is always red [211] »,

[204] NB, 240 et note; Lowes, qui souligne l'exploitation poétique du phénomène, donne un excellent commentaire (p. 33, 379).

[205] NB, 258 et note; Lowes, 205, 470-471; l'incident est utilisé dans *The Three Graves*, PW, I, 284 (vers 505-513) et dans *Constancy to an Ideal Object*, PW, I, 455 (vers 25-32). L'ouvrage avait été emprunté à la *Bristol Library* du 20 avril au 22 mai 1798 (Voir Appendice I).

[206] Plusieurs pages du *Notebook* 3 ½ sont occupées par la description en allemand du phénomène relevée dans le *Göttingisches Journal der Naturwissenschaften*, NB, 430 et 431.

[207] NB, 1668 : « A pretty optical fact occurred this morning... » Le passage est divisé en deux parties : la description du phénomène, puis son explication : « ... The magnitude was given by the imagined Distance; that Distance by the former Adjustment of the Eye... »

[208] Lowes, p. 38-41.

[209] Joseph Priestley, *Opticks. The History and Present State of Discoveries Relating to Vision, Light and Colours*, Londres, 1772.

[210] Lowes, p. 39 note et p. 474, note 10.

[211] *Gutch Notebook*, f. 2 v.; NB, 14; Opticks, p. 807; Lowes, p. 39. Sur l'intérêt que Coleridge portait à la flamme des bougies voir : NB, 174-8; NB, 253 (allusion aux premières montgolfières utilisées comme image), NB, 582, note; NB 985, 1024 (« The Two Candles on the Table — Reflections in the Looking Glass, over each cone of Light a compact Brush of Misty Light ejaculated ») et 1652.

l'autre comporte un prolongement symbolique que nous avons déjà signalé à propos de la faculté, chez Coleridge, de percevoir, ou plutôt créer, les analogies :

> « The flames of two Candles joined give a much stronger Light than both of them separate — evid. by a person holding the two Candles near his Face, first separate & then joined in one. Picture of Hymen[212]. »

Il en est de même pour l'apparition d'une étoile entre les deux cornes de la lune, aux vers 209-211 de *The Ancient Mariner :*

> « *Lorsqu'apparut enfin au-dessus de l'horizon, à l'est,*
> *La lune cornue, avec une étoile brillante*
> *A l'intérieur, près de la pointe du bas*[213]. »

Ce phénomène étrange qui, comme le remarque Lowes, « fit couler tant de bonne encre[214] », avait été observé à Boston en 1668, d'après une communication publiée dans les *Philosophical Transactions of the Royal Society,* la plus sérieuse des publications scientifiques de l'époque; et la même observation avait été faite tout récemment par Nevil Maskelyne, astronome du roi, qui avait publié dans la même revue deux comptes rendus intitulés : « *An Account of an Appearance of Light, like a Star, seen in the dark Part of the Moon, on Friday the 7 th of March 1794.* » Coleridge connaissait ces articles, ainsi que les extraits qui en étaient parus dans le numéro du *British Critic* de juin 1795. Sans aucun doute son attention fut arrêtée par l'aspect scientifique de la question, et les diverses hypothèses permettant d'expliquer un phénomène à première vue inexplicable. Ceux qui ont considéré qu'il s'était désintéressé de la vraisemblance la plus élémentaire parce qu'il s'agissait d'un vaisseau fantomatique sur un océan fantomatique se sont trompés[215]; c'est au contraire parce que le phénomène était exceptionnel et bouleversait en un certain sens les lois de l'univers qu'il avait été retenu; le poète voyait quelque lien obscur entre le caractère miraculeux de l'événement et la situation exceptionnelle où le vieux marin et ses compagnons se trouvaient plongés, dans

[212] *Gutch Notebook,* f. 2; NB, 13; Opticks, p. 807. Cf. *Ode on the Departing Year,* PW, 161 (vers 17-18). Cf. *supra,* Première Partie, ch. II, n. 6.

[213] PW, I, 196.

[214] Lowes, p. 41. J. Lowes fait un examen complet des sources de Coleridge; et c'est à lui que tous ses successeurs comme nous-même devons les références que nous citons (Lowes, p. 179-185, 476, 477, 509, 510, 511).

[215] Lowes cite quelques commentaires en ce sens, p. 510, n. 50, dont l'un de W.H. White, qui déclare tout bonnement : « Of course, it may be urged that on that spectral ocean the sun and moon did not obey the ordinary laws of the universe and that the defiance of them was intentional » (*A Description of the Wordsworth and Coleridge Manuscripts in the Possession of Mr. F. Norton Longman,* Londres, 1897, p. 42).

une atmosphère surnaturelle de mystère; et l'on aurait tort de faire bon marché des préoccupations scientifiques qui sont à la source de ce qui devint l'un des éléments du décor où se déroulent les tragiques aventures du Vieux Marin.

Les sciences naturelles, géologie, botanique, zoologie, offraient un terrain de choix à des investigations suscitées à la fois par une curiosité authentique et le désir de trouver des thèmes et images utilisables au moment de la création poétique. Très tôt, dès ses « premières vacances de Cambridge [216] », Coleridge se met à lire Erasmus Darwin, dont le *Botanic Garden* [217] alimentait fort les discussions des étudiants à l'époque, et auquel *The Ancient Mariner* doit pas mal de choses, comme Lowes l'a bien montré; il rencontre Darwin en janvier 1796 et s'entretient longuement avec lui; mais il est déçu; il découvre un homme « ayant d'immenses connaissances » ainsi qu' « un tour d'esprit philosophique inventif à l'extrême »; mais c'est un athée qui a « des idées neuves sur presque tous les sujets, sauf en matière de religion [218] »; et l'antipathie de Coleridge ne fait que croître [219]; en 1797, il note « l'absurdité du système darwinien », qui ne fait aucune place à l'amour entre ascendants et descendants dans la nature, amour qu'il croit constater chez les alligators et chez les oiseaux [220].

Il se sentait beaucoup plus en confiance pour discuter science et philosophie avec des médecins comme Thomas Beddoes [221], Peter Crompton et James Currie [222] qui étaient à la fois des innovateurs dans le domaine scientifique et des libéraux en matière sociale et politique. Son intérêt pour la médecine remontait aux jours lointains où, élevé à *Christ's Hospital*, il attendait impatiemment le samedi pour aller rejoindre son frère Luke, qui terminait ses études à l'hôpital de Londres sous la direction du célèbre chirurgien Sir William Blizard; le jeune Samuel accompagnait parfois

[216] BL, I, 11-12.

[217] Cf. *supra*, note 196.

[218] Lettre à J. Wade du 27 janvier 1796 (CL, I, 177). Coleridge ajoute : « *all at once he makes up his mind* on such important subjects as whether we be the outcasts of a blind idiot called Nature or the children of an all-wise and infinetely good God... »

[219] « I absolutely nauseate Darwin's Poem » (mai 1796; CL, I, 216).

[220] NB, 330-13, où Coleridge utilise le mot grec « στόργη » pour désigner ce qui paraît être une tendresse paternelle et maternelle chez les animaux.

[221] Beddoes, père du poète, avait fondé à Bristol en 1798, grâce à la générosité de Tom Wedgwood, le *Pneumatic Institute* pour le traitement des maladies, la tuberculose en particulier, par l'inhalation de divers gaz tels que le protoxyde d'azote. C'était un réformateur social, en relations étroites avec le cercle des intellectuels de Bristol. Voir CL, I, 195, 203, 557; II, 896, 937.

[222] James Currie et Peter Crompton, originaire de Derby (CL, I, 179), formaient une sorte d'élite cultivée et libérale à Liverpool. Coleridge passa, en juillet 1800, une semaine chez les Crompton (CL, I, 607).

son aîné dans les salles de malades et, de retour à l'école, se plongeait dans toutes sortes d'ouvrages médicaux, anglais, latins ou grecs [223]; sans doute Boyer se chargea-t-il d'éteindre rapidement cette vocation précoce comme il avait étouffé celle de cordonnier; mais Coleridge conserva le goût de tout ce qui touchait à la biologie et à la médecine, surtout dans la mesure où tout ce qui affecte la santé du corps intéresse aussi la vie de l'âme. Dans une lettre au père de Charles Lloyd de novembre 1796, il déclare que Beddoes est l'un des rares médecins qui soient « philosophes » et qui aient compris que la connaissance de l'esprit est essentielle pour guérir certaines maladies qui se manifestent dans le corps [224].

Toutefois, il montre de l'intérêt aussi pour l'aspect scientifique de la médecine, conseille à Poole d'aller suivre les conférences d'initiation que doit faire Beddoes sur la chimie [225], note avec soin dans un carnet le mode de formation des calculs biliaires [226], s'intéresse à la vaccination contre la variole et, dans une lettre à Southey de 1802, relate avec minutie les expériences en cours au Danemark sur de jeunes animaux [227], enfin relève dans divers *Notebooks* quantité de remèdes, dont la composition et l'emploi sont décrits avec un plaisir manifeste [228]. Il analyse à maintes reprises son propre cas dans les lettres à ses amis avec lucidité et, semble-t-il, une certaine compétence; il s'agit selon lui d'une « goutte arthritique », curable seulement par la chaleur; et c'est cette conviction qui le déterminera finalement à quitter l'Angleterre pour l'Italie et Malte [229].

Caractéristique de l'homme et de sa personnalité est la façon dont il glisse, insensiblement en apparence, du niveau des préoccupations véritablement scientifiques à celui des recettes pratiques de

[223] Cf. Gillman, 22-23; Chambers, 11; Hanson, 20.

[224] CL, I, 254. Beddoes fit paraître, par publications mensuelles, un traité de médecine préventive intitulé : *Hygeia : or Essays Moral and Medical on the Causes affecting the personal state of our middling and affluent classes* (3 vol., Bristol, 1802) où l'auteur examinait, de façon remarquable pour l'époque, l'influence de l'ensemble des conditions de vie, milieu social et climat moral, sur le physiologique; Coleridge considérait l'ouvrage comme « a valuable & useful work » (CL, II, 937). Sur Beddoes en général, voir J.E. Stock, *Memoirs of the Life of Thomas Beddoes with an analytical Account of his Writings*, 1811.

[225] Lettre du 11 avril 1796 (CL, I, 203).

[226] NB, 471.

[227] CL, II, 852.

[228] Voir en particulier la liste de neuf médicament divers dans NB, 1083 (décembre 1801), et la description du remède n° 4, contre la toux : « 4. Camphored Emulsion — Camphor, half a drachm; sweet almonds, half a dozen; white sugar half an ounce; mint water, 8 ounces. — Grind the Camphor & almonds well together in a stone mortar, & add by degrees the mint water, then strain the liquor & dissolve in it the Sugar. »

[229] Voir lettre à Southey du 17 février 1803 (CL, II, 929); et la lettre au même du 14 août 1803 (*ibid.*, 976).

régime, d'hygiène ou même de cuisine; il accorde grand soin à son alimentation, essaie les vertus de la magnésie et du bicarbonate [230], note la composition pour la désinfection de la maison d'un produit à base de chaux vive [231] et même la manière de confectionner un mélange pour imperméabiliser les chaussures [232], de fabriquer du noir de fourneau à partir de sulfate de fer [233]; il relève minutieusement, mais avec une erreur qu'indique K. Coburn, les poids et mesures en usage chez les apothicaires [234].

En Allemagne, il suivit avec assez de régularité les cours de J. F. Blumenbach, le célèbre physiologue professeur à l'université de Göttingen :

> « Je suivis régulièrement les conférences de physiologie le matin, d'histoire naturelle l'après-midi faites par Blumenbach, dont le nom est cher au cœur de tout anglais ayant étudié à Göttingen, comme il est respecté de tous les hommes de science de l'Europe [235]. »

En juin 1800, il songe à traduire son *Handbuch der Naturgeschichte*, paru à Göttingen en 1799, qui, pense-t-il, servirait admirablement à diriger les étudiants et serait pour tous une excellente source de connaissances générales; il donne à Davy les titres des divers chapitres et lui demande s'il serait opportun de proposer cette traduction à Longman [236]. Chez Blumenbach, Coleridge admira surtout la défense de la personne humaine remise à sa place privilégiée dans l'échelle animale; en 1808, dans une lettre à Thomas Clarkson, il le loue d'avoir réfuté avec la plus grande compétence toutes les théories établissant des différences entre la race noire et la race blanche [237]; en somme il trouvait chez Blumenbach ce qu'il

[230] NB, 1344. Mais, comme le remarque K. Coburn, il écrit quelques mois plus tard à T. Wedgwood que l'expérience s'est soldée par un échec (CL, II, 992).

[231] NB, 1021 et n.

[232] NB, 1273. Dans le même carnet, *Notebook 8*, qui servit d'ailleurs à relever les notes prises aux conférences de Davy, on trouve un peu plus loin la manière de poser les clous sur une paire de chaussures de marche (NB, 1358); Coleridge songeait alors à accompagner T. Wedgwood sur le continent et éventuellement dans les Alpes.

[233] NB, 1045.

[234] NB, 1047, et note.

[235] BL, I, 138. Sur les premiers contacts avec Blumenbach et l'amabilité montrée par ce dernier, voir CL, I, 472, 477, 494, 497.

[236] Lettre à H. Davy du 7 juin 1800 (CL, I, 590).

[237] Lettre du 3 mars 1808 : « Likewise in his most able disproof of any difference in kind between Whites and Blacks in his great classical Work de varietate humani Generis, which is in Latin and in a separate Essay in German, he did vast service in the World of learned men... » (CL, III, 79). Il s'agit de *De generis humani varietate nativa*, 1775.

n'avait pas trouvé chez Erasmus Darwin : de vastes connaissances mises au service d'une philosophie défendant l'intégrité spirituelle de l'homme [238].

En décembre 1803, il se livre à une étude approfondie du *Handbuch der Naturgeschichte,* ce qui donne lieu à une quinzaine de notes dans le *Notebook 16.* Certaines d'entre elles semblent n'avoir qu'un simple intérêt de curiosité scientifique : les couleurs du dauphin, les yeux des soles, tous deux sur la face droite du poisson [239]; d'autres font bien ressortir la préoccupation de marquer la place exceptionnelle de l'homme dans le règne animal, comme celle-ci :

> « Qu'est-ce qui fait différer la Société d'un *Troupeau* ? L'oreille humaine. Une personne née sourde est muette également [240] »;

d'autres encore retiennent seulement des métaphores et images; comme au temps où il écrivait *The Ancient Mariner,* Coleridge ne peut s'empêcher de songer à l'exploitation littéraire et poétique de ce qu'il lit :

> « A whisper & news-Monger = a Buzz-fly »
>
> « Some nations like Caterpillars continue to live, after their Heart and Lungs have been eaten away — »
>
> « Your over-headed, heartless, Designers pass into Frog-fish / the Lophius piscatorius, whose Head is more than 1/2 its whole Body, & its Maul with two fleshy Angler-Threads [241]. »

Coleridge avait aussi une haute idée de la chimie, à la fois en tant que science et pour sa valeur formatrice. Non seulement il avait rêvé d'installer un petit laboratoire à Greta Hall, mais il souligne dans les lettres et les carnets que la chimie lui paraît être une excellente école pour la clarté de l'esprit; dans une lettre à Davy du 1er janvier 1800, il explique comment il a défendu la chimie contre Godwin qui l'attaquait, car, dit-il, elle a l'avantage

[238] Plus tard, dans *The Friend,* Coleridge s'élèvera avec vigueur contre ceux qui tendraient à donner une interprétation « matérialiste » de la doctrine de Blumenbach : « ... I know that good and great man would start back with surprise and indignation at the gross materialism morticed on to his work : the more so because during the whole period, in which the identification of Man with the Brute in *Kind* was the fashion of Naturalists, Blumenbach remained *ardent* and *instant* in controverting the opinion and exposing its fallacy and falsehood, both as a man of sense and as a naturalist... » *Friend,* I, 264.

[239] NB, 1746, 1747.

[240] NB, 1739. Blumenbach avait dit : « Those animals only possess voice which are provided with lungs. Man, besides the voice which is born with him, has also invented speech » (Trad. anglaise de R.T. Gore, 1825, III, paragr. 25; référence suggérée par K. Coburn, NB, 1739, note).

[241] NB, 1741, 1742, 1745.

« d'immatérialiser l'esprit sans détruire la netteté et la précision des idées[242] »; et un an plus tard, rencontrant chez Wolf la fameuse opposition entre « clair » et « distinct », il note dans le *Notebook 21 :*

> « Les idées sont évidemment *indiquées* avec divers degrés de perfection. Les cartésiens indiquaient le Corps, quand ils disaient que c'était quelque chose ayant une certaine étendue en longueur, largeur et épaisseur — ou profondeur; mais c'était là une indication imparfaite, parce que ces qualités appartiennent pareillement à l'Espace. L'habitude de discerner si oui ou non les idées que nous nous faisons des choses sont complètement distinctes (ausführlich) nous est grandement enseignée par la Chimie — et à un degré moindre par la Botanique[243]. »

Chimie et botanique furent en fait, sur ce plan, les deux grandes passions de sa vie. La première se cristallisa autour de la personne de Humphry Davy, jeune homme brillant d'origine très modeste — son père était ciseleur à Tredrea en Cornouailles — nouvellement arrivé à Bristol et que Beddoes, bien qu'il n'eût que vingt ans, venait de choisir comme directeur des recherches pour son *Pneumatic Institute*[244]. Coleridge se prit d'amitié pour le jeune savant qui était également philosophe et poète à ses heures[245]; il lui écrit souvent, lui pose quantité de questions incongrues[246],

[242] « ... I defended chemistry as knowingly at least as Godwin attacked it — affirmed that it united the opposite advantages of immaterializing the mind without destroying the definiteness of Ideas — nay even while it gave clearness to them » (CL, I, 557).

[243] NB, 903. L'opposition entre *clair* et *distinct* avait été empruntée par Wolf (*Logik*, ch. I, paragr. IX-XV) à Leibnitz; elle devait être reprise par Lessing, Jean-Paul et certains successeurs de Kant (référence donnée par K. Coburn; NB, 903, note).

[244] Poole, I, 254; Hanson, 360-361. Sur les relations entre Davy et Coleridge, on pourra consulter : *Memoirs of the Life of Sir Humphry Davy*, by his Brother, John Davy, 2 vol., 1836 (pour les débuts de Davy à Bristol, I, 48-70); Davy en 1799 se livrait à des expériences sur le protoxyde d'azote, employé comme stimulant, et il semble que tous les amis du cénacle de Bristol en aient fait l'expérience au moins une fois. Le récit de Southey est pittoresque : « Oh Tom ! Such a gas has Davy discovered, the gaseous oxyde ! oh, Tom ! I have had some; it made me laugh and tingle in every toe and finger tip. Davy has actually invented a new pleasure, for which language has no name. Oh, Tom ! I am going for more this evening; it makes one strong, and so happy ! so gloriously happy ! » (lettre à son frère Tom du 12 juillet 1799; Southey, II, 21).

[245] Cf. lettre à Southey du 19 décembre 1799 : « ... he is an admirable young man / not only must he be of more comfort to you / but on whom can you place such reliance as a medical man ? » (CL, I, 548).

[246] — « Define Disgust in philosophical Language — Is it not, speaking as a materialist, always a stomach-sensation conjoined with an idea ? » (1er janvier 1800; CL, I, 557). « If you write to me, pray in a couple of sentences tell me whether Herschel's Thermometric *Spectrum* (in the Philos. Trans.) will lead to any Revolution in the chemical Philosophy ? » (4 mai 1801; CL, II, 727).

lui adresse certains de ses propres poèmes, dont une assez violente satire de James Mackintosh [247], déplore en mai 1801, lorsque Davy est nommé professeur de chimie à Londres, de ne pouvoir assister aux conférences qu'il donne sur le galvanisme à la *Royal Institution* [248], mais s'arrange en janvier 1802 pour suivre une seconde série de conférences; il écrit à Sara Coleridge :

> « Je ne retournerai pas à Ottery; mais reviendrai à Londres, mardi probablement, avec T. Poole; j'ai honte de vous envoyer une telle lettre; mais je suis trop agité pour écrire davantage. Davy commence ses conférences, beaucoup plus tôt que je ne pensais — et je suis décidé à suivre la série entière... [249]. »

Les conférences du matin étaient prévues comme devant traiter de la « Chimie Générale », celles du soir des « Rapports de la Chimie avec les Lettres »; en fait Coleridge ne les suivit pas toutes; mais il s'attacha surtout à suivre celles, plus techniques, du matin; et prit une soixantaine de pages de notes dans le *Notebook 8*, très intéressantes par leur caractère scientifique poussé [250]. Comme le remarque K. Coburn, il n'est fait aucune différence entre chimie organique et chimie inorganique; mais presque toutes les expériences fondamentales de la chimie moderne sont là : production d'hydrogène à partir du zinc et de l'acide sulfurique, d'oxygène à partir de peroxyde de manganèse et étude des propriétés de ces deux gaz; étude élémentaire des corps simples, métaux et bases et, ce qui était très intéressant pour l'époque, électrolyse de l'eau, décomposée en hydrogène et en oxygène par un fil où passe « une étincelle électrique [251] ». Sans doute, comme d'habitude, Coleridge ne pouvait-il s'empêcher, durant ces conférences, de songer à l'utilisation philosophique ou littéraire de ce qu'il entendait — et nous en avons la preuve dans la remarque que K. Coburn place immédiatement à la suite [252] — mais ces notes prises consciencieusement, bien que non sans erreurs, témoignent d'un réel intérêt

[247] Lettre du 9 octobre 1800; CL, I, 362; PW, I, 353.

[248] Lettre du 4 mai 1801; CL, II, 726.

[249] CL, II, 779.

[250] *Notebook 8*, f. 1 à 31 v.; NB, 1098 et note. Les conférences durèrent un mois; la première eut lieu le 21 janvier (cf. lettre à Godwin du 22 janvier 1802 : « ... I wrote to you yesterday, immediately on my arrival, a few hasty Lines — went to the Lecture at the Royal Institution, & dined with Poole & Davy, in a large party... »; CL, II, 782).

[251] « H Ox
15 + 85 grains = Water
If an electric spark be passed thro' Water by a metallic wire, Ox. & Hyd. will be formed... » (*Ibid.*, f. 23 v.)

[252] « Strength of Feeling connected with vividness of Idea — Davy at the Lectures. Jan. 28, 1802 / gave a spark with the Electric machine — I felt nothing — he then gave a very vivid spark with the Leyden Phial — & I distinctly felt the shock » (NB, 1099).

scientifique. Plus tard, Coleridge devait graduellement se détacher de Davy à mesure que celui-ci glanait charges et honneurs nouveaux et lui reprocher son orgueil et son ambition [253], mais ceci n'enlève rien à l'authentique curiosité qu'il devait manifester jusqu'à la fin de sa vie à l'endroit des sciences physiques.

Le « magnétisme animal », comme l'on disait alors, c'est-à-dire l'hypnotisme, était lié de très près, pour les esprits du temps, aux découvertes récentes en matière d'électricité et de magnétisme; les notions traditionnelles sur la constitution de la matière avaient été quelque peu ébranlées et l'idée était apparue que les êtres vivants, tout comme les corps inanimés, pouvaient s'attirer ou se repousser mutuellement en vertu d'une sorte de force magnétique émanant du cerveau et des nerfs [254]. Les « magnétiseurs » étaient particulièrement en vogue à Londres et à Bristol, et il est certain que Coleridge s'intéressa très tôt aux étonnants résultats qu'ils obtenaient comme il s'intéressa aux phénomènes électriques en général et chez les plantes en particulier; dès 1795, il note ce qu'en dit Erasmus Darwin dans *The Botanic Garden* [255] et dans l'édition de ses *Poems* de 1796, il fait suivre le fragment *Lines Written at Shurton Bars* d'une longue note expliquant comment, en Suède, on a vu des fleurs émettre une lumière particulière apparemment d'origine électrique [256]. Le texte primitif de *Songs of the Pixies*, écrit en 1793, parlait de :

> « *The Electric Flash that from the melting eye*
> *Darts the fond question or the soft reply* [257]. »

Plus tard, dans la seconde moitié de sa vie, en 1817 en particulier, Coleridge devait porter un intérêt considérable au « magnétisme animal [258] »; Southey écrit à sa femme qu'il doit aller lui rendre visite à Highgate, mais qu'il redoute l'entrevue, car il se lancera dans « le magnétisme animal ou quelque autre sornette du même ordre [259] »; et en fait Coleridge propose à Th. Curtis d'écrire un ouvrage sur ce sujet au début de juillet [260]. Il reparlera encore, en avril 1830, du magnétisme en citant von Spix, « l'éminent naturaliste qui n'émet aucun doute en la matière [261] ». Comment ne pas

[253] Cf. CL, II, 927, 938, 1042, et NB, 1034 et note.

[254] Cf. Lane Cooper, « The Power of the Eye in Coleridge » dans *Studies presented to J.M. Hart*, New-York, 1901, p. 78-121; réimprimé dans *Late Harvest*, New-York : Ithaca, 1952. Voir Lowes, p. 252-254, et Beer, p. 51.

[255] NB, 137 et note.

[256] PW, I, 99-100; Lowes, p. 464, note 80.

[257] PW, I, 42, vers 59. Le texte fut finalement modifié dans l'édition de 1834 en : « The glance that from the half-confessing eye... »

[258] Cf. lettre du 20 mai 1817 à Th. Boosey, où Coleridge raconte une expérience personnelle (CL, IV, 790).

[259] Lettre inédite du 13 août 1817; citée dans Campbell, p. cii.

[260] CL, IV, 752.

[261] TT, I, 106.

faire le rapprochement qu'esquisse J. Lowes avec le pouvoir de l'œil du Vieux Marin qui retient contre sa volonté l'invité de la noce et avec l'œil de Géraldine qui par moments tient prisonnière l'innocente Christabel et semble même avoir la faculté de faire passer en elle, par une sorte de contagion, toute la puissance maléfique qui est cachée dans l'âme de la belle inconnue [262] ?

L'autre grande passion de Coleridge fut la botanique qui, si elle ne livrait pas, comme semblait le faire la chimie, les secrets de la matière et partant de l'univers visible, avait un attrait que la chimie n'avait pas : elle permettait au promeneur de satisfaire librement son amour de la nature et de connaître les joies de la sensibilité tout autant que celles de l'intelligence. « Inventorier les charmes de la nature » était, depuis le *Journal to the Lakes* de Gray, une mode et une tradition [263] qui aboutissait normalement au poème descriptif inspiré d'un journal de route ou d'un guide du genre de ceux qu'avait écrits William Gilpin (*Observations relative chiefly to Picturesque Beauty ... particularly Cumberland and Westmoreland*, 1792), Thomas West (*A Guide to the Lakes*, 4e édition, 1789), James Clarke (*Survey of the Lakes of Cumberland, Westmorland and Lancashire*, 1789) et William Hutchinson (*An Excursion to the Lakes in Westmoreland and Cumberland*, 1774). Coleridge utilisa certainement Gilpin et West qu'il cite dans les notes prises au cours de ses randonnées [264]; il est probable qu'il connaissait également Clarke et Hutchinson, car certaines descriptions des carnets se rapprochent assez des passages correspondants chez ces deux derniers [265].

[262] *The Ancient Mariner*, vers 13-16 :

« *He holds him with his glittering eye —*
The Wedding-Guest stood still
And listens like a three years' child :
The Mariner hath his will » (PW, I, 187).

Christabel, vers 161-162 :

« *And Christabel saw the lady's eye,*
And nothing else saw she thereby... »

et vers 583-612 :

« *A snake's small eye blinks dull and shy...*
But Christabel in dizzy trance
Stumbling on the unsteady ground
Shuddered aloud, with a hissing sound...
So deeply had she drunken in
That look, those shrunken serpent's eyes... »

(PW, I, 221 et 233).

[263] C'est ce que souligne L. Bonnerot dans le remarquable article intitulé : « De quelques livres récents sur Wordsworth » (EA, 1958, vol. IV, p. 316) à propos de l'ouvrage de Z.S. Finck, *The Early Wordsworthian Milieu*, Oxford, 1958.

[264] Voir notamment NB, 1207 (*Notebook 2*, f. 4 v.) : « — cataract is fine no doubt in a storm but extravagantly exaggerated by West and Gilpin... »

[265] Voir NB, 560 note, 770 n., 772 n., 1610 n., 1697 n.

Mais à l'égard des plantes d'une région d'Angleterre dont la flore est particulièrement riche et variée, il montra plus que la banale curiosité du promeneur; il s'attacha à les connaître, à les classer avec une rigueur dont le caractère quasi scientifique l'enchantait. Après s'être installé à Greta Hall en mai, il consacra l'été de 1800 à explorer passionnément les environs de Keswick [266] et on trouve dans le *Notebook 21*, relevée en décembre de la main de Sara Hutchinson, une longue liste alphabétique de plantes empruntée à l'ouvrage de William Withering, paru en 1796, *An Arrangement of British Plants* [267]; il est particulièrement significatif de voir cette liste occuper dix pages d'un carnet où étaient spécialement consignés les matériaux, lectures philosophiques et observations du monde physique, accumulés en prévision des grands ouvrages projetés.

Coleridge s'intéresse également au monde des animaux; les oiseaux retiennent surtout son attention : rossignols du Somersetshire ou d'Allemagne [268], étourneaux en vol qui décrivent des cercles changeants décrits avec une complaisance où l'on retrouve peut-être des souvenirs de Swedenborg [269]; mais certaines de ses observations portent sur les moutons [270], les génisses et les taureaux [271]; et les multiples lectures auxquelles il se livrait lui fournissaient nombre de renseignements sur la vie des animaux en général, des alligators de Bartram qui pondent leurs œufs dans une couche protectrice de vase et d'herbe [272] à la baleine de John Hunter dont l'anatomie pourrait servir pour la composition d'un « monodrame » reprenant la légende de Jonas [273], sans oublier ce

[266] Voir le récit de ces explorations dans le *Notebook* 5 $\frac{1}{2}$ (NB, 753 à 825) et le *Notebook 4* (NB 828 à 832).

[267] La liste fut en fait recopiée dans l'index de l'ouvrage (NB, 863 et note). Nous savons qu'en mars 1801 Coleridge, comme Wordsworth, en possédait un exemplaire (cf. WL, I, 265).

[268] Cf. *The Nightingale*, vers 55-68 (PW, I, 266), et NB, 421 (note de mai 1799, prise dans les environs de Göttingen) : « The nightingales in a cluster or little wood of blossomed Trees singing — and a bat wheeling incessantly round & round... » AP, 7-8.

[269] « Starlings in vast flights drove along like smoke, mist, or any thing misty without volition — now a circulear area inclined in an arc — now a globe — now from a complete orb into an ellipse & oblong... » (NB, 582; pour l'utilisation de l'observation comme image, voir NB, 1779).

[270] « Sheep will not eat Larches / eat everything else » (NB, 545).

[271] « The proportion of Cow Calfs & Bull Calfs, very extraordinary in different years — Mr Clarkson, June 8, 1802 — all most all Bull Calfs this year » (NB, 1197; note de juin 1802).

[272] NB, 218 et Lowes, p. 8.

[273] NB, 32 : « Jonas — a monodrama — Vide Hunter's Anatomy of a Whale. » Lowes donne la source; il s'agit d'un article de Hunter, intitulé « Observations on the Structure and Oeconomy of Whales », *Philosophical Transactions*, 1787, II, 371-450 (Lowes, 14, 457).

que le *Handbuch der Naturgeschichte* de Blumenbach pouvait apporter en matière d'ichtyologie [274].

La même curiosité, le même souci de savoir et d'expliquer se retrouve, joint au sentiment de la beauté du paysage, dans les multiples observations ayant trait aux nuages, au vent, à l'aspect du ciel selon les diverses saisons [275], aux variations de température, au soleil, à la lune, aux étoiles [276], aux chutes d'eau, aux lacs et aux cascades, à la neige, à l'arc-en-ciel [277]; et il est permis de supposer que bon nombre de remarques scientifiques seraient venues renforcer la description purement poétique dans les « Hymnes aux Eléments » auxquels Coleridge songea de 1795 à 1802 et qui ne furent jamais écrits [278]. Une note du *Gutch Notebook* annonce le projet en ces termes :

> « Hymns to the Sun, the Moon and the Elements — six hymns. In one of them to introduce a dissection of Atheism — particularly the Godwinian System of Pride. Proud of what ? An outcast of blind Nature ruled by a fatal Necessity — Slave of an ideot Nature !
>
> De proelantium e carcere nubium, etc...
>
> In the last Hymn a sublime enumeration of all the charms or Tremendities of Nature — then a bold avowal of Berkeley's System !!!!! [279]. »

et on le voit réapparaître à plusieurs reprises par la suite dans le carnet, notamment à la fin de 1796, dans les deux notes suivantes :

> « Water —
> Thales. »

> « Air etc — Five Mathem. spend every night in the lofty tower — one directs his eye to the Zenith — 2nd to the E. — 3rd to the W. — 4. S. — 5th. N. They take notice of the Wind & rain & stars — Grand Observatory in Pekin — »

L'une et l'autre sont empruntées à *The History of Hindostan* de Maurice [280]. La première emprunte à Cicéron l'idée que l'eau était le premier principe de Thalès; et la seconde se rapporte à

[274] NB, 1744, 1745, 1746, 1747.

[275] NB, 518, 553, 713, 1635, 1648.

[276] NB, 455, 678, 1405, 1626.

[277] NB, 262, 807, 825, 1246, 1809, 1812.

[278] Sur la genèse et l'échec de cet ambitieux projet, voir Lowes, page 75 et suivantes et 482-483.

[279] NB, 174-16. La citation latine « du fond de la caverne des nuages qui s'affrontent » semble avoir été inspirée, comme le suggère K. Coburn, de l'Eneide, I, vers 50-56. Il y a, dit Lowes, dans les cinq points d'exclamation, « une saveur d'humour rédempteur qui aurait pu exorciser le mauvais génie de Coleridge ».

[280] NB, 244, 245 et notes. *The History of Hindostan*, I, 58; *Ciceron, De Natura Deorum*, I, 10. *The History of Hindostan*, I, 277-278; Lecomte, *Memoirs of China*, 1699, p. 69-70. Voir Lowes, p. 29 et 470.

une description de l'Observatoire de Pékin où chaque nuit cinq mathématiciens ont pour mission de surveiller une région déterminée du ciel.

Elles sont suivies de deux citations grecques (puisées l'une et l'autre chez Cudworth, *The True Intellectual System of the Universe*), l'une de la *Métaphysique* d'Aristote, l'autre de l'*Iliade*, tendant à affirmer que l'eau était le premier élément, l'Océan et Thétys étant à l'origine de la création [281]. Et bien qu'à l'époque Coleridge ne connût pas encore les expériences qu'allait faire Davy devant lui au cours des conférences de 1802, il savait comme tous ses contemporains depuis les découvertes faites par Cavendish en 1781 que l'eau était composée d'hydrogène et d'oxygène, c'est-à-dire deux éléments fondamentaux. Il est certain que les préoccupations scientifiques de 1799 et 1800 aient été liées dans son esprit aux intuitions profondes des premiers savants de l'antiquité.

En 1802, les « Hymnes aux Eléments » n'étaient plus qu'un rêve auquel Coleridge ne songeait plus que de temps en temps [282], mais il ne faudrait pas conclure que cette curiosité scientifique ou pseudo-scientifique fut sans influence sur la formation de sa pensée. Il se trouva confirmé dans l'idée que la vérité est chose complexe, difficilement saisissable, et que toutes les méthodes doivent être utilisées conjointement pour aller à elle [283]. Certains pensent juste en physique, acceptent comme allant de soi *l'objet* de la connaissance en physique; mais sont incapables de raisonner de la même façon en métaphysique, parce qu'ils sont incapables de concevoir l'objet de la métaphysique; et ils se lancent alors dans de futiles discussions ou querelles de mots pour réfuter leurs adversaires [284]. Pour Coleridge, la méthode scientifique est bonne, mais elle ne doit pas outrepasser ses droits. Bien que platonicien

[281] NB, 245, 246 et notes. *The True Intellectual System*, I, 120. Aristote, *Métaphysique* : I, I, chapitre III : « It has, indeed, been suggested that the very earliest thinkers, long before Thales, held the same view of primary substance; for they made Oceanus and Thetys the parents of generation and spoke of the gods as swearing by water which they called Styx. » Traduction de Sir David Ross, Londres, Dent & Sons, Everyman's Library, page 58; *Iliade*, XIV, 201.

[282] Voir lettre à Southey du 29 juillet 1802 : « This is no mere dram like my Hymns to the Elements... » (CL, II, 829).

[283] Cf. la note marginale sur la page de garde de *The Philosophical and mathematical commentaries of Proclus, on the first book of Euclid's Elements*, Thomas Taylor (2 vol., Londres, 1792) : « Let a prepared Scholar attentively peruse Chapter VI ». Coleridge ajoute pour expliquer « *prepared* » la note suivante : « i.e. 1. by common logic. 2. by the elements of Geometry and universal arithmetic 3. by psychology empiric 4. by philosophical Grammar. 5. by Dialectic or transcendental Logic... » (British Museum; notes publiées en partie dans NB, Appendix B, p. 455).

[284] NB, 1758.

par tempérament, il loue Aristote d'avoir édifié une « physique logique et mathématique [285] » et il admire Bacon pour avoir su s'élever contre la science scolastique à priori qui légiférait sans tenir compte de l'expérience [286]. Enfin, aux conférences de Davy comme au cours de ses lectures, il avait pu voir l'esprit de l'homme à l'œuvre aux prises avec le donné de l'expérience en physique, en chimie, en biologie; il avait pu étudier ce qui au fond l'intéressait le plus, le mécanisme de l'intelligence humaine au travail; par là, ses préoccupations scientifiques rejoignaient l'intérêt très vif qu'il avait toujours montré pour la psychologie et par là, également, il était directement préparé à bien comprendre la critique kantienne qui devait être l'ultime étape de son développement philosophique.

[285] « Defence of Aristotle & the Ancients as to their logical metaphysical physics / two ways of giving importance to physics, magic & psychology / to reason on them necessary before experiments & yet justify Bacon for his angry attacks... » (NB, 1417; date approximative : juillet 1803).

[286] Voir note marginale dans Th. Taylor (cf. *supra*, note 282) : « Every Platonist must revere Lord Bacon, as the great Restorer of the genuine Platonic Logic — viz. — Progress by Induction. The modern chemists talk of Bacon; but with the exception of Humphrey Davy, I know of none who have not as grossly offended against his laws of Investigation in the one extreme as the Schoolmen did in the other. The Schoolmen wished to find all things *in* their brains; the Priestleys to find everything *without* brains » (publiée dans NB, Appendix B, p. 459).

CHAPITRE II

COLERIDGE PSYCHOLOGUE

1. — L'analyse psychologique.

Toute sa vie durant, Coleridge manifesta un intérêt des plus vifs pour la vie psychique en général, pour le fonctionnement des rouages mentaux de l'homme, le flux perpétuellement renouvelé en lui, fruit de l'interaction de forces multiples, des perceptions, idées, souvenirs, désirs, jugements, décisions, états d'âme de toute espèce. Il s'intéressa en tant que tel à l'esprit de l'homme, conçu comme une réalité vivante au sein de laquelle se rejoignent les influences les plus diverses — les unes liées aux facultés supérieures, le raisonnement, la volonté, la claire lumière de l'intelligence, les autres émanant des régions inférieures où la vie psychique semble régie de très près par les facteurs extérieurs et les conditions physiologiques. Ce qui fait son originalité, en tant que psychologue — et son mérite si l'on songe à l'époque — est la façon dont il prétendait ne rejeter aucune de ces influences, quelle que fût son origine, ayant pleinement conscience de la complexité de la vie psychologique à tout instant du temps et se refusant à opérer des simplifications arbitraires, par dogmatisme d'école, comme le faisaient les philosophes de métier, soit empiriques, soit idéalistes.

A cette vie, il semble s'être intéressé spontanément, en vertu d'une tendance profonde de son tempérament; comme adolescent, il s'intéressait de façon naturelle aux études médicales de son frère Luke et, plus tard, aux leçons de biologie de Blumenbach; la psychologie offrait pour lui une attirance incontestable; en ce domaine, il sentait s'épanouir en lui des dons manifestes, il pouvait évoluer à l'aise. Ne le voit-on pas, pendant une conférence de Davy sur l'électricité en janvier 1802, reporter toute son attention non pas sur l'expérience en cours, mais sur le choc psychologique provoqué en lui par la « vivacité des idées », au moment où éclate l'étincelle de la bouteille de Leyde [1] ?

[1] Cf. *supra*, chapitre I, note 251. « Strenght of feeling connected with vividness of Idea — Davy at the Lectures. Jan. 18, 1802, gave a spark with the Electric machine — I felt nothing — he then gave a very vivid spark with the Leyden Phial — & I distinctly felt the shock » (NB, 1099). L'observation psychologique paraît juste en elle-même; mais il est fort possible que la décharge, certainement beaucoup plus forte, de la bouteille de Leyde ait produit un effet que la machine électrostatique ne pouvait faire ressentir.

Mais il se tournait également vers la psychologie pour une toute autre raison; elle n'était pas seulement pour lui objet de connaissance, comme l'étaient la physique, la chimie ou la biologie; elle était aussi une méthode d'exploration, une voie d'approche universellement valable, la clef de toute recherche scientifique, logique ou métaphysique, puisqu'en fin de compte toute connaissance, tout jugement quel qu'il soit procèdent d'un sujet pensant lui-même soumis aux influences, aux lois qui déterminent les états d'âme, les croyances, la vie de l'esprit tout entière [2]. Avant d'examiner le contenu intrinsèque d'une affirmation, il conviendra donc de chercher à connaître quelle était la personnalité du sujet qui l'a formulée, l'état d'âme où il se trouvait, le réseau complexe des diverses influences qui, à son insu la plupart du temps, ont pu peser sur lui au moment de la formulation, déterminer en lui sans qu'il s'en rende clairement compte, certaines préférences, certaines adhésions, certaines orientations et finalement faire pencher la balance d'un côté plutôt que d'un autre au moment du choix définitif. C'est dire que toute vérité revêt alors non seulement un aspect *objectif*, mais également un aspect *subjectif*, pourrait-on dire, puisqu'elle a nécessairement été formulée par un sujet pensant en vertu de certaines règles qui sont les lois de la psychologie.

L'analyse revêt nettement chez Coleridge le double aspect que Wolff contribua si bien à définir entre 1730 et 1740; elle est à la fois une psychologie empirique et une psychologie rationnelle [3].

[2] Dans *Inquiring Spirit, a New Presentation of Coleridge*, Londres, 1951, K. Coburn souligne bien cet aspect de la pensée de Coleridge. Voir en particulier page 14 : « The more one reads Coleridge, the more impressed one becomes with what can only be called a psychological approach to all human problems. Whether it be punctuation, or political sovereignty, a criticism of *Richard II*, the position of the mediaeval Church or the baby talk of children, the state of Ireland or the work of the alchemists, he sees it as a piece of human experience, understandable in relation to the whole human organism, individual or social... Emotion comes in, motives, unknown ones as well as those that are acknowledged. Unknown especially to the participants. »

Les dons exceptionnels de Coleridge en matière d'analyse psychologique furent très tôt reconnus par ses contemporains; mais c'est la publication en 1895 d'*Anima Poetae* qui révéla au grand public, beaucoup mieux que ne l'avaient fait les *Literary Remains* soixante ans plus tôt, la richesse et la profondeur des réflexions consignées sans ordre dans les carnets et qui nous sont maintenant pleinement accessibles grâce au travail entrepris par K. Coburn. Un compte rendu d'alors, celui de la *Westminster Review* (vol. CXLV, p. 537), n'hésita pas à déclarer : « As one lays it down, one is struck with the astonishing and unrelaxing faculty of self-introspection, analysis and original thought that the book displays. » Voir également l'article de G.E. Vaughan dans *The Cambridge History of English Literature* (vol. XI, p. 152).

[3] Wolff, que connaissait bien Coleridge (cf. *supra*, Première Partie, ch. II, note 24) et qui avait été le maître de Kant, avait publié en 1732 une *Psychologia Empirica* et, en 1734, une *Psychologia Rationalis*, l'une fondée sur l'expérience, l'autre sur la réflexion philosophique.

D'une part, il s'intéresse aux facteurs qui semblent déterminer la vie de l'esprit par *en-bas*, conditions physiologiques, menus faits de tous ordres, associations d'idées qu'il traite selon les méthodes des sciences expérimentales (et ceci explique fort bien l'engouement qu'il conçut pendant quelques années pour le déterminisme associationniste de Hartley); et d'autre part, il prétend étudier la nature intime de l'âme par un effort de spéculation directe, c'est-à-dire par *en-haut*, si l'on peut dire, atteindre un principe d'essence spirituelle qui transcende le monde des phénomènes et qui, par conséquent, est inaccessible aux méthodes expérimentales des sciences physiques; et par là, il se sépare nettement de Locke [4] et de toute l'école empiriste anglaise; il est sur la route de l'idéalisme transcendental kantien qui nie la possibilité d'appliquer aux choses de l'esprit les méthodes employées dans le monde de l'espace et du temps. Sa psychologie apparait donc tantôt sous la forme d'une science « positive », lorsqu'il note certaines manifestations apparentes, comme il notait les noms des fleurs en botanique ou les propriétés de l'acide sulfurique en chimie, tantôt sous la forme d'une spéculation abstraite semblable aux patientes discussions des penseurs grecs ou des scolastiques du Moyen Age; elle procède tantôt de la curiosité scientifique, tantôt de la pure spéculation métaphysique; elle se présente tantôt sous la forme d'une psychologie expérimentale, tantôt sous la forme d'une psychologie rationnelle.

Ce qui fait l'originalité de Coleridge, surtout dans la première moitié de sa vie, est que sa psychologie fut *à la fois* l'une et l'autre; tout en se proclamant le disciple de Hartley entre 1796 et 1798, tout en s'intéressant de très près aux expériences à la mode chez ses contemporains, en particulier les expériences sur le toucher et la vue [5], il ne cesse jamais de croire en l'existence chez l'homme d'un principe spirituel indépendant; et inversement, dans la seconde moitié de sa vie, alors que ses prises de position idéalistes

[4] Locke avait déclaré dans l'introduction de son *Essai concernant l'entendement humain* que son but n'était pas de rechercher quelle était la nature de l'âme, ce qui constituait son essence, mais de « faire voir, à l'aide d'une méthode claire et, pour ainsi dire, historique, par quels moyens notre entendement vient à se former les idées qu'il a des choses » (*An Essay Concerning Human Understanding*, 1729; Introduction, paragraphe 2).

[5] Parmi les amis de Coleridge, Tom Wedgwood poursuivit des recherches assez poussées sur la sensation et la psychologie de l'enfance. Cf. NB, 838, 1039; et 1297 : « Dimness in sight to the eye, mist etc... gives magnitude / so does *numness* to the Touch, a num limb seems twice its size. Compare this with a *felt* pimple. » K. Coburn remarque que douze ans après la mort de Tom Wedgwood, les notes recueillies par lui furent publiées dans un article intitulé : « An enquiry into the Origin of our Notions of Distance », dans le *Journal of Science and the Arts edited at the Royal Institution of Great Britain*, 1817, III, pages 1-12 (NB, 838, note).

étaient solides et immuables, il prêta la plus grande attention aux phénomènes d'ordre psychologique que les hommes du temps signalaient en appliquant les méthodes expérimentales.

Dans la période qui nous occupe, c'est-à-dire jusqu'en 1804, les deux aspects se rencontrent conjointement. Assez souvent, ils sont nettement séparés; et les carnets offrent toute une série d'observations concrètes sur la sensation et la perception dignes de la psycho-physiologie moderne voisinant avec des réflexions fondées sur une remarquable pénétration intuitive des choses de l'âme et qui, elles, procèdent de l'esprit de finesse et non de l'esprit de géométrie.

Le monde de la sensation pure apparaît assez fréquemment, comme dans cette note de novembre 1799 sur le chaud et le froid :

> « Mercredi 20 nov. Scotch Corner. J'ai dû avoir recours pour l'enflure de mon pied gauche à un bain très chaud. J'ai perpétuellement constaté que le premier contact lorsqu'on plonge un membre dans l'eau très chaude produit exactement la même sensation que le premier contact avec de l'eau excessivement froide [6]. »

Dans le même ordre d'idées, il note la manière curieuse dont une partie du corps semble communiquer un mouvement à un objet, voire à une autre partie du corps [7], ou la différence dans les dimensions apparentes d'un objet suivant qu'il nous est présenté par le toucher ou par la vue [8]; ou encore la façon dont la symétrie parfaite diminue la grandeur apparente d'un bâtiment [9]. Et, bien entendu, nombreux sont les cas d'association d'idées relevés dans les carnets; Coleridge les analyse avec minutie, comme dans la note suivante de juillet 1803 :

> « Mardi soir, 19 juillet 1803 — Journée extrêmement chaude — ai quitté un gilet et remplacé mes bas de laine par des bas de soie — vers 9 heures, impression de froid désagréable — ai entendu un bruit, supposé que c'était Derwent pendant son sommeil — tendu l'oreille, inquiet, et constaté que c'était un Veau qui beuglait — instantanément m'est venue à l'esprit cette nuit que j'avais passée dehors à Ottery — avec le Veau, dans le pré, de l'autre

[6] NB, 563 et note. L'observation est reproduite dans une lettre à Davy du 1er janvier 1800 (CL, I, 557); elle avait été utilisée dans le fragment du livre II de *Joan of Arc*, devenu le poème *The Destiny of Nations* (PW, I, 138; vers 208); elle sera relevée dans le *Notebook 21* en octobre 1803 (NB, 1568).

[7] NB, 1039.

[8] « Feel a pimple and measure it in feeling — & then look at it — how small it is compared with what you expected it to be. So measure one of your teeth at its edge with your finger, what a breadth — Explain this diversity of *feeling* and sight. Decemb. 2. 1801 » (NB, 1050; voir également 1399, 1400 et 1827).

[9] « Perfect Symmetry, diminishes the sense of magnitude. St Peter's Church & the Apollo Belvedere in perfect symmetry ? » (NB, 1350).

côté de la rivière, dont les meuglements m'avaient tellement impressionné — Froid + Enfant + Meuglements, probablement les rivières Greta et Otter [10]. »

Plus intéressantes encore, du point de vue littéraire surtout, sont les réflexions morales relevant de l'autre psychologie, la psychologie rationnelle ou intuitive fondée sur une perspicacité profonde qui permet à l'auteur de lire les sentiments cachés et de déchiffrer les mobiles secrets qui font agir les hommes.

En 1796, il songe à écrire un *Essai sur la Prière* qui contiendrait la substance des allocutions qu'il donne aux cercles unitariens de la région de Birmingham [11]; il est significatif de le voir aborder le sujet par le biais de la psychologie dans le *Gutch Notebook :*

« La Prière.

Premier Stade — le poids de nos misères immédiates, sans secours terrestre, nous fait crier vers l'Invisible.

Deuxième Stade — Le désert du monde visible pour un esprit qui commence à être contemplatif — horrible Solitude.

Troisième Stade — Repentir et Regret — et appréhensions personnelles.

4e stade [sic] — Le ravissement céleste qui suit une prière ardente.

5e stade — oubli de soi-même — l'Ame pénètre dans le Saint des Saints [12]. »

Dans la Préface de l'édition des *Poems* de 1796 il analyse avec subtilité les raisons pour lesquelles un auteur évite de parler de lui à la première personne :

« Avec quelle sollicitude tous les auteurs à la mode évitent-ils de dire *Je* ! — on voit l'un se transposer à la troisième personne — « l'auteur de l'ouvrage » — on voit l'autre se multiplier au point de devenir « nous » — et tout cela n'est rien d'autre qu'une mauvaise conscience sur ses gardes. Se rendant compte que le dit « je » occupe perpétuellement son esprit et monopolise son cœur, notre auteur prend pudiquement le soin de ne pas laisser échapper le mot de ses lèvres [13]. »

[10] NB, 1416; AP, 29. Il s'agit évidemment de la nuit qu'il passa dehors, après s'être enfui de la maison à la suite de la querelle avec son frère Franck. La façon dont les divers éléments sont analysés est remarquable; la présence dans les deux cas d'une rivière, source de fraîcheur le soir, mais aussi d'autres sensations telles que l'humidité et le bruit, est particulièrement bien soulignée.

[11] Cf. CL, I, 230 et 233 : « I preached yesterday morning from Hebrews, C. IV. v. 1 & 2. "Let us therefore fear... heard it". 'Twas my chef d'œuvre. I think of writing it down & publishing it with two other sermons.. » (lettre à J.-P. Estlin du 22 août 1796).

[12] NB, 257 (probablement 1796). K. Coburn rapproche du passage cinq versets d'Isaïe relevés un peu plus haut dans le même carnet et qui semblent correspondre approximativement aux cinq stades ici décrits (NB, 239).

[13] *Poems on Various Subjects*, 1796, VIII-IX.

Avec la même pénétration, il observe les rapports, souvent malaisés, qu'il entretient avec des hommes comme Tom Wedgwood qui ne le valent pas intellectuellement, mais sans l'aide financière desquels il ne pourrait pas vivre :

> « L'art chez un *grand* homme — possédant manifestement des dons supérieurs d'être souvent *l'obligé* des gens, de gens qui sont souvent ses inférieurs — dans la façon de laisser s'exercer l'enthousiasme bienfaiteur. La Pitié, lorsque nous pouvons aider et que notre aide est acceptée avec reconnaissance, jointe à l'admiration engendre une affection enthousiaste — la même Pitié, jointe à l'admiration, lorsque notre aide est refusée ou inopérante, engendre antipathie et crainte. T.W. [14]. »

Subtile également est la présentation d'un certain type d'hommes qui, parfaitement soucieux de respecter la vérité en général, n'hésitent pas à prononcer les jugements les plus sévères sur leurs contemporains, moralistes ou hommes de lettres, sans donner d'autres raisons que leur conviction personnelle,

> « ... cette conviction étant simplement le fruit de leur antipathie pour tel ou tel homme — et cette antipathie venant de ce qu'ils n'aiment pas son allure extérieure, ou tout au plus de ce qu'ils perçoivent en lui un défaut particulier auquel ils s'arrêtent sans examiner l'ensemble de ses qualités [15] ».

Le 6 mai 1801, il adresse à Southey le fragment poétique qui, quinze ans plus tard, devait servir de conclusion à la deuxième partie de *Christabel* et qui est, dit-il, « une relation très métaphysique de la façon dont les pères se trouvent amenés à appeler leurs enfants fripons, brigands, petits coquins, etc. [16] ». Ici encore, ce passage bien connu et pittoresque offre une pénétrante analyse de ce que nous appellerions à l'heure actuelle le subconscient; la joie inonde le cœur du père qui contemple son enfant à tel point

> « *... qu'il lui faut finalement exprimer l'excès de son amour*
> *En des paroles d'une rudesse loin de sa pensée.*
> *Peut-être s'amuse-t-il à faire coïncider de force*
> *Des idées qui sont si totalement différentes;*

[14] NB, 1022; AP, 20 (décembre 1801). Tom Wedgwood, comme le remarque K. Coburn, aurait dû quitter Londres pour Nether Stowey en compagnie de Coleridge le 26 décembre, mais fit le voyage seul, sans doute à la suite d'une brouille passagère. Cf. CL, II, 776 et 777; le 25 décembre, Coleridge écrit à Stuart qu'il a « emprunté cinq guinées à Mr Howel, que vous aurez la bonté de lui rembourser » (*ibid.*).

[15] NB, 1602 et note; octobre 1803. Très probablement Coleridge songeait à Southey et il oppose cette attitude à la sienne propre, qui pèche par excès de sympathie et se laisse entraîner éventuellement à d'innocentes flatteries.

[16] « A very metaphysical account of Fathers calling their children rogues, rascals & little varlets — etc. — » (CL, I, 729). La fin de la lettre est tout entière consacrée à l'amour que le poète porte à ses deux fils Hartley et Derwent.

A suggérer en sourdine l'image du charme brisé,
A jouer avec le mal de façon inoffensive.
Et peut-être y a-t-il aussi tendresse et amusement
A éprouver au fond de soi à chaque parole brutale
Un doux tressaillement d'amour et de pitié.
Et que dire si dans un monde où règne le crime
(O tristesse et honte si c'est là l'explication !)
Ce léger égarement du cœur et du cerveau
N'avait guère pour cause que la rage et la douleur
Et parlait alors de langage de tous les jours [17]. »

Mais les cas où psychologie expérimentale et psychologie intuitive se rencontrent, si l'on peut dire, à l'état pur sont des cas extrêmes; le mérite de Coleridge est d'avoir su la plupart du temps combiner l'une et l'autre au cours de son analyse, d'avoir accueilli avec la même curiosité et le même empressement toute indication pouvant apporter des lumières sur la vie de l'esprit, en particulier au point crucial de celle-ci, c'est-à-dire les relations du sujet pensant avec le monde extérieur qui l'entoure.

La collaboration étroite des deux voies d'approche apparaît bien dans un passage du *Notebook 21* où l'auteur analyse le tempérament de sa femme Sara [18]; il croit discerner en elle — expérimentalement — « une certaine insensibilité et une certaine paralysie concernant toutes les sensations et idées *tangibles*, tout ce qui forme le *moi réel* »; il en déduit qu'elle se crée « un autre

[17] *Christabel*, vers 663-677; PW, I, 235 :

« ... that he at last
Must needs express his love's excess
With words of unmeant bitterness.
Perhaps 'tis pretty to force together
Thoughts so all unlike each other;
To mutter and mock a broken charm,
To dally with wrong that does no harm.
Perhaps 'tis tender too and pretty
At each wild word to feel within
A sweet recoil of love and pity.
And what, if in a world of sin
(O sorrow and shame if it be true !)
Such giddiness of heart and brain
Comes seldom save from rage and pain,
So talks as it's most used to do. »

[18] NB, 979 et note. K. Coburn fait le rapprochement avec une lettre du 13 novembre 1802 où Coleridge expose son point de vue, presque dans les mêmes termes, à l'intéressée elle-même (CL, II, 881-882) et elle remarque que c'est là l'une des premières allusions que nous possédions à la mésentente entre les deux époux. Il est permis d'aller plus loin et de penser que Coleridge reprochait en fait à son épouse d'être frigide : c'est du moins ce que semble indiquer la fin de la première partie de la note : « I have dressed and washed with her, & no one with us — all as cold and calm as a deep Frost — » (cf. M. Suther, *The Dark Night of Samuel Taylor Coleridge*, New-York, 1960, p. 37-38).

moi, dans le champ de la vue et de l'ouïe, à une certaine distance, par ses yeux et ses oreilles à elle »; mais elle devient « l'esclave des yeux et des oreilles des autres ». Et Coleridge conclut :

> « Rien ne suscite en elle douleur ou plaisir pour ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais suivant ce que les autres *en diront* — en fait, par l'absence ordinaire de *réalité* dans les impressions qu'elle éprouve j'ai eu cent exemples qu'être aimée ou ne pas être aimée est pour elle chose indifférente. Mais *l'idée* de ne pas être aimée, voilà ce qui blesse profondément son orgueil. »

Puis, sans doute en songeant au caractère irascible des sœurs Fricker et en particulier aux fréquents accès d'emportement de sa femme, il poursuit en distinguant, avec une remarquable subtilité, la douleur de la colère :

> « Lorsque nous ressentons les choses intérieurement et profondément, la colère prend la forme d'un spasme momentané, à la suite d'interférences de l'extérieur qui créent la douleur par une soudaine interruption du train des pensées agréables. Mais ceci est beaucoup plus une *tension douloureuse* que de la colère, c'est-à-dire que la relation et la perception de l'objet externe causant la Douleur sont vagues et ne constituent qu'une faible part de l'ensemble Idée & Sensation — de là son caractère momentané — mais la Colère authentique, qui est *Crainte & Courage animal,* se rencontrera principalement chez ceux qui dépendent surtout de l'opinion des autres et pour lesquels l'opinion des autres est de la plus grande importance. Les *marins* sont très souvent en colère — de même les Rimailleurs qui ne sont pas Poètes, sont courroucés, irritables... [19]. »

La première partie de la note repose tout entière sur la psychologie expérimentale et offre manifestement la trace de l'influence exercée par l'associationnisme de Hartley, ne serait-ce que dans « le train des pensées agréables »; la seconde moitié au contraire relève de la psychologie rationnelle qui se propose d'étudier le monde moral de l'intérieur.

Les deux méthodes d'analyse psychologique se trouvent magnifiquement réunies au sein de l'introspection; et c'est l'introspection qui fait l'intérêt de tant de passages des poèmes, des lettres et surtout des carnets.

En un certain sens, tous les « *Conversation Poems* » sont fondés sur une méditation qui s'oriente vers l'introspection; le poète, qui traverse un certain état d'âme, ne se contente pas de le dépeindre, de le décrire; il le prend comme objet de connaissance, fait participer son lecteur au travail d'introspection effectué; le poème n'est plus l'image statique des sentiments éprouvés; il

[19] *Ibid.* Il est significatif de voir apparaître ici l'opposition familière *talent et génie* fondée psychologiquement sur la distinction entre ceux qui « ressentent les choses intérieurement et profondément » et ceux pour lesquels compte avant tout l'opinion des autres.

devient étude dynamique, analyse, dialogue entre le sujet pensant et le donné des impressions subies; le poète met tous ses dons, toute sa pénétration dans cette étude de soi, qui est aussi l'étude de l'âme humaine et en laquelle le lecteur retrouve l'écho de ses propres préoccupations.

Nous avons tout cela, entre autres, dans *The Eolian Harp* où à la fin la méditation prend la forme d'un véritable examen de conscience, dans *This Lime Tree Bower my Prison* où le poète, condamné à rester prisonnier dans la charmille, analyse les sentiments contradictoires qui l'animent, dans *Frost at Midnight* où l'amour paternel devient l'objet principal de la rêverie. On comprend que Coleridge ait brièvement noté dans le *Gutch Notebook* aux alentours de 1795 les deux lignes suivantes :

> « La poésie sans égotisme relativement inintéressante — Mem. Ecrire une Ode sur le *Manger et le Boire* [20]. »

Il pensait qu'on ne pouvait faire de la poésie qu'avec des sentiments vrais; or pour être vrais, ces sentiments devaient nécessairement avoir été éprouvés personnellement; ce ne pouvait être des considérations générales et abstraites. En prenant pour objet des émotions authentiquement vécues par lui, le poète se trouvait, grâce à l'introspection, disposer d'une matière sans cesse à la portée de sa main, toujours renouvelée, quasi inépuisable. Les plus représentatifs des poèmes introspectifs que Coleridge ait jamais écrits sont sans doute les sonnets qu'il composa à la naissance de Hartley, son fils aîné, survenue en septembre 1796, et où il analyse les sentiments mêlés qu'il éprouva lorsqu'on lui annonça la nouvelle, puis lorsque l'enfant lui fut présenté pour la première fois; il ne ressentit « ni ravissement céleste » ni « rayon de joie »; mais il y avait une « angoisse religieuse » dans les pensées confuses qui lui vinrent à l'esprit et il eut l'impression étrange que « le présent correspondait seulement à un passé oublié » déjà vécu par lui; il ne connut les premiers élans de l'amour paternel que lorsqu'il vit l'enfant dans les bras de sa mère, « penchée sur lui, souriante et les yeux pleins de larmes [21] ».

Les lettres abondent en passages où Coleridge fait son propre

[20] « Poetry without egotism comparatively uninteresting — Mem. Write an *Ode to Meat & Drink* » (NB, 62).

[21] Il s'agit des trois sonnets intitulés respectivement : *On receiving a letter informing me of the Birth of a Son, Sonnet composed on a Journey homeward, the Author having received intelligence of the Birth of a Son, sept. 20, 1796, et Sonnet to a Friend who asked how I felt when the Nurse first presented my Infant to me* (PW, I, 152-153). Ils furent envoyés à Poole dans une lettre du 1er novembre 1796 (CL, I, 245, 246). L'ami qui avait demandé les sentiments éprouvés était très probablement Charles Lloyd; cf. début du troisième sonnet :

> « *Charles ! my slow Heart was only* sad, *when first*
> *I scann'd that face of feeble Infancy...* »

portrait physique et moral, décrit ses sentiments et ses pensées du moment, désirs, espoirs, désillusions, remords; elles prennent souvent l'allure d'une confession où il fait, pour lui-même semble-t-il, son examen de conscience; elles sont l'occasion pour lui d'analyser ce qu'il croit être son tempérament particulier et d'approfondir, à partir des constatations auxquelles il aboutit, sa connaissance de l'âme de l'homme en général.

La correspondance qu'il échange, d'avril à décembre 1796, avec John Thelwall, qu'il n'avait jamais rencontré en personne et pour qui il s'était pris d'amitié à distance, fut l'une de ces occasions; il tente de faire pour lui le tableau complet de sa personnalité, décrit son visage, sa démarche, ses lectures, ses habitudes d'esprit [22].

De février 1797 à février 1798, il écrit les cinq longues et précieuses lettres autobiographiques à Poole [23], où en s'appuyant sur des souvenirs d'enfance il tente de dégager ce qu'il considère comme les tendances profondes de son tempérament intellectuel. Le début de la première lettre définit nettement son dessein et la méthode qu'il entend employer :

> « Mon cher Poole,
>
> Je pourrais indiquer à l'auteur le plus ennuyeux la façon d'écrire un ouvrage intéressant — il lui faut raconter les événements de sa vie avec franchise, sans déguiser les sentiments qui les ont accompagnés. Je n'ai jamais lu ne serait-ce que l'« expérience » d'un Méthodiste dans le Gospel Magazine sans en tirer profit et plaisir... Pour moi, cette tâche sera utile; elle me permettra de renouveler et approfondir mes propres réflexions sur le passé : et peut-être vous permettra-t-elle à vous d'apprécier sans impatience et avec indulgence les faiblesses et les défauts de mon caractère, que tant de circonstances malencontreuses ont contribué à implanter chez moi [24]. »

L'intention apologétique signalée à la fin était en fait moins importante que le désir chez l'auteur de faire le point, pourrait-on dire, de son évolution morale; et l'effort d'analyse psychologique ne se relâche à aucun moment dans les lettres qui suivent où Coleridge fait le portrait de son père, un « véritable *Parson Adams* », avec la préoccupation évidente de retrouver chez lui cer-

[22] Il s'agit en particulier du fameux passage utilisé par tous les biographes de Coleridge et par nous-mêmes : « As to me, my face, unless when animated by immediate eloquence, expresses great Sloth, indeed almost ideotic, good nature... my gait is awkward & the walk & the *Whole man* indicates *indolence capable* of energies... I compose very little & I absolutely hate composition. Such is my dislike, that even a sense of Duty is sometimes too weak to overpower it » (lettre du 19 nov. 1796; CL, I, 259). Voir aussi lettre du 22 juin 1796 : « ... My vice is of the opposite class — a precipitance in praise » (CL, I, 221).

[23] CL, I, 302, 310, 346, 352, 387.

[24] Lettre du 6 février 1797 (CL, I, 302).

tains traits dont il aurait hérité [25], retrace ses premières lectures d'enfant qui firent de lui, pense-t-il, un « rêveur, inapte à toute activité physique [26] », raconte la fugue nocturne sur les bords de l'Ottery et fait allusion à ses conséquences, enfin fait le tableau des débuts du jeune « prodige » dans les tavernes de Londres [27].

Mais Coleridge parle de lui-même et analyse son *moi* intérieur dans presque toutes ses lettres et, certes, elles ne sont pas toutes expressément autobiographiques. Lorsqu'il écrit à son frère George, son aîné de huit ans et pasteur de son état, qui d'ailleurs avait été le mentor de ses jeunes années, l'examen de soi prend un tour volontiers moral [28] comme lorsqu'il s'adresse à ceux de ses amis qui sont dans les ordres, Estlin ou Wade en particulier; dans les lettres à Wordsworth, à Sotheby, à Sir George et Lady Beaumont, c'est l'étude du processus créateur dans l'âme du poète qui passe au premier plan; avec des correspondants tels que Southey, Thelwall, Godwin, le commentaire redevient franchement psychologique [29]; et il le demeure, de façon significative, lorsque l'auteur écrit à des gens tels que Cottle ou Mrs Coleridge pour les capacités intellectuelles de qui il avait peu d'estime et dont il savait fort bien qu'ils pouvaient difficilement saisir toutes les implications de ce qu'il disait [30].

[25] CL, I, 310.

[26] Lettre du 9 octobre 1797 (CL, I, 347). Cf. aussi CL, I, 354.

[27] Lettres du 16 octobre (CL, I, 353) et du 19 février 1798 (CL, I, 388).

[28] Voir notamment les lettres du printemps de 1794, à la fin de la malheureuse expérience militaire, où l'auteur tente d'expliquer les événements par le désespoir qu'il éprouvait de ne pouvoir payer ses dettes à Cambridge : « Instead of manfully disclosing the disease, I concealed it with a shameful Cowardice of sensibility till it cankered my very Heart. — I became a proverb to the University for Idleness — the time, which I should have bestowed on the academic studies, I employed in dreaming out wild Schemes of impossible extrication. It had been better for me if my Imagination had been less vivid... » (CL, I, 67; voir aussi I, 74).

[29] Défendant l'indissolubilité du mariage, il écrit à Thelwall en mai 1796 : « You do not suppose, I attribute any magic to ceremonies — or think that the Priest married me — Great indeed are the moral uses of Marriage. — It is *Variety* that *cantharidizes us*. Marriage, that confines the appetites to one object, gradually causes them to be swallowed up in affection » (CL, I, 213). Et voir lettre à Godwin du 3 mars 1800 : « An idea starts up in my head — away I follow it thro' thick and thin, Wood and Marsh, Brake and Briar — with all the apparent Interest of a man who was defending one of his old and long established Principles... » (CL, I, 580).

[30] Il écrit d'Allemagne à Mrs Coleridge le 12 mars 1799 : « ... I languish after Home for hours together in vacancy; my *feelings* almost wholly unqualified by *Thoughts*. I have, at times, experienced such an extinction of *Light* in my mind, I have been so forsaken by all the forms and colourings of Existence, as if the *organs* of Life had been dried up; as if only simple BEING remained, blind and stagnant ! » (CL, I, 470). Les lettres d'Allemagne, publiées en grande partie plus tard dans *The Friend* et dans *Biographia Literaria* sous le titre de *Satyrane's Letters*, sont surtout consacrées à décrire le pays et ses habitants.

Mais c'est dans les *Notebooks* que l'introspection, libre de toute entrave, va le plus loin et atteint des sommets d'un exceptionnel intérêt. Il est probable, comme le pense H. House [31], que la maladie, l'opium, les échecs successifs, y compris celui du mariage, le conflit perpétuel entre une sensibilité tournée vers la solitude et un monde indifférent ou hostile favorisèrent considérablement chez Coleridge la tendance naturelle à l'introspection; c'est en partie ce que lui-même veut dire lorsqu'il déclare à William Sotheby, en juillet 1802, que la maladie « et d'autres afflictions pires que la maladie » l'ont contraint à se plonger dans la pure métaphysique [32]; mais en partie seulement, car il veut parler ici de ces « recherches abstruses » qui ont tué l'homme naturel en lui; et il est certain que l'introspection telle que nous la trouvons dans les carnets est tout autre chose; elle correspond à un besoin d'investigation parfaitement naturel; il s'y plonge visiblement avec délices, et certaines notes hâtivement rédigées, informes, apparemment peu cohérentes, sont teintées d'une véritable couleur poétique. C'est le cas de ce passage du *Notebook 21*, écrit en novembre 1803, auquel l'authenticité du ton donne force de poésie :

> « Very unwell all Sunday — to-day, Nov. 6th better. Walked with Southey to Braithwaite — interesting Lagune in the River not far from Mr Smith's at How. — Weeds forming three beautiful Clouds in the water... Indisposed in my Bowels — Observe that this Feeling of (Bowel —) uncomfortableness etc is combined with *Fear*, with tender *Thoughts*, tender and serious recollections — & if I were with one whom my Soul loved, it would rather increase than decrease my Happiness. — I had a violent Motion (in the field under an oak by a Fence with the Brook on the other side) — about 3 minutes after having to get over a petty fence from the Field into the Turnpike Road I found myself a Coward — till the Thought awakened & subdued me scouted the Feeling. — The rest of the walk I was deeply impressed by the Faith, that my Illness would not materially diminish my Happiness if I were Housemate with Love [33]. »

Le tour pris ici par l'introspection est remarquable; il y a au point de départ la volonté d'un examen lucide et franc de l'ensemble psycho-physiologique; soucieux avant tout d'honnêteté

[31] House, p. 40, 41.

[32] « Sickness & some other & worse afflictions, first forced me into *downright metaphysics*, for I believe that by nature I have more of the Poet in me » (Lettre du 19 juillet 1802; CL, II, 814). Cité par House (House, p. 40) qui, selon nous, a le tort de ne pas faire ici la distinction entre ce que Coleridge pensait *a posteriori* de ses recherches philosophiques et l'enrichissement considérable qu'apportait à sa méditation introspective sa curosité naturelle en matière de psychologie et philosophie.

[33] NB, 1644. Nous avons déjà cité cette note en partie à propos de l'influence de la maladie sur la sensibilité du poète. Cf. *supra*, première partie, ch. II, n. 110.

intellectuelle avec lui-même, Coleridge ne recule pas devant la mention un peu crue des entrailles qui le tourmentent; il enregistre, froidement, son manque de courage devant les craintes suscitées par son état de moindre résistance, note avec soin les trois minutes d'intervalle nécessaires à la prise de conscience de sa lâcheté; mais surtout, il tente de saisir les rapports qui unissent le physique, la sensibilité et l'intellect; et sa pensée se tourne spontanément vers les éléments qui peuvent émouvoir son cœur, la beauté du paysage, l'amour impossible pour Sara Hutchinson dont la vision bienheureuse vient s'opposer, dans son imagination, à la triste réalité de son foyer désuni; mais alors qu'il lâche ainsi les rênes à la vision de ce qui aurait pu être, le travail intime qui s'opère demeure sous le regard de la claire conscience curieuse d'observer son mécanisme.

Le même dualisme entre le flux des impressions subies passivement et l'intelligence en éveil qui se penche activement sur elles apparaît nettement dans la plupart des notes de l'automne 1803, où le corps souffrant, la sensibilité meurtrie offrent un aliment de choix à l'introspection; certaines étudient plutôt les sensations physiques et leurs répercussions [34], d'autres analysent les mouvements de l'affectivité et revêtent alors un aspect touchant, voire pathétique :

> « It has been long my sincere wish, & (for that all our Habits partake of human Frailty) my *pride*, to try to understand, in myself & to make intelligible to others, how great men may err *wildly, yet* not *be mad*... [35]. »

> « With a deep groan from the Innermost of my Heart, in the feeling of self-humiliation & a lively sense of my own weakness, & the distraction of my mind, which is indeed « always doing something else... [36]. »

> « A dear Room with such dear Friends, & such a dear Fire, that I seemed to love the moving shadows on the wall, for their own sake — das Schatten volk — Sara & Mary — all the Time after 9 o'clock of a winter Evening, when I came down from my Study having worked hard & successfully, & surrendered myself up to Love & innocent Sportiveness of wild fancies — [37]. »

[34] Voir notamment NB, 1601, 1649, 1674, 1765 et 1822 : « Images in sickly profusion by & in which I talk in certain diseased States of my Stomach... »

[35] NB, 1647.

[36] NB, 1646. C'est le début d'une longue note où, une fois de plus, il dresse le tableau des grands ouvrages en projet.

[37] NB, 1829 (janvier 1804). Il s'agit évidemment de Mary et Sara Hutchinson qui, avec Wordsworth et sa sœur, se trouvaient à Grasmere, où Coleridge était allé passer quelques semaines avant de partir pour Londres et Malte. Cf. Introduction, note 66.

Et parfois, l'élément poétique devient si fort que le processus de l'introspection est décrit en vers :

> « *My spirit with a fixed yet leisurely gaze*
> *Following its ever yet quietly changing Cluster of Thoughts,*
> *As the outward eye of a happy Traveller a flock of Starlings* [38]. »

Une sorte de lyrisme introspectif apparaît alors; l'auteur éprouve une joie d'ordre esthétique à contempler ce qui se passe en lui-même; et bien que la méditation devienne rêverie, l'élément purement intellectuel ne disparaît jamais; on assiste au contraire à de brusques efforts pour relancer l'analyse lucide lorsqu'elle faiblit et se trouve submergée par le flux des impressions passives. Nous avons noté plus haut [39] la façon dont le surplus d'énergie mentale fourni par l'excitation de l'opium semble être utilisé parfois pour analyser les effets mêmes de la drogue, qui aurait plutôt tendance à obscurcir le clair sentiment du moi. Mais, bien plus, on a l'impression que l'auteur, dans certaines notes visiblement rédigées sous l'influence d'un excitant quelconque, laudanum, alcool ou excessive fatigue physique, pousse la rêverie ou l'égarement — J.-J. Mayoux n'hésite pas à dire « l'hallucination [40] » — aussi loin que possible pour en mieux saisir les effets, comme le savant en laboratoire pousse une expérience, avec le sentiment plus ou moins nettement formulé que le cas exceptionnel ou morbide va peut-être donner la clef de ce qui reste caché et insaisissable à l'état normal.

La chose est perceptible dans presque tous les monologues intérieurs rédigés d'une plume très relâchée dans l'état d'hyperexcitation où Coleridge semble avoir vécu en décembre 1803 et janvier 1804. Mais l'un d'eux paraît particulièrement significatif :

> « « Coarctation » not a bad phrase for that narrowing in of breadth on both sides, as in my *Interpolation* of Schiller — and so on —
>
> The narrowing Line of Day-light that ran after
> The closing Door, etc. (Vide the last page of this Book)
>
> Of the † Coarctation of ⁂ Time into ‡ Space my own Image.
>
> † This tho' written in the Dark again started up out of Sleep, & of course while I was at it was inebriated with its fumes + Ω P M is worth an after consideration/ by space I meant co-existent multitude — in this instance of Images of my own self, which appeared to gain their existence by the narrowing

[38] NB, 1779.

[39] Cf. Première Partie, ch. II, note 17.

[40] « Toute sensation, pour lui, au lieu d'être un début de perception, peut devenir un début d'hallucination » (*op. cit.*, p. 14).

of a into a so as to gain in Latitude what it loses in length. (one might express it by the Horizontalizing of the Perpendicular but this was not the feeling).

※ Mental Time

∓ Mental Space constituent of Genius, Wordsworth's Genius illustrates & egrege etiam egregiorum the Latter [41]. »

Expressément rédigée sous l'influence de l'opium, cette note a très probablement pour origine la sensation physique que Coleridge appelle « *coarctation* », c'est-à-dire contraction ou rétraction bilatérale, due soit à des crampes d'estomac signalées dans la note qui précède soit aux effets de la drogue elle-même [42]. Cette sensation, dans l'état de demi-sommeil où il se trouvait, fut associée à une image visuelle qu'il avait décrite dans un passage de *The Piccolomini*, son adaptation du *Wallenstein* de Schiller, celle d'une bande de lumière qui se rétrécit lorsque la porte se ferme sur la princesse Thelka, laissée seule dans l'obscurité de la « tour astrologique » :

> « *It was a strange*
> *Sensation that came o'er me, when at first*
> *From the broad sunshine I stepped in; and now*
> *The narrowing line of day-light, that ran after*
> *The closing door, was gone; and all about me*
> *'Twas pale and dusky night, with many shadows*
> *Fantastically cast...* [43]. »

Un troisième plan apparaît ensuite; c'est celui du cadre dans lequel Coleridge se trouve immédiatement placé; la dernière page du carnet, à laquelle il est fait allusion, porte en effet la note suivante, isolée là semble-t-il, pour être retrouvée plus facilement à

[41] *Notebook 16*, f. 62 et 131; NB, 1823 et note; AP, 161 avec des variantes. K. Coburn donne en note la référence dans *The Piccolomini*, cite la lettre à Southey du 14 août 1803, et donne la référence du passage de *Biographia Literaria* concernant Wordsworth et son génie poétique, mais ne dégage pas ce qui nous paraît être l'intérêt essentiel du monologue, car elle ne fait pas le rapprochement avec la note 1820. La lettre à Southey (CL, II, 974) : « ...there is a state of mind... it is a transmutation of the *succession of Time* into the *juxtaposition* of Space, by which the smallest Impulses, if quickly and regularly recurrent, *aggregate* themselves... » n'est qu'un cas particulier de la loi générale exposée ici.

[42] NB, 1822 : « Images in sickly profusion by & in which I talk in certain diseased States of my Stomach... »

[43] *The Piccolomini*, II, scène IV, vers 82-88. Le passage avait été écrit quatre ans plus tôt, dans les premiers mois de 1800.

l'occasion, car elle décrit un moment de bonheur d'une qualité exceptionnelle aux yeux du poète :

> « Monday Morning, Jan. 9. 1804 in the Dark with my eyes shut/ a loud Thaw wind. Derwent asleep in the other Bed, God love [his] little dear Heart — & Dorothy, in the Parlour, o dear Dorothy — & O dear Sara Hutchinson [44]. »

Ici aussi, nous avons la nuit qui s'est refermée sur le poète, l'a emprisonné dans la petite maison des Wordsworth, où il sent, très près de lui, la présence des êtres chers. Mais c'est alors qu'apparaît l'effort d'analyse sur un quatrième et dernier plan; toutes les valeurs morales rassemblées à Dove Cottage, où les hôtes apparemment devaient se trouver à l'étroit, amour paternel, amitié, amour pour Sara Hutchinson, se trouvent concentrées dans l'espace et dans le temps bien qu'elles n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre, de par leur nature même; et la pensée de Coleridge se tourne vers le *je pensant*, ce qui constitue sa personnalité morale à lui, concentrée elle aussi pour ainsi dire dans les limites étroites de ce 9 janvier 1804 et la demeure de son ami [45].

La conclusion, il est des hommes de génie qui savent ainsi incarner les valeurs morales dans le monde du temps, puis dans celui de l'espace, est appliquée à Wordsworth comme elle le sera treize ans plus tard dans *Biographia Literaria*, dans un commentaire pénétrant sur l'emploi des symboles dans *Ode on Intimations of Immortality from Recollections of Early childhood* où l'auteur nie que Wordsworth ait réellement cru en l'existence d'une vie antérieure [46].

Cette note représente un cas extrême de l'introspection; la plupart du temps, heureusement, l'étude psychologique de l'homme se présente dans les carnets sous une forme beaucoup moins complexe.

Coleridge s'intéresse beaucoup à la psychologie de l'enfant; il observe ses propres enfants en bas âge, leurs premiers sourires à six semaines ou lorsqu'ils se remettent d'une maladie [47], la façon

[44] NB, 1820. Les notes 1820, 1821, 1822, 1823, 1824, ont certainement été rédigées dans les toutes premières heures de la matinée du 9 janvier 1804, peut-être entre deux heures et sept heures du matin.

[45] A n'en pas douter, l'étude de Kant que Coleridge poursuivait avec ardeur à ce moment-là renforce chez lui le sentiment d'une opposition irréductible entre ce qui relève du « *je pensant* », et ce qui appartient aux « formes *a priori* de la sensibilité », c'est-à-dire le monde de l'espace et du temps.

[46] BL, II, 120.

[47] Cf. NB, 835 : « Derwent laughed at six weeks old — the first thing he appeared to take notice of was the Trees bending etc. in the strong wind — this too at six weeks », et 330.

dont ils semblent entrer en contact avec le monde extérieur pour la première fois par le goût et le toucher [48].

Il observe attentivement, chez l'enfant, les premiers éveils de la parole, de la vie intellectuelle et de la personnalité morale. Les enfants « en forgeant des mots nouveaux procèdent presque toujours par analogie [49] ». Hartley, « tout juste capable d'employer quelques mots », confectionne un foyer avec des pierres et place, au centre, deux pierres pour représenter le feu; il avait marché « remarquablement tôt et *par conséquent* avait commencé à parler tard »; car le mot, semble-t-il, vient au secours de l'homme lorsqu'il ne peut pas figurer les choses directement dans le mouvement et dans l'action [50]. A l'âge de vingt mois, Derwent donne une telle extension à l'idée de « porte », qu'il « appelle portes non seulement les couvercles des boîtes, mais aussi les couvertures des livres [51] ». Et Coleridge, dans une note de *Biographia Literaria*, se fait le défenseur de ce que nous appelons la méthode directe pour apprendre les langues, racontant comment en Allemagne, à Ratzeburg, il accompagnait le pasteur qui l'hébergeait dans tous les recoins de la maison, en prononçant à haute voix en allemand le nom du moindre objet qu'ils rencontraient [52]. A l'âge de cinq ans, Hartley, tentant de comprendre la différence entre le paysage et l'image de ce paysage, reflétée dans un miroir, donne à son père le spectacle d'un effort intense pour penser de façon abstraite, en un acte de pure énergie mentale distinct de toute représentation particulière [53].

La part de la vie affective dans l'édification de la personnalité est soigneusement consignée; Derwent éprouve « un sentiment d'agonie » en voyant sa mère enlever sa perruque pour se peigner [54]; à l'âge de sept ans, Hartley est terrifié dans l'obscurité par les « ombres », les choses qui semblent être et ne sont pas,

[48] NB, 924 : « Babies touch by taste at first — then about 5 months old they go from the Palate to the Hand — & are fond of feeling what they have taste [sic] — / Association of the Hand with the Taste — till the latter by itself recalls the former — & of course, with volition. March 24, 1801. » Voir également 838 et 960.

[49] NB, 867; AP, 11.

[50] « It seems to elucidate the Theory of Language; Hartley, just able to speak a few words, making a fire-place of stones, with stones for fire. — four stones — fire-place — two stones — fire — / arbitrary symbols in Imagination (Hartley walked remarkably soon / & *therefore* learnt to talk rem. late) » (NB, 918; AP, 13).

[51] NB, 1192.

[52] BL, I, 137.

[53] NB, 923; AP, 15. « ... & he struggled to express himself concerning the Difference between the Thing & the Image almost with convulsive Effort. — I never before saw such an Abstract of Thinking as a pure act & energy, of *Thinking* as distinguished from *Thoughts.* »

[54] NB, 906.

et seule une bougie allumée peut calmer sa frayeur [55]; et lorsqu'il revêt sa première culotte, le sentiment qu'il éprouve de sa dignité personnelle prend la forme d'une « joie intense et solennelle » qui n'est pas sa pétulance habituelle [56]. Enfin, à trois ans, Derwent montre « une remarquable disposition à la contradiction, comme tous les enfants de son âge qui sont en tous points traités avec gentillesse »; il trouve plaisir à contredire, un plaisir qui peut prendre la forme soit de la colère et de l'entêtement, soit de l'amusement [57].

Coleridge s'intéresse tout spécialement aussi aux problèmes de la sensation et de la perception, où il croit percevoir la clef des rapports du sujet avec le monde extérieur. Les expériences sur le toucher et la vision de Tom Wedgwood lui fournirent de nombreuses observations où le caractère subjectif de la perception est bien mis en lumière [58]; c'est le cas en particulier de ces « spectres oculaires » où l'esprit, prenant pour point de départ quelque menue indication venue du monde extérieur, construit autour d'elle tout un édifice fait de matériaux subjectifs empruntés à la mémoire et à l'imagination [59].

Mais ce qui retient surtout l'attention de Coleridge sont les cas où l'affectivité, à l'insu du sujet la plupart du temps, semble peser sur le fonctionnement des diverses autres facultés dans le déroulement flou et complexe de la vie psychologique où il y a continuelle interaction des divers éléments, sans qu'aucun d'entre eux puisse être considéré isolément. La mémoire à cet égard occupe une place de choix; si l'état affectif ou l'impression physique sont renouvelés, même si la ressemblance n'est que vague et confuse, « une succession entière de pensées oubliées jaillit des vivantes catacombes où celles-ci reposaient [60] ». La crainte d'oublier soutient la mémoire; « noter par écrit libère l'esprit » et,

[55] NB, 1253; AP, 24.

[56] NB, 1001. : « Hartley breeched — dancing to the jingling of the money — but eager and solemn Joy, not his usual whirl-about gladness — but solemn to and fro eager looks, as befitted the importance of the aera. » Cf. lettre à Southey du 9 novembre 1801; CL, II, 774.

[57] NB, 1645 : « ...It hangs in a String with their love of calling white black, etc. as Derwent when he had scarce a score of words in his whole Tonguedom comes holding up a pair of filthy Pawlets & lisps — Here's *clean white* Hands ! — & then laughed immoderately. »

[58] NB, 1307, 1350, 1387, 1766; AP, 45, 91; CL, II. 961.

[59] Voir Z.S. Fink, *The Early Wordsworthian Milieu*, Oxford Univ. Press, 1958, p. 55-56; l'auteur rattache à ces observations de Coleridge l'épisode relaté dans le *Prélude* (Book XII, 312-354) de la vision des Druides sur la Plaine de Salisbury.

[60] NB, 1575.

par conséquent, contrairement à l'opinion généralement admise, permet d'oublier plus facilement [61].

La folie et le suicide sont les cas limites où l'on constate « l'effet produit sur l'imagination par une idée qui s'impose à elle avec violence et soudaineté [62] » ; dans *The Three Graves*, dont « les mérites sont exclusivement d'ordre psychologique », Coleridge avait conçu le dessein de montrer « l'action morbide de l'imagination depuis son début », la façon terrible dont l'idée s'installe chez la mère que le promis de sa fille doit être son amant à elle et dont la folie, à la suite de cette illusion insensée, gagne progressivement la jeune femme, le jeune homme, l'amie de la jeune femme [63]. En février 1799, nous trouvons relevé dans le *Notebook 3* ½ le récit du double suicide d'un Allemand et de sa maîtresse qui avait fait grand bruit à l'époque [64] ; il est certain que pour Coleridge le suicide n'était pas seulement un incident susceptible d'exploitation littéraire, mais aussi un cas morbide permettant d'étudier certains rouages psychologiques en plein travail.

La vie psychologique normale de l'homme tout entière était considérée par Coleridge comme commandée par des forces obscures et cachées; elle forme un tout complexe bien difficile à saisir dans son ensemble. La psychologie de l'homme de lettres lui apparaît particulièrement délicate et subtile; les hommes les plus humbles, s'ils viennent à publier quoi que ce soit [65], montrent « une vanité et une irritabilité des plus susceptibles » ; la plupart des écrivains sont trop exclusivement occupés de leur « *moi* », ce qui s'explique assez facilement car, s'ils font du neuf, ils rencontrent une « grande opposition et cette opposition personnelle engendre une réaction de leur part qui est la conscience qu'ils ont

[61] NB, 1388. Voir également NB, 1828, sur la distinction entre la mémoire des sensations et la mémoire des mots et images « que les jeunes enfants possèdent à un degré exceptionnel ».

[62] Préface de *The Three Graves*, PW, I, 269.

[63] PW, I, 272 (vers 74-81); p. 273 (vers 122-129); p. 280 (vers 381-388); p. 284 (vers 530-537). Dans la préface, Coleridge explique comment son intention était de montrer que les pratiques de sorcellerie, en particulier chez les noirs des Antilles, étaient fondées psychologiquement. Pour les sources voir Lowes, p. 127, et notes p. 493 et 553.

[64] NB, 398 et note. Comme le remarque K. Coburn, le suicide était devenu un thème littéraire à la mode en particulier depuis le *Werther* de Gœthe; mais l'intérêt psychologique du récit tel qu'il est rapporté est évident. Voir également NB, 874 et note; K. Coburn donne le titre de l'ouvrage allemand relatant des cas de suicide que Coleridge avait lu, avec intérêt semble-t-il.

[65] NB, 566. La note, qui se termine ainsi : « Ex. gr. Cottle and his *Alfred* », indique bien que la remarque avait été formulée après observation d'un cas précis. Coleridge reviendra plus tard sur le caractère des hommes de lettres dans *Biographia Literaria*, chapitre II.

de leur puissance [66] » ; ceux qui dans leurs écrits ou dans la conversation ne laissent apparaître aucun égotisme sont les plus imbus d'eux-mêmes ; « leurs habitudes de penser, leur façon de sentir reposent sur le *mépris*, qui est le vinaigre concentré de l'égotisme [67] ».

En tout état de cause, il est difficile de juger les hommes quels qu'ils soient ; aussi faut-il faire preuve de prudence et d'indulgence et se garder de toute intolérance dogmatique ; songeant à la querelle qui l'opposa à Southey, Coleridge analyse soigneusement, en octobre 1803, leur attitude respective et note que

> « le Tout-Puissant nous jugera non sur ce que nous *faisons*, mais sur ce que nous *sommes;* et, en nous interdisant de nous juger mutuellement, a manifestement voulu nous apprendre implicitement que nous ne saurions sans risque de grave erreur et sans risque de grave manquement à la charité déduire le deuxième point du premier [68] ».

La façon la plus sûre de juger les hommes est d'observer les plaisirs qu'ils préfèrent :

> « La meilleure façon de juger les hommes est d'après leurs Plaisirs. Qui n'a connu des hommes que l'on aura vu passer la journée à travailler avec Honneur et compétence — et qui le soir venu iront chercher les plaisirs les plus vils en la plus vile compagnie. C'est là qu'est le Moi profond de l'Homme — l'autre n'est qu'une comédie apprise par cœur — car nous pouvons apprendre même à parler de façon impromptue et à agir sur le champ sous forme mécanique — mais les plaisirs d'un homme — ses enfants, ses livres, ses amis, la nature, la Muse — sont, eux, des choses qui ne trompent pas [69] ! »

Inversement, chagrin, découragement sont des sentiments complexes dont il est difficile de définir la teneur et les limites exactes ; il convient de distinguer le chagrin inexprimé et celui dont nous faisons part à un ami ; l'expression donne forme et contours précis à ce qui n'était qu'un sentiment nébuleux et confus [70]. Comme le remarque K. Coburn, Coleridge s'intéressait au cas de l'hypocondriaque qui se donne à lui-même une représentation de

[66] NB, 904 ; AP, 14.

[67] *Ibid.* K. Coburn dit en note qu'il s'agit d'une « défense de l'égotisme » ; il s'agit plutôt d'une explication de son mécanisme, qui devient justification *a posteriori* seulement.

[68] NB, 1603 ; AP, 34.

[69] NB, 1600 ; AP, 32, 33. L'évidente intention apologétique n'enlève rien à l'intérêt psychologique de la remarque.

[70] NB, 1599 ; AP, 32. K. Coburn fait le rapprochement, qui nous paraît peu probable, avec l'*Anatomy of Melancholy* de Burton. La note date d'octobre 1803 et Coleridge, occupé à lire Kant, songe plutôt aux rapports entre le « *je pensant* » et le « *moi passif* ».

lui-même qu'il édifie arbitrairement et à laquelle il tente de se conformer. Lisant un ouvrage anglais qui relatait la découverte dans l'Aveyron d'un « homme-loup » vivant à l'état sauvage, il note :

> « L'homme qui, *hypocondriaque*, s'imaginait avoir été un Sauvage solitaire et empoisonné par la Civilisation — Le Sauvage de l'Aveyron [71]. »

La plupart de ces observations datent de 1802 et 1803, c'est-à-dire d'une époque où l'auteur étudiait tout spécialement les relations entre le *moi passif* et la représentation que le sujet se fait de ce *moi* à posteriori; mais elles indiquent clairement le sentiment qu'il avait toujours eu de la complexité de la personne psychologique et morale. Dès 1796, il notait simplement dans le *Gutch Notebook :*

> « un esprit sans parti-pris — une absurdité [72] ».

c'est-à-dire que dès ce moment-là il avait mesuré combien est importante l'action obscure du subconscient sur la formulation des jugements que nous croyons être les plus lucides et les plus rationnels; rien ne serait plus faux que de simplifier hâtivement et de conclure qu'un sentiment est purement passif, un jugement moral purement libre et lucide; la réalité psychologique est au contraire située dans la zone intermédiaire, au point de jonction des deux mondes. C'est ainsi que, comme le remarque Coleridge dès 1794, la « foi religieuse n'est ni complètement volontaire ni complètement involontaire [73] »; la foi dans les grands hommes peut remplacer la foi religieuse, mais l'élément irrationnel demeure :

> « Même ceux qui abandonnent la foi dans le Christ et ses apôtres le font notoirement, pour la plupart du moins, par foi — foi dans les grands hommes, Hume, Gibbon, etc... [74]. »

Plus tard, en février 1802, Coleridge relève dans le *Notebook 6* une citation latine empruntée à Robert Baron, professeur de théologie à Aberdeen, exposant la doctrine suivant laquelle il ne saurait y avoir de libre arbitre car « intelligence, choix et toutes les autres facultés de l'âme, qu'elles relèvent de l'entendement ou

[71] NB, 1348. K. Coburn donne en note le titre de l'ouvrage en question : E.M. Itard, *An Historical Account of the Discovery and Education of A Savage Man... caught in the Woods near Aveyron in the year 1798*, 1802.

[72] « Unbiased mind — an absurdity » *Gutch*, f. 7; NB, 59. Il est possible, comme le suggère K. Coburn, que la remarque ait eu trait à l'influence de l'éducation; mais elle nous paraît d'ordre général.

[73] Lettre écrite à George Coleridge le 30 mars 1794, au moment des grands repentirs et des bonnes résolutions : « Now, I'll be a Christian — Faith is neither altogether voluntary or involuntary... » (CL, I, 78).

[74] Une des toutes premières notes du *Gutch Notebook* (1794), prise pour la préparation du texte d'un sermon (NB, 6).

du sentiment », entrent en ligne de compte [75]; et en mars 1803, remarquant que lorsque nous nous comparons aux objets naturels nous songeons aux ressemblances alors qu'avec autrui nous soulignons plutôt les différences, il demande :

« Et pourquoi la Différence est-elle liée à la Haine [76] ? »

Cette complexité du contexte psychologique s'étend à l'être tout entier, menaçant l'identité même de la personne; le bon sens l'affirme et a raison de l'affirmer; mais il est des cas où le sujet lui-même hésite à se reconnaître et Coleridge s'amuse à relever un exemple dans l'une des nombreuses « *nursery-rhymes* » racontant l'histoire de la fermière qui, au retour du marché, étourdie par tout ce qu'elle a vu et entendu, éprouve quelque peine à retrouver ses esprits :

« Defences & Proofs of personal Identity well ridiculed in little old Woman whose [song of her] little dog
If it isn't me, he'll bark & he'll rail,
But if it's me, he'll wag his little Tail [77]. »

L'ensemble de la personnalité est donc un tout infiniment délicat et compliqué reposant sur une continuelle interdépendance du conscient et du subconscient. Il y a diffusion dans la personne tout entière des idées, des sentiments et même des sensations; chacune des idées qui se pressent en foule en nous en est affectée [78]; un chagrin même insignifiant en rappelle d'autres, beaucoup plus profonds et plus pénibles [79], et au processus passif de l'association vient se superposer une activité mentale plus lucide qui donne sa propre couleur à l'ensemble en le modifiant. C'est ce que le poète analyse magnifiquement en lui-même dans une note d'octobre 1803, où le sentiment douloureux d'être séparé de Sara Hutchinson sert de point de départ à la méditation :

« Sara ! Sara !... Si je n'ai rien reçu de vous très récemment et si la dernière lettre s'est trouvée ne pas être pleine de sentiment et d'amour expressément déclarés, alors je donne corps et substance à des Ombres — et suis très malheureux / Cet état misérable suscite d'autres Formes, les relie entre elles, elles deviennent Evénements, Histoires — et l'activité étant toujours un plaisir — l'Histoire prend une couleur plus agréable — et enfin vous venez jusqu'à moi / vous êtes au chevet de mon lit, dans quelque auberge écartée où j'étais abandonné — c'est là que vous m'avez trouvé, c'est là qu'en pleurant vous vous penchez sur moi [80] ! »

[75] NB, 1126. R. Baron, *Metaphysica generalis*, 1657, p. 325 (référence donnée par Coleridge dans sa note).

[76] NB, 1376; AP, 25.

[77] NB, 469 et 1235. K. Coburn donne en note le texte tel qu'il figure dans *The Oxford Dictionary of Nursery Rhymes* et qui est à peu près identique.

[78] NB, 1597.

[79] NB, 1599.

[80] NB, 1601.

Il retrouve donc le mystère à l'intérieur même de la conscience humaine; à deux reprises, en novembre 1799 et en octobre 1803, il note que l'homme n'a pas été fait pour communiquer tout ce qu'il éprouve au fond de lui-même et que la plus grande partie de son être, même dans les zones claires de la conscience, doit demeurer solitaire; le dessin, la musique, la poésie sont des moyens précieux pour exprimer ce que le langage est impuissant à transmettre; mais même avec leur aide, l'homme existe seulement pour lui-même et pour Dieu; encore est-il des zones de l'infra-conscience qui lui échappent et que Dieu est seul à connaître [81]. Aussi est-il fort légitime de considérer Coleridge comme un véritable précurseur et comme l'ancêtre de la psychologie moderne du subconscient; lui-même, expliquant en 1811 le trouble qu'il ressent à l'annonce d'une rechute de Mary Lamb et décrivant les efforts qu'il déploie pour contenir les effets de ce trouble, emploie le terme de « *under-consciousness* [82] » pour désigner cette partie de lui-même qui échappe au sujet et cependant agit sur lui.

Dès 1799, on le voit chercher à étudier cette région obscure et cachée de l'être, dans les états de demi-conscience, en particulier dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil et dans le rêve. Il tente de faire le rapprochement entre les cauchemars qui l'accablent et son état physique ou les influences en provenance du monde extérieur. En novembre 1800, il voit, en rêve, une femme effrayante qui tente de lui arracher l'œil et il découvre en se réveillant que sa paupière droite est douloureuse et enflée [83]. En novembre 1803, il assiste, scandalisé, à la furieuse querelle de deux frères qui se battent pour une question d'héritage pendant les funérailles de leur père [84] et, une semaine plus tard, analyse avec minutie un rêve où l'incident se retrouve déformé, élargi,

[81] NB, 524; AP, 31 : « Man but an half animal without drawing — but yet he is not meant to be able to communicate *all* the greater part of his Being must [be] solitary — even of his consciousnesses. — »

NB, 1554 : « Without Drawing I feel myself but half invested with Language — Music too is wanting to me. — But yet tho' one should unite Poetry, Draftsman's-ship & Music — the greater and perhaps nobler certainly all the subtler parts of one's nature, must be solitary — Man exists herein to himself & to God alone/ Yea, in how much only to God — how much lies *below* his own consciousness. »

[82] Lettre à Matilda Betham du 14 mars 1811 : « ...for the more I force away my attention from any inward distress, the worse it becomes after — & what I keep out of my mind or rather *keep down* in a state of under-consciousness, is sure to act meanwhile with it's whole power of poison on my Body » (CL, III, 310).

[83] NB, 848. Il est significatif de le voir noter le nom de l'effrayante apparition : « Ebon Ebon Thalud », où K. Coburn voit, à juste titre, le souvenir de multiples sources, entre autres les *Contes des Mille et Une Nuits* et le *Thalaba* de Southey (NB, 848 n.).

[84] NB, 1636.

et où il se voit intervenir personnellement [85]. Il est certain que toutes les pages du *Notebook 21* où sont ainsi enregistrés immédiatement, au réveil, les rêves et visions fantasmagoriques qui se multiplièrent en novembre et décembre 1803 devaient, dans l'esprit de Coleridge, servir de matériaux à une étude poussée du subconscient et de son mystérieux fonctionnement.

Il semble s'être intéressé spécialement aux états voisins du seuil qui sépare la conscience du sommeil. Il note dans le *Notebook 6* (il s'agit très probablement de Sara Hutchinson) en novembre 1801 :

> « Au moment où je m'endormais, la pensée de vous s'est imposée à moi avec tant de force que j'ai ouvert les yeux comme pour vous regarder [86]. »

Il se demande si l'expression « *tomber endormi* » ne correspond pas à quelque chose qui se passerait effectivement dans le corps et qui expliquerait l'impression si fréquente de descendre dans un gouffre au moment où l'on s'endort [87]; ailleurs il note la diminution de l'acuité du toucher à ce moment-là [88], et ailleurs encore il décrit avec amour le sentiment de bonheur qui parfois accompagne un sommeil euphorique :

> « When in a state of pleasurable & balmy Quietness I feel my cheek and Temple on the nicely made up Pillow in Caelibe Toro meo, the fire-gleam on my dear Books, that fill up one whole side from ceiling to floor of my Tall Study — & winds, perhaps are driving the rain, or whistling in frost, at my blessed Window, whence I see Borrodale, the Lake, Newlands, — wood, water, mountains, omniform Beauty — O then as I first sink on the pillow, as if Sleep had indeed a material *realm*, as if when I sank on my pillow, I was entering that region & realized Faery Land of Sleep — O then what visions have I had, what dreams — the Bark, the Sea, all the shapes & sounds & adventures made up of the Stuff of Sleep & Dreams, & yet my Reason at the Rudder / O what visions (μαστοι), as if my Cheek & Temple were lying on me gale o'mast on — Seele meines Lebens ! — & I sink down the waters thro' Seas & Seas — yet warm, yet a Spirit —/
>
> (οι)
> Pillow = mast high [89]. »

[85] NB, 1649.
[86] NB, 1032.
[87] NB, 1078.
[88] NB, 1414.
[89] NB, 1718 et note. K. Coburn donne les éclaircissements suivants :
Caelibe Toro meo : on my celibate couch
μαστοι : breasts
me gale o' mast on : μεγαλομαστον = large breasted
Seele meines Lebens : soul of my life !
Pillow = mast high = mast — οι = breasts

Sans doute s'agit-il ici d'un cas extrême où nous avons un dérèglement de l'imagination et de la sensibilité qui se précipitent vers ce qu'elles aiment : la couche qui procure le repos, la chambre, les livres, pour réfuter, comme nous aurons l'occasion de le voir, la dure philosophie kantienne qui prétend éliminer le sentiment; sans doute l'élément lyrique est-il aussi important, plus important peut-être que l'analyse proprement dite; l'auteur s'abandonne, avec délices, à une rêverie qui sur tous les plans représente une plénitude qu'il désire vivre intensément. Mais la vision, née d'un mouvement de la sensibilité et nourrie des calembours qui servent à l'édifier, est développée, exploitée à l'extrême, sans doute pour elle-même et pour le plaisir qu'elle procure, mais aussi parce qu'elle est, ou pourra devenir, matière à étude psychologique, voire psychanalytique.

En fait, on ne peut s'empêcher de songer à la psychanalyse moderne lorsque l'on voit Coleridge noter, dès 1795-1796, dans le *Gutch Notebook* une citation latine contant la façon dont l'esclave, rêvant dans son sommeil, se voit libre et s'efforce de ne pas se réveiller pour jouir de la bienheureuse vision [90]. Une autre note, de mai 1799, souligne bien le caractère merveilleux que prend, pour l'âme ravie, l'assouvissement du désir dans le rêve [91], comme le fait une note du *Gutch* légèrement antérieure qui déclare :

> « les rêves parfois utiles parce qu'ils confèrent aux craintes et aux espoirs bien fondés de l'intelligence l'intensité du sentiment vécu [92] ».

En octobre 1802, Coleridge consigne un rêve qu'il vient d'avoir et qui montre « de façon peu commune qu'il n'existe pas de sentiment de surprise dans le sommeil [93] »; il sait qu'il a trente ans,

Il faudrait ajouter, comme le remarque J.-J. Mayoux qui cite ce passage (*op. cit.*, p. 21), que la vision semble née de ces calembours étranges qui permettent de passer du grec à l'anglais grâce à des assimilations phonétiques approximatives qui se justifient seulement dans un état de demi-sommeil ou de demi-ivresse, probablement ici celle de l'opium.

[90] NB, 44. K. Coburn n'a pu découvrir la source de la citation; le tour châtié et académique de la langue permet de penser qu'il s'agit d'une remarque que Coleridge lui-même aurait rédigée en latin.

[91] NB, 432-11.

[92] NB, 188. K. Coburn fait à juste titre le rapprochement avec le passage de *Christabel* (PW, I, 228; vers 383-386) :

> « *...Did she the lofty lady greet*
> *With such perplexity of mind*
> *As dreams too lively leave behind.* »

[93] NB, 1250. Cette idée, comme celle de l'intensité affective des images présentées dans le rêve, semble avoir été suggérée à Coleridge à la fois par Andrew Baxter, *An Enquiry into the Nature of the Human Soul*, 2 vol., 1745, qu'il lisait en 1795, 1796 (cf. CL, I, 245), et par Erasmus Darwin, *Zoonomia*, 1794 (voir NB, 188 note).

mais n'est pas étonné de se trouver à *Christ's Hospital* parmi les autres élèves, pas plus que de voir Dorothy Wordsworth « transformée dans tous les traits de sa personne, devenue obèse, les membres lourds et plutôt rousse — bref, sans rien qui lui ressemble ».

K. Coburn n'hésite pas à voir dans Coleridge un précurseur du freudisme [94]; c'est peut-être aller un peu trop loin, mais il est incontestable qu'il sut percevoir l'importance du rôle joué par l'instinct sexuel dans les régions obscures de l'âme soit chez les autres, soit chez lui-même.

Une brève note de novembre 1799 dit simplement :

« Universités — Vérole — Impuissance — Lord Lonsdale [95] »

elle est reprise et développée en octobre 1803, dans le *Notebook 21*, et nous avons alors quelques éclaircissements sur ce personnage notoirement connu dans le Pays des Lacs [96] pour sa brutalité, sa mauvaise foi et son agressivité que Coleridge explique par l'impuissance sexuelle :

> « Les vices des grands hommes tyranniques étroitement liés à leurs vices d'adolescents, à l'école et à l'université — Tibère. Lord Lonsdale. Vér — — e. Impuissance — Impression pénible et perte de l'espoir = castration de l'organe autocréateur de l'âme... [97]. »

Par ailleurs, il existe incontestablement dans les rêves que rapportent les carnets un thème sexuel, qui apparaît généralement avec l'image d'une prostituée cherchant avec insistance à s'imposer et à qui l'auteur tente désespérément d'échapper. Faut-il voir là le souvenir lointain de la « débauche » et des « désordres » dont il s'accuse dans les lettres à son frère George des premiers mois

[94] NB, 44 n. et 1552 n.

[95] NB, 520.

[96] Il s'agit de Sir James Lowther, Earl of Lonsdale. Wordsworth avait eu maille à partir avec lui pour des remboursements que ce tyran local refusait d'effectuer (voir WL, I, 3).

[97] NB, 1552, Bien qu'il s'agisse d'une image destinée à souligner la malédiction morale qui pèse sur Geraldine, on peut rapprocher de cette note le passage où dans *Christabel* l'étrangère dévoile son flanc taché par la maladie :

> « *Her silken robe and inner vest*
> *Dropt to her feet and full in view*
> *Behold ! her bosom and half her side —*
> *A sight to dream of, not to tell !*
> *O shield her ! shield sweet Christabel !* »

(PW, I, 224; vers 250-254). On croit entendre dans : « a sight to dream of ! » l'écho des cauchemars du poète.

de 1794 [98] et pour lesquels Cambridge, comme Londres, offrait de faciles occasions à l'époque, écarts de conduite dont, dit-il plus tard dans *Biographia Literaria* [99], il apprit à se défaire à l'exemple de Southey, très strict sur ce chapitre ? Quoi qu'il en soit, le thème de la femme qui vient indûment solliciter l'homme apparaît de façon répétée dans les rêves de 1802 et 1803 [100], notamment dans les passages caractéristiques suivants que nous citons en anglais pour conserver son caractère propre à un récit qui est aussi un monologue intérieur :

> « I was followed up and down by a frightful pale woman who, I thought, wanted to kiss me & had the property of giving a shameful Disease by breathing in the face / & again I dreamt that a figure of a woman of a gigantic Height, dim & indefinite & smokelike appeared — & that I was forced to run up toward it — & then it changed to a stool... [101]. »

> « ... when I was carried back to bed & was struggling up against an unknown impediment, some woman on the other side about to relieve me — when a noise of one of the Doors, strongly associated with Mrs Coleridge's coming in to awake me, awaked me — the first thing, I became conscious of, was a faint double scream, that I uttered [102]. »

> « Wednesd. Morn. 3 o'clock, Déc. 13, 1803. Bad dreams / How often *of a sort* / at the university — a mixture of Xts Hospital church / escapes — lose myself / trust to two People, one Maim'd, one unknown.
>
> ... out rushes a university Harlot, who insists on my going with her / offer her a shilling — seem to get away a moment / when she overtakes me again / I am not to go to another while she is « *biting* » — these were her words / — this will not satisfy her / I sit down on a broad open plain of rubbish with rails & a

[98] Voir notamment lettre du 23 février 1794 : « ...I fled to Debauchery ! — fled from silent and solitary anguish to all the uproar of senseless Mirth !... I seized the empty gratifications of the moment and snatched at the Foam, as the wave passed by me. — I feel a painful blush on my cheek, while I write it... » (CL, I, 67) ; et plus loin, dans la même lettre nous trouvons le récit de l'escapade suivante : « My Agitations were delirium — I formed a Party, dashed to London at eleven o'clock at night, and for three days lived in all the tempest of Pleasure — » (CL, I, 68).

[99] « The irregularities only not universal among the young men of my standing, which I always *knew* to be *wrong*, I then learned to feel as *degrading*... » (BL, I, 49).

[100] Sans doute est-ce déjà quelque chose du même ordre dans la note de 1800 citée plus haut, où une horrible femme tentait de lui arracher l'œil (cf. *supra*, note 83 ; NB, 848).

[101] NB, 1250 ; 3 octobre 1802.

[102] NB, 1649 ; 10 novembre 1803 ; AP, 45-46, avec, bien entendu, d'importants passages omis.

street beyond / & call out — whole troops of people in sight — ... The Harlot in white with her open Bosom certainly was the Cambridge Girl (Sal Hall) —
... I must devote some one or more Days exclusively to the Meditation on *Dreams*. Days ? Say rather Weeks [103] ! »

Le lien avec la prostituée de Cambridge, sans doute connue de tous les étudiants, est clairement perçu et explicitement formulé; le reste l'est moins bien, quoique les matériaux soient soigneusement enregistrés pour une analyse qui demanderait « des jours, des semaines »; il s'agit manifestement de Mrs Coleridge, de l'épouse irascible et exigeante que le poète n'aime plus et qui désire affirmer ses droits, se fait menaçante, prend des proportions gigantesques; alors qu'une autre femme, sans aucun doute Sara Hutchinson ou aux temps lointains de *Christ's Hospital* Mary Evans, apparaît « de l'autre côté pour apporter son aide »; le côté dégradant de la vie commune sans amour — figuré ici par les relations charnelles que voudrait imposer une femme qui a « accroché » sa proie, et ne veut pas « la laisser à une autre » — est précisément l'objet de la plainte douloureuse de *Dejection, an Ode,* composée à la même époque, en avril 1802.

Il s'agit, surtout dans la version originale adressée à Sara dans une lettre du 4 avril 1802 [104], d'un poème d'amour introspectif, et non de spéculations métaphysiques; ce n'est qu'à posteriori qu'apparaît, au cours de la méditation, la réflexion philosophique [105]; le génie créateur est perdu parce que l'amour véritable, dans l'har-

[103] NB, 1726.

[104] CL, II, 790-798.

[105] Toutes les interprétations qui, pour des raisons diverses, ont méconnu cet aspect fondamental sont tombées dans de graves erreurs. C'est le cas récemment de l'ouvrage de M. Suther, *The Dark Night of Samuel Taylor Coleridge,* Columbia University Press, 1960 (p. 130-133), qui déclare le poème incohérent. On y trouve cité le passage suivant :

« *My little children are a Joy, a Love,*
A good Gift from above !
But what is Bliss, that still calls up a Woe,
And makes it doubly keen
Compelling me to feel, *as well as* know
What a most blessed Lot mine might have been »

avec ce commentaire : « The italics are Coleridge's. Here at least is one grief that was keen, not dull and deadening. In short, his picture of his marriage as an emotional blank is simply not true to fact... » Alors que manifestement le dernier vers fait allusion à la joie et à l'amour que le poète aurait éprouvés si ses enfants n'avaient pas été ceux de Sara Fricker, mais ceux de Sara Hutchinson; cela il le *sait* in abstracto, mais il le *ressent* profondément dans le cœur, en constatant l'amour éprouvé pour les enfants nés d'une femme qu'il n'aime pas; il peut ainsi mesurer par la sensibilité, et pas seulement par l'intelligence, ce qui aurait pu être.

monie totale, est refusé au poète; il peut accepter les discordes, les petits ennuis de la mésentente au foyer conjugal; c'est pour lui un monde mort :

« *I speak not now of those habitual Ills*
That wear out Life, when two unequal Minds
Meet in one House & two discordant Wills —
This leaves me, where it finds,
Past cure & past Complaint — a fate austere
Too fixed & hopeless to partake of Fear [106] ! »

Mais il lui est difficile de renoncer aux joies, aux craintes, aux espoirs, à toute cette existence affective, riche et vivante, qu'il eût connue s'il avait pu vivre librement dans le cercle des Wordsworth, uni à Sara Hutchinson :

« *But thou, dear Sara (dear indeed thou art,*
My Comforter ! A Heart within my Heart !)
Thou, & the Few we love, tho' few ye be,
Make up a world of Hopes and Fears for me.
And if Affliction or distemp'ring Pain,
Or wayward Chance befall you, I complain
Not that I mourn — O Friends, most dear ! most true !
Methinks to weep with you
Were better far than to rejoice alone... [107]. »

Et l'analyse introspective est toujours présente derrière l'expression lyrique de la passion dans les deux vers fameux, si souvent mal compris :

« *For not to think of what I needs must feel*
But to be still and patient, all I can... [108]. »

Il s'agit évidemment pour le poète de ne pas songer à ce qu'il ne peut s'empêcher d'éprouver dans le cœur : son amour pour Sara Hutchinson et le sentiment amer de ne jamais pouvoir connaître l'harmonie et le bonheur qui eussent permis le plein épanouissement de ses facultés morales et intellectuelles; c'est pour cette raison qu'il se tourne vers les spéculations abstraites pour tenter de faire taire en lui-même tout ce qui n'est pas pur exercice de l'intelligence :

« *And haply by abstruse research to steal*
From my own nature all the natural man [109]. »

[106] Version originale (CL, II, 796).
[107] *Ibid.*
[108] CL, II, 797 (version originale); PW, I, 367, vers 87-88 (version du *Morning Post*, oct. 4, 1802).
[109] *Ibid.*, vers 90-91.

Les derniers vers du poème conservent le tour introspectif de l'ensemble; l'auteur contemple d'en haut, semble-t-il, l'évolution des sentiments en lui-même et voit avec joie renaître la confiance et l'espoir, alors qu'il accepte d'aimer de façon désintéressée la jeune fille qui ne sera plus pour lui qu'une amie et qu'une sœur :

> « *O dear ! O Innocent ! O full of Love* !
> *A very Friend ! A Sister of my Choice !*
> *O dear, as Light & Impulse from above,*
> *Thus may'st thou ever, evermore rejoice* [110] ! »

Précurseur de la psychologie du rêve et de l'introspection psychanalytique, Coleridge peut également être considéré comme le précurseur de la sociologie, bien qu'en ce domaine il ait eu d'importants prédécesseurs au XVIII[e] siècle tant en France qu'en Angleterre; il eut le mérite de comprendre clairement que la personnalité morale de l'homme dépendait étroitement des conditions de son existence, de tous les facteurs pouvant être rattachés au milieu physique et humain et d'entrevoir la possibilité d'étudier l'influence de ces facteurs, au sein d'une science qui restait à créer.

> « Je vous conseille une seule chose », écrit-il en mai 1802 à Poole qui va partir pour la France et la Suisse, « avant de quitter l'Angleterre, parcourez Adam Smith et une fois en France lisez les auteurs faisant autorité en Economie politique — ayez sans cesse cela présent à l'esprit; je suis sûr que c'est une Science dans son enfance — en fait, elle n'est pas Science du tout en ce moment — et quelqu'un comme vous, je le prédirais volontiers, serait le bienfaiteur du genre humain en en faisant une Science [111] ».

Lui-même, lorsqu'il voyage, note avec attention les conditions de vie de la population dans les régions qu'il traverse. A l'automne de 1799, il observe soigneusement tout ce qu'il voit dans la région de Hambourg, les costumes [112], le genre d'habitations [113], les cultures, la fabrication de la bière [114], le niveau de vie dans les villages et les villes [115], la prostitution à Hambourg [116], les céré-

[110] Fin du poème dans la version originale (CL, II, 708). Dans le texte définitif, les derniers vers sont à peu près semblables :

> « *O simple spirit, guided from above,*
> *Dear Lady friend devoutest of my choice,*
> *Thus mayest thou ever, evermore rejoice* »

(PW, I, 368; vers 138-139).

[111] Lettre du 7 mai 1802; CL, II, 799.

[112] NB, 355.

[113] NB, 342, 362.

[114] NB, 410.

[115] NB, 342, 343, 358.

[116] NB, 346.

monies religieuses catholiques [117], les spectacles et les divertissements [118]. Tout est prétexte à réflexions, hypothèses sur l'importance du milieu. Et il en est de même lorsqu'il visite le Pays des Lacs ou l'Ecosse, il observe les conditions de vie de la population locale, ayant en tête *The Wealth of Nations* d'Adam Smith [119].

Il n'ignore pas non plus l'importance que peuvent revêtir les mœurs et coutumes des primitifs; il note en 1799 ce que nous appellerions l'aspect « totemique » du sentiment religieux chez certaines tribus noires :

> « Les tribus de nègres qui prennent pour divinité du jour le premier objet rencontré — l'origine possible pourrait être une conception sublime [120]. »

Et en 1803, lisant le chapitre que consacre William Paley à l'inceste dans *Principles of Moral and Political Philosophy* [121], il cherche à dégager, dans une longue note du *Notebook 21*, les causes profondes, psychologiques et sociales du sentiment d'horreur attaché à l'inceste : la révolution opérée dans la sensibilité au moment de la puberté, l'existence probable en Egypte ou dans l'Inde d'une secte où l'inceste aurait été pratiqué et où ses terribles conséquences se seraient révélées, enfin le fait qu'à l'époque moderne l'enfant n'entend jamais parler autour de lui d'un mariage entre frère et sœur et considère tout simplement la chose comme impossible [122].

La représentation que Coleridge se fait de la personne psychologique et morale est donc infiniment complexe et nuancée; il perçoit l'influence cachée et déterminante de quantité de facteurs d'origines diverses; il vise à n'exclure aucun d'eux; il s'élève avec force contre ceux qui voudraient simplifier artificiellement la vie psychologique, qui prétendent l'expliquer intégralement, lui enlever

[117] NB, 403.

[118] NB, 341, 414.

[119] Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, 2 vol., 1776. Les deux volumes avaient été empruntés par Southey en novembre 1793 à la Bristol Library (cf. Bristol B. Appendix I), à une époque il est vrai où les deux amis ne se connaissaient pas. En mai 1800, Coleridge remarque à propos des paysans de la région de Keswick : « Adam's Smith's [*sic*] arguments on the superiority of Rustics false, I think — Farmers talk always of their own occupations — Mechanics on abstracter things — Were the Mechanic only a mechanic, Adam S. were right — but his own reasons are to be turned against » (NB, 735).

[120] NB, 464. La note est reprise plus tard, en 1802 (NB, 1232), et de façon significative, l'autre alternative est alors mentionnée : le narcissisme latent chez le primitif et l'homme éternel.

[121] Londres, 1785; III, 3, I.

[122] NB, 1637. Comme le remarque K. Coburn, Coleridge devait utiliser ces réflexions dans ses conférences sur Shakespeare de 1811-1812 (cf. Sh. C, II, 153-155).

ce qu'elle a de mystérieux, de flou, de vivant, d'insaisissable. Il faut être aveugle et borné, pense-t-il, pour ne pas percevoir cette complexité, cet aspect dynamique de la vie mentale, pour en donner une représentation statique et figée; ceux qui sont aveugles à ce point sont ceux qui furent les seuls ennemis de Southey, « des charlatans en matière d'éducation, des charlatans en politique, des charlatans en critique littéraire [123] ». Un aveugle n'a aucune notion de l'obscurité et un ignorant aucune notion de son ignorance [124]; or :

> « Nous avons, parmi nous, écrit Coleridge en 1799, trop d'aveugles en métaphysique qui tiennent le langage de la *Vue*, de la Vue intérieure, et qui ont tant de faconde... [125]. »

2. — La reconstruction intuitive.

S'il est un domaine où les dons de pénétration psychologique de Coleridge apparaissent plus clairement que nulle part ailleurs, c'est bien la reconstruction intuitive de la personnalité d'autrui, qu'il s'agisse de la vie quotidienne, de la volumineuse correspondance qu'il entretenait avec ses amis ou de critique littéraire. Son attention, à cet égard, est toujours en éveil; il observe une attitude, un geste, une expression du visage; enregistre quelques paroles prononcées; et à partir de ces quelques données, parfois fort minces, il reconstruit avec un extraordinaire pouvoir de divination l'état d'âme de son interlocuteur, voire les tendances profondes de son tempérament intellectuel et moral.

Dans ses lettres, on sent Coleridge attentif à donner de lui-même une image coïncidant aussi exactement que possible avec celle qu'il suppose son correspondant avoir de lui, ce qui implique qu'il reconstruit suffisamment la personnalité dudit correspondant pour savoir ce que celui-ci attend, ce qu'il préfère, l'idéal vers lequel il tend naturellement; nous avons noté la façon dont il se fait humble et repentant avec son frère George, penseur aux idées larges avec Thelwall, économiste et homme pratique avec Poole, poète assuré du succès avec Cottle, homme de lettres raffiné et réformateur modéré avec Sir George et Lady Beaumont.

Il semble avoir un besoin perpétuel de contacts personnels comme si là seulement se rencontrait la réalité psychologique vivante qui puisse satisfaire la sensibilité et donner à l'activité intellectuelle l'occasion de se manifester, qu'il s'agisse d'un entre-

[123] BL, I, 48-49.
[124] NB, 589 (novembre 1799).
[125] NB, 573 (même date approximative).

tien, d'une lettre ou même d'un auteur qu'il lit et apostrophie dans une note marginale [126]. Il lui est impossible de conserver un sentiment pour lui seul; il lui faut le communiquer à autrui; et ceci est vrai en particulier du sentiment de la beauté; comme il le note en février 1803, le plaisir de contempler la beauté ne suffit pas, il faut la faire connaître à quelqu'un autour de soi [127], la faire partager et, si la personne à proximité se trouve être une femme aimée, l'amour pour elle en sera accru. Au cours de ces contacts, Coleridge a une conscience aiguë de ce qui se passe dans l'âme de l'autre; lorsque le 26 octobre 1799, à son retour d'Allemagne, il se rend à Sockburn en compagnie de Cottle et de Wordsworth et, auréolé du prestige du poète et du voyageur, rencontre pour la première fois la famille Hutchinson, il note dans le *Notebook 5* :

> « Peu de moments de la vie sont aussi intéressants que celui d'une réception affectueuse de la part de ceux qui ont entendu parler de vous et sont encore des étrangers pour vous [128]. »

Il observe la façon décousue, mais non parfaitement désordonnée, dont les plaisanteries s'enchaînent autour d'une table de brillants causeurs [129], remarque et décrit en termes poétiques un sourire, sans doute de sympathie, apparu sur le visage par ailleurs soucieux et triste d'une amie, probablement Sara Hutchinson [130], trace le portrait moral de ses amis, en quelques phrases denses, avec une rare pénétration, soit dans les carnets, pour son usage personnel, soit dans les lettres, à l'usage de son correspondant : George Dyer, l'érudit au cœur simple et bon et à l'esprit éternellement distrait, offre l'image d'un homme chez qui « vérité morale (mais non vérité intellectuelle) et bienveillance sont en conflit [131] »; Southey, est « *Australis* », homme à la vie irréprochable, fondée sur de solides vertus naturelles, « *purus maritus puram, virgo*

[126] Sur le caractère personnel et immédiat des réactions de Coleridge dans ses notes marginales, voir Brinkley, p. IX.

[127] « In looking at Knorr's Shells felt the impulse of doing something — pleasures of gazing not sufficient — if I can *do* nothing else with the beauty, I can *show* it to somebody. Sympathy itself perhaps may have some connection with this impulse to embody Feeling in action. The accumulation of these eyegiven pleasure-yearnings may impel to energetic action / but if a woman be near, will probably kindle or increase the passion of sexual Love » (NB, 1356). Il s'agit de l'un des ouvrages de G.W. Knorr, artiste de Nuremberg, qui avait publié plusieurs volumes d'illustrations reproduisant les beautés du monde naturel.

[128] NB, 493. Voir aussi NB, 571, 1537.

[129] NB, 968. L'idée est reprise dans BL, I, 25-26.

[130] « A smile as foreign, as alien to — as detached from, the gloom of (the rest of) Countenance, as I have seen a small spot of Light travel slowly and sadly along the mountain's breast, when all beside has been dark with the Storm » (NB, 1548; AP, 29).

[131] *Notebook 5*, octobre 1799; NB, 487, 1585. Cf. Lamb, II, 12 : *Oxford in the Vacation*.

virginem », défenseur inlassable des valeurs morales, mais qui « n'a aucune chaleur véritable, aucune délicatesse de sentiments, est incapable d'oublier son moi et ne connaît point sa propre nature [132] » ; Hazlitt s'enflamme pour un rien, « donne libre cours à la rage et à la haine qui sont en lui », imagine autrui tel qu'il est lui-même et sans doute personne ne pourra jamais faire naître « une expression bienveillante, un rayon lumineux d'affection sur son visage [133] ». Et Wordsworth, dans l'attachement qu'il montre pour le Pays des Lacs, offre un bel exemple du travail opéré par le subconscient; Coleridge devine ce travail souterrain et tente de le décrire dans une lettre écrite à Poole en mars 1800 :

> « Dieu sait que j'aimerais voir Wordsworth reprendre Alfoxden — la compagnie d'un être aussi grand que lui est sans prix — mais il ne quittera jamais le Nord de l'Angleterre — ses habitudes correspondent mieux à celles des habitants du pays — là-bas sa sœur et lui sont aimés exceptionnellement, reçus avec enthousiasme. Les petites sympathies font une telle différence — il y a la voix, la prononciation, etc. — car comment expliquer la chose pour d'autres raisons [134] ?... »

Le processus par lequel la personnalité d'autrui se trouve ainsi intuitivement reconstruite, si possible dans toute sa complexité, est celui du transfert analogique; à partir d'indications la plupart du temps fragmentaires, paroles prononcées, expressions du visage, manifestations extérieures diverses d'un certain état psychologique, l'auteur s'efforce de reconstituer l'état d'âme qui se trouve à la source de ces manifestations en transférant chez autrui ce que lui-même éprouverait dans des circonstances identiques. Dès 1796, le poète avait clairement perçu que c'était là le seul moyen pour l'homme de connaître ses semblables; il écrit dans le *Gutch Notebook :*

> « Quand un homme tente de décrire le caractère d'un autre, il peut tomber juste ou il peut se tromper — mais il est une chose qu'il ne manque pas de faire, c'est de se décrire lui-même... [135]. »

La suite de la note insiste sur la difficulté qu'il y a en conséquence à sortir de soi-même et à se faire une représentation exacte d'autrui. Constatons que Coleridge, toutefois, sut montrer, en cri-

[132] *Notebook 16,* janvier 1804; NB, 1815. K. Coburn donne en note les raisons historiques qui motivent le ton spécialement sévère du jugement porté par Coleridge sur son ancien compagnon de lutte; toutefois, les traits saillants du portrait que nous avons ici se retrouvent dans bien d'autres passages des *Notebooks* (NB, 349, 693, 987, 1520, 1602) et l'ensemble paraît remarquablement pénétrant. Cf. la lettre de Lamb de 1823, *Letter of Elia to Robert Southey* (Lamb, I, 265-277), où les mêmes défauts sont signalés.

[133] *Notebook 21,* octobre 1803; NB, 1816. Voir également NB, 624, 1610, 1816.

[134] Lettre du 21 mars 1800; CL, I, 582.

[135] NB, 74.

tique littéraire en particulier, la plus grande richesse psychologique, la plus grande faculté d'adaptation face aux divers types humains. C'est en effet dans le domaine de la critique littéraire, libérée de la préoccupation des règles classiques et soucieuse de faire ressortir les beautés d'une œuvre plutôt que ses défauts [136], que la pénétration psychologique exceptionnelle de l'auteur va donner sa pleine mesure. C'est là, en effet, dans la reconstruction intuitive qu'il faut chercher les sources de la critique moderne telle que plus tard devaient la définir et la pratiquer Sainte-Beuve en France et Matthew Arnold en Angleterre; ce n'est plus une critique négative, mais une critique positive [137]; elle devient invention, création perpétuelle — recréation de la personnalité d'un auteur d'après les manifestations qu'elle a pu donner d'elle-même, c'est-à-dire d'après ses écrits, recréation de la vie psychologique des personnages qu'il met en scène et fait vivre dans ses œuvres.

Les quelques lignes enthousiastes que Coleridge consacre aux *Provinciales* de Pascal qu'il lit pour la première fois en septembre 1803 sont à cet égard très significatives :

> « Non seulement ces lettres sont excellentes » écrit-il, « mais leur excellence est d'une espèce entièrement nouvelle pour moi. L'esprit, l'ironie, l'humour, le sarcasme, la subtilité scolastique et une profonde métaphysique s'y trouvent réunis et fusionnent — et cette étrange fusion coexiste de façon encore plus étrange avec la simplicité, l'innocence de l'enfant, une charité sans affectation ainsi qu'avec ce qui fait l'esprit même de l'humilité chrétienne — Et le tout est enrobé en un style lumineux [138]. »

Coleridge s'intéresse moins au contenu de la pensée philosophique qu'à la personnalité qui s'exprime dans l'ouvrage; ironie, humour, sarcasme reposent sur un mécanisme psychologique qu'en d'autres circonstances il prendra le temps de démonter, au même titre que la simplicité, l'innocence, la charité de l'auteur.

Il trouve chez Donne, à propos d'une lettre écrite par celui-ci à la comtesse de Bedford, un mélange de courtoisie sincère

> « ... et de cette flatterie blanche dont l'esprit neutralise la fausseté et où l'exagération enjouée, mêlée à la délicatesse des sentiments, exprime fidèlement la sincérité du cœur [139] ».

[136] Cf. : « Modern Poetry & Landscape — vice of judging from defects not from excellencies » (NB, 519; novembre 1799); (AP, 30). Cf. *supra*, chapitre I: note 83; voir également BL, I, 43-44.

[137] Cf. la remarque de Coleridge d'octobre 1803 : « Never to lose an opportunity of reasoning against the head-dimming, heart-damping Principle of Judging a work by its Defects, not its Beauties. *Every* work must have the former — we know it a priori — but every work has not the Latter » (NB, 1551). Cf. *supra*, chapitre I, note 84.

[138] Lettre à Sir George et Lady Beaumont du 22 septembre 1803 (CL, II, 994); cf. *supra*, chapitre I, note 170.

[139] Note marginale dans une édition de J. Donne, *Letters* : publiée dans *The Literary World*, XII, mai 1853, p. 393; Brinkley, p. 429.

Bunyan est vu comme un homme qui « avait trop de génie pour être fanatique », car :

> « Il n'est pas deux qualités plus contraires que le génie et le fanatisme. L'enthousiasme, ὁ θεός ἐν ἡμῖν, est presque synonyme de génie; il est la vie morale à la lumière de l'intelligence, la volonté dans la raison; et sans lui, dit Sénèque, l'homme n'a jamais rien fait de vraiment grand [140]. »

Le *Religio Medici* de Sir Thomas Browne suscite la remarque suivante :

> « Des sentiments puissants et une grande activité intellectuelle réunis conduisent nécessairement au Spinosime. T. Brown était Spinosiste sans le savoir — et en fait presque tous les esprits généreux et sincèrement pieux le sont [141]. »

Quant à Dryden, il possède

> « ... cette sorte de génie qui s'enflamme de son propre mouvement; les roues de son char s'échauffent, car il le conduit vite [142] ».

C'est la critique shakespearienne ou, plus exactement, l'étude des personnages shakespeariens qui devait faire la gloire de Coleridge même de son vivant. Les conférences données en janvier-février 1808 à la *Royal Institution* avaient plutôt déçu le public par leur caractère intermittent et leurs fastidieuses digressions; celles données pendant l'hiver de 1811 à la *London Philosophical Society* connurent au contraire un vif succès; des hommes de lettres en vue comme Byron ou Rogers s'y rendaient régulièrement; et celles de 1812 et 1813 furent tout aussi brillantes. Coleridge apportait tout le poids de sa formation philosophique et toute sa pénétration naturelle à l'étude psychologique des personnages shakespeariens traités comme des êtres réels de chair et d'os. Sans doute le renouveau de la critique allait-il à l'époque dans ce sens; Charles Lamb avait su recréer en 1807 toute une galerie de portraits bien vivants dans ses *Tales from Shakespeare* et faire ressortir l'importance de la méthode dans l'essai sur Shakespeare publié en 1811 dans *The Reflector;* un peu plus tard, en 1817, Hazlitt devait lui aussi faire preuve de dons singuliers dans les brillantes analyses de *Characters of Shakespeare's Plays*. Mais la profondeur des vues de Coleridge reste inégalée; un exemple entre tous suffirait à le montrer; parlant du premier amour de Romeo pour Rosaline, avant qu'il ne connût Juliette, Coleridge explique cette flamme de

[140] Note marginale dans une édition de *The Pilgrim's Progress;* publiée dans *Literary Remains,* 1836-1839, III, p. 400; Brinkley, p. 477.

[141] Note marginale dans un exemplaire de *Religio Medici,* publiée dans *Lit. Remains,* I, 241; Brinkley, p. 438. La note pourrait s'appliquer au spinosisme de Coleridge lui-même.

[142] *Table Talk,* 1er novembre 1833; TT, II, 274; Brinkley, p. 630.

jeunesse « par le besoin d'aimer qui se crée un objet chez l'homme et chez la femme [143] » ; Hazlitt, lui, ne voit dans cet amour qu'un « artifice (qui n'est pas absolument nécessaire) pour nous donner une plus haute opinion de la dame [144] », c'est-à-dire de Juliette.

Coleridge souligne la façon dont les êtres qui peuplent le monde shakespearien, et qui ont des contours en général moins nettement définis que les personnages de la tragédie classique, se révèlent au spectateur :

> « Comme dans la vie », dit-il, « les personnages de Shakespeare doivent être inférés par le lecteur; on ne lui dit pas ce qu'ils sont. Je ne connais pas d'autre exemple de cette perfection dans le théâtre; on peut y trouver une preuve que ces personnages sont la vie même : en effet on se trompe aussi souvent sur eux que sur les personnes réelles et précisément pour les mêmes raisons. Si vous prenez pour argent comptant ce que disent les amis d'un personnage, vous pouvez vous tromper — et vous pouvez vous tromper davantage encore si vous écoutez ce que disent ses ennemis; enfin le personnage lui-même se voit à travers son propre caractère, c'est-à-dire pas exactement tel qu'il est [145]. »

Il y a dans tout personnage shakespearien, comme chez tout être humain, ce que Coleridge appelle le « *germe* », qui est le principe fondamental, travers ou qualité, disposition particulière du tempérament, commandant l'attitude du personnage face au monde et à la vie [146]; une fois en possession du germe, le spectateur pourra suivre et comprendre de l'intérieur le comportement de chacun dans les situations les plus diverses; l'intrigue n'est que

[143] Sh. C, I, 4.

[144] *Characters of Shakespeare's Plays*, Hazlitt, IV, 255.

[145] Sh. C, I, 227. La même idée se retrouve dans un passage des *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur* de A.W. Schlegel, Vienne, 1809-1811, cité par A. Dunstan dans « The German Influence on Coleridge », MLR, avril 1923, p. 183-201. On retrouve ici l'épineuse question des plagiats dont fut accusé Coleridge, accusation dont il dut se défendre à plusieurs reprises (BL, I, 22 et 102; lettre du 15 décembre 1811 à un correspondant inconnu, CL, III, 358-360; lettre du 5 février 1818 à James Perry, CL, IV, 831; lettre à Tulk du 17 décembre 1818, CL, IV, 898; voir également l'article du *Morning Chronicle* du 29 décembre 1818, reproduit dans *Philosophical Lectures*, ed. K. Coburn, Londres 1949, Appendice A, page 467). Les conférences faites par Coleridge de janvier à avril 1808 pourraient seules être un témoignage probant; Schlegel en effet faisait les siennes à Vienne de mars à mai et ne devait les publier que l'année suivante. Malheureusement les notes prises aux conférences de Coleridge par Payne Collier, Edward Jerningham et Henry Crabb Robinson sont trop fragmentaires pour qu'il soit possible de se faire une opinion valable (voir notamment H.C. Robinson, *Diary, Reminiscences and Correspondence*, ed. Th. Sadler, Londres, 1864, I, p. 267-268). Sur l'ensemble de la question, consulter A.A. Helmholtz, *The Indebtedness of S.T. Coleridge to A.W. von Schlegel*, Madison, 1907; et voir Sh. C, I, 18-19, II, 306, 365.

[146] Sh. C, I, 32. La remarque est faite à propos du caractère de Hamlet. Cf. *supra*, Première Partie, chapitre II, note 54.

secondaire; « elle nous intéresse en raison du caractère des personnages et non l'inverse; elle n'est qu'une trame [147] »; la cause première du drame doit être cherchée chez l'homme et non dans les événements extérieurs [148]; une seule exception peut être faite, c'est la pièce de *Hamlet;* mais ici, précisément, il y a chez le héros principal une telle indécision, une telle abdication de la volonté qu'il est normal de voir le cours des événements commandé par de simples accidents; la mort même du héros à la fin de la pièce n'est qu'un hasard fortuit [149].

Dans son analyse, Coleridge s'intéresse tout spécialement aux rapports entre la pensée et l'action et aux personnages chez qui ce rapport est suffisamment faussé pour qu'apparaissent des déficiences graves de la volonté; chez Hamlet, en particulier, l'équilibre normal entre la pensée et l'action est rompu :

> « ... ses pensées et les représentations de son imagination ont beaucoup plus de force que ses perceptions réelles... Il s'ensuit que nous constatons chez lui une grande, une énorme activité intellectuelle et en conséquence une aversion en rapport pour l'action véritable, avec tous les symptômes et les caractéristiques de cette aversion [150]. »

Les conséquences de cette disposition d'esprit sont graves; placé dans des situations où il doit agir immédiatement, Hamlet hésite parce qu'il pense trop et

> « perd le pouvoir d'agir dans l'énergie qu'il dépense à se décider... il s'imagine à tort que voir les chaînes qui le retiennent prisonnier suffit pour les briser, retarde l'action jusqu'au moment où l'action ne sert plus à rien et meurt victime de simples circonstances accidentelles [151] ».

[147] Sh. C, I, 226.
[148] *Ibid.*, II, 278.
[149] *Ibid.*, I, 25.
[150] *Ibid.*, I, 37.
[151] *Ibid.*, I, 38. Cette interprétation passe depuis, dans la critique shakespearienne, pour être l'interprétation « romantique » du personnage; on la retrouve bien entendu chez Gœthe, *Wilhelm Meister*, et chez Schlegel. Le passage du journal de H.C. Robinson (*op. cit.*, I, 310) qui fait le récit de la soirée du 23 décembre 1810, au cours de laquelle Coleridge fit l'exposition complète de son interprétation de Hamlet, est intéressant à plus d'un titre: Robinson, qui avait une longue pratique de la pensée allemande et qui avait connu Schlegel personnellement, n'hésite pas; il songe immédiatement à *Wilhelm Meister;* il semble bien en effet que Coleridge et Schlegel n'aient fait tous deux que poursuivre le développement amorcé par Gœthe. La communauté de vues s'explique par la formation philosophique identique, par les influences subies, celles de Lessing, de Schiller, de G. Heyne, professeur à l'Université de Göttingen, dont l'un et l'autre avaient suivi les cours, et aussi par tous les facteurs contribuant à donner à Coleridge ce que H.C. Robinson appelait « un tour d'esprit germanique » (*ibid.*, I, 352).

Le même excès d'activité intellectuelle se retrouve, pense Coleridge, chez Lady Macbeth et Macbeth :

> « Lady Macbeth... est de haut rang, elle est seule souvent, et se nourrissant des rêves de son ambition, elle prend à tort le courage qu'elle montre en imagination pour celui, tout différent, consistant à supporter les conséquences réelles de sa faute [152]. »

Au début de la pièce, au soir de la bataille, Macbeth et Banquo réagissent de façon différente lorsque les sorcières arrêtent leurs chevaux, non pas tellement parce que leurs caractères sont différents, mais parce que l'esprit de chacun est occupé de pensées différentes; Coleridge fait ressortir la façon dont l'esprit de Banquo, libéré de toute préoccupation, est intégralement présent, face a la réalité qui s'offre; il est « un miroir limpide, intact »; tandis que chez Macbeth nous voyons le résultat du travail qui s'est opéré précédemment entre l'imagination et les pensées obscures suggérées par l'ambition [153].

C'est encore le conflit entre imagination et volonté qui est au centre de *King Lear;* la pièce représente « la tragédie de la vieillesse »; nous avons en elle les égarements de la tête et du cœur d'un homme âgé chez qui

> « ... se mêlent de façon étrange, mais nullement invraisemblable, égoïsme et sensibilité; l'égoïsme d'un homme faible, qui ne trouve pas en lui-même de ressources suffisantes et s'en remet perpétuellement à autrui pour trouver le bonheur qu'il cherche [154] ».

L'absence même de volonté, de caractère semble constituer en lui un caractère :

> « ... la vieillesse, comme l'enfance, étant elle-même un caractère. Chez Lear, les défauts naturels sont accrus par l'habitude d'avoir toute sa vie été promptement obéi. Toute addition supplémentaire serait superflue et nuisible [155] ».

De même c'est « la conviction d'être trompé, et non la jalousie », qui fait agir Othello; car, quelque paradoxal que cela puisse paraître, Othello n'est pas un homme jaloux; il agit par sentiment du devoir et sous l'impulsion des images insupportables de l'infidélité de Desdemone qui se sont graduellement installées en lui par l'action diabolique de Iago [156].

[152] Sh. C, I, 67.
[153] *Ibid.*, I, 158.
[154] *Ibid.*, I, 54.
[155] *Ibid.*, I, 62.
[156] *Ibid.*, I, 125. Il est intéressant de noter que nous avons ici un des points, très rares à la vérité, où Coleridge se trouve en complet désaccord avec Schlegel, qui voit chez Othello non pas « une jalousie du cœur, mais une jalousie du genre sensuel » (cf. Dunstan, *op. cit.*, p. 191).

Chez d'autres personnages, au contraire, Coleridge pense rencontrer ce que l'on pourrait appeler « une hypertrophie de la volonté », où celle-ci semble s'exercer pour elle-même, à vide, pourrait-on dire. C'est le cas de Iago et de Richard III. Iago présente une sorte de machiavélisme de la volonté, c'est un personnage

> « ... au caractère impassible chez qui la volonté occupe toute l'intelligence [157] ».

Il a la « froideur d'un homme qui fait des expériences et attend le résultat de ses expériences [158] »; il éprouve un mépris général pour autrui qui dérive du sentiment qu'il a de sa supériorité personnelle et qui explique « sa méchanceté non motivée ».

Richard III n'est pas un ambitieux ordinaire; Coleridge souligne « l'orgueil qu'il éprouve à se savoir intellectuellement supérieur » et oppose cette forme d'orgueil à la véritable ambition qui anime Bolingbroke :

> « Chez Richard III, l'orgueil de l'intelligence utilise l'ambition comme moyen, chez Bolingbroke, la satisfaction de l'ambition est la fin recherchée, les dons de l'intelligence sont les moyens utilisés [159]. »

Ici, comme dans les notes introspectives de ses carnets, Coleridge remarque le travail souterrain opéré par les diverses forces en conflit dans les régions obscures de la conscience; et il étudie en particulier les rapports entre subconscient et conscience morale chez les personnages shakespeariens; Macbeth, avant de se résoudre à accomplir le meurtre de son roi,

> « ... prend à tort les hésitations en lui de la conscience morale et les avertissements qu'elle lui murmure pour des raisonnements de prudence égoïste et, le meurtre une fois commis, il se trompe à nouveau en attribuant ce qui est la voix du remords à la crainte des dangers extérieurs [160] ».

De même, Lady Macbeth n'est pas un monstre, comme on le pense généralement; la conscience morale est en elle refoulée, elle n'est pas morte, comme le montrent les terribles hallucinations qui l'obsèdent :

> « L'idée de Lady Macbeth représentée comme un monstre contre nature et sans conscience semble n'avoir été qu'un préjugé; les efforts constants, au contraire, qu'elle fait pendant toute la pièce semblent destinés si l'on peut dire à mettre sa conscience hors de combat [161]. »

[157] Sh. C, I, 49.
[158] *Ibid.*, I, 44.
[159] *Ibid.*, II, 182.
[160] *Ibid.*, I, 80.
[161] *Ibid.*, II, 270.

Incontestablement, Coleridge fait sur tous ces points figure de précurseur, en particulier par la façon dont il distingue plusieurs zones à l'intérieur de la personne, les unes claires, les autres obscures, échappant plus ou moins, suivant les êtres et suivant les situations, au regard lucide de la conscience. A propos d'Edmund, dans *King Lear*, il observe la manière dont un certain sentiment de honte — ici, chez Edmund, la honte d'être bâtard, sentiment qu'Edmund éprouve, bien qu'il s'en défende à grands cris dans sa fameuse apostrophe à la Nature — tend à engendrer la culpabilité; elle « avive une prédisposition au mal... [162] »; on croit entendre déjà les commentaires de la psychanalyse moderne sur le complexe d'infériorité. De même il note chez Macbeth « la superstition naturelle chez les généraux victorieux » et en donne les raisons psychologiques : « Le grand rôle joué par le hasard, l'ampleur des événements et des conséquences attachées à l'issue d'une bataille [163]. » Dans *La Tempête* on voit la tendance qu'ont les scélérats à employer des expressions grossières et un langage méprisant « pour se débarrasser d'un sentiment d'infériorité gênant qu'ils éprouvent à l'égard des honnêtes gens... en les rendant ridicules [164] ».

La méthode employée par Coleridge semble donc être une sorte de psychanalyse idéaliste; elle a la rigueur de la psychanalyse; comme elle, elle essaie d'atteindre au-delà de la zone claire de la conscience les régions profondes où se cachent les mobiles véritables des actions de l'homme. Mais ce que découvre Coleridge, lorsqu'il pénètre ainsi dans le domaine du subconscient, ce sont des besoins profonds de l'âme, et non pas seulement des instincts élémentaires liés aux grandes lois physiologiques, comme le fait la psychanalyse moderne. On pourra lui reprocher dans certains cas de n'avoir pas fait a ces instincts élémentaires la place qu'ils méritaient; c'est ainsi que chez Hamlet il ne souligne pas le caractère proprement sexuel du bouleversement opéré dans l'âme du jeune homme par le mariage précipité de sa mère; il se contente de voir dans le monologue :

« Oh, si cette chair solide, trop solide, pouvait fondre... »

quelque chose comme un « taedium vitae... une aspiration vers l'indéfini — une humeur ou un état d'esprit qui se rencontre très facilement chez les hommes de génie, le désir morbide de ce qui n'est pas [165] » et ne fait aucun rapport entre l'obsession qui tourmente Hamlet et les insultes qu'il lance à Ophélie.

[162] *Ibid.*, I, 162.

[163] *Ibid.*, I, 81.

[164] *Ibid.*, I, 135. Il s'agit de l'Acte II, scène I, où Alonso, Antonio, Sebastian, qui se retrouvent sur une plage de l'île, font des plaisanteries d'un goût douteux et se moquent du brave Gonzalo.

[165] Sh. C, II, 195.

Mais dans l'ensemble l'étude psychologique des personnages reste excellente et marque un progrès décisif dans la critique shakespearienne. Ce que l'on pourrait plutôt reprocher à Coleridge serait d'être allé trop loin dans cette voie en considérant que Shakespeare, armé d'une connaissance exceptionnelle du cœur humain, avait réussi à créer des êtres plus vrais, plus profonds, plus intelligibles que ceux rencontrés dans la réalité et d'avoir quelque peu négligé, en concentrant l'intérêt sur la vie des personnages, les aspects techniques, notamment l'intrigue, la structure dramatique, les conditions scéniques, facteurs sans doute déterminants dans l'élaboration du drame élizabéthain [166]. Remarquons à la décharge de Coleridge qu'il ne se désintéressait pas des problèmes de la scène et que, dans ce domaine encore, l'analyse psychologique lui permit de porter des jugements pénétrants. Il note, dès 1796, la complexité des rapports entre spectateur et acteur, le premier s'efforçant de saisir les sentiments éprouvés par le personnage, le second d'adapter ces sentiments à ce qu'il croit être l'émotion suscitée chez le spectateur [167]. Il s'intéresse beaucoup à l'arrière-plan psychologique du comique et du ridicule, remarque dès 1799 qu'il conviendrait

> « d'analyser les causes pour lesquelles le ridicule affaiblit la mémoire — la difficulté de se rappeler une histoire dont on a ri de bon cœur... [168] »,

trouve une justification d'ordre psychologique à l'introduction dans la tragédie de scènes comiques ou prosaïques; non seulement ces scènes apportent un soulagement, un temps de répit, aux moments où la tension dramatique vient de connaître un maximum d'intensité qui ne saurait être soutenu longtemps, mais elles ont souvent une raison d'être bien précise [169]. Dans *Hamlet*, avant l'apparition du fantôme, Hamlet prononce des phrases banales, remarque la fraîcheur de la nuit; or, note Coleridge, ceci a pour effet de placer le spectateur dans l'atmosphère de la réalité quotidienne et au moment de l'apparition soudaine du spectre il oublie complètement que celle-ci « est le produit d'une imagination

[166] C'est le grand reproche adressé par la critique moderne à l'interprétation romantique de l'œuvre shakespearienne. Voir notamment Wilson Knight, *The Wheel of Fire*, 1930; L.C. Knights, *How many Children had Lady Macbeth ?*, 1932, et *Shakespeare and Shakespeareans*, 1934.

[167] NB, 155.

[168] NB, 489, 501 et 1586.

[169] Commentant les plaisanteries auxquelles se livre Hamlet lorsqu'il est rejoint, après l'apparition du fantôme, par ses compagnons, Coleridge note : « Necessary alternation when one muscle long strained is relaxed; the antagonist comes into action of itself. Terror closely connected with the ludicrous; the latter the common mode by which the mind tries to emancipate itself from terror... » (Sh. II, 39).

surexcitée [170] ». La façon dont Hamlet se livre à des jeux de mots lorsque, au début de la scène 2, après la terrible révélation, il se retrouve devant la cour et se voit accueilli par le roi et sa mère [171], fait également l'objet d'une analyse subtile; le calembour ne provient pas seulement d'une activité exubérante de l'intelligence, comme dans les comédies de Shakespeare — où l'esprit se livre à une activité de jeu, comparable « à la façon dont nous jouons avec un fil, une chaîne de montre ou une tabatière [172] »; il est beaucoup plus que cela ici, étant donné ce que Hamlet sait maintenant :

> « Il peut être l'imitation d'un simple usage, d'une mode, comme si le sens en était : « cela ne vaut-il pas mieux que gémir ? » ... ou il peut être le langage du ressentiment, c'est chose bien connue de ceux qui ont vu se quereller les gens du peuple — il y a invariablement profusion d'invectives accompagnées de jeux de mots, d'où sont nés dans une large mesure les surnoms — il peut être enfin le langage de la passion contenue et en particulier d'une antipathie personnelle difficilement réprimée [173]. »

Il en est de même des calembours de Gaunt sur son lit de mort dans *Richard II;* Coleridge signale

> « la passion dont l'excès s'exprime en jouant sur les mots de façon aussi naturelle et par conséquent aussi appropriée au drame que lorsqu'elle s'exprime par des gestes, des expressions du visage ou le ton de la voix [174] »,

avec toutefois ici une signification particulière due à l'état d'esprit du personnage :

> « ... l'homme sait qu'il est sur son lit de mort et ce sentiment fait que toutes choses lui apparaissent sous la forme d'équivoques et de calembours. »

Les jeux de mots procèdent du sentiment de la futilité des activités et des préoccupations humaines, chez un homme qui n'appartient déjà plus à la terre.

La structure d'une pièce, la progression dramatique qui s'y dessine sont étudiées du point de vue de l'effet psychologique produit sur le spectateur; dans *Othello,* par exemple, on trouve, dit Coleridge,

[170] Sh. C, II, 193.

[171] Hamlet, I, 2, vers 66-67 :

KING : « *How is it that the clouds still hang on you ?* »

HAMLET : « *Not so, my lord : I am too much in the sun.* »

avec le calembour sur *sun* et *son.*

[172] Sh. C, I, 37.

[173] *Ibid.,* II, 273.

[174] *Ibid.,* I, 50; le passage se trouve dans *Richard II,* Acte II, scène I.

« une préparation admirable, caractéristique de la méthode de Shakespeare, dans la présentation du personnage de Roderigo, qui est la dupe sur qui Iago exerce d'abord ses talents, révélant ainsi sa nature véritable au public [175] ».

Dans *King Lear*, et la remarque révèle une très grande intelligence des problèmes de la scène, nous avons, dès le lever du rideau, Edmund qui apparaît devant nous « avec la force et la beauté d'un homme dans la fleur de l'âge » ; il ne prononce pas une parole; mais « nos yeux ne cessent pas de le questionner ». Et résumant la première scène de la pièce, Coleridge conclut :

« Les événements, les passions, les vérités morales sur lesquelles repose toute la tragédie, reçoivent tous une préparation dans cette scène et l'on pourra constater, si l'on s'y reporte par la suite, qu'ils sont tous à l'état implicite dans les premières lignes de la pièce [176]. »

Dans cette étude du théâtre shakespearien en général et de ses procédés, la reconstruction intuitive ne cesse de jouer un rôle primordial, qu'il s'agisse des personnages mis en scène, du spectateur et de ses réactions tant intellectuelles qu'affectives [177], ou des intentions du dramaturge lui-même; conçue de cette façon, la critique littéraire, si pénétrante la plupart du temps, conduit nécessairement le lecteur à des réflexions philosophiques sur la nature de la personne humaine, le fonctionnement de ses rouages mentaux, le mécanisme de ses passions, sur le processus obscur de la création poétique et aussi sur les mystères dont est entourée l'existence de l'homme : le subconscient, le mal, la mort, la place de l'homme dans l'univers, c'est-à-dire que la critique littéraire débouche nécessairement sur une métaphysique.

Cette métaphysique, en l'occurrence, ne peut être que la métaphysique idéaliste du Coleridge de toujours. Mais il convient de remarquer que nulle part la métaphysique ne l'emporte absolument sur les notations psychologiques concrètes; elle n'est que le point d'aboutissement où semblent conduire naturellement ces notations. Lorsque nous lisons que la tragédie de Lear est celle de la vieillesse, aggravée par la longue habitude de se voir promptement obéi, nous songeons d'abord au personnage, à ses brusques accès de colère lorsqu'il trouve son autorité battue en brèche, à ses efforts passionnés pour se rattacher au monde des vivants en cherchant à se faire aimer et à se faire plaindre; mais nous son-

[175] Sh. C, I, 44.

[176] *Ibid.*, I, 55.

[177] Par exemple, commentant la cruelle réponse de Regan à Lear : « O Sir, you are old ! » (*King Lear*, Acte II, scène 4, vers 140), Coleridge remarque simplement : « All Lear's faults increase our pity for him. We refuse to know them otherwise than as means of his sufferings and aggravations of his daughter's ingratitude » (Sh. C, I, 65).

geons nécessairement aussi à l'épanouissement des facultés de l'homme en pleine maturité, à leur inévitable déclin lorsque l'âge vient, aux manifestations de ce déclin dans tous les domaines, dans la sensibilité et dans l'intelligence, aux difficiles renoncements face à l'impatience des générations plus jeunes, enfin aux valeurs fondamentales de la personne, s'il en est, que l'on peut considérer à l'abri des atteintes du temps et de la décrépitude.

Nulle part nous n'avons l'impression que l'analyse psychologique ait été orientée, faussée par une théorie métaphysique préalable qui aurait été imposée artificiellement de l'extérieur; les plus contestées des interprétations coleridgiennes, celle de Hamlet en particulier, qui est incomplète et unilatérale parce qu'elle ignore la sexualité, restent fort légitimes. Le mérite propre de Coleridge est d'avoir su concilier étude psychologique concrète et réflexion philosophique, d'avoir su donner un commentaire vivant, alerte, sans cesse au contact des êtres qui se meuvent sur la grande scène shakespearienne tout en posant à chaque pas de graves problèmes métaphysiques. Parfois, la pensée philosophique se fait discrète, si discrète qu'elle est à peine perceptible, comme dans le commentaire célèbre des vers de *Richard II :*

> « *This happy breed of men, this little world*
> *This precious stone set in the silver sea...* [178] »

où Coleridge remarque simplement :

> « Nous avons réuni ici tous les motifs possibles de patriotisme, toutes les causes qui peuvent le produire, sans aucune de ces abstractions sans vie que l'on trouve si souvent chez les poètes modernes [179] »

ou lorsqu'il souligne la simplicité, le charme concret, la fraîcheur du lyrisme shakespearien dans les titres des comédies : *Love's Labour's Lost, A Midsummer Night's Dream, Twelth Night, As You Like It, The Winter's Tale* [180].

3. — L'humour.

L'analyse psychologique, subtile, brillante, voire triomphante, revêt souvent chez Coleridge, qu'il s'agisse de lui-même ou d'autrui, une tonalité spéciale qui n'est plus celle de la curiosité scientifique ou philosophique. mais celle de l'humour. Ce poète au

[178] *Richard II*, Acte II, scène I, vers 47-55.
[179] Sh. C, II, 183.
[180] *Ibid.*, I, 119. Cf. aussi II, 276 : « ... even the titles of his plays were appropriate and shewed judgment, presenting as it were, a bill of fare before the feast. This was peculiarly so in *The Winter's Tale*, a wild story, calculated to interest a circle round a fireside. »

lyrisme émouvant et souvent douloureux, ce penseur profond, ce grave métaphysicien était un homme qui savait s'élever au-dessus des remous de la sensibilité et des démarches de l'intelligence pour sourire de lui-même et des autres, suspendre le cours d'une méditation passionnée en se détachant d'elle, en refusant de la prendre trop au sérieux, déchiffrer avec lucidité un mécanisme psychologique intérieur au lieu de se laisser entraîner par ses rouages, s'abandonner à une saine réaction d'optimisme confiant, faite d'humilité intellectuelle, d'indulgente clairvoyance et de sympathie humaine spontanée.

Lorsque l'humour apparaît, la reconstruction intuitive est toujours présente; elle est à la fois cause, instrument et conséquence; elle accompagne dans toutes ses démarches ce que F. Delattre appelle « une large et tolérante bienveillance, assez proche même de la charité [181] ». Comme on l'a dit souvent, comprendre, c'est pardonner. Ceci n'a jamais été plus vrai que chez Coleridge; l'interaction entre les deux termes est constante; pour faire l'effort initial de comprendre, puis pour bien comprendre, il lui faut avoir envie de pardonner; et pour savoir entièrement pardonner, il doit être capable, par l'intelligence, de reconstituer le déroulement des opérations psychologiques chez autrui, d'élever le débat, de remettre les hommes et lui-même à leur juste place dans l'univers.

Coleridge, pendant la première moitié de sa vie, fut un homme plein d'allant, de vie et de gaieté, presque toujours disposé à considérer sur le mode enjoué ou badin les événements de sa propre existence. C'est l'écolier de *Christ's Hospital* qui met en odes pindariques la géométrie d'Euclide, le joyeux compagnon des soirées animées et enfumées de *The Salutation and Cat*, le jeune poète qui, en juin 1797, va rendre visite aux Wordsworth à Racedown le manuscrit d'*Osorio* dans la poche et qui saute la barrière du jardin pour les rejoindre plus vite [182]; qui quelques semaines plus

[181] « La naissance de l'humour dans la vieille Angleterre », *Revue Anglo-Américaine*, avril 1927, p. 307. Voir également L. Cazamian, « Pourquoi nous ne pouvons définir l'humour », *Revue germanique*, novembre 1906, p. 601-634, et *The Development of English humour*, New-York, 1950. F. Delattre souligne surtout le rôle de la sympathie et d'une charité que l'on peut appeler fraternelle, ou chrétienne, dans l'humour; L. Cazamian fait ressortir surtout son aspect intellectuel : le sujet est lucide; au lieu de se laisser entraîner par les automatismes qui se déclenchent en lui, il les prend pour objet de contemplation et affirme son autonomie morale à leur égard. Les deux points de vue ont été bien mis en lumière par R. Las Vergnas dans *Thackeray, L'homme, le penseur, le romancier*, Paris, 1932, p. 330-337.

[182] « He did not keep to the high road, but leapt over a gate and bounded down the pathless field, by which he cut off an angle » (Lettre de Mary Wordsworth à Sara Coleridge, 7 novembre 1845, citée par W. Knight, *The Life of William Wordsworth*, Londres, 3 vol., 1889; I, p. 111).

tard ramène les Wordsworth à Nether Stowey dans une petite voiture a cheval et couvre quarante milles dans la journée « par des routes exécrables », fier de montrer ses talents de cocher [182]. C'est aussi le Coleridge qui, corrigeant ses épreuves, renvoyait le texte à l'imprimeur avec des annotations marginales de ce genre : « Juste ciel ! quel blanc ici ! » ou encore : « L'épigraphe ? Où est l'épigraphe ? Je ne voudrais pas perdre l'épigraphe pour tout l'or du monde, c'était la meilleure partie de l'Ode », et qui inventait de toutes pièces une épigraphe latine pour l'édition de 1797, celle des *Poems to which are now added Poems by Charles Lamb and Charles Lloyd*, au grand embarras du pauvre Cottle [184]; le Coleridge tel qu'il apparaît dans le *Journals* de Dorothy Wordsworth, arrivant à pied à *Dove Cottage* à toute heure du jour et de la nuit, un sac de livres sur l'épaule et un bâton à la main pour se défendre contre les vaches; le Coleridge qui, en compagnie des Wordsworth, visite l'Ecosse en 1803 dans un véhicule que Samuel Rogers décrit comme « ressemblant fort à une charrette [185] » et qui, à la même époque, se donne la peine de relever dans le *Notebook 16* toute une série d'anecdotes amusantes qu'il tenait probablement de Southey. C'est le Coleridge qui, de 1796 à 1802, écrivit une cinquantaine d'épigrammes allant de l'historiette amusante et impersonnelle à la satire politique effrontée ou virulente [186], et quelque trente « *Jeux d'Esprit* » parmi lesquels on compte plusieurs chan-

[183] Lettre à Southey du 17 juillet 1797 : « I have driven about the country a great deal lately — & brought back Miss Wordsworth over forty miles of execrable road : & have been always a very cautious & am now no inexpert whip » (CL, I, 336).

[184] « Duplex nobis vinculum et amicitiae et similium junctarumque Camoenarum; quod utinam neque mors solvat neque temporis longinquitas ! » *Groscoll. Epist. ad. Car. Utenhov. et Ptol. Lux. Tast.* Il s'agissait d'une pure et simple mystification. Coleridge déclara à Cottle que « ne trouvant pas d'épigraphe appropriée, il en avait inventé une, avec des références obscures à dessein » (J. Cottle, *Reminiscences of S.T. Coleridge*, 1847, p. 164), Groscollius, Carolus Utenhovius et Ptolemoeus Luxius Tastaeus étaient des amis du poète écossais George Buchanan (1506-1582). Dans une lettre à Cottle du 7 mars 1798, Coleridge avoue « s'être placé dans une situation ridicule » (CL, I, 390).

[185] *Recollections of The Table-Talk of Samuel Rogers*, ed. by Morchard Bishop, Londres, The Richards Press, 1952, p. 148.

[186] Quatre de ces épigrammes furent publiées dans le *Watchman* (25 mars et 2 avril 1796), douze dans *Annual Anthology*, 1800, et trente-huit dans le *Morning Post* de janvier 1798 à octobre 1802 sous la signature "ΕΣΤΗΣΕ" (S.T.C.). A partir de 1799, un certain nombre d'entre elles sont des adaptations de l'allemand, en particulier de Lessing. On trouvera la plupart de ces fragments dans PW, II, page 951 à 969.

sons à boire [187] et une invitation à dîner envoyée à Poole qui débute ainsi :

> « *To T. Poole*
> *An Invitation*
> *Plucking flowers from the Galaxy*
> *On the pinions of Abstraction*
> *I did quite forget to ax'e,* [*sic*]
> *Whether you have an objaction,* [*sic*]
> *With us to swill'e and to swell'e*
> *And make a pig-stye of your belly...* [188]. »

Il convient de remarquer que cette humeur joyeuse apparaît sur un fond où la psychologie ne perd jamais complètement ses droits; assez souvent une allusion badine est en fait le point de départ d'un portrait moral à peine esquissé, mais que le lecteur peut reconstituer à loisir; c'est le cas, par exemple, de l'incident amusant survenu au cours de la campagne destinée à lancer le *Watchman* en janvier 1796, tel qu'il est raconté dans *Biographia Literaria* [189]; Coleridge avait une lettre de recommandation pour un personnage important de Birmingham « rigide calviniste et fabricant de chandelles de son métier »; une demi-heure durant, il déploya le meilleur de son éloquence, commençant « avec la captivité des nations » et terminant avec « l'annonce prochaine du millenium », pour s'entendre d'abord demander quel était le prix du numéro (« quatre pence, pour trente-deux pages, *in-octavo*, en petits caractères ») et recevoir cette réponse péremptoire : « Trente-deux pages ! Malheur de moi ! mis à part ce que je fais, en famille, le Jour du Seigneur, c'est plus que tout ce que je lis, Monsieur, dans l'année ! »

Et la reconstruction psychologique, colorée par l'humour, est présente même lorsqu'il s'agit des variantes du texte de Shakespeare; à propos d'un passage de *Twelth Night* : « *So that conclusions to be as kisses, if your four negatives make your two affirmatives, why, then the worse for my friends and the better for my foes* [190] », pour lequel Warburton [191] adopte la leçon « *the conclusion to be asked is* », Coleridge s'écrie :

[187] Voir notamment : *Song to be sung by the Lovers of all the noble liquors comprised under the Name of Ale* (Morning Post, 18 septembre 1801; PW, II, 978) et *Drinking versus Thinking or a Song against the new Philosophy* (Morning Post, 25 septembre 1801; PW, II, 979).

[188] Le fragment, griffonné au dos d'un prospectus annonçant les conférences sur la Révolution française de juin 1795, fut envoyé à Poole le 17 janvier 1797 (CL, I, 296; PW, II, 978).

[189] BL, I, 115-116.

[190] *Twelth Night*, Acte V, scène 2, vers 18-20.

[191] Il s'agit de l'édition de Shakespeare par W. Warburton, 1747.

> « Certainement, Warburton n'avait jamais usé de ses baisers pour courtiser une jeune fille — avec succès tout au moins — sinon il n'aurait pas ainsi enlevé toute sa force à une image aussi juste et aussi pleine d'humour, aussi agréable et aussi spirituelle, pour en faire une telle platitude ! Au nom du dieu de l'amour, est-ce que quatre baisers ne font pas une double affirmation ? L'humour est dans le « non » murmuré, dans le « ne faites-pas cela ! » encourageant dont s'accompagnent les baisers de la jeune fille qui, comparés à une négation, constituent par leur répétition une affirmation [192]. »

Le ton amusé, et légèrement ironique, apparaît très tôt lié à l'observation d'autrui. Les lettres écrites de Cambridge en 1792 soit à George Coleridge soit à Mary Evans abondent en fines remarques psychologiques présentées sur le mode badin; dans une lettre à George, l'orthodoxie est décrite comme « une gloutonnerie de la foi plaisamment désignée de ce nom [193] »; dans une autre, au début enjoué et cavalier [194], nous avons un court fragment burlesque traçant le portrait physique et moral d'un pasteur et de sa femme, en traits satiriques et durs, d'où le couple sort magnifiquement campé [195]. Les lettres à Mary Evans contiennent des fragments poétiques où l'on croit souvent entendre l'écho d'un sentiment qui n'ose se déclarer et qui sont présentés avec un humour charmant; c'est par exemple une *Ode à la manière d'Anacréon* qui se recommande à la jeune fille par sa brièveté; elle est courte; et c'est « soit dit en passant, la seule chose qu'elle ait de commun avec vous; car elle n'a ni esprit, ni sentiment, ni élégance, ni beauté [196] »; puis le poète, avant d'envoyer encore deux sonnets à celle qu'il aime, ajoute :

> « Et maintenant, dormez-vous tout à fait, ma chère Mary ? Continuez — mais lorsque vous vous réveillerez, lisez les deux extraits suivants de ma production — et alors, j'en donnerais ma tête à couper, vous vous rendormirez plus profondément que jamais. »

A la même correspondante, il fait le portrait du professeur de mathématiques de *Jesus College*, « un homme mince et très grand, avec un minuscule visage qui rougit pour un rien [197] », et

[192] Sh. C, I, 107.

[193] Lettre du 24 janvier 1792; CL, I, 20.

[194] « Had I not entered into a most bloody, cutthroat resolution to write you, my dear Brother, I could find two very good excuses for omitting it — the having nothing to say — and a Pen so execrably bad as to discompose most grievously the epistolary part of my nervous system » (Lettre du 6 août 1792; CL, I, 37).

[195] *Ibid.*, p. 37-38; PW, I, 37.

[196] Lettre du 13 février 1792; CL, I, 28. Le fragment, qui compte huit vers, se trouve dans PW, I, 33. Les sonnets sont *A Wish written in Jesus Wood, Feb, 10th 1792* (PW, I, 33) et *A Lover's Complaint to his Mistress* (PW, I, 36).

[197] Lettre du 7 février 1793; CL, I 49.

lui conte l'incident au cours duquel ce maître qu'il n'aime guère était tombé dans une mare aux environs de Cambridge; heureux de cette aventure qui devait lui procurer quelques jours de congé, il était allé présenter hypocritement au professeur « l'expression de sa sollicitude et ses condoléances navrées ».

L'humour de Coleridge semble reposer essentiellement sur la sympathie qu'il éprouve, au sens étymologique du mot, devant le spectacle de la vie, soit chez les autres, soit chez lui-même, une vie dont il perçoit les lois universelles et dont il saisit intuitivement le mécanisme intérieur. Les *Notebooks* nous offrent maints exemples de l'intérêt amusé, indulgent, que porte ainsi leur auteur à toutes les manifestations d'activité, parfois incongrues, de l'être vivant. Se relevant à minuit, une chandelle à la main, en août 1800, il observe

> « aux deux fenêtres de la pièce un nuage stupéfiant de mouches ou moucherons (tout petits) et une araignée, avec sa toile de l'autre côté de la vitre, qui s'affaire comme un braconnier connaissant bien son métier[198] ».

En août 1803, visitant une cascade en Ecosse en compagnie des Wordsworth, il note longuement la beauté du site, puis ajoute, avec une pointe de malice peut-être à l'égard de Dorothy :

> « La petite fille envoyée pour nous *suivre pas à pas* et nous guider s'étire et baille d'ennui — plaisant contraste avec Dorothy, transportée d'admiration[199]. »

Une sympathie spontanée pour les humbles, nuancée d'une émotion qui évoque irrésistiblement l'essai de Lamb[200], se retrouve dans la vignette suivante, brièvement consignée dans le *Notebook 8* :

> « Deux petits ramoneurs riant aux éclats montés sur un cheval blanc — éperon — baguette — éternuant de la fine suie brunâtre[201]. »

Dans le même ordre, on pourrait citer les diverses remarques et anecdotes où apparaissent les âmes simples du Pays des Lacs, contemplées par l'auteur d'un œil indulgent, perspicace, mais nullement condescendant : la vieille femme qui souhaitait que le Christ n'ait pas été mis à mort et se plaignait que dans sa montagne les gens n'eussent jamais de nouvelles, le pauvre garçon sans

[198] NB, 792.
[199] NB, 1449.
[200] *Essays of Elia*, The Praise of Chimney-Sweepers, Lamb, II, pages 124-129.
[201] Notebook 8, f. 46; décembre 1802; NB, 1305.

travail en pleine saison des foins qui dissimulait une canne à pêche, l'homme de quatre-vingts ans qui déclarait espérer que Dieu ne le rappellerait pas à lui au milieu de la vie [202]. Et l'on voit Coleridge, pendant la première randonnée qui lui fit connaître « ce délicieux pays », noter simplement dans le carnet qui lui tient lieu de journal :

> « About a mile from Gainford in that delicious country on a board against a Tree :
> Welcome te the Nuts, but Spare the boughs [203]. »

L'humour de Coleridge apparaît donc fondamentalement différent de celui de Byron par exemple [204]. D'une part, la dialectique intellectuelle qui conduit à la constatation de l'absurde l'intéresse surtout par le processus psychologique qui chez le sujet la rend possible; et d'autre part l'attitude générale ne cesse jamais d'être celle de l'humanisme, celle d'un acte de foi dans l'homme, sa destinée, la légitimité de ses besoins fondamentaux. C'est ainsi que l'on trouve relevée à deux reprises [205] l'anecdote du marin qui, « las de voyager à l'intérieur de la chaise de poste », où il était seul et sans doute trop confortablement installé, avait demandé et obtenu la permission de faire le trajet à cheval, aux côtés du postillon, « si cela ne coûtait pas plus cher ».

La logique ou plus exactement la fausse logique menant à une absurdité est toujours reliée à un contexte psychologique qui explique en partie son apparition, besoin d'activité, acharnement au travail, âpreté au gain, comme dans l'histoire des trois Gallois qui voulaient pêcher la lune dans un étang, ou celle de l'homme sciant la branche de l'arbre sur laquelle il se trouvait perché [206].

Le burlesque qui naît des jeux de mots et des néologismes, et où sans aucun doute l'activité intellectuelle gratuite joue un rôle éminent, se rattache infailliblement à un trait psychologique déterminé. C'est le cas par exemple pour le verbe « *ultra-crepidate* » employé avec le sens de « *vouloir en remontrer aux gens qui en savent plus que vous* » dans une lettre à Humphry Davy où Coleridge s'excuse avec humour d'avoir, dans une lettre précédente,

[202] Voir Première Partie, chapitre II : *Sensibilité et besoin d'harmonie*, notes 185, 186, 187.

[203] Octobre 1799, NB, 495. C'était le premier « tour » au Pays des Lacs, effectué en compagnie de Wordsworth.

[204] Voir l'étude de R. Escarpit, *Lord Byron, Un Tempérament Littéraire*, Paris, 1957, II, pages 87-92.

[205] *Notebook 6*, f. 2 v. (NB, 971), et *Notebook 16*, f. 21 (NB, 1634).

[206] « Three Welshmen — Moon in the water... Fellow sawing himself off a branch — » (NB, 1042). K. Coburn remarque en note que les hommes du Wiltshire ont la réputation d'être des « *moon-rakers* ».

empiété sur son terrain [207]. En juillet 1800, nouvellement installé à *Greta Hall,* il invite James Tobin, un ami de Bristol, à venir passer quelques jours chez lui en compagnie de Davy et lui promet « physiopathie et philéleuthérisme — c'est-à-dire sympathie assaisonnée d'une pointe de discussion philosophique [208] ».

Le premier poème relevé dans le carnet de Sara Hutchinson, connu sous le nom de « *Sara Hutchinson's Poets* [209] », est à ce titre bien significatif; il s'agit d'un fragment humoristique intitulé : « *A Soliloquy of the Full Moon, She being in a Mad Passion* [210] », dans lequel la lune se plaint des poètes en général, ce qui est une façon plaisante de dire que les poètes ont importuné Sara; le passage contient maints néologismes burlesques tous révélateurs d'un trait moral particulier; les poètes se voient attribuer l'épithète de « *ventriloquoqusty* »; ils chantent « *to the tune of Transmogrification* » — sans doute un composé de « *transmutation* » et « *transmigration* » pour désigner l'habitude du poète de passer du concret à l'abstrait, de la description au symbole — le résultat le plus clair de leurs activités étant « *Botheration & Hell & Damnation* [211] ».

Ainsi la personnalité de Coleridge se révèle-t-elle assez libre et ouverte pour percevoir l'aspect relatif et éventuellement amusant de ses propres activités, même lorsqu'elles touchaient à ce qu'il considérait comme essentiel : la situation matérielle de sa famille, le mariage, l'amour, la recherche intellectuelle, la poésie.

[207] Lettre à H. Davy du 25 juillet 1800 : « What did you think of that case I translated for you from the German ? That I was a well-meaning Sutor, who had « ultra-crepidated » with more zeal than wisdom ? I give myself credit for that word « ultra-crepidated » — it started up in my Brain like a creation... » (CL, I, 612). Dans une lettre précédente (CL, I, 605), Coleridge avait traduit pour Davy un cas d'intoxication relevé dans une revue allemande et qu'il avait attribué un peu hâtivement au péroxyde d'azote. Dans la lettre où il emploie son néologisme, il ajoute une note : « *Ne Sutor ultra crepidam* ». Il s'agit d'un proverbe latin employé par Pline dont le sens est : « que le cordonnier ne juge pas au-dessus de la chaussure » c'est-à-dire « à chacun son métier ». Le terme est donc bien une création humoristique de Coleridge pour désigner un travers dont il se savait parfois coupable; mais il ne dit pas que quelques jours plus tôt Lamb lui avait écrit en citant le proverbe latin à propos de la vie de Burns que venait de publier le docteur James Currie (Lamb, V, 172).

[208] CL, I, 613.

[209] Il s'agit d'un carnet actuellement en la possession de Miss Joanna Hutchinson récemment publié, avec une remarquable compétence, par George Whalley sous le titre : *Coleridge and Sara Hutchinson, and the Asra Poems*, Londres, 1955. Dans ce carnet, Sara avait relevé de sa main un certain nombre de poèmes de Wordsworth et Coleridge; de nombreuses corrections et additions sont de la main de Coleridge.

[210] Pages 5-7 dans l'ouvrage précité du professeur Whalley.

[211] *Ibid.*, vers 12, 9 et 4.

À un moment douloureux de sa vie, lorsqu'il quitte Cambridge désespéré pour s'engager dans l'armée, il trouve assez de ressources morales et intellectuelles en lui pour forger le pseudonyme de *Silas Tomkyn Comberbache* [212], songeant à la pauvre monture dont il serait le maladroit cavalier; pour ridiculiser la poésie de Lamb, de Charles Lloyd et aussi la sienne propre et mettre en garde les jeunes auteurs contre « l'affectation de non-affectation » et le « pathétique débile », il envoie en novembre 1797 trois sonnets au *Monthly Magazine* signés « *Nehemiah Higginbottom* [213] ».

Quelques jours après être arrivé à Nether Stowey, où il avait décidé de s'installer pour être près de Thomas Poole, il écrit joyeusement à Cottle, malgré le piètre état de la maisonnette :

> « We arrived safe — our house is set to rights — we are all, Maid, Wife, Bratling & self, remarkably well — Mrs Coleridge likes Stowey & loves Thomas Poole & his Mother, who love her... [214] »

et le même enthousiasme, le même détachement des contingences matérielles semble avoir présidé, quatre ans plus tard, à son installation à Keswick; il écrit en effet à James Tobin, le 25 juillet 1800, une lettre qui commence ainsi :

> « Friday, July 25, 1800.
>
> « From the leads on the housetop of Greta Hall, Keswick, Cumberland, at the present time in the occupancy and usufruct-possession of S.T. Coleridge, Esq. Gentleman-poet and Philosopher in a mist. Yes, my dear Tobin, here I am, with Skidaw behind my back; the Lake of Bassenthwaite, with its simple and majestic case of mountains on my right hand; on my left, and stretching far away into the fantastic mountains of Borrowdale, the Lake of Derwentwater... [215]. »

[212] C'est finalement l'orthographe adoptée par E.L. Griggs (CL, I, 66 et 72) qui souligne en note que le nom a été constamment déformé par Allsop, Cottle, Gillman. Griggs lui-même dans *Unpublished Letters*, I, 18, avait adopté : *Comberbacke;* il est possible, comme il le suggère là en note (UL, I, 18, note 1), que *Tomkyn* soit venu de *Tomkins*, dont Coleridge considérait les poèmes comme excellents. D'après Allsop (*Letters, Conversations and Recollections of S.T. Coleridge*, Londres, 1858, p. 101), Coleridge lui-même beaucoup plus tard aurait dit « Cumberback » et signalé le jeu de mots. Mais même si l'orthographe était « *Comberbache* », probablement prononcé « Cumber-batch », le jeu de mots sur l'encombrement qu'il allait causer demeurait.

[213] CL, I, 357; J.D.C., p. 110-111; PW, I, p. 209-211. Ce sont ces sonnets qui conduisirent au différend avec Lloyd et peut-être à celui, momentané, avec Charles Lamb.

[214] Lettre du 6 janvier 1797; CL, I, 296.

[215] CL, I, 612.

Lorsqu'il est en la compagnie d'amis chers, les Wordsworth, Poole, Lamb [216], ou lorsqu'il parle à un correspondant avec lequel il sympathise, comme Thelwall, c'est-à-dire lorsqu'il peut trouver aux désagréments et aux échecs de la vie une compensation du côté de l'harmonie morale ou intellectuelle, on voit Coleridge dans les lettres et les carnets adopter une attitude détachée, enjouée, facilement ironique et critique à l'égard de ses propres travaux, de ses recherches, de cette production littéraire et philosophique qu'il considérait comme l'essentiel de sa vie.

Dans une lettre à Thelwall du 17 décembre 1796, il envoie le sonnet : *To a young Man, who abandoned himself to a causeless & indolent Melancholy* (il s'agit de Charles Lloyd), et conclut par ces mots :

> « J'aime les Sonnets; mais, parole d'honneur, je n'aime pas mes Sonnets [217]. »

Et dans la lettre à Poole de mars 1797, la seconde lettre autobiographique où il trace le portrait de son père, après avoir cité les ouvrages publiés par ce dernier, dont la fameuse grammaire latine, il ajoute :

> « Mon Père prenait le monde entier pour confident de sa Science et de son ingéniosité; et le monde semble avoir très fidèlement gardé le secret — Les divers livres qu'il publia, non découpés, non manipulés, sont demeurés à l'abri de toutes souillures, sauf celles des faiblards de sa propre famille. Cet heureux coup du sort promet d'être héréditaire : car toutes mes productions à moi semblent avoir la même propension à ne pas sortir de la maison [218]. »

[216] On pourrait citer, entre autres exemples, une note apparemment incompréhensible du *Notebook 6*, f. 50 (NB, 1329) : « On rote quand on est plein et on rote quand on est vide / Petite fille, âgée de 4 ans. » L'explication se trouve dans une lettre à Southey du 1er août 1801, à laquelle renvoie K. Coburn : « A little quaker Girl (the daughter of the great quaker mathematician Slee, a friend of Anti-Negro-trade Clarkson who has a house at the foot of Ulswater, which Slee Wordsworth dined with — a pretty parenthesis !) this little Girl, 4 years old, happened after a very hearty meal to *eructate*, while Wordsworth were there. Her Mother *looked* at her — & the little creature immediately & formally observed — « Yan belks when yan's ful & when yan's empty » — that is « One belches when one's full & when one's empty ». Since that time this is a favorite piece of Slang at Grasmere & Greta Hall — whenever we talk of poor Joey, George Dyer & other Perseverants in the noble Trade of Scriblerism » (CL, II, 749).

[217] CL, I, 287; le sonnet en question se trouve dans PW, I, 157.

[218] CL, I, 310.

Cinq points d'exclamation accompagnent, dans le *Gutch Notebook*, l'esquisse d'un plan pour l'ambitieux projet d'*Hymnes aux Eléments :*

> « In the last Hymn a sublime enumeration of all the charms or Tremendities of Nature — then a bold avowal of Berkeley's System [219] ! ! ! ! ! »

Cette attitude est constante dans les carnets; sans doute les projets qui ne verront jamais le jour reviennent-ils sans cesse, décrits avec foi et optimisme, sinon avec enthousiasme; mais la plupart du temps Coleridge n'est pas dupe de lui-même; il mesure l'ampleur de la tâche à accomplir; il sait que son temps, ses moyens, quoique considérables, sont limités; il accepte de gaieté de cœur de se lancer dans une entreprise dont il ignore au fond ce qu'elle donnera mais qu'il croit, à juste titre d'ailleurs, être l'un des rares hommes à pouvoir mener à bien.

Il va même jusqu'à s'adresser des reproches, d'où l'humour n'est pas absent, pour la façon dont il gaspille le papier en rédigeant ses carnets :

> « Entre chacune de ces lignes, une autre aurait pu être écrite en toute aisance et avec une parfaite lisibilité; je gaspille l'argent. Ce carnet a coûté 9 s. 6 d. / D'autant plus honteux pour M. G. Ward [220] ! »

La note humoristique apparaît même à propos du mariage et de l'amour qui, dans sa pensée, revêtaient un aspect particulièrement grave et douloureux. Probablement emprunté à des anecdotes contées par Samuel Rogers, qui était bien l'homme le plus différent de Coleridge que l'on pût imaginer, nous trouvons relevé dans le *Notebook 4* le bon mot suivant :

> « Aller en ville trouver une épouse ! De tout mon cœur — L'épouse de qui [221] ? »

et dans le même ordre d'idées, dans le *Notebook 6*, cette note amusante :

> « L'accusation de bigamie non retenue contre Craich; il avait trois femmes [222]. »

[219] *Gutch Notebook*, f. 25 v.; NB, 174-16.

[220] NB, 1764; voir également 1642. Il s'agit du *Notebook 16* (BM Add MS; 47, 513) qui est l'un des plus beaux et des plus grands; il lui avait probablement été donné par son ami George Ward, libraire à Londres; à moins qu'il n'ait été acheté chez celui-ci. La note est d'autant plus amusante lorsque l'on sait que Coleridge, par économie, écrivait parfois dans tous les sens de la page ou, à quelques années d'intervalle, utilisait deux fois la même page, en surcharge.

[221] NB, 966; voir la note de K. Coburn pour les sources exactes.

[222] NB, 1165 et note.

Lorsqu'il s'agit de Sara Hutchinson, le ton reste toujours grave dans les carnets; mais nous avons vu plus haut que le poème *A Soliloquy of the Full Moon, She being in a Mad Passion* ridiculisait quelque peu les poètes dont les élucubrations peuvent lasser une jeune fille; de même le fragment *The Picture or the Lover's Resolution* présente de bien curieux passages; sans doute est-il imité, comme le suggère E. H. Coleridge [223], d'un poème de Gessner, *Der feste Vorsatz,* où l'on voit un amoureux vainement tenter de se libérer de sa passion pour retrouver sa liberté intérieure; mais tout semble indiquer que pour Coleridge il avait une signification personnelle; il fut notamment composé pendant l'été de 1802, quelques mois après *Dejection, an Ode,* et il figure en bonne place dans le « *Carnet des Poètes* » de Sara Hutchinson [224]. Or toute la première partie de *The Picture* est traitée sur un mode mi-humoristique où la résolution du poète de se défaire « des rêves de la passion » et de poursuivre son chemin « libre et seul [225] » constitue l'élément essentiel du jeu auquel il se livre; il traverse un terrain rude de broussailles et de rochers :

> « *Ce ne sont pas là bosquets*
> *Où l'Amour saurait habiter : les souches ensanglanteraient*
> *Ses pieds délicats, la ronce et l'épine*
> *Endommageraient ses tendres ailes...* [226] »

et le poète ajoute :

> « *Voici mon heure de Triomphe ! Je puis maintenant*
> *M'amuser de mes propres chimères, faire joyeusement le fou,*
> *Chasser en riant d'elle une folie pire, être libre* [227]. »

Même l'esclavage, l'athéisme, apparaissent à l'occasion traités sur le mode badin. Une lettre à Thelwall de novembre 1796 contient un extrait de Bowles dépeignant les horreurs de la captivité qui est introduit de la manière suivante :

> « Le morceau est intitulé Espoir, c'est un fragment allégorique. J'en recopie deux strophes qui devraient être particulièrement intéressantes pour vous, vertueux fauteur de Haute-Trahison, et vos amis les autres félons acquittés [228] ! »

[223] PW, I, 369, note 1. La version que donne E.H. Coleridge est celle du *Morning Post,* 6 septembre 1802.

[224] G. Whalley, *op. cit.,* pages 12-16.

[225] Vers 119-120 dans PW, I, 372; vers 98-99 dans Whalley, p. 14.

[226] Vers 17-20 dans Whalley, p. 12; omis dans PW.

[227] Vers 46-48 dans PW, I, 370; vers 25-27 dans Whalley, p. 12.

[228] Lettre du 19 novembre 1796 (CL, I, 259). John Thelwall avait été arrêté en mai 1794 et enfermé à la Tour en compagnie de Horne Tooke, Thomas Holcroft et Thomas Hardy, président de la *London Corresponding Society;* tous furent accusés de haute trahison et les archives de la Société furent saisies; le jugement eut lieu en novembre; ils furent déclarés non coupables et acquittés.

La longue épître au même Thelwall de décembre 1796, dans laquelle Coleridge essaye sinon de convertir son correspondant, du moins de lui faire reconnaître les mérites du christianisme, contient vers la fin cet entrefilet primesautier :

> « Ne soupçonnez-vous pas, Thelwall, que cette petite athée de Madame Stella a un genre de cœur abominablement *chrétien* ? Ma Sara s'intéresse beaucoup à elle; et je ne serais pas surpris d'apprendre qu'elles sont toutes deux destinées à prononcer leurs vœux de sœurs séraphiques dans la Jérusalem céleste... [229]. »

Et une lettre écrite à Godwin en 1800 de chez Lamb, à Pentonville, où Coleridge habitait provisoirement, se termine ainsi :

> « L'Agneau de Dieu et la Vierge Marie vous envoient leur bon souvenir, à vous, triste athée que vous êtes [230] ! »

Ce ton enjoué, un rien désinvolte, se retrouve constamment chez Coleridge, au sein de son activité intellectuelle et dans son attitude à l'égard de cette activité; il n'ignore pas, mais la chose ne l'affecte nullement, que ses « propres subtilités l'égarent souvent » et que « comme une araignée ailée » il se prend aux fils de la toile qu'il vient de tisser [231]; mais tant par jeu que par optimisme confiant, en l'intelligence de l'homme en général et en la sienne en particulier, il ne manque pas d'ajouter au cours d'un aveu de ce genre qu'il n'y a rien à craindre pour lui; il ne faisait que « battre des ailes » et le voilà « reparti ».

Les moments où dans les carnets la réflexion apparaît grave et uniquement tournée vers la recherche intellectuelle la plus authentique laissent souvent plus ou moins l'impression que l'auteur ne se prend qu'à demi au sérieux; il croit et ne croit pas à la fois à ce qu'il dit, à ce qu'il fait; il se livre à une sorte de jeu dont il sait qu'à bien des égards ce n'est qu'un jeu; et en même temps il est très sincèrement convaincu, au fond de lui-même, que quelque petite parcelle de vérité pourra jaillir à la lumière de ce jeu. Sans doute cet aspect essentiel de la pensée de Coleridge avait-il sa source principale dans une très grande intelligence dont l'énergie devait se dépenser à tout prix et qui, parce qu'elle transcendait ses propres opérations, percevait sans cesse tout ce qu'il

[229] Lettre du 17 décembre 1796 (CL, I, 285). Stella était l'épouse de John Thelwall et partageait les vues de son mari.

[230] « The Agnus Dei & the Virgin Mary desire their kind respects to *you*, you sad Atheist ! » (Lettre du 3 mars 1800; CL, I, 590). Charles Lamb est évidemment « l'Agnus Dei » et sa sœur Mary « la Vierge Marie ».

[231] Lettre à Estlin du 1er mars 1800 (CL, I, 578). Cf. *supra*, Première Partie, ch. II, note 57. L'humour est renforcé par la note suivante de l'auteur à propos de : « *a winged spider* » : « By the Bye, there is no such Creature. But in similies if a Phoenix, why not a winged spider ? » (*Ibid.*).

y avait de relatif dans son activité. Mais l'élément proprement intellectuel n'explique pas tout; il y a eu aussi un travers de la personne, une faiblesse de la volonté, une mollesse du tempérament; l'auteur donne souvent l'impression de s'abandonner passivement à sa méditation plutôt que de la diriger, la contrôler activement; il s'arrête complaisamment à certaines images séduisantes et joue avec elles, comme dans cette note de décembre 1803 où, reposant sur sa couche, il songe à la douceur du repos, au paisible oreiller, aux visions que suscitent en lui les jeux de mots entre le grec et l'anglais, " μαστόι " suggérant alors non seulement la poitrine et la tendresse, mais les mâts du navire, et partant le voyage et l'infini de la mer [232]. En de tels moments, on voit apparaître une sorte de lyrisme de l'intelligence et de la sensibilité d'où l'humour n'est pas exclu, car ce lyrisme se présente plus ou moins comme un jeu; et lorsque cette tonalité n'était pas atteinte, l'auteur retombait lourdement à terre, impuissant à remplir une tâche qui n'était plus qu'un devoir. Rien n'est plus juste, semble-t-il, que la remarque de Southey rapportée par Samuel Rogers : « A l'instant où quoi que ce soit prenait la forme d'un devoir, Coleridge se sentait incapable de l'accomplir [233]. »

Tel est sans doute, dans toute sa complexité, le secret de cette indolence, de cette impuissance dont il était victime et qu'il tentait souvent d'expliquer, de comprendre, comme au soir de cette mémorable journée du 9 janvier 1804 où il avait vainement tenté de travailler au compte rendu de l'*Essay on Population* de Malthus et où il note la présence de cette « maladie profondément enracinée » dans son être moral, ajoutant que « l'amour de la liberté, le plaisir de la spontanéité expriment plutôt qu'ils n'expliquent les faits [234] ».

Il s'agit là d'un aspect fondamental de la pensée qu'on ne saurait méconnaître; il serait vain d'étudier la philosophie de Coleridge en oubliant qu'il fut aussi un poète et un homme de lettres, prompt à jouer avec les idées pour le simple plaisir que le jeu procurait, incapable de se livrer à une activité intellectuelle soutenue s'il n'en éprouvait pas quelque plaisir. Samuel Rogers rapporte encore qu'un jour à Londres, il lui rendit visite en compagnie de Wordsworth et que « deux heures durant il parla sans interruption pendant que Wordsworth l'écoutait avec une profonde attention, opinant de temps en temps de la tête en signe d'approbation »; en sortant, Rogers dit à Wordsworth : « Eh bien, pour

[232] NB, 1718. Cf. *supra*, note 89.
[233] *Recollections of the Table Talk of Samuel Rogers*, ed. Morchard Bishop, Londres, 1952, p. 147.
[234] NB, 1832.

ma part, je n'ai rien compris au discours de Coleridge; et vous, vous avez saisi ce qu'il voulait dire ? — Pas un mot », répondit Wordsworth [235].

Tel fut Coleridge. Cause d'impuissance et d'échec, ce trait de sa personnalité était aussi une garantie contre toute étroitesse d'esprit et tout dogmatisme. La clef de sa pensée semble être là, dans l'antinomie entre les ressources immenses d'une intelligence faite pour s'attaquer aux problèmes les plus divers et les plus ardus et l'indulgence souriante d'un esprit facilement sceptique, à la volonté trop faible pour s'engager dans une entreprise de longue haleine dont les diverses étapes n'apportaient pas sous une forme ou sous une autre — celle de la sensibilité ou celle du jeu intellectuel — une jouissance immédiate.

[235] Samuel Rogers, *op. cit.*, p. 147. De cette anecdote, on peut rapprocher celle que conte Leigh Hunt; après avoir subi, lui aussi, un long exposé de Coleridge, il posa la question suivante à Lamb : « What makes Coleridge talk in that way about heavenly grace and that sort of thing ? » et Lamb répondit : « Ah, there is a g-g-reat deal of fun in Coleridge ! » *Autobiography*, Londres, Constable, 1903, p. 251.

TROISIÈME PARTIE

L'EXPÉRIENCE PHILOSOPHIQUE

Affinités, engouements, influences

« Until you understand a writer's ignorance, presume yourself ignorant of his understanding. »

(NB, 928; BL, I, 160.)

CHAPITRE PREMIER

L'ACTUALITÉ SOCIALE ET POLITIQUE

1. La révolte intellectuelle et morale.

C'est de 1793, deuxième année passée à *Jesus College,* à 1804, date du départ pour Malte, que se développa, s'orienta et se constitua définitivement la pensée de Coleridge; chronologiquement, c'est l'actualité sociale et politique qui tout d'abord éveilla son intérêt, fut le premier objet auquel s'appliqua l'ardeur d'une bouillante énergie intellectuelle, impatiente de se dépenser. Mû à la fois par l'enthousiasme réformateur et la générosité spontanée de la jeunesse, pénétré du sentiment de sa responsabilité morale, que renforçaient un tempérament foncièrement idéaliste et une solide formation religieuse, le poète va s'opposer à la société du temps telle qu'elle lui apparaît. Encouragé par le spectacle de la Révolution française et la diffusion des idées de liberté et d'égalité qui l'animent, il s'insurge contre un ordre politique et social qu'il juge irrationnel et moralement vicié et auquel il brûle d'apporter une amélioration. Révoltés par l'injustice ambiante, refusant de reconnaître les privilèges que d'autres possèdent et qu'eux-mêmes n'ont pas, ses jeunes amis et lui-même vont rejoindre les rangs des milieux avancés du temps où ils rencontreront des professeurs d'Université comme Frend, des ministres unitariens comme Estlin, des philanthropes acquis aux idées libérales comme Wade ou le docteur Beddoes, des intellectuels intransigeants et extrémistes comme Godwin.

Au cours de l'été 1794, cet enthousiasme démocratique et révolutionnaire devait se cristalliser autour de deux néologismes formés à partir du grec et qui, parés d'une signification quasi magique, constituaient à eux seuls tout un programme : *asphétérisme* et *pantisocratie.* L'asphétérisme [1], qui signifiait étymologiquement la

[1] « I trust, you admire the word « aspheterized » from α, non, σφέτερος, proprius ! » (lettre à Southey du 6 juillet 1794; CL, I, 84; cf. *supra,* Première Partie, ch. II, note 292). Sur ces termes, on pourra consulter : J. Isaacs, « Coleridge's Critical Terminology », ESMEA, 1936, vol. XXI, p. 86 et suivantes.

privation de tout bien possédé par un particulier, représentait tantôt l'abolition de la propriété individuelle [2], tantôt l'accès de tous à la propriété; et l'évolution de Coleridge, comme celle de Southey, fit que l'un et l'autre passèrent graduellement du premier sens au second; le verbe « asphétériser » était pris tantôt au sens de « répartir les richesses entre tous », tantôt au sens de prêcher la doctrine de l'asphétérisme aux foules [3]. La pantisocratie — « pantisocracy », d'abord appelée « pantocracy [4] » — signifiait le système de gouvernement idéal où le pouvoir politique serait égal pour tous et en vint rapidement à désigner la communauté que rêvaient d'établir Coleridge et Southey sur les rives de la Susquehannah.

Dans l'ardeur avec laquelle l'étudiant de Cambridge embrassa la cause démocratique et révolutionnaire, grande est la part de ce que l'on pourrait appeler un jacobinisme de jeunesse. Heureux de quitter *Christ's Hospital* pour l'université, Coleridge se montra d'abord un étudiant docile, soucieux de réussir et réussissant fort bien, respectueux des usages établis; mais cette discipline rigoureuse, prolongement naturel sans doute des habitudes de travail imposées par Boyer, ne dura guère plus d'un an. Un changement de ton très net apparaît dans les lettres écrites à son frère George au cours de la seconde année; Coleridge s'émancipe; non seulement il néglige complètement les parties du programme qui ne l'intéressent pas, comme les mathématiques, mais il renonce à briller dans les spécialités qui avaient toujours été les siennes, notamment la composition en vers grecs; déçu sans doute par son échec, en janvier 1793, à la *Craven Scholarship* [5], tenté par les distractions faciles auxquelles il voyait ses camarades s'adonner autour de lui, mais cédant aussi à l'entraînement de ses dons naturels, il prend goût aux réunions bruyantes, aux soirées entre étudiants, prolongées tard dans la nuit, où l'on discute philosophie, littérature, mais aussi politique. Témoin de l'empressement que

[2] « ... that happy Season, when we should remove the selfish Principle from ourselves and prevent it in our children, by an Abolition of Property; or in whatever respects this might be impracticable, by such similarity of Property, as would amount to a moral Sameness and answer all the purposes of Abolition » (lettre à Southey du 13 novembre 1795; CL, I, 163). Voir également CL, I, 214.

[3] « When the pure System... shall have aspheterized the Bounties of Nature » (CL, I, 84) et : « ... supposing that we had proved the preponderating Utility of our aspheterizing in Wales — » (lettre à Southey du 19 janvier 1795; CL, I, 150).

[4] Cf. lettre à Southey du 6 juillet 1794 : « The pure System of Pantocracy » (CL, I, 84); mais normalement la forme était « pantisocracy », de παντ - ισο - κρατία (Oxford English Dictionary).

[5] Cf. lettre à George Coleridge du 13 janvier 1793 : « Dr Pierce, who conceives the most hyperbolic ideas of my abilities... is sadly chagrined — nay, he went so far as to tell me in confidence that I had not had fair play.. » (CL, I, 46).

mettent les dirigeants de l'Université à se rallier à la politique conservatrice de Pitt, grand ennemi de la Révolution française [6], il devient un opposant, il devient frondeur; il prend, comme bon nombre de ses camarades, le parti de Fox, adversaire de Pitt et leader de la fraction du parti whig demeurée résolument opposée à sa politique [7]; à l'audience du procès de William Frend, *tutor* de Jesus College, appelé à comparaître devant le Conseil du *Vice-Chancellor* à la suite de la publication d'un pamphlet jugé séditieux [8], il se distingue dangereusement en applaudissant le discours prononcé par Frend pour sa défense [9].

Sans doute, comme le remarque Ch. Cestre [10], s'agit-il à ce moment-là d'une attitude spontanément espiègle et frondeuse, assez naturelle chez un jeune homme, plutôt que de convictions solides et profondes. Coleridge éprouve d'abord un intérêt surtout intellectuel pour les débats passionnés qui s'engagent en Angleterre face à la Révolution française; les beaux pamphlets de Burke, rédigés avec un talent qui leur donne une force convaincante, l'enthousiasment [11]; il les retient par cœur et le soir les commente

[6] On sonne un glas à la chapelle Saint-Mary à la nouvelle de l'exécution de Louis XVI; une souscription est faite en faveur du clergé français réfugié; des violences s'exercent contre les dissidents et contre tous ceux soupçonnés d'avoir des sympathies pour les idées nouvelles. Voir H. Gunning, *Reminiscences of the University, Town and Country of Cambridge from the year 1780*, 2 vol., 1854, p. 277-280; Ch. Cestre, *La Révolution française et les poètes anglais*, Paris, 1905, p. 110-112.

[7] Cf. lettre à Mary Evans du 7 février 1793 : « Have you read Mr. Fox's letter to the Wesminster Electors ? It is quite the *political Go* at Cambridge and has converted many souls to the Foxite Faith » (CL, I, 51).

[8] *Peace and Union recommended to the Associated Bodies of Republicans and Anti-Republicans;* l'accusation reprochait à l'auteur ses vues unitariennes et ses attaques contre l'Eglise anglicane; mais la vraie raison du procès était dans les opinions politiques exprimées; Frend déclarait la république la forme de gouvernement idéale, bien qu'il la jugeât irréalisable, et il justifiait l'exécution de Louis XVI.

[9] Un *proctor* se leva immédiatement pour appréhender le coupable présumé. (H. Gunning, *op. cit.*, I, 308; Gillman, 55).

[10] *Op. cit.*, p. 112.

[11] Cette admiration pour Burke n'aura pas complètement disparu en décembre 1794; cf. le sonnet écrit à cette date (PW, I, 80) et envoyé à Southey (CL, I, 142); plus tard, Coleridge changera d'avis, à l'époque du *Watchman*. Dans une note ajoutée au sonnet précité dans l'édition des *Poems* de 1796, il est dit que Burke, lorsqu'il quitta l'opposition, reçut une pension de 1 200 livres par an (PW, I, 80). Dans le premier numéro du *Watchman* (1er mars 1796), Coleridge lance une attaque en règles contre *A Letter to a Noble Lord* de Burke parue le 24 février; il passe au crible ses attaques contre les principes de la Révolution française, son mépris des découvertes scientifiques récentes et les motifs qu'il invoque pour justifier la pension qui lui a été accordée par le roi. L'article se termine sur cette note cinglante : « Peace be to his spirit, when it departs from us : this is the severest punishment I wish him — that he may be appointed under porter to St Peter, and be obliged to open the gate of heaven to Brissot, Roland, Condorcet, Fayette and Priestley ! » (EOT, I, 119). Voir aussi lettre à Poole du 30 mars (CL, I, 195).

devant ses amis. Mais au printemps de 1794, lorsqu'il est enfin libéré par l'armée après son coup de tête, il s'engage résolument sur la route de l'idéal démocratique et révolutionnaire, avec une fougue que neuf ans plus tard il décrit et tente de justifier en ces termes :

> « Qu'est-ce qui fait la nature, la beauté de la Jeunesse ? N'est-ce pas ceci — savoir ce qui est beau et bien dans l'abstrait, par un sentiment vivant, par une intuition du cœur non corrompu ? Donner corps à cet idéal abstrait en de belles formes ? Et enfin projeter ce monde de chimères dans le monde de la réalité, comme en un miroir catoptrique? Disons plutôt faire exister côte à côte idées et réalités, aussi vivantes les unes que les autres, comme j'ai vu souvent dans un puits naturel d'eau translucide l'image réfléchie des herbes maigres accrochées aux parois, se tenir toute droite, comme si elle avait corps et substance, parmi les très réelles plantes aquatiques poussant au fond de l'eau... [12]. »

Nous avons là un excellent tableau de ce qui se passa effectivement dans l'âme du poète entre 1789 et 1795 face aux événements prodigieux qui se déroulaient sur le continent; il semblait que l'on fût à l'aube d'une ère nouvelle, celle que décrit Wordsworth dans le *Prelude,* une ère où tous les hommes ardents et généreux

> « *Etaient invités à exercer leurs talents*
> *Non pas au royaume dUtopie et dans ses régions ténébreuses,*
> *Ou dans quelque île secrète, Dieu sait où,*
> *Mais au sein même de ce monde qui est*
> *Notre monde à tous, le lieu où nous devons en fin de compte*
> *Trouver notre bonheur ou n'en point trouver du tout* [13]. »

Comme il aimait à le rappeler plus tard [14], Coleridge partagea l'enthousiasme général soulevé par la prise de la Bastille, qui fut pour lui l'occasion d'écrire à *Christ's Hospital* un poème qui malgré son tour abstrait et oratoire n'est pas sans mérites [15]; la France, et l'idée devait être reprise plusieurs fois, notamment dans la vision

[12] Lettre à Sir George et Lady Beaumont du 1er octobre 1803; CL, II, 1 000.

[13] *The Prelude,* 1805, X, 723-728.

[14] Voir notamment BL, I, 123 : « I was a sharer in the general vortex, though my little world described the path of its revolution in an orbit of its own. »

[15] Cf. les vers suivants :

> « *And mark yon peasant's raptur'd eyes;*
> *Secure he views his harvests rise;*
> *No fetter vile the mind shall know*
> *And Eloquence shall fearless glow.*
> *Yes ! Liberty the soul of Life shall reign,*
> *Shall throb in every pulse, shall flow thro' every vein* »

Destruction of the Bastile, vers 25-30; PW, I, 11. La dernière strophe dit l'espoir du poète dans le rôle libérateur de la France.

du chant II de *Joan of Arc* [16], y est présentée comme la nation libératrice providentiellement chargée de montrer aux autres peuples la route de l'avenir. A ce grand mouvement qui semble emporter les nations, à cette grande œuvre qui paraît devoir s'édifier sous ses yeux, le poète va décider de participer de toute son énergie; il va mettre au service de cette noble cause toutes les ressources de « la tête, du cœur et du bras », c'est-à-dire toutes les énergies qu'il sent bouillonner en lui au triple point de vue de l'intelligence, de la sensibilité et de l'action; pour ce faire il décide de descendre dans l'arène et de quitter, trois mois seulement après s'y être installé avec sa jeune femme, le paisible cottage de Clevedon où il s'était promis de vivre heureux, pour aller rejoindre les rangs de ceux qui livrent la bataille de la « science, de la liberté et de la vérité dans le Christ [17] ».

C'est bien à l'édification de la cité parfaite que très tôt songe Coleridge. Innombrables furent sans doute les raisons qui le poussèrent à s'engager dans cette voie; à côté du sentiment très conscient de la supériorité intellectuelle que lui conféraient ses dons et la solide formation universitaire reçue, il convient de faire la part chez lui de l'influence profonde laissée par la culture gréco-latine et la lecture de Platon en particulier, entreprise dès *Christ's Hospital* et poursuivie à *Jesus College* [18]; chez Platon, le soin de réformer la cité, la cité injuste et ignare qui condamna Socrate à boire la ciguë, devait être confié aux philosophes, à ceux du moins qui sont les « meilleurs » parce qu'ils sont les plus intelligents et les plus instruits, parce qu'ils savent échapper à la vaine agitation de la foule [19], s'élever au-dessus des préoccupations futiles où elle

[16] Dans ce passage, spécialement écrit par Coleridge pour Southey, Jeanne d'Arc a une vision qui lui permet de voir l'importance de la Révolution française et par conséquent celle de sa propre mission (*Vision of the Maid of Orleans*, devenue par la suite *The Destiny of Nations, A Vision;* PW, I, 131; voir en particulier vers 426-450).

[17] « *I therefore go and join head, heart and hand,*
Active and firm, to fight the bloodless fight
Of Science, Freedom and the Truth in Christ. »
Réflections on Having Left a Place of Retirement, PW, I, 108, vers 60-62. H. House, qui déclare ces trois vers « extraordinaires », dit qu'il est permis de sourire, mais ajoute que l'histoire de la pensée de Coleridge a là son origine et son secret (House, 60).

[18] Il est intéressant à cet égard de noter qu'au moment où Coleridge rencontra Southey en juin 1794, celui-ci venait d'étudier la *République* et songeait déjà à émigrer pour bâtir une communauté conforme, dans ses principes, à celle décrite par le grand philosophe. Cf. W. Haller, *The Early Life of Robert Southey, 1774-1803*, Londres, 1917, p. 120-125.

[19] Cf. *Rel. Musings*, vers 260-270 :
« *Ah ! far removed from all that glads the sense,*
From all that softens or ennobles Man,
The wretched Many !... » (PW, I, 118),
et *Dejection an Ode*, vers 51-52 :
« *... that inanimate cold world allowed*
To the poor loveless ever-anxious crowd » (PW, I, 365).

se débat et trouver la vérité dans le silence et la retraite que l'auteur réclamait pour les pensionnaires du Prytanée [20].

L'idée d'une aristocratie de l'intelligence et de la culture — aristocratie que le poète pensait représenter avec ses jeunes amis, partisans d'une réforme sociale et politique — ne put qu'être confirmée par l'influence très grande qu'exerça Milton sur lui à cette époque de sa vie. Comme son grand prédécesseur, il considéra — et cette idée ne devait jamais le quitter [21] — qu'il était de son devoir de s'intéresser aux affaires de son pays et d'apporter à ses concitoyens les lumières dont il était détenteur; comme lui, il pensa avoir à remplir une mission tout à la fois morale, religieuse et intellectuelle; comme lui, il vit dans l'industrie et le commerce qui font la richesse des nations, non pas une fin en elle-même, mais un moyen, le moyen d'accroître le bien-être matériel de chacun, celui-ci à son tour n'étant que la condition du plein épanouissement de la personnalité morale. Comme Milton, il pensait que la liberté individuelle est la condition divine de l'homme et que les hommes n'ont pas le droit de retirer à un seul d'entre eux par la contrainte ce don précieux dont Dieu n'avait pas voulu priver Adam, le laissant libre de résister à la tentation ou de succomber; comme lui, il inclinait à croire que ceux qui tentent de supprimer la liberté d'autrui le font par aveuglement, aveuglement d'une intelligence bornée, mais aussi aveuglement de l'égoïsme et de la passion; comme lui, enfin, il demeurait convaincu que toute

[20] Cf. *supra,* Deuxième Partie, chapitre I, note 172, la remarque : « Wisdom, Mother of retired Thought » (NB, 180), intéressante en raison de la date, septembre-octobre 1796, quelle que fût l'origine de la citation grecque qui suit et qui l'inspira. Il y a là aussi l'une des idées fondamentales de *Joan of Arc,* où l'on retrouve la même image :

« *From her infant days*
With Wisdom, mother of retired thoughts,
Her soul had dwelt... »

(*Destiny of Nations;* PW, I, 137; vers 139-141). Et le thème réapparaîtra sous diverses formes dans la suite, notamment dans l'opposition entre la ville et la campagne (*Reflections on Having Left a Place of Retirement;* PW, I, 106; vers 9-18), l'agitation du jour et le silence de la nuit (*Frost at Midnight;* PW, I, 240; vers 10-13), les hommes de talent qui recherchent le monde et les hommes de génie qui préfèrent la solitude.

[21] Le *Gutch Notebook* indique clairement que de 1795 à 1797 Coleridge ne cessa de lire ou relire Milton, en particulier les œuvres en prose (voir notamment NB, 106 à 110 et 113 à 118). Sur la très grande admiration qu'il avait pour le penseur et le poète, voir BL, I, 4, 15, 23-24.

La pensée philosophique de Coleridge, dans la seconde moitié de sa vie, fut d'ailleurs toujours plus ou moins liée à des préoccupations d'ordre politique, en particulier dans *The Friend* (1809-1810, puis édition remaniée de 1818) et dans *A Lay Sermon, addressed to the higher and middle classes on the existing distresses and discontents* (1817). Quatre ans avant sa mort, Coleridge devait encore publier *On The Constitution of Church and State according to the Idea of each* (1830) où l'influence miltonienne est présente jusque dans le titre.

réforme de la cité devait s'accomplir par en haut, qu'elle ne pouvait être effectuée par « la multitude ignorante et affamée qui ne peut manquer d'agir sous l'impulsion de passions aveugles [22] ».

Coleridge devient donc tout naturellement l'adversaire irréductible de Pitt lorsque celui-ci, inquiet de voir à l'extérieur la menace que la France fait peser sur la Hollande et de constater qu'à l'intérieur se multiplient les « *societies* » affiliées à *London Corresponding Society*, soucieuse de divulguer les idées nouvelles en étroite liaison avec Paris, déclare la guerre à la France le 1er février 1793 et, pour lutter contre les dissensions internes, dépose en mai un projet de loi suspendant l'*Habeas Corpus*, qui fut voté malgré l'opposition de Fox et de ses partisans.

On retrouve les accents de l'ancienne ferveur puritaine [23] dans l'énergique refus de tout compromis que le jeune Coleridge va opposer au pouvoir établi. A la différence de la France [24], où la plupart des réformateurs furent incrédules ou athées, le radicalisme anglais se trouva le plus souvent allié au vieil esprit démocratique qui depuis la fin du Moyen Age s'était confondu avec le sentiment populaire religieux et mystique et qui venait de connaître un renouveau avec le méthodisme; les rares défenseurs du rationalisme intégral comme Godwin, Erasmus Darwin et Thelwall sont l'exception; la liberté politique n'est pas revendiquée contre la religion, mais au nom de la religion; les attaques contre l'église établie sont lancées au nom d'une religion plus pure, plus haute et plus sincère. La liberté individuelle étant le don le plus précieux que Dieu ait fait à l'homme, Coleridge va entreprendre de dénoncer tous ceux qui croient pouvoir s'arroger le droit de lui porter atteinte au nom de la pseudo-autorité que leur a conférée un monde corrompu; la personne humaine et son libre épanouissement sont les seuls vrais biens; les institutions ne sont que

[22] *Conciones ad Populum;* EOT, I, 30. Et toute sa vie durant, Coleridge restera animé de l'idée, bien romantique, que la mission du poète et du penseur est de porter la lumière à la multitude qui en est privée. Dès novembre 1794, il écrit à son frère George qui lui reprochait de s'occuper de politique : « Talk not of Politics — Preach the Gospel ! » — Yea ! my Brother ! I have at all times, in all places exerted my powers in the defence of the Holy One of Nazareth against the Learning of the Historian, the Libertinism of the Wit and (his worst Enemy !) the Mystery of the Bigot ! — But I am an Infidel, because I cannot thrust my head into a *mud guttar* [*sic*] and say "How deep I am ! for I am *drunk*" » (CL, I, 126).

[23] A côté de l'influence miltonienne, il faut sans aucun doute faire ici la part du milieu; nombre d'amis de Coleridge, soit à Cambridge, soit à Bristol, étaient des dissidents qu'animait la flamme réformatrice d'autrefois; un vieux fond de puritanisme dormait chez Lamb, comme chez Estlin ou chez George Dyer, le naïf et distrait auteur de *Complaints of the Poor People of England*, Londres, 1793.

[24] Ch. Cestre (*op. cit.*, p. 173-175) trace à ce sujet un excellent parallèle, où les divergences apparaissent nettement, entre le mouvement révolutionnaire français et les réformateurs de la fin du dix-huitième siècle anglais.

secondaires; ce sont des moyens et non des fins; d'ailleurs, pour lui comme pour Milton, elles valent seulement ce que valent les hommes. Sur ce point notre auteur ne variera guère; son attitude est particulièrement nette dans *The Plot Discovered* [25], rédigée en novembre 1795 après le dépôt des deux projets de loi de Pitt — les fameux « *gagging Bills* » — dont l'un visait à limiter la liberté de la presse, l'autre le droit de réunion; bien qu'il en parle, on sent que Coleridge s'intéresse peu à la réforme parlementaire; il insiste bien davantage sur le fait que l'amélioration de la société devra procéder d'une réforme morale de l'homme; c'est l'homme lui-même qui doit être l'artisan de son propre salut; rien n'est plus grave, et hélas plus commun, que « l'erreur d'attribuer aux gouvernements le rôle et l'influence d'un talisman sur notre vertu et notre bonheur [26] ». Or l'homme ne peut atteindre sa pleine stature que s'il a le droit de chercher, puis de communiquer librement la vérité; le libre exercice de l'activité intellectuelle est un droit absolu; « promulguer ce que nous croyons être la vérité est une loi qui est au-dessus des lois [27] » et « le fait même de se poser en dissident, de refuser les opinions établies doit engendrer des habitudes conduisant à l'amour de la liberté [28] ».

En attaquant la politique de répression de Pitt, Coleridge retrouve pour défendre la liberté de la presse les accents miltoniens de l'*Areopagitica;* tout en reconnaissant, comme son illustre prédécesseur, que les livres sont dangereux et qu'il y a lieu de considérer « le caractère de ceux auxquels nous nous adressons, leur situation et le niveau présumé de leurs connaissances », il n'hésite pas à déclarer :

> « Par le livre, l'information nécessaire peut être dispensée; et par l'information la volonté publique se formera; grâce au droit de pétition cette volonté s'exprimera; d'abord, sans doute, d'une voix basse et lointaine, comme il convient à des enfants de la paix; mais cette voix, s'il arrive que la corruption empêche le pouvoir de l'entendre, prendra graduellement de l'ampleur; elle deviendra un tonnerre puissant et terrible, la *Voix de Dieu,* que ses représentants

[25] Ce fut la dernière des *Bristol Lectures,* intitulée primitivement « *A Protest against Certain Bills* ».

[26] Lettre à George Coleridge du 10 mars 1798 : « ... and one good consequence which I expect from revolutions is that Individuals will see the necessity of individual effort; that they will act as kind neighbours and good Christians, rather than as citizens & electors; and so by degrees will purge off that error, which to me appears as wild & more pernicious than the παγγουσοῦν and panacaea of the old Alchemists — the error of attributing to Governments a talismanic influence over our virtues & our happiness — as if Governments were not rather effects than causes. »

[27] EOT, I, 60.

[28] *Ibid.,* I, 102.

sur terre devront bien écouter et à laquelle ils n'oseront désobéir après l'avoir écoutée [29]. »

Toute sa vie durant, Coleridge restera convaincu qu' « une prompte façon de faire que l'esprit d'un jeune homme se déforme est de le tenir trop serré [30] » et dans le fragment sarcastique intitulé *Talleyrand to Lord Grenville, A Metrical Epistle,* il ridiculise tous ceux qui voudraient museler la presse pour se mettre à l'abri des coups qu'elle peut porter [31]; sur ce point encore, il rejoint Milton qui soutenait que, dans le combat entre l'erreur et la vérité, cette dernière était assez forte pour triompher seule, sans aide extérieure et de par son simple rayonnement, de même qu'il refusait une « vertu cloîtrée » qui aurait été artificiellement protégée contre la tentation. Et parmi les nombreuses pensées ou citations du *Gutch Notebook* empruntées à Milton on trouve la remarque suivante :

> « Un état de contrainte, cette contrainte fût-elle aux mains d'une sagesse parfaite, maintient le genre humain stationnaire — au moment où elle sera levée, serait-ce au bout de plusieurs siècles, les hommes devront encore faire l'expérience du mal pour se rendre compte si oui ou non il n'est pas le bien [32]. »

Mais en cette première période de sa vie, à un âge où toute évidence semble devoir être contestée, Coleridge ne se présente guère comme un jeune puritain tout occupé de religion; parmi les

[29] *Ibid.,* I, 91. J. Colmer, qui cite ce passage dans *Coleridge, Critic of Society,* p. 24, croit entendre dans cette proclamation de foi où *vox populi* devient *vox Dei* le langage des jacobins. Il s'agit tout au contraire d'une conviction protestante, et puritaine plus encore que protestante, d'après laquelle la véritable sagesse se trouve dans le peuple et doit être retrouvée dans le peuple, lorsque les dirigeants, plus exposés que d'autres aux tentations en raison même de la situation qu'ils occupent, tombent dans la corruption.

[30] « The ready way to make the mind grow awry is to lace it too tight » (NB, 1014 et note). La citation, relevée dans le *Notebook 21,* est empruntée à la biographie placée en tête de l'édition de 1674 de l'*Arcadia* de Sir Philip Sidney (cf. NB, 1011 note).

[31] « *It is monstrous, my Lord ! in a civilis'd state.*
That such Newspaper rogues should have licence to prate.
Indeed printing in general — but for the taxes,
Is in theory false and pernicious in praxis !
You and I, and your Cousin, and Abbé Sieyes,
And all the great Statesmen that live in these days,
Are agreed that no nation secure is from vi'lence
Unless all who must think are maintain'd all in silence »
(vers 89-96; PW, I, 344; EOT, I, 237). Le fragment fut publié dans le *Morning Post* le 10 janvier 1800, à un moment où, cependant, Coleridge avait considérablement évolué.

[32] La remarque est tirée de Joseph Priestley, *An Essay on the First Principle of government,* mais comme le remarque K. Coburn, elle est inspirée directement de l'*Areopagitica* (NB, 150 et note).

influences qu'il accueille avec empressement, il faut faire la place, à côté de la grande tradition mystique et puritaine, du courant rationaliste qui en Angleterre comme en France domine toute la pensée du dix-huitième siècle; c'est au nom du bon sens et de la raison, tout autant que pour défendre la dignité de l'âme, qu'il s'insurge contre les institutions et le pouvoir établi. Depuis la guerre d'Amérique surtout, il existait en Angleterre un groupe d'intellectuels, particulièrement actif d'ailleurs à Cambridge, qui n'était pas composé de révolutionnaires, mais de réformateurs épris de science et de raison dont le radicalisme, pour théorique qu'il fût, allait fort loin. On y trouve des hommes comme Richard Price, Joseph Priestley, Horne Tooke, John Thelwall, Thomas Paine, William Paley; héritiers lointains de Bacon et de Descartes, représentants beaucoup plus directs des encyclopédistes français, ils réclamaient la liberté politique au nom de la liberté philosophique; comme Bacon, et à la différence, pour ne pas dire au grand scandale des puritains, ils prétendaient séparer le domaine de la foi et celui de la religion; certains d'ailleurs, comme Thelwall, se proclamaient athées; tous croyaient pouvoir supprimer graduellement l'injustice et la misère par l'éducation et l'émancipation de l'individu; pour eux l'homme « éclairé » ne pouvait être qu'un homme bon et juste, incapable de vouloir autre chose que le bien.

Il est certain que Coleridge subit très tôt l'influence du milieu radical de Cambridge; il fut personnellement en contact avec Frend dès janvier 1792 [33] et les années suivantes se montra soucieux de rester en relation avec l'ancien *tutor* de Cambridge [34]. En avril 1796, dans une lettre à Thelwall, il déclare que quelque temps après être entré à l'université, il était « incroyant [35] »; mais il veut sans doute dire qu'il s'était simplement détaché de l'orthodoxie et, comme d'habitude, il force les choses pour se rapprocher de son correspondant; plus tard en effet, il dira que ses « principes moraux et religieux ne furent jamais contaminés » et qu'il était « désigné comme étant un bigot par les prosélytes de la Philosophie française [36] ». Très significatif est l'intérêt qu'il montre en 1796 à l'endroit de Thelwall, le révolutionnaire et l'athée emprisonné deux ans plus tôt à la Tour de Londres; il y a de l'admiration, du respect dans l'amitié, de la tête plutôt que du cœur, qu'il noue alors avec lui, après s'être excusé d'avoir parlé de lui dans *Conciones ad Populum* comme d'un « *unsupported Malcon-*

[33] Cf. lettre à George Coleridge du 24 janvier 1792 : « Mr Frend's company is by no means invidious. On the contrary Pierce himself is very intimate with him » (CL, I, 20). Il s'agit de William Pearce, « Master » de *Jesus College*.

[34] Voir CL, I, 153, 156, 293.

[35] CL, I, 205.

[36] BL, I, 49.

lent[37] ». Bien qu'il tente, dans les longues lettres qu'il lui écrit, de convertir Thelwall à sa propre foi religieuse — à ce moment-là, la foi unitarienne — il ne cesse de se faire, comme son correspondant, le champion du libre examen, de la discussion constamment ouverte, de l'analyse intellectuelle sans entraves.

La figure dominante de l'époque à cet égard est celle de William Godwin. Dans *The Spirit of the Age*, Hazlitt résume bien tout ce que l'auteur de *An Enquiry Concerning Political Justice* pouvait représenter aux yeux des jeunes réformateurs romantiques :

> « Il resplendissait comme le soleil au firmament de la célébrité; il n'est personne dont on parlât davantage, que l'on admirât, que l'on recherchât davantage — toutes les fois qu'il était question de liberté, de vérité, de justice, son nom ne tardait pas à être prononcé...[38]. »

Coleridge était plongé dans *Political Justice* lorsque de Londres il écrit à Southey, en septembre 1794, qu'il espère être bientôt présenté au grand homme[39]; il lui fut effectivement présenté trois mois plus tard en décembre ainsi qu'au libre penseur Thomas Holcroft grâce à Perrey et Grey, propriétaire et rédacteur en chef du *Morning Chronicle*[40]. Malgré les réserves qu'il formule dès le début de leurs relations, à propos notamment de l'athéisme de Godwin[41], Coleridge se plaît visiblement en la compagnie de ces esprits avancés et ne cache pas son admiration pour le réformateur; dans l'ouvrage qu'il a en projet sur la pantisocratie, il espère « avoir utilisé tout ce qu'il y a de bon chez Godwin[42] » et, comme

[37] EOT, I, 70. Pour la façon dont Coleridge tente plus ou moins adroitement d'expliquer les paroles jugées offensantes par l'intéressé, voir CL, I, 205 : « When I recited the Protest, the passage was « unsupported Malcontents » meaning myself and you — but I afterwards was seized with a fit of modesty & omitted myself. » Wordsworth, dans un passage de *The Prelude*, 1805 (chant X, vers 646-657), s'associe à cette protestation contre la répression exercée par le gouvernement. De façon significative, le passage fut supprimé dans l'édition de 1850.

[38] Hazlitt, XI, 16. Sur la signification et la portée de l'utopie godwinienne, on pourra se reporter aux souvenirs qu'évoque Wordsworth dans *The Prelude*, 1805 (X, 775-830) et consulter les deux études suivantes : R.G. Grylls, *William Godwin and his World*, Londres, Odham Press, 1953 et H. N. Brailsford. *Shelley, Godwin and their Cercle*, Londres, Thornton Butterworth, 1960.

[39] Lettre du 11 septembre 1794; CL, I, 102. *Political Justice* avait été emprunté par Southey à la *Bristol Library* en novembre, puis en décembre 1793 (Bristol B. n° 6 et 9).

[40] « I dined yesterday with Perry and Grey (the proprietors & Editors of the *Morning Chronicle*) a their House — and met Holcroft... If I am in town I dine with him and Godwin etc. at his house on Sunday » (lettre du 17 décembre 1794; CL, I, 138-139).

[41] « Godwin *thinks* himself inclined to *Atheism* — acknowledges there are arguments for Deity he cannot answer — but not so many as against his Existence. He is writing a book about it. I set him at Defiance... » (lettre du 11 septembre 1794; CL, I, 102).

[42] Lettre du 21 octobre 1794 à Southey; CL, I, 115.

il l'a fait pour les autres grands libéraux de l'époque, il lui consacre un sonnet où il le remercie d'avoir montré que Justice et Bonheur ne faisaient qu'un [43].

L'influence de Godwin sur Coleridge semble s'être exercée dans trois directions bien définies; elle le confirma dans l'idée que la vérité doit toujours triompher de l'erreur, pourvu que la voix de la raison ait la possibilité matérielle de se faire entendre; elle renforça en lui la notion de la liberté individuelle conçue comme la condition indispensable de la dignité et de l'épanouissement de l'homme; enfin elle contribua à le rapprocher du déterminisme de Hartley.

Au cœur de la pensée de Godwin, on trouve la conviction que la raison humaine est capable de trouver la vérité sans aide extérieure; sur ce point Godwin rejoint Milton; mais la vérité à laquelle il songe n'est plus une vérité divine, c'est une vérité intellectuelle qui est le contraire de l'absurde et qui s'affirme au cours du libre examen. Si la vérité est toute puissante, pense Godwin, pourquoi y aurait-il des lois obligeant l'homme à obéir à la contrainte plutôt qu'à la raison ? Et le Dieu calviniste, qui était celui de son père et de son grand-père, apparut au philosophe comme un tyran qui refusait le libre examen à l'homme et qu'il fallait déposer. Or c'est bien l'examen rationnel de toutes choses que revendique le jeune Coleridge lorsqu'il entre en lice, c'est bien la révolte d'un jeune intellectuel face à l'absurde qui anime les lettres et les poèmes des années 1793 et 1794. Il semble utiliser toutes les ressources de sa grande intelligence à la détection de l'absurde autour de lui; c'est le contraste par exemple entre l'inutile abondance des uns et la pénurie des autres, illustré par le pauvre ânon de Cambridge condamné à souffrir de la faim en un endroit où l'herbe est rare alors que quelques pas plus loin « ondule un alléchant gazon [44] ». L'imagination du poète, jouant sur l'opposition entre les contraires, se plaît à faire ressortir l'aspect illogique d'une situation paradoxale. Il y a opposition violente entre l'obscurité de la prison et la lumière du jour qui rayonne à l'extérieur :

[43] « *Nor will I not thy holy guidance bless,*
And hymn thee, Godwin ! with an ardent lay;
For that thy voice...
Bade the bright form of Justice meet my way —
And told me that her name was Happiness »

(vers 9-14; PW, I, 86). Le sonnet, dont un fragment avait été envoyé à Southey dans une lettre du 17 décembre 1794 (CL, I, 141), fut publié dans le *Morning Chronicle*, le 10 janvier 1795.

[44] *Address to a young Jack Ass and its tethered Mother, in Jesus piece* (CL, I, 142-143; PW, I, 74-73).

« Un cachot.
J'étais plongé dans l'obscurité — la cloche voisine
M'indiquait qu'à cette heure le soleil levant resplendissait sur
[mon jardin [45]. »

Et l'auteur se demande s'il n'y a pas absurdité à priver ainsi un être de la lumière du jour, donnée à tous, nécessaire à la santé du corps et de l'âme, sous prétexte de guérir un coupable. C'est l'idée centrale du poème *The Dungeon* où, reprenant il est vrai certains arguments de ceux qui au XVIII[e] siècle s'étaient élevés contre le régime des prisons, Coleridge fait bien ressortir la contradiction interne qui semble avoir présidé à leur instauration :

« Et voilà donc ce que nos ancêtres ont bâti pour l'homme !
Voilà ce que nous avons conçu dans notre amour et notre sagesse
Pour celui de nos pauvres frères qui contre nous commet
[une offense —
Parfaitement innocent, peut-être — et fût-il coupable,
Est-ce là le seul remède [46] *?... »*

Et le paradoxe initial une fois bien souligné, l'auteur montre ce qui peut se passer psychologiquement chez le prisonnier :

« Et voilà leur meilleur remède ! une solitude
Sans réconfort, sans amis, des larmes et des gémissements,
Des visages de brutes, à l'heure du guichet,
Aperçus dans l'atmosphère enfumée du cachot,
A la lueur sinistre d'une lanterne ! Voilà comment vit le prisonnier
Encerclé par le mal, jusqu'au jour où son âme se défait
Dans son essence profonde, dégradée sans espoir
Par le spectacle d'une dégradation toujours plus grande [47] *! »*

C'est en vain que les légions des despotes tenteront d'arrêter la lumière de la vérité qui est en marche; l'esprit immortel vaincra [48]. Peu à peu éclairée, la foule des malheureux apprendra à discerner tout ce qu'il y a d'irrationnel dans l'organisation de la société; les pauvres gens comprendront que ce sont les biens pillés

[45] NB, 152 :
« a Dungeon
In darkness I remained — the neighb'ring Clock
Told me that now the rising Sun shone lovely on my garden. »
Comme le note K. Coburn, ces deux vers furent utilisés dans *Osorio* (I, 219-220; PW, II, 528).

[46] Vers 1-5 (PW, I, 185).

[47] *Ibid.*, vers 12-19.

[48] *« Embattled legions Despots vainly send*
To arrest the immortal mind's expanding ray
Of everlasting Truth... »
On the Prospect of Establishing a Pantisocracy in America, vers 6-8 (PW, I, 69).

dans leurs chaumières qui font l'apparat de cette puissance qu'ils admirent [49], qu'ils sont chassés « du copieux festin de la vie par la gloutonnerie brutale des oppresseurs [50]; seuls peuvent accepter un tel état de choses des hommes bornés chez qui l'intelligence n'a pas pu se développer en raison des conditions de vie qui leur étaient faites :

> « *C'est la Stupidité patiente qui, le genou plié,*
> *Restitue le fer ayant servi à la frapper...* [51]. »

Coleridge note l'étrange résistance que les aristocrates opposent à toute nouveauté [52]; ils montrent un mépris dédaigneux pour les hommes de science, les hommes qui possèdent l'intelligence, sous prétexte par exemple que les Français montrent une constante supériorité sur les Anglais en matière de... construction navale [53]; et Canning, en novembre 1803, est comparé au maître de la « fête des ânes » de Plaute — ici la fête anti-jacobine — entouré de parasites qui le flattent et vivent à ses dépens [54].

C'est ainsi que la révolte de l'intelligence fit pour un temps du jeune Coleridge un « patriote » au sens français du mot, c'est-à-dire un révolutionnaire éclairé décidé à faire triompher le règne de la raison; le terme avait passé la Manche; Wordsworth nous dit dans *The Prelude* qu'à Paris il n'avait pas tardé à devenir un

[49] *Religious Musings*, vers 262-264 :

> « *Bent beneath their loads*
> *They gape at pageant Power nor recognize*
> *Their cots' transmuted plunder !* » (PW, I, 118).

[50] *Ibid.*, vers 276-278 :

> « *O ye numberless,*
> *Whom foul Oppression's ruffian gluttony*
> *Drives from Life's plenteous feast !* » (PW, I, 119).

[51] *Ibid.*, vers 335-336 (PW, I, 121).

[52] « Strange in the vulgar Aristocrats their resistance to *Novelty*. I have as venerable aff. of Antiquity as any man, but — » (NB, 671). La note date de février 1800, d'un moment où en vérité une certaine « affection pour l'ancienneté » était en passe de devenir un élément dominant de la pensée de Coleridge; et il est piquant de constater que deux ans plus tard, alors qu'il était devenu passablement conservateur, il s'en prend encore aux « aristocrates », remarquant au cours d'une expérience de chimie faite par Humphry Davy : « If all aristocrats here, how easily Davy might poison them all » (NB, 1098; f. 31).

[53] « Instance with becoming Indignation the neglectful Scorn, with which men of Science & Ingenuity are treated by the English Aristocracy in the circumstance of the const. superiority of the French to us — in what ? — In Ship-building ! » (NB, 1661).

[54] « *Mr Canning* ! As I despise the Rich Master of the Feast (vide Plautus ? / Statius for the names) I cannot be supposed, to have much respect for the Parasite / » (NB, 1673). Il s'agit sans doute de l'*Asinaria* de Plaute; comme l'indique K. Coburn en note, le parasite visé est Peter Bayley, auteur de *Poems* publiés en 1803 qui attaquaient les jeunes poètes Jacobins (NB, 1673, note).

« patriote [55] ». Les patriotes anglais s'étaient ralliés à la politique libérale de Fox; comme les philosophes français, ils faisaient passer la cause de l'humanité avant les intérêts de leur propre pays; ils recherchaient la nouveauté et le bien universel au nom de la raison plutôt que le maintien des traditions particulières et des coutumes ancestrales; contre Pitt, ils réclamaient la liberté à l'intérieur et la paix à l'extérieur. En septembre 1794, Coleridge déclare que « l'exaltation avait éveillé en lui la flamme du patriote [56] »; il constate un peu plus tard que « les âmes patriotiques déplorent le sort de leur pays [57] » et incontestablement se range parmi elles; il rend hommage à R.B. Sheridan, animé par « l'indignation et le courroux du patriote [58] » à Lord Stanhope « patriote juste et pur [59] », à Benjamin Franklin, le « sage patriote [60] », à Priestley « patriote, saint et sage [61] » à Horne Tooke, lui aussi « patriote et sage [62] », à Southey enfin qui est par excellence « le poète des patriotes [63] ».

Or, tous ces patriotes, comme Godwin lui-même, ne réclamaient pas seulement des réformes au nom de la raison; ils réclamaient aussi la liberté individuelle; non seulement il était insupportable pour un esprit raisonnable de voir une minorité d'aristocrates incapables jouir d'une autorité et de privilèges qu'aucun service rendu ne justifiait, mais il y avait une contradiction interne au sein même de la politique de Pitt qui écrasait la liberté en feignant hypocritement d'embrasser sa cause. Le sonnet intitulé *Pitt*, paru dans le *Morning Chronicle* du 23 décembre 1794, nous dépeint le premier ministre sous les traits d'un Judas Iscariote, qui se présente « tenant des propos enflammés sur la liberté

[55] *The Prelude*, IX, vers 123-124. E. de Selincourt explique en note que dans ce sens le terme avait été très employé par Camille Desmoulins. On pourra consulter sur ce point C.R. Woodring, *Politics in the Poetry of Coleridge*, Madison, 1961, p. 81-93.

[56] *To a Young Lady*, vers 23 (PW, I, 65).

[57] *On the Prospect of Establishing a Pantisocracy in America*, vers 4; PW, I, 69.

[58] *Sonnet to Richard Brinsley Sheridan, Esq.*, vers 9; PW, I, 88; dans la lettre à Southey du 17 décembre 1794, le texte est légèrement différent : « Now patriot *Zeal* and Indignation high » (CL, I, 141).

[59] *To Lord Stanhope*, vers 3; PW, I, 89. Lord Stanhope avait énergiquement protesté à la Chambre des Lords contre la politique de Pitt.

[60] *Religious Musings*, vers 234; PW, I, 118.

[61] *Ibid.*, vers 371.

[62] *Verses addressed to Horne Tooke*, vers 13; PW, I, 150; CL, I, 225.

[63] Lettre à Thelwall du 19 novembre 1796 : « Of course, you have read the Joan of Arc. Homer is the Poet for the Warrior — Milton for the Religionist — Tasso for Women — Robert Southey for the Patriot » (CL, I, 258). Dans la préface de *Joan of Arc*, Southey, reconnaissant que le poème tendait à justifier la défaite de l'Angleterre, avait déclaré : « If among my readers there be one who can wish success to injustice, because his countrymen supported it, I desire not that man's approbation » (*Joan of Arc*, Bristol and London, 1796, p. vii).

chérie » et qui, vil apostat, trahit à la fois son pays et la mémoire vénérable de son père [64]. Ceux qui cherchent à supprimer la liberté, qui est la loi divine et la loi de la nature, le font par ambition ou pour de vils motifs d'intérêts [65]; pour arriver à leurs fins, ils emploient le crime et la guerre et ce faisant, comble d'ironie, prétendent défendre la religion d'amour et de paix qu'enseigna le « doux Galiléen [66] ».

Avec un radicalisme digne de l'auteur de *Political Justice*. Coleridge s'en prend à la tyrannie sous toutes ses formes. En 1796, il trouve dans les *Antiquités Judaïques* de Josèphe une idée qui était sienne depuis longtemps, l'idée que péché et propriété individuelle sont intimement liés. Il relève en effet dans le *Gutch Notebook* [67] un passage où il est dit :

> « Caïn augmenta sa fortune de quantités de richesses amassées par la rapine et la violence; il invita au plaisir et au pillage tous ceux qu'il rencontrait et devint leur instructeur en pratiques scélérates. Il détruisit l'insouciance où vivaient précédemment les hommes par l'invention des mesures et des poids; la vie franche et généreuse que l'on menait dans l'ignorance de ces choses, il en fait une vie de fourberie. Le premier, il délimita des propriétés; il bâtit une ville, la fortifia par des murs et contraignit ses compagnons à s'associer en communauté [68]. »

[64] *Pitt*, vers 4-11; PW, I, 83. Le sonnet fut ré-imprimé dans *The Watchman*, n° V, du 2 avril 1796.

[65] *To Lord Stanhope*, vers 6-9 :

> « *For thou, untainted by Corruption's bowl,*
> *Or foul Ambition, with undaunted soul*
> *Hast spoke the language of a Free-born mind*
> *Pleading the cause of Nature !* » (PW, I, 89).

[66] *Religious Musings*, vers 159-164 :

> « *But first offences needs must come ! Even now*
> *(Black Hell laughs horrible — to hear the scoff !)*
> *Thee to defend, meek Galilaean ! Thee*
> *And thy mild laws of Love unutterable,*
> *Mistrust and Enmity have burst the bands*
> *Of social peace...* » (PW, I, 115).

Dans l'édition de 1797, une note informe le lecteur que le 21 janvier 1794, au cours d'un débat à la Chambre, le duc de Portland s'opposa au dépôt d'une motion en faveur de la paix, déclarant qu'il considérait que la guerre contre la France reposait sur un seul principe : la défense de la religion chrétienne (PW, I, 115, note I).

[67] NB, 277. La citation grecque, de neuf lignes, est empruntée au livre I, chapitre 2. Il est possible, comme le suggère Lowes (*Lowes*, 237 et 257-260) — et K. Coburn reprend la suggestion — que l'attention de Coleridge ait été attirée sur Josèphe par le *Dictionnaire* de Bayle dont il lisait à ce moment-là la traduction anglaise. On verra réapparaître « the learned Jew » dans la glose de *The Ancient Mariner* (vers 131-134; PW, I, 191).

[68] *Œuvres complètes de Flavius Josèphe*, traduites en français sous la direction de Théodore Renach, Paris : Leroux, 1900. Tome I, p. 15.

Cette association chez l'homme de la perversité et du désir de posséder était l'idée qui avait présidé à l'élaboration de l'asphétérisme. Parmi les projets de 1795 et 1796, on trouve un « *practical Essay on the abolition of Individual Property* [69] », une « *Ode to a Moth — against accumulation* [70] ». En fait les carnets de 1794 à 1804 abondent en allusions aux funestes conséquences de l'amour du lucre; en novembre 1803, après avoir enregistré une querelle d'héritage survenue dans le voisinage, l'auteur conclut :

> « O auri foeda fames ! La Propriété — Oh, l'impudence de ceux qui osent soutenir que la propriété est le grand lien qui unit par l'affection les jeunes aux anciens [71] ! »

En fait, bien qu'il condamnât l'instinct de possession comme moralement mauvais, Coleridge semble avoir considéré que la propriété pouvait être source de bien tout autant que source de mal. Et c'est bien cette idée que développe un passage de *Religious Musings* :

> « *Aux premiers âges, à une époque que l'on ne saurait dater,*
> *Le Berger au hasard des jours errait avec ses moutons,*
> *Dressant sa tente là où ondulait l'herbe verte.*
> *Mais bientôt l'Imagination se mit à l'œuvre et fit naître*
> *Une légion de nouveaux désirs : les yeux fixés sur un but,*
> *Chacun pour soi, les fils de la Terre se mirent ardemment*
> [*au travail.*
> *Ainsi apparut la Propriété, source au double-courant,*
> *D'où procèdent le Vice et la Vertu, le miel et le fiel.*
> *D'elle naquirent la couche molle, le vêtement aux couleurs*
> [*chatoyantes,*
> *Le tambourin, la coupole arrondie, le festin somptueux,*
> *Avec tous les arts dus à l'invention qui apprirent à l'âme*
> *Ce que sont les formes belles et par les besoins des sens*
> *Désensualisèrent l'esprit qui dans les moyens qu'il employait*
> *Réussit à oublier la grossièreté de la fin,*
> *A trouver son plus grand plaisir dans sa propre activité.*
> *D'elle aussi naquirent la Maladie qui dessèche le bras de l'homme*
> *L'Envie et son poignard, la Misère qui éteint le courage,*
> *Les Hommes de guerre, les Seigneurs et les Prêtres...* [72]. »

Il y a donc ambiguïté ou dualité au sein même de la propriété. Comme chez Godwin, elle est justifiée lorsqu'elle permet à l'homme

[69] Sous le titre ambitieux de « *My Works* » (*Gutch Notebook*, circa 1796; NB 161 — f). Il est significatif de voir le titre de cet essai, qui hélas ne fut jamais écrit, succéder à celui d'un poème épique, dont le projet est noté quelques lignes plus haut, sur : « l'origine du mal » (*ibid.*, 161-*c*).

[70] NB, 174-21 *a*.

[71] NB, 1636.

[72] Vers 198-215; PW, I, 116-117.

de jouir des fruits de son labeur; elle ne l'est plus lorsque, comme dans l'Angleterre du temps, elle permet à certains de profiter du travail des autres :

> « La propriété a été faite pour assurer à chacun le produit de son travail — telle qu'elle est organisée actuellement, elle opère directement en sens contraire. *Nota Bene* [73]. »

Elle est très souvent dangereuse et nocive, car grande est la tentation pour l'homme de faire d'elle un instrument de domination, de l'utiliser pour asservir son prochain, lui imposer une volonté qui n'est pas la sienne, anéantir sa liberté par la contrainte. Coleridge n'hésite pas à déclarer en 1795 :

> « La propriété, c'est la puissance et à propriété égale, il y a puissance égale. Un pauvre est plus ou moins un esclave. La pauvreté est la mort de la liberté publique [74]. »

C'est dire que la tyrannie, sous toutes ses formes et à tous les échelons, est étroitement liée à la propriété, tout au moins au mauvais usage qui est fait d'elle. L'un des premiers tyrans après Caïn, l'un des premiers hommes à priver ses frères du don divin de la liberté [75], fut Cham, second fils de Noé qui fut maudit pour s'être moqué de son père en état d'ivresse; une note très intéressante de 1796 esquisse l'histoire primitive de la royauté et de la tyrannie telle que le poète la concevait à ce moment-là :

> « *Ham* — lustful rogue — Vide Bayle under the Article *Ham*. Nimrod, the first king, taught Idolatry & persecuted for Religion's sake. He was the first who wore a crown — (according to the Persian writers) having seen one in the Heavens — made war for conquest [76] —. »

Ici nous avons clairement associé la *libido dominandi* et la *libido sentiendi;* chez les cabalistes, comme dans de multiples contes et légendes de la Perse que Coleridge avait pu lire chez

[73] *Gutch Notebook*, f. 9v (circa 1796); NB, 81. La réflexion, comme le remarque en note K. Coburn, fut inspirée par la lecture de Richard Watson, évêque de Llandaff, *An Apology for the Bible addressed to Thos. Paine*, 1796.

[74] *Theological Lectures*, f. 40. Le passage est cité dans K. Coburn (NB, 81 note).

[75] Cf. *The Destiny of Nations*, vers 13-14 :

> « *For what is Freedom but the unfettered use*
> *Of all the powers which God for use has given ?* » (PW, I, 132).

[76] NB, 280 et note. L'article de l'*Historical and Critical Dictionary* de Bayle écrit « *Cham* » dans l'édition de 1710 et dans celle de 1734-1738, mais *Ham* dans l'édition de 1735. Mais ni Bayle ni Flavius Josèphe ne décrivent Nemrod tel qu'il apparaît ici.

Thomas Maurice, Thomas Hyde, ou chez d'autres [77], un fort élément sexuel apparaît dans l'histoire de Cham qui aurait commis la même faute qu'Adam, pour qui le fruit défendu n'était pas la pomme, mais Eve; Noé avait interdit à ses fils tous rapports avec leur femme; Cham ne résista pas à la tentation durant le séjour dans l'arche et attira ainsi la malédiction divine sur toute sa descendance; quant à Nemrod, petit-fils de Cham et fondateur de l'empire Babylonien, ce serait lui qui, d'après le Talmud, aurait construit la Tour de Babel par orgueil et persécuté les sectateurs du Dieu unique.

Et dans la vision qu'à Jeanne d'Arc, dans *The Destiny of Nations* [78], l'esprit tutélaire lui décrit les monarques qui règnent sur l'humanité comme étant les enfants de la Nuit et du Chaos qui ont relevé la tête après la victoire du Cosmos, instaurant la suprématie de l'amour.

Mais il y a plus. Comme le démontre admirablement John Beer [79], qui cite la note relative à *Ham* et *Nimrod*, les trois personnages de Cham, Nemrod et Caïn ne font qu'un dans l'esprit de Coleridge : ils sont l'homme déchu qui cède à la tentation de la luxure et de la violence. Or si l'on se souvient que les fils de Cham révoltés durent se réfugier dans les plaines du royaume Tartare, qui devint synonyme de l'Enfer [80], il est facile de percevoir le rapprochement que le poète put effectuer entre la fameuse description de Purchas :

> « In Xamdu did Cublai Can build a stately Palace, encompassing sixteene miles of plaine ground with a wall, wherein are fertile Meddows... [81] »,

[77] Les sources semblent avoir été, comme l'indique K. Coburn, Thomas Maurice, *History of Hindostan* (2 vols, 1795) que Coleridge lisait à ce moment-là (cf. NB, 240 où l'ouvrage est mentionné) et Thomas Hyde, *Historia religionis veterum Persarum*, Oxford, 1700, empruntée à la *Bristol Library* du 4 juillet au 31 août 1796 (cf. Appendice I, Bristol B., n° 81). Maurice décrit Nemrod comme « the first despotic sovereign » (I, 189) et Hyde comme un idolâtre qui aurait voulu devenir l'égal des dieux (pages 41-42 et 44-45). D'autres sources possibles sont Jacob Bryant, *Analysis of Ancient Mythology*, 1794, et James Bruce, *Travels to Discover the Source of the Nile*, 1790 (cité dans une note de *Religious Musings;* PW, I, 119).

[78] Vers 278-314; PW, I, 140-141.

[79] *Coleridge the Visionary*, Londres, 1959, 215-218. En fait, l'auteur s'efforce de rechercher dans ces pages l'influence des mythes orientaux de la lune et du soleil.

[80] On pourrait citer à l'appui, comme le fait Beer, toute une série d'exemples où le Tartare apparaît avec cette signification chez Coleridge, dont les suivants : « Describe a Tartarean Forest all of Upas Trees » (NB, 151); il souffre d'une douleur à la joue « which concentrated all the Rays of a Tartarean Sun » (CL, I, 250).

[81] *Purchas his Pilgrimage, or Relations of the World and the Religions observed in all Ages and Places discovered from the Creation unto this Present...* By Samuel Purchas, Londres, 1617, p. 472; le passage est cité par

où le Khan est le chef tartare qui règne sur la Chine, et l'univers maudit des descendants de Cham, celui que décrit Milton au livre XI de *Paradise Lost :*

> « *His Eye might there command wherever stood*
> *City of old or modern Fame, the Seat*
> *Of mightiest Empire, from the destined Walls*
> *Of Cambalu, seat of Cathaian Can...* [82]. »

Kubla Khan semble donc bien être l'héritier des premiers tyrans du monde. Comme Caïn qui le premier « délimita des propriétés, bâtit une ville, la fortifia de murs [83] », il ordonne que :

> « *Deux fois cinq milles de terre fertile*
> *Soient encerclés de murs et de tours* [84]. »

Comme Cham et Nemrod, c'était un homme qui cherchait le plaisir, qui aimait le calme voluptueux des jardins orientaux, où courent les ruisseaux sinueux, où fleurissent les arbres porteurs d'encens [85]. Comme ses prédecesseurs, c'était un conquérant qui avait acquis la puissance par la guerre et que menaçait la guerre [86].

Coleridge, d'ailleurs, nous fournit lui-même la preuve, quelque temps plus tard, que le Khan était associé dans son esprit au tyran, lorsqu'il note en novembre 1802 dans le *Notebook 8 :*

Coleridge dans la note qui précède le poème dans l'édition de 1816 (PW, I, 296) ; voir Lowes, p. 358-361.

[82] *Paradise Lost,* XI, vers 385-388. Lowes signale l'influence de Milton sur le poème (p. 373-376), mais ne mentionne pas ce passage. Beer (*op. cit.*, p. 217) voit dans le *Cambalu* de Milton l'explication de la transformation du dissyllabique *Xamdu* en le trisyllabique *Xanadu.*

[83] Cf. *supra,* note 68, la citation empruntée à Flavius Josèphe.

[84] *Kubla Khan,* vers 6-7 ; PW, I, 297.

[85] *Ibid.* vers 1-2 et 8-9 :

> « *In Xanadu did Kubla Khan*
> *A stately pleasure-dome decree...*
> *And there were gardens bright with sinuous rills,*
> *Where blossomed many an incense-bearing tree.* »

Sans doute, ces images, ces termes mêmes ont-ils bien leur source dans les lectures que cite Lowes ; mais il est difficile de le suivre lorsqu'il déclare que le processus de la composition du poème fut complètement inconscient (p. 343) ; il y eut certes association d'idées et d'images au niveau du subconscient ; mais il y eut aussi davantage ; les images se rattachaient à un certain nombre de thèmes : la puissance, la propriété, le plaisir, la guerre qui eux aussi tantôt affleuraient à la conscience, tantôt travaillaient au ralenti dans le subconscient.

[86] *Ibid.,* vers 39-30 :

> « *And 'mid this tumult Kubla heard from far*
> *Ancestral voices prophesying war !* » (PW, I, 298).

Ici encore, il est possible que la source des images visuelles soit Purchas (Lowes, p. 397 et p. 592, notes 117 et 118) ; mais il est certain que l'idée de la guerre était associée dans l'esprit du poète à celle du souverain tyrannique et jouisseur.

« Kublaikhan [*sic*] ordered letters to be invented for his people — Alexander / talkative & fond of Flattery — obstinate [87]. »

Telle serait donc la signification véritable de *Kubla Khan*. H. House a l'insigne mérite de réhabiliter le poème contre Lowes qui n'y voyait qu'un rêve « inconséquent », une suite d'images « incohérentes [88] »; il souligne à juste titre que la clef du fragment est dans les vers :

> « *Si je pouvais faire revivre en mon âme*
> *Sa symphonie et son chant,*
> *Alors naîtrait en moi une joie si profonde*
> *Que d'une musique éclatante et longue*
> *Je bâtirais ce dôme dans l'air...* [89]. »

et montre bien que le sujet central est celui de la révélation poétique suivie de la création poétique. Mais selon lui il n'y a pas rupture entre les deux parties du poème; la puissance du Khan est bonne, comme l'est celle du poète, dont elle est la représentation visible; elle réalise, nous dit-il, « l'union du sacré et du plaisir [90] ».

Nous croyons au contraire — et c'est là l'interprétation de John Beer — qu'il y a opposition entre la première partie du poème et la seconde; quelle qu'ait été la date à laquelle fut composé *Kubla Khan*, 1797, 1798 ou même 1799 [91], il est certain

[87] NB, 1281 et 1282. Les deux notes sont considérées comme indépendantes, mais elles appartiennent manifestement au même contexte, comme le souligne K. Coburn, qui donne en note la source — une fois de plus *Purchas His Pilgrimage*, 1617 (IV, p. 456) — et fait le rapprochement avec les articles du *Morning Post* où Coleridge dresse un parallèle entre la France de Bonaparte d'une part, la Rome des Césars, la Grèce d'Alexandre d'autre part (*Morning Post*, 21 sept., 25 sept., 2 oct. 1802; EOT, II, 478-514).

[88] Lowes, p. 363 et 409; House, p. 114. House montre bien toute l'étendue du mal que l'interprétation purement associationniste de Lowes a pu faire : « Were it not for Livingston Lowes, it would hardly still be necessary to point out the poem's essential unity and the relation between its two parts... He also talks of the « vivid incoherence » of the second part. This shows, more clearly than anything could, the prejudice under which readers labour from having been told beforehand that the poem was a dream or the result of a dream... »

[89] *Kubla Khan*, 42-46; PW, I, 298.

[90] House, p. 119.

[91] Il s'agit, ici encore, d'une question fort controversée; Coleridge, dans la préface de 1816, dit « l'été de 1797 »; E.H. Coleridge pense qu'à son habitude il a confondu les dates et qu'il faut lire 1798; il s'appuie, pour ce faire, sur des faits relevant de l'évidence externe, notamment le séjour dans une ferme « entre Linton et Porlock », qui semblent convaincants (PW, I, 295, note 2); c'est d'ailleurs la date, en proposant le mois de mai, ce qui nous paraît vraisemblable, que retient Morchard Bishop, qui croit avoir identifié la ferme en question (« The Farmhouse of Kubla Khan », TLS, 10 mai 1957), comme l'avait fait L. Hanson (Hanson, p. 260). Au terme d'une analyse minutieuse, mais peu convaincante, E. Schneider propose 1799

que Coleridge entre 1794 et 1802 eut l'esprit occupé de l'image du tyran, successivement incarnée, entre autres personnages, en William Pitt, Robespierre, Bonaparte et éventuellement en Kubla, le Khan; l'idée centrale, dont la note sur Ham et Nemrod nous donne la clef, se trouve reprise plusieurs fois par la suite, à propos notamment du *Paradise Lost* de Milton :

> « Le personnage de Satan repose sur l'orgueil et la recherche du plaisir; c'est le moi qui en lui est le seul motif d'action. C'est le personnage que l'on peut voir si souvent en petit sur la scène politique. Il laisse voir l'agitation intérieure, la témérité et la ruse qui ont marqué les grands persécuteurs de l'humanité de Nemrod à Napoléon [92]. »

Dans *The Friend,* l'auteur parle des rêves insensés de Napoléon pour réduire « les nations de l'Europe au rang des hordes barbares de l'Empire Babylonien ou de l'Empire Tartare » et présente Timur Khan, semblable en cela à Napoléon, comme un instrument de la colère divine, ajoutant qu'il y a « quelque chose de bien plus choquant dans les prétentions du tyran à s'arroger les gracieux attributs du Roi Suprême que dans ses cruautés les plus impitoyables [93] ».

Le Khan n'est donc pas, comme l'a pensé H. House, le poète qui aurait réussi à se construire un paradis; le paradis du tyran n'est qu'un faux paradis, car le tyran est l'homme qui cherche à édifier sa puissance sans Dieu, par lui-même et pour lui-même; le poète lui, s'il pouvait trouver la pleine révélation philosophique, divine et poétique, saurait édifier une puissance égale qui serait le vrai paradis, bâtir un palais tout aussi beau, plus beau incontestablement, et pourrait, sans être menacé par les prophéties annonçant la guerre, être vénéré des foules [94].

Le jeune poète refuse énergiquement tout compromis avec les dirigeants du temps; « le Prince des ténèbres est gentil-

(Schneider, p. 16-17 et 153-232). E.K. Chambers, après avoir adopté 1798 (« Some Dates in Coleridge's *Annus Mirabilis* », ESMEA, 1933, 85-III; et « The Date of Coleridge's *Kubla Khan* », RES, 1935, 78-80) est finalement revenu à 1797 (Chambers, 98-103) et a été suivi par E.L. Griggs (CL, I, 348-349).

[92] Conférence sur Milton de mars 1819; T.M. Raysor, *Coleridge's Miscellaneous Criticism,* p. 163; Brinkley, p. 578. La façon dont Coleridge ré-utilisait les notes des carnets dix, quinze, vingt ans après les avoir consignées est caractéristique. Cf. *The Statesman's Manual,* 1816, App., X.

[93] Friend, I, 208 et II, 55, note.

[94] « *I would build that dome in air,*
That sunny dome ! those caves of ice !
And all who heard should see them there,
And all should cry Beware ! Beware ! ».
Kubla Khan, vers 46-54 (PW, I, 298).

homme », note-t-il dans le *Gutch Notebook* [95]; si les grands ne sont pas des criminels, ce sont des insensés, et « c'est la plaie du siècle lorsque les fous mènent les aveugles [96] »; pour certains « la constitution de l'Angleterre n'est qu'un fromage; en elle, ce sont les parties pourries qu'ils préfèrent [97] ».

Les grands n'hésitent pas à recourir à la violence pour parvenir à leurs fins et s'ils sont chefs d'état au pire des fléaux, à la guerre. Dans *The Destiny of Nations* [98], l'esprit tutélaire explique à Jeanne d'Arc que lorsque les rois ont épuisé les ressources de la luxure et du plaisir, lorsque ni les flatteries des courtisans ni les réjouissances ne peuvent réjouir leur cœur, ils se tournent vers la guerre et ses « terribles vicissitudes » pour retrouver un intérêt à la vie :

> « *Ses espoirs, ses craintes, ses victoires, ses défaites,*
> *Sont le piquant condiment de l'insipide royauté* [99]. »

A la fois « victimes et exécuteurs », les braves paysans rassemblés dévastent vignes et moissons, sans se rendre compte que l'on fait d'eux les artisans de leur propre malheur [100].

Jeanne est la messagère envoyée par Dieu pour permettre à la France de secouer la domination anglaise et de devenir plus tard le pays libérateur de l'humanité. D'humble origine, la jeune fille avait dû dès son enfance travailler pour gagner son pain, exempte ainsi de toute compromission avec la tyrannie à laquelle elle ne devait rien [101]; elle porte secours aux malheureux habi-

[95] *Gutch Notebook*, f. 15; NB, 121 et note. Il s'agit d'une citation de *King Lear* (Acte III, IV, 150) : « The Prince of darkness is a gentleman » reprise dans le *Watchman* à propos du discours que fit Sir William Young à la Chambre des Communes contre un projet de loi prévoyant la prison pour ceux qui auraient tiré profit de la vente des esclaves; l'orateur s'indignait que l'on pût songer à mêler des « gentlemen » aux prisonniers de droit commun (*Watchman*, 25 mars 1796, IV, 122).

Et très tard, en mars 1798, Coleridge déclarera encore à propos des dirigeants français : « ...the Rulers are much the same in all ages an under all forms of government : they are as bad as they dare to be. The Vanity of Ruin & the curse of Blindness have clung go them, like an hereditary Leprosy » (Lettre à George Coleridge du 10 mars 1798; CL, I, 395).

[96] *Ibid.*, f. 15; NB, 122 et n. Il s'agit d'une autre citation de *King Lear* (Acte IV, I, 48) : « Tis the times' plague when Madmen lead the blind. »

[97] *Ibid.*, f. 12; NB, 102.

[98] Vers 395-407; PW, I, 144.

[99] *Ibid.*, vers 404-405.

[100] *Ibid.*, vers 406-409. Jeanne d'Arc s'écrie :

> « *I am sad*
> *And know not why the simple peasants crowd*
> *Beneath the Chieftains' standard !* » (*Ibid.*, 392-394).

[101] *Ibid.*, vers 143-149 et 176-178 (PW, I, 137). Les vers 123-270 furent écrits en 1796 seulement et ne figurent pas dans la *Joan of Arc* de Southey. Cf. PW, I, 131, note I; et lettre à Poole du 13 décembre 1796 (CL, I, 275), lettre à Thelwall du 17 décembre (CL, I, 285).

tants des villages pillés et dévastés par les soldats [102]; elle comprend peu à peu que les grands de ce monde représentent les puissances du mal; l'harmonie des voix qu'elle entend est le chœur des bienheureux qui au ciel, vêtus de robes blanches, accueillent « le patriote martyr [103] ».

Sous le fallacieux prétexte de défendre « le doux Galiléen » se déchaîne de tous côtés le monstre assoiffé de la guerre; les diverses nations européennes saisissent l'occasion qui leur est donnée de lancer leurs armées contre la Révolution française :

> « *L'Autriche et cette immonde femme du Nord,*
> *Folle de luxure, meurtrière de son époux;*
> *Et leur frère dans le mal, celui qu'une Furie*
> *(Ainsi dans leurs chants l'imaginaient les bardes d'antan)*
> *Nourrit et choya dans sa haine de l'homme...* [104].
>
> *... Et avec eux se liguent*
> *Tous les petits princes d'Allemagne, abreuvés de sang,*
> *Trafiquants au cœur de pierre de la vie humaine,*
> *Grands traitants de la Mort...* [105]. »

C'est la guerre contre la France qui fait l'objet des deuxième et troisième conférences données à Bristol en février-mars 1795 [106], et connues sous le nom de *Bristol Lectures;* ces deux conférences, réunies en une seule publiée en novembre sous le titre : *On the Present War* [107], reprennent en les développant les arguments utilisés par l'opposition whig en 1794 contre le rejet par Pitt de toutes négociations. Coleridge s'efforce de démontrer qu'un compromis pouvant conduire à la paix est possible et réfute l'objection

[102] *Ibid.*, vers 233-252.

[103] *Ibid.*, vers 334-336 :

> « *At Heaven's wide - open'd portals gratulant*
> *Receive some martyred patriot.* »

Il est curieux de retrouver ici le terme de « patriote ».

[104] *Religious Musings*, vers 171-175 (PW, I, 115). Il s'agit de Catherine de Russie et de Frédéric-Guillaume II qui, battu à Valmy, participa au partage de la Pologne : « that Despot who received the wages of an hireling that he might act the part of a swindler and who skulked from his impotent attacks on the liberties of France to perpetrate more successful iniquity in the plains of Poland. » Note de Coleridge, édition des *Poems* de 1796, p. 170.

[105] *Ibid.*, vers 178-181. Une note de Coleridge (*Poems*, 1796, p. 170) explique : « The Father of the present Prince of Hesse Cassel supported himself and his strumpets at Paris by the vast sums which he received from the British Government during the American War for the flesh of his subjects » (PW, I, 116; note I).

[106] Cf. lettre à George Dyer du 10 mars 1795 : « I did not expect you would have thought so well of my political Lecture — the second & third are far superior to it in point of Composition — but I had no *necessity* for publishing them, and therefore no Temptation — I was soon obliged by the persecutions of Darkness to discontinne them... » (CL, I, 155).

[107] EOT, I, 29-55.

principale, qui était celle de Pitt bien qu'officiellement il s'en défendît, à savoir qu'aucun accord sérieux ne pouvait être conclu avec la France tant qu'elle serait une république. Et il dresse un tableau remarquable des funestes conséquences, économiques et morales, de la guerre; l'influence de Godwin est sensible dans la façon dont misère matérielle et dégradation morale sont étroitement reliées [108]; le labeur honnête et productif des campagnes, où les hommes vivaient dans la fraternité, est oublié au son des musiques martiales [109].

2. Non-conformisme, doctrine de la nécessité et unitarisme.

Dans la guerre contre la France et dans la politique répressive à l'intérieur, Coleridge constate que l'église officielle tout entière se fait la complice des pressions exercées par le pouvoir sur les consciences, et ce malgré la doctrine de charité et d'amour du prochain qu'elle prétend enseigner et défendre. Ce qu'elle enseigne en fait, c'est « la religion des mitres et des mystères, la religion des persécutions, la religion de l'épiscopat à dix-huit mille livres par an [110] ». Dans une note explicative à propos des deux vers de *Religious Musings* :

> « *Warriors and Lords and Priests — all the sore ills*
> *That vex and desolate our mortal life* »

l'auteur souligne bien l'antinomie entre l'emploi de la force et de la menace d'une part et la fin officiellement recherchée d'autre part, qui est le triomphe d'une religion d'amour et de pardon :

> « J'estime qu'enseigner l'évangile pour une rémunération n'est pas bien; parce que cela donne à celui qui enseigne un parti pris déplacé en faveur d'opinions particulières sur un sujet où il est

[108] L'auteur s'élève avec véhémence contre les méthodes du « crimping », l'emploi de la ruse ou de la force pour enrôler les jeunes gens dans l'armée et la marine; la guerre, qui avait causé leur misère, leur offrait une issue désespérée dans la possibilité de s'engager. L'incident noté dans le *Gutch Notebook* : « People starved into War — over an enlisting place in Bristol a quarter of Lamb and piece of Beef hung up » (NB, 42) est utilisé dans la conférence (EOT, I, 49).

[109] « The soul - enlivening Airs of Martial Music played to induce forgetfulness of Toil, while the Fraternity of Mankind were employed in agricultural Tasks » (NB, 43). Cette note fait suite à celle que nous venons de citer dans le *Gutch Notebook*. Il est probable qu'elle se rapporte, comme le suggèrent Lowes (604-*a*) et K. Coburn (NB, 174-18 note), à la bénédiction par le Révérend Randolph des drapeaux de l'escadron de cavalerie du Duke d'York, le 28 novembre 1795 à Bath, enregistré brièvement dans le même carnet sous la forme suivante : « Randolph consecrating D. of York's banners » (NB, 174-18).

[110] *Bristol Lectures, On the Present War;* EOT, I, 46.

d'une extrême importance que l'esprit soit sans parti pris. Telle est ma position individuelle; mais je n'ai pas l'intention de blâmer tous ceux qui enseignent et sont rémunérés; parmi eux il en est beaucoup que je vénère comme des hommes très bons et très sages. Dieu me garde de penser à eux lorsque j'emploie le mot de Prêtre... Par Prêtre, j'entends l'homme qui tenant le fouet de la puissance dans la main droite et une bible (traduite par l'autorité) dans la main gauche, fait nécessairement que bible et fouet deviennent deux idées associées et suscite ainsi l'état d'esprit qui conduit à l'Infidélité... [111]. »

La Bête de l'Apocalypse n'est pas seulement l'église de Rome; elle est « l'union de la Religion avec la Puissance et la Richesse, partout où cette union se rencontre [112] ». Non seulement le diable est « gentilhomme », il lui arrive aussi de porter l'habit noir [113]. Coleridge refuse de considérer que la fin justifie les moyens, comme le voudrait l'église officielle, où la menace, la contrainte, la ruse sont normalement employées pour faire triompher la parole divine [114]; mais il va plus loin; il accuse ouvertement les prélats de ne plus croire à ce qu'ils enseignent [115]; comme Godwin, il leur reproche d'entretenir et cultiver le mystère pour couvrir leur jeu, au lieu de chercher à éliminer ce mystère pour faire toujours plus grande la part qui revient à la lumière de la raison; dans les brumes de la Superstition, exploitée par le clergé à son profit, les « pygmées » nés des craintes humaines apparaissent « comme des formes gigantesques [116] ».

[111] *Religious Musings,* vers 215-216; PW, I, 117; note dans *Poems;* 1796, p. 171.

[112] Note au vers 320 de *Religious Musings* dans *Poems,* 1797. Voir aussi NB, 187, 243, 302.

[113] « The Devil drest in black everlasting — ergo — not a sans-culotte » (NB, 69). Il s'agit non pas de distinction sociale, comme semble le penser K. Coburn, mais du clergé, celui de l'église romaine d'abord, puis celui de l'église anglicane.

[114] « Bad means for a good end — I cannot conceive that there can be any road to Heaven through Hell — » (NB, 56).

[115] Cf. *Religious Musings,* vers 332-334, où le poète jette l'anathème sur l'église établie :

> « *She that worked whoredom with the Daemon Power,*
> *And from the dark embrace all evil things*
> *Brought forth and nurtured : mitred Atheism !* »

(PW, I. 121).

[116] « *Mists, in which Superstition's* pigmy *band*
Seem'd Giant Forms, the Gentii of the Land ! »

Verses addressed to J. Horne Tooke; CL, I, 225; PW, I, 151. L'image est intéressante; elle relève de la polarité de l'imagination, au travail dans l'opposition nains-géants, et des préoccupations pseudo-scientifiques touchant aux phénomènes optiques; il est possible qu'elle ait une source miltonienne (cf. NB, 30, note).

Cet anti-cléricalisme doit peut-être quelque chose à l'influence de Voltaire, lu à *Christ's Hospital* et relu au moment de la composition d'*Osorio* [117]; mais il est peu probable que la Jeanne d'Arc de Coleridge, comme le suggère Lowes [118], ait été un moment conçue comme l'héritière de la scandaleuse Pucelle. Quoi qu'il en soit — et Voltaire mis à part, le XVIII[e] siècle anglais, avec Swift notamment, offrait suffisamment de satires du même ordre — le ton des notes du *Gutch Notebook*, aux alentours de 1795-1796 est violent : de même que chez Newton le soleil est le centre du système planétaire, la Cour est le centre du système ecclésiastique, « sa force centripète étant le privilège qu'elle possède de conférer bons bénéfices et dignités lucratives [119] »; des prélats qui n'ont aucune valeur aux yeux des sages savent se montrer éloquents en parlant à la populace [120]; ils n'enseignent pas, comme le dit Milton, que « bien gouverner est soumettre la nation à une discipline conduisant à la sagesse et à la vertu [121] »; pleins de pédantisme, avides de lucre et de dépravations, ils devraient être remplacés par de vrais pasteurs, « élus par la voie populaire, sans diocèse, sans titre, sans revenus [122] ». Aussi le poète s'élève-t-il avec force en août 1795 contre le projet que nourrit Southey, avec quelque embarras il est vrai, d'entrer dans les ordres [123] et plus tard contre la décision de James Mackintosh, qui devait rester dix ans à Bombay, de partir pour les Indes « enseigner la morale aux jeunes nababs pour une fondation annuelle de trois mille livres [124] ».

« Bientôt », écrit Coleridge, parodiant le beau passage de Burke sur la disparition de la chevalerie en France, « l'ère des prêtres ne sera plus — celle des chrétiens et des philosophes lui succédera et la torche de la superstition sera à jamais éteinte... [125]. » Mais pour cela, il faut que les hommes soient placés, comme l'avait enseigné l'auteur de *Political Justice*, dans les conditions requises; car l'individu — et c'est là le troisième point où l'influence de Godwin marqua profondément le jeune Coleridge — est déterminé par les circonstances. Le mal en tant que tel et la responsabilité morale entière existent rarement; il suffira d'organiser rationnel-

[117] Cf. *supra* : Deuxième Partie, chapitre I, note 165.

[118] Lowes, 105-106 et 488.

[119] NB, 93 et n.; *Watchman*, 9 mars 1796 (II, 48).

[120] Citation grecque empruntée à l'*Hippolyte* d'Euripide, vers 1003 (NB, III et n.).

[121] Citation empruntée à *Of Reformation* (NB, 110 et n.).

[122] NB, 107, 108, 106; il s'agit à nouveau de trois citations de *Of Reformation*.

[123] CL, I, 85-86.

[124] Lettre à Godwin du 23 juin 1801; CL, II, 735. Voir le jugement sévère porté sur l'ambition de Mackintosh dans NB, 947.

[125] Note dans *On the Present War*, EOT, I, 46. Dans *Coleridge, Critic of Society*, Oxford, 1959, J. Colmer cite le passage et donne le passage correspondant des *Reflections on the Revolution in France* (Everyman, p. 73).

lement la société pour résoudre les graves problèmes d'antan; nécessitarisme, associationnisme et optimisme se rejoignaient; Hartley, Godwin et le déisme étaient réconciliés; et Coleridge de s'écrier victorieusement à maintes reprises de 1794 à 1796 : « Je suis nécessarien et par conséquent optimiste[126] ! » Dans la première des conférences de Bristol, donnée en janvier 1795 et publiée immédiatement, il était dit que les hommes de bonne volonté pouvaient attendre « d'un cœur joyeux cet âge glorieux où la justice aurait établi la fraternité universelle de l'amour[127] », et dans la troisième l'auteur, une fois de plus, attaquait violemment les méthodes de répression de l'époque au nom du déterminisme psychologique :

> « Nous ne pouvons qu'admirer les vues sages et profondes de nos ministres qui, ayant conduit au vice le malheureux en le faisant mourir de faim, l'expédient jusqu'aux rivages désolés de Nouvelle Hollande pour le faire mourir de faim à nouveau et cette fois le ramener à la vertu[128]. »

Religious Musings nous présente le pauvre hère qui, « élevé dans les ténèbres, affolé par le besoin », se met à rôder en quête d'une proie et lève « une main dénaturée pour accomplir le crime », ainsi que la prostituée, victime elle aussi, condamnée à connaître « des nuits souillées et des jours de blasphèmes[129] ».

Allant plus loin, le poète s'efforce de démontrer que du mal peut naître le bien; retraçant, dans *Religious Musings* encore, les grandes étapes de l'histoire de l'humanité et, après avoir rappelé que de l'activité des hommes jaillit la propriété, d'où découlèrent le vice et la vertu, il ajoute que les arts de l'invention « désensualisèrent l'esprit » :

> « ... *Ainsi apparurent tous les terribles fléaux*
> *Qui affligent et désolent notre vie mortelle,*
> *Causant d'immenses ravages ! chacun d'eux pourtant*
> [*était la source directe*
> *D'un bien plus grand encore. Les cruelles obligations*
> [*qu'ils imposaient,*
> *Sans cesse aiguillonnant l'esprit de l'homme vers l'action,*
> *Donnèrent pour Maître à la Terre cet être doué de raison...*

[126] Il écrit tantôt « *necessitarian* », tantôt « *necessarian* ». Voir notamment CL, I 137 (« I am a compleat Necessitarian... »), 145, 205 (lettre à Thelwall d'avril 1796 : « A Necessitarian, I cannot possibly disesteem a man for his religious or antireligious Opinions — and as an Optimist, I feel diminished concern »). Cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre I, note 62, et 213 (« Guilt is out of the Question — I am a Necessarian and of course deny the possibility of it »).

[127] *A Moral and Political Lecture;* EOT, I, 17.

[128] *On the Present War,* EOT, I, 48.

[129] Vers 278-283; PW, I, 119.

Ainsi de l'Avarice, du Luxe et de la Guerre
Naquit la Science divine, et de la Science la Liberté [130]. »

Mais cette vision de l'humanité en progrès, pour rationaliste et déterministe qu'elle soit, reste fondamentalement différente de celle de Godwin, car elle est profondément religieuse et fait une part très grande à la sensibilité.

Godwin faisait profession d'athéisme et Coleridge, dès le début, s'opposa radicalement à lui sur ce point comme il s'opposait à Thomas Holcroft ou à Thelwall [131]; non seulement « le doux Galiléen » joue un rôle considérable dans la régénération de l'humanité, mais il y a transformation, par la vertu du christianisme, des passions basses du cœur de l'homme en sentiments élevés [132]. L'ère bienheureuse qui s'annonce sera celle « des philosophes et des chrétiens [133] » et le millénaire, tel qu'il est décrit dans *Religious Musings*, est à la fois une vision utopique godwinienne et une vision mystique inspirée de l'Apocalypse. Les Savants, les Philosophes, les Bardes « répandus en cercles concentriques » soulèveront d'une voix de tonnerre

« *... les foules innombrables*
Qui peinent, gémissent, saignent, affamées et aveugles [134]. »

Sur les ruines de la tyrannie et de la superstition, dans la justice politique, fruit de la tempête que vient de lancer la Révolution française [135], s'édifiera une société fondée sur l'intelligence, susceptible de faire connaître à l'homme tout le bonheur dont sa nature est capable [136]. Mais la tempête qui se lève et qui va renverser

[130] Vers 208-225; PW, I, 117.

[131] Cf. lettre à Southey du 17 décembre 1794 : « There is a fierceness and *dogmatism* of conversation in Holcroft... He talks incessantly of Metaphysics, of which he appears to me to *know nothing* — to have *read nothing*. He is ignorant as a Scholar — and neglectful of the smaller Humanities as a Man — Compare him with Porson ! My God ! to hear Porson *crush* Godwin, Holcroft, etc. — They absolutely tremble before him ! » (CL, I, 138). Richard Porson, l'éminent helléniste de Cambridge, était également théologien.

[132] Voir notamment *Religious Musings*, vers 28-44, 68-78 (« *fear* » se convertit en « *dreadless awe* ») et 88-93 :

« *Thus from the Elect, regenerate through Faith,*
Pass the dark Passions and what thirsty cares
Drink up the spirit and the dim regards
Self-centre. Lo they vanish ! or acquire
New names, new features — by supernal grace
Enrobed with Light and naturalised in Heaven. »

(PW, I, 112-113).

[133] Cf. *supra*, note 125.

[134] *Religious Musings*, vers 225-259 (PW, I, 117-118).

[135] *Ibid.*, vers 315 : « Even now the storm begins... », avec une note dans *Poems*, 1796 : « The French Revolution ».

[136] Note au vers 359 de *Religious Musings*, dans *Poems*, 1797 : « The Millenium ... in which I suppose that Man will continue to enjoy the highest glory of which his human nature is capable... » (PW I, 122).

prêtres et tyrans est également le cataclysme décrit aux chapitres VI et VII de l'Apocalypse auxquels plusieurs notes de l'auteur renvoient expressément [137], si bien que l'on ne sait trop si l'ère bienheureuse décrite sera atteinte sur terre ou à la fin des temps, lorsque les morts ressusciteront [138].

Cette fusion du déterminisme et de la confiance mystique en l'avènement du royaume de Dieu, cette union étroite — et en apparence contre nature — entre les préoccupations scientifiques de l'heure et l'optimisme né de la foi en un Dieu bon et rédempteur, si caractéristique de la pensée de Coleridge de 1794 à 1796 [139], était le trait essentiel du mouvement philosophique et religieux connu sous le nom d'unitarisme. Ainsi appelés parce qu'ils refusaient d'accepter la division de l'être divin en trois personnes — ils considéraient cette distinction comme relevant de la superstition et de l'idolâtrie — les unitariens étaient démocrates en politique, dissidents en religion, rationalistes et déterministes en philosophie. S'intéressant aux découvertes scientifiques, souvent savants eux-mêmes, les unitariens penchaient pour une interprétation mécaniste de l'univers; il leur était difficile d'admettre l'intervention divine dans les affaires du monde et ils rejetaient en conséquence

[137] Note, vers 304 : « See the sixth chapter of the Revelation of St John the Divine. — And I looked and beheld a pale horse; and his name that sat on him was Death... And when he had opened the fifth seal, I saw under the altars... And I beheld when he had opened the sixth seal, the stars of Heaven fell unto the Earth... And the kings of the earth, and the great men, and the rich men and the chief captains etc. » (*Poems*, 1796, p. 174-175; PW, I, 120). Note, vers 323 : « And there came one of the seven Angels which had the seven vials, and talked with me, saying unto me, come hither ! I will show unto thee the judgment of the great Whore, that sitteth upon many waters : with whom the kings of the earth have committed fornication, etc. » (*Poems*, 1796, p. 175; PW, I, 121).

[138] Cf. *Ibid.*, vers 359-365, et la note : « I suppose that this period will be followed by the passing away of this Earth and by our entering the state of pure intellect; when all Creation shall rest from its labours » (PW, I, 122). L'Apocalypse sera utilisée à nouveau dans la vision de Jeanne d'Arc (*Destiny of Nations*, vers 321-338; PW, I, 142 et note 1). D'autres citations, empruntées au Vieux Testament, se trouvent dans le *Gutch Notebook* (NB, 133, 175).

[139] Il écrit à Southey le 29 décembre 1794 : « I would ardently that you were a Necessitarian — and (believing in an all-loving Omnipotence) an Optimist » (CL, I, 145) et ajoute un peu plus loin, à propos de Lamb, dont la sœur venait d'être « dangereusement malade » : « he bore it with apparent equanimity, as beseemed him who like me is a Unitarian Christian and an Advocate for the Automatism of Man » (*ibid.*, p. 147). En 1796, il note dans le *Gutch Notebook* l'étrange projet suivant : « Millenium, an History of, as brought about by progression in natural philosophy — particularly, meteorology or science of airs and winds. Quaere — might not a Commentary on the Revelations be written from late philosophical discoveries ? » (NB, 133).

la prière de demande [140]; l'ensemble de la doctrine avait d'étroits rapports avec la psychologie associationniste de Hartley.

L'une des figures marquantes du mouvement était Joseph Priestley, à la fois chimiste et ministre presbytérien, auteur de *The History and Present State of Electricity*, 1767, mais aussi d'un *Essay on the First Principles of Government*, 1768, dans lequel il est dit que le bonheur du plus grand nombre doit être le premier but poursuivi, président du comité de Birmingham de la *London Corresponding Society* et obligé en 1794 de s'exiler en Amérique en raison de ses opinions politiques avancées. Il devint très tôt le héros de Lamb, de Coleridge et de leurs amis. Lamb probablement gagné très jeune aux vues unitariennes sous l'influence de sa « Tante Hetty » écrit en mai 1796 :

> « Coleridge, en lisant vos Religious Musings, j'ai éprouvé un bref sentiment de supériorité : j'ai vu Priestley. J'aime voir son nom reproduit dans vos écrits. Je l'aime et le vénère presque d'un amour impie. Ses *Sermons* vous charmeront, si vous ne les avez jamais lus [141]. »

Et en octobre de la même année, après le terrible drame familial, il répond à la lettre de consolation que lui avait adressée son ami en ces termes : « Que disent de plus ces hommes qui prétendent exalter l'homme Jésus-Christ au rang de la deuxième personne d'une Trinité inconnue ? Ces hommes que ni vous ni moi n'avons scrupule à appeler idolâtres... [142]. »

Dans le sonnet consacré à Priestley en décembre 1794 comme dans le passage de *Religious Musings* auquel Lamb fait allusion [143], Coleridge se contente de souligner, en termes très généraux, l'attitude non-conformiste en matière de religion et de politique du « saint et sage patriote ». Il avait emprunté à la *Bristol Library* du 27 mars au 14 avril 1795 l'important ouvrage où Priestley

[140] Dans la lettre à Lamb citée plus haut (CL, I, 147), Coleridge adresse à son ami un fragment poétique où il est dit :

> « *He knows (the Spirit that in secret sees,*
> *Of whose omniscient and all-spreading Love*
> *Aught to implore were impotence of mind)*

(PW, I, 79).

Plus tard, en 1796, écrivant au Rev. John Edwards, ministre unitarien, il s'excuse de lui demander de prier pour lui : « Dear Edwards ! I know you do not altogether approve of direct Petitions to Deity — but in case there *should* be any efficacy in them, out of pity to the Guts of others pray for the Brains of your Friend » (CL, I, 192).

[141] Lamb, V, 11. Lamb, comme le note E.V. Lucas (*ibid.*, p. 13), avait probablement vu le grand homme à Gravel Pit Chapel où Priestley prêcha de 1792 à 1794.

[142] Lettre du 24 octobre 1796; Lamb, V, 49.

[143] *Sonnets on Eminent Characters Priestley;* PW, I, 81. *Religious Musings*, vers 371-376; PW, I, 123.

s'efforce de retracer les déformations successives subies par la doctrine chrétienne primitive [144]. Dès cette époque-là aussi, il avait lu l'*Opticks,* où il avait trouvé les remarques sur la flamme des bougies identifiées par Lowes [145]; il avait très probablement lu les *Discourses on the Evidence of Revealed Religion* et peut-être certains des *Sermons* que Lamb lui conseille de lire [146]; et très certainement il connaisssait *Matter and Spirit,* où Priestley pousse le déterminisme scientifique si loin qu'il prétend abandonner la notion d'âme tout en conservant l'essentiel du christianisme [147]; certains passages de *Religious Musings,* s'appuyant sur la théorie associationniste des vibrations, comme certaines allusions des lettres de l'époque, soulignent la « corporalité de la pensée [148] ».

C'est certainement à Cambridge qu'il faut faire remonter les premiers contacts avec les milieux unitariens. Frend était non seulement un homme aux idées politiques avancées, il était socinien en matière de religion et malgré les sévères dispositions du *Blasphemy Act,* n'avait pas hésité à écrire en 1789 :

> « Quotidiennement et ouvertement je nie la divinité de notre Seigneur Jésus-Christ... Car je considère Jésus comme un homme en tous points semblable à moi-même, à la seule exception du péché, mais je crois fermement qu'il était le messager et le serviteur choisi par Jéhovah, son père et notre père, son Dieu et notre Dieu... Je nie la personne du Saint-Esprit; ... ce que vous adorez sous ce nom est une non-entité, un être idéal, un fantôme né de votre imagination... [149]. »

Il est peu probable que Coleridge se soit livré à ce moment-là, comme il le dit, « à une étude vaste et approfondie du sujet »

[144] *An History of the Corruptions of Christianity,* 2 vols, Birmingham, 1782. Voir Appendice I, 44.

[145] *Opticks, The History and Present State of Discoveries Relating to Vision, Light and Colours,* Londres, 1772; NB, 13, 14 et note; Lowes, 13, 39.

[146] C'est ce que semble indiquer une note du *Gutch* empruntée à un compte rendu des *Discourses* paru dans la *Critical Review* (janvier 1795; XIII, 85). Il est possible, comme le suggère K. Coburn, que Coleridge ait été lui-même l'auteur du compte rendu (NB, 50 et n.), comme de deux autres comptes rendus des *Sermons* parus en février; une lettre au père de Charles Lloyd (CL, I, 263) fait allusion à des « engagements » contractés auprès de la *Critical Review.*

[147] Cf. NB, 64 et n.; Lowes, 604-s. Dans la préface de *Matter and Spirit* (deuxième édition, 1882, p. xxx), Priestley déclarait : « On the whole, the state of things is now such that it appears to me absolutely necessary to abandon the notion of a *soul,* if we would retain Christianity at all ».

[148] Voir notamment CL, I, 137 (lettre du 11 décembre 1794 à Southey) : « ... I go farther than Hartley and believe the corporeality of thought — namely that it is motion. »

[149] *An Account of Some Late Proceedings of the « Society for Promoting Christian Knowledge »,* Londres, 1789; cité par H. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry,* III, 268.

ou qu'il ait jamais été, même au départ, « un incroyant [150] »; d'ailleurs, soit par prudence, soit par scrupule intellectuel, il se garde bien de jamais prendre une position aussi affirmée que celle de Frend dans le passage précité; très influençable, vite séduit par une forme de pensée qui avait l'attrait de la nouveauté, il s'était rallié à un mouvement qui avait dans l'ensemble l'adhésion des jeunes libéraux de Cambridge, souvent disciples de Locke, assez attirés par le déisme, mais gardant au fond d'eux-mêmes une forte empreinte protestante, voire puritaine. Plus tard, en septembre 1794, il entre en rapport avec les milieux unitariens de Londres, prend contact avec George Dyer qui vient de publier *Complaints of the Poor People of England* et qui lui déclare qu'en Amérique Priestley, qu'il connaît bien, viendra certainement rejoindre la communauté pantisocratique [151]. Une fois revenu à Bristol, il rejoint tout naturellement le groupe des libéraux unitariens et se prend d'amitié en particulier pour John Prior Estlin, ministre unitarien, dont on voit se dessiner la silhouette très attachante à travers les lettres de l'époque [152].

Au centre de la difficile réconciliation entre les lumières de la philosophie nouvelle et les exigences de la foi chrétienne traditionnelle se trouvait évidemment le problème du mal et de ses origines; William Paley, théologien et précurseur de l'utilitarisme, avait tenté de le résoudre en montrant que Dieu ne pouvait vouloir que le plus grand bien de tous et que le péché apparaissait lorsque l'individu refusait de s'intégrer dans ce dessein général; Coleridge, en 1795, déclarait que les « *Horae Paulinae* » de Paley était « le raisonnement le plus décisif auquel on soit jamais arrivé sur un sujet de théologie [153] » et il avait eu un moment l'intention d'écrire un commentaire sur les *Evidences of Christianity* [154].

Priestley, dans *Matter and Spirit* [155] en particulier, avait soutenu que « l'origine et l'existence du mal ne peuvent s'expliquer que dans l'hypothèse où, à un dernier stade, il servirait au bien, conséquence découlant plus directement de la doctrine de la néces-

[150] Lettre à Thelwall d'avril 1796; CL, I, 205.

[151] Lettre à Southey du 1er septembre 1794; CL, I, 97-98. Priestley avait quitté l'Angleterre en avril 1794 à la suite des violentes manifestations dirigées contre lui et dans ses écrits avait recommandé l'établissement d'une communauté de ce genre.

[152] Voir notamment CL, I, 162, 178, 189 et 222, 232, 292.

[153] Dans les Theological Lectures de 1795; passage cité par K. Coburn dans NB, 161-*e* note.

[154] Charles Lamb lui écrit le 27 mai 1796 : « I wish you success in all your undertakings and am glad to hear you are employed about the Evidences of Religion. There is need of multiplying such books an hundred fold in this philosophical age, to prevent converts to Atheism... » (Lamb, V, page 1); les *Evidences* avaient été empruntées à la *Bristol Library* du 1er au 11 juin 1795 (Appendice I, Bristol Borrowings, 58).

[155] Deuxième édition, 1782, p. 178.

sité que de toute autre ». Ainsi, non seulement le déterminisme supprimait la responsabilité de l'individu, en particulier celle du pauvre hère enfermé dans les prisons de l'époque, mais il réconciliait, à un échelon supérieur, le bien et le mal; et cette réconciliation Coleridge devait précisément la retrouver, à partir de 1796, abordée sous un tout autre angle il est vrai, chez Jacob Boehme et Swedenborg; en fait, comme le remarque H.W. Piper dans un récent article [156], il ne lui était plus possible à cette date d'accepter la Révolution française, ses excès à l'intérieur, ses conquêtes à l'extérieur, sinon comme un stade transitoire, un mal nécessaire devant finalement conduire au bien; et il est probable que l'idée de voir en elle le début des cataclysmes menant au millénaire annoncé par l'ange de l'Apocalypse avait été empruntée à Priestley [157].

En fait, Priestley était un visionnaire, regardant les pratiques courantes de la religion populaire comme « un système prévu pour la masse de l'humanité moyenne » et destiné à être graduellement remplacé par « les sentiments plus élevés du pur nécessitarisme [158] ». Ses connaissances scientifiques étaient réelles; mais pratiquement son but, secret ou avoué, était de les utiliser comme des armes dans la controverse religieuse et philosophique. Coleridge l'avait bien vu et, comme il le confesse ingénument à Estlin en janvier 1798, il espérait faire de même [159]; c'est sans aucun doute ce double aspect de l'unitarisme, doctrine rationaliste et scientifique d'une part, mystique d'autre part, qui l'avait séduit; sa curiosité en matière de science, son tour d'esprit spéculatif et volontiers mystique trouvaient là l'un et l'autre un aliment de choix; sans doute la méditation théologique eut-elle également sa part, comme il devait le dire plus tard [160], mais ce ne fut pas une part prépondérante; sa position à l'égard de la Trinité resta long-

[156] « Pantheistic Sources of Coleridge's Early Poetry », JHI, janvier 1959, p. 55-57. L'auteur cite en particulier les vers 224-227 de *Religious Musings*, où il est dit que la science naquit de l'avarice, du luxe et de la guerre; il voit là également une influence de Rousseau.

[157] C'est du moins ce que suggère, non sans raisons à notre avis, H.W. Piper dans l'article précité, qui renvoie le lecteur à l'ouvrage de Priestley, *The Present State of Europe Compared with the Ancient Prophecies*, 1794.

[158] *A Free Discussion of the Doctrine of Materialism and Philosophical Necessity*, Londres, 1778, p. 298.

[159] « I regard every experiment that Priestley made in Chemistry as giving *wings* to his more sublime theological works » (GL, I, 372). La remarque est d'autant plus significative qu'elle date d'une époque où Coleridge ne croyait plus au déterminisme.

[160] Quelques semaines avant sa mort, il devait en effet déclarer : « ... at that time I had a strong sense of the repugnancy of the doctrine of vicarious atonement to the moral being and I thought nothing could counterbalance that. » What care I, I said, for the Platonisms of John, or the Rabbinisms of Paul ? — My conscience revolts ! « That was the ground of my Unitarianism » (23 juin 1834; II, 330).

temps incertaine et contradictoire, comme le montre bien le compte rendu rétrospectif qu'il donne de cette période de sa vie dans *Biographia Literaria* :

> « Car j'étais à ce moment-là et demeurai longtemps ensuite, bien que trinitaire en philosophie (c'est-à-dire ad norman Platonis), unitarien zélé en religion; plus exactement, j'étais *psilanthrope*, un de ceux qui croient que notre Seigneur était réellement fils de Joseph... [161]. »

On songe immédiatement à la trinité platonicienne du bien, du beau et du vrai qui serait ainsi opposée à la Trinité du christianisme orthodoxe; et c'est l'interprétation qu'a adoptée H.B. Fairchild en se fondant sur un fragment poétique malheureusement non daté :

> « *Where'er I find the Good, the True, the Fair,*
> *I ask no names — God's spirit dwelleth there !*
> *The unconfounded, undivided Three,*
> *Each for itself, and all in each, to see*
> *In man and Nature, is philosophy* [162]. »

Or il semble bien qu'il s'agisse d'une toute autre trinité platonicienne, celle du Nous (ou Logos, ou Verbe), de l'Un, et de l'Amour, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir, et qui correspond bien à la Trinité chrétienne, car un autre passage de *Biographia Literaria* apporte les précisions suivantes :

> « A ces principes j'adhérais *philosophiquement*, alors qu'en matière de religion révélée, je restais un unitarien zélé. Je considérais l'*idée* de la Trinité comme une belle déduction scolastique née de l'être de Dieu conçu comme intelligence créatrice; et estimais en conséquence qu'elle avait droit au rang de doctrine *ésotérique* de la religion naturelle. Mais n'apercevant en elle aucune application pratique en morale, je lui refusais la possibilité de sortir des écoles de philosophie. Admettre le Logos *hypostasié* (c'est-à-dire ni simple attribut, ni personnification) ne suffit nullement à faire disparaître mes doutes concernant l'incarnation et la rédemption par la croix... [163]. »

Et l'auteur ajoute, ce qui montre bien le rôle joué chez lui non pas par les préoccupations théologiques, mais par une certaine attitude rationaliste face aux mystères de la religion :

[161] BL, I, 114.

[162] JDC, 469; PW, II, 1011; Fairchild, *op cit.*, III, 273.

[163] BL, I, 136. J. Beer, qui cite ce passage, pour souligner l'importance chez Coleridge de la tradition ésotérique, pense lui aussi que la Trinité « ad norman Platonis » n'est pas ici celle du bien, du beau et du vrai (Beer, p. 79-80). En fait, par tempérament, parce quil avait confiance en l'homme et parce qu'il avait besoin de façon très concrète d'espoir et de joie dans sa vie, Coleridge mit toujours l'accent plutôt sur la résurrection que sur la crucifixion (cf. Fairchild, *op. cit.*, III, 274).

> « ... je ne pouvais réconcilier tout cela [l'incarnation et la rédemption] *en raison* avec l'impassibilité de l'Etre Divin ni en mon sens moral intérieur avec la distinction sacrée entre les choses et les personnes, l'acquittement d'une dette par un intermédiaire et l'expiation d'une faute par un intermédiaire [164]. »

C'est là que semble avoir été l'essentiel de ce qui fit de Coleridge pour un temps un unitarien; conscient, certes, du mystère qui entoure l'homme de toutes parts dans l'univers, conscient des limites de l'intelligence humaine face à une intelligence qui serait infinie et parfaite, il se révoltait toutefois « en raison » contre le mystère enseigné et imposé par l'église officielle, le mystère des prélats portant la mitre, qui n'était souvent qu'un « athéisme mitré [165] ». Tel est le sens de l'énigmatique note suivante du *Gutch Notebook* sur laquelle, avec sa prudence habituelle, K. Coburn fait la lumière :

> « Horsley — Νὴ τὸν Δί' ἔγωγ' ὄνος ὢν μυστήρια.
> Ἀτὰρ οὐ κατέξω ταῦτα τὸν πλείω χρόνον.
> Arist. βάτραι [166]. »

Le sens de la citation, empruntée aux *Grenouilles* d'Aristophane est : « Par Zeus, et moi je suis un âne qui célèbre les mystères. Mais je ne garderai pas tout ceci plus longtemps. » Théologien irascible et autoritaire, l'évêque Samuel Horsley s'était attaqué à maintes reprises aux dissidents, aux unitariens et aux partisans des idées nouvelles sociales et politiques; c'est le mystère prêché et défendu par les hommes de son espèce contre lequel s'élève violemment Coleridge. Plus tard, revenu à des vues plus orthodoxes, il rétablira l'unité entre le mystère de l'univers et les mystères enseignés par l'église, qu'il considérera dans la seconde moitié de sa vie comme les tentatives faites par l'homme pour rendre compte de ce qu'il ne peut comprendre; mais l'évolution sera lente et longue; il écrit à Estlin le 26 juillet 1802 :

> « J'ai l'intention de faire un compte rendu de la controverse entre Horsley et Priestley — vous y trouverez ma *Confessio Fidei*. qui en ce qui concerne la Doctrine de la Trinité est un Unitarisme *négatif* — un *non liquet* en ce qui concerne la nature et l'être du Christ — mais une condamnation des Trinitaires qui prétendent savoir plus qu'il n'est écrit [167] »,

[164] BL, I, 137.

[165] *Religious Musings*, vers 334; cf. *supra*, note 115.

[166] *Gutch*, fo. 6 verso (approximativement 1795); NB, 53 et note. *Les Grenouilles*, vers 159-160; la traduction est celle de la Collection Guillaume Budé. Paris, 1928.

[167] CL, II, 821; Priestley avait publié : *Defences of Unitarianism for the Years 1788 and 1789, Containing Letters to Dr. Horsley*. Londres, 1790 (note de E.L. Griggs, *ibid.*).

et plus tard encore, le 5 décembre 1803, il écrit à son vieil ami de Bristol, Matthew Coates :

> « ... vous avez été le premier que j'aie entendu distinctement énoncer cet article de ma Foi qui me tient le plus à cœur, qui est la source pure de tout mon réconfort, de tous mes sentiments moraux et religieux, je veux dire l'impersonnalité absolue de la Divinité. La Foule des hommes me jugerait athée; hélas ! je sais que ce sont des idolâtres [168]. »

Cette attitude essentiellement dissidente, voire puritaine, est un élément important de la révolte intellectuelle des années 1794-1796; nous savons qu'il se refusait à admettre une « quelconque magie aux cérémonies » et sacrements de l'église [169], qu'il attendit longtemps avant de consentir à faire baptiser ses enfants [170] et que c'est sans enthousiasme qu'il envisagea un moment de devenir ministre unitarien [171]; mais une telle attitude n'est pas sans comporter une réaction de la sensibilité qui veut sauvegarder le sentiment religieux dans toute sa pureté, l'innocence première de l'individu [172] et défendre les faibles contre la brutalité des puissants.

3. Réactions affectives et philosophie du sentiment.

Il existe chez Coleridge un authentique émoi de la sensibilité devant la souffrance et la profanation de l'innocence, émoi qui bien souvent précède la révolte de la raison, qui est le principe initial et moteur des premières démarches du raisonnement comme des échafaudages intellectuels qui suivent. Cet aspect du tempérament se révèle très tôt dans l'enthousiasme manifesté à *Christ's Hospital* pour la mélancolie rêveuse des sonnets de William Lisle Bowles

[168] CL, II, 1022.

[169] CL, I, 213.

[170] En novembre 1803, cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre I, note 66. Le 22 septembre 1800, il écrit encore à Godwin : « I look at my doted-on Hartley — he moves, he lives, he finds impulses from within & from without — he is the darling of the Sun and of the Breeze ! Nature seems to bless him as a thing of her own !... Solemn Looks and solemn Words have been hitherto connected in his mind with great and magnificent objects only — with lighting, with thunder, with the waterfall blazing in the Sunset — then I say, Shall I suffer the Toad of Priesthood to spurt out his foul juice in this Babe's Face ? » (CL, I, 625).

[171] « I suppose that at last I must become a Unitarian minister as a less evil than Starvation — for I get nothing by literature... » (lettre à Thelwall du 14 octobre 1797; CL, I, 349). Pour les objections qu'il faisait à l'exercice d'un ministère religieux, voir CL, I, 365.

[172] Il lui déplaisait de penser qu'au moment du baptême « la grosse patte d'un pasteur » se poserait sur le front pur et le visage jusque-là sans nuages de son fils Hartley (lettre à Godwin du 22 septembre 1800 citée plus haut; CL, I, 625).

que lui avait fait connaître son mentor, Thomas Middleton, et qui avait le mérite, nous dit-il, d'être un auteur jeune, contemporain et non pas un classique imposé par la tradition scolaire [173]. Il est difficile de nos jours de comprendre cette admiration pour une poésie mièvre qui nous paraît plate et sans originalité véritable; mais même après les pré-romantiques Bowles faisait figure de rebelle et de novateur dans son effort pour rejeter tout artifice. Dans un sonnet publié dans le *Morning Chronicle* du 26 décembre 1794, Coleridge déclare que Bowles sut éveiller en lui : « imagination, amour et sympathie [174] » ; ses premiers poèmes reproduisent souvent le ton charitable et moralisateur de l'auteur qu'il admirait [175] et n'hésitait pas à défendre contre les railleries des rationalistes comme Holcroft ou Godwin [176].

Dès le début, les divergences avec Godwin furent profondes sur ce point; Coleridge refuse d'admettre que la psychologie de l'homme soit tout entière dominée par la seule intelligence; il le nie en fait et en droit, c'est-à-dire qu'il ne souhaite pas voir supprimer tout ce qui est élan du cœur, impulsion, instinct spontanés. Il n'est pas suffisant d'adhérer à la vérité par une voie abstraite, pense-t-il, il faut que l'être tout entier la fasse sienne et la vive :

> « ... Il n'est pas suffisant de l'avoir avalée; il faut que le cœur se nourrisse de la vérité, comme l'insecte de la feuille, jusqu'à ce qu'il soit teinté de sa couleur et révèle la nourriture absorbée en ses fibres les plus menues [177]. »

[173] BL, I, 7-9. Coleridge fit une quarantaine de transcriptions manuscrites des poèmes destinées à ses amis. Il s'agissait de la deuxième édition : *Sonnets, written chiefly on picturesque spots during a tour,* Bath, 1789. Coleridge ne devait rencontrer le poète qu'assez tard (Hanson, 212, 469; CL, I, 294) et peu à peu revenir sur son admiration, avant de se brouiller définitivement avec lui en 1816.

[174] PW, I, 84, et n. 2, où E.H. Coleridge donne la note qui précédait le sonnet dans le *M. Chronicle;* Bowles y est loué pour son « *exquisite delicacy of painting* », sa « *tender simplicity* » et son « *manly pathos* ».

[175] Voir notamment *Pity* (PW, I, 93). On pourrait comparer également le sonnet de Bowles : *To the Itchin* à *To the River Otter* (PW, I, 48).

[176] Cf. lettre à Southey du 17 décembre 1794 : « He [Holcroft] absolutely infests you with *Atheism* ... As to his taste in Poetry — he thinks lightly or rather contemptuously of Bowles' Sonnets the language flat & prosaic and inharmonious — & the sentiments fit only for Girls ! ... Come — come — Mr Holcroft — as much unintelligible Metaphysics and as much bad Criticism as you please — but no *Blasphemy* against the divinity of a Bowles » (CL, I, 139).

[177] Lettre à Southey du 21 octobre 1794; CL, I, 115. Dans une lettre du 13 juillet au même correspondant, il défendait l'amitié individuelle que proscrivait Godwin au nom de l'intérêt général : « The ardour of private Attachments makes Philanthropy a necessary *habit* of the Soul. I love my *Friend* — such as *he* is, all mankind are or might be. The deduction is evident » (CL, I, 86).

A cet égard Coleridge fut toujours beaucoup plus près de Wordsworth que de Godwin; comme lui, on le voit s'intéresser aux humbles, aux déshérités, aux hommes simples des campagnes; rien n'est plus éloigné de son idéal que celui d'un sage sans passions qui était celui de *Political Justice*. Bien qu'il s'en défende parfois, soucieux de rester fidèle à un rationalisme auquel il prétend adhérer [178], il ne peut s'empêcher, devant la misère et la souffrance, d'exprimer l'émoi d'une frémissante sensibilité. Dans *To a Young Ass*, il ne craint pas d'aller très loin dans cette voie et de s'apitoyer sans remords sur le sort de l'ânon victime des contradictions d'un monde où certains n'ont pas assez et où d'autres ont trop :

> « *Pauvre enfant d'une race opprimée !*
> *J'aime la patience résignée inscrite sur ton visage*
> *Et souvent avec douceur, je te donne du pain,*
> *Je tapote ta robe râpée et caresse ta tête...* [179]. »

Conscient de friser le ridicule, il n'hésite pas à braver les rieurs :

> « *Pauvre ânon ! ton maître aurait dû apprendre*
> *A montrer quelque pitié — si bien enseignée par la*
> [*Communauté dans le malheur !*
>
> *... Pauvre innocent, abandonné, méprisé !*
> *Je te salue comme un frère — sans craindre le mépris*
> [*de l'imbécile* [180] ! »

Visitant la maison de John Kyrle en juillet 1794, il consacre à « l'homme de Ross » un fragment poétique où il met l'accent sur la charité, la bonté du cœur de ce bienfaiteur des humbles plutôt que sur ses vues philanthropiques [181]. Maints passages de *Religious Musings* soulignent, avec quelque grandiloquence il est vrai, la détresse de l'orphelin, de la prostituée, de la vieille femme abandonnée [182] et les mêmes accents se retrouvent dans le poème *Fire, Famine and Slaughter*, publié dans le *Morning Post* en janvier 1798, mais très probablement composé en 1796 [183]. Les carnets offrent nombre de notes brèves du genre de celle-ci :

[178] Il y a tout un développement sur « *bastard sensibility* » dans le *Watchman* du 25 mars 1796 (IV, 108-109); EOT, I, 150-151.

[179] Vers 1-4; PW, I, 74. Cet aspect du poème est bien souligné par Fairchild, *op. cit.*, III, 272.

[180] *Ibid.*, vers 19-20 et 25-26.

[181] « *Friend to the friendless, to the sick Man Health*
With gen'rous joy he viewed his modest wealth.
He heard the Widow's heav'n-breathed prayer of Praise... »
(vers 5-7; PW, I, 57; CL, I, 87).

[182] Notamment vers 276-290; PW, I, 119.

[183] PW, I, 237.

« Beggars, & child at ½ past 1 in a rainy morning in quite a solitary Street — Jan. 18 184. »

Et une lettre indignée à Southey de juillet 1794 rappelle, à une époque où Coleridge ne connaissait pas Wordsworth, le fameux passage du *Prelude* où le poète raconte sa conversion aux idées de la Révolution française :

« C'est un crime, Southey ! pour une petite fille à moitié mourant de faim, un bébé souffreteux dans les bras, de passer la tête par la fenêtre d'une auberge. « Je vous prie, donnez-moi un morceau de pain ! » lance-t-elle aux dîneurs attablés devant gigot d'agneau, petits pois, salade — Pourquoi ? Parce qu'il y a là *impertinence* et *indiscrétion !* — Je suis un Gentilhomme ! — et pourquoi la voix de la Misère viendrait-elle m'importuner les oreilles de ses vociférations [185] ? »

Et en 1803, il note les conditions difficiles de la vie des femmes qui au Pays des Lacs filent et bobinent la laine à domicile pour un salaire misérable, travaillant sans arrêt de sept heures du matin à neuf heures du soir [186].

La même révolte apparaît face à ce qui fut la honte de l'Angleterre au dix-huitième siècle, le commerce des esclaves noirs d'Afrique, transportés et vendus en Amérique [187]. Sans doute la *Greek*

[184] NB, 633. La sensibilité, en face d'un spectacle de ce genre, devenait aisément effusion poétique, comme dans le cas de la mendiante assise dans le lit du torrent (NB, 1961). Il y a là, toutefois, un trait permanent chez Coleridge; en avril 1818, il prendra résolument parti en faveur de la législation protégeant les enfants employés dans les filatures de coton (CL, IV, 853-855).

[185] CL, I, 83. Wordsworth, accompagné du capitaine Michel-Armand Beaupuy, jeune officier de famille noble, mais devenu soldat de la Révolution, se promenait sur les bords de la Loire, lorsque « ... nous rencontrâmes par hasard une petite fille affamée, marchant avec peine, réglant son pas sur l'allure d'une génisse qu'elle menait par une corde attachée à son bras et qui paissait dans le sentier. L'enfant tricotait de ses mains blêmies, dans un morne isolement. A cette vue mon ami s'écria : « C'est contre *cela* que nous luttons » (*Prelude*, IX, 509-518; traduction de E. Legouis, *La Jeunesse de Wordsworth*, Paris, 1896, p. 215).

Dans le même ordre d'idées on voit Coleridge s'indigner à la pensée qu'au moment de l'arrestation de Horne Tooke des spadassins furent installés dans sa maison où se trouvaient seules et sans défense ses deux filles (CL, I, 225; PW, I, 151).

[186] NB, 1708. K. Coburn rappelle en note que le problème du travail des femmes avait fort occupé Charles et Mary Lamb et que le Dr Thomas Beddoes avait réclamé des améliorations à leur sort, notamment dans *Alexander's Expedition*, 1792.

[187] La question était d'une actualité brûlante à Bristol, qui avait d'étroites relations avec les Antilles et où nombre de marchands avaient été enrichis par le trafic des noirs (cf. J. Latimer, *Annals of Bristol in the Eighteenth Century*, 1893, notamment p. 343 à 380 et 470-480). Depuis la paix de 1713 avec la France, le monopole de la vente des esclaves noirs d'Afrique aux colonies espagnoles d'Amérique était entre les mains de l'Angleterre.

Prize Ode on the Slave Trade, qui valut à son auteur en 1792 la *Browne Gold Medal,* n'est-elle qu'un exercice scolaire, bâti sur des lieux communs exprimés en un grec qui n'est pas parfait [188]; mais il est certain, comme il le devait reconnaître plus tard, que Coleridge participa au grand élan apitoyé qui se saisit de l'opinion publique anglaise lorsqu'elle commença à s'informer et apprit les horreurs de ce honteux trafic, en particulier le sort du malheureux Lee Boo, fils d'un chef noir, arraché à son pays par un capitaine anglais qui le ramena à Londres en 1788, où il ne devait pas tarder à mourir :

> « *A l'heure où l'Etoile du Soir dardait son rayon,*
> *Qui avec mille reflets se posait sur les vagues de la rivière,*
> *Mon âme dans l'ombre pensive du crépuscule*
> *Se lamentait avec la brise, ô Lee Boo, sur ta tombe.*
> *Partout où j'allais, la Pitié était proche,*
> *S'éveillait dans mon cœur, brillait dans mes larmes...* [189]. »

Probablement dès 1796, Coleridge avait lu le terrible ouvrage, horriblement illustré, de J.G. Stedman, *Narrative of a five Years' expedition against the Revolted Negroes of Surinam, in Guiana, on the Wild Coast of South America* [190], où l'on voit les malheureux esclaves rebelles suppliciés et les vautours se repaître de leurs cadavres accrochés aux potences. Aussi, le poète se lance-t-il dans une vive controverse avec Southey, lorsqu'il est question d'emmener en Amérique, pour vivre dans la communauté des pantisocrates, Shadrach Weeks, le serviteur de Miss Tyler, tante de Southey, qui habitait à Bristol la maison de College Green, berceau de la pantisocratie. Southey voudrait que là-bas le digne serviteur, aidé de sa femme Sally, continue à remplir ses devoirs domestiques. Coleridge ne l'entend pas ainsi : « Shad vient avec nous, il est mon frère [191] ! »; il sera traité, que Southey le veuille

Lorsqu'en 1787 un projet de loi fut déposé au Parlement tendant à réglementer les conditions épouvantables de la traversée, l'enquête révéla que 74 000 Noirs étaient déportés chaque année sur des bâtiments anglais (Latimer, p. 476). L'abolition ne devait être votée qu'en 1806, grâce à un ministère whig et non sans résistances.

[188] Le texte intégral fut publié pour la première fois dans JDC, 476. L'idée la plus intéressante est celle des quatre premières strophes, reproduites dans une note au vers 444 de *The Destiny of Nations :* « The Slaves in the West India Islands consider Death as a passport to their native country... » (PW, I, 146-147).

[189] *To a Young Lady,* vers 7-12; CL, I, 117; PW, I, 64.

[190] L'ouvrage fut publié en 1796; Coleridge n'y fait allusion qu'en septembre 1799 dans une lettre à Southey où il lui recommande de le lire, si ce n'est déjà fait. Toutefois, K. Coburn opère un rapprochement indiscutable avec des images où apparaissent des vautours en 1796 (NB, 124; *Religious Musings,* vers 295, PW, I, 120, note; *Ode on the Departing Year,* vers 140, PW, I, 168).

[191] CL, I, 103.

ou non, sur un pied de stricte égalité, même si les fruits de l'éducation pantisocrate ne peuvent apparaître que chez ses enfants, à la seconde génération [192]; ce serait une indifférence criminelle d'accepter « l'introduction de la servitude dans leur société »; il se peut que Shad accepte cette situation, cela ne fait rien à l'affaire : « L'esclave *consentant* est le pire des esclaves — son âme est esclave [193]. »

A Bristol même, s'était constitué en 1789 un comité en faveur de l'abolition [194] où l'on retrouve presque tous les libéraux avec lesquels Coleridge et Southey devaient être plus ou moins liés : entre autres John Pinney, ami de Wordsworth et propriétaire de la maison de Racedown que le poète devait habiter avec sa sœur, James Tobin qui devait devenir l'assistant de Humphry Davy et le Dr Thomas Beddoes. Mais il y avait bien d'autres abolitionnistes; tous les esprits avancés l'étaient, dont Thelwall, bien entendu, auquel Coleridge adresse en novembre 1796 un fragment poétique sur la joie qu'éprouve la Captivité à retrouver la lumière lorsqu'elle sort de prison [195]; et bientôt un autre groupe d'opposants devait se constituer à Liverpool avec ici encore des amis fidèles comme les Crompton et les Currie [196]. Coleridge devait donner à Bristol pendant l'été de 1795 une conférence sur la question et reprendre les arguments qui lui paraissaient fondamentaux dans l'*Essay on the Slave Trade* [197]; la solution selon lui ne devait pas être recherchée dans des mesures législatives, mais dans une campagne morale visant à inciter les hommes de bien à s'abstenir de certains produits de luxe comme le sucre et le rhum qui arrivaient des Antilles chargés des « larmes et du sang » de ceux qui avaient travaillé à les produire; il essaya, sans succès, semble-t-il, de convaincre Thelwall qui refusait de s'abstenir en attendant des méthodes plus coercitives [198]. Il ne cessera, jusqu'à l'abolition en 1806, de s'intéresser à la question et de défendre la dignité de la personne humaine tant au nom de l'humanité qu'au nom de la morale universelle [199].

[192] CL, I, 114.

[193] CL, I, 121-122.

[194] Latimer, *op. cit.*, p. 476.

[195] CL, I, 259.

[196] CL, 608; NB, 747.

[197] EOT, I, 148-151.

[198] Cf. lettre du 13 mai 1797 : « On the subject of using Sugar etc I will write you a long & serious letter — this grieves me more than your atheism. I hope I shall be able by severe & unadorned reasoning to convince you, you are wrong... » (CL, I, 215).

[199] Voir le compte rendu enthousiaste de l'ouvrage de son ami Thomas Clarkson, paru en 1808, *History of the Rise, Progress and Accomplishment of the Abolition of the African Slave-Trade by the British Parliament*, 2 vol dans CL, III, 71-72.

La réaction de la sensibilité, toutefois, ne revêt pas seulement la forme négative de l'indignation et de la pitié. Chez Coleridge, comme chez Southey, comme chez Wordsworth, comme chez tous ceux qui en Angleterre avaient subi l'influence de Shaftesbury et moins directement de Rousseau, on trouve le désir de revenir à un état de nature où dans l'innocence et l'harmonie primitives les besoins affectifs fondamentaux de l'homme seraient pleinement contentés [200].

C'est sans doute Southey qui, parmi les poètes romantiques de la première génération, subit le plus profondément l'influence de Rousseau; il est bien connu que Miss Tyler, sa tante, possédait un exemplaire de la traduction de l'*Emile;* toutefois, il n'est pas prouvé que la bonne vieille demoiselle, à qui avait été confié le garçonnet, ait cherché à mettre en application les principes de Jean-Jacques [201]. Mais à Londres, à la *Vestminster School,* puis à Oxford, il se familiarisa avec la *Nouvelle Héloïse* et les *Discours,* ainsi qu'avec l'*Emile,* comme en témoignent les lettres écrites en 1793 à son ami Bedford [202]. En 1795 il n'hésite pas à se proclamer le disciple du grand Français [203], dont l'influence est particulièrement nette dans le poème dramatique de *Wat Tyler* et dans plusieurs passages de la première édition de *Joan of Arc,* de 1796, supprimés dans les éditions postérieures [204]. Godwin lui aussi partage l'engouement général et déclare dans *Political Justice* que « malgré un continuel mélange d'absurdités et d'erreurs, l'Emile est la fontaine principale de la vérité philosophique [205] ». Quant à Thomas Poole, il affirme n'avoir jamais éprouvé à la lecture de la littérature anglaise de plaisir comparable à celui ressenti en lisant l'*Emile,* et il s'extasie sur la manière dont l'auteur « pense et fait penser [206] ». Lamb enfin avait lu en 1796 les *Confessions*

[200] Sur l'influence, quoique diffuse et limitée, de J.-J. Rousseau en Angleterre à l'époque, on pourra consulter : J. Voisine, *J.-J. Rousseau en Angleterre à l'époque Romantique,* Paris, Didier, 1956, en particulier p. 140 à 241.

[201] Voir l'autobiographie de Southey : *Recollections of the Early Life of Robert Southey, written by himself,* dans Southey, I, 157; et Haller, *The Early Life of Robert Southey,* 1774-1803, New-York, 1947, p. 14.

[202] Cf. Haller, *op. cit.,* p. 46, 67, 96.

[203] « *Guide of my life, too weak these lays.*
To pour the unutterable lays... »
(*Ode to Romance,* Poems, 1795).

[204] Voir en particulier : III, 350-380, et IV, 475-500. On pourrait rapprocher de ces passages ceux écrits par Coleridge pour les chants III et IV, outre le chant II qu'il écrivit tout entier; ces passages se trouvent dans PW, II, 1027-1030.

[205] *Enquiry into Political Justice,* Londres, 1793, II, 503. Voir J. Voisine, *op. cit.,* p. 181-183.

[206] Poole, II, 167.

dont il loue la « sincérité, l'ouverture du cœur, les délicats mouvements de l'âme secrète qui sont révélés [207] ».

Nous avons peu de renseignements sur la connaissance exacte que Coleridge avait de Rousseau dans la première partie de sa vie; ce n'est que plus tard, en 1808 et 1809, qu'il étudiera à fond le *Contrat Social* au moment où il rédige *The Friend;* il est probable que de 1794 à 1798 il ne lut que des extraits ou des ouvrages de seconde main. Le grand philosophe français est alors à ses yeux un simple représentant de la philosophie des lumières, de préférence à Diderot ou Voltaire, condamnés pour leur irréligion :

> « Vous ne pouvez être patriote sans être chrétien. Oui ! Thelwall ! — disciple de Shaftesbury et de Rousseau, et en même temps disciple de Jésus [208] ! »

Dans une lettre à Poole nous avons une appréciation moins enthousiaste encore :

> « Je n'admire pas particulièrement Rousseau — l'évêque Taylor, le vieux Baxter, David Hartley et l'évêque de Cloyne, voilà ceux que je révère [209]. »

Il est peu probable qu'à ce moment-là il ait lu autre chose que de simples extraits du philosophe français [210]; mais il avait entendu parler de lui par tous ses amis; par eux, il avait appris à le connaître; il l'avait situé, avec une sûreté remarquable, à sa juste place entre les encyclopédistes et les représentant de la tradition sentimentale et moralisante anglaise; il avait dans une certaine mesure subi l'influence diffuse que Jean-Jacques semble avoir exercé sur toute une partie du public anglais pendant les dernières années du siècle. Plus tard, dans *The Friend* il fera une critique serrée de la doctrine du *Contrat Social* qu'il estime trop théorique et sans rapport avec les faits; mais il en souligne certains mérites et confesse que, bien que dangereuse, elle exerce une grande fascination sur les âmes nobles, ayant l'imagination vive [211]. C'est sans aucun doute cette fascination, cette attirance,

[207] Lettre à Coleridge du 8 novembre 1796; Lamb, V, 55. Ajoutons qu'Erasmus Darwin avait botanisé en Angleterre en compagnie de Rousseau et que le Dr Beddoes, qui avait connu personnellement le grand homme, avait fait sienne sa pédagogie (cf. J. Voisine, p. 334).

[208] Lettre à Thelwall du 13 mai 1796; CL, I, 214.

[209] Lettre du 1er novembre 1796; CL, I, 245.

[210] Il avait lu en particulier le *Treatise on Education* de David Williams, Londres, 1774, emprunté à la Bristol Library en juillet 1796 (Bristol B., 82) et dans lequel l'auteur reprenait les principes généraux de l'*Emile* (cf. NB, 959 : « to commence his Education with Natural History »). Et en décembre 1797, il retira à la même bibliothèque le volume VII de la *Collection des Œuvres Complètes de J.-J. Rousseau,* Genève, 1782, 15 vol. Le volume contient le *Discours* de Dijon de 1750 et des fragments botaniques.

[211] *Friend,* I, 297-299; 325-326; 333-345.

que plus jeune il avait lui-même dû connaître; et ce d'autant plus qu'à partir de 1797, l'influence de Wordsworth et de Dorothy vint le confirmer dans la voie du sentimentalisme à la Jean-Jacques face à la nature. On sait encore très peu de choses sur le rôle que joua Rousseau dans la formation de la pensée de Wordsworth; sans doute y eût-il affinités et coïncidences beaucoup plus que réelles influences [212]. E. Legouis rappelle que l'*Emile* et les *Confessions* figuraient « parmi les livres de sa pauvre bibliothèque [213] », mais nous ne savons pas si Wordsworth les avait lus et, surtout, s'il les avait lus avant 1800 [214]; toutefois les pages admirables de la *Jeunesse de Wordsworth* consacrées aux ressemblances et aussi aux divergences entre le poète anglais et le philosophe français soulignent bien l'identité fondamentale des vues. Il est incontestable en particulier que les *Descriptive Sketches* qui soulevèrent l'enthousiasme de Coleridge et qui chantent les rudes vertus, la vie frugale et laborieuse des montagnards des Alpes doivent beaucoup à Ramond de Carbonnières, disciple fervent de Rousseau [215].

Coleridge incontestablement connut sa part du rousseauisme ambiant; dans les poèmes, dans les lettres entre 1794 et 1796 il fait constamment appel à un « sentiment moral » qui d'une part lui paraît inné et somnoler en tout homme et que, d'autre part, il relie étroitement à l'affectivité. Dans *To a Young Lady* il revient avec émotion sur ses années d'enfance passées à Ottery, où il vivait dans l'innocence première avant d'avoir eu à *Christ's Hospital* la brutale révélation du mal, et le poème se termine par un rappel des vertus simples et touchantes de « l'enfant de la Nature [216] ». Dans *Religious Musings* et *The Destiny of Nations*, il est clair que chercher la perfection morale selon le Christ, c'est également revenir à un état d'innocence où la faute originelle n'apparaît pas et connaître le plus grand bonheur possible. Bonté naturelle et tolérance étaient d'ailleurs des corollaires de la doc-

[212] Voir J. Voisine, *op. cit.*, p. 202-204 et 207-208.

[213] *Op. cit.*, p. 56-60. Il s'agit de l'édition en deux volumes de Francfort de 1782 pour l'*Emile* et d'une édition de 1782 également des *Confessions* (Première Partie, augmentée des *Rêveries*).

[214] Cf. J. Voisine, *op. cit.*, p. 207. Herbert Read, dans *Wordsworth*. Londres, Faber and Faber, 1948 (p. 176-177), refuse d'admettre une influence de Rousseau en l'absence de toute évidence externe.

[215] E. Legouis (*op. cit.*, p. 117) cite les principales correspondances entre les descriptions de Ramond et celles de Wordsworth, qui lui-même signalait ses emprunts dans le texte original des *Descriptive-Sketches*, 1793.

[216] « *Where first, beneath the echoing cloisters pale,*
I heard of guilt and wonder'd at the tale »
(vers 3-4)

« *No purple bloom the Child of Nature brings*
From Flattery's night-shade : as he feels he sings »
(vers 43-44)

(PW, I, 64-66; CL, I, 117).

trine de Priestley et de Hartley. Lorsqu'il eût fait la connaissance de Wordsworth, la foi en la bonté fondamentale de la Nature se précisa chez Coleridge et s'incarna sous forme poétique; si l'amour était le principe partout répandu dans l'univers, il était indispensable pour l'homme de se conformer à la structure de l'ensemble; nul crime n'était plus grand que celui de l'aliénation qui, comme l'ont remarqué certains critiques modernes [217], semble avoir tant préoccupé Coleridge et Wordsworth au cours de *l'annus mirabilis;* c'est le crime de Peter Bell et c'est aussi le crime du Vieux Marin; c'est, dans une perspective religieuse et chrétienne, le péché contre l'esprit.

En ce sens, il n'y a pas eu rupture entre l'enthousiasme démocratique des poèmes de 1794-1796 et les spéculations qui firent l'objet des conversations avec Wordsworth et devaient aboutir à *The Ancient Mariner* [218]; plus tard encore, il y eut à peine évolution entre *The Ancient Mariner* et les développements nés de la règle morale universelle kantienne. Le portrait du juste tel qu'il est tracé dans *Religious Musings* — et qui n'est autre que celui du poète de *The Eolian Harp* ou de *Reflections on Having Left a Place of Retirement :*

> « *Le juste privilégié dans ses promenades solitaires*
> *Perçoit tout cela et son âme silencieuse goûte*
> *Une béatitude étrange qu'au ciel il reconnaîtra...* [219]. »

correspond à celui du *Vieux Marin* qui, converti, a compris que les serpents d'eau nageant autour du bateau étaient les créatures de Dieu et devaient être aimées en tant que telles, déclarant en manière de conclusion que

> « *Celui-là sait bien prier qui sait bien aimer*
> *L'homme, l'oiseau et la bête tout pareillement* [220]. »

Il était déjà dit dans *Religious Musings* que « les royaumes de ce monde sont à vous », car :

[217] Z.S. Fink, dans *The Early Wordsworthian Milieu*, Oxford, 1958, p. 50-52, pense qu'il faut voir un crime de cet ordre dans la faute qui obsède l'Oswald de *The Borderers* (il a abandonné sur une île déserte un capitaine de navire) et émet l'hypothèse que ce crime aurait pu devenir l'élément central de *The Ancient Mariner* si Wordsworth n'avait trouvé à l'employer dans *The Borderers* (Acte II, scène 2).

[218] C'est un point bien mis en lumière par R. Haven, dans « *Coleridge, Hartley and the Mystics* », JHI, octobre 1959, p. 484. Voir aussi W.W. Beyer, « The Background of Coleridge's Cain, Precursor of *The Ancient Mariner* », NQ, 20 décembre 1952, p. 556.

[219] *Rel. Musings*, vers 352-354; PW, I, 122.

[220] Vers 612-613; PW, I, 209.

« ... *tous les cœurs étant maîtres d'eux-mêmes,*
L'immense famille de l'Amour goûte également les fruits
Issus d'un commun travail, nés d'une terre possédée
[en commun [221]. »

C'était là tout l'idéal pantisocratique. Et dans *Religious Musings,* comme dans *The Ancient Mariner,* comme dans *Christabel,* chez le père de la jeune fille, et comme plus tard dans les leçons de morale politique et sociale de *The Friend,* est bien soulignée l'opposition entre l'homme « centré sur lui-même », « être sordide et solitaire » et celui qui « du Tout saurait faire un Moi unique — un moi qui ne connaît rien ni personne d'étranger [222] ».

4. La pantisocratie, communauté idéale.

Si complexes que soient les diverses lignes de force qui présidèrent à l'élaboration du projet fièrement désigné sous le nom de pantisocratie [223], projet qui devait occuper la pensée de notre auteur pendant toute une longue année, elles n'expliquent pas entièrement l'enthousiasme avec lequel, au mois de juin 1794, Coleridge fit immédiatement sienne la décision de Southey de quitter l'Angleterre pour s'établir en Amérique. Southey, dont l'influence fut déterminante, avait des raisons personnelles et bien pratiques; sa famille s'opposait à son mariage avec Edith Fricker; l'émigration lui permettait de fonder le foyer dont il rêvait. Pour Coleridge, le projet offrait l'avantage, face à l'espoir bien lointain de voir l'Angleterre suivre la France sur la route de la Révolution, d'être immédiatement réalisable [224]; il devait permettre, comme il le

[221] Vers 340-343; PW, I, 122.
[222] *Rel. Musings,* vers 149-154 :

« *A sordid solitary thing,*
Mid countless brethren with a lonely heart
Through courts and cities the smooth savage roams
Feeling himself, his own low self the whole;
When he by sacred sympathy might make
The whole one Self ! Self, that no alien knows ! »

(PW, I, 114).

[223] Pour l'histoire du projet et de son échec, consulter J.R. Mac Gillivray, « The Pantisocratic Scheme and its Immediate Background », dans *Studies in English by Members of University College, Toronto,* collected by M.W. Wallace, Toronto, 1931, p. 130-169; et Logan (Sister Eugenia), « Coleridge's Scheme of Pantisocracy and American Travel », PMLA, décembre 1930, p. 1069-1084.

[224] J. Colmer, dans *Coleridge, Critic of Society,* p. 7-8, fait remarquer qu'on a souvent exagéré le caractère utopique ou insensé du plan dressé par les deux amis. Coleridge s'était sérieusement documenté, utilisant en particulier la traduction de l'ouvrage de J. P. Brissot, *Nouveau Voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale,* qu'il cite dans l'*Introductory*

souhaitait dans sa jeune ardeur, de faire du neuf, de passer de la pensée à l'action sans connaître les obstacles, voire les persécutions, auxquels les réformateurs se heurtaient sur le sol natal. Mieux encore, le projet devait réussir là où la Révolution française, rivée par trop d'attaches au vieux monde, avait échoué; pour nombre de réformateurs déçus, dont Wordsworth, l'utopie godwinienne avait constitué un refuge philosophique et moral où ils puisaient quelque réconfort; mais elle était une vision de l'avenir, quasi inaccessible, Godwin déconseillant la violence et l'action immédiate; la pantisocratie, au contraire, se présentait de façon séduisante comme une entreprise réalisable sans délai, à la portée des hommes de la génération.

Il y avait dans le projet tout à la fois un désir d'évasion et un ensemble de rêves constructifs, comme il apparaît nettement dans l'antithèse sur laquelle repose le poème Pantisocracy [225]; le poète refuse d'accepter plus longtemps « la honte et les angoisses d'une époque funeste » et se plaît à évoquer :

« ... le vallon émaillé de cottages
Où la Vertu pourra, calme, errer à sa guise d'un pas insouciant. »

Sans cesse l'imagination de Coleridge revient à ce vallon; elle le peuple de spéculations actives où l'on retrouve les velléités d'organisation pratique, rurale et pseudo-scientifique, voire les rêves de travail manuel soutenu qui le reprendront plus tard à Nether Stowey et même à Greta Hall. Le poète brûle de mettre toutes les ressources de son intelligence aussi bien à l'organisation matérielle de la cité parfaite qu'à l'édification de sa structure sociale et morale. C'est en toute connaissance de cause qu'il choisit les bords de la Susquehannah et qu'il adresse à Southey les renseignements techniques qu'il a pu obtenir d'un ancien élève de *Christ's Hospital* qui a passé cinq ans dans le pays et est revenu à Londres comme agent pour la vente des terrains d'Amérique :

> « Il dit qu'il faudrait deux mille livres sterling; ... qu'on aurait le terrain à bien meilleur compte en attendant pour l'acheter d'être en Amérique; ... que douze hommes pourraient facilement défricher trois cents arpents en quatre ou cinq mois... Il recommande la Susqusannah [*sic*] en raison de son incomparable beauté et aussi parce que les tribus hostiles d'Indiens n'y sont pas à craindre. Toute l'assistance nécessaire nous sera donnée. Nous pouvons

Address de 1795 (EOT, I, 26), ainsi que celui de Thomas Cooper, *Some Information Respecting America*, Dublin, 1794 (lettre à Southey du 21 octobre 1794; CL, I, 115).

[225] PW, I, 68 et note 2. Il n'est pas certain que le poème ait été écrit en totalité par Coleridge (cf. CL, I, 134 : « I wrote the whole but the second and third line »); mais il n'y a aucune raison de penser que le passage cité ne soit pas de lui.

obtenir un crédit de dix ans ou plus pour l'achat du terrain en nous installant... Les moustiques là-bas ne sont même pas aussi méchants que nos cousins [226]. »

Il y avait dans la vision une attirance irrésistible, celle du champ d'action vierge où toutes les possibilités sont offertes, l'attirance de toute construction utopique pour une intelligence curieuse et inlassable, la sorte d'attirance qui quelques mois plus tard devait réapparaître à l'endroit des projets d'urbanisme du comte Rumford, réalisateur de cités-jardins en Bavière et inventeur d'un procédé améliorant le rendement des cheminées tout en supprimant les fumées intempestives [227].

La pantisocratie fut le point d'aboutissement de tout ce faisceau d'impressions, de visions, de rêves; le projet ne fut jamais rédigé sous forme détaillée et définitive; il est significatif que nous n'en connaissions la substance que très incidemment. Dans une lettre à Charles Heath, frère d'un pharmacien de Bristol sympathisant, Coleridge déclare qu' « un petit groupe d'hommes aux idées neuves et libérales a mis sur pied un plan d'émigration inspiré des principes de l'abolition de la propriété individuelle » et annonce la publication à tirage limité d'un livret expliquant la structure interne de la future société [228]; l'ouvrage, souvent mentionné dans les lettres et les carnets, ne fut jamais écrit [229].

C'est à Thomas Poole le tanneur autodidacte et philanthrope de Nether Stowey, homme de bon sens qui avait la tête sur les épaules, que nous devons la seule description tangible et relativement complète de la pantisocratie :

> « Douze jeunes gens de bonne éducation et de principes libéraux doivent s'embarquer en compagnie de douze jeunes dames au mois d'avril prochain. Avant de quitter le pays, ils devront avoir entre eux des relations aussi suivies que possible de façon à s'assurer de leurs dispositions mutuelles et à préciser de façon ferme chaque détail des règlements de leur future existence. Ils pensent s'établir à — je ne me rappelle pas le nom de l'endroit,

[226] Lettre à Southey du 1er septembre 1794; CL, I, 99.

[227] Benjamin Thompson, Count von Rumford publia les *Essays, Political, Economical and Philosophical,* dont le premier volume parut à Londres en 1796; Coleridge en fit un compte rendu enthousiaste dans le *Watchman,* n° V, du 2 avril et écrivit un sonnet, en l'honneur du grand homme (JDC, 64). Il songea sérieusement à mettre à l'étude, sous forme de pamphlet, la transformation, selon les méthodes de Rumford, des villes de Bristol, Manchester et Liverpool (lettre à Cottle du 30 avril 1796; CL, I, 206) et envisagea de « rumfordiser » les cheminées du cottage de Nether Stowey (lettre à Poole du 18 décembre 1796; CL, I, 288).

[228] Lettre datée de *Jesus College,* Cambridge, le 29 août 1794; CL, I, 96.

[229] CL, I, 120 : « I ask the Question that I may know whether or not I should write the Book of Pantisocracy » et NB, 161. Le « livre sur la pantisocratie » devait devenir par la suite un « livre sur Godwin », condamnant l'athéisme de Godwin, qui ne vit pas davantage le jour (CL, I, 247 et 293).

mais c'est quelque part dans quelque coin délicieux des nouveaux établissements reculés d'Amérique; chaque homme devra travailler deux ou trois heures par jour, ce qui devrait être plus que suffisant, estiment-ils, pour subvenir aux besoins de la colonie. Comme Adam Smith observe qu'il n'y a pas plus d'un homme productif sur vingt, ils soutiennent que si chacun d'eux travaillait la vingtième partie de son temps, le résultat serait suffisant pour assurer leur existence. Le produit de leur activité devra être mis en commun pour le bénéfice de tous; une bonne bibliothèque sera rassemblée et les heures de loisir seront consacrées à l'étude, à de libres discussions et à l'éducation des enfants; un système d'éducation a été mis sur pied pour lequel, si le projet vous intéresse, je vous renvoie à ceux qui en furent les auteurs. C'est le statut des femmes qui leur semble présenter le plus de difficultés; ils n'ont pas encore décidé si les contrats de mariage pourront être dissous suivant qu'il plaîrait aux deux conjoints ou à l'un des deux seulement, ainsi que bien d'autres points. Les femmes s'emploieront à soigner les enfants en bas âge et aux autres occupations convenant à leur sexe; mais en même temps une grande attention serait donnée à la culture de leur esprit. Chacun pourrait avoir ses propres opinions religieuses et politiques, pourvu qu'elles ne soient pas contraires aux règles précédemment établies, règles qui, est-il à peine besoin d'ajouter, devraient dans une certaine mesure être inspirées des lois de l'état sur le territoire duquel ils doivent s'installer. D'après leurs calculs, si chaque participant masculin peut apporter 125 livres, le projet sera réalisable. Enfin chacun pourra individuellement, à tout moment où il le voudra, se retirer de la société [230]. »

De ce beau projet, où l'on sent poindre, formulées avec humour, les discrètes réserves de Poole, Coleridge était l'âme; dans le programme initial de Southey, il n'était pas question de bâtir une société modèle assise sur des principes philosophiques universels; l'obligation pour tous de se soumettre aux tâches les plus pénibles, l'abolition de la propriété individuelle, l'importance donnée à l'éducation, garant du progrès moral des générations futures, étaient le fruit des spéculations de Coleridge et l'on retrouve là ses divers enthousiasmes de l'heure.

Pour lui, le projet représentait sans doute, comme pour les émigrants puritains du Mayflower, la rupture avec un monde mauvais; mais il était aussi l'occasion de construire la république idéale dont avait rêvé Platon et d'instaurer sur terre le royaume de Dieu que Milton avait appelé de ses vœux. Comme dans la *République* de Platon, il y a, à la base de la pantisocratie, l'idée qu'on ne peut agir sur les hommes faits, fondamentalement pervertis par la Cité injuste; la réforme doit s'appliquer aux jeunes gens et aux enfants qui seront ses futurs citoyens et ses futurs dirigeants; et pour ce faire, il faut leur donner une formation philosophique; c'est au

[230] Poole, I, 96-99.

philosophe qu'incombent le devoir et le droit d'instruire la jeunesse, de former et d'éduquer les élites; d'où l'insistance sur le rôle de l'éducation dans la colonie, la mention d'une bonne bibliothèque, la grande attention, détail amusant car Coleridge devait songer aux sœurs Fricker, donnée au développement culturel des jeunes femmes et aussi le refus d'emmener sur les bords de la Susquehannah ceux qui seraient déjà trop marqués par les tares du vieux monde [231].

Comme chez Milton, par ailleurs, dans cette société où tous les hommes seraient égaux et frères, avec éventuellement la possibilité de se retirer de la communauté, la liberté apparaît sous deux aspects contraires. Elle est une condition nécessaire à l'origine, elle fait partie obligatoirement des données de l'expérience; toute pression, toute contrainte, ces horreurs de la tyrannie, doivent être exclues; l'individu doit être parfaitement libre de choisir lui-même le salut; les fameuses règles du projet, qui donnent tant de souci à leurs auteurs, en ce qui concerne les femmes en particulier et le mariage, n'étant qu'une sorte de garde-fou indispensable pour signaler le danger de faire fausse route. Mais elle est aussi une conséquence; en ce sens, elle n'est pas donnée, mais progressivement acquise; elle est une sorte d'épanouissement moral, susceptible de perfectionnements indéfinis; l'homme dans l'égalité, la fraternité, devient sans cesse meilleur et donc de plus en plus libre, à l'intérieur de lui-même et aussi dans ses rapports avec ses semblables; il devient sans cesse plus conforme à l'image de la liberté divine. En ce sens, la vision pantisocratique devenait religieuse et mystique; elle était le début du millénaire décrit dans *Religious Musings*. Ce sont :

« ... *les joies*
Qui flottent vers la terre, visiteuses autorisées,
Lorsqu'à l'heure de quelque solennel jubilé
S'ouvrent les portes massives du Paradis...,
Ces joies, ces étranges béatitudes
S'emparent de mon cœur juvénil et plein d'espérance
Lorsque cet avenir béni passe devant mes yeux [232] ! »

[231] Cf. lettres à Southey du 23 octobre 1794 : « These children — the little Fricker for instance and your Brothers — Are they not already deeply tinged with the prejudices and errors of Society ?... How are we to prevent them from infecting the minds of *our* Children ? » (CL, I, 119) et du 3 novembre : « I wish, Southey ! in the stern severity of Judgment that the two Mothers were *not* to go and that the children stayed with them... *That* Mrs Fricker — we shall have her teaching the Infants Christianity — I mean — that mongrel whelp that goes under its name — teaching them by stealth in some ague-fit of Superstition ! » (CL, I, 123). Dans *The Friend*, 1818, II, 241, Coleridge devait expliquer beaucoup plus tard que Southey et lui-même s'étaient proposé de démontrer « le travail bienfaisant de la nécessité sur un petit groupe d'hommes soigneusement choisis et placés dans un milieu qui imprimerait les marques de la raison et de la vertu sur la table rase de l'esprit de leurs enfants ».

[232] Vers 343-347 et 355-357; PW, I, 122.

Mais l'influence de Godwin et du radicalisme philosophique n'était pas moins grande, comme l'auteur l'avouait lui-même [233]. La communauté que décrit Poole est bien la cité parfaite et utopique esquissée dans *Political Justice*. Aux yeux du réformateur, l'homme était l'enfant de la nécessité; la relation inéluctable de cause à effet régissait le monde moral tout comme le monde physique; or il y a bien cela dans la volonté des pantisocrates d'arracher les individus encore non contaminés à un milieu mauvais et de les placer dans des conditions telles qu'ils ne pourront faire autre chose que vouloir le bien; dans une lettre à Southey, Coleridge déclare que :

> « l'idée directrice de la Pantisocratie est de rendre les hommes *nécessairement* vertueux en supprimant tous les motifs les induisant au mal — toutes les Tentations possibles [234] ».

Godwin pensait qu'il était au pouvoir des hommes de modifier certains des facteurs présidant à la constitution de la personnalité morale, notamment l'éducation, la formation religieuse, les préjugés sociaux et surtout la forme du gouvernement; ainsi s'explique aussi l'importance des règles ou règlements qui préoccupèrent tellement les pantisocrates [235]. De plus, il avait déclaré à maintes reprises que si les individus répartissaient également le travail entre eux, il leur suffirait de s'y consacrer quelques heures par jour dans une société civilisée; l'idée était donc chez lui tout autant que chez Adam Smith, dont *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, 1776, avait été empruntée à deux reprises par Southey à la *Bristol Library* en novembre 1793 [236]. Sur ce plan le déterminisme godwinien rejoignait celui des unitariens; la doctrine religieuse de la communauté devait être celle d' « une juste orthodoxie dans l'hétérodoxie de l'unitarisme [237] », c'est-à-dire un évangélisme d'esprit large et tolérant, prompt à pardonner les fautes des brebis égarées, considérées comme n'étant

[233] « In the book of Pantisocracy, I hope to have comprised all that is good in Godwin... » (CL, I, 115; cf. *supra*, note 42).

[234] Lettre du 21 octobre 1794; CL, I, 114.

[235] Comme le remarque J. Beer (*op. cit.*, p. 85), il y avait chez Southey une sorte de stoïcisme moral qui lui fit accepter avec enthousiasme cet aspect de la doctrine; il y voyait une occasion de soumettre l'émotion à la volonté fondée en raison. Coleridge s'intéressait plutôt à la formulation même des règles et à l'étude de leurs conséquences psychologiques éventuelles.

[236] Bristol B., n°s 4 et 5. Coleridge ne parle pas de lui dans ses lettres avant 1802 (CL, II, 799) et les allusions dans les carnets entre 1797 et 1803 ont toutes pour objet de réfuter le déterminisme économique de Smith (NB, 308, 661, 735).

[237] Lettre à George Dyer de février 1795; CL, I, 151. Cf. aussi lettre à George Coleridge du 6 novembre 1794 : « Slavery is an Abomination to every feeling of the Head and the Heart. Did Jesus teach the *Abolition* of it ? No ! He taught those principles of which the necessary *effect* was — to abolish all *Slavery* » (CL, I, 126).

pas responsables de leurs vices. Hartley et Priestley prétendaient, malgré la doctrine de la nécessité qui supprimait toute responsabilité, maintenir la liberté du sujet et les exigences du devoir moral [238]; Coleridge n'est pas davantage embarrassé pour défendre les victimes de la société, les voleurs, les criminels enfermés dans les prisons et faire appel chez les pantisocrates au sentiment profond de la perfectibilité humaine, en insistant sur les devoirs impérieux qui incombent, à ceux qui, possédant la lumière, doivent faire tout leur possible pour la faire connaître aux autres.

Enfin il y a à l'arrière-plan de la vision pantisocratique un indéniable naturalisme sentimental. Le départ pour les rives de la Susquehannah n'était pas une froide expérimentation destinée à vérifier, à petite échelle, les possibilités d'amélioration du genre humain; il y avait en lui l'attrait du voyage, avec un certain goût de l'exotisme où l'on retrouve la croyance chère au dix-huitième siècle en la bonté et la simplicité de la vie primitive au cœur des terres vierges, loin de la vieille Europe [239]. Sans doute la société idyllique dont rêvaient les jeunes pantisocrates n'était-elle pas celle du bon sauvage; la région choisie était à l'abri des incursions des tribus hostiles d'Indiens; mais elle présentait à leur imagination un aspect sentimental et une séduction presque physique en proposant l'union immédiatement réalisable entre jeunes gens et jeunes filles, dans la légitimité d'un mariage dont il serait décidé plus tard s'il était indissoluble ou non. C'est une attirance dont il faut certainement tenir compte pour expliquer la brusque décision de Coleridge de se fiancer à Sarah Fricker, qu'il connaissait depuis quinze jours, en août 1794. Il aimait toujours, ou croyait aimer Mary Evans qu'il avait par hasard rencontrée, accompagnée de sa sœur, en juillet à Wrexham au cours d'une randonnée dans le Pays de Galles; ils ne s'étaient pas parlé; mais la jeune fille était devenue mortellement pâle et lui-même avait été profondément affecté par l'incident [240]. Ce nouvel émoi, avivant en lui le désir d'une tendresse, d'une présence féminine, allait de façon paradoxale lui faire accepter l'idée de l'union avec l'une des sœurs Fricker; Mary était mariée, Edith était fiancée à Southey; les trois autres étaient libres et devaient partir avec les jeunes émigrants; Coleridge les voyait tous les jours dans leur maison de Bristol, devenue le quartier général de la pantisocratie; il fut entendu que Sarah, l'aînée et la plus jolie, serait sa compagne, selon un statut qu'il restait à pré-

[238] Hartley, *Observations on Man*, Londres, I, vii et 500-501; II, 53-56; Priestley, *A Free Discussion of the Doctrines of Materialism and Philosophic Necessity*, Londres, 1778, p. 177-178.

[239] Ce point est bien souligné par H. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry*, III, 271. Ch. Cestre, *op. cit.*, p. 126, remarque que Southey surtout, imprégné de l'idéal de Rousseau, représentait cette tendance particulière au sein de la pantisocratie.

[240] CL, I, 87 et 92.

ciser; il n'y eut pas de fiançailles, pas d'engagement officiel rappelant les usages hypocrites du vieux monde; mais nous savons que Coleridge, même après la défection de Southey et l'effondrement de la pantisocratie, sut tenir parole [241].

Rien d'ailleurs ne montre mieux ce que fut véritablement la pantisocratie pour Coleridge que ses hésitations sentimentales de juillet à décembre 1794. En juillet, il y a donc cette rencontre muette et inattendue avec Mary, en août le choix de Sarah comme compagne au sein de la future communauté; de septembre à décembre, Coleridge vit à Londres, sous divers prétextes; il refuse de regagner Bristol, malgré les exhortations de Southey; il n'écrit pas à Sarah et encourt de ce fait les violents reproches du même Southey; plus grave encore, il écrit à Mary au début de novembre pour lui demander si elle est vraiment fiancée à un certain M. Todd, commerçant aisé, comme il l'a entendu dire [242]; ce n'est que le 24 décembre qu'il renonce définitivement après avoir reçu d'elle une réponse sans ambiguïté [243]. Sans aucun doute, durant toute cette période d'indécision, si Mary, qui lui avait écrit la première en octobre pour le dissuader de partir [244], avait pu avoir une franche explication avec lui et avait accepté son amour, le beau rêve d'émigration n'aurait pas pesé lourd en la balance; seuls seraient demeurés les grands principes qui l'avaient inspiré.

Coleridge semble n'avoir jamais cru qu'à demi à la réalisation de la pantisocratie; ce fut un projet qu'il caressa, dont il dessina

[241] Plus sage que sa sœur, Martha Fricker repoussa les avances de George Burnett, autre pantisocrate, en lui déclarant que ce n'était pas elle qu'il désirait, mais « a wife in a hurry » (J. Cottle, *Reminiscences of S.T. Coleridge*, 1847, p. 404; *Memoir and Letters of Sara Coleridge*, ed. by her Daughter, 1873, I, 9). La meilleure étude sur cette période de quelques mois se trouve dans E.L. Griggs, « Robert Southey's Estimate of Samuel Taylor Coleridge », HLQ, novembre 1945, p. 61-94.

Que Coleridge ait ressenti de l'attirance pour Sarah ne fait aucun doute : « I certainly love her » déclare-t-il à Southey en septembre, « I think of her incessantly & with that inward melting away of Soul that symptomatizes it » (CL, I, 103). Ce qu'il désirait, en fait, c'était la femme et l'amour; « amare amabam », disait saint Augustin. En décembre, revenant encore sur son amour pour Mary, il écrit à Southey : « To lose her ! I can rise above that selfish Pang. But to marry another — O Southey !... to marry a woman whom I do *not* love — to degrade her whom I call my Wife, by making her the Instrument of low Desire — » (CL, I, 145).

[242] « Too long has my Heart been the torture house of Suspense. After infinite struggles of Irresolution I will at last dare to request of you, Mary ! that you will communicate to me whether or no you are engaged to Mr — » (CL, I, 129-130).

[243] CL, I, 144.

[244] La lettre fut relevée en partie par Coleridge et envoyée à Southey le 21 octobre; Mary disait notamment, ce qui laisse supposer qu'elle aussi aimait Coleridge : « I have heard that you mean to leave England : and on a plan so absurd and extravagant that, were I for a moment to imagine it *true*, I should be obliged to listen with a more patient Ear to Suggestions which I have rejected a thousand Times with scorn and anger... » (CL, I, 112).

les contours avec amour, mais qui devait rester, comme tant d'autres projets conçus par lui, à mi-chemin entre la spéculation pure et l'élaboration concrète; elle fut, comme il le dit lui-même, parlant de son intention de prendre Sarah comme compagne, « un bouillonnement d'idées qui soudain prenaient corps [245] » et rien de plus. En novembre 1794, il écrit à son frère George qu'il lui semble apercevoir « le point de perfection possible auquel le Monde pourra peut-être parvenir », mais il avoue que « conduire l'humanité d'un stade au stade suivant est un processus d'une telle complexité » qu'il préfère en toute humilité abandonner cette tâche au Créateur [246]. Dans sa correspondance, on le voit se passionner pour les idées; il n'y aura ni maîtres ni serviteurs dans la communauté, les femmes partageront leur temps entre les travaux ménagers et la lecture; on ne le voit pas, les conversations avec l'agent foncier mises à part — encore était-ce une rencontre de hasard — préparer utilement le départ en prenant les dispositions nécessaires. En janvier 1795, sur une timide proposition de Southey, il était envisagé de fonder une colonie agricole au Pays de Galles [247]; en février le projet d'émigration était définitivement abandonné, tout au moins en ce qui concerne l'embarquement prévu pour avril [248]; puis les *Bristol Lectures* allaient sérieusement occuper Coleridge et en août la communauté idéale n'était plus qu' « une réalisation lointaine — un millénaire miraculeux peut-être [249] »; la pantisocratie était morte, morte avant de naître. Toutefois, Coleridge sut rester doublement fidèle à son esprit; d'abord en s'opposant violemment à la défection de Southey qui acceptait de rallier l'église officielle, puis en décidant d'épouser Sarah Fricker en octobre 1795; cet holocauste lui permit de prouver aux autres et de se prouver à lui-même qu'il n'avait pas trahi.

5. Les idées et les faits : L'évolution de 1795 à 1804.

C'est une évolution assez lente qui amena graduellement Coleridge à reviser dans un sens toujours plus conservateur certaines des notions fondamentales ayant présidé à l'élaboration de la pantisocratie. Elle s'opéra en partie en vertu de la loi de son dévelop-

[245] Lettre à Southey du 9 décembre 1794 : « I am not conscious of having injured her otherwise than by having mistaken the ebullience of schematism for affection... » (CL, I, 132).

[246] Lettre du 6 novembre; CL, I, 126.

[247] CL, I, 150.

[248] CL, I, 151.

[249] « Southey ! Pantisocracy is not the Question — it's realization is distant — perhaps a miraculous Millenium [sic] — What you have seen, or think, that you have seen of the human heart, may render the formation even of a pantisocratic *seminary* improbable to you... » (CL, I, 158).

pement intérieur, en ce qui concerne par exemple le déterminisme et la responsabilité morale, et en partie face à l'expérience malheureuse de la Révolution française qui suscita déceptions et amertume chez les jeunes réformateurs anglais [250]. Elle se fit en deux temps; la première étape a pour point de départ les *Bristol Lectures* de 1795 et le *Watchman*, pour point d'aboutissement les poèmes de 1798 nettement hostiles à la Révolution, notamment *Fears in Solitude* et *France : an Ode;* la seconde, qui fut surtout celle des articles écrits pour le *Morning Post*, se place après le séjour en Allemagne, de 1799 à 1804, et laisse apparaître les prises de position définitives qui seront celles de *The Friend*, de *The Statesman's Manual* et plus tard encore d'*Aids to Reflection*.

Assez profondément atteint par l'échec de la pantisocratie, Coleridge se rapproche dès l'automne de 1795, immédiatement après son mariage, de l'orthodoxie chrétienne, sinon de l'Eglise anglicane. Comme il arrive souvent chez lui, le découragement s'accompagne d'une adhésion plus étroite à la foi religieuse; l'évangile du *Watchman*, au printemps de 1796, reste dans ses grandes lignes unitarien, mais les accents ont une résonance plus authentique que dans les *Bristol Lectures* de l'année précédente; on y retrouve la ferme résolution proclamée dans *Reflections on Having Left a Place of Retirement*, au moment de quitter Clevedon, de :

> « *Livrer, actif et inébranlable, la pacifique bataille*
> *De la Science, de la Liberté et de la Vérité dans le Christ* [251]. »

La faillite du projet d'émigration l'amenait à conclure, comme tant d'autres avant lui, dont Milton [252], que si les maux dont souffrait la société devaient jamais être guéris, ils le seraient non par des remèdes extérieurs tels que la réforme des conditions de vie et des gouvernements, mais par la lumière intérieure qui viendrait graduellement s'installer dans l'âme de chaque individu. Tel est bien le sens de la devise placée en tête du prospectus qui le 5 février 1796 annonçait triomphalement à Bristol la prochaine parution du *Watchman* :

[250] En ce sens, la courbe générale suivie fut la même chez Coleridge et Wordsworth; nous ne reviendrons pas sur ses étapes successives, bien mises en lumière par E. Legouis, *La jeunesse de Wordsworth*, et Ch. Cestre, *La Révolution Française et les Poètes anglais*.

[251] Vers 61-62; PW, I, 108; cf. *supra*, note 17.

[252] Il est significatif de voir Coleridge lire et relire Milton en 1795 et 1796 (cf. *supra*, note 21); il y avait chez l'un et chez l'autre la même désillusion amère après la faillite d'un grand rêve de réforme politique et sociale. Pour les parallèles entre *Paradise Lost* et *Kubla Khan*, voir Lane Cooper, « The Abyssinian Paradise in Coleridge and Milton », MP, 1905, III, 327-332; Lowes, p. 374; Schneider, p. 113.

« *That All may know the TRUTH;*
And that the TRUTH may make us FREE [253] ! ! »

Le commentaire qui suivait n'était pas moins éloquent :

« Dans un état asservi les dirigeants forment et alimentent l'opinion du peuple... Un peuple est libre dans la mesure où il forme lui-même son opinion; au sens le plus strict du mot, savoir c'est pouvoir... »

Le rôle du *Watchman* devait donc être dans « l'état périlleux où se trouvaient les amis de la Liberté, de la Raison et de la Nature humaine » de fournir et diffuser les informations politiques; et pour cela il devait combattre pour le rétablissement de la liberté intégrale de la presse « en coopérant avec le Club Whig pour obtenir l'abrogation des projets de loi de Lord Grenville et de Mr Pitt ». Quelques mois plus tard lorsqu'en décembre 1796, après l'échec définitif du *Watchman*, le poète décide de se retirer à Nether Stowey, sa position demeure inchangée : « Je ne suis pas fait pour la vie publique », écrit-il à Thelwall, « mais c'est très loin qu'ira briller la lumière de la chandelle éclairée à la fenêtre de mon cottage [254] ».

Le tour nettement religieux et moralisateur pris par la pensée s'affirme dans l'opposition soulignée avec sans cesse plus de force entre Mammon et le monde d'une part, et le véritable esprit du christianisme d'autre part, fondé sur le renoncement et la charité. Au cours de la tournée destinée à trouver les souscripteurs nécessaires avant la publication du *Watchman*, le futur directeur de la revue fit tout son possible pour prononcer ses allocutions ou « prêcher », comme il le disait, en tenue de ville et non en robe ecclésiastique pour bien marquer son refus de tout compromis avec la Babylone moderne [255]. Il ne manque pas de relater, souvent avec humour, l'esprit bassement matériel et l'âpreté au gain de la plupart des hommes qu'il rencontre dans les Midlands, même dans les milieux puritains et dissidents. Il souligne sans cesse le rôle néfaste joué par l'argent et, comme aux plus beaux jours de l'asphétérisme, voit dans la propriété l'origine de tous les vices et de tous les fléaux du genre humain [256]. Son opposition à la guerre, toujours

[253] Le prospectus fut publié pour la première fois par J.D. Campbell dans l'*Athenaeum*, 9 décembre 1893, puis dans *S.T. Coleridge, A Narration of the Events of his Life*, p. 286-287. La citation est empruntée à saint Jean, VIII, 32, et non, comme le déclare Coleridge dans une lettre au Révérend John Edwards, au « chapitre 32 », qui n'existe pas (CL, I, 180).

[254] CL, I, 277.

[255] Notamment à Nottingham et Birmingham; cf. CL, I, 180, et BL, I, 114.

[256] Cf. lettre à Thelwall du 13 mai 1796 : « The real source of inconstancy, depravity and prostitution is *Property*, which mixes with and poisons everything good — & is beyond doubt the Origin of all Evil » (CL, I, 214).

très vive, repose sur l'idée que les conflits surgissant entre les hommes ne servent qu'à défendre la propriété, une propriété souvent mal acquise et d'une légitimité contestable; aussi propose-t-il dans le *Watchman* du 27 avril de faire régler les différends internationaux par des « combats de coqs ou de tous autres animaux connus pour posséder courage et férocité [257] ».

Il conteste l'ensemble du système juridique, souvent incohérent ou manifestement injuste, fait pour défendre par des moyens discutables en fait et en droit des intérêts égoïstes. C'est ainsi qu'il projette d'étudier de près les textes concernant les épaves rejetées par la mer [258]. Mais il s'intéresse surtout, soit dans les colonnes du *Watchman*, soit dans les carnets, aux cas révoltants où l'individu est gravement atteint dans la liberté et la dignité de la personne et se passionne pour certains procès qui défrayaient la chronique de l'époque. Attaquant violemment les deux projets de loi connus sous le nom de « *Sedition and Treason Bills* », il donne un compte rendu indigné de l'arrestation et du procès de John Binns et Gale Jones, deux membres de la *London Corresponding Society* coupables de faire une campagne républicaine dans les Midlands ainsi que de la condamnation à mort d'un certain Thomas Gage de Bristol, coupable d'avoir lancé des pierres contre la maison du procureur du roi [259]. Il note soigneusement les renseignements recueillis à Nottingham concernant deux femmes qui appartenaient à une secte quaker rejetant toute forme de mariage légal et qui, après avoir vu leurs enfants déclarés illégitimes, avaient été gardées en prison une dizaine d'années [260].

L'opposition croissante au radicalisme révolutionnaire qui toutefois se fait jour chez Coleridge à ce moment-là est liée de très près aux désillusions éprouvées face aux derniers développements de la Révolution française; si la pantisocratie était née en partie des déceptions causées par la Terreur, l'évolution du poète de 1795 à 1798 sera associée à l'amertume causée par la politique du Directoire, puis du Consulat. L'opposition Whig à laquelle s'était rallié l'auteur pour faire échec à la politique de répression du gouvernement avait fait de la guerre avec la France son cheval de bataille contre Pitt; être Tory, à l'époque, c'était vouloir à tout prix continuer le combat contre le Directoire, le Consulat et ultérieurement l'Empire. Or, tout en s'opposant avec force à la poursuite de la

[257] Watchman, 27 avril, VIII, 235. Sur ce point, il ne variera guère dans la suite; il confie en 1803 au *Notebook 21* la pensée suivante : « Tell Adam, the day after Abel's Death, in 4 square leagues 700 000 men shall be assembled. Possible ? — and to murder each other ! » (NB, 1372). Voir aussi NB, 281 et n.

[258] NB, 166.

[259] NB, 99; *The Plot Discovered*, EOT, I, 67-68; Watchman, 11 avril, p. 161 et 192.

[260] NB, 236 et note.

guerre et tout en demandant au gouvernement d'ouvrir avec la France des négociations qu'il croyait possibles, Coleridge va graduellement, sur le plan idéologique, rejoindre la position des Tories face aux événements de France; et cela, comme le dit De Quincey, qui analyse avec beaucoup de justesse ce qui se passa alors dans l'âme de ceux qui avaient placé leurs espoirs en la Révolution, « non pour des motifs d'intérêt personnel (comme on l'a trop souvent reproché au poète), mais à la suite des changements apparus dans l'esprit de la République française qui peu à peu transforma une guerre défensive (conçue à l'origine pour faire face à la conspiration des rois partis en croisade contre la démocratie nouvelle des institutions françaises encore au berceau) en une guerre d'agression et de sanguinaires ambitions. La force militaire suscitée en France par la folie des rois d'Europe lui avait révélé le secret de sa propre puissance...[261] ».

Commencée au début de 1796, l'évolution de Coleridge était terminée au moment de la publication de *France, an Ode* et de *Fears in Solitude* dans les premiers mois de 1798. Le poème intitulé *Ode to the Departing Year* et publié le 31 décembre 1796 dans le *Cambridge Intelligencer* correspond à une nette période de transition; l'auteur une fois de plus déplore que l'Angleterre se soit associée à la coalition contre la France, à laquelle Catherine de Russie qui vient de mourir, punie, semble-t-il, par le ciel, avait pris une si grande part[262]; il souligne que l'Angleterre, coupable d'accepter les horreurs de l'esclavage, le règne de l'argent, la corruption de l'église, mérite sur elle le courroux divin[263]; mais après avoir tracé ce sombre tableau, il se retourne avec amour vers sa patrie qui avec « ses vallons tout verdoyants sous les averses » n'est « pas encore asservie ni totalement corrompue » et qui, bien défendue par le rempart de l'océan, a longtemps « joui du calme social », n'a pas vu ses villes mises à sac par l'envahisseur ni ses pâturages transformés en champs de bataille; le poète l'adjure de se repentir s'il est temps encore[264].

L'amour sincère de l'Angleterre, de son peuple, de ses vertus face à une France frivole, impie et cruelle, éclate dans *France : an Ode,* intitulée *Recantation, an Ode,* au moment de sa publication dans le *Morning Post,* le 16 avril 1798. Le poème constitue une

[261] *Literary and Lake Reminiscences, Collected Writings,* ed. by D. Masson, Londres, 1896, II, p. 218. Comme l'auteur le remarque un peu plus loin, le coup de grâce devait être donné en décembre 1797, lorsque l'on apprit à Londres que la Suisse, pays démocratique et, dit De Quincey, « inoffensif », était envahie par les armées du Directoire. Sur la portée exacte de l'événement, voir Cestre, *op. cit.,* p. 357-359, et G. Bonnard, *The Invasion of Switzerland and English Public Opinion,* ES, 1940, XXII, p. 1-26.

[262] Vers 38-61; PW I, 162. L'impératrice mourut d'une attaque d'apoplexie le 17 novembre 1796, comme le rappelle l'« Argument » des *Poems* de 1797.

[263] Vers 80-102.

[264] Vers 121-148.

authentique rétractation; l'auteur confesse, comme Wordsworth devait le faire plus tard dans *The Prelude*, avoir appelé de ses vœux la défaite des ennemis de la Révolution, avoir pleuré sur la honte de l'Angleterre [265]; il demande pardon de cet égarement à la Liberté dont il entend la voix monter des glaciers de la Suisse et dont il croit percevoir la présence sur les falaises d'Albion [266]. Et le thème sera repris dans *Fears in Solitude*, écrit quelques semaines plus tard, où l'auteur tremble de voir son pays, en punition de ses fautes, envahi par la soldatesque d'une race :

> « *Impie et fausse, légère et cruelle,*
> *Qui tue la vertu de ses rires et mêle la gaieté*
> *A la mise à mort des siens...* [267]. »

Coleridge se rapproche de son frère George, dont ne le sépare plus que la difficile question de l'orthodoxie anglicane, et lui écrit en mars :

> « ... nos opinions et sentiments en matière politique sont plus proches que vous ne l'imaginez. Tout autant que vous (et peut-être avec une conviction plus profonde, car mon jugement se fonde sur l'expérience des faits), tout autant que vous je désavoue les habitudes d'esprit, intellectuelles et morales, des hommes qui en Angleterre et en France se sont modestement attribué le titre exclusif de Philosophes et Amis de la Liberté. Je les crois au moins aussi éloignés de toute grandeur que de toute valeur morale. Si vraiment je sais ce que je pense, je puis dire que mes opinions ne sont pas le moins du monde marquées par la Métaphysique française, l'Ethique française, la Politique française, la Théologie française... [268]. »

Il ajoutait un peu plus loin qu'il n'était d'aucun parti et désirait seulement être honnête homme et bon chrétien :

> « J'ai cassé mon jouet d'enfant, ma grêle trompette de sédition et les morceaux en gisent épars dans le débarras de la Pénitence [269]. »

Comme il l'affirmait, ce revirement aux causes multiples et complexes était né en partie de la confrontation avec les faits,

[265] Vers 36-42; PW, I, 245; Prélude, X, 259-263.
[266] Vers 64-75 et vers 89-105.
[267] Vers 139-141; PW, I, 261. Toutefois, de façon significative, le poète reste opposé à la politique de Pitt et à la guerre contre la France. Dans *Fire, Famine and Slaughter*, poème étrange qui, bien que composé probablement antérieurement, fut publié dans le *Morning Post* du 8 janvier 1798, les horreurs de la guerre sont décrites sous un jour brutal, en Vendée; et l'unique responsable en est « l'homme dont quatre lettres forment le nom » (vers 62-65; PW, I, 239), c'est-à-dire « Pitt ».
[268] Lettre du 10 mars 1798; CL, I, 395.
[269] *Ibid.*, p. 397.

en l'occurrence les excès et la faillite de la Révolution française; mais il s'accompagnait d'une révision graduelle et profonde de certaines notions philosophiques fondamentales.

L'opposition à Godwin, latente dès le début sur le point précis de l'athéisme, devint catégorique au printemps de 1796 et le cinquième numéro du *Watchman*, le 2 avril, marqua la rupture définitive avec le radicalisme rationaliste; ce numéro contenait la lettre *To Caius Gracchus*, réponse à un correspondant de la *Bristol Gazette* du 24 mars qui sous ce pseudonyme avait pris énergiquement la défense de *Political Justice*, ouvrage dénoncé comme vicieux et dangereux par Coleridge dans un article intitulé « On Modern Patriotism » du Watchman, le 17 mars [270]. Sommé de justifier cette accusation, Coleridge réfute ce qui était l'idée fondamentale de la vision godwinienne : construire la morale et le bonheur de l'homme sur l'exercice exclusif de la raison. Il affirme regretter le sonnet écrit un an plus tôt, à la gloire du grand homme : le sujet et les vers en étaient pareillement médiocres; il a depuis étudié l'œuvre de Godwin dans son ensemble et a été amené à réviser sa position [271]. Il tourne alors en ridicule l'espoir formulé par Godwin de voir l'esprit de l'homme dominer la matière et le monde par l'intelligence; le philosophe avait déclaré qu'un jour viendrait où la charrue pourrait accomplir son travail dans les champs sans qu'il soit besoin de qui que ce soit pour la guider et que plus tard la mort elle-même serait définitivement vaincue par la science; Coleridge, que l'auteur anonyme de la *Bristol Gazette* avait traité « d'enthousiaste appuyant ses arguments par des métaphores ampoulées et des déclamations oratoires », répond sur le mode ironique en ces termes :

> « Vous faites de moi *un Enthousiaste* — enthousiaste, je suppose, parce que je ne réussis pas à me convaincre complètement, comme vous-même et M. Godwin, que l'esprit sera tout-puissant sur la matière, que la charrue s'en ira labourer dans les champs sans la présence de l'agriculteur, que l'homme pourra être immortel en cette vie et que la mort est un acte dépendant de la Volonté [272]. »

On sent, sous le badinage de la polémique, l'enjeu d'une partie sévère; Coleridge ne pense pas que l'intelligence de l'homme soit parfaite ou devienne jamais parfaite; elle ne sera jamais selon lui

[270] L'article du 2 avril était précédé de la lettre signée Caius Gracchus; on la trouvera en partie, ainsi que le texte de la réponse, dans CL, I, 197-200; EOT, I, 135-136 et 160-165.

[271] Comme le remarque J. Colmer, *op. cit.*, p. 42, il n'est nullement certain que Coleridge se soit livré à une étude aussi approfondie qu'il le prétend; il s'est probablement laissé influencer par les bruits scandaleux, justifiés ou non, qui couraient sur la vie privée de Godwin (voir notamment CL, I, 214 et 221).

[272] CL, I, 200; EOT, I, 164.

qu'une image approximative de l'intelligence parfaite, qui est en Dieu et qui sera toujours hors de sa portée, située en une région inaccessible; c'est-à-dire que Coleridge rétablit la présence inéluctable du mystère, entourant de toutes parts l'existence de l'homme; et c'est précisément au nom de la raison qu'il demande à Godwin de constater les limitations de l'intelligence et l'existence de l'inexplicable au-delà de ce qu'il est possible à la science d'explorer [273]. L'homme n'est pas tout; l'erreur de Robespierre a été de manquer de « patience », de ne pas placer les événements à leur humble échelle humaine, parce qu' « il n'avait pas été habitué à considérer les affaires de l'homme comme un processus [274] », ce qui est la véritable attitude chrétienne pour laquelle « la morale est un moyen », non une fin [275].

Dans l'article du *Watchman* « On Modern Patriotism », les « patriotes » du jour sont dénoncés comme des athées enfermés dans la tour d'ivoire d'une logique apparemment rigoureuse, mais incapables de pratiquer les vertus de la justice et de la charité; et l'idée est reprise dans une lettre à Josiah Wade d'août 1797 où il est dit que :

> « les *Patriotes* sont une misérable espèce — un exécrable troupeau — arrogants parce qu'ils sont ignorants, et la bouche pleine du pouvoir de la raison parce qu'ils n'ont jamais assez usé d'elle pour connaître sa faiblesse [276]. »

Les disciples de Godwin sont doublement dans l'erreur, sur un plan psychologique en ignorant la part de la sensibilité chez l'homme, sur un plan métaphysique en éliminant la présence divine, le grand principe d'unité qui fait converger les intelligences et rassemble les cœurs, car Dieu est amour [277]. La méconnaissance du rôle joué par le sentiment dans la vie morale est en effet le second point important sur lequel Coleridge se sépare radicalement de la philosophie de Godwin à partir de 1795. Dans *Reflections on Having Left a Place of Retirement*, où il annonçait son intention de livrer la bataille « de la science, de la liberté et de la vérité dans le Christ », il n'avait pas manqué de souligner combien il était nécessaire de vouloir le bien d'autrui par le cœur tout autant que par l'intelligence :

[273] Plus tard, en 1801, Coleridge appliquera à la philosophie de Godwin une phrase de Hobbes : « Rationem Defectus Esse defectum Rationis », c'est-à-dire : « La raison de son insuffisance est l'insuffisance de sa raison » (AP, 13; NB, 910, et note où K. Coburn donne la référence dans Hobbes, partiellement indiquée par Coleridge).

[274] *Conciones ad Populum*, p. 20.

[275] Lettre à Thelwall du 17 décembre 1796; CL, I 283.

[276] CL, I, 339.

[277] On trouvera une très bonne analyse de la position de Coleridge face à Godwin dans Ch. Cestre, *op. cit.*, p. 184-188.

« *Quiconque me fait du bien le visage impassible,*
Ne le fait qu'à moitié; il me glace tout en me secourant;
Il est mon bienfaiteur; il n'est pas mon frère [278]. »

Dans ses efforts pour convertir Thelwall, il tente de démontrer ce qui implicitement avait été l'idée centrale du *Watchman*, journal unitarien aux idées avancées, à savoir que la religion chrétienne est vraiment la seule qui réponde à l'esprit démocratique :

> « Elle enseigne sans aucun doute dans les termes les plus explicites les droits de l'Homme, son droit à la Sagesse, son droit à partager également tous les bienfaits que nous prodigue la Nature; elle ordonne à ses disciples de s'en aller partout et partout de prêcher pour enseigner ces droits; elle leur ordonne de ne jamais employer la force physique, de conserver toujours une attitude de non-violence, et de considérer que la promulgation de la Vérité est une loi au-dessus des lois et dans l'accomplissement de cette tâche de défier l'Injustice chez les gens haut placés et subir d'un cœur joyeux l'ignominie, la misère, les tortures, la mort... en n'éprouvant pendant tout ce temps que chagrin, pitié et amour pour ceux qui les infligent [279]. »

Cette idée qui était au centre de *Religious Musings*, dominé par la vision du « doux Galiléen » pardonnant à ses bourreaux, était liée à ce qu'il croyait être des observations concrètes relevées dans la vie courante et à un sincère effort pour pratiquer la charité autour de lui tant à Clevedon qu'à Bristol ou à Nether Stowey. Chez Godwin, il croit déceler un cœur « rongé par le désir de se singulariser » et, dans son plaidoyer en faveur d'une sincérité absolue, il lui semblait discerner le besoin, sans doute inconscient, de trouver « des occasions propices pour donner libre cours à sa misanthropie [280] » ; plus tard, invité chez Godwin, il ne peut s'empêcher de noter la différence entre son propre fils, turbulent et spontané, et les enfants de Godwin qui gardent « un silence cadavérique, un silence de catacombe » ; il songe en outre, avec un douloureux sentiment d'oppression, au triste sort de Mary Wollstonecraft [281].

[278] Vers 51-53; PW, I, 107.

[279] Lettre à Thelwall du 17 décembre 1796; CL, I, 282.

[280] Lettre au même du 13 mai 1796; CL, I, 214.

[281] CL, I, 553. Godwin était en principe opposé au mariage; vivant avec Mary Wollstonecraft depuis 1796, il se décida à l'épouser en mars 1797 lorsqu'elle lui apprit qu'elle attendait un enfant; le mariage fut tenu secret et Godwin prit une chambre meublée à quelque distance du domicile conjugal pour rester fidèle à ses théories; Mary donna le 30 août 1797 naissance à une fille (qui devait devenir l'épouse de Shelley), puis mourut quelques jours plus tard. Voir la belle défense du mariage que fait Coleridge contre Godwin dans CL, I, 213 où un passage de l'Essai « On Modern Patriotism » est reproduit.

Godwin avait proscrit le sentiment comme relevant des forces affectives obscures contraires à la lucidité froide de la raison; Coleridge considère au contraire que le cœur a un rôle à jouer dans la vie morale et qu'en particulier l'affection liant les membres d'une même famille présente un caractère sacré; il savait par expérience personnelle quelle précieuse influence elle pouvait avoir au cours de la formation de la personnalité [282]. Dès 1794, dans le premier acte de *The Fall of Robespierre,* entièrement de la main de Coleridge, on trouve dénoncées les erreurs d'une morale fondée exclusivement sur la foi en la raison; les disciples français de la philosophie des lumières avaient cherché à étouffer en eux-mêmes le sentiment pour faire triompher la vérité abstraite impersonnelle; les conséquences sont manifestes aux yeux de tous; l'intégrité fanatique de Robespierre comme le cynisme perspicace et sans scrupules de Couthon ne peuvent conduire qu'au crime et à la faillite de la plus noble entreprise de tous les temps. Robespierre sacrifie impitoyablement le bonheur, la vie de l'individu à ce qu'il croit être l'intérêt général; pour lui toute pitié est une faiblesse; le seul danger réel est dans la lâcheté : « Barrère ! » s'écrie-t-il, « nous créons le danger du moment où nous le redoutons [283] »; la crainte égoïste sait trop bien prendre le masque de la pitié, dit-il [284]; sûr de posséder la vérité parce qu'il ne doute ni de la raison ni de la vertu qui sont en lui, il pèche par orgueil, un orgueil monstrueux que tous autour de lui décèlent aisément, Barrère, Couthon, même Adelaïde, la pauvre fille qui est la maîtresse de Tallien et regrette :

> *« ... les paisibles vertus*
> *Et toutes les joies douces de la vie domestique,*
> *La sollicitude du père, la tendresse indulgente de la mère,*
> *Tous ces biens sacrifiés à une aveugle orgie de liberté* [285]. »

C'est bien l'orgueil que stigmatise Coleridge à partir de 1795 chez les tenants du radicalisme philosophique. La troisième des « Theological Lectures », qui ne furent pas publiées, est consacrée en grande partie à la réfutation de l'athéisme chez ceux qui ont

[282] Cf. lettre à Southey du 21 octobre 1794 : « ...the Mother's cares are repaid even to rapture by the Mother's endearments — ... the long helplessness of the Babe is the *means* of our superiority in the filial & maternal Affection & Duties to the same feelings in the Brute Creation... » (CL, I, 114). Plus tard, Coleridge songera à écrire un recueil de « *Poems on Infancy* », où il aurait introduit le barde Gallois Edward Williams, défenseur de la piété filiale et adversaire de Godwin (NB, 605 et note; AP, 3). Voir aussi la lettre à Thelwall, significative en raison de la date (13 mai 1796), où il est question d'un « unfeeling and insolent Speech of the said Godwin to the poor Welch [*sic*] Bard » (CL, I, 214).

[283] Vers 131-135; PW, II, 499.

[284] Vers 147-148; PW, II, 500.

[285] Vers 198-201; PW, II, 501.

mis toute leur foi en la raison; l'auteur s'efforce d'analyser leur orgueil et de montrer les contradictions internes de leur position :

> « Chez Jésus, nous ne constatons aucune trace de cet Orgueil qui prétend inculquer la bonté tout en éliminant chacune des affections familiales dont elle est née et dont elle est nourrie [286]. »

Et dans l'un des « Hymnes aux Eléments » Coleridge avait projeté d'introduire une « dissection de l'athéisme », où il rêvait de confondre « en particulier le système godwinien fondé sur l'orgueil », « orgueil de quoi ? » ajoute-t-il, « — paria d'une Nature aveugle gouvernée par une inéluctable Nécessité — esclave d'une Nature imbécile [287] ! »

L'influence de Wordsworth et de son « exquise sœur » devait évidemment venir confirmer cette foi en la sainteté des affections familiales; les *Descriptive Sketches*, tôt admirés par Coleridge à Cambridge avant qu'il eût rencontré leur auteur, puis des poèmes tels que *The Female Vagrant*, qui fit sur lui une si vive impression lorsque Wordsworth le lui récita [288], étaient empreints d'un sentiment quasi religieux de la générosité et de la bonté appelées à régner parmi les hommes, sentiment exprimé dans *Tintern Abbey*, qui résume l'évangile commun des deux amis au moment de la composition des *Lyrical Ballads*, en particulier dans les vers fameux où est soulignée l'importance de

> « *Ces impressions morales dont peut-être*
> *L'influence n'est pas sans s'exercer en profondeur*
> *Sur ce qu'il y a de meilleur dans la vie d'un homme au cœur bon,*
> *Ses humbles actions anonymes et vite oubliées*
> *De générosité et d'amour...* [289]. »

C'est là, à n'en point douter, qu'il faut chercher le sens profond de *The Ancient Mariner*, écrit, rappelons-le, en étroite collaboration avec Wordsworth [290]; salué « au nom du Seigneur, comme s'il avait été une âme chrétienne », l'albatros chaque jour venait retrouver le bateau pour jouer ou manger; le marin savait qu'il était « un oiseau de bon augure [291] »; il le tue brutalement, assez

[286] Passage cité par K. Coburn dans NB, 174-16, note. La même idée, dans les mêmes termes, est reprise dans *Conciones ad Populum*, EOT, I, 25.

[287] NB, 174-16. Il est possible que cette note de 1795 du *Gutch Notebook* doive quelque chose à Edward Williams, *Poems Lyrical and Pastoral* (cf. NB, 174-16 note).

[288] Cf. BL, I, 58.

[289] Vers 31-35.

[290] Cf. *Memoirs of William Wordsworth, Poet-Laureate*, by Christopher Wordsworth, Londres, 2 vol., 1851, I, p. 107-108. Wordsworth prétend avoir suggéré le meurtre de l'oiseau, l'apparition des spectres et l'équipage fantôme manœuvrant le bateau; voir Lowes, p. 222-224.

[291] Vers 65-82; PW, I, 189. La glose marginale de 1816 précise qu'il s'agit d'un esprit, l'un « des multiples habitants invisibles de la planète », probablement l'esprit tutélaire du Pôle Sud (vers 131-134 et 377-380).

inexplicablement; il s'agit, comme le dit J. Beer [292], d'une action négative; le Vieux Marin n'a pas compris que l'oiseau était un messager d'amour et que la loi de l'univers était l'amour; il sera racheté et sauvé seulement lorsque contemplant les serpents d'eau autour du navire, il éprouvera « un élan d'amour, jailli du cœur » pour ces heureuses créatures vivantes qui, peu de temps auparavant, ne lui avaient inspiré que répulsion et dégoût [293].

Dans *The Wanderings of Cain*, entrepris peu de temps auparavant en collaboration avec Wordsworth et avec le succès que l'on sait [294], le meurtrier est son propre bourreau; son tourment est d'être privé d'amour; il erre dans la forêt en compagnie de son fils Enos, enfant touchant dans son innocence, qui a pris « la main meurtrière d'Abel le juste »; l'enfant demande à son père pourquoi les écureuils qui sautent dans les branches — et qui jouent ici le rôle de l'albatros — refusent de jouer avec lui; et le père gémit sans pouvoir répondre que la malédiction est sur lui, comme il gémit « en donnant à manger à son fils, en le couvrant le soir », car ces humbles témoignages d'affection réveillent douloureusement en lui le souvenir de sa faute, lui rappellent qu'il a failli à la loi de l'amour [295].

Mais un nouveau problème se posait alors à l'esprit de Coleridge et une nouvelle occasion de prendre parti contre Godwin. Percevoir ce qui est rationnel, ce qui est juste est une chose; mais le vouloir en est une autre; on peut adhérer à une vérité abstraite et ne pas la mettre en pratique; on peut aussi savoir où est le bien et vouloir le mal. Aux premières heures de l'enthousiasme pantisocratique, Coleridge avait pensé, comme Godwin, qu'il suffisait d'éclairer l'homme pour le rendre meilleur, qu'il travaillerait alors nécessairement en vertu des lois du déterminisme au bien général qui était aussi son bien particulier; mais il ne devait pas tarder à réviser sa position. Dès octobre 1794, il écrit en effet à Southey ce qui suit :

> « Tout ce qu'il faut savoir dans le domaine de l'Ethique se trouve inclus dans le mot : Justice — à savoir que le bien de l'ensemble est le bien de chaque individu. Naturellement, c'est le devoir de chaque individu d'être juste, parce que c'est son *intérêt*. Percevoir cette vérité, et y adhérer en tant que proposition abstraite

[292] *Coleridge the Visionary*, p. 148-150.

[293] Vers 123-126; 258-259; 276-287; PW, I, 191-198.

[294] Voir la « Prefatory Note » dans PW, I, 287. Wordsworth devait se charger du Chant I, Coleridge du Chant II et le tout devait être terminé en une nuit; au matin, Coleridge apporta une dizaine de feuilles rédigées; Wordsworth, l'air pitoyable, ne put présenter qu'une « feuille presque blanche »; et tous deux partirent d'un grand éclat de rire. Coleridge conclut : « ...and the Ancient Mariner was written instead », ce qui montre bien la parenté entre les deux poèmes.

[295] PW, I, 288.

est chose aisée, mais il faut à tout moment chez les esprits les plus réfléchis l'attention la plus en éveil pour la mettre en pratique [296]. »

En fait le problème du mal devait occuper chez lui le penseur et le poète de 1795 à 1798; on le voit d'une part tirer la leçon des événements contemporains et reconsidérer sa position en fonction des données de l'expérience et tenter d'autre part, dans les poèmes écrits à l'époque, d'exprimer — et préciser en les exprimant sous forme symbolique — les conclusions auxquelles il pense avoir abouti.

Il commence par faire des réserves en ce qui concerne le déterminisme absolu en matière de psychologie; il voudrait demeurer « nécessarien » et disciple de l'associationnisme, éliminer la culpabilité [297], mais il se trouve graduellement amené à concevoir des doutes sur le bel optimisme déterministe; il sent, comme un fait d'expérience, qu'il y a quelque part, dans la personnalité de l'homme, une possibilité de choix et par conséquent une responsabilité; il s'étonne de voir les esprits éclairés du temps, des hommes pour lesquels il a éprouvé estime et respect, se comporter d'étrange façon; bien qu'il soit possible « au prix d'une certaine ingéniosité d'expliquer leur conduite criminelle d'après la morale de Godwin », il est étrange de voir Holcroft, « grand prêtre de l'athéisme, haïr Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme et de toutes ses forces » et d'apprendre que son fils, âgé de seize ans, s'est suicidé après avoir volé quarante livres sterling à son père; plus étrange encore d'être informé par un Antillais républicain que Gerald avait abandonné aux Antilles sa femme sans argent, de trouver une lettre de lui où il conseillait à un jeune homme d'épouser une vieille femme pour sa fortune, de le soupçonner d'être en faveur du maintien de l'esclavage [298]. Il y a là un ensemble de faits troublants qui rappellent l'ambition féroce, la dureté impitoyable, la corruption et les crimes aussi de certains révolutionnaires français dont Couthon est le prototype dans *The Fall of Robespierre*. Il est donc possible qu'il existe, en droit et en fait, un type de « scélérat-philosophe [299] », homme éclairé et conscient, sachant parfaitement de quel côté se trouve le bien, mais préférant se diriger du côté opposé, qu'il faut bien appeler le côté du « mal », et mettre toutes les ressources de son intelligence dans cette direction.

[296] CL, I, 115.

[297] Voir la lettre à Thelwall du 13 mai 1796 : « We mean these men when we say men of bad principles — Guilt is out of the Question » (CL, I, 213).

[298] *Ibid.;* CL, I, 215.

[299] Le terme est de Ch. Cestre, *op. cit.*, p. 136 et 390, qui étudie de ce point de vue le drame de Wordsworth, *The Borderers*, et rappelle que E. Legouis (*op. cit.*, p. 276) trouve le prototype du scélérat-philosophe dans *The Romance of the Forest* d'Ann Radcliffe.

Il y a donc en premier lieu une réaction contre le déterminisme et l'optimisme né du déterminisme [300]; et en second lieu un effort pour expliquer le mal en tant que réalité positive et non pas seulement comme l'absence du bien.

Dès mars 1795, nous trouvons dans une lettre à George Dyer la remarque suivante, pour le moins étrange dans la bouche d'un « nécessarien » comme le remarque K. Coburn : « Presque tout le Mal physique dans le monde dépend de l'existence du mal moral [301]. » Mais la prise de conscience véritable se place entre les *Bristol Lectures* de 1795 et le *Watchman*. Dans les deux conférences réunies sous le titre de *On the Present War* [302], l'auteur déplore les conséquences funestes de la guerre tant en Angleterre qu'en France et demande l'ouverture de négociations, mais en se gardant de prendre parti; au contraire, dans le *Watchman* et en particulier dans l'article intitulé « Remonstrance to the French Legislators [303] », de graves appréhensions apparaissent concernant la politique réelle des dirigeants français; Coleridge les adjure de revenir aux principes fondamentaux qui avaient été ceux de la Révolution française à ses débuts et de ne pas demander à leurs soldats de combattre pour la conquête comme ils avaient combattu pour la liberté, l'égalité et la fraternité; « l'enthousiaste » de la *Bristol Gazette* était assez lucide et assez réaliste pour se rendre compte que les excès de la Révolution n'étaient plus les simples sursauts accompagnant généralement tout bouleversement social et qu'il s'agissait d'une déviation profonde des buts et des moyens employés, déviation inhérente à la nature humaine de tous les temps et conséquence de son incapacité à vouloir le bien sans défaillance.

Ainsi s'explique la violence miltonienne de *France, an Ode :*

> « *C'est en vain que se rebellent les Jouisseurs et les Aveugles*
> *Ils sont les esclaves de leurs propres asservissements !*
> [*En une folle mascarade,*
> *Ils brisent leurs menottes pour porter le nom*
> *De la Liberté gravé sur une chaîne plus lourde encore* [304]. »

[300] Dans une note de l'édition des *Poems* de 1797, Coleridge va même jusqu'à rétablir la prière de demande au Créateur omniscient d'un univers immuable : « I utterly recant the sentiment contained in the lines —

> « *Of whose omniscient and all-spreading Love*
> *Aught to* implore *were impotence of mind* »

it being written in Scripture « *Ask*, and it shall be given you » (PW, I, 79, note 1; vers 27-28 de *To A Friend*).

[301] CL, I, 154; NB, 161-c note.

[302] EOT, I, 29-55.

[303] *Watchman*, n° VIII, du 27 avril 1796, p. 229-230; de cet article, malheureusement non reproduit par Sara Coleridge dans EOT, Coleridge devait dire à Benjamin Flower, directeur du *Cambridge Intelligencer*, le 11 décembre : « ... it contained my politics & the splendid Victories of the French since that time have produced no alterations in them » (CL, I, 268).

[304] Vers 85-88; PW, I, 247.

La Liberté véritable, comme le soulignent les derniers vers du poème, ne peut se trouver que dans la perfection morale de l'individu en paix avec lui-même et avec l'univers, au sein d'une Nature paisible et accueillante dont le principe est l'amour. Ce qu'il faut expliquer, dès lors, est la raison pour laquelle certains, pour ne pas dire la plupart des hommes sont amenés à se séparer de ce principe d'amour et à agir contre lui; l'asservissement aux passions qui obscurcissent l'âme n'explique la chose qu'en partie. L'idée que les hommes peuvent être tentés de faire le mal tout en sachant pleinement ce qu'ils font s'impose graduellement à l'esprit du poète. Il est significatif de le voir écrire en mars 1798 à son frère George, dans une lettre où il répudie la Révolution française, les lignes suivantes :

> « De la Culpabilité, je ne dirai rien; mais je crois très fermement au péché originel; du jour où nous quittons le sein de notre mère, notre entendement est obscurci; et même lorsque notre entendement est dans la Lumière, notre nature est dépravée et notre volonté trop faible; parfois nous voyons le bien sans désirer l'atteindre et plus souvent nous le désirons sans l'énergie nécessaire pour le vouloir et l'accomplir [305]. »

Coleridge songeait en fait depuis longtemps à écrire un poème épique sur l'origine du mal, comme l'indique une note du *Gutch Notebook* datant de 1795 ou 1796 [306]. L'épopée ne vit jamais le

[305] CL, I, 396; cf. *supra*, note 266. Les notes marginales qui sont parvenues jusqu'à nous dans les œuvres de Jeremy Taylor (en particulier les *Polemical Discourses*, Londres, 1674; BM, Ashley 5174) sont malheureusement très difficiles à dater et sans doute très postérieures; mais elles sont très significatives. Coleridge admirait Taylor, mais ne partageait pas son interprétation pélagienne du péché; il lui reprochait de concevoir la chute d'Adam comme un événement historique, alors que selon lui le péché « originel » signifie en fait chez l'homme le penchant au mal « à l'origine » de tous ses actes, c'est-à-dire à la racine de la volonté. Un article de P. Elmen, « Editorial Revisions of Coleridge's Marginalia », MLN, janvier 1952, rétablit le texte, souvent grossièrement déformé par H.N. Coleridge dans *Literary Remains*, de certaines notes très intéressantes dont celle-ci : « Robinson Crusoe — Shakespeare — Toys of Despair — Guilt adds a stimulus and sting to Lusts » — et explique que Taylor croyait trop facilement, comme Pélage, que l'homme pouvait librement éviter le mal; Defoe et Shakespeare, au contraire, avaient compris que l'imagination de l'homme peut être asservie et conduire l'individu à sa propre destruction (Note marginale dans *Polemical Discourses*, *op. cit.*, p. 689; article précité de P. Elmen, p. 37; citation déformée dans LR, III, 306). Pour une réfutation de Taylor sur ce point précis, voir également Brinkley, p. 130, 290, 293.

[306] « The Origin of Evil, an Epic Poem », Gutch f. 21; NB, 161. Il s'agit d'une assez longue liste d'ouvrages en projet; mais l'idée devait en être plus ancienne, car, comme K. Coburn le remarque en note, Ch. Lamb écrit à Coleridge le 5 février 1797 : « I have a dim recollection that, when in town, you were talking of the Origin of Evil as a most prolific subject for a long poem. Why not adopt it, Coleridge ? there would be room for imagination » (Lamb, V, 90). Il ne peut s'agir que du séjour de Coleridge à Londres à l'automne de 1794, lorsque Southey lui reprochait d'oublier Bristol et Sara Fricker.

jour sous la forme prévue; elle aboutit en fait à toute la série des poèmes composés entre 1795 et 1798 où le problème du mal réapparaît sous ses divers aspects : l'ambition des grands et la soif de conquêtes dans *Ode to the Departing Year,* le crime et le châtiment du crime dans *The Dungeon,* la volonté de puissance dans *Kubla Khan,* le péché contre la loi de l'amour dans *The Wanderings of Cain* et *The Ancient Mariner,* les inévitables contacts avec le mal et les dangers de contamination dans *Christabel* [307]. Sans doute *The Ancient Mariner* vient-il au tout premier plan : le manque de motifs réels, la perversité qui accompagnent l'acte du marin, tuant l'oiseau d'une flèche de son arbalète, sont caractéristiques et peuvent permettre de considérer le meurtre comme un symbole de la chute originelle [308]; mais le poème ne constitue pas à lui seul le grand ouvrage que Coleridge avait rêvé d'écrire [309] et qu'il faudrait bien davantage chercher dans *Christabel;* l'auteur y travailla avec acharnement, écrivit la seconde partie à son retour d'Allemagne avec une difficulté inouïe [310], rêva à maintes reprises par la suite d'achever le poème sans jamais y parvenir ou même se résoudre à tenter de le faire; sans doute, à partir de 1802, la faculté de création poétique était-elle en lui fort diminuée, sinon tarie; mais sans doute aussi, bien qu'il eût « tout entier le plan de l'ouvrage présent à l'esprit » dès le début [311], s'était-il attaqué à un problème qu'il pressentait insoluble, dans la pénétrante conscience qu'il avait du mystère des choses, pour l'intelligence de l'homme [312]. Ceci explique également que de 1795 à 1798 il ait

[307] Rappelons que la première partie du poème fut composée à l'automne de 1797 à Nether Stowey (cf. E.K. Chambers, « Some Dates in Coleridge's Annus Mirabilis », ESMEA, 1933, p. 85 et suivantes). Or il est significatif de voir Coleridge exposer longuement, dans une lettre à J. Wedgwood du 5 janvier 1798, l'obligation où se trouve chacun de côtoyer le mal dans la vie quotidienne (CL, I, 364). Christabel, consciente du privilège que constitue la sécurité dont elle jouit à l'intérieur du château, va au-devant du danger en s'aventurant à minuit dans la forêt; elle a en un certain sens la vocation du martyre. Voir la pénétrante analyse donnée par G. D'Hangest dans *Coleridge, Vingt-Cinq Poèmes,* p. 98-102.

[308] C'est entre autres l'interprétation de R.P. Warren dans *The Ancient Mariner : A Poem of Pure Imagination,* New-York, 1946, p. 81-82.

[309] Toutefois G. Whalley pense que l'auteur renonça au « poème épique » après avoir écrit *The Ancient Mariner* (« Coleridge and Southey in Bristol », RES, oct. 1950, p. 334, note).

[310] Cf. lettre à J.W. Tobin du 17 septembre 1800 : « Every line has been produced by me with labor-pangs » (CL, I, 623).

[311] Préface de 1816; PW, I, 213, note.

[312] Un an avant de mourir, il devait déclarer : « The reason of my not finishing Christabel is not that I don't know how to do it — for I have, as I always had, the whole plan entire from beginning to end in my mind; but I fear I could not carry on with equal success the execution of the idea, an extremely subtle and difficult one » (6 juillet 1833; TT, II, 221-222). Il reporta à une certaine époque ses espoirs sur le grand poème que devait écrire Wordsworth, *The Recluse,* mais là encore fut déçu. Cf. lettre à Words-

cherché, avec de sages réserves il est vrai, du côté des néo-platoniciens, des mystiques et des théosophes, ainsi que de la tradition occultiste de la chute, des initiatives spéculatives offrant l'espoir de certaines routes pouvant conduire à une lointaine solution [313]; toutes les traditions issues soit du christianisme soit des anciennes religions d'Asie Mineure présentaient un trait commun : au centre se trouvait l'opposition du bien et du mal, éventuellement leur coexistence et leur réconciliation.

Comme le souligne bien John Beer dans son récent ouvrage [314], les grands poèmes écrits de 1795 à 1798 comportent tous, comme une préoccupation essentielle, l'idée de la chute de l'homme, la conviction que la nature humaine est inexplicablement viciée quelque part en ses profondeurs et que, livrée à elle-même, elle tend irrémédiablement à se séparer du Vrai, du Beau et du Bien, à rompre l'harmonie qui originellement la lie au reste de l'univers. Cette conviction peut être interprétée comme la conséquence lointaine de l'échec de la pantisocratie, des désillusions apportées par la Révolution française et de la faillite du *Watchman* abandonné par les lecteurs; elle donne en tout cas naissance à un certain nombre de lignes de force selon lesquelles viennent s'organiser les images étudiées par Lowes dans *The Ancient Mariner* et dans *Kubla Khan*. Coleridge se trouve graduellement amené à considérer que si la nature humaine se trouve ainsi inclinée au mal, il convient de ne pas lui faire confiance aveuglément et d'user à son égard, et dans son intérêt, sinon de la contrainte, du moins d'une ferme autorité, de la protéger par un ensemble de règles qui la maintiendront dans le droit chemin; c'est dire qu'il évolue dans un sens conservateur et que dorénavant il mettra l'accent non plus sur la liberté individuelle, mais au contraire sur les règles, à vrai dire plus morales que politiques, auxquelles la liberté individuelle devra se conformer; c'est là toute la signification des ouvrages postérieurs tels que *The Friend, The Statesman's Manual* ou *Aids to Reflection*. Cet ensemble de règles est représenté dans *The Ancient Mariner* par la vie exemplaire de l'ermite de la forêt qui, trois fois par jour, s'agenouille sur la mousse pour adresser ses prières à l'auteur de la Création; le Vieux Marin ne connaissait rien de semblable au moment du meurtre de l'albatros, et c'est pourquoi son crime a été possible; le Khan, le chef orgueilleux et jouisseur, ne connaît aucun frein à sa puissance; et c'est pourquoi, ayant rompu tout lien avec le monde, enfermé comme il l'est derrière

worth du 30 mai 1815 : « I understood that you would take the Human Race in the concrete... to have affirmed a Fall in some sense, as a fact, the possibility of which cannot be understood from the nature of the Will, but the reality of which is attested by Experience & conscience... » (CL, IV, 575).

[313] Cf. BL, I, 93-98.

[314] *Coleridge the Visionary*. Londres, 1959; notamment p. 57, 124-126, 185-187.

les murs de son palais, il se sent menacé dans ses plaisirs, dans son existence même, celle du corps et celle de l'âme, par les voix qui prophétisent la guerre. Faut-il en déduire que l'être humain doit être soigneusement guidé, protégé toute sa vie durant ? Certainement pas. Il arrive un moment où l'homme — c'est le cas de la belle et innocente Christabel — doit connaître la liberté et nécessairement entrer en contact avec le mal; l'autorité humaine, celle de Sir Leoline dans le cas présent, s'avère totalement inefficace, elle aussi étant fondamentalement viciée en ses racines profondes. C'est dire que le problème est insoluble.

Toutes ces réflexions n'allaient pas sans un scepticisme croissant à l'égard des hommes et des institutions. En 1797 et 1798 le ton des lettres se fait de plus en plus désabusé :

> « Je suis las de la politique, las jusqu'à en souffrir douloureusement », écrit Coleridge à J. P. Estlin en juillet 1797, « — je n'ai jamais vu la passion de la politique se prolonger quelque temps sans absorber ou exclure intégralement la passion de la Religion — Je puis me tromper, mais c'est là mon opinion [315]. »

Et en mars 1798, dans la lettre à son frère George où il dit avoir abandonné la « trompette de la sédition » qui n'était qu'un « jouet d'enfant », il explique qu'il a renoncé à étudier « les causes immédiates, qui sont infiniment complexes et indéterminées » pour réfléchir sur « les causes générales et fondamentales, les *causae causarum* »; il s'efforcera en poésie d'élever l'imagination et d'éveiller les âmes au sentiment de la beauté; en prose, il tentera

> « ... de rechercher avec patience et des démarches intellectuelles lentes, extrêmement lentes : « Quid sumus et quidam victuri gignimur » — ce que sont nos facultés et ce qu'elles sont susceptibles de devenir [316]. »

Il s'agit précisément de l'enquête philosophique menée de 1796 à 1798 dans les directions les plus diverses, pour ne pas dire les plus hétéroclites, et destinée à être présentée tantôt comme une étude indispensable, tantôt comme un pis aller, un refuge desséchant pour l'âme [317]; cette enquête sera le motif, au moins officiellement proclamé, justifiant à la fin de l'été 1798 le voyage en Allemagne et le séjour dans une université allemande; elle reprendra, beaucoup plus méthodique qu'auparavant, en 1800 pour mener le poète au kantisme. Ainsi le bel enthousiasme, la soif

[315] CL, I, 338.
[316] Lettre du 10 mars 1798; CL, I, 397.
[317] Notamment, en 1802, dans *Dejection, an Ode* :

« *And haply by abstruse research to steal*
From my own nature all the natural man. »

Vers 89-90; PW, I, 367 (cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre II, note 109).

d'action de la pantisocratie avaient-ils graduellement cédé la place à la désillusion, à la volonté nettement exprimée de ne plus s'occuper des affaires du monde et le retour à la philosophie, parfois sous ses formes les plus abstruses, constituait bien une sorte de renoncement et d'évasion dont le besoin était rendu plus aigu encore par la santé précaire du poète, le manque d'entente véritable avec sa femme Sarah, les premiers effets funestes de l'opium [318]. Un changement significatif apparaît dans les ouvrages empruntés à la *Bristol Library;* à partir de 1796, Godwin, Priestley, Paley cèdent la place à Berkeley, Thomas Hyde, Robert Lowth, Jeremy Taylor, Brucker [319]; la métaphysique et les « faits de l'esprit », les anciennes religions de la Perse, la poésie du peuple hébreu, l'histoire des systèmes philosophiques passent dorénavant au premier plan. Coleridge devient le conseiller spirituel de ses amis, en particulier Thelwall, Lamb et Charles Lloyd; il se fait presque leur directeur de conscience [320]. La volonté de mener la vie d'un reclus, d'un penseur retiré loin du monde et de ses passions se trouve finalement admirablement exprimée dans *Ode to the Departing Year* [321].

C'est par la force des choses et plus précisément en raison du besoin impérieux de gagner sa vie, que le poète se vit amené, à son retour d'Allemagne, à s'intéresser à nouveau à l'actualité sociale et politique. De novembre 1799 à octobre 1802 il collabora régulièrement et activement au *Morning Post;* le propriétaire et directeur du journal était depuis 1795 Daniel Stuart avec qui il était entré en rapport en 1797 par l'intermédiaire soit des Wedgwood, soit de James Mackintosh, beau-frère de Stuart [322]. Avant de quitter l'Angleterre, il avait donné au journal quelques poèmes dont *Fire, Famine and Slaughter* et *France, an Ode* [323]; il reprit sa collaboration en novembre 1799 et écrivit régulièrement des éditoriaux et des comptes rendus de séances parlementaires [324].

[318] Voir en particulier les lettres à Cottle et à Poole du 5 novembre 1796 qui donnent un tableau exact du découragement de Coleridge à la fin de l'année qui avait vu naître et mourir le *Watchman* (CL, I, 248-249).

[319] Cf. Appendice I, nos 5, 6, 9, 44, 58, 62, 64, 75, 81, 84, 85, 94. Voir aussi CL, I, 245, 278.

[320] Voir notamment PW, I, 157-158; CL, I, 237 et 239.

[321] Vers 1-6 et 149-161; PW, I, 160 et 168.

[322] Voir CL, I, 359 et note 3.

[323] En janvier 1798, Stuart lui avait offert une guinée par semaine pour s'assurer sa collaboration personnelle (cf. Poole, I, 261).

[324] Sur l'étendue de la collaboration de Coleridge, on pourra consulter J. Colmer, *Coleridge, Critic of Society,* p. 53-54; l'auteur montre que Coleridge devint ce que nous appellerions aujourd'hui un « political leader ». Bon nombre des articles n'étaient pas signés ; Sara Coleridge, en se fondant sur l'évidence interne, put en identifier un certain nombre qu'elle publia dans EOT; d'autres ont été identifiés depuis, notamment par Mrs Ch. Glicfield, qui a publié les résultats de son enquête dans un article de PMLA, juin 1954, p. 681-685 : « Coleridge's Prose Contributions to the Morning Post ». La

Les articles du *Morning Post* présentent un intérêt considérable; Coleridge manifesta plusieurs fois par la suite son intention de les réunir et de les publier à part [325]; d'une part il en mesurait la valeur et la portée et d'autre part il pensait démontrer ainsi à l'opinion publique combien il avait vu juste de 1800 à 1802, en particulier en ce qui concerne la tournure prise ultérieurement par les événements sur le continent [326]. Il ne se trompait guère lorsqu'il disait avoir été l'initiateur d'une forme nouvelle de journalisme fondée sur

> « la pratique consistant à considérer les questions et les événements du jour sous l'angle de leur portée morale, à conférer une certaine dignité aux mesures particulières en reliant leur signification ou leur manque de signification à des principes permanents et à susciter l'intérêt pour ces principes en soulignant leur application dans les mesures individuelles [327]. »

C'est ce double mouvement, cet échange réciproque entre les idées générales et les faits qui constitue l'intérêt des articles du *Morning Post;* leur auteur prenait place dans l'étroite galerie mal éclairée de la Chambre des Communes réservée aux journalistes et là griffonnait hâtivement pendant les discours les notes devant servir à la rédaction de ses articles [328]; le matin du 3 février 1800, il se rendit à la Chambre à sept heures quarante-cinq; il y demeura jusqu'à trois heures du matin la nuit suivante pour assister à l'un des fameux débats sur l'ouverture de négociations avec la France; il regagna alors le bureau du journal, écrivit son compte rendu

question est reprise par Colmer (*op. cit.*, p. 180-185), qui donne en Appendice la liste probable complète des contributions de Coleridge (Appendice B, p. 186-187) et reproduit le texte des articles non publiés par Sara Coleridge dans FOT (Appendice C, p. 189-218). Le *Morning Post* se trouve au British Museum, Burney Collection, n° 949.

[325] Notamment en 1803 (NB, I, 1577 et 1673, où le titre de l'ouvrage projeté est « Men and the Times »), en 1809 (note aux lecteurs de *The Friend*, 1809, p. 32; le titre est devenu : « Essays from the Morning Post »), et plus tard encore au moment de la composition de *Biographia Literaria* (BL, I, 147, note). Sara Coleridge, en publiant en 1850 les écrits politiques de son père dans *Essays on His Own Times*, songea sans doute à réaliser tardivement ce projet qui ne vit jamais le jour.

[326] Cf. lettre à Stuart du 12 septembre 1814 : « If you should happen to cast your eye over my character of Pitt, my two Letters to Fox, my Essays on the French Empire under Buonaparte compared with the Roman under the First Emperors, that on the probability of the restoration of the Bourbons... I dare amuse myself, I say, with the Belief that by far the better half of all these would read to you now as *History* » (CL, III, 531-532).

[327] BL, I, 146.

[328] Nous avons quelques spécimens de ces notes dans les *Notebooks* 4 et 10 (NB, 651, 652, 653); K. Coburn donne une reproduction photographique de deux pages du *Notebook* 4 qui montre bien leur caractère improvisé et décousu; elles étaient difficilement lisibles au moment de leur rédaction et devinrent quasi indéchiffrables par la suite (NB, 651).

et travailla à réviser d'autres articles jusqu'à huit heures [329]. L'un de ces comptes rendus, quelques jours plus tard, acquit une véritable célébrité; c'est celui du grand discours que fit Pitt le 17 février pour justifier la poursuite de la guerre; mis au défi de donner ses raisons en une phrase, l'orateur répondit d'un seul mot : « Sécurité »; comme le dit Coleridge lui-même à l'époque, et comme ses contemporains aimaient à le répéter, le discours réapparut fort embelli dans les colonnes du *Morning Post* [330]. Mais l'analyse de ces articles montre que les changements introduits portaient sur la forme et non sur le fond; l'auteur ne déforme les points de vue qu'il ne partage pas ni de façon à les rendre plus conciliants ni de façon à les rendre ridicules en les exagérant. Les arguments de Pitt en faveur de la poursuite de la guerre dans le discours du 17 février (notamment le très grand danger que court l'Angleterre, « le plus grand danger qui l'ait jamais menacée ») et la position exacte de Bonaparte « enfant et champion du jacobinisme » sont reproduits avec une rigoureuse objectivité bien que l'auteur fût en faveur de négociations avec la France [331].

Ces contacts étroits avec des hommes appartenant au monde du Parlement et au monde du journalisme permirent à Coleridge de mettre graduellement au point un ensemble de règles morales et politiques faisant une très large place à l'enseignement tiré des faits. C'est ce qu'il résumait fort bien en écrivant plus tard à Stuart :

> « En fait, vous êtes le seul être humain en la compagnie duquel, je puis le dire en stricte vérité, je n'ai pas passé une heure de conversation qui ne fût aussi une heure de durable instruction. Et j'ose affirmer avec la même simplicité ce qui est ma conviction profonde, à savoir que ma plus grande connaissance de *l'Homme*

[329] Cf. lettre à Josiah Wedgwood du 4 février; CL, I, 568. Le commentaire de Coleridge sur le discours de Pitt parut dans le *M. Post* du 6 février (EOT, I, 285-292). Il loue avec beaucoup d'objectivité le talent de Pitt, la promptitude et le tour achevé de ses répliques, l'impétueuse éloquence de Fox, son adversaire. On pourra consulter Michael Macdonagh, *The Reporters' Gallery*, Londres, 1913, pages 290-307.

[330] Il est intéressant de comparer les notes informes prises pendant la séance (NB, 653) et l'article construit et rédigé avec talent (*M. Post*, 18 février 1800; EOT, II, 293-296). Coleridge écrivit le 18 février à Southey : « Read Pitt's Speech in the Morning Post of to-day (Tuesday Feb. 18). I reported the whole with notes so scanty that — Mr Pitt is much obliged to me. For by heaven, he never talked half as eloquently in his Life time » (CL, I, 573), et le docteur Gillman rapporte que G. Canning aurait dit de l'article du journal : « it does more credit to the author's head than to his memory » (Gillman, p. 208).

[331] C'est ce que montre bien un parallèle entre le compte rendu de Coleridge et le texte du discours tel qu'il est reproduit dans W.S. Hathaway, *The Speeches of the Right Honourable William Pitt in the House of Commons*, Londres, 1806, 4 vol., IV, 61-69.

> vous a été utile, bien que votre connaissance des *Hommes,* de par la nature des choses, m'ait été plus utile encore [332]. »

Au contact des hommes et des faits, il fut graduellement amené à prendre position de façon assez précise sur le problème de la propriété individuelle et à modifier considérablement les vues qui avaient été les siennes en 1794 et 1795; il avait voulu la supprimer intégralement aux beaux jours de l'asphétérisme et de la pantisocratie; en 1795, dans *The Plot Discovered,* il avait repoussé toute idée de réforme parlementaire fondée sur la représentation des intérêts [333]; de 1795 à 1798, il avait associé la propriété à l'origine du mal, le désir de posséder à la volonté chez l'homme, que ce fût Caïn ou le Khan Kubla, de protéger ses intérêts égoïstes, de défendre ses plaisirs, d'asservir autrui à ses fins propres. Toutefois, il s'agissait dans tous les cas d'hommes mauvais, cruels, sensuels qui ne connaissaient pas l'amour du prochain; il était permis de penser qu'entre les mains d'hommes bons et justes, la possession des biens matériels prendraient une signification toute autre. Comme il l'écrivait à Thelwall en novembre 1796, il avait eu l'intention d'expliquer :

> « ... l'origine de la propriété et la *façon de supprimer tous les maux qui en découlent,* d'après le dernier chapitre de ma Réponse à Godwin, qui paraîtra maintenant dans quelques semaines »,

et il ajoutait :

> « Nous courons dans la même arène, mais nous conduisons des chevaux différents. Chaque jour, je deviens plus religieux — vous, naturellement, chaque jour vous devenez davantage le contraire... [334]. »

C'est là qu'il faut chercher la clef de l'évolution de Coleridge face au problème de la propriété individuelle. Dans le système philosophique et politique de Godwin, la propriété devait être supprimée, pensait-il, parce qu'il n'y avait chez son détenteur éventuel ni amour du prochain ni amour du Créateur; il était impossible d'en faire bon usage; elle devait donc être abolie. Au contraire, s'il était permis de faire confiance aux force morales de l'homme, si on pouvait espérer le voir se conformer à la loi de l'amour et employer les biens qu'il possédait à servir son prochain, alors la propriété pouvait être rétablie — et même, pensa Coleridge à partir de 1799, elle devait être rétablie, car elle devenait source de force morale, elle apportait avec elle la responsabilité. Le bouillant asphétériste se trouva amené à considérer que l'individu réduit à lui-même et ne possédant rien était en fin de compte moins bien

[332] Lettre du 8 mai 1816; CL, IV, 639.
[333] EOT, I, 87-92.
[334] Lettre du 13 novembre 1796; CL, I, 253.

armé moralement que celui responsable d'un certain nombre de réalités tangibles; le fait de détenir ces réalités, parce qu'il impliquait nécessairement de graves et indiscutables devoirs, conférait également l'exercice de certains droits, étant entendu que ces droits disparaissaient immédiatement si l'individu responsable des biens qu'il possédait venait à méconnaître les devoirs liés à leur possession.

Ainsi voit-on se dessiner dès 1796, au moment où le poète se sent « devenir de plus en plus religieux », l'évolution qui aboutira aux prises de position résolument conservatrices de *The Friend* et de *A Lay Sermon*, où la politique est subordonnée à l'existence d'une stricte loi morale chrétienne et kantienne. Dans *The Friend*, en particulier, on trouvera une méthodique réfutation de Rousseau et de l'idée d'une égalité des droits et des devoirs chez tous les citoyens; l'auteur confesse que cette idée paraît évidente à la raison, mais ajoute qu'un système de gouvernement fondé sur ce principe lui paraît impraticable : une nation où la terre appartiendrait à l'état et où le produit du travail de tous serait réparti entre les membres de la collectivité « ne pourrait survivre sans de flagrantes injustices, sauf si la Raison chez tous et chez chacun gouvernait de façon absolue les passions égoïstes, la paresse, l'envie, etc... [335] ». L'auteur remarque qu'il est impossible de fonder le droit à la propriété en pure raison, mais ajoute aussitôt une note significative :

> « Je veux dire pratiquement et avec les inégalités inséparables de l'existence de fait de la propriété. Dans l'abstrait, le droit à la propriété peut être déduit de la libre volonté chez l'homme. Si agir librement est un droit, jouir d'une sphère d'action l'est aussi [336]. »

A ce titre les articles du *Morning Post* représentent une période de transition intéressante. L'évolution commença sans doute dès 1795, car dans les Theological Lectures la propriété est présentée comme une condition nécessaire de l'exercice de la liberté [337] et une note du *Gutch Notebook* de 1796 assigne à la propriété la fonction d'assurer à chacun la jouissance des fruits de son travail [338]. Aussi n'est-il pas surprenant de voir Coleridge affirmer,

[335] Friend, I, 349-351.

[336] *Ibid.*, p. 352, note. Sur la responsabilité morale, et par conséquent politique des classes dirigeantes, voir aussi *The Statesman's Manual*, 1816, p. 7-10 (Lay Ser., p. 11-13), et *A Lay Sermon* (Lay Ser., p. 59-60, 82-86, 114-115).

[337] Lecture II, f. 40 : « Property is power and equal property equal power. A poor man is more or less a slave. Poverty is the Death of public Freedom » (passage cité dans NB, 81 n.).

[338] NB, 81 et note. L'idée est empruntée à Richard Watson, évêque de Llandaff, auteur de *An Apology for the Bible; in a series of letters addressed to Thos. Paine Author of the Age of Reason*, 1796. En mars 1796, Coleridge écrit à Cottle qu'il pense utiliser l'ouvrage pour réfuter Payne point par point (CL, I, 193).

dans le deuxième article écrit pour le *Morning Post* à l'automne de 1799, qu'un gouvernement quel qu'il soit, dans l'état actuel des choses, doit reposer sur la propriété individuelle :

> « Pour la génération actuelle tout au moins les gouvernements doivent être fondés sur la propriété; tout gouvernement sera bon dans lequel la propriété est garantie et peut librement circuler; et le gouvernement le meilleur sera celui qui proportionnera le plus exactement l'autorité de chaque individu à la propriété qu'il détient [339]. »

Cet article était consacré à la nouvelle constitution française récemment élaborée par Sieyès et Bonaparte et dont le texte complet ne devait parvenir en Angleterre que fin décembre; il fut suivi de plusieurs autres où la dite constitution était formellement accusée de dissimuler le despotisme et la dictature militaire. L'argument principal est intéressant; le soi-disant équilibre, disait Coleridge, entre l'exécutif et le législatif n'est qu'une tromperie; car les diverses chambres prévues, avec leurs fonctions respectives, ne signifient rien; elles ne représentent pas des intérêts véritables éventuellement opposés :

> « Freins et contrepoids ne peuvent être constitués que par une réelle diversité des intérêts, des intérêts ayant une existence indépendante des fonctions législatives [340]. »

Dans les articles qui suivirent, de janvier à mars 1800, Coleridge attaque violemment la politique de Pitt qui le 31 décembre avait décidé de rejeter les offres de négociations faites par Bonaparte, sous prétexte que les conditions en France n'étaient pas suffisamment sûres; il montre que, même sans la restauration des Bourbons qu'il juge impossible pour le moment et même équipée d'une constitution défectueuse, la France a une occasion de recouvrer suffisamment de stabilité pour que la propriété soit garantie et que la dangereuse philosophie des droits naturels de l'individu cède la place à des vues plus réalistes [341]; l'opinion publique est lasse du désordre laissé par la Révolution, elle aimerait voir « les libertés politiques formelles remplacées par des garanties civiles réelles »; et le mérite de Bonaparte est d'avoir entrevu la possibilité de réconcilier les diverses fractions de cette opinion, y compris celle des « nouveaux riches » qui pourraient conserver les avantages acquis [342].

Sur les libertés politiques fondamentales, toutefois, Coleridge ne varia pas; tout en soulignant les avantages que la restauration

[339] *M. Post*, 7 décembre 1799; EOT, II, 331.
[340] *M. Post*, 31 décembre 1799; EOT, I, 188. Cf. également CL, I, 554 : « What a detestable Villainy is not this new Constitution... »
[341] *M. Post*, 8 janvier 1800; EOT, I, 218-219.
[342] *M. Post*, 11 mars 1800; EOT, II, 314-316.

de l'ordre devait apporter à la France, il ne pouvait accepter le despotisme napoléonien naissant; comme nous l'avons vu, Napoléon Bonaparte allait prendre rang à ses yeux parmi les tyrans de l'humanité, Caïn, Nemrod, le Khan Kubla. En Allemagne, il n'entendit pas dire grand bien de lui ou de ses généraux [343]; et à son retour en Angleterre il emploie volontiers le ton badin à l'égard du grand homme [344], qui en décembre 1799 est traité de « reptile » dans une lettre à Southey [345]; au début de janvier, il se demande si tuer un méchant homme, en l'occurrence Bonaparte, ne serait pas lui rendre service [346].

Lorsque les Préliminaires de Londres furent signés le 1er octobre 1801, la paix fut saluée avec joie par l'opinion publique anglaise; Coleridge, cependant, qui deux ans plus tôt avait été si favorable à l'ouverture de négociations, exprima quelques appréhensions dès le début :

> « Nous — je veux dire Wordsworth et moi-même — considérons la Paix comme nécessaire; mais les Termes en sont des plus inquiétants »

écrit-il à Poole le 21 octobre [347]; et plus tard il devait déclarer que l'affirmation de Fox selon laquelle la reprise de la guerre après la brève trêve de la Paix d'Amiens aurait été due à l'influence du *Morning Post* ne pouvait être pour lui qu'une source de fierté [348]. Mais il fallut attendre l'automne de 1802 pour que la pleine lumière soit faite sur le nouveau régime de la France en une série d'articles pénétrants du *Morning Post* [349]. L'idée centrale

[343] Cf. CL, I, 436-437.

[344] Cf. *ibid.*, I, 533, 539.

[345] *Ibid.*, I, 554.

[346] Lettre à H. Davy du 1er janvier 1800; CL, I, 557. Voir aussi lettre du 2 janvier à Th. Wedgwood : « I could almost too wish for a Bourbon King, if it were only that Sieyes & Buonaparte might finish their career in the old orthodox way of Hanging » (CL, I, 558).

[347] CL, II, 771.

[348] BL, I, 145 et note p. 262. Dans le même passage, Coleridge déclare avoir été en butte au ressentiment personnel de Bonaparte, en particulier pendant sa résidence en Italie, et affirme qu'un mandat d'arrêt avait été lancé contre lui (cf. Gillman, p. 179-181; Cottle, *Reminiscences*, p. 310-313).

[349] En particulier trois articles intitulés « Comparison of the present state of France with that of Rome under Julius and Augustus Caesar »; *M. Post*, 21 sept.; 25 sept., 2 oct. 1802; EOT, II, 478-514. L'article intitulé « On the Circumstances that appear especially to favour the return of the Bourbons at this present time » (*M. Post*, 12 octobre; EOT, II, 532-537) est beaucoup moins intéressant; il se contente de faire un parallèle assez artificiel entre la France et la situation de l'Angleterre à la veille de la restauration de Charles II; et nous ne partageons nullement l'avis de Miss F. Brinkley, qui le reproduit en partie et y voit « un des plus brillants exemples » de comparaison historique (Brinkley, p. 4 et 31-34).

est celle d'une comparaison entre la France de l'heure et Rome au moment où :

> « ... elle cessa d'être une République et où le gouvernement fut organisé de façon à n'être plus qu'un despotisme militaire masqué [350]. »

L'auteur tire un parti remarquable de tous les points pouvant comporter une ressemblance, y compris les termes désignant titres et charges. Apparemment sans crainte de choquer les lecteurs du *Morning Post,* qui étaient en grande majorité des whigs et des représentants de la classe des commerçants aisés, il souligne la prospérité des affaires qui a fait passer les intérêts commerciaux au premier plan et leur a donné une importance exagérée dans les activités de la nation; il condamne, en songeant aussi à l'Angleterre, qu'il ne nomme pas, l'état d'esprit qui en est résulté, une philosophie bassement utilitaire, épicurienne à Rome, tout entière orientée vers le souci du confort matériel et sourde à l'appel des fins plus élevées; montre l'apparition, à la faveur de l'indifférence générale et du relâchement moral des citoyens, de dangereux démagogues qui acquièrent une influence croissante dans l'Etat; enfin et surtout, il analyse la part prise dans la vie du pays par les militaires qui ont appris à vouer leur fidélité à un *homme* et non à la *loi,* ce qui ôte toute justification morale et politique au rôle qu'ils peuvent être amenés à jouer. Ce dernier trait apparaît comme étant de beaucoup le plus grave; il retire dangereusement à l'individu ce qui aux yeux de Coleridge, disciple de Milton et récemment venu à Kant, constitue le bien le plus précieux de l'homme, ce qui fait sa dignité, sa cohésion morale : la liberté de réaliser par lui-même les conditions de son salut, sans en remettre le soin, par lâcheté ou par faiblesse, entre les mains de qui que ce soit qui en serait chargé par procuration. C'est par là que Bonaparte peut véritablement être identifié au Tyran. Dans une lettre à son frère George du 2 octobre 1802, Coleridge raconte comment Stuart vint un jour le trouver, ayant appris combien l'article promis sur le « caractère de Bonaparte » dans le *Morning Post* était impatiemment attendu à Paris; le directeur du journal était fort aise d'apprendre la chose et, à en croire Coleridge, il y eut alors entre eux le dialogue suivant :

> « Stuart ! cet homme se révélera un Tyran et le plus mortel des ennemis de la liberté de la Presse — Vraiment ? — Oui ! dire qu'un homme comme lui, dictateur d'un vaste empire, peut ainsi se préoccuper puérilement du panégyrique fait par quelque plumitif

[350] EOT, 480. On trouve dans les Notebooks de mai-juin 1802 une brève note citant une réflexion de la *Politique* d'Aristote et où la France est comparée à la Grèce « se flattant de l'espoir d'atteindre l'unité constitutionnelle monarchique sous Alexandre » (NB, 1191 et note).

dans un journal ! Ne serait-il pas tout aussi puérilement irrité des attaques lancées par les plumitifs dans les journaux ? Je suis triste et écœuré de constater l'importance prise par les petites gens lorsque les fous sont au pouvoir [351]. »

En fait Coleridge considérait Bonaparte comme un homme de génie, possédant l'intelligence, l'autorité et de multiples dons, mais susceptible, s'il ne possédait pas la vertu, comme on pouvait le craindre, d'utiliser les ressources de son génie à des fins égoïstes et personnelles, c'est-à-dire pour le mal et non pour le bien. Ce qui n'était que vague appréhension en mars 1800 devait se confirmer pleinement à l'automne de 1802 [352]. En cela il était infiniment supérieur à William Pitt, homme médiocre qui, de par l'éducation qu'avait voulu lui donner son père, avait acquis « une habileté prématurée et peu naturelle à se mouvoir sur le plan des mots — chose qui inévitablement détourna son attention des objets de l'heure, obscurcit en lui les impressions et les sentiments spontanés [353] ».

Le parallèle entre Bonaparte et le premier ministre d'Angleterre est intéressant, car il est le premier exemple clairement formulé de l'opposition entre génie et talent, entre « l'originalité en matière de construction intellectuelle » et la faculté « d'acquérir, arranger et employer des matériaux empruntés à autrui » ; Pitt fut « coulé dans un moule, il n'y eut pas en lui croissance naturelle [354] » ; il savait seulement manipuler des « abstractions — Athéisme, Jacobinisme — expressions qu'il avait apprises chez Mr Burke, sans comprendre les définitions philosophiques et l'enchaînement de conséquences dont ce grand homme avait revêtu les mots [355] ».

[351] CL, II, 1007. Dans son édition des *Letters of S.T. Coleridge*, 1895, E.H. Coleridge dit en note : « It is a well-known fact that Napoleon read the articles in the *Morning Post* and deeply resented their tone and spirit » (p. 498).

[352] Un article du *M. Post* du 11 mars 1800, intitulé « Bonaparte, in his relations to France » (EOT, II, 313-316) déclarait en substance : « They have seated on the throne of the republic a man of various talent, of commanding genius, of splendid exploit... in whose uninterrupted felicity the multitude find an object of superstition and enthusiasm » (*ibid.*, II, 315).

[353] Il s'agit du fameux portrait de Pitt qui devait être suivi du portrait de Bonaparte (*M. Post*, 19 mars 1800; EOT, II, 320). Coleridge fut encore plus dur pour H. Addington, l'infortuné successeur de Pitt en février 1801, à qui incomba le soin de signer le traité de paix avec la France. Dans un article intitulé « Mr. Addington's Administration » (*M. Post*, 22 mars 1802; ne figurant pas dans EOT; reproduit par J. Colmer, *op. cit.* Appendice C, p. 213-218), il déclarait sans ambages : « Mr. Pitt puzzles his audience by his ingenuity, Mr. Addington by his confusion. » Voir également J. Colmer, « Coleridge on Addington's Administration », MLR, janvier 1959, p. 69-72.

[354] « He was cast, rather than grew ». EOT, II, 320.

[355] *Ibid.*, II, 326.

L'allusion à Burke est non moins significative; elle montre que dès cette époque Coleridge s'était rallié au moins aux vues de Burke concernant la distinction entre croissance organique et développement mécanique; à son école, et l'influence de Wordsworth n'avait pu que le confirmer dans cette voie, il avait appris à mesurer le prix des traditions et la valeur de la sagesse populaire lentement accumulée par opposition aux conclusions hâtives nées de la brutale application d'un système abstrait, celui de Godwin par exemple, aux réalités de la pratique dans la vie quotidienne. A cet égard, l'évolution apparaît considérable entre la foi révolutionnaire de 1796, lorsque fut écrit l'article « Review of Burke's Letter to a Noble Lord » dans le premier numéro du *Watchman* [356] et le tour pris par la pensée en 1800-1802. C'est à ce moment-là que l'idéalisme philosophique s'affirme, que l'opposition au mécanisme du dix-huitième siècle se précise, que le système de Locke, la cosmogonie de Newton sont définitivement rejetés :

> « Ne craignez pas », écrit-il à Poole le 23 mars 1801, « de me voir rejoindre les rangs des philosophes du *Petit-côté-des-choses*. Je crois que je vous donnerai beaucoup de plaisirs par la révélation de leurs artifices. Or Mr. Locke fut le fondateur de cette secte et fut lui-même un parfait philosophe du *Petit-côté-des-choses*. Mon opinion est celle-ci : une Pensée profonde n'est accessible que chez un homme ayant des Sentiments profonds et toute Vérité n'est qu'une forme de Révélation [357]. »

Il n'est plus question, comme l'avait fait le compte rendu du *Watchman*, de reprocher à Burke de ne pas s'intéresser à la physique, à la chimie et de mépriser les encyclopédistes français [358]. C'est donc bien d'un retour à l'idéalisme philosophique et à la foi religieuse qu'il s'agit. Napoléon est un tyran parce qu'il fait servir les ressources de son génie à des fins qui ne sont pas celles de l'ordre divin et parce qu'il méconnaît chez l'individu la dignité dans la liberté qui fait de l'homme un être à l'image de Dieu; et dans le second des articles consacrés à la France, à l'automne de 1802, en des accents où l'on croit entendre la voix de Milton dans l'*Areopagitica*, il souligne que la condition de l'homme voulue par le Créateur implique la liberté de pensée et la liberté d'expression, chaque jour menacées davantage sur le continent [359].

[356] EOT, I, 108-119; cf. *supra*, chapitre I, note 11.

[357] CL, II, 708-709.

[358] Dans *The Friend* et dans *Biographia Literaria*, la défense de Burke se fera plus enthousiaste encore : « ... we see the same man, the same doctrines, the same uniform wisdom of practical councils, the same reasoning... » (Friend, I, 326) et : « In Mr. Burke's writings indeed the germs of almost all political truths may be found » (BL, I, 146).

[359] *M. Post*, 25 septembre 1802 : EOT, II, 489-502. Il y était dit notamment : « When God sent Christianity into the world, he made men capable of freedom; when he permitted the discovery of printing, he gave

Et dans deux lettres, que publia le *Morning Post* en novembre, il reproche sévèrement à Fox son attitude servile et obséquieuse envers le nouveau maître de la France[360]; Fox, chaud partisan de la Révolution à ses débuts, a voulu défendre la France jusqu'au bout contre les partisans de la guerre, sans s'apercevoir que le mouvement avait été complètement détourné de ses objectifs premiers et sans consentir à modifier ses vues en conséquence.

« Qui a été Jacobin un jour sera toujours Jacobin », avait déclaré Pitt au Parlement. Dans un des derniers articles écrits pour le *Morning Post*[361], Coleridge s'éleva avec force contre cette façon de voir; selon lui, il était toujours possible de convaincre un individu de son erreur en faisant appel chez lui aux facultés supérieures, à l'intelligence, à la raison éclairée par la révélation divine; sept ans plus tard, le rôle de *The Friend* sera précisément d'éclairer les hommes en faisant confiance à leur sentiment de ce qui est juste et bien et en démontant le mécanisme des erreurs dans lesquelles ils risquent de tomber.

L'abandon définitif de l'idéal révolutionnaire s'accompagna donc d'un retour à l'orthodoxie religieuse et d'un retour à la philosophie spéculative. Comme toujours lorsqu'il sentait le besoin de faire le point, Coleridge se tourna vers les aspirations religieuses qui étaient un trait permanent de sa personnalité. Dès 1798, à la suite de la querelle avec Lloyd (qui avait abouti à une brouille passagère, mais douloureuse, avec Lamb), il déclare dans une lettre à Estlin avoir trop négligé les pratiques de la religion, « la prière, la lecture des textes sacrés, comme un devoir quotidien, matin et soir[362] ». Il renonce définitivement au déterminisme scientifique, puis à l'associationnisme psychologique, se rendant compte que l'un et l'autre suppriment l'activité de l'esprit et tendent à éliminer le mystère; Priestley, le héros de jadis, devient pour cette raison suspect d'athéisme; il semble avoir oublié que « l'Incompréhensibilité est un attribut nécessaire de la Cause Première, au même titre que l'amour, la puissance ou l'intelligence[363] ». La rupture avec Godwin, qu'il continue à voir de temps en temps en 1799 et 1800, est complète; lorsque paraît en décembre 1799 son *St Léon*, les notes du *Gutch Notebook* se rapportant

rien the means of acquiring and perpetuating it. The press is the only « *infernal machine* » which is truly formidable to a modern despot. And only the enemies to the freedom of their country, either fear or have cause to fear » (EOT, II, 500).

[360] « To Mr. Fox », *M. Post*, 4 nov., 9 nov. 1802; EOT, II, 552 et 572.

[361] « Once a Jacobin, Always a Jacobin », *M. Post*, 21 octobre 1802; EOT, II, 542-552.

[362] CL, I, 407.

[363] CL, I, 192.

à l'ouvrage sont sévères [364]; l'idée générale est que Godwin a profondément méconnu la nature humaine, qu'il l'a mutilée en supprimant systématiquement certains de ses besoins fondamentaux; c'est en cela que consiste la « folie de Godwin », qui ne sait pas voir « l'éternité dans chaque moment du temps [365] », qui refuse de faire la place qui leur revient aux affections familiales [366]; il est la plupart du temps vide, « encore vaut-il mieux qu'il soit vide que plein [367] »; il est ignorant et prétentieux, au point de ne pas connaître la différence entre un thermomètre et un baromètre [368].

Le retour à l'orthodoxie religieuse fut lent et beaucoup plus hésitant. En mars 1800, Coleridge est toujours fier de se proclamer « dissident » et juge sévèrement les Unitariens qui par conformisme envoient leurs fils faire leurs études dans « les universités idolâtres de l'église établie », où ils apprendront « l'indifférence à toute religion hormis la religion du gentleman [369] ».

Mais unitarisme et socinianisme d'une part, déterminisme et radicalisme philosophique d'autre part étaient, on s'en souvient, étroitement liés, en particulier chez le leader du mouvement, Joseph Priestley; en abandonnant graduellement le déterminisme, en mesurant de plus en plus l'importance de l'activité de l'esprit, en refusant de faire de lui un outil purement passif, Coleridge renonce parallèlement à l'unitarisme et se rapproche du christianisme orthodoxe. Dans une lettre à Poole d'avril 1801, il reproche

[364] En voici quelques exemples :

112 saying that bad passions coexist without shewing them is nothing...

117 unnatural

126 Why must every Man be Godwin — 'tis the pedantry of Atheism — Robespierre.

131 O ! O ! O !

135 And all this after 20 years absence. In the Book calumny last chapter calumny against nature. »

(NB, 254 et note). K. Coburn élucide, autant que peut se faire, le sens de ces remarques et émet l'hypothèse que les comptes rendus du roman de Godwin parus à l'époque dans la *Critical Review* et le *Monthly Magazine* pourraient être de Coleridge.

[367] NB, 1563 (octobre 1803).

[366] NB, 1636 (novembre 1803); AP, 44.

[367] NB, 1658 : « Southey's (Nov. 13 th, 1803) notion of Godwin — My close s'ool was right opposite to him, as he sate by my bedside — he compared him to a close Stool pan, most often empty & better empty than when full. »

[368] NB, 1659 : « Godwin and Holcroft went together to Underwood — Little Mr Underwood, we are perfectly acquainted with the subject — only ignorant of the Particulars — What is the difference between a Thermometer and a Barometer ? »

[369] Lettre à Estlin, qui était, rappelons-le, ministre unitarien, du 1er mars 1803; CL, I, 577.

aux traités de morale les plus populaires comme ceux de Paley [370] d'avoir une action corruptrice parce que prudence et vertu y sont identifiées comme dans les ouvrages de la philosophie utilitaire, c'est-à-dire parce qu'ils suppriment l'intention morale authentique en ignorant la possibilité pour l'individu de choisir autre chose que l'intérêt immédiat :

> « Le Vice y est considéré comme mauvais uniquement parce que ses conséquences lointaines apportent davantage de douleur que la jouissance immédiate n'apporte de plaisir — l'esprit humain tout entier y est présenté comme constitué seulement de quatre composants : Impression, Idée, Plaisir et Douleur. »

Ce qui manque est un élément qu'à partir de 1800 Coleridge considère comme essentiel, la volonté, expression de la liberté morale que les théologiens orthodoxes appellent le libre arbitre. Aussi l'évolution se poursuit-elle lentement en lui et en juillet 1802 il écrit à son frère George :

> « J'ai relu soigneusement le texte original du Nouveau Testament — et me suis convaincu de l'impossibilité radicale des hypothèses socinienne et aryenne; mais que mettre à leur place ? Je ne trouve rien d'assez clairement révélé pour imposer quoi que ce soit comme article de foi aux autres — je considère au contraire comme probable que la Nature de la Personne du Christ a été laissée dans l'obscurité — et qu'il convient pour nous de réfléchir à ce sujet avec une profonde humilité, de faire tout spécialement attention, lorsque nous nous exprimons sur ce point, d'employer les termes mêmes de l'Ecriture [371]. »

Sans doute ce retour à l'humilité chrétienne, quelques semaines après la composition de *Dejection, an Ode,* est-il en partie la conséquence du découragement que connaît le poète; mais le retour à l'orthodoxie s'appuie également sur des motifs historiques puisés, ici encore, dans la tournure prise par les événements de France. Le Concordat entre Pie VII et le Premier Consul, signé en juillet 1801, était devenu loi le 8 avril 1802; le 3 juin 1802 Coleridge écrit à George :

> « Vous n'aurez pas manqué de porter quelque intérêt au Concordat français. J'avoue avoir été surpris de le voir tellement approuvé par le clergé de chez nous. Il me semble n'être qu'une triste affaire, qui m'a conduit premièrement à réfléchir avec soin et une logique rigoureuse à la signification et à la portée de

[370] CL, II, 720; dans ce passage il songe surtout à *Principles of Moral and Political Philosophy,* paru en 1785; en juin 1795, il avait emprunté à la Bristol Library *Evidences of Christianity* du même auteur, qu'il connaissait bien et tenait généralement en grande estime (Bristol B., Appendice I, n[os] 58; cf. *supra,* note 154).

[371] CL, I, 807.

> l'expression *Eglise Etablie*; le résultat de mes réflexions fut grandement en faveur de l'Eglise anglicane organisée comme elle l'est à présent; et les scrupules que nous avions en commun, si je ne me trompe pas, la dernière fois où je vous ai vu, quant aux effets, et à la conformité à l'Ecriture de l'alliance (supposée) de l'Eglise et de l'Etat, disparurent, je dois le dire, entièrement [372]. »

L'Eglise de France, explique Coleridge, n'est qu'une « Eglise permanente », comme l'on dit une « armée permanente ou active »; l'Eglise d'Angleterre est une institution ancienne désignée dans une ordonnance de la Reine Elizabeth comme « le grand et vénérable troisième *Etat* du Royaume »; ses membres, les biens qu'elle possède font partie intégrante de la constitution; ils n'ont pas été créés par une quelconque législation; ils sont « réellement et véritablement antérieurs à toute forme de gouvernement en Angleterre sur laquelle les lois en exercice peuvent être fondées ». Et l'auteur conclut en ces termes :

> « Voilà ce qui constitue vraiment un Etablissement — res stabilita — notre Eglise a ses propres fondements — alors que l'actuelle Eglise de France n'a aucun fondement à elle — c'est une Institution d'occasion, bâtie sur le sable d'une législature éphémère — qui ne diffère en aucune manière d'une *armée de métier* [373]. »

Cette distinction entre une existence de fait, consacrée par l'ancienneté, et une existence créée de toutes pièces par les dispositions légales particulières à une génération doit probablement quelque chose à l'influence de Burke; elle est très significative en tout cas de l'évolution de Coleridge à l'époque; elle procède sans aucun doute d'un scepticisme fondamental à l'égard des efforts déployés par les hommes pour organiser la cité dans l'abstrait et légiférer *sub specie eternitatis*. Sur ce point Coleridge ne variera plus jusqu'à la fin de sa vie : tout un essai de *The Friend*, intitulé : « On the Errors of Party Spirit or Extremes Meet [374] » est consacré à la vanité des luttes entre les partis politiques. Comment une brève génération pourrait-elle s'arroger le droit de rayer d'un trait le travail des générations antérieures et d'imposer ses vues propres à toutes les générations futures ?

De plus, pour prendre parti, pour décider, pour légiférer, il faut bien connaître la nature profonde de l'homme. Or, qui peut se targuer de bien la connaître, sinon le philosophe, l'homme qui, comme Burke, a su remonter aux principes face à la contingence historique, l'homme qui « possédait et avait su aiguiser en lui-même cette faculté de perception qui voit les choses, les actions

[372] CL, II, 803.
[373] *Ibid.*, 806.
[374] Friend, II, 1-36.

et les événements en relation avec les *lois* qui déterminent leur existence et délimitent les conditions qui les rendent possibles [375] ».

Coleridge va donc se détourner de l'actualité politique pour se diriger vers la philosophie, par goût, puis parce qu'il trouve dans ces spéculations un refuge contre le chagrin, et enfin parce que c'est la science qui donne les principes. Il n'est nullement certain de trouver là la certitude absolue; mais, au moins, il sait que son enquête philosophique l'empêchera d'être dupe, comme le sont tant de pseudo-penseurs qui, se mouvant sur le plan des formes inférieures de l'intelligence et dans le monde des réalités mécaniques de l'espace et du temps, sont persuadés de détenir la vérité. En ce sens, l'expérience de l'asphétérisme et de la pantisocratie, jointe aux désillusions nées de la Révolution française, eut des conséquences incalculables pour la pensée du poète et dans une certaine mesure pour l'évolution de tout le XIX[e] siècle. Coleridge va tenter d'établir à tout prix le caractère permanent, immuable et divin des vérités morales par opposition aux doctrines édifiées sur un donné contingent; dans son esprit, la faillite de la pantisocratie et celle de la Révolution sont aussi la faillite du rationalisme et du déterminisme, la faillite de la philosophie utilitaire tout entière; il va s'efforcer de lutter contre le matérialisme ambiant, de montrer à ses contemporains qu'ils doivent chercher en eux-mêmes, dans les lumières de la conscience morale le secret du bonheur et la solution des multiples difficultés de la vie; il va tenter de trouver une justification philosophique à l'opposition qu'il ressent très profondément entre deux mondes : le monde régi par l'appât du gain, la contingence profonde d'un déterminisme aveugle, et le monde de la liberté morale, le monde des vérités absolues et éternelles indépendantes de l'expérience conditionnée par son déroulement dans l'espace et le temps.

[375] BL, I, 125.

CHAPITRE II

LA VISION PLATONICIENNE

1. Le monde des idées et le monde des apparences.

L'histoire de la pensée, en Angleterre aux XVII[e] et XVIII[e] siècles pourrait être ramenée à l'histoire des fluctuations du mot « *raison* ». Dans l'ensemble les facultés créatrices de l'esprit furent rejetées au second plan; certains, en particulier les penseurs traditionnellement appelés les Platoniciens de Cambridge, défendirent la cause d'une faculté suprême conférée directement à l'homme par le Créateur, indépendamment de tout contact avec l'expérience; mais la bataille était perdue d'avance; la victoire au début du XVIII[e] siècle devait rester entre les mains de ceux qui voyaient en la raison une faculté acquise au contact du monde de la matière, au spectacle des normes et des lois que croyaient y découvrir les sciences physiques; déisme et religion naturelle furent l'aboutissement normal de cette victoire dont John Locke fut l'un des principaux artisans [1]. Pour le rationalisme classique l'univers est constitué de structures parallèles indépendantes qui s'échelonnent de la matière jusqu'à l'esprit pur et demeurent séparées en des cloisons étanches; l'homme est à sa place dans cet univers compartimenté, à mi-chemin entre la bête et la divinité; sa vision est limitée à la portion du rationnel qu'il peut percevoir à l'échelon qu'il occupe; Pope et Bolingbroke s'accordent pour interdire à l'homme d'élever son regard au-dessus de la condition humaine. Par un curieux paradoxe, les défenseurs de la raison classique et de l'empirisme vont d'ailleurs se laisser convaincre, devant les succès remportés par les sciences physiques, qu'il est possible de connaître le monde

[1] On trouvera une très bonne étude de la période dans Leslie Stephen, *A History of English Thought in the Eighteenth Century*, Londres, 1902, 2 vol. L'auteur reprend la boutade de Bolingbroke : « All who thought that anything could be known of the spirit as distinct from the body are pneumatical madmen » (I, 178). Sur l'irréductible opposition de Bolingbroke à toute pensée de forme platonicienne, voir D.G. James, *The Age of Reason*, Londres, Longmans, 1949, chapitre IV.

de l'esprit en lui appliquant les méthodes qui ont si bien réussi dans le monde de la matière. Mais déjà Hume, par une analyse pénétrante, s'insurgeait contre les prétentions de la science, démontrait son incapacité à apporter toute explication véritable et indiquait clairement que l'emploi généralisé de ses méthodes ne pouvait que conduire à un scepticisme universel.

Comme Coleridge devait le déclarer dans un passage célèbre d'une lettre de 1820 :

> « En matière de Philosophie, il y a une demi-douzaine de choses, bonnes et mauvaises, qui se trouvent décorées de ce titre dans notre pays, mais au seul sens exact du terme, il n'y a en ce moment, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais que deux Ecoles de Philosophie différant essentiellement : celle de Platon et celle d'Aristote. A la seconde, mais en se rapprochant assez de l'école platonicienne, appartenait Emmanuel Kant; à la première, appartenaient Bacon, Leibniz et, pendant ses années de maturité qui furent aussi ses meilleures années, Berkeley... »

Et il ajoute :

> « C'est à la première école que je fais moi-même profession d'adhérer... Que les *Idées* soient régulatrices seulement, comme l'enseignent Aristote et Kant, ou qu'elles soient réelles et constitutives, comme le pensent Pythagore et Platon, est une question qui ne présente un vivant intérêt que pour le philosophe de profession... Celui pour qui les Idées sont constitutives sera de fait un Platonicien — et chez ceux pour qui elles sont régulatrices seulement le platonisme n'est qu'affectation creuse [2]. »

Pour Pythagore et Platon, l'Esprit n'est ni une chose ni un organe, comme il semble l'être chez Aristote, mais un acte; et ce que nous appelons une Idée est la loi de son fonctionnement interne, ce n'est en aucun cas un résultat donné [3]. L'humanité peut donc être divisée en deux catégories, celle des idéalistes pour qui l'esprit est véritablement actif et créateur, celle des empiristes pour lesquels il n'est qu'une table rase, une cire molle, un miroir

[2] Lettre à J. Gooden du 14 janvier 1820; UL, II, 265-266. L'idée semble avoir été formulée clairement pour la première fois en 1816 dans le *Stastesman Manual*, Appendice E : « Whether Ideas are regulative only, according to Aristotle and Kant, or likewise constitutive and one with the power of Life and Nature according to Plato and Plotinus... is the highest problem of Philosophy and not part of its nomenclature » (*The Statesman's Manual*, 1816, p. XLVII; Statesman's, p. 53). L'opposition entre les deux types de pensée était dès ce temps-là un de ses thèmes favoris; peut-être fut-elle confirmée en lui, comme le pense K. Coburn (*The Philosophical Lectures*, Londres, 1949, p. 53-54) par la lecture de *Farbenlehre* de Gœthe, paru en 1808 et qu'il connut à partir de 1817.

[3] La distinction est pleinement développée dans les *Philosophical Lectures* de 1818-1819 (dans l'édition de K. Coburn précitée, voir en particulier Lecture III, p. 113-120, et Lecture IV, p. 145-150).

se bornant à refléter les choses. Cette opposition ne devint un lieu commun favori de Coleridge qu'à partir de *The Friend;* mais elle était en germe beaucoup plus tôt. Idéaliste né, il ne s'était jamais senti très à l'aise de 1794 à 1796 au sein du déterminisme; à son retour d'Allemagne, au moment des recherches de 1801, il prit conscience de son opposition irrréductible face à la penseé de ceux qu'il appelait « *les philosophes du Petit-côté-des-choses* [4] »; plus tard, la distinction entre platoniciens et aristotéliciens devint pour lui affaire de tempérament, de constitution; il s'en servit pour souligner la différence entre ceux avec lesquels il pouvait sympathiser intellectuellement, Bacon, Shakespeare, Milton, Dante, Pascal, Madame Guyon, Molière et ceux pour lesquels il n'avait que mépris en tant que penseurs : Dryden, Pope, Johnson, E. Darwin et Voltaire; elle devint synonyme de la distinction entre hommes de génie et hommes de talent, sources et citernes, entre vie spirituelle profonde et morale utilitaire, entre *imagination* et *fancy,* et ultérieurement, à partir du moment où il connut Kant, entre entendement et raison, l'entendement représentant selon lui le plan inférieur de l'intelligence où se meuvent les aristotéliciens, la raison étant l'apanage de ceux qui vont vraiment au fond des choses, ne se contentent pas de les dénombrer et de les juxtaposer [5].

Quelles que soient les réserves qu'il convient de formuler sur cette division tant soit peu simpliste de l'humanité en deux clans irréconciliables, il faut reconnaître qu'elle était séduisante et commode pour un esprit comme celui de Coleridge, épris d'analogies en profondeur et soucieux de rattacher une prise de position théorique chez autrui à des facteurs psychologiques déterminés. Une chose en tout cas est certaine; si la distinction est parfois justifiée, elle l'est bien pour Coleridge lui-même; constitutionnellement,

[4] CL, II, 708; cf. *supra,* chapitre I, note 357.

[5] Cf. AP, 151 : « Let England be Sir Philip Sidney, Shakespeare, Milton, Bacon, Harrington, Swift, Wordsworth; and never let the names of Darwin, Johnson, Hume *fur* it over. If these, too must be England, let them be another England; or, rather, let the first be old England, the spiritual, Platonic old England, and the second, with Locke at the head of the philosophers and Pope at the head of the poets, together with the long list of Priestleys, Paleys, Hayleys, Darwins, Mr. Pitts, Dundasses etc. be the representatives of commercial great Britain. These have indeed their merits, but are as alien to me as the Mandarin philosophers and poets of China ... O ! that I could find a France for my love ! But spite of Pascal, Madame Guyon and Molière, France is my Babylon... How is it indeed possible at once to *love* Pascal and Voltaire ? » (fragment de mai 1805, publié dans NB, vol. 2, 2-598).

La lettre de 1820 citée plus haut se termine ainsi : « Dryden *could* not have been a Platonist — Shakespeare, Milton, Dante, Michael Angelo and Rafael coul not have been other than Platonists. Lord Bacon, who never read Plato's Works, taught pure Platonism in his great Work, the Novum Organum... ». Lamb devait parodier cette division de l'espèce humaine dans son célèbre essai : « On the two Races of Men » (Lamb, II, 26).

tempéramentalement il était platonicien; pour lui, une idée se présentait toujours sous un aspect dynamique et non statique, pour lui la réalité devait être cherchée non dans le monde limité et décevant de la matière, mais dans un univers spirituel caché auquel il était possible d'accéder par les visions de l'imagination plutôt que par les catégories rudimentaires de l'entendement; il s'agit essentiellement d'une disposition de l'âme, d'une direction que semble prendre instinctivement la pensée, d'une tournure d'esprit plutôt que d'un système philosophique achevé. Il était par ailleurs assez philosophe pour ne pas méconnaître l'importance de l'œuvre d'Aristote, disciple de Socrate comme Platon et moins éloigné de lui que ne le veut la tradition [6]; mais le terme d'« aristotélicien » était commode pour désigner un cheminement de la pensée logique, une attitude d'esprit qui n'étaient pas les siens et qu'il considérait comme fondamentalement viciés.

Il avait conscience d'appartenir à la tradition augustinienne plutôt qu'à la tradition thomiste, à la tradition des penseurs qui prennent les choses par en haut plutôt qu'à celle de ceux qui les prennent par en bas, à celle des mathématiciens plutôt qu'à celle des naturalistes, car les mathématiciens s'installent d'emblée dans le monde de l'universel et du parfait, sachant qu'il est vain de vouloir faire sortir les lois universelles de la contingence — les idées parfaites, celles de la droite ou du cercle, des approximations que nous présente le monde des phénomènes [7]. Il souligne à maintes reprises

> « ... les sophismes inhérents à toute tentative pour comprendre Dieu à travers le Monde au lieu de comprendre le Monde à travers Dieu; autant vaudrait essayer de percevoir le soleil au clair de lune [8]. »

[6] Cf. NB, 913, 937-F, 937-G, 1417. Il reproche surtout à Aristote d'avoir « confondu la science et la philosophie » et d'avoir appliqué à la seconde les méthodes de la première (Fraser's Magazine, août 1835, « Monologues of S.T. Coleridge », cité par K. Coburn dans *Philosophical Lectures*, p. 55), ce qui eut pour fâcheux résultat « d'identifier *natura naturans* à *natura naturata* ». (*Aids to Reflection*, 1825; p. 244, note), c'est-à-dire de réduire l'idée de Dieu à une simple hypothèse.

[7] Voir les allusions à saint Augustin dans les carnets, notamment NB, 710, 915, 937-C; ainsi que la longue lettre à J. Wedwood du 18 février 1801 où Aristote est présenté comme ayant le premier présenté l'esprit de l'homme comme une « table rase » (CL, II, 680-682).

[8] Note manuscrite dans Nehemiah Grew, *Cosmologia Sacra*, 1701, p. 6 (exemplaire au BM; C. 44.g.1); cette remarque significative est reproduite dans K. Coburn, *Inquiring Spirit*, p. 120, et dans Beer, p. 118. C'était là une des idées favorites de Coleridge; on la rencontre dès 1796-1797 dans le *Gutch Notebook* : « Man knows God only by revelation from God — as we see the Sun by his own Light » (NB, 209). K. Coburn cite entre autres sources possibles les *Ennéades* de Plotin; cf. BL, I, 67.

Ceci, certes, ne signifie pas que le spectacle de la nature ne puisse conduire à Dieu; la nature, au contraire, est « un langage éternel qui est celui de Dieu [9] »; mais si dans la nature, qui est le fini, il est possible pour l'homme de retrouver l'infini, c'est parce qu'il porte en lui préalablement, à l'état virtuel il est vrai, l'idée de l'infini, de même qu'il porte l'idée du cercle parfait bien qu'aucun cercle parfait ne se rencontre dans la nature; l'idée, qui est parfaite, est antérieure, bien qu'en dehors du champ de la conscience; c'est elle qui permettra d'interpréter les divers et multiples aspects, tous imparfaits, du monde des phénomènes.

Telle est la conviction profonde de tout platonicien, et Coleridge se présente bien à nous comme un platonicien, un platonicien du genre mystique plutôt que du genre logicien, davantage intéressé par le contenu de ses visions que par l'enchaînement logique permettant d'aboutir à celles-ci [10]. En un certain sens, comme on l'a dit, toute sa carrière philosophique peut être considérée comme se ramenant à un effort de rationalisation lui permettant d'être « platonicien » sans éprouver le sentiment gênant qu'il se laisse emporter par l'enthousiasme du mystique et que ses spéculations sont sans valeur philosophique réelle [11]. Il n'était pas, malgré le sentiment du surnaturel qui ne le quittait jamais, à proprement parler un mystique; il y avait en lui trop de lucidité, trop de rigueur; son originalité réside précisément dans l'effort pour réconcilier l'un et l'autre éléments dans l'interaction constante du monde de l'intellect et du monde de l'imagination. Parlant de l' « harmonie » platonicienne, en décembre 1796, il n'hésite pas à la traiter de sornette, mais ajoute immédiatement : « J'aime les chères splendides divagations de notre Platon [12] » Ailleurs, la philosophie platonicienne deviendra « les brumes ensoleillées, les ténèbres lumineuses de Platon [13] »; mais il marque toujours à son égard cet attachement profond qui semble naître des fibres les plus secrètes de l'âme. On comprend dès lors qu'il se soit laissé attirer

[9] *Frost at Midnight,* vers 60-61; PW, I, 242.

[10] C'est l'avis, entre autres critiques, de N. Wilde qui ramène toute la philosophie de Coleridge à cet élément central (N. Wilde, « The Development of Coleridge's Thought », *The Philosophical Review*, 1919, XXVIII, 147-163) et déclare en particulier : « From first to last, Coleridge was a Platonist of the mystic type, for a few years intellectually entangled with associationalism and later charmed with the technical vocabulary of German transcendentalism, but always at heart akin to those believers in the direct vision of truth who have claimed the name and authority of Plato » (*op. cit.*, p. 150).

[11] Voir notamment H. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry,* III, 281 et R. Haven, « Coleridge, Hartley and the Mystics », JHI, octobre 1959, p. 478.

[12] Lettre à Thelwall du 31 décembre 1796 où il discute des diverses explications de la Vie : « Now as to the Metaphysicians, Plato says, it is *Harmony* — he might as well have said, a fidle stick's end — but I love Plato — his dear gorgeous Nonsense » (CL, I, 295).

[13] « The sunny mist, the luminous gloom of Plato » (NB, 528 et 1558).

par le courant théosophique et mystique et se soit mis a lire avec ravissement Giordano Bruno, Jacob Boehme et Swedenborg; mais il convient de distinguer ici, car la confusion est facile lorsqu'on parle de platonisme et de néoplatonisme, d'une part la tradition platonicienne authentique transmise par saint Augustin, Boèce, Macrobe, Chalcide à tout le Moyen Age chrétien et d'autre part le courant mystique et théosophique qui, chez des hommes comme Marsile Ficin et Pic de la Mirandole, se rattache à Plotin et qui, à travers l'école d'Alexandrie, rejoint la tradition des mystères grecs et orientaux [14]. Dans l'esprit de Coleridge, et malgré les boutades citées plus haut, la tradition platonicienne, y compris le néoplatonisme, simple prolongement à l'origine de la pensée de Platon, resta toujours nettement distincte de la tradition théosophique inspirée plus ou moins directement du néoplatonisme. La première est une philosophie véritable qui devait constituer le fondement même de sa pensée; la seconde représente un effort intéressant à des titres divers, mais en marge des démarches philosophiques authentiques, pour percer le mystère de l'univers par des voies d'investigation autres que les voies normales de la raison et atteindre « cet intime et vivant fondement des choses [15] » dont la réalité cachée semble hors de portée de l'intelligence rationnelle; peut-être, en dernière analyse, est-il possible par ces voies détournées d'atteindre quelques parcelles de vérité; il faudrait alors les passer au crible de la froide raison. Il convient donc d'étudier séparément ce qui chez Coleridge est pensée philosophique authentique et de conserver pour un chapitre ultérieur ce qui a été fantaisies intellectuelles, rêves, tentations et fut certainement à l'origine de maints thèmes et images de la poésie.

Une difficulté supplémentaire, toutefois, apparaît du fait que nous avons à étudier la formation de la pensée d'un homme qui n'écrivit aucun ouvrage proprement philosophique avant l'âge de quarante ans, lorsque la faculté de création poétique fut définitivement tarie en lui. Cependant les carnets, les lettres, les poèmes eux-mêmes indiquent amplement que dans sa jeunesse Coleridge se livra à une véritable enquête philosophique dont la ligne géné-

[14] On trouvera cette distinction excellemment formulée dans R. Ellrodt, *Neoplatonism in the Poetry of Spenser*, Genève, Librairie Droz, 1960, en particulier p. 8-10.

[15] C'est bien ainsi que dans *Biographia Literaria* (I, 96-98) est justifié le recours à des auteurs peu orthodoxes aux yeux des véritables philosophes. Dans la glose de *The Ancient Mariner*, lorsque le poète renvoie son lecteur à Psellos et à Josèphe, on croit entendre la note d'humour qu'il y avait dans la lettre à Thelwall précitée, mais un humour beaucoup plus voilé cette fois : « A Spirit had followed them; one of the invisible inhabitants of this planet, neither departed souls nor angels; concerning whom, the learned Jew, Josephus and the Platonic Constantinopolitan, Michael Psellus, may be consulted. They are very numerous and there is no climate or element without one or more » (vers 131-134; PW, I, 191).

rale est bien celle d'un effort pour concilier la vision platonicienne du monde avec un système achevé et cohérent; il se tourna successivement vers Hartley, Berkeley, Spinoza, Leibnitz et Kant; mais, comme nous le soulignons dans notre Introduction, il n'est guère possible de discerner des étapes chronologiquement échelonnées dans ce qui fut une longue et continuelle méditation. En se déclarant « nécessitarien complet » et disciple de Hartley en 1794, Coleridge ne pensait pas renier une conception idéaliste de l'univers, que l'on retrouve d'ailleurs dans la seconde partie des *Observations on Man;* et inversement Hartley, par l'accent qu'il mettait sur l'association des idées dans la vie psychologique, faisait ressortir son aspect subjectif et en un certain sens conduisait à Berkeley, tout comme l'empirisme de Hume menait à la critique kantienne, de l'aveu même du sage de Kœnigsberg, ainsi éveillé de son sommeil dogmatique. Nous avons donc chez Coleridge de 1794 à 1804 une série de mouvements parfois parallèles, parfois décalés dans le temps, et la plupart du temps se recouvrant en partie, mais qui tous se rattachent de près ou de loin, et parfois, il faut bien l'avouer, assez artificiellement à la vision platonicienne sous-jacente.

Si l'on met à part une prédisposition innée de l'âme bien difficile à déterminer, il semble que ce soit aux années passées à *Christ's Hospital* [16] qu'il faille faire remonter les origines de la vision platonicienne; c'était l'époque où Coleridge apprit le grec à fond, où il récitait Jamblique et Plotin avec enthousiasme et admirait la philosophie grecque [17], où il traduisait l'*Hymne* VIII de Synesios, défenseur passionné de la doctrine platonicienne de la pré-existence de l'âme, en vers anglais anacréontiques [18]. Et cette formation précoce reçut confirmation et complément à Cambridge qui était traditionnellement un foyer d'études platoniciennes, c'est là que Coleridge entreprit l'étude assez poussée de Platon, de Plotin (probablement surtout à travers la *Theologia Platonica* de M. Ficin) de Proclus et de Gemiste Pléthon [19]; peut-être est-ce même à ce moment-là qu'il lut les éditions anglaises de Thomas Taylor, mathématicien et grand traducteur de Platon, qui fut le premier en Angleterre à faire connaître au grand public le plato-

[16] Cf. *supra,* Première Partie, chapitre I, « Enfance et Adolescence ».

[17] Cf. Lamb, II, 25; Hazlitt, *The Spirit of the Age, Mr Coleridge* (Hazlitt, XI, p. 31-32).

[18] BL, I, 169-170. Cf. également le passage se rapportant aux années d'école : « For I soon found out the means of directing it [the conversation] to my favorite subjects :

« *Of providence, fore-knowledge, will and fate,*
Fix'd fate, free-will, fore-knowledge absolute,
And found no end in wandering mazes lost. »

(BL, I, 10; les vers sont empruntés à Milton, *P. Lost,* II, 559-561).

[19] Cf. BL, I, 94.

nisme, le néoplatonisme et les traditions orphiques [20]. Le troisième moment des études platoniciennes se place à l'automne de 1796; en septembre, Coleridge emprunte à la *Bristol Library* les *Sermons* de Jeremy Taylor et en novembre *The True Intellectual System of the Universe* de Cudworth [21]; Taylor est imprégné de la pensée platonicienne, bien qu'il n'appartienne pas au groupe des Platoniciens de Cambridge; Cudworth est, lui, une des figures marquantes du mouvement; le 19 novembre il écrit à Thelwall qu'il ne s'intéresse pas à l'histoire, mais qu'il chérit la métaphysique, la poésie et « les faits relevant de la vie de l'esprit, tels qu'on peut les trouver dans toutes les chimères des rêveurs-philosophes. de Thoth l'Egyptien à Taylor, le païen anglais [22] » et, comme il est à Bristol, il demande à son correspondant de lui acheter une série d'ouvrages dont il a relevé les titres dans le catalogue d'un libraire de Londres; il s'agit d'un recueil d'extraits de Jamblique, Proclus et Porphyre, des œuvres de Julien l'Apostat, du *De Mysteriis* de Jamblique, d'un Sidoine Apollinaire et des œuvres de Plotin, par Ficin [23].

Ce regain d'intérêt pour l'idéalisme, en particulier pour ses formes les plus abstruses, voire les plus cryptiques, correspond en 1796 à un premier retour à la philosophie faisant suite aux désillusions apportées par la Révolution française et l'échec du *Watchman;* Coleridge renonce, en partie tout au moins à ce moment-là, au déterminisme associationniste qui dans son esprit était lié à la volonté de réforme révolutionnaire; il se tourne vers ceux avec

[20] Il avait publié à l'époque *Hymns of Orpheus* (1787), *Concerning the Beautiful* (de Plotin, 1787), *Philosophical and Mathematical Commentaries of Proclus* (1788-1789, avec une ré-édition en 1792, 2 vol., dont un exemplaire se trouve au BM avec des notes marginales, sans doute fort postérieures. de Coleridge), *Dissertation on the Eleusinian and Bacchic Mysteries* (1790), *Cratylus, Phaedo, Parmenides and Timaeus* (1793).

L'œuvre de vulgarisation entreprise par Th. Taylor est bien étudiée dans G.M. Harper, *The Neoplatonism of William Blake,* Londres, Oxford Univ. Press, 1961, p. 17-33; l'ouvrage donne en appendice (p. 273-274) la liste des articles et publications du traducteur et commentateur des néoplatoniciens.

[21] Voir Appendice I, Bristol B., n°s 85 et 90.

[22] « Metaphysics and Poetry and « Facts of mind » — (i. e. Accounts of all the strangs phantasms that ever possessed your philosophy-dreamers from Thoth the Egyptian to Taylor, the English Pagan) are my darling Studies » (CL, I, 260). Il s'agit bien entendu de Thomas Taylor et non de Jeremy Taylor.

[23] *Ibid.*, p. 262, cf. *supra,* Deuxième Partie, chapitre I, note 144. Voir également Lowes, p. 231, et notes p. 533. Hanson pense qu'il s'agissait probablement d'Apollonios de Tyane, le pythagoricien, plutôt que de Sidoine Apollinaire (Hanson, 452; note 207); mais rien ne permet de l'affirmer. Il est possible, comme le suggère K. Coburn (NB, 180 n.), que Coleridge ait été amené à s'intéresser aux oracles chaldéens en lisant Jeremy Taylor (cf. *supra,* Deuxième Partie, chapitre I, note 174); et il est possible aussi que la *Siris* de Berkeley, empruntée à la *Bristol Library* en mars (Bristol B. n° 75), l'ait incité à lire Julien et Jamblique dont elle expose la doctrine (cf. Beer, p. 107).

lesquels il se sent spontanément en sympathie intellectuelle, ceux qui préfèrent, comme lui-même n'avait pas cessé de le faire au fond, faire graviter les choses autour de l'esprit plutôt que faire graviter l'esprit autour des choses. Il existe dans l'esprit de l'homme un certain nombre d'idées, les réalités mathématiques en sont un bon exemple, qui ont une existence transcendante, c'est-à-dire qu'elles ne sauraient, dans leur universalité et leur perfection, être dérivées de l'expérience [24].

Si l'idée du cercle parfait se trouve chez l'homme sans pouvoir être rencontrée dans le monde visible, c'est qu'elle a été déposée en lui antérieurement de quelque façon mystérieuse et, pour tenter d'expliquer ce mystère, Platon a recours à la doctrine de la réminiscence, qui est sans doute chez lui plus un mythe ou une image qu'une réelle explication; or Coleridge utilise cette idée dans un sonnet qu'il adresse à Thelwall précisément dans la lettre de novembre 1796 où il lui demande d'acheter une série d'ouvrages néo-platoniciens, ce qui montre bien qu'à l'époque il avait la tête pleine de ce genre de problèmes. Il s'agit d'un sonnet composé au cours de son retour de Birmingham à Nether Stowey, lorsqu'il venait d'apprendre qu'il avait un fils; il débute ainsi :

> « *Oft of some Unknown Past such fancies roll*
> *Swift o'er my brain, as make the Present seem,*
> *For a brief moment, like a most strange Dream*
> *When, not unconscious that she dreamt, the Soul*
> *Questions herself in sleep : and Some have said*
> *We liv'd ere yet this fleshy robe we wore* [25]. »

[24] Cf. BL, I, 166, où, à propos des *Ennéades* et de Synesios, l'auteur fait un parallèle entre la façon dont la *natura naturans* se révèle et l'art du géomètre : « The after comparison of the process of the natura naturans with that of the geometrician is drawn from the very heart of philosophy. »

[25] PW, I, 153. Envoyé à Poole dans une lettre du 1er novembre (CL, I, 246), le poème s'accompagnait d'un commentaire disant : « Almost all the followers of Fenelon believe that men are degraded Intelligences, who had once all existed, at one time and together, in a paradisiacal or perhaps heavenly state. » Dans la lettre à Thelwall du 16 novembre (CL, I, 261), une note explique, à propos de « *this fleshy robe we wore* » : « Alluding to Plato's doctrine of Pre-existence. » Et dans l'édition des *Poems* de 1797, cette note était devenue : « Ἦν που ἡμῶν ἡ ψύχη πρὶν ἐν τῳδε τῷ ἀνθρωπίνῳ εἴδει γενέσθαι. Plat. in *Phaedon* », c'est-à-dire : « si nôtre âme n'était point quelque part avant de prendre par la génération cette forme humaine » (Traduction de L. Robin, collection Guillaume Budé, Paris, 1926; la référence est Phédon 72-e). La citation reparaît dans une note du *Gutch Notebook* de novembre 1796; elle est suivie de l'allusion suivante à Synesios : « and Synesius, the hyperpatonic Jargonist, would have waved his claims to a Bishopric than allow his Soul to be younger than his Body », qui permet d'en identifier la source. Coleridge ne l'avait pas relevée directement dans le Phédon, mais dans R. Cudworth, *The True Intellectual System of the Universe*, deuxième édition en 2 vol., 1743, empruntée à la *Bristol Library* en mai, puis en novembre 1796 (cf. Bristol B. nos 55 et 90). Cudworth, en effet (livre I, ch. I, parag. 31), donne la citation grecque et cite les paroles de Synesius sur la page opposée (NB, 200 et note).

Et Coleridge ajoutait : « Ce que j'éprouve est plus clairement, mais moins poétiquement exprimé dans cette seconde version; choisissez celle qu'il vous plaira :

> « *Oft o'er my brain mysterious Fancies roll*
> *That make the Present seem (the while they last)*
> *A dreamy Semblance of some Unknown Past*
> *Mix'd with such feelings as distress the Soul*
> *Half-reas'ning in her sleep : etc.* »

Nous ne savons pas quelle version Thelwall préféra, mais nous savons qu'il fit des réserves, car le 17 décembre 1796, Coleridge lui écrit :

> « Mon premier Sonnet *est obscur !* mais vous devriez distinguer l'obscurité qui vient de ce que la pensée est peu commune de celle qui est le résultat du décousu de la pensée et de la mauvaise adaptation du langage à son expression... Par « *dreamy semblance* », je voulais effectivement dire quelque chose rappelant un certain passé inconnu semblable à un rêve — et non pas « une ressemblance *présentée* dans un rêve ». Je voulais dire que souvent, l'espace d'une seconde ou deux, l'idée me traversait l'esprit tout à coup que la compagnie, la conversation du moment, tout ce qui appartenait à l'instant, avaient existé antérieurement avec le même ensemble de circonstances; si bien que la Réalité se présentait comme une pure Ressemblance et le Présent apparaissait comme un rêve dans le Sommeil. Or cette pensée est obscure, parce que peu nombreux sont ceux qui ont éprouvé le même sentiment. Mais plusieurs l'ont eu — et, dans la mesure où cela fut le cas pour eux aussi, ont été ravis de lire mes vers, car ils expriment certaines impressions étranges qu'ils ne s'étaient jamais risqués à communiquer et qu'ils avaient encore moins trouvées développées en poésie... [26]. »

Et, comme si cette très précise illustration de la théorie platonicienne de la réminiscence n'était pas suffisante, l'auteur ajoutait quelques lignes plus loin :

> « Or, que la partie pensante de l'Homme, c'est-à-dire l'Ame, ait existé antérieurement à son apparence dans le corps présent, peut relever d'une philosophie passablement fantasque; mais c'est en tout cas poésie fort intelligible, car l'Ame est un terme orthodoxe qui l'on rencontre chez tous nos poètes; par « Ame », ils veulent dire un être qui habite notre corps et joue en agissant sur lui, comme un Musicien enfermé dans un Orgue dont le clavier serait placé à l'intérieur [27]. »

[26] CL, I, 277.

[27] *Ibid.*, p. 278. Il est vrai que Coleridge s'empresse d'ajouter : « Now this opinion I do not hold — not that I am a Materialist; but because I am a Berkeleian. » C'est-à-dire qu'il se complaisait, sans trop y croire, à jouer avec ce qu'il appelait chez Platon « gorgeous non sense ». Mais Platon lui-même y croyait-il ? Ne s'agissait-il pas d'un mythe ? Un passage de *Biogra-*

Ici c'est l'existence transcendentale des idées qui est envisagée sous un jour essentiellement poétique; elle va peu à peu revêtir, de 1796 à 1804, un aspect proprement philosophique. Coleridge, de 1801 à 1803, approfondit la question, et finit par percevoir clairement ce qui sépare platoniciens et aristotéliciens sur ce point, disciples de saint Thomas et de Duns Scot, « entre lesquels l'Eglise de Rome n'a jamais pu choisir avec autorité, en ce qui concerne leur grande controverse sur la nature de l'Etre que possèdent les Créatures [28] ». Il avait choisi, lui, depuis longtemps; mais sa pensée s'est singulièrement précisée; il mesure maintenant toute la profondeur de la dialectique rigoureuse qui s'exprime par les mythes platoniciens et résume le *Timée* en ces termes :

> « Les Idées ne sont jamais en devenir, elles existent de toujours; par contre, tout ce qui est corporel n'existe jamais, mais est toujours en devenir [29]. »

Une fois familiarisé avec l'esthétique transcendentale de Kant, il en vient tout naturellement à considérer, et il ne se trompe guère, que Platon a anticipé Kant sur ce point [30]. Mais là n'est pas l'essentiel, semble-t-il, en ce qui concerne l'histoire de la pensée de l'auteur de 1794 à 1800. Affirmer l'existence indépendante d'un monde des idées, universel et parfait, c'était nécessairement admettre un dualisme profond entre le monde de la transcendance et le monde des objets matériels, entre le monde parfait du vrai, du beau et du bien et le monde des approximations grossières de la nature [31]; c'est ce monde là qui, dans le mythe de la caverne, est

phia Literaria, discutant l'*Ode on Intimations of Immortality* de Wordsworth, souligne que cette théorie n'était sans doute qu'une image pour tenter d'expliquer ce qu'était l'âme par rapport au corps, les idées transcendentales par rapport aux objets (BL, II, 121).

[28] AP, 57; NB, 1379 (note de mars-juin 1803).

[29] *Ibid.* : « Plato in Timaeo says : Ideas numquam fieri, semper esse : corporea autem omnia numquam esse semper fieri. » La note indique qu'il lisait à ce moment-là Thomas Jackson, théologien du dix-septième siècle qui préférait Plotin à saint Thomas (NB, 1377, note), auteur de *A Treatise of the Divine Essence and Attributes*, 1628, et qui renvoyait son lecteur au *Timée*.

[30] Voir la note marginale extrêmement intéressante dans l'édition de 1792 des *Philosophical and Mathematical Commentaries of Proclus on the first Book of Euclid's Elements* de Taylor (BM, cf. *supra*, note 20). A propos d'un passage où il est dit : « If then, mathematical species do not subsist by material abstractions, nor by a collection of those common properties inherent in individuals... it is necessary that the soul should either deduce them from herself or from intellect; or lastly, from herself and intellect united » (chap. VI, I, 57), Colerigde note : « It seems clear that the Critical Philosophy, as contained in the works of Immanuel Kantius is a Junction of the Stoic Moral with the Platonic Dialectic... » Note publiée dans NB, Appendice B, p. 457.

[31] On pourra consulter l'excellente étude de Simone Pétrement, *Le Dualisme dans l'Histoire de la Philosophie et des Religions*, Paris, Gallimard, 1958.

représenté par les ombres projetées sur la paroi; enchaîné au mur, face au fond de la caverne, l'homme ne peut apercevoir que ces ombres, il lui est impossible de contempler la pleine lumière qui brille à l'entrée.

De là à considérer que cette impossibilité était la conséquence d'une déchéance et constituait en quelque sorte un châtiment, il n'y avait qu'un pas; et la vision platonicienne rejoint ici les mythes orientaux de la séparation de l'homme et du ciel ainsi que la doctrine chrétienne du péché originel. Le dualisme platonicien s'identifiait avec la légende égyptienne d'Isis et d'Osiris, avec certains mythes grecs comme celui de Prométhée et de Psyché, avec la faute d'Adam et d'Eve, enfin, dans la tradition cabalistique, avec la perte de la bienheureuse Shechinah et la division de l'élément créateur en deux, le principe mâle et le principe femelle [32]. Coleridge remarque à plusieurs reprises que le mot grec signifie à la fois un papillon et l'âme humaine [33]; en 1818, il décrit le mythe de Psyché, la jeune fille qui perdit son divin amant pour avoir voulu contempler son visage, comme une allégorie destinée à concilier le christianisme et « une sorte de platonisme égyptien et oriental [34] » et en 1825, dans *Aids to Reflection*, il le présente comme un effort de la mythologie grecque, consciente de la corruption naturelle de l'homme, pour produire une légende rivale de celle du péché originel [35].

Aux alentours de 1796-1798, l'idée de la chute avait sans aucun doute une signification bien précise aux yeux du poète; elle expliquait la faillite d'un rationalisme déterministe faisant aveuglément confiance à l'homme et en conséquence celle de toutes les doctrines fondées sur cette confiance; c'est pourquoi on la retrouve dans presque tous les poèmes datant de cette époque, en particulier dans *Fears in Solitude*, dans le poème en prose *The Wanderings of Cain*, dans *The Ancient Mariner* et dans *Kubla Khan*. Il y a incontestablement dans *Kubla Khan* un « paradis abyssinien perdu », quelle qu'ait pu être par ailleurs l'origine du « Mont Abora [36] »; et c'est sans doute du mythe de Psyché qu'il faut rap-

[32] L'idée de la chute sous ses diverses formes est le point de vue central de l'étude de J. Beer (*op. cit.*; voir en particulier p. 56-76 et 114-132). Il semble que Thomas Taylor ait à l'époque joué un rôle considérable dans le rapprochement entre dualisme platonicien et tradition des mystères, notamment à propos du mythe de Psyché; en 1795, sous le titre *Fable of Cupid and Psyché*, il avait publié une traduction du conte tel qu'il se trouve dans les *Métamorphoses* d'Apulée, accompagnée d'un commentaire néo-platonicien (cf. G.M. Harper, *op. cit.*, p. 273) or Coleridge emprunta en novembre 1796 les *Métamorphoses* à la *Bristol Library* (Bristol B. n° 89).

[33] PW, I, 412 : *Psyche* et BL, I, 57.

[34] MC, 30 et 194 (passage cité dans Beer, 130).

[35] Aids, 277-278.

[36] Cf. Lowes, 374-376, 396, 589; Schneider, 113-114; et Lane Cooper, « The Abyssinian Paradise in Coleridge and Milton », MP, III, 1905-1906, p. 327-332.

procher, bien que nous n'ayons trouvé cette interprétation nulle part, la « jeune femme qui appelle en gémissant l'esprit qui est son amant » :

> « *A savage place ! as holy and enchanted*
> *As e'er beneath a waning moon was haunted*
> *By woman wailing for her demon-lover* [37]. »

L'univers souterrain des « cavernes incommensurables pour l'homme », qui est un univers de ténèbres et d'agitation où Kubla entend « les voix prophétisant la guerre » serait donc bien celui d'un monde séparé de Dieu, un monde où la créature se débat aux prises avec des ombres; il ne serait autre chose que la caverne de Platon; le Khan, comme le Satan de Milton, aurait préféré vivre dans ce monde séparé de Dieu, mais regretterait la lumière et sa beauté et c'est pourquoi il aurait construit ce palais magnifique; la jeune femme serait Psyché regrettant le contact perdu avec le divin; et la disparition de la rivière sacrée sous terre, l'hypothèse ne semble pas trop hasardeuse, ne serait autre chose que la chute elle-même, la perte de l'harmonie entre le Créateur et la créature :

> « *Through wood and dale the sacred river ran,*
> *Then reached the caverns measureless to man,*
> *And sank in tumult to a lifeless ocean* [38]. »

La fin du poème représenterait donc « le paradis abyssinien » retrouvé; la damoiselle serait Psyché, heureuse, jouant du tympanon et chantant sa réconciliation avec son divin amant; et l'on s'expliquerait parfaitement alors l'apparition du « Mont Abora » qui dans le manuscrit primitif était le « Mont Amara », l'un des

[37] PW, I, 297; vers 14-16. Ceci n'exclurait pas d'ailleurs les autres rapprochements avec le *Gebir* de Landor et le *Thalaba* de Southey, où la jeune princesse égyptienne éprouve un amour, qui est une faiblesse, pour un esprit vu en rêve (cf. Schneider, 117-137; Beer, 125-126).

[38] *Ibid.*, vers 26-28. L'hypothèse semble très plausible si l'on songe aux origines de la rivière qui est le Nil de l'antiquité, l'Alphée de Virgile, et dans tous les cas une rivière sacrée (cf. Lowes, 393-396). Thomas Taylor souligne bien ce caractère dans sa traduction de Pausanias, *Description de la Grèce* (*Description of Greece*, 1794; II, 18 et 382); et certains auteurs avaient relié cette rivière au déluge (cf. Lowes, 396 et 592, notes 114, 115). Faut-il voir une preuve supplémentaire de cette interprétation dans le fait que Byron prit pour épigraphe de son *Heaven and Earth :* « And woman wailing for her Demon-Lover » ? (publié dans *The Liberal*, n° 11, 1er janvier 1823). Pour l'opposition Ciel-Enfer dans *Kubla-Khan*, voir Robert Penn Warren, *The Ancient Mariner*, IV et V; K. Burke, *The Philosophy of Literary Form*, New-York, 1941, p. 96-97; M. Bodkin, *Archetypal Patterns in Poetry*, Londres, 1934, ch. II et III. Mais ces divers ouvrages étudient les thèmes en tant que tels sans les rattacher à la pensée de l'auteur.

paradis de Milton, présenté dans *Paradise Lost* comme un faux paradis, mais que « certains pensaient être le vrai paradis [39] ».

Toutefois, il ne s'agit là que d'un aspect du dualisme platonicien. Chez Coleridge, comme chez tout disciple de Platon, on constate la présence d'un double mouvement; dans un premier temps, il y a séparation de l'univers en deux mondes, le monde des idées et le monde des apparences; dans un deuxième temps, il y a diverses tentatives pour rétablir l'unité brisée, retrouver dans le monde des apparences l'image, même confuse, du monde des idées, pour s'élever jusqu'à la contemplation des réalités parfaites en partant de la fantasmagorie des phénomènes. La nature entière, qui est l'image de la réalité perceptible pour les sens, devenait ainsi « un grandiose alphabet » qui permet à l'homme de déchiffrer le mystère de l'univers et de remonter jusqu'à « l'Amour Infini qui, latent en toutes choses, est la plénitude de Tout [40] ».

Comme Wordsworth avait cru l'éprouver expérimentalement, la présence divine, assimilée par Coleridge à la fois à la trinité platonicienne du Bien, du Beau et du Vrai et au Dieu chrétien qui est un principe d'amour, peut être perçue dans la nature; et grâce à ce renouveau des études platoniciennes de 1796, le poète peut donner un fondement philosophique à un sentiment qu'il avait exprimé dans des poèmes antérieurs comme *The Eolian Harp* ou *Reflections on Having Left a Place of Retirement* [41]. L'extase romantique, qui était un fait d'expérience pour Wordsworth, pour

[39] « *Nor, where Abassin kings their issue guard,*
Mount Amara (*though this by some supposed*
True Paradise) ... »

(*Par. Lost*, IV, 280-283). Comme l'avait pressenti Lane Cooper (MP, III, 327-329) et comme l'a révélé à une époque plus récente la découverte du *Crewe Manuscript* (voir Schneider, p. 25), le Mont Abora est bien l'Amara de Milton.

[40] *The Destiny of Nations*, vers 18-26, où cette interprétation de la Nature est clairement reliée au mythe de la caverne :

« *For all that meets the bodily sense I deem*
Symbolical, one mighty alphabet
For infant minds; and we in this low world
Placed with our backs to bright Reality,
That we may learn with young unwounded ken
The substance from its shadow. Infinite Love,
Whose latence is the plenitude of All
Thou with retracted beams and self-eclipse
Veiling, revealest thine eternal Sun » (PW, I, 132).

[41] Notamment vers 38-42 :

« *It seemed like Omnipresence ! God, methought,*
Had built him there a Temple : the whole World
Seem'd imag'd *in its vast circumference :*
No wish *profaned my overwhelm'ed heart.*
Blest hour ! It was a luxury, to be ! » (PW, I, 107).

Cf. également *France, an Ode* (PW, I, 247; vers 99-105) où le sentiment de la présence divine est associé à l'intuition de la liberté éprouvée sur les falaises d'Angleterre et *Fears in Solitude* (PW, I, 262; vers 193-197).

Dorothy, pour Coleridge lui-même, se trouvait ainsi avoir son entière justification dans les perspectives offertes par la vision platonicienne. Conçue de cette façon, l'extase, si bien décrite par Wordsworth dans *Tintern Abbey* [42], ne présentait que très accessoirement un aspect panthéiste; car si Dieu était présent dans la Création, s'il y avait dans une certaine mesure immanence de la trinité platonicienne au sein du monde des apparences, il y avait également transcendance du divin face au monde créé; le monde des idées conservait son existence parfaite, indépendante et sereine, dominant le monde des apparences qui n'était que sa pâle copie. La nature est l'incarnation de la pensée de Dieu dans la matière, elle ne saurait contenir ou renfermer Dieu, pas plus que le fini ne saurait contenir ou renfermer l'infini [43]. Ce que les romantiques anglais recherchent dans la nature n'est donc pas, comme l'a remarqué la critique récente, la beauté des formes sensibles dans leur multiplicité et leur diversité, mais une nature toute empreinte de spiritualité, une nature transfigurée par le monde idéal dont elle n'est que l'image; ce qu'ils s'efforcent d'atteindre est un « *tertium quid* [44] » qui n'est ni un spiritualisme pur, affaire des philosophes et des mystiques, ni la beauté des couleurs et des formes contemplées pour elles-mêmes, mais qui est une sorte de terrain intermédiaire où l'esprit rencontre la matière et s'incarne en elle, comme les idées parfaites s'incarnaient chez Platon, en se limitant il est vrai, dans le monde des phénomènes. Et il est permis de penser que la part de Coleridge fut considérable dans l'orientation ainsi donnée à l'ensemble du mouvement romantique.

[42] Vers 37-49 :

« ... that blessed mood
In which the burthen of the mystery,
In which the heavy and the weary weight
Of all this unintelligible world,
Is lightened : — that serene and blessed mood,
In which the affections gently lead us on —
Until, the breath of this corporeal frame
And even the motion of our human blood
Almost suspended, we are laid asleep
In body, and become a living soul :
While with an eye made quiet by the power
Of harmony, and the deep power of joy,
We see into the life of things. »

[43] « La Nature », dira Coleridge plus tard, « est l'art de Dieu... et elle nous donnerait l'impression d'une œuvre d'art, si nous pouvions percevoir la pensée qui est présente à la fois dans le tout et dans chacune des parties » (BL, II, 254-255).

[44] Le terme est employé avec beaucoup d'à-propos dans une analyse de A. Gérard, *L'Idée romantique de la Poésie en Angleterre*. Paris, 1955, p. 127. Coleridge dit « an *unknown Tertium Aliquid* » pour désigner un moyen terme servant de liaison entre l'esprit et les sensations (CL, II, 688).

2. Connaissance et contemplation.

Dans le passage de *The Destiny of Nations* où l'univers est comparé à un « grandiose alphabet », il est dit que le premier devoir de l'homme est d'user de la liberté qui lui a été donnée pour contempler Dieu à travers les objets inférieurs et contingents « comme à travers des nuages voilant son éclat [45] » et l'image illustre bien la position platonicienne, et plus encore néo-platonicienne, selon laquelle il n'y a ni connaissance ni morale pour l'homme, sans contemplation du monde des idées et sans amour de ce monde. Ici encore platoniciens et aristotéliciens s'opposent; l'éthique d'Aristote se présente surtout comme une morale pratique et utilitaire; celle de Platon repose essentiellement sur l'Amour, c'est-à-dire le mouvement qui porte l'âme vers le Beau, le Bien et le Vrai; chez l'un, la connaissance est affaire de discussion, de constatation empirique; chez l'autre elle prend l'aspect d'une révélation, d'une illumination qui relève de l'intuition mystique.

C'est bien ce second aspect qu'elle revêt la plupart du temps chez Coleridge; sa personnalité tout entière, de par la sensibilité, de par l'imagination, de par la formation religieuse reçue, était orientée de ce côté; par ailleurs la conviction qu'il avait du rôle métaphysique joué par l'amour dans la connaissance était renforcée par son sentiment instinctif de la complexité de la vie psychologique, par l'idée que l'intelligence de l'homme ne pouvait travailler à l'état pur, que l'esprit de géométrie ne pouvait rien sans l'esprit de finesse, sans tout un ensemble de forces mystérieuses agissant en profondeur sur les démarches de l'intellect et échappant en grande partie à l'analyse [46]. Commentant Platon, Coleridge indique que même en mathématiques où l'esprit est souverain et se meut dans un monde absolu, inspiré par le monde des idées, indépendant de la contingence des choses, il est possible pour

[45] « *But chiefly this, him First, him Last to view*
Through meaner powers and secondary things
Effulgent, as through clouds that veil his blaze »
(vers 13-17; PW, I, 132).

[46] De nombreuses notes des carnets, empruntées aux auteurs les plus divers, viennent sans cesse illustrer ces vues; l'amour des deux amants, réuni, donne davantage de lumière que la somme de chacun d'eux pris isolément (NB, 13); l'amour transforme les âmes et les rend conformes à l'objet aimé (AP, 2; NB, 189 et note; K. Coburn suggère un rapprochement possible avec Th. Burnet, *Telluris Theoria Sacra*, 1689, où il est dit que la contemplation de l'Etre infini remplit l'âme, « l'agrandit et la dilate »); plus tard, en novembre 1803, on trouve une série de remarques inspirées des *Ennéades* de Plotin, dont celle-ci : « My nature requires another Nature for its support & reposes only in another from the necessary Indigence of its Being. Intensely similar, yet not the same... » (NB, 1679; AP, 49).

l'homme, s'il n'y prend garde, de retomber dans l'exercice purement mécanique des facultés inférieures de l'intelligence [47].

Séparée du monde parfait qu'elle a pu un certain temps contempler dans toute sa splendeur, l'âme de l'homme conserve la nostalgie de cet univers qui est son « pays natal » et vers lequel elle tend instinctivement à retourner. Dans la traduction de la quatrième *Ennéade*, traduite par Taylor en 1787 sous le titre *Plotinus on the Beautiful*, Coleridge avait pu trouver une interprétation néo-platonicienne de l'*Odyssée* où Ulysse devenait le symbole de l'âme, désireuse avec ténacité, malgré les aventures parfois séduisantes de son périple, de retrouver « le pays où elle était née, le pays de son père [48] ». N'est-ce pas là en un certain sens toute l'aventure du Vieux Marin ? Lowes n'a pas manqué de faire le rapprochement et souligne le parallèle entre la course miraculeuse des deux vaisseaux emportés par des forces surnaturelles, alors que dorment les deux héros [49]. Et n'est-ce pas là aussi, comme le remarque J. Beer, une idée que Coleridge avait fait sienne dès 1793 dans sa *Greek Ode on Astronomy* :

> *« I may not call thee mortal then, my soul !*
> *Immortal longings lift thee to the skies :*
> *Love of thy native home inflames thee now,*
> *With pious madness wise* [50]. »

La rupture intervenue entre l'âme et son pays natal a pour conséquence un double mouvement. En un premier temps la

[47] Note marginale dans Taylor, *The philosophical and mathematical commentaries of Proclus*, I. 69 : « Plato is speaking of the mere mathematician who rests in his science instead of using it as a means of elevating himself to a capacity of a yet higher, which attained will flow back upon & illumine the knowledge acquired anteriorly, impregnate it with a new and more glorious Life. And he judges most wisely : for the mere mathematician degrades his intellectual faculties into a machine and tho he strengthens the power of attention, he injures that of discrimination and dwarfs the growth of the Soul... » (note publiée dans NB, notes, p. 458). Il est permis de penser que c'est à ce genre de mathématiques inférieures et « mécaniques » que Coleridge n'avait pu s'intéresser à Cambridge.

[48] « But out true country, like that of Ulysses, is from whence we came and where our father lives. But where is the ship to be found, by which we can accomplish our flight ?... we must stir up and assume a purer eye within, which all men possess, but which is alone used by a few » (*op. cit.*, p. 39-40).

[49] Lowes, 286-287, et notes p. 566-567. L'auteur esquisse d'autres rapprochements possibles, notamment la mort des membres de l'équipage « l'un après l'autre », mais comme toujours reste sur le plan des mots et des images. Pour une « interprétation sacramentelle » du poème, voir R.P. Warren, « A Poem of Pure Imagination », *Kenyon Review*, 1946, p. 391-427; mais l'explication sociologique ou « psycho-biologique » n'est nullement convaincante.

[50] Strophe IX; traduction de Southey, 1802; *The Complete Poetical Works of Robert Southey*, Londres 1837-1838, II, 174; reproduite en Appendice dans Beer, p. 300; voir Beer, p. 166.

matière, comme le pensaient surtout les néo-platoniciens, apparaît comme un obstacle dont l'homme doit essayer de se libérer; elle est les « nuages qui voilent l'éclat de la lumière [51] »; il conviendra de se détacher d'elle, de « désensualiser » la personne, de faire taire au moment de la révélation les mouvements animaux du corps, pour connaître enfin l'extase telle qu'elle est décrite dans *Tintern Abbey*, telle que la connaît Coleridge au cours de sa méditation nocturne durant une glaciale nuit d'hiver, dans *Frost at Midnight* [52] ou en contemplant le Mont Blanc dans *Hymn before Sunrise* :

> « *Mont silencieux et terrible ! Je t'ai contemplé*
> *Jusqu'au moment où, toujours présent à mes sens*
> *Tu as disparu de ma pensée : plongé dans l'extase de la prière*
> *J'adorais l'Invisible seul* [53]. »

C'est également l'attitude que dès 1795 le poète recommandait à sa « pensive Sara » dans *Reflections on Having Left a Place of Retirement* :

> « *Telle est, ma douce compagne,*
> *La voix à peine perceptible du Bonheur;*
> *Cette symphonie n'est pas terrestre; on l'entend seulement*
> *Lorsque l'Ame cherche à entendre, quand tout est silence*
> *Et que le Cœur écoute* [54] ! »

Mais, en un deuxième temps, la matière n'est plus le nuage masquant la lumière; elle est le reflet de la lumière, elle est la voie

[51] Cf. *supra*, note 45.

[52] Vers 1-23; PW, I, 240. Les « innombrables allées et venues de la vie » se sont tues; le gel silencieux accomplit son travail secret; il est une force plus puissante que le vent avec toutes ses clameurs.

[53] Vers 13-16; PW, I, 377. Notons que l'idée ne se trouve pas dans le poème de Friederike Brun dont Coleridge, qui n'était jamais allé à Chamonix, s'était inspiré (PW, II, 1131). On pourrait citer également les beaux vers de *This Lime Tree Bower my Prison* :

> « *So my friend*
> *Struck with deep joy may stand, as I have stood,*
> *Silent* with swimming sense; *yes, gazing round*
> *On the wide landscape, gaze till all doth seem*
> *Less gross than bodily; and of such hues*
> *As veil the Almighty Spirit, when yet he makes*
> *Spirits perceive his presence* »

(vers 37-43; PW, I, 180).

[54] Vers 22-26; PW, I, 107. L'idée, bien entendu, revient fréquemment dans les carnets; elle est voisine de « wisdom, mother of retired thought » (NB, 180), mais elle est particulièrement bien exprimée dans l'une des notes de 1796 inspirées de Burnet (cf. *supra*, note 46) : « In the paradiasical World Sleep was voluntary and holy — a spiritual [*sic*] before God, in which the mind elevated by contemplation retired into pure intellect suspending all commerce with sensible objects & perceiving the present deity » (NB, 191; Lowes, 503, n. 28). K. Coburn fait un rapprochement avec le Paradis des Contemplations décrit par M. Psellos dans *Les Oracles Chaldéens*.

conduisant à la lumière; sans doute l'homme ne perçoit-il que des ombres, mais il lui est possible, à travers ces ombres, de se faire une idée de la réalité resplendissante qui lui est cachée. Dieu, s'il est transcendant, est dans une certaine mesure immanent dans la création; la beauté de la nature est la manifestation de l'esprit dans la matière; l'idée du cercle parfait se retrouve avec des approximations diverses dans les images qu'elle nous offre; en contemplant le monde des phénomènes, il sera possible de remonter jusqu'à la lumière divine suprême [55]. Ce second mouvement, inverse du premier, et très spontané chez tout poète véritable devant le spectacle de la nature devait se trouver confirmé aux alentours de 1796 par la philosophie de Berkeley, à laquelle Coleridge s'intéressait à l'époque, et par les néo-platoniciens eux-mêmes [56].

L'âme humaine, qui connut un jour la lumière et s'en trouve maintenant séparée, est placée dans une situation intermédiaire entre possession et absence; elle est donc le siège de l'amour platonicien, qui n'est pas un état, mais un mouvement en direction de l'objet aimé, cet objet n'étant ni possédé complètement, auquel cas il n'y aurait pas mouvement, ni complètement ignoré, car alors il n'y aurait aucune impulsion initiale pour mettre l'âme en mouvement [57]. Comme l'amant qui connaît et ne connaît pas à la fois sa bien-aimée, l'âme de l'homme pour accéder à la contemplation de la perfection divine va se mettre en mouvement à partir de ce qu'elle possède, c'est-à-dire :

> « *... les lacs et les rivages sablonneux, au pied des rochers*
> *Des monts antiques et sous les nuages*
> *Qui dans leur masse figurent lacs, rivages*
> *Et rochers des monts...* »

Elle pourra ainsi percevoir, voir et entendre :

[55] Le double mouvement se retrouve dans l'attitude du poète face à son objet, comme le souligne J.-J. Mayoux : « ... d'une part et tout d'abord l'objet est « déréalisé », enlevé au monde, soulevé hors du contexte matériel et logique, où il se trouvait encastré et situé, pourvu déjà d'un statut spirituel, mais d'autre part, c'est pour que l'homme tout entier à son tour s'y absorbe, s'y perde, s'y abolisse » (*Vivants Piliers*, p. 12).

[56] Cf. NB, 201 : « Ἀσώματος δὲ καὶ ἡ ὕλη. — Plot. p. 164 ». Citation et référence, comme l'indique K. Coburn en note, proviennent de Cudworth, *The True Intellectual System*, II, ch. I, parag. 40, qui traduit : « matter is incorporeal ».

[57] Telle est l'explication de l'amour donnée par Diotima dans *Le Banquet*, 202*a* — 204*c* (dans la traduction de L. Robin, *Collection Guillaume Budé*, Paris; 1921, p. 51-57). C'est d'ailleurs ainsi que Coleridge explique l'amour de Romeo dans la tragédie de Shakespeare (Sh. C, II, 142, et note de T.M. Raysor qui fait le rapprochement avec le Banquet). Cf. également BL, I, 94 : « The term, Philosophy, defines itself as an affectionate seeking after the truth... »

« Les formes belles et les sons intelligibles
De ce langage éternel que parle ton Dieu
Qui de toute éternité se révèle
En tout et révèle toutes choses en lui-même [58]. »

Face à la nature, ce « langage éternel » qu'il lui faut comprendre, l'homme se trouve donc dans un état de demi-possession du Beau, du Bien et du Vrai; Dieu lui communique une partie de la lumière qui lui permet d'interpréter ce qu'il voit, de saisir des parcelles de beauté et de vérité au sein des apparences et ensuite de demander davantage; il est :

« Le grand Précepteur universel qui façonnera
Ton esprit et en donnant lui fera demander davantage [59]. »

Nous avons là la pure doctrine platonicienne de la contemplation des idées par l'amour qui nous porte vers elles; dans la multitude des cercles imparfaits que nous présente le monde des phénomènes l'âme contemple l'idée unique du cercle parfait; face à la multitude des images que présente la nature, elle peut remonter peu à peu les échelons de la hiérarchie jusqu'à la trinité suprême de l'idée du Beau, l'idée du Bien et l'idée du Vrai. Il n'y a donc là aucun panthéisme à proprement parler, puisque l'idée du cercle conserve sa transcendance à l'égard de tous les cercles réalisés, si tenté que Coleridge ait pu être par certains aspects du panthéisme, soit sur le plan pratique, à l'école de Wordsworth et de Dorothy, soit sur le plan spéculatif, à la suite de Spinoza [60]. La nature fournit l'occasion d'accéder au royaume des idées; elle est donc une présence indispensable; elle est celle qui « n'abandonne jamais ceux qui ont le cœur sage et pur ». Il n'est

« Ni coin de terre si exigu, si la Nature est présente,
Ni désert si aride qu'elle ne puisse parler
Pour notre bien à chaque faculté de l'intelligence et
[maintenir le cœur
Ouvert à l'Amour et à la Beauté [61]. »

[58] *Frost at Midnight*, vers 55-62; PW, I, 242.

[59] *Ibid.*, vers 63-64 :

« Great universal Teacher ! he shall mould
Thy spirit and by giving make it ask. »

[60] C'est faute d'avoir démonté le mécanisme de la vision platonicienne que certains critiques ont injustement accusé Coleridge de pseudo-panthéisme ou de relative incohérence, comme le fait H. Fairchild qui, à propos du passage précité, donne le commentaire suivant : « The great universal Teacher who uses natural objects for pedagogical materials would seem to be a personal and transcendent deity; but what this God will teach the child is clearly a mixture of pantheism and panentheism ... On this subject his mind is pure quicksilver » (*Religious Trends in English Poetry*, III, p. 289).

[61] *This Lime-Tree Bower my Prison*, vers 60-64; PW, I, 181.

Sa présence est vitale pour tous, pour ceux qui n'ont pas su voir le bien et que la société a le tort d'enfermer dans les prisons comme pour l'enfant qui à son contact trouve une formation indispensable; le poète, lui, regrette d'avoir été « élevé dans la grande cité, emprisonné dans de sombres cloîtres », où il ne pouvait rien voir de beau « que le ciel et les étoiles » et rêve d'une enfance toute autre pour son fils Hartley au sein des spectacles variés qu'offre la campagne anglaise sans cesse renouvelée par les saisons [62].

L'objet du monde extérieur ne s'impose donc pas; il n'a de signification profonde que dans la mesure où il est la représentation d'une idée; où il permet à l'âme de prendre la claire conscience d'une réalité spirituelle qu'elle portait en elle jusque là à l'état virtuel, comme le mathématicien porte en lui l'idée du cercle, mais n'en prend conscience qu'en contemplant la lune ou un étang de forme plus ou moins circulaire; la réalité véritable, la seule, est dans l'idée, elle n'est ni dans la lune ni dans l'étang. C'est-à-dire que chaque objet du monde extérieur prend valeur de symbole et n'a point d'autre signification [63]. Comme L. Cazamian l'a fait remarquer, le terme a été beaucoup trop employé; son sens est devenu flou: il est devenu « arbitraire et créateur de confusion autant que de clarté; on l'a utilisé pour désigner « tout ce qui peut être la source d'un rayonnement significatif indirect [64] ». Pour Coleridge, il a un sens bien précis, dont il donne la définition dans un passage connu, mais pas toujours très bien compris :

> « Un symbole est caractérisé par l'apparition du spécifique dans l'individuel, du générique dans le spécifique ou de l'universel dans le générique. Surtout par l'apparition de l'éternel à travers et dans le temporel. Il participe toujours de la réalité qu'il rend intelligible; et, tandis qu'il exprime le tout, il séjourne lui-même comme une partie vivante dans cette unité dont il est le représentant [65]. »

[62] *Frost at Midnight*, vers 50-74; PW, I, 242.

[63] C'est ce qu'exprime bien une note d'avril 1805 : « In looking at objects of nature, while I am thinking, as at yonder moon dim-glimmering through the dewy window-pane, I seem rather to be seeking, as it were asking, a symbolical language for something within me that already and for ever exists than observing anything new. Even when that latter is the case, yet still I have always an obscure feeling as if that new phaenomenon were the dim awaking of a forgotten or hidden truth of my inner nature. — It is still interesting as a word, a symbol ! It is the Λογος, the Creator ! and the Evolver ! » (Gillman, 311; AP, 136; House, 28; NB, 2546).

[64] *Symbolisme et Poésie*, Paris, 1947, p. 11 et 14.

[65] *The Statesman's Manual*, p. 37; Statesman's, p. 25. Comme le remarque J. Beer, qui cite ce passage (Beer, 138-139), Miss Schneider se trompe lorsqu'elle déclare : « ...he appears to confine symbolism to passages in which an expression of a specific love, for example, or fear, or power, becomes symbolic of the same feeling generally or universally » (Schneider, 258). Elle ne voit que l'aspect étroitement logique de la définition de Coleridge; elle

Le symbole est la représentation dans le monde des apparences d'une réalité appartenant au monde des idées; il y a donc en lui un lien inscrit dans l'être entre le signe qui représente et la chose représentée, un lien métaphysique, ontologique et non pas seulement un vague lien formel ou logique comme dans l'allégorie. Dans le symbole, on part du signe pour remonter à l'idée; il y a enrichissement constant. Dans l'allégorie, on part d'une idée abstraite pré-établie, la justice par exemple, pour descendre à une représentation figurée de cette idée; il ne peut y avoir qu'appauvrissement de l'idée; ce qu'exprime bien Coleridge en disant qu' « une allégorie n'est rien d'autre que la traduction de notions abstraites en un langage imagé qui en lui-même n'est rien qu'une abstraction opérée à partir des objets sensibles [66] ». Dans le symbole, comme nous aurons l'occasion de le voir ultérieurement, le pont entre le signe et la réalité dont il est une partie vivante est établi par la faculté que l'auteur appelle *imagination;* alors que la représentation schématique de la justice sous la forme allégorique d'une femme aux yeux bandés ne relève que de celle qu'il appelle *fancy.* C'est la première, c'est-à-dire *imagination,* qui voit dans l'ânon de Cambridge attaché à un pieu le symbole de la misère régnant en Angleterre côte à côte avec le luxe et l'abondance, qui voit dans l'albatros survolant le bateau du Vieux Marin l'image de l'amour, principe de vie et d'harmonie animant la nature tout entière; c'est en ce sens que l'univers devient « un grandiose alphabet symbolique [67] ».

Au sein de cette vision du monde, l'antithèse entre l'universel et le particulier présentée par Coleridge dans sa définition du symbole occupe une place prépondérante; de même que l'idée du cercle est *une,* face aux multiples cercles du monde sensible, la beauté est *une,* face aux multiples objets où l'on peut retrouver son incarnation ou son reflet. Dans le *Banquet* Diotima rappelle que celui qui veut aimer comme il convient doit « se rendre compte que la beauté qui réside en tel ou tel corps est sœur de la beauté qui réside en un autre... que ce serait comble de la folie de ne pas tenir pour une et identique la beauté qui réside dans tous les corps [68] ». Il existe donc, au sein du monde que nous voyons, et qui est *natura naturata,* une force qui est Une, identifiée par le poète avec l'Amour, la Vie, la Joie, et qui est *natura naturans;* la vieille distinction dès mathématiciens et philosophes grecs de l'un et du

ignore son aspect métaphysique: et J. Beer lui-même, faute de rattacher le passage à l'interprétation platonicienne de la connaissance, nous semble ne pas aller assez loin dans cette voie.

[66] *The Statesman's Manual,* 1816, p. 36; Statesman's, 25.

[67] *Destiny of Nations,* vers 19; PW, I, 132.

[68] *Le Banquet,* 210 a, b. Traduction de L. Robin, Collection Guillaume Budé, Paris 1929.

multiple devient l'idée, plus néo-platonicienne que platonicienne, de l'Un qui se révèle à travers la multiplicité du monde :

> « *Tous les pensers, toutes les passions, toutes les joies*
> *Tout ce qui anime notre forme mortelle,*
> *Tous ne sont que serviteurs de l'Amour*
> *Et alimentent sa flamme sacrée* [69]. »

Cette idée inspire les *Ennéades*, où Plotin place au sommet de la hiérarchie la Trinité de l'Un, de l'Esprit et de l'Ame et c'est elle que l'on trouve dès 1795 dans *The Eolian Harp*, exprimée sous la forme symbolique de la harpe éolienne par laquelle la voix de l'Un, incarnée dans le vent, se fait entendre à travers l'infinie diversité de la nature :

> « *Et pourquoi l'ensemble de la nature animée ne serait-il*
> *Autre chose que harpes organiques aux structures diverses*
> *Qui, en vibrant, font naître la pensée, tandis que passe sur elles,*
> *Plastique et vaste, un souffle spirituel qui serait Un,*
> *Serait l'âme de chacune et le Dieu de toutes à la fois* [70] ? »

Certains commentateurs [71] se sont refusés à voir dans ces vers la perception d'une réalité à la fois transcendante et immanente dans la nature; mais la chose ne fait aucun doute. Dans une lettre à Thelwall du 31 décembre 1796, Coleridge cite le passage comme l'une des meilleures choses qu'il ait écrites, à l'appui d'une définition de la Vie comme une force spirituelle répandue à travers toute la nature et rapproche cette idée de l'harmonie des sphères de Platon; sans doute fait-il des réserves : il s'agit d'une des belles *visions* de Platon; mais le sens de la vision est clair [72]. Et en 1828, le poète devait rajouter huit vers, que ne comportaient pas les éditions précédentes, où l'idée néo-platonicienne de l'Un est pleinement développée :

> « *Oh ! cette Vie qui est une, en nous et hors de nous,*
> *Qui rejoint tout mouvement et en devient l'âme,*
> *Lumière dans le son, puissance sonore dans la lumière,*

[69] *Love*, vers 1-4; PW, I, 330. Cf. : « Creation explained by Jo. Scot. Erig. as only a manifestation of the unity of God in forms — et fit et facit, et creat et creatur. Lib. I. p. 7. » (AP, 58; NB, 1382). Il s'agit du *De Divisione Naturae* de Jean Scot Erigène dont les vues néo-platoniciennes conduisirent à certaines interprétations panthéistes de la création au Moyen Age.

[70] Vers 44-48; PW, I, 102.

[71] Notamment I.A. Richards, dans *Coleridge on Imagination*, Londres, 1934, ré-édition de 1950, p. 148.

[72] CL, I, 294-295. Cf. également le célèbre passage de *Religious Musings* :

> « *There is one Mind, one omnipresent Mind,*
> *Omnific. His most holy name is Love.*
> *Truth of subliming import...* »

(vers 105-125; PW, I, 113).

Rythme dans toute pensée et joie en tous lieux —
Il me semble qu'il eût dû être impossible
De ne pas aimer toutes choses dans un univers aussi riche;
Où la brise a une chanson, où l'air immobile et muet
N'est autre chose que la Musique endormie sur son instrument [73]. »

La nature apparaît incontestablement ici comme une forêt de symboles où des correspondances peuvent être établies entre les divers registres des sensations, puisque les objets qu'elles nous permettent de percevoir ne sont dans leur multiplicité et leur diversité que l'expression d'une seule et même réalité.

Composé quelque temps plus tard, *Religious Musings* est tout entier consacré à la recherche de l'un à travers le multiple. Le Christ, dont « la vie fut amour », fit se dissiper les « brumes flottantes de l'idolâtrie enténébrée qui avaient défiguré le Père omniprésent en brisant son unité [74] ». Loin de s'opposer à l'orthodoxie chrétienne au nom d'un soi-disant panthéisme, la doctrine platonicienne de l'Un ne vient ici que la défendre et la renforcer. Et le poète tente de montrer comment l'homme, d'abord mû « par de vagues réminiscences de la nature noble qu'il porte en lui », gravissant successivement les échelons de l'espérance et de la foi, put s'élever jusqu'à l'amour parfait qui « l'attira, l'absorba » de telle façon qu'il put s'annihiler lui-même et se perdre en Dieu [75]. L'univers, grâce à l'opposition de l'un et du multiple, cesse d'être « cet immense amas de petites choses » que se représentent les athées, comme l'écrit Coleridge à Thelwall en octobre 1797 [76]. Le « *Nous* » divin, qui est l'unité du monde, descend jusqu'à la créature et en l'illuminant lui permet de s'élever jusqu'à Lui, de s'identifier à Lui.

[73] Vers 26-33 dans les éditions de 1828, 1829 et 1834; PW, I, 101. I.A. Richards cite ce passage comme s'il était de 1795 et sans remarquer que, écrit à la fin de la vie du poète, il est une confirmation de la vision néo-platonicienne des vers 44-48.

[74] Vers 32-33; PW, I, 110. L'édition des *Poems*, 1797, comportait la note suivante : « Τὸ Νοητὸν διηρήκασιν εἰς πολλῶν θεῶν ἰδιότητας. Damas. De Myst. Aegypt. » La citation, dont le sens est : « Ils ont scindé l'Un Intelligible en les attributs de dieux multiples », ne peut venir que de Jamblique, *De Mysteriis Aegyptiorum*, ouvrage réclamé à Thelwall le 19 novembre 1796 (cf. CL, I, 262), Nicolas Damascène n'ayant rien écrit sous ce titre (cf. Beer, 320, note 55). Voir aussi : « J.D. Rea, « Coleridge's Intimations of Immortality from Proclus » (MP, 1928, 201-213).

[75] Vers 35-45; PW, I, 110-111.

[76] CL, I, 349 : « ... the universe itself — what but an immense heap of *little* things ? — I can contemplate nothing but parts & parts are all *little* — My mind feels as if it ached to behold & know something *great* — something *one* & *indivisible*... »

Ce sentiment que l'on retrouve exprimé dans nombre de poèmes écrits de 1796 à 1802 [77], est celui qui inspire les deux vers célèbres de *Dejection, an Ode :*

> « *O mon amie, nous ne recevons que ce que nous donnons*
> *Et c'est en notre vie seulement que vit la Nature* [78] »

où il faut voir non la constatation d'un silence hostile et indifférent dans la nature, mais le rappel de l'identité fondamentale entre l'âme de l'homme et l'âme du monde, l'une et l'autre procédant d'une seule et même réalité spirituelle, comme le montrent clairement les vers suivants où les objets du monde extérieur sont présentés pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire de simples symboles.

Toutefois il n'est pas toujours donné à l'homme de s'élever ainsi jusqu'au divin; les hommes au cœur orgueilleux, sensuel, égoïste ne peuvent le faire, comme l'avait dit et répété Milton [79]; parfois, un homme juste, comme l'est le poète lui-même, par suite du découragement et des circonstances malheureuses où il se trouve placé dans la vie, ne peut que percevoir la beauté superficielle des objets et ne peut remonter à leur signification spirituelle profonde [80]; parfois encore, plus mystérieusement, plus inexplicablement semble-t-il, il lui est impossible de comprendre, bien qu'il soit apparemment un homme de bonne volonté, que l'amour est la grande loi du monde et qu'il lui faut se rallier à cette loi; l'Un semble refuser de descendre jusqu'à lui et par conséquent il ne peut s'élever jusqu'à la contemplation suprême; en ces moments d'impuissance, c'est la grâce divine qui fait défaut. L'univers n'est plus qu'un « immense amas de petites choses » parce que l'homme n'est plus en état de grâce. Mais est-ce bien sa faute ?

Comme l'a remarqué Leslie Stephen, *The Ancient Mariner* contient en germe tout ce que devait dire Coleridge par ailleurs

[77] Notamment dans *Lines written in the Album at Elbingerode, in the Hartz Forest :*

> « *for I had found*
> *That outward forms, the loftiest, still receive*
> *Their finer influence from the Life within* ».

(vers 17-18; PW, I, 316), et dans *Hymn before Sunrise, in the Vale of Chamouni* (PW, I, 377; cf. *supra*, note 53).

[78] « *O Lady ! we receive but what we give*
And in our life alone does Nature live... »

(vers 47-48; PW, I, 365).

[79] « *Joy, Lady ! is the spirit and the power*
Which wedding Nature to us gives in dower
A new Earth and new Heaven,
Undreamt of by the sensual and the proud... »

(*ibid*, vers 67-70).

[80] « *I see them all so excellently fair,*
I see, not feel, how beautiful they are ! »

(*ibid.*, vers 37-38).

et c'est à ce poème central qu'il faut sans cesse revenir [81]. Le meurtre de l'albatros est clairement le fait d'un homme à qui la grâce divine a manqué, à qui la contemplation du souverain bien a été refusée; cet homme par la suite est racheté lorsque, contemplant les serpents d'eau, il sent « jaillir un élan d'amour en son cœur » et se met à les bénir à son insu, sans doute sur l'intervention d'un saint protecteur qui le prit en pitié [82]; à ce moment-là, manifestement, la grâce lui est accordée. Le péché, puis la conversion doivent être sans doute rattachés à la théorie de la bienveillance universelle de la nature chère au XVIII[e] siècle et dont les sources sont extrêmement complexes; elles vont en effet de l'optimisme mécaniste de Newton à l'idéalisme de Shaftesbury et à l'associationnisme de Hartley [83]. Mais il paraît extrêmement probable que Coleridge avait également présent à l'esprit à l'époque, comme l'a souligné un article récent [84], le monde des *Confessions* et de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, fidèle représentant de la tradition platonicienne et néo-platonicienne au sein de l'orthodoxie chrétienne [85].

La rédemption du Vieux Marin, comme celle de Christabel, un instant contaminée par le mal qui possède l'âme de Géraldine, s'opère sur l'intervention des saints, intervention par laquelle la grâce divine est retrouvée [86]. Elle se fait en deux temps; en un

[81] *Hours in a Library*, IV, « Coleridge ».

[82] « *O happy living things ! No tongue.*
Their beauty might declare :
A spring of love gushed from my heart,
And I blessed them unaware :
Sure my kind saint took pity on me,
And I blessed them unaware »
(vers 281-287; PW, I, 198).

[83] Ce qui explique la diversité des interprétations. Voir notamment Chambers, 99; Lowes, 299-300; H.I. Fausset, *Samuel Taylor Coleridge*, p. 165-167; S.F. Gingerich, *Essays in the Romantic Poets*, p. 29-36; NP. Stallknecht, « The Moral of *The Ancient Mariner* », PMLA, 1932, p. 559-569; E. Nitchie, « The Moral of *The Ancient Mariner* Reconsidered », PMLA, 1933, p. 867-876; D. Waples « David Hartley in *The Ancient Mariner* », JEGP, 1936, p. 337-351; R.P. Warren, « A Poem of Pure Imagination », p. 59-148 de l'édition de *The Ancient Mariner* parue chez Raynal and Hitchcock, New-York, 1946; H. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry*, III, 292-295.

[84] « Augustine and the *Ancient Mariner* », J.A. Stuart, MLN, février 1961, p. 117-120.

[85] Sur les relations entre la pensée de saint Augustin et la doctrine néo-platonicienne de la plénitude, voir A.O. Lovejoy, *The Great Chain of Being : A Study of the History of an Idea*, Cambridge, Mass., 1936, ch. III.

[86] *Christabel*, vers 327-331 :
« *What if her guardian spirit 'twere,*
What if she knew her mother near ?
But this she knows, in joys and woes,
That saints will aid if men will call :
For the blue sky bends over all » (PW, I, 226).

premier temps le marin, dont l'âme était divisée, qui ne voyait autour de lui que laideur repoussante et qui par conséquent ne réussissait pas à adresser une prière au Créateur, perçoit soudain, au clair de lune, la beauté des serpents d'eau nageant autour du bateau; en un deuxième temps, il s'élève de la contemplation des brillantes couleurs des serpents à l'idée de la beauté de l'univers tout entier; les créatures sont intégrées dans l'unité d'un monde où tout est amour et beauté; à ce moment-là, il peut prier, le squelette de l'albatros se détache de son cou et disparaît dans la mer [87]. Nous retrouvons ici les deux idées essentielles de la contemplation de la trinité platonicienne; en un premier temps, le monde du Beau et de l'Un est perçu à travers le monde des phénomènes; en un second temps, l'idée néo-platonicienne apparaît, selon laquelle tous les êtres de la création participent à des degrés divers du Beau et de l'Un et ont tous leur rôle à jouer dans le grand Tout de l'univers. On peut donc rapprocher ce passage d'une note du *Gutch Notebook* que K. Coburn ne peut dater avec précision, mais qui se situe entre 1796 et 1798 et qui est manifestement empruntée à la *Cité de Dieu* :

> « La Vie animale — dans laquelle nous sommes simplement à la poursuite des intérêts et des plaisirs du corps.
>
> La Vie humaine — dans laquelle pour notre propre Bonheur et notre propre gloire nous poursuivons des études et des objets adaptés à nos facultés intellectuelles.
>
> La Vie divine — où nous mourons à nous-mêmes et aux créatures pour devenir semblables à Dieu en nous conformant aux Lois éternelles de l'ordre dans le pur Amour de l'Ordre et de Dieu [88]. »

Cette division de la vie et des buts proposés à la contemplation de l'âme, où l'on croit entendre la voix de Wordsworth dans *Tintern Abbey* [89] et qui sera ultérieurement identifiée par Coleridge

On peut également faire le rapprochement avec le chevalier de *Love* qui, victime d'un charme maléfique qui troublait sa raison et versait le mépris dans son âme, se trouve sauvé, juste avant de mourir, par l'amour (vers 57-65; PW, I, 333-334). L'histoire du chevalier peut être considérée comme une tentative pour terminer *Christabel*, mais ici encore le récit est inachevé, puisque nous ne savons pas quelles furent les paroles du mourant.

[87] Vers 272-291; PW, I, 198.

[88] NB, 256; le rapprochement est signalé par J.A. Stuart dans l'article précité (p. 119); la première note authentifiée ayant trait à la *Cité de Dieu* se trouve dans NB, 710 (mars 1800); mais en 1796-1798, Coleridge lisait Duns Scot et les Platoniciens de Cambridge, où il a pu trouver la citation en question. Au moins trois passages de la *Cité de Dieu* développent la même idée (Livre XIV, ch. IV; Livre XIX, ch. XII; Livre XXII, ch. XXIV).

[89] Ce sont bien en effet les trois stades décrits aux vers 72-102 :

> « *The coarser pleasures of my boyish days*
> *And their glad animal movements...* »

à tort ou à raison avec la trichotomie kantienne, sensations, entendement, raison pure, est bien celle que connaît le Vieux Marin; au moment où il tue l'oiseau et plus tard lorsqu'il ne peut prier, il n'a en vue que « son propre bonheur et sa propre gloire »; lorsqu'il peut passer au troisième stade, mourir à lui-même et contempler la beauté des serpents d'eau dans la perspective de l'ordre divin, il est sauvé. Et son expérience, comme le remarque J.A. Stuart est singulièrement voisine de celle décrite par saint Augustin dans les *Confessions* où l'on voit, au moment de la conversion, la perception du beau et du bien chez tout ce qui existe dans l'ordre divin conduire de façon souveraine à l'amour inconditionnel de Dieu, cette « illumination ontologique » étant la démarche la plus efficace permettant de retrouver l'unité intérieure dans l'âme divisée [90]. Et le rapprochement devient encore plus frappant si l'on considère qu'au moins deux fois saint Augustin cite les serpents comme étant des créatures bonnes, ayant leur place dans l'ordre divin de la nature [91], tous les êtres créés étant, du fait même de leur existence, non seulement bons, mais beaux, les créatures rampantes au même titre que les autres, à condition qu'elles se conforment à la loi de leur existence voulue par l'ordre divin. En un certain sens, même le mal a sa place dans l'ordre divin, simplement parce qu'il est et parce que, en vertu de la théorie des contraires, en s'opposant au bien, il fait ressortir sa grandeur et sa beauté dans l'équilibre universel. Mais ici, nous sommes sur la route qui conduit — et conduisit effectivement Coleridge — aux théosophes et aux mystiques, en particulier Jacob Boehme et Swedenborg.

3. Platoniciens du XVII[e] siècle.

Pour désigner l'énergie omnisciente présidant à l'organisation du monde des phénomènes ainsi qu'à l'unification des rapports entre sujet et objet, Coleridge aimait, dès 1794, à se servir d'un

> « *The sounding cataract*
> *Haunted me like a passion...* »
>
> « *And I have felt*
> *A presence that disturbs me with the joy*
> *Of elevated thoughts...* » (WPW, II, 269).

[90] Article précité, p. 118; *Confessions*, Livre X, ch. VI; Livre VII, ch. XVII (références données par l'auteur de l'article).

[91] *Ibid.*, p. 117; *Confessions*, Livre VIII, ch. XIII; Livre XIII, ch. XXIV. Nous sommes ici bien loin des « water-snakes » tels que les voyait J. Lowes (p. 38, 45-61, 479); mais ceux de saint Augustin n'excluent pas ceux de Priestley ou du capitaine Cook; ils leur ont seulement donné leur pleine signification et ils expliquent, en fin de compte, leur apparition dans la synthèse magique que constitue le poème.

terme emprunté au grec qui lui semblait bien exprimer l'aspect actif de la *natura naturans* au sein de la *natura naturata*. Il s'agit du terme « *plastic* », souvent employé dans l'expression « *plastic power* [92] », pris dans un sens très particulier dérivé de celui que lui donnaient au XVII[e] siècle les penseurs platoniciens de l'école dite de Cambridge. R. Cudworth, dans *The True Intellectual System of the Universe*, 1678, appelle *Plastick Nature* un principe présidant à l'incarnation de l'esprit dans la matière et il utilise cette notion pour lutter contre tous les matérialistes qui, à la suite de Hobbes, tentent de réduire l'univers à un ensemble de causes et d'effets mécaniques, c'est-à-dire à n'en faire qu'un « simple amas de poussières, agitées de façon fortuite [93] ».

C'est sans doute par Burnet, dont il emprunta la *History of my Own Time* à la *Bristol Library* en avril-mai 1795 que Coleridge fut amené à lire Cudworth et les Platoniciens de Cambridge [94]. Chez des hommes comme Ralph Cudworth, *Master* de *Christ's College*, Benjamin Whichcote, *Provost* de *King's College*, John Smith, Henry More, ou encore chez Richard Hooker et Jeremy Tay-

[92] Voir notamment : — Sonnet *To the Rev. W.L. Bowles :*
« *Like that great Spirit, who with* plastic sweep
Mov'd on the darkness of the formless Deep ! »
(vers 13-14; PW, I, 84).
The Eolian Harp :
« ..... *organic Harps diversely framed*
That tremble into thought, as o'er them sweeps
Plastic *and vast, one intellectual breeze* »
(vers 45-47; PW, I, 102; cf. *supra* note 70).
Religious Musings :
« ..... *with* plastic might
Moulding Confusion to such perfect forms »
(vers 246-247; PW, I, 118).
« *And ye of* plastic power *that interfused*
Roll through the grosser and material mass
In organizing surge ! » (vers 405-407; PW, I, 124).
Ode to Georgiana (version du Morning Post, 24 décembre 1799).
« *Corrivals in the* plastic powers *of thought* »
(vers 35; PW, I, 336).
Wordsworth emploie le terme dans le *Prélude :*
« *A* plastic power
Abode with me; a forming hand, at times
Rebellious, acting in a devious mood »
(Book II; vers 362-364).

[93] « ... to make the whole world to be nothing else but a mere heap of dust, fortuitously agitated » (*op. cit.*, éd. Birch, 1743, I, 238). Le rapprochement semble frappant, dans les termes mêmes, avec la phrase de la lettre de Coleridge à Thelwall pour définir l'univers des athées : « ... the universe itself — what but an immense heap of little things ? » (CL, I, 349; cf. *supra*, note 76).

[94] Les deux volumes de G. Burnet, *Bishop Burnet's History of My Own Time* furent empruntés du 20 au 27 avril (Bristol B., n[os] 50 et 51); *The True Intellectual System* en mai 1795 et en novembre 1796 (Bristol B., n[os] 55 et 90; cf. la série de notes du *Gutch* inspirées par l'ouvrage; NB, 200-206).

lor, qui appartenaient à l'université rivale, Coleridge retrouvait une atmosphère spirituelle qui lui était familière; tous appartenaient à la grande famille platonicienne et croyaient que l'univers était essentiellement constitué de « formes intelligibles » où résidait la seule réalité; et tous luttaient contre le mécanisme de Hobbes et l'application à l'étude de la nature humaine des méthodes employées pour l'étude de la matière, exactement comme Coleridge avait à lutter contre les empiètements de la physique et de la chimie de son temps. C'est probablement chez eux qu'il trouva plus ou moins nettement formulée l'idée d'une trichotomie des facultés intellectuelles : sensations, entendement, raison, destinée à remplacer la dichotomie cartésienne qui distinguait seulement la série pensante et la série mécanique. En effet, placé face au monde sensible, l'homme pouvait se contenter de le construire, de l'étudier géométriquement pour servir ses fins personnelles; ou il pouvait, à l'aide d'une faculté intuitive supérieure, dépasser ce stade élémentaire et égoïste, et, comme l'avait fait le Vieux Marin en contemplant les serpents d'eau, percevoir la présence du Bien et du Beau à travers le monde des phénomènes [95].

Coleridge lui-même nous dit que, lorsqu'il se mit à étudier Kant sérieusement, il avait déjà entrevu la distinction grâce aux Platoniciens de Cambridge [96]; il avait compris que l'intellect de l'homme, réduit à lui-même, c'est-à-dire l'entendement, avait des limites qu'il ne pouvait dépasser et qu'en appliquant les règles qui étaient les siennes, il était possible de démontrer ses propres limitations [97]. De la distinction entendement et raison dépendait la solution de problèmes vitaux, notamment la possibilité pour l'homme, sur le plan religieux, de dépasser les données du sensible pour s'élever par la raison pure, aidée de la foi, jusqu'à la con-

[95] Plusieurs études ont tenté de réduire l'originalité de Kant et de montrer que la distinction entendement-raison se trouvait parfaitement exprimée chez les Platoniciens de Cambridge. Voir en particulier A.O. Lovejoy, « Kant and the English Platonists », dans *Essays Philosophical and Psychological in Honour of William James*, New-York, 1908, p. 266-301.

[96] BL, I, 109 : « ... I have cautiously discriminated the terms The Reason and The Understanding, encouraged and confirmed by the authority of our genuine divines and philosophers before the revolution. » Cf. lettre du 13 juillet 1802 : « I read a great deal of German; but I do dearly, dearly, dearly love my own Countrymen of old times... » (CL, II, 811).

[97] BL, I, 134 : « Yet there had dawned upon me, even before I had met with the Critique of the Pure Reason, a certain guiding light. If the mere intellect could make no certain discovery of a holy and intelligent cause, it might yet supply a demonstration that no legitimate argument could be drawn from the intellect *against* its truth... »

Plusieurs Coleridgiens ont effectivement pensé que Kant n'aurait fait que confirmer une distinction déjà mûre chez notre auteur; c'est le cas notamment de N. Wilde, « The Development of Coleridge's Thought », *The Philosophical Review*, 1919, XXVIII, p. 147-163; Cl. Howard, *Coleridge's Idealism*, Boston, The Gorham Press, 1924; et plus récemment R.L. Brett, « Coleridge's Theory of the Imagination », ESMEA, 1949, p. 75-90.

naissance de Dieu et, sur le plan de la création poétique, d'expliquer la différence entre deux sortes de poésies : l'une qui ne serait qu'une composition habile, comme la composition d'une tapisserie, l'autre qui serait le fruit d'une véritable expérience métaphysique permettant à l'âme humaine d'accéder à la contemplation du Bien et du Beau; ce qui revient à dire que la rédemption du Vieux Marin, au moment où il perçoit la beauté des serpents d'eau est une expérience poétique tout autant que morale; et ce qui signifie qu'il y avait en germe chez les Platoniciens de Cambridge la distinction *fancy-imagination*.

C'est à deux reprises que Coleridge se tourna vers eux pour trouver une théorie de la connaissance répondant aux exigences profondes de sa personnalité morale : une première fois de 1795 à 1798, au moment où il se détache du mécanisme et du rationalisme godwinien; une deuxième fois, de 1801 à 1803, au moment où il répudie définitivement l'associationisme de Hartley et s'oriente vers le kantisme. Dans les deux cas, la distinction entre une faculté inférieure, celle des mécanistes, qui mesure et organise le monde, et une faculté supérieure, qui est liée à la connaissance de Dieu, lui fournit la solution des affligeants problèmes de l'heure, ceux d'un monde matérialiste, utilitaire, égoïste, fondé sur les règles de surface fournies par l'entendement et indifférent au pourquoi des choses [98]; en cette distinction, il vit la possibilité de guérir le monde de tous les maux dont il souffrait et ne devait plus varier jusqu'à la fin de sa vie sur ce point; ce fut l'évangile qu'il prêcha, sous toutes les formes possibles, dans *The Friend, The Statesman's Manual, Aids to Reflection* et *Table Talk* [99].

Coleridge en fait remonter l'origine à Richard Hooker, au *Novum Organum* de Bacon et croit la trouver dans les *Sermons* de Donne [100]. En fait, elle était en germe chez tous ceux qui devaient faire tourner les choses autour de l'esprit plutôt que tourner l'es-

[98] L'opposition apparait nettement dès 1795 dans *Reflections on Having Left a Place of Retirement*, où l'on voit un riche commerçant de Bristol « assoiffé d'or » — et vivant manifestement dans le monde de l'entendement — venir se promener dans les environs de Clevedon, où Coleridge vit avec Sara dans la retraite spirituelle et méditative, c'est-à-dire le monde de la raison (vers 9-18; PW, I, 106). Il est en partie touché par la grâce avant de regagner le monde des affaires et de la comptabilité :

« ... *for he paus'd, and look'd*
With a pleased sadness and gaz'd all around,
Then eyed our Cottage, and gaz'd round again,
And sigh'd, and said, it was a Blessed Place,
And we were *bless'd* » (vers 14-18).

[99] Cf. Cl. Howard (*op. cit.*, p. 39) : « If the age could be won to this view point, the evils and sins would vanish and life would become a truly spiritual one — one illumined by "the light that lighteth every man..." Never has a prophet been more inspired by a philosophical principle than Coleridge was by this one. »

[100] Note marginale des *Sermons* de Donne; LR, III, 93; Brinkley, 173.

prit autour des choses; mais si chez les Platoniciens de Cambridge les idées sont immuables et si la raison, comme chez Kant, est la faculté des idées, les idées ne sont pas seulement constitutives de l'expérience, elles ont une existence indépendante de l'expérience; c'est là un point de vue platonicien et néo-platonicien, et non kantien à proprement parler; et Coleridge beaucoup plus tard, à un moment où il connaissait bien non seulement Kant, mais Schelling et Fichte, devait rattacher la distinction entendement et raison à la dictinction platonicienne entre νοῦς et διάνοια. Dans une note tardive des *Philosophical and Mathematical Commentaries of Proclus* de Thomas Taylor, il donne en effet l'explication suivante :

> « Il est regrettable que les Philosophes platoniciens anglais aient été induits en erreur par les Latins et amenés à traduire constamment le mot Νοῦς par *Intellect* — bien que ce dernier mot soit clairement synonyme par sa racine d'Entendement. Or dans notre langue nous n'avons aucun moyen d'exprimer, en tant que distinctes, les deux facultés de la connaissance, la supérieure et l'inférieure, si ce n'est par les mots *Raison* et *Entendement*. Νοῦς devrait donc être traduit en anglais « la Raison pure [101]. »

Que cette distinction ait été dans l'esprit de Coleridge une arme contre ceux qui prétendaient nier l'existence de Dieu parce qu'elle n'était pas démontrable selon les méthodes du monde sensible, apparaît clairement dans plusieurs notes de 1801 empruntées à l'*Antidote against Atheism* de Henry More :

> « N.B. Dr H. More's antidote against Atheism — chap. V of Innate Ideas etc. [102]. »

> « Unsoul the soul [103]. »

> « A set of Poems out of More's Antidote — of witches — professing to be written by a Methodist Parson — all of witches etc. studia error : arguments that Modern Chemists are all Witches — ex. gr. burning of alcohol etc — for the purpose of introducing atheism [104]. »

[101] Dans *The Philosofical Commentaries*, Introduction de Taylor, paragr. iV; note marginale publiée par K. Coburn, NB, notes, Appendice B, p. 456.

[102] NB, 938; l'ouvrage figurait dans *Collection of Several Philosophical Writings of Dr Henry More*, 1662.

[103] NB, 941. K. Coburn donne en note le passage très caractéristique de la vision platonicienne du monde. d'où est tirée cette remarque énigmatique : « For all these indeniable Conclusions in Geometry which might be help'd and occasioned from something without, are so natural notwithstanding and Essential to the Soul, that you may as soon unsoul the Soul as divide her from her perpetual assent to those Mathematical Truths... » (*Antidote against Atheism*, I, III, paragr. 4).

[104] NB, 942. Voir également NB, 1000 A, 1000 G.

Mais les platoniciens de Cambridge ne se contentaient pas de lutter contre le matérialisme; ils s'efforçaient par ailleurs de libérer la pensée du dogmatisme étroit de la théologie puritaine et d'embrasser, ce qui convenait bien à un esprit universel comme celui de Coleridge, la somme des connaissances humaines; ils refusaient d'établir une barrière entre la religion d'une part, la raison et la science d'autre part, entre la foi et la morale, entre le sentiment et la vertu. Sur tous ces points Coleridge suivra plutôt les platoniciens que Kant, et en particulier Jeremy Taylor qui fut le grand réconciliateur de la raison et de la foi. Kant devait subordonner la religion à la morale; Coleridge, au contraire, comme ses maîtres du XVII^e^ siècle, ne cessa de faire dépendre le devoir moral de la religion. Kant éliminait de l'impératif catégorique tout élément irrationnel et en particulier les impulsions de la sensibilité; Coleridge considéra toujours les mouvements du cœur comme l'instrument moteur que le Créateur met dans l'âme de l'homme pour l'inciter à vouloir le bien; et c'est sur ce point, comme nous aurons l'occasion de le voir, qu'il se sépare radicalement de Kant; il devait rester fidèle aux grands penseurs du XVII^e^ siècle, et parmi eux à Milton, en disant qu'il y avait dérèglement de l'âme lorsque les sens et la sensibilité échappaient au contrôle de la raison, mais il préférait conserver les joies des sens et les transports de la sensibilité dans la mesure où ils contribuaient à l'harmonie générale de l'être.

Au terme d'un très intéressant développement sur l'opposition grandissante entre la foi chrétienne et la culture moderne depuis la Renaissance, Walter Pater reproche avec force à Coleridge d'avoir voulu réconcilier l'une et l'autre alors qu'irréductiblement le fossé se creusait sans cesse entre elles [105]. Il ne se trompe guère lorsqu'il affirme que la philosophie religieuse de Coleridge était condamnée dès le départ à se révéler « insipide » pour le lecteur dans des ouvrages tels que *The Friend* ou *Aids to Reflection;* mais il va trop loin, à n'en pas douter, lorsque, songeant à sa propre doctrine en matière d'art, il déclare que « la plus grande faute chez Coleridge est un excès de sérieux, un sérieux qui est le fruit, non pas d'un quelconque principe moral, mais d'une conception erronée de la présentation artistique » et lorsqu'il oppose à ce trop grand sérieux la légèreté de manière et l'indifférence qui sont le grand mérite du XVIII^e^ siècle [106]. Il est vrai que Coleridge prend les choses parfaitement au sérieux, pour ne pas dire au tragique, et ce parce qu'il mesure pleinement l'enjeu de la destinée humaine; la note d'humour qui apparaît çà et là ne fait que rappeler au lecteur que l'auteur est faillible et conscient des faux-pas qu'il peut

[105] *Coleridge's Writings,* 1866, reprinted in *Appreciations,* 1889. Dans *English Critical Essays, XIX Century,* Oxford University Press, p. 432-434.
[106] *Ibid.,* p. 427.

commettre chemin faisant. Mais ce sérieux ne nuit pas, loin de là; dans les grands poèmes, en particulier *Frost at Midnight, The Ancient Mariner, Dejection, an Ode,* il est la source d'envolées magnifiques où il y a fusion parfaite du fond et de la forme; par delà un XVIII[e] siècle qui avait dans l'ensemble perdu le contact avec la poésie authentique, Coleridge renoue avec la tradition des grands auteurs du XVII[e]. L'eût-il voulu, qu'il n'aurait pu poursuivre la perfection artistique aux dépens de la vérité morale ou philosophique. Pour lui, comme pour les platoniciens de toujours, Plotin, saint Augustin, Cudworth ou Jeremy Taylor, la recherche du Beau était inséparable de la recherche du Vrai et du Bien.

CHAPITRE III

ASSOCIATIONNISME, IDÉALISME ET MYSTICISME

1. L'Associationnisme de Hartley.

On peut se demander quelles furent les raisons qui conduisirent Coleridge en 1794 à devenir le disciple enthousiaste de David Hartley [1], c'est-à-dire d'un homme qui dans ses *Observations on Man, His Frame, His Duty and His Expectations,* donnait une interprétation purement mécaniste de la vie psychologique et se proposait de réfuter les vues de Shaftesbury concernant l'existence d'un « sentiment moral » qui serait inné chez l'homme. Publié en 1749, l'ouvrage comprenait deux volumes très différents; dans le premier, l'auteur qui était médecin de son métier, tentait d'expliquer l'apparition des idées dans l'esprit par l'impression laissée sur les nerfs par les objets du monde extérieur, au moyen de ce qu'il appelait des « vibrations [2] »; dans le second, en contraste absolu avec le premier, il s'efforçait de reprendre les vues traditionnelles de la religion naturelle et de la religion révélée en exposant un processus assez peu convaincant par lequel l'esprit de l'homme pouvait remonter, d'échelon en échelon, à partir des vibrations premières jusqu'à l'idée de Dieu, créateur de la nature et source de l'infinité de ses manifestations [3].

Hartley jouissait d'un grand prestige à Cambridge au moment où Coleridge se trouvait à *Jesus* et c'est probablement l'aspect scientifique de l'analyse, le tour quasi-médical de la méthode employée qui le séduisirent tout d'abord dans les *Observations on*

[1] Cf. CL, I, 126, 137, 200, 209. En septembre 1796, Coleridge devait donner à son premier-né le nom de David Hartley en l'honneur de ce « grand maître de la philosophie chrétienne » (CL, I, 236).

[2] « External Objects impressed upon the Senses occasion, first in the Nerves on which they are impressed, and then in the Brain, Vibrations of the small and, as one may say, infinitesimal medullary Particles » (*Observations on Man,* I, 11-12).

[3] Voir en particulier le résumé de la doctrine dans *Observations on Man,* II, Introduction, p. III à VI.

Man [4]. Hartley, comme Hume, avait le mérite dans son étude de l'association des idées d'aller au-delà des explications traditionnelles du lien causal; et le jeune Coleridge, très curieux à l'époque de tout ce qui se faisait en physique, en chimie, en médecine, se prit d'enthousiasme pour ce que K. Coburn appelle le « behaviorisme » du jour [5]. Il est probable que J. Priestley joua un grand rôle dans sa conversion à l'associationnisme; il avait réédité les *Observations* sous le titre « *Hartley's Theory of the Human Mind* » en 1775 et déclarait dans son introduction aller plus loin que Hartley, qui avait maintenu la distinction entre l'esprit et la matière; il considérait que l'on pouvait renoncer à l'idée d'un esprit immatériel et émettait l'hypothèse que ce que nous appelons esprit n'était peut-être qu'une simple forme du mouvement vibratoire [6]. N'est-ce pas un écho de Priestley que l'on croit entendre chez Coleridge lorsqu'il écrit à Southey en décembre 1794 :

> « Je suis un complet Nécessitarien — et comprend le sujet presque aussi bien que Hartley lui-même — mais je vais plus loin que Hartley et crois en la corporalité de la *pensée*, je veux dire, pense qu'elle est mouvement [7]. »

Nous savons que Priestley rêvait de réduire matière et esprit à un principe unique et qu'en se proclamant « unitarien, nécessitarien et même matérialiste », il avait eu la singulière idée d'accoupler le socinianisme latitudinarien à l'associationnisme [8].

Hartley avait un autre mérite aux yeux de Coleridge; à la rigueur scientifique, apparente tout au moins, de son analyse, il avait su joindre un sentiment profondément religieux, dans le second volume en particulier des *Observations on Man*, qui faisait de lui « un grand maître de la philosophie chrétienne [9] »; l'idéalisme qui conduisait des vibrations élémentaires jusqu'à la contemplation de l'être divin au sein de la création semblait n'offrir aucune contradiction avec la vision platonicienne; on retrouvait chez Hartley un mouvement ascendant menant comme chez Plotin de l'infinie diversité des phénomènes à la contemplation de

[4] Le 6 novembre 1794, Coleridge écrit à George : « After a dil'gent, I may say, an intense study of Locke, Hartley and others who have written most wisely on the Nature of Man... » (CL, I, 126).

[5] *Inquiring Spirit*, Londres, 1951, p. 27.

[6] *Op. cit.*, p. xix-xx. Nous n'avons pas la preuve que Coleridge ait lu l'ouvrage; mais H.W. Piper (« Pantheistic Sources of Coleridge's Early Poetry », JHI, janvier 1959, p. 48) remarque que deux exemplaires de *Matter and Spirit* de Priestley (1777, 1782) figurent sur la liste de Green des ouvrages ayant appartenu à Coleridge.

[7] CL, I, 137.

[8] J. Priestley, *Defences of Unitarianism for the Year 1787*, Birmingham, 1788, p. 53. Cf. *supra*, chapitre I, *Non-conformisme, doctrine de la nécessité et unitarisme*.

[9] Cf. *supra*, note 1; et CL, I, 247, 280.

l'Un. Il y avait là un mysticisme lié assez paradoxalement à la doctrine de l'association; mais cette union contre-nature avait l'avantage de réduire à l'unité la vie psychologique de l'homme et de le conduire ainsi sans heurts jusqu'à la vision du divin; elle était un moyen de connaître le mysticisme « sans encourir l'accusation de mysticisme », comme le dit Coleridge dans une note de *Religious Musings* [10], de réaliser, en gravissant sans interruption l'échelle des plaisirs et de la douleur jusqu'à la joie suprême de la contemplation divine, une sorte d'unité totale qui apportait une solution heureuse et inespérée au dualisme cartésien de l'esprit et de la matière [11].

Enfin le système de Hartley offrait un champ pratiquement illimité aux investigations psychologiques pour lesquelles Coleridge avait tant de goût et montrait tant d'aptitude; il semblait faire la part qui convenait, et que pressentait Coleridge, au rôle joué par le subconscient, par l'ensemble du moi passif dans la vie psychologique. L'existence même de Dieu devenait démontrable par la voie de la psychologie; incité par les impressions de plaisir et de douleur qu'il ressentait à les associer à un certain nombre de causes, l'esprit de l'homme se trouvait graduellement conduit en remontant l'échelle des joies diverses à la cause ultime de toutes les joies possibles dans le monde, c'est-à-dire à l'idée d'un Dieu infiniment bon [12]. Coleridge trouvait dans la doctrine de Hartley — quel bonheur pour lui ! — l'occasion de parler de ses sujets préférés : Dieu, l'âme de l'homme, le sens mystérieux d'un univers formant un tout, en appliquant les méthodes scientifiques ou pseudo-scientifiques qui l'intéressaient.

S'engageant résolument sur la voie de Locke et de Hartley qui lui semble être la plus sûre et la plus rigoureuse sans renoncer à sa vision idéaliste de l'univers, le poète se passionne pour la psychologie fondée sur les lois de l'association et l'emploie dans les occasions les plus diverses, de 1794 à 1796 surtout, par exemple

[10] Vers 43; PW, I, 110.

[11] Sur ce point, cf. N. Wilde, « The Development of Coleridge's Thought », *Philosophical Review*, 1919, p. 154; H. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry*, III, p. 277; J.-J. Mayoux, *Vivants Piliers*, p. 13.

[12] « A Being infinitely Benevolent... » (*Observations on Man*, II, 13-19). On peut rapprocher cette idée d'un passage où Coleridge utilise avec humour la doctrine de Hartley : « I would that we could form a Pantisocracy in England and that you could be one of us ! — The finely-fibred Heart, that like the statue of Memnon, trembles into melody on the sun-beam touch of Benevolence, is most easily jarred into the dissonance of Misanthropy » (lettre à George Dyer du 10 mars 1795; CL, I, 155). Et il y a peut-être aussi un souvenir des « vibrations » de Hartley dans les vers de *The Eolian Harp :*

« Be but organic Harps diversely framed
That tremble into *thought...* »

(vers 45-46; PW, I, 102; cf. *supra*, chapitre II, note 70).

à propos des sentiments conduisant à la foi et à la prière [13], ou de l'attitude des parents qui, trop riches ou trop pauvres, ne montrent guère d'affection pour leurs enfants [14]; il sait, comme il l'écrit à Southey en juillet 1794, le conjurant de ne pas entrer dans les ordres, que « l'homme est un paquet d'habitudes [15] »; éventuellement il a recours au déterminisme associationniste pour trouver une consolation teintée d'humour soit à ses propres malheurs, soit aux malheurs d'autrui [16]; et ce déterminisme devient procédé de caricature pour décrire les réactions de certains de ses auditeurs qui, lors de ses tournées de prédication, interprètent la bonne parole qu'il leur apporte selon leurs automatismes particuliers [17]. L'ironie est souvent poussée si loin, en particulier lorsque Coleridge emploie les termes mêmes des *Observations on Man*, qu'il est permis de se demander s'il avait vraiment pris au sérieux la doctrine des vibrations médullaires; sans doute était-elle à ses yeux une théorie commode, curieuse, mais légèrement utopique; et comme toujours chez lui, il convient de faire la part de ce qui était pur jeu intellectuel, soit dans son mouvement d'adhésion à la doctrine, soit dans l'utilisation qu'il en faisait, inversement, à des fins caricaturales.

En tout cas, à partir de 1798 surtout, l'associationnisme devait jouer un rôle extrêmement important dans les rêveries que nous présentent les monologues intérieurs des carnets. Comme nous avons tenté de le montrer précédemment, le poète s'abandonne

[13] Notes du *Gutch Notebook* destinées à la préparation des sermons; NB, 6 et 257.

[14] NB, 78.

[15] CL, I, 85.

[16] Cf. la lettre de repentir écrite à George en mars 1794 : « *Now*, I'll be a Christian — Faith is neither altogether voluntary or involuntary... » (CL, I, 78); celle écrite à Southey en décembre pour se justifier : « Now Indignation is the handsome Brother of Anger & Hatred... I would ardently that you were a Necessitarian — and (believing in an all-loving Omnipotence) an Optimist » (CL, I, 145); ou encore la note envoyée à Samuel Favell, son jeune condisciple de *Christ's Hospital* qui venait d'être cruellement fouetté par Boyer : « I condole with you on the unpleasant motions to which a certain Uncouth Automaton has been mechanized; and am anxious to know the motives, that imping'd on it's optic or auditory nerves, so as to be communicated in such rude vibrations through the medullary substance of It's Brain, thence rolling their stormy Surges into the capillaments of it's Tongue and the muscles of it's arm. The diseased Violence of It's thinking corporealities will, depend upon it, cure itself by exhaustion... » (CL, I, 137). Muirhead (*Coleridge as Philosopher*, Londres, 1930, p. 39) ne voit aucune raison de voir là un certain scepticisme à l'égard de l'associationnisme; R.P. Warren (« A Poem of Pure Imagination » *The Ancient Mariner*. New-York, 1946, p. 79) pense le contraire.

[17] « I preached Pantisocracy and Aspheterism with so much success that two great huge Fellows, of Butcher like appearance, danced about the room in enthusiastic agitation — And one of them of his own accord called for a large Glass of Brandy and drank it off to this, his own Toast : God Save the King, And may he be the Last — » (CL, I, 88).

dans un demi-rêve à une libre méditation dont il sait qu'elle repose sur les lois de l'association; il semble d'une part donner livre cours à la succession des images qui s'offrent à lui et se laisser emporter passivement par leur flot; et d'autre part, il ne cesse d'opérer un travail d'introspection sur ce qui se passe en lui; plus encore, il dirige dans une certaine mesure, selon ce qu'il sait être les lois de l'association, l'orientation que prennent les images, en percevant les rapports qui les lient, en analysant le processus par lequel, souvent sur le plan des mots, l'une d'elles appelle la suivante. Dans le magnifique monologue de décembre 1803 où, étendu sur son lit, il s'imagine voguer sur la mer, dans un bateau dont sa poitrine forme les mâts, il entre délibérément dans « le royaume féérique du sommeil » et s'en va connaître « les sons, les formes, les aventures faits de la substance du sommeil »; mais sa « raison reste à la barre [18] ».

Cet intérêt pour les associations d'idées au sein de la vie psychologique ne devait pas se démentir de 1794 à 1804 et nombreuses dans les carnets sont les notes du genre de celle-ci, qui date de mars-avril 1801 :

> « Wednesday — Afternoon. Abed — nervous — had noticed the prismatic colours transmitted from the Tumbler — Wordsworth came — I talked with him — he left me alone — I shut my eyes — beauteous spectra of two colors, orange and violet — then of green, which immediately changed to Peagreen, & then actually *grew* to my eye into a beautiful moss, the same as is on the mantle-piece at Grasmere — abstract Ideas — & unconscious Links [19] ! »

Elles sont souvent liées à la notion de la durée intérieure [20] et presque toutes s'orientent du côté de ce que la psychologie moderne appelle le subconscient. Mais entre 1795 et 1798, l'étude du subconscient prend presque toujours, comme c'était le cas chez Hartley, une tournure religieuse et mystique qui trouve son expression naturelle en poésie, en particulier dans *Joan of Arc* et sa version révisée de *The Destiny of Nations*. Les impressions sensorielles les plus élémentaires que fournit la nature peuvent conduire à la vision divine, comme le dit Coleridge à George Dyer dans la lettre de mars 1795 où il lui parle des fibres du cœur soumises à l'action des « vibrations » :

> « Les plaisirs que nous éprouvons à la vue de la beauté de la campagne ont peu d'importance comparés avec l'effet moral qu'ils produisent — à force de contempler constamment le Meilleur possible nous devenons nous-mêmes à la longue meilleurs autant qu'il est possible [21]. »

[18] NB, 1718; cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre II, note 89.
[19] NB, 925.
[20] Cf. NB, 890; AP, 13 (janvier-février 1801) : « To attempt to subordinate the idea of Time to that of likeness. »
[21] CL, I, 154.

Le titre du second livre de *Joan of Arc,* comme le remarque H. Piper dans l'article précité [22], était « *Preternatural Agency* » et, aux allégories abstraites comme la Superstition et le Meurtre prévues par Southey, Coleridge substitua toute une cosmogonie à l'intérieur de laquelle on retrouve d'une part le mécanisme scientifique et d'autre part le mysticisme religieux, c'est-à-dire le même dualisme que chez Hartley. L'univers apparaît comme un grand automate vivant composé d'une infinité de forces liées les unes aux autres par des lois mécaniques, mais douées, chose étrange, d'intelligence et de conscience; le poète les appelle des « *atomes* » de matière ou, utilisant le mot au sens qu'il avait pris chez certains penseurs du XVIII[e] siècle, des « *monades* [23] ». On trouve là, paradoxalement réunis, les théories de Priestley et de l'athée Erasmus Darwin sur la matière et l'idéalisme néo-platonicien. Priestley, dans *Matter and Spirit* [24], réfutant en partie Newton, avait soutenu que la matière n'est qu'énergie et que ce que nous appelons son caractère « solide » n'est en fait que la résistance opposée à cette énergie; il était d'ailleurs lui-même allé plus loin et, lui aussi, avait confondu mécanisme et idéalisme en faisant de la matière simplement l'énergie de l'être divin telle que nous pouvons la percevoir dans ses manifestations; c'était ouvrir la porte au néo-platonisme et au mysticisme [25].

Dans *Religious Musings,* cette unité cosmique est décrite comme accessible à l'homme par le processus ascensionnel exposé dans les *Observations on Man* et interprété comme une expérience psychologique susceptible d'être étudiée scientifiquement [26]; gra-

[22] « The Pantheistic Sources of Coleridge's Early Poetry », JHI, janvier 1959, p. 47-59.

[23] *The Desting of Nations,* vers 39-49 :

« *Others boldier think*
That as one body seems the aggregate
Of atoms *numberless, each organized;*
So by a strange and dim similitude
Infinite myriads of self-conscious minds
Are one all-conscious Spirit, which informs
With absolute ubiquity of thought
(His one eternal self-affirming act !)
All his involved Monads, *that yet seem*
With various province and apt agency
Each to pursue its own self-centering end. » (PW, I, 133).

[24] Birmingham, 1782, p. 10-29 en particulier.

[25] Priestley cite Giordano Bruno (*Matter and Spirit,* p. 15); et Cudworth, comme le remarque H. Piper (article précité p. 54), déclare à propos des « *plastick natures* » que ce sont des « *monads* endued with an intellectual and rational life » (*The True Intellectual System,* 1732, p. 101). Coleridge plusieurs fois présente la nature sous forme d'une énergie en action, notamment dans *The Destiny of Nations,* vers 461 : « Nature's vast ever-acting Energy ! » (PW, I, 147).

[26] Notamment vers 126-133 et 402-419; le passage le plus significatif se trouve vers 34-45 (cf. *supra,* chapitre II, note 75); une note dans l'édition

vissant successivement les échelons qui mènent des joies les plus rudimentaires à la contemplation du divin, l'homme pourra :

> « *Faire du tout un Moi unique ! un Moi qui ne connaît rien d'étranger !*
> *Un Moi répandu aussi loin que l'Imagination peut atteindre,*
> *Un Moi qui s'étend sans cesse ! Oublieux de ce qui le concerne,*
> *Pourtant détenteur de tout en toute chose* [27] ! »

Hartley fut « le plus perspicace de tous », il fut le premier à suivre « la progression des légions d'idées » qui dans le cerveau remontent en suivant ses « fibres délicates [28] ». Ainsi l'optimisme sentimental du XVIII[e] avait sa place dans le système de Hartley; le « grand maître de philosophie chrétienne », dont le dessein initial avait été de réfuter la philosophie de Shaftesbury, était amené à la fin de son second volume à considérer que le sens moral était en partie un instinct naturel [29]; son optimisme n'était en fin de compte pas très différent de l'idéalisme de Shaftesbury ou du nécessitarisme de Priestley.

Toutes ces influences qui se croisent et se mêlent dans les poèmes de 1795-1796 se retrouvent dans *The Ancient Mariner;* elles se fondent si intimement qu'il est curieux de voir les critiques s'opposer sur l'interprétation du crime et sur le rachat du marin. Pour S.F. Gingerich, l'idée d'un monde où tout est amour et où l'albatros a sa place procède de la doctrine de la nécessité de Hartley [30]; pour R.P. Warren au contraire, dans *A Poem of Pure Imagination,* la philosophie de Hartley était abandonnée au moment de la composition des *Lyrical Ballads* et ne doit pas être

des *Poems,* 1797, renvoie explicitement à Hartley : « See this *demonstrated* by Hartley, vol. I, p. 114, and vol. II, p. 329. See it likewise proved, and freed from the charge of Mysticism, by Pistorius in his Notes and Additions to part second of Hartley on Man... » (PW, I, 110 et note 2). Les notes sur Hartley de Pistorius, pasteur allemand, avaient été utilisées dans la réédition des *Observations on Man* en 1791 par le fils de l'auteur. Voir H. Fairchild, « Hartley, Pistorius and Coleridge », PMLA, décembre 1947, p. 1010-1021.

[27] Vers 154-157; on peut rapprocher de ces vers, comme le fait R. Haven dans « Coleridge, Hartley and the Mystics » (JHI, octobre 1959, p. 483), le passage suivant de Hartley : « Our fears enhance our hopes, and nascent love; and altogether mortify our love for the world... till at last we arrive at an entire annihilation of ourselves and an absolute acquiescence and complacence in the will of God » (*Observations on Man,* II, 22).

[28] « *and he of mortal kind*
Wisest, he first who marked the ideal tribes
Up the fine fibres through the sentient brain »
(vers 368-370; PW, I, 123).

[29] « The moral sense is Part of the Light of Nature and of our natural Faculties, whether it be considered as an Instinct or as the general Result of external Impressions and our natural Frame taken together » (*Observations on Man,* II, 45).

[30] Dans *Essays in the Romantic Poets,* p. 29-36.

considérée comme une des sources du poème [31]. Gingerich va même jusqu'à retrouver la doctrine de la nécessité dans l'obligation où se trouve le Vieux Marin de raconter son histoire à ceux qui se présentent sur sa route [32], ce qui est manifestement aller trop loin. Plus intéressante serait l'étude de D. Waples qui voit dans tout le poème une version allégorique des *Observations on Man* [33] et croit y retrouver les divers stades de l'association des idées décrits dans l'ouvrage; sans doute y a-t-il une sorte d'ascension dans l'âme du marin à partir des impressions offertes par le monde extérieur, en l'occurrence les serpents d'eau, jusqu'au sentiment du divin dont est pénétré l'univers; mais il paraît difficile d'expliquer tout le poème par l'association des idées; il y a beaucoup plus conversion et rachat après la faute, en des termes qui rappellent saint Augustin, que progression continue et régulière à partir de l'espoir et de la crainte quotidienne; de plus, nous avons des signes certains qu'en 1797-1798 Coleridge avait commencé à rejeter le déterminisme psychologique.

2. Abandon du déterminisme.

Même au moment où il se proclamait le disciple enthousiaste de Hartley, Coleridge n'adhérait pas sans réserves à la philosophie des *Observations on Man*, pas plus qu'il n'avait fait intégralement sien le rationalisme de Godwin même aux beaux jours de la pantisocratie. Il n'avait accepté la théorie des vibrations de la première partie de l'ouvrage que parce qu'elle conduisait à la vision mystique de la seconde. Si Priestley voyait dans la matière seulement de l'énergie, c'est-à-dire pratiquement une manifestation d'essence spirituelle et divine, ce qui intéressait vraiment Coleridge dans la « corporalité de la pensée » n'était pas de ramener l'esprit à la matière, mais la matière à l'esprit, comme en fin de compte Hartley l'avait fait dans son second volume.

L'abandon du déterminisme se fit très graduellement et en deux temps. De 1796 à 1798, Coleridge se trouve amené à condamner l'aspect purement mécanique de la doctrine qui lui semble dangereusement conduire, sauf chez Hartley, à l'athéisme et à toute vie de l'âme indépendante; il rejette, en somme, la première partie des *Observations on Man*, mais prétend conserver la seconde. A son retour d'Allemagne, de 1800 à 1804, il renonce peu à peu même à cette seconde partie du système, percevant clairement, grâce à une enquête philosophique plus sérieuse et plus poussée, qu'elle est liée de trop près à l'association des idées telle qu'elle

[31] *Op. cit.*, p. 79-80.
[32] *Op. cit.*, p. 17-20.
[33] « David Hartley in *The Ancient Mariner*, JEGP, 1936, p. 340-356.

est exposée dans la première partie; l'étude de Kant à laquelle il se met avec ardeur à ce moment-là, lui permet de voir plus clair, en ce qui concerne l'espace et le temps tout au moins, car ce n'est que beaucoup plus tard, vers 1808-1809, au moment de la publication de *The Friend*, qu'il aura assimilé l'ensemble de la philosophie du sage de Königsberg [34]. En mars 1801, il peut déclarer fièrement à Thomas Poole, et non sans raison, semble-t-il :

« Mon cher Ami,

« J'ai occupé l'intervalle entre ma dernière lettre et la présente à une étude des plus intenses. Si je ne me trompe pas grandement, j'ai non seulement radicalement débrouillé les notions de Temps et d'Espace; mais j'ai réduit à néant la doctrine de l'Association, telle qu'on la trouve chez Hartley, et avec elle toute la métaphysique irréligieuse des Infidèles modernes — en particulier la doctrine de la Nécessité [35]. »

En fait, comme nous l'avons vu plus haut, il avait rejeté depuis longtemps la doctrine de la nécessité, mais ce qu'il comprend en 1801, c'est ce qui fait la faiblesse de cette doctrine et par conséquent entraîne la non-validité de tout le système de Hartley; il mesure « l'ignorance [36] » des adeptes du déterminisme et se sent armé pour réfuter leurs arguments en allant plus loin qu'eux, au fond même des choses. Il y a non seulement abandon du déterminisme, mais condamnation formelle du déterminisme, une condamnation qui ne fera que se confirmer par la suite avec les multiples aspects de la distinction *entendement* et *raison*. Coleridge pense que l'erreur de Hartley tire son origine du fait qu'il n'a pas aperçu la contradiction flagrante entre le mécanisme des « vibrations » et l'idéalisme de son interprétation de la nature [37] ; et tout en

[34] Cf. BL, I, xxxii et xli; Shawcross pense avec raison que c'est pendant le séjour à Malte que Coleridge se familiarisa vraiment avec la pensée kantienne. L'étude des *Notebooks* de l'automne 1803 montre toutefois, comme nous le verrons plus loin, qu'il avait lu à ce moment-là les *Fondements de la Métaphysique des Mœurs* (NB, 1705 et notes suivantes).

[35] « ... I have not only completely extricated the notions of Time and Space; but have overthrown the doctrine of Association, as taught by Hartley, and with it all the irreligious metaphysics of modern Infidels — especially, the doctrine of Necessity » (lettre du 16 mars 1801; CL, II, 706). R. Wellek pense à juste titre que Coleridge n'aurait pas pu « débrouiller radicalement les notions de Temps et d'Espace » sans l'aide de Kant (*Kant in England*, Princeton University Press, 1931, p. 72), et cette idée est confirmée par H. Fairchild (*op. cit.*, III, p. 307).

[36] Cf. « Until you understand a writer's ignorance, presume yourself ignorant of his understanding » (NB, 928; BL, I, 160).

[37] La lettre du 16 mars 1801 à Poole propose de renverser la méthode du sensualisme consistant à déduire la vie de l'esprit des sensations : « ... I trust that I am about to do more — namely that I shall be able to evolve all the five senses, that is to deduce them from *one sense*, & to state their growth & the causes of their difference — & in this evolvement to solve the process of Life and Consciousness » (CL, II, 706).

rejetant sa philosophie comme conduisant à « l'athéisme », il conservera un certain respect pour un homme qu'il range aux côtés de Berkeley comme un très grand métaphysicien [38].

Dans l'édition des *Poems* de 1796 une longue note de deux pages marque clairement quel fut le premier temps de la réaction contre l'associationnisme; elle concerne les vers suivants de *The Destiny of Nations :*

> « *But some there are who deem themselves most free*
> *When they within this gross and visible sphere*
> *Chain down the winged thought, scoffing ascent,*
> *Proud in their meanness : and themselves they cheat*
> *With noisy emptiness of learned phrase,*
> *Their subtle fluids, impacts, essences,*
> *Self-working tools, uncaused effects, and all*
> *Those blind Omniscients, those Almighty Slaves,*
> *Untenanting creation of its God* [39]. »

La note explique que c'est Newton qui est visé dans ces vers qui précèdent immédiatement ceux décrivant le processus ascensionnel cher à Hartley [40]; c'est Newton qui suppose l'existence d'un « fluide élastique et très subtil, qu'il appelle l'éther et qui se trouverait à l'état diffus dans les pores »; Hartley s'est emparé de ce fluide pour en faire le véhicule de ses vibrations, d'où naissent les idées. Or une telle hypothèse semble à Coleridge « impliquer maintes contradictions » d'ordre scientifique et ce qui est plus grave d'ordre philosophique; il conclut que ce n'est pas sans raison que la philosophie de Newton a été considérée par certains comme conduisant à l'athéisme; car si la matière, par la vertu des propriétés qui lui ont été conférées, peut « produire l'ordre du monde visible et même engendrer la pensée », pourquoi ne possèderait-elle pas ces propriétés de plein droit, « un droit qui lui serait *inhérent* »; et, dans ce cas, demande l'auteur, « où serait la nécessité d'un Dieu ? ». La matière, selon la philosophie mécaniste, se révèle capable « d'agir de façon sage et bienfaisante sans Sagesse ni Bienveillance » et Coleridge termine en remarquant que « le Dieu de Sir Isaac Newton semble aternativement très actif et très indolent; il semble avoir délégué une si grande partie de sa puissance qu'on ne voit pas ce qu'il a pu garder pour lui ».

Dans la note, Coleridge cite, à l'appui des objections qu'il soulève, Andrew Baxter, dont il avait lu quelques mois plus tôt *An Enquiry into the Nature of the Human Soul, Wherein the Immateriality of the soul is evinced from the Principles of Reason and*

[38] Cf. CL, II, 686 et 703.

[39] Vers 27-35; PW, I, 132; la note se trouve dans l'édition des *Poems*, 1796, p. 41-42; elle est reproduite dans PW, II, 1.112.

[40] Cf. *supra*, note 23.

Philosophy [41]. L'auteur mettait l'accent sur l'activité de l'esprit, en particulier dans les rêves où il voyait autre chose qu'une association passive des idées et Coleridge a recours à lui à plusieurs reprises en 1796, en particulier dans la note suivante :

> « Les rêves parfois utiles en conférant aux *craintes* et aux *espoirs* fondés de l'entendement les *sentiments* qui accompagnent une vive impression [42]. »

Il est possible, comme l'éditeur des *Notebooks* le suggère, de voir là l'explication de divers rêves des poèmes, dont celui du Barde Bracy dans la deuxième partie de *Christabel,* mais l'essentiel est dans le fait que les craintes et les espoirs jouent leur rôle dans la succession des images, qui n'est donc pas purement passive. L'idée va se préciser peu à peu chez Coleridge et il mettra de plus en plus l'accent sur l'activité créatrice de l'esprit dans les rêves, dans l'exercice de la mémoire et, bien entendu, dans la création poétique. Il y avait là un désaccord fondamental avec Hartley, qui faisait une piètre part à l'imagination et n'hésitait pas à déclarer que la plupart du temps la musique, la peinture et la poésie avaient « d'étroites relations avec le Vice, en particulier l'Intempérance et la Luxure [43] ». C'était là quelque chose que Coleridge ne pouvait admettre, ni en pratique, bien qu'il ne méconnût point le rôle joué par l'association des images dans la création artistique, ni en théorie, car il n'avait jamais cessé de penser que l'acte poétique menait à une perception intuitive de la réalité cachée.

Nous le voyons donc, à son retour d'Allemagne, se tourner vers les penseurs qui font la part très grande à une activité de l'esprit indépendante de l'expérience sensible ou en tout cas dominant celle-ci plutôt que subordonnée à elle. Il est possible qu'il ait ainsi recherché une notion plus haute de l'âme, source fondamentale à ses yeux de la dignité de la personne, en raison même de ses ennuis de santé, de la lassitude et du découragement qui semblent leur être irrémédiablement liés. « Oh, mon cher », écrit-il à Poole le 7 janvier 1801, « l'idée d'une Ame est quelque chose de réconfortant pour un pauvre homme qui commence à avoir honte de son Corps », et ceci dans une lettre où il décrit les diverses misères qui l'assaillent :

> « J'écris, hélas, de mon lit où je suis cloué presque continuellement depuis près de trois semaines par une fièvre rhumatismale...

[41] Londres, 2 vol. 1745; cf. NB, 174-20, 188, 248. Voir H.M. Bracken, « Andrew Baxter, Critic of Berkeley », JHI, avril 1957, p. 211-221.

[42] NB, 188 et note.

[43] « Most kinds of Music, Painting and Poetry have close connexions with Vice, particularly with the Vices of Intemperance and Lewdness » (*Observations on Man,* II, 253).

la douleur s'est fixée dans la hanche et, conséquence, je pense, du supplice éprouvé de ce côté là et de mon état fiévreux en général, le testicule gauche est enflé et atteint près de trois fois ses dimensions normales, si bien que je ne puis que rester étendu sur le dos... [44]. »

Il y a là un élément important dans une évolution qui remonte aux jours des premières réserves formulées à l'égard du rationalisme godwinien et du radicalisme déterministe; à partir de 1800 les lectures de Coleridge s'orientent de plus en plus vers les penseurs soucieux de souligner l'autonomie de la pensée face aux déterminismes du corps et de la sensibilité; les recherches qu'il entreprend, et qui l'occupent, semble-t-il, nuit et jour, même au cours des menus incidents de la vie quotidienne, tendent à établir cette autonomie sur deux plans : le plan moral, où la dignité de la personne se trouve sauvegardée, le plan psychologique où l'activité créatrice de l'esprit est ré-affirmée et le rôle de l'imagination exalté; Berkeley, Spinoza, les Platoniciens de Cambridge, les mystiques apporteront leur pierre à l'édifice que viendra couronner le transcendentalisme kantien.

L'autonomie morale, garante de la liberté et condition de la liberté, est progressivement restaurée. La possibilité de faire le mal en tant que tel — problème qui avait tant préoccupé le poète en 1795-1796 et qui est central dans *The Ancient Mariner* et *Christabel* — est réaffirmée aux dépens de la doctrine de la nécessité [45].

[44] CL, II, 661. Dans son édition de 1932, *Unpublished Letters of S.T. Coleridge*, E.L. Griggs avait supprimé ces détails de la lettre (dont l'original est au British Museum), sans doute avec le souci d'éviter l'inconvenance de ce testicule énorme, et avait simplement indiqué en note : « Coleridge here describes a « Rheumatic Fever » and its disagreeable after-effects on his system » (UL, I, 166). Or ces désagréables séquences sont très importantes, car elles font ressortir son désir de trouver une âme éternelle, inaccessible à tous ces ennuis. Bien qu'il n'eût pas le début de la lettre, disposant seulement des *Unpublished Letters*, H. Fairchild a bien vu ce mouvement intérieur de l'affectivité plutôt que de la pensée; commentant l'exclamation « the notion of a Soul is a comfortable one ! », il ajoute : « To base the *amor intellectualis Dei* on the operations of the flesh is intolerable to one whose flesh has become a source of disgust and dread. This letter rings the knell of Hartleyism and of the whole empirical school » (*Religious Trends in English Poetry*, III, 305).

[45] Voir notamment NB, 301 (1796-1797) : « Butterworth's Origin of Evil », note qui semble indiquer que Coleridge avait lu Lawrence Butterworth, *Thoughts on Moral Government and Agency and the Origin of Evil : in opposition to the doctrine of Absolute, Moral, Christian and Philosophical Necessity. Also Strictures on Dr. Priestley's Correspondence with Dr. Price on the same subject*, 1792. Peut-être eût-il seulement l'intention de le lire, séduit par un titre qui répondait bien à ses préoccupations du moment. Voir aussi NB, 1662 (note de septembre 1803); AP, 41-42; Friend, I, 181-183; reproduite en partie dans BL, I, 59 :

« To return to the Question of Evil — woe to the man to whom it is an uninteresting Question — tho' many a mind, overwearied by it, may shun

Bien plus, l'association des idées elle-même, dans la mesure où elle est une entrave pour la conscience et implique une abdication de l'être pensant, en vient à être considérée comme l'une des sources du mal moral :

> « I will at least make the attempt to explain to myself the Origin of moral Evil from the *streamy* Nature of Association, which Thinking = Reason, curbs and rudders — how this comes to be so difficult — Do not the bad Passions in Dreams throw light & shew of proof upon this Hypothesis ? — Explain those bad Passions : & I shall gain Light, I am sure — A Clue ! A Clue ! an Hecatomb a la Pythagoras, if it unlabyrinths me. Dec. 28, 1803. — Beautiful luminous Shadow of my pencil point following it from the Candle... [46]. »

La note porte la marque indubitable de l'opium, à la fois dans l'atmosphère d'excitation intellectuelle et dans la notation de la belle ombre lumineuse du crayon; pourtant elle est très intéressante. Elle doit sans doute quelque chose à Kant, qui refuse, dans tout choix moral, la participation d'éléments passifs, en provenance, entre autres, de la sensibilité; mais elle va au cœur du problème; l'auteur se demande ensuite si l'innocence des enfants, l'innocence du sommeil — peut être songeait-il à Macbeth — est oui ou non en contradiction avec le mal né de l'association des idées; il remarque que dans l'association à l'état pur le point d'aboutissement est le délire et conclut :

> « In short, as far as I can see anything in this Total Mist, Vice is imperfect yet existing Volition, giving diseased Currents of association, because it yields on all sides and *yet is*... [47]. »

Il se trouve donc ramené au problème central de la volonté, c'est-à-dire de l'opposition entre activité et passivité chez l'être moral, et conduit à faire la distinction entre deux formes de volonté, l'une déterminée par le corps ou « l'état de la peau », qu'il appelle « *volition* » et rattache à certaines expériences du toucher, l'autre qui est la volonté libre ou libre arbitre, « *Free Will or Arbitrement* »; et cette distinction, pense-t-il, donne la clef des « sophismes des nécessitariens », nés du fait qu'ils ont confondu l'une et l'autre. Il est donc exact que la vertu ne s'enseigne pas de l'extérieur; elle est un principe intérieur qui, comme les sentiments supérieurs, persévère malgré la douleur; et sur ce point encore

it with Dread... the Question must be new, *new spicy hot* Gingerbread, a French Constitution, a Balloon, change of Ministry, or which had the best of it in the Parliamentary Duel, Wyndham or Sheridan, or at the best a chemical Theory, whether the new celestial Bodies shall be called Planets or Asteroïds... »

[46] NB, 1770; avec des variantes, dans AP, 55-56.

[47] *Ibid.* La note est datée : Dec. 29. 1803.

Hartley, Priestley, le grand public se trompent en matière d'éducation [48].

Sur le plan psychologique, Coleridge rejette en bloc dans une lettre à Godwin de septembre 1800 toute la théorie des vibrations de Hartley [49]; et en novembre il écrit à Wedgwood que l'association du plaisir et de la douleur, telle qu'elle est formulée dans les *Observations on Man,* ne se vérifie nullement dans le comportement de son troisième fils, le petit Derwent [50]; toutefois, il continue à lui conserver une certaine admiration en tant que métaphysicien même à cette époque-là [51]; il ne se débarrassera de la doctrine définitivement qu'au cours de l'année 1801. Au milieu de l'été, il se fait envoyer de la bibliothèque de la cathédrale de Durham le volume II des *Opera Omnia* de saint Thomas d'Aquin, Anvers, 1612, contenant les commentaires sur la théorie de la mémoire par association chez Aristote et fait relever un long passage par Sara Hutchinson [52]; le long texte latin expliquant la rémémoration par la ressemblance, le contraste et la contiguité occupe six pages du *Notebook 22* et n'est accompagné d'aucun commentaire; mais nous pouvons deviner quelle fut la réaction de Coleridge par l'explication qu'il donne beaucoup plus tard du passage en question dans *Biographia Literaria* [53]; selon lui c'est de cet « excellent commentaire de St-Thomas » sur Aristote que Hume a tiré sa théorie de l'association; or dans la lettre à Southey du 22 juillet 1801, écrite quelques jours avant qu'il ne reçût le volume, il promet de « brûler Locke, Hume et Hobbes sous le nez de Duns Scot », dans la bibliothèque de la cathédrale [54]. Sa position dorénavant est claire; l'association joue un rôle dans la mémoire; mais elle n'explique pas tout; elle n'explique pas en particulier le choix opéré entre les images qui se pressent en foule à l'esprit, choix qui dépend d'une direction générale consciente et réfléchie. Ecrivant à Southey, en août 1803, il revoit soudain avec une intensité particulière la chambre qu'ils occupaient à Bristol dans College Street et il donne le commentaire suivant :

> « ... selon moi, l'association dépend bien davantage de la réapparition d'impressions affectives identiques que de séries toutes faites d'idées successives; et je maintiens que les souvenirs de la

[48] NB, 1713 (décembre 1803).

[49] « All the nonsense of vibrations etc. you would of course dismiss » (CL, I, 626).

[50] CL, I, 647.

[51] *Ibid.*, II, 686, 689.

[52] NB, 973; cf. *supra,* Deuxième Partie, chapitre II, notes 135-136.

[53] BL, I, 73.

[54] CL, II, 746. Le commentaire de *Biographia Literaria* explique qu'Hartley diffère d'Aristote, mais ne diffère de lui que pour mieux se tromper; et tout le chapitre VI de l'ouvrage est une réfutation de Hartley, dans la mesure où celui-ci réduit l'esprit à une totale passivité (BL, I, 74-80).

première enfance qui reviennent à la fin de la vie dépendent de cette ré-apparition et s'expliquent de cette façon — et si cela est vrai, tout le système de Hartley s'écroule... Je vais presque jusqu'à penser que les Idées ne rappellent *jamais* les Idées, dans la mesure où elles sont des Idées — pas plus que les feuilles sur les arbres d'une forêt ne se communiquent leur mouvement — la cause, c'est la Brise qui souffle parmi elles, c'est l'Ame, c'est l'état de nos Sentiments [55]. »

Toutefois, il est certains éléments de l'associationnisme que Coleridge conservera parce qu'il les juge positifs et intéressants, notamment la croyance en l'action réciproque des idées, sentiments et sensations au sein du tout complexe que forme la personne, affectée tout entière par les résonances apparues sur les divers plans; en octobre 1803, il remarque que « l'impression du moment ne compte guère, elle doit s'installer dans l'esprit, se diffuser à travers la multitude des Formes et des Pensées, dont pas une seule ne restera hors de son atteinte [56] »; un chagrin en appelle un autre, sans que, semble-t-il, la mémoire consciente ait à intervenir [57]; et Coleridge se demande même, un jour de janvier 1804 où il se sent découragé, si le génie n'est pas en un certain sens le fruit d'exceptionnelles et multiples influences se combinant pour produire une sorte d'état anormal [58].

L'association des idées n'est donc pas sans rapport avec la notion d'une continuité complexe des diverses fonctions, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevées, c'est-à-dire avec l'une des notions favorites du poète, celle de l'unité organique de la personne. En ce sens, l'étrange paradoxe des *Observations on Man* ne disparut jamais complètement de sa pensée, même lorsqu'il eût rejeté le mécanisme; la psychologie, sous ses formes parfois les plus élémentaires, est rarement absente de ses œuvres ultérieures, qu'il s'agisse de morale, de politique, de métaphysique ou, plus encore, de critique littéraire; c'est elle qui bien souvent fait tout l'intérêt de ce qu'il écrit.

[55] CL, II, 961. On peut rapprocher de cette image le passage du chapitre VII de *Biographia Literaria* qui est tout entier consacré, comme le précédent, à l'associationnisme de Hartley; il y est dit notamment que dans le mécanisme de l'association « ... the will, and with the will, all acts of thought and attention are parts and products of this blind mechanism, instead of being distinct powers, whose function is to controul, determine and modify the phantasmal chaos of association » (BL, I, 81). Remarquons en passant que ce que fit Lowes dans *The Road to Xanadu* fut d'appliquer brutalement les lois de l'association, ce « mécanisme aveugle », à la création poétique, sans se demander si la psychologie ainsi implicitement acceptée était valable ou non.

[56] NB, 1597; AP, 31-32. Cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre II, note 78.

[57] NB, 1599 et 1601. Voir aussi NB, 1637, où l'horreur attachée à l'inceste est expliquée par le jeu des lois de l'association.

[58] NB, 1822.

3. Berkeley et Spinoza.

A en croire Joseph Cottle, Coleridge, au cours des mois qui précédèrent son départ pour l'Allemagne.

> « s'arrangeait généralement, soit par incorporation dans le sujet, soit par digression, pour citer le nom, dans les termes les plus chaleureux et les plus élogieux, de l'évêque Berkeley, de David Hartley ou de M. Bowles... Au bout d'un certain temps, cependant, lorsque la réflexion eût mûri son esprit, il parut renoncer au système chimérique et déroutant de Berkeley et exalter avec ménagement les mérites de Hartley; quant à M. Bowles, il devint presque muet à son sujet [59]. »

Ce pittoresque témoignage du brave libraire de Bristol sur l'évolution intellectuelle de son génial ami confirme ce que nous pouvons savoir par ailleurs sur la façon dont Coleridge se prit d'enthousiasme en 1796 pour le fondateur de l'immatérialisme [60]. Du 10 au 20 mars 1796, il emprunte à la *Bristol Library* les œuvres de Berkeley qu'il utilise sur le champ pour certains articles du Watchman [61]; en mai, il écrit à Thelwall qu'il n'a pas grande estime pour les ressources de Godwin en fait d'intelligence [62] et sans doute la lecture de l'auteur d'*Alciphron* est-elle pour quelque chose dans cette condamnation intellectuelle venant après la condamnation morale du *Watchman* du 2 avril; le 1er novembre, dans une lettre à Thomas Poole, il définit sa position par la profession de foi citée plus haut :

> « Je n'admire pas particulièrement Rousseau — l'évêque Taylor, le vieux Baxter, David Hartley et l'évêque de Cloyne, voilà ceux que je révère [63] »,

[59] *Early Recollections*, Londres, 1837, I, 31.

[60] « Hartley was ousted by Berkeley, Berkeley by Spinoza and Spinoza by Plato » (lettre de Southey à W. Taylor de juillet 1808); « ... as an escape from Dr. Priestley's materialism, where he felt himself imprisoned by the logician's spell, like Ariel in the cloven pine-tree, he became suddenly enamoured of Bishop Berkeley's fairy world » (Hazlitt, *The Spirit of the Age*, Mr. Coleridge); cf. *supra*, Introduction, note 22.

[61] *The Works of George Berkeley. To which is added an account of his life*, 2 vol., 1784 (Appendice I, Bristol B., n° 75). Coleridge trouve là en particulier les *Maxims concerning Patriotism* (cf. NB, 174-21) qui lui servent pour l'article « Modern Patriotism » du *Watchman* du 17 mars (EOT, I, 16-17). C'est à ce moment-là qu'il note dans le *Gutch Notebook*, parmi vingt-sept titres d'ouvrages en projet, l'intention d'écrire « ... a dissection of Atheism — particulary the Godwinian System of Pride... then a bold avowal of Berkeley's System !!!!! » (NB, 174-16).

[62] « He appeared to me to possess neither the strength of intellect that discovers truth or the powers of imagination that decorate falsehood — he talked futile sophisms in jejune language » (CL, I, 215).

[63] CL, I, 245; cf. *supra*, chapitre I, note 209. E.L. Griggs s'étonne de trouver tous ces noms réunis : « they form indeed a heterogeneous group ».

et le 17 décembre il écrit à Thelwall qu'il ne croit pas à la séduisante doctrine de la pré-existence de l'âme, non pas parce qu'il est « matérialiste », mais parce qu'il est « Berkeleyien [64] ». En conséquence, si le premier fils de Coleridge en 1796 a reçu le nom de Hartley, le second, né en mai 1798, s'appellera Berkeley [65].

Coleridge se tourna vers l'auteur de la *Siris* pour des raisons multiples, au premier rang desquelles il faut ranger le désir de reprendre des études philosophiques spéculatives après l'échec de la pantisocratie ainsi que le besoin de s'appuyer sur une doctrine idéaliste solide pour réfuter Hartley contre lui-même, défendre la seconde partie des *Observations of Man* contre la première. Comme ce fut le cas généralement chez lui entre 1794 et 1798, aidé et desservi à la fois par sa très grande intelligence des problèmes philosophiques, il s'enthousiasma rapidement après une lecture qui fut sans aucun doute trop rapide et trop superficielle pour permettre un examen approfondi; saisissant avec une intuition fulgurante ce qui faisait l'intérêt de la doctrine, il mit hâtivement la main sur ce qui pouvait lui convenir dans les *Maxims Concerning Patriotism* [66] ou dans *A New Theory of Vision*, se proclamant sans délai et assez à la légère « *berkeleyien* », après avoir pris conscience de certaines affinités réelles entre ses propres vues et celles de celui qu'il considérait désormais comme son maître, sachant toutefois qu'il restait passablement à faire pour saisir dans son ensemble la pensée de ce dernier [67]. Cherchant instinctivement à s'appuyer sur autrui pour réfuter la partie mécaniste de la doctrine de Hartley, il était heureux de trouver quelqu'un qui, mal compris du grand public, semblait offrir les garanties voulues de rigueur dans la pensée que l'on attend du spécialiste [68].

Mais il se trompe; Berkeley était assez près du mysticisme de Hartley et du platonisme ou néo-platonisme d'hommes comme Jeremy Taylor ou Richard Baxter.

[64] « ... not that I am a Materialist; but because I am a Berkleian » (CL, I, 278; cf. *supra*, chapitre II, note 27). Lamb, qui suivait l'évolution philosophique de son ami d'assez loin, mais de plus près que Cottle toutefois, lui demande dans une lettre du 10 janvier 1797 : « Are you yet a Berkeleyan ? Make me one. I rejoice in being, speculatively, a necessarian » (Lamb, V, 32).

[65] Le troisième, de façon non moins significative, né en septembre 1800 à Keswick, recevra le nom de Derwent, emprunté à la rivière du Pays des Lacs chère à Wordsworth.

[66] K. Coburn met en parallèle certaines de ces maximes (« It is impossible an epicure should be a patriot... », *Works*, II, 345) et l'article du *Watchman* du 17 mars 1796 (NB, 174-21, note).

[67] C'est du moins ce qu'indique clairement la note d'humour exprimée par les cinq points d'exclamation du projet d'ouvrage annoncé dans le *Gutch Notebook* : « ... then a bold avowal of Berkeley's system ! ! ! ! ! » (cf. *supra*, note 61).

[68] Hazlitt rapporte qu'au cours de la conversation qu'ils eurent ensemble en janvier 1798, Coleridge critiqua en termes sévères la façon cavalière dont le docteur Johson avait traité l'idéalisme de Berkeley (Hazlitt, XVII p. 113).

A son retour d'Allemagne, il devait se livrer à une étude beaucoup plus sérieuse de l'immatérialisme [69] et plus tard s'intéresser au Berkeley rallié au platonisme, « le Berkeley le meilleur, celui de la maturité [70] », celui dont il disait que, comme Spinoza, il ne pouvait être réfuté qu'en une seule phrase; « les prémisses une fois accordées, l'ensemble des déductions formait une chaîne sans défaut [71] »; son erreur initiale avait été de ne pas distinguer l'image mentale de la sensation [72]. Et la note manuscrite, sans doute assez tardive, sur la page de garde de son édition de la *Siris* résume bien ce que Coleridge pensait du philosophe : ce grand homme n'avait réussi qu'à se libérer partiellement et non entièrement des « chaînes de la philosophie mécaniste »; il ne réussit pas à doter l'homme d'un esprit actif et créateur, puisque chez lui seule l'intelligence divine est active et créatrice [73].

Lorsqu'au début de 1797, il se fût retiré dans un cottage au pied des Quantocks « pour consacrer ses études et ses pensées aux fondements de la religion et de la morale », le poète se trouva, nous dit-il, fort désemparé; il se sentit envahi par le doute de toutes parts; séduit par l'affirmation de Descartes selon laquelle « l'idée de Dieu se distingue de toutes les autres idées par le fait qu'elle implique en elle-même sa *réalité* », il demeurait cependant insatisfait; et il se mit à se demander qu'elle preuve il avait de « *l'existence* extérieure » des choses, l'existence, par exemple, de « cette feuille de papier en tant que chose en soi, différente du phénomène ou de l'image de la perception [74] », c'est-à-dire qu'il se mit à considérer un certain nombre de problèmes dans la perspective ouverte par Berkeley dans *A Theory of Vision*. Un passage caractéristique de *Religious Musings* :

Et dans *Biographia Literaria* (I, 93), déclarant qu'il avait été délivré de l'associationnisme par les néo-platoniciens et les mystiques, l'auteur donne une brève note :

« *And Coxcombs vanquish Berkeley with a grin. Pope* »

citation qui d'ailleurs ne vient pas de Pope, mais de John Brown (1715-1766) :

« *Truth's sacred Fort th'exploded laugh shall win;*
And Coxcombs vanquish Berkeley with a grin. »

(*Essay on Satire. On the Death of Pope*, vers 222-223).

[69] Cf. CL, II, 681, 699, 703, 1032.

[70] Lettre à J. Gooden du 14 janvier 1820; UL, II, 265.

[71] TT, I, 88 (23 juillet 1827).

[72] « *A visible substance* whitout susceptibility of impact, I maintain to be an absurdity. Unless there be an external substance, the bodily eye cannot *see* it » (TT, I, 14; 3 janvier 1823).

[73] Cette note est reproduite en photocopie en tête de l'ouvrage de W. Kennedy, *The English Heritage of Coleridge of Bristol;* il s'agit de l'exemplaire de la *Siris*, Dublin, 1744, ayant appartenu à Coleridge et actuellement en la possession du professeur C.B. Tinker, de Yale University.

[74] BL, I, 132-133.

« *Sois-en persuadée, ô mon Ame,*
La Vie est une vision offrant l'ombre de la Vérité,
Le vice, l'angoisse, la poussière de la tombe,
Ne sont que les formes d'un rêve ! Les nuages s'écartent
Et voici le Trône du Dieu rédempteur,
Brillant des reflets d'un jour inimaginable,
Qui enveloppe d'une même splendeur la terre, le ciel
[*et les profondeurs de l'enfer* »

qui pourrait tout aussi bien s'interpréter comme une vision néo-platonicienne ou même théosophique, avec sa réconciliation du ciel et de l'enfer, s'accompagne dans l'édition des *Poems* de 1797 de la note suivante :

« This paragraph is inteligible to those who, like the Author, believe and feel the sublime system of Berkley [*sic*]; and the doctrine of the final Happiness of all men [75]. »

En juillet 1797, le passage de *This Lime Tree Bower my Prison* où l'extase romantique est décrite comme liée à un ralentissement des fonctions du corps permettant à l'esprit d'entrer en contact avec la présence divine est expliqué dans une lettre à Southey par la simple remarque en note :

« *You remember, I am a Berkleian* [76]. »

Ainsi l'idéalisme de Berkeley, dans la pensée facilement très éclectique du poète, venait tout naturellement prolonger la vision platonicienne ou néo-platonicienne d'un monde sensible qui n'est que « l'ombre [77] » du monde réel, celui des idées; en un certain sens il ne faisait que prolonger la philosophie de Hartley et même de Priestley. En effet, une fois la matière ramenée à l'énergie, comme elle l'est chez Priestley, et l'énergie elle-même étant considérée comme la manifestation de Dieu, il n'y avait qu'un pas à franchir pour arriver à la position de Berkeley : déclarer que la matière n'existait pas en tant que telle, Dieu fournissant directement à l'homme les sensations dont il avait besoin, et conclure : *esse est*

[75] Vers 395-401; PW, I, 124 et note 2.

[76] Vers 37-43, PW, I, 180; lettre à Southey, qui contient le poème entier, du 17 juillet 1797; CL, I, 355. Cf. *infra*, note 86. Le texte de la lettre est légèrement différent de celui de PW et ne comporte pas notamment les mots : « swimming sense ».

[77] « Life is a vision *shadowy* of Truth » disait le passage de *Religious Musings* cité plus haut (vers 396). Et dans la version de la lettre à Southey, le passage de *This Lime Tree Bower my Prison*, légèrement différent de la version définitive, comportait les vers significatifs :

« *.... till all doth seem*
Less gross than bodily; a living thing
That acts upon the mind... »

où l'on retrouve l'idée d'un Dieu omniprésent inspirant directement les sensations à la créature.

percipi. Aussi est-il parfaitement vain de se demander si ce fut « Boehme qui *transcendentalisa* Hartley dans l'esprit de Coleridge [78] ».

En réalité Hartley céda graduellement du terrain devant tous les idéalistes de tendance platonicienne que Coleridge rencontra en route; Boehme, avec une liberté d'allure que Berkeley ne se serait pas permise, essaya de percer les mystères du divin et alla donc plus loin que l'auteur de la *Siris;* mais Berkeley se livrait à une étude serrée, quasi scientifique de la sensation et de la perception qui, comme celle de Hume, menait tôt ou tard à la critique kantienne; et c'est précisément cela dont Coleridge en 1797-1798 avait besoin [79]. La méthode était au fond aussi rigoureuse que celle dont avait usé Locke dans sa critique des qualités secondaires et les contemporains de Berkeley ne s'y trompèrent point, même lorsqu'ils se déclarèrent ses détracteurs. Quelle satisfaction pour Coleridge de voir la primauté de l'esprit, que les anciens avaient affirmée avec tant de force et à laquelle lui-même croyait de toutes les fibres de son être, défendue avec une rigueur dans l'analyse que les anciens n'avaient pas connue; c'est en ce sens qu'il faut comprendre la façon dont il repousse la pré-existence de l'âme et la réminiscence platonicienne, non pas par matérialisme, mais parce qu'il est « berkeleyien »; la théorie platonicienne était une chimère; la philosophie de Berkeley s'appuie sur une analyse rigoureuse [80].

Enfin Berkeley avait eu le mérite, comme le souligne Coleridge dans *Biographia Literaria,* de supprimer le dualisme entre l'esprit et la matière où Descartes et tous les cartésiens s'étaient trouvé enfermés une fois prononcé le *cogito;* et sur ce point Coleridge n'abandonnera pas l'auteur de la *Siris;* il dépassera seulement sa pensée lorsqu'il aura en mains les armes mises à sa disposition par la critique kantienne, comprenant alors que les prémisses étaient fausses et que si l'on pouvait accepter *esse est percipi,* on ne pouvait admettre *non percipi est non esse* [81]. Ce dépassement

[78] « Was it then Boehme who transcendentalized Hartley in Coleridge's mind ? » N.P. Stallknecht, *Strange Seas of Thought,* p. 70. Le terme même est bien ambigu, sinon impropre.

[79] Voir par exemple la note du *Gutch Notebook* (1796-1797) : « Similarity of sensation the cause of our common error in supposing external properties » (NB, 248 et note). Comme le suggère avec beaucoup de vraisemblance K. Coburn, il s'agit probablement là d'une remarque inspirée par la lecture de Andrew Baxter, *An Enquiry into the Nature of the Human Soul,* qui paraphrase Berkeley : « What are the objects of our sensations, but those very sensations themselves ?... » (*op. cit.,* II, 266). Et en 1802-1803, voir NB, 1297, 1387.

[80] Cf. *supra,* note 64 : «... that the thinking part of Man, i.e. the Soul, existed previously to it's appearance in it's present body, may be very wild philosophy; but it is very intelligible poetry... Now this opinion I do not hold — not that I am a Materialist; but because I am a Berkleian » (CL, I, 278).

[81] Cf. *supra,* notes 71 et 72.

semble s'être effectué en deux temps, d'une part au cours de l'étape de 1801, comme nous le verrons plus loin et d'autre part plus tard encore entre 1804 et la publication de *The Friend*, sous l'influence du kantisme.

Peut-être faut-il voir des traces de la pensée de Berkeley dans certains thèmes et images des poèmes de 1797-1798, en particulier *The Ancient Mariner;* les étranges propriétés de l'eau de goudron, minutieusement décrites dans la première partie de la *Siris*, devenaient dans la seconde les manifestations d'un principe actif, trop subtil pour être saisi par les sens, *l'esprit végétal*, sorte de fluide vital universel absorbé par les plantes et les animaux et qui n'est autre que le feu pur ou éther, mêlé à tous les éléments et circulant à travers toute la nature, comme cette âme du monde dont parlaient si bien Parménide avec son âme immuable, Pythagore avec ses nombres, qui étaient l'essence des choses, Platon avec sa trinité *une* et Aristote lui-même avec sa théorie de la puissance et de la virtualité. J. Beer cite deux passages de la *Siris* qui, sur le plan même du langage, rappellent étrangement certaines images de *The Ancient Mariner :*

> « Fire or light mixeth with all bodies, even with water; witness the flashing lights in the sea, whose waves seem frequently all on fire. »
>
> « ... this vital flame, being extremely subtile, might not be seen any more than shining flies or *ignes fatui* by daylight [82]. »

Le parallèle se révèle assez frappant avec les deux strophes suivantes de *The Ancient Mariner :*

> « *Beyond the shadow of the ship*
> *I watched the water-snakes;*
> *They moved in tracks of shining white,*
> *And when they reared, the elfish light*
> *Fell off in hoary flakes.*
>
> *Within the shadow of the ship*
> *I watched their rich attire :*
> *Blue, glossy-green, and velvet black*
> *They coiled and swan; and every track*
> *Was a flash of golden fire* [83]. »

Sans doute l'origine commune de ces images doit-elle être recherchée dans les descriptions que Coleridge, comme Berkeley, avait pu trouver dans les multiples récits de voyage dont J. Lowes a fait le dépouillement; toutefois il est troublant de constater,

[82] *The Works of George Berkeley*, 1784; II, 551, 555; sections 195, 205; dans Beer, p. 144.

[83] Vers 272-281; PW, I, 198. J. Beer cite d'autres passages qui nous semblent beaucoup moins convaincants.

comme le remarque J. Beer [84], que ces images apparaissent juste avant la conversion du *Vieux Marin* lorsqu'il prend conscience des manifestations des grandes forces surnaturelles dans les créatures qui l'entourent, en particulier sous la forme de la lumière et du feu.

Mais le sens profond de l'affinité entre la pensée de Berkeley et celle de Coleridge n'est pas dans le contenu de cette pensée; il est dans la méthode employée, dans une certaine attitude intellectuelle, plus poétique que proprement philosophique, en face du réel, dans l'élaboration de visions où l'imagination joue un rôle bien plus grand que le raisonnement discursif. Le bon évêque de Cloyne en 1739 et 1740 s'était multiplié pour soulager les misères des pauvres et des malades, particulièrement éprouvés par la famine qui s'était abattue sur l'Irlande à la suite des mauvaises récoltes, et il avait constaté les vertus miraculeuses de l'eau de goudron; il avait même établi chez lui un appareil pour en préparer; et à partir de ces constatations scientifiques ou se donnant pour telles, il s'était élevé jusqu'à l'idée du fluide vital universel. Il y avait là amplement de quoi satisfaire Coleridge : l'observation quasi scientifique des faits au départ, puis l'élaboration par l'imagination d'une vision de l'univers exprimée en un langage à demi symbolique, là où le symbole devait nécessairement remplacer le raisonnement discursif défaillant, mais vision reposant sur un enchaînement d'apparence rigoureuse, conservant l'allure d'une enquête philosophique déductive. C'est dire que Berkeley représente un stade important sur la voie où s'engage entre 1796 et 1798 le poète-philosophe, la voie conduisant aux théosophes et aux mystiques, à Giordano Bruno, Jacob Boehme et Swedenborg.

Le fluide universel n'avait pas sa justification en lui-même; il contenait pratiquement les vertus extrêmement diverses que nous constatons chez les êtres, il n'était que l'instrument par lequel Dieu gouverne les choses. Dans la *Siris*, en effet, cet esprit vital étonnant, auquel l'auteur arrive peu à peu en étudiant les propriétés de l'eau de goudron, est toujours représenté comme le signe de la sagesse et de la puissance divine, rien de plus; il est la manifestation de cette sagesse et de cette puissance dans la nature; il est le médiateur entre un Dieu qui ne connait pas la division et l'univers sensible; il est le lien entre la nature et l'intelligence première; c'est-à-dire que Berkeley conduisait en un certain sens à Spinoza et c'est peut-être par lui que Coleridge fut amené à entreprendre l'étude de Spinoza [85].

[84] *Op. cit.*, p. 145.

[85] A ce sujet, un passage de *Biographia Literaria*, où Coleridge cite de nouveau le vers de Brown :

« *And coxcombs vanquish Berkeley with a grin* »

est particulièrement intéressant :

Rien ne montre mieux l'éclectisme avec lequel, à cette époque de sa vie en particulier, il prend son bien là où il le trouve, que la double interprétation donnée successivement au passage de *This Lime-Tree Bower my Prison* cité plus haut où il est dit que l'ami pourra contempler le paysage jusqu'au moment où

> « ... *chaque objet,*
> *Perdant son enveloppe matérielle, deviendra Chose vivante,*
> *Agissant sur l'âme et parée des couleurs que revêt*
> *L'Esprit Tout-Puissant, lorsqu'il fait*
> *Aux esprits percevoir sa Présence* [86]. »

Cette description de l'extase romantique, platonicienne dans son ensemble, s'accompagnait dans la lettre à Southey de la remarque : « You remember, I am a Berkleian [87] » ; or, lorsque le même passage est recopié, trois mois plus tard, dans une lettre à Thelwall, il est suivi d'un commentaire d'inspiration nettement spinoziste, où il n'est fait aucune allusion à Berkeley :

> « Il est rare que je spiritualise à ce point mon intellect et l'élève à ces hauteurs — à d'autres moments j'adopte la croyance brahmanique, pour dire : Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, il vaut mieux dormir qu'être éveillé — mais la Mort est préférable à tout ! Je désirerais fort, comme l'hindou Vishna, m'en aller à la dérive sur l'infini de l'océan, niché dans la fleur du Lotus, et m'éveiller seulement quelques minutes de million d'années en million d'années — seulement pour apprendre que je vais dormir un million d'années de plus [88]. »

A en croire l'amusant récit que donne Coleridge de l'envoi par le gouvernement d'un « espion » à Nether Stowey pour surveiller ses activités, le nom de Spinoza revint souvent dans les conversations qu'il eut avec Wordsworth au cours de l'été 1797 [89].

« The artist must imitate that which is within the thing, that which is active through form and figure and discourses to us by symbols — the *Naturgeist* or spirit of nature... The idea which puts the form together cannot itself be the form. It is above form and is its essence » (BL, II, 259).

[86] Vers 37-43; PW, I, 180; mais nous donnons ici la version de la lettre à Southey.

[87] CL, I, 335; cf. *supra*, note 76.

[88] CL, I, 350.

[89] La visite que fit Thelwall, « l'athée », en juillet à Nether Stowey et à Alfoxden avait inquiété le voisinage et Coleridge raconte qu'un espion, « a spy », avait été envoyé de Londres pour surveiller Wordsworth et lui-même : « He had repeatedly hid himself... for hours together behind a bank at the sea-side (our favorite seat) and overheard our conversation. At first, he fancied that we were afraid of our danger; for he often heard me talk of one *Spy Nozy*, which he was inclined to interpret of himself and of a remarkable feature belonging to him; but he was speedily convinced that it was the name of a man who hade made a book and lived long ago » (BL I, 126-127). Sur l'incident, dont Wordsworth devait dire à la fin de sa vie qu'il

Aucun ouvrage de Spinoza ne fut emprunté à la *Bristol Library* de 1794 à 1798; mais il est probable que Coleridge à ce moment-là avait lu l'*Ethique* au moins en partie et qu'il avait une connaissance générale de la philosophie de Spinoza, peut être de seconde main [90]. A l'automne de 1799, toutefois, revenu à Nether Stowey après son séjour en Allemagne, il était « plongé dans Spinoza, paisible comme un crapaud dans un trou de rocher [91] »; ce renouveau d'intérêt était sans aucun doute la conséquence du séjour en Allemagne, où Spinoza était un auteur à la mode parmi les romantiques allemands, en particulier après la publication des *Lettres* de Jacobi en 1785 qui, écrites pour combattre Spinoza, eurent pour effet de le faire mieux connaître et mieux apprécier. En novembre 1799, Coleridge songe à écrire un poème sur Spinoza [92] et le projet est repris en 1803, l'ouvrage envisagé traitant à la fois de « Giordano Bruno, Jacob Boehmen, Spinoza [93] ». Plus tard cet ouvrage devait devenir une section de l'*Opus Maximum* ou *Logosophia*, sous le titre de *Logos Agonistes* [94].

ignorait tout, voir A.J. Eagleston, « Wordsworth, Coleridge and the Spy », *Coleridge : Studies by Several Hands*, ed. E.C. Blunden and E.L. Griggs, Londres, 1934, p. 73-75.

[90] Dans la *Siris*, il se trouve au moins un passage où Berkeley, reprenant la légende d'Isis et Osiris, fait expressément la distinction entre *natura naturata* et *natura naturans* (*The Works of George Berkeley*, 2 vol., 1784; II, 599, section 299; passage cité dans Beer, p. 109).

[91] Hartley avait la gale, Mrs Coleridge s'agitait dans la maison et Coleridge, écrivant à Southey, résume la situation en ces termes : « our little Hovel is almost afloat — poor Sara tired off her legs with servanting — the young one fretful & noisy from confinement exerts his activities on all forbidden Things... I however, sunk in Spinoza, remain undisturbed as a Toad in a Rock... » (lettre du 30 septembre 1799; CL, I, 534). Pour la signification de l'image, empruntée peut-être à John Ray, *The Wisdom of God Manifested in the Works of Creation*, 1714, et dans ce cas déjà liée chez Coleridge aux problèmes des relations entre le Créateur et la création, voir NB, 148 et note, 1147 et note.

[92] NB, 556.

[93] NB, 1646.

[94] Lettre à Daniel Stuart du 12 septembre 1814 : « ... the 4th on Spinoza and Spinozism with a Life of B. Spinoza — this entitled Logos Agonistes » (CL, III, 533); l'idée est reprise dans une lettre du 25 septembre 1816 à H.J. Rose (CL, IV, 687). Ce que nous possédons de substantiel sur Spinoza est très postérieur à la période qui nous intéresse. C'est d'une part les notes marginales des *Opera omnia* (exemplaire ayant appartenu à Crabb Robinson; voir notre Bibliographie, section II, 1 : Notes Marginales; il s'agit de l'exemplaire auquel Coleridge fait allusion dans une lettre à John Murray d'avril 1816 : « the German complete Edition of Spinoza's Works with his Life by Colerus, a work absolutely necessary to me in an undertaking which has occupied my best Thoughts for the last 10 years and more »; CL, IV, 635) et d'autre part une dizaine de pages manuscrites datant de 1817-1818 (le filigrane indique 1817; British Museum, MS Egerton 2801, fol. 1-10) destinées à être publiées dans *A Preliminary Treatise on Method* et finalement exclues, probablement par les éditeurs de l'*Encyclopaedia Metropolitana*. Ces dix pages ont été récemment publiées par L. Metzger, « Coleridge's Vindication of Spinoza, an Unpublished Note », JHI, avril 1960, p. 283-293.

C'est essentiellement le monisme de Spinoza qui semble avoir séduit Coleridge dès 1797; comme chez Berkeley, il trouvait chez Spinoza une solution au dualisme de l'esprit et de la matière; chez lui, l'homme n'est plus enfermé dans le moi subjectif du *cogito;* « la raison est en Dieu pour tous, ce qui implique une familiarité avec Dieu dont Descartes ne s'étonnerait pas [95] »; l'*Ethique* ne dit plus « *cogito, ergo sum* », mais « *homo cogitat* ». Et cette solution avait l'immense avantage de réfuter le mécanisme dont elle renversait les termes; l'unité du monde se faisait non pas autour de la matière, mais autour de l'esprit [96]. Coleridge insiste longuement dans *Biographia Literaria* sur « l'hétérogénéité introduite par Descartes entre l'âme en tant qu'intelligence et le corps en tant que matière »; et, examinant rapidement les solutions apportées au dualisme cartésien, il affirme que la doctrine de l'harmonie préétablie de Leibnitz » fut certainement empruntée à Spinoza [97] ». Le passage de *The Destiny of Nations* cité plus haut, tout en étant une défense de Hartley et de ses *monades* contre le mécanisme de Newton, offre d'étranges résonances spinozistes :

> « *So by a strange and dim similitude*
> *Infinite myriads of self-conscious minds*
> *Are one all-conscious Spirit, which informs*
> *With absolute ubiquity of thought*
> *(His one eternal self-affirming act !)*
> *All his involved Monads...* [98]. »

C'est bien cette unité ou « *unicité* » fondamentale, appelée « *onesses* », entre l'esprit et la matière, le sujet et l'objet, que souligne la première note des *Notebooks* faisant allusion à Spinoza en novembre 1799 :

> « Si je commence un poème sur Spinoza, il devrait débuter ainsi : J'aimerais faire un pèlerinage aux sables brûlants de l'Arabie, ou... etc. — pour trouver l'homme qui pourrait m'expliquer qu'il peut y avoir *unicité,* alors qu'il y a des perceptions infinies — malgré tout il doit exister une *unicité* non pas une Union extrême, mais une Unité absolue, car... etc. [99]. »

[95] Alain, *Lettres à Sergio Solmi sur la Philosophie de Kant,* Paris, 1946, p. 16.

[96] Voir R.L. Colie, « Spinoza and the early English deists », JHI, janvier 1959, p. 23-45.

[97] BL, I, 88-89.

[98] Vers 42-47; PW, I, 133; cf. *supra,* note 23.

[99] NB, 556; AP, 61; note reprise dans NB, 1561, où l'idée du poème sur Spinoza est suivie du commentaire : « le mystère éternel... comment l'*Un* peut-il être multiple ? » (octobre 1803). Cf. *supra,* Première Partie, chapitre II, note 335.

L'image du « miroir brisé », auquel est comparé l'esprit de l'homme, incapable de percevoir dans l'univers autre chose que la multiplicité, se trouve donc tout naturellement rapprochée de la pensée de Spinoza, bien que celui-ci ait critiqué la métaphore, déjà employée par Bacon dans le *Novum Organum :*

> « Un Miroir brisé — voilà ce qu'est l'esprit de l'homme — Spinoza [100]. »

Mais Coleridge s'orientait ainsi, il ne l'ignorait point, plus ou moins ouvertement vers le panthéisme. « Pendant longtemps », dit-il dans *Biographia Literaria,* « je ne pus en vérité réconcilier personnalité et infinité; ma tête était avec Spinoza, alors que mon cœur tout entier demeurait avec saint Paul et saint Jean [101] ». La *natura naturans,* que Berkeley avait soigneusement distinguée de Dieu en en faisant le signe ou l'instrument de Dieu, s'identifiait dangereusement à l'absolu de Dieu, comme elle le faisait chez Erigène, ce « fondateur moderne du panthéisme [102] », dont la lecture passionne Coleridge de 1801 à 1803 [103].

Il tentera, à maintes reprises, de défendre Spinoza contre les accusations de panthéisme et, par conséquent, d'athéisme, en particulier celles de Jacobi. Au printemps de 1803, il note que si Spinoza n'avait pas touché au dogme concernant les miracles et n'avait pas écrit tant de choses en faveur de la tolérance universelle, il n'aurait jamais été accusé d'athéisme [104]; et un peu plus tard, il décide que « le système de Spinoza repose sur son déisme », c'est-à-dire qu'il l'absout de toute hétérodoxie panthéiste, en montrant que la preuve de saint Anselme, dont Descartes avait tiré l'une de ses preuves de l'existence de Dieu, s'applique fort bien à l'*Ethique* [105],

[100] NB, 705 et note.

[101] BL, I, 134.

[102] « I have received great delight & instruction from Scotus Erigena. He is clearly the modern founder of the School of Pantheism — indeed he expressly defines the divine Nature, as *quae fit et facit,* et creat et creatur... » (lettre à Southey du 29 juin 1803; CL, II, 954).

[103] Dans une lettre à Southey du 25 décembre 1802 (CL, II, 903), il demande à son ami de lui procurer un Scot Erigène et un St-Thomas; il reçut effectivement le *De Divisione Naturae,* Oxford, 1681 (cf. lettre du 4 juin 1803 à Godwin; CL, II, 949) qui se trouve actuellement au British Museum avec des notes marginales écrites plus tard, de sa main (voir notre Bibliographie, II, 1, Notes marginales). C'est dans ce volume que furent recopiés les extraits latins du *Notebook 21* (NB, 1369) et c'est de lui que s'inspirèrent certaines méditations sur la création vue comme la manifestation de Dieu (NB, 1382).

[104] NB, 1379; cf. également BL, I, 99 : « That the system is capable of being converted into an irreligious Pantheism, I well know. The Ethics of Spinoza may, or may not, be an instance. But at no time could I believe, that *in itself* and essentially it is incompatible with religion, natural or revealed... »

[105] NB, 1500 (septembre 1803) et note. K. Coburn voit là, avec raison semble-t-il, une préfiguration de la distinction entendement et raison.

l'idée de Dieu contenant en elle-même sa justification, parce qu'elle est une idée indépendante des résultats de l'expérience sensible, qui nous renseigne sur l'existence du monde et de ceux qui l'habitent.

L'imagination de Coleridge se plaît à la lecture de l'*Ethique*, comme à la lecture de la *Siris*, à édifier de vastes visions où « chaque chose vivante possède son moment d'intime révélation » et il en est de même de « chaque phase de la vie de chaque chose, si nous écartons les forces perturbatrices de la contingence [106] ». Percevoir cette nature profonde, où l'objet se révèle dans ce qui est lui-même, est « l'affaire de l'art idéal, que ce soit dans les images de l'enfance, de la jeunesse ou de l'âge, chez l'homme ou chez la femme [107] ». Et ici, beaucoup plus tard il est vrai, mais la chose était en germe lorsqu'en 1799 il était plongé dans Spinoza « comme un crapaud dans un trou de rocher », Coleridge identifie l'*amor intellectualis Dei* au génie créateur de l'artiste qu'il appellera *imagination;* c'est-à-dire que, toujours très libéralement éclectique, il fait, à ce moment-là tout au moins, de l'auteur de l'*Ethique* une sorte de néo-platonicien tout en ne méconnaissant nullement la rigueur intellectuelle de la doctrine.

Le tort de Spinoza, pensait Coleridge dans la seconde partie de sa vie, avait été de « prendre les choses par le mauvais bout — d'avoir commencé avec Dieu considéré comme un *Objet* [108] » et par conséquent d'avoir postulé un Dieu sans vie « dont la Substance est une *Chose* et non pas une *Volonté* — seulement une *fondation* et à aucun moment une *cause* [109]; aussi l'*Ethique*, « loin d'être incompatible avec les doctrines de la Religion, est-elle le squelette de la Vérité, squelette sans vie, sans attrait et inquiétant parce qu'il n'est que squelette [110] ».

Jusqu'à la fin de sa vie, Coleridge conservera pour Spinoza une attirance mêlée de prudentes réserves; au fond son attitude envers lui diffère peu de ce qu'il éprouve pour les mystiques comme Boehme et Swedenborg; d'ailleurs il le range à leurs côtés dans

[106] « Each thing that lives has its moment of self-exposition, and so has each period of each thing, if we remove the disturbing forces of accident » (BL, II, 259). J.-J. Mayoux, qui cite ce passage de l'*Essay on Poesy or Art*, traduit : « *son moment d'épiphanie* », utilisant ce terme « cher à James Joyce » (*op. cit.*, p. 18) et employé par Erigène précisément (CL, II, 954).

[107] BL, II, 259.

[108] « He began at the wrong end — commencing with God as an Object » (note manuscrite dans l'édition de Paulus, *Opera*, I, p. 582; cf. *supra*, note 94; publiée dans l'*Athenaeum*, 22 mai 1897, p. 681).

[109] Note manuscrite dans Mendelssohn, publiée par A.D. Snyder, « Coleridge's Reading of Mendelssohn's *Morgenstunden* and *Jerusalem* » (JEGP, octobre 1929, p. 514).

[110] British Museum, MS Egerton 2801, fol. 10; publié par L. Metzger, JHI, avril 1960, p. 292.

Biographia Literaria [111]. Et bien significative à cet égard est l'anecdote que rapporte le journal de Crabb Robinson à la date du 3 octobre 1812 :

> « Coleridge m'accompagna jusque chez A. Robinson pour chercher mon Spinoza, que je lui prêtai. Debout dans la pièce, il baisa le portrait de Spinoza en tête de l'ouvrage, disant : « Ce livre est pour moi un évangile. » Mais moins d'une minute après, il ajoutait « la philosophie de cet homme, pourtant, est fausse. Il a été démontré que le système de Spinoza est faux, mais seulement par la philosophie qui a démontré la fausseté de toutes les autres philosophies. Si la philosophie commençait avec « *c'est* » au lieu de « *je suis* », le système de Spinoza serait entièrement vrai ». Et sans prendre le temps de respirer, Coleridge ajouta, comme entre parenthèses : « Je crois cependant en toutes les doctrines du Christianisme, même la Trinité [112]. »

4. « L'intime et vivant fondement des choses. »

Théosophes et mystiques se présentent, chez Coleridge tout spécialement, comme le complément naturel du néoplatonisme, de la philosophie de Berkeley et de celle de Spinoza. A leur égard, il montre la même fervente admiration, teintée des réserves que lui dictent à la fois l'orthodoxie chrétienne et l'orthodoxie de la raison. Au chapitre IX de *Biographia Literaria*, l'auteur explique comment il fut amené à s'intéresser à ces penseurs situés en marge de la tradition philosophique proprement dite. Il avait été préparé, nous dit-il, par la lecture de Platon, de Plotin, de Proclus, de Gemiste Pléthon, de Marsile Ficin, à une forme de pensée où « la Vérité est corrélative de l'Etre » et il avoue avoir pratiqué « malgré ses grossières illusions » Jacob Boehme « le pauvre cordonnier ignorant qui osa penser par lui-même [113] ». Jacob Boehme et les gens de son école eurent le mérite d'aller au-delà des limites que les philosophes de métier, par « une sorte d'entente tacite et secrète, semblent s'être imposé dans leurs recherches spéculatives ». Les rares hommes de génie, parmi les lettrés, qui franchirent ce seuil « évitèrent anxieusement de paraître l'avoir fait ». En conséquence, conclut l'auteur :

> « ... les profondeurs véritables du savoir, la pénétration jusqu'au cœur secret d'où rayonnent toutes les lignes de la connais-

[111] BL, I, 98-99.

[112] *Diary, Reminiscences and Correspondence* of Henry Crabb Robinson, ed. Th. Sadler, Londres, 1869, I, p. 399-400. Il s'agit de l'exemplaire de Spinoza actuellement à la Manchester College Library, Oxford (cf. *supra*, note 94, et Bibliographie, section II, 1). La philosophie « qui démontra la fausseté de toutes les autres philosophies » est évidemment la critique kantienne.

[113] BL, I, 95.

sance vers une périphérie toujours lointaine, furent laissées aux mains des illettrés, des hommes simples que des aspirations indomptées et une effervescence naturelle poussèrent à investiguer l'intime et vivant fondement des choses [114]. »

Il est certain qu'en 1817, au moment de la publication de *Biographia Literaria,* Coleridge s'inspira pour écrire ces lignes de l'opposition que trace Schelling entre recherches spéculatives abstraites traditionnelles et mysticisme [115], mais le récit qu'il présente de cette période de sa vie correspond sans aucun doute à ce qui se passa alors en lui; Schelling ne fit que lui fournir la formulation claire de ce qu'il avait effectivement éprouvé et nous n'avons aucune raison de mettre en doute sa sincérité lorsqu'il résume ce qu'il doit aux mystiques en ces termes :

> « Les sentiments de reconnaissance que je nourris envers ces hommes m'ont entraîné dans une digression plus longue que celle prévue; mais ne point parler d'eux dans un compte rendu historique de ma vie et de mes opinions littéraires aurait été renier une dette, dissimuler un grand service qui me fut rendu. Car les écrits de ces mystiques ont contribué de façon importante à empêcher mon esprit de se laisser enfermer dans la structure d'un système dogmatique déterminé. Ils ont aidé à maintenir le *cœur* vivant dans la *tête;* ils ont fait naître en moi le sentiment confus, mais actif et fécond, que tous les résultats obtenus par la seule faculté *discursive* étaient frappés de MORT... [116]. »

Cette distinction entre la tête et le cœur, entre discursion et intuition est sans aucun doute un lieu commun; mais elle avait chez Coleridge, non seulement à ce moment-là, où elle correspond dans son esprit à la distinction entendement et raison, mais bien plus tôt, au moment où il abandonne le déterminisme, une valeur particulière. Non seulement il se délecte à ces visions pour lesquelles il aimerait trouver *a posteriori* une confirmation philosophique rigoureuse, mais les mystiques lui fournirent un moyen d'échapper

[114] « ...the illiterate and the simple whom unstilled yearning and an original ebulliency of spirit had urged to the investigation of the indwelling and living ground of all things » (BL, I, 96). Cf. J.-J. Mayoux (*op. cit.*, p. 19) : « Coleridge rend grâce au mystique Jacob Boehme et à ses pareils d'avoir nourri son cœur desséché à un moment décisif et de lui avoir rendu le sens du *fondement secret et vivant de toutes choses.* »

[115] Il l'indique lui-même : « While I in part translate the following observations from a contemporary writer of the Continent, let me be permitted to premise that I might have transcribed the substance from memoranda of my own, which were written many years before his pamphlet was given to the world... » (BL, I, 95). Sara Coleridge, dans l'édition de 1847 de *Biographia Literaria,* donne la référence dans Schelling, *Darlegung des wahren Verhältnisses der Natur-Philosophie* (Werke, I, VII, 119-120). Coleridge n'aborda l'étude de Schelling qu'assez tard, entre 1806 et 1812.

[116] BL, I, 98.

au mécanisme, exactement comme l'avaient fait Berkeley et Spinoza sur un plan plus strictement philosophique [117]. Leurs spéculations étranges étaient libres, libres des chaînes asservissant l'esprit de ceux qui auraient voulu appliquer aux choses de l'âme les méthodes faites pour mesurer la matière; elles laissaient apercevoir un immense domaine échappant aux règles étroites formulées par les savants, au-delà du champ limité de la vision humaine livrée à ses ressources habituelles. En dehors et au-dessus du monde matériel, celui de Newton et de Locke, existe un autre monde, spirituel celui-là, qui n'est ni moins réel, ni moins « substantiel » que le monde des sens; c'est le monde des causes véritables, le monde de la « réalité » et de la « substance ». Les notes des carnets enregistrant des histoires de fantômes et de sorcières sont à cet égard pleines de signification; il peut paraître étrange que Coleridge ait ajouté foi à de tels récits; sans doute faisait-il la part de l'affabulation, mais il avait pris la peine de les relever; et, çà et là, on découvre l'intérêt que ces légendes avaient en fait pour lui; elles rétablissaient le mystère de l'univers, elles apportaient la preuve que le monde visible n'était pas l'unique réalité, sans doute pas la principale réalité [118].

Les visions de Jacob Boehme et de ses pareils avaient un autre attrait; certains phénomènes occultes comportaient une explication scientifique, ou plutôt pseudo-scientifique; les disciples de Boehme, tirant parti de son langage, plutôt que des méthodes employées, lui avaient fait une réputation d'alchimiste et ici encore Coleridge, qui s'était intéressé au magnétisme, à l'hypnotisme, voire aux rigoureuses expériences de Humphry Davy sur l'oxygène et l'azote, trouvait ample matière à des spéculations qui, pour être hardies et improvisées, n'en étaient pas moins séduisantes. A l'automne de 1801, lisant un passage de Henry More, *A Brief Discourse of Enthusiasm,* où celui-ci rapporte, sans donner aucun nom, « diverses opinions étranges empruntées à plusieurs Théosophes et Chimistes », Coleridge note :

> « L'opinion de Bœhme — que tout est le moi de Dieu — que le moi de l'homme est Dieu s'il vit saintement — que les eaux de ce Monde sont folles — dans le même genre tâcher de se procurer

[117] N. Wilde, « The Development of Coleridge's Thought », *Philosophical Review,* 1919, p. 155, pense que leur rôle en ce sens fut déterminant.

[118] Cf. NB, 1000-A et 1000-G, où l'on trouve relevées les remarques suivantes empruntées à H. More, *An Antidote against Atheism,* 1662, p. 142 : « This is not to be imputed to any vain credulity of mine, or that I take pleasure in telling strange stories; but that I thought fit to fortify the strength of others as much as I could — being well assured that a contemptuous misbelief of such like narrations concerning *Spirits* & an endeavour of making them all ridiculous and incredible, is a dangerous prelude to atheism itself, or else a more close & crafty profession and insinuation of it. For assuredly that Saying is not more true in Politics, *No Bishop, no King,* than this is in Metaphysics, *No Spirit, no God...* »

le De Meteoris de Paracelse, sa Scientia Astronomica et son De Natura Rerum [119]. »

Boehme connaissait l'alchimie, mais il emploie les termes que l'alchimie lui fournit dans un sens figuré; le langage scientifique dont il use est pour lui une source perpétuelle de comparaisons, d'images destinées en principe à élucider sa pensée, mais qui souvent la rendent obscure, surtout pour le lecteur moderne, ou plus exactement qui rendent les contours de cette pensée assez flous et assez indécis pour permettre à l'imagination du lecteur de se mouvoir à l'aise en son sein ou même d'en dépasser les limites. Ici encore, il y avait un trait infiniment séduisant pour Coleridge; la lecture des mystiques, comme celle d'Erigène, lui procura « grand plaisir et grande instruction [120] »; et il est permis de penser que le plaisir fut plus grand que l'instruction, précisément parce qu'il trouva là surtout des images, des symboles qui ne marquèrent sa pensée, comme nous le verrons en étudiant l'expérience poétique, que par une sorte de choc en retour de la forme sur le fond, de l'expression de la pensée sur le contenu de la pensée. Il admira la force de l'imagination chez ces hommes de génie qui étaient des autodidactes, « l'intense impression que faisait sur eux la découverte d'une vérité nouvelle et vitale [121] »; et, exceptionnellement doué lui-même de ce côté, il s'abandonna à leurs visions, où il trouvait, exprimés en un langage essentiellement symbolique et poétique, des thèmes philosophiques et moraux qui lui étaient familiers [122]. Aussi pouvons-nous penser, comme la plupart des critiques modernes, que les théosophes et mystiques n'eurent pas d'influence décisive sur sa pensée, si ce n'est dans le sens d'une libération de tout dogmatisme comme l'auteur l'indique lui-même dans *Biographia Literaria* et pour confirmer certains thèmes centraux comme celui de la chute de l'homme [123].

A en croire Lamb [124], Coleridge avait lu certains de ces auteurs hermétiques, dont Jamblique, dès *Christ's Hospital;* et l'auteur lui-même nous dit que « de bonne heure », c'est-à-dire à cette époque-là ou vers 1796, il avait lu aussi la *Theologia Platonica* de

[119] NB, 1000 E et note. La référence est dans H. More, *Collection of Several Philosophical Writings,* 1662, B, 30 (note de K. Coburn).

[120] CL, II, 954. Cf. *supra,* note 102.

[121] BL, I, 97.

[122] Ce même langage poétique se retrouve chez un homme qui, certes, n'était pas un autodidacte, chez Jeremy Taylor que Coleridge aimait tant (voir notamment NB, 180 à 185). Une note des carnets de décembre 1801 propose de « faire une comparaison détaillée à la manière de Jérôme Taylor entre la poursuite de la première cause d'une chose et la recherche des sources du Nil... » (NB, 1056; AP, 20; Lowes, 370).

[123] Voir notamment R. Haven, « Coleridge, Hartley and the Mystics », JHI, octobre 1959, p. 489.

[124] *Essays of Elia;* Lamb, II, 25.

Marsile Ficin, les commentaires de Proclus, ainsi que Gemiste Plethon; à « une période plus tardive », sans doute en 1801-1803, il serait venu à Giordano Bruno, « le philosophe de Nola qui pouvait se vanter d'avoir un Sir Philip Sidney et un Fulke Greville parmi ses protecteurs et qui fut brûlé par les idolâtres de Rome en l'an 1660, sous prétexte d'athéisme [125] ». Il est possible que dès l'école il ait pris un premier et rapide contact avec Boehme [126] et avec Porphyre, car dans la lettre à son frère George du 31 mars 1791, où il envoie le poème *A Mathematical Problem*, il déclare :

> « I may justly plume myself that I *first* have drawn the Nymph Mathesis from the visionary caves of Abstracted Ideas and caused her to unite with Harmony [127]. »

Sans doute la plus grande partie des renseignements qu'avait Coleridge sur les mystiques furent-ils de seconde main jusqu'en 1796-1797; il dut certainement beaucoup aux traductions et commentaires de Thomas Taylor [128], beaucoup à Cudworth, qui dans *The True Intellectual System of the Universe*, emprunté à la *Bristol Library* en mai 1795 et en novembre 1796, s'était efforcé, au chapitre IV en particulier, de rapprocher les cultes de l'Orient du dogme chrétien [129], à des hommes comme William Warburton qui dans *The Divine Legation of Moses* avait tenté de montrer que les mystères grecs répondaient à un effort pour dépasser le polythéisme

[125] BL, I, 94. Le passage mentionne explicitement le *De la causa, principio ed uno* (1584) et le *De Immenso et Innumerabili* (1591).

[126] « ... Behmen's Aurora which I had conjured over at school » (lettre à Tieck du 4 juillet 1817; CL, IV, 751). Pour les lectures de *Christ's Hospital*, voir également le court fragment poétique *Hope and Time*, écrit en 1808 et publié intégralement pour la première fois par G. Whalley dans *Coleridge and Sara Hutchinson*, Londres, 1955, p. 17-18 :

« Rare allegories in those days I spun... »

Mais les témoignages rétrospectifs de ce genre chez Coleridge sont suspects.

[127] CL, I, 7. J. Beer pense qu'il y a là l'indication que Coleridge connaissait le *De Abstinentia et de Antro Nympharum* (*op. cit.*, p. 252); mais il avait pu n'en lire qu'un extrait, peut-être signalé par Boyer; ou encore, il avait trouvé l'allégorie dans Thomas Taylor, *Philosophical and Mathematical Commentaries of Proclus*, II, 278-307.

[128] Cf. *supra*, chapitre II, note 20; et lettre à Thelwall du 19 novembre 1796 : « ... Accounts of all the strange phantasms that ever possessed your philosophy-dreamers from Tauth [Thoth] the Egyptian to Taylor the English Pagan... are my darling Studies » (CL, I, 260). Sans doute, un peu plus tard, est-ce à un article de Thomas Taylor « A Collection of Chaldean Oracles » (*Monthly Magazine*, Supplément to Vol. III, juin-juillet 1797, p. 509-526) que l'auteur dut les informations sur Psellus que nous retrouvons dans *The Ancient Mariner* (Lowes, 235); c'est ce que K. Coburn suggère avec beaucoup de vraisemblance dans NB, 180 n. Par ailleurs les traductions de Thomas Taylor conduisaient directement à Giordano Bruno (cf. R. Haven, *op. cit.*, p. 491).

[129] Bristol B., n°s 55 et 90. Cudworth avait tenté un rapprochement en particulier entre les divinités cabiréennes et la Trinité chrétienne.

et aboutir au monothéisme de la tradition biblique [130]. Enfin la lecture de Jeremy Taylor, qui connaissait parfaitement l'antiquité gréco-latine et avait lu les néoplatoniciens ne pouvait que l'encourager dans cette voie; c'est chez lui, dans les *Sermons,* empruntés à la *Bristol Library* du 22 septembre au 12 octobre 1796 qu'il relève deux citations grecques du *De Oraculis Chaldaicis* de Psellus [131], et c'est sans doute mis en goût par ce qu'il avait trouvé dans les dits *Sermons* qu'il écrit à Thelwall, un mois plus tard, de lui trouver à Londres un recueil de textes de Jamblique, Proclus, Porphyre, les œuvres de Julien et un Sidoine Apollinaire [132].

Berkeley lui-même avait dû orienter les préoccupations de Coleridge de ce côté; dans la *Siris* en particulier, où les propriétés quasi magiques de l'eau de goudron ne sont pas sans rappeler l'aspect pseudo-scientifique des visions théosophiques, il parle longuement des mythologies d'Egypte et d'Asie Mineure, de la légende d'Isis et d'Osiris, de la séparation des principes mâle et femelle figurés symboliquement dans le soleil et la lune [133]. Chez les néoplatoniciens et les mystiques comme Gémiste Pléthon et Ficin, il y avait un effort pour utiliser les ressources de la philosophie grecque à défendre les dogmes de la tradition hébraïque et chrétienne, à

[130] Coleridge connaissait probablement l'ouvrage dès 1795-1796; cf. NB, 50 : « The Character of Moses an argument in favor of his divine Legation. »

[131] Appendice I : Bristol B., n° 85; NB, 180 et note; cf. *supra,* Deuxième Partie, chapitre I, note 174.

[132] Lettre du 19 novembre 1796; CL, I, 262; cf. *supra,* chapitre II, notes 22 et 23.

Dans le même ordre d'idée, on pourrait citer la note latine servant d'épigraphe en 1817 à *The Ancient Mariner,* dans l'édition des *Sibylline Leaves :* « Facile credo plures esse Naturas invisibiles quam visibiles in rerum universitate... » (PW, I, 186). Elle est empruntée, avec des omissions, à un passage de Thomas Burnet, *Archaelogiae Philosophicae sive Doctrina Antiqua De Rerum Originibus,* 1692, II, p. 68, qui fut relevé dans le *Notebook* 22 aux alentours de 1801 et qui est un véritable compendium de tout ce qu'il faut savoir en matière de « démons », esprits et être invisibles peuplant l'univers. K. Coburn donne en note la traduction anglaise du passage, y compris les phrases omises par Coleridge (traduction de R. Mead et Th. Foxton, *An Inquiry into the doctrine of the philosophers of all nations concerning the original of the World,* 1736, p. 86-88 : « I can easily believe, that there are more Invisible than Visible Beings in the Universe; and that there are more *Orders of Angels* in the Heavens than *variety of Fishes* in the Sea... The Heathen Divines have very much philosophised about the invisible World of Souls, Genii, Manes, Demons, Heroes, Minds, Deities and Gods, as we may see in *Jamblichus's* Treatise on the *Mysteries of the Aegyptians,* and in *Psellus* and *Pletho* on the *Chaldean Rites* and every where in the *Platonic* Authors. Some Christian divines have imitated these also, with Reference to the Orders of Angels; and the *Gnostics* have feigned many things in this Matter, under the Names of *Eons* and *Gods.* Moreover, the Cabalists in their *Jetzirah* (or *World of Angels*) range Myriads of Angels under their Leaders *Sandalphon* and *Metatron,* as they who are conversant with those Studies very well know... » (NB, 1000-H et note).

[133] Cf. *supra,* note 90.

une époque, la Renaissance, où ces dogmes étaient menacés par le développement des sciences physiques comme ils l'étaient à la fin du dix-huitième siècle; c'est le sens de la lutte qu'ouvrit Pléthon à Florence en 1440 avec son pamphlet contre Aristote et des travaux de Marsile Ficin, qui traduisit Plotin en 1492 et commenta Platon dans sa *Theologia Platonica de Immortalitate Animorum;* il se propose de présenter « une religion philosophique que les philosophes écouteront avec plaisir et qui, peut-être, les persuadera; avec quelques changements, les platoniciens seraient chrétiens [134] ». Il faut ajouter qu'à l'époque où écrit Coleridge les recherches scientifiques en matière d'archéologie ou d'ethnologie sont encore fort peu développées et que les penseurs ont normalement recours à la *Genèse* pour expliquer la création du monde; lorsqu'ils tentent de remonter au-delà de la mythologie grecque, égyptienne ou chaldéenne, ils aboutissent inéluctablement et sans transition au Déluge et à la chute d'Adam.

C'est le même effort de synthèse entre la pensée grecque et la tradition hébraïque que l'on trouve, poussé beaucoup plus loin et à l'aide de moyens beaucoup moins légitimes, dans la tradition ésotérique et la cabale. Comme Gémiste Pléthon, comme Marsile Ficin, Jean Pic de la Mirandole donne dans son *Heptaplus* une interprétation allégorique de la genèse mosaïque où il rejoint les dédales métaphysiques du Zohar. En fait, la tradition cabalistique différait seulement des autres interprétations par l'aspect sexuel que revêtait chez elle la création divine; en s'unissant, les deux principes premiers, le Roi et la Génitrice, font rayonner une lumière resplendissante, la Shechinah; à un certain moment de l'histoire du monde se produisit la Chute; les deux principes, incarnés dans Adam et Eve et jusque là harmonieusement unis, se trouvaient brutalement séparés; la Shechinah était perdue; il ne devait plus être possible pour l'homme de la retrouver, si ce n'est en de brèves et exceptionnelles illuminations. Tout ceci était très proche de la légende grecque de Psyché et concordait étrangement avec une vision platonicienne de l'univers où, au sein du monde des phénomènes, l'homme est privé de la contemplation directe de la lumière.

C'est à ce fonds commun de constructions métaphysiques relativement orthodoxes chez Berkeley et Spinoza, franchement audacieuses et sans frein chez les initiés qui comme Giordano Bruno ou Boehme dépassent la lettre de l'Ecriture pour atteindre le « vivant fondement des choses » par tous les moyens, que s'intéressa Coleridge; son imagination se plaisait à ces visions, son intelligence y voyait un moyen de défendre l'idéalisme contre le matérialisme ambiant. Il est possible que cet intérêt soit apparu

[134] *Theologiae Platonicae Prooemium*, p. IV; cité dans E. Bréhier, *Histoire de la Philosophie*, Paris, 1947, t. I, vol. III, p. 750.

très tôt; comme le remarque J. Beer [135], il y a une certaine ambiguïté dans le passage où Lamb traite son condisciple de *Christ's Hospital* de « jeune Pic de la Mirandole »; sans doute veut-il parler de ses dons précoces et de l'étendue de ses connaissances; mais peut-être songe-t-il aussi à un certain goût, déjà apparent à ce moment, pour les étranges spéculations de la tradition occultiste. Toute sa vie durant, Coleridge ne cessera de s'intéresser à cette tradition qu'il mettra à sa vraie place à partir de 1810, constatant l'existence d'une tradition orale, des patriarches à Moïse, « prolongée, obscurcie et reflétée dans la cabale à ses débuts [136] ». En 1825, dans *Aids to Reflection* parlant du symbole du Serpent dans la mythologie égyptienne, il remonte à la « très vieille tradition de l'*Homo androgynus* » et donne le précieux commentaire suivant :

> « ... l'Homme originel, l'Individu premier créé, était selon cette tradition bisexuel, chimère dont l'explication la plus probable, comme pour bien d'autres traditions mythologiques, doit être cherchée dans des *Glyphes* ou Sculptures symboliques, qui furent par la suite traduites en *mots*, mais *littéralement*, c'est-à-dire grâce aux noms communs désignant les diverses Images et Figures composant le Symbole, alors que le *sens* symbolique restait à déchiffrer comme auparavant et était chose sacrée pour les Initiés. Quant au caractère subtil et abstrus de ces conceptions, il est si loin de constituer une objection pour la très ancienne *Glose* de cette vénérable Relique de la Philosophie sémitique datant peut-être d'une époque antérieure au Déluge que pour ceux qui ont poussé leurs recherches le plus avant possible, remontant l'histoire de l'Antiquité en Grèce, en Egypte, en Perse et aux Indes, elle apparaît au contraire comme une solide confirmation. Ou, si je voulais m'adresser au Sceptique dans la langue d'aujourd'hui, je pourrais lui rappeler que, de même que l'Alchimie a précédé la Chimie et l'Astrologie l'Astronomie, la Métaphysique, dans tous les pays où l'Homme est civilisé, a distancé le Sens commun [137]. »

A ce moment-là, à n'en point douter, Coleridge considérait qu'il était l'un de ceux ayant « poussé leurs recherches le plus avant possible, remontant l'histoire de l'Antiquité en Grèce, en

[135] *Op. cit.*, p. 58; Lamb, II, 25; cf. *supra*, note 124. Sur le fonds commun constitué par toutes les lectures empruntées aux néo-platoniciens et mystiques, on pourra relire les deux pages où Lowes s'amuse à mêler les fils, déjà suffisamment embrouillés, d'un écheveau complexe (Lowes, p. 229-230). Une série de notes de l'automne 1799 est empruntée à la vie de Pic de la Mirandole de C. Meiners, professeur de philosophie à Göttingen de 1775 à 1810 (*Lebensbeschreibungen berühmter Männer*, Zurich, 1795, II, 3-110; NB, 374 et note). L'ouvrage ne figure pas parmi ceux empruntés à la Bibliothèque de l'Université de Göttingen; sans doute avait-il été prêté à Coleridge. Les notes sont suivies de la remarque : « N.B. To procure & read Mirandula De Ente et Uno. » Mais l'auteur pouvait songer à une deuxième ou troisième lecture.

[136] *Notebook 53*, 6; passage cité dans Beer, p. 67.

[137] Aids, note p. 251-252.

Egypte, en Perse et aux Indes » et il devait situer ces recherches, comme le remarque J. Beer, qui cite ce passage [138], entre 1796 et 1804, c'est-à-dire la période où il s'intéressait spécialement au problème de l'origine du mal. En fait, dans cette période qui nous concerne plus spécialement, il semble avoir porté son attention sur Giordano Bruno, Boehme et Swedenborg.

En avril 1801, en deux jours semble-t-il, Coleridge lut le *De Monade* et le *De Innumerabilis Immenso* dans une vieille édition en un seul volume de Francfort de 1591 et releva une série de passages en latin (avec quelques rares commentaires, dont l'un constate que la doctrine de Bruno ressemble fort à ce que l'on trouve « chez Thomas Taylor, Proclus, etc... ») dans le *Notebook 21* [139] où ils occupent une dizaine de pages; parmi eux se trouve la célèbre « Ode Sublime », publiée en 1812 dans *Omniana* et, plus tard encore, utilisée dans les *Philosophical Lectures* de 1818-1819 où Coleridge fait un exposé complet de la philosophie de Bruno [140]. Ces extraits sont les seuls renseignements quelque peu substantiels que nous possédions sur l'intérêt porté par Coleridge à Giordano Bruno dans la période qui nous concerne [141]. Ils gravitent autour de deux idées essentielles : l'unité organique du monde et la mission du poète. La circulation du sang sert d'image aux cycles qui sont le fondement de l'univers :

> « Le sang dans notre corps fait tout le tour du corps et revient à son point de départ; il en est de même dans le monde entier, dans une étoile, dans la terre [142]. »

> « Qu'arriverait-il si tout dans la nature ne revenait pas par une sorte de circuit à sa source propre ? si la mer absorbait toute l'eau, si l'ensemble n'était pas rétabli par un ordre éternel, qui pourrait composer avec la vie des choses [143] ? »

[138] Beer, 113-114.

[139] *Notebook 21*, f^os^ 26-30 et 44-44 v.; NB, 927, 928, 929; AP, 16-17.

[140] *Omniana*, I, 241-242; *The Philosophical Lectures* of *Samuel Taylor Coleridge*, ed. K. Coburn, 1949, p. 322-327 et 450-452, où se trouve une traduction en anglais du texte latin de l'Ode établie par G. Whalley, traduction reproduite dans NB, 929 note.

[141] On pourra consulter : C. Carlyon, *Early Years and Late Reflections*, 1836-1858, I, 195; H. Richter, « Die philosophische Anschauung von S.T. Coleridge », *Anglia*, 1920, p. 276 et 306; M. Fisch, « The Coleridges, Dr. Prati and Vico », MP, novembre 1943, p. 111-122. Mais ces diverses études s'appuient toutes sur des documents appartenant à la seconde moitié de la vie de Coleridge, notamment le manuscrit *Logic* et des fragments du *Magnum Opus*. On trouvera un bon inventaire de l'ensemble des références de Coleridge à Bruno dans A.D. Snyder, « Coleridge on Giordano Bruno », MLN, novembre 1927, p. 427-436.

[142] *Ibid.*, f° 26; NB, 927 (*De Immenso*, VI, VIII, 524). Nous traduisons en français les citations latines; K. Coburn donne en note la traduction en anglais.

[143] *Ibid.*; *De Immenso*, VI, IX, 528.

« Un esprit sage ne craint pas la mort... Car là ce qui attend tous les êtres, c'est l'éternité en fait de durée, l'immensité en fait d'espace, l'omniformité en fait d'action. Aussi ne poursuivons-nous pas une forme de contemplation légère ou futile lorsque nous recherchons et scrutons dans sa splendeur l'interfusion et l'intercommunication de Dieu et de la Nature [144]. »

L'homme doit donc jeter les yeux sur « l'image omniforme des Attributs de l'Etre suprême, créateur de toutes choses » et n'admettre « aucune représentation de son Excellence sinon l'Univers vivant qu'il a créé » ; cette contemplation est en particulier l'apanage du prophète, qui est à la fois poète et philosophe, et qui, laissant aux autres les ailes de Dédale ou de Pégase pour s'envoler dans les nuages, connaîtra les ailes plus puissantes de la vision sans être aveugle à la lumière du soleil ou sourd aux voies universelles de la Nature [145]. L' « Ode Sublime » offre même un équivalent de la distinction talent et génie; la « vision du vrai, recherché, découvert, révélé » y est opposée aux « brillantes qualités et aux raffinements du bel esprit », aux « vers épais des grammairiens, aux vers de mirliton élégants, polis à coups de pouce [146] ». Il y avait là beaucoup de choses qui devaient plaire à Coleridge, mais qui, mis à part l'accent sur le côté spirituel de l'homme et de l'univers, ne lui apportaient en fin de compte rien de nouveau.

Il devait trouver chez Boehme une source beaucoup plus importante pour se familiariser avec la cabale et la tradition ésotérique. La première référence explicite des carnets à l'auteur de l'*Aurora* se place dans le *Gutch Notebook*, où, parmi la longue liste des ouvrages en projet de 1796, on trouve un essai sur « Jacob Behmen [147] ». Puis, un peu plus tard, toujours dans le *Gutch*, on voit apparaître une série de notes qui, comme le remarque J. Beer [148], semblent avoir été inspirées par l'*Aurora* et montrent bien ce que la lecture de Boehme apporta à Coleridge : des images

[144] *Ibid.*, f° 27 v.; NB, 928; *De Immenso*, I, 1, 151-152; le passage fut traduit par Coleridge dans *The Friend*, I, 194-196.

[145] « Ode Sublime », strophes 1-2-3; *Notebook 21*, f° 44; NB, 929.

[146] *Ibid.*, strophes 5 et 6.

[147] NB, 174-4. Coleridge utilisait alors, l'orthographe le prouve, la traduction anglaise en quatre volumes de William Law, *The Works of Jacob Behmen, the Teutonic Philosopher, with Figures illustrating his principles*, Londres, 1764-1781. Un exemplaire de cette édition, peut-être celui utilisé dès 1796, se trouve au *British Museum*, avec une série d'annotations qui semblent très postérieures, publiées par A. Snyder dans MLN, novembre 1927. Sur l'influence possible de Boehme, on pourra consulter : N.P. Stallknecht, *Strange Seas of Thought*, Duke Univ. Press, 1945, notamment p. 106-108; D. Mercer, « The Symbolism of *Kubla Khan* », *Journal of Aesthetics*, septembre 1953, p. 44-66; R. Haven, « Coleridge and the Greek Mysteries », MLN, juin 1955, p. 404-410 (cet article s'occupe exclusivement des *Philosophical Lectures* de 1818-1819).

[148] Beer, 62-63. Ces notes datent de l'automne 1796.

et des thèmes où pouvaient librement jouer ces images. Le plus caractéristique est le fragment suivant :

> « *throned angels — upboyling anguish*
> *Leader of a Kingdom of Angels.*
> *Love-fires — a gentle bitterness —*
> *Well-spring — total God* [149] »

que K. Coburn incline à rattacher aux *Sermons* de Jeremy Taylor, mais qui semble plutôt tenir ses images de la traduction anglaise de l'*Aurora* de W. Law; dans l'ouvrage, en effet, l'amour est constamment présenté comme la réconciliation des principes du bien et du mal dans l'harmonie de la lumière et du feu, dans un ciel peuplé des « trônes » et des « dominations » des anges.

Sensible à la richesse des images par lesquelles s'exprime Boehme, Coleridge ne mesurait pas moins la faiblesse que décelait cette profusion même et il note en janvier 1804 :

> « Les grands hommes de génie trouvent dans les mots nouveaux et les nouvelles combinaisons de mots la tentation à laquelle ils sont le plus facilement exposés — le fort sentiment qu'ils éprouvent de leur originalité paraissant se plaire à l'emploi de termes nouveaux — de là, ces nomenclatures bien trop souvent inutiles dans les écrits philosophiques de tous les penseurs doués d'originalité — certains s'y noient complètement, comme le pauvre Boehmen... [150]. »

Rêveries et images semblent bien avoir été l'essentiel de ce que Coleridge trouva également chez Swedenborg; il est bien difficile, ici aussi, de déceler une influence précise. Nous ne savons pas exactement à quelle date il connut Swedenborg; la première note du *Gutch* faisant allusion à l'auteur des *Arcanes Célestes* date de 1795-1796 :

> « Mem. To reduce to a regular form the Swedenborgian's Reveries — [151] »;

elle n'indique pas nécessairement que l'auteur ait lu Swedenborg; elle peut n'avoir été que le résultat d'une conversation ou de la lecture d'un article. Emmanuel Swedenborg était devenu un auteur assez à la mode en Angleterre entre 1780 et 1790; il avait résidé à Londres à plusieurs reprises et y était mort en 1772, quelques

[149] NB, 272. J. Beer fait le rapprochement avec la dernière strophe de *Lines written at Sharton Bars* (PW, I, 99-100) :

> « *Flashes the golden-coloured flower*
> *A fair electric flame...* »

qui est accompagnée d'une note sur la lumière émise par certaines fleurs en Suède (*Poems*, 1796, p. 186-188).

[150] NB, 1835.

[151] NB, 165.

mois avant la naissance de Coleridge; les méthodistes surtout s'étaient beaucoup intéressés à sa doctrine; et Coleridge, s'il ne s'y rendit, avait dû entendre parler des réunions de la *Swedenborgian Society*, véritable secte théosophique qui, fondée en 1789, publia à partir de 1790 le *New Jerusalem Magazine*.

Une note de 1797-1798 :

« The Souls of Infants, a vision — (vide Swedenborg —) [152] »

se rapporte clairement au *De coelo et ejus mirabilibus et de inferno*, Londres, 1758, plus connu sous le titre de *Heaven and Hell* et qui comporte un chapitre intitulé « Little Children in Heaven ». Elle est reprise et développée en décembre 1803 sous la forme suivante :

« Something to me delicious in the Thought that one who dies in Infancy a Baby presents to its glorified Saviour & Redeemer that same sweet Face of Infancy which he blessed when [on] earth, & sanctified with a kiss — & solemnly pronounced to be the Type and Sacrament of Regeneration [153]. »

Il est certain que Coleridge se livrera à une étude approfondie de Swedenborg beaucoup plus tard, en particulier de 1818 à 1821, lorsqu'il entre en contact avec C.A. Tulk qui était un éminent swedenborgien [154]. Dans la période qui nous concerne, Coleridge lui dut en dernière analyse un renouveau d'intérêt pour l'enfance et son innocence, peut-être pour les oiseaux [155] et, sans doute, la confirmation des correspondances entre sensations qu'il avait pu trouver déjà chez Boehme, à en croire le passage suivant de la lettre à Tieck mentionnée plus haut :

[152] NB, 330-II; K. Coburn donne la référence chez Swedenborg : *De coelo*, section 329. L'exemplaire, avec des annotations de Coleridge, certainement postérieures, comme pour Boehme et Giordano Bruno, se trouve au *British Museum*, ainsi que d'autres ouvrages latins du même auteur dont le *Ex Arcanis coelestibus* (voir notre Bibliographie, Section II, 3).

[153] NB, 1641; AP, 45.

[154] Voir lettre à Tulk du 12 février 1818; CL, IV, 835-837. C'est de cette époque également que datent les notes publiées par B.P. Kurtz, « Coleridge on Swedenborg, with unpublished marginalia on the Prodromus », *Essays and Studies by Members of the Department of English*, University of California, 1943, XIV, p. 199-214. Il s'agit d'un exemplaire du *Prodromus*, Dresde et Leipzig, 1734, actuellement à la *Henry E. Huntington Library*. L'auteur insiste surtout sur la « logique trichotomique », réconciliation des contraires *fini* et *infini* dans les *correspondances*.

[155] Cf. la note suivante du 27 novembre 1799, qui nous paraît avoir des accents swedenborgiens que l'on pourrait retrouver jusque chez James Joyce : « Starlings in vast flights drove along like smoke, mist or anything misty without volition — now a circular area inclined in an arc — now a globe — now from a complete orb into an elipse [*sic*] & oblong — now a balloon with the car suspended, now a concaved semi-circle & still it expands and condenses, some moments glimmering and shivering, dim and shadowy, now thickening, deepening and blackening ! » (NB, 582; voir aussi 1589 et 1779).

> « Avant mon départ pour l'Allemagne en septembre 1798, j'avais adopté (probablement puisée dans l'*Aurora* de Behmen qui avait servi à mes échafaudages philosophiques dès l'école) l'idée que le Son = Lumière sous la prépotence de la Gravitation et que la Couleur = Gravitation sous la prépotence de la Lumière : et je n'ai jamais vu de raison depuis de changer d'opinion sur ce point [156]. »

Mais, sur un plan plus général, Swedenborg apporta sa part à la vision d'un monde où la matière, comme chez les néoplatoniciens, devenait symbole; et il contribua sans aucun doute, dans la période qui nous concerne, à ce fonds commun de thèmes de méditation et d'images, puisés chez les théosophes et les mystiques et qui trouvent leur expression dans les poèmes de l'époque.

Le premier thème, autour duquel gravitent une multitude d'images, est celui de la chute de l'homme, avec sa triple source, le péché originel d'Adam, le mythe platonicien de Psyché, la Shechinah perdue des mystiques. C'est en particulier là qu'est vraiment tout le sens de *Kubla Khan;* le Khan est un prince des ténèbres, son monde est un monde déchu, comme celui de Caïn qui bâtit une ville ceinte de murs après avoir tué son frère ou celui des grands tyrans de l'humanité, de Nemrod à Bonaparte; son effort pour retrouver le paradis perdu dans les beaux jardins de son palais est voué à l'échec [157]; mais le Khan est aussi le poète qui, égoïstement, se servirait de son génie à des fins personnelles et qui par conséquent détournerait l'art de son but véritable, qui est l'intégration dans l'harmonie générale de l'univers; il est le Satan du *Paradis Perdu,* le plus beau, le plus puissant des anges qui a rompu avec le principe divin; il a le « génie qui commande », il n'a pas le « génie absolu », qui est celui du prophète, du croyant capable de percevoir comme chez Giordano Bruno, Boehme ou Swedenborg, l'unité secrète et profonde du Créateur et de la Création [158]. Dès lors, toute la fin du poème s'éclaire; si le poète pouvait

[156] CL, IV, 751; cf. *supra,* note 126.

[157] Sans doute l'influence de Milton fut-elle également considérable sur ce point, comme nous l'avons signalé plus haut. On peut rapprocher le « rêve » de *Kubla Khan* d'un rêve que Coleridge aurait aimé avoir, dit-il en février 1800, un rêve représentant le *Paradis Perdu* de Milton : « To have a continued Dream, representing visually & audibly all Milton's Paradise Lost » (NB, 658). Cf. NB, 1191, 1195, 1281.

[158] Si un doute subsistait sur la signification du palais construit par le Khan, on pourrait citer précisément le passage de *Biographia Literaria* où est faite la distinction entre « génie absolu » et « génie qui commande » :

> « ... those who possess more than mere *talent* (or the faculty of appropriating and applying the knowledge of others), yet still want something of the creative and self sufficing power of *absolute Genius.* For this reason therefore they are men of *commanding genius*... thet must impress their preconceptions on the world without in order to present them back to their own view with the satisfying degree of clearness, distinctness and individuality. These in tranquil times are formed to exhibit a *perfect poem in*

retrouver l'inspiration perdue, la vision bienheureuse qui est la « *Sophia* » ou « l'*Epouse* » de Jacob Boehme — vision obscurcie en lui par la maladie, les chagrins, l'opium — alors il égalerait le Khan en puissance ; la « damoiselle Abyssinienne » est donc bien celle qui rendrait la Shechinah perdue; elle est la « Sagesse » de Salomon qu'on retrouve dans les *Proverbes* et le *Livre de Job*, et qui avait pris une telle place dans la tradition de la cabale; elle est attribut de Dieu, mais séparée de Lui, auxiliaire de Dieu dans l'organisation du monde; elle est « l'épouse céleste » de la cabale [159].

La damoiselle au tympanon n'a donc rien de commun avec « la femme qui appelle en gémissant l'esprit qui est son amant [160] » et qui appartient, elle, au monde maudit du Khan, un monde où la contemplation de celui qu'elle aima lui est désormais refusée. Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de considérer qu'elle redoute et désire à la fois la présence de son amant comme le pense J. Beer, qui insiste sur la double nature, à la fois angélique et démoniaque de l'amant [161]; mais il est probable, comme il le remarque, qu'elle était associée dans l'esprit de Coleridge aux anciens cultes et cérémonies orgiaques où apparaissaient les « pleureuses », pleurant la disparition d'Adonis en Grèce, d'Osiris en Egypte et de Thammuz en Asie Mineure [162]. Ici se dessine nettement l'aspect charnel ou sexuel de la chute telle que l'interprétaient les cabalistes et après eux Jacob Boehme; reprenant les conclusions d'un article de Th. Copeland [163], J. Beer remarque que Coleridge avait songé à écrire, à l'automne de 1796, un « Essai sur Tobie »; or, *le Livre*

palace, or temple or landscape - garden... But alas ! in times of *tumult they are the men destined to come forth as the shaping spirit of Ruin...* (BL, I, 20-21). Ce passage, qui constitue un véritable commentaire du poème, éclaire le sens du palais, des jardins et des « voix prophétisant la guerre » :

« *And sank in* tumult *to a lifeless ocean :*
And' mid this tumult *Kubla heard from far*
Ancestral voices prophesying war ! »

(vers 28-30; PW, I, 298).

Même J. Beer, qui est le premier à citer ce passage (Beer, p. 228) pour expliquer le caractère du « tyran », n'en tire pas tout le parti voulu, trop occupé, semble-t-il, de présenter le Khan comme un « esprit » ou « démon ».

[159] Les Juifs d'Alexandrie, qui furent à l'origine de la cabale, tentèrent de concilier la Bible et la philosophie du monde grec avec lequel ils se trouvaient en contact; ils identifièrent ainsi le « Verbe » de Dieu — ou sa « Gloire », pour parler comme Boehme ou Swedenborg — avec le « Logos » platonicien. Et c'est tout cela, en fin de compte, que représenterait la vierge d'Abyssinie dans le poème.

[160] Vers 15-16; PW, I, 297 (cf. *supra*, chapitre II, notes 36, 37) : « woman wailing for her demon-lover ».

[161] Beer, p. 234-235 : « She is « *wailing* » and yet « *wailing for* » him. »

[162] *Ibid.*, p. 235. J. Beer signale ici encore une source possible dans *Paradise Lost*, I, 446-457.

[163] « A Woman Wailing for her Demon-Lover », RES, janvier 1941, p. 87-90.

de Tobie insiste particulièrement dans la Bible sur la différence entre l'amour sanctifié par le mariage et la confiance en Dieu et la luxure à laquelle s'abandonnaient les païens [164].

Quoi qu'il en soit, l'amant est ici un *démon* ou *esprit*, il n'est pas *le Démon* [165]. Il est possible qu'il soit un des démons qui parfois avaient commerce avec les filles des hommes, ce qui expliquerait une autre note mystérieuse du *Gutch Notebook :*

> « Dioclesian King of Syria
> fifty Daughters in a ship unmanned —
> same as Danaides — land in England — commix
> with Devils [166]. »

Il appartient en tout état de cause à ce monde de la démonologie sur lequel Coleridge devait être bien renseigné après avoir lu le recueil n° 4674 du catalogue du libraire White, réclamé à Thelwall dans sa lettre du 19 novembre 1796 [167]. Le problème central, pour la tradition mystique et gnostique, est celui du passage d'une puissance infinie et parfaite à un monde fini et imparfait; toutes les écoles se rattachant à la tradition mystique ont tenté de résoudre la difficulté en plaçant entre le Dieu infini et le monde fini non seulement le Verbe, ou « la Gloire », ou le Logos, mais une multitude d'êtres intermédiaires participant tous, à des degrés divers, de l'essence divine; pour Boehme et Swedenborg, l'homme, bien qu'il l'ignore, est en relations constantes avec eux; s'il écoute les meilleurs, il progresse; s'il écoute les autres, il se

[164] Beer, 126. Dans une première note, le *Gutch* (NB, 172) cite un passage du *Livre de Tobie :* « Address to Poverty... Grieve not my Son » (Tobie, IV, 20-23); et dans une seconde, « An Essay on Tobit » vient en tête de la longue liste d'ouvrages en projet qui comprend précisément un essai sur « Jacob Behmen » (NB, 174). La cabale rejoint sur ce point certaines théories modernes biologiques selon lesquelles le péché originel serait une explication mythique d'une déchéance de la race apparue à un certain moment de l'histoire de l'humanité, à la suite de la faute commise par Eve qui aurait péché avec le Serpent; l'amante de *Kubla Khan* serait dans ce cas Eve elle-même, hypothèse qui ne paraît nullement exclue.

[165] Sur l'orthographe *daemon*, correspondant au grec δαίμων et opposée à *demon*, voir Lowes, p. 233-234. Nous avons conservé « demon » qui est l'orthographe de PW.

[166] Ici encore, Milton serait la source; cf. Lowes, 14 et 457, n. 53. Mais, comme le remarque E. Schneider (*op. cit.*, p. 294), J. Lowes semble s'être égaré dans la masse des matériaux en présence et avoir perdu le fil conducteur au point de ne pas faire le rapprochement, qu'il avait certainement en vue, avec le « demon-lover » de *Kubla Khan*.

[167] CL, I, 262; cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre I, note 144; et Troisième Partie, chapitre II, note 23. Voir Lowes, p. 234 et p. 537, note 39 pour plus de détails sur le volume, sa présentation et son contenu; il comprenait, édités par Marsile Ficin, le *De Mysteriis Aegyptiorum, Chaldoerum, Assyriorum* de Jamblique, *In Platonicum Alcibiadem de Anima atque Doemone* de Proclus, le *De Divinis atque Doemonibus* de Porphyre; le *De Doemonibus* de Psellos, le *Pimander* et l'*Asclepius* d'Hermes Trimegiste.

déprave. Or, il y a beaucoup d'esprits ou « démons », des meilleurs et des pires, dans les poèmes écrits entre 1795 et 1798. Coleridge s'adresse à eux dans un passage de *Religious Musings* où ils trouvent place à côté des « monades » de Hartley :

> « *Esprits contemplateurs ! vous qui sans cesse planez,*
> *Sans la quitter des yeux, au-dessus de la source incommensurable,*
> *Bouillonnante de Divine énergie créatrice* [168] ! »

et bien entendu leur fait une large place dans *The Ancient Mariner* [169]. Le passage de la glose :

> « A Spirit had followed them; one of the invisible inhabitants of this planet, neither departed souls nor angels, concerning whom the learned Jew, Josephus, and the Platonic Constantinopolitan, Michael Psellus, may be consulted. They are very numerous and there is no climate or element without one [170] »

comptait d'innombrables sources de première et seconde main dont l'*Archaeologiae Philosophicae* de T. Burnet qui avait fourni l'épigraphe sur les « natures invisibles de l'univers [171] » et l'*Origine de Tous les Cultes ou Religion Universelle* de F. Dupuis; mais il en est une qui revêt une importance toute particulière pour la signification du poème; c'est le passage du *De Demonibus* de Psellos où il est dit que les démons de l'eau prennent parfois la forme d'oiseaux; c'est-à-dire qu'ils peuvent passer d'un élément — ou d'un « climat » au sens astrologique du mot — à un autre [172]. On s'explique ainsi que le Vieux Marin ait tué en la personne de l'Albatros l'un des génies tutélaires du Pôle, qui poursuit le bateau « par neuf brasses de fond » dans la suite du récit; le crime est semblable à celui de Caïn tuant son frère Abel par un acte de violence à peine motivé [173].

[168] Vers 402-404; PW, I, 124.

[169] Le commentaire que fit Coleridge sur le poème à la fin de sa vie : « ...the only or chief fault, if I may say so, was *the obtrusion of the moral sentiment* so openly on the reader as a principle or cause of action in a *work of such pure imagination* » illustre bien le rôle exact joué par les thèmes et images qu'il avait pu trouver dans la tradition théosophique et mystique (*Table Talk*, 31 mai 1830; TT, I, 155).

[170] Vers 131-134; PW, I, 191.

[171] Cf. *supra*, note 132.

[172] Dans l'édition de Marsile Ficin de *Jamblichus*, etc., précitée (cf. *supra*, note 167), p. 238; voir Lowes, p. 235 et 537. Chez Dupuis (I, 104), les « génies ou anges tutélaires » des « zones » ou « climats » se répartissent les différentes régions du globe dont ils sont les gardiens et parmi eux on trouve « les esprits du Pôle » (Lowes, 236).

[173] J. Beer (*op. cit.*, p. 156) remarque que Boehme parle longuement du crime de Caïn, homme orgueilleux et violent, dont le plaisir principal était la chasse. Incontestablement, on se trouve ici en face d'un thème très général, biblique et chrétien, allant de Nemrod, fils de Cham et l'un des grands tyrans de l'humanité (cf. NB, 280 et *supra*, chapitre I, notes 76 et 77), à St-Julien l'Hospitalier.

Or les oiseaux dans la tradition ésotérique, et tout spécialement chez Boehme, dont l'emblème était un aigle tenant dans ses serres un serpent [174], ainsi que chez Swedenborg qui, comme les augures antiques voyait un sens caché dans leur vol, représentent l'harmonie de la nature, la création soumise au créateur et heureuse de l'être; et l'on retrouve le thème dans maint poème de Coleridge, en particulier dans *The Nightingale* où il est dit que le rossignol n'a rien de « mélancolique [175] », quoi qu'en ait pensé Milton dans *Il Penseroso,* et dans Christabel où les hiboux chantent joyeusement au début du récit, « réveillant le coq qui se met à chanter », se taisent « une heure durant » lorsque la jeune fille est livrée au pouvoir satanique de la belle étrangère et reprennent allègrement leur « *tu-whit, tu-whoo* » lorsque, l'heure écoulée, elle paraît sauvée [176].

La lutte de l'oiseau et du serpent était certainement une image familière à l'esprit de Coleridge qui l'employait dans les méditations solitaires de ses carnets :

> « I have never loved Evil for its own sake; no ! nor ever sought pleasure for it's own sake, but only as the means of escaping from pains that *coiled* round my mental powers, as a *serpent* around the *body & wings* of an *Eagle*... [177] »

ou dans ses créations poétiques :

> « Never morning lark had poised himself over this desert; but the huge serpent often hissed there beneath the talons of the vulture, and the vulture screamed, his wings imprisoned within the coils of the sepent [178]. »

On la retrouve au centre de *Christabel,* dans le rêve du barde Bracy qui voit la jeune fille sous la forme d'une colombe gisant à terre, les ailes et le cou enlacés par les anneaux d'un « brillant serpent vert [179] ». La nature même du serpent semble installée dans la personnalité de Géraldine et apparaît à la surface lorsque le principe du mal qui est en elle devient tout puissant; elle se révèle dans ses yeux qui ont un étrange pouvoir magnétique, le pouvoir

[174] L'édition de Jacob Boehme utilisée par Coleridge, *The Works of Jacob Behmen,* éd. Law, Londres, 1764-1781 (cf. note Bibliographie, Section II, 3), donne une description de cet emblème (I, XXIII).

[175] Vers 12-39; PW, I, 264-265.

[176] Vers 1-5; vers 306-310; PW, I, 215 et 226.

[177] Note de décembre 1804; il s'agit évidemment de l'opium (NB, II, 2368). On peut rapprocher de ce passage les vers de *Dejection, an Ode :*

> « *Hence, viper thoughts, that coil around my mind,*
> *Reality's dark dream !* » (vers 94-95; PW, I, 367).

(vers 94-95; PW, I, 367).

[178] *The Wanderings of Caïn;* PW, I, 289-290. Sur les sources conjecturales, néo-platoniciennes ou mystiques, du fragment, voir J. Beer, p. 120-123.

[179] Vers 531-556; PW, I, 232.

même qui hypnotise l'oiseau [180], si bien que la pauvre Christabel tombe sous le charme magique et se trouve contaminée au point de sentir cette nature maudite l'envahir par moments; elle se met alors elle-même à « siffler » comme si elle était un serpent [181].

Cette idée de la contagion possible du mal est essentiellement swedenborgienne; l'homme, chez l'auteur des *Arcanes Célestes*, est perpétuellement soumis à l'influence des esprits qui l'entourent; selon qu'ils sont bons ou mauvais, ils progressent ou rétrogradent. Ici le conflit est entre Géraldine, esprit du mal, et l'âme de la mère de Christabel, esprit du bien; ces deux esprits communiquent entre eux sans être vus de la jeune fille; la mère de Christal se rend à l'appel de sa fille lorsque celle-ci s'écrie :

« *Que n'es-tu là mère chérie !* »

et Géraldine qui voit sa présence, cachée au monde des humains, proteste :

« *Va-t-en, mère errante ! Va languir dans la tombe !*
J'ai le pouvoir de te chasser !... [182]. »

Ainsi les esprits, bons et mauvais, rôdent autour de l'homme, comme autant de possibilités qui lui sont offertes d'aller soit vers le bien, soit vers le mal. Mais tous ont leur place dans l'univers; et il est nécessaire, en un certain sens, de faire l'expérience du mal pour connaître le bien. N'est-ce pas là toute la signification de *The Ancient Mariner*, où le héros se retrouve meilleur et plus sage après sa terrible aventure, et de *Christabel* où la jeune fille sort du château à minuit, quitte la protection que lui assurait la demeure paternelle pour s'en aller dans la forêt où elle rencontrera la messagère du démon ? Pour Boehme et Swedenborg, il y a une réconciliation nécessaire du bien et du mal, du ciel et de l'enfer au sein de l'harmonie générale; pour Boehme comme pour Swedenborg, le diable était le « cuisinier de Dieu », élément indispensable au triomphe et à la gloire de Dieu, parce que permettant à Dieu d'affirmer sa pleine puissance en triomphant d'une force

[180] Vers 160-161 (*ibid.*, p. 221); 583-585 (p. 233); 601-602 (p. 233).

[181] Vers 457-459 (PW, I, 230) :

« *Again she saw that bosom old*
Again she felt that bosom cold
And drew in her breath with a hissing sound. »

et vers 601-606 (*ibid.*, p. 234) :

« *So deeply had she drunken in*
That look, those shrunken serpent eyes,
That all her features were resigned
To this sole image in her mind :
And passively did imitate
That look of dull and treacherous hate ! »

[182] Vers 205-206; PW, I, 223.

qui s'oppose à Lui. Chez tous les théosophes et mystiques, il y a une descente aux enfers, celle du Vieux Marin, celle de Christabel, avant la réconciliation finale du Ciel et de l'Enfer, de l'innocence et de l'expérience. Psyché, dans la légende grecque, descendait jusqu'au sombre royaume d'Hadès pour retrouver son amant; ces épreuves étaient nécessaires avant de connaître à nouveau l'unité perdue.

Pour Boehme, il y avait chez Lucifer la même nature céleste que chez Dieu lui-même, qui englobe tout ce qui est; mais Lucifer n'a pas voulu subordonner cette énergie qui était en lui à l'harmonie universelle; il lui a permis au contraire d'affirmer son autonomie particulière, c'est-à-dire qu'il a laissé la division s'installer dans le monde et en lui-même. Or c'est bien sous l'aspect de la division que le mal apparaît dans *The Ancient Mariner*, où le Vieux Marin à la suite de son crime se trouve séparé de ses compagnons comme il se trouve séparé de la beauté du monde, et dans *Christabel* où la messagère du démon sépare la fille du père et sème le désarroi dans l'âme de Sir Léoline partagé entre l'amour qu'il ressent pour sa fille et le désir que suscite en lui la beauté de l'étrangère. La victoire sur le mal n'est pas dans la solution de force proposée par le châtelain [183]; elle est dans celle proposée par Barcy le barde :

> « *J'ai donc fait vœu, aujourd'hui même,*
> *Jouant sur ma harpe et chantant un chant sacré*
> *De m'en aller dans la forêt déserte*
> *Pour que rien d'impur n'y demeure* [184]. »

C'est bien aussi la solution adoptée par Christabel, qui est toute pureté et innocence, aidée par l'esprit du bien, l'âme de sa mère. En ce sens, le changement qui s'opère dans l'attitude du Vieux Marin face aux serpents d'eau est plus qu'une modification de son état d'âme; c'est un fait d'ordre métaphysique, quelque chose comme la réhabilitation du serpent, vieux tentateur d'Eve au Jardin d'Eden; les serpents d'eau, créatures rampantes, repoussantes, reprennent, comme le ver de terre de saint Augustin, la place qui leur revient dans l'harmonie universelle de la création; du même coup, la division qui régnait dans l'âme du Vieux Marin disparaît et le cadavre de l'albatros suspendu à son coup tombe dans la mer.

Nul n'est mieux préparé à percevoir et rétablir l'harmonie universelle que le poète qui est le voyant et le prophète, comme Bracy dans *Christabel*, et qui dans *Kubla Khan*, après la descente

[183] « *Sweet maid, Lord Roland's beauteous dove,*
With arms more strong than harp or song,
Thy sire and I will crush the snake ! »
(vers 569-571; PW, I, 233).

[184] Vers 560-563; PW, I, 232.

aux enfers de la rivière souterraine, retrouve la Shechinah perdue; il est placé au centre des trois cercles de la mythologie druidique; comme les saints prophètes de la Bible, et Moïse en particulier,

> « *Il s'est nourri de la rosée de miel,*
> *Il a bu le lait du Paradis* [185]. »

C'est assez tard et graduellement que Coleridge se détachera de ces visionnaires qui avaient contribué à maintenir vivant en lui « le *cœur* dans la *tête* ». Il le fera par un retour à l'orthodoxie de la foi religieuse et plus encore à l'orthodoxie de la raison. Il avait l'intelligence trop lucide pour ne pas considérer le monde de Boehme et de Swedenborg comme un jeu de l'esprit, séduisant certes et susceptible à l'occasion de toucher juste çà et là dans son exploration des mystères de l'univers; mais c'était en tout état de cause un jeu, utile pour réfuter le réalisme et le matérialisme du vulgaire, mais ne comportant pas les garanties d'une enquête philosophique véritable.

Dans une note marginale, certainement assez tardive, des *Philosophical and Mathematical Commentaries of Proclus*, édités par Th. Taylor, Londres, 1792, il s'écrie :

> « ... au milieu de ces belles envolées concernant l'Ame, l'Intelligence et l'Un, que devient le pauvre « Je » ? — le *moi* de chaque personne individuelle ? D'où vient, où va la personnalité de chacun [186] ? »

Il leur reproche d'avoir méconnu la réalité psychologique pour se lancer dans des échafaudages métaphysiques ne reposant sur aucune étude rigoureuse de la vie de l'esprit; et déclare que Boehme a eu le tort de « substituer aux lois et processus de l'Esprit créateur légiférant dans l'universel les accidents contingents de ses propres associations d'idées particulières [187] ».

A son retour d'Allemagne, il va donc entreprendre une enquête philosophique plus rigoureuse et se tourner peu à peu vers celui qui fonda sa doctrine sur l'analyse minutieuse des rouages de l'esprit humain, c'est-à-dire Emmanuel Kant.

[185] Vers 53-54; PW, I, 298. Cf., en particulier, *Isaïe*, VII, 14-15. J. Beer remarque que dans la tradition ésotérique le miel était supposé purger les initiés de tout contact avec le mal (Beer, p. 266).

[186] Exemplaire du British Museum (cf. Bibliographie, Section II, 3); I, 60; note reproduite par K. Coburn dans NB, notes; Appendice B, p. 458.

[187] Note marginale dans *The Works of Jacob Behmen*, éd. Law, 1764-1781 (British Museum), I, XIII, p. 125; publiée par A. Snyder, MLN, novembre 1927, p. 435.

CHAPITRE IV

SUR LA ROUTE DE L'IDÉALISME ALLEMAND

1. L'étape de 1801.

Le voyage en Allemagne, entrepris à l'automne de 1798, avait été en grande partie prétexte à une évasion morale et intellectuelle [1] et il ne semble pas que Coleridge ait consacré beaucoup de temps à la réflexion philosophique lorsqu'il était à l'Université de Göttingen; il s'efforça d'apprendre la langue, qu'il possédait fort peu à son départ [2], fit, sans grand profit semble-t-il, des études de philologie germanique, s'occupa de littérature, d'histoire naturelle sous la direction de Blümenbach; il s'intéressa surtout à Lessing, car il avait en projet *A Life of Lessing* [3]; ses emprunts à la bibliothèque de l'Université indiquent surtout des ouvrages de vulgarisation littéraires et historiques [4]. Il est peu probable qu'il se mît alors à l'étude de Kant, dont il entendit surtout parler,

[1] Cf. lettre à Poole du 3 août 1798; CL, I, 414.

[2] Voir l'excellent résumé de E.M. Wilkinson dans NB, notes, Appendice A, p. 451 : « Coleridge's knowledge of German as seen in the early Notebooks. » On trouvera dans NB, 353-354, des listes de mots rangés en ordre alphabétique et par centres d'intérêt, qui donnent une idée des efforts du néophyte pour acquérir l'essentiel du vocabulaire. Sa prononciation ne fut jamais bonne, malgré ses efforts pour étudier les sons de l'allemand (cf. les approximations phonétiques dans NB, 433); « my pronunciation is hideous », écrit-il à J. Wedgwood le 21 mai 1799, après six mois de séjour (CL, I, 518); et apparemment ses connaissances grammaticales, à ce moment-là, n'étaient guère meilleures; il fait un gros contresens dans une lettre écrite à Poole le 19 mai; il relève une épitaphe se terminant par : « Vielen war er mehr », c'est-à-dire : « To many he was more » et traduit : « He was more than many » (CL, I, 515).

[3] « I have read & made collections for an history of the Belles Lettres in Germany before the time of Lessing and... very large collections for a Life of Lessing... » (lettre à J. Wedgwood précitée; CL, I, 518).

[4] Cf. Appendice II, « Books borrowed by Coleridge from the University of Göttingen. »

car Kant était à la mode à Göttingen, important foyer de culture philosophique [5].

Certaines notes des carnets semblent indiquer qu'avant son départ pour l'Allemagne Coleridge avait été initié au kantisme [6], d'autres qu'ils se familiarisa avec le kantisme pendant son séjour [7]. Il avait sans doute connu l'ouvrage de F.A. Nitsch, *A General and Introductory View of Kant's Principles,* Londres, 1796, qui pour les anglais de l'époque servit d'initiation au kantisme [8], encouragé dans cette voie par Beddoes qui dans la *Monthly Review,* en mai 1796, écrivit un article extrêmement élogieux sur la *Critique du Jugement* dont il traduisit certains passages à l'intention de ses lecteurs. Au cours de l'entrevue qu'il eut avec Klopstock à Hambourg, à son arrivée en Allemagne, Coleridge lui demanda ce qu'il pensait de Kant et s'attira une réponse décevante [9]; c'était là, certainement, un sujet éveillant sa curiosité et il est probable qu'avec sa facilité habituelle il ne se priva pas à Göttingen de parler d'une doctrine qu'il connaissait à peine, comme le prouve l'anecdote racontée par Carlyon, son compagnon de voyage; au cours d'une réunion d'amis, juste avant son départ de Göttingen, Coleridge se serait lancé en allemand dans un savant exposé de la critique kantienne et une jeune femme se serait étonnée d'entendre un étranger comprendre si bien un auteur qui pour elle était inintelligible bien qu'il écrivît dans sa propre langue [10]. Une note marginale dans une édition anglaise de 1800, intitulée *Immanuel Kant's Logic,* déclare que l'auteur avait eu entre les mains avant de quitter l'Allemagne une édition de poche de l'ouvrage; mais

[5] Sur les premiers contacts de Coleridge avec Kant et le kantisme, voir : Introduction de Shaweross dans BL, I, xxx; H. Nidecker, « Notes marginales de S.T. Coleridge », RLC, 1927, VII, p, 131-136; R. Wellek, *Kant in England,* Princeton University Press, 1931, p. 68-72; C.A. Weber, *Bristols Bedeutung fur die Englische Romantik und die Deutsch-Englischen Beziehungen,* Halle, 1935, p. 91-115, 120-127, 167-168.

[6] Cf. NB, 248, 249.

[7] *Ibid.,* 366 et note; et surtout 389 : « Brown was no Kantian & probably held nothing but high degrees of Probability possible. »

[8] Cf. R. Wellek, *op. cit.,* p. 7-8; Nitsch avait été professeur au collège de Königsberg où Kant lui-même fut élève; il vint à Londres en 1793, où il vécut pauvrement et fit des conférences sur Kant en 1794, 1795 et 1796. Un compte rendu très favorable de son ouvrage était paru dans *The Monthly Review,* vol. XXII, janvier 1797, p. 15; mais d'autres revues, dont le *British Critic,* se montrèrent assez hostiles. Pour une bonne partie de l'opinion anglaise, Kant semble avoir fait figure d'athée et de « jacobin » (Wellek, p. 11-16).

[9] BL, II, 179; CL, I, 444.

[10] C. Carlyon, *Early Years and Late Reflections,* Londres, 1836, I, p. 162. La même anecdote est rapportée par Hazlitt dans *On the Conversation of Authors* (Hazlitt, XII, 37).

apparemment la mémoire de Coleridge lui fit défaut, car aucun imprimé n'existe sous ce titre avant 1800 [11].

Il est donc impossible de faire remonter l'étude de Kant au séjour en Allemagne; elle ne devait commencer que timidement en 1800-1801 [12], s'affirmer avec force à l'automne de 1803, où nous avons une série de notes substantielles dans le *Notebook 16* qui sont la preuve d'une lecture attentive et critique des *Fondements de la Métaphysique des Mœurs* [13], se poursuivre et s'approfondir pour aboutir à partir de 1809 aux solides positions kantiennes de *The Friend*. C'est entre 1801 et 1804, que « les écrits de l'illustre sage de Königsberg, fondateur de la Philosophie Critique » donnèrent à son entendement « plus que n'importe quel autre ouvrage, à la fois vigueur et discipline » et que la pensée kantienne prit possession de lui « avec une main de géant [14] »; c'est à cette époque-là qu'il comprit que la critique kantienne était la philosophie « ayant démontré la fausseté de toutes les autres philosophies [15] », ou que tout au moins cette idée commença à se faire jour en son esprit, car c'est probablement à Malte et à son retour de Malte qu'il assimila pleinement la portée de la *Critique de la Raison pure*.

Les avis sont partagés en ce qui concerne le pas décisif que franchit la pensée de Coleridge en février-mars 1801. En février, il parle avec respect de Locke dont il tente de faire un rationaliste, disciple de Descartes; en mars, il déclare avoir « radicalement débrouillé les notions de Temps et d'Espace » et rejeter toutes les formes d'associationnisme et d'empirisme, y compris la philosophie de Locke [16]. Certains, comme R. Wellek, pensent qu'en l'espace d'un mois Coleridge avait pu se convertir entièrement à l'idéalisme kantien [17]; d'autres, avec J. Shawcross et E. Winckelman, considèrent que la rigoureuse enquête philosophique qu'il menait depuis plusieurs mois lui avait permis d'arriver à ces

[11] L'édition anglaise de la *Logic* est actuellement au British Museum; la note, qui date de 1822, est publiée par Nidecker (*op. cit.*, p. 136), qui n'a pu trouver aucun ouvrage de ce titre imprimé avant 1800.

[12] Voir les lettres de février à octobre 1801 (CL, II, 675, 676, 707, 768) et quelques rares notes du *Notebook 21* (NB, 886 et 887 en particulier).

[13] NB, 1704 à 1723; 1771, 1821. L'exemplaire de la *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten* qu'utilisait alors Coleridge (Koenigsberg, 1797) se trouve actuellement au British Museum avec quelques annotations marginales signées de lui et datées de décembre 1803.

[14] BL, I, 99. L'auteur ajoute dans le même passage qu'au bout de « quinze ans de familiarité » avec l'œuvre de Kant, il ressent, à lire ses ouvrages, « un plaisir non diminué et une admiration croissante ». Or *Biographia Literaria* fut écrit en 1816-1817.

[15] Crabb Robinson, *Diary, Reminiscences and Correspondence*, éd. Th. Sadler, 1869, I, 399.

[16] CL, II, 706; cf. *supra*, chapitre III, note 35.

[17] *Op. cit.*, p. 71-72.

conclusions par ses propres moyens [18]. A l'appui de la première thèse on peut citer un passage de la lettre annonçant la victoire sur l'espace et le temps où l'auteur déclare :

> « Je n'ai par formé mes opinions sans m'être livré à une étude attentive de mes prédécesseurs d'Aristote à Kant [19] »,

mais il y a dans cette déclaration faite à Poole une note de grandiloquence trop évidente pour ne pas la rendre suspecte; et un examen tant soit peu serré des fameuses « lettres philosophiques » de 1801 tend à nous faire considérer que l'idéalisme naturel de Coleridge l'emporta finalement et qu'il affirma l'activité de l'esprit contre ceux qui voulaient n'en faire qu'une table rase sans avoir à fond étudié Kant.

En janvier 1801, Coleridge est malade, condamné à l'immobilité dans son lit [20]; les misères du corps, comme les recherches poursuivies depuis son retour d'Allemagne l'incitent à se tourner une fois de plus vers la philosophie et plus spécialement vers une forme de philosophie affirmant la primauté de l'esprit sur le corps, l'indépendance de l'âme face à la contingence de la maladie et de la souffrance physique, vers une doctrine lui permettant aussi de résoudre les difficultés croissantes qu'il constate dans l'associationnisme et de trouver une solution définitive au problème des relations entre la sensation et l'activité mentale.

Lorsqu'il est rétabli, il prend sa plus belle plume et écrit à Humphry Davy, le 3 février [21], pour lui demander conseil quant au projet qu'il caresse d'établir un laboratoire de chimie chez un voisin, à Keswick; cette lettre pleine d'intérêt, où l'on sent palpiter la flamme des jeunes années, se termine ainsi :

[18] J. Shawcross, BL, I, xxx; E. Winckelman, *Coleridge und die Kantische Philosophie*, Leipzig, 1933, p. 44 et suivantes.

[19] CL, II, 707. Si Coleridge s'était vraiment livré à ce moment-là à une étude sérieuse de Kant, nous ne manquerions pas d'en trouver trace dans les carnets, comme c'est le cas en 1803, au moment où il eut en main la *Métaphysique des Mœurs;* or les notes rédigées à l'époque sont muettes sur Kant. Par contre, il est certain que les problèmes fondamentaux de la sensation, de la perception et du concept l'occupèrent sans cesse au cours de l'année 1800. Voir notamment la lettre à H. Davy du 7 juin 1800 : « When you have leisure you would do me a great service, if you would briefly state your metaphysical system of Impressions, Ideas, Pleasures and Pains, the laws that govern them and the reasons which induce you to consider them as essentially distinct from each other. — My motive for this request is the following. — As soon as I settle, I shall read Spinoza & Leibnitz — and I particularly wish to know wherein they agree with you & wherein differ from you » (CL, I, 590).

Davy ne répondit jamais; ce n'était pas là le genre de problèmes qui l'intéressaient.

[20] Cf. *supra*, chapitre III, note 44.

[21] CL, II, 670.

« J'ai vigoureusement *pensé* durant ma Maladie — si bien que l'on ne peut dire que mes longues nuits sans sommeil aient été totalement perdues pour moi. Le sujet de mes méditations était la Relation entre les Pensées et les Choses, dans le langage de Hume entre *Idées* et *Impressions* — pour décrire exactement ce que je fus, on pourrait employer les termes de Descartes. J'ai été « res cogitans, id est, dubitans, affirmans, negans, pauca intelligens, multa ignorans, volens, nolens, imaginans etiam et sentiens » et je me flatte de penser que le résultat de mes cogitations ne sera pas sans vous apporter quelque plaisir... [22]. »

Or il se trouve qu'en ce début de l'an de grâce 1801, une intense activité philosophique régnait au sein du petit groupe Thomas Poole, Josiah et Tom Wedgwood, auquel s'étaient joints momentanément James Mackintosh et un certain Richard Sharp, homme d'affaires et membre du parlement qui se piquait d'être amateur de belles-lettres. Le 8 février Poole écrivit à Coleridge ce qui suit :

« Lorsque Tom était ici, il éprouva une vive satisfaction à expliquer à Mackintosh le résultat de ses spéculations métaphysiques et de constater que Mackintosh l'approuvait dans ses opinions... Les sujets qu'il a définitivement résolus ne sont pas moins que ceux du Temps, de l'Espace et du Mouvement; Mackintosh et Sharpe sont d'avis qu'une révolution métaphysique pourrait s'ensuivre [23]. »

Piqué au vif à l'idée que des gens comme Tom Wedgwood et plus encore Mackintosh, qu'il considérait comme un arriviste et un esprit superficiel [24], pussent se targuer d'avoir trouvé une solution révolutionnaire et définitive au problème de l'espace et du temps, Coleridge répondit en ces termes :

« J'ai reçu de J. W. les mêmes informations et à peu près dans les mêmes termes. *Inter nos,* je considère Mr Sharpe [*sic*] comme un homme très superficiel, quant à Mackintosh... que le Seigneur prenne en pitié la Métaphysique dont il est le juge compétent. J'ai suivi cinq de ses conférences, c'était une misérable mosaïque de plagiats de Condillac, faite de contradictions et de bévues sur les points de détail; je n'ai jamais rien entendu de tel tomber des lèvres de qui que ce soit [25]. »

Il ajoutait accorder bien davantage de crédit aux opinions de Tom Wedgwood qu'il croyait avoir été empruntées en partie

[22] *Ibid.*, 672.

[23] Poole, II, 28; passage cité dans CL, 675, note I.

[24] Cf. CL, I, 588 : « ... defends you with a friend's zeal against the Animalcula who live on the dung of the great Dung fly Mackintosh » (21 mai 1800); et 628, 633, 636.

[25] Lettre à Poole du 13 février 1801; CL, II, 675.

à Kant et à J. Lambert; lui-même, disait-il, avait beaucoup réfléchi sur le sujet et il allait adresser à Josiah Wedgwood une série de lettres « concernant Locke et Descartes et pareillement concernant la pseudo-découverte de la loi de l'association par Hobbes »; il enverrait à Poole le double de ces lettres dont il avait déjà rédigé la substance, ne sachant trop à vrai dire si elles intéresseraient beaucoup son correspondant, car, précisait-il,

> « elles sont bourrées de citations latines et ont trait surtout à ce qu'il faut penser de M. Locke; je crois avoir *prouvé* qu'il a gagné une réputation à laquelle décemment il n'avait pas droit, Hobbes ayant aussi peu droit à la réputation à laquelle T. Wedgwood et *à sa suite* Mackintosh s'efforcent de l'élever. Mais tout ceci *inter nos* [26]. »

La première de ces lettres fut envoyée à Josiah Wedgwood le 18 février, sans que celui-ci daignât accuser réception; aussi Coleridge attendit-il près d'un mois avant d'expédier les suivantes qui étaient complètement rédigées; Wedgwood reçut les trois premières et peut-être la quatrième, mais se contenta de « leur jeter un coup d'œil rapide ». Puis ces lettres furent perdues et E.L. Griggs n'a pu en donner le texte que d'après le double, envoyé à Poole comme Coleridge avait promis de le faire, et miraculeusement conservé [27]. Elles sont extrêmement intéressantes et montrent bien que l'effort de clarification tenté par Coleridge à ce moment-là eut pour point de départ le désir de réfuter l'empirisme facile que professaient des gens incompétents tels que Mackintosh. Il montre d'abord que ce dernier n'a rien compris à la philosophie de Locke :

> « ... J'aurais abandonné ce sujet complètement [la définition des idées « innées »], si je n'avais pas entendu M. Mackintosh affirmer dans ses conférences que « la Doctrine des Idées Innées (doctrine inconnue des anciens) fut introduite pour la première fois par Descartes et réduite à rien par M. Locke ». M. M. a dû se tromper... [28] »

et il faut avouer qu'il y avait là deux contre-vérités monumentales bien faites pour choquer un auditeur moins averti. Coleridge indique donc que, chez Aristote, l'esprit « à l'état primitif » est

[26] *Ibid.*, p. 676. Sur les recherches de Tom Wedgwood concernant la sensation et la perception, voir NB, 838 note et 1297, note.

[27] Voir l'historique détaillé de cette correspondance dans la longue note de Griggs, CL, II 677; l'auteur présente les choses, toutefois, comme si Coleridge était soucieux de ré-habiliter Locke en rapprochant sa philosophie de celle de Descartes; alors qu'au contraire Coleridge découvre graduellement que Locke n'avait jamais lu Descartes (ce en quoi il s'avance beaucoup) : « It is a proof to me of Mr. Locke's having never read the works of Des Cartes... » et finalement rejette entièrement sa philosophie.

[28] Lettre du 18 février; CL, II, 681.

comparé à une tablette qui n'est autre que la « *tabula rasa* » de Gassendi et de Hobbes, et la feuille de papier blanche de Locke [29]. Puis, décidé d'abord à réhabiliter Locke, il tente de montrer que ce que Platon appelle les *Idées*, « malgré les expressions fantaisistes qu'il emploie pour les désigner », correspond à ce que sont chez Locke les « Facultés et Tendances originales de l'esprit », qui sont, dit-il :

> « ... les Organes internes, en quelque sorte, et les *Lois* de la Pensée humaine : et le terme devrait être traduit « *Moules* », et non pas « *Formes* » [30]. »

C'est là la phrase cruciale; car en l'espace d'une semaine ou deux, relisant Locke avec plus de soin qu'il ne l'avait sans doute jamais fait jusque-là, Coleridge va s'apercevoir que chez Locke les idées ne sont nullement des « moules » ou des modèles, mais qu'elles sont des empreintes laissées par l'expérience, c'est-à-dire par le contact avec le monde sensible; et il va se révolter, posant enfin clairement le problème de l'activité de l'esprit face à une doctrine qui fait de lui un organe purement passif, fait de lui une *chose* et non pas une *fonction* en exercice, ce qui, au bout de quelques mois de réflexion, le conduira tout droit au kantisme.

En effet dans cette même lettre, qui est la première, il déclare sans hésiter que Descartes et Locke se rejoignent parfaitement dans le sens qu'ils donnent au terme « idées » et sont également d'accord sur les diverses sortes d'idées et leurs sources [31]; dans la seconde, il n'est plus aussi affirmatif [32] et, de plus, présente les choses sous un jour tout différent :

> « Mais je reviens à mon affirmation, à savoir que le Système de Locke se trouvait dans les écrits de Descartes [*sic*]; non pas seulement qu'il peut être déduit de ces écrits, mais qu'il *est* en eux, *réellement, explicitement* [33] »,

c'est-à-dire qu'il laisse entendre que Locke n'a rien inventé, que son « système » ne présente rien d'original puisqu'il était déjà chez Descartes. Examinant de près le texte du *Discours de la Méthode* et des *Méditations métaphysiques*, dont il cite de longs passages en latin, il constate que Descartes a très bien su faire la

[29] *Ibid.;* CL, II, 680.

[30] *Ibid.;* CL, II, 682 : « ... the internal Organs, as it were, and *Laws* of Human Thinking; and the word should be translated « *Moulds* » and not « *Forms* ». »

[31] *Ibid.;* CL, II, 683.

[32] Lettre du 24 février; CL, II, 686 : « ... it is far enough from proving the assertion I made in my first Letter, that the whole System of Locke, as far as it was a System (i. e. made up of cohering Parts) was to be found in the writings of Des Cartes. »

[33] *Ibid.;* CL, II, 686.

différence entre une simple *sensation*, « un vêtement rouge ou bleu », et un *jugement*, « voici un homme qui vient [34] », et en conséquence, a su percevoir clairement

> « ... que les objets, jusque-là supposés avoir été introduits dans l'esprit par les sens, devaient être le produit élaboré conjointement par l'esprit, les sens et un *tertium aliquid* inconnu, qui tous peut-être procédaient du développement de sa propre nature, d'une façon qu'il ignorait [35]. »

Ce *tertium aliquid* ne sera autre chose que l'entendement kantien, ou faculté de former les concepts, et au sein duquel travaille l'imagination, dont la fonction est de former des schèmes, et que Coleridge appellera *l'imagination primaire* pour la distinguer de la faculté créatrice en poésie, désignée sous le nom *d'imagination secondaire* [36].

Puis Coleridge poursuit en montrant que Locke est tombé dans une totale confusion en tentant de définir des termes que Descartes avait expliqués de façon très satisfaisante :

> « M. Locke a consacré vingt-cinq pages in-folio à l'explication des *Idées* Claires, Distinctes, obscures, confuses, réelles, imaginaires, adéquates, inadéquates, vraies et fausses; et, si je ne me trompe, nous a donné dans l'ensemble de son développement un curieux spécimen de rédaction *confuse*. Justes cieux ! vingt-cinq pages in-folio pour définir une demi-douzaine de termes simples; et je me risque à affirmer que la plupart de ces termes sont expliqués de façon erronée [37]. »

Dans la lettre suivante il va plus loin encore et montre que Locke a fait un contresens sur le texte grec d'Aristote, si, dit-il,

[34] *Ibid.*, p. 687.
[35] *Ibid.*, p. 688.
[36] Voir notamment BL, I, 202.
[37] CL, II, 689.

Ce n'est pas par hasard que Coleridge a écrit : « Clear, Distinct » avec deux majuscules; il y avait là un point important dans la discussion. Comme il l'explique plus loin dans la lettre, une idée *claire* me permet de différencier cette idée d'une autre (il donne comme exemple l'idée du *rouge* de l'idée du *bleu*) sans que je puisse expliquer cette différence en analysant les parties composant cette idée; une idée *distincte* suppose au contraire une connaissance de la structure interne : « un anatomiste a une idée *distincte* de l'œil » que le commun des mortels n'a pas (*ibid.*, p. 690).

Or Coleridge, à l'époque, se livrait à une enquête sur la signification des termes, comme le montrent les notes des carnets de janvier-février 1801, et en particulier celle se rapportant à la distinction « *klar und deutlich* », étudiée dans la *Logik* et la *Métaphysik* de Wolff (NB, 902-905, et notes). Il ne prononce pas le nom de Wolff dans la lettre à Wedgwood, mais c'est de lui qu'il tient les sources de sa pénétrante critique de Locke sur ce point. En fait, la distinction remontait à Leibnitz qui lui-même avait précisé les définitions données par Descartes. (cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre I, note 244).

il l'avait lu, ce qui n'est pas certain, pour déclarer qu'Aristote croyait aux idées innées [38]. Et Coleridge conclut en ces termes :

> « Chez M. Locke il y a une complète sarabande dans la confusion des termes : *nous, Ame, Esprit, Conscience* et Idées. C'est *nous* dans la mesure où il s'agit de la conscience, l'*Ame* et l'*Esprit* ne sont que d'autres termes pour *nous*... Parfois les Idées sont considérées comme des objets de l'esprit en train de penser, parfois elles occupent la place de l'esprit lui-même, et parfois *nous* sommes les penseurs et l'esprit est seulement la Boîte-à-Pensées. En bref, l'Esprit dans l'Essai de M. Locke a trois significations : le Magasin, les Marchandises et le Magasinier [39]. »

Le pas décisif est franchi; il n'est même plus question de prétendre retrouver le « système » de Locke chez Descartes; ou plutôt s'il y a coïncidence chez les deux philosophes, c'est parce que Locke a pris ce qu'il y avait de moins bon chez Descartes, alors que le meilleur se trouve chez Berkeley; c'est ce que fait ressortir la quatrième et dernière lettre de février :

> « Ainsi le système de Descartes est un Berkeleianisme mal décanté — c'est en raison des scories et des impuretés verbales qui s'y trouvent que le système de Locke y est si complètement représenté. — Si je ne me suis pas fourvoyé dans mon enquête, il s'ensuit que le célèbre Essai sur l'Entendement humain n'est qu'une paraphrase prolixe de Descartes avec de sottes Interpolations du paraphraste [40]. »

Et Coleridge termine en examinant les raisons qui ont fait la gloire de Locke : il fut un patriote persécuté sous le règne de Jacques II, la philosophie de Gassendi et de Hobbes s'était répandue au point de faire accueillir avec faveur par l'opinion une doctrine qui expliquait tout par l'expérience sensible [41]. Les ponts sont rompus et, trois semaines plus tard, Coleridge peut donc écrire triomphalement à Poole qu'il a « radicalement débrouillé les notions d'espace et de temps et réduit à néant la doctrine de l'association [42] » et lui annoncer son intention d'entreprendre un ouvrage où il sera démontré que la réputation de Locke, Hobbes et Hume est « totalement imméritée [43] ». Il est plus sévère encore huit jours plus tard, rejette avec Locke toute la « secte des philosophes du *Petit-côté-des-choses* » et montre bien que sa victoire sur l'empirisme est totale :

[38] Troisième lettre de février 1801 (double envoyé à Poole non daté); CL, II, 693.
[39] *Ibid*, p. 696.
[40] Lettre non datée de février; CL, II, 699.
[41] *Ibid.*, p. 701.
[42] Lettre du 16 mars 1801; CL, II, 706; cf. *supra*, chapitre III, note 35.
[43] *Ibid.*, p. 707.

> « Newton n'était pas autre chose qu'un matérialiste. *L'Esprit* dans son système est toujours passif — il n'est que le spectateur oisif d'un Monde extérieur. Si en vérité l'esprit n'est pas passif, s'il est fait à l'Image de Dieu, et cela au sens le plus sublime du mot — à l'Image du *Créateur* — il y a des raisons de soupçonner que tout système bâti sur la passivité de l'esprit doit être faux en tant que système [44]. »

Il est intéressant de remarquer que Newton, un mois auparavant, était considéré comme un grand homme, digne d'être rangé avec Hartley aux côtés de Bacon [45].

Cette victoire relativement soudaine, au moins dans la fermeté de la prise de position, et à laquelle, à en croire l'auteur, « tous ses grands prédécesseurs d'Aristote à Kant » avaient contribué [46], n'était pas aussi totale que Coleridge voulait bien le dire, et les recherches poursuivies durant l'été et l'automne montrent bien qu'il éprouvait le besoin de consolider ses positions pour rendre son triomphe plus assuré encore sur Mackintosh et les philosophes du « *Petit-côté-des-choses* ». Ces recherches s'orientèrent dans trois directions différentes : les idéalistes mystiques, les scolastiques, le cartésianisme.

C'est en avril 1801 en effet que Coleridge se met à lire sérieusement Giordano Bruno, « le philosophe de Nola [47] »; d'avril à septembre, il emprunte à la bibliothèque de la cathédrale de Carlisle divers ouvrages de Hobbes dont il note certains passages caractéristiques, visiblement avec l'intention de les réfuter [48] et surtout des volumes défendant l'idéalisme comme l'*Antidote against Atheism* de H. More [49] ou l'*Archeologiae Philosophicae* de Th. Burnet qui lui fournit le passage sur les êtres invisibles de l'univers placé en épigraphe à *The Ancient Mariner* [50]. Ce qu'il recherche est clair : c'est une conception de l'univers où celui-ci apparaisse dans tout son mystère, comme un ensemble de forces cachées qui ne se laisseront pas aisément réduire en formules semblables à celles des physiciens et des chimistes qui croient tout expliquer [51]. C'est sans doute à cette période de sa vie plutôt qu'à celle

[44] Lettre du 23 mars au même correspondant; CL, II, 708-709.

[45] Lettre du 24 février; CL, II, 686.

[46] « ... a proof that I have not formed opinions without an attentive Perusal of the works of my Predecessors from Aristotle to Kant » (lettre du 16 mars 1801; CL, II, 707).

[47] NB, 927-929; cf. *supra*, chapitre III, « L'intime et vivant fondement des choses », notes 140-146.

[48] NB, 937; 937-E et 937-G; Hobbes sera effectivement réfuté plus tard dans BL, I, 67.

[49] NB, 938, 941, 942, 1000-A, 1000-G, 1000-H.

[50] NB, 1000-H.

[51] La note la plus caractéristique à cet égard est celle empruntée à *A Brief Discourse of Enthusiasm* de H. More et rapportant certaines théories du *De Meteoris* de Paracelse (NB, 1000-I et note).

qui précéda son départ en Allemagne que l'auteur veut faire allusion lorsqu'il dit, en 1817, qu'il avait adopté, « sans doute puisée dans l'*Aurora* de Boehme », l'idée que le son était la lumière sous la prépotence de la gravitation...[52] »; il ajoute en effet un commentaire révélateur :

> « L'hypothèse d'une *chose*, la Lumière, là où je ne puis constater que la *visibilité* dans des conditions données, a toujours été une affirmation incompréhensible pour moi[53]. »

L'aspect kantien de la remarque est ici indéniable: mais il est possible que l'étude de Locke et de Descartes ait conduit Coleridge à des conclusions analogues.

L'autre difficulté fondamentale pour les disciples de Locke et les empiricistes en général était d'expliquer comment des lois présentant un caractère d'universalité rigoureux pouvaient s'instaurer dans l'esprit qui contemplait le monde accidentel et contingent des phénomènes; c'était le vieux problème des « universaux » du Moyen Age. Et tout naturellement, Coleridge dirigea son enquête du côté des scolastiques. Il déclare le 18 février 1801 qu'il n'a jamais lu saint Thomas ni Duns Scot, les « deux grands défenseurs du système » selon lequel « les Idées universelles sont l'âme des choses[54] »; il constate le 24 février que Descartes ne pouvait pas résoudre le problème des « archétypes pour ses idées[55] », bien qu'il eût pris ses définitions et son classement des idées chez les scolastiques[56].

Aussi se met-il courageusement à la tâche. En juillet-août il emprunte à la bibliothèque de la cathédrale de Durham les *Opera Omnia* de saint Thomas d'Aquin et demande à Sara Hutchinson de recopier la longue citation latine sur la mémoire et les lois de l'association qui couvre les premières pages du *Notebook 22*[57], apparemment acquis tout spécialement pour enregistrer des documents de ce genre; aucun commentaire n'accompagne le long développement que donne saint Thomas sur l'essai écrit par Aristote dans son *Parva Naturalia*. Mais il est permis de penser qu'il trouva davantage à son goût le *De Sententiis* de Duns Scot, emprunté au même moment à la même bibliothèque, et « sous le nez de qui » il devait « brûler Locke, Hume et Hobbes[58] ». Chez

[52] CL, IV, 751; cf. *supra*, chapitre III, note 156.

[53] *Ibid.*, p. 750. Dans cette lettre de 1817, Coleridge reprend les attaques de Gœthe dans *Farbenlehre* contre les théories de Newton et déclare être arrivé seul aux mêmes conclusions.

[54] CL, II, 681.

[55] CL, II, 688.

[56] CL, II, 689.

[57] Cf. CL, II, 746, 747; NB, 937-A; cf. *supra*, chapitre III, note 52, et BL, I, 73.

[58] CL, II, 746; cf. *supra*, chapitre III, note 54.

lui, il rencontra ce qu'il cherchait : la primauté et la réalité des idées dans l'esprit indépendamment de toute loi d'association qui tenterait d'expliquer l'universel par le contingent. Plus tard, au printemps et à l'automne de 1803, il manifestera le désir de relire Duns Scot et écrira à Thelwall : « Dieu bénisse les vieux Scolastiques ! ils sont depuis deux ans mon meilleur réconfort, leurs ouvrages sont mes compagnons les plus instructifs. Auriez-vous cru que je puisse en arriver là [59] ? »

La troisième voie qui s'ouvrait à lui était celle du cartésianisme. En mars 1801, il considérait donc que le meilleur chez Descartes était Berkeleyien et qu'il y avait dans sa philosophie une grande quantité de « scories » qui étaient du Locke [60]. Un exemplaire des *Opera Philosophica* de Descartes, Amsterdam, 1685, comporte quelques annotations marginales de Coleridge dont certaines semblent remonter à 1798-1801 [61]; les lettres de février-mars 1801 citées plus haut, en tout cas, montrent qu'il connaissait à fond le *Discours de la Méthode* et les *Méditations*. Une seule note des carnets datant de décembre 1800 nous semble vraiment importante :

> « *Penser* à une chose est différent de la *percevoir*, comme « *marcher* » est différent de « *sentir le sol sous ses pieds* »... [62] »

car elle semble bien avoir été inspirée par un passage des *Principia Philosophiae de Descartes* [63], qui dans ce cas aurait lui aussi contribué à conduire Coleridge à Kant, la distinction étant nettement établie ici entre les niveaux différents auxquels s'opère le travail mental; mais sans doute, à cette époque-là, Coleridge connaissait-il déjà assez bien la position kantienne, car la note suivante du *Notebook 21* est ainsi rédigée :

> « L'Espace — est-ce seulement un autre terme pour désigner la perception de la possibilité d'ajouter une longueur supplémentaire — ou cette perception même présuppose-t-elle l'idée d'Espace ? La seconde hypothèse est celle de Kant [64]. »

[59] CL, II, 944 et 1020. Cf. également la note du *Notebook 21* (octobre 1803) : « The whole of Religion seems to me to rest on & in this Question — The One, & the Good, are these Words or Realities. — I long to read the Schoolmen on this Subject » (NB, 1626).

[60] CL, II, 699; cf. *supra*, note 40.

[61] L'ouvrage (mentionné dans J.L. Haney, *A Bibliography of S.T. Coleridge*, Philadelphie, 1903, p. 111, n° 92) est actuellement à la Bibliothèque de l'Université de Vermont. Les notes ont été publiées et annotées par J. Lindsay « Coleridge Marginalia in a Volume of Descartes », PMLA, mars 1934, p. 184-194.

[62] NB, 886; AP, 12.

[63] J. Lindsay (*op. cit.*, p. 185) donne la référence : (Pars Prima, IX, « Quid sid cogitatio ») et cite le texte latin de Descartes.

[64] NB, 887; AP, 12. La documentation peut avoir été soit de première main, soit plus probablement, ne serait-ce que par le libellé de la dernière

Nous ne savons guère quand Coleridge dépassa le cartésianisme; toutefois, si dès 1801 il lui reprochait ses « scories », plus tard, il condamnera « l'hétérogénéité de l'âme et du corps », source de perpétuelles difficultés et obstacle particulièrement grave pour un visionnaire qui s'était tellement plu à la lecture des mystiques. Dans *Biographia Literaria,* il montre que le dualisme cartésien est philosophiquement indéfendable :

> « L'âme était une substance *pensante* et le corps une substance *remplissant l'espace* [65] »,

mais la véritable explication est donnée dans une note de *The Friend :*

> « Toute force dans la Nature et dans l'Esprit doit faire naître une force antagoniste, comme l'unique condition et l'unique moyen de sa manifestation; et toute opposition est une tendance à la réunion. C'est là la loi universelle de la Polarité ou Dualisme essentiel, prononcée pour la première fois par Héraclite et reprise deux mille ans plus tard pour être le fondement de la Logique, de la Physique et de la Métaphysique par Giordano Bruno. Ce principe peut s'exprimer ainsi. L'Identité de la Thèse et de l'Antithèse est la substance de tout Etre, leur Opposition la condition de toute Existence... [66]. »

Descartes n'avait pas vu que le corps et l'âme sont non pas des contraires, mais thèse et antithèse appelées à se réunir dans l'être, dans ce que l'auteur appellera l'unité du « *je pensant* » à la suite de Kant [67]. Quant aux post-cartésiens, Berkeley et Spinoza, si séduisante que fût leur doctrine, ils avaient adopté, nous l'avons vu, des prémisses qui étaient fausses; il restait Leibnitz. Dans les lettres qu'il écrit d'Allemagne, Coleridge parle de lui avec sympathie [68]; en février 1801, il se met sans doute à l'étudier et en tout cas le défend contre ceux qui ne voudraient voir en lui qu'un « homme aux visions chimériques [69] »; en juillet de la même année, il tente de se procurer ses œuvres à la bibliothèque de la cathédrale de Durham [70]; puis apparemment se désintéresse de lui. Et *Biographia Literaria* contient un passage sévère où la doctrine de l'harmonie pré-établie est condamnée précisément

remarque, de seconde main. D'ailleurs, pour Kant, l'espace n'est pas une idée, mais une « forme *à priori* de la sensibilité ».

[65] BL, I, 88.

[66] Friend, I, 155-156.

[67] C'est ce que confirme une note manuscrite des *Opera Philosophica* (dans *De Passionibus,* I, art. III) : « This utter disanimation of Body and it's not opposition, but contrariety, *sicuti omnino heterogeneum,* to Soul, as the assumed Basis of Thought and Will... is the *peccatum originale* of the Cartesian system » (Lindsay, *op. cit.,* p. 188).

[68] Cf. CL, I, 472-590.

[69] CL, II, 676-702.

[70] CL, II, 747.

comme étant une de ces visions chimériques qu'il défendait en 1801 :

> « La doctrine de l'harmonie préétablie de Leibniz, qu'il emprunta certainement à Spinoza, qui lui-même en avait trouvé le germe dans les animaux machines de Descartes, était dans son interprétation *commune* trop étrange pour survivre à son inventeur — elle répugnait trop au *sens commun*... Même Wolff, admirateur de la philosophie de Leibniz et son célèbre vulgarisateur, se contente de défendre la possibilité de l'idée, mais ne l'adopte pas comme partie constitutive de l'édifice [71]. »

Il ne restait plus à Coleridge qu'à s'acheminer lentement vers Kant, un Kant auquel il allait apporter son tempérament d'idéaliste et de platonicien et auquel il allait adhérer avec enthousiasme, tout en le comprenant quelque peu à sa manière. Il est possible qu'il ait été encouragé dans cette voie par la lecture de James Hutton, *An Investigation of the Principles of Knowledge*, Edimbourg, 1794, ouvrage en deux volumes dont lui avait fait cadeau Josiah Wade en 1796 et qu'il étudie certainement en 1797, car une note du *Gutch Notebook* en relève un passage [72]. Dans son introduction l'auteur définissait ainsi l'objet de la métaphysique :

> « ... explorer les lois de la nature humaine, ou celles suivant lesquelles la pensée de l'homme doit se développer, et s'assurer des principes sur lesquels notre raisonnement doit être fondé dans chaque science, c'est-à-dire en mathématiques, en physique, en morale et en théologie... [73]. »

La seule note marginale que comporte l'ouvrage, et qui est postérieure à 1808, laisse entendre que les *Principles of Knowledge* auraient joué un assez grand rôle pour conduire Coleridge à Kant :

« Je ne peux pas marcher avec ces souliers parce que je pourrais marcher dedans, disait un joyeux plaisantin d'une paire de souliers trop grands. On pourrait dire quelque chose de ce genre de cet ouvrage. On y trouve déployé un grand talent métaphysique; et l'auteur a fait un pas important pour dépasser Locke, Berkeley et Hartley; il touche nettement aux frontières de la Philosophie critique dont il ne semble pas avoir eu connaissance, pas plus que des précieux Traités de Kant. En résumé, cet ouvrage a de la portée, une grande portée; mais il se perd au sein de l'édifice beaucoup trop vaste qui est le sien... [74]. »

[71] BL, I, 89.

[72] NB, 243 et note; la citation a surtout une signification politique. L'exemplaire est actuellement au British Museum.

[73] Passage cité dans NB, 243 note.

[74] Note manuscrite publiée dans K. Coburn, *Inquiring Spirit*, p. 199. Elle est postérieure à 1808, car elle fait allusion à « poor Sarah Stoddart (afterwards, poor Lass ! Mrs Hazlitt) ... »; or Hazlitt se maria en 1808, pour divorcer en 1822.

2. Dans la trace de Kant.

La rigueur qu'il ne pouvait trouver dans les *Principles of Knowledge* de Hutton, édifice aux dimensions trop vastes pour que l'on ne s'y perdît point, Coleridge allait la rencontrer chez Kant lorsqu'en 1803 la philosophie critique s'empara de lui « d'une main de géant [75] ». Et ici, fort heureusement, nous avons les quatorze pages du *Notebook 16* qui nous donnent, avec leurs citations et paraphrases, leurs observations, leurs remarques diverses, admiratrices ou indignées, un commentaire au jour le jour nous permettant de suivre pas à pas les réactions de Coleridge alors qu'en décembre 1803, solidement installé à Greta Hall, il passait ses journées et ses nuits à lire la *Metaphysik der Sitten* [76].

Kant était le point d'aboutissement normal d'une évolution commencée beaucoup plus tôt au moment où pour la première fois en 1794 ou 1795 Coleridge éprouva le besoin d'affirmer l'indépendance de la volonté morale contre les lois du déterminisme même auquel il prétendait adhérer. Il n'est donc pas surprenant, bien que ce fût peut-être une simple question de hasard, le volume se trouvant à sa disposition, de le voir aborder l'étude sérieuse du kantisme par la lecture des *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*. L'idée générale des difficiles traités qu'il écrira par la suite, *The Friend, A Lay Sermon, Aids to Reflection,* est que le terme de *nature* ou *monde sensible* comprend tous les objets qui nous apparaissent sous la forme de l'espace et du temps et sont soumis à la relation de cause à effet; c'est-à-dire qu'ils relèvent des « formes à priori de la sensibilité » et sont justiciables des « catégories de l'entendement »; au-dessus du monde de la sensibilité et de l'entendement, il doit y avoir un troisième monde, celui de l'âme, qui est à l'origine de ses propres actes, qui comporte en elle-même les motifs de son propre état, qui possède l'autonomie de la faculté supérieure, la « raison ». C'est pour affirmer cette autonomie, dont il éprouve le sentiment intérieur et qu'il juge, comme Kant, indispensable à l'exercice de toute activité morale que Coleridge va faire sienne la trichotomie, entrevue par les platoniciens de Cambridge, c'est-à-dire la division des fonctions de l'esprit selon trois étages, la sensibilité au niveau de la sensation, l'entendement au niveau des concepts selon lesquels

[75] BL, I, 99.

[76] *Notebook 16*, f^os^ 29 à 36; NB, 1704 à 1724. Ces notes sont admirablement éditées par K. Coburn qui utilise des caractères différents pour ce qui est citation, paraphrase, interpolation ou commentaire de Coleridge et qui donne en note tous les éclaircissements nécessaires sur le texte allemand. Les méditations nocturnes portent souvent la marque de l'opium, qui joue tantôt le rôle d'adjuvant intellectuel, car le texte de la *Metaphysik* n'est pas toujours facile, tantôt de prisme déformant.

s'organise le monde extérieur, la raison au niveau des principes ou idées. C'est donc graduellement à ce que Kant appelle dans son langage particulier l'esthétique transcendantale, l'analytique transcendantale et la dialectique transcendantale qu'aboutit Coleridge après deux ou trois ans de recherches entre 1800 et 1803.

Il est bien difficile de savoir, comme nous l'avons vu plus haut, si l'esthétique transcendantale lui servit effectivement à « débrouiller radicalement les notions d'espace et de temps » en février-mars 1801 [77]. Deux interprétations sont possibles, comme le remarque A.O. Lovejoy [78]; Coleridge peut vouloir dire qu'il a réussi à détacher, comme le fait Kant, l'espace et le temps de la réalité objective pour en faire des formes subjectives que prend le monde extérieur lorsqu'il est perçu par l'homme; ou bien il veut parler de la distinction entre l'espace, monde de la quantité et de la mesure, et le temps, monde de la durée intérieure. A.O. Lovejoy penche pour la seconde interprétation, en s'appuyant sur un passage de *Biographia Literaria* où l'auteur distingue le *temps en soi* de notre représentation du temps, qui est toujours liée à l'espace, employé pour le mesurer [79]. Nous pencherions plutôt pour la première hypothèse; outre le fait que la distinction entre temps en soi - temps représenté dans l'espace est dérivée des post-kantiens, notamment Schelling, que Coleridge ne connaissait pas à l'époque, il apparaît suffisamment d'après les lettres de février-mars 1801 que le caractère réel de l'espace et du temps, soit en nous, soit en dehors de nous, était au centre de ses préoccupations et de son étude des rapports entre Locke et Descartes. Toute la philosophie de Locke et tout l'empirisme s'écroulaient s'il était prouvé que l'espace et le temps n'étaient pas en dehors de nous, mais en nous; et du même coup se trouvaient confondues, ce qui était vraiment l'important aux yeux de l'auteur, « toute la métaphysique irreligieuse des Infidèles modernes — spécialement la doctrine de la Nécessité [80] », c'est-à-dire toutes les formes de philosophie supprimant la liberté et l'indépendance de l'âme. D'ailleurs cette victoire sur l'espace et le temps était le fruit de longues recherches, commencées sans doute dès 1798, peut-être déjà avec l'aide de l'esthétique transcendantale [81].

[77] CL, II, 706. Cf. *supra, L'étape de 1801, passim.*

[78] « Coleridge and Kant's Two Worlds », dans *Essays in the History of Ideas*, The Johns Hopkins Press, 1948, p. 258-259. Les « deux mondes » sont évidemment celui de l'entendement et de la raison.

[79] BL, I, 187.

[80] CL, *ibid.* : II, 706.

[81] Cf. NB, 334 (septembre 1798) : « All our notions husked in the phantasms of Place and Time, that still escape the finest sieve & most searching Winnow of our Reason and Abstraction » (AP, 59). Le même accent kantien, sur l'obligation pour l'homme de tout voir sous la forme de l'espace et du temps, se retrouve dans la lettre à J.P. Estlin sur l'idolâtrie anthromorphique de l'homme qui confère « au Dieu éternel et omniprésent les attributs du

L'analytique transcendantale, qui s'occupe des concepts de l'entendement, ne fut pas moins importante; elle devait permettre à Coleridge de découvrir une fois pour toutes que la faculté qui s'occupe d'organiser le monde extérieur est une forme d'intelligence qu'il faut considérer comme inférieure; sa fonction est de mesurer les choses selon les catégories de la qualité, de la quantité et de la causalité; c'est l'intelligence du physicien et du chimiste qui cherchent le *comment* des choses et non le *pourquoi*; elle aboutit à des formules commodes, elle n'explique rien; elle n'est pas la faculté supérieure qui tend à tout unifier en profondeur, c'est-à-dire la raison.

Cette opposition entre deux formes d'intelligence était depuis longtemps chez Coleridge à l'état latent; c'était celle de *Reflections on Having Left a Place of Retirement*, entre le « citoyen de Bristol », riche commerçant affairé, et les habitants du petit cottage de Clevedon, de *Frost at Midnight* entre les allées et venues de la journée et la paix recueillie de la nuit, entre le vent bruyant et le gel silencieux; elle expliquait la différence d'optique entre les « philosophes du Petit-côté-des-choses », Gassendi, Hobbes et Locke, qui prétendent appliquer à la réalité spirituelle les concepts de l'entendement faits pour légiférer dans le monde de la matière, et tous ceux qui ont compris que le monde des idées, le seul réel, était inaccessible aux méthodes employées dans les sciences physiques, les Platon, Plotin, Duns Scot, Berkeley, Boehme. C'est l'opposition entre les empiristes ou utilitaires qui prétendent bâtir la morale sur une arithmétique des plaisirs et ceux qui savent que le souverain bien, but suprême de la vertu, échappe à toute mesure « quantitative » relevant des catégories de l'entendement. La distinction entre *Verstand* et *Vernunft* est donc celle de talent et génie, esprit de géométrie et esprit de finesse, maximes et lois [82]. Coleridge la reconnaît immédiatement quand il la rencontre dans la *Métaphysique des Mœurs*, à vrai dire strictement réservée à la morale et présentée sous une forme beaucoup moins éclectique. Tantôt traduisant le texte littéralement, tantôt le paraphrasant ou le résumant, il note dans son carnet ce qui suit :

> « Il ne suffit pas d'agir conformément à la Loi de la Raison Morale — nous devons agir par amour de cette Loi... [83].

Temps et d'une pensée se déroulant dans la *Succession* » (lettre du 7 déc. 1802; CL, II, 893). Voir aussi NB, 887, 1517, 1771.

[82] Cf. NB, 1722 (même série du *Notebook 16*) : « *Maxim* always implies a voluntary Rule; Laws are not maxims, tho' a good man may by Habit perhaps elevate his Maxim into a Law for himself... »

[83] Ici, l'auteur ajoute un commentaire de son cru : « It must not only be our Guide, but likewise our Impulse — Like a strong current, it must make a visible Road on the Sea & drive us along the Road —. » K. Coburn croit retrouver là les images de *The Ancient Mariner;* mais le rapprochement semble fort contestable.

> « Si le Bonheur était l'objet unique et ultime — la fin dernière — de la structure, spirituelle et physique de l'homme, alors pourquoi la Raison plutôt que l'Instinct... [84]. »

Un peu plus loin, dans la même série de notes du *Notebook 21*, il relève en allemand deux paragraphes entiers de la *Metaphysik* où il est dit que « non seulement tout élément empirique est incapable d'apporter une aide quelconque à un principe moral, mais qu'il se révèle hautement préjudiciable à la pureté de la morale, car ... le principe d'action doit être exempt de toute influence de la part des motifs contingents qui sont les seuls que l'expérience puisse fournir [85] ».

Ceci, encore une fois, correspondait chez Coleridge à une longue évolution. Il avait noté, dès mars-avril 1801, la difficulté que l'esprit éprouve à se faire une représentation claire et distincte de son *moi*, condamné à traiter comme un objet matériel, par les catégories de l'entendement, une réalité qui n'est pas du monde de la matière [86]. En effet, si l'esprit ne peut saisir la réalité intime de la matière [87], si dans la *lumière* il ne peut atteindre que la visibilité, à plus forte raison ne pourra-t-il saisir, tout au moins par les concepts de l'entendement, le *sujet* pensant en tant que tel; il en fera un *objet*, semblable aux objets du monde matériel, un moi *objectif* et non le moi *subjectif* cherché. Ici Coleridge rejoint la critique fondamentale que fait le kantisme du *cogito* de Descartes : le *je* du « je pense », c'est-à-dire l'esprit dans l'exercice de son activité, n'est nullement le même que le *je* du « je suis », qui est un *moi* physique, social, reconstruit après coup par l'entendement. Il avait clairement perçu le mécanisme, et les dangers, de ce que les kantiens appellent « l'autoposition du moi passif », c'est-à-dire cette introspection qui n'en est pas une et au cours de laquelle la représentation que le sujet a de lui-même s'édifie *a posteriori* par des moyens qui en l'occurrence s'avèrent fort peu légitimes. Lisant la *Métaphysique des Mœurs*, il note, entre deux citations :

> « La simplicité ou la multiplicité de l'Etre humain ? En quel sens est-il *un* ? Les sens, les appétits, l'imagination inférieure,

[84] NB, 1705, [a] à [e]. Les notes sont tirées de la *Metaphysik*, Riga, 1797, p. 8.

[85] NB, 1723. Nous donnons ici notre propre traduction; K. Coburn donne en note la traduction de Th. Abbott.

[86] NB, 921. « I think of the Wall — it is before me, a distinct Image — here. I necessarily think of the *Idea* & the *Thinking I* as two distinct & opposite Things. Now let me think of myself — of the thinking Being — the Idea becomes dim whatever it be — so dim that I know not what it is. »

[87] Cf. la citation d'Erigène dans NB, 1369 et celle dans NB, 1382, où il est dit que « nous ne saurions affirmer quoi que ce soit de Dieu, si ce n'est par une pieuse fraude destinée à mettre notre Intellect au service de la Foi, en vertu d'une règle faussement employée... ».

l'imagination créatrice, l'entendement et en dernier lieu la raison et la volonté [88] ? »

Un mois plus tard, écrivant à Richard Sharp, Coleridge souligne bien la différence entre le *moi sujet* et le *moi objet*, se plaignant que les souffrances et la maladie qui viennent de l'éprouver ont fait disparaître le lien entre l'un et l'autre, si bien que son *moi objectif*, qui n'est qu'une « représentation extérieure ou un hiéroglyphe », s'en allait à la dérive et qu'il lui semblait avoir perdu le contact avec ses semblables; il rapproche l'idée de Berkeley, mais sans qu'il s'en doute peut-être, elle était kantienne et venait de lui être inspirée par la lecture de la *Métaphysique des Mœurs* [89]; ce qu'il appelle le « langage sensible » n'est autre chose que l'entendement kantien et ses concepts; et ce qu'il appelle « le lien de la faculté volontaire » entre les deux *moi* est précisément la volonté morale, expression de la raison pratique kantienne, chargée de faire le pont entre le monde subjectif et la réalité extérieure.

Mais nous touchons ici aux facultés supérieures, la volonté et la raison, celles que précisément Coleridge désirait sauver contre les attaques des « infidèles modernes », c'est-à-dire au monde de la dialectique transcendantale kantienne.

Comme le montrent les notes de décembre 1803, l'analyse kantienne du devoir moral fit une impression profonde sur Coleridge lorsqu'il en mesura la portée à la lecture des *Fondements de la Métaphysique des Mœurs;* il y avait là une rigueur dans le raisonnement qu'il admire; et il ne peut rester insensible à la magnifique défense de l'autonomie de la loi morale, indépendante des inclinations, des préférences; il retrouve là les principes de la raison dans leur universalité et leur nécessité face à la contingence présentée par l'expérience; d'une part, se trouvait ainsi réaffirmée la primauté absolue de l'esprit; et d'autre part, la raison étant chez l'homme identique à la raison divine ou sagesse divine, il y avait là, semblait-il, un moyen de retrouver le contact perdu avec le monde des idées, d'effacer la chute, de connaître la contemplation de l'absolu du Beau, du Vrai et du Bien, ce qui ne pouvait

[88] NB, 1712. La citation est intéressante, car elle présente une hiérarchie des facultés; et c'est l'un des premiers exemples où l'on voit figurer *fancy* et *imagination*, que nous traduisons ici, faute de mieux, « imagination inférieure » et « imagination créatrice »; il est significatif de voir *fancy* occuper dans la hiérarchie une place en dessous de *imagination*.

[89] « the exceeding Pain... and the fearful Distresses of my sleep, had taken away from me the connecting link of voluntary power, which continually combines that Part of us, by which we know ourselves to be, with that outward Picture or Hieroglyphic, by which we hold communion with our Like — between the Vital and the Organic — or what Berkley [*sic*] I suppose, would call — Mind and it's sensuous language » (lettre du 15 janvier 1804; CL, II, 1032).

manquer de plaire au platonicien qui sommeillait en lui; par la raison, l'homme réapparaissait vraiment « créé à l'image de Dieu ».

Citant, paraphrasant et commentant tout à la fois le texte de Kant, il écrit :

> « Le respect pour la Loi de la Raison — *or ceci est bien un sentiment* — mais dit Kant c'est un sentiment qui trouve sa propre création en lui-même, ce n'est pas un sentiment reçu et passif — il est la Conscience de la Subordination de la Volonté à une Loi... En tant que Nécessité imposée, c'est de la Crainte, ou quelque chose d'analogue à la Crainte, mais en tant que Nécessité imposée à nous par notre propre Volonté, c'est une sorte d'Inclination — *et dans ce terme, comme dans bien d'autres, la double Nature de l'Homme apparaît, à la fois Homme et Dieu* [90]. »

Malgré l'admiration pour l'analyse kantienne qui anime ces notes, on sent certaines réserves se faire jour. La première est assez superficielle et apparaît plutôt comme un préjugé que comme une constatation de fait. Coleridge reproche à Kant d'être « mauvais psychologue » et de méconnaître ce qui se passe réellement dans la personnalité, au sein du complexe âme et corps. Après avoir relevé que « le respect pour la loi est la conscience de la subordination de la volonté à une loi », il ajoute :

> « Examiner cela; car en matière de Psychologie, l'autorité de Kant est sujette à caution [91]. »

Kant, un peu plus loin, pour distinguer l'homme qui agit *conformément au devoir* de l'homme qui agit *par devoir*, prend l'exemple d'un homme qui vit en faisant honnêtement son métier et celui d'un malheureux qui n'a plus aucune raison de vivre, attend impatiemment la mort et cependant s'abstient de se suicider parce que vivre est un devoir; dans une note marginale du volume, Coleridge remarque :

> « Etrange erreur ! — l'amour de soi n'est pas supposé ici pousser la Volonté à prolonger la Vie en tant que Vie, mais parce qu'elle est la somme ou l'instrument de sentiments agréables; et naturellement peut, sans contradiction aucune, pousser un homme à détruire la Vie en lui, lorsque la Vie est considérée comme la

[90] NB, 1710; nous avons souligné ce qui était commentaire de Coleridge pour faire la distinction avec ce qui est traduction ou paraphrase du texte allemand. L'idée que le « *je pensant* » était à l'image de Dieu dans la mesure où il était vraiment créateur occupait Coleridge depuis 1801. Cf. CL, II, 709 : « If the mind be not passive, if it be, indeed, made in God's Image, & that too in the sublimest sense — the Image of the *Creator*... » Comment supposer, en effet, qu'une « tabula rasa » pût être à l'image de Dieu ? Tous les empiristes, ou les philosophes du « Petit-côté-des-choses » étaient donc bien de « modernes infidèles ».

[91] NB, 1710.

Somme et l'Instrument de la Douleur et du Mal. Mais Kant, et les gens de son Ecole, raisonnent misérablement en Psychologie et dans le détail de la Morale — leurs analyses sont mauvaises sauf en ce qui concerne les Notions générales, elles sont maladroites dans l'illustration et l'application de leurs Principes — au point parfois d'ébranler la foi que j'ai dans l'ensemble de la Doctrine [92]. »

La note montre qu'à ce moment-là Coleridge n'avait pas encore complètement compris le sens de la critique kantienne, alors que dans *The Friend* il l'aura complètement assimilée; il n'avait pas vu que cette critique est avant tout une logique, beaucoup plus qu'une métaphysique et à plus forte raison qu'une psychologie.

La seconde objection soulevée par Coleridge est plus sérieuse : Kant en formulant la règle morale dans toute sa rigueur, au-delà des impulsions de la sensibilité, méconnaît le rôle joué par le sentiment dans la volonté de faire le bien; il veut éliminer l'amour qui, pour Coleridge, n'est pas un élément indigne ou perturbateur, mais un élan intérieur vers le Beau et le Bien, c'est-à-dire la réalité suprême ou Dieu. Plus tard, dans *A Lay Sermon*, dans *Aids to Reflection*, l'auteur adoptera sans réserves la critique kantienne et pensera comme elle qu'il est impossible de fonder un loi morale sur une inclination, un mouvement irrationnel et éphémère de l'affectivité. Mais en 1803, l'antinomie est grande entre la rigueur de l'analyse kantienne et la sensibilité passionnée de Coleridge, entre une critique qui écarte délibérément toute réaction affective et l'idéalisme qu'un poète édifie tant bien que mal pour redonner espoir à une humanité faible et souffrante et reprendre lui-même confiance en un destin où il sent le poids de ses propres péchés. A ce moment-là, nous avons chez lui, comme d'ailleurs chez bon nombre de compatriotes du sage de Königsberg, une fusion entre l'éthique kantienne et la sensibilité moralisante du XVIII[e] siècle.

Les notes prises à la lecture de la *Metaphysik der Sitten* laissent toutes apparaître ce besoin d'un élan du cœur :

« N.B. — Une pure volonté ne va-t-elle pas engendrer un sentiment de Sympathie ? Et le sentiment du Devoir lui-même se

[92] Note marginale dans l'exemplaire de la *Metaphysik der Sitten* utilisé à ce moment-là, pages 54-55; publiée dans NB, 1705 [p], note.

Un peu plus loin, Coleridge remarque dans le même carnet (f° 33 v°) : « Der Wille, says Kant, ist nichts anderes, als practisches Vernunft. This I doubt. My will and I seem perfect Synonimes... Now I do not feel — this perfect synonimousness in Reason & the Wille. I am sure, Kant cannot make it out. Again & again, he is a wretched Psychologist » (NB, 1717). Le passage montre bien qu'il n'a pas compris Kant; ce dernier n'examine pas ce qui se passe chez l'homme de la rue, fût-ce un Coleridge, mais ce qui devrait se passer chez l'homme à la morale idéale, l'homme d'une bonne volonté parfaite; dans ce cas, volonté et raison pratique coïncideraient. Comme pris de remords et continuant à réfléchir, Coleridge ajoute d'ailleurs : « Yet it is, doubtless, a most abstruse subject » (*ibidem*).

satisfait-il de simples Actions, au sens vulgaire du mot ? Ne réclame-t-il pas, et en conséquence ne peut-il pas produire, la Sympathie, qui serait elle-même une Action — Je crois que ce point est très important [93]. »

Apparemment, il ne perçoit pas la contradiction qu'il y a à réintroduire ici le sentiment après avoir interdit aux empiricistes et aux utilitaires de fonder la morale sur le bonheur. En ce mois de décembre 1803, il a non loin de lui à Keswick des êtres et des choses qui lui sont chers [94] et auxquels il faudra bien renoncer, puisqu'il va bientôt partir pour Malte. C'est là l'explication de certaines notes du même carnet, intercalées entre les commentaires sur la *Métaphysique des Mœurs* et apparemment n'ayant rien à voir avec eux : il s'agit des pâturages et de leurs clôtures contemplés, comme dans l'*Elégie* de Th. Gray, à la tombée de la nuit et suscitant sans aucun doute, comme le prouve la référence à un poème de Wordsworth, un sentiment de paix qui élève l'âme [95]; ou il s'agit des pauvres femmes du peuple condamnées à fournir un travail harassant en filant la laine pour un maigre salaire [96]; le sentiment de pitié et de sympathie que l'on éprouve à leur égard n'aurait-il aucune valeur morale ?

Mais la note qui est de beaucoup la plus caractéristique à cet égard est celle où Coleridge s'abandonne totalement et consciemment aux mouvements de sa sensibilité au cours d'une rêverie, abandon et rêverie d'ailleurs favorisés par l'opium; il s'agit de la note du *Notebook 16 :*

« When in a state of pleasurable & balmy Quietness I feel my Cheek and Temple on the nicely made up Pillow in Caelibe Toro meo... [97]. »

[93] NB, 1705 [o] — [p]. Cf. également : « Reverence for the Law of Reason — *now this truly is a Feeling...* » (NB, 1710) et : « *The Good* for all who have reason, & so perhaps the Beautiful... » (NB, 1719).

[94] En janvier 1804, il écrira dans le même carnet : « A dear Room, with such dear Friends & such a dear Fire, that I seemed to love the moving Shadows on the wall, for their own sake — das Schatten wolk — Sara & Mary — all the Time after 9 o'clock of a winter Evening, when I came down from my Study having worked hard and successfully, & surrendered myself up to Love & innocent Sportiveness of wild fancies — » (NB, 1829; cf. *supra*, Introduction, note 66). Que d'éléments « impurs » nous avons là, parfaitement étrangers à la rigueur de la loi morale ! l'amitié, l'amour adultère pour Sara Hutchinson, la satisfaction teintée de vanité égoïste d'avoir bien rempli la journée; tous ces éléments cependant lui semblent avoir une valeur morale positive.

[95] *Notebook 16* (f° 31 v°) : « To analyse the pleasures received from Gates, in corners of Fields, at twilight — Vide Wordsworth — Evening Walk... » (NB, 1707).

[96] *Ibid.*, NB, 1708.

[97] NB, 1718. Nous donnons le texte intégral dans notre Deuxième Partie, chapitre II, note 89.

Elle prend place immédiatement après la note : « Der Wille, says Kant, ist nichts anderes als praktisches Vernunft... [98] ». Entre temps Coleridge a lu un passage entier de la *Metaphysik der Sitten* qu'il s'est donné la peine de relever en allemand un peu plus loin [99]; Kant déclare qu'il ne saurait trop mettre en garde son lecteur contre « l'habitude relâchée et peu digne qui consiste à chercher des principes parmi les lois et les motifs empiriques » car, dit-il, il sait que « la raison humaine par lassitude est heureuse de se reposer sa tête sur cet *oreiller...* [100] », Coleridge s'est soudain arrêté là dans sa transcription du texte allemand, gardant en tête l'image de « *l'oreiller* » sur lequel la raison humaine était trop facilement tentée de se reposer; et le mot va recouvrir pour lui toutes les faiblesses de la sensibilité sur lesquelles il a coutume de s'appuyer et auxquelles il ne veut pas renoncer, car elles lui semblent faire partie intégrante de sa personnalité morale; il ne s'agit plus ici de l'amour platonicien du Beau et du Bien, mais de choses très humbles qui, pour lui, sont vaguement rattachées à l'amour platonicien du Beau et du Bien : le calme de la soirée et le bien-être physique qu'il procure, le contact de sa tempe avec l'oreiller, son lit de célibataire, le feu dans l'âtre, ses chers livres, la pièce toute entière où il a vécu des heures studieuses, le paysage des montagnes familières entrevu par la fenêtre — et enfin et surtout les rêves de l'imagination lorsque, étendu sur son lit, il se voit voguer sur l'infini de l'océan. Ce sont là des trésors moraux auxquels il ne veut pas renoncer; mais il a constamment à l'esprit, parce qu'il l'a vécue intellectuellement, l'opposition kantienne entre l'absolu de la raison et la contingence de la sensibilité; c'est la signification véritable de la parenthèse qu'il ajoute, au sein de la vision de l'océan et de ses aventures maritimes, lorsqu'il dit :

« et cependant ma Raison est à la barre [101]. »

Enfin, il est un troisième point sur lequel Coleridge se sépare de Kant. La critique kantienne s'était rigoureusement limitée à l'étude des facultés de l'esprit et de leur fonctionnement; elle s'était interdit d'explorer le monde inaccessible de la chose en soi; et le pont avec une réalité objective, complètement supprimé dans la *Critique de la Raison Pure*, avait été difficilement rétabli dans la *Critique de la Raison Pratique*. C'est une limitation que Coleridge n'accepte pas; comme les platoniciens, et les néo-platoniciens plus encore, il croit à la réalité des idées; il veut connaître à tout prix

[98] NB, 1717; cf. *supra*, note 92.

[99] Il s'agit des deux pages qu'il admirait tant (*op. cit.*, p. 60 et 61); texte allemand relevé dans NB, 1723; traduction en anglais dans NB, 1723, note.

[100] « ... indem die menschliche Vernunft in ihrer Ermüdung gern auf diesem *Polster* ausruht. »

[101] « And yet my Reason at the Rudder » (*ibid.*, NB, 1718).

ce monde que Kant juge illégitime d'explorer; la raison, non seulement la raison « pratique », mais aussi la raison « pure », va lui apparaître douée d'un pouvoir cognitif véritable que l'entendement ne possède pas; c'est-à-dire qu'il va faire de la raison — profonde hérésie pour les kantiens — une faculté intuitive dont le domaine est celui de la vie intérieure; il va rétablir, au moins à cette époque-là, une intuition intellectuelle. La raison kantienne, à laquelle s'ajoutera l'amour du Beau et du Bien, devient dans son esprit la faculté divinatrice par excellence que possèdent les hommes de *génie* et que ne connaissent pas ceux qui se meuvent sur le plan de l'entendement : les physiciens, les chimistes et ceux qui ne sont que des hommes de *talent*. C'est en ce sens que l'on peut dire que la philosophie de Coleridge fut en fin de compte un kantisme corrigé par le platonisme.

Dans cette voie, il est encouragé dès 1803, et sans doute même dès 1797-1798 en ce qui concerne Schiller [102], par certains contemporains de Kant qui eux aussi croient en la possibilité d'une intuition intellectuelle et s'efforcent de rétablir dans la vie morale la spontanéité du sentiment. Mais ici il s'agit davantage de création artistique que de logique ou de métaphysique; l'entendement se trouve identifié avec *fancy* et la faculté divinatrice avec *imagination;* l'expérience philosophique rejoint une autre expérience, non moins riche et non moins révélatrice pour être moins technique, l'expérience poétique.

[102] K. Coburn remarque que l'insistance avec laquelle Coleridge, dans ses notes sur la *Métaphysique des Mœurs*, défend la spontanéité du sentiment indique l'influence de Schiller, en particulier de l'essai *Uber Anmut und Würde*, 1793 (NB, 1705, note, et 1717, note).

QUATRIÈME PARTIE

L'EXPÉRIENCE POÉTIQUE

« Believe me, you must master the essence, the *natura naturans,* which presupposes a bond between nature in the higher sense and the soul of man. »

(BL, II, 257.)

CHAPITRE PREMIER

LES DEUX SOURCES DE L'INSPIRATION

1. — Le dualisme de la méditation quotidienne.

C'est au sein de l'expérience poétique, conçue comme la somme de toutes les expériences humaines, comme « la fleur et la quintessence de toutes les connaissances de l'homme, de toutes ses pensées, de toutes ses passions, de toutes ses émotions, de tout son langage [1] » que se place pour Coleridge, tout au moins dans la période qui nous concerne, l'essentiel de la révélation que l'homme peut avoir de l'intime vérité des choses. A ses yeux sont exclues à la fois une contemplation du beau qui ne susciterait qu'un plaisir esthétique et une recherche philosophique abstraite qui serait sans contacts avec la beauté du monde, le donné de l'expérience concrète, les réactions de l'ensemble de la personne face à ce donné.

Il s'agit là de tout autre chose qu'une identification platonicienne du beau et du vrai, du plaisir procuré par l'un et de l'illumination apportée par la connaissance de l'autre; il est possible que l'identification théorique entre le beau et le vrai ait pu confirmer le poète dans son interprétation, mais il s'agit avant tout d'une expérience concrète, vécue quotidiennement, du moins lorsque la joie, corollaire nécessaire de l'inspiration, ne lui faisait pas défaut, lorsque était présent en lui, comme c'était le cas normalement avant 1802, « le pouvoir créateur de l'imagination [2] ». Il s'agit d'une révélation au contact du réel; le poète, à la différence du philosophe livré dans sa tour d'ivoire à ses spéculations solitaires, s'inscrit dans l'être, prend place, comme l'homme d'action, mais par d'autres moyens, au sein d'une réalité tangible; la poésie a donc valeur cognitive, elle est source à la fois d'émotions purement esthétiques et de découvertes d'ordre méta-

[1] C'est ainsi que l'auteur définit la poésie au chapitre XV de *Biographia Literaria*, où il s'efforce de déterminer les caractères fondamentaux du génie poétique (BL, II, 19).

[2] « My shaping spirit of Imagination », *Dejection an Ode*, vers 86; PW, I, 366.

physique. De même qu'en psychologie, on voit apparaître un moyen terme ou « *tertium aliquid* » entre le monde subjectif du *cogito* et la sensation née des contacts avec le monde sensible, de même la révélation poétique, pour Coleridge, comme pour William et Dorothy Wordsworth, se place au point de rencontre entre le cheminement de la pensée individuelle, et la réponse fournie par le réel. Telles sont les deux sources de la méditation quotidienne, qui est normalement une méditation poétique, si menus que soient les événements, si diverses que soient les activités ou multiples tâches de la journée.

Le poète n'est ni un penseur pur, ni un simple admirateur de la beauté du monde; il est l'un et l'autre à la fois; et la poésie apparaît lorsque, fort de cette double préparation, il peut aller au-delà des apparences et percevoir le sens caché des choses; la joie profonde qu'il éprouve, au sein de l'harmonie qui le lie à l'univers, lui révèle une « terre nouvelle » et des « cieux nouveaux [3] ».

Ceux qui ne possèdent pas le don de la vision poétique, parce qu'ils sont mal préparés intellectuellement ou moralement, ne connaissent

> « *Que le monde froid et sans âme accordé*
> *A la pauvre foule sans amour, perpétuellement inquiète* [4]. »

Mais pour le poète, les objets les plus humbles, le lit desséché du torrent ou le frêne qui forme une arche au-dessus de lui, le feu dans l'âtre, l'oreiller sur la couche ont tous « leur moment d'intime révélation »; tous sont « vivants », parce que tous appartiennent à l'univers créé, et le poète peut percevoir ce qui fait leur vie réelle et profonde, parce qu'il sait « écarter les forces perturbatrices de la contingence [5] ».

Sans doute la métaphysique a-t-elle sa part dans cette vision coleridgienne où l'on peut retrouver la trace d'innombrables influences ou affinités. Platon affirmait que chaque élément appar-

[3] « *Joy, Lady, is the spirit and the power,*
Which wedding Nature to us gives in dower
A new Earth and a new Heaven... »
(*Dejection, an Ode*, vers 67-69; PW, I, 366; cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre II, notes 78 et 79).

Le sens est si évident que l'on se demande pourquoi certains commentateurs se perdent en hypothèses sur la construction grammaticale de ces trois vers et se demandent si « *Joy* » est sujet de *wedding* ou complément de *gives in dower* (cf. Marshall Suther, *The Dark Night of Samuel Taylor Coleridge*, Columbia University Press, 1960, p. 137-140).

[4] « ... *that inanimate cold world allowed*
To the poor loveless ever-anxious crowd »
(*Dejection, an Ode*, vers 31-32; PW, I, 365).

[5] BL, II, 259; cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre III, notes 106 et 107.

tenant au monde des phénomènes était l'ombre, et donc éventuellement le symbole, de quelque réalité correspondante dans le monde des idées; les néo-platoniciens, et plus encore les mystiques, voyaient dans la multiplicité et la diversité les manifestations innombrables de l'Un; Kant lui-même, interprété comme certains de ses successeurs allaient le faire [6], offrait d'amples ressources que Coleridge très tôt ne manqua pas d'utiliser; il enseignait d'une part — quel intérêt pour un poète ! — que l'âme dans l'accomplissement de ses facultés intellectuelles est toujours liée à la matière, et d'autre part qu'une faculté supérieure, raison pure ou raison pratique, donnait seule la clef d'un monde qui apparaissait déformé dans les constructions fondées sur l'espace et le temps.

Mais toutes ces influences nous semblent être surtout des justifications *a posteriori* de ce que Coleridge avait éprouvé dès ses toutes premières expériences poétiques : un émerveillement né de la confrontation entre les données du monde sensible et la trame de sa réflexion intérieure, c'est-à-dire entre les deux sources de la méditation quotidienne [7]. Il y a bien alors un double mouvement : d'une part, à partir d'une observation menue, d'un humble détail de la vie courante, l'élargissement jusqu'à une signification universelle; et d'autre part, inversement l'application d'une multitude de lectures et de réflexions philosophiques à un incident sans importance de la vie quotidienne.

Un exemple caractéristique entre tous est celui de la source et de son petit cône de sable :

> « La source avec le minuscule petit cône de sable mobile qui s'élève et redescend sans cesse au fond — mais la surface n'a pas une ride. — W.W.M.H.D.W.S.H. [8]. »

Il aurait pu y avoir soit observation pure et simple du phénomène et de ses causes physiques, soit méditation morale sur ce qui se passait dans le cercle des Wordsworth, l'affection de la sœur pour le frère, l'angoisse éprouvée à le voir s'intéresser à une autre femme, l'obligation de faire taire dans la mesure du possible ces remous de la sensibilité et de présenter une image impassible aux yeux des étrangers; dans ce cas il n'y aurait pas eu véritablement poésie. La poésie jaillit du rapprochement, un rapprochement où les diverses facultés ont chacune leur rôle à jouer,

[6] Notamment Schelling, que Coleridge devait connaître entre 1804 et 1810.

[7] Sur un plan plus général, parlant de l'ensemble du mouvement romantique anglais, A. Gérard va jusqu'à déclarer : « L'effort philosophique des romantiques est consacré à justifier des convictions préalables à toute démarche rationnelle... Ils sont unanimes à penser, avec Coleridge, qu'il y a quelque chose de mort dans la raison discursive; que les notions abstraites ne sont pas les choses elles-mêmes, mais l'ombre seulement de la réalité vivante... » (*L'Idée romantique de la Poésie en Angleterre*, Paris, 1955, p. 147).

[8] NB, 980; cf. *supra*, Première Partie, chapitre II, notes 42 et 256.

l'intelligence qui perçoit l'analogie, la sensibilité qui s'intéresse passionnément à la vie de la source et au bonheur des amis, l'imagination qui à partir de ces matériaux édifie l'ensemble du symbole et de sa signification. Ainsi la source, comme chaque objet du monde, a eu son « moment d'intime révélation » ou « d'épiphanie [9] »; le poète a pu saisir ce qui en elle était « l'essence, la *natura naturans* », ce qui suppose, comme il le dit dans *Biographia Literaria*, « un lien entre la nature, dans sa signification la plus haute, et l'âme de l'homme [10] ».

Il y a, à la fois dans la source et à l'intérieur du cercle des Wordsworth, un contraste entre le mouvement et l'immobilité, entre l'agitation et le repos, qui est le sens profond de la vie même, qui est à la fois changement et permanence, diversité et continuité, multiplicité et unité. Nous avons pleine confirmation de cette interprétation poétique dans le fragment intitulé : *Inscription for a Fountain on a Heath* où la source réapparaît avec son cône de sable:

> *« Puisse longtemps encore le Printemps,*
> *Sur un rythme paisible comme la respiration d'un enfant endormi,*
> *Ainsi faire sourdre de l'onde fraîche pour le voyageur,*
> *En de douces et régulières pulsations...* [11]. »

Le poème se termine par une comparaison entre la vie de l'homme et le voyage du Pèlerin, et souligne bien la façon dont tout dans la nature semble mystérieusement correspondre aux besoins réels de l'âme et du corps chez l'être humain.

On pourrait citer, dans le même ordre d'idées, la magnifique note du *Notebook 16* où l'on voit une mendiante assise avec ses enfants sur les pierres du torrent à sec, juste au-dessous de la cascade qui ne fait plus entendre qu'un faible murmure [12]; là encore que de lectures, que de réflexions morales et philosophiques venaient rejoindre la simple observation du tableau et lui conférer une valeur poétique : la confiance des âmes simples dans le Créateur qui sait pourvoir à leurs besoins, l'absence d'inquiétude chez

[9] Cf. *supra*, note 5, et J.-J. Mayoux, *op. cit.*, p. 18.

[10] BL, II, 257. Cette idée, sur un plan philosophique, se rattache bien entendu à toutes les doctrines idéalistes de Platon à Berkeley et Spinoza; mais c'est l'expérience poétique concrète de l'identité entre la nature et l'âme de l'homme que l'auteur a en vue lorsqu'il s'écrie dans *Dejection, an Oode* :

> *« O Lady ! we receive but what we give,*
> *And in our life alone does Nature live »*

(vers 47-48; PW, I, 365; cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre II, note 78).

[11] *« Long may the Spring,*
Quietly as a sleeping infant's breath,
Send up cold waters to the traveller
With soft and even pulse ! »

(vers 5-8; PW, I, 382).

[12] NB, 1691; cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre I, note 116.

ceux qui vivent sans ambition, dans l'harmonie générale de l'univers et conformément à ses lois, la façon dont les éléments qui parfois menacent dangereusement la vie de l'homme savent s'apaiser, se faire doux et accueillants pour lui tenir compagnie.

Les carnets fourmillent de notes où l'entourage immédiat du poète vient apporter des matériaux qui au contact de la méditation en cours prennent ainsi pleine signification et valeur poétique. C'est le cas, en particulier, de ce célèbre passage du *Gutch* où après avoir relevé des remarques sur la vie des alligators chez William Bartram, et notamment la façon dont les femelles enterrent les œufs, puis après l'éclosion emmènent leurs petits sur les rives des fleuves « comme une poule ses poussins », Coleridge note soudain que son fils Hartley s'est fait mal en tombant, qu'il l'a emporté dans ses bras au jardin et lui a montré la lune, dont le spectacle a eu pour effet de faire taire ses pleurs immédiatement [13]. Lowes s'étonne de voir ainsi « le pauvre petit Hartley pris en sandwich entre les œufs des alligators et leurs rugissements qui grondent comme le tonnerre [14] ». Or, ici encore, l'incident vient parfaitement s'intégrer dans la trame de la méditation où il prend une signification poétique. Les alligators, animaux redoutables, ont comme les serpents d'eau de *The Ancient Mariner*, leur place dans la création; l'instinct maternel qui apparaît chez eux montre qu'eux aussi connaissent la loi d'amour qui est la loi de l'univers; c'est le même amour que le poète porte à son fils Hartley; en lui montrant le clair de lune, il lui fait saisir la beauté et l'harmonie du monde; et ici, comme pour la source au cône de sable, un fragment poétique vient confirmer l'intégration de l'incident dans la méditation; c'est le passage de *The Nightingale* où est racontée l'anecdote et où, parlant de son fils, le poète déclare :

> « *Je juge sage de faire de lui*
> *Le compagnon de jeu de la nature. Il connaît bien*
> *L'astre du soir...* [15]. »

Or l'ensemble du poème est précisément destiné à souligner que le rossignol, contrairement à la légende, n'est pas un oiseau au chant triste car :

> « Dans la Nature il n'est rien de mélancolique [16]. »

[13] NB, 218-219; cf. *supra*, Première Partie, chapitre II, note 46.

[14] Lowes, p. 9.

[15] Vers 96-98; PW, I, 267. Cf. également *Christabel*, conclusion de la première partie :

> « *And oft the while she seems to smile*
> *As infants at a sudden light* »

(vers 317-318; PW, I, 226).

[16] *The Nightingale*, vers 15. Il serait possible de pousser le parallèle plus loin, comme le font J. P. Warren et J. Beer (*op. cit. passim*); et de remarquer

J. Lowes a un chapitre intitulé « le cher ruisseau de Stowey » dans lequel il fait un rapprochement intéressant — bien qu'il s'en tienne à son habitude au niveau des mots et des images — entre les poèmes écrits en 1797-1798 et divers éléments empruntés au décor de Nether Stowey [17]. Dans le même ordre d'idées, la ferme où fut écrit *Kubla Khan*, cette « ferme solitaire entre Porlock et Linton, aux confins de l'Exmoor entre le Somerset et le Devonshire [18] » vient d'être, semble-t-il, définitivement identifiée, quelque part entre Porlock et Broomstreet, dans une région où abondent « profonds ravins romantiques » et falaises « coupées obliquement » à la lisière des bois de pins [19].

Mais il s'agit de bien autre chose que du simple décor; il s'agit d'une transmutation de tout le contexte dans lequel vient s'inscrire l'existence du poète, décor naturel, présence des êtres chers, parents ou amis, présence également des objets familiers de l'entourage immédiat. Chaque élément de ce contexte comporte son moment « d'intime révélation [20] ». Non seulement, bien entendu, toute différence s'efface dans l'expression entre prose et poésie [21], mais la vie tout entière devient elle-même poésie. Le

que la lune, contrairement au soleil, semble répandre une lumière bénéfique: c'est au clair de lune que le Vieux Marin admire les serpents d'eau et, par cet acte d'amour, se rachète.

[17] « The dear Gutter of Stowey », Lowes, p. 194-220. L'expression est empruntée à une lettre écrite par Coleridge à Poole, le 29 mai 1796, après une de ses premières visites au village : « Dear Gutter of Stowy [sic] ! were I transported to Italian Plains and lay by the side of a streamlet that murmured thro' an Orange-grove, I would think of thee, dear Gutter of Stowy ! and wish that I were poring on thee ! » (CL, I, 217). Cf. également la note écrite en 1828 en manière de préface pour *The Wanderings of Cain* : « ... Nether Stowey in Somersetshire, at which place (*sanctum et amabile nomen !* rich by so many associations and recollections)... » (PW, I, 285).

[18] Préface de *Kubla Khan*, PW, I, 296.

[19] Article de Morchard Bishop, « The Farmhouse of Kubla Khan », TLS, 10 mai 1957. E. Schneider s'était attaquée sans résultat au problème (Schneider, 174-175; 180-190).

[20] Nous avons déjà cité le feu dans l'âtre, avec éventuellement le filet de fumée qui s'élève au-dessus des braises (*Frost at Midnight;* vers 13-23; PW, I, 240), l'oreiller où le poète aime reposer sa tempe comme il aime s'appuyer, à la différence de Kant, sur tout ce qui relève de la sensibilité dans l'accomplissement du devoir moral (NB, 1718); on pourrait citer aussi les chandelles utilisées pour ses travaux nocturnes, le crayon avec lequel il note ses réflexions : « Beautiful luminous Shadow of my pencil point following it from the Candle — rather going before it & illuminating the word I am writing ... » (NB, 1770); et ici le crayon révèle son essence profonde : son ombre, qui devance le mot, semble formuler la pensée avant que celle-ci ne soit exprimée dans l'écriture.

[21] Cf. BL, II, 11 : « The writings of Plato, and Bishop Taylor and the « Theoria Sacra » of Burnet furnish undeniable proofs that poetry of the highest kind may exist without metre and even without the contra-distinguishing objects of a poem. The first chapter of Isaiah (indeed a very large portion of the whole book) is poetry in the most emphatic sense... »

poète n'a qu'à puiser, comme il le fait dans ce qu'il appelle « *Conversation Poems* », parmi les mille émerveillements quotidiens.

Assis auprès de Sarah Fricker, sa fiancée, devant la maisonnette qu'ils vont habiter à Clevedon, le poète se lance dans une méditation où il voit la vie pure et droite qu'ils vont mener, en paix avec eux-mêmes et avec l'univers [22]; dans cette méditation tous les éléments perçus dans l'espace et le temps viennent s'intégrer et prendre leur signification véritable : les fleurs du jardin, « dignes emblèmes de l'Innocence et de l'Amour »; l'étoile du soir qui brille d'un éclat serein, comme « doit le faire la Sagesse »; le lointain murmure de la mer qui invite au silence et au recueillement; la joue de Sarah pensivement appuyée sur le bras de son compagnon, signe de confiance dans la force et l'intelligence de l'homme qui lui a promis fidélité; le regard de reproche que la jeune fille lui adresse lorsqu'elle le sent plongé dans sa rêverie et qu'il interprète comme un rappel à la simplicité et à l'humilité, tandis que le vent, qui anime la harpe éolienne posée sur la fenêtre, fait entendre une musique qui semble être la voix même de la Nature.

Dans *This Lime-Tree Bower my Prison,* l'immobilité forcée à laquelle se trouve condamné le poète, atteint de graves brûlures au pied, devient le thème central d'une méditation où est exalté l'esprit de sacrifice :

> « *... Et parfois d'ailleurs*
> *Il est bon d'être privé d'un bien promis*
> *Pour pouvoir élever notre âme et contempler*
> *Avec la joie même de la vie les joies que nous ne pouvons*
> *[partager* [23]. »

La charmille de tilleuls se révèle comme le sanctuaire offert par la Nature au poète pour lui faire comprendre qu'elle « n'abandonne jamais ceux qui ont le cœur sage et pur [24] » et dans ce sanctuaire chaque objet révèle son essence intime : le « feuillage transparent », « une large feuille ensoleillée », et jouant sur elle « l'ombre d'une autre feuille et de sa tige, placées au-dessus de la première », et même un peu plus loin, le « bourdon solitaire qui chante dans les fèves en fleur [25] ». Aussi la conclusion du poème, adressée à Charles Lamb :

> « *Pour toi, mon doux Charles, pour qui*
> *Aucun son n'est discordant s'il annonce la Vie* [26] »,

[22] *The Eolian Harp;* PW, I, 100.
[23] *This Lime-Tree Bower my Prison,* vers 64-67; PW, I, 181.
[24] *Ibid.,* vers 60; pour l'interprétation platonicienne du passage, cf. *supra,* Troisième Partie, chapitre II, note 61.
[25] *Ibid.,* vers 47-58.
[26] *Ibid.,* vers 75-76.

résume-t-elle fort bien la propre expérience de Coleridge. Par « son », il faut entendre toute manifestation dans un objet ou un événement quelconque de ce qui est la Vie de l'univers, identifiée par le poète à « l'Amour » ou à la « Joie », cette manifestation ou cette révélation se faisant par la « poésie » latente dans cet objet ou cet événement.

The Nightingale, qui porte le sous-titre spécifique de « Poème sur le mode de la conversation, avril 1798 », est le fragment qui illustre le mieux l'atmosphère poétique dans laquelle vécut Coleridge au cours de l'« *annus mirabilis* » et dont *The Alfoxden Journal* de Dorothy Wordsworth nous donne le menu détail en prose; le « petit bois sauvage aux broussailles enchevêtrées », où « l'herbe maigre et les boutons d'or poussent au milieu des sentiers [27] », devient un sorte de temple de la Nature, où chantent les rossignols, interprètes de cette divine harmonie que tout poète se doit d'écouter, abandonnant « son âme entière à l'invasion des formes, des sons, des éléments changeants de l'univers [28] ».

Ainsi, la plupart des poèmes s'édifient à partir d'un incident emprunté à l'entourage immédiat et à la vie quotidienne; c'est le cas de l'admirable Ode *Dejection* qui est à la fois un chant d'amour et une pathétique analyse de la création poétique. Le trait initial est ici puisé dans les conditions atmosphériques; c'est le vent annonciateur du mauvais temps qui fait entendre ses hurlements et ses gémissements dans la harpe éolienne; comme dans la vieille ballade de Sir Patrick Spence, dont une strophe figure en épigraphe, il laisse présager la tempête au changement de lune. C'est le grand vent de Keswick que le poète connaît bien et dont il parle souvent dans ses lettres [29]; mais, en cette nuit mémorable du 4 avril 1802, où il écrivit *Dejection, an Ode* avant de l'envoyer à Sara Hutchinson, le vent, qui se trouve symboliquement lié à ses états d'âme successifs, lui livre le secret de sa double essence en une double révélation; il est, comme dans la ballade de jadis, la menace d'un destin tragique toujours prêt, semble-t-il, à écraser l'homme sous le poids de la crainte et du découragement [30]; mais, comme le découvre l'auteur à la fin du poème, lorsque se dissipent les nuages dans le ciel — et la découverte lui apporte l'apaisement, lui fait retrouver confiance et espoir — il est également un

[27] Vers 49-54; PW, I, 265.

[28] Vers 27-29; PW, I, 265.

[29] Notamment dans la lettre du 1er février 1801 à Poole : « O my dear dear Friend ! that you were with me by the fireside of my Study here, that I might talk it over with you to the Tune of this Night Wind that pipes it's thin doleful climbing sinking Notes like a child that has lost it's way and is crying aloud, half in grief and half in the hope to be heard by it's Mother... » (CL, II, 669). L'image sera reprise dans *Dejection*, vers 121-125, PW, I, 368; CL, II, 795.

[30] Vers 1-8; PW, I, 363.

« harpiste fou », un « acteur sachant reproduire à la perfection toutes les voix tragiques [31] » ; et cette double révélation vient s'inscrire, une fois de plus, au point de rencontre entre l'observation des choses et le cours de la méditation intérieure.

Ce dualisme fondamental, si caractéristique de la pensée de Coleridge — le monde de la matière étant un monde de symboles — comme de sa facture poétique, est clairement, consciemment formulé dans la division du travail prévue au moment de la composition des *Lyrical Ballads* entre Wordsworth et lui-même. Il fut entendu que Coleridge

> « ferait porter ses efforts sur la peinture de personnages et caractères surnaturels ou au moins romantiques, en prenant soin de leur conférer, toutefois, un intérêt humain et l'apparence de la vérité »,

tandis que Wordsworth se proposerait pour objet

> « d'apporter le charme de la nouveauté aux choses de tous les jours et de susciter un sentiment analogue à celui du surnaturel en arrachant l'esprit à la léthargie de la coutume et en l'éveillant au spectacle de la beauté et des merveilles du monde que nous avons sous les yeux et qui constitue un trésor inépuisable pour lequel, en raison du voile que tissent nos préoccupations égoïstes et notre trop grande familiarité avec les choses, nous n'avons que des yeux qui ne voient point, des oreilles qui n'entendent point et un cœur qui ne sent ni ne comprend [32]. »

Les longues randonnées à pied que le poète entreprenait soit seul soit avec des amis étaient l'occasion d'une perpétuelle confrontation entre les « merveilles » de la nature et le déroulement d'une méditation intérieure souvent partagée avec ceux qui étaient présents. Nous avons le témoignage de Wordsworth lui-même sur la façon dont fut ainsi composé *The Ancient Mariner*, en novembre 1797, au cours d'une promenade dans les *Quantocks* et pour trouver les fonds nécessaires à une randonnée qui devait conduire

[31] Vers 104 et vers 108-109; PW, I, 367. Cf. *supra*, Première Partie, chapitre II, notes 313-316.

[32] Telle est, du moins, l'explication que donne Coleridge au chapitre XIV de *Biographia Literaria* (BL, II, 6). Wordsworth ne mentionne rien de semblable dans la *Préface* des *Lyrical Ballads* (1800 et 1802) ; dans les notes dictées à Isabella Fenwick en 1843, il déclare simplement que les deux poètes avaient commencé ensemble ce qui devait être *The Ancient Mariner*, mais que l'ouvrage prit de telles dimensions qu'ils abandonnèrent leur projet primitif et décidèrent de publier un recueil de poèmes « portant principalement, comme M. Coleridge en a informé le public, sur des sujets naturels empruntés à la vie de tous les jours, mais considérés autant que puisse se faire sous l'angle de l'imagination » (Note pour le poème *We are seven*, écrit par Wordsworth et inclus dans les *Lyrical Ballads* (pages 110-115 de l'édition originale de 1798) ; cette note est reproduite dans WPW, I, 361.

les trois amis jusqu'à Linton [33]. Les notes prises dans les carnets — en particulier pendant les deux célèbres « tours » au Pays des Lacs, l'un à l'automne de 1799 [34], l'autre pendant l'été de 1802 [35], montrent bien la méthode suivie; il y a observation du phénomène, rapprochement avec une réflexion ou une remarque puisée dans une lecture et enrichissement mutuel des deux termes l'un par l'autre. L'auteur a lui-même décrit cette méthode dans un passage de *Biographia Literaria* où il parle de ses longues promenades dans les Quantocks :

> « Mon crayon et mon carnet de notes à la main, je *faisais des études,* comme disent les artistes, et souvent coulais mes pensées dans le moule des vers, avec les objets et l'ensemble des images directement devant mes sens [36]. »

Parfois la pensée et l'image observée étaient simplement juxtaposées, le lien entre l'une et l'autre demeurant à l'état virtuel, pour une utilisation ultérieure. C'est le cas, par exemple, des deux notes suivantes qui se succèdent immédiatement, et apparemment sans qu'il y ait entre elles rien de commun, dans le *Notebook 21 :*

> « Les minces nuages de pluie épars galopaient à travers le ciel; au-dessus d'eux, laissant un intervalle visible, se trouvait le croissant de lune, ne participant pas à leur mouvement; sa lumière voilée emplissait le vide entre les deux plans, comme s'il était peint et si les couleurs étaient emportées devant lui. — 19 déc. 1800. »

> « Celui pour qui toutes les choses ne font qu'un, qui ramène toutes choses à l'un et voit toutes choses en l'un, pourra connaître la vraie paix et le vrai repos de l'esprit. — Via Pacis de Jerome Taylor [37]. »

Coleridge lisait, ou venait de lire *Via Pacis, A Short Method of Peace and Holiness, with a manual of prayers fitted to the days of the week;* dans les deux notes, l'idée fondamentale est celle de l'opposition entre les deux pôles du mouvement et de l'immobilité,

[33] Notes à Miss Fenwick; WPW, I, 360; voir aussi lettre de Dorothy de novembre 1797 dans WL, I, 174.

[34] Du 27 octobre au 18 novembre; la plupart des notes sont prises dans le *Notebook* 5 que Coleridge appelait le « *Black Pocket Book* » (NB, 490-558). Observant par exemple les brumes souvent irisées de soleil, l'auteur note : « The sunny mist, the luminous gloom of Plato » (NB, 528-529).

[35] Du 1er au 9 août 1802; notes dans le *Notebook* 2 (NB, 1207-1229).

[36] BL, I, 129. C'est l'auteur qui souligne : « *je faisais des études* ».

[37] *Notebook 21,* f° 20 v.; NB, 875, 876; AP, 12. K. Coburn donne la référence dans Jeremy Taylor, *The Whole Works,* éd. Heber, Londres, 1883, VII, 619. Ce serait éventuellement une note à rapprocher de l'interprétation de R. P. Warren selon laquelle la lune est liée à l'idée d'une influence morale bénéfique.

du changement et de la permanence, de la multiplicité des choses et de leur unité; et bien qu'il ne soit pas indiqué, le rapprochement s'effectua sans aucun doute dans l'esprit du poète entre la contingence des choses qui passent comme les nuages et la sérénité de l'âme qui, comme la lune, demeure dans sa lumière intérieure indifférente à la contingence et attachée à « l'un », c'est-à-dire au divin qui reste immuable dans son éternité.

Ici se vérifie en partie la distinction que Coleridge faisait entre allégorie et symbole; dans l'allégorie, il n'y a qu'une source, qui est l'intelligence de l'homme; dans le symbole, il y en a deux; il y a d'une part la méditation intellectuelle, mais il y a aussi le donné de l'expérience concrète. Les comparaisons puisées dans cette expérience cessent d'être de simples images destinées à illustrer la pensée abstraite; elles deviennent des symboles qui enrichissent la pensée en retour, lui apportant un élément positif, parce que le symbole participe toujours de la réalité qu'il représente [38]. Sans doute, tout n'est-il pas symbole dans les carnets; il y a nombre de descriptions du paysage qui ne présentent que des images; mais ces images sont des symboles en puissance, pour peu que la pensée du poète s'arrête à elles, découvre ce qui est « leur moment d'épiphanie » et les rattache à l'un ou l'autre des divers aspects du mystère de l'univers. Le paysage décrit pendant les randonnées n'est pas, malgré ses indications souvent fort précises, celui d'un Baedeker et le poète n'est pas un vulgaire touriste; il a parfaitement conscience de la richesse qu'il porte en lui et qui est le fruit de sa culture, de ses lectures, de ses méditations philosophiques. Lui sait réfléchir et il sait voir [39].

Ainsi les deux sources de la méditation doivent-elles nécessairement coexister. Le poète devra rester sans cesse au contact des choses, prêt à accueillir leur intime révélation, ce qui implique des relations particulières, individuelles avec les choses; et Coleridge déclare tout ingénument, comme s'il s'agissait d'une constatation de fait, en 1795-1796 :

> « La poésie sans égotisme relativement inintéressante. Mem. Ecrire une Ode sur le *Manger* et le *Boire* [40]. »

ce qui condamne toutes les tentatives littéraires prétendant s'intéresser à l'impersonnel et à l'universel. Le symbole en effet implique le contact réel avec quelque chose qui n'est pas le sujet, il est une expérience vécue et non pas une spéculation abstraite.

[38] *The Statesman's Manual*, 1816, p. 37; *Stateman's*, p. 25. Cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre II, note 65.

[39] Cf. la note sarcastique de juin 1800 : « Ladies reading Gilpin's etc. while passing by the very places instead of looking at the places » (NB, 760). Il s'agit du guide de W. Gilpin, *Observations relative chiefly to Picturesque Beauty... particularly Cumberland and Westmoreland*, Londres, 1786.

[40] NB, 62. Cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre II, note 20.

Inversement, intimement convaincu de la valeur cognitive de la poésie et non moins conscient de toute la richesse conférée par la réflexion philosophique, l'auteur déclarait :

> « Aucun homme n'a jamais été grand poète sans être en même temps profond philosophe [41]. »

Or il lui arrivait, par ailleurs, nous le savons, de considérer que les « recherches abstruses » étaient desséchantes pour l'âme et de déclarer à l'occasion :

> « Je pense trop pour un poète [42]. »

Il y a là une antinomie que nous avons déjà signalée [43] et qui se résout aisément sur le plan de la personnalité, si l'on songe que les « recherches abstruses » représentaient aux yeux du poète les spéculations sans âme de l'intellect, mais qui pose de nouveaux problèmes au niveau de l'expérience poétique.

2. — Recherches abstruses et vérité.

L'antinomie apparaît très tôt comme une de ces polarités si familières à l'esprit de Coleridge; c'est l'opposition entre λόγος et ἔργον, entre la pensée et l'action, entre les vains échafaudages de l'intelligence et le moindre de ce que Wordsworth appelait « nos petits actes anonymes et vite oubliés de bienveillance et d'amour [44] ». Elle correspondait sans aucun doute chez le poète, tôt formé à l'école de l'humilité chrétienne, à un sentiment réel que l'on trouve exprimé, non sans un certain tour oratoire, dans les lettres des premières années à son frère George [45]. C'est elle qui fait tout le pathétique de *The Eolian Harp*, lorsque le poète, s'apercevant qu'il a oublié sa fiancée assise auprès de lui, se reproche de s'être laissé entraîner par les brillants bavardages de la « vaine philosophie [46] ». La vérité, pense-t-il, lorsqu'il fait semblable retour sur lui-même, s'atteint par d'autres voies que celles des spéculations abstraites de l'intellect; elle se révèle dans le recueillement, le silence, l'obéissance à la loi divine qui permet à l'homme de vivre en paix avec l'univers :

[41] BL, II, 19; cf. lettre à W. Sotheby du 13 juillet 1802 (CL, II, 810).
[42] CL, I, 294.
[43] Cf. *supra*, Deuxième Partie, chapitre I, note 118.
[44] *Tintern Abbey*, vers 34-37; WPW, II, 260.
[45] Cf. également lettre à Benjamin Flower du 11 décembre 1796 : « My philosophical refinements & metaphysical Theories lay by me in the hour of anguish as toys by the bedside of a Child deadly - sick » (CL, I, 267).
[46] Vers 54-57; PW, I, 102.

« Souvent, d'une oreille patiente,
J'ai écouté longuement le chant de l'alouette invisible,
(Invisible, ou parfois aperçue un instant,
Dans l'éclair de ses ailes ensoleillées), murmurant alors
A l'oreille de ma bien-aimée : telle est, mon amie,
La voix à peine perceptible du Bonheur;
Sa symphonie n'est pas terrestre; on l'entend seulement
Lorsque l'Ame cherche à entendre, quand tout est silence
Et que le cœur écoute [47] *! »*

Il s'agit de deux mondes distincts qui sont parfois réunis et plus souvent s'affrontent; le premier est celui de l'esprit de finesse, celui de l'univers intuitif du poète; le second est celui de l'esprit de géométrie, celui des raisonnements sans vie du philosophe de métier. L'exemple de Wordsworth et de sa sœur, voire leur simple présence et leur attitude recueillie devant les beautés de la nature, contribuèrent sans aucun doute à confirmer Coleridge dans cette idée :

> « Nous n'avons jamais habité ensemble, Wordsworth et moi » écrit-il à Francis Wrangham le 19 décembre 1800 « il habite Grasmere, qui est digne de lui comme il en est digne — et on ne saurait décerner plus grand éloge ni à l'homme ni à ces lieux... Quant à nos occupations littéraires elles sont encore plus éloignées que nos résidences. Lui est un vrai Poète, un grand Poète — Je ne suis qu'une sorte de Métaphysicien... [48]. »

En un certain sens, nous retrouvons là toute la signification de *The Ancient Mariner* et de *Christabel,* qui furent les poèmes les plus marqués par l'influence des Wordsworth. Le Vieux Marin n'est pas sauvé par le raisonnement, mais par un élan du cœur qui lui fait saisir intuitivement la beauté des serpents d'eau; il rejoint l'ermite, à la fin du poème, dans la vraie sagesse qui est dans une attitude d'humilité et d'amour face à la création. Dans *Christabel,* c'est le Barde Bracy qui incarne cette sagesse face à l'emportement aveugle de Sir Leoline; et, bien entendu, Christabel elle-même échappe à l'emprise du mal par l'amour qu'elle porte aux gens et aux choses et non par une quelconque vaine philosophie.

La façon dont le poète appréhende le réel est plus vraie, plus pénétrante que celle du philosophe; il est « implicitement, sinon explicitement un profond métaphysicien », comme le dit Coleridge dans une lettre à William Sotheby; il l'est par le « tact », car

> « ... il doit avoir pour tous les sons et toutes les formes de la nature humaine l'oreille de l'Arabe solitaire qui écoute dans le

[47] *Recollections on Having Left a Place of Retirement,* vers 18-26; PW, I, 107. Cf. *supra,* Troisième Partie, chapitre II, note 54.
[48] CL, I, 658.

silence du désert, l'œil de l'Indien d'Amérique qui suit la trace d'un ennemi sur les feuilles jonchant le sol de la forêt, le toucher d'un aveugle posant les doigts sur le visage d'un enfant chéri... [49] ».

Ceci fut écrit le 13 juillet 1802, trois mois après *Dejection, an Ode,* où l'auteur, conscient de ne plus pouvoir être un poète, explique qu'il se tourne vers les spéculations abstraites de la philosophie en désespoir de cause. Dans Dejection, toutefois, l'antinomie ne prend ce tour brutal que pour des raisons bien personnelles. Obligé, parce qu'il est marié, de renoncer à Sara Hutchinson, condamné à vivre sans le plein épanouissement de l'être qui est la condition nécessaire de la création poétique, Coleridge imagine de se livrer à des spéculations philosophiques pour oublier l'amour qu'il éprouve au fond du cœur, s'efforcer de ne plus y songer :

« *Car ne plus penser à ce que malgré moi je ressens,*
Mais rester silencieux, patient autant que je le puis,
Et peut-être par des recherches abstruses *faire disparaître*
De ma propre nature ce qui fait la nature complète de [*l'homme,*
Voilà quelle fut la seule ressource, la seule voie qui me restait;
Puis ce qui convient à une partie de la personne contamine [*l'ensemble*
Et maintenant est presque devenu l'état habituel de mon [*âme* [50]. »

L'idée est reprise dans une nouvelle lettre à Sotheby du 19 juillet 1802 contenant d'importants fragments de l'ode que l'auteur déclare, par discrétion et crainte du scandale, avoir été « écrite pour Wordsworth ». Parlant de ses préoccupations métaphysiques, Coleridge explique que lorsqu'il s'abandonne au fil de ses pensées, celles-ci se présentent à son esprit sans qu'il les sollicite et que lorsqu'il veut écrire un poème, il voit apparaître « un gibier d'une espèce toute différente » de ce qu'il attendait :

« ... au lieu d'une poétique compagnie de perdrix, aux ailes toutes bruissantes de musique, ou d'une bande de canards sauvages prenant rapidement son essor en des formes toujours régulières..., voici que je faisais lever une outarde métaphysique, s'envolant lentement, lourdement, péniblement au ras du sol, au-dessus de vastes étendues mornes et plates [51]. »

Il ne se trompe guère; il s'agit là sans aucun doute d'une expérience vécue. Aussi, peut-on considérer que l'antinomie philo-

[49] CL, II, 810.
[50] *Dejection, an Ode,* vers 87-93; PW, I, 367. Cf. *supra,* Deuxième Partie, chapitre II, notes 108 et 109.
[51] CL, II, 814.

sophie-poésie se présente sous deux aspects : d'une part comme la constatation de fait de ce qui se passait en lui et d'autre part comme une distinction théorique (apparentée à la distinction talent et génie) que le poète pour ainsi dire projetait dans les faits et qui lui offrait une structure *à priori* dans laquelle il moulait sa propre expérience.

Son expérience avait dû lui révéler assez tôt qu'il était véritablement poète lorsqu'il était heureux et voyait l'harmonie régner autour de lui; que d'autre part il ne pouvait guère faire autre chose que se perdre en spéculations abstraites lorsqu'il sentait la division s'installer en lui et autour de lui. Il y a là un trait de la personnalité [52] que souligne bien la fin de *Kubla Khan :*

> « *Si je pouvais faire revivre en mon âme*
> *Sa symphonie et son chant*
> *Alors naîtrait en moi une joie si profonde*
> *Que d'une musique éclatante et longue*
> *Je bâtirais ce dôme dans l'air...* [53]. »

Mais c'est durant l'été et l'automne de 1801, quelque temps après les recherches philosophiques de ce que nous avons appelé « l'étape de 1801 », que Coleridge commence vraiment à craindre d'avoir perdu l'inspiration et que l'antinomie s'affirme en conséquence entre philosophie et poésie. D'avril à octobre, les carnets reçoivent d'intimes confidences dont on trouve à peine l'écho dans les lettres :

> « L'esprit sombrant dans les tempêtes du doute, sans mâts, sans gouvernail, brisé — avançant dans la houle morte d'une mer sombre et sans brise [54]. »

> « Il est toujours en train de faire quelque chose d'autre [55]. »

[52] Cf. *supra,* Première Partie, chapitre II, « La sensibilité et le besoin d'harmonie », notamment p. 102-106.

[53] Vers 42-46; PW, I, 298. Cf. *supra,* Troisième Partie, chapitre I, note 89.

[54] NB, 932 : « Mind shipwrecked by storms of doubt, now mastless, rudderless, shattered — pulling in the dead swell of a dark and windless Sea. »

On retrouve le même sentiment d'une existence sans intérêt au début de la strophe II de *Dejection :*

> « *A grief without a pang, void, dark and drear,*
> *A stifled, drowsy, unimpassioned grief...* »

(vers 21-22; PW, I, 364).

[55] NB, 935 : « He is always doing something else. »

La note fait allusion au sentiment qu'avait alors Coleridge d'être impuissant à mener une tâche à bien; plus précisément il s'agit ici de l'impossibilité, qu'il constate, de finir *Christabel.* Cf. CL, I, 643, où cette impossibilité est expliquée par la lassitude née de la traduction du Wallenstein de Schiller : « ... I tried & tried & nothing would come of it. I desisted with a deeper *dejection* than I am willing to remember. » Nous soulignons le mot *dejection* qui est significatif.

« J'étais un *inventeur* et ai sombré, jusqu'à n'être plus qu'un *découvreur* [56]. »

Son anniversaire, en octobre, est seulement l'occasion pour lui de faire tristement le point et de constater que les années qui passent ne font qu'aggraver son impuissance :

« 20 oct. 1801. Mon anniversaire. La Neige est tombée sur le Skiddaw, sur Grysdale Pike etc. — pour la première fois [57]. »

Les lettres de septembre et octobre montrent clairement que la mésentente devient sans cesse plus douloureuse dans le ménage du poète; il est significatif de le voir souligner sans cesse que l'exercice de ses facultés intellectuelles est gravement atteint par le désarroi de sa sensibilité [58].

Sans doute faut-il effectivement faire la part à ce sujet des échecs et des chagrins dont il avait été lui-même l'artisan. Il avait renoncé à l'amour de Mary Evans, qu'il aimait et dont il était aimé, et avait sacrifié son bonheur à la pantisocratie [59]. Sara Fricker, qu'il épousa pour ne pas faillir à la parole donnée, n'avait pas les ressources voulues de l'intelligence et du cœur pour apporter à un homme tel que Coleridge la tendresse calme et confiante qui pour lui était aussi vitale que l'air qu'il respirait [60]. L'amour

[56] NB, 950 : « Into a *discoverer* I have sunk from an inventor. »
Comme le remarque K. Coburn, le plus horrible est qu'il pense alors à Locke, maintenant condamné par lui, et auquel il reprochait, dans la lettre à J. Wedgwood du 18 février 1801, de se considérer à la fois comme un « *innovateur* » et un « *découvreur* » (CL, II, 679).

[57] NB, 997 : « Oct. 20, 1801. My Birthday. The Snow fell on Skiddaw & Grysdale Pike etc for the first time ».
Il se trompe, comme d'habitude; il était né le 21 octobre. Il a 29 ans; le prochain anniversaire celui d'octobre 1802, sera tout aussi mélancolique : « Oct. 2oth 1802. My 30th Birthday — a windy, showery Day... »

[58] Voir notamment CL, II, 762, 767, 774-775, 778, 784-786. Les tentatives de réconciliation de juillet à décembre 1802 seront vaines et confirmeront Coleridge dans l'idée qu'il ne peut continuer à vivre avec sa femme (CL, II, 832-833, 875-876, 879-882).

[59] Il est possible de voir dans *The Ancient Mariner* un arrière-plan autobiographique et de penser que le Vieux Marin tuant l'albatros n'est autre que le poète tuant l'amour qu'il éprouve et se condamnant ainsi à souffrir.

[60] Voir les lettres de Dorothy Wordsworth qui s'efforce d'être aussi objective qu'elle le peut et plaint l'épouse malheureuse tout autant que le poète.
« She is much, very much to be pitied, for when one party is ill - matched the other necessarily must be so too... Her radical fault is want of sensibility and what can such a woman be to Coleridge ! » (27 avril 1801; WL, I, 273).
« ... she is the lightest, weakest, silliest woman ! So insensible and so irritable... » (14 juin 1802; WL, I, 303).
« If you write to Mrs Coleridge, do continue, if possible, to report something of the fine things said of him by the fine folks, for she would

de Sara Hutchinson lui redonna quelque temps joie et confiance, surtout au moment de l'aveu réciproque en novembre 1799 et au cours de l'hiver 1800 [61]; mais cet amour était condamné d'avance; sévèrement jugé par les Wordsworth, il était une source de scandale dans l'entourage du poète et, ce qui était plus grave, une source de division dans son âme; il devint une cause de dangereuse tension morale et d'épuisement nerveux; l'effort désespéré que fit Coleridge pour instaurer une distinction qui ne pouvait être que théorique et vaine entre les devoirs qu'il devait à ses enfants, à son épouse et l'amour idéalisé qu'il prétendait sauvegarder envers et contre tout pour Asra, ne tarda pas à peser douloureusement sur lui; il semble qu'il ait vaguement songé à réagir et à se libérer en avril 1802 [62], juste au moment où il écrit *Dejection, an Ode* qui d'ailleurs se termine sur une sorte de renoncement à tout bonheur personnel et égoïste; et en tout cas, il attribue aux tourments que lui cause cette passion impossible le tarissement de la veine poétique en lui, tant dans les lettres que dans les diverses versions de *Dejection, an Ode* [63].

Nous avons au moins un exemple où nous voyons clairement le poète chercher dans les « recherches abstruses » un refuge contre les tourments de la sensibilité; on le trouve dans les notes relevées à Grasmere ou à Keswick dans le *Notebook 16* en janvier 1803. Coleridge se trouvait réuni une dernière fois avec ses amis dans « cette chère pièce, auprès de ce cher feu » avant

fain persuade us he is a perfect clown, at least in his *appearance* » (lettre à Mrs Clarkson du 30 juin 1806; WL, II, 42).

Le document le plus sérieux, et celui-là irréfutable, que nous possédions sur Sara Coleridge est celui des lettres écrites par elle à Poole, publiées en 1934 sous le titre : *Minnow among Tritons, Mrs. Coleridge's Letters to Thomas Poole*, 1799-1834, par Stephen Potter. Ces lettres sont futiles, geignardes, pleines de récriminations.

[61] Cf. les poèmes *Love* (PW, I, 330-335) et *To Asra* (*ibid.*, p. 361-362) et NB, 984, 1144.

[62] NB, 1154 : « A Poem on the endeavor to emancipate the soul from day-dreams & note the different attempts & the vain ones. »

Le poème fut effectivement écrit dans les semaines qui suivirent et publié dans le *Morning Post* le 6 septembre 1802 sous le titre : *The Picture or the Lover's Resolution;* PW, I, 369-370; il s'agit bien entendu d'une résolution qui n'est pas tenue. On peut aussi considérer que l'idée d'une libération hypothétique a inspiré *A Day-Dream* et *The Day-Dream* (PW, I, 385 et 386).

[63] Cf. lettre à Southey du 29 juillet 1802, où il cite d'ailleurs quelques vers de *Dejection :* « ... I have been fool enough to suffer deeply in my mind, regretting the loss — which I attribute to my long & exceedingly severe Metaphysical Investigations — and these partly to Ill-health and partly to private afflictions which rendered any subject immediately connected with Feeling, a source of pain & disquiet to me » (CL, II, 831), et lettre à Miss M. Robinson du 27 décembre 1802 : « ... I have almost wholly weaned myself from the habit of making Verses and for the last three years uninterruptedly devoted myself to studies only not *quite* incompatible with poetic composition... » (CL, II, 903).

le grand départ pour Londres et Malte; or certaines des notes s'attardent sur le charme de ces quelques jours passés dans la maison des Wordsworth, avec Dorothy et Sara qui sont là, laissent apparaître le chagrin de la séparation prochaine et quelques tentatives pathétiques pour le surmonter [64]; d'autres, mêlées aux premières, marquent un retour brutal à des préoccupations philosophiques techniques : la définition des termes *sensation, association, images, idées,* en particulier chez Locke et Berkeley [65].

Mais même à ce moment-là et même en admettant que l'auteur rencontrât effectivement les plus grandes difficultés dès qu'il tentait de retrouver l'inspiration perdue, nous avons l'impression qu'il agit en vertu de l'idée préconçue d'une opposition entre intuition poétique et intelligence discursive et avec la conviction que la première est infiniment supérieure à la seconde, comme le *génie* est infiniment supérieur au *talent;* les « recherches abstruses » ne sont qu'un jeu intellectuel; la vérité s'obtient par une adhésion totale de l'être moral, en particulier dans la poésie.

Cette idée n'était pas nouvelle chez Coleridge au moment où il écrivit *Dejection, an Ode.* Dans le grand débat du siècle entre la pensée française rationaliste et la pensée anglaise ou allemande, dominée par la sensibilité et la spontanéité de l'inspiration, le goût du merveilleux, le culte de l'art populaire, il avait depuis longtemps fait son choix en vertu de tendances profondément enracinées dans sa personnalité. Pénétré depuis l'enfance du sentiment du mystère de l'univers, il considérait qu'il était vain de réduire en formules claires et définies une réalité surnaturelle échappant aux règles et aux normes de l'intelligence humaine, tout au moins dans cet exercice habituel de ses fonctions auquel Kant donnait le nom d' « entendement »; vouloir saisir l'énigme du monde par le raisonnement, par l'esprit de géométrie, c'était se condamner à le simplifier grossièrement, à le déformer au point de le rendre méconnaissable. La poésie elle-même, pensait-il, « lorsqu'il n'est pas question de critique littéraire, donne le plus de plaisir lorsqu'elle est comprise de façon générale et non parfaitement »; aussi le français « n'est-il pas fait du tout pour la poésie »; les langues anciennes, qui n'expriment « que les idées saillantes avec clarté », et bien entendu l'hébreu, l'anglais, l'allemand, lui sont bien supérieurs [66].

[64] NB, 1826, 1829, 1830, 1836. Il y a même un essai de composition poétique décrivant la rivière, les arbres familiers de ses rives, le pont qui l'enjambe, toutes choses que le poète laisse à regret derrière lui (NB, 1837).

[65] NB, 1833, 1835, 1842.

[66] NB, 383 : « The elder Languages fitter for Poetry because they expressed only prominent ideas with clearness, others, but darkly. — Therefore the French wholly unfit for Poetry... » Cette note fut, significativement, rédigée pendant l'hiver 1799, c'est-à-dire en Allemagne. Voir également NB, 673.

Au cours du XVIII[e] siècle, la réaction contre le rationalisme s'était affirmée en Angleterre, notamment dans le courant moralisateur du roman sentimental et dans la poésie pré-romantique. Bowles mis à part, pour qui l'engouement du poète ne fut qu'un feu de paille [67], les deux pré-romantiques qui semblent avoir eu le plus d'influence sur Coleridge sont Collins et Cowper. Il avait une grande admiration pour l'*Ode on the Poetical Character* de Collins dont la lecture le plongeait « dans une plus grande agitation et un plus grand enthousiasme que les scènes les plus *passionnées* de Schiller ou de Shakespeare [68]. Chez Cowper, qu'il considérait comme « le meilleur des poètes modernes [69] » et avec qui il se sentait en sympathie secrète, ce qu'il jugeait le plus remarquable était le « divin bavardage [70] »; sans aucun doute les *Conversation Poems* durent beaucoup de leur simplicité, de leur charme sans apprêt à l'auteur de *The Task;* on y retrouve l'arrière-plan autobiographique, souvent fait de menus incidents, qui donne naturel et vigueur à l'inspiration, l'harmonie entre l'état d'âme du poète et un décor qui prend rapidement valeur de symbole, la joie et la confiance apportées par la présence de la nature [71]. L'idéal du poète tel que l'incarnent Collins et Cowper est bien celui du Coleridge de 1797-1798 et s'oppose nettement à celui du poète classique qui fait un métier de sa plume :

> « *Et maint poète s'est fait l'écho de cette idée fantaisiste;*
> *Poète occupé à édifier ses vers et ses rimes*
> *Quand il eût mieux fait de s'allonger sur la mousse*
> *Près d'un ruisseau, dans un vallon de la forêt,*
> *Au soleil ou au clair de lune, abandonnant son âme*
> *Aux influences des formes, des sons, des éléments changeants,*
> *Sans plus songer à ses strophes ou à la gloire* [72] *!* »

[67] Cf. BL, I, 15; PW, I, 84; CL, I, 32, 86, 133, 384 et II, 812, 829, 855, 864.

[68] Lettre à Thelwall du 17 décembre 1796; CL, I, 279. Les *Odes* de Collins fournissaient un bon exemple de cette forme de poésie aux contours estompés « comprise de façon générale et non parfaitement » et qui laissait une certaine marge où l'imagination du lecteur pouvait librement s'exercer.

[69] Conversation avec Hazlitt de 1798, où Coleridge exalte Cowper aux dépens de Gray; *My First Acquaintance with Poets,* Hazlitt, XVII, p. 120-121.

[70] CL, II, 279.

[71] Il est à noter que le grand poème de *The Brook* projeté par Coleridge en 1797 devait être composé à la manière de *The Task.* Cf. BL, I, 128-129, où il est dit notamment : « I sought for a subject, that should give equal room and freedom for description, incident and impassioned reflections on men, nature and society, yet supply in itself a natural connection to the parts and unity to the whole. » Le poème ne fut jamais écrit; mais on doit au projet de nombreuses « études » des carnets, du *Gutch* en particulier, qui furent diversement utilisées par la suite (voir Lowes, p. 522, note 53).

[72] *The Nightingale,* vers 23-30; PW, I, 265. L'opposition familière entre la cour et la ville d'une part, la campagne et la nature d'autre part, chère à la tradition pastorale anglaise, apparaît bien à la fin du passage :

En Angleterre, toutefois, la réaction contre le rationalisme classique avait été plus pratique que théorique; elle s'était inscrite dans les faits et nulle part n'avait pris un tour doctrinal. En Allemagne, au contraire, fortement influencée elle aussi par l'intellectualisme français pendant la première moitié du siècle, comme le montre bien le développement de l'*Aufklärung,* fidèle représentant de la philosophie des lumières, on voit s'affirmer à partir de 1760 des prises de position résolument hostiles au classicisme français et à l'esprit de l'Encyclopédie.

Ici l'enquête philosophique, pour Coleridge tout au moins, rejoignait, complétait, éclairait l'expérience poétique. Sans avoir étudié sérieusement Kant avant son départ pour l'Allemagne, il avait certainement pressenti la signification générale de la révolution opérée par lui [73]. Or, cette révolution consacrait à bien des égards la défaite de l'*Aufklärung;* elle reste apparentée au mouvement par sa méthode qui est analytique et critique, mais elle aboutit à des conclusions radicalement opposées. Chez Kant la raison toute-puissante de l'âge des lumières nous fait connaître le réel tel qu'il existe pour nous et non tel qu'il est en soi; la science, sur laquelle tant d'espoirs de progrès avaient été fondés, n'est que le fruit des catégories de l'entendement, forme inférieure de l'intelligence; bien plus, les anciennes valeurs morales se trouvaient rétablies par une adhésion de la raison pratique à un impératif du devoir qui n'était pas sans rappeler la foi religieuse. Sur le plan littéraire Klopstock, Lessing, Schiller, Herder réhabilitaient l'inspiration fondée sur le sentiment et consacraient le triomphe de l'Ecole de Zurich, championne des valeurs germaniques ancestrales et de l'art populaire, sur le cénacle de Leipzig, défenseur de la littérature polie et des règles classiques [74]. Lorsqu'il débarque à Hambourg en septembre 1798, le premier soin de Coleridge est de rendre visite, en compagnie de Wordsworth, à Klopstock [75]. A Göttingen,

> *« But 'twill not be so;*
> *And youths and maidens most poetical,*
> *Who lose the deepening twilights of the spring*
> *In ball-rooms and hot theatres... »*

(*ibid.*, vers 34-37).

[73] Cf. lettre du 5 mai 1796 à Poole, où l'auteur annonce son intention de se rendre en Allemagne après avoir appris l'allemand, de suivre des cours à l'Université d'Iéna et de ramener avec lui à son retour les ouvrages de Semler, de Michaelis et « de Kant, le grand Métaphysicien allemand »; son intention est de fonder une école où seront étudiées les diverses doctrines philosophiques, y compris « le nouveau Système kantien » (CL, I, 209). Voir également CL, I, 284 note et 444.

[74] Cf. BL, I, 141 : « Of the splendid era which commenced with Gellert, Klopstock, Ramler, Lessing and their compeers, I need not speak. With the opportunities which I enjoyed, it would have been disgraceful not to have been familiar with their writings... »

[75] Lettre à Poole du 28 septembre; CL, I, 420. Il fut d'ailleurs fort déçu, tant par l'apparence physique du grand homme que par le ton méprisant

il s'occupe surtout de linguistique et à son retour en Angleterre, il se met sérieusement, nous l'avons vu, à l'étude de Kant. A Malte, puis de 1806 à 1808, il se familiarise avec les post-kantiens, notamment Fichte et Schelling; il s'initie à la nouvelle critique littéraire lancée par le groupe de l'*Athenaeum* sur lequel règnent les frères Schlegel; il s'inspire beaucoup de tous ces hommes dont la pensée est si voisine de la sienne; dans ses écrits, dans ses conférences, il leur fait des emprunts où certains verront des plagiats; il devient en tout cas, et pour tout le XIX[e] siècle, le grand représentant de l'idéalisme allemand en Angleterre [76].

Deux hommes seulement, dans la période qui nous concerne, semblent avoir eu une influence relativement importante sur Coleridge pour ce qui est de la théorie et de la pratique de l'expérience poétique. Tous deux vinrent le confirmer dans l'idée que les démarches purement rationnelles de l'intelligence se meuvent à la surface des choses et que pour avoir prise sur le réel, en poésie comme ailleurs — mais la poésie n'est-elle pas la forme la plus haute du savoir ? — l'intuition spontanée, la sympathie, l'émotion, l'engagement des régions profondes de la personne sont nécessaires. Ces deux hommes furent Lessing et Schiller.

sur lequel il parla de Schiller et de Kant (CL, I, 444). Voir aussi BL, II, 169 et NB, 339 f° 8 v et f° 9.

[76] Sur Coleridge et l'Allemagne en général, voir les Notes de Sara Coleridge dans son édition de *Biographia Literaria*, Londres, 2 vol., 1817; la plupart sont d'ailleurs reproduites dans les notes de l'édition Shawcross, Oxford, 2 vol., 1907; il s'agit surtout de Fichte, Schelling, A. W. Schlegel, c'est-à-dire de la période de 1806-1818.

On pourra consulter également : A. Brandl, *S. T. Coleridge und die englische Romantik*, Strasbourg, 1886; J. L. Haney, *The German Influence on S. T. Coleridge, Philadelphie*, 1902; Anna von Helmholtz, « The Indebtedness of S. T. Coleridge to A. W. Schlegel », *Bulletin of the University of Wisconsin*, Madison, 1907, III, p. 273-370; Helene Richter, « Die philosophische Weltanschauung von S. T. Coleridge und ihr Verhältnis zur deutschen Philosophie », Anglia, 1920, p. 261-290 et 297-324; A. C. Dunstan, « The German Influence on Coleridge », MLR, mai 1922, p. 272-281; avril 1923, p. 183-201; T. W. Stokoe, *German Influence in the English Romantic Period*, 1788-1818, Cambridge, 1926; J. W. Beach, *The Concept of Nature in Nineteenth-Century English Poetry*, New-York, 1936, en particulier pages 318-345; J. W. Beach, « Coleridge's Borrowings from the German », ELH, mars 1942, p. 36-58.

Nous n'avons pas la preuve que Coleridge ait étudié sérieusement Herder et Schelling avant 1804. Il achète en Allemagne les *Poèmes* de Herder (*Volkslieder*) en septembre 1798 (NB, 346); il traduit un fragment dans un carnet (NB, 625-632); et dans une lettre de septembre 1799 demande à Southey de lui procurer ce qu'il appelle les *Idées de Herder sur l'Histoire de la Race Humaine*, « je ne me rappelle pas exactement le titre allemand » ajoute-t-il (CL, I. 535); il s'agit des *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*, 1784-1791, qu'apparemment il ne put avoir avant son départ pour Malte (voir H. Tronchon, *Le Jeune Edgar Quinet*, Paris, 1937, 118-129).

Lettres et carnets ne comportent aucune allusion à Schelling jusqu'en 1804 (cf. NB, 921 note).

La première allusion à Lessing se trouve dans une lettre à Benjamin Flower d'avril 1796, où Lessing est accusé d'être « le plus redoutable des infidèles » et de joindre « l'esprit de Voltaire à la subtilité de Hume [77] », ce qui montre bien qu'avec sa précipitation habituelle Coleridge jugeait hâtivement un auteur qu'il connaissait à peine ou ne connaissait pas. C'est en Allemagne, semble-t-il, qu'il fut amené à réviser sa position; chez le frère de Klopstock, à Hambourg, il admire un portrait de Lessing dont le regard expressif lui paraît « de façon peu commune » ressembler au sien [78]. Quelques jours plus tard, il achète les ouvrages dont il a le plus entendu parler : les poèmes de Bürger, parmi lesquels figure la célèbre *Lénore* [79], les *Ode* de Klopstock, et les *Fables de Lessing* [80]. A son départ de Göttingen, en juin 1799, il se rend en pèlerinage à Wolfenbüttel où Lessing avait été conservateur de la bibliothèque et relève pieusement l'inscription que porte le monument élevé à la mémoire du poète [81].

A l'Université de Göttingen dominait en philosophie et en théologie la tendance rationaliste, représentée en particulier par J. G. Eichhorn; Coleridge n'assista pas aux cours de ce dernier et ne se rallia pas à ses vues [82]; mais il sut faire la part de ce qui était esprit voltairien chez Lessing et de ce qui était critique littéraire authentique. Lessing prenait résolument la défense de la vieille littérature allemande populaire contre le classicisme français; il exaltait le génie de Shakespeare qu'il opposait au goût artificiel de Corneille; dans la *Hamburgische Dramaturgie*, recueil de feuilletons théâtraux dont l'ensemble forme une doctrine et dont Coleridge devait s'inspirer pour *The Triumph of Loyalty* [83],

[77] La lettre mentionne l'*Emilia Galotti* de Lessing qui, il faut le reconnaître, comporte bien un certain esprit voltairien (CL, I, 197).

[78] « His eyes were uncommonly like mine — if any thing, rather larger and more prominent — But the lower part of his face & his nose — O what an exquisite expression of elegance and sensibility » (Lettre du 8 novembre 1798 à Mrs Coleridge; CL, I, 437; voir également CL, I, 443, et NB, 337, f° 7).

[79] NB, 340; Coleridge lut la *Lénore* en Allemagne avec Wordsworth et apparemment avait meilleure opinion du poème que son ami (cf. CL, I, 565-566).

[80] La première (1759) ou la seconde (1777) édition des *Fabeln*. Coleridge devait traduire l'un des poèmes *Die Namen;* la traduction parut dans le *Morning Post* du 27 août 1799 (PW, I, 318; texte original dans PW, II, 1 130). L'érudition classique y est gracieusement opposée à la sincérité du sentiment.

Pour d'autres traductions et adaptations de Lessing, voir NB, 432-18, 625-*b*, 625-11, 625-14.

[81] NB, 447 et 450.

[82] Cf. BL, I, 138; Chambers, 107.

[83] Voir l'ébauche de l'intrigue telle qu'elle fut rédigée dans le *Notebook 21* en décembre 1800 (NB, 869 et 871). Le fragment 869 reprend le résumé que donne Lessing dans la *Hamburgische Dramaturgie* (sections 60-68) d'un « Essex Espagnol » et le fragment 871 est un schéma construit par Coleridge d'après les indications de Lessing (cf. note de K. Coburn dans NB, 869 n.).

il faisait ressortir l'intérêt de la couleur locale et condamnait les classiques français pour avoir voulu imposer comme universellement valable la nature humaine telle qu'elle se présentait, à la cour et à la ville, dans le Paris du XVII[e] siècle.

Il y avait là amplement de quoi attirer l'attention de Coleridge et l'on s'explique aisément qu'il ait songé à écrire à la fois une histoire de la littérature allemande et une « Vie de Lessing » pour rembourser les dettes qu'il avait contractées en Angleterre auprès de ses amis avant son départ.

> « Le travail que j'ai en vue », écrit-il à Poole dès janvier 1799 « est une Vie de Lessing — et, conjointement avec cet ouvrage, un tableau exact de la Littérature Allemande, de sa formation et de son état actuel... J'ai déjà écrit une vie résumée, à partir de trois biographies différentes, l'ai divisée selon les années etc... [84]. »

Il ne semble pas qu'il ait jamais sérieusement travaillé à cet ouvrage bicéphale dont l'idée l'avait séduit parce qu'il y voyait l'occasion de cristalliser les opinions qu'il nourrissait depuis longtemps en matière de goût et de critique littéraire [85]. Les livres empruntés à la bibliothèque de l'Université de Göttingen, de février à juin 1799, sont peu nombreux et permettent de penser que ses connaissances devaient être bien limitées, à ce moment tout au moins, tant sur la littérature allemande que sur Lessing lui-même; on ne trouve guère de substantiel parmi eux que les *Poèmes* de Hans Sachs, avec quelques études sur sa vie et son œuvre, et un seul ouvrage se rapportant à Lessing, celui de C. G. Schütz, *Ueber Lessings Genie und Schriften*, Halle, 1782 [86].

Bien que le projet revienne sous sa plume de façon répétée dans les lettres écrites à ses amis [87], Coleridge n'écrira jamais la Vie de Lessing ni l'Histoire de la littérature allemande.

[84] CL, I, 455. Il faut évidemment faire la part de l'exagération; Coleridge veut rassurer Poole et le persuader qu'il ne perd pas son temps. La « vie résumée » se trouve effectivement dans le *Notebook* 3 ½ (NB, 377); elle n'est, comme l'explique K. Coburn en note, que la transcription abrégée en anglais d'une vie, elle-même résumée, de Lessing par J. F. Schink, établie d'après la volumineuse biographie écrite par le frère du poète K. G. Lessing, *G. E. Lessings Leben*, Berlin, 1793, dont Coleridge possédait un exemplaire actuellement au *British Museum*. Ce sont là deux des « trois biographies » dont parle l'auteur; la dernière n'a pu être identifiée.

[85] Cf. lettre à Poole du 21 mai 1799 : « I chose the Life of Lessing for the reasons above assigned & because it would give me an opportunity of conveying under a better name than my own ever will be, opinions, which I deem of the highest importance » (CL, I, 519).

[86] Cf. Appendice II, Göttingen B., n[os] 12, 13, 14 et 21.

[87] Voir lettre à Poole du 6 avril 1799 : « ... the subject more and more interests me... » (CL, I, 480); Lettre au même du 17 mai : « ...as I pass thro' Brunswick, Wolfenbüttel etc. I may perhaps have opportunities of acquiring Information concerning Lessing which it were criminal in me to neglect »

L'influence de Schiller semble avoir été moins théorique, plus réelle en profondeur. Coleridge le connaissait beaucoup mieux que Lessing; il lit les *Brigands* dès novembre 1796 « à minuit, glacé et tremblant » et se voit contraint d'arrêter sa lecture, tellement il est bouleversé [88]. Le drame avait consacré en Allemagne la victoire du *Sturm und Drang;* portant en épigraphe le motto « *in Tyrannos* », il avait provoqué en 1761, lorsqu'il fut donné pour la première fois, une explosion d'enthousiasme parmi la jeunesse universitaire; il représentait l'évangile du retour à la nature, loin des cadres de l'ordre social et de la vie civilisée, réalisé par un groupe de jeunes gens qui décident d'aller dans les forêts de Bohème fonder une bande de brigands. C'est sans aucun doute cette révolte contre le rationalisme qui enthousiasma Coleridge; en mai 1796, il envisage de proposer à Robinson, éditeur à Londres, de traduire les œuvres complètes de Schiller [89] et en juin 1797, pour vanter les mérites de *The Borderers* que Wordsworth vient de lui lire, il ne trouve rien de mieux que de comparer la pièce aux *Brigands* de Schiller et aux tragédies de Shakespeare [90]. Il croit constater chez Schiller la même évolution que chez lui face à la Révolution française, c'est-à-dire une ardeur démocratique à l'origine, puis une aversion pour les excès des Français, sans doute dus à leur légèreté et à leur trop grande confiance en la raison [91].

C'est sans doute cette première admiration pour l'auteur des *Brigands* qui conduisit Coleridge à son retour d'Allemagne, alors qu'il avait de pressants besoins d'argent, à accepter de traduire deux manuscrits de Schiller pour l'éditeur Longman, le premier intitulé *The Piccolomini or the First Part of Wallenstein* et le second *The Death of Wallenstein, A Tragedy in Five Acts* [92].

(CL, I, 516); lettre à J. Wedgwood du 21 mai (CL, I, 518); lettres à Southey du 24 décembre (CL, I, 553), à Th. Wedgwood du 2 janvier 1800 (CL, I, 559), à J. Wedgwood du 24 juillet 1800 (CL, I, 610); et la lettre à H. Davy du 9 octobre 1800 qui est un aveu d'impuissance (CL, I, 632).

[88] Lettre à Southey du 3 novembre 1794 : « I could read no more My God ! Southey ! Who is this Schiller ? This Convulser of the Heart... » (CL, I, 122).

Southey et Coleridge semblent avoir lu également la *Conspiration de Fiesco à Gênes* (cf. CL, I, 294 n. et 304).

[89] CL, I, 209.

[90] CL, I, 325.

[91] Lettre du 26 octobre 1798 à Th. Poole : « It is absolutely false that the literary Men are Democrats in Germany — Many *were;* but, like me, have *published* Abjurations of the French — among which number are Klopstock, Goethe (the author of the Sorrows of Werter [sic] Wieland, Schiller & Kotzebu [sic] » (CL, I, 435). Le passage qui suit immédiatement montre bien que Coleridge avait en tête l'opposition entre l'esprit français et les valeurs germaniques : « The German is a noble Language — a very noble Language... »

[92] PW, II, 598-723 et 724-810 ;et lettre à Poole du 25 février 1800. Coleridge reçut cinquante livres de Longman pour prix de son travail (CL, II,

Commencée à Londres en décembre 1799 et péniblement terminée à Grasmere le 21 avril 1800, cette traduction imposa à Coleridge un travail harassant dont il se lassa vite et sans doute cette lassitude explique-t-elle en grande partie la sévérité des jugements qu'il porta aussitôt sur ces deux pièces dont l'intérêt était purement historique et les défauts techniques considérables [93].

Le rôle véritable joué par Schiller, sans doute à l'insu de Coleridge, fut ailleurs; il faut le chercher dans les courts fragments que le poète tantôt relève en allemand, tantôt traduit dans les carnets parce qu'il éprouve à leur lecture un intérêt réel; on y trouve une vague spiritualité, une religiosité confuse, une attitude humble et recueillie face au mystère du monde [94]; on y voit affirmer la présence d'un Dieu agissant et immuable au sein d'une nature en perpétuel changement [95], souligner la précarité de la condition de l'homme plongé dans le flux perpétuel du temps, suspendu entre l'incertitude de l'avenir et l'irrémédiabilité du passé [96].

Ces notes qui datent toutes de 1801-1802 respirent une certaine sentimentalité, une alliance de l'émotion et de l'obligation morale qui devait encourager Coleridge, à un moment où il était

863). Les manuscrits avaient été acquis par Bell, qui les avait cédés à Longman; lorsque les deux pièces furent publiées, Lessing écrivit à Coleridge pour lui demander comment il était entré en leur possession et il fallut lui expliquer ce qui s'était passé (A. Brandl, *S. T. Coleridge and the English Romantic School*, Londres, 1887, p. 257-258).

Sur la traduction, comparée à l'original, voir P. Machule, « Coleridge's Wallenstein Ubersetzung », *Englische Studien*, 1902, p. 182-239, et H. Roscher, *Die Wallenstein Ubersetzung von S. T. Coleridge und ihr Deutsches Original*, Leipzig, 1905.

[93] Cf. lettre à Estlin du 1er mars 1800 : « As to myself, I am *fagging* — & am delivering to the Press some plays of Schiller's » (CL, I, 577); lettre du 21 avril 1800 à J. Wedgwood : « To morrow morning I send off the last sheet of my irksome & soul wearying Labor, the Translation of Schiller — » (CL, I 587). Voir, pour les critiques adressées à l'ouvrage, CL, 628, 648 et notes dans PW, II, 598-599.

[94] Voir NB, 1063, et en particulier 1063-*c* :

« Warum kann der Lebendige Geist dem geist nicht erscheinen ?... »

« Pourquoi l'esprit vivant ne peut-il pas communiquer avec l'esprit ? Lorsque l'âme *parle*, alors, hélas ! ce qu'elle dit n'est plus ce que dit l'*âme*. »

[95] NB, 1074 :

« *Und ein Gott ist, ein heiliger Wille lebt,*
Wie auch der menschliche wanke... »
« *Et il est un Dieu, une Volonté sainte vit;*
Quels que soient les vacillements de la volonté humaine,
Planant au-dessus du temps et de l'espace se meut,
Toujours active, la Pensée la plus haute.
Et bien que tout gravite en un éternel changement,
Un Esprit immuable au sein du changement demeure. »

[96] NB, 1127 : « Time Threefold/slow & loitering the Future, arrow swift the Present, ewig still steht die Vergangenheit... », c'est-à-dire, « le passé demeure éternel et immuable ». Ces diverses notes sont empruntées aux *Gedichte* de Schiller.

plongé dans sa difficile enquête philosophique, à chercher la vérité dans l'expérience spirituelle intérieure plutôt que dans les spéculations abstraites. Pour Schiller comme pour Coleridge, non seulement la nature était une réalité vivante, et non pas comme chez Kant un *non-moi* insaisissable, simple occasion offerte aux constructions mécaniques de l'entendement, mais l'obéissance au devoir moral, qui chez Kant était pure affaire de raison, n'était possible que par une adhésion totale de l'être, affective tout autant qu'intellectuelle, à l'harmonie universelle dont la nature donne le spectacle. Ainsi Coleridge pouvait faire la part de l'amour du bien et de la sensibilité dans l'accomplissement du devoir moral [97].

> « Le Cœur et l'Intelligence du Poète », écrit Coleridge à William Sotheby le 10 septembre 1802, « doivent se *combiner* intimement, en une parfaite *unification*, aux grands aspects de la Nature... [98]. »

Pour Kant la beauté humaine était impure et n'avait rien à voir avec l'universalité de la loi morale. Schiller, dans ses divers écrits, mais en particulier dans *De la Grâce et de la Dignité*, 1793, et dans les *Lettres sur l'Education Esthétique de l'Homme*, 1795, avait rétabli la notion, centrale dans son œuvre, de la *grâce* qui n'est ni la beauté physique en tant que telle ni la perfection morale abstraite, mais qui sert de lien entre l'une et l'autre, qui est l'expression de la beauté de l'âme dans la beauté du corps, dans le mouvement, dans le geste, dans l'attitude.

Cette idée, qui convenait tout spécialement à un platonicien et à un poète, est nettement formulée dans une note des carnets où Coleridge traduit et paraphrase un passage de l'essai « *Uber einige Schönheiten der Gebirgsgegenden* » où Christian Grave analyse les motifs qui font la beauté des montagnes [99]. Grave, professeur de philosophie à Leipzig et grand vulgarisateur, était disciple de Schiller et Coleridge relève en allemand la phrase qui lui paraît être l'essentiel :

> « Von der Sinnlichkeit zur Vernunft durch das beyde verknüpfende Band der Schönheit »,

[97] Cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre IV, note 97, le monologue « When in a state of pleasurable & balmy Quietness I feel my Cheek and Temple on the nicely made up Pillow in Caelibe Toro meo... » (NB, 1718). Schiller offrait la possibilité de conserver cet « oreiller » de la sensibilité que refusait Kant, comme étant un signe de faiblesse et de lassitude. Schiller, comme la plupart de ses contemporains en Allemagne, avait été marqué par la philosophie de Rousseau; et il est curieux de voir Coleridge subir à son insu l'influence d'un homme qu'il ne connaissait guère et dont il se méfiait. Cf. CL, I, 245 : « I do not particularly admire Rosseau [sic]... »

[98] CL, II, 864.

[99] Note du Notebook 3 ½ de novembre 1803; NB, 1675. L'essai se trouve dans *Vermischte Aufsätze*, Breslau, 7 vol., 1796, II, dont Coleridge possédait un exemplaire.

c'est-à-dire : « De la sensation à la raison par le lien de la beauté qui unit l'une à l'autre. »

Le terme de *Sinnlichkeit* désigne à la fois la sensualité et ce que Kant appelait la « sensibilité », c'est-à-dire le donné de la sensation; quant à *Vernunft*, c'est évidemment la raison kantienne, à la fois raison pure et raison pratique. La façon dont Schiller, Grave — et après eux Coleridge — utilisent le mot de *Sinnlichkeit* est significative; ils n'entendent pas seulement le donné de la sensation, dans la perception et la construction de l'objet, mais l'ensemble des impressions affectives fournies par les sens; et le sentiment de la beauté, qui est l'une de ces impressions, devient instrument de connaissance et de perfectionnement moral.

Un mois plus tard lorsque Coleridge lit, la plume à la main, les *Fondements de la Métaphysique des Mœurs*, c'est à Schiller que spontanément il songe lorsqu'il lui semble que Kant manque de psychologie et méconnaît la valeur morale du sentiment. Dans le passage que transcrit Coleridge, moitié en allemand, moitié en anglais, Kant explique que la sagesse ne saurait combler l'âme de l'homme si la fin recherchée est le simple bonheur individuel et déclare que « ceux qui ont cultivé les arts et les sciences pour les avantages qu'ils rapportent s'aperçoivent, tout bien pesé, qu'ils n'éprouvent que vanité et inquiétude » et se mettent en conséquence « au lieu de faire bon marché de l'homme de la rue, mû par l'instinct animal, à envier celui-ci ». Alors que Kant a en vue l'universalité rationnelle de la loi morale qui doit rechercher le bien de tous, Coleridge, soudain séduit par l'image de l'impulsion spontanée chez les êtres simples, songe à l'innocence des enfants et au plaisir que donne le spectacle de cette innocence chez l'adulte; il note :

> « Rappelons-nous T. Wedgwood, alors que nous étions ensemble dans la diligence, heureux indéfiniment de regarder les enfants. Voir Schiller [100]. »

Non seulement nous avons ici la preuve externe que Coleridge avait lu à cette date *Sur la Poésie Naïve et Sentimentale*, ouvrage dans les premières pages duquel la présence des enfants est signalée comme ayant une influence bénéfique [101]; mais, ce qui est plus

[100] NB. 1705 - *g* - *h* - *i*. Tom Wedgwood s'intéressait à la philosophie et en particulier aux problèmes concrets de psychologie; c'est en partie pour le détacher de l'empirisme que Coleridge s'était livré à la difficile mise au point de l'étape de 1801.

[101] *Uber naïve und sentimentalische Dichtung*, 1795, 2-3. K. Coburn pense que Coleridge songe particulièrement à la phrase de Schiller « mit so viel Rührung bei Kindern verweilen », c'est-à-dire « demeurer près des enfants avec tant d'attendrissement », et remarque que A. C. Dunstan, qui ne connaissait pas ce passage du *Notebook 16*, concluait que Coleridge connaissait l'ouvrage de Schiller en s'appuyant sur des épreuves internes, dans « The German Influence on Coleridge » (*op. cit.*).

significatif encore, nous voyons le poète quitter brusquement le plan de la spéculation abstraite kantienne — l'obligation rationnelle pour l'individu d'ériger sa maxime d'action en loi universelle — pour rejoindre, comme le fait sans cesse Schiller, une expérience concrète faisant toute sa place au sentiment et revêtant une signification à la fois morale et poétique, les deux aspects étant considérés comme inséparables.

C'est chez Schiller également qu'il faut chercher la source de la célèbre définition que donne Wordsworth de la poésie dans la Préface de 1800, des *Lyrical Ballads :*

> « J'ai dit que la Poésie était l'épanchement spontané de sentiments puissants : elle a son origine dans l'*émotion remémorée dans la tranquillité*... [102]. »

On savait depuis longtemps que Coleridge avait eu une part importante dans l'élaboration de la doctrine présentée dans cette Préface dont la rédaction fut finalement confiée à Wordsworth [103] et il y avait des raisons de penser qu'en particulier cette définition de la poésie, au tour analytique et presque philosophique, venait de l'auteur de *The Ancient Mariner*. Seule la preuve matérielle manquait; or K. Coburn a pu récemment déchiffrer une page en fort mauvais état du *Notebook 5 ½* où sont prises, en août-septembre 1800, des notes ayant manifestement trait à la substance de la préface. On peut lire notamment ceci :

> « so poetry [...] recalling of passion in tranquillity, or demands [...] [? disjunction/dis'inction/dissociation] of poetry & [? painting/passion/prose]... [104]. »

Il y a longtemps déjà, L. A. Willoughby avait suggéré que l'idée devait être empruntée par Coleridge à Schiller et en particulier au compte rendu que fit Schiller des *Gedichte* de Bürger dans un numéro de janvier 1791 de la *Jenaische Allgemeine Literatur Zeitung* [105]. Nous savons que Coleridge avait acheté à Ham-

[102] « I have said that Poetry is the spontaneous overflow of powerful Feelings : it takes its origin from emotion recollected in tranquillity... » (WPW, II, 400).

[103] Cf. CL, II, 830 : « Wordsworth's Preface is half a child of my own brain... »

[104] NB, 787. K. Coburn n'a pu faire mieux malgré tous les procédés techniques employés pour faire réapparaître l'écriture; il suffit de jeter un coup d'œil sur la reproduction photographique de cette page du carnet, donnée en face de la note, pour se convaincre de la difficulté. Nous l'avons nous-même examinée longuement au British Museum il y a plusieurs années sans pouvoir lire autre chose que « distinction of poetry ».

[105] L. A. Willoughby, « Wordsworth and Germany », *Studies Presented to H. G. Fiedler*, Oxford, 1937, p. 400; et plus récemment, du même auteur, « English Romantic Criticism or Fancy and the Imagination », *Weltliteratur, Festgabe für Fritz Strich*, Berne, 1952, p. 159-160.

L. A. Willoughby cite la phrase de Schiller qui lui semble être la source « aus der sanftern und fernenden Erinnerung mag er dichten »; c'est une

bourg les deux volumes de Bürger en question le 22 septembre 1798 [106] et par ailleurs qu'il lisait la *Jenaische Allgemeine Literatur Zeitung* en février-mars 1799 [107]. Il est infiniment probable, comme le suggère K. Coburn, qu'il remonta jusqu'au numéro de 1791 contenant le compte rendu de Schiller, qui avait fait grand bruit en Allemagne au moment de sa parution.

Même si l'article de la revue n'est pas la source directe de cette célèbre définition de la poésie, l'idée en est tout à fait schillérienne : bien que le sentiment soit nécessaire, pense Schiller, l'homme en proie au sentiment se trouve dans une situation relativement inférieure; il faut donc un certain décalage entre le moment où est ressentie l'émotion et le moment de la création poétique qui prend cette émotion pour son objet, ceci afin que l'âme soit libérée de l'emprise de l'émotion lorsqu'elle se livre à cette activité supérieure entre toutes qu'est la création poétique [108].

Sans doute aux yeux de Coleridge cet affranchissement moral est-il moins important que le processsus proprement dit de l'activité créatrice. C'est ce que semblent indiquer les fragments, si peu lisibles, de la suite de la note, dont le sens paraît être la nécessité d'une « disjonction » ou « distinction » entre la poésie et ce qui ne serait qu'une simple « peinture », une simple description de l'émotion, au moment où cette dernière est ressentie. La poésie en effet n'est pas observation passive de l'émotion, elle est création à propos de l'émotion.

Comme le soulignent les dernières lignes déchiffrables de cette même note du carnet [109], elle n'est pas le mètre qui est un cadre matériel, pré-fabriqué, un substrat servant à l'expression; elle est

recommandation donnée au poète de « faire de la poésie à partir d'un souvenir doux au cœur et lointain ».

[106] NB, 340; cf. *supra*, note 80.

[107] Il lisait le compte rendu des nouvelles théories médicales de John Brown, médecin écossais aux idées révolutionnaires (NB, 388, 389 et notes).

[108] Schiller est constamment soucieux de souligner la différence entre les facultés inférieures, liées à la vie physique, affective, et les activités supérieures, rattachées à la liberté morale; à l'état physique, l'homme subit la nature; à l'état moral, il la domine; le sentiment du beau, qui trouve sa pleine expression dans la poésie, permet de passer du premier état au second. L'idée est longuement développée dans les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Lettres XIV et XV (cf. éd. R. Leroux, Paris : Editions Montaigne, 1943, p. 290-317); la Lettre XVI explique que le sauvage échappe à l'animalité et accède à l'humanité lorsqu'il se détache de la *réalité* pour s'intéresser à ce que Schiller appelle « *l'apparence* », lorsqu'il prend goût à la toilette et au jeu (p. 321-323). Il y aurait ici une raison de plus de faire le rapprochement avec la note de Coleridge dont le début — tout au moins ce qui a pu en être déchiffré — semble aller dans le même sens :

« all savages should [? purpose/suppose/passive] imitation of [...] or [...] means of [...], so poetry [...] recalling of passion in tranquillity... » (NB, 787).

[109] « Metre distinct and artificial — till at length poetry forgot its essence in those forms which were only hieroglyphic in it » (NB, 787).

activité de l'esprit fondamentale; elle met en jeu la faculté essentiellement créatrice, et non pas passive, à laquelle Coleridge réserva spécialement le nom d'*imagination*. Du moins est-ce le cas de toute poésie véritable, de la poésie qui n'a pas « perdu son essence en s'installant dans les formes qui n'en étaient que l'expression hiéroglyphique ».

C'est bien là, à coup sûr, le fond de la pensée de Coleridge et telle est bien l'interprétation qu'il convient de donner à la définition des *Lyrical Ballads*. S'il était besoin d'une confirmation, nous la trouverions dans une remarque que le poète fit à la fin de sa vie dans *Table Talk*, reprenant presque les termes utilisés trente ans plus tôt :

> « Observez la nature avec précision », dit-il, « mais écrivez d'après vos souvenirs; et faites davantage confiance à votre imagination qu'à votre mémoire [110] ».

J. Lowes, qui cite ce passage en note, remarque que le jeune auteur de *The Ancient Mariner* mit en pratique en 1798 ce que le sage de Highgate recommandait en théorie [111]; et certes, il ne se trompe pas. Mais là n'est point l'essentiel, du moins en ce qui nous concerne; l'important est que la pratique et la théorie conduisirent Coleridge à faire la distinction entre deux facultés qu'il appela *fancy* et *imagination*. La première est inférieure, soumise éventuellement aux fluctuations de la sensibilité, mais la chose n'est pas grave, car elle se meut dans une zone superficielle; la seconde fait appel aux ressources profondes de l'âme, celles du sentiment contrôlé, dominé, comme celles de l'intelligence; elle réconcilie la joie, l'amour et les recherches abstruses et s'exerce au sein de cette sérénité lucide que la Préface des *Lyrical Ballads*, comme la note des carnets, désignait du nom de « tranquillité ».

Ainsi par un curieux retour des choses, l'idéalisme allemand, que Coleridge semble avoir suivi sans réserve sur ce point dès 1800, après avoir réhabilité le sentiment face au rationalisme desséchant du dix-huitième siècle, se trouvait amené à remettre la sensibilité à sa juste place pour en faire l'objet de la création poétique plutôt que la fonction essentielle s'exerçant au sein de cette création. Le sentiment n'est pas proscrit; il est présent dans le sujet comme dans l'objet, mais c'est sans exclure les resssources intellectuelles, les « recherches abstruses », qu'il s'intrègre dans la faculté créatrice supérieure appelée à jouer avant tout le rôle d'un pouvoir unificateur.

[110] « A poet ought not to pick nature's pocket : let him borrow, and so borrow as to repay by the very act of borrowing. Examine nature accurately, but write from recollection; and trust more to your imagination than to your memory » (TT, 22 septembre 1830, I, 205).

[111] « And by the grace of Heaven, in « The Ancient Mariner » the young man practised what the old man preached » (Lowes, 522, note 53).

CHAPITRE II

LA REVELATION POETIQUE

1. — Fancy et imagination.

La complexité de la distinction *fancy-imagination*, souvent commentée et souvent aussi imparfaitement comprise, tient à des causes multiples, dont la principale est qu'elle se trouvait au point de jonction de l'expérience philosophique et de l'expérience poétique et revêtait de ce fait une ambiguïté fondamentale.

En premier lieu ses origines, théoriques et pratiques, furent infiniment diverses; Coleridge, avec son éclectisme habituel, ne se priva pas de prendre son bien partout où il pouvait en vue de justifier une opposition qui lui paraissait de première importance.

En second lieu, la nature même de l'antinomie était assez floue; tantôt il s'agit de deux facultés psychologiques différentes chez le poète, c'est-à-dire chez le sujet, tantôt il s'agit de deux méthodes ou de deux techniques en matière de poésie et à ce moment là Coleridge en parlant de *fancy* et *imagination* a en vue l'expression poétique, les images, les métaphores telles qu'elles se présentent dans le poème une fois achevé, c'est-à-dire dans l'objet.

Enfin, en troisième lieu la distinction devait devenir pour Coleridge, surtout dans la seconde moitié de sa vie, d'un emploi quasi universel; non seulement elle apparaît comme la clef permettant de résoudre les problèmes de psychologie et de critique littéraire, mais elle revêt une portée morale, sociale, politique tout autant que métaphysique.

Il semble qu'à l'origine il y ait eu chez le poète des constatations pratiques plutôt que des considérations théoriques; la distinction n'aurait pas été d'abord abstraite et philosophique; elle aurait été élaborée peu à peu et aurait servi *a posteriori* à justifier les différences ou oppositions que l'auteur croyait percevoir dans les faits. Il déclare dans *Biographia Literaria* — et nous n'avons aucune raison de mettre en doute l'authenticité de ses dires — que ce fut la qualité spéciale de la poésie de Wodsworth et la pro-

fonde impression qu'elle fit sur lui qui le conduisirent à concevoir, d'abord timidement, la distinction entre les deux facultés [1].

> « Dans cette poésie », nous dit-il, « il n'y avait pas le moindre signe d'une pensée forcée, d'une diction artificielle; il n'y avait aucun encombrement, aucune profusion indue des images; et, comme le poète l'a lui-même bien indiqué dans les vers écrits « Au cours d'une seconde visite à la rivière Wye », une réflexion virile et les sentiments du cœur de l'homme avaient conféré aux objets naturels une variété, un intérêt nouveau que dans la passion, la soif du premier amour, ils ne lui avaient paru ni réclamer ni autoriser [2]. »

Dans cette poésie si nouvelle, si différente en apparence de tout ce qui avait été écrit au cours du dix-huitième siècle, même chez les pré-romantiques, ce que Coleridge apprécie surtout c'est le manque d'artifice, la simplicité et le dépouillement, un ton à la fois sérieux et direct où l'on trouve :

> « ... l'union de sentiments profonds et de pensées profondes; un bel équilibre entre la vérité de l'observation et l'activité de l'imagination occupée à modifier les objets observés; enfin et avant tout le don de répandre la couleur, *l'atmosphère*, et avec cette atmosphère la profondeur et l'élévation du monde idéal, sur des formes, des incidents, des situations dont la coutume, aux yeux du commun, a voilé la lumineuse signification, a tué l'éclat, a desséché la fraîche rosée [3]. »

Une fois mis en présence de cette « excellence qui est plus ou moins le caractère dominant de tout ce qu'écrivit Wordsworth », le poète chercha à comprendre ce qui en faisait le caractère essentiel :

> « Je n'eus pas plus tôt ressenti tout cela que je cherchai à comprendre. Des méditations répétées me conduisirent à soupçonner (et une analyse plus intime des facultés humaines, des

[1] « I was in my twenty-fourth year, when I had the happiness of knowing Mr. Wordsworth personally and, while memory lasts, I shall hardly forget the sudden effect produced on my mind, by his recitation of a manuscript poem, which still remains unpublished, but of which the stanza, and tone of style, were the same as those of the « Female Vagrant », as originally printed in the first volume of the « Lyrical Ballads » (BL, I, 58; cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre II, note 288). Il semble bien que Coleridge ait eu, vingt et un ans plus tard, un défaut de mémoire et qu'il s'agisse effectivement de *The Female Vagrant* (cf. note de Shawcross, BL, I, 224, note 5).

[2] *Ibid.* Coleridge songe au passage de *Tintern Abbey* où l'auteur explique comment, en un troisième moment, la méditation est venue s'ajouter à l'amour purement physique, puis sentimental de la nature (vers 72-93; WPW, II, 261). On pourra relire les pages admirables et toujours pleines d'intérêt qu'Emile Legouis a consacrées à ces premiers contacts entre les deux poètes dans *La Jeunesse de Wordsworth* (p. 342-350).

[3] BL, I, 59.

caractéristiques, des fonctions, des effets qui leur sont propres transforma mes conjectures en une entière conviction) que *fancy* et *imagination* étaient deux facultés distinctes, différant considérablement, au lieu d'être, comme on le croit généralement, soit deux termes ayant le même sens, soit tout au plus les formes inférieure et supérieure d'une seule et même faculté [4]. »

Que cette idée ait été en germe chez l'auteur de *The Eolian Harp* et de *Religious Musings* au moment où en 1796 il prend contact avec la poésie de Wordsworth, puis avec Wordsworth lui-même, ne fait aucun doute. Wordsworth lui fournit l'occasion de formuler la distinction explicitement à la suite d'une constatation d'ordre pratique, aisément vérifiable : la poésie de Wordsworth produisait sur lui une impression que la plupart des poètes du dix-huitième siècle étaient impuissants à susciter. Ces poètes, en effet, n'avaient généralement ni « sentiments profonds ni pensées profondes ». Or tout portait Coleridge à rechercher dans la poésie autre chose qu'un passe-temps ou un art d'agrément, ornement des beaux esprits de la cour et de la ville : les fibres secrètes d'un tempérament épris de mystère et de surnaturel, la formation religieuse des toutes premières années d'enfance, la forme même d'une intelligence prompte à percevoir les analogies et à jeter des ponts entre les manifestations les plus diverses du réel. Aussi comprend-on aisément que dans le même chapitre de *Biographia Literaria*, cherchant un exemple pour illustrer la distinction dont il retrace l'origine, il oppose « l'imagination » créatrice de Milton à la libre et superficielle « fantaisie » de Cowley et un vers de la *Venice Preserved* d'Otway à un vers de *King Lear* [5]. A ses yeux, le domaine propre de la poésie était le surnaturel et l'expérience poétique devait être une véritable révélation métaphysique, engageant l'être tout entier; c'est l'expérience du Vieux Marin qui, communiquée à l'Invité de la noce, fait de ce dernier « un homme plus triste et plus sage » qui n'éprouve plus l'envie de se mêler à la vaine agitation de la fête :

« ... et voici maintenant que l'invité de la noce
S'est détourné de la porte du marié.

Il allait comme un homme abasourdi,
Que le sens abandonne :

[4] BL, I, 60-61.

[5] « Milton had a highly *imaginative*, Cowley a very *fanciful* mind... this division is no less grounded in nature than that of delirium from mania, or Otway's

" Lutes, lobsters, seas of milk, and ships of amber " from Shakespeare's " What ! have his daughters brought him to this pass ? " » (BL, I, 62). Le vers d'Otway est exactement : « Lutes, laurels, seas of milk and ships of amber » (*Venice Preserved*, Acte V) ; celui de Shakespeare est tiré de l'acte III, scène IV, de *King Lear*.

C'est plus triste et plus sage
Qu'il se leva le lendemain matin [6]. »

C'est là qu'il faut chercher les origines véritables de la distinction. Reprenant une tradition qui était celle de la poésie pastorale et qui se précise chez Collins, Cowper et Gray [7], Coleridge songe très tôt à opposer le poète à la foule et à faire de lui un prophète dont la mission est de découvrir la vérité et de la communiquer à ses semblables. L'idée est en germe dans la version de *Christ's Hospital,* qui est de 1790, de *Monody on the Death of Chatterton,* où l'imagination, appelée d'ailleurs « *fancy* », est liée chez le poète à tout un ensemble de qualités intellectuelles et morales exceptionnelles [8]; elle est reprise de façon plus explicite en 1794 dans le fragment *Lines on a Friend,* écrit à l'occasion de la mort du Révérend Fulwood Smerdon à Ottery-St Mary; le passage est particulièrement intéressant, car le terme de « *shaping* mind » qui sera celui de *Dejection, an Ode,* apparaît pour désigner la faculté créatrice spécialement accordée au poète par le ciel et il est associé à l'activité de la raison tout autant qu'aux émois de la sensibilité [9].

L'idée d'une mission liée aux dons spéciaux que possède le poète s'affirme de 1795 à 1798. Elle prend la forme d'une stricte obligation de participer aux affaires politiques du pays, notamment dans *Reflections on Having Left a Place of Retirement* [10]; elle apparaît de plus en plus comme isolant le poète dans sa méditation intérieure de la vaine agitation de la foule qui, mue par des impulsions diverses, dont l'appât du gain, se contente d'une vue super-

[6] « *... and now the Wedding-guest*
Turned from the bridegroom's door.
He went like one that hath been stunned.
And is of sense forlorn :
A sadder and a wiser man,
He rose the morrow morn. »
(vers 620-625; PW, I, 209).

[7] Notamment dans l'*Elegy Written in a Country Churchyard* où l'activité du poète commence le soir, dans la méditation solitaire, alors que les hommes regagnent leur foyer, une fois terminé le labeur de la journée.

[8] PW, I, 13-15.

[9] « *As oft in Fancy's thought thy Grave I pass,*
And sit me down upon it's recent Grass —
With introverted Eye I contemplate
Similitude of Soul — perhaps of Fate !
To me hath Heaven with liberal hand assign'd
Energic Reason and a shaping Mind,
The daring ken of Truth, the patriot's part,
And Pity's Sigh, that breathes the gentle heart. »
Version originale de la lettre à George Coleridge du 6 novembre 1794; CL, I, 128.

[10] PW, I, 106-108. Cf. *supra,* Troisième Partie, chapitre I : « *L'Actualité sociale et politique* », *passim.*

ficielle des choses sans chercher à pénétrer leur mystère[11]. La distinction se fait jour graduellement entre deux formes d'intelligence; l'une inférieure, qui est celle de tous les jours, qui permet à l'homme de se mouvoir dans le monde, de compter les objets; c'est celle du commerçant de Bristol, celle des fermiers de Nether Stowey se rendant au marché pour y vendre les produits de leur travail; l'autre supérieure, qui n'est pas donnée à tous, ni à tous les moments du temps, et qui permet à l'homme non de mesurer les choses comme le font les physiciens, les chimistes et les philosophes de l'école empiriste, mais de percer le secret de leur mystère; cette seconde forme d'intelligence est celle du vrai philosophe et aussi du vrai poète. L'homme qui possède cette faculté supérieure

« ... *s'est nourri de la rosée de miel,*
Il a bu le lait du Paradis[12] ».

Shakespeare, Milton, Wordsworth avaient bu le lait du Paradis; mais tel n'est pas le cas de tous ceux qui écrivent des vers. Les premiers, par quelque don secret, vont obscurément, mais sûrement au fond des choses; leur poésie a une valeur cognitive; elle est une révélation à la fois pour eux-mêmes et pour leur lecteur. Les seconds ne possèdent que l'intelligence arithmétique, celle qui mesure et qui compte; ils se contentent de juxtaposer sonorités et images, de les combiner superficiellement en une mosaïque agréable à l'oreille et à l'œil. Il est donc deux sortes de poésies et deux sortes de poètes; les premiers apportent une véritable expérience; les seconds n'apportent qu'un jeu et un divertissement. Ainsi la distinction *fancy-imagination* se rattache de façon plus ou moins étroite à ces oppositions entre deux contraires qui reviennent si souvent chez Coleridge, opposition du talent et du génie, du bruit et du silence, des recherches abstruses et de la vérité totale, de la passivité et de l'activité de l'esprit.

Seule, dans l'esprit de l'auteur, la faculté supérieure, ou *imagination*, est véritablement active; la faculté inférieure, ou *fancy*, est passive; elle n'est que l'enchaînement des images au sein du

[11] En particulier dans *Reflections on Having Left a Place of Retirement* où le riche commerçant de Bristol, venu à Clevedon en promenade, semble un instant touché par la grâce (vers 9-18; PW, I, 106); dans *Frost at Midnight*, où l'opposition est nettement soulignée entre le silence de la maison à minuit, moment d'activité intense pour le poète, et les « innombrables allées et venues » de la journée dans le village (vers 1-13; PW, I, 240); dans toute la fin de *Kubla Khan*, où la foule entoure respectueusement le barde, comprenant qu'il a un pouvoir qui lui échappe (vers 48-54; PW, I, 298).

[12] « *For he on honey-dew hath fed*
And drunk the milk of Paradise »
(*Kubla Khan*, vers 53-54; PW, I, 298; cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre III, note 185).

flux continuel régi par les lois de l'association [13]. La distinction est donc le point d'aboutissement normal de l'enquête philosophique; elle est la victoire remportée, notamment au cours de l'étape de 1801, sur tous ceux qui, comme Hobbes, Gassendi, Locke et Hume, nient la possibilité d'une activité réelle, autonome de l'esprit et font reposer toute la vie psychologique sur le déroulement passif des images. Coleridge ne nie pas le phénomène de l'association; il est un fait d'observation; il le constate dans ses propres rêves, consignés avec soin dans ses carnets; il le constate aussi couramment dans la poésie, où une image appelle une autre image, un souvenir un autre souvenir; à cette forme passive de la vie de l'esprit, il donne le nom de *fancy*. Mais il affirme aussi la possibilité d'une activité véritable de l'esprit, consciente et voulue, mettant en jeu toutes les facultés de la personne; et à cette forme supérieure de l'intelligence au travail, il réserve le nom d'*imagination*. Ainsi l'évolution philosophique est-elle liée de très près à cette distinction, qui se présente d'abord et essentiellement comme une distinction littéraire. L'esprit n'est plus le simple miroir qui reflète la beauté des choses, comme l'avaient cru les classiques; il est la lampe qui éclaire les choses, leur confère une lumière et une beauté qui sont d'abord en lui, avant d'être en elles [14].

Cette activité créatrice de l'esprit, Coleridge croyait la constater dans les faits tout autant que l'enchaînement passif des images dans l'association des idées. A partir de 1797, il avait, en compagnie de Wordsworth et de Dorothy, la révélation quasi quotidienne d'une vérité profonde et cachée dans le spectacle des beautés de la nature; et il identifia très rapidement cette révélation avec la vision de l'univers qu'il tenait de Platon et des néo-platoniciens; normalement, dans la sensation et la perception, l'homme ne peut appréhender que des ombres au sein des phénomènes; mais il lui est possible parfois de s'élever au-dessus de cette perception élémentaire pour accéder à la vision de l'Un, saisir la réalité spirituelle dans les symboles que présente la matière, percevoir l'infini à travers le fini dans l'univers devenu « un grandiose alphabet [15] ». La perception élémentaire des objets se déroule au niveau de la forme inférieure de l'intelligence; la vision de l'Un dans le mul-

[13] L'opposition activité-passivité de l'esprit, qui est le fondement même de *Biographia Literaria*, est bien soulignée dès 1802, dans une lettre à Southey du 29 juillet : « As to myself, all my poetic Genius, if ever I really possessed any Genius, & it was not rather a mere general *aptitude* of Talent & quickness in Imitation, is gone... » (CL, II, 831), et dans une lettre à W. Sotheby du 10 septembre : « At best, it is but Fancy, or the aggregating Faculty of the mind... » (CL, II, 865).

[14] L'image a été retenue par M. H. Abrams pour le titre du bel ouvrage qu'il fit paraître en 1953 sur les théories esthétiques et critiques du romantisme : *The Mirror and the Lamp*, Londres, Oxford University Press.

[15] *Destiny of Nations*, vers 19-20; PW, I, 132.

tiple relève de la forme supérieure, c'est-à-dire de *l'imagination*. Le poète, comme il l'écrit à Poole le 16 octobre 1797, ne connaît « pas d'autre moyen d'inspirer l'amour du Grand et la vision de l'Ensemble », ajoutant :

> « .... Ceux qui ont été conduits aux mêmes vérités degré par degré, grâce au témoignage constant de leurs sens, me semblent ne pas avoir une faculté que je possède. Ils ne peuvent contempler que des *parties* et toutes les *parties* ne présentent nécessairement que la *petitesse*. L'univers pour eux n'est qu'une masse de *petites choses* [16]. »

Là était aux yeux de Coleridge la clef de voûte non seulement de toute poésie véritable, mais de toute pensée constructive en matière de psychologie, de logique et de métaphysique. Et il est caractéristique de le voir, en mars 1801, au moment où il fait le point de ses connaissances philosophiques, condamner Locke précisément parce qu'il est un « philosophe du *Petit-côté-des-choses* [17].

Ainsi expérience poétique et enquête philosophique se rejoignent, s'aident réciproquement, s'interpénètrent. Mais s'il fallait donner la primauté à l'une plutôt qu'à l'autre, c'est vers l'expérience poétique, fondée sur les réactions profondes de la personnalité qu'il faudrait se tourner. Les divers systèmes philosophiques où l'auteur a cru retrouver une confirmation de la distinction *fancy-imagination* n'ont pas été pour lui des *sources* à proprement parler et à notre avis il est assez vain de les considérer comme tels [18].

Si l'on excepte le platonisme, le néo-platonisme et les Platoniciens de Cambridge, dont l'influence fut certainement décisive, il convient sans doute d'accorder une très relative importance à certains critiques et penseurs du XVIII[e] siècle chez lesquels on voit se dessiner l'antinomie entre le « miroir » et la « lampe » et s'esquisser la distinction entre une forme d'intelligence discursive, qui est celle de la science, et une faculté divinatrice permettant à

[16] CL, I, 354.

[17] Lettre à Poole du 23 mars 1801; CL, II, 708.

[18] La multiplicité de ces soi-disantes *sources* explique la diversité des interprétations. Voir par exemple (ce sont les études les plus sérieuses) : P. L. Carver, « The Evolution of the Term : Esemplastic », MLR, juillet 1929, p. 329-330; I. Babbitt, « Coleridge on Imagination », dans *The Nineteenth Century and After*, Londres, 1929 (reproduit dans *On Being Creative and Other Essays*, Londres, 1932) P. L. Carver, « Coleridge and the Theory of Imagination » UTQ, juillet 1940, p 452-465; W. J. Bate and J. Bullit, « Distinctions between Fancy and Imagination in Eighteenth Century Criticism », MLN, janvier 1945, p. 8-15; R. L. Brett, « Coleridge's Theory of Imagination », ESMEA, 1949, p. 75-90; B. Hardy, « Distinction without Difference : Coleridge's Fancy and Imagination », EC, octobre 1951, p 336-344; L. J. Potts and B. Hardy, « Imagination and Fancy », EC, juillet 1952, p. 345-349; G. G. Watson, « Imagination and Fancy », EC, juin 1953, p. 201-214.

l'esprit de saisir les vérités d'ordre esthétique [19]. Addison différencie l'imagination de ce qu'il appelle la « raison », qu'il prend au sens d' « entendement [20] » ; Thomson, en particulier dans *The Castle of Indolence* oppose le génie intuitif au métier littéraire et à ses tristes servitudes; Shaftesbury insiste sur le pouvoir créateur de l'esprit qu'il associe au sentiment interne de la beauté [21]; Akenside le premier considère les problèmes de la création poétique d'un point de vue « métaphysique [22] » ; Sir Josuah Reynolds enfin eut l'insigne mérite de faire de l'art autre chose qu'un simple passe-temps ou qu'un raffinement de la bonne éducation et de voir dans la « nature » non pas un donné proposé à l'imitation de l'artiste, mais un domaine inconnu, inépuisable, en devenir, proposé comme objet d'une expérience intérieure vécue [23].

Le point de vue de ces auteurs, eux-mêmes poètes autant que critiques ou philosophes, est essentiellement littéraire et correspond assez bien à la description de l'imagination que donne Wordsworth, ayant encore en mémoire les conversations qu'il eut avec Coleridge sur le sujet, à la fin de *The Prelude*, lorsqu'il tente de dépeindre l'amour du divin, tel qu'il est perçu dans la nature :

> « *Cet Amour spirituel n'agit et n'existe*
> *Que par l'Imagination, qui n'est en vérité,*
> *Qu'un autre nom donné à la faculté absolue,*
> *L'intuition la plus lucide, l'ampleur de l'intelligence,*
> *La Raison en ses moments les plus hauts.*
> *Cette faculté fut la source qui alimenta*
> *Notre long labeur...* [24]. »

De cette expérience concrète qui fut la sienne, et aussi celle de son ami, Coleridge va rapprocher, en 1800-1801, ce que le

[19] On trouvera retracée l'histoire de la distinction au XVIII[e] siècle dans W. L. Kennedy, *The English Heritage of Coleridge of Bristol, 1798*, New-Haven, Yale University Press, 1947. L'auteur fait l'histoire de l'idée au XVIII[e] siècle plutôt qu'étudier ses origines chez Coleridge.

[20] Cf. notamment *Spectator*, n[os] 303, 411, 413, 421.

[21] Il emploie le terme de « *forming power* » qui ressemble assez au « *shaping power* » de Coleridge, notamment dans *Characteristiks of Men, Manners, Opinions, Times*, Londres, 1714, II, p. 405 et suivantes.

[22] Coleridge tenait Akenside en grande estime. Voir lettre à Thelwall du 13 mai 1796 : « But why so violent against *metaphysics* in poetry ? Is not Akenside's a metaphysical poem ? Perhaps you do not like Akenside — well — *but I do* — & so do a great many others... » (CL, I, 215). Le poème d'Akenside est évidemment *The Pleasures of Imagination*, Londres, 1744. Voir également CL, I, 230, 279, 289, 370. C. T. Houpt, dans *Mark Akenside, A Biographical and Critical Study*, Philadelphie, 1945, 146-147, souligne l'intérêt de Coleridge pour les vues du poète philosophe.

[23] Les premières allusions que nous ayons de Coleridge à Reynolds sont tardives (NB, 2853, mai 1806, mais il s'agit uniquement de peinture; BL, I, 26 et II, 25; et CL, IV, 759, juillet 1817).

[24] *The Prelude*, XIV, vers 188-194.

kantisme lui révèle et ce que les Platoniciens de Cambridge avaient entrevu, à savoir la distinction entendement et raison [25]. La question est indissolublement liée dans son esprit au problème qui est pour lui crucial à l'époque, celui de la passivité et de l'activité de l'esprit. Il écrit à Davy, le 3 février 1801, qu'il songe à écrire un essai « concernant la Poésie et la nature des Plaisirs qui en découlent [26] » et le projet semble se préciser au cours de l'année 1802 [27]; en tout cas le processus de la création poétique est au centre de ses préoccupations et en septembre, dans une lettre à William Sotheby, il formule clairement la distinction pour la première fois, à propos de la mythologie grecque, qui ne lui semble s'intéresser qu'à « des objets morts, des statues creuses » et qu'il oppose à la poésie des *Psaumes* du Vieux Testament :

> « Elle n'est, au mieux, que le produit de *Fancy*, ou Faculté de l'esprit procédant par agglomération — et non de l'*Imagination*, ou Faculté ayant le pouvoir de *modifier* et de *coadner* les choses [28]. »

Rien n'illustre mieux la façon dont à ce moment-là Coleridge allie la théorie à la pratique que le poème de *Dejection, an Ode*, envoyé à Sara Hutchinson au printemps; le poète constate, ou croit constater en lui la perte de la faculté poétique qui, dès la première rédaction, le 4 avril, est appelée « *my shap'ng spirit of imagination* [29] »; il comprend, ou croit comprendre, que la perception en profondeur de la beauté du monde lui est désormais refusée et qu'il lui reste seulement à se tourner vers les recherches abstruses d'une philosophie sans âme, ne réclamant l'exercice que

[25] L'étude la meilleure sur l'identification faite par Coleridge entre d'une part *fancy-imagination* et d'autre part entendement et raison est celle de Basil Willey, « Coleridge on Imagination », dans *British Academy Proceedings for the Year 1946*, vol. XXXII, Londres, Oxford University Press, 1951. L'auteur a reproduit ses conclusions, qui sont très voisines des nôtres, dans *Nineteenth Century Studies, Coleridge to Matthew Arnold*, Londres, Chatto & Windus, 1949, p. 10-26.

[26] CL, II, 671. Cet essai devait devenir, seize ans plus tard, *Biographia Literaria*.

[27] Voir notamment lettres à Southey du 29 juillet (CL, II, 829-830) et du 9 août (CL, II, 847).

[28] « At best, it is but Fancy, or the aggregating Faculty of the mind — not *Imagination*, or the *modifying*, and *co-adunating* Faculty... » (lettre du 10 septembre 1802; CL, II, 866). Cf. *supra*, note 13. Le verbe « *co-adunate* » est emprunté à la botanique; nous le traduisons par « *coadner* », bien qu'il n'existe guère en français que le participe passé « coadné », car il marque bien l'idée d'une croissance organique apparue au cours de la création poétique. Coleridge l'emploiera souvent pour définir les fonctions de l'*imagination*.

[29] « *But oh ! each Visitation*
Suspends what Nature gave me at my Birth,
My shaping Spirit of Imagination »
(CL, II, 796; PW, I, 366; vers 84-86).

d'une forme inférieure de l'intelligence. C'est à partir de ce moment là que la dichotomie *fancy-imagination* se précise pour être peu à peu assimilée à la distinction *entendement* et *raison*.

Et sans cesse, Coleridge songe à Wordsworth, qui lui est un homme heureux, qui possède la joie dans le plein épanouissement de la personnalité, qui est à la fois philosophe et poète; le 15 janvier 1804, quelques semaines avant le départ pour Malte, il écrit à Richard Sharp :

> « Wordsworth est Poète, un poète d'une très grande originalité... Il est lui-même... il est le seul homme qui ait effectué la synthèse complète et constante de la Pensée et du Sentiment, les combinant avec les Formes poétiques, avec la musique des passions qui touchent agréablement le cœur et avec l'*Imagination*, ou Faculté susceptible de *modifier* les choses, entendue au sens le plus haut du mot, celui dans lequel je me suis risqué à l'opposer à *Fancy*, ou faculté procédant par *agglomération* — au sens où elle est l'Analogue obscur de la Création, non pas de tout ce que nous pouvons *croire*, mais de tout ce que nous pouvons *concevoir* de la création... [30]. »

Ainsi, dès 1802-1804, la distinction *fancy-imagination* est entièrement formulée. *Dejection, an Ode* constate l'existence de deux sortes de perceptions, à deux niveaux différents; l'une est élémentaire, elle permet de voir les objets, d'affirmer leur existence matérielle; l'autre s'exerce à un niveau supérieur; elle donne accès à la réalité cachée de l'univers, elle révèle son unité, sa beauté profonde, son mystère. Croyant avoir perdu la seconde et ne plus disposer que de la première, le poète s'écrie en un désespoir pathétique devant les objets que lui présente le paysage :

> « *Je les vois tous, tous si parfaitement beaux,*
> *Je vois, je ne sens pas, combien ils sont beaux* [31]. »

Quant à la lettre de 1804, elle formule nettement l'opposition entre les deux facultés qu'elle nomme expressément et, de plus, elle associe le pouvoir de l'imagination dans l'esprit de l'homme à l'acte créateur qui donna l'existence au monde et au genre humain. Ce qui signifie qu'il faut faire remonter à cette époque-là l'origine du passage bien connu de *Biographia Literaria* où Coleridge définit les deux imaginations et où certains ont voulu voir un plagiat de Schelling; il se trouve placé à la fin du chapitre XIII, que l'auteur conclut brutalement, après avoir beaucoup hésité, semble-t-il, avant de donner un tour définitif à sa pensée, en disant ce qui suit :

[30] CL, II, 1034.
[31] Dejection, an Ode: CL, II, 791; PW, I, 364; vers 37-38.

« L'*Imagination*, donc, m'apparaît comme étant de deux sortes : l'imagination primaire et l'imagination secondaire. L'Imagination primaire est selon moi la Faculté vivante et l'Agent premier de toute Perception humaine; elle est comme la répétition dans l'esprit fini de l'acte éternel de création dans l'infini *Je Suis*. Je regarde l'imagination secondaire comme l'écho de la première, coexistant avec la volonté consciente, étant toutefois identique à l'imagination primaire par le *genre* de son action et différant d'elle seulement en *degré* et par le *mode* de son fonctionnement. Elle dissout, diffuse, disperse afin de recréer; ou, dans les cas où le processus s'avère impossible, elle s'efforce néanmoins, quelles que soient les circonstances, d'idéaliser et d'unifier. Elle est *vivante* dans son essence, tout comme les objets quels qu'ils soient sont (en tant qu'objets) par essence fixes et morts.

La faculté que j'appelle *Fancy*, au contraire, n'a en face d'elle pour s'exercer que des éléments fixes et définis. Elle n'est en fait rien d'autre qu'une forme de mémoire affranchie de l'ordre relevant de l'espace et du temps, tout en se combinant avec ce phénomène empirique de la volonté que nous appelons *Choix*, qui la modifie. Mais au même titre que la mémoire ordinaire, elle doit recevoir tous ses matériaux préparés d'avance des mains de la loi de l'association [32]. »

La doctrine que nous avons ici enfin formulée avec quelque netteté correspond pour l'essentiel aux résultats auxquels l'auteur avait abouti en 1802-1804; mais certaines différences apparaissent.

L'ensemble de la distinction *fancy-imagination* était acquis dans *Dejection, an Ode* lorsque le poète déclarait :

« Je vois, je ne sens pas, combien ils sont beaux. »

Mais l'auteur rangeait la première perception : « *je vois* » parmi les opérations relevant de *fancy*, la seconde : « *je sens* » étant le propre de *imagination*. Ici, au contraire, les deux perceptions sont considérées comme appartenant à l'imagination; la première relève de l'imagination primaire, la seconde de l'imagination secondaire. La raison de ce changement est simple. Coleridge a voulu donner la place qui lui revenait à l'aspect actif, positif de la simple perception du monde extérieur; cette perception est déjà une construction à partir des matériaux épars offerts par la sensation; l'objet est le fruit de cette construction, de cette synthèse, qui n'est ni l'œuvre des sens ni celle de l'entendement; et l'erreur de

[32] BL, I, 202. L'embarras de Coleridge, au moment de mettre en formules ses théories sur une question dont il mesure toute la complexité, est très apparent. Non seulement pour se justifier il cite une lettre supposée écrite par un lecteur, et qui n'est que de lui (BL, I, 198-201, et note p. 271), mais il renvoie, pour plus ample information, à un essai sur l'emploi du surnaturel en poésie destiné à préfacer *The Ancient Mariner* et qui ne fut jamais écrit (*ibid.*, I, 202 et note p. 272).

tous les empiristes a été de méconnaître cet aspect constructif de la perception pour la réduire à la sensation. L'esprit, au moment où il opère cette synthèse, *affirme* l'existence d'un objet, doué des propriétés révélées par la sensation, et il le situe quelque part dans le monde, en dehors de lui; par conséquent, il le *crée*, et son acte est une répétition de l'acte créateur de Dieu donnant l'existence à l'univers. Cela Coleridge le pensait dès 1801, lorsqu'il écrivait à Poole, après avoir « radicalement débrouillé les notions d'espace et de temps » :

> « Newton n'était qu'un vulgaire matérialiste. L'*Esprit* dans son système est toujours passif — il n'est qu'un spectateur paresseux du Monde extérieur. Si l'esprit n'est pas *passif*, s'il est en vérité fait à l'image de Dieu, et cela au sens le plus haut du mot — l'Image du *Créateur* — il y a des raisons de soupçonner que tout système bâti sur la passivité de l'esprit doit être faux en tant que système [33]. »

Cette perception est donc bien quelque chose comme la répétition dans l'esprit de l'homme, qui est fini, de « l'acte éternel de création dans l'infini *Je suis* », c'est-à-dire que l'auteur songe ici, à la fois à Dieu qui en affirmant son existence, crée le monde à tout moment du temps [34] et au *je pensant* kantien, le *je* insaisissable parce qu'il est toujours sujet et jamais objet et qui, étant à l'image de Dieu, affirme sa propre existence et l'existence du monde extérieur en le construisant.

Cette perception, relevant de l'*imagination primaire*, est donnée à tous; il n'en est pas de même de l'*imagination secondaire*: elle est, elle, la véritable imagination poétique, celle que l'auteur croyait avoir perdue dans *Dejection, an Ode*, lorsqu'il craignait de voir éteint en lui le « pouvoir créateur de l'imagination [35] »; elle est l'intuition profonde de l'Un platonicien par-delà la multiplicité des phénomènes; c'est elle qui est le véritable contraire de *fancy*.

Mais elle est identique à l'imagination primaire « par le *genre* de son action » parce que, comme elle, elle construit, elle crée; elle diffère d'elle seulement « en *degré* » et par « le *mode* de son fonctionnement », car au lieu d'opérer au niveau des objets matériels, elle opère au niveau des idées. Elle est donc obligée en un premier

[33] Lettre du 23 mars 1801; CL, II, 709. Cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre IV, note 90.

[34] L'idée revient souvent dans les poèmes de Coleridge. Cf. notamment *Destiny of Nations*, vers 44-46 :

> « *... one all-conscious Spirit, which informs*
> *With absolute ubiquity of thought*
> *(His one eternal self-affirming act !)* » (PW, I, 133).

[35] « *My shaping power of Imagination* » (vers 86; PW, I, 366).

temps de « dissoudre, diffuser, disperser » les objets du monde extérieur construits par l'imagination primaire, puisque ces objets appartiennent au monde des apparences seulement, pour « recréer » et « unifier » en un second temps, c'est-à-dire retrouver l'unité réelle et cachée par-delà la multiplicité. Les objets, en tant qu'objets, bien qu'ils soient le fruit d'une faculté active, l'imagination primaire, sont « fixes et morts »; l'imagination secondaire est au contraire l'intuition du poète et du mystique qui atteint la réalité vivante des choses.

Apparemment donc *fancy* devrait être assimilée à l'imagination primaire et *imagination* à l'imagination secondaire, comme c'est le cas dans *Dejection, an Ode*. Or le passage-clef de *Biographia Literaria* mentionne *fancy* en un second paragraphe, où la faculté se trouve opposée à la fois à l'imagination primaire et à l'imagination secondaire. Il est aisé pour nous, qui possédons le texte des carnets, en particulier celui des notes de l'automne 1803, de comprendre pourquoi *Fancy*, aux yeux de Coleridge, représente ce qu'il appelle « *the streamy nature of association* [36] »; c'est une faculté purement passive; les images se succèdent mécaniquement, en un flux qui peut être dirigé par la pensée et la raison, mais qui peut être également abandonné à lui-même, si l'esprit renonce à toute activité; il n'y a donc en elle rien de cet aspect créateur ou constructeur qui caractérise à la fois l'imagination primaire et l'imagination secondaire; elle est une pure représentation kaléidoscopique. Mais l'auteur ne la rejette pas; elle est une constatation de fait, longuement étudiée par Aristote et saint Thomas [37]. De plus, il la retrouve souvent dans la trame intérieure des rêves tantôt agréables, tantôt pénibles, qu'il analyse minutieusement dans les carnets; il joue alors avec elle, lui lâche un instant les rênes pour voir ce qu'il adviendra, tout en sachant que « la raison est à la barre » et pourra, au prix d'un léger effort de volonté, reprendre le contrôle quand elle voudra [38]. Enfin, il n'ignore pas que certains auteurs s'abandonnent à ce processus passif au moment de la création littéraire; n'entrent alors en jeu que des éléments « fixes et définis »; les images qui se succèdent sont immuables; elles ne se modifient pas réciproquement en prenant place dans la chaîne; l'une appelle l'autre exactement comme dans la mémoire un souvenir se trouve lié à un autre souvenir; la seule différence est qu'ici l'ordre de succession des matériaux présentés « tout

[36] Note de décembre 1803; NB, 1770 : « ... the *streamy* Nature of Association, which Thinking = Reason curbs and rudders ». Cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre III, note 46.

[37] Et nous savons que Coleridge s'est intéressé aux lois de l'association en juillet-août 1801. Cf. NB, 973 et *supra*, Troisième Partie, chapitre III, note 52.

[38] Les rêves de l'automne 1803, encore une fois, sont les plus caractéristiques. Voir en particulier NB, 1637, 1644, 1648, 1649, 1681, 1718, 1726.

préparés par la loi de l'association » est indépendant « de l'espace et du temps »; il repose sur la ressemblance, le contraste, la contiguïté. La seule modification apportée par le sujet à ce déroulement purement mécanique est un certain « choix »; mais ce choix n'est pas libre, il est un « phénomène empirique de la volonté », c'est-à-dire qu'il relève non pas de la volonté libre, mais de cette volonté que Coleridge appelle « volition » et qui est déterminée par une impulsion, une émotion, un désir quelconque. En aucun cas, il n'y a dans la faculté désignée du nom de *fancy* cet élément constructeur qui est caractéristique de l'imagination primaire et de l'imagination secondaire.

C'est pour souligner cet aspect constructeur que Coleridge forgea le terme « *esemplastic* » et qu'il appela l'imagination, par opposition à *fancy* « *esemplastic power* » :

> « *Esemplastic. Le terme n'est pas dans Johnson et je ne l'ai rencontré nulle part ailleurs.* Moi non plus. Je l'ai construit moi-même du grec, εἰς ἓν πλάττειν, façonner de façon à ce que les choses ne fassent qu'un; parce que, ayant à exprimer quelque chose de nouveau, j'ai pensé qu'un mot nouveau aiderait à fixer dans la mémoire ce que je voulais dire et empêcherait de faire la confusion avec la signification habituelle du mot imagination [39]. »

Très probablement, comme De Quincey, puis Sara Coleridge l'ont remarqué, le terme fut emprunté vers 1810 à Schelling qui emploie le terme de « In-Eins-Bildung [40] ». Mais il est permis de noter que le terme « plastic power » se trouvait chez les Platoniciens de Cambridge, notamment chez Cudworth, et que Coleridge l'emploie dans plusieurs de ses poèmes de jeunesse, en particulier *The Eolian Harp* et *Religious Musings* [41]. Très probablement il s'agit d'une fausse étymologie; en effet, lorsque l'auteur traduit « *to shape into one* », « façonner de façon à ce que les choses ne fassent qu'un », il songe à Schelling et à « In-eins-bildung », mais aussi à « Einbildungkraft », qui est le terme ordinaire en allemand pour désigner l'imagination et qui est celui que Kant emploie dans la *Critique de la Raison Pure;* et il suppose à tort que le préfixe *ein* correspond à *eins,* c'est-à-dire l'*un* ou l'unité.

Kant fait peu de place à l'imagination; il lui concède une relative importance entre la sensibilité et l'entendement, pour l'édification de ce qu'il appelle, en son langage particulier, les

[39] BL, I, 107.

[40] *Blackwood's Magazine*, mars 1840; BL, I, 249, note. Dans *Anima Poetae*, 1895, p. 236, on trouve la remarque suivante : « How excellently the German *Einbildungskraft* expresses this prime and loftiest faculty, the power of co-adunation, the faculty that forms the many into one — In-eins-bildung ! » (note de 1810 environ).

[41] *The Eolian Harp*, vers 45-47; PW, I, 102 et *Religious Musings*, vers 405-407; PW, I, 124. Cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre II, note 92.

« schèmes ». Mais le sens que Coleridge donnait au mot, la propriété de « ramener les choses à l'unité » convenait parfaitement à la fois pour la perception, où les sensations multiples sont ramenées à l'unité de l'objet, et pour l'intuition poétique, où l'unité du monde est perçue derrière la multiplicité des phénomènes. C'est en ce sens qui l'imagination possède le pouvoir de « *coadner* »; sa fonction est unificatrice essentiellement; grâce à ce « magique pouvoir de synthèse », le poète « diffuse une coloration, un principe d'unité qui mêle et *fond*, pour ainsi dire, les divers éléments les uns dans les autres... [42] ».

Si *fancy* n'a qu'une valeur subjective, celle du déroulement des associations d'images chez le sujet, *imagination* conduit à une vision en profondeur des choses où leur identité fondamentale se révèle; elle est donc bien liée à une interprétation platonicienne de l'univers. Sa fonction est donc d'unifier les choses entre elles et de rétablir aussi l'unité entre le sujet et l'objet.

En réconciliant les choses entre elles, l'imagination permettra de saisir chaque chose vivante en « son moment d'intime révélation », car elle permettra d'écarter « les forces perturbatrices de la contingence » et de retrouver l'unité profonde, sous-jacente, « que ce soit dans les images de l'enfance, de la jeunesse ou de l'âge, chez l'homme ou chez la femme [43] ». C'est là la fonction suprême de l'art et c'est là le mérite essentiel que Coleridge avait constaté dans la poésie de Wordsworth [44].

Mais l'imagination fait également l'unité entre sujet et objet. Si l'imagination primaire est surtout tournée vers l'extérieur, car elle va du sujet à l'objet, l'imagination secondaire est tournée vers l'intérieur; elle ramène les objets au sujet qui perçoit l'identité fondamentale entre lui-même et le monde. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la remarque de *Biographia Literaria :*

> « Si l'artiste ne fait que copier la nature, la *natura naturata*, quelle vaine rivalité avec elle ! S'il procède seulement à partir d'une forme donnée, considérée comme répondant à l'idée du beau, quel vide, quel manque de réalité dans ses productions, comme dans les tableaux de Cipriani ! Croyez-moi, vous devez saisir l'essence, la *natura naturans*, ce qui présuppose un lien entre la nature, dans sa signification la plus haute, et l'âme de l'homme [45]. »

[42] BL, II, 12. Cf. *supra*, Première Partie, chapitre II, note 316.

[43] BL, II, 259. Cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre III, note 106.

[44] « To find no contradiction in the union of old and new; to contemplate the Ancient of days and all his works with feelings as fresh, as if all had then sprung forth at the first creative fiat, characterizes the mind that feels the riddle of the world and may help to unravel it » (BL, I, 59); le passage est en fait une note d'un carnet datant d'octobre 1803 (*Notebook 21;* NB, 1622) qui avait déjà été utilisée dans *The Friend*, 1809-1810, n° 5.

[45] BL, II, 257. Cf. *supra*, chapitre I, note 10.

L'*imagination* retrouve donc l'unité profonde du monde qui gît cachée à la fois dans l'univers spirituel intérieur de l'homme et dans le monde des apparences; l'art, qui est l'activité la plus haute où elle se manifeste, est médiateur entre l'homme et la nature. La faculté inférieure appelée *fancy* au contraire ne ferait que reproduire passivement les objets figés que nous présente la *natura naturata*.

Ainsi l'*imagination* était pour Coleridge le point de convergence des divers systèmes philosophiques dont il s'était successivement épris entre 1795 et 1804 : platonisme, idéalisme de Berkeley et Spinoza, visions des mystiques et enfin kantisme; on retrouve même l'associationnisme de Hartley dans la faculté appelé *fancy*, qui pour lui existe, qui est un mode de l'esprit à l'état extrême de passivité auquel il est susceptible parfois de s'abandonner.

Mais c'est à la distinction kantienne d'entendement et raison que l'antinomie *fancy-imagination* doit le plus. En effet, l'imagination primaire, pour constructrice qu'elle soit, opère au niveau des objets « fixes et morts » de l'entendement; l'imagination secondaire au contraire opère au niveau des idées et elle est donc pratiquement identifiée à la raison pure kantienne, qui est la faculté des idées et qui, même chez Kant, est chargée de ramener à l'*unité* les concepts de l'entendement: c'est-à-dire que Coleridge ajoutait à l'*Einbildungskraft* acceptée tant bien que mal par Kant au niveau de l'entendement une seconde *Einbildungskraft* qu'il plaçait au niveau de la raison pure et à laquelle il donnait, grâce à une fausse étymologie, le sens de « réduction des choses à l'unité »; cette faculté supérieure présentait toutes les caractéristiques d'une « intuition intellectuelle », chose qui était impensable pour Kant et était plus proche de la vision platonicienne ou mystique que d'une démarche rationnelle rigoureuse.

Enfin *imagination*, opposée à *fancy*, était également identifiée dans l'esprit de Coleridge à la raison pratique kantienne, qui seule permet à l'homme de s'inscrire véritablement dans l'être et de dire « *je suis* » en toute sécurité pour donner un sens à son action morale; ceci aussi parce que somnolait au fond chez le poète la vieille idée miltonienne que « seuls les cœurs purs verront Dieu » et que par conséquent seul l'homme qui a la conscience en paix pourra connaître la révélation poétique.

L'antinomie allait donc connaître un développement considérable à la fois sur le plan esthétique et littéraire et sur le plan moral et politique.

Dans sa critique littéraire, Coleridge distinguera les écrivains qui ne possèdent que le *talent*, qui relève de *fancy*, et ceux qui possèdent le *génie* parce qu'ils portent en eux la faculté de divi-

nation appelée *imagination* [46]. Il se plaira à analyser chez un auteur la psychologie des personnages, le style, les métaphores et les images, montrant que tel passage relève de *fancy*, tel autre d'*imagination*. Il considérera toujours au fond de lui-même, lorsqu'il examinera la personnalité d'un auteur, qu'un homme moralement corrompu, ambitieux, égoïste, hypocrite ne saurait posséder que le talent et *fancy* et ne faire de la littérature qu'un divertissement et qu'un métier; tandis qu'à ses yeux l'homme de génie ira à l'expérience poétique de toute son âme et connaîtra alors une véritable révélation métaphysique.

Sur le plan moral et politique, les hommes ne possédant que *fancy* seront les philosophes mécanistes et utilitaires : ils méconnaissent les besoins profonds de la nature humaine, qui sont des besoins essentiellement spirituels; ce seront aussi les hommes politiques qui, comme le Khan du poème, tentent de bâtir à la fois la cité et leur puissance personnelle sur une simple arithmétique, celle des concepts de l'entendement. Leur erreur est de se mouvoir, comme le commerçant de Bristol, dans *Reflections on Having Left a Place of Retirement*, sur le plan de l'intelligence inférieure sans chercher plus haut comme le font le poète et le philosophe de génie, comme le font spontanément, peut-être aussi, les hommes simples du *Lake District* vivant dans la paix et l'harmonie que Wordsworth s'était plu à décrire. Mais ici nous abordons un nouveau problème, celui du mode, des modes peut-être, de cette révélation esthétique, morale et métaphysique que procure la faculté appelée imagination.

2. — Intuition et discursion.

Incontestablement la révélation poétique, fondée sur *imagination*, se présente comme une sorte d'illumination qui n'a rien à voir avec le lent travail discursif, l'application des règles du métier qui, aux yeux d'un classique, constituent l'essentiel de la création littéraire. La faculté supérieure, identifiée à la raison pure kantienne, n'a rien de commun avec la « raison » classique qui, aux yeux du poète, correspond aux concepts de l'entendement, à la froide logique de la quantité, de la qualité et de la causalité. Elle permet la vision platonicienne de l'Un, elle est avant tout contemplation, elle procure l'extase romantique.

Certes, de nombreux passages des poèmes sembent traduire cette extase éprouvée en face de la nature, qui est à la fois un

[46] Sur l'influence de Coleridge sur ses contemporains et ses successeurs immédiats à cet égard, on pourra consulter Louis Landré, *Leigh Hunt, Contribution à l'Histoire du Romantisme anglais*, Paris, Belles-Lettres, 1936, *Tome II : l'Œuvre*, p. 156-162 et 176-179.

émoi de la sensibilité et une découverte dans la connaissance du monde. Nous en avons des exemples en particulier dans *The Eolian Harp* [47], dans *Reflections on Having Left a Place of Retirement :*

> *« Dieu, me dis-je,*
> *S'était bâti là un temple : l'Univers entier*
> *Semblait avoir son image dans le vaste paysage;*
> *Nul désir ne profanait mon cœur comblé,*
> *Heure bénie ! c'était un luxe que d'exister* [48] ! »

ainsi que dans *This Lime-Tree Bower my Prison* [49] et dans *Hymn before Sunrise,* où la façon dont l'esprit transcende le monde sensoriel pour accéder à la vision du divin est bien soulignée :

> *« Mont silencieux et terrible ! Je t'ai contemplé*
> *Jusqu'au moment où, toujours présent à mes sens,*
> *Tu as disparu de ma pensée : plongé dans l'extase de la prière*
> *J'adorais l'Invisible seul* [50]. »

Mais il est remarquable que dans chaque cas l'élément dominant, chez Coleridge, est la méditation intérieure, appuyée sur un arrière-plan solide de lectures, de réflexions, de recherches philosophiques. Il n'y a pas, comme dans l'extase, soumission passive à une influence venue de l'extérieur qui remplirait l'âme au point de lui faire oublier son existence personnelle; il y a, au contraire, prise de conscience de l'aboutissement soudain d'un effort de réflexion longuement préparé et de sa coïncidence miraculeuse avec le donné du réel tel qu'il est perçu dans le monde des phénomènes et à travers ce monde. Il n'y a pas cette abdication du *moi* que l'on rencontre dans les poèmes les plus caractéristiques de Wordsworth; ce dernier décrivant au Livre VI du Prélude un paysage alpestre parle d'« *usurpation* » pour dépeindre l'envahissement de l'âme par une réalité qui lui est extérieure [51].

Comme chez Wordsworth, il y a chez Coleridge des moments uniques, des *instants,* bénis, mais il n'y a pas rupture entre ce que l'on peut appeler la discursion préparatoire et l'intuition; l'intuition vient couronner le travail discursif. La beauté révélée, en particulier par la découverte de l'esprit agissant au sein de la matière, est aussi une beauté acquise et, parfois chèrement acquise. Non seulement le poète n'ignore pas l'enrichissement que lui apporte sa culture philosophique étendue, mais au moment de la

[47] Vers 26-33 et 44-47; PW, I, p. 101 et 102.
[48] Vers 38-42; PW, I, 107.
[49] Vers 37-43; PW, I, 180.
[50] Vers 13-16; PW, I, 377. Cf. *supra,* Troisième Partie, chapitre II, note 53. On trouvera une assez bonne analyse du passage, étudié du point de vue de la création poétique en général, dans A. Gérard, *L'Idée romantique de la Poésie en Angleterre,* Paris, 1955, p. 70-74.
[51] Prelude, VI, 600-605.

révélation, le sentiment de béatitude qu'il éprouve comporte la joie de savoir que ses efforts n'ont pas été vains et qu'il y avait une harmonie secrète entre le travail intérieur qui s'opérait en lui et la vie cachée de l'univers; l'instant de l'émotion poétique est la révélation de cette harmonie. Aussi, conviendrait-il, plutôt que d'extase, de parler de « *moment lyrique* » pour désigner ce qui se passe dans l'âme du poète lorsque intuition et discursion, loin d'être séparées ou opposées, se trouvent ainsi miraculeusement réunies.

Sur le plan pratique tout autant que sur le plan théorique, Coleridge laisse bien voir qu'à ses yeux la beauté poétique est à la fois beauté révélée et beauté acquise. Il n'ignore pas, les carnets le montrent amplement, qu'il est des procédés de fabrication en matière de littérature. Il y a le commerce familier avec les grands penseurs dont la lecture est toujours un approfondissement et aussi les récits de voyage qui meublent l'imagination, fournissent métaphores, images et symboles; c'est là, en un certain sens, que réside tout l'intérêt du *Gutch Notebook* et des notes prises à la lecture, de Purchas, Cook et Bartram [52]; le poète était incontestablement très conscient de l'obligation où il se trouvait de « nourrir » ainsi son imagination [53].

Il y a aussi les nécessités du métier, la triste obligation d'envoyer aux éditeurs de la copie en temps voulu et en quantité requise; le *Sopha of Sods*, lié à tant de souvenirs chers au cœur du poète, à l'amitié des Wordsworth, à l'amour de Sara Hutchinson, devait servir de substance à un poème, constate mélancoliquement Coleridge, qui ne serait qu'un gagne-pain [54].

Dans un autre ordre d'idées, nous voyons l'auteur apporter de multiples corrections aux versions originales de ses poèmes; il retouche, travaille, remanie son texte, souvent à plusieurs

[52] C'est l'aspect auquel s'intéressa J. Lowes exclusivement; les images, les métaphores puisées çà et là fournissaient des moyens d'expression à la pensée; mais elles n'étaient pas la « route menant à Xanadu »; cette route était chez Godwin, chez Milton et chez Coleridge lui-même dans ses réactions face à la Révolution française. House explique bien l'utilisation que Coleridge fit de ses lectures et des notes prises dans les carnets au cours des dites lectures dans *Coleridge, The Clark Lectures*, p. 50-51.

[53] Cf. note d'octobre 1803 dans le *Notebook 21* : « Sadly do I need to have my Imagination enriched with appropriate Images for Shapes — Read Architecture & Icthyology [*sic*]... » (NB, 1616).

[54] « The Sopha of Sods — whole life — sliding down Lattrig — Snowtree — planting & sowing — poem hid in a tin-box — stooping from sublime Thoughts to reckon how many Lines the poem would make » (note de novembre 1800; NB, 830). Sur la signification du *Sopha of Sods* aux yeux de Coleridge, voir C. S. Bouslog, « The Symbol of the Sod-Seat in Coleridge » (PMLA, septembre 1945, p. 802-810).

années d'intervalle [55]. Et surtout il ne cessa jamais de s'occuper des problèmes de métrique de la façon la plus minutieuse. De nombreuses pages des carnets sont couvertes de définitions empruntées à la scansion gréco-latine et de fragments rédigés à titre d'expérimentation, en particulier en 1798-1799 [56] et 1800 [57]. On sait que *Christabel* avait été écrit comme une sorte d'innovation métrique dont la Préface soulignait l'originalité, d'ailleurs très relative, l'auteur prétendant avoir fait reposer la scansion sur un « principe nouveau consistant à compter les accents plutôt que les syllabes », qui étaient dites « varier de sept à douze », alors que les accents étaient invariablement au nombre de quatre [58]. Et nombreuses furent les épigrammes écrites à titre de curiosité métrique; la plus intéressante est sans doute celle que l'auteur rédigea pour apprendre la prosodie à ses fils et qui débute ainsi :

> « *Trochee trips from long to short;*
> *From long to long in solemn sort*
> *Slow spondee stalks; strong foot! yet ill able*
> *Ever to come up with Dactyl trisyllable...* [59]. »

Rien ne serait plus faux, bien entendu, que de penser que Coleridge, à l'instar d'un classique, recherchait la perfection de la forme pour elle-même; rien n'est plus éloigné de ses vues que la doctrine de l'art pour l'art. Il déclare, il est vrai, dans *Biographia Literaria*, qu'« un poème est un genre de composition qui s'oppose aux ouvrages de la science en se proposant comme objet immédiat le plaisir, et non la vérité [60] »; mais il s'agit seulement de la fin « immédiate » et de plus le plaisir recherché était la joie de tout l'être, inséparable de la contemplation du vrai et de la vie de l'esprit tout entière, une joie où toutes les facultés de l'âme ont leur part. L'intérêt montré pour la prosodie dénote précisément le souci d'unité entre toutes les fonctions de la personne; les sonorités et plus encore les rythmes ne concernent pas seulement l'ouïe; ils correspondent également aux fluctuations de

[55] Si l'on excepte *Dejection, an Ode*, considérablement remaniée entre la lettre à Sara Hutchinson du 4 avril 1802 et la version d'octobre du Morning Post, où toutes les allusions personnelles avaient été effacées, le poème qui semble avoir subi le plus de remaniements de détail est *This Lime Tree Bower my Prison;* il suffira pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil aux variantes que donne en note E. H. Coleridge dans son édition des *Complete Poetical Works* (PW, I, 178-181).

[56] NB, 372-373.

[57] NB, 716.

[58] PW, I, 215.

[59] PW, I, 401. Cf. également PW, II, 1014-1019. Sur la versification de Coleridge et le soin qu'il lui apportait, voir E. R. Wasserman, « Coleridge's Metrical Experiments » (MLN, juin 1940, p. 432-433, et novembre 1948, p. 491-492).

[60] BL, II, 10.

la sensibilité et aux diverses démarches de l'intelligence. Sur un plan supérieur, le souci de la forme signifie la réconciliation de l'intuition et de la discursion, de l'extase et de la technique. Et c'est sur ce point que repose essentiellement la controverse avec Wordsworth.

On a beaucoup écrit sur cette controverse célèbre [61] qui atteignit son point culminant avec la publication de *Biographia Literaria*, où, après avoir fait l'éloge que l'on sait de la poésie de Wordsworth, Coleridge attaque vivement les positions doctrinales de son ami en particulier telles qu'elles avaient été formulées dans la Préface de 1800 des *Lyrical Ballads* [62].

Dans cette Préface, Wordsworth déclarait avoir choisi des scènes empruntées à la vie des humbles gens de la campagne et avoir conservé leur langage, plus fertile en ressources poétiques que celui des gens raffinés de la ville [63]. Or Coleridge ne tarda pas à faire sur ce point en particulier les plus expresses réserves et l'on peut considérer que dès 1801-1802 il était en possession de tous les arguments longuement développés, quinze ans plus tard, dans *Biographia Literaria*. Il était loin de partager l'admiration sans mélange qu'éprouvait l'auteur de *Peter Bell* pour les âmes simples du *Lake District;* il constate leurs sentiments vindicatifs, leurs préoccupations souvent bassement utilitaires [64]. Et le premier reproche qu'il adresse à son ami est de vouloir, en théorie tout au moins, reproduire tel quel le langage souvent gauche, maladroit, confus des gens de la campagne.

> « Je suis loin de suivre intégralement Wordsworth... », déclare-t-il à Southey le 29 juillet 1802, « il a écrit dernièrement un certain nombre de poèmes... il y a çà et là une humilité audacieuse de la langue et de la versification, une stricte fidélité à l'aspect prosaïque de l'expression qui touchent à la prolixité et qui m'ont déconcerté. Je soupçonne qu'il y a quelque part une Différence radicale dans nos opinions théoriques en matière de poésie... [65] ».

[61] Les uns défendent Wordsworth; c'est le cas de Shawcross dans l'Introduction de son édition de *Biographia Literaria* (BL, I, xciii). D'autres justifient Coleridge; c'est ce que fait Th. M. Raysor, dans « Coleridge's Criticism of Wordsworth » (PMLA, juin 1939, p. 496-510). Voir également M. H. Abrams, « Wordsworth and Coleridge on Diction and Figures », *English Institute Essays*, Oxford University Press, 1954, p. 171-201; et S. M. Parrish, « The Wordsworth-Coleridge Controversy » (PMLA, juin 1958, p. 367-374).

[62] Chapitres XVII à XXII; BL, II, 28-143.

[63] WPW, II, 386-387 : « Humble and rustic life was generally chosen because, in that condition, the essential passions of the heart find a better soil... The language of these men too is adopted... »

[64] Cf. NB, 521, 735, 1553.

[65] CL, II, 830.

et, un peu plus tard, le 20 octobre, il confie à Thomas Wedgwood qu'en fait de « diction poétique » il n'est pas certain qu'une certaine distance soit nécessaire, plaçant le langage de la poésie « au-dessus » du langage de la vie de tous les jours [66].

Mais il est un second point plus important de beaucoup et qui va au cœur même du problème :

> « A mon avis », écrit Coleridge à Sotheby le 13 juillet 1802, « chaque expression, chaque métaphore, chaque personnification devrait avoir sa justification dans quelque *passion*, existant soit dans l'esprit du Poète, soit chez les personnages décrits par le Poète. Mais le *mètre lui-même*, implique une *passion*, c'est-à-dire un état spécial d'animation qui est dans l'esprit du Poète et que l'on attend dans l'esprit du Lecteur — bien que j'en aie fait la remarque à Wordsworth et bien que d'une certaine façon il ait indiqué la chose dans sa préface, il ne lui a pas accordé suffisamment d'importance et à mon avis ne lui a pas suffisamment conformé sa pratique. Selon moi, la Poésie justifie, en tant que *Poésie* et indépendamment de toute autre passion, certaines combinaisons nouvelles et *exige* l'omission de beaucoup d'autres qui sont acceptables en d'autres genres [67]. »

Ces remarques sont d'une importance considérable. La poésie peut donc avoir une existence *en tant que poésie*, indépendamment de toute autre passion. Ainsi, alors que pour Wordsworth la poésie est une reproduction photographique de la réalité, tout ornement métrique ou métaphorique étant un artifice qui doit être éliminé, pour Coleridge au contraire le poète se sent pris d'un émoi lyrique et créateur à la simple manipulation des mots. Il y a une magie des mots; le mot porte en lui une réalité vivante; ses possibilités d'utilisation, surtout lorsque ses contours ne sont pas trop nets, pas trop arrêtés [68], sont infinies. Il est toujours plus ou moins un symbole; il recouvre à la fois moins et plus que la chose qu'il désigne; il est susceptible de développements illimités, si l'esprit précisément procède dans le sens du symbole, c'est-à-dire pour aller de l'image à l'idée, plutôt que dans le sens de l'allégorie, en descendant de l'idée à l'image. Et devant toute cette richesse proposée à son imagination créatrice, le poète se sent envahi d'une griserie, d'un vertige; le lyrisme naît de l'acte créateur par lequel les mots, substance vivante, sont maniés en eux-mêmes, pour la vie qu'ils portent en eux et qui va devenir poésie sans aucun élément étranger, « poésie pure » comme diront plus tard les modernes.

[66] « ... I am not so well satisfied that you do not require a certain *Aloofness* from the language of real Life, which I think deadly to poetry » (CL, II, 877). L'argument sera repris dans BL, II, 97-101.

[67] CL, II, 812.

[68] Cf. NB, 383 : « The French wholly unfit for poetry... » Voir *supra*, chapitre I, note 66.

Ainsi la « vieille antinomie entre le mot et la chose » sera détruite [69]; un courant va s'établir entre eux d'enrichissement réciproque; la chose apportera au mot une partie de son contenu, de sa substance; le mot permettra à la chose de se révéler, d'avoir son moment d'« épiphanie ». Il ne s'agit donc nullement, comme le sévère Wordsworth était tenté de le penser, d'un quelconque futile jeu de l'esprit; ici encore l'imagination créatrice a valeur cognitive; c'est le sens profond des choses qui se révèle en ces moments lyriques, alors que le langage habituel, dans son utilisation courante n'est qu'un appauvrissement de la réalité.

Sans doute cet émoi lyrique apparaîtra-t-il aux yeux de certains comme une évasion, un dépaysement, un paradis artificiel; « être ivre, tout est là », diront plus tard les symbolistes, et c'est bien d'une ivresse qu'il s'agit où la musicalité de l'expression, l'ensemble des images, la perfection de la forme ne sont pas des fins en elles-mêmes, mais des moyens utilisés pour conférer l'émoi lyrique. Ces paradis « artificiels » étaient pour Coleridge plus « naturels », parce que plus lucides, plus proches de la réalité cachée de l'univers que les moments de l'existence quotidienne où l'homme se trouve emprisonné dans les concepts étroits de l'entendement. Il fallait être « ivre » pour échapper à une réalité superficielle, celle du monde de *fancy*, et trouver une autre réalité, plus haute et plus vraie, celle du monde d'*imagination*.

Ainsi sont justifiées, comme autant de routes menant à la création poétique toutes les ressources de la musicalité du langage, en prose et en poésie, les métaphores, les images permettant de faire sortir le mot du cadre étriqué où l'enferme son emploi normal et ainsi de lui redonner la vie; ainsi sont rétablis tous les procédés techniques, tels que l'archaïsme [70], permettant d'arracher le lecteur au monde quotidien où le mystère des choses est caché à ses yeux par le voile de l'habitude; ainsi sont légitimés tous les états d'âme exceptionnels marqués par une acuité particulière des sens et de la conscience, états d'âme nés d'une grande fatigue physique ou intellectuelle, ou encore de l'excitation passagère produite par l'opium. Quoiqu'en ait dit Coleridge, la chose est incontestable dans les monologues nocturnes de l'automne 1803 tels que nous les rapportent les carnets. L'auteur se trouve transporté dans un monde qui n'est plus celui de l'entendement, mais celui de la « raison pure » ou de « l'imagination »; l'émoi lyrique, toujours doué d'une valeur cognitive et puissamment aidé par les

[69] « I would endeavor to destroy the old antithesis of *Words* & *Things*, elevating as it were words into Things, & living Things too » (lettre à Godwin du 22 septembre 1800; CL, I, 626).

[70] Ce sont par exemple les archaïsmes de *The Ancient Mariner*, plus abondants en 1798 que dans l'édition des *Sybilline Leaves* de 1817, et c'est l'atmosphère médiévale de *Christabel*.

images et le substrat des mots, apparaît devant les objets les plus divers de l'entourage immédiat; chacun d'eux, la pointe du crayon, la chandelle, le « pot d'urine [71] » chose impensable pour Wordsworth, a son «moment de révélation ».

Le passage le plus caractéristique de tous est certainement le monologue cité précédemment dont le point de départ est cet « oreiller de la sensibilité » condamné par Kant comme n'ayant rien de commun avec le devoir moral [72]. La structure extrêmement complexe de l'instant lyrique y est bien visible; nous avons souligné plus haut la valeur symbolique que prenait chaque objet : l'oreiller, le lit de célibataire, le feu dans l'âtre, les livres. Il conviendrait de noter également la place prise dans l'édification de la vision par la magie des mots, y compris deux calembours, le rêve marin reposant sur le jeu de mot suscité par le terme grec μαστόι, qui désigne les « seins » de l'homme étendu sur sa couche, mais que l'auteur rapproche de l'anglais « *masts* »; son corps allongé devient alors un navire qui, équipé de ces deux « mâts » s'en ira voguer, comme le bateau du *Vieux Marin*, sur les routes illimitées de l'océan.

[71] « What a beautiful Thing Urine is, in a Pot... » (NB, 1766). Cf. *supra*, Première Partie, chapitre II, note 119.

[72] NB, 1718. Cf. *supra*, Troisième Partie, chapitre IV, notes 97 à 101. On trouvera le texte intégral du passage dans notre Deuxième Partie, chapitre II, p. 246.

CONCLUSION

L'UNITÉ ORGANIQUE

« Que représente donc finalement pour nous le nom de Coleridge en littérature ? « demande, à la fin du siècle dernier, un critique qui poursuit : « Principalement, devons-nous répondre, une poignée de poèmes dotés d'un charme singulier, produit anormal d'une nature anormale placée dans des conditions anormales [1]. »

Comme le montre J. L. Lowes qui cite ce jugement sans appel [2], l'auteur songe à l'influence de l'opium qu'il croit très grande sur la vie et la pensée du poète. Il nous est bien difficile de le suivre. L'opium semble n'avoir marqué en aucune façon la pensée de Coleridge. Tout au plus a-t-il procuré cette euphorie et cette acuité de l'imagination que l'on constate dans les monologues des carnets; en ce sens, il a pu encourager chez le poète certaines habitudes du visionnaire, le confirmer aussi, sur le plan théorique, dans l'idée que la création poétique était intimement liée à une intuition accordée en des moments exceptionnels. Mais rien n'est plus inexact que de parler de « nature anormale » à propos de notre auteur.

Coleridge présente l'image d'une personnalité parfaitement normale. Rien n'est plus naturel que sa fugue d'enfant après la querelle qui l'avait opposé à son frère; son engagement dans l'armée est un peu plus difficile à expliquer, mais il avait des dettes à Cambridge, il était désespéré d'avoir perdu son temps à l'université, il ne voulait pas devenir ministre anglican. Quoi de plus normal, aussi, que son jacobinisme de jeunesse, son désir de réformer la société pour y faire régner la justice et la liberté ? —

[1] J. M. Robertson, « Coleridge », dans *New Essays towards a Critical Method*, Londres, 1897, p. 187.

[2] Lowes, p. 414. L'auteur de *A Road to Xanadu*, tout en reconnaissant le rôle joué par l'opium dans la vie de Coleridge, conclut : « The trouble is, the telling formula is far too simple to be true. »

ceci à un âge où l'homme arrive démuni dans la vie et voit ses semblables plus âgés jouir de solides privilèges autour de lui. La mésentente conjugale qui marqua cruellement les années qui auraient dû être les plus belles de sa vie ne laissent apparaître aucun trait de déséquilibre psychologique grave. Quant à l'opium, il commença à en prendre sans aucun doute pour calmer les violentes crises de rhumatisme auxquelles il était sujet; son organisme s'accoutuma, comme il était à prévoir, à l'emploi de la drogue qui devint un besoin. Mais quoi de plus normal, chez un intellectuel surtout, que de voir ce besoin physiologique associé à un désir d'évasion, de dépaysement, de libération et chez un poète à la joie de connaître des moments, même éphémères, de lumineuse inspiration ? Les diverses facultés étaient chez lui parfaitement normales; ce qui était, sinon anormal, du moins exceptionnel, était le degré de développement qu'elles avaient atteint, qu'il s'agisse de l'intelligence, de la sensibilité ou de l'imagination, ainsi que la façon dont elles s'interpénétraient. Le philosophe en lui est profondément marqué par les réactions de la sensibilité et les démarches de l'imagination. Inversement, le poète laisse voir la grande, l'immense importance du rôle joué par la pensée philosophique.

L'union de la création littéraire et de la recherche philosophique est une liaison dangereuse, comme l'a remarqué l'un des critiques les plus perspicaces de l'œuvre du poète [3], mais dans le cas de Coleridge elle était inévitable. Cette liaison a choqué, embarrassé, déconcerté les hommes de lettres comme les philosophes, qui souvent se sont montrés injustement hostiles envers l'auteur de *The Ancient Mariner*. Les mérites du poètes sont généralement reconnus par ceux qui, comme E. K. Chambers ou J. L. Lowes, ignorent superbement la pensée de l'auteur ou affectent de la mépriser. Mais certaines appréciations, du genre de celle-ci sont foncièrement malveillantes :

> « William et Dorothy Wordsworth firent plus pour lui que Hartley, Proclus, Kant ou l'évêque Leighton ne purent jamais faire; ils firent de lui presque un homme heureux et presque un grand poète [4]. »

[3] A. O. Lovejoy, « Coleridge and Kant's Two Worlds », *Essays in the History of Ideas*, Baltimore, 1948, p. 254. L'auteur constate que dans le cas de Coleridge cette liaison était « manifestement inévitable » et ajoute : « To *know* Coleridge as man or as writer it is necessary to understand (if possible) the nature and interrelations of those philosophic ideas — abstract, often confused, usually sketchily expressed in any single passage, frequently conflicting with one another — which nevertheless were to him among the most vital things in his existence. »

[4] H. Fairchild, *Religious Trends in English Poetry*, III, p. 286. On peut et on doit faire remarquer que Coleridge avait été un grand poète avant de connaître les Wordsworth, par exemple dans *The Eolian Harp* et dans

Grand poète, Coleridge le fut à coup sûr; grand philosophe, sans doute pas. Mais nous pensons que s'il fut grand poète, c'est parce qu'il avait été simultanément philosophe.

Il faut dire à la décharge de ses détracteurs qu'il y a quelque chose de déconcertant dans l'éclectisme de Coleridge, éclectisme qui tenait à cette sympathie intellectuelle trop vive qui était l'un des traits profonds de sa nature et donnait à sa pensée une allure floue et ondoyante, propre à dérouter, parfois exaspérer le lecteur. Lorsqu'il pénètre la pensée d'autrui, il se laisse souvent entraîner si loin qu'il en oublie la position qui est généralement la sienne; il s'enflamme sans s'apercevoir qu'il s'égare ou déforme la pensée de celui qu'il prétend défendre, tente de réconcilier, fréquemment avec beaucoup d'habileté, les hommes les plus irréconciliables, s'enthousiasme pour une doctrine dont certains aspects l'ont séduit, comme ce fut le cas pour Godwin ou Hartley, gardant momentanément un silence prudent sur les réserves qu'il serait tenté de faire et remettant à plus tard l'heure de dévoiler ses objections intégralement.

⁂

S'il est un fil conducteur dans les tours et détours de l'idéalisme d'un homme trop conscient de la complexité du réel pour se résoudre à le mettre en formules, c'est dans la recherche de l'unité qu'il doit être trouvé. La poursuite de l'unité était un besoin fondamental de sa nature, c'est la ligne que suivait spontanément son intelligence, la route sur laquelle s'engageait son imagination. Il s'intéressa à la science parce que la science vise à classer les phénomènes, à les unifier selon des normes et des lois, s'initia à la linguistique surtout pour le plaisir d'établir des rapprochements hâtifs, d'édifier des étymologies douteuses en tentant de retrouver une identité d'origine à tout prix [5]. C'était là la loi de son être intime. La structure de son intelligence, le travail opéré par son imagination lui imposaient de chercher sans cesse à effectuer une synthèse l'analyse à peine amorcée, de chercher à réconcilier les pôles une fois ceux-ci séparés par la dichotomie initiale de la vision. L'unité se présentait à ses yeux à la fois comme un idéal

Reflections on Having Left a Place of Retirement. De plus, c'est bien mal poser la question. Le dualisme de la méditation quotidienne impliquait une confrontation continuelle entre la recherche philosophique et l'expérience concrète; la seconde était plus spécialement l'affaire de Wordsworth et de sa sœur; Coleridge était passé maître en la première; c'est à la collaboration intime de l'une et l'autre que nous devons les chefs-d'œuvre de l'*Annus Mirabilis.*

[5] Voir notamment NB, 1664, où l'auteur rapproche les deux mots latins *ravis* (enroué) et *ravus* (gris-jaune) qui n'ont rien de commun, ajoutant : « the idem aliquid... Multa fiunt eadem sed aliter. Lord Bacon had a deep feeling of this. »

vers lequel il fallait tendre et une réalité inscrite dans les choses, une unité sous-jacente, fondamentale, en un mot une unité organique, chez l'homme, dans le monde et aussi dans l'œuvre littéraire.

C'est chez l'homme et chez lui-même que Coleridge recherche d'abord l'unité, douloureusement conscient de la division que lui impose la tournure prise par les événements de sa vie ou par les dilemmes où il se trouve emprisonné par sa propre faute. Il s'agit à la fois d'une unité psychologique et d'une unité morale, la seconde étant d'ailleurs la condition nécessaire de la première; et en un certain sens, unité morale et unité psychologique sont la condition d'une pensée claire et rigoureuse [6]. La vertu est un principe intérieur, elle ne s'enseigne pas de l'extérieur [7]. A son degré le plus haut, l'unité de la personne se rencontre chez le poète au moment de la création poétique :

> « Le poète, tel qu'il est à l'état de perfection *idéale,* met en jeu l'âme entière de l'homme, les diverses facultés étant subordonnées les unes aux autres suivant leur relative importance et leur dignité relative [8]. »

Car, comme le dit Wordsworth dans *The Prelude,* — et sans aucun doute l'idée avait fait l'objet de nombreuses conversations avec Coleridge,

> « *Nous ne sommes que poussière, mais il est en nous un esprit [immortel*
> *Qui croît comme l'harmonie en musique; il s'opère un obscur,*
> *Un impénétrable travail qui réconcilie*
> *Les éléments discordants et fait qu'il se soudent*
> *En une société qui est une...* [9]. »

C'est ce sentiment, sous son double aspect philosophique et poétique, qui donne ses résonances pathétiques à *Dejection, an Ode,* lorsque le poète croit constater que cet « esprit immortel » s'est éteint en lui et n'accomplit plus son « impénétrable travail ». C'est lui qui est au fond de *Kubla Khan,* où la vierge au tympa-

[6] Cf. NB, 609 : les digressions de James Mackintosh qui ne mènent nulle part, apparemment parce que l'homme, qui est un ambitieux, ne possède pas en lui l'unité morale; NB, 625 : le critique qui cite un passage isolé et le déclare inintelligible; NB, 1758 : « l'intelligence asthmatique du philosophe de Londres et Paris. »

[7] NB, 1713, 1715, 1723.

[8] BL, II, 12.

[9] « *Dust as we are, the immortal spirit grows*
Like harmony in music; there is a dark
Inscrutable workmanship that reconciles
Discordant elements, makes them cling together
In one society... »
(Prélude I, 340-344).

non, représente à la fois la révélation poétique et l'unité morale retrouvée, condition nécessaire de cette révélation. Le vrai poète ne saurait être méchant homme ou homme à l'âme divisée. La grande poésie, la vraie poésie n'est en aucun cas un savoir-faire ou un métier qui puisse s'exercer sans engager les fibres profondes de la personnalité morale.

L'unité organique est également dans l'univers, conçu comme un grand Tout, dont les diverses parties sont liées les unes aux autres par le principe intérieur présidant à l'organisation de l'ensemble. Ici encore il s'agit d'un sentiment vécu dont les origines philosophiques ou morales sont innombrables. Sans doute la vision platonicienne, et notamment l'opposition de l'un et du multiple, eurent-elles en ce domaine une part prépondérante; mais l'Un de Coleridge est aussi *la natura naturans* de Spinoza, le principe vital ou fluide universel de Berkeley, l'Amour ou la Lumière de Jacob Boehme et Swedenborg. Notons toutefois, comme le remarque Paul Hazard [10], que les lois organiques dont parlent les romantiques anglais ne sont pas « l'ordre éternel et immuable de toutes les choses créées » tel qu'il se présente chez les philosophes de l'antiquité; chez les penseurs grecs en particulier, les images décrivant cet ordre éternel sont généralement empruntées à la géométrie, aux mathématiques, dont elles ont l'impassibilité et la rigidité; chez les romantiques au contraire ce sont des images de croissance végétale; le monde évolue et se développe en fonction d'un principe de vie intérieure, comme se développe la fleur, comme se développe le brin d'herbe, comme se développe l'arbre. Le naturaliste, le physicien, le chimiste qui mesurent cette croissance ne saisissent que le « *comment* » des choses, le « *pourquoi* » leur échappe; ils constatent la juxtaposition des particules végétales, le mode de leurs combinaisons; ils n'expliquent pas pourquoi cette juxtaposition, ces combinaisons vont finalement donner sa forme au brin d'herbe, ses pétales à la fleur, ses fruits à l'arbre; le principe intérieur qui régit la croissance ne les intéresse pas, il demeure inaccessible à leurs méthodes d'investigation. C'est ce principe intérieur que le poète romantique croit constater et pouvoir retrouver au sein de l'univers; pour percevoir sa présence, il faut aller au-delà du chaos apparent des phénomènes, ne pas se limiter au monde figé de l'entendement, le monde où se mesurent les quantités; il faut communier avec le principe vital d'organisation grâce à cette faculté d'intuition miraculeuse à laquelle Coleridge donna le nom d' « *imagination* ».

Enfin, il est une troisième forme d'unité qui est celle de l'œuvre littéraire. Ici encore, il y a croissance organique et non pas simple juxtaposition, simple combinaison des éléments du langage,

[10] *La Pensée européenne au XVIII^e siècle*, Paris, 1946, I, p. 199.

des métaphores, des images. Un poème se développe conformément à une loi interne qui préside à l'élaboration de l'ensemble, comme croît l'arbre, comme poussent les plantes; les mots, les images sont choisis et s'organisent en fonction de l'ensemble; la poésie a « une logique à elle tout aussi rigoureuse que celle de la science [11] »; la vie qui est en chaque mot ne prend force et signification qu'en fonction de la vie de tout le poème, considéré comme une structure vivante semblable à « la germination des végétaux [12] ». Il doit donc y avoir fusion parfaite du fond et de la forme, interdépendance totale de la pensée et de l'expression de la pensée avec tous les matériaux qu'elle utilise : images, sonorités, rythmes. En vertu de la méthode que nous avons appelée « centrante », tous les éléments quels qu'ils soient, descriptifs, narratifs, spéculatifs, se trouvent ramenés à l'unité fondamentale dont la source est le principe intérieur de la création poétique elle-même. Certains poèmes, comme *Frost at Midnight*, présentent une forme cyclique dans leur structure même; les derniers vers reprennent, en une sorte d'écho, les vers du début, ce qui donne à l'ensemble l'apparence d'un cercle achevé :

> *« Le Gel accomplit son travail secret*
> *Sans la moindre aide du vent... »*
> (vers 1-2).

> *« ... Quand au bord du toit tombent*
> *Les gouttes d'eau — on les entend entre deux rafales —*
> *Ou quand le travail secret du gel*
> *Les fige en de silencieuses stalactites,*
> *Brillant calmement sous la lumière calme de la Lune »*
> (vers 70-74) [13].

La tâche consistant à unifier les divers éléments, à les fondre en un tout où ils s'interpénètrent, incombe à l'imagination, cette faculté magique de synthèse qui est le privilège du poète et dans une certaine mesure l'apanage de tout homme au cœur pur, susceptible de contempler l'harmonie divine dans la multiplicité de la nature.

⁂

[11] Il s'agit d'un souvenir lointain de l'enseignement de Boyer que Coleridge utilise dans *Biographia Literaria* en lui conférant une portée qu'il n'avait certainement pas chez son vieux maître de *Christ's Hospital* : « I learnt from him that Poetry, even that of the loftiest and seemingly that of the wildest odes, had a logic of its own, as severe as that of science.. » (BL, I, 4).

[12] Lettre du 22 septembre à Godwin : « Are not words etc. — parts and germinations of the Plant ? and what is the Law of their growth ? » (CL, I, 625).

[13] PW, I, 241-242.

Tel est le fil conducteur que l'on voit se dessiner dans la trame des fluctuations d'une pensée sans cesse mouvante, toujours tentée de s'arrêter en chemin ou de s'égarer de droite et de gauche, trop facilement séduite par les étapes ou les échappées qu'offre la route. Et tel est, en fin de compte le message qu'à partir de 1804 Samuel Taylor Coleridge ne cessera de prêcher au monde, lui donnant une signification tantôt littéraire, tantôt métaphysique, souvent aussi politique et morale, comme dans *The Friend, The Statesman's Manual* et *Aids to Reflection.*

C'est un message essentiellement idéaliste, foncièrement opposé aux tendances rationalistes et mécanistes qui, dans l'ensemble, avaient dominé le XVIII[e] siècle et allaient se prolonger au XIX[e] avec le triomphe des sciences physiques et de la philosophie utilitaire. En s'appuyant solidement sur l'idéalisme allemand — trop solidement diront ses détracteurs qui l'accuseront de plagiat — Coleridge prit fermement une position qui est à l'origine d'un grand courant de pensée, celui qui de Carlyle à Ruskin défendra les droits du mystère, de l'autonomie de la personne morale, en somme les droits de l'esprit face à la matière. Il est le premier à avoir dit clairement en Angleterre que la science n'expliquait rien malgré ses prétentions et qu'elle se contentait de mesurer les choses. Il est le premier à formuler nettement ses limites, le premier en un certain sens à annoncer sa faillite.

Commentant le passage de la lettre à Tieck où Coleridge esquisse l'idée d'une identité fondamentale entre la lumière et le son, qui seraient l'un et l'autre la manifestation d'une même énergie cachée, H. Fairchild fait la remarque suivante :

> « Nous pouvons nous arrêter ici et faire observer qu'au cours des dernières années Coleridge et ses pareils, en particulier Wordsworth et Shelley, se sont vu attribuer l'honneur d'aider au développement d'une conception de la science plus moderne que la conception grossièrement matérialiste et mécaniste qui était de règle de leur temps. »

Il ajoute malheureusement, ce qui montre bien qu'il s'est totalement mépris sur la signification et la portée des vues défendues par l'auteur de *The Eolian Harp :*

> « Plutôt que de considérer ces poètes comme des précurseurs de la bombe atomique, je préfère voir en eux des jeunes gens à l'esprit fort peu scientifique en dépit de leur désir de faire passer la science dans l'édifice des illusions romantiques[14]. »

Nous accordons bien volontiers que Coleridge fut un piètre chimiste, même au temps où il relevait soigneusement dans ses

[14] *Religious Trends in English Poetry*, III, 299-300.

carnets les notes prises aux conférences données à Londres par Humphry Davy. Mais il ne s'agit nullement de cela. Loin de vouloir intégrer la science dans « l'édifice des illusions romantiques », Coleridge veut au contraire la remettre à sa modeste place; elle est capable de décrire et de mesurer sans plus; or elle prétend tout expliquer. S'il y a « illusion » quelque part, c'est chez les savants qui tombent dans le grossier matérialisme du vulgaire et traitent le son et la lumière comme s'ils étaient des réalités en elles-mêmes et non pas de simples manifestations d'une énergie mystérieuse dont la nature exacte demeure impénétrable. Le poète, lui, a au moins le mérite de ne pas tomber dans les simplifications arbitraires de la science et de se faire très humble face au mystère de l'univers. C'est en ce sens qu'il est un véritable précurseur de la science moderne qui a été amenée à réviser de fond en comble des notions élémentaires comme celle de la matière, à tout réduire à des manifestations de « l'énergie », le mot lui-même recouvrant on ne sait quelle réalité mystérieuse. Il avait pressenti, à l'école de Kant, que les notions habituelles d'espace et de temps étaient subjectives et ne correspondaient sans doute pas à la structure réelle de l'univers, qu'il faudrait un jour, comme l'a fait la science moderne, les modifier sérieusement, concevoir par exemple un espace courbe où la ligne droite ne serait pas le plus court chemin d'un point à un autre, ou encore réunir l'espace et le temps, comme l'a fait Einstein, en une formule unique où le temps jouerait le rôle d'une quatrième dimension.

Coleridge avait nettement entrevu les trois grandes directions dans lesquelles s'est orientée la science moderne. Celle-ci a fait apparaître clairement les erreurs, les déficiences, les limitations de l'étroit matérialisme scientifique du XIX^e^ siècle, ne serait-ce qu'en démontrant que la « matière » n'existe pas et se réduit à l'énergie. De plus, servie par de grands penseurs comme Poincaré ou Einstein, elle a fait la preuve que toute science de la nature doit tôt ou tard déboucher sur les mathématiques supérieures, où l'esprit est souverain, et finalement sur une métaphysique. Enfin, elle tend à ramener tous les phénomènes de l'univers à l'unité en les considérant comme les manifestations d'une même source d'énergie, susceptibles, peut-être, d'être exprimées en une formule unique. Ce ne sont pas là « illusions romantiques » et cependant c'est bien là ce qui fait l'importance du mouvement romantique en général et de la position de Coleridge en particulier.

Cette position ne fut empruntée ni à Platon, ni à Hartley, ni à Kant, ni bien entendu à Humphry Davy. Chez les uns et chez les autres, comme nous avons tenté de le montrer, le poète avait trouvé aide, appui, confirmation éventuelle de vues qui étaient spécifiquement siennes. A trente ans, comme à vingt ans, comme à dix ans, il savait que l'univers est un grand Tout mystérieux et

indéchiffrable, comme il le savait au cours de ses premières années d'enfance, et en particulier en cette mémorable soirée d'hiver où, en compagnie de son père, il était allé rendre visite à un fermier du voisinage et où, écoutant avec ravissement les explications que lui donnait le pasteur sur l'infini du mouvement des astres, il avait contemplé, émerveillé, la voûte du ciel étoilé.

APPENDICE I

OUVRAGES EMPRUNTÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE BRISTOL PAR SOUTHEY ET COLERIDGE DE 1793 A 1798

Nous reproduisons ici, avec l'aimable autorisation de l'auteur et celle de M. James Ross, City Librarian de la *Bristol Central Library*, la liste établie par George Whalley, et publiée dans *The LIBRARY, Transactions of the Bibliographical Society*, fifth series, Vol. IV, N° 2, September 1949, p. 116-126.

Après avoir fait un bref historique des recherches qui ont abouti à l'établissement de cette liste, G. Whalley remarque qu'en 1793 et 1794 les emprunts sont tous au nom de Southey et en 1796, 1797 et 1798 au nom de Coleridge. L'année 1795 fut celle de la collaboration étroite entre les deux poètes, si étroite qu'il est bien difficile de savoir qui emprunta effectivement tel ou tel ouvrage; dans plusieurs cas, le nom de Southey a été écrit de la main de Coleridge, sans doute parce que le règlement de la Bibliothèque interdisait d'emprunter plus de deux ouvrages à la fois.

Plusieurs des ouvrages empruntés [1] portent des annotations; mais aucune d'entre elles ne saurait être attribuée à Coleridge avec certitude.

1793

SOUTHEY.

(1) 22-25 Oct. Enfield's History of Philosophy, Vol. 1.

(2) 25-28 Oct. Enfield's history of Philosophy, Vol. 2nd.

ENFIELD, William. — *The History of Philosophy, from the earliest times to the beginning of the present century; drawn up from Brucker's Historia Critica Philosophiae*, &c. 2 vol., 1791, in-4°.

(3) 28 Oct.-4 Nov. Gilliesses history of Greece, Vol. 2nd.

GILLIES, John. — *The History of Ancient Greece... from the earliest accounts, till the division of the Macedonian Empire... including the history of literature, philosophy, and the fine arts.* 2 vol., 1786, in-4°.

(4) 4-18 Nov. Smiths Wealth of Nations, Vol. 1st.

[1] G. Whalley a pu identifier la plupart d'entre eux en utilisant le *Catalogue of the Bristol Library Society* de 1798. La liste des prêts a été établie d'après le *Bristol Library Society Register*, vol. X-XIV.

(5) 18-25 Nov. Smith on the Wealth of Nations, Vol. 2nd.
SMITH, Adam. — *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations.* 2 vol., 1776, in-4°.

(6) 25-28 Nov. Godwyn on Political Justice, Vol. 1st.
GODWIN, William. — *An Enquiry concerning Political Justice and its influence on general virtue and happiness.* 2 vol., 1793, in-4°.

(7) 29 Nov.-2 Dec. Gilpins Forest Scenery, Vol. 1st.
GILPIN, William. — *Remarks on Forest Scenery, and other Woodland Views (relative chiefly to Picturesque Beauty), illustrated by the Scenes of New-Forest in Hampshire.* 2 vol., 1791, in-8°.

(8) 2-9 Dec. Gilpins Observaus on the Mountains & Lakes of Cumberland &c., Vol. 1.
GILPIN, William. — *Observations relative chiefly to Picturesque Beauty, ... particularly the Mountains and Lakes of Cumberland and Westmoreland,* 2 vol., 1788, in-8°.

(9) 9-18 Dec. Godwin on Political Justice, Vol. 2nd.

(10) 18-20 Dec. Wollstonecraft's rights of Woman.
WOLLSTONECRAFT, Mary, later GODWIN. — *A Vindication of the Rights of Woman :* &c Vol. i (all published), 1792, in-8°.

(11) 20-23 Dec. Headly's ancient English Poetry, Vol. 1st.
HEADLEY, Henry. — *Select Beauties of Ancient English Poetry, with remarks,* &c 2 vol., 1787, in-8°.

(12) 23-27 Dec. Cowper's Homer, Vol. 1st.

(13) 27-30 Dec. Cowper's Homer, Vol. 2nd Odyssey &c.
COWPER, William. — *The Iliad and Odyssey of Homer, translated into English blank verse,* &c. 2 vol., 1791, in-4°.

(14) 30 Dec.-13 Jan. Gilpin's Forest Scenery, Vol. 2nd.

1794

(15) 14-27 Jan. Polwhele's Theocritus.
POLWHELE, Richard. — *The Idyllia of Theocritus, Bion and Moschus with the Elegies of Tyrtaeus : with dissertations notes,* &c. Exeter, 1786, in-4°.

(16) 29 Jan.-10 Feb. Gillie's History of Greece, Vol. 1st.

(17) 10 Feb.-26 Mar. Hooke's Roman History, Vol. 1st.
HOOKE, Nathaniel. — *The Roman History from the Building of Rome to the Ruin of the Commonwealth.* 4 vol., 1770-71, in-4°.

(18) 26-31 Mar. Mitfords history of Greece, Vol. 1st.
MITFORD, William. — *The History of Greece.* 5 vol., 1789-1818, in-4° (Of which the Society held only vol. I and II).

(19) 31 Mar.-30 Apr. Gillies's History of Greece, Vol. 2nd.

(20) 30 Apr.-7 May. Gast's History of Greece.
GAST, John. — *History of Greece from the accession of Alexander... until its final subjection to the Roman power.* 1782, in-4°.

(21) 8 July-7 Aug. Hartley on Man, Vol. 1.

(22) 7-22 Aug. Hartley on Man, Vol. 2d.
HARTLEY, David. — *Observations on Man, his frame, his duty, and his expectations.* 2 pts, 1749, in-8°.
(23) 22 Aug.-1 Sept. Coxes travels into Pol. & c., Vol. 1.
(24) 1-5 Sept. Cox's Travels into Poland & c., Vol. 2nd.
COXE, William. — *Travels into Poland, Russia, Sweden, and Denmark.* 3 vol., 1784-90, in-4°.
(25) 5-10 Sept. Cartwright's Journal, Vol. 1.
(26) 10-16 Sept. Cartwright's Journal, Vol. 2nd.
(27) 16-18 Sept. Cartwright's Journal, Vol. 3d.
CARTWRIGHT, George. — *A Journal of Transactions and Events, during a Residence of nearly sixteen years on the Coast of Labrador,* &c. 3 vol., Newark, 1792, in-4°.
(28) 18-22 Sept. Clavigero's Hist. of Mexico, Vol. 1.
(29) 22-23 Sept. Clavigero's History of Mexico, Vol. 2nd.
CLAVIGERO, Francisco Saverio. — *The History of Mexico. Collected from Spanish and Mexican historians, from manuscripts, and ancient paintings of the Indians... Translated by Charles Cullen,* & c. 2 vol., 1787, in-4°.
(30) 23-25 Sept. Helvetius's Child of Nature &c. Vol. 1.
HELVETIUS, Claude Adrien, *pseud.* — *The Child of Nature improved by Chance. A philosophical novel.* 2 vol., 1774, in-12.
(31) 25-26 Sept. Boydes Dante, Vol. 1st.
(32) 26 Sept.-24 Oct. Boyds's Dante, Vol. 2nd.
BOYD, Henry. — *A translation of the Inferno of Dante Alighieri, in English verse, with historical notes and the Life of Dante* (from Aretino)... (with) *a specimen of a new translation of the Orlando Furioso of Ariosto.* 2 vol., 1785, in-8°.
(33) 3-29 Oct. Lillo's Works, Vol. 2.
LILLO, George. — *The Works of Mr George Lillo,* &c. 2 vol., 1775, in-8°.
(34) 3 Nov.-28 Jan. Holinsheds Chronicle.
HOLINSHED, RAPHAEL. — *The First (Laste) Volume of the Chronicles of England, Scotlande, and Irelande,* &c. 3 vol. (in one), 1577, in-f°.

1795

(35) *Southey.*
1-21 Jan. William's Observations on the Discovery of America.
WILLIAMS, John. — *Farther Observations on the discovery of America by Prince Madog ab Owen Gwynedd... containing the Account of a Welsh tribe now living in the Western parts of North America,* &c. 1792, in-8°.
(36) *Southey.*
21 Jan.-27 Mar. *Hartley's Observns on Man.,* Vol. 1st.
(37) *Southey* (in Lovell's hand).
28 Jan.-26 Feb. Carte's Hist of Engld, Vol. 4.
CARTE, Thomas. — *A General History of England from the earliest times* (to A.D. 1654). 4 vol., 1747-55, in-f°.
(38) *Coleridge.*
2-10 Mar. Poetical Tracts, Vol. 3.

Miscellaneous Poems (by Th. Russel, W. Crowe, J. Sargent, H. M. Williams, H. More, W. J. Mickle, A. Yearsley).

(39) *Southey.*
5-23 Mar. Mitfords Hist of Greece, Vol. 1.

(40) *Coleridge.*
19-23 Mar. Gast's Hist. of Greece.

(41) *Coleridge.*
23 Mar.-6 Apr. Young's (Ed) Works, Vol. 5th.
YOUNG, Edward. — *The Works* &c. 6 vol., 1774-78, in-12.

(42) *Southey.*
23-7 Mar. Fergusons Rom. Republic, Vol. 1.
FERGUSON, Adam. — *The History of the Progress and Termination of the Roman Republic.* 3 vol., 1783, in-4°.

(43) *Coleridge.*
27 Mar.-6 Apr. Enfield's Hist. of Philosophy, Vol. 1st.

(44) *Southey* (in Coleridge's hand).
27 Mar.-14 Apr. Priestley's Corruptions, Vol. 1st.
PRIESTLEY, Joseph. — *An History of the Corruptions of Christianity.* 2 vol., Birmingham, 1782, in-8°.

(45) *Southey.*
6-9 Apr. Burns Poems.
BURNS, Robert. — *Poems, Chiefly in the Scottish Dialect.* 1787, in-8°.

(46) *Coleridge* (in Southey's hand).
6-14 Apr. Robertsons Charles. 5th, Vol. 1.
ROBERTSON, William. — *The History of the Reign of Charles V., with a view of the Progress of Society in Europe, from the subversion of the Roman Empire to the beginning of the sixteenth century.* 4 vol., 1772, in-8°.

(47) *Southey.*
13 Apr.-18 May. Hist. of Paraguay.
CHARLEVOIX, Pierre François Xavier de. — *The History of Paraguay... written originally in French* (Abridged.). 2 vol., 1769, in-8°.

(48) *Coleridge.*
13-20 Apr. Mosheim, Vol. 3rd.
MOSHEIM, Johann Lorenz von. — *An Ecclesiastical History... Translated... with... notes... by A. Maclaine.* 5 vol., 1758, &c., in-8°.

(49) *Southey.*
16-20 Apr. Raynals European Settlements, Vol. 5.
RAYNAL, Guillaume Thomas François. — *A Philosophical and Political History of the Settlements and Trade of the Europeans in the East an West Indies. Translated by J. Justamond.* 5 vol., 1776, in-8°.

(50) *Coleridge.*
20-27 Apr. Burnet's History of his own time, Vol. 1.

(51) *Southey* (in Coleridge's hand).
20-27 Apr. Ditto, Vol. 2.
BURNET, Gilbert. — *Bishop Burnet's History of My Own Time.* 2 vol. 1724, 1734, in-f°.

(52) *Coleridge.*
27 Apr.-12 May. History of George the third, Vol. 2nd.

(53) *Southey* (in Coleridge's hand).
27 Apr.-12 May. Ditto, Vol. 3rd.
(Macfarlane, Robert). — *History of the Reign of George the Third.* 3 vol., 1770-94, in-8°.

(54) *Southey.*
4 May-1 June. Fuller's Worthies.
Fuller, Thomas. — *The History of the Worthies of England,* &c. 1662, in-f°.

(55) *Coleridge.*
15 May-1 June. Cudworth's Intellectual System.
Cudworth, Ralph. — *The True Intellectual System of the Universe : The first part; wherein All the reason and philosophy of atheism is Confuted, and Its impossibility Demonstrated... Edited by T. Birch,* & c. 1743, in-4°.

(56) *Coleridge.*
18 May-11 June. Balguy & Sturges.
Balguy, John. — *Divine Benevolence Asserted and Vindicated from the Objections of Ancient and Modern Sceptics.* 1781, in-8° (And in the same volume).
Sturges, J. — *Considerations on the Present State of the Church Establishment,* &c. 1779, in-8°.

(57) *Southey* (in Coleridge's hand).
18 May-1 June. Maclaurin's Newton.
Maclaurin, Colin. — *An Account of Sir Isaac Newton's Philosophical Discoveries,* &c. 1748, in-4°.

(58) *Coleridge.*
1-11 June. Paley's Evidences, Vol. 1.
Paley, William. — *A View of the Evidences of Christianity,* &c. 2 vol., 1794, in-8°.

(59) *Coleridge.*
1-11 June. Michaelis, Vol. 1st.

(60) *Southey* (in Coleridge's hand).
1-11 June. Michaelis, Vol. 2nd.
Michaelis, Johann David. — *Introduction to the New Testament, translated...* (and) *augmented... by Herbert Marsh.* 2 vol., Cambridge, 1793, in-8°.

(61) *Coleridge.*
15-25 June. Clarkson on the Slave Trade.
Clarkson, Thomas. — *An Essay on the Impolicy of the African Slave Trade. In two parts.* 1788, in-8°.

(62) *Southey* (in Coleridge's hand, signing Southey's name after striking out his own).
15-25 June. Wadstrom on Colonization.
Wadström, Carl Bernhard. — *An Essay on Colonization, particularly applied to the Western Coast of Africa,* &c. 1794-95, in-4°.

(63) *Southey.*
13-29 July. Edda Saemundina.
EDDA SAEMUNDAR hinns Froda (3 vol.). Hafniae, 1787 (1818, 1828), in-4°.

(64) *Coleridge.*
14 July-7 Aug. Edward's West-Indies, Vol. 2.
EDWARDS, Bryan. — *The History, Civil and Commercial, of the British Colonies in the West Indies.* 2 vol. 1793-94, in-4°.

(65) *Coleridge.*
21 July-21 Sept. Rowley's Poems. Cambridge Edition.
ROWLEY, Thomas (i.e. CHATTERTON, Thomas). — *Poems, supposed to have been written at Bristol, by Thomas Rowley, and others, in the fifteenth century* (Edited by Lancelot Sharpe). Cambridge, 1794, in-8°.

(66) *Southey.*
10 Aug.-14 Oct. D Herbelot Bibliotheque Orientale.
D'HERBELOT, Barthélemy. — *Bibliothèque Orientale ou Dictionnaire Universel contenant généralement tout ce qui regarde la connoissance des peuples de l'Orient,* & c. (With a Supplement by Visdelou and Galand, on China and Tartary). Maestricht, 1776-80, in-f°.

(67) *Southey.*
14 Oct.-12 Nov. Edda Saemundina.

Coleridge.

(68) 19-19 Oct. Carmina Quadrages, Vol. 11nd.
CARMINA QUADRAGESIMALIA. — *Poetical Miscellanies.* 2 vol., Oxford, 1723-48, in-8° (Vol. III was published in 1830).

(69) 25 Nov.-23 Dec. Burgh's Pol. Disquisitions, Vol. 1 and 2nd.
BURGH, James. — *Political Disquisitions : or, an Enquiry into public errors, defects, and abuses,* &c. 3 vol., 1774-75, in-8°. in-8°.

(70) 23-23 Dec. Essay on Material World.
(RUSSEL). — *Essay on the Nature and Existence of a Material World.* 1781, in-8°.

(71) 24 Dec.-8 Jan. Akenside's Poems.
AKENSIDE, Mark. — *The Poems of Mark Akenside,* &c. 1772, in-8°.

(72) 30 Dec.-28 Jan. Poetical Tracts, Vol. 3rd.

1796

COLERIDGE.

(73) 6 Jan.-24 Feb. Ossian's Poems I & IInd Vol.
(MACPHERSON, James). — *The Poems of Ossian,* translated by James Macpherson, &c. 2 vol., 1773, in-8°.

(74) 26 Feb.-10 Mar. Annual Register for 1782 & 83.
THE ANNUAL REGISTER; Or a View of the History, Politicks and Literature of the year, &c. 32 vol., 1758-90, in-8°.

(75) 10-28 Mar. Berkleys Works, Vol. 2nd.
BERKELEY, George. — *The Works... To which is added an account of his life... and several of his letters,* &c. 2 vol., 1784, in-4°.

(76) 28 Mar.-25 Apr. Anthologia Hibernica.
ANTHOLOGIA HIBERNICA; or, Monthly Collections of Science, Belles-Lettres, and History. 4 vol., Dublin, 1793-94, in-8°.

(77) 25 Apr.-6 May. Harleian Miscellany, Vol. VI.
THE HARLEIAN MISCELLANY : a collection of scarce, curious, and entertaining pamphlets and tracts... found in the Earl of Oxford's Library. 8 vol., 1744-46, in-4°.
(78) 6 May-6 June. Observer, Vol 1 & 5th.
CUMBERLAND, Richard. — *The Observer : a collection of moral, literary and familiar essays.* 5 vol., 1786-90, in-8°.
(79) 6-29 June. Essay on exist. & nat. of an External World.
(80) 23 June-4 July. Boyd's Dante, Vol. 1 & 2nd.
(81) 4 July-31 Aug. Vet. Persarum Religio.
HYDE, Thomas. — *Historia religionis veterum Persarum, eorumque Magorum ubi... Zoroastris vita, ejusque et aliorum vaticinia de Messiah e Persarum aliorumque monumentis eruuntur... atque Magorum liber Sad-der,* (*Zoroastris praecepta seu religionis canones continens*), &c. Oxford, 1700, in-4°.
(82) 13 July-31 Aug. D. Williams on Education.
WILLIAMS, David. — *A Treatise on Education.* 1774, in-8°.
(83) 2-16 Sept. Ramsay's Phil. Principles, Vol. 1 & 2.
RAMSAY, Andrew Michael. — *The Philosophical Principles of Natural and Revealed Religion unfolded in a geometrical order.* 2 pts.
(84) 16-22 Sept. Lowth's Praelections.
LOWTH, Robert. — *De sacra poesi hebraeorum. Praelectiones academicae,* &c. Oxford, 1753, in-4°.
(85) 22 Sept.-12 Oct. Taylor's Sermons.
TAYLOR, Jeremy. — *Sermons.* 1668, in-f° (Containing XXVIII *Sermons Preached at Golden Grove,* &c., XXV *Sermons Preached at Golden Grove,* &c., and ten separate sermons).
(86) 27-8 Sept. Critical Review, May, 1796.
THE CRITICAL REVIEW; Or, Annals of Literature. 1756 &c., in-8°.
(87) 12-26 Oct. Ramsay's Phil. Principles, Vol. 1 & 2.
(88) 25 Oct.-9 Nov. Foster on Accent & Quantity.
FOSTER, John. — *An Essay on the different nature of Accent and Quantity* &c. Eton, 1763, in-8°.
(89) (4)-9 Nov. Apuleii Opera, Vol. 1st.
LUCH APULEII... opera interpretatione et notis illustravit Julianus Floridus, &c. 2 vol., Paris, 1688, in-4°.
(90) 9 Nov.-13 Dec. Cudworth's Intell. System.
(91) 25-30 Nov. Monstrelet, Vol. 1 & 2.
MONSTRELET, Enguerrand de. — *Chroniques* (*ensuyvantes Froissart*) *de France, d'Angleterre, de Bourgogne, et autres pays circonvoisins, commençant 1400 et finissant 1467.* 3 vol., in 2, Paris, 1518, in-f°.
(92) 13 Dec.-9 Mar. Foster on Accent & Quantity.

1797

COLERIDGE.
(93) 23 Mar.-11 May. Brucker, Hist. Crit. Phil., Vol. I.
(94) 23 Mar.-11 May. Brucker, Hist. Hist. Crit. Phil., Vol. IId.
BRUCKER, Johann Jakob. — *Historia Critica Philosophiae, a*

mundi incunabulis ad nostram usque aetatem deducta. 6 vol., Leipsic, 1766-67, in-4°.

(95) 18-28 Aug. Massinger's Works, Vol. I[st] & II[nd].
MASSINGER, Philip. — *The Dramatick Works... with... Critical Reflections on the old English dramatick writers* (by G. Colman), &c. 4 vol., 1779, in-4°.

(96) 25 Aug.-13 Oct. Nash's Worcesterhire, Vol. I[st] & II[nd].
NASH, Treadway Russell. — *Collections for the History and Antiquities of Worcestershire.* 2 vol., 1781-82, in-f°.

(97) 25 Oct.-9 Nov. Burney's History of Music, Vol. 2.
BURNEY, Charles. — *General History of Music, from the earliest ages to the present period,* &c. 4 vol., 1776-89, in-4°.

(98) 1-15 Dec. Benyowski's Mem., Vol. 1.
BENYOVSKY, Mauritius Augustus. — *The Memoirs and Travels of Mauritius Augustus Count de Benyowsky, consisting of his military operations in Poland, his exile into Kamchatka, his escape and voyage from that peninsula through the Northern Pacific Ocean, touching at Japan and Formosa, with an Account of the French settlement he was appointed to form upon the Island of Madagascar,* &c. (Translated by W. Nicholson). 2 vol., 1790, in-4°.

(99) 11 Dec-24 Jan. Saemundi Edda.

(100) 13-14 Dec. Rosseau, Vol. 7.
ROUSSEAU, Jean-Jacques. — Collection complète des Œuvres de J.-J. Rousseau, &c. 15 vol., Geneva, 1782, in-4°.

1798

(101) 8-15 Jan. Middletons Life of Cicero, Vol. 1[st].
MIDDLETON, Conyers. — *The History of the Life of Marcus Tullius Cicero.* 3 vol., 1767, in-8°.

(102) 24 Jan.-26 Feb. Saemundi Edda.

(103) 29 Jan.-26 Feb. Vol. 2[nd] Blair's Lectures.
BLAIR, Hugh. — *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres.* 2 vol., 1783, in-4°.

(104) 20 Apr.-22 May. Manchester Memoirs, Vol. 2[nd].
MEMOIRS of the Literary and Philosophical Society of Manchester. 4 vol., Warrington, 1785, 1790; Manchester, 1793, 1796, in-8°.

(105) 23 Apr.-22 May. Philosophical Transac[ns], Vol. 75[th] (of. 1785).
PHILOSOPHICAL TRANSACTIONS of the Royal Society (of which the Society held) 40 vol. (XLVII-LXXXVI), 1750-96, in-4°.

(106) 25 May-I June. Transactions of the Society for the Encouragement of Arts &c., 10 & 11.
LETTERS and Papers on Agriculture, Planting, Etc., selected from the Correspondence of the Bath and West of England Society for the Encouragement of Agriculture, Arts, Manufactures and Commerce. 11 vol., Bath, 1783-93, in-8°.
Added in pencil below : « 1792 & 1793 ».

(107) 31 May-13 July. Benyowsky's Memoirs, Vol. 1[st] & 2[nd].

(108) 8-14 June. Massinger's Dramatic works, Vol. 3 & 4.

APPENDICE II

OUVRAGES EMPRUNTÉS PAR COLERIDGE A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE GOETTINGE, 1799.

Nous donnons ici, avec l'autorisation de la revue, la liste publiée par A. Snyder dans *Modern Philology*, février 1928, XXV, p. 377-380 : « Books borrowed by Coleridge from the Library of the University of Göttingen, 1799. »

Dans une lettre à Mrs Coleridge du 12 (ou 10) mars 1799 (CL, I, p. 475), Coleridge explique qu'il s'est présenté au Professeur Heyne, qu'il s'est inscrit comme étudiant à l'Université pour la somme de 15 shillings, faute de quoi il n'aurait pas eu accès à la Bibliothèque et ajoute : « Heyne has honoured me so far that he has given me the Right, which properly only the Professors have, of sending to the Library for an indefinite number of Books, in my *own* name. »

En 1927, H. Nidecker, dans un article de la *Revue de Littérature comparée* (RLC, 1927, VII, p. 131-145) : « *Notes Marginales de Coleridge* », avait donné quelques indications sur les emprunts faits par Coleridge à cette bibliothèque, insistant sur le fait que les ouvrages empruntés étaient non des traités philosophiques, mais des volumes d'histoire littéraire.

Au terme de recherches conduites en étroite collaboration avec le personnel de la bibliothèque — certaines notes manuscrites des registres, rédigées en abrégé, étaient difficilement déchiffrables — Miss Snyder a pu dresser la liste de vingt et un ouvrages, inscrits sur deux registres (« Register I » et « Register II »), empruntés par Coleridge entre le 21 février et le 21 juin 1799. Nous reproduisons cette liste ci-dessus.

L'ordre adopté est l'ordre chronologique; l'indication qui suit la date (*Letter P.*) renvoie aux diverses sections des registres; le titre de l'ouvrage figure deux fois, une première fois sous la forme généralement abrégée du registre, une seconde fois sous sa forme complète reconstituée.

REGISTER I

1. Feb. 21, 1799. Letter P. « Proben alter Schwäb. Poesie. » *Proben der alten schwäbischen Poesie des Dreyzehnten Jahrhunderts.* Zürich, 1748.

2. Same date. Letter S. « Sammlung v. Minnesinger. bi. 2. » *Sammlung von Minnesingern an der schwäbischen Zeitpunkte.* 2 parts. Zürich, 1758, 1759.
3. Feb. 28. Letter M. « Michaeler tabulae L1. &c. » Michaeler, Karl Joseph. *Tabulae parallelae antiquissimarum Teutonicae linguae dialectorum,* etc. Oeniponte, 1776.
4. Same date. Letter W. « Wachter Glossar. Germanic. » Wachter, Johann Georg. *Glossarium Germanicum, continens origines et antiquitates totius linguae Germanicae hodiernae,* etc. Leipzig, 1737.
5. Same date and letter. « Willenbücher hauptv. d. Deutschen Sprache. » Willenbücher, T.P. *Praktische Anweisung zur Kenntnis der Hauptveränderungen der Deutschen Sprache,* etc. Leipzig, 1789.

REGISTER II

6. April 1. Letter W. « Wartons English Poetry bi. » Warton, Thomas. *The History of English Poetry,* etc. Probably Vol. I of the three-volume edition, London, 1774-81.
7. April 4. Letter M. « Mémoires de la Société de Cassel, bi.i. » *Mémoires de la Société des Antiquités de Cassel.* Vol. I. Cassel, 1780.
8. April 6. Letter S. « Selchow Element. Juris Germ. » Von Selchow, J.H.C. *Elementa Juris Germanici privati hodierni.* Probably the 7 th (1787) or 8 th (1795) one-volume edition. Göttingen.
9. April 28. Letter P. « Peregrinatio Thesis &c. »
10. May 3. Letter C. « Charactere der vorz. Dichter bi. » *Charactere der vornehmsten Dichter aller Nationen; nebst kritischen und historischen Abhandlungen über Gegenstände der schönen Künste und Wissenschaften von einer Gesellschaft von Gelehrten.* Vol. I, Leipzig, 1792 (Nachtrage z. J.C. Sulzer s *Allgemeine Theorie der schönen Künste,* etc., 1771, 1774).
11. Same date. Letter M. « Museum deutsches. 3 vol. » Probably *Deutsches Museum,* issued at Leipzig, two volumes a year, 1776-88.
12. May 24. Letter R. « Ranisch Lebenslauf v. Hans Sachs. » Ranisch, M. Salomon. *Historisch-kritische Lebensbeschreibung Hans Sachsens.* Altenburg, 1765.
13. May 25. Letter S. « Hans Sachs. ed. Weller. 1-4. » Sachs, Hans. *Sehr Herrliche Schöne... Gedicht,* etc. Ed. Georg Weller. 5 vol. Nürnberg, 1558-79.
14. May 27. Letter S. « Sachsens Gedichte. b. 5 » (See above, item 13).
15. June 6. Letter K. « Kindermanns Deutsch. W. redner ed. 2da. » Kindermann, Balthasar. *Der Teusche Wolredner.* Verbesserte Aufgabe. Leipgiz, 1688.
16. Same date. Letter R. « Ring. Reise des Zyricher Breytopfes. » Ring, Friederich Dominicus. *Ueber die Reise des Zürcher Breytopfes nach Strasburg vom Jahr 1576.* Bayreuth, 1787.
17. June 7. Letter L. « Lohensteins Gedichte &c. » von Lohenstein, Daniel Gaspar. Probably *Ibrahim Sultan, Schauspiel; Agrippina, Traurspiel; Epicharis, Traurspiel; und andere Poetische Gedichte,* etc. Breslau, 1689.

18. June 10. Letter M. « Meisters Characteristik. b.2. » Meister, Leonhart. *Characteristik deutsche Dichter, nach der Zeitordnung gereihet, mit Bildnissen,* 2 vol. St. Gallen u. Leipzig, 1789
19. Same date. Letter S. « Schmidts biograph. der Dichter, bi 2. » Schmit, Christian Heinrich. *Biographie der Dichter.* 2 vol. Leipzig, 1769.
20. June 15. Letter K. « Klotz Leben von Hausen. »
21. June 16. Letter S. « Schütz über Lessings Genie &c. » Schütz, Christian Gottfried, *Ueber Lessings Genie und Schriften.* Halle, 1782.

Alice D. Snyder.

VASSAR COLLEGE.

BIBLIOGRAPHIE

AVERTISSEMENT

La bibliographie que nous donnons ici n'est pas, à dessein, exhaustive. Sans être immense, comme celle de Shakespeare ou de Byron, la bibliographie de Coleridge est vaste, diverse et de qualité fort inégale. Notre auteur savait prendre, consciemment ou non, de telles libertés avec la chronologie ou la vérité que dans les innombrables notes et articles de presse qui lui furent consacrés, on voit parfois beaucoup de science et de talent dépensés sur un point de détail qui se révèle important seulement en quelques rares occasions. Aussi n'avons-nous retenu dans cette section de notre bibliographie que les notes présentant un intérêt réel pour le sujet qui nous occupait.

Pour les œuvres de Coleridge, nous n'avons pas cru devoir mentionner toutes les éditions successives; nous signalons seulement les premières, celles par exemple de Bristol en 1796 et 1797, ainsi que les grandes éditions devenues le texte couramment utilisé par les lecteurs modernes; c'est le cas de celle de James Dykes Campbell de 1893 et de celle d'Ernest Hartley Coleridge de 1912; la seconde, d'ailleurs, met entre les mains du lecteur la plupart des versions ou variantes adoptées pour un même poème.

Il en est de même pour les lettres, les carnets et les annotations marginales. Depuis la publication des *Literary Remains* en 1836, certains passages ont été édités dix ou quinze fois, et ce souvent sans la méthode rigoureuse souhaitable ou sans l'appareil critique nécessaire. Nous avons retenu seulement les plus importantes des éditions successives; nous renvoyons normalement notre lecteur aux grandes éditions qui sont devenues, à peu de chose près, définitives, comme celle du Professeur Griggs ou celle de K. Coburn : ces deux monuments de la recherche moderne, en particulier, mettent pratiquement à la disposition du lecteur tous les matériaux nécessaires; ils signalent tous les travaux antérieurs, les reprennent, les complètent, les expliquent; toute étude ultérieure devra recourir à eux comme au texte de base.

I. — BIBLIOGRAPHIES

Catalogue of the Library of Joseph Henry Green which will be sold by Auction, Londres : Sotheby, Wilkinson and Hodge, juillet 1883, British Museum.

Anderson J. P. — Bibliographie annexée à *The Life of Samuel Taylor Coleridge* de Hall Caine, Londres, 1887, B.M.

The Bibliography of Coleridge by the late Richard Herne Shepherd, Revised, corrected and enlarged by Colonel W. F. Prideaux, Londres, 1900, B.M.

HANEY, John Louis. — *A Bibliography of Samuel Taylor Coleridge*, Philadelphie, Printed for private circulation, 1903. Se trouve au British Museum; donne la liste de 341 ouvrages contenant des annotations marginales de Coleridge; cette liste sera complétée en 1923 et en 1934 (voir *infra*).

JACK, A. A. and A. C. BRADLEY. — *A Short Bibliography of Coleridge*, English Association Pamphlets, n° 23, Londres, 1912, B.M.

WISE, Thomas J. — *A Bibliography of the Writings in Prose and Verse of Samuel Taylor Coleridge*, Londres, Printed for the Bibliographical Society, 1913-1919, B.M.

WISE, Thomas J. — *The Ashley Library, A Catalogue of Printed Books, Manuscripts and Autograph Letters*, Londres, Printed for private circulation only, 1922. Toute la riche collection des éditions de Coleridge décrite ici se trouve au British Museum.

HANEY, J. L. — « The Marginalia of S.T. Coleridge », dans *Schelling Anniversary Papers*, by his former students, New-York : The Century Co., 1923, Library of Congress.

WISE, Th. J. — *Two Lake Poets, A Catalogue of the Printed Books, Manuscripts and Autograph Letters by William Wordsworth and Samuel Taylor Coleridge*, collected by T.J. Wise, Londres, Printed for private circulation only, 1927, B.M.

SNYDER, A. D. — « Books borrowed by Coleridge from the Library of the University of Göttingen, 1799 » MP, février 1928, p. 377-380. Nous reproduisons la liste établie par Alice Snyder dans notre Appendice II.

HANEY, J. L. — « Coleridge the Commentator », dans *Coleridge, Studies by Several Hands*, edited by E. Blunden and E.L. Griggs, Londres : Constable, 1934, VIII + 243 p.

KENNEDY, V. W. — *Samuel Taylor Coleridge, A Selected Bibliography*, Londres, Murray, 1935, VII + 151 p.

Coleridge, An Excerpt from the General Catalogue of Printed Books in the British Museum, Londres; Printed by William Clowes and Sons, British Museum, 1947.

WHALLEY, G. — « The Bristol Library Borrowings of Southey and Coleridge, 1793-1798 », *The Library, Transactions of the Bibliographical Society*, 5th Series, vol. IV, n° 2, septembre 1949, p. 114-132. Nous reproduisons la liste établie par George Whalley dans notre Appendice I.

WHALLEY, G. — « The Dispersal of Coleridge's Books », TLS, 28 octobre 1949. L'auteur fait un rapide historique de la bibliothèque de Coleridge vendue après la mort de J. H. Green. L'article fut suivi d'un additif dans TLS, 9 décembre 1949.

The English Romantic Poets, A Review of Research, edited by Th. M. Raysor, New-York : PMLA, revised edition, 1956. La partie concernant Coleridge est formée de deux études, l'une de Th. M. Raysor (p. 75-109), l'autre, spécialement intitulée « Coleridge's Philosophy and Criticism », de R. Wellek (p. 110-137).

KAUFMAN, P. — *Borrowings from the Bristol Library*, Charlottesville : University of Virginia Press, 1960.

II. — DOCUMENTS MANUSCRITS

1. Manuscrits principaux [1].

Egerton MSS. 2800 et 2801, British Museum.
Egerton MSS. 2825 et 2826. Ce sont d'importants fragments destinés au grand ouvrage *Logic* ou *Logosophia* dont il est souvent question dans les Lettres. British Museum.
Add. MSS, 34.046, British Museum.
The Huntington Library Manuscript, San Marino, California.

2. Carnets.

Gutch Memorandum Book, BM, Add. MSS., 27.901.
Notebooks, N^os^ 1-50, Collection du British Museum, Add. MSS., 47 496-47 550.
Notebook 29, New-York Public Library.
Notebooks N^os^ 56, 59, 60-63, 65. Victoria College Library, Toronto.

N.B. — La partie des *Notebooks* antérieure à 1804 a été intégralement publiée par K. Coburn, *The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge*, Londres : Routledge and Kegan Paul, 1957, vol. I. Le reste est en cours de publication.

3. Notes marginales.

La quasi-totalité de ces notes est postérieure à 1804; toutefois, nous avons fait allusion dans le corps de notre ouvrage à certaines qui sont particulièrement intéressantes; et dans ce cas nous signalons ici l'ouvrage dans lequel elles se trouvent. La grande majorité des volumes provient de la bilbiothèque de Coleridge laissée à J. H. Green, son exécuteur testamentaire.

Berkeley, G. — *Siris : A Chain of Philosophical Reflexions and Inquiries Concerning the Virtues of Tar Water, and Divers Other Subjects Connected Together and Arising One from Another*, Dublin, 1744. Exemplaire en la possession du Professeur C. B. Tinkler de Yale University.

Boehme, Jacob. — *Aurora oder Morgenröthe im Aufgang*, 1612. Traduction anglaise dans : *The Works of Jacob Behmen*, edited by William Law, Londres, 4 vol., 1764-1781. Exemplaire au British Museum. Annotations publiées par A. Snyder, dans MLN, novembre 1927, p. 434-436. Transcription de E. H. Coleridge publiée par A. Snyder dans PMLA, 1930, p. 616-618.

[1] Il s'agit des grands traités philosophiques que Coleridge avait en projet et auxquels il travailla de 1806 à 1825.

DESCARTES, René. — *Opera Philosophica*, Amsterdam, 1685. Annotations publiées par J. Lindsay, « Coleridge Marginalia in a volume of Descartes », PMLA, 1934, p. 184-194. Exemplaire actuellement à la Bibliothèque de l'Université de Vermont.

ERIGÈNE. — Johannes Scotus, *De Divisione Naturae*, Oxford, 1681. British Museum. Certaines des notes ont été publiées par K. Coburn dans *The Philosophical Lectures of Samuel Taylor Coleridge*, Londres, 1949, p. 433-435.

FICHTE, Johann, Gottlieb. — *Versuch einer Kritik aller Offenbarung*, Königsberg, 1793, British Museum.

FICHTE, J. G. — *Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre*, Leipzig, 1794, British Museum.

FICHTE, J. G. — *Das System der Sittenlehre nach den Principien der Wissentschaftslehre*, Jena et Leipzig, 1798, British Museum.

FICHTE, J. G. — *Die Bestimmung des Menschen*, Berlin, 1800, British Museum. Une partie des notes figurant dans ce volume a été publiée par J. Aynard, « Notes Inédites de Coleridge », *Revue Germanique*, 1911, p. 301-303.

GODWIN, William. — *Thoughts Occasioned by Dr. Parr's Spital Sermon*, Londres, 1801, British Museum.

HARTLEY, David. — *Observations on Man*, Londres, 3 vol. 1791, British Museum.

HOOKER, Richard. — *The Works of Richard Hooker*, Londres, 1682, British Museum.

HUTTON, James. — *An Investigation of the Principles of Knowledge*, Edimbourg, 2 vol., 1794, British Museum.

JACOBI, Jean-Georges. — *Ueber die Lehre des Spinoza*, Breslau, 1789, British Museum. Notes publiées en partie par J. Lindsay, « Coleridge Marginalia in Jacobi's *Werke* », MLN, avril 1935, p. 216-224.

KANT, Immanuel. — *Grundlegung zur Metaphysik der Sitten*, Vierte Auflage, Riga, 1797, British Museum. La seule note marginale que comporte ce volume est publiée par K. Coburn, dans NB, 1705, [p], note.

KANT, Immanuel. — *Die Metaphysik der Sitten*, Königsberg, 1797, British Museum.

KANT, Immanuel. — *Immanuel Kants Vermischte Schriften*, Halle, 1799, British Museum.

KANT, Immanuel. — *Kritik der reinen Vernunft*, Fünfte Auflage, Leipzig, 1799, British Museum.

KANT, Immanuel. — *Kritik der Urteilskraft*, Dritte Auflage, Berlin, 1799, British Museum.

KANT, Immanuel. — *Logik*, Königsberg, 1800, British Museum. Notes tardives (1821-1822) publiées par H. Nidecker, « Notes Marginales de Coleridge », RLC, 1927, p. 131-145.

LESSING, Karl Gotthelf. — *G. E. Lessings Leben, nebst seinem noch übrigen litterarischen Nachlasse*, Berlin, 1793, British Museum.

MALTHUS, Thomas Robert. — *An Essay on the Principle of Population*, Londres, 1803, British Museum. Notes publiées par G. R. Potter « Unpublished Marginalia in Coleridge's Copy of Malthus's Essay on Population », PMLA, décembre 1936, p. 1061-1068.

MENDELSSOHN, Moses. — *Morgenstunden,* Erster Theil, Leipzig, 1790, British Museum.

MENDELSSOHN, Moses. — *Jerusalem oder über religiose Macht und Judenthum,* Leipzig, 1791, British Museum. Notes publiées en grande partie par A. Snyder, « Coleridge's Reading of Mendelssohn's *Morgenstunden and Jerusalem* », JEGP, octobre 1929, p. 510-518.

MORE, Henry. — *The Theological Works of Henry More,* Londres, 1708, British Museum.

PASCAL, Blaise. — *Les Provinciales,* Cologne, 1684. Bibliothèque de Victoria College, Université de Toronto.

SACHS, Hans. — *Hanns Sachsens sehr herrliche schöne und wahrhafte Gedicht,* Nuremberg, 1781, British Museum.

SCHUBERT (G. H. von). — *Allgemeine Naturgeschichte,* Berlin, 1826. Exemplaire au British Museum, ayant appartenu à J. Aynard. Notes publiées dans J. Aynard, « Notes Inédites de Coleridge », RLC, 1922, p. 298-302.

SHAKESPEARE, William. — *The Works of Shakespeare,* With Notes, by L. Theobald, British Museum.

SPINOZA, Baruch. — *Opera quae supersunt Omnia,* édition Paulus, Jena, 2 vol., 1802-1803. Exemplaire actuellement à la Manchester College Library, Oxford; c'est celui ayant appartenu à Henry Crabb Robinson auquel Coleridge fait allusion dans CL, IV, 635. Les notes concernant la première partie de l'*Ethica,* « De Deo », ont été publiées par W. H. White dans l'*Athenaeum,* 22 mai 1897, p. 680-681.

SWEDENBORG, Emmanuel. — *Prodromus Philosophiae Ratiocinantis de Infinito et Causa Finali Creationis, deque Mechanismo Operationis Animae et Corporis,* Dresde et Leipzig, 1734, Henry E. Huntington Library.

SWEDENBORG, Emmanuel. — *Principia Rerum Naturalium,* Dresde et Leipzig, 1734, British Museum.

SWEDENBORG, Emmanuel. — *Regnum Subterraneum sive Minerale de Ferro,* Dresde et Leipzig, 1734, British Museum.

SWEDENBORG, Emmanuel. — *De Coelo et Ejus Mirabilibus et de Inferno, ex auditis et visis,* Londres, 1758, British Museum.

SWEDENBORG, Emmanuel. — *De Equo Alba de quo in Apocalypsi cap. XIX et dein de Verbo et ejus Sensu Spirituali seu Interno, ex* Arcanis Coelestibus, Londres, 1758, British Museum.

TAYLOR, Jeremy. — Συμβόλον θεολόγικον *or Collection of Polemical Discourses,* troisième édition, Londres, 1674, British Museum. Publiées assez mal par H. N. Coleridge dans Literary Remains, 1836, III, p. 284, 330, 356, ces notes ont fait l'objet d'une nouvelle publication dans F. Brinkley, *Coleridge on the Seventeenth Century,* Duke University Press, 1955, p. 270-300.

TAYLOR, Thomas. — *The Philosophical and Mathematical Commentaries of Proclus, on the first book of Euclid's Elements, and a history of Platonic Philosophy by the latter Platonists and a translation from the Greek of Proclus's Theological Elements,* Londres, 2 vol., 1792, British Museum. K. Coburn reproduit les notes les plus intéressantes dans NB, notes, p. 455-459.

Wolff (Christian Friedrich von). — *Logic or Rational Thoughts on the Powers of the Human Understanding* (traduction anglaise de *Psychologia Rationalis*), Londres, 1770, British Museum. Notes intégralement publiées dans A. Snyder, Coleridge on Logic and Learning, 1929, p. 158 et suiv.

III. — TEXTES FONDAMENTAUX

1. Editions principales.

The Fall of Robespierre, An Historic Drama. By S. T. Coleridge, of Jesus College, Cambridge. Printed by Benjamin Flower, for W. H. Lunn and J. and J. Merril, Cambridge, 1794, 37 p., British Museum, C.58.i.3.

A Moral and Political Lecture. Delivered at Bristol, Bristol, George Routh, 1795, 19 p., British Museum, C.71.d.2.

Conciones ad Populum. Or Addresses to the People, Bristol, 1795, 69 p., British Museum, C. 58.b.31.

The Plot Discovered; Or an Address to the People Against Ministerial Treason, Bristol, 1795, 52 p., BM, C.55.b.18.

The Watchman, Published by the Author, S. T. Coleridge. 1 March-13 May 1796, Bristol, BM, PP. 3605, b.

Poems on Various Subjects, by S. T. Coleridge, Late of Jesus College, Cambridge. Londres : Printed for G. G. and J. Robinsons, and J. Cottle, Bookseller, Bristol, 1796, xvi + 168 p.

Poems, by S. T. Coleridge, Second Edition. To which are now added Poems by Charles Lamb and Charles Lloyd. Printed by N. Biggs, for J. Cottle, Bristol, and Messrs Robinsons, Londres, 1797, xx + 278 p.

Lyrical Ballads, With a Few Other Poems. Bristol and London; pr. for S. and A. Arch, 1798, vii + 210 p.

Lyrical Ballads, With Other Poems, by William Wordsworth, Londres, 1800, 2 vol.

The Friend. A Literary, Moral and Political Weekly Paper. Conducted by S. T. Coleridge, I June 1809-15 March 1810, Penrith.

The Friend. A Series of Essays, ed. by S. T. Coleridge, Londres, 1812, 448 p.

Omniana or Horae Otiosiores. By Robert Southey. Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme and Browne, 1812, 2 vol.

The Stastesman's Manual or the Bible the Best Guide to Political Skill and Foresight. A Lay Sermon. By S. T. Coleridge. Londres, 1816, 65 p. + xlvii.

Sibylline Leaves : A Collection of Poems. By S. T. Coleridge, Londres, 1817, xii + 303 p.

A Lay Sermon. Addressed to the Higher and Middle Classes on the Existing Distresses and Discontents. By S. T. Coleridge, Londres, 1817, 57 p.

Biographia Literaria; or Biographical Sketches of My Literary Life and Opinions. By S. T. Coleridge, Londres, 1817, 2 vol.

The Friend. A Series of Essays to Aid in the Formation of Fixed Principles in Politics, Morals and Religion, with Literary Amusements Interspersed. By S. T. Coleridge. A New Edition, Londres, 1818, 3 vol., IX + 356 + 336 + 375 p.

Aids to Reflection, in the Formation of a Manly Character. By S. T. Coleridge, Londres, 1825, XII + 404 p.

The Poetical Works of S. T. Coleridge, edited by William Pickering, Londres, 1834, 3 vol., XIV + 288, VI + 338, IV + 330 p. Cette édition, la dernière parue du vivant de l'auteur, fut réimprimée en 1835, 1840, 1844, 1847.

Specimens of the Table Talk of the Late Samuel Taylor Coleridge, edited by H. N. Coleridge, Londres, John Murray, 1835, 2 vol., LXXI + 267 + 364 p.

The Literary Remains of Samuel Taylor Coleridge, collected and edited by Henry Nelson Coleridge, Londres, William Pickering, 1836-1839, 4 vol.

Biographia Literaria. Second edition prepared for publication in part by the late Henry Nelson Coleridge, completed by his widow. [Sara Coleridge], Londres, William Pickering, 1847, 2 vol.

Theory of Life. Hints toward the Formation of a More Comprehensive Theory of Life, edited by S. B. Watson, Londres, 1848.

Essays on His Own Times, forming a series of the Friend. By S. T. Coleridge. Ed. by Sara Coleridge, Londres, William Pickering, 1850, 3 vol., XCIII + 1035 p. C'est la seule édition relativement accessible dans laquelle on puisse consulter *The Watchman,* les *Bristol Lectures,* les contributions au *Morning Post.*

The Complete Works of Samuel Taylor Coleridge. With an Introductory Essay upon his philosophical and theological opinions. Edited by Professor Shedd, New York, Harper and Brothers, 1853, 7 vol.

The Poetical Works of Samuel Taylor Coleridge, edited with a Biographical Introduction, by James Dykes Campbell, Londres, Macmillan, 1893, CXXIV + 667 p.

Letters of S. T. Coleridge. Edited by Ernest Hartley Coleridge. Londres, Heinemann, 1895, 2 vol.

Anima Poetae, From the Unpublished Notebooks of S. T. Coleridge. Edited by E. H. Coleridge, Londres, Heinemann, 1895, XV + 322 p.

Biographia Literaria, By S. T. Coleridge. Edited with his Aesthetical Essays, by J. Shawcross, Oxford, At the Clarendon Press, 1907, 2 vol., XCVII + 272 p. + 334 p.

The Complete Poetical Works of Samuel Taylor Coleridge, edited by E. H. Coleridge, Oxford, At the Clarendon Press, 1912, 2 vol., XXVI + 492 + VIII + 495 - 1198 p.

Coleridge on Logic and Learning, with selections from unpublished manuscripts, edited by A. D. Snyder, New-Haven, Yale University Press, 1929, 126 p.

Coleridge's Shakespearean Criticism, edited by Th. M. Raysor. Londres, Constable, 1930, 2 vol.

Unpublished Letters of Samuel Taylor Coleridge, edited by E. L. Griggs, Londres, Constable, 1932, 2 vol., XVIII + 460 + 476 p.

Coleridge's Treatise on Method, as published in the Encyclopaedia Metropolitana, edited by A. D. Snyder, Londres, Constable, 1934, XXVIII + 92 p.

Coleridge's Miscellaneous Criticism, edited by Th. M. Raysor, Londres, Constable, 1936, 484 p.

The Philosophical Lectures of Samuel Taylor Coleridge, 1818-1819, edited by K. Coburn, Londres, The Pilot Press, 1949, 480 p.

Coleridge and Sara Hutchinson, and the Asra Poems, by George Whalley, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1955, XXI + 188 p.

Collected Letters of Samuel Taylor Coleridge, edited by E. L. Griggs, Londres, Oxford University Press, 1956, Vol. I : 1785-1800, Vol. II : 1801-1806, XXXIX + 659 + VIII + 660 - 1219 p.

The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge, edited by K. Coburn, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1957, Vol. I : 1794-1804, XLII + 546 p. (texte) + XLV + 615 p. (notes).

Collected Letters of Samuel Taylor Coleridge, ed. by E. L. Griggs, Londres, Oxford University Press, 1959, Vol. III : 1807-1814, Vol. IV : 1815-1819, LII + 544 + XI + 545 - 699 p.

The Notebooks of Samuel Taylor Coleridge, ed. by K. Coburn. Londres, Routledge and Kegan Paul, 1962, Vol. II : 1804-1808, XX + 478 p. (texte) + XVI + 548 p. (notes).

2. Autres éditions et articles des périodiques ayant publié des documents inédits.

ALLSOP, Th. — *Letters, Conversations and Recollections of Samuel Taylor Coleridge,* Londres, 1836, 2 vol.

GREEN, J. H. — *Spiritual Philosophy,* founded on the Teaching of the late S. T. Coleridge, edited with a Memoir of the Author by J. Simon, Londres, 1865, 2 vol.

ASHE, T. — *The Table Talk and Omniana of Samuel Taylor Coleridge.* With additional Table Talk from Allsop's « Recollections », and manuscript matter not before printed. Arranged and edited by T. Ashe, Londres, 1884.

KNIGHT, W. — *Memorials of Coleorton.* Being Letters from Coleridge, Wordsworth and his Sister, Southey and Sir Walter Scott to Sir George and Lady Beaumont of Coleorton, Leicestershire, 1803 to 1834. Edited with Introduction and Notes by William Knight. Londres, 1887, 2 vol.

STUART, M. — *Letters from the Lake Poets to Daniel Stuart,* edited by Mary Stuart and E. H. Coleridge, Londres, 1889.

BRANDL, A. L. — « S. T. Coleridge's Notizbuch aus dem Jahren 1795-1798 »; *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen,* 1896, p. 333-372.

Christabel, by Samuel Taylor Coleridge. Illustrated by a Fac-simile of the Manuscript and by Textual Notes, by E. H. Coleridge. Londres, Henry Frowde, 1907, IX + 113 p.

TURNBULL, A. — *Biographia Epistolaris. Being the Biographical Supplement of Coleridge's Biographia Literaria. With Additional Letters,* ed. by A. Turnbull, Londres, 1911, 2 vol.

AYNARD, M. J. — « Notes Inédites de Coleridge », *Revue Germanique*, 1911, p. 301-303.
AYNARD, M. J. — « Notes inédites de Coleridge », RLC, 1922, p. 298-302.
NIDECKER, H. — « Notes marginales de Coleridge », RLC, 1927, p. 131-145 et p. 336-343.
SNYDER, A. D. — « Coleridge on Giodarno Bruno », MLN, novembre 1927, p. 427-436.
NIDECKER, H. — « Notes Marginales de Coleridge », RLC, janvier 1930, p. 163-169.
SNYDER, A. C. — « Coleridge on Boehme », PMLA, octobre 1930, p. 616-618.
NIDECKER, H. — « Notes marginales de Coleridge en marge de Steffens », RLC, 1931, p. 274-295, et 1932, p. 856-871.
LINDSAY, J. — « Coleridge Marginalia in a Volume of Descartes », PMLA, mars 1934, p. 184-194.
SNYDER, A. D. — « The Manuscript of *Kubla Khan* », TLS, 2 août 1934.
WHITE, R. J., *The Political Thought of Samuel Taylor Coleridge*. A Selection by R. J. White, Londres, 1938, XLIV + 303 p.
KURTZ, B. P. — « Coleridge on Swedenborg with unpublished marginalia on the *Prodromus* », *Essays and Studies by Members of the Department of English*, University of California, 1943, p. 199-214.
BRINKLEY, F. R. — « Coleridge on John Petvin and John Locke », HLQ, mai 1945, p. 277-292.
WARREN, R. P. — *Coleridge. The Rime of the Ancient Mariner*, with an essay by R. P. Warren. New-York, Reynal and Hitchcock, 1946, 148 p.
BRINKLEY, F. R. — « Coleridge on Locke », SP, octobre 1949, p. 521-543.
COBURN, K. — *Inquiring Spirit, a New Presentation of Coleridge from his published and unpublished writings*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1951, 454 p.
MEYERSTEIN, E. H. W. — « A Manuscript of *Kubla Khan* », TLS, 12 janv., 26 janv., 9 févr. 1951.
HOUGH, G. — « Some Coleridge Marginalia », MLN, juin 1951, p. 361-365.
WELLS, G. A. — « Coleridge and Goethe on Scientific Method in the Light of some Unpublished Coleridge Marginalia », *German Life and Letters*, 1951.
ELMEN, P. — « Editorial Revisions of Coleridge's Marginalia », MLN, janvier 1952, p. 30-36.
PATTERSON, C. I. — « An Unidentified Criticism by Coleridge Related to *Christabel* », PMLA, décembre 1952, p. 973-988.
HARDY, B. — « Coleridge's Marginalia in Fuller's *Pisgah-Sight of Palestine* », MLR, avril 1952, p. 232-238.
SERONSY, C. C. — « Coleridge's Marginalia in Lamb's Copy of Daniel's *Poetical Works* ». HLB, janvier 1953, p. 105-112.
GLICKFIELD, Ch. W. — « Coleridge's Prose Contributions to the *Morning Post* », PMLA, juin 1954, p. 681-685.
SERONSY, C. C. — « Marginalia by Coleridge in Three Copies of his Published Works », SP, juillet 1954, p. 470-481.
SERONSY, C. C. — « More Coleridge Marginalia », SP, juillet 1955, p. 497-501.

BRINKLEY, F. R. — *Coleridge on the Seventeenth Century*, Duke University Press, 1955, XXXVIII + 704 p.

Confessions of an Inquiring Spirit, reprinted from the third edition of 1853, with the Introduction by J. H. Green and the Note by Sara Coleridge. Ed. H. St J. Hart, Londres, Black, 1956, 120 p.

BEATY, F. L. — « Two Manuscript Poems of Coleridge », RES, avril 1956, p. 185-187.

WORDSWORTH, J. — « Some unpublished Coleridge Marginalia », TLS, 14 juin 1957.

ERDMAN, D. V. — « Unrecorded Coleridge Variants » dans *Studies in Bibliography, Papers of the Bibliographical Society of the University of Virginia*, 1958, vol. XI, p. 143-162.

SCHRICKX, W. — « An Unnoticed Note of Coleridge on Kant », *Neophilologus*, avril 1958, p. 147-151.

SULTANA, D. — « Coleridge Autographs », TLS, 15 février 1963.

3. Traductions.

Samuel Taylor Coleridge, La Chanson du Vieux Marin, traduite par A. Barbier, avec illustrations de Gustave Doré, Paris, 1877, in-fol., 14 p.

Samuel Taylor Coleridge, La Chanson du Vieux Marin, traduite par Valéry Larbaud, Paris, 1911, 87 p.

Samuel Taylor Coleridge, Trois Poèmes, Introduction et traduction par Paul Yvon, Caen, Le Tendre, 1929, 62 p.

MÉLÈSE P. — *Les Poètes Lakistes : Wordsworth, Coleridge*, avec une introduction de l'auteur, Paris, La Renaissance du Livre, 1930, 71 p.

Coleridge, Vingt-Cinq Poèmes, avec introduction, traduction et notes, de G. D'Hangest, Paris, Aubier, 1945, 378 p.

IV. — ETUDES BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

GILLMAN, J. — *The Life of Samuel Taylor Coleridge*, Londres, 1838.

COTTLE, J. — *Reminiscences of Samuel Taylor Coleridge and Robert Southey*, Londres, 1847.

MARSH, J. — « Preliminary Essay », préface de *Aids to Reflection* dans : W. G. Shedd, *The Complete Works of S. T. Coleridge*, New York : Harper, 1853, vol. I, p. 67-109.

STEPHEN, L. — *Hours in a library*, Londres 1874-1879, 4 vol.

TRAILL, H. D. — *Coleridge*, Englishmen of letters, Londres, Mac-Millan, 1884, 211 p.

MITCHELL, W. — *Coleridge and the Moral Tendency of his Writings*, New York, 1884.

BRANDL, A. — *Samuel Taylor Coleridge und die englische Romantik*. Strasbourg et Berlin, 1886, XIII + 437 p.

BRANDL, A. — *Samuel Taylor Coleridge and the English Romantic School*. Translated by Lady Eastlake, Londres, Murray, 1887, XVI + 392 p.

SANDFORD, M. E. — *Thomas Poole and his Friends*, 2 vol., Londres, 1888.

PATER, W. — « Coleridge » in *Appreciations, with an Essay on Style*, Londres, 1889.

JAMES, I. — *The Source of « The Ancient Mariner »*, Cardiff, 1890, 87 p.

CAMPBELL, J. D. — *Samuel Taylor Coleridge, A Narrative of the Events of his Life*, Londres, 1894, XI + 319 p.

DOWDEN, E. — « Coleridge as Poet », in : *New Studies in Literature*, Londres, 1895, IX + 451 p.

GILLMAN, A. W. — *The Gillmans of Highgate, with letters from Samuel Taylor Coleridge*, Londres, 1895.

COOPER, L. — « The Power of the Eye in Coleridge », dans *Studies Presented to J. M. Hart*, New York, 1901, p. 78-121.

HANEY, J. L. — *The German Influence on Samuel Taylor Coleridge*, Philadelphie, University of Pensylvania Press, 1902, 44 p.

ROSCHER, H. — *Die Wallensteinübersetzung von S. T. Coleridge und ihre Deutsche Original*, Leipzig, Borna, 1905, III + 171 p.

MARINGER, F. — *S. T. Coleridges Aesthetik und Poetik*, Fribourg-en-Brisgau, 1906, III + 84 p.

AYNARD, J. — *La Vie d'un Poète, S. T. Coleridge*, Paris, 1907, 368 p.

VON HELMOTZ, A. — « The Indebtedness of S. T. Coleridge to A. W. Schlegel », *Bulletin of the University of Wisconsin, Phil. and Lit. Series*, Madison, 1907, III, p. 273-370.

SNYDER, A. D. — *The Critical Principle of the Reconciliation of Opposites as Employed by Coleridge*, Ann Arbor, University of Michigan, Press, 1918, V + 59 p.

HOWARD, Cl. — *Coleridge's Idealism*, Boston, The Gorham Press, 1924, 162 p.

SCHANCK, N. — *Die sozialpolitischen Anschauungen Coleridges und sein Einfluss auf Carlyle*, Bonn, Hanstein, 1924, 94 p.

GRAVES, R. — *The Meaning of Dreams*, Londres, Palmer 1924, p. 145-158.

WATSON, L. E. — *Coleridge at Highgate*, Londres, 1925, 210 p.

FAUSSET, H. I. — *Samuel Taylor Coleridge*, Londres, Cape, 1926, 350 p.

CHARPENTIER, J. — *Coleridge, le somnambule sublime*, Paris, Perrin, 1928, 291 p.

BRADLEY, A. C. — *A Miscellany*, Londres, Mac Millan, 1929, 268 p.

MUIRHEAD, J. H. — *Coleridge as Philosopher*, Londres, Allen & Unwin, 1930, 287 p.

LOWES, J. L. — *The Road to Xanadu, A Study in the Ways of the Imagination*, revised edition, Londres, Constable, 1931, XIV + 639 p.

BABBITT, I. — *On Being Creative and Other Essays*, Londres, Constable, 1932, 302 p.

WINKELMANN, E. — *Coleridge und die Kantische Philosophie*, Leipzig, 1933, 182 p.

RICHARDS, I. A. — *Coleridge on Imagination*, Londres, Routledge, 1934, XV + 237 p.

BLUNDEN, E. C., and GRIGGS, E. L. — *Coleridge, Studies by Several Hands on the Hundredth Anniversary of his Death*, Londres, Constable, 1934, VIII + 243 p.

WÜNSCHE, W. — *Die Staatsanffassung Samuel Taylor Coleridges*, Leipzig, Mayer und Müller, 1934, VI + 104 p.

POTTER, S. — *Coleridge and S.T.C.*, Londres, Cape, 1935, 285 p.

SHERWOOD, M. — *Coleridge's Imaginative Conception of the Imagination*, Wellesley, Mass., Hathaway House Bookshop, 1937, 81 p.

CHAMBERS, Sir Edmund K. — *Samuel Taylor Coleridge, A Biographical Study*, Londres, Oxford University Press, 1938, XVI + 373 p.

HANSON, L. — *The Life of S. T. Coleridge; The Early Years*, Londres, Allen and Unwin, 1938, 575 p.

GRIGGS E. L. — « *Wordsworth and Coleridge* », *Studies in honor of George Mc Lean Harper*, ed. by Earl Leslie Griggs, Princeton, Princeton University Press, 1939, p. 135-165.

MORLEY, E. G. — « *Coleridge in Germany* », *Studies in Honor of George Mc Lean Harper*, ed. by E. L. Griggs, Princeton, 1939, p. 220-236.

MC KENZIE, G. — *Organic Unity in Coleridge*, Berkeley, University of California Press, 1939, VI + 108 p.

ARMOUR, R. W. and HOWES, R. F. — *Coleridge the Talker, A Series of Contemporary Descriptions and Comments with a critical Introduction*, Londres, Oxford Univ. Press. 1940, XVI + 480 p.

LOVEJOY, A. O. — « Coleridge and Kant's Two Worlds », ELH, Déc. 1940, p. 341-362, reproduit dans : *Essays in The History of Ideas*, ed. A. O. Lovejoy, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1948, p. 254-276.

LOGAN, Sister Eugenia. — *A Concordance to the Poetry of Samuel Taylor Coleridge*, Indiana, Saint Mary-of-the-Woods, 1940, XVI + 901 p.

BALD, R. C. — « Coleridge and *The Ancient Mariner* : Addenda to to *The Road to Xanadu* », dans *Nineteenth Century Studies*. Collected and edited by H. Davis, Ithaca, N. Y., Cornell University Press, 1940, p. 18-41.

NETHERCOT, A. H. — *The Road to Tryermaine, A Study of the History, Background and Purpose of Coleridge's « Christabel »*, Londres, Cambridge University Press, 1940, X + 230 p.

BONJOUR, A. — *Coleridge's « Hymn before Sunrise », A Study of Facts and Problems connected with the Poem*, Lausanne, La Concorde, 1942, 236 p.

SANDERS, C. R. — *Coleridge and the Broad Church Movement, Studies in S. T. Coleridge, Dr. Arnold of Rugby, J. C. Hare, Thomas Carlyle and F. D. Maurice*, Durham, N. C., Duke University Press, 1942, VIII + 307 p.

STALLKNECHT, N. P. — *Strange Seas of Thought : Studies in William Wordsworth's Philosophy of Man and Nature*. Durham, Duke University Press, 1945, X + 284 p.

WARREN, R. P. — « A Poem of Pure Imagination », dans *Coleridge, The Ancient Mariner*, New York, Raynal and Hitchcock, 1946, p. 59-148.

KENNEDY, W. L. — *The English Heritage of Coleridge of Bristol, 1798*, Yale Univ. Press; Londres, Oxford Univ. Press, 1947, XI + 103 p.

READ, H. — *Coleridge as Critic*, Londres, Faber and Faber, 1949, 40 p.

MARTIN, B. — *The Ancient Mariner and the Authentic Narrative*, Londres, Heinemann, 1949, IV + 82 p.

BATE, W. G. — « Coleridge on the Function of Art », dans : *Perspectives of Criticism*, edited by H. Levin, *Harvard Studies in Comparative Literature*, Londres, Cumberlege, 1950, p. 125-159.

ELIOT, T. S. — « Wordsworth and Coleridge », *The Use of Poetry and the Use of Criticism*, Londres, Faber and Faber, 1950, p. 67-85.

MILL, St. — *Mill on Bentham and Coleridge*, ed. by F. R. Leavis, Londres, Chatto and Windus, 1950, 168 p.

LUTZ, R. — *S. T. Coleridge, Seine Dichtung als Ausdrück ethischen Bewusstseins*, Schweizer Anglistische Arbeiten, vol. 26, Berne; A. Francke, 1951, 122 p.

MOORE, J. M. — *Herder and Coleridge*, Berne, A. Bitterli, 1951, IV + 57 p.

WILLEY, B. — *Coleridge on Imagination and Fancy* (*Proceedings of the British Academy for the Year 1946*, vol. XXXII), Londres, Oxford University Press, 1951, p. 1-15.

CHINOL, E. — *Il pensiero di S. T. Coleridge*, Venise, Neri Pozza Editore, 1953, 142. p.

MARGOLIOUTH, H. M. — *Wordsworth and Coleridge, 1795-1834*, The Home University Library, Londres, Oxford University Press, 1953, 206 p.

HOUSE, H. — *Coleridge*, The Clark Lectures, 1951-1952, Londres, Rupert Hart-Davis, 1953, 167 p.

SCHNEIDER, E. — *Coleridge, Opium and Kubla Khan*, Chicago, University of Chicago Press, 1953, 377 p.

WILKINSON, C. S. — *The Wake of the Bounty*, Londres, Cassell, 1953, XIV + 200 p.

CARPENTER, M. — *The Indifferent Horseman, The Divine Comedy of Samuel Taylor Coleridge*, Londres, Elek Books, 1954, 368 p.

COBURN, K. — *Coleridge and Wordsworth and « The Supernatural »*, A Reprint from *University of Toronto Quartely*, University of Toronto Press, 1957.

SALINGAR, L. G. — « Coleridge, Poet and Philosopher », *The Pelican Guide to English Literature*, vol. 5, *From Blake to Byron*, ed. Boris Ford, Londres, Penguin Books, 1957, p. 186-206.

KENNEDY, W. F. — *Humanist versus Economist : The Economic Thought of Samuel Taylor Coleridge*, Berkeley, University of California Press, Londres, Cambridge University Press, 1958, 96 p.

BAKER, J. V. — *The Sacred River, Coleridge's Theory of the Imagination*. Louisiana State University Press, Londres, Oxford Univ. Press, 1958, XIV + 308 p.

BEER, J. — *Coleridge the Visionary*, Londres, Chatto and Windus, 1959, 367 p.

COLMER, J. — *Coleridge, Critic of Society*, Londres, Oxford Univ. Press, 1960, XIV + 229 p.

BOULGER, J. D. — *Coleridge as Religious Thinker*, Yale University Press, 1961, VIII + 241 p.

WOODRING, C. R. — *Politics in the Poetry of Coleridge*, Madison, University of Wisconsin Press, 1961, X + 270 p.

FOGLE, R. H. — *The Idea of Coleridge's Criticism*, University of California Press, Londres, Cambridge University Press, 1962, XIV + 185 p.

V. — PÉRIODIQUES

Nous avons préféré ici à l'ordre chronologique, comme un moindre mal, le classement alphabétique par noms d'auteurs, qui nous a paru être celui devant permettre de retrouver le plus aisément un article déterminé.

Allen, N. B. — « A Note on Coleridge's *Kubla Khan* », MLN, février 1942, p. 108-113.

Ashe, D. J. — « Byron's Alleged Part in the Production of Coleridge's *Remorse* », NQ, janvier 1953, p. 33-36.

Babcock, R. W. — « The Direct Influence of Late Eighteenth Century Criticism on Hazlitt and Coleridge », MLN, juillet 1930, p. 337-387.

Baker, C. — « The Infinite Sea. The Development and Decline of Wordsworth and Coleridge. An Account of Professor Harper's Unfinished Book », *Princeton University Library Chronicle*, janvier-mars 1950, p. 62-75.

Bate, W. J. and Bullit, J. — « Distinctions between *Fancy* and *Imagination* in Eighteenth Century Criticism », MLN, janvier 1945, p. 8-15.

Beach, W. J. — « Coleridge's Borrowings from the German », ELH, mars 1942, p. 36-58.

Beatty, F. — « A By-Path along the Road to Xanadu », CJ, décembre 1948, p. 211-212.

Beer, J. B. — « Coleridge at School », NQ, mars 1958, p. 114-116.

Benziger, G. — « Organic Unity » : Leibniz to Coleridge », PMLA, juin 1951, p. 349-356.

Beres, D. — « A Dream, a Vision and a Poem : a psycho-analytic study of the origins of *The Rime of the Ancient Mariner* ». *The International Journal of Psycho-Analysis*, XXXII, 1951, 97-116.

Bewley, E. M., and Leavis, F. R. — « Revaluations : The Poetry of Coleridge », *Scrutiny*, août 1940, p. 406-420.

Bewley, E. M., and Leavis, F. R. — « Coleridge in Criticism », *Scrutiny*, septembre 1940, p. 57-69.

Beyer, W. W. — « Coleridge, Wieland's *Oberon* and *The Ancient Mariner* », RES, décembre 1939, p. 401-411.

Beyer, W. W. — « Coleridge, Wieland's *Oberon* and *The Wanderings of Caïn*, RES, juillet 1940, 274-289.

Beyer, W. W. — « Coleridge's Early Knowledge of German », MP, février 1955, p. 192-200.

Bishop, Morchard. — « The Farmhouse of *Kubla Khan* », TLS, 10 mai 1957.

Boas, L. — « Coleridge's *The Ancient Mariner*, Part IV », *The Explicator*, 11 mai 1944.

Bögholm, N. — « Uber die Genesis des *Kubla Khan* », *Englischen Studien*, 1939, vol. LXXIII, p. 220-226.

Bögholm, N. — « The Ancient Mariner », *Anglia*, 1939, 186-196.

Bonnard, G. — « The Invasion of Switzerland and English Public Opinion », ES, 1940, XXII, p. 1-26.

BONNEROT, L. — « The Two Worlds of Coleridge : Some Aspects of his Attitude to Nature », *Essays by Divers Hands : Being the Transactions of the Royal Society of Literature*, vol. XXVIII, Oxford University Press, 1956, p. 93-105.

BOSTETTER, E. E. — « Wordsworth's Aim and Perilous Ways », PMLA, juin 1956, p. 433-450.

BOSTETTER, E. E. — « *Christabel* : The Vision of Fear », PQ, avril 1957, p. 183-194.

BOUSLOG, C. S. — « The Symbol of the Sod-Seat in Coleridge », PMLA, septembre 1945, p. 802-810.

BOUSLOG, C. S. — « Coleridge and Mithraic Symbolism », NQ, février 1953, p. 66-67.

BRACKEN, H. M. — « Andrew Baxter, Critic of Berkeley », JHI, avril 1957, p. 211-221.

BRETT, R. L. — « Coleridge's Theory of the Imagination », ESMEA, 1949, p. 75-90.

BREYER, B. R. — « Towards an Interpretation of *Kubla Khan* », *English Studies in Honour of James Southhall Wilson*, University of Virginia Studies, vol. IV, 1951, p. 277-290.

BRINKLEY, F. R. — « Some Notes Concerning Coleridge Material in the Huntington Library », HLQ, mai 1945, p. 312-320.

BRINKLEY, R. F. — « Coleridge's Criticism of Jeremy Taylor », HLQ, mai 1950, p. 313-323.

BURKE, Ch. B. — « Coleridge and Milton », NQ, janvier 1921, p. 27-35.

CANNON, G. H. — « A New, Probable Source for *Kubla Khan* », CE, décembre 1955, p. 136-142.

CARVER, P. L. — « The Evolution ot the Term : *Esemplastic* », MLR, juillet 1929, p. 329-330.

CARVER, P. L. — « Coleridge ant the Theory of Imagination », UTQ, juiilet 1940, p. 452-465.

CHAMBERS, E. K. — « Some Dates in Coleridge's *Annus Mirabilis* », ESMEA, 1933, p. 83-III.

CHAMBERS, E. K. — « The Date of Coleridge's *Kubla Khan* », RES, 1935, 77-80.

CLARKE, G. H. — « Certain Symbols in *The Rime of The Ancient Mariner* » *Queen's Quarterly*, 1933, p. 233-239.

COBURN, K. — « S. T. Coleridge's Philosophical Lectures of 1818-19 », RES, octobre 1934, p. 428-437.

COBURN, K. — « Coleridge's Quest for Self-Knowledge », *Listener*, 8 septembre 1949.

COBURN, K. — « Coleridge Queries », NQ, août 1954, p. 360.

COFFIN, T. P. — « Coleridge's Use of the Ballad Stanza in *The Rime of the Ancient Mariner* », MLQ, décembre 1951, p. 437-445.

COHEN, R. — « S. T. Coleridge and William Sotheby's *Orestes* », MLR, janvier 1957, p. 19-27.

COLMER, J. A. — « Coleridge on Addington's Administration », MLR, janvier 1959, p. 69-72.

COOPER, L. — « The Abyssinian Paradise in Coleridge and Milton », MP, 1905, III, p. 327-332.

COPELAND, Th. — « A Woman Wailing for her Demon-Lover », RES, janvier 1941, p. 87-90.

CRANE, R. S. « Cleanth Brooks : Or, the Bankruptcy of Critical Monism », MP, mai 1948, p. 226-245.
CREED, H. H. — « Coleridge on Taste », ELH, june 1946, p. 143-155.
CREED H. H. — « Coleridge's Metacriticism », PMLA, décembre 1954, p. 1160-1180.

DARBISHIRE, H. — « Wordsworth's Conception of the Poetic Mind », TLS, 18 octobre 1957.
DEWEY, J. — « James Marsh and American Philosophy », JHI, avril 1941, p. 131-150.
DUNN, S. G. — « A note on Wordsworth's Metaphysical System », ESMEA, 1932, vol. XVIII, p. 74-109.
DUNSTAN, A. C. — « The German Influence on Coleridge », MLR, mai 1922, p. 272-281; avril 1923, p. 183-201.
DURR, R. A. — « *This Lime-Tree Bower my Prison* and a Recurrent Action in Coleridge », ELH, décembre 1959, p. 514-530.

EMMET, M. D. — « Coleridge on the Growth of the Mind », *John Rylands Library Bulletin*, mars 1952, p. 276-295.
ENGLEBY, C. M. — « On Some Points Connected with the Philosophy of Coleridge », *Transactions of the Royal Society of English Literature*, Second Series, 1870, IX, 346-429.
ERDMAN, D. V. — « Coleridge as Nehemia Higginbottom », MLN, janvier 1958, p. 569-580.
EVANS, B. I. — « Coleridge's Copy of *Fears in Solitude* », TLS, 18 avril 1935.
EVANS, B. I. — « Coleorton Manuscripts of *Resolution and Independence* and *Ode to Dejection* », MLR, juillet 1951, p. 355-360.

FAIRCHILD, H. N. — « Hartley, Pistorius and Coleridge », PMLA, décembre 1947, p. 1010-1021.
FISCH, M. — « The Coleridges, Dr Prati and Vico », MP, novembre 1943, p. 111-122.
FOGLE, R. H. — « The Dejection of Coleridge's Ode », ELH, mars 1950, p. 71-77.
FOGLE, R. H. — « Coleridge's Conversation Poems », *Tulane Studies in English*, 1955, vol. V, p. 103-110.
FOGLE, R. H. — « Coleridge's Critical Principles », *Tulane Studies in English*, 1956, VI, p. 57-69.
FOGLE, S. F. — « The Design of Coleridge's *Dejection* », SP, janvier 1951, p. 49-55.
FORD, N. F. — « Kenneth Burke and Robert Penn Warren : Criticism by Obsessive Metaphor », JEGP, avril 1954, p. 172-177.

GÉRARD, A. — « Coleridge, Keats and the Modern Mind », EC, juillet 1951, p. 249-261.
GINGERICH, S. F. — « From Necessity to Transcendentalism in Coleridge », PMLA, mars 1920, p. 1-26.
GORDON, I. A. — « The Case-History of Coleridge's *Monody on the Death of Chatterton* », RES, janvier 1942, p. 48-71.

GRIGGS, E. L. — « Coleridge and Mrs Mary Robinson », MLN, février 1930, p. 127-134.
GRIGGS, E. L. — « Robert Southey's Estimate of S. T. Coleridge : A Study in Human Relations », HLQ, novembre 1945, p. 61-94.
GRIGGS, E. L. — « The Willing Suspension of Disbelief », dans : *Reynolds Studies, University of Colorado Studies.* Series B., vol. 2, n° 4. Boulder, Univ. of Colorado Press, 1945, p. 272-285.
GRIGGS, E. L. — « A Note on Wordsworth's *A Character* », RES, janvier 1953, p. 57-63.
GRIGGS, E. L. — « Notes Concerning Certain Poems by Samuel Taylor Coleridge », MLN, janvier 1954, p. 27-31.
GRIGGS, E. L. — « Samuel Taylor Coleridge and Opium », HLQ, août 1954, p. 357-378.

HARDING, D. W. — « The Theme of *The Ancient Mariner* », *Scrutiny*, mars 1941, p. 334-342.
HARDY, B. — « Distinction without Difference : Coleridge's Fancy and Imagination », EC, octobre 1951, p. 336-344.
HARDY, B. — « I have a smack of Hamlet » : Coleridge and Shakespare's Characters », EC, juillet 1958, p. 238-255.
HARPER, G. M. — « The Wordsworth-Coleridge Combination », *Sewanee Review*, avril 1923, p. 258-274.
HARPER, G. M. — « On Coleridge's *Conversation Poems* », QR, avril 1925, p. 284-295.
HARPER, G. M. — « Samuel Taylor Coleridge », QR, juillet 1934, p. 94-110.
HAVEN, R. — « Coleridge and the Greek Mysteries », MLN, juin 1955, p. 404-410.
HAVEN, R. — « Coleridge Hartley and the Mystics », JHI, octobre 1959, p. 477-494.
HEARNSHAW, F. J. C. — « Coleridge the Conservative », *Nineteenth Century*, juillet 1934, p. 104-113.

ISAACS, G. — « Coleridge's Critical Terminology », ESMEA, 1936, vol. XXI, p. 86-92.

JAMES, D. G. — « Kant's Influence on Wordsworth and Coleridge », *Listener*, 31 août 1950.
JOHNSON, S. F. — « Coleridge's *The Watchman* : Decline and Fall », RES, avril 1953, p. 47-48.
JOUGHIN, G. L. — « Coleridge's *Lewti* : The Biography of a Poem », *Studies in English*, University of Texas, 1943, p. 66-93.

KAHN, Sh. J. — « Psychology in Coleridge's Poetry », *Journal of Aesthetics*, mars 1951, p. 208-226.
KAUFMAN, P. — « The Reading of Southey and Coleridge », MP, 1924, p. 317-320.
KAUFMAN, P. — « Coleridge's Use of Cathedral Libraries », MLN, mars 1960.
KITZHABER, A. W. — « David Hartley in *Christabel* », *Research Studies of the State College of Washington*, septembre 1941, p. 213-222.

LANG, D. B. — « Point Counterpoint : The Emergence of Fancy and Imagination in Coleridge », *Journal of Aesthetics*, mars 1958, p. 384-397.

LEYBURN, E. D. — « Berkeleian Elements in Wordsworth's Thought », JEGP, janvier 1948, p. 14-28.

LOGAN Sister E. — « Coleridge's Scheme of Pantisocracy and American Travel », PMLA, décembre 1930, p. 1069-1084.

LORD, D. N. — « Coleridge's Philosophy of Christianity : an Aesthetic Idealism », *Theological and Literary Journal*, 1849, I, p. 631-669.

LOVEJOY, O. A. — « On the Discrimination of Romanticisms », PMLA, 1924, p. 229-253.

LOVEJOY, A. O. — « Coleridge and Kant's Two Worlds », ELH, décembre 1940, p. 341-362 (Reproduit dans *Essays in the History of Ideas*, Baltimore, 1948, p. 254-276; cf. *supra*, Section IV).

MAC GILLIVRAY, J. R. — « The Pantisocratic Scheme and Its Immediate Background », *Studies in English by Members of University College, Toronto*, collected by M. W. Wallace 1931, p. 130-169.

MACHULE, P. — « Coleridges Wallenstein-Ubersetzung », *Englische Studien*, 1902, XXXI, Band, p. 182-239.

MALE, R. — « The Background of Coleridge's *Theory of Life* », SET, 1954, 60-8. *Studies in English, University of Texas*, 1954, XXXIII, p. 60-68.

MARGOLIOUTH, H. M. — « Wordsworth and Coleridge : Dates in May and June, 1798 », NQ, août 1953, p. 50-51.

MARSH, F. — « The Ocean Desert : *The Ancient Mariner* and *The Waste Land*', EC, avril 1959, p. 126-133.

MARSH, R. — « The Second Part of Hartley's System », JHI, avril 1959, p. 264-269.

MARSH, R. — « Mechanism and Prescription in David Hartley's Theory of Poetry », *Journal of Aesthetics*, juin 1959, p. 473-485.

MARSHALL, W. H. — « The Structure of Coleridge's *The Eolian Harp* », MLN, mars 1961, p. 229-232.

MAYO, R. — « The Contemporaneity of the *Lyrical Ballads* », PMLA, juin 1954, p. 486-522.

MC ELDERRY, B. R. — « Coleridge's Revision of *The Ancient Mariner* », SP, janvier 1932, p. 48-59.

MERCER, D. — « The symbolism of *Kubla Khan* », *Journal of Aesthetics*, septembre 1953, p. 44-66

METZGER, L. — « Coleridge's Vindication of Spinoza », JHI, janvier-mars 1960.

MEYER, G. W. — « Resolution and Independance : Wordsworth's Answer to Coleridge's *Dejection : An Ode* ». *Tulane Studies in English*, 1950, II, p. 49-74.

MEYERSTEIN, E. H. W. — « The Completeness of *Kubla Khan* », TLS, 30 octobre 1937.

MILLEY, H. J. W. — « Some Notes on Coleridge's *Eolian Harp* », MP, octobre 1934, p. 359-375.

MILNER, R. H. — « *Kubla Khan* : The Sacred River », TLS, 18 mai 1951.

MOORMAN, Ch. — « The Imagery of *Kubla Khan* », NQ, septembre 1959, p. 321-324.

MORGAN, R. — « The Philosophic Basis of Coleridge's Hamlet Criticism », ELH, 1939, VI, p. 256-270.
MORLEY, E. J. — « Coleridge in Germany, 1799, as portrayed in the *Journal* of George Bellas Greenough and in some unpublished letters of the poet », *London Mercury*, avril 1931, p. 555-560.
MORRILL, D. I. — « Coleridge's Theory of Dramatic Illusion », MLN, novembre 1927, p. 436-444.
MOUNTS, Ch. E. — « Coleridge's Self-Identification with Spenserian Characters », SP, juillet 1950, p. 522-533.

NEUMANN, J. H. — « Coleridge on the English Language », PMLA, juin 1948, p. 642-661.
NITCHIE, E. — « The Moral of the *Ancient Mariner* Reconsidered » PMLA, octobre 1933, p. 867-876.
NOSWORTHY, J. M. — « Coleridge on a distant prospect of Faust », ESMEA, 1957, p. 69-90.

OLSON, E. — « R. P. Warren : "*The Rime of The Ancient Mariner*" reviewed by E. Olson », MP, 1948, p. 275-279.

PARRISH, St. M. — « The Wordsworth-Coleridge Controversy », PMLA, juin 1958, p. 367-374.
PARRISH, St. M. — « Dramatic Technique in The *Lyrical Ballads* », PMLA, mars 1959, 227-230.
PARSONS, C. O. — « The Mariner and the Albatross », *Virginia Quarterly Review*, janvier-mars 1950, p. 102-123.
PARSONS, H. — « Coleridge as "The Wedding Guest" in *The Rime of The Ancient Mariner* », NQ, juin 1950, p. 251-252.
PATRICK, J. M. — « Ammianus and Alpheus : The Sacred River » MLN, mai 1957, p. 335-337.
PATTERSON, C. I. — « Coleridge's Conception of Dramatic Illusion in the Novel », ELH, juin 1951, p. 123-137.
PATTON, L. — « The Coleridge Canon », TLS, 3 septembre 1938.
PETTIT, H. — « Coleridge's Mount Abora », MLN, mai 1941, p. 376.
PFEILER, W. K. — « Coleridge and Schelling's Treatise on the Samothracean Deities », MLN, mars 1937, p. 162-164.
PIPER, H. W. — « The Pantheistic Sources of Coleridge's Early Poetry », JHI, janvier 1959, p. 47-59.
POTTS, L. J., and HARDY, B. — « Imagination and Fancy », EC, juillet 1952, p. 345-349.
PURSER, J. W. R. — « Interpretation of *The Ancient Mariner* », RES, août 1957, p. 249-256.
POTTER, G. R. — « Unpublished Marginalia in Coleridge's Copy of Malthus's *Essay on Population* », PMLA, décembre 1936, p. 1061-1068.

RAINSHERRY, F. B. — « Coleridge and the Paradox of the Poetic Imperative », ELH, juin 1954, p. 114-145.
RAYSOR, Th. M. — « Coleridge and Asra », SP, juillet 1929, p. 305-311.
RAYSOR, Th. M. — « Coleridge's Criticism of Wordsworth », PMLA, juin 1939, p. 496-510.

RAYSOR, T. M. — « Coleridge's Comment on the Moral of *The Ancient Mariner* », PQ, janvier 1952, p. 88-91.

REA, J. D. — Coleridge's Intimations of Immortality from Proclus », MP, mars 1928, p. 201-213.

READ, H. — « Coleridge as Critic », *Sewanee Review*, octobre 1948, p. 597-624.

RHYS, K. — « Coleridge and Wales », TLS, 16 août 1947.

RICHARDS, I. A. — « Coleridge, the Vulnerable Poet », YR, juillet 1959, p. 491-505.

RICHTER, H. — « Die philosophische Anschauung von S. T. Coleridge », *Anglia*, 1920, p. 261-290 et 297-324.

ROSSINGTON, H. G. — « Our Indebtedness to Priestley », in : *Transactions of the Unitarian Historical Society*, vol. V, Part 3, novembre 1933.

ROSSITER, A. P. — « Coleride's *A Hymn Before Sunrise* », TLS, 28 septembre et 26 octobre 1951.

ROSSITER, A. P. — « Coleridge's *Soother in Absence* », TLS, 8 mai 1953.

SANDERS, C. R. — « Coleridge, F. D. Maurice and the Distinction between the Reason and the Understanding », PMLA, juin 1930, p. 459-475.

SCHNEIDER, E. — « The Dream of *Kubla Khan* », PMLA, septembre 1945, p. 784-801.

SCHNEIDER, E. — « The Unknown Reviewer of *Christabel* : Jeffrey, Hazlitt, Tom Moore », PMLA, septembre 1955, p. 417-432.

SCHNEIDER, E. — « Tom Moore and the *Edinburgh Review* of *Christabel* », PMLA, mars 1962, p. 71-76.

SCHRICKX, W. — « Coleridge and Friedrich Heinrich Jacobi », *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, juillet-septembre 1958, p. 812-850.

SCHRICKX, W. — « Coleridge, Ernst Platner and the Imagination », *English Studies*, juin 1959, p. 157-162.

SCHULTZ, M. F. — « Coleridge, Milton and Lost Paradise », NQ, avril 1959, p. 143-144.

SCHULTZ, M. F. — « Oneness and Multeity in Coleridge's Poems », *Tulane Studies in English*, 1959, IX, p. 53-60.

SMITH, Ch. J. — « Wordsworth and Coleridge : The Growth of a Theme », SP, janvier 1957, p. 53-64.

SMITH, F. M. — « The Relation of Coleridge's *Ode on Dejection* to Wordsworth's *Ode on Intimations of Immortality* », PMLA, mars 1935, p. 224-234.

SMITH, Ch. J. — « The Contrarieties : Wordsworth's dualistic imagery », PMLA, octobre 1954, p. 1081-1119.

SMYSER, J. W. — « Coleridge's Use of Wordsworth's Juvenilia », PMLA, juin 1950, p. 419-426.

SNYDER, A. D. — « Coleridge's Cosmogony », SP, octobre 1924, p. 616-620.

SNYDER, A. D. — « Coleridge's *Theory of Life* », MLN, mai 1932, p. 299-301.

SNYDER, A. D. — « Coleridge and the Encyclopedists », MP, novembre 1940, p. 173-191.

SPARROW, J. — « Jortin and Coleridge », TLS, 3 avril 1943.

STALLKNECHT, N. P. — « The Moral of *The Ancient Mariner* », PMLA, juin 1932, p. 559-569 (article reproduit dans *Strange Seas of Thought*, 1945, cf. *supra*, Section IV).

STANFORD, D. — « Coleridge as Poet and Philosopher of Love », *English*, mars 1960, p. 196-201.

STEVENSON, H. W. — « S. T. Coleridge and Unitarianism », *Transactions of the Unitarian Historical Society*, vol. V, part 2, octobre 1932, p. 412-419.

STOLL, I. E. — « Symbolism in Coleridge », PMLA, mars 1948, p. 214-233.

STUART, J. A. — « Augustine and *The Ancient Mariner* », MLN, février 1961, p. 116-120.

SYPHER, W. — « Colridge's Somerset : a by-way to Xanadu », PQ, octobre 1939, p. 353-366.

TEXTE, J. — « Le Mysticisme Littéraire : Samuel Taylor Coleridge », *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1890, p. 375-377.

THORPE, C. D. — « The Imagination : Coleridge versus Wordsworth », PQ, janvier 1939, p. 1-18.

THORPE, C. D. — « Coleridge as Aesthetician and Critic », JHI, octobre 1944, p. 387-414.

THORPE, J. — « A Note on Coleridge's *Gutch Commonplace Book* », MLN, février 1948, p. 130-131.

TILLET, N. S. — « Is Coleridge Indebted to Fielding ? », SP, octobre 1946, p. 675-681.

TUTTLE, D. R. — « *Christabel* Sources in Percy's *Reliques* and the Gothic Romance », PMLA, juin 1938, p. 445-474.

WAGNER, L. E. — « Coleridge's Use of Laudanum and Opium, as connected with his interest in contemporary investigations concerning Stimulation and Sensation », *Psychoanalytic Review*, 1938, vol. XXV, p. 309-334.

WAPLES, D. — « David Hartley in *The Ancient Mariner* », JEGP, juillet 1936, p. 340-356.

WARREN, R. P. — « A Poem of Pure Imagination », *Kenyon Review*, juillet-septembre 1946, p. 391-427.

WASSERMANN, E. R. — « Coleridge's Metrical Experiments », MLN, novembre 1948, p. 491-492.

WATSON, G. G. — « Imagination and Fancy », EC, juin 1953, p. 201-214.

WATSON, V. — « Coleridge's Army Service », TLS, 7 juillet 1950.

WELLS, G. A. — « Man and Nature : an Elucidation of Coleridge's Rejection of Herder's Thought », JEGP, juillet 1952, p. 314-325.

WELLS, G. A. — « Herder's and Coleridge's Evaluation of the Historical Approach », MLR, avril 1953, p. 167-175.

WERKMEISTER, L. — « Coleridge and Godwin on the Communication of Truth », MP, février 1958, p. 170-177.

WERKMEISTER, L. — « Coleridge's *The Plot Discovered* : Some Facts and a Speculation », MP, mai 1959, p. 254-263.

WERKMEISTER, L. — « Coleridge's « *Mathematical Problem* », MLN, décembre 1959, p. 691-693.

WHALLEY, G. — « Romantic chasms », TLS, 21 juin 1947.

WHALLEY, G. — « The Mariner and the Albatross », UTQ, juillet 1947, p. 381-398.

WHALLEY, G. — « Coleridge and Southey in Bristol, 1795 », RES, octobre 1950, p. 324-340.
WHALLEY, G. — « Coleridge on Classical Prosody : An Unidentified Review of 1797 », RES, juillet 1951, p. 238-247.
WHALLEY, G. — « The Integrity of *Biographia Literaria* », ESMEA, 1953, p. 87-101.
WHALLEY, G. — « Coleridge, Southey and *Joan of Arc* », NQ, février 1954, p. 67-69.
WHALLEY, G. — « Coleridge's Debt to Charles Lamb », ESMEA, 1958, p. 68-85.
WILCOX, S. C. — « Wordsworth's River Duddon Sonnets », PMLA, mars 1954, p. 131-141.
WILDE, N. — « The Development of Coleridge's Thought », *Philosophical Review*, 1919, XXVIII, p. 147-163.
WILEY, M. L. — « Coleridge and the Wheels of Intellect », PMLA, mars 1952, p. 101-112.
WILLOUGHBY, L. A. — « English Translations and Adaptations of Schiller's *Robbers* », MLR, juillet-octobre 1921, p. 366-379.
WILLOUGHBY, L. A. — « Coleridge as Philologist », MLR, avril 1936, p. 176-201.
WILLOUGHBY, L. A. — « Coleridge und Deutschland. Aus dem englischen Ubertragen von K. W. Maurer », *Germanisch-Romanische Monatschrift*, 1936, p. 112-127.
WOODRING, C. R. — « Coleridge and the Khan », EC, octobre 1959, p. 361-368.

VI. — OUVRAGES GÉNÉRAUX

ABRAMS, M. H. — *The Milk of Paradise. The effect of opium visions on the works of De Quincey, Crabbe, Francis Thompson and Coleridge*, Londres, Oxford University Press, 1934, XII + 86 p.
ABRAMS, M. H. — *The Mirror and the Lamp*, Londres, Oxford University Press, 1953, XIII + 406 p.
BABCOCK, R. W. — *The Genesis of Shakespeare Idolatry, 1766-1799*, University of North Carolina Press, Londres, Milford, 1931, 334 p.
BARSTOW, M. L. — *Wordsworth's Theory of Poetic Diction. A Study of the Historical and Personal Background of the « Lyrical Ballads »*, Yale Séries in English LVII, Yale University Press, 1917, 208 p.
BATESON, F. W. — *Wordsworth, A Re-interpretation*, Londres, Longmans, 1954, IX + 227 p.
BAYLEY, J. — *The Romantic Survival*, Londres, Constable, 1957, VII + 231 p.
BEACH, J. W. — *The Concept of Nature in Nineteenth-Century English Poetry*, Londres, Mac Millan, 1936, XII + 618 p.
BENN, A. — *History of English Rationalism in the Nineteenth Century*, 2 vol., Londres, Longmans, 1906.
BODKIN, M. — *Archetypal Patterns in Poetry, Psychological Studies of Imagination*, Londres, Oxford University Press, 1934, 354 p.

BOWRA, C. M. — *The Romantic Imagination*, Londres, Oxford University Press, 1950, 306 p.

BRADLEY, A. C. — *English Poetry and German Philosophy in the Age of Wordsworth*, Manchester, 1909, 30 p.

BRETT, R. L. — *Reason and Imagination, A Study of Form and Meaning in Four Poems*, Oxford University Press, for the University of Hull, 1960, 156 p.

BURKE, K. — *The Philosophy of Literary Form*, New-York, Hermes, 1941, 471 p.

CAZAMIAN, L. — *L'Evolution psychologique et la littérature en Angleterre, 1660-1914*, Paris, 1920, VIII + 269 p.

CAZAMIAN, L. — *La Poésie romantique anglaise*, Paris, Didier, 1939, 88 p.

CAZAMIAN, L. — *Symbolisme et Poésie*, Paris, O. Zeluck, 1947, 252 p.

CESTRE, C. — *La Révolution française et les Poètes anglais*, Paris, 1906, 570 p.

COBBAN, A. — *Edmund Burke and the Revolt against the Eighteenth Century*, Londres, 1929, 280 p.

CRANE, R. S. — *Critics and Criticism*, Chicago, University of Chicago Press et Cambridge University Press, v + 647 p.

DE REUL, P. — *De Wordsworth à Keats, Etudes sur la Poésie anglaise*, Paris, Albert, 1933, 269 p.

DE SELINCOURT, A. — *Six Great Thinkers*, Londres, Hamish Hamilton, 1958.

DE SELINCOURT, E. — *Wordsworthian and other Studies*, Londres, Oxford University Press, 1947, 216 p.

ELWIN, M. — *The First Romantics*, Londres, Mac Donald & Cie, 1948, IX + 304 p.

FAIRCHILD, H. N. — *Religious Trends in English Poetry*, 3 vol., New-York, Columbia University Press, 1949; Londres, Oxford Univ. Press, 1949 (vol. III, 1780-1830, *Romantic Faith*.)

GÉRARD, A. — *L'Idée romantique de la Poésie en Angleterre, Etudes sur la théorie de la poésie chez Coleridge, Wordsworth, Keats et Shelley*, Paris, Belles Lettres, 1955, 416 p.

GINGERICH, S. F. — *Essays in The Romantic Poets*, Londres, Mac Millan, 1924, 192 p.

HOUGH, G. — *The Romantic Poets*, Londres, Hutchinson's University Library, 1949, 200 p.

HYMAN, S. E. — *The Armed Vision : A Study in the Methods of Modern Criticism*, New-York, Knopf, 1948, XV + 439 p.

JAMES, D. G. — *Scepticism and Poetry*, Londres, Allen and Unwin, 1937, 274 p.

JAMES, D. G. — *The Romantic Comedy*, Londres, Oxford University Press, 1948, XI + 267 p.

JAMES, D. G. — *The Life of Reason*, Londres, Longmans, 1949, XIV + 272 p.

KERMODE, F. — *Romantic Image*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1957, X + 171 p.

KNIGHT, G. W. — *The Starlit Dome, Studies in the Poetry of Vision*, Londres, Oxford Univ. Press, 1941, 322 p.

LEMONNIER, L. — *Les Poètes romantiques anglais*, Paris, Boivin, 1943, 236 p.

LOVEJOY, A. O. — « Kant and the English Platonists » in « *Essays Philosophical and Psychological in Honour of William James* », New-York, 1908, p. 266-301.

LOVEJOY, A. O. — *The Great Chain of Being : A Study of the History fo an Idea*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1936, IX + 382 p.

LUCAS, F. L. — *The Decline and Fall of the Romantic Ideal*, Cambridge, Cambridge University Press, 1936, 300 p.

MAYOUX, J. J. — *Vivants Piliers, Le roman anglo-saxon et les symboles*, Paris, Julliard, 1960, 296 p.

MAZZEO, J. A. — *Reason and the Imagination, Studies in the History of Ideas*, 1600-1800. Ed. by J. A. Mazzeo, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1962, 332 p.

POWELL, A. E. (Mrs E. R. Dodds). — *The Romantic Theory of Poetry, An Examination in the Light of Croce's Aesthetic*, Londres, Arnold, 1926, 271 p.

PRAZ, Mario. — *The Romantic Agony*, Londres, Oxford University Press, 1951, XX + 502 p.

PUCELLE, J. — *L'Idéalisme en Angleterre, de Coleridge à Bradley*, Etre et Penser, Neuchatel, La Baconnière, 1955, 320 p.

READ, H. — *Reason and Romanticism*, Faber and Guyer, Londres, 1926, 237 p.

READ, H. — *The True Voice of Feeling, Studies in English Romantic Poetry*, Londres, Faber and Faber, 1953, 382 p.

SHERWOOD, M. (Margaret). — *Undercurrents of Influence in English Romantic Poetry*, Londres, Milford, 1934, XII + 365 p.

STOKOE, T. W. — *German Influence in the English Romantic Period, 1788-1818*, Cambridge, Cambridge University Press, 1926, 216 p.

STRICH, F. — *Deutsche Klassik und Romantik*, Berne, Francke, 1949, 374 p.

THORPE, Cl. D. — *The Major English Romantic Poets, A Symposium in Reappraisal*, ed. : Clarence D. Thorpe, Carlos Baker and Bennett Weaver, Southern Illinois Univ. Press, 1957, XVII + 269 p.

TILLYARD, E.M.W. — *Five Poems, 1470-1870*, Londres, Chatto and Windus, 1948, VIII + 128 p.

TRONCHON, Henri. — *Le Jeune Edgar Quinet*, Paris, 1937, VIII + 416 p.

WEBER, C. A. — *Bristols Bedeutung für die Englische Romantik und die Deutsch-Englischen Beziehungen*, Halle, 1935, 304 p.

WELLEK, R. — *Immanuel Kant in England*, Princeton, Princeton University Press, 1931.

WELLEK, R. — *A History of Modern Criticism*, 2 vol. (Vol. I : *The Later Eighteenth Century;* Vol. II : *The Romantic Age*). New-Haven, Yale University Press, 1955.

WHALLEY, G. — *Poetic Process*, Londres, Routledge, 1953, XXXIX + 256 p.

WILLEY, B. — *Nineteenth Century Studies : Coleridge to Matthew Arnold*, Londres, Chatto and Windus, 1949, 288 p.

WIMSATT, W. K. and BROOKS, Cl. — *Literary Criticism, A Short History*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1957, XVIII + 755 + XXII p.

VII. — ARRIÈRE-PLAN BIOGRAPHIQUE, LITTERAIRE ET PHILOSOPHIQUE

1. Les contemporains.

Beddoes, Thomas. — *Essay on the Causes, Early Signs and Prevention of Pulmonary Consumption*, Bristol, 1799.

Beddoes, Thomas. — *Memoirs of the Life of Thomas Beddoes, with an analytical Account of his Writings*, ed. J. E. Stock, Londres, 1811.

Carlyle, Thomas. — *Life of Sterling*, Londres, 1851.

Coleridge (Mrs Sarah; Sarah Fricker). — *Minnow among Tritons, Mrs. S. T. Coleridge's Letters to Thomas Poole*, 1799-1834, Edited by Stephen Potter, Londres, Nonesuch Press, 1934, xxxvi + 185 p.

Carlyon, Clement. — *Early Years and Late Reflections*, Londres, 4 vol., 1836-1858.

Cottle, Joseph. — *Early Recollections, Chiefly Relating to the late Samuel Taylor Coleridge, during his long residence in Bristol*, Londres, 2 vol., 1837-1839.

Davy (Sir Humphry). — *Memoirs of the Life of Sir Humphry Davy, Bart.* By his brother, John Davy, Londres, 2 vol., 1836.

Davy, H. (Sir Humphry Davy). — *Fragmentary Remains, Literary and Scientific of Sir Humphry Davy, Bart. With a Sketch of His Life and Selections from his Correspondence*, Edited by his Brother, John Davy, Londres, 1858.

De Quincey, Thomas. — *The Collected Writings*, ed. by David Masson, 14 vol., Londres, A. and C. Black, 1896.

De Quincey, Thomas. — *Recollections of the Lake Poets*, ed. by Edward Sackville-Wert, Londres, J. Lehmann, 1948 (l'éditeur reproduit les textes originaux du *Tait's Magazine*).

Godwin, William. — *Enquiry Concerning Political Justice*, Londres, 1793.

Green, Joseph, Henry. — *Spiritual Philosophy*, Londres, 1865.

Hazlitt, William. — *The Complete Works*, ed. P. P. Howe, 21 vol., Londres, Dent & Sons, 1930-1934.

Hunt, Leigh. — *Imagination and Eancy*, Londres, 1844.

Hunt, Letigh. — *Autobiography*, ed. Roger Ingpen, Londres, 1903.

Hutchinson, Sarah. — *The Letters of Sarah Hutchinson*, ed. K. Coburn, Londres, Routledge, 1954 (ces lettres ne comprennent pas celles adressées à Coleridge, qui ont malheureusement disparu).

Lamb, Charles. — *The Works of Charles and Mary Lamb*, edited by E. V. Lucas, Londres, Methuen, Revised edition, 6 volumes, 1912.

Lamb, Charles. — *The Letters of Charles Lamb : to which are added those of his sister Mary Lamb*. Edited by E. V. Lucas, Londres, Methuen, 3 vol. 1935.

Nitsch, Friedrich, August. — *A General and Introductory View of Professor Kant's Principles concerning Man, the World and the Deity, submitted to the Consideration of the Learned*, Londres, 1796.

ROBINSON, Henri, Crabb. — *Diary, Reminiscences and Correspondence*, selected and edited by Thomas Sadler, Londres, 3 vol., 1869.

SOUTHEY, Robert. — *The Complete Poetical Works of Robert Southey*, Collected by himself, Londres, 10 vol., 1837-1838.

SOUTHEY, Robert. — *The Life and Correspondence of Robert Southey*, ed. by his son, the Rev. Charles Cuthbert Southey, Second edition, Londres, 6 vol., 1849-1850.

WORDSWORTH, Dorothy. — *The Journals of Dorothy Wordsworth*, ed. E. De Selincourt, 2 vol., Oxford, 1939.

WORDSWORTH, Dorothy. — *Journals of Dorothy Wordsworth, The Alfoxden Journal, 1798, The Grasmere Journal, 1800-1803*. Ed. by Helen Darbishire, The World's Classics, Londres, Oxford University Press, 1958.

WORDSWORTH, Mary. — *The Letters of Mary Wordsworth, 1800-1855*, ed. by Mary E. Burton, Oxford, at the Clarendon Press, 1958.

WORDSWORTH, William. — *The Prose Works of William Wordsworth*, ed. by A. B. Grosart, Londres, 3 vol., 1876.

WORDSWORTH, William and Dorothy. — *The Letters of William and Dorothy Wordsworth*, arranged and edited by E. De Selincourt, Londres, Oxford University Press, 5 vol., 1935-1939.

WORDSWORTH, William. — *The Poetical Works of William Wordsworth*, ed. from the manuscripts by E. De Selincourt, Oxford, at the Clarendon Press, 5 vol., 1947-1954.

WORDSWORTH, William. — *The Prelude*, ed. by L. Cazamian, avec introduction, traduction et notes, Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1949.

WORDSWORTH, William. — *The Prelude*, Ed. by De Selincourt, second edition, revised by H. Darbishire, Londres, Oxford Univ. Press, 1959.

2. Etudes diverses.

ATKINS, J.W.H. — *English Literary Criticism*, Londres, Methuen, 3 vol., 1947-1952.

BEGUIN, A. — *L'Ame romantique et le Rêve. Essai sur le Romantisme allemand et la Poésie française*, Paris, Corti, 1939, XVII + 413 p.

CARNAL, G. — *Robert Southey and his Age*, Oxford University Press, 1960, 233 p.

CASSIRER, E. — *Die Platonische Renaissance in England und die Schule von Cambridge*, Leibnitz, Teubner, 1932.

CESTRE, C. — *John Thelwall, a pioneer of democracy and social reform in England during the French Revolution*, Paris, 1906, 204 p.

CAMPAGNAC, E. T. — *The Cambridge Platonists. Being Selections from the Writings of Benjamin Whichcote, John Smith, and Nathanael Cylverwel*, with Introduction, Oxford, 1901, 362 p.

DANBY, J. F. — *The Simple Wordsworth*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1960, 152 p.

DARBISHIRE, H. — *The Poet Wordsworth*, The Clark lectures, Oxford, At the Clarendon Press, 1950, VIII + 182 p.

DAVIDSON, E. H. — *Poe, A Critical Study*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1957, XI + 296 p.

DE SELINCOURT, E. — *Dorothy Wordsworth, A Biography*, Londres, 1933, 442 p.

EMDEN, C. S. — *Poets in their Letters*, Londres, Oxford University Press, 1958, 232 p.

FINK, Z. S. — *The Early Wordsworthian Milieu, A Notebook of Christopher Wordsworth with a Few Entries by William Wordsworth*, Oxford, at the Clarendon Press, 1958, IX + 156 p.

GRYLLS, R. G. — *William Godwin and his World*, Londres, Odhams Press, 1953, 256 p.

HALLER, W. — *The Early Life of Robert Southey, 1774-1803*, Londres, 1917, 364 p.

HARPER, G. Mc Lean. — *William Wordsworth, His Life, Works and Influence*, New York, 2 vol., 1916.

HARPER, G. Mills. — *The Neoplatonism of William Blake*, Londres, Oxford University Press, 1961.

HERFORD, C. H. — *The Age of Wordsworth*, Londres, 1909.

HIGHET, G. — *The Classical Tradition, Greek and Roman Influences on Western Literature*, Londres, Oxford University Press, 1949, XXXVIII + 763 p.

HIRSCH, E. D. — *Wordsworth and Schelling, A typological Study of Romanticism*, New Haven, Yale University Press, 1960, 172 p.

HUDSON, D. — *Sir Josuah Reynolds*, Londres, Bles, 1958, 276 p.

JONES, J. — *The Egotistical Sublime, A History of Wordsworth's Imagination*, Londres, Chatto and Windus, 1954, IX + 212 p.

KEGAN, Paul, C. — *William Godwin : His Friends and Contemporaries*, 2 vol., Londres, 1876.

KROOK, D. — *Three Traditions of Moral Thought*, Cambridge University Press, 1959, XIII + 355 p.

LACEY, N. — *Wordsworth's View of Nature*, Cambridge University Press, 1948, VIII + 128 p.

LANDRÉ, L. — *Leigh Hunt : I. L'Auteur; II. L'Œuvre*, Paris, Belles Lettres, 1936, 295 + 647 p.

LEGOUIS, E. — *La jeunesse de William Wordsworth, 1770-1798. Etude sur le « Prélude »*, Paris, 1896, VIII + 495 p.

LITCHFIELD, R. B. — *Tom Wedgwood, the First Photographer, An Account of his Life, his Discovery and his Friendship with Samuel Taylor Coleridge, including the letters of Coleridge to the Wedgwoods*. Londres, 1903, 290 p.

LUCAS, E. V. — *The Life of Charles Lamb*, Revised Edition, 2 vol., Londres, 1921.

MARSH, F. — *Wordsworth's Imagery, A Study in Poetic Vision*, New Haven, Yale University Press, 1952, 146 p.

MEYER, G. W. — *Wordsworth's Formative Years*, Ann Arbor : The University of Michigan Press, 1943, VIII + 265 p.

MONRO, D. H. — *Godwin's Moral Philosophy*, Londres, Oxford University Press, 1953, 205 p.

MOORMAN, M. — *William Wordsworth, A Biography, The Early Years, 1770-1803*, Oxford, At the Clarendon Press, 1957, XVI + 632 p.

PICK, R. — *Schiller in England, 1787-1960,* publication de la *English Goethe Society,* Londres, University College, 1961, 56 p.

POLLIN, B. R. — *Education and Enlightenment in the Works of William Godwin,* New York, Las Americas Publishing Company, 1962, 293 p.

REA, Th. — *Schiller's Dramas and Poems in England,* Londres, 1906, 168 p.

SCHNEIDER, B. R. — *Wordsworth's Cambridge Education,* Cambridge University Press, 1958, XII + 298 p.

SIMMONS, J. — *Robert Southey,* Londres, Collins, 1945, 256 p.

STEPHEN, L. — « The Importation of German », dans : *Studies of a Biographer,* Londres, 1899, vol. II, p. 38-75.

TILLOTSON, G. — *Pope and Human Nature,* Londres, Oxford University Press, 1958, 278 p.

TODD, F. M. — *Politics and the Poet, A Study of Wordsworth,* Londres, Methuen, 1957, 238 p.

TREVOR, H. — *The Piety of Jeremy Taylor,* Londres, Mac Millan, 1960.

WAIN, G. — *Contemporary Reviews of Romantic Poetry,* Londres, Harrap, 1953.

WILLEY, B. — *The Eighteenth Century Background,* Londres, Chatto and Windus, 1947, VIII + 302 p.

WILLEY, B. — *The Seventeenth Century Background,* Londres, Chatto and Windus, 1953, VIII + 315 p.

INDEX

Pour ne pas alourdir exagérément cet Index, dont l'ensemble est assez chargé, nous ne donnons aucun renvoi aux Appendices et à la Bibliographie, auxquels le lecteur devra se reporter directement.

ŒUVRES DE COLERIDGE CITÉES

1. Prose.

Aids to Reflection, 30, 340, 355, 376, 384, 403, 405, 441, 469, 541.
Anima Poetae, passim et 25, 76, 83, 118, 125, 134, 224, 524.

Biographia Literaria, passim et 15, **17-24**, 32, 45, **46-47**, 80, 108, 141, 168, 180, 202, 366, 378, 402, 421, 434, 511, 516, **519-521**, 531.
Bristol Lectures, The, 175, 292, 308, 309, 340, 352.

Cambridge Intelligencer, The (publications dans), 202, 343.
Conciones ad Populum, 291, 294, 346.
Critical Review, The (publications dans), 182, 183.

Friend, The, **30**, 33, 65, 81, 162, 190, 233, 306, 328, 331, 340, 355, 361, 367, 370, 403, 405, 443, 457, 467, 469, 475, 541.

Lay Sermon, A, 361, 469, 475.
Letters, passim et **24-25**, 32, 37, **232-233**, 418.
Literary Remains, **25-28**, 224, 353.

Marginalia, passim et 26-27.
Monthly Magazine (publications dans), 275.
Moral and Political Lecture, A, Delivered at Bristol, 312.
Morning Chronicle (publications dans), 296, 299, 322.
Morning Post (publications dans), 180, 269, 278, 293, 305, 323, 340, 343, **357-359**, **357-359**, **361-367**, 497, 530.

Notebooks, passim et **25-26**, 32, 58, 59, 63, **70-71**, 202, **234-238**, 246, 411, 455, 469, **476-478**, **485-486**.

Omniana, 442.
On the Present War, 308, 311, 312.
Opus Maximum (ouvrage en projet), 27, 30, **32-33**, 157, 176, 430, 442.

Philosophical Lectures, 1818-1819, 374, 442.
Plot Discovered, The, 292, 360.

Satyrane's Letters, 79, 223.
Statesman's Manual, The, 154, 306, 340, 355, 361, **393-394**, 403, 491, 541.

Table-Talk, passim et 118, 141, 162, 403, 424, 449, 510.

Watchman, The, 89, 162, 175, 178, 269, 270, 287, 300, 307, 311, 323, 333, **340-347**, 352, 355, 366, **422-423**.

2. Poésie et Drames poétiques.

Ancient Mariner, The, 16, 71, 107, 118, 135, **138-142**, 148, **154-157**, **165-167**, 169, 171, 174, 180, 184, 204, 209, 217, 330, **349-350**, **354-355**, 378, 384, 389, 394, **397-400**, 402, 406, **413-414**, 418, 427, 439. **449-452**, 464, 471, 485, 489, 493, 496, 513, 521.
Answer to a Child's Question, 113.
Association by Time, 154.

Blossoming of The Solitary Date-Tree, The, 111, 129.
Brook, The (ouvrage projeté), 499.

Christabel, 16, 33, 44, 78, 98, 99, 107, 118, 124, 127, 132, 133, 139, 179, **183-185**, 190, 217, 228, 247, 248, 331, **354-356**, **398-399**, 418, **450-452**, 485, 493, 495, 530.
Constancy to an Ideal Object, 208.

Day-dream, A, 113, 497.
Day-dream, The, 497.
Death of Wallenstein, The, A Tragedy in Five Acts, 504-505.
Dejection, an Ode, 17, 31, 84, 94, 104, 110, 120, 128, 144, **149-151**, 171, 189, 193, **250-252**, 278, 289, 356, 369, 397, 406, 450, **481-482**, 488, **494-498**, 514, **519-523**, 530, 538.
Destiny of Nations, The, 107, 201, 226, 289, **307-308**, 314, 325, 329, 386, 388, 394, **411-412**, 416, 431, 516, 522.
Destruction of the Bastile, 288.
Devil's Thoughts, The, 180.
Drinking versus Thinking, 270.
Dungeon, The, 297, 354.
Dura Navis, 127.

Eolian Harp, The, 17, 31, 105, 111, 118, 139, 149, 164, 171, 187, 191, 231, 330, 386, **395-396**, 401, 409, **487**, 492, 513, 524, 528, 536, 541.

Fall of Robespierre, The, 348, 351.
Fears in Solitude, 81, 119, 140, 163, 340, 344, 357.
Fire, Famine and Slaughter, 205, 323, 344, 357.
Foster-Mother's Tale, The, 118.
France, an Ode, 140, 340, 343, 352, 357.
Frost at Midnight, 16, 24, 98, 102, 105, 106, 156, 164, 169, 231, 377, **390-393**, 406, 471, 486, 515, 540.

Genevieve, 67.
Greek Ode on Astronomy, A, 52, 187, 389.
Greek Prize Ode on the Slave Trade, 325.

Honour, 123.
Hope and Time, 438.
Hymn before Sunrise in The Vale of Chamouni, 108, 109, 147, 164, 390, 397, 528.

Inscription for a Fountain on a Heath, 146, 484.
Inscription for a Seat by the Road-side, 110.

Joan of Arc (voir également The Destiny of Nations), 189, 226, **411-412**.
Julia, 147.

Kubla Khan, 44, 49, 71, 101, 124, 125, 127, 131, 133, 134, **137-142**, 154, 200, **304-307**, 354, **384-386**, **446-448**, 453, 486, 495, 515, 527, 538.

Lines on a Friend who died of a Frenzy Fever induced by Calumnious Reports, 514.
Lines written at Shurton Bars, 216, 444.
Lines written at the King's Arms, Ross, formerly the House of the Man of Ross, 323.
Lines written in the Album at Elbingerode, in the Hartz Forest, 397.
Love, 112, 395, 399, 497.
Lover's Complaint to his Mistress, A, 271.
Lyrical Ballads, The, passim et 22, 162, 183, 489, **508-510**, 531.

Mathematical Problem, A, 66, 206.
Monody on the Death of Chatterton, 55, 57, 147, 514.

Nightingale, The, 16, 85, 107, 119, 218, 450, 485, 488, 499.

Ode in the Manner of Anacreon, An, 271.
Ode to Georgiana, 401.
Ode to the Departing Year, 71, 107, 163, 202, 325, 343, 354, 357.
On a Late Connubial Rupture in High Life, 112.
On Quitting School for College, Sonnet, 103.
On Receiving a Letter informing me of the Birth of a Son, 231.
On the Prospect of Establishing a Pantisocracy in America, 299.
Osorio, 41, 118, 183, 199, 268, 297.

Pains of Sleeps, The, 31, 100, 110, 124.
Pantisocracy, 129, 332.
Piccolomini, The, or the First Part of Wallenstein, 504-505.
Picture, The, or the Lover's Resolution, 113, 278, 497.
Pitt, 300.
Poems on Various Subjects, édition de 1796, 227, 416.
Poems to which are now added Poems by Charles Lamb and Charles Lloyd, édition de 1797, 269, 352, 425.
Priestley, 315.

Quae Nocent Docent, 57, 147.

Reflections on Having Left a Place of Retirement, 105, 112, 118, 149, 150, 187, 289, 330, 340, 346, 386, 390, 403, 471, 493, 514, 528, 536.
Religious Musings, 81, 107, 140, 163, 164, 170, 173, 181, 186, 289, 298, 299, 300, 301, 308, 310, **312-316**, 323, 325, **329-331**, 335, 347, **395-396**, 401, 409, **412-413**, 425, 449, 513, 524.

Sibylline Leaves, 22, 139, 439.
Soliloquy of the Full Moon, A, She being in a Mad Passion, 274.
Songs of the Pixies, 216.
Sonnet composed on a Journey Homeward, the Author having received Intelligence of the Birth of a Son, 231, 381.
Sonnet to a Friend who asked how I felt when the Nurse first presented my Infant to me, 231.

Talleyrand to Lord Grenville, A Metrical Epistle, 293.
This Lime-tree Bower my Prison, 114, 115, 118, 186, 187, 231, **390-392**, 425, 429, 487, 528, 530.
Three Graves, The, 208, 241.
To Asra, 497.
To a Friend, 102, 315, 352.
To a Young Jack Ass and its Tethered Mother in Jesus Piece, 296, 323, 394.
To a Young Lady, 299, 325, 329.
To a Young Man who abandoned himself to a Causeless and Indolent Melancholy, 276.
To Lord Stanhope on Reading his Late Protest in the House of Lords, 299-300.
To Matilda Betham, from a Stranger, 108.
To Richard Brinsley Sheridan Esq., 299.
To Robert Southey of Baliol College, Oxford, 299.
To the Evening Star, 123.
To the Reverend George Coleridge, 126.
To the Reverend W.L. Bowles, 322, 401.
To the River Otter, 106, 322.
To William Godwin, Author of Political Justice, 296.
To William Wordsworth, 177.
To —, 111.
Tombless Epitaph, A, 79.

Verses Addressed to J. Horne Tooke, 299, 310.
Vision of the Maid of Orleans (voir *The Destiny of Nations*), 289.

Wanderings of Cain, The, 350, 354, 384, 450, 486.
Wish, A, written in Jesus Wood, 271.

NOMS PROPRES CITÉS

Abrams, M. H., 124, 134, 516.
Adam et Eve, 303, 353, 384, 440, **446-448**, 452.
Addington, H., Premier Ministre, 365.
Addison, 518.
Akenside, 140, 518.
Alain, 431.
Alexander, William, 205.
Alexandre, 305, 364.
Allen, Robert, 54, 89.
Allsop, Thomas, 25, 32, 275.
Anaxagore, 80.
Anselme, Saint, 432.
Antisthène, 81.
Anthologia Hibernica, 200.
Apollinaire, Sidoine, 195, 439.
Apulée, 384.
Arabian Nights, The (voir : *Mille et Une Nuits, Contes des*).
Aristophane, 63, 64, 320.
Aristote, 62, 193, **220-221**, 364, **374-376**, 388, 420, 427, 440, 458, **460-462**, 464, 523.
Arnold, Matthew, 257.
Augustin, Saint, **376-378**, **398-400**, 406, 414, 452.
Aulu-Gelle, 117.
Austen, Jane, 182.
Aynard J., 66.

Bacon, 40, 63, 166, 170, 221, 294, **374-375**, 403, 432, 464.
Barbauld, Mrs, 141.
Baron, Robert, 243.
Barrère, 348.
Barrett, William, 192.
Bartram, William, 192.
Baxter, Andrew, 247, 416, 422.
Bayle, 300, 302.
Bayley, Peter, 298.
Beach, J. W., 501.
Beaumont et Fletcher, 199.
Beaumont (Sir George), 114, 200, 233, 254, 288.
Beaumont (Lady), 114, 119, 200, 233, 254, 288.
Beaupuy, Michel Armand, 324.
Beddoes, Thomas, 114, 170, 192, **210-211**, 214, 285, 324, 326, 328, 456.
Beer, J., 52, 129, 138, 182, **303-306**, 355, 393, 427, 441, 447, 485.
Bentham, J., 15.
Berkeley, 20, 31, 81, 98, 186, 219, 277, 357, 374, 379, 380, 382, 391, 416, 418, **422-430**, **431-433**, 436, 439, 463, **467-468**, **471-473**, 484, 498, 526, 539.
Betham, Matilda, 108, 245.

Bible, La, 106, 112, 138, 227, 440, **446-453**, 519.
Binns, John, 342.
Bishop, M., 305, 486.
Blizard, Sir William, 210.
Blumenbach, J. F., 29, 142, 178, 193, **212-213**, 219, 455.
Blunden, E., 53, 130.
Boèce, 378.
Boehme, Jacob, 21, 126, 132, 153, 158, 172, 318, **378-400**, **426-428**, 430, 433, **434-440**, **443-444**, 445, 446, 447, **450-453**, 465, 471, 539.
Bolingbroke, 373.
Bonaventure, Saint, 177.
Bonjour, A., 108.
Bonnerot, L., **107-108**, 126, 129, 145, **153-154**, 217.
Bowdon, Ann (mère du poète, voir Mrs John Coleridge).
Bowdon, John (oncle du poète), 47.
Bowles, W. L., 17, 54, 109, 182, 278, 321, 422.
Boyer, James, 42, 54, 56, **59-60**, **67-68**, 74, 126, 147, 211, 438, 540.
Brandl, A., 71, 201, 505.
Brett, R. L., 402.
Brissot, J. P., 331.
Brown, John, 424, 509.
Browne, Sir Thomas, 199, 258.
Bruce, James, 136, 198, 303.
Brücker, J. J., 192, 357.
Brun, Friedericke, 108, 390.
Bruno, Giordano, 378, 412, 428, 430, **438**, **440-443**, 446, **464-465**, 467.
Bryant, Jacob, 138, 303.
Buchanan, George, 269.
Buffon, 178.
Bunyan, 258.
Bürger, 502, 508, 509.
Burke, Edmund, 43, 287, **365-366**, 370.
Burnet, G., 401, 439.
Burnet, Thomas, 198, 388, 449, 464, 486.
Burton, Robert, 242.
Butterworth, Lawrence, 418.
Byron, 128, 182, 258, 273, 385.

Cabale, La, **440-453**.
Caïn, 300, **302-305**, 330, 363, 446, 449.
Caldwell, George, 128.
Calvin, 179.
Campbell, J. D., *passim* et en particulier 25, 48, 56, 115, 341.
Canning, 298, 359.
Carpenter, M., 93.
Carlyle, Thomas, 15, 541.
Carlyon, Clement, 139, 442, 456.
Catherine de Russie, 308, 343.
Catulle, 60, 64.
Cave, 63.
Cavendish, 220.
Cazamian, L., 19, 268, 393.

Cestre, Ch., 147, 287, 297, 337, 340, 343, 346, 351.
Chalcide, 378.
Cham (ou « Ham », personnage biblique), **302-306**, 449.
Chambers, E. K., *passim* et 16, 48, 111, 306, 398, 536.
Champion, Richard, 192.
Chatterton, Thomas, 58, 184.
Chinol, E., 30.
Ciceron, 59, 60, 219.
Clarke, James, 217.
Clarkson, Catherine, 31, 496.
Clarkson, Thomas, 212, 276, 326.
Coates, Matthew, 321.
Coburn, K., *passim* et 26, 57, 63, 121, 198, 224, 248, 469, 507, 508.
Coleridge, Ann (sœur du poète), 102.
Coleridge, Berkeley, 423.
Coleridge, Derwent, 27, 77, 226, 238, 240, 420, 423.
Coleridge, Ernest, Hartley, 25, 278, 305, 365.
Coleridge, Francis, 118, 126.
Coleridge, George, *passim* et 65, 66, 124, 164, 173, 248, 254, 271, 286, 344, 353, 410, 492.
Coleridge (the Reverend Gerard Hartley Buchanan), 108.
Coleridge, Hartley, 61, 72, 84, 85, 111, 194, 239, 321, 347, 393, 407, 430, 485.
Coleridge, Henry, Nelson, 27, 28, 353.
Coleridge, James, 48, 78.
Coleridge, John (grand-père du poète), 50.
Coleridge, John (père du poète), **48-52**, 162, 232, 276, 543.
Coleridge, Ann (Mrs John Coleridge, mère de Samuel Taylor), **48-49**, 163.
Coleridge, Luke, 210, 223.
Coleridge, Samuel, Taylor, se reporter à la première partie de l'*Index*, *1. Prose; 2. Poésie.*
Coleridge, Mrs (Sarah Fricker), 55, 111, **229-230**, 233, **249-250**, 275, 335, **337-339**, 353, 357, 430, 487, **496-497**.
Coleridge, Sara (fille du poète), 27, 357, 435, 501, 524.
Collier, Payne, 259.
Collins, 499, 514.
Collins, W., 33.
Colmer, J., 293, 331, 357.
Colnett, James, 201.
Condillac, 459.
Condorcet, 287.
Cook, James, 65, 529.
Copeland, Th., 447.
Cottle, Amos, 198.
Cottle, Joseph, 41, 69, 114, 192, 233, 241, 254, 269, 422.
Corneille, 502.
Couthon, 348.
Cowley, 513.
Cowper, 499, 514.
Crompton, Peter, 210, 326.

Cudworth, Ralph, 198, 201, 220, 380, 381, 391, **401-406**, 412, 438.
Currie, James, 210, 274, 326.
Curtis, Th., 216.

Damascène, N., 396.
Daniel, Samuel, 199.
Dante, 198, 200, 375.
Darwin, Erasmus, 84, 206, 210, 213, 216, 247, 328, 375, 412.
Davy, Humphry, 114, 192, 205, 212, **214-216**, 220, 221, 223, 273, 298, 436, 519, 542.
Defoe, 142, 191, 353.
Delattre, F., 268.
Démocrite, 80.
Démosthène, 59, 60.
De Quincey, Thomas, 15, 33, 50, 108, 162, 343, 524.
De Reul, Paul, 185.
Derocquigny, J., 53, 59.
Descartes, 294, **424-426**, 431, 432, 457, **460-463**, **466-468**, 470, **472-473**.
De Selincourt, E., 299.
Desmoulins, Camille, 299.
D'Hangest, G., 93, 112, 151, 166, 190, 354.
Diderot, 328.
Digby, Sir Kenelm, 62, 170, 194.
Donne, 257, 403.
Dryden, 188, 258, 375.
Dunstan, A. C., 501, 507.
Dupuis, Claude, 174, 198, 449.
Dyer, George, 55, 255, 291, 317, 411.

Ealeb, Sarah, 48.
Ebel, 197.
Edda Saemundar, 198.
Edgeworth, Maria, 179.
Eichhorn, J. G., 502.
Einstein, 542.
Ellrodt, R., 378.
Emerson, 33.
Epictète, 63, 74.
Erasme, 59.
Erigène, G. S., 167, 395, 432, 433, 437, 472.
Escarpit, R., 273.
Eschyle, 202.
Estlin, J. P., 79, 114, 175, 179, 192, 233, 279, 285, 291, **317**, 320, 356, 367, 470.
Euclide, 61, **65-67**.
Euripide, 59, 64, 190, 310.
Evans, Mary, 45, 111, 250, 271, 287, **337-339**, 496.

Fairchild, H., 74, 81, 102, 107, 127, 161, 164, 165, 184, 319, 392, 398, 413, 418, 536, 541.
Fausset, H. I., 164, 398.
Favel, Samuel, 55, 410.

Fénelon, 381.
Fenwick, Isabella, 489.
Fichte, 30, 40, 404, 501.
Ficin, Marsile, **378-379**, 434, 438, **439-440**, **448-449**.
Field, Matthew, 56.
Fink, Z. S., 330.
Flaccus, Statyllius, 64.
Flower, Benjamin, 172, 352, 492, 502.
Fox, George (le Quaker), 176.
Fox (adversaire de Pitt), 287, 291, 299, 358, 363, 367.
Franklin, B., 137, 299.
Frédéric-Guillaume II, 308.
Frend, William, 285, **316-317**.
Fricker, Mrs (belle-mère du poète), 143.
Fricker, Edith (Mrs Southey), 103, 113, 331, **335-339**.
Fricker, Martha, 338.
Fricker, Sarah (voir Sarah Coleridge).

Gage, Thomas, 342.
Galien, 74.
Galilée, 62.
Gassendi, 461, 463, 471, 516.
Gellert, 500.
Gérard, A., 387, 483, 528.
Gerrald, Joseph, 87, 351.
Gibbon, 243.
Gillman, James, *passim* et 20, 27, 31, 40, 100, 144.
Gillman, Mrs, 83.
Gilpin, W., 116, 491.
Gingerich, S. F., 139, 398, 413.
Godwin, William, 20, 87, 88, 112, 153, 162, 170, 214, 219, 233, 279, 285, 291, **295-298**, 301, 309, **310-313**, **322-323**, 327, 332, 336, **345-351**, 360, 367, 368, 422, 529, 537.
Gœthe, 241, 260, 261, 374, 465, 504.
Gooden, J., 202, 374.
Grave, Christian, 506.
Graves, R., 140.
Gray, 108, 217, 476, 499, 514.
Green, H. J., 19, 27.
Greenough, G. B., 29.
Grenville, Lord, 341.
Greville, Fulke, 438.
Griggs, E. L., *passim* et en particulier 25, 53, 275, 306, 338, 418, 422, 460.
Gutch, John, Matthew, 70.
Guyon, Mme, 375.

Haney, J. L., 27.
Hanson, L., *passim* et 48, 305, 380.
Hardy, Thomas, 278.
Hartley, David, 15, 21, 29, 170, 179, 225, 230, 312, 315, 337, 379, 398, 403, **407-414**, **414-221**.

Haven, R., 172, 330, 413.
Hazard, P., 539.
Hazlitt, William, 15, 21, 33, 43, 90, 91, 116, 122, 171, **181-182**, **256-258**, 295, 422, 423, 456, 468, 499.
Helvetius, 173.
Herder, 40, 500, 501.
Hesse (Prince de Hesse Cassel), 308.
Heyne, G., 192, 260.
Hobbes, 62, 81, 145, 166, 193, 346, 401, 420, 461, **463-465**, 471, 516.
Holcroft, Thomas, 278, 295, 313, 322, 351, 368.
Homère, 34, 40, 59, 60, 63, 190, 198, 299, 389.
Hooker, Richard, **401-404**.
Horace, 151.
Horsley, Samuel, 320.
House, H., 45, 63, 76, 85, 92, 100, 121, 129, 151, 234, **305-306**, 529.
Howard, Cl., 402.
Hume, 81, 243, 374, 375, 379, 408, 420, 426, 463, 465, 502, 516.
Hunt, Leigh, 53, 55, 281.
Hunter, John, 218.
Hutchinson, George, **193**.
Hutchinson, Mary (voir Mary Wordsworth).
Hutchinson, Sara, 31, 45, 62, 73, 74, **82-83**, 103, **108-113**, 121, 147, 150, 193, 196, 218, 235, 238, 244, 246, **250-252**, 255, 274, 278, 475, 483, 488, **497-498**, 529.
Hutchinson, William, 217.
Hutton, James, 468, 469.
Hyde, Thomas, 303, 357.

Itard, E. M., 243.

Jacobi, 430, 432.
Jamblique, 40, 61, 158, 195, 379, 396, 439, 448.
James II, 463.
James, Ivor, 29.
Jeanne d'Arc, **307-308**, 311.
Jeffrey, Francis, 182.
Johnson, 87, 188, 375, 423.
Jones, Gale, 342.
Josèphe, Flavius, 300, 302, 378, 449.
Joyce, James, 433, 445.
Julien l'Apostat, 195, 380, 439.
Julien l'Hospitalier, Saint, 449.

Kant, E., **29-32**, 40, 75, 167, 181, 238, 242, 364, 374, 375, 379, 383, 400, **402-405**, 415, 419, 426, **434**, 453, **455-458**, **460-465**, **466-468**, 483, 498, 500, **506-508**, 519, **469-478**, **522-526**, 534, 536, 542.
Keats, John, 33, 157.
Kennedy, W., 424, 518.
Kennicot, Benjamin, 51.
Kermode, F. 134.
Key (« Old Mrs Key »), 53.
Klopstock, 456, 500, 502.

Knights, L. C., 264.
Kotzebue, 504.
Kyrle, John (« The Man of Ross »), 323.

La Fayette, 287.
Lamb, Charles, 26, 40, 45, 53, **54-56**, 59, 90, 102, **114-115**, 172, 194, 199, 255, 256, 258, 272, 274, 275, 279, 281, 291, 314, 315, 324, 327, 423, 437, 441, 487.
Lamb, Mary, 115, 172, 245, 279.
Lambert, J., 460.
Landor, 385.
Landré, L., 53, 55, 59, 527.
Las Vergnas, R., 268.
Latimer, J., 324.
Law, William, 443.
Lee Boo, 325.
Legouis, E., 324, 329, 340, 512.
Le Grice, Charles, 43, 54, 78.
Leibnitz, 193, 214, 374, 431, **467-468**.
Leighton, 536.
Leroux, R., 509.
Lessing, 23, 29, 214, 260, 269, **500-504**.
Lewis, M. G., 182.
Lindsay, J., 467.
Lloyd, Charles, 114, 176, 231, 275, 276, 357, 367.
Locke, 62, 80, 170, 225, 317, 366, 373, 409, 420, 426, 436, 457, **460-465**, 468, 470, 471, 491, 498, 516, 517.
Longman, 504.
Louis XVI, 287.
Lovejoy, A. O., 398, 402, 470, 536.
Lowes, J. L., **24**, 71, 84, 101, 115, 124, **134-137**, 141, 145, 157, 182, 196, 198, 201, 208, 219, **304-305**, 389, 421, 441, 448, 485, 510, **529**, 535, 536.
Lowth, R., 357.
Lowther, Sir James, Earl of Lonsdale, 248.
Lucrèce, 60.
Luther, 147.

Mackintosh, James, 215, 311, 357, **459-460**, 464, 538.
Macrobe, 378.
Malthus, 121, 280.
Maskelyne, Nevil, 209.
Massinger, 199.
Maurice, Thomas, 195, 196, 198, 208, 219, 303.
Mayoux, J. J., 46, 73, 86, 102, 122, 126, 129, 143, 236, 247, 391, 409, 433, 435, 484.
Meiners, C., 441.
Memoirs of the Literary and Philosophical Society of Manchester, 208.
Mendelssohn, Moses, 433.
Michel-Ange, 190, 375.
Middleton, Thomas, 53, 54, 65, 322.
Mill, James, 15.

Mill, John, Stuart, 15.
Mille et Une Nuits, Contes des, 141, 143, 245.
Milton, 44, 67, 85, 166, 174, 176, 180, 186, 204, **290-293**, 296, 304, 311, **334-335**, 340, 364, 366, 375, 385, 397, 405, 446, 448, 450, 513, 515, 529.
Moïse, 441, 453.
Molière, 375.
Montaigne, 199.
More, Henry, 194, **401-405**, 436, 464.
Muirhead, J. H., **19-20**, 24, 138, 410.

Napoléon Bonaparte, 154, 306, **358-359**, **362-370**, 446.
Naucratius, 63.
Nemrod (ou « Nimrod »), **302-306**, 363, 446.
Newton, 170, 311, 366, 398, 412, **416-417**, 431, 436, **464-465**.
Nidecker, H., 456.
Nitsch, F. A., 456.
Noé, 302.

Otway, 56, 513.
Ovide, 59, 60, 89.

Paine, Thomas, 294.
Paley, William, 253, 294, **317**, 369.
Paracelse, 206, 437, 464.
Parménide, 427.
Pascal, 40, 199, 200, 257, 375.
Pater, Walter, 157, 405.
Pausanias, 385.
Pearce (« Pierce » chez Coleridge), William, 294.
Pélage, 353.
Pétrement, S. 383.
Philososphical Transactions of The Royal Society, 209, 218.
Pic de la Mirandole, 40, 378, **440-441**.
Pindare, 40.
Pinney, John, 192, 326.
Piper, H. W., 318, 412.
Pistorius, 413.
Pitt, William, 70, 287, 291, 292, 299, 300, 306, **308-309**, **341-342**, 344, **358-359**, 362, 365, 367, 375.
Platon, 21, 62, 74, 115, 201, 221, 289, 319, 334, **373-387**, **388-397**, 422, 425, 427, 434, 440, 461, 471, **477-478**, 483, 484, 486, 516, 528, 542.
Plaute, 298.
Pléthon, Gémiste, 379, 434, 438, **439-440**.
Plotin, 34, 40, 61, 81, 115, 172, 195, 201, 376, **378-381**, **388-391**, **395-397**, 408, 434, 440, 471, 477.
Poincaré, 542.
Pope, 66, 188, 373, 375, 424.
Poole, Thomas, 46, 52, 114, 119, 203, 211, 232, 252, 254, 270, 275, 276, **327, 333, 417, 458-460**.
Porphyre, 195 438, 439, 448.

Porson, Richard, 313.
Potter, S., 183.
Preston, William, 111.
Price, Richard, 65, 294.
Priestley, Joseph, 71, 137, 208, 221, 287, 293, 294, 299, **315-320**, 337, 367, 408, 412, 414, 420, 425.
Proclus, 61, 172, 195, 379, 383, 396, 404, 434, 439, 442, 448, 453, 536.
Psellus, 158, 201, 378, 390, 439, 448, 449.
Purchas, Samuel, 303, 305, 529.
Pythagore, 374, 427.
Pyrrhon, 81.

Quarll, Philip, 191.
Quinte-Curce, 195.

Radcliffe, Ann, 182, 183, 351.
Ramler, 500.
Ramond de Carbonnières, 329.
Ray, John, 430.
Raysor, Th. M., 183, 203, 391, 531.
Reichard, 197.
Rennell, Major, 195.
Reynolds, Sir Josuah, 518.
Ricardo, 15.
Richards, George, 53, 56.
Richards, I. A., 16, 395, 396.
Robertson, J. M., 535.
Robespierre, 306, 346, 348, 368.
Robinson, Henry, Crabb, 20, 259, 260, 430, 434.
Rogers, Samuel, 258, 269, 277, 280.
Rogers, Woodes, 197.
Rose, H. J., 35, 430.
Rossiter, A. P., 147.
Rousseau, **327-330**, 337, 422, 506.
Ruskin, 541.

Sachs, Hans, 503.
Sainte-Beuve, 257.
Salomon (personnage biblique), 447.
Sandys, George, 197, 204.
Schelling, 30, 40, 81, 404, 435, 470, 501, 520, 524.
Schiller, 29, 40, 236, 237, 260, 478, 495, 499, 500, **504-510**.
Schink, J. F., 503.
Schlegel, A. W., 190, **259-261**, 501.
Schneider, E., 100, 101, 125, 134, 139, 305, 393, 486.
Schubert, G. H., 65, 177.
Schutz, C. G., 503.
Scot, Dun, 193, 195, 383, 420, **465-466**, 471.
Shaftesbury, 327, 328, 398, 407, 413, 518.
Shakespeare, 63, 67, 69, 87, 190, 253, **258-267**, 353, 375, 391, 419, 493, 502, 504, 513, 515.

Sharp, Richard, 459, 473, 520.
Shawcross, J., 63, 415, **456-458**, 531.
Shelley, 182, 541.
Sheridan, 299.
Sidney, Sir Philip, 293, 375, 438.
Siéyès, 362.
Slee, John, 179, 276.
Smith, Adam, 188, 252, 253, 336.
Smith, John, **401-402**.
Snyder, A. D., **19**, 29, 45, 81, 123, **145-146**, 203, 205.
Socrate, 289, 376.
Sophocle, 59, 64.
Sotheby, William, 108, 114, 189, 233, 234, 492, 493, 494, 516, 519, 532.
South, R., 171, 174.
Southey, Robert, 15, **18-21**, 29, 45, 52, 54, 55, 111, 113, 114, 144, 175, 182, 189, 192, 214, 216, 228, 233, 242, 249, 254, **255-256**, 286, 289, 299, 311, 325, 327, 331, 334, **337-339**, 385, 410, 412, 420, 422, 504, 506.
Spenser, E. 35.
Spinoza, 21, 30, 115, 126, 165, 186, 258, 379, 418, 422, 423, **428-434**, 436, 467, 484, 526, 539.
Spix, von, 216.
Stallknecht, N. P., 398, 426.
Stanhope, Lord, 299.
Stedman, J. G., 325.
Stephen, Leslie, 18, 139, 373, 397.
Stokoe, T. W., 501.
Stoll, E. E., 139.
Stuart, Daniel, 199, 357, 359, 364, 430.
Stuart, J. A., **398-400**.
Suarez, Francis, 193.
Suther, M., 16, 229, 250, 482.
Swedenborg, 132, 158, 318, 378, 400, 428, 433, **434-436**, **444-445**, 446, 448, **450-453**, 539.
Symons, A., 22.
Synesios, 61, 379, 380.

Tallien, 348.
Tasse, Le, 299.
Taylor, Frances, Duke, 48.
Taylor, Jeremy, 28, 163, 172, 175, 179, 198, 201, 353, 380, **401-406**, 422, 437, 439, 444, 486, 490.
Taylor, Thomas, 61, 66, 220, **379-380**, 384, 389, 404, 438.
Térence, 60.
Thalès, 219.
Thelwall, John, 18, 42, 87, 93, 114, 140, 143, 162, 178, 194, 232, 233, 254, 276, 278, 279, 291, 294, 313, 326, 357, 429, 448.
Théocrite, 60.
Théodore Studite, 63, 203.
Thomas d'Aquin, Saint, 62, 73, 193, 202, 376, 383, 420, 465.
Thompson, Benjamin, Count von Rumford, 333.

Thomson, 108, 123, 518.
Tieck, L., 33, 541.
Tobin, James, 274, 275, 326.
Tooke, Horne, 278, 294, 299, 324.
Trimégiste, 448.
Trollope, A. W., 56.
Tuckett, G. L., 89.
Tulk, C. A., 33, 445.
Tyler, Miss (tante de Southey), 327.

Vallon, Annette, 115.
Virgile, 54, 59, 60, 219, 385.
Voisine, J., 327, 329.
Voltaire, 20, 166, 173, 199, 311, 328, 375, 502.

Wade, Josiah, 233, 285, 346, 468.
Waithman, Robert, 56.
Wales, William, 65.
Waples, D., 398, 414.
Warburton, W., 270, 438.
Ward, George, 277.
Warren, R. P., 138, 354, 385, 389, 398, 410, 413, 485, 490.
Warton, Thomas, 57.
Watson, Richard, 302.
Wedgwood, Josiah, 30, 192, 357, **459-461**.
Wedgwood, Sally, 99.
Wedgwood, Tom, 30, 63, 99, 192, 197, 210, 212, 225, 228, 240, 420, **459-460**, 507, 532.
Weeks, Shadrach, 325.
Wellek, R., **18-19**, 202, 415, **456-458**.
West, Th., 217.
Whalley, G., 22, **27-29**, 112, 194, 274, 442.
Whichcote, B., 401, 402.
White, W. H., 209.
Wieland, 504.
Wilde, N., 127, 377, 402.
Wilkinson, E. M., 455.
Willey, B., 519.
Williams, David, 72, 328.
Williams, Edward, 348, 349.
Willoughby, L. A., 508.
Wilson, John, 16.
Wilson Knight, G., 138.
Winckelman, E., **457-458**.
Withering, W., 218.
Wolff, Ch. F., 77, 214, 224, 462, 468.
Wollstonecraft, Mary, 347.
Wordsworth, Dorothy, 29, 31, 41, 42, **82-83**, 85, 99, **107-108**, 110, 113, **114-116**, 119, 132, 238, 248, 268, 269, 272, 482, 483, **488**, **493**, 496, 498, 516, 529, 536.
Wordsworth, Mary, 31, 41, 82, 235, 268, 476, 483.

Wordsworth, William, **15-17**, **22-23**, 31, 34, 41, 45, 46, 82, 83, 85, 94, 97, 99, 106, **107-108**, 110, 113, **114-117**, 119, 122, 140, 144, 151, 171, 177, 178, 185, 186, 191, 235, 238, 256, 268, 269, 276, 281, 288, 295, 298, 323, 324, **329-330**, 332, 344, 349, 354, 366, 383, 387, 399, 401, 429, 476, 482, 483, **489**, **492-493**, 495, 497, 498, 500, 504, **508-509**, **511-513**, 515, 516, 520, 525, 528, 529, **531-534**, 536, 538, 541.
Wrangham, Francis, 493.

York (Duke of York), 309.
Young, William, Sir, 307.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7
ABRÉVIATIONS 11
INTRODUCTION 15

PREMIÈRE PARTIE

LA PERSONNALITE

CHAPITRE I^er^. — « LOGICIEN, MÉTAPHYSICIEN, BARDE. »

1. Richesse et diversité des aptitudes 39
2. Enfance et adolescence 48

CHAPITRE II. — DONS ET FAIBLESSE DE L'HOMME ET DU PENSEUR.

1. L'activité intellectuelle 69
2. La sensibilité et le besoin d'harmonie 93
3. L'imagination : Coleridge le visionnaire 128

DEUXIÈME PARTIE

MODES ET ASPECTS FONDAMENTAUX DE LA PENSEE

CHAPITRE I^er^. — IDÉALISME ET VIE INTÉRIEURE.

1. Le mystère et le surnaturel 161
2. « A library cormorant » 191
3. La curiosité scientifique 204

CHAPITRE II. — COLERIDGE PSYCHOLOGUE.

1. L'analyse psychologique 223
2. La reconstruction intuitive 254
3. L'humour 267

Troisième Partie

L'EXPERIENCE PHILOSOPHIQUE : AFFINITES, ENGOUEMENTS, INFLUENCES

Chapitre Ier. — L'actualité sociale et politique.

1. La révolte intellectuelle et morale 285
2. Non-conformisme, nécessité et unitarisme 309
3. Réactions affectives et philosophie du sentiment 321
4. La pantisocratie, communauté idéale 331
5. Les idées et les faits : l'évolution de 1795 à 1804 339

Chapitre II. — La vision platonicienne.

1. Le monde des idées et le monde des apparences 373
2. Connaissance et contemplation 388
3. Platoniciens du XVIIe siècle 400

Chapitre III. — Associationnisme, idéalisme, mysticisme.

1. L'associationnisme de Hartley 407
2. Abandon du déterminisme 414
3. Berkeley et Spinoza 422
4. « L'intime et vivant fondement des choses » .. 434

Chapitre IV. — Sur la route de l'idéalisme allemand.

1. L'étape de 1801 455
2. Dans la trace de Kant 469

Quatrième Partie

L'EXPERIENCE POETIQUE

Chapitre Ier. — Les deux sources de l'inspiration.

1. Le dualisme de la méditation quotidienne 481
2. Recherches abstruses et vérité 492

Chapitre II. — La révélation poétique.

1. *Fancy* et *imagination* 511
2. Intuition et discursion 527

CONCLUSION

L'Unité organique 535

Appendices.

Appendice I. — Ouvrages empruntés à la Bristol Library de 1793 à 1798 545

Appendice II. — Ouvrages empruntés à la Bibliothèque de l'Université de Göttingen, 1799 553

Bibliographie.

I. Bibliographies 557

II. Documents manuscrits 559

III. Textes fondamentaux 562

IV. Etudes biographiques et critiques 566

V. Périodiques 570

VI. Ouvrages généraux 578

VII. Arrière-plan biographique, littéraire et philosophique 581

Index 585

Vu, le 11 mai 1963.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines
de l'Université de Paris,

André Aymard.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Jean Roche.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 DÉCEMBRE 1963
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
ALLIER
A GRENOBLE

Numéro d'édition : 2099.

Dépôt légal : 4e trimestre 1963.

OHIO UNIVERSITY LIBRARY

Please return this book as soon as you have finished with it. In order to avoid a fine it must be returned by the latest date stamped below.

CF

30M - 12/66

PR
4483
D4

OHIO UNIVERSITY LIBRARIES
1002213216